PUTAIN

D'ÉVOLUTION

CLAUDE PAQUET

PUTAIN D'ÉVOLUTION

Claude Paquet

Voici un livre fourre-tout, un carnet de notes contenant des anecdotes, des notes de lecture, des emprunts, des spéculations philosophiques et scientifiques et des exégèses religio-mystiques agrémentés d'articles de presse et d'essais glanés ici et là durant plusieurs décennies. Comment dire : un roman-essai ou un essai romancé. À vous de choisir !

Ce roman/carnet de notes s'inspire d'un genre littéraire millénaire appartenant à la littérature chinoise classique : le Biji, qui contient tout ce que l'auteur juge bon de consigner. Le genre est né sous la dynastie Wei et Jin et atteint la maturité sous la dynastie Tang. Merci Douglas Coupland pour l'info. Donc, voici un roman/Biji structuré à partir d'anecdotes personnelles, des notes de lecture, des articles et des passages de livres consultés au cours de toute une vie… Un roman/testament littéraire.

Un jeune autiste devient le cobaye de son père neurologue émérite qui tente une expérience de trépanation frontale, style troisième œil hindou. Il s'avère que le matériau employé est issu d'un impact de fusion lors de la chute d'un météorite responsable du cratère immense situé au Nouveau-Québec. Ce matériau extra-terrestre appelé « impactite » possède des propriétés inouies comme la supraconductivité à température ambiante. Cette supraconductivité dégagée par l'implant frontal aura des répercussions imprévisibles sur le cerveau futur du jeune autiste.

Début.
Je m'apprêtais à quitter Léo, mon père, coin Saint Denis et Duluth lorsque que nous fûmes attaquer par une bande de voyous en manque d'amphétamine. L'agression fut des plus sauvages, coups de poings, coups de pieds finalement, plusieurs coups de couteau eurent raison de mon père qui décéda sur place.

C'est ainsi que je fut moi-même passé à tabac gisant ensanglanté sur le sol. Lorsque les ambulanciers arrivèrent, j'ai alors entendu l'un d'eux me demander agonisant – Monsieur est-ce que vous m'entendez ? Vous pouvez m'entendre ? Est-ce que vous savez qui vous êtes ?

Nom de Dieu, vous êtes entrain de mourir et l'on vous demande qui vous êtes, même vivant à plein régime on ne saurait répondre à une telle question, on passe d'ailleurs sa vie en vain à chercher une explication, une réponse existentielle qui ne vient pas et voilà qu'en plein trépas, un ambulancier vous demande qui vous êtes, alors que vous sentez un début de rigidité cadavérique vous envahir. Surréaliste vous dites ! Sûrement fatal ! Car voyez-vous nous sommes tellement habitués à nous déguiser pour les autres à masquer notre véritable moi que l'on peine à se reconnaître soi-même.

- Qui êtes-vous me lance à nouveau l'ambulancier ! Incapable de répondre mon cerveau est pourtant en ébullition. Qui suis-je ?

Je m'appelle Claude Paquet et suis né le 21 février 1948. L'accouchement fut facile par contre, la gestation fut compliquée. Ma mère jeune prof de littérature et des langues autochtones, à cause d'un problème d'utérus renversé, n'a pu procréer qu'après moult exercices de physiothérapie qui ont finalement rétabli la situation.

À 4 ans, je fus déclaré autiste par le corps médical, à 9 ans, on me classa surdoué et à mes 18 ans, certains affirmaient que j'étais probablement un mutant. Eh non ! Je n'étais qu'un jeune adulte évolué. Et cette évolution exceptionnelle, je la dois à mon père neurologue de renom.

Mais cette agression et le coma qui en suivi vinrent changer la suite. C'est durant cette période comateuse que je perçois l'existence d'un spectre d'ondes émises et reçues par mon cerveau. Non seulement je pouvais recevoir des informations mais je pouvais également en

émettre. C'est ainsi que je suis parvenu à communiquer avec Sophia, ma mère adoptive, moi à Montréal, elle à Berkeley, instantanément sans utiliser l'un des cinq sens connus, à une vitesse telle qu'elle surpassait la seule échelle de vitesse admise par la science : la vitesse de la lumière. Soudain un champ d'énergie enveloppa mes neurones et synapses et me révéla plutôt activa dans mon cerveau le siège d'une potentialité inouïe, une sorte de méta-fonctions qui agit sur la matière et dans une certaine mesure me permet de la contrôler. Je fis part de mon interrogation à Sophia qui immédiatement m'annonça que nous venions d'établir une communication télépathique supra-luminique.

Nos cerveaux étaient devenus quantiques pensa-t-elle. Non, plus encore, mon cerveau se comportait ou plutôt avait retrouvé une capacité chamaniste, comme si la science rationnelle quantique venait confirmer les potentialités intuitives de la magie chamaniste.

Je compris grâce à cette acuité nouvelle que des horizons plus vastes se trouvent toujours au-delà des limites de la conscience présente. Je découvris que j'étais l'unique responsable non seulement de mon existence mais de l'existence tout court. Le monde existe parce qu'il est pensé. Tout ce qui existe est création de mon cerveau. Je sortis immédiatement de mon coma parce que j'avais moi-même activer le processus de réparation et de guérison. J'avais l'impression que l'éternité s'ouvrait devant moi. Sophia m'intima l'ordre de ne pas révéler aux médecins mes capacités intellectuelles accrues, me suggérant plutôt de les laisser croire à un miracle.

À la mort de mon père, non seulement j'héritais d'un somme importante d'argent me permettant de subvenir à mes besoins mais plus encore et c'est le plus important, du journal intime de mon histoire. Cette histoire devait rester secrète jusqu'au jour où je compris que ce récit avait le mérite d'être bien, qu'il faisait du bien à ceux qui le lisaient. Une chose est sûr, à la fin de ce livre vous aurez changé en mieux ainsi que votre destin car non seulement la vie a un sens mais votre histoire en a un aussi.

Selon le journal paternel, la première année de ma vie fut relativement normale sauf quelques épisodes d'insomnies chroniques. Neurologue à l'hôpital Maisonneuve à Montréal, mon père homme de science consciencieux apporta autant de minutie à la rédaction de son journal qu'il en avait mis dans son mémoire thèse. Le journal sorte de scrapbooking mélangeant photo et textes s'ouvrent sur un article de la Presse de Montréal intitulé « Les Automatistes annoncent la décadence chrétienne et prophétisent l'avènement du régime de l'instinct. » On y apprend qu'un manifeste appelé *Refus global* d'un peintre nommé Paul-Émile Borduas venait d'être lancé et co-signé par une quinzaine de peintres, sculpteurs, danseurs et photographes, ce plaidoyer anarco-artistico-politique dénonce avec virulence une société sclérosée : "refus de fermer les yeux sur les vices, les duperies perpétrées sous couvoir du savoir. (...) Refus de servir, refus de toute intention, arme néfaste de la raison. " Or ce Borduas est un ami de mon père aussi mécène.

Je me rappelle que la lecture de ce passage du manifeste plusieurs années plus tard me troubla particulièrement : «Le règne de la peur multiforme est terminé. Dans le fol espoir d'en effacer le souvenir je les énumère: peur des préjugés - peur de l'opinion publique - des persécutions - de la réprobation générale, peur d'être seul sans Dieu et la société qui isole très infailliblement, peur de soi - de son frère - de la pauvreté, peur de l'ordre établi - de la ridicule justice, peur des relations neuves, peur du surrationnel, peur des nécessités, peur des écluses grandes ouvertes sur la foi en l'homme - en la société future, peur de toutes les formes susceptibles de déclencher un amour transformant, peur bleue - peur rouge - peur blanche : maillon de notre chaîne. »

Les suites de la parution du manifeste du peintre montréalais Paul-Émile Borduas furent dévastatrices. Mon père raconta que Borduas est un révolté qui voulait sortir le Québec des années quarante de sa torpeur. Le réveil tant espéré du peuple québécois suite à la publication du manifeste est loin de se réaliser. Au contraire, Borduas est mis au banc de la société.

Dans ce climat, les idées de Borduas étaient en effet révolutionnaires et guidèrent l'intelligentsia québécoise vers sa grande « Révolution tranquille. » Selon lui, les Canadiens-français devaient abandonner leur vieille culture et en créer une nouvelle fondée sur les émotions, les sensations et, sur ce qu'il appelait « la magie » :

« Rompre définitivement avec toutes les habitudes de la société, se désolidariser de son esprit utilitaire. Refus d'être sciemment au-dessous de nos possibilités psychiques. Refus de fermer les yeux sur les vices, les duperies perpétrées sous le couvert du savoir, du service rendu, de la reconnaissance due. (…) Place à la magie ! Place aux mystères objectifs ! Place à l'amour ! Place aux nécessités ! » (…)

La douleur du rejet social est probablement la plus intense des émotions humiliantes, celle qui provoque un sentiment terrible d'isolement qui entraîne à son tour une élévation du risque suicidaire. Injurié par ses adversaires même ses intimes, femmes et enfants le fuient. Au rejet viennent s'ajouter les sentiments d'abandon et de trahison. tre rejeté, c'est être condamné.

Dépressif, il pense alors au suicide, se ravise suite à la lecture de *l'Évolution créatrice* du philosophe Bergson et décide de quitter l'atmosphère suffocante de la Grande Noirceur qui s'abat sur Montréal. Rejeté par le conservatisme québécois, il s'exila à New York en 1953 où il rechercha sa réinsertion dans la poursuite de la réussite artistique. Ce fut le début d'une longue et fructueuse correspondance avec mon père.

Mais un exil encore plus dévastateur frappa. J'étais moi aussi en exil, un exil intérieur. Ma mère biologique, la première, s'est aperçue que je ne répondais pas aux stimulus reliés aux mimiques et autres tentatives de jeux. Très vite, mon père médecin neurologue suspecta que j'étais enfermé dans un monde souterrain, selon son expression relatée dans le journal, «j'étais dans les limbes. » Un pédiatre vint confirmer le diagnostic : retard mental sévère démontrant une inhabileté totale à communiquer par le langage et incapacité à interagir avec les autres. (L'autisme comme tel n'était pas connu à l'époque comme aujourd'hui)

Ma mère, elle qui ne cessait de me raconter les plus belles histoires de l'enfance, celles que tout enfant rêve d'entendre, elle qui chantonnait les plus belles mélodies du répertoire enfantin, fut terrassée lorsqu'elle comprit que tous ses élans amoureux d'une mère envers son enfant étaient réduits à néant.

La réorganisation familiale suite à ce drame fut drastique. Je fus confié à une gardienne tout à fait insensible à ma situation, Plus j'étais tranquille et discret, plus belle était sa journée passée à jouer à des jeux de cartes solitaires entrecoupés de sieste jusqu'au retour de ma mère qui tous les jours enseignait à des enfants joyeux, turbulents, normaux quoi ! Tandis que moi j'étais un véritable chemin de croix : répétition excessive du même mouvement de balance, aller-retour ininterrompu d'un camion-jouet des heures durant suivi de crises d'agressivité lorsque l'on venait me chercher pour me nourrir, irritation et hypersensibilité à la douleur, me laver le visage était horrible mais, mon incapacité à regarder ma mère dans les yeux lorsqu'elle s'adressait à moi fut selon mon père le plus cruel des supplices.

Dans sa première lettre, Borduas raconte à mon père mécène et maintenant collectionneur d'art moderne sa visite au musée d'art moderne de New York, le fameux MOMA

D'un pas non-chaland, Borduas explique-t-il arpente les salles d'exposition sans vraiment s'arrêter devant les œuvres de toutes sortes, de toutes grandeurs, de toutes couleurs, de toutes factures s'offrant à lui comme autant de désirs, de passions, de rêves, de déceptions, et de tragédies entretenues depuis des siècles et des siècles. Toute la grandeur et la déchéance de l'humanité étaient là devant ses yeux sur les cimaises. À droite, les futuristes italiens dont il hait profondément l'idéologie fasciste et guerrière : grâce à la

BULLETIN INTERNATIONAL DU SURRÉALISME

N° 3 Publié à Bruxelles
par le Groupe surréaliste en Belgique
20 AOUT 1935 PRIX : 1,50 Fr.

LA GACHEUSE

SOMMAIRE

1) LE COUTEAU DANS LA PLAIE.
2) André BRETON : Discours au Congrès des Ecrivains pour la défense de la Culture

Illustrations de René MAGRITTE et Max SERVAIS

science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, doit conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers. Il créa la machine à son image : à l'ordre divin succéda l'ordre humain.

Un monde nouveau semblait poindre à l'horizon, la révolution était sur toutes les lèvres portée par une dimension métaphysique importante qui comportait une doctrine du salut de l'humanité par l'incarnation d'un nouveau sauveur. On ne se déleste pas si facilement de deux millénaires de messianisme christique. L'homme nouveau, inspiré bien malgré lui du surhomme de Nietzsche, devint le fer de lance du siècle le plus barbare de l'humanité.

À gauche, l'expressionnisme allemand dont les portraits déchirants des éclopés lui rappellent trop la barbarie du XXe siècle. Sans Dieu, ni maître, le cri de Munch montre le désespoir psychique de toute une jeunesse vivant dans le théâtre sanglant de l'apocalypse contemporaine entraînée par le libéralisme sauvage et l'industrialisation sans retenu offrant le spectacle morbide de quartiers délabrés avec des canaux charriant des immondices de toutes sortes où pourrissent des loques humaines respirant l'air vicié des cheminées crachant cendres et mort ; partout la folie rôde. Cette «génération perdue» se perdit également dans le nihilisme. Pressentant le désarroi des êtres et les bruits des bottes annonçant une autre grande-guerre boucherie, des artistes, peintres, écrivains se présentant comme «mercenaires primitifs dans le monde moderne» hurlèrent en vain comme des loups avant de disparaître broyés par la bêtise et la haine des deux grandes guerres mondiales. Sur les cimaises en quelques vingt toiles d'une palette de couleurs en violent contrastes surgissaient des figures humaines désemparées derrière des fumées d'usines envahissant le paysage. En un seul coup d'œil s'étalaient l'aliénation des rapports humains, la destruction de la nature, la dissolution des liens communautaires de solidarité, l'isolement de l'individu, les conditions de vie urbaine dégradantes, tout ça exprimé dans des corps et des visages tout aussi tourmentés que leur âme perdue, déchue

Là bas, cet ouvrier, le regard méchant de celui vivant avec sa famille dans des logis malsains et des quartiers ravagés par de terribles épidémies. Ici, des riches bourgeois tapis dans des salons luxueux comme un rempart contre les pauvres affamés et malades. Derrière lui les toiles de James Ensor avec ses squelettes et masques morbides dénonçant l'angoisse de vivre et annonçant l'effritement si non l'effondrement moral de la civilisation occidentale aveuglée par le machinisme. Cette ambiance cauchemardesque de l'homme asservi à l'industrialisation trouva aussi écho chez le Norvégien Edvard Munch avec ses personnages d'hommes paniqués, d'enfants malades et autres éclopés. Et tout au fond de la galerie, au fond du gouffre, le regard de Borduas ne peut éviter le violent barbarisme de Nolde peignant des hommes emportés par les puissances du chaos exprimant leur colère animale sans oublier l'érotisme tortueux de Schiele exprimant la souffrance et la fragilité de l'être puisque « la vie n'est qu'un cheminement vers la mort » semblaient nous dire ces toiles.

Il se retrouvait cerné de partout par une catastrophe, celle de la fin des Temps qui ne serait pas due au choc vaguement probable avec d'autres astéroïdes ou encore à la volonté divine telle qu'elle s'exprime avec colère dans l'Apocalypse de Jean, mais une catastrophe dont l'homme seul porterait le poids et la responsabilité : le mal montrait enfin son vrai visage, là devant lui.

Trop triste, surtout déprimant, Borduas comme un funambule poursuit sa visite du musée comme si rien ne semblait l'intéresser encore moins l'émouvoir et pourtant sous ses airs de flâneur, il cherche visiblement quelque chose.

Devant la salle des surréalistes, il a une pensée pour André Breton, grand théoricien du mouvement surréalisme qu'il a rencontré à Gaspé au Québec, Breton ayant fui l'occupation de la France par les nazis. Il se rappelle que c'est en lisant *L'Amour fou* de Breton,

qu'il découvrit le fameux conseil de Léonard de Vinci enjoignant ses élèves à regarder longuement un vieux mur pour y voir apparaître dans ses craquelures et ses taches des formes que le peintre n'a qu'à copier par la suite. Borduas recrée le « vieux mur » de Léonard en traçant spontanément sans idée préconçue quelques traits qui serviront de canevas à l'application de l'huile ou de la gouache. Il

$$n + \nu_e \leftrightarrow p + e^-$$
$$n + e^+ \leftrightarrow p + \nu_e$$
$$n \leftrightarrow p + e^- + \overline{\nu_e}$$

$$\frac{n_p}{n_n} = e^{-\frac{E_p - E_n}{kT}} = e^{-\frac{\Delta mc^2}{kT}}$$

commence à réaliser des œuvres abstraites, devenant davantage intéressé par l'acte de peindre que par les thèmes. Il fallait que l'artiste rejette toute forme de préparation comme le choix du sujet ou les esquisses pour se concentrer uniquement sur les émotions du moment et les pulsions inconscientes puisque l'inconscient est structuré comme un langage dont on connaît peu la syntaxe. L'écriture automatiste des poètes surréalistes plus précisément la spontanéité de cette «dictée de l'inconscient» doit se visualiser dans la forme picturale. C'est alors qu'il comprit que les formules « Changer la vie» de Rimbaud et «Transformer le monde» de Marx se concrétise dans l'acte surréaliste.

$p + n - D + \gamma$ (γ : photon)
$D + n - {}^3H + \gamma$
$D + p - {}^3He + \gamma$
$D + D - {}^3H + p$
$D + D - {}^3He + n$
$D + D - {}^4He + \gamma$
${}^3H + p - {}^4He + \gamma$
${}^3He + n - {}^3H + p$
${}^3He + n - {}^4He + \gamma$
${}^3H + D - {}^4He + n$
${}^3He + D - {}^4He + p$
${}^3He + {}^3He - {}^4He + 2p$
${}^4He + D - {}^6Li + \gamma$
${}^4He + {}^3H - {}^7Li + \gamma$
${}^4He + {}^3He - {}^7Be + \gamma$
${}^6Li + n - {}^7Li + \gamma$
${}^6Li + p - {}^7Be + \gamma$
${}^7Li + p - {}^4He + \gamma$

Comme envoûté plutôt hypnotisé, l'esprit de Paul Émile Borduas, peintre québécois maudit en exil, se met à vagabonder. Car Borduas, comme tous les grands artistes, est plus qu'un peintre, c'est aussi un poète, un écrivain et surtout un philosophe qui dévore les écrits contemporains. Il partageait le point de vue de Bergson dans *L'évolution créatrice* publiée en 1907 démontrant que la création n'est pas synonyme de commencement mais de continuité. Nous sommes en devenir auto poïétique, entraînés par un mouvement perpétuel de création, en résumé, l''évolution de l'Univers, de la nature y compris la nôtre, n'est pas terminée se plaisait-il à répéter à ses étudiants.

Sans hésitation il s'assied sur une très longue banquette de près de

deux mètres pouvant recevoir plusieurs visiteurs. Tranquillement son regard focalise le tableau d'une blancheur inouïe. Il connaît le titre par cœur *Carré blanc sur fond blanc* de Casimir Malevitch mais c'est la première fois qu'il le voit in situ. Et ce qu'il voit est inouï.

Toute l'histoire de l'art résumé en un seul tableau. Le peintre russe Malevitch a atteint le sommet de l'intuition créatrice en accomplissant l'œuvre ultime c'est-à-dire, pouvoir représenter l'Absolu que l'homme cherche artistiquement à transcrire depuis l'âge des cavernes. Quand Malevitch peint son *Carré blanc sur fond blanc* (1918), l'histoire de l'art sacré basé sur la représentation semble se terminer. Le *Carré blanc* est l'adieu de la représentation, le renoncement radical à toute figuration plastique car, comme disait Mallarmé, "l'Infini est enfin fixé". L'art abstrait côtoie la rumeur même du cosmos, les lumineuses traînées de lait de la voie lactée et le fouillis d'ombres des espaces interstellaires dira le critique Georges Duthuit.

En ce début de 20e siècle, la vision de la physique élaborée depuis Galilée commença à vaciller sérieusement. Avec la théorie des quanta, Planck, dont la préoccupation majeure était une recherche métaphysique de l'Absolu, posa la première pierre de la mécanique quantique en affirmant que l'énergie rayonnante a, comme la matière, une structure discontinue; elle ne peut exister que sous forme de grains ou quanta. Ainsi l'énergie lumineuse est à la fois matérielle, formée de grains et immatérielle par le rayonnement ondulatoire. Les quanta introduit un nouveau concept au-delà de la dualité particule/onde, celui du paradoxe de l'état quantique.
La relativité générale et la mécanique quantique élaborèrent deux théories physiques, toutes deux indispensables mais sans connexion logique. Ainsi la théorie la relativité propose une fusion matière/énergie, espace/temps particule/onde tandis que la science quantique, elle, continuait à ausculter la matière jusqu'à l'improbable où la réalité première de l'atome n'est ni l'onde ni la particule mais des «états quantiques» qui peuvent à la fois se manifester sous l'une ou l'autre forme. Ces «états quantiques» produisent des configurations spécifiques que Schrödinger réussit, en 1926, à calculer et permit, par ses équations de «modulations quantiques», à «voir» l'énergie correspondante à chacune d'elle.

La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, un est aussi tout.

Dans cette perspective, les particules élémentaires n'existent pas en elles-mêmes mais uniquement à travers les interactions qu'elles engendrent. Cet ensemble d'effets s'apparente à un champ vibratoire : tout ce que nous observons fait parti d'un ensemble de champs : champ électromagnétique, champ de gravitation, champ protonique, champ électronique. Nous quittons la réalité du corps solide pour aborder un océan immatériel formé d'ondes et de vibrations. Même Einstein, pourtant opposé à la théorie quantique, avait pourtant démontré que la lumière que l'on croyait essentiellement être une onde, était aussi composée de corpuscules, qu'on nomma photons. La lumière va être comprise en fonction de deux concepts, lux et lumen : le premier est la substance lumineuse elle-même, le second est son rayonnement.

La lumière possède donc la caractéristique quantique d'être à la fois un corps solide et une onde. Parmi « les choses invisibles à l'œil mortel » que nous révèle la lumière réside le paradoxe de l'Univers. D'innombrables physiciens se sont dévoués corps et âme à l'élucidation de ce paradoxe sans succès. Si bien la prouesse vieille de plusieurs milliards d'années à savoir la capture et la décomposition de la lumière par des formes de vie autonome doublée de la transformation de l'eau en oxygène de l'atmosphère et qui servit de moteur à l'évolution reste un mystère, un système magique.

Il reviendra au mathématicien Kurt Gödel de démontrer hors de tout doute:

“qu’avec le temps, la Raison va inévitablement conduire à des contradictions, la Raison conduit toujours à la dé-Raison. (…) Ce trouble-fête démontra de manière rigoureuse que d’enchaînements en enchaînements logiques, la Raison court inévitablement à sa perte, car elle finira par énoncé successivement deux théorèmes en parfaite contradiction l’un avec l’autre, comme par exemple dire que le même objet est à la fois blanc et noir”.

Cet illogisme de l’objet à la fois blanc et noir n’est-il pas le même que nous retrouvons dans la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. N’y a-t-il rien de plus contradictoire ? L’un est localisé, le corpuscule, l’autre étendue, l’onde. Il y a bien du mystère la-dessous. Si bien que “notre raison a des limites”. (Kant)

Ces stimulantes découvertes appelaient une nouvelle vision des mathématiques vouées désormais à l’élaboration de postulats libérés de toute correspondance avec le réel. L’abstraction pure des mathématiques s’élaborait en même temps que l’art abstrait. Les équations modernes de la physique rejoignaient aussi les plus hautes spéculations de la théologie et de l’art abstrait.

Il y a donc bien jusqu’à maintenant deux manières incomplètes d’aborder l’Univers : la Raison et l’Intuition. On peut même affirmer que l’Intuition vient au secours de la Raison en panne, comme si pour “savoir” l’Univers, notre conscience nous demandait aussi de “sentir” l’Univers. On pense alors à deux systèmes logiques qui s’affrontent alors qu’il n’en est rien, au contraire : le langage paradoxal de l’Intuition versus la Raison n’enlève rien à la connaissance. L’image de l’Univers fournie autant par l’Intuition (sensation primordiale) que par la Raison (information primordiale) amène une élévation de la conscience vers l’Unité.

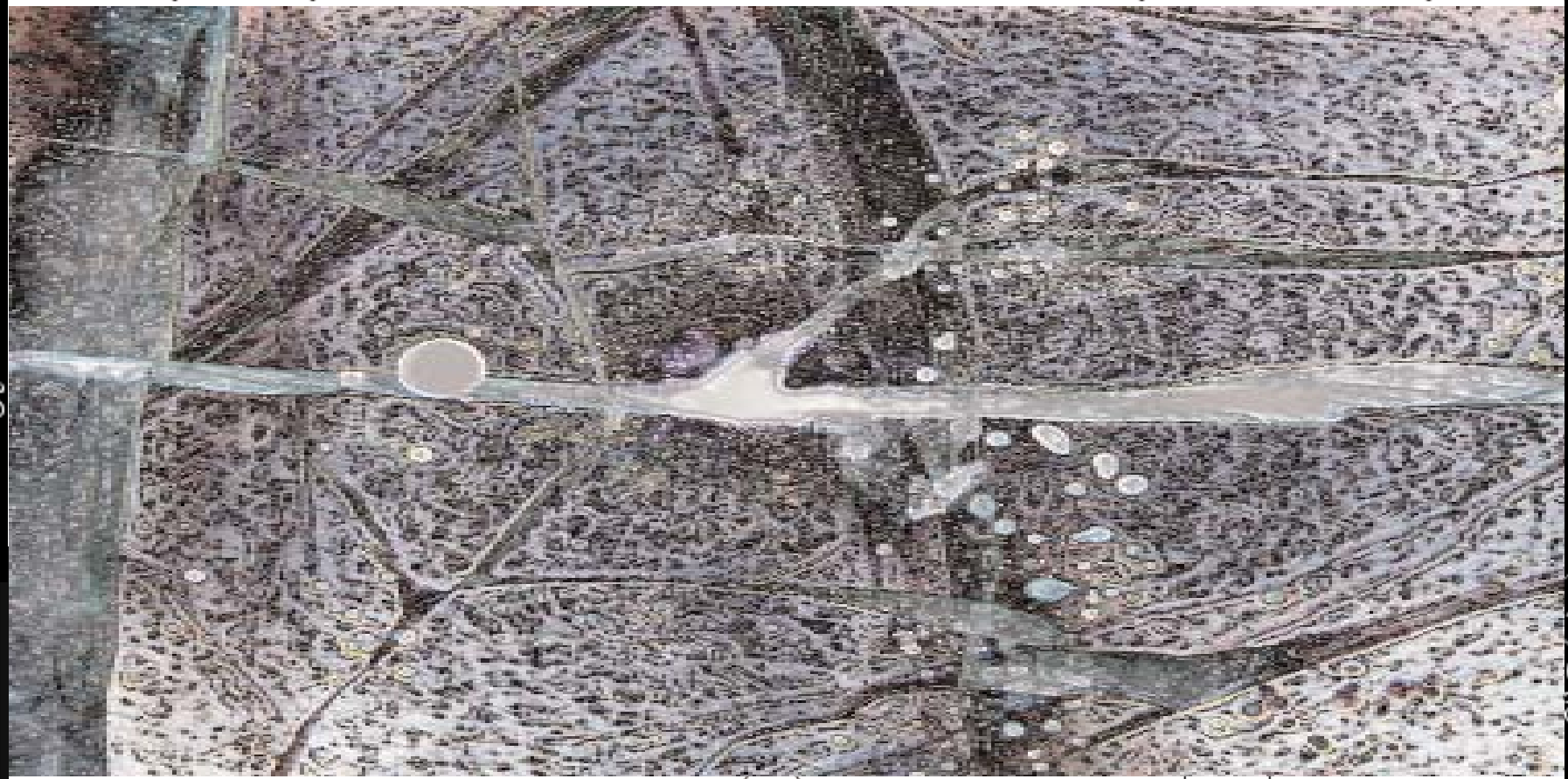
Ce que nous apprend la théorie quantique sur la lumière est que la réalité observable est un jeu de conscience à conscience, que matière, conscience et esprit forment une seule et même Totalité. Mais plus encore, l’Univers existe que s’il est pensé et sa représentation va dépendre des postulats et des connaissances que nous avons acquises, de nos «points de mémoire. » L’UN, une pensée. Mettons en relation quatre propositions séparées de plus de deux siècles. Parménide, déjà en 515 avant J.C., affirmait que : «Sans la pensée, l’Univers n’existerait pas. » Par la suite en 1560, Descartes formule son «Je pense donc je suis. » Suivra en 1927 la pensée comme «la fleur de l’évolution» du théologien Teilhard de Chardin et finalement, «Exister, c’est être pensé» du physicien Jean-Émile Charon.

L’Univers serait donc formé d’éléments qui contiennent tous l’information primordiale comme une cellule contient tout le programme génétique d’un individu, comme un hologramme, contient le tout dans chaque partie. En effet, chaque partie d’un négatif holographique contient la totalité de l’image. Ainsi, si je déchire le négatif pour n’en conserver qu’une partie minuscule, celle-ci contiendra néanmoins la totalité de l’image. Autre exemple, chaque image numérique est formée de millions de pixels, imaginons maintenant que chaque pixel contient la totalité de l’image tout en étant distinct pour comprendre que chaque roche, chaque animal, plante, molécule, atome de l’Univers possède la configuration de l’ensemble. Nommons “Dieu” cette information primordiale présente en chaque particule de l’Univers et vous comprendrez que “Dieu est partout” présent bien sûr dans tous les êtres vivants ainsi que dans le monde inorganique comme «principe de toute production naturelle quel qu’en soit le genre et le prix, principe de la semence des formes et du mouvement des semences et des formes... » (Saint-Augustin)

Dieu est multiple, l’Un est pluriel. Le polythéisme d’ici-bas est identique au monothéisme d’en haut. Telle était la vision animiste des peuples archaïques. Tous les êtres font partie de l’Unité.

$$\frac{\partial^2\Psi(\vec{r},t)}{\partial t^2} = -\hbar^2 c^2 \Delta \Psi(\vec{r},t) + m^2 c^4 \Psi(\vec{r},t)$$

$$= \left(\begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*}, \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} \right) = \begin{bmatrix} \phi_1 & \phi_2 & \cdots & \phi_N \end{bmatrix} \cdot \begin{bmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{bmatrix} = \sum_{n=1}^{N} \phi_n \cdot \psi_n \langle \phi | = \begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*} = \begin{bmatrix} \phi_1 \end{bmatrix} = \left(\begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*}, \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix} \right)$$



$$= \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} = \begin{bmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{bmatrix} \cdot \begin{bmatrix} |u_1\rangle & |u_2\rangle & \cdots & |u_N\rangle \end{bmatrix} \langle \phi | = \begin{pmatrix} \phi_1 \\ \phi_2 \\ \vdots \\ \phi_N \end{pmatrix}_{\epsilon^*} = \begin{bmatrix} \phi_1 & \phi_2 & \cdots & \phi_N \end{bmatrix} \cdot \begin{bmatrix} \langle u_1| \\ \langle u_2| \\ \vdots \\ \langle u_N| \end{bmatrix} \rangle = \begin{pmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{pmatrix}_{\epsilon} = \begin{bmatrix} \psi_1 \\ \psi_2 \\ \vdots \\ \psi_N \end{bmatrix}$$

$$\nu - \frac{1}{2} g_{\mu\nu} R - \Lambda g_{\mu\nu} = \frac{8\pi G}{c^4} T_{\mu\nu} \hbar^2 \frac{\partial^2\Psi(\vec{r},t)}{\partial t^2} = -\hbar^2 c^2 \Delta \Psi(\vec{r},t) + m^2 c^4$$

«Le philosophe et le spirituel, l'homme primitif et le civilisé, le penseur le plus personnel et le plus humble croyant, le prophète et le mystique ne convergent pas seulement sur un mot lorsqu'ils disent chacun : Dieu. Lorsque l'orientation de chacun est juste, … ils se rencontrent réellement ou du moins ils tendent réellement à se rencontrer – quoique l'objet auquel chacun pense soit apparemment dissemblable. En vérité Dieu est unique. Dieu de l'intelligence et Dieu de la conscience – Dieu de la révélation surnaturelle et Dieu de la raison – Dieu de la nature et Dieu de l'histoire – Dieu de l'être et Dieu de la valeur – Dieu de la réflexion et Dieu de la prière – Dieu du philosophe et Dieu du mystique, …que d'oppositions et quelle unité ! Dieu unique aux aspects multiples, terme unique aux multiples approches ! Dieu de tout moi-même ! Dieu de tous !

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Cette "structure dynamique qui a le génie de pouvoir engendrer la mémoire de sa propre construction" trouve aussi sa raison d'être dans la théologie chrétienne. C'est en effet le père de l'Église Anathase d'Alexandrie qui, bien avant les "points de mémoires" de De Broglie, seize siècles plus tôt pour être précis, développa l'argumentation en faveur d'un code génétique intentionnel de l'esprit, sorte de *logoi spermatikoi* traduit en français par «raisons séminales. » Anathase compléta l'analyse de cette force en lui attribuant un dynamisme (*dynamis spermatika*) responsable des facteurs de développement de la matière.

"Ces *logoi spermatikoi* ou "raisons séminales" sont des participations individuées et concrètes du grand Logos divin, expressions simples et réalisations particulières de la pensée et des intentions de l'Artisan de l'Univers, ce qui regroupe tous les êtres du Cosmos dans une grande conception divine qui a évidemment son plan, sa logique et son dynamisme organique."

Il reviendra au philosophe de la nature Von der Weltseele de conclure en ces termes : " la nature est l'esprit visible, l'esprit, la nature invisible", telle est "l'âme du monde".

Toute pensée est contingente d'une prémisse métaphysique y compris la logique scientifique. Tout est langage, l'atome, comme les lettres de l'alphabet, est langage de l'Univers (Leucippe), l'Univers est langage musical (Pythagore et Kepler), l'Univers est langage mathématique. (Copernic, Galilée et Einstein) En fait tous rejoignent les visées métaphysiques de Anaxagore (610-547 avant J.C.) qui proposa alors l'intelligence comme principe et force organisatrice de l'Univers que la physique quantique décrit comme «information primordiale. » Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Nous pouvons reprendre ce mot de Platon : «la nature est une poétique (poïesis) énigmatique. »

Cette «création continue d'imprévisibles nouveautés» incita Hegel, auparavant, à penser une philosophie de l'histoire au-delà de celle de l'homme, elle devient l'histoire de Dieu vécue à travers la nature, le temps et les hommes. Cette histoire de l'Absolu est «révélation permanente» par laquelle l' tre assiste à l'engendrement de l'Absolu dans l'histoire du Monde; ce que Hegel appela «phénoménologie» c'est-à-dire «l'Esprit lui-même en train de se «phénoménoliser», de se constituer comme phénomène.

Finalement l'ensemble de l'Œuvre, notre Univers est auto engendrement de l'Absolu révélé par la connaissance de son histoire. En somme, dynamique, en éternel mouvement, Dieu comme son oeuvre, comme notre Univers en éternel processus de création continue nous confine à l'apprentissage permanent d'une information croissante (néguentropie) perpétuelle, tel est l'infini. En ce sens, Tao, Allah Yahvé ou Dieu comme tous les dieux de la terre, chacune de ces entités divines est inanticipable c'est-à-dire qu'il faut les poétiser comme création dynamique et continue en perpétuel changement. Encore plus, spiritualisme (esprit) et naturalisme

(corps) forment une seul et même système. Ainsi l'Univers est création continue d'une information primordiale, de l'ordre de l'esprit matérialisé dans le vivant comme sensation primordiale, ordre de la nature.

Ainsi comme le pensait Pascal, la nature comme «infini en chair et en os», est l'«esprit en acte» et l'homme, à fois corps et esprit, parce que libre et conscient est capable de progresser indéfiniment dans le domaine infini de la connaissance. L'homme ne sera jamais hors de la nature puisque l'essence de la nature est au cœur de l'homme ; la nature tout comme l'homme est inachevée.

«De la nature, Anaximandre, déjà, a vu l'essentiel : qu'elle est inachevée. Elle est «l'infini» (to apeiron) : un infini en un sens clos sur lui-même et sans extérieur, puisqu'il n'y a qu'elle, mais pourtant un infini ouvert, puisqu'elle n'est rien d'autre que création continue. Elle est génitrice de mondes innombrables, aussi bien coexistants – puisqu'ils sont « en nombre infini, dans l'infini, de quelque côté que l'on se tourne» – que successifs et se succédant dans le temps infini, les uns engendrés, les autres détruits et cela ne peut avoir de fin, dit Aristote (expliquant la position d'Anaximandre), «car les générations et les destructions des mondes supposent nécessairement le mouvement, lequel existera toujours.

En résumé, l"évolution de l'Univers, de la nature y compris la nôtre, n'est pas terminée. L'évolution créatrice de Bergson publiée en 1907 démontre que la création n'est pas synonyme de commencement mais de continuité. Nous sommes en devenir auto poïétique, entraînés par un mouvement perpétuel de création.

L'Univers est toujours en train d'exploser, en expansion comme un «programme qui se programme lui-même», en train de se «phénoménoliser» depuis le big-bang pour reprendre l'expression de Hegel.

Puis vint Malevitch qui poussa l'abstraction vers son dernier retranchement métaphysique, son but ultime en lui faisant franchir le «saut quantique. » Peintre et philosophe, il sera le premier à appliquer à la peinture le processus dérivé des équations quantiques.

Malevitch, face à l'appréhension spirituelle de l'espace, conscient du désordre insondable de la vie fonce vers la transcendance de toutes représentations pour rapprocher l'art de sa valeur absolue. Ses théories suprématistes, formalisées à l'aide du poète russe Vladimir Maïakovski, ont d'abord été publiées dans des brochures sous le titre « *le Monde sans substance.* » Le peintre russe Malevitch a atteint le sommet de l'intuition créatrice en accomplissant l'œuvre ultime c'est-à-dire, pouvoir représenter l'Absolu que l'homme cherche artistiquement à transcrire depuis l'âge des cavernes. Quand Malevitch peint son *Carré blanc sur fond blanc* (1918), l'histoire de l'art sacré basé sur la représentation semble se terminer. Le *Carré blanc* est l'adieu de la représentation, le renoncement radical à toute figuration plastique car, comme disait Mallarmé, "l'Infini est enfin fixé". L'art abstrait côtoie "la rumeur même du cosmos", "les lumineuses traînées de lait" de la voie lactée et "le fouillis d'ombres" des espaces interstellaires. (Georges Duthuit)

L'art abstrait représente fort bien cet élan vers "des niveaux de complexité plus sophistiqués." Entraîné par les mathématiques modernes et les "états quantiques", l'art informel s'inscrit dans l'observation d'une nouvelle réalité radicalement "révolutionnaire." Le monde de l'art, c'est le monde de l'esprit.

Le monochrome blanc comme icône abstraite ultime est pure énergie où l'inexprimable est contemplé dans sa pureté. L'interprétation esthétique du Carré blanc de Malevitch serait l'une des matrices les plus importantes de la tradition picturale pour comprendre et surtout sentir le sublime. L'image abstraite cesse d'être une représentation pour devenir une esthétique ; elle ne copie plus la réalité, elle la symbolise, de là le suprématisme « à savoir la suprématie des moyens strictement picturaux – couleurs et formes – sur les simples représentations du monde visible des apparences », une « suprématie

de la sensation pure » capable de rendre perceptible la «solennité de l'univers » dans laquelle l'opposition entre l'homme et la nature, l'esprit et la matière est abolie.

Le regard rejoint l'âme et réussit là où les mots ont échoué ; l'inexplicable est révélé par la clarté, illumination silencieuse. Le monochrome représente pour la peinture son seuil ultime et constitue un point que l'on ne peut plus franchir ; c'est le mur de Planck de la physique quantique transposé en art abstrait. En effet, il revient au célèbre physicien allemand Planck de signaler que la science est incapable de savoir ce qui s'est passé avant 10^{43} seconde lors du big-bang initial puisque la gravité dresse un mur infranchissable à toute investigation rationnelle. Au-delà du "mur de Planck", c'est le mystère total. Au-delà de ce mur se cache une réalité inimaginable. Ainsi le monochrome révèle tout autant qu'il cache le même secret ultime.

Avec *Carré blanc sur fond blanc*, l'art retrouve la mystique «primitive» du sentiment pur, sorte d'Illumination dans la transparence. Les couleurs, la forme, les objets, les êtres ne sont pas niés au contraire mais atteignent leur finalité «existentielle» dans leur fusion avec le Tout transparent. (Le carré et le fond tous les deux blancs, se distinguent par l'application des coups de brosse. La lumière jouant sur les textures, la figure et le fond se différencient par leur tonalité.

(Cette différenciation dans les tons de blanc fait que *Carré blanc sur fond blanc* n'est pas un monochrome pur mais la plupart des historiens de l'art s'accordent pour attribuer la paternité du monochrome à Malevitch)

Malevitch ne peut aller plus loin - pour lui, la peinture a atteint son apogée – à quarante ans, il cesse de peindre mais l'art demeure et l'artiste réoriente alors sa carrière vers l'architecture constructiviste.

Le *Carré blanc*, par la force cosmique qui lui est insufflée, est le résultat final d'une recherche obstinée de l'invisible et du surnaturel entreprise depuis plusieurs millénaires par nos ancêtres préhistoriques qui ont eu la forte intuition de leur existence. C'est l'affirmation théologique de l'Un, par définition inimaginable, inconcevable, inaccessible. Malevitch a réussi à imprimer dans la «matière» l'unité absolue dont découle tout être, de métamorphoser la toile en force représentative de l'expérience globale de l'être fusionnel.

"Ayant vaincu "le règne du soleil" (celui de l'ancienne logique "terrestre"), l'apparition de ces plans picturaux affirme l'instauration d'un nouvel ordre, un ordre situé au-delà des limites de notre entendement. Sa logique ne se réfère plus à notre "monde de chair et d'os", elle est supérieure".

Cette révélation de la lumière, comme sujet de la représentation picturale, traverse la toile tels les rayons cosmiques de l'infini sidéral et Malevitch, de conclure dans son *Manifeste suprématiste*, "qu'en ce moment, le chemin de l'homme passe par l'espace". Le suprématisme, «sémaphore de la couleur», se situe dans son "abîme infini". Le peintre russe accomplit une véritable "miracle de l'art" c'est à dire que "l'Absolu devient accessible à la conscience par

l'intermédiaire de l'œuvre qui le réfléchit" et en ce sens, le *Carré blanc sur fond blanc*, lumière sur lumière, est de beaucoup supérieur dans sa pureté à l'abstraction calligraphique du Allah musulman ou du tétragramme JHVH le nom imprononçable de la Divinité judéo-chrétienne.

Aussi métaphysiquement, ce que Malevitch met en lumière, c'est le cas de le dire, est que les différents dieux (animisme, polythéisme, monothéisme) des différentes cultures ne sont que des modalités analogiques variées pour atteindre l'Un; comme les différentes couleurs du spectre qui convergent toutes vers le blanc tel que démontré par Newton (1669) avec la théorie de la composition de la lumière blanche. Un n'est par un nombre mais l'unité des nombres, il appartient au même mystère que la lumière. Chaque nombre est porteur en son essence de l'unité primordiale. Ainsi chaque univers religieux manifeste l'Absolu selon ses propres lois et rites sacrés.

Les formes perceptibles extérieures (exo) sont des symboles ouvrant sur la dimension intérieure (éso) de toute chose, de l'atome aux galaxies. Ainsi, la multiplicité extérieure communique avec l'unité intérieure. La réunion dans le blanc des multiples couleurs préfigure l'ordre et l'ultime beauté que les bouddhistes appellent la «Claire Lumière» nommée le «Vide Universel. » Cette lumière claire et pure symbolise l'état de Bouddha par lequel se révéla la prise de conscience du vide universel, la Vacuité (*shunyata*) sorte «d'illumination instantanée» de l'Essence divine apparentée au *kouwa* (Lui) des soufis musulmans ou l'*Ein Sof* des kabbalistes juifs.

De tout temps, l'homme fabriqua des représentations de dieux autant que des représentations du monde sans cesse renouvelées au fil des événements historiques, des développements culturels et des connaissances scientifiques. En fait, comme le déclare Schopenhauer, "le monde est ma représentation", affirmation confirmée par Heisenberg et son principe d'incertitude et transposée en art dans cette déclaration de Duchamp : « le regardeur fait le tableau. »

Le monochrome de Malevitch soulève bien des questionnements sur les rapports entre concepts scientifiques et art mais aussi comporte sa part d'enseignement. Ainsi à sa sortie, la toile de Malevitch créa scandale, elle ne représentait rien, elle était un espace vide accroché sur un mur vide, un vide interpénétrant un vide. Il venait de boucler trois milles ans de recherche scientifique depuis que Hésiode émit, le premier, l'hypothèse de l'Origine du monde à partir du vide. Aujourd'hui, en effet, la physique quantique met en équations le surgissement spontané de l'Univers à partir des fluctuations du Vide et démontre également, paradoxe oblige, que le vide cosmique intersidéral malgré les apparences de la «toile vide» - n'oublions pas que la toile du peintre est tissée de millions de milliards d'atomes - est néanmoins rempli d'une énergie infinie provenant d'une matière obscure, qu'Enrico Fermi nomma nutrinos, proposition qui rejoint exactement la vision de Malevitch. Cette plénitude sans mots, sans forme, ni couleur, - le blanc est une non-couleur – s'inscrit dans une interrelation continuelle avec l'environnement quantique de sorte que l'œuvre n'est jamais identique mais toujours en devenir comme l'Univers, jusqu'à preuve du contraire, en continuelle expansion.

Le *Carré blanc* est fidèle à la logique paradoxale en ce sens qu'il nous amène à considérer le blanc, la lumière à la fois matérielle et immatérielle comme la seule tentative possible pour représenter concrètement l'abstraction suprême.

Qu'est-ce que la lumière ? La lumière va être comprise en fonction de deux concepts, lux et lumen : le premier est la substance lumineuse elle-même, le second est son rayonnement. La lumière possède donc la caractéristique quantique d'être à la fois un corps solide et une onde. N'y a-t-il rien de plus contradictoire ? L'un est localisé, le corpuscule, l'autre étendue, l'onde. Il y a bien du mystère la-dessous. Il en est ainsi de Dieu : Dieu existe (blanc) mais je ne peux le prouver. Dieu n'existe pas (noir) mais le ne peut pas le

prouver.

Les théorèmes d'incomplétude montrent qu'il n'est plus possible de donner une liste finie et formalisée de tous les principes à partir desquels on peut développer une preuve mathématique. On peut toujours imaginer d'aller au-delà de ce qui est permis par les axiomes. Ces théorèmes montrent que l'imagination déborde tous les cadres. Ces théorèmes manifestent la puissance de l'imagination et la capacité de la raison à reconnaître ses limites, à reconnaître son incapacité à enfermer l'imagination dans des limites fixées une fois pour toutes.

La nouvelle théorie se présentait sous la forme d'un vaste ensemble de probabilités mathématiques qui échappaient à la compréhension au moyen des idées connues et habituelles de la physique classique depuis Newton.. Il reviendra au physicien Neils Bohr d'énoncer le principe de complémentarité qui veut que dorénavant «les deux aspects, corpusculaire et ondulatoire, soit des particules en mouvement, soit des rayonnements, sont des formes d'une même réalité. » Autrement dit, le corps solide et l'onde de la lumière sont complémentaires d'un phénomène dont les caractéristiques réelles nous échappent. La science vient d'écrire son premier «acte de foi. »

Le *Carré blanc* de Malevitch peut donc être regardé dans n'importe quel sens, il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche, aucun sens n'était préétabli, ni perspective, d'après l'axiome que "l'Univers n'a ni plafond, ni sol, ni fondation, ni horizon". Pensée paradoxale oblige, l'extrême abstraction du *Carré blanc* serait-il en même temps, le plus réaliste de tous les tableaux ? Comme si la réalité, la raison et l'abstraction, l'intuition délivraient essentiellement le même message.

Dans *Critique de la raison pure*, Kant nous démontra magistralement que notre raison a des limites et qu'elle reste fortement liée aux expériences humaines, lorsque la raison va au-delà et dans l'au-delà, tout devient alors spéculation. Autrement dit les preuves de l'existence ou non de Dieu ne sont pas accessibles à la raison.

"Notre raison est absolument incapable de découvrir le rapport qui existe entre un monde, tel que nous pouvons le connaître par l'expérience et la suprême sagesse."

Par la suite, Schopenhauer donna ainsi raison à Kant : nous connaissons des "apparences" et des "phénomènes" et non pas les "choses en soi" encore moins un absolu ou Dieu.

Mais en contre-partie, la raison a, de tous temps, de la préhistoire à nos jours, eu un penchant naturel vers la transcendance où la pensée tente de dépasser ses limites mue par une sorte de besoin métaphysique profondément ancré dans la sensibilité humaine. À défaut de preuve, la pulsion humaine attirée vers l'idée de Dieu a-t-elle une fonction ? Oui ! répond Kant : Dieu est "l'idéal de la raison", une idée régulatrice, un principe régulateur de la pensée humaine ayant comme fonction d'annihiler l'angoisse existentielle et les peurs névrotiques ajouta Freud. Dieu n'est pas un objet, ni un personnage réel, mais une idée, non une vérité mais une pensée de salut qui délivre l'homme de son destin tragique. Or l'idée régulatrice, si pleine de sens soit-elle, peut-elle se manifester dans le tangible ?

Où Dieu peut-il bien se cacher, se dissimuler dans la nature ? Est-il caché dans le totem de l'ours des cavernes des chasseurs primitifs, dans les végétaux des sociétés agraires matriarcales, dans les animaux des sociétés nomades pastorales, dans le soleil des Égyptiens ou des Incas, dans la lune des Mayas et des Aztèques ? Que dire de ces mains primitives gravées ou peintes dans les cavernes préhistoriques cherchant à saisir les animaux magiques dessinés sur les parois nous rappelant la main de Dieu de la Chapelle Sixtine qui rejoint celle de l'homme, l'appelant ainsi à la vie ? Qu'est-ce qui peut être à la fois visible et immatérielle ?

Le *Carré blanc* est la dernière véritable réponse et peut-être la seule, que l'art pouvait apporter à cette question ouverte, depuis la préhistoire et l'art des cavernes, sur la représentation ultime de Dieu : l'Origine, lorsque contemplé avec "les yeux de l'âme", est illumination. L'art a atteint la pureté céleste : le Blanc, symbole des origines, de la vie, de la mort et de la renaissance. Dieu est lumière incompréhensible mais essentielle à la vie.

Revenons à l'idée de la lumière à la fois corpusculaire et ondulatoire. Si nous voulons démontrer le caractère ondulatoire du phénomène, nous devons choisir le dispositif expérimental adéquat; ce faisant nous contaminons l'objectivité de l'expérience car nous créons nous-mêmes les propriétés d'un objet parce que nous décidons de les observer et de les mesurer. On ne peut démontrer qu'une propriété à la fois, soit l'ondulation ou le corpusculaire, jamais les deux à la fois. Nous ne pouvons prédire avec certitude les phénomènes quantiques, nous ne pouvons que calculer leurs probabilités. Comme la lumière Dieu est incompréhensible au plus une probabilité. Avec les équations quantiques, tout bascule dans l'incertitude, dans l'abstraction car le monde extérieur, sa réalité telle que présentée depuis des siècles, montre un nouveau visage qui reflète la jonction entre différents registres d'intelligibilité qui permet la conceptualisation d'une grille d'analyse qui intègre l'imaginaire dans l'espace de la raison. Car si la science révèle la force ordonnatrice de l'Univers et nous en explique les relations logiques et mathématiques, elle se révèle aussi incapable d'atteindre la «nature intime» des choses parce que confinée au monde du vérifiable et quantifiable du pur «logos. » La nature comme Dieu resteront toujours hors d'atteinte à la raison en manque de points de mémoire, de la connaissance requise d'où le recours à l'intuition. Chaque tradition, chaque religion recèle un caractère d'Absolu et tous ces multiples Absolus (couleurs) convergent vers l'Absolu des Absolus : L'UN, le Blanc, la Lumière.

La théologie mystique de la Lumière développée par les moines s'inscrit dans une recherche de l'union avec l'énergie divine "qui transforme le corps et le rend spirituel (...) de sorte que l'homme tout entier devient Esprit ". (Triades AI, 2,9). Ce qui veut dire que "celui qui participe à l'énergie divine (...) devient lui-même, en quelque sorte, lumière; il est uni à la Lumière, et avec la Lumière il voit en pleine conscience tout ce qui reste caché à ceux qui n'ont pas eu cette grâce " Non seulement la lumière est la révélation la plus adéquate de l'essence même de la divinité mais l'être mystiquement parfait est lui-même transfiguré, éclatant, rayonnant.

Avec le Blanc sur blanc de Malevitch, l'art a atteint le but de sa mission métaphysique. N'oublions pas que l'art et la religion sont des jumeaux siamois nés dans la même caverne du paléolithique. Depuis la préhistoire, l'art et le sacré sont intimement relié par le même cordon ombilical, le premier cherchant la représentation du second. L'art a alors comme fonction de révéler l'homme à lui-même.

Pour les Chinois, la Lumière spirituelle est lumière de la connaissance confirmée par le caractère *ming* qui unifie les lumières du soleil et de la lune, synonyme d'Illumination pour les bouddhistes. En islam, *En-Nûr*, la lumière est essentiellement identique à *Er-Rûh*, l'Esprit, idem en Iran où, le zoroastrisme parle de la consubstantialité de l'esprit/lumière qui assure la victoire finale de la «Lumière de Gloire» sur les ténèbres. *Le Mystère de la Fleur d'Or*, texte taoïste, considère que l'Essence de la vie est contenue dans la Lumière du cœur et qui doit être continuellement mise en circulation à l'intérieur du corps.

Les Tibétains, eux, parlent de l'origine commune du monde et de l'homme sous forme d'un mythe qui raconte que d'une Lumière émanant du Vide Primordial fut engendré un Œuf, duquel éclata la lumière blanche de l'Univers qui engendra à son tour, un Oeuf duquel sortit l'Homme Primordial. Finalement, Le *Livre tibétain de la mort* parle de celle-ci comme lumière d'une «Vérité Pure» où le trépassé aura à choisir entre la lumière brillante de la Sagesse ou la lumière blanc terne des *devas*, lumière impure qui perpétue le cycle

des réincarnations et signifie le retour sur terre.

Cette identification de la Lumière à la conscience d'être est reprise aussi dans l'Ancien Testament. Dans la Genèse, le *Fiat Lux* ! , "Que la lumière soit !" est l'interprétation symbolique de l'Illumination du monde, ordonnance du chaos. Selon la Vulgate, traduction latine de la *Bible* approuvée en 1546 lors du Concile de Trente, Adam et Ève furent tentés par Lucifer qui en latin signifie "porteur de Lumière", c'est-à-dire porteur de la connaissance du bien et du mal, porteur de la conscience d'être. Quand Moïse revint du Mont Sinaï, son visage fut si éclatant que le peuple eût peur.

Ainsi le *Nouveau Testament* mentionne souvent que nous sommes "enfants de la Lumière" signifiant que nous possédons en plus d'une origine biologique, une filiation spirituelle révélée par l'illumination du baptême de feu initié par le Saint-Esprit. Évidemment, cette métaphore de la lumière comme «plein d'Absolu» sera la préférée de Teilhard de Chardin. Du «foyer universel» rayonne la «lumière céleste» qui pénètre le «cristal des êtres» car c'est encore à la manière dont le rayon pénètre le cristal que Dieu se fait «universellement tangible et actif» «à la faveur des immenses nappes du créé. »

Il est donc universellement reconnue de la préhistoire à nos jours que la Lumière mystiquement perçue est synonyme de transcendance du monde terrestre et immanence de liberté absolue contenue dans la connaissance suprême, comme le signe de la révélation de la Réalité ultime. La nature de cet autre monde, malgré les différences culturelles et religieuses, remet en question la structure de l'Univers tel que perçue auparavant. Les expériences de la lumière sont au cœur des grandes révélations spirituelles autant que des grandes découvertes scientifiques.
Cette mystique de la lumière venue des Temps antiques issue de la connaissance intuitive du contemplatif trouve écho, en ce début du XXe siècle dans la physique moderne où l'on découvre que l'électron est bel et bien porteur de lumière; qu'il peut rester sagement dans son paradis au cœur de l'antineutron ou bien passer à l'acte, désobéir et quitter son Éden par la désintégration de l'antineutron. (Charron) C'est par cet acte de "rébellion" que l'électron se met à "exister" et à accroître son flux lumineux. Cet électron chargé de lumière devient ainsi le moteur de toute l'évolution cosmique, de la matière et de la vie et finalement, porteur de connaissance, de mémoire, donc d'Esprit. Ainsi le paradoxe de la lumière comme onde corpusculaire de la physique moderne renvoie au paradoxe de Dieu transcendant et immanent en même temps. Cette "Lumière intérieure qui nous habite", cette «fleur d'or» est perçue dorénavant autant par le mystique que le physicien athée ou l'artiste contemporain.

Ici encore Malevitch est fidèle aux équations de Heisenberg sur les relations d'incertitude selon lesquels passer un certain stade d'observation, tel ou tel aspect de la nature se brouille, ainsi comme dans la théologie mystique, l'Univers comme Dieu devient indicible, non-représentable. Ce concept d'incertitude vague et obscure s'éclaire grâce aux lumières de Montaigne : «puisque l'intelligence humaine est incapable d'atteindre des vérités et des certitudes définitives, aucun discours philosophique ou religieux ne peut prétendre prouver sa validité par des arguments rationnels. Dès lors on ne peut que croire ou adhérer dans l'incertitude. Dans une telle posture, l'incertitude ne signifie pas le doute. Cela signifie simplement qu'on peut avoir la foi ou des convictions en matière philosophique ou religieuse mais, celles-ci n'ont rien de dogmatique, d'intangible et d'absolu. »

"Il faut chercher maintenant comment pour notre part, nous pouvons connaître Dieu, puisqu'il n'est ni intelligible ni sensible et que rien absolument ne lui appartient de ce qui appartient aux êtres. Il faut dire en vérité que nous n'avons pas de Dieu une connaissance fondée sur sa nature propre, car celle-ci est inconnaissable et elle dépasse toute raison et toute intelligence. (…) Il est objet d'intellection, de raisonnement, de science, de contact, de sensation, d'opinion, d'imagination, d'appellation, etc., et pourtant il n'est saisi

ni par l'intelligence, ni par le raisonnement, ni par la parole. Il n'est rien de ce qui est, et on ne peut donc pas le connaître à travers rien de ce qui est, et il est pourtant tout en tout. Il n'est rien en rien et il est pourtant connu par tout en tout en même temps qu'il n'est connu par rien en rien."

Ce texte du Pseudo-Denys, est un écrit fondamental de la mystique chrétienne occidentale et pourtant il reste méconnu par la plupart des chrétiens. La théologie mystique de Denys l'Aéropagite, son œuvre la plus achevée, compte parmi les sources principales des plus grands théologiens. Les différents noms et images de Dieu ne nous apprennent rien sur son essence car elle reste inaccessible à la connaissance rationnelle à l'image des paradigmes quantiques si complexes qu'ils en sont incalculables.

Il reviendra à Moïse Maïmonide, l'un des érudits les plus éminents et les plus influents de la tradition rabbinique, considéré comme le plus important philosophe et théologien juif du Moyen Âge, de clore le débat en déclarant que "Dieu lui-même est l'impensable" mettant fin définitivement à toute théologie et exégèse comme "science de Dieu."

L'œuvre majeure de Maïmonide *Le Guide des égarés*, considéré comme l'œuvre philosophique juive la plus importante de tous les âges, a vu le jour vers 1190. Son auteur, nourri de lettres arabes et de philosophie gréco-romaine, pensait dans des catégories grecques, écrivait ses oeuvres en arabe et priait en hébreu. *Le Guide des égarés* inaugure dans le judaïsme une nouvelle ère : celle de la philosophie sacrée. Sans détours, Maïmonide expose son propos : la métaphysique, longtemps dédaignée par les juifs, est un chemin possible pour aller à la rencontre de Dieu, ce qui ne saurait s'accorder avec l'existence de Dieu professée par la religion. Maïmonide introduit le dialogue des cultures, dialogue entre son propre judaïsme philosophique, d'une part, et l'hellénisme, l'islam et le christianisme, d'autre part. Contemporain des Croisades et de ses excès, il conclut que les religions dogmatiques sont tribales, loin de l'universel et doivent s'affranchir de tout fondamentalisme. Les dogmatiques ne laissent pas place à un vrai dialogue, mais à un affrontement.

Au fond, ce dialogue des cultures inspiré des stoïciens insiste sur la fraternité naturelle des hommes et la proximité de leurs aspirations culturelles et mise sur le recul de l'intolérance, la suppression du fanatisme, la disparition de l'exclusivisme religieux et, enfin, veut l'instauration de la paix des consciences et l'émergence d'une culture universelle unifiée, qui s'adresse à tous, en respectant les différentes traditions religieuses. Bien sûr, comme nous pouvons en douter, tout l'œuvre de Maïmonide fut brûlée, en 1233, sur la Place publique à Paris sur ordre de l'Inquisition.

Par la suite, le cardinal Nicolas de Cues (1401-1464) poussa l'audace jusqu'à affirmer en pleine Inquisition que : "en réalité, il n'est connu que de lui-même". Parmi nos contemporains, Edgar Allan Poe y va de ce commentaire : « Je me suis imposé la tâche de parler de l'Univers physique, métaphysique et mathématique, matériel et spirituel : de son essence, de son origine, de sa création, de sa condition présente et de sa destinée. (…) Commençons donc tout de suite par le mot le plus simple, l'Infini. Le mot infini, comme les mots Dieu, esprit et quelques autres expressions, dont les équivalents existent dans toutes les langues, est, non pas l'expression d'une idée, mais l'expression d'un effort vers une idée. Il représente une tentative possible vers une conception impossible. »

Au cœur de l'islam, c'est le *tasawwuf* (soufisme) qui représente le grand courant de la théologie négative musulmane avec l'ésotérisme chiite.

«Al-'ajz 'an al-idrâk idrâk»

« L'impuissance à percevoir est en soi une perception »

Cette citation est typique du courant soufi. Le croyant soufi a compris qu'il y a quelque chose qu'il est incapable de comprendre.

Et c'est là une connaissance/non connaissance » ou une savante ignorance : « On sait très bien pourquoi on ne saura jamais ». L'épistémologie soufie est imparable sur ce point : « Dieu ne peut aucunement être appréhendé par la connaissance, disait le cheikh al-Shâdhilî, car c'est par Lui que celle-ci est connue !»

Selon la tradition soufie, il y a trois sortes de langages (lisân) : le langage de la science, et c'est ce qui nous parvient par les instruments intermédiaires (wasâ'it) ; celui de la réalité (haqîqa) qui consiste dans les secrets ésotériques que Dieu nous fait parvenir sans intermédiaire ; et celui du Réel (al-Haqq) pour lequel il n'y a pas d'accès ». La conséquence qu'en tirent les maîtres c'est que « la connaissance de l'Unicité (tawhîd) ne regarde que Dieu ». En d'autres termes, «Celui dont l' tre précède l'existence de toute chose ne peut être perçu par l'intermédiaire d'aucune chose ».

« L'essence de Tout est un secret dans un secret, le secret de quelque chose qui reste voilé, un secret que seul un autre secret peut enseigner; c'est un secret sur un secret qui est voilé par un secret ». (Anonyme soufiste)

Pourquoi tous ces courants mystiques pacifiques furent-ils ignorés, pire détruits ?

Aucun concept ne peut donc l'exprimer ; il est inexprimable, indéchiffrable, il n'est pas un Néant puisqu'il transcende tout et pourtant il n'est pas séparé du monde puisqu'il est aussi immanent à tout et traverse l'essence de l'homme comme Mystère qui l'englobe. Car vient forcément le jour selon Malcolm de Chazal dans *Sens-Plastique* « où l'homme se voit tout à coup aux frontières de l'*Intraduisible*, au royaume de l'*Au-delà des mots*, aux pays de l'*Inexprimable*. » Qu'il soit cyclique ou en éternelle expansion, l'Un est non seulement multiple, complexe mais en éternel mouvement. Dieu est un nomade de l'infini en perpétuelle transformation puisque l'étoffe de l'Univers continue à se complexifier sous nos yeux signe qu'il n'a pas achevé son évolution.

"L'Un s'efforce d'évoluer vers une forme d'existence toujours plus complexe, avancée et consciente que ce soit ici ou d'une autre manière, dans un autre monde. Notre conception religieuse de l'évolution signifie que l'énergie divine va en avant et en montant…vers des niveaux de complexité plus sophistiqués et plus complexes".

Théologiquement et scientifiquement, nous retrouvons devant le même cul-de-sac. La complexité de la réalité ou de Dieu nous conduit au travers d'un réseau inextricable d'interrelations dont le nombre inouï aboutit à un enchevêtrement tel qu'il en impossible d'en comprendre le sens.

C'est peut être ce que suggère en réalité le «vide» blanc de Malevitch : quand la pensée n'a plus d'objet, là commence l'expérience poétique du mystère. Cette perception désintéressée accorde toute sa place au ressenti et pas seulement au pensé. Le *Carré blanc* nous «force» à penser sans mot, à figurer sans image; de là notre désarroi car il nous est rendu très difficile de saisir la réalité tangible sans des mots ou des images. En bref, nous avons été formés et éduqués à être des intellectuels et non des poètes et plus nous cherchons à combler le «vide» blanc par des mots ou des images plus le charme contemplatif de la toile s'évanouit. Le vide est plein de silence. C'est dans le silence que l'intelligence se fortifie car il existe un dynamisme du silence qui éveille l'intelligence sensible qui permet de saisir l'intuition inhérente à toute œuvre. Pour rencontrer la beauté, l'esprit doit s'être vidé de ses tensions et de cette rencontre naîtra ce que Nietzsche souhaita ardemment : parvenir à une création esthétique de soi tel qu'exprimé par l'adage populaire «faire de sa vie un poème. »

Si bien que le réel-en-soi est un essaim de conjectures ambiguës et surtout paradoxales.

À "la science de la couleur" se profila en parallèle une sociologie de

l'art émise par le peintre russo-polonais Wladyslaw Strzeminski. Trop souvent, les historiens de l'art, tellement centré sur leur sujet d'étude, ont été incapable de relier, plutôt de comprendre que l'art formait une des voies essentielles de connaissance d'une époque au même titre que la science, la théologie, la sociologie et la politique. De là l'incompréhension manifeste de la population en générale envers l'art contemporain. Il reviendra à Wladyslaw Strzeminski d'entreprendre l'étude de ces interactions et d'en dégager un concept original..

Dans cette étude, le peintre analyse l'évolution historique de l'art mise en relation avec la progression des "acquis visuels" de chaque société. Ces acquis visuels (l'unisme) forme une véritable symbiose des us et coutumes culturels, des connaissances scientifiques, des lois optiques et des intuitions perceptives et même des illusions mythiques d'une société donnée à une époque précise. Comme le précise Strzeminski, les conditions dans lesquelles vit l'homme l'obligent à percevoir une certaine quantités de phénomènes visuels.

La forme plastique caractéristique de chaque époque se développe à partir des acquis visuels alors atteint, on parle alors de syncrétisme entre différentes interactions objectives et subjectives exactement comme l'interaction entre les différentes ondes transforme la lumière visible en lumière organisée, c'est-à-dire en couleurs. Puisque le même processus est aussi identifiable dans la perception et l'organisation des sons, nous pouvons donc parler d'acquis conceptuels communs aux arts en général. Arnold Schoenberg (1874-1951) entreprit la véritable révolution de l'histoire de la musique en proposant de remplacer les sept notes de la gamme par douze demi-tons. Son système musical appelé le "dodécaphonisme" introduit une rupture tout aussi radicale pour la pensée occidentale que le Carré blanc de Malevitch. Schoenberg refusa la tonalité traditionnelle en musique de la même manière que Kandinsky, Mondrian et Malevitch brisèrent les règles de la composition picturale en vigueur depuis des siècles. Tous les quatre, chacun dans son champ d'intérêt, inventèrent un nouveau langage jugé scandaleux par les puristes et suscitèrent l'incompréhension générale dans la population autant que les nouvelles équations quantiques. Pour Kandinsky, "la dissonance picturale et musicale "d'aujourd'hui" n'est rien d'autre que la consonance de "demain".

En somme toutes les grandes découvertes enclenchent un processus analytique commun et développent un état d'esprit identique exprimé autant en science, en musique qu'en art visuel. À la même époque, vers 1906, le philosophe Husserl dans ses Recherches logiques avançait que "les concepts généraux purs" tels que mots, nombres, figures spatiales, couleurs, sont en eux-mêmes fragmentaires, mais l'interaction des concepts entre eux conduit à une "ontologie", à une unité. Chaque concept avec sa "grammaire" particulière sont les éléments constitutifs et inséparables d'une seule équation dont la synthèse est l'homme à un moment et un lieu précis de son histoire et de sa culture. Ainsi l'état d'esprit perceptible au début du XXe siècle mit en branle un processus de synthèse, toujours présent aujourd'hui, d'éléments autrefois jugés disparates que l'on pense à la musique d'échantillonnage électronique et des synthèses "world beat".

Harmonie et unité étaient les leitmotivs de l'époque autant en science, en littérature qu'en arts plastiques. Ces concepts entre autres devinrent la base des recherches chromatiques de Strzeminski, que l'artiste appela "l'unisme." Élève de Kazimir Malevitch à Moscou pendant les débuts de la Révolution russe, puis théoricien, essayiste et artiste, Wladyslaw Strzeminski (1893-1952) proposa l'unisme comme un prolongement des théories suprématistes vers une unité optique dépourvue de contraste mais obtenue par un jeu sur la matière.

La peinture d'apparence homogène est faite de l'accumulation successive de petites alvéoles formées par l'empreinte de quelque instrument dans la matière même de la peinture. Sa touche faite d'une multitude de petits points évoque une abstraction pointilliste. À la base de l'unisme repose donc le principe d'homogénéité totale de l'image, laquelle est régie par des lois qui lui sont propres, et constitue une unité optique dépourvue de tout contraste. Selon Strzeminski, deux couleurs qui se heurtent détruisent, de par leur contraste, l'unité

du tableau car elles le divisent en autant de parties que l'on trouve d'opposition. Plus le contraste des couleurs est grand, plus les conflits picturaux sont violents, ainsi le tableau se retrouve divisé de façon irréversible par les heurts des couleurs entraînant une amplification de la tension dramatique de la forme picturale.

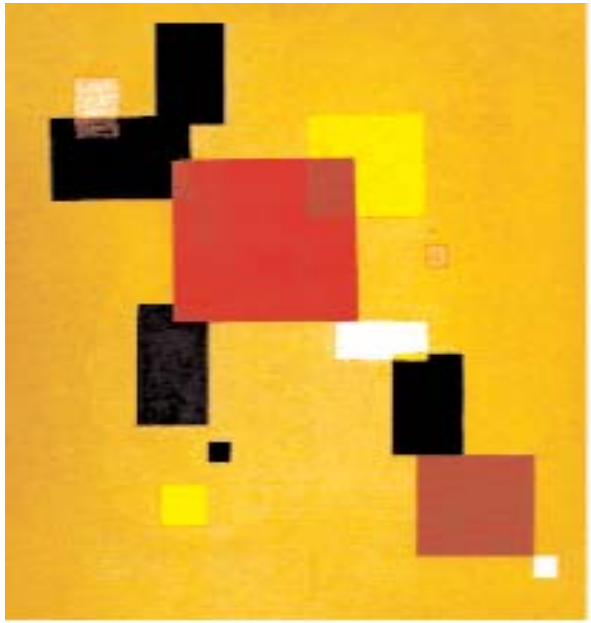
Même si l'unisme nomme un style pictural, le terme est cependant tout à fait adéquat pour désigner le concept philosophique de recherche d'unité et harmonie mis en branle depuis la Grèce antique. Nous pensons à Parménide et son poème De la Nature qui témoigne d'une recherche métaphysique de l'unité : " l'étant accomplit la perfection, il est cette masse masse pareille à une sphère harmonieusement ronde qui partout s'écarte également de son centre. Car il est nécessaire que l'étant ne soit ni plus grand ici ni moindre là. Du centre jusqu'à son extrême achèvement rayonne son être homogène, souverainement. " (Fragment 15) Par la suite se dégage le paradoxe oriental de l'unité dans la multiplicité (yin-yang) jumelé au paradoxe occidental de l'unité versus la complexité. Depuis la théorie du Big bang marquant l'apparition du désordre créateur, l'univers semble avoir désormais une origine ce qui justifie la recherche d'un concept d'unification et d'ordre existant avant l'explosion initiale. Ce besoin d'unité fortement ressentie propulse la physique contemporaine vers l'écriture d'une " unique équation fondamentale de laquelle découlent les propriétés de toutes les particules élémentaires et par là, le comportement de la matière en général." (Heidderger)

Les peintres et les écrivains s'intéressaient donc de plus en plus à la science jusqu'à susciter le grand projet de Valéry d'unir en une seule synthèse la création scientifique et la création esthétique. Si bien que l'engagement des intellectuels envers la recherche de l'unité entre raison et intuition toucha à toutes les sphères de connaissances dont bien sûr les mathématiques. "La mathématique, normalement reconnue pour son caractère positif, rigoureux et précis, est souvent œuvre poétique créant un univers d'imagination; et la poésie, normalement aimée pour sa spontanéité ludique et son inefficacité suprême, devient un démiurge mathématique qui assemble mots et images pour construire un univers hautement factuel."

Il en est ainsi du carré. En effet, pourquoi Malevitch choisit un carré plutôt que le cercle ? Indéniablement, le carré de Malevitch renoue avec la dimension sacrée de l'art primitif du trait. Par le trait, l'esprit s'ouvre au mystère, à la représentation abstraite d'un ordre magique. D'abord ornemental, le trait de scarification sur la peau des hommes et des femmes, dès la préhistoire, veut montrer à la fois l'appartenance d'un membre à un groupe, son rang social, son totem personnel et sa relation avec le divin. Le tatouage primitif est l'art du langage spirituel et l'œil, réceptacle d'ondes spirituelles matérialisées grâce à la lumière, achemine au cerveau les perceptions recueillies que la pensée ordonne en connaissances ensuite en traditions. La pensée créatrice favorise la compréhension des symboles. Depuis les Temps archaïques, le cercle représente le monde visible : cercle du soleil, de la lune, rondeur de l'iris etc. À l'époque, il ne s'agit pas d'un signe géométrique mais d'un symbole sacré qui oriente la perception mystique des phénomènes célestes et des constructions énigmatiques du monde naturel vers la recherche d'une "présence" qui gère l'harmonie de cet Univers. Le cercle est donc porteur d'un pouvoir magique naturel auquel l'homme, comme affirmation de sa propre puissance créatrice, inventa le carré comme symbole du pouvoir de la culture. Ainsi pour Malevitch, le carré est l'atome premier de la créativité humaine donc la base du suprématisme géométrique.

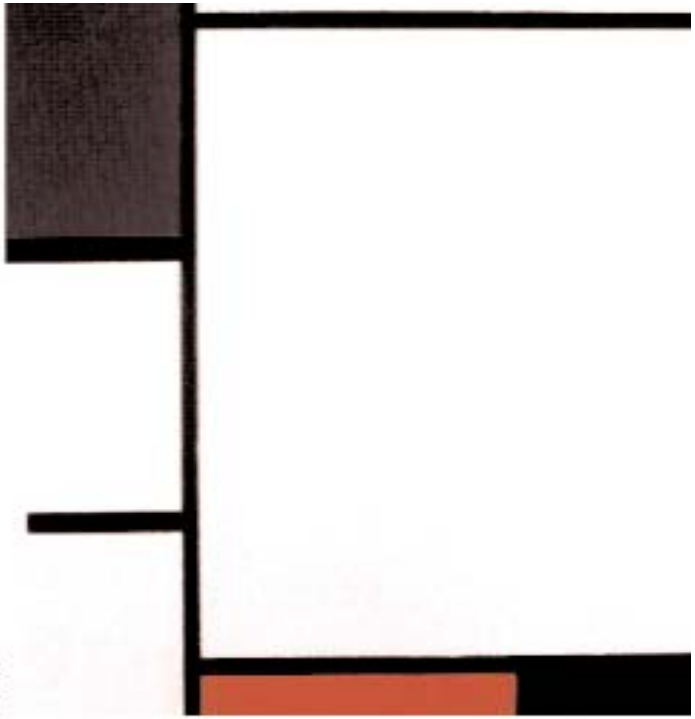
"Du mâle et de la femelle, fais un cercle,
puis de là un carré et ensuite un triangle ;
fais un cercle et tu auras la Pierre des philosophes".
(Mérian)

"Lieu d'assise des constructions humaines, il est (le carré), selon une vision pratique et réaliste, la première figure rationnellement habitable. (…) Le carré évoque la stabilité, mais celle-ci n'exclut pas le dynamisme. Son espace offre, en effet, de multiples ressources. (…) Les quatre côtés égaux du carré font face aux quatre orients du



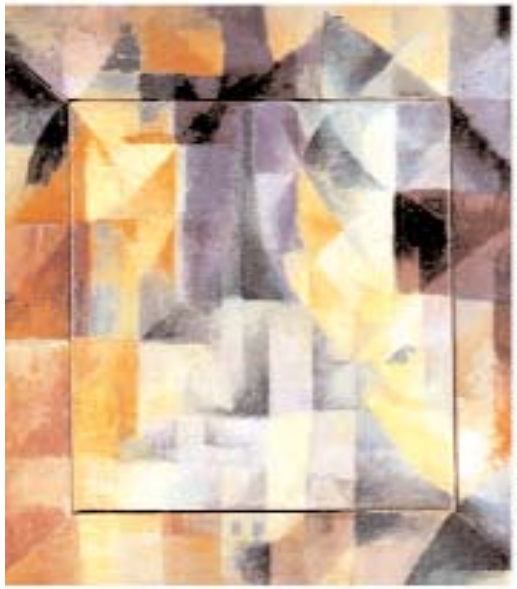
Kandinsky

Josef Albers



Mondrian

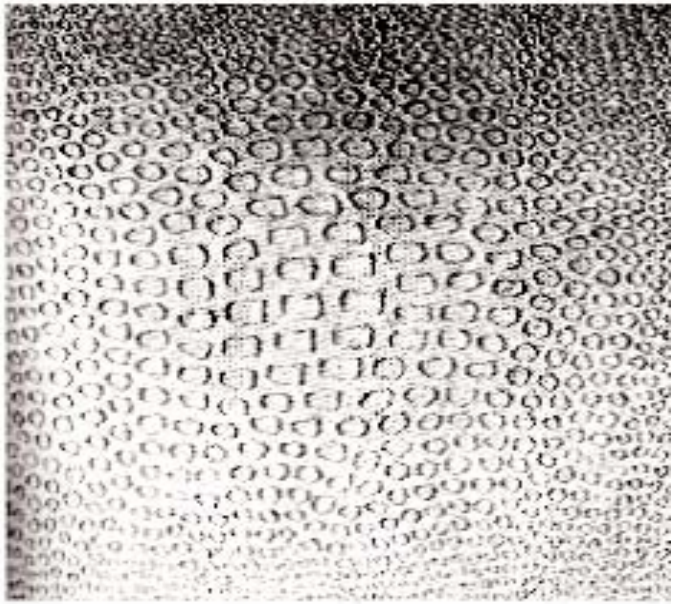
Delaunay



(gravure attribuée à Mérian)

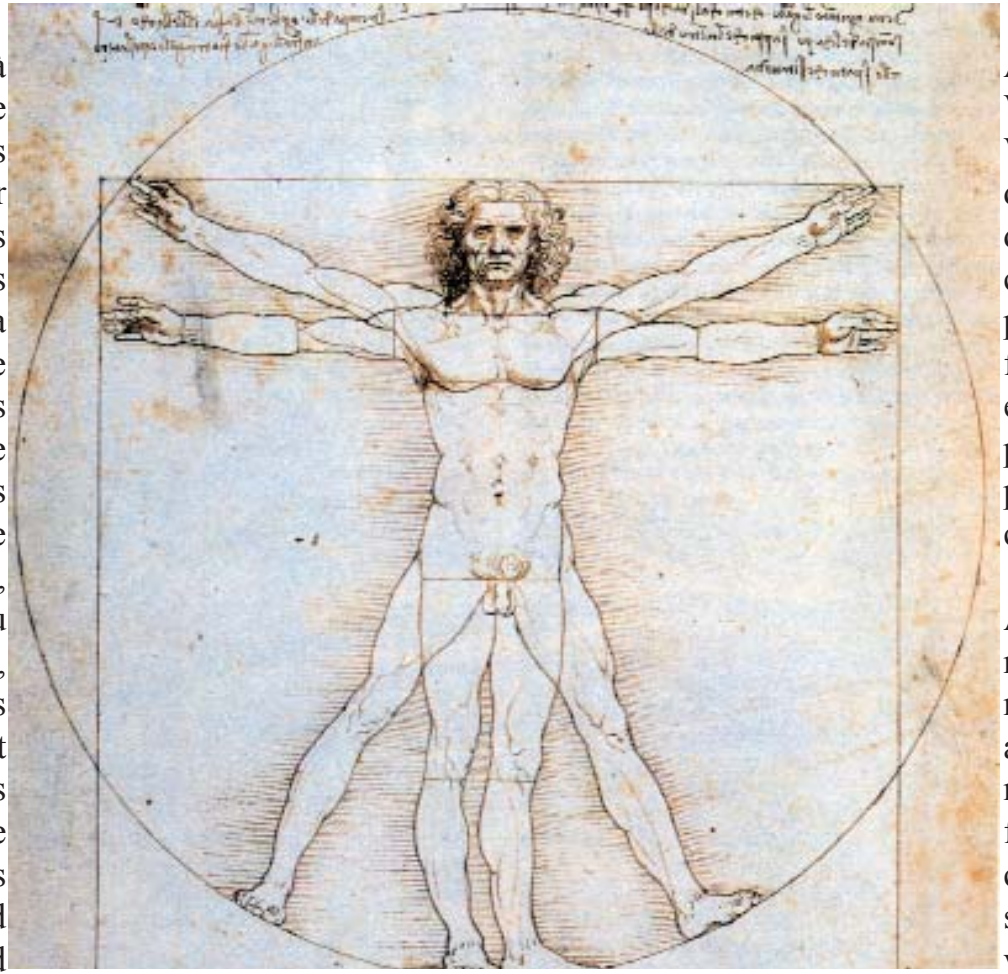
«Du mâle et de la femelle, fais un cercle, puis de là un carré et ensuite un triangle; fais un cercle et tu auras la Pierre des philosophes». (Mérian)

Strzeminski



Monde. Avec lui, l'homme a le sentiment de prendre appui sur l'Univers. (…) Alors que le cercle forme le tout indifférencié, le carré expression du QUATRE, est la manifestation symbolique de l'accomplissement du tout. " " La symbolique du carré et celle du nombre quatre se (...) confondent. La tétrade, nombre du carré, passe pour le nombre parfait : il est celui des lettres du Nom divin. Les Hébreux faisaient du Tétragramme (JHVH) le Nom imprononçable de la Divinité.

Le carré n'existe pas dans la nature à l'échelle humaine, incompréhensible même impensable pour nos ancêtres primitifs. Il commencera à se révéler à l'origine de la civilisation avec les ziggourats mésopotamiennes et les pyramides égyptiennes car il n'y a pas de pyramides à base triangulaire malgré les apparences. Les pyramides antiques sont de base carrée. Il s'agit de carrés superposés se rétrécissant jusqu'à ne plus être qu'un point. À l'époque romaine, Vitruve, architecte et ingénieur au premier siècle avant Jésus-Christ, veut inscrire le corps humain dans une géométrie parfaite. Il conclut qu'un homme aux bras et jambes écartés, pouvait être inscrit au même titre dans les figures géométriques parfaites du cercle (homo ad circulum) et du carré (homo ad quadratum).



"Le centre du corps humain est en outre par nature le nombril; de fait, si l'on couche un homme sur le dos, mains et jambes écartées, et qu'on pointe un compas sur son nombril, on touchera tangentiellement, en décrivant un cercle, l'extrémité des doigts de ses deux mains et de ses orteils. Mais ce n'est pas tout: de même que la figure de la circonférence se réalise dans le corps, de même on y découvrira le schéma du carré. Si en effet mesure est prise d'un homme depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête et qu'on reporte cette mesure sur la ligne définie par ses mains tendues, la largeur se trouvera être égale à la hauteur, comme sur les aires carrées à l'équerre

À la Renaissance, Léonard de Vinci reprendra les calculs de Vitruve et composera le croquis du fameux dessin sur les règles de la proportion humaine. Le carré est une invention humaine, plutôt une intuition humaine finalement "vue" naturellement et démontrée plusieurs siècles plus tard grâce au microscope puisque beaucoup de minéraux se cristallisent en forme de cube.

Ainsi le cubisme, quoique révolutionnaire pour l'époque, resta néanmoins attaché aux anciennes valeurs de la science newtonienne et prisonnier du figuratif. Les corps et objets cubistes déconstruits en segments juxtaposés offrent la vision asymétrique d'un monde discontinu, sans liens de parenté où s'insinuent la tension, l'ambiguïté, le contraste, la polémique, préfigurant la première guerre mondiale qui mettra fin au mouvement initié par Picasso et par Braque tandis que le Carré blanc sur fond blanc de Malevitch de l'après-guerre deviendra le symbole moderne parfait pour

représenter la pensée de l'homme nouveau en communion avec l'Univers incitant ardemment à la réconciliation des peuples sur terre.

"Le mystère de la vie n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité à éprouver." (Alan Watts)

Et c'est devant cette toile qu'il rencontre un quidam qui l'aborde sans gêne – You know Malevitch ? lui dit-il. - Confus Borduas lui répond : sorry i'm not really good in english, i'm canadian... french canadian. - Comme moi lui répond l'individu à la grande surprise de Borduas. Dans un joual très anglicisé, il lui raconte l'arrivée de sa famille aux states. À la fin de son court récit, il lui tend la main fermement : je m'appelle Jack…. Jack Kerouac et toi ? Borduas…appelle moi simplement Borduas dit-il en lui serrant la main. - Voulant éviter les questions trop personnelles sur sa vie, Borduas change de sujet et lui demande : Et vous Malevitch, vous aimez ? En se levant et pointant le tableau, Kerouac lui dit en gesticulant théâtralement : « tu sais man il y a deux sortes de peintres : ceux d'avant et ceux d'après la fucking bombe atomique et le plus grand peintre d'avant la fucking bombe atomique, c'est lui. » - Eh bien moi, je suis celui d'après la bombe, répond Borduas du tac au tac.

Tu vois lui lance Kerouac, tout est là et pourtant c'est le vide. Quand tu regardes ce foutu carré blanc, que tu le veuille ou non, tu contemples Dieu. Toute cette blancheur toute cette lumière qui illumine l'univers est là …sur cette toile en concentré comme une épiphanie. That's the beat, man ! Une fulgurante illumination qui béatifie tout… le sperme du créateur. - Un Dieu qui transcende les dieux des hommes, un dieu cosmique de renchérir Borduas. - C'est cela ! Eh bien pour répondre cela tu as dû te débarrasser de deux siècles de représentation religieuse, ton esprit vient de balayer deux siècles de conneries visuelles et tu viens de toucher à l'essentiel, Dieu est une pensée qui donne à l'homme un sens à sa vie. nous sommes tous des chercheurs de Dieu, c'est ça l'art abstrait, une métaphysique visuelle du sens de la vie. – C'est exactement ce que je viens d'écrire dans un manifeste. Peux-tu lire encore le français Jack ?
- Non seulement je le lis encore, mais j'écris aussi quelques fois en français, je viens de commencer un manuscrit en français Sur la route que je l'appelle.
– Eh bien je t'échange Refus global contre Sur la route.
– D'accord mais avant, allez, on bouge d'ici lance Kerouac. Cap sur la 8ième rue. Tes potes peintres y exposent.

S'ensuit une marche sous la pluie à travers les rues de New York jusqu'à la Cedar Tavern, au 24 University Place près de la 8ième. Jack Kerouac est un Canuck lui aussi un exilé franco-américain qui cherche à comprendre sa patrie d'adoption en errant à travers le continent américain. Comme Borduas en peinture, il fut le témoin littéraire des incertitudes inquiètes de la génération d'après guerre dans sa lutte pour échapper au conformisme social et surtout échapper aux visions apocalyptiques de la bombe nucléaire. C'est la première génération pour qui le progrès de la science et de la technologie a cessé d'être synonyme de progrès pour l'humanité.

Cette rencontre propulsa Borduas dans l'univers beatnik et contre-culturel new-yorkais. En route vers la taverne, Kerouac en profite pour lui parler de sa vie de joueur de football qu'il refuse pour devenir écrivain comme Thomas Wolfe qu'il admire, de ses galères dans la marine marchande durant la guerre, de ses grands projets littéraires et des difficultés qu'il rencontre pour se faire publier.

En entrant dans la taverne, Borduas est surpris. Le Cedar Tavern est

le chef-lieu du monde artistique new-yorkais, la taverne des bohémiens et des étudiants intello-artistico-existentialistes. En ouvrant la porte, un immense nuage de fumée s'engouffra dans le courant d'air, odeur acre de houblon et de cigarettes irritant les muqueuses nasales, des dizaines de yeux qui toisent l'intrus. Ça sent mauvais au propre comme au figuré. En voyant les toiles sur les murs, Borduas ne peut que s'exclamer : « Enfin, je me reconnais ! » Il est à peine midi et déjà l'endroit est rempli. Kerouac dégoulinant de pluie crie à tue-tête : Hey Pollock, regardes-moi, je dégouline comme tes toiles, je suis une toile vivante. - OK ça va Kerouac, arrêtes de faire l'épouvantail et viens boxer lance Pollock.

En s'avançant vers la table en imitant la danse du boxeur dans le ring, il s'adresse à Borduas : « Tu les vois tous ces gens. Eh bien ce sont tous des éclopés du maccarthysme… des professeurs d'université, des poètes, des musiciens, des peintres, des artistes de Broadway et même des hommes de science, tous des pacifistes qui ont dénoncé la boucherie radioactive de Big boy comme des milliers d'honnêtes gens qui ont perdus leur job et des centaines d'autres qui ont vu leur carrière brisée parce ce qu'ils ne se sont pas encore remis de cette vision apocalyptique de centaines de Japonais zombies brûlés à vif. Toute une génération bâillonnée même Chaplin a du s'exiler. L'Inquisition du XXe siècle soutenue par une majorité de poules mouillées terrifiées par les années de guerre et la psychose du conflit nucléaire entretenues par les vendeurs d'abris anti-atomique. Cette foutue bombe ne nous a pas libéré, elle nous a aliéné rage Kerouac. La délation a supplanté la création, dirty job man ! »

Kerouac fait les présentations : lui c'est Jackson Pollock, le grand gicleur de peinture sur toile en pointant une toile sur le mur. Extrêmement timide, Pollock pour masquer sa gêne par des propos désobligeants lui lance : «C'est vrai que les Canuks sont bâtis bas-du-cul pour pouvoir mieux ramasser les pommes de terre ?

Kerouac fait virevolter quelques chaises en l'air et c'est finalement de Kooning qui le calme en exigeant des excuses de Pollock qui décide de quitter le lieu en titubant. Kerouac continue les présentations : « Lui c'est Willem de Kooning, un immigrant comme moi, un exilé comme toi. Lui c'est Franz Kline et lui Peter Lange, un autre Canuck journaliste à Partisan Review. Pour la première fois depuis son exil forcé, il sentait qu'il avait rencontré enfin ceux qu'il espérait pour mener à bien le grand projet de société qu'est le sien. Non seulement, il n'est plus seul, mais des dizaines de milliers de «p'tits Borduas» mis au banc de la société peuplent l'Amérique. C'est là qu'il écrivit à son ami poète Claude Gauvreau que l'avenir est l'Amérique : « Je me suis reconnu de mon village d'abord, de ma province ensuite, Canadien français après, plus Canadien que Français à mon premier voyage en Europe, Canadien (tout court profondément semblable à mes compatriotes) à New York, Nord-Américain depuis peu. De là, j'espère «posséder» la terre entière. Voilà où l'on se retrouve, au «One Big World» souhaité.» Qu'en penses-tu en tendant son carnet de note au journaliste ? – Bienvenue à New York répondit-il en souriant.

Pendant près de trois semaines, entraîné par Kerouac, il rencontre Ginsberg et autres amis de la beat génération et fréquente le Club, quartier général de la contre-culture de NY pour assister à quelques conférences des nouveaux gourous de l'art moderne américain formant l'École de New York. Kerouac décide de lire de la poésie sur des rifts de jazz tandis que Pollock peint en direct et se lie d'amitié avec Franz Kline le premier peintre expressionniste abstrait, à se limiter strictement au noir et au blanc.

Atelier de Kline

Entrer dans un atelier d'artiste est une expérience curieuse pour tout néophyte. L'atelier de Kline n'échappe pas à la règle. Le chevalet y trône comme un gratte-ciel entouré d'un amoncellement de craies, de fusains, de pinceaux secs, d'autres trempant dans des pots remplis de solvant. Le sol est jonché de vieux journaux éclaboussés de peintures, sur les murs en briques devenus cimaises, des toiles achevées attendent leur libération conditionnelle tandis que des

canevas d'études inachevées s'empilent les uns sur les autres formant une architecture ressemblant aux édifices désaffectés du quartier. À gauche, sous la fenêtre, sur une table, des carnets d'esquisses d'inspiration japonaise côtoient une lampe à l'huile, de la vaisselle sale, des ustensiles croûtées, des bouteilles de Rye vides formant une véritable «nature morte» urbaine.

Et pourtant de ce chaos apparent émerge une des grandes lois de la physique moderne : «La vie résulte de la tendance générale de la matière à organiser des systèmes créant de l'ordre à partir du désordre (Prigogine) dont le mouvement est orienté de l'unité vers la diversité élaborant ainsi des structures toujours plus complexes où, pensée paradoxale oblige, l'ordre est un désordre complexe mais organisé. Si bien que malgré ce désordre, l'œil de l'artiste repère immédiatement le crayon noir numéro huit qui apparaît à la main du peintre comme par magie. C'est entrain de griffonner rapidement des signes calligraphiques sorte de haiku visuels qu'il jette par terre, le plancher en est couvert, que Borduas surprend Kline en entrant dans l'atelier sans frapper.

Kline

- Ah! Borduas c'est toi dit Kline en lui lançant son carnet d'esquisses que Borduas attrape adroitement, le feuillette attentivement en récitant ce vieil aphorisme : «Du rythme spontané et harmonieux naîtra la pureté de la forme. »

- Salut Franz. Tiens ! Je t'ai amené une lecture dit Borduas en lui tendant le dernier numéro de The New Yorker ouvert à la page 21 mettant en évidence une critique virulente du travail de Pollock, une attaque en règle de la technique du dripping que Pollock aurait plagié et piqué aux indiens Navajos selon l'auteur.

- Du caca d'intello si tu veux mon avis dit Kline en lançant la revue sur la table où The New Yorker se transforma illico en nature morte. Tous des p'tits merdeux incapables de faire la différence entre technique et création. Regardes mon travail ordonne Kline en pointant son doigt vers une toile zébrée de lignes noires. Et maintenant, se dirigeant vers la table où il ramena à la vie un vieux bouquin de calligraphie, regardes ce paysage japonais du XVe siècle. Tu vois cette marque au centre du tableau. C'est quoi ce signe au centre du tableau ? Cette tache noire qui souille le paysage, c'est la tragédie humaine. Mallarmé a raison, «l'infini est enfin fixé» depuis que Malevitch avec son foutu *Carré blanc sur fond blanc* a réglé le cas de Dieu. Ne nous reste que

Paquet

l'homme dit Kline en montrant la tache noire.

- Dès le 15 siècle, les peintres japonais avaient compris que l'homme faisait problème dans le paysage, ils utilisaient partiellement l'abstraction car ils leur étaient impossibles d'en saisir l'intégralité c'est pourquoi ils l'intégraient dans le figuratif. Maintenant regardes cette toile si j'élimine le paysage et ne garde que ce signe abstrait qu'il traça avec la vitesse du samouraï maniant le sabre, ai-je copié la technique calligraphique japonaise questionne-t-il ? Bien sûr. Ai-je fais œuvre de création ? Bien sûr. Pourquoi ? Parce que je me suis servi d'une technique millénaire pour exprimer un concept contemporain : l'abstraction pure. C'est ça l'art contemporain, une réactualisation d'un connu antérieur dans une nouvelle spécificité intellectuelle unique à chaque époque. On peut même affirmer que le surréalisme de Dali est une relecture, une réactualisation d'un Jérôme Bosch, par exemple. Picasso peint comme un égyptien qui voilà bien des millénaires dessinait des visages de profil et des épaules de face irréels au plan anatomique comme *Les Demoiselles d'Avignon* sauf que le cubisme n'est pas une invention égypto-africaine ancestrale mais bien moderne. Il en est ainsi de l'œuvre de Pollock qui se sert de la technique de la peinture sur sable des indiens Navajos pour en briser la composition picturale figurative au profit de la composition abstraite, une œuvre inscrite dans son époque de la même manière que Kandinsky, Mondrian et Malevitch qui brisèrent les règles de la composition picturale en vigueur depuis des siècles. Maintenant à toi Borduas. Quel connu antérieur ton travail est-il entrain de réactualiser ?

- L'art nabi c'est sûr de répondre Borduas sans hésiter. Très jeune, Ozias Leduc, mon mentor m'a appris que l'art n'a de sens que s'il repose sur une volonté d'améliorer le monde. Par la suite, lors d'un stage en France aux Ateliers d'art sacré, j'ai étudié l'art nabi, nabi est un mot hébreu signifiant «prophète. » Cela me plut immédiatement car je suis convaincu du caractère sacré de l'art. J'ai alors très vite réalisé que l'utilisation de grands aplats de couleurs permet de transcender l'objet pour se consacrer uniquement à l'étude de la lumière. Ce point de départ est celui des mystiques de tous les temps, peu importe leur origine religieuse pour qui la donnée primitive est l'unité divine, d'où ils se sentent exclus et où ils aspirent à rentrer par la voie de l'illumination mystique. Pollock, Newman, de Kooning, Motherwell, Reinhardt, nommes tous ceux que tu connais, moi et toi inclus, nous sommes tous des chercheurs de sublime; non pas de dieu mais de la beauté sublime… des mystiques de l'esthétisme absolu, voilà ce que nous sommes.

- Amen dit Kline en s'esclaffant d'un rire franc et sincère emportant Borduas dans le même fou rire.

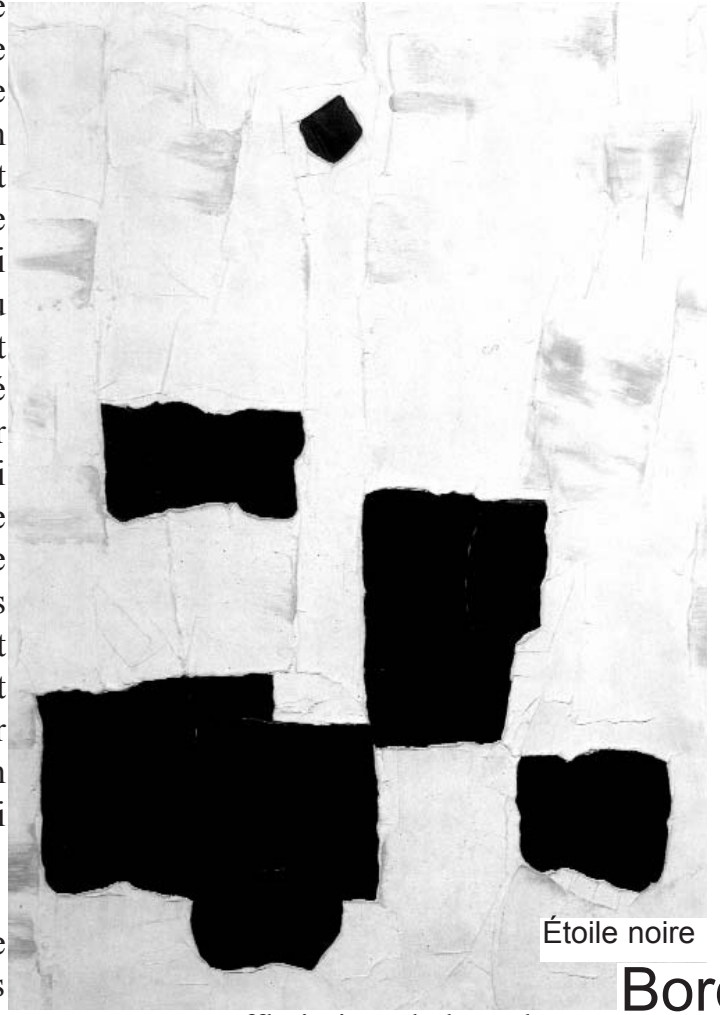
- Sauf qu'il y a tout ce noir dit Borduas en désignant les dizaines de toiles de Kline accrochées aux murs. Pourquoi ?

- À cause de la foutu bombe qui nous fout la trouille car l'heure H du sacrifice total nous frôle.

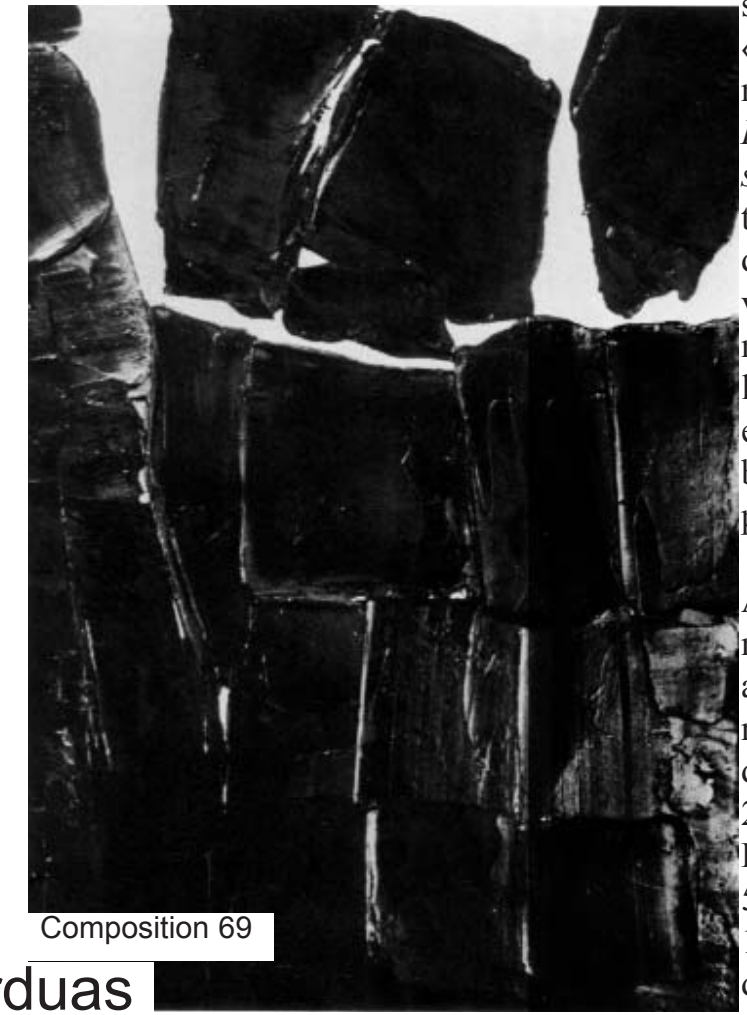
Borduas raconta ensuite à mon père qu'il est sorti profondément marqué de cette rencontre. Dans une autre lettre, Borduas admet que comme les jeunes peintres américains, il n'a jamais pu écarter les conflits existentiels des années 1940 conséquents aux deux guerres mondiales, de l'holocauste de Auschwitz et l'apocalypse nucléaire de Hiroshima et Nagasaki, cette bombe atomique qui le traumatisa tellement, lui et tous les peintres de cette époque surtout les peintres américains. À l'influence européenne du surréalisme puis du suprématisme blanc est venu se juxtaposer autant dans son esprit que sur la toile, « l'étoile noire » de l'expressionnisme abstrait américain.

Les œuvres en noir de Kline l'ont frappé de stupéfaction ainsi que la technique d'écriture de Kerouac inspirée des riffs de jazz. Ainsi Kerouac lui raconta dernièrement que « tu ne peux pas comprendre la musique comme les noirs chantant le gospel. Comment des paroles si tristes racontant la condition humaine, les malheurs des esclaves, les familles ruinées et désunies par l'alcool et la drogue, comment tant de

souffrances sont soudainement contrebalancées par cette musique d'une joie indicible qui vainc tous les obstacles pour élever l'âme vers les cieux où chaque note, véritables étoiles filantes frétillant comme un saumon migrant vers son lieu de frai, vers le big bang initial, ce fabuleux coup de canon comme dans l'ouverture 1815 de Thaikovsky prélude à la fabuleuse musique des sphères de Pythagore. Voilà le secret de la musique : c'est son rythme hypnotique c'est le beat comme un mantra qui remplit l'être d'énergie purificatrice qui irradie ton cerveau au point tel que tout devient connecté sans même y penser et c'est cet élan qui fait tourner le monde et nous entraîne danser avec les comètes. C'est magique ! Et faut être poète pour saisir, si tu n'as rien saisi alors pose-toi des questions ? »



Étoile noire



Composition 69

Borduas

Soudain, la gestuelle picturale de Borduas devint plus fougueuse comme un souffle imitant le beat des jazzmen. Et vlan ! La spatule attaque fougueusement la surface du tableau, les jets de couleurs fusent, dansent, se fondent spontanément sans scénographie préétablie. La toile, Borduas le sent bien, devient lieu d'un événement pictural inédit; ses bras devinrent des ailes de goélands fouettant la toile de leur ramage. À partir de ce jour, toutes ses œuvres reflèteront le dualisme de la vie en adoptant jusqu'à la fin de ses jours la chromatique dialectique du noir et blanc.

Il est convaincu que seul l'art peut apporter la dimension spirituelle dont toute vie éprouve le besoin. Emporté par un élan créateur à la fois tourmenté et serein, Borduas peint une quarantaine de toiles, ce sont des œuvres «suprématistes» new-yorkaises ; *Les signes s'envolent* de la toile témoignant d'une tendance vers le monochrome où la couleur même en trace dans le blanc, n'a plus sa place

Après quelques mois de travail assidu, La galerie réputée Passedoit décide d'exposer 24 toiles de Provincetown du 5 au 23 janvier 1954, soit moins de 6 mois après son arrivée à New York. Un exploit, si l'on pense que les peintres à New York se comptent par milliers.

Pendant ce temps à Montréal…

Malgré la progression de mes connaissances intellectuelles je demeurais encore un enfant autisme émotif incapable d'exprimer ses émotions, son ressenti. Comme Borduas, j'étais aussi en exil… intérieur. Une préférence à jouer seul, à me retirer dans mon monde, une incapacité à me faire des amis de mon âge ne cherchant pas à partager mes intérêts avec les autres souvent victime des crises de colères, des gestes agressifs dirigés vers autrui.

Mes crises de colère étaient l'un de mes principaux problèmes pendant mon enfance. Je me fâchais facilement quand les choses ne se passaient pas comme je le voulais. J'étais irrité par des situations comme l'arrêt de mes rituels, les transitions entre les activités, la discipline, me faire ridiculiser ou désapprouver, être laissé de côté et devoir cesser une activité plaisante. Je faisais ces crises simplement pour exprimer mes sentiments de mécontentement, en espérant que les personnes collaboreraient avec moi, mais ça ne fonctionnait jamais.

Introverti, je m'opposais à l'interaction excessive avec les personnes de l'extérieur de ma famille. J'étais extrêmement timide et je devais inconfortable quand des personnes me saluaient. Pendant longtemps, je restais quadrupède où prédominaient les sens du goût, du toucher et de l'odorat. J'aimais flairer le monde à quatre pattes comme un chien qui renifle le cul d'une chienne en chaleur sur le coin de la rue. Ce n'est que plus tard en acquérant progressivement la station debout que la vision devint mon sens principal. La station debout acquise, le nez se trouva alors loin du sol, et dans le même temps, un certain nombre de ce qui était autrefois des sensations intéressantes liées à la terre devinrent des stimuli sexuels orientés vers le stade génital juste à temps pour mon entrée scolaire

L'école fut un problème important pour moi pendant que je grandissais. J'ai été confronté à de graves difficultés avec mes études et j'ai fini par détester l'école. Ma première institutrice ressemblait à une Blanche-Neige réveillée non pas par le baiser du prince charmant mais bien par le son strident du réveille-matin une journée de brume épaisse. Elle fut responsable de ma propension à la mélancolie en milieu scolaire. Elle me répétait sans cesse que non, contrairement à ma croyance juvénile, les soucoupes volantes n'étaient pas « freez bees » lancés par des martiens et plutoniens jouant entre eux.

Un de mes principaux problèmes à l'école était les relations avec les pairs. Je n'arrivais pas à acquérir d'aptitudes sociales et mes pairs remarquaient que j'avais du retard. Mes maniérismes étaient étranges, alors on m'imitait toujours, et, parce que j'avais de la difficulté à l'école, mes pairs pensaient que j'étais stupide. J'avais des intérêts excentriques et on me trouvait bizarre.

Pendant l'école primaire, je n'avais aucun désir de socialiser avec les autres enfants. J'étais incapable de participer à des jeux aussi puériles comme rechercher des formes ou des visages dans les nuages pour la seule et bonne raison que je n'avais aucune mémoire des choses, animaux ou visages dans mon désert intellectuel. Quand les gens m'appelaient, je ne leur répondais pas ou j'allais me cacher quelque part.

J'étais intimidé par la responsabilité de divertir d'autres personnes et j'avais besoin de temps et d'espace pour moi. Je préférais dessiner ou vivre dans mon monde inventé. J'aime beaucoup rêver tout éveillé depuis que je suis un enfant. Je me suis créé un monde fictif très complexe. Mon monde fictif était parfait. Tout était comme je voulais, ce qui me permettait de m'échapper des difficultés de la réalité.

J'ai rendu bien des gens fous, en leur parlant sans cesse de mes intérêts bizarres. Les autres enfants ne voulaient pas socialiser avec moi, car ils trouvaient étrange que je sois aussi passionné par mes intérêts de lunatiques. Mes crises de colère étaient l'un de mes principaux problèmes pendant mon enfance. Je me fâchais facilement quand les choses ne se passaient pas comme je le voulais. J'étais irrité par des situations comme l'arrêt de mes rituels, les

transitions entre les activités, la discipline, me faire ridiculiser ou désapprouver, être laissé de côté et devoir cesser une activité plaisante. Je faisais ces crises simplement pour exprimer mes sentiments de mécontentement, en espérant que les personnes collaboreraient avec moi, mais ça ne fonctionnait jamais.

Si bien que le retour de l'école via les ruelles de Montréal devint extrêmement palpitant et riches d'événements inédits. Un après-midi, je surpris un infirme qui se masturbait dans un fond de cour et me montra un vrai jack nife bandé. Le jour suivant, il courait après moi sauf qu'il traînait de la patte comme Joe Cocker et qu'il bavait comme Louis Amstrong après un solo de trompette. Plus il courait pour m'attraper plus je riais, plus je riais plus il bavait. C'est mon père qui par hasard me surprit à rire de cet infirme et me demanda de m'excuser pour me faire pardonner. Comme j'étais incapable de ressentir de la culpabilité suite à une mauvaise action, mon refus causa à nouveau une confrontation intergénérationnelle.

Il en était ainsi jour après jour, une routine exécrable qui eût raison de ma mère qui sombra dans une culpabilité au point qu'une sourde haine d'elle-même l'emporta à tout jamais. Un cocktail de médicaments et de vodka…

La mort de ma mère fut un catalyseur. A tort ou raison, mon père me considérait comme une menace à sa propre survie, lui aussi étant susceptible de sombrer dans la folie à cause de moi. Il allait me sortir du labyrinthe dans lequel j'étais englouti coûte que coûte, à la vie à la mort. À partir de cet instant, mon neurologue de père me considéra comme un cobaye nécessaire pour contrer finalement cette cruelle maladie. Il a réussi et je le remercie.

Suite aux funérailles, mon père prit congé de son travail, engagea une infirmière à la fois gardienne et aide ménagère pour mes soins et accepta l'invitation de Borduas à venir le rencontrer à son premier vernissage new-yorkais. Mais auparavant rendez-vous est fixé à New-York à la Cedar Tavern.

Et c'est quoi cet accent à chier ? - Canadien-français. - Un autre canuck mais c'est une invasion dit-il en levant le ton mais sans même lever les yeux. Pollock visiblement hargneux se retourna brusquement vers un gars costaud assis au fond du bar. Eh! Jack, un autre de ta race, débarrasse-moi de ce connard veux-tu – Alors dit-lui de m'emmener deux autres bières cria Kerouac à tue-tête. C'est ainsi que son rendez-vous manqué avec Borduas lui fit rencontrer celui que l'on appellera plus tard le père de la beat generation.

Kerouac, chemise à col ouvert, jean Levis et bottes de travail, était passablement ivre, la bouche pâteuse rendant la discussion fort ardue quasi agressive.

Sa première impression de Kerouac ne le quittera plus jamais. Voilà un être qui a tellement besoin de l'admiration d'un public qu'il est capable des pires insultes ou sarcasmes envers ceux qui blessent son ego.

-Vous perdez votre temps avec ce poivrot entendis-je derrière moi. – Vous croyez ? -Croyez-moi, un autre dévoré par ses démons intérieurs.- Puis-je en désignant une chaise à sa table. - Faites monsieur…. - Paquet, Léo Paquet, enchanté de vous rencontrer madame…. – Freeman, Sophia, j'enseigne l'anthropologie à l'université de Berkeley et le Hatha yoga et le tantrisme de la main droite chez moi en cours privé, j'espère que cela répond à la panoplie des questions d'usage dit-elle frondeuse.

– Veuillez m'excuser dit-elle en se levant et se dirigeant vers la salle de bain.

À côté de moi, Kerouac, de plus en plus ivre, marmonnait tout seul et semblait en grande conversation avec ses démons.

- Un grand gueulard s'exclama Freeman en revenant vers moi, et désignant Kerouac si gentil à jeun, introverti et même poli mais dès

qu'il boit, il se métamorphose en loup-garou.
- Donc vous le connaissez assez bien à ce que je vois ?
-C'est plutôt lui qui se présente sans qu'on lui demande. Un Canuck exploité par le grand capital. Sa rébellion contre l'ordre établi passe par la littérature comme une possibilité extraordinaire d'être maître de sa propre vie.

Pas seulement la souffrance, le péché aussi reprit–elle. Revenons à notre ami et demandez-vous que faire, comment réagir au fait que votre petit frère est un saint Françoise d'Assise en herbe âgé de cinq ans pour qui la bonté envers toutes les créatures vivantes va de soi. Comment se distinguez face à la sainteté ? Devenir plus catholique que le pape ? Ou au contraire se sentir vil, indigne, sombrant dans la déchéance. Spirituellement, Kerouac se croit souillé et se met à étudier les écrits gnostiques d'ailleurs je l'ai vu ici-même exhibé le livre *Gnose* de Kurt Rudolph. Une fois bien soûl, il se déclara un disciple de Carpocrate un gnostique alexandrin du IIe siècle qui recommande que nous luttions pour vivre la vie avec détermination, que nous éprouvions les sommets et les profondeurs de la vie et qui enseignait que le péché constituait un moyen d'élévation et de salut ainsi l'âme ne pouvait avoir accès au royaume des cieux qu'à condition d'avoir commis tous les péchés possibles car le salut impliquait nécessairement un état de faute duquel se délivrer. Une vie sans pécher est une vie fade, sans intérêt, sans histoire à raconter, le désert pour un écrivain. Et si je me permets de sortir Carpocrate des limbes, ce n'est pas par pédantisme intellectuel, c'est pour que vous sachiez que Carpocrate est l'origine et l'aboutissement de tous les mouvements libertaires et hérétiques qui ont perduré jusqu'à nos jours et c'est Walt Whitman l'écrivain dont se réclame notre ami aviné qui perpétua le plus l'influence gnostique en Amérique.

- Mais quelle influence ?
- Celle de la rébellion des utopistes romantiques dont s'accapare la jeunesse post-atomique avançant à tâtons dans un monde où ils ne savent plus vivre. Comment exprimer des sentiments humains en face d'un pouvoir inhumain et même monstrueux ? La lecture de Céline, le plus grand des écrivains français selon Jack, le convainquit que les détenteurs du pouvoir sont devenus fous et sous leur égide, la société doit fatalement se détruire d'elle-même dans la souffrance et le désespoir absolu. De plus en plus, il s'aperçoit et décrit les puissantes névroses qui accablent le peuple américain. Dotée d'une mémoire fabuleuse, il pouvait citer dans le texte des auteurs aussi disparates que Proust ou London, que Thomas Wolfe ou Céline, que Joyce ou Genet ce qui contribua à sa popularité de poète beat lors de soirées underground dans des caves enfumées où les rifs de jazz se mêlaient à la prose éthylique des poètes bourrés de psilocybine ou de benzédrine rendant leur caractère souvent intraitable à tout le moins instable.

Du mysticisme, les romantiques ont retenu que la souffrance est noble, que l'échec vaut mieux que la réussite matérielle obtenue par la trahison de son intégrité et l'exploitation de ses semblables. La sincérité, l'authenticité, l'intensité des sentiments et surtout le goût du défi impliquent une lutte perpétuelle contre les forces oppressives de l'Église, du capitalisme sauvage; contre le cynisme de l'État et l'apathie de la majorité amorphe ; en bref, même si ces valeurs étaient vouées à l'échec, il était courageux, juste et honorable de livrer combat tandis que se compromettre et survivre étaient synonyme de lâcheté et de trahison. L'échec matériel est sans importance. La gloire, le succès financier, la sécurité sont dérisoires à côté de ce qui importe seul ; le respect de soi-même envers ses objectifs moraux, artistiques et humains. Sacrifice, héroïsme, noblesse, telles sont les sources de vie et de toute action de l'idéalisme romantique.

La Beat Generation est née dans les années '50 et a succédé à la Grande Génération des années '20, dont faisaient partie des écrivains tous très brillants mais si différents les uns des autres, comme Hemingway, Dos Passos, Faulkner, Steinbeck ou Fitzgerald. A l'instar de ceux que Gertrude Stein a décrit comme étant "une génération perdue", la Beat Generation était issue d'une seconde guerre mondiale et représentait une forme de rébellion sociale.

Kerouac, Ginsberg, et les autres poètes beatniks sont les derniers artistes romantiques qui ont cru sincèrement que l'art pouvait changer le monde à condition que l'artiste s'engage en ce sens, non pas par un engagement moral mais bien physique basé sur l'action. Dans son poème America, Allen Ginsberg montrait la grandissante absurdité d'une civilisation toute entière: le matérialisme sans imagination, le consumérisme débridé et le conformisme, le manque d'énergie du peuple américain, leur confiance aveugle en des valeurs ridicules qui les entraînait vers une destruction morale et une existence végétative. La Beat Generation est une nausée existentielle causée par l'apparition de l'arme nucléaire. Clochards, déviants sexuels, criminels, prostituées, drogués leurs apparaissaient comme des «êtres sacrés» corrompus par la civilisation capitaliste et annonciateurs de l'Apocalypse.

Comme Balzac, Kerouac entreprend l'étude de la société américaine urbaine, observant la «grande ville en proie au mal» : gangsters, prostituées, drogués, psychopathes, rien ni personne n'échappait à son étude. Tous les bars de Times Square se présentaient comme autant de sanctuaires où se déroulaient les rituels initiatiques de différentes sectes hérétiques aux pouvoirs mystérieux que l'homme moyen ne peut pas apprécier. À défaut d'écrire la Comédie humaine du vingtième siècle, il en écrira la tragédie. Pour Jack, cette prise de conscience lui montre quelle noirceur existentielle assombrit le destin des millions de citadins qui ont perdu les repères des valeurs primitives principalement la bonté «gérardesque» si vous permettez l'expression envers toutes les créatures vivantes. Il sera malheureusement happé par son étude car il est essentiel, pense-t-il que l'écrivain fasse l'expérience de la vie. Kerouac est l'homme d'un seul voyage. Il parcourt les routes d'Amérique comme un pèlerin sur les chemins de Compostelle.

Poussé par un besoin d'aventure et d'émotions extrêmes, il aborde la bohême avec la conviction qu'une telle existence apaisera en lui tous ses déséquilibres. Arrivé sur les côtes du Pacifique, il a compris que le Nouveau Monde n'existe plus, l'Amérique est définitivement reconquise par les barbares et ses contours disparaissent dans le chaos d'où le sentiment croissant que le monde actuel devient inhabitable et, par conséquent, la conviction qu'il faut trouver ailleurs un lieu de réalisation personnelle. Il part pour le Mexique. L'intérêt pour la spiritualité serait ainsi marqué au fer de l'ambiguïté, signifiant à la fois un sursaut contre le non-sens ambiant et une tentation de chercher du sens *ailleurs*, hors des conditions mondaines qui sont celles de l'existence réelle. Finalement, il comprit qu'il était non seulement misanthrope mais qu'il n'aimait pas non plus la vie.
- De la manière que vous m'en parlez, on dirait que j'assiste à un sacrifice mystique ?
- Et vous avec parfaitement raison ! Tous les idéalistes romantiques sont tombés dans le piège de vouloir sauvé le monde. D'ailleurs, vous le constaterez, tous les peintres, les auteurs, les écrivains, les poètes ne parlent que de Dieu tellement la bombe atomique leur a foutu la trouille.

Suite à cette description au scalpel, mon père relate dans son journal qu'il se prit d'affection pour ce personnage atypique, un compatriote qui a peut-être mal décodé ou au contraire trop bien saisi la réalité américaine, peu importe car quelque que soit la raison, cet homme est visiblement malheureux, il émane de lui les pires antagonistes de la souffrance humaine, souffrance morale axée sur l'autopunition et l'autodestruction, souffrance physique par l'absorption d'alcool jusqu'à l'ivresse dangereuse et le coma éthylique, dans les deux cas, se profile une stratégie de la défaite de soi typiquement judéo-chrétienne.

- « Seule la souffrance fait progresser l'individu n'est-ce pas ? » dis-je en faisant part de mes sentiments à mon interlocutrice.

- Certainement d'un point de vue chrétien mais se cantonner à cela c'est rejeter toutes mobilisations politiques, car voyez-vous la société souffre tout autant que l'individu, en ce sens Marx a aussi raison; ne laissons pas à la religion opium du peuple le monopole de la guérison de l'âme. Mais les idéologies sont également épuisées,

vidées de toute substance. Et la bombe a changé tout. La destruction finale est à portée de main. Les beatniks ont peut-être compris que dans les tréfonds souterrains de l'Amérique se vit une crise mystique un combat de la vie contre la mort. Les beatniks ne sont pas des voyous mais des êtres respectueux de la vie comme Saint-François d'Assise et représentent une génération fondamentalement religieuse. Pour Kerouac, la beat generation représentait la quintessence de la sainteté pour des êtres – des anges - qui souffraient dans un monde dont la dégradation ne faisait que s'accentuer.

Soudain devant cette femme de tête, je me sentis tout à coup idiot, écrit-il dans son journal. J'aurais tant aimé me savoir intelligent et cultivé, pouvoir comprendre son monde tantrique et lui répondre avec la même désinvolture dénuée de toute arrogance. Cette journée-là, je tombai amoureux de Sophia Freeman et sentit qu'un niveau supérieur de l'esprit dont elle était la gardienne s'ouvrait à moi. Avant de quitter le Cedar Tavern, elle se dirigea vers Kerouac inconscient cuvant sa bière, lui souleva la tête affalée sur la table, sortit de son sac à main un petit livre qu'elle glissa sous la tête de l'ivrogne. En réponse à mon regard interrogateur, elle s'approcha en souriant. - Quelques aphorismes bouddhiques que je viens de trouver dans une librairie dit-elle en souriant tout en se dirigeant vers la sortie. - Je donne cours ce soir me dit-elle en s'excusant et disparut puis revint dans l'embrasure de la porte – En fait c'est une conférence à The Club sur la 8ième rue et ouvert à tous me lance-t-elle comme une invitation.

« Les avant gardes ne chantent plus» « L'échec de Rimbaud », tels sont les titres acrocheurs de la conférence. Une foule compacte écoute avec attention la conférencière Freeman :

« J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai inventé de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. Eh bien ! Je dois enterrer mon imagination et les souvenirs. Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée ! Moi ! Moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à éteindre ! Paysan ! » (Arthur Rimbaud)

Cette confession de Rimbaud marqua la fin de la génialité romantique de l'artiste rebelle et renferme toute la dichotomie entre la création artistique et sa réception, son imprégnation dans la société. L'artiste contemporain au même titre que le philosophe, que le poète ou le chercheur scientifique présente une réflexion inédite de l'être en relation avec la complexité, les failles et les exaltations de la société. À travers les «matériaux» du rêve, de la magie et du sublime, l'artiste présentait un regard qui se voulait transcendantal et sociétal, l'artiste présentait une «projet de société. » Aujourd'hui le processus d'individuation est si puissant qu'il a ravalé le génie subversif à une fonction identitaire essentielle à «l'invention de soi. » Nous sommes tous des rebelles, cela est bien connu.

Le combat tragique de Rimbaud avec son démon mystérieux, il l'exprime dans *Une Saison en Enfer*. Effrayé par ce tumulte intérieur, le poète saisit avec tristesse que l'art ne remplira jamais ses promesses de libération, que l'art est une illusion, que «le dérèglement des sens» n'a plus sa raison d'être puisque finalement l'art est une institution entre les mains de cultivés magiciens. On ne peut comprendre Rimbaud indépendamment de son époque. Or le grand courant de l'époque, la «grosse affaire», c'est l'expressionnisme, philosophie et art de l'homme qui a le courage d'affirmer sa propre profondeur démoniaque comme seul stratagème pour conjurer l'angoisse personnelle et la culpabilité devant une civilisation si méprisante de la vie. Ne reste que l'exil, le seul capable encore d'apporter son lot de découverte. Commence alors l'errance expiatoire du pèlerin Rimbaud en Abyssinie. Oui, il y a du Caïn en Rimbaud.

Le génie créateur de l'ère romantique, celui qui doit sauver l'humanité devient partie liée à la folie, à la douleur et à la destruction. D'un point de vue moral, c'est un désastre. Les valeurs

en lesquelles nous croyions sont durement remises en question; les conventions internationales, dont les Droits de l'Homme, sont bafouées, notamment à cause de l'emploi généralisé de la torture, de la bombe atomique, des bombardements de cibles civiles, sans parler de la découverte des camps nazis de concentration et d'extermination, qui révèle au monde entier incrédule qu'il est bien possible d'aimer la poésie et d'éliminer 6 millions de personnes innocentes.

Tombé de son piédestal, l'artiste «romantique» réintègre le rang et le rôle social qui lui sont dévolus dans la société qu'il le veuille ou non. Le rôle minime de l'artiste romantique comme agent autonome de transformation sociale confine celui-ci à sa véritable dimension ; l'art transforme l'artiste lui-même plus que tout autre chose; si bien que son illusion à vouloir changer le monde tombe à plat lorsque nous constatons que c'est le monde qui nous a changés plus que l'inverse.

Je ne puis que penser durant la conférence au drame de mon ami Borduas. Lui le premier fut victime du piège romantique. S'il y a du Caïn en Rimbaud, il y a sûrement du Rimbaud en Borduas. Inconscient sûrement, il s'est présenté avec son manifeste-évangile comme le sauveur du peuple québécois. Son manifeste se présenta alors comme une révélation stupéfiante et je me promis d'en glisser un mot à Sophia

Comme Moïse, il se proposait de guider son peuple englué dans la Grande Noirceur vers des « lendemains qui chantent. » Mal lui en prit. Il fut terrassé par ceux-là même qu'il voulait sauver comme auparavant un certain prophète de Bethléem qui fut crucifié. C'est ce que ressentit Borduas entre autre lorsqu'il m'affirma que « son manifeste lui a beaucoup nui » et que transformer l'expérience esthétique des arts visuels en réalité englobante susceptible de changer la vie, c'était un «cri dans le désert. Le cri de Munch ! » C'est alors qu'il comprit que les formules « Changer la vie» de Rimbaud et «Transformer le monde» des romantiques doit se concrétisé dans l'individu avant la société.

Mais le constat est consternant : les hommes ne veulent pas être libre et vont juste qu'à éliminer ceux qui veulent les libérer. L'ostracisme réservé à Borduas après la parution de son manifeste parle de lui-même. J'entrevois déjà la vertigineuse chute de Kerouac qui lui aussi voulant sauver son peuple Canuck en décrivant la grande saga des franco-américains qu'il m'a présenté comme : « an attempt to delineate all of Lowell as Joyce had done for Dublin. » Ostracisé comme Borduas, il devient peu à peu l'épouvantail alcoolique et la risée de tous. Les temps sont durs pour les sauveurs déchus.

Après la conférence, je lui remis une copie en anglais de Refus Global et immédiatement elle remarqua ce que j'avais sous les yeux depuis années. - Avez-vous vu le nom de l'éditeur ? Regardez votre ami Borduas a publié son manifeste sous les auspices de la maison d'édition Mithra-Mythe. Décidément vous les Québécois, êtes-vous tous des mystiques comme Kerouac et maintenant ce Borduas ? Seriez-vous devenu le peuple choisi de la nouvelle théologie de la libération «made in Quebec» qui se répand partout en Amérique dit-elle en souriant sarcastiquement.

En effet cela me semble très révélateur et je vous promets de me renseigner sur ce Mithra.

- Je peux vous renseigner immédiatement. Le culte de Mithra, dieu de l'Inde védique qui perdura jusqu'au christianisme qui s'en inspira largement, est assimilé au mythe du Sauveur, sa naissance est annoncée par une comète et marque l'origine du devoir messianique. De plus, la liturgie de Mithra comportait un cérémonial sous forme de banquet célébré par les Mages (Eucharistie) où le pain et le vin, partagés entre les convives, conféraient aux invités la force et la sagesse en cette vie et l'immortalité glorieuse dans l'autre. Grâce à ce rite, l'initié devenait l'égal de dieu et marque la victoire du spirituel sur le matérialisme.

- Vous avez raison, Borduas n'abdiqua jamais le spirituel. Les dernières œuvres de Borduas sont effet des œuvres mystiques rattachées à des interrogations métaphysiques axées sur la misère de la condition humaine dont l'homme est lui-même le seul responsable.

Tandis que la contre culture américaine se dirige vers un renouveau spirituel axé sur une symbiose de l'Orient et de l'Occident, le Québec adopte une attitude plus réactionnaire prônant même l'édification d'un «nouveau moyen Âge» tel qu'envisagée par Berdiaeff. Que voulez-vous, on ne quitte pas 4 000 ans d'histoire de culture judéo-chrétienne en criant ciseau.

Selon Pierre Popovic dans *Les prémisses d'un refus (global)* dont je m'inspire largement : «La valorisation du Moyen Age que présente *Refus global* est l'une des bases du discours social de l'époque Dans cette représentation de l'histoire, le treizième siècle d'Albert le Grand et de saint Thomas est considéré comme le moment de l'apogée de la civilisation chrétienne, alors que le quatorzième siècle et la Renaissance enclenchent un mouvement de décadence qui ne cesse de s'accentuer au fil des siècles.

L'homme inventeur d'instruments signe la victoire définitive de la machine. La vie cesse d'être reliée à l'organique terrestre, signe du divin, pour se retrouver rattacher à l'univers mécanisé, artificiel, celui que ne fut pas créer par Dieu mais de main d'homme. Le succès vertigineux qu'il a connu grâce à la technologie masque son désarroi spirituel. Tous les arts dits irrationnels, du dadaïsme au surréalisme, ont saisi et crier la blessure existentielle de l'homme dépossédé changé en chose principalement dans l'expressionnisme où l'homme se voit arraché à lui-même et prend conscience de son aliénation et de sa souffrance. Les atteintes aux libertés dans une société sans cœur ni âme préparent le «temps des assassins» et la montée des fascismes absolutistes. L'homme marchandise du capitalisme et l'homme machinal du monde communiste distillent le même poison tragique de la collectivisation des êtres, la disparition de l'homme dans la masse qui perd sa personnalité et tente de la retrouver à travers l'illusion des succès extérieurs et l'accumulation de biens matériels.

Le collectivisme préconise l'organisation au détriment de la communion entre les êtres. Il n'y a pas de rencontre entre un «moi» et un «toi» dans la masse mais entre un «ceci» et «cela», entre deux objets dépersonnalisés. Toute la profondeur métaphysique de l'être est condamnée à la solitude; le collectif socialisé devient la seule représentation possible de l'existence humaine. Les objectifs utilitaires des idéologies et les besoins sécuritaires obtenus par n'importe quel moyen, tout cela mène infailliblement au règne de l'autoritarisme. Au niveau métaphysique, une société déifiée est un principe réactionnaire contre la spiritualité individuelle qui, seule, apporte la libération (Berdiaeff) .

Ces textes de Nicolas Berdiaeff auront une influence considérable sur l'intelligentsia du Québec moderne dont Robert Élie et Paul-Émile Borduas. Devant l'échec des sotériologies «laïques» capitalistes ou communistes, un mouvement de balancier s'amorce vers un retour aux concepts religieux classiques du salut et de la rédemption.

Profondément marqués par les oeuvres de Maritain et de Berdiaeff, les amis de Borduas s'appuyaient également sur les splendeurs du treizième siècle et sur un rejet de la Renaissance pour proposer l'établissement d'un nouveau Moyen Age et d'un nouveau christianisme authentique. »

Cette similitude entre la présentation de l'histoire biblique incluse dans *Refus global* et dans les numéros de *la Relève* nous convie à supposer que la brèche ouverte par *la Relève* dans le socle de l'idéologie traditionnelle québécoise prépare en quelque sorte *Refus global* ou, autrement dit, que *Refus global* s'inscrit dans cette brèche «hérétique. »

Le discours social du Québec durant les années quarante fonctionnait sur la base d'un modèle hégémonique qui n'est autre que celui du roman historique issu de la Bible. L'histoire biblique raconte comment les héros, dont Moïse et Jésus, se portent à la défense de la communauté menacée et de son «butin. » Au Québec, la langue, la race et la religion, le triple mot d'ordre de l'abbé Groulx, furent les valeurs communautaires de la société défendues car inhérentes à son «salut. »

Selon Marc Angenot une analyse plus large des textes, des revues, des discours politiques et des articles de presse des années quarante nous conduit à poser qu'un «paradigme thématique fondamental» préside à l'ensemble des débats idéologiques de l'époque et constitue le pivot essentiel des visions du monde concurrentielles bâties par les agents dénonciateurs. Ce paradigme thématique fondamental, nous pouvons le traduire comme suit : nous sommes tous des Canadiens-français et nous sommes menacés. Ce paradigme de la communauté menacée conduit le plus souvent à un discours défensif, où il est question de préserver un trésor convoité par des ennemis retors, puisqu'ils sont déjà entrés dans la citadelle, puisqu'ils sont «parmi nous. »

Le discours virulent du Refus global contre les institutions religieuses et politiques, critiquant les élites intellectuelles et financières et les chefs des mouvements prolétaires comme autant de traîtres envers la force ouvrière trouve sa source chez le philosophe Berdiaeff (Le nouveau moyen âge) qui a tant inspiré Robert Élie mais surtout chez Pierre Mabille. François-Marc Gagnon dans son étude sur Borduas a très bien démontré que la thèse centrale du Refus à savoir la décadence du monde moderne chère à Borduas recoupe en plusieurs points celle de l'auteur français Pierre Mabille dans *Égrégores ou la vie des civilisations*. Les deux auteurs affirment qu'au XIIIe et XIVe siècles, la civilisation chrétienne occidentale a atteint son apogée et que depuis la Renaissance, s'est amorcé un mouvement de décomposition des valeurs qui ont entraîné toutes les instituions religieuses, politiques et économiques vers la décadence de l'Occident dont les guerres, les génocides et les armes de destruction massive nucléaire du XXe siècle marquent le sommet. Ce discours libertaire de revendication en plein milieu du XXe siècle s'inscrit en peine continuité des courants hérétiques de l'époque médiévale dénonçant la trahison de l'Église et de la loyauté envers les Évangiles.

Un consensus très large cependant, contresigné par tous ceux qui, par formation scolaire ou par adhésion idéologique, demeurent arrimés aux vertus de la *Summa Theologiae,* accrédite cette version de l'histoire et a certainement favorisé l'adoption de cette source. Une reconstruction semblable de l'histoire de l'Occident chrétien présidait notamment aux réflexions des intellectuels de *la Relève* et de *la Nouvelle Relève,* durant les années trente et quarante.

Pour comprendre les allusions au Moyen Âge dans le Refus global, il est nécessaire de chercher à comprendre en quoi il représente à la fois l'apogée et le déclin de la civilisation chrétienne.

Le texte de Mabille est très explicite à ce sujet : « les religions ont été à l'origine des systèmes destinés à libérer l'homme de ses terreurs et permettant un examen plus serein du monde. Ensuite, elles ont constitué des obstacles de plus en plus dangereux autant pour le développement de l'intelligence que pour l'examen de la sensibilité»

Ces obstacles dangereux, principalement le dogmatisme de l'Église catholique, font partie des us et coutume formant, ce que le sociologue Marcel Rioux appelle, «l'idéologie de conservation. » Borduas tenta donc d'insuffler une vision dynamique pour que le Canadien français se réveille, sorte de sa torpeur. Cette position de Borduas s'inscrit dans ce que les auteurs Michaël Lowry et Robert Sayre, dans leur ouvrage *Révolte et mélancolie*, identifient comme romantisme restitutionniste où se retrouve la plupart des grands écrivains et artistes du siècle dernier. Ce mouvement se définit

comme aspirant à restitution du Moyen Âge et de la justice chrétienne médiévale et focalise sur la société agraire et le sentiment de communauté qu'il oppose à l'individualisme bourgeois et dénonce l'extrême solitude où le laisse la société capitaliste qui ne connaît plus guère entre les êtres que des rapports d'argent. L'église véreuse s'est associée aux puissances de l'argent et transformé le monde en un «grand cadavre mort. » Le capitalisme a terni les valeurs chrétiennes de la même manière que la machine a détruit l'œuvre artisanale de qualité.

Pour neutraliser le dogmatisme catholique, Borduas lui opposa une métaphysique de la création, une religion de l'art rattachant celle-ci à une «plus grande connaissance de soi-même et de ce qui relie l'homme à l'univers» tout à fait dans la lignée de Goethe et des autres romantiques.

«Refus global n'est qu'en apparence une rupture avec la religion. C'est en réalité un changement de religion. Il faut voir que c'est au moment où va commencer à se défaire le christianisme québécois ou le catholicisme québécois très particulier que le Refus global arrive d'abord avec un écho limité, et ensuite, avec une fortune critique et idéologique extraordinaire. Refus global est, au fond, le nouvel évangile québécois qui a remplacé l'ancien et c'est un évangile de la création, un évangile créativiste, et je crois qu'il est à l'origine de cette véritable idéologie créativiste qui règne partout dans la société, dans les écoles, dans la pédagogie et donc de l'expression personnelle. »

L'athéisme de Borduas - une mystique sans divin - ne l'empêche pas d'adopter une spiritualité active, laïque, une exploration intérieure, une écoute de ce qui s'exprime le moins, voire une rencontre avec l'imprévu ou l'inconnu que l'artiste restitue sur sa toile.

Si bien que Refus global doit être associé même vu comme précurseur principalement de la théologie de la libération qui se développa simultanément dans les pays colonisés comme condamnation morale et religieuse de l'économie mercantile et de l'exploitation des sociétés déshéritées.

Le rêve de Borduas d'une «anarchie resplendissante» est supportée par un messianisme évident où beaucoup seront appelés pour peu d'élus: « Je sais que nous souffrons horriblement de la tragédie universelle, qu'une époque héroïque est commencée depuis longtemps pour quelques uns, qu'elle devra s'étendre à tous, que seuls les plus nobles, les plus braves, les plus purs survivront.

Du romantisme restitutionniste exprimé dans le Refus global, Borduas, en exil, glissa tranquillement vers un romantisme résigné constatant que l'industrialisation capitaliste est un processus irréversible. La déshumanisation, cette maladie moderne est trop profonde et ronge la société comme un cancer. Ce constat fut vécu comme une tragédie : « L'homme n'a pas le courage de prendre l'entière responsabilité du lendemain. Toute son ingéniosité ne sert qu'a freiner. Toute son ingéniosité n'empêchera pas les freins de sauter. »

Maintenant convaincu que la décadence est inévitable, Borduas se tourna vers une révolution avant tout intérieure et son œuvre en témoigna : «Le cycle de la nature extérieure est bouclé par Renoir, Degas, Manet. Le cycle de l'expression propre, du moyen employé, intermédiaire entre l'artiste et le monde visible, est clos par le cubisme, un seul reste ouvert celui du monde invisible…» (Borduas) Et Gauvreau de conclure par cette belle définition de l'automatisme : « Après l'épuisement de l'exploration du dehors, il ne reste qu'une ouverture pour la connaissance de la vie, pour le vibrant, une ouverture vertigineusement vaste : L'EXPLORATION DU DEDANS. »

Borduas exprime sous forme d'angoisse et de nostalgie les paisibles aspirations du moi isolé qui éprouve sa solitude comme une loi implacable de l'existence terrestre. Il perçut de l'orgueilleuse

civilisation moderne une odeur de décomposition portée par des effluves de mélancolie et de désespoir. Grâce à l'art, il réussit à transcender sa condition temporelle jusqu'à l'éclosions des suprêmes clartés.

Les années parisiennes qui précèdent sa mort deviennent l'époque où Borduas amorce un tournant spirituel axé sur une recherche d'un salut plus personnalisée. L'homme est seul face à l'infini et le travail de Borduas devint selon son expression-même plus «cosmique. » Esprit de l'homme et âme universelle se rejoignent : en se sauvant lui-même, l'homme devient l'acteur de sa réintégration dans l'unité du monde. L'homme prend conscience de lui-même dans les épreuves qu'il rencontre. Son exil, sa solitude lui ouvrent les portes de la contemplation. La vocation première de l'homme est de se transformer lui-même.

Borduas est un ascète romantique, un moine qui a consacré sa vie à l'art. Il fut un brave qui, envers et contre tous, a souffert horriblement puis a survécu héroïquement. Borduas fit un héros romantique de sa personne et non d'une nation. La peinture pour Borduas et la littérature pour Kerouac furent leur seule et véritable patrie.

Borduas est un mystique, un être a–politique et si échec il y a et il y en a un, c'est à ce niveau qu'il faut le chercher. L'échec de Borduas est le même de tous les avant gardes du siècle qui ont cru que l'art serait la nouvelle religion de l'homme nouveau, l'échec de Borduas est un échec sotériologique basé sur une illusion messianique.

Par contre renseignez-vous sur la sotériologie et je veux un compte rendu bientôt dans la première lettre que vous m'écrierez dit-elle s'empressant de lui fournir ses coordonnées et lui fit de même
Si un jour vous passez par Montréal en lui tendant la note en souriant.
Vous aussi en Californie, j'espère !

Ce fut le début d'une abondante correspondance au début professionnelle et de plus en plus personnelle. Comme j'aimais parler avec cette femme écrivit mon père dans son journal. Bien sûr il l'invita à venir au vernissage de Borduas le lendemain, invitation qu'elle du décliner ; son retour en Californie déjà prévu.

Le vernissage mouvementé permet d'entrevoir ce que l'on appellera le happening quelques années plus tard. Kerouac portant un canotier à la française se met à chanter du Sinatra en essayant de se tenir sur la tête tandis que Kline et de Kooning jouaient d'un instrument imaginaire. Finalement, Kerouac s'affale sur le parquet ciré les bras en croix sous les rires et applaudissements de l'assemblée

Dans un coin en retrait, Borduas discute avec Pollock : les contrastes de noir et blanc c'est le combat éternel de la Lumière contre les forces des Ténèbres explique Borduas. Avec ses tableaux «de plus en plus blanc» comme *Chatoiement* et *Hésitation* Borduas se rapprocha encore plus du radicalisme mystique de Malevitch et vint côtoyer la blancheur infinie : « Dans ces nouveaux monochromes, la couleur même en trace dans le blanc, n'a plus sa place. Seule la lumière physique jouant sur les reliefs de la pâte anime quelque peu les pures surfaces que sont devenus ces tableaux. » De plus en plus les fonds blancs s'imposent avec force compromettant jusqu'à l'existence de signes. *(Les signes s'envolent*) Bien qu'il ne s'y décide pas, on peut se demander si le tableau tout blanc, réduit à son seul fond blanc, ne lui paraissait pas déjà comme la limite extrême qu'il se proposait d'atteindre.

- Et la prédominance du blanc c'est l'ordre vainqueur du chaos dit Pollock, tu penses vraiment que l'humanité peut sortir de toute cette merde ?

- Oui et le Cosmique ne sera plus le chaos mais le vertige d'un ordre exorbitant répond-t-il. Mais auparavant, le vertige cosmique du blanc devra se confronter à la noire fatalité de la condition humaine.

Et cette noire fatalité de la condition humaine s'exprima ce soir-là quand Pollock accompagné de Kerouac fracassa à coups de pied la vitrine du nettoyeur juxtaposant la galerie sous prétexte que la soie imprimée exposée en vitrine était répugnante. Le propriétaire et son fils sortirent en hurlant. Jack tenta de leur expliquer quel grand honneur c'était pour eux de recevoir la visite d'un des plus grand peintre du monde. Rien n'y fit et pour éviter la bataille générale, de Kooning allongea un billet de 100 dollars et calma le jeu.

Mon père mécène profita de ce voyage pour garnir sa collection de deux Borduas, d'un Kline, deux Pollock et un de Kooning. Afin d'éviter, les tracasseries administratives des douanes canadiennes, il ouvrit une voûte prévue à cette fin à La Chase Manhattan Bank et y entreposa son butin qui deviendra éventuellement mon héritage.

En 1955, Borduas apprit à mon père que l'atelier de Kline a été vandalisé et ses toiles recouvertes de merde et qu'il est très affecté par la nouvelle. Borduas comprit que, finalement, le dualisme entre le bien et le mal, assise inébranlable sur laquelle reposait le manifeste *Refus global*, ne peut être retransmis esthétiquement que par la dualité entre le blanc et le noir. Cette dualité est si fondamentale que jamais Borduas se résoudra à dépasser cet antagonisme par la création d'un monochrome pur dans son œuvre. Les contrastes de noir et blanc furent toujours présents. Des affinités stylistiques se développent également entre l'expressionnisme abstrait de Kline et l'automatisme de Borduas où les signes comme la matière se transforment en énergie dispersée en paquets à l'image des quanta dispersés inégalement dans l'univers. Le cosmos-matière écrit Borduas est fait d'une matière unique qui évolue en se raffinant.

Son premier voyage à Paris lui a permis de se familiariser avec l'art religieux nabi. Dans ses bagages, il ramena avec lui aussi les premiers balbutiements du surréalisme européen en Amérique. À Montréal, il associe le surréalisme qui lui a ouvert la voie vers le subconscient à une esthétique automatiste, et aujourd'hui à New York il se lance dans un nouveau saut vers l'absolu intégrant la spiritualité nabi européenne, l'esthétique automatiste montréalaise, le blanc des suprématistes russes, le noir des expressionnistes new-yorkais. Plus que tout, il sent au plus profond des tripes qu'il émerge de la «Grande Noirceur» du Québec archaïque et coupe définitivement les ponts avec son passé. Lui, qui rêvait de changer la société québécoise par son manifeste - Refus global m'a beaucoup nui me confia-t-il - cherchera dorénavant à réussir au moins sa quête spirituelle. L'homme prend conscience de lui-même dans les épreuves qu'il rencontre. Son exil, sa solitude lui ouvrirent les portes de la contemplation. Borduas lui aussi est un mystique.

En septembre, il s'embarqua pour la France et s'enferma dans sa cabine comme un moine dans sa cellule. C'est lors de cette traversée que la noire impoésie de l'existence se manifesta. Il découvre en repensant à son exil américain que les peintres new-yorkais vivaient pleinement et tragiquement la très difficile situation de l'art dans l'univers. Le concept de domination de l'instinct sur l'intellect, le règne de «l'élan vital» proclamé par le philosophe Bergson est transformé par les beatniks en beuveries, bagarres et orgies.

Pendant près d'une semaine en cabine, il délaissa le pinceau pour le crayon, la toile pour le papier et entreprit une lettre à mon père où il tenta de comprendre et d'expliquer la nouvelle direction artistique et philosophique qu'il sent émerger. Cette lettre commence par cette citation d'Albert Camus

«Dans un univers privé d'illusions et de lumière l'homme se sent un étranger, son exil est sans remède car il est privé du souvenir d'un foyer perdu ou de l'espoir d'une terre promise. » Dans ce contexte son rapport à l'art va radicalement changer.

Heureusement cette bien sombre correspondance avec Borduas était tempérée par celle plus radieuse que mon père entretenait avec Sophia Freeman. Correspondance qui prit une direction des plus

fantaisistes : tous les deux étant tombés sous le charme de Bilbo le hobbit, la nouvelle édition de 1951 revue et corrigée par Tolkien lui-même. Les Hobbits sont un peuple pacifique et bienveillant qui vit retiré des affaires des autres peuples, sans se soucier des troubles qui agitent le monde extérieur. Il est possible qu'ils soient passés longtemps inaperçus de par leurs capacités naturelles à se dissimuler et à éviter les Grandes Gens écrivait Tolkien en préface. Exactement comme ton fils autiste lui fit-elle remarquer sans ménagement. J'étais Bilbo…Comme lui, je menais une existence paisible dans mon trou de Cul-de-Sac, trou de hobbit, évitant l'aventure du monde extérieur. Mais sa quiétude est interrompue par l'arrivée du magicien Gandalf et ses nains qui l'ont persuadé de partir. Elle décrit le voyage de Bilbo comme une quête de maturité et comme une métaphore d'un processus de découverte de soi.

Il est temps que non seulement ton fils rencontre Gandalf mais que tu réalises que Gandalf c'est toi à la fois son père et son mentor, son guide spirituel dans la fabuleuse aventure de son développement personnel où comme Gandalf, tu l'encourages à acquérir une plus grande conscience de son identité et une meilleure confiance dans le monde extérieur grâce au voyage initiatique qu'il réalisera à tes côtés et aussi du mien si tu le veux. Moi je suis partante…Entre intellectuels, une telle offre de collaboration venant de Sophia Freeman s'appelle une déclaration d'amour sous entendue.

Art et propagande, un article de Pierre (Peter Lange) Langevin – The Newyorker – revue d'actualité retrouvé dans la bibliothèque de mon père.

Je m'appelle Pierre Langevin, un canadien-français vivant aux États-Unis; un Canuck comme on dit là-bas. Mon nom américain, Peter Lange, mon métier, attaché culturel à l'ambassade du Canada, historien d'art de grand talent, tellement talentueux que mon principal et seul client est le gouvernement américain lui-même, plus précisément la CIA.

Aujourd'hui avec mes quatre-vingt-dix ans bien sonnés et un cancer de plus en plus généralisé, je me suis dis que c'est le temps ou jamais de révéler probablement l'opération de propagande la plus audacieuse jamais tentée et surtout réussie : Transformer toute la contre-culture américaine en outil de propagande occidentale dans le monde surtout en Europe, rôle dévolue à la CIA et combattre en même temps de l'intérieur l'influence des acteurs, musiciens, écrivains, peintres qu'on appelait la beat generation, rôle dévolu au FBI.

Si bien que lorsque les pontes du Département d'État apprirent que les Russes communistes envisagèrent de présenter une imposante exposition culturelle en Europe, ils comprirent qu'ils n'étaient pas du tout préparer à riposter à ce que nous appelons depuis la guerre froide : « le réalisme socialiste»

Washington, Département d'État, 1947

Carl Moore le directeur du Département d'État, militaire de carrière spécialiste de stratégies militaires, de plans de combats, d'analyses sur le terrain, est visiblement dépassé par l'offensive culturelle soviétique. Pour lui, une chose est sûre, ce dossier ne lui appartient pas pense-t-il en composant le numéro de téléphone du directeur de la CIA. Entraîner tout le monde la-dedans sans se mouiller, tel était son but.

Après les salutations d'usage, un peu de blabla sur la famille et sur la surcharge de travail pour bien faire sentir à son interlocuteur son ras-le bol, Moore aborde enfin l'objet de son appel. -Écoute Steve, cette histoire d'exposition en Europe, ce n'est pas ma tasse de thé mais alors pas du tout. Cela se passe en Europe, en dehors du territoire américain, alors çà t'appartient.- Mais je n'y connais rien en art répliqua Steve Drayton directeur de la CIA. Ils conclurent par la suite que l'homme chargé de l'affaire devrait idéalement provenir du milieu des musées. Ils citèrent deux ou trois noms pour finalement s'entendre sur l'actuel directeur du Musée d'art moderne

de New York. À lui d'élaborer la riposte sur le terrain.

Après l'appel, Drayton resta toujours songeur. Lui-même devait en apprendre un peu plus sur le monde de l'art et surtout les arts, les artistes, leur mode de vie, pauvre ou bien bénéficiant du maigre soutien financier du gouvernement pour les arts ça il s'en doutait mais surtout il devait en savoir davantage sur leur opinion politique, sur leur philosophie de la vie avant de rencontrer le président du Musée d'art moderne Rockefeller en personne bref il devait infiltrer ce milieu bizarre mais le code de la CIA le lui interdisait ; impossible même illégal pour la CIA de mener des opérations de renseignements sur le territoire américain, rôle dévolu au FBI. Pas question de mêler Hoover et le sénateur McCarthy en pleine croisade anticommuniste. Non, il lui fallait donc trouver un étranger, vivant au États-Unis, qui connaît le monde de l'art, un étranger d'un pays ami qui accepterait de travailler pour la CIA sous couvert d'une autre agence gouvernementale.

C'est ainsi que moi Pierre Langevin, attaché culturel à l'ambassade du Canada à Washington fut invité à dîner avec Steve Drayton dans le meilleur restaurant français de la capitale situé dans l'édifice du Watergate - qui connaîtra son heure de gloire vingt ans plus tard – tant d'honneur vous en conviendrez parce que Monsieur Drayton s'est soudain rappelé que l'on lui avait présenté un mois auparavant lors d'une réception à la Maison blanche un jeune canadien travaillant actuellement comme attaché culturel en sol américain et de surcroît, qui a rempli les mêmes fonctions à Paris donc parfaitement au courant des tendances artistiques du moment autant en Amérique qu'en Europe.

Maintenant abordons ce pourquoi je vous ai convoqué, vous verrez c'est une histoire fascinante. Rapport de CIA sur une nouvelle guerre idéologique cette fois-ci entre l'occident capitaliste et la Russie bolchevique et tous ses pays satellites. Exposition de 1947 que l'on doit contrer et je dois avouer que nous avons été pris de court. J'aimerais en apprendre davantage et j'irai même jusqu'à dire : faites mon éducation en la matière, Peter ! Vous permettez que je vous appelle Peter ? Après un signe de tête affirmatif il poursuivit sa requête : et surtout expliquez-moi pourquoi les Russes mettent-ils tant d'énergie envers une exposition de tableaux. Vous avez vécu plusieurs années à Paris, la capitale mondiale de l'art, vous êtes bien placé pour éclairer ma lanterne. Alors !

Premièrement laissez-moi vous exprimer mon étonnement à me retrouver ici avec le directeur de la CIA entrain de discuter d'art ; le personnel de l'ambassade n'en croira pas leurs oreilles. – Justement me coupa Drayton, c'est pourquoi cette conversation est et restera confidentielle. Me suis-je bien fait comprendre Peter ? – Oui monsieur, j'ai bien saisi le message, - Alors continuez.

Permettez-moi de vous dire pour commencer que c'est n'est pas vraiment de connaître l'art qui vous intéresse mais plutôt de savoir pourquoi les Russes s'intéressent-ils tant à l'art. Eh bien à mon tour de vous surprendre. Oui j'ai passé plusieurs années à Paris comme attaché culturel mais ce que vous ignorez, c'est que j'en ai profité pour compléter une maîtrise en histoire de l'art.. Le titre de ma thèse : Art et propagande Quels enjeux ? – Continuez mon garçon, vous m'intéressez de plus en plus.

Il est primordial se saisir que l'on ne peut comprendre l'art sans le situer dans le contexte socio-politique et même théologique d'une époque à un moment, bien précis de l'histoire. Pour faire court, disons que le mouvement surréaliste en France est né parce que Freud a découvert l'inconscient, Sans Freud, pas de Salvador Dali. - Donc si je vous suis ; l'art peut nous en apprendre beaucoup sur une société autant qu'un livre de politique ? – Exact autant qu'un rapport secret de la CIA en provenance des pays de l'Est dis-je avec ironie. Drayton s'envoya une longue rasade de bière maltée irlandaise derrière la cravate et me fit signe de continuer.

« Trop souvent, les historiens de l'art, tellement centré sur leur sujet d'étude, ont été incapable de relier, plutôt de comprendre que l'art

formait une des voies essentielles de connaissance d'une époque au même titre que la science, la théologie, la sociologie et la politique. De là l'incompréhension manifeste de la population en générale envers l'art contemporain. C'est pourquoi j'entrepris l'étude de ces interactions et d'en dégager un concept original. Dans ma thèse, j'analyse l'évolution historique de l'art mise en relation avec la progression des «acquis visuels» de chaque société. Ces acquis visuels sont de véritables symbioses des us et coutumes culturelles, des connaissances scientifiques, des lois optiques et des intuitions perceptives, des croyances religieuses et même des illusions mythiques d'une société donnée à une époque précise. Comme je le précise les conditions dans lesquelles vit l'homme l'obligent à percevoir une certaine quantité de phénomènes visuels bien spécifiques à son environnement autant intellectuel que physique. Concentrons-nous sur le XXe siècle.

Les tensions extrêmes perceptibles depuis le début du XXe siècle ont bouleversé tous les acquis de la civilisation. Que ce soit en science, en art, en politique, un vent de révolte inouïe souffla. En science les équations de Einstein sur la Relativité et celles de Planck sur la Mécanique quantique remettent en question toute la physique traditionnelle. Avec les équations quantiques, tout bascule dans l'incertitude, dans l'abstraction car le monde extérieur, sa réalité telle que présentée depuis des siècles, montre un nouveau visage qui reflète la jonction entre différents registres d'intelligibilité qui permet la conceptualisation d'une grille d'analyse qui intègre l'imaginaire dans l'espace de la raison. En art, cet imaginaire qui intègre l'espace de la raison donna naissance à l'art abstrait. Sans Einstein et Planck, pas de Kandinsky, de Delaunay, de Mondrian, de Malevitch. La nouvelle science des équations quasi-mystiques est concomitante à la naissance de l'art abstrait. Et ainsi de suite. La forme plastique caractéristique de chaque époque se développe à partir des acquis visuels alors atteints, on parle alors de syncrétisme entre différentes interactions objectives et subjectives.

Rappelez-vous, nous sommes au début du XXe siècle, plus de cinquante pour-cent de la population est quasi illettré et en même temps, des découvertes extraordinaires viennent bouleverser tous les aspects de la vie. L'histoire humaine est traversée de découverte si fondamentale qu'elle clôt souvent des époques Ces moments de transformation que Karl Jaspers appellent «époques axiales» sont caractérisées par des changements de paradigmes qui constituent l'armature intellectuelle d'un nouveau champ de connaissance. Une autre caractéristique importante est que le changement de paradigme s'effectue, plutôt révolutionne tous les secteurs de l'activité humaine, autant la science, l'art, la politique ou la religion. Vous me suivez Steve, vous permettez que je vous appelle Steve.

- Il n'en est pas question mon garçon, gardons un certain protocole si vous le voulez bien, surtout qu'il est fort possible que je devienne votre employeur donc votre supérieur à la fin de l'entretien. Oui je vous suis, mais moi c'est la politique qui m'intéresse.

- Eh bien justement monsieur Drayton, vous ne pourrez pas comprendre, plutôt saisir les nuances entre art et politique sans comprendre toutes les interrelations possibles y compris la religion. – Nom de Dieu s'exclame Drayton en se retournant vers le barman et commanda à nouveau.

Poursuivons ! Le vingtième siècle c'est le siècle de la mort de Dieu. Mais Dieu meurt-il vraiment ? Quand Nietzsche déclare le mort de Dieu, il parle du dieu des religions. Sauf que Dieu est un caméléon et peut renaître comme le sphinx de ses cendres. Qui est donc ce nouveau dieu si non l'homme lui-même. L'incarnation de l'homme n'est possible que si Dieu est expulsé du monde. L'expulsion de Dieu sera le coup d'État métaphysique de la modernité.. Dieu a chassé Adam et Ève du paradis, Descartes et Galilée ont chassé Dieu de la terre, l'homme l'a remplacé. Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers ; à l'ordre divin succéda l'ordre

humain.

Je me suis permis d'amener avec moi une copie du mémoire de thèse que j'ai présenté à l'Université de la Sorbonne, Paris, en 1940. En voici un extrait.

« En plus du processus normal d'accumulation des connaissances et des découvertes toutes les civilisations furent, à un moment donné, propulsées dans une nouvelle dimension de la réalité qui remettait en question les fondements, les cadres cognitifs et même le contexte idéologique qui permettaient jusque là de rendre intelligible le monde et la société. Ces moments de transformation appelés «époques axiales» sont caractérisés par des changements de paradigmes qui constituent l'armature intellectuelle d'un nouveau champ de connaissance. Une autre caractéristique importante est que le changement de paradigme s'effectue, plutôt révolutionne tous les secteurs de l'activité humaine, autant la science, l'art, la politique ou la religion.

La fin du XIXe siècle correspond également à l'apparition «de la crise chronique de l'identité», interrogations identitaires qui gagna l'ensemble des individus, mouvement qui traversera tout le siècle suivant jusqu'à aujourd'hui. Des sentiments tels que tourments intérieurs, angoisse, culpabilité, agonie, détresse vont être utilisés pour parler du déclin d'une société à l'agonie et décrire le malaise personnel et l'échec civilisatrice depuis la Grèce classique. Le désir de révolution donnant un sens inédit à la vie se concrétisa dans la «passion d'être soi. » La quête de soi mettant en scène les dilemmes personnels face à la cacophonie ambiante sont au cœur du processus d'individuation en cours. C'est dans ce climat d'incertitude que Freud publia en 1900 *L'Interprétation des rêves*, livre fondateur de la psychanalyse moderne.

Les tensions extrêmes perceptibles depuis le début du XXe siècle ont bouleversé tous les acquis de la civilisation. Que ce soit en science, en art, en politique, un vent de révolte inouïe souffla. Un monde nouveau semblait poindre à l'horizon, la révolution était sur toutes les lèvres.

La plupart des mouvements socio-politiques et même artistiques convergeaient eux-aussi vers un engagement total axé sur la destruction et l'anéantissement comme expression de la colère et des frustrations latentes. En fait, ces anarchistes répondaient à l'appel probablement du plus ancien mythe de l'humanité soit celui de la régénération périodique du monde que l'on retrouve partout, dans toutes sociétés archaïques, traditionnelles et maintenant modernes, «l'éternel retour» si cher à Nietzsche. Cette nécessité de renouveler complètement le monde où l'on vit correspond parfaitement à l'esprit révolutionnaire de l'époque dans tous les domaines que ce soit en science, en art, en politique : l'anéantissement de l'ancien monde est impératif à la venue des Temps nouveaux. » Le changement, la révolution, en étaient leitmotiv. Qui dit révolution dit rupture !

Année 1890, avec *Nature morte au panier*, Paul Cézanne s'écarte de l'impressionnisme et rompt avec les règles de la perspective. Or qui analyse bien Cézanne voit déjà, pressent la provocation géométrique des *Demoiselles d'Avignon* (1907) de Picasso, véritable acte fondateur du cubisme. Après Rimbaud et le symbolisme, nouvelle révolution poétique avec Mallarmé qui introduit le style du sonnet dense aux vocables «dont la sonorité a pour dessein de rivaliser avec la musique. » La première exposition des Fauves à Paris fit scandale, au même titre que les déconstructions cubistes de la figure humaine par Picasso associées aux musiques atonales de Schoenberg, véritable révolution de l'histoire de la musique en proposant de remplacer les sept notes de la gamme par douze demi-tons. Son système musical appelé le «dodécaphonisme» introduit une rupture tout aussi radicale pour la pensée occidentale que l'abstraction picturale de Kandinsky et les équations quantiques de Max Planck. Un monde nouveau devait émerger des ruines de l'ancien. A l'exposition universelle de Paris (1900), l'art nouveau triomphe dans les arts décoratifs, les frères Lumières présentent les premières

ébauches de la cinématographie. L'année suivante, 1901, le film *L'Homme à la tête de caoutchouc* de Georges Mélies introduit l'élément narratif dans l'oeuvre et sort le cinéma de sa fonction documentaire.

Année 1895, Röntgen découvre les rayons X, 1896, Becquerel découvre par hasard la radioactivité, cette découverte engendra de multiples recherches dont celle de Pierre et Marie Curie qui, deux ans plus tard, découvrirent à leur tour le radium qui déclencha à son tour la véritable révolution scientifique de la physique nucléaire. Début de siècle, 1900, Max Planck, physicien allemand présente le 14 décembre ses travaux révolutionnaires sur la théorie des quanta, l'acte fondateur de la physique quantique. Suivra $E=Mc^2$, rupture de la conception euclidienne de l'espace/temps avec la théorie de la relativité de Einstein (1905). Finalement, en 1900, parallèlement à l'usage des rayons X qui sondent l'intérieur du corps humain, Freud publie à Vienne *L'Interprétation des rêves* et nous propulse à l'intérieur de l'esprit vers les méandres de l'inconscient. Ne nous reste plus qu'à pénétrer à l'intérieur de l'atome.

Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'homme nouveau devient lui-même le leitmotiv idéologique de la «nouvelle Jérusalem. »

Qu'en est-il des masses ? Sont-elles, elles aussi envoûtées par les mirages anarcho-révolutionnaires du nouveau siècle. Il est certain que l'inquiétude psychologique, l'incertitude financière ont généré des frustrations se traduisant par des désordres de plus en plus anarchiques. Menacé dans son identité par la trop rapide massification, l'homme, psychiquement en panne, voit sa vie s'ouvrir sur le vide et le néant tant redouté. Le nihilisme gagne du terrain avec son lot de famines, de conflits incontrôlables. L'homme se découvre un moi solitaire prêt à tout. L'individualisme du chacun pour soi mobilise la révolte intérieure de l'être meurtrie tandis que se profilent l'insurrection appréhendée contre l'ordre, le devoir, le travail et l'autorité. De plus en plus, les regards désabusés des masses ouvrières se tournent vers l'Est, vers la Russie révolutionnaire.

Mais en Russie c'est un autre drame qui se joue : la famine. La vétusté de la machinerie agricole, l'endettement des paysans, la faiblesse du rendement à l'hectare, tout concourre à la ruine. Il n'est pas rare de voir la paysanne mélangée une portion de farine à du foin ou de l'écorce d'arbre pour lui donner une consistance et le volume requis pour nourrir la famille.

Le prolétariat ouvrier urbain, non organisé, non syndiqué n'a aucun droit face à la grande bourgeoisie industrielle. Non seulement l'ouvrier n'a aucun droit mais son salaire est le plus bas et sa journée de travail la plus longue du monde industriel européen. La guerre russo-japonaise va révéler l'incurie et la corruption qui règnent à tous les échelons de l'administration et la défaite de l'armée russe va montrer l'impuissance, la fragilité du tsarisme comme système politique et accélérer la révolte des populations rurales et urbaines, La défaite contre le Japon fut le détonateur de la révolution de 1905.

Les 5 et 6 décembre 1905, des télégrammes en provenance de Petersbourg et de Moscou relatent que de grandes manifestations se produisent dans la rue. Les étudiants manifestent en faveur de la paix, les paysans réclament la répartition des terres, les ouvriers votent la grève. En un mois, le mouvement gagne toutes les régions de la Russie. Mais ce qui surpris le plus les journalistes du monde entier fut de constater la rapidité avec laquelle un peuple majoritairement illettré a réussi a créer des organisations d'une rare efficacité : les Soviets.

Un monde nouveau pointait à l'horizon, la révolution était sur toutes les lèvres. Mais tous ces changements ont pu avoir lieu que parce qu'ils étaient portés par une dimension métaphysique importante qui comportait un projet de société sotériologique de l'homme nouveau ;

c'est à dire qu'ils proposaient tous, que se soient, en art, le futurisme, le suprématisme, le constructivisme, le productivisme, le surréalisme, que ce soit le positivisme en science, que se soient, le communisme, le nazisme, le fascisme et même le libéralisme, tous supportaient métaphysiquement une doctrine du salut de l'humanité par l'incarnation d'un nouveau sauveur. On ne se déleste pas si facilement de deux millénaires de messianisme christique, n'est-ce pas ? Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des visions ultimes de l'homme et de l'univers, mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et «chefs» comme Mussolini, Hitler, Staline, Mao en Chine et Hiro Hito au Japon. Rappelons-nous que Hitler qui aimait se faire appeler un Gottmensch, un Dieu-homme qui n'accepta aucune concurrence encore moins celle des artistes dégénérés libertaires. Ainsi l'artiste, ce messie d'un nouveau monde verra son extase révolutionnaire terrassée par les nouveaux dieux totalitaires.

Mussolini a le premier compris l'importance de la propagande dès les années 1920. Il fut le premier à intégrer les idées révolutionnaires du futurisme italien dans son projet politique : Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines et des musées décadents. Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'ordre mécanique devient idéologie de la «nouvelle Jérusalem. » En 1909, Marinetti publia *Malarka le futuriste* où l'artiste livre enfin sa vision prophétique d'un surhomme mécanique et ailé. Cet homme-dieu icarien est au cœur de la cosmogonie futuriste où le corps est fantasmé comme «corps glorieux» de la mystique machiniste et mu par sa volonté d'exalter le progrès industriel.

- Tout cela n'est que du délire d'artistes dit Drayton en sortant de sa lecture.

- Visiblement, monsieur Drayton vous n'avez pas encore compris que Art et Propagande forme un tandem indissociable et ce pour tous les pouvoirs politiques y compris l'Amérique, voilà pourquoi vous êtes aujourd'hui dépassé par les événements.

- Mais comment Mussolini a-t-il réussi à transformer des artistes révolutionnaires en fascistes, cela me dépasse dit Drayton.

– Tout simplement en comprenant ce que les artistes réclamaient comme changements, deuxièmement, en leur promettant qu'il est l'homme de la situation pour l'arrivée de l'homme nouveau et troisièmement en détournant la portée avant-gardiste du futurisme vers la publicité politique.

La table est mise. Tous les grands créateurs des avant-gardes européennes adoptèrent de plus en plus une position politique radicale réclamant la destruction de l'ancien monde. Dorénavant, l'artiste ne peut que travailler qu'à l'édification et à la glorification du communisme (Russie-Chine), du nazisme (Allemagne), du fascisme (Italie), du capitalisme (USA) ; renforçant encore les tendances de l'asservissement de l'art aux exigences de la politique : Pas d'art en dehors de l'État. Cette remise à l'ordre de l'artiste s'est perpétuée tout au long de l'histoire de l'art : à chaque fois que l'artiste tenta de créer l'autonomie de l'art, de créer un pouvoir ou contre-pouvoir aussi puissant que le politique et la religion, il fut immédiatement récupérer ou interdit par ces derniers. L'artiste doit être au service du règne de l'idéologie et l'œuvre d'art, affirmer les valeurs du pouvoir, celles qui servent à sa domination.

Et je vois déjà poindre la question dans vos yeux : Quel peut-être cet art qui peut affirmer la grandeur de l'Amérique et venir contrer l'art bolchevik ? Quel sera donc la riposte américaine à l'insolence des cocos ?
– Alors s'impatienta Drayton. – Vous savez ce que je viens de vous raconter, eh bien, ce n'est que l'apéro si nous passions à table, au menu principal, au propre comme au figuré.

Maintenant confortablement installé, Drayton s'empresse de relancer la discussion.
– Vous avez vécu en Europe pendant plusieurs années. – Exactement trois – Merci de la précision, alors vous êtes bien placé pour répondre à cette question toute simple : Qu'est-ce que l'on pense de nous là-bas ?
- Eh bien pour être franc, disons que l'on apprécie votre argent et votre puissance militaire d'un côté et de l'autre on vous hait pour avoir atomiser le Japon et principalement, suite à la propagande fasciste, nazie et soviétique des vingt dernières années, les États Unis sont juste une nation de bagnoles, de boissons gazeuses, de chewing-gum et de stars hollywoodiennes, bref un désert culturel quétaine où même les élites sont d'indécrottables incultes. Voilà le cœur du problème, mon ami. Le régime de Staline ne possède ni votre puissance économique ni la bombe atomique, les stratèges ont donc transporté le conflit à un autre niveau, sur un autre terrain celui justement où vous démontrez votre désintérêt : la culture car sur ce plan vous êtes des amateurs. Le réalisme socialiste proclame que l'abstraction n'existe pas. Pour servir le Parti donc la Nation, l'art doit être réaliste dans la forme et socialiste dans le fond déclara Staline en 1934. 1934 est une date importante, car c'est à ce moment que la doctrine du " réalisme socialiste " a été officiellement proclamée au Premier Congrès de L'Union des Écrivains Soviétiques par Andréï Idanov, un des grands responsables de la liquidation des libertés en Russie. Les artistes remplaçant les saints des Églises.

- Qu'est-ce que l'Église vient faire ici ?

- Rappelez-vous ! Afin de faciliter la dévotion, l'Église commanda aux artistes des représentations de saints guérisseurs devant lesquels le peuple pourrait s'agenouiller et demander faveurs divines. Pour tous les maux et tous les malheurs, l'Église mis un saint ou une sainte à qui l'on pouvait s'adresser, copie conforme du rôle dévolu antérieurement aux idoles païennes. Telle était alors la fonction sociale de l'art. Qui dit pouvoir politique, dit propagande. Les seize années (1626-1642) où le cardinal Richelieu exerça les fonctions de Premier ministre de Louis XIII sont un exemple éloquent de l'art au service d'une idéologie. L'un des plus grands et plus impitoyables hommes d'État qu'ait connu la France, le cardinal Richelieu, utilisa son immense pouvoir pour assurer au pays la prédominance politique et culturelle d'une toute puissante monarchie de droit divin qui devait durer jusqu'à la Révolution de 1789.

Il orchestra avec brio le parrainage des grands artistes, architectes et intellectuels de son époque afin de promouvoir ses intérêts personnels et ses objectifs politiques. Avec lucidité, il a vu dans l'art un instrument de propagande idéal pour soutenir ses visées politiques. L'art devient partie prenante de la théologie de la domination.

Les oeuvres commandées par Richelieu témoignent de cette utilisation de l'art par les messages puissants qu'elles communiquent : gloire de l'État, vertu du service loyal envers la Couronne, lutte contre l'hérésie et la discorde. En effet, Richelieu était fort préoccupé à la fois par le respect de l'orthodoxie catholique et par le maintient de l'unité dans un royaume où vivait une minorité protestante très militante. La propagande ne quittera plus le domaine de l'art : propagande des mécènes, des élites marchandes, de la révolution française et propagande prolétarienne de la révolution bolchevique, propagande des dictatures et, finalement, la propagande commerciale typiquement américaine.

Drayton, perdu dans ses pensées, est inquiet et avec raison. Il sait que pour Truman Dondero McCarthy, nouvelle culture rime avec communisme. Jamais, il n'obtiendra l'aval du gouvernement depuis que la doctrine Truman sévissait. Il sait que, pour contrer l'avance soviétique, il doit mettre un système tentaculaire permettant la transmission à l'étranger des valeurs américaines et pour ce faire créer un imposant consortium qui deviendra l'arme secrète de la bataille de la CIA et qui devra avoir un impact considérable dans le domaine culturel tous arts confondus sans que les artistes, les critiques concernés et tout l'establishment politique de Washington y

Le réalisme communiste internationale.

La ligne de force de l'art communiste est ainsi son exigence de rencontrer le " peuple ", son désir de prendre en compte les rapports sociaux. À ce principe se sont ajoutées progressivement d'autres caractéristiques : une iconographie (la figure du militant et de l'ouvrier, le paysage industriel, le drapeau rouge, etc.), des pratiques artistiques (le travail avec des amateurs et des personnes étrangères au monde de l'art), des comportement politiques (la loyauté au parti et l'affichage public de ses sympathies) et finalement une forme plastique, le réalisme, qui devient à partir des années 1930 l'unique forme défendue par les partis communistes. " Réalisme " s'impose comme le terme qui porte l'exigence première de confrontation avec le peuple. Ces caractéristiques ont été déclinées mondialement donnant lieu à différents modèles du réalisme communiste.

L'académisme communiste autant par sa forme que par la politique que contient cette forme se concentre sur le pouvoir et sur un certain type de rapport au pouvoir. C'est un naturalisme aux couleurs chaudes, aux formes pleines et bien délimitées, disposées dans un espace construit selon les règles de l'art, autant de signes d'une volonté d'ordre dissimulée derrière un optimisme de façade. La politique de l'image est soulignée par la composition, le plus souvent construite autour des figures de Staline, de Lénine, de Mao ou d'un membre du parti. Depuis le 18e siècle, le lien entre art et nation a toujours été défini comme un des lieux privilégiés où se manifeste la nation ; un " grand art " continue d'être perçu comme l'apanage d'une " grande nation ". Les œuvres d'art prenaient certes en charge la mission séculaire de manifester la nation, mais elles participaient, dans le même temps, de la construction de l'internationalisme.

À la suite de l'exposition " L'Art des pays socialistes " en 1958-1959 à Moscou, se déroulent d'importants débats autour de la notion de réalisme. Lors de cette exposition, les Polonais exposent des œuvres non figuratives, ce qui non seulement offusque les autorités soviétiques qui regrettent la liberté qu'elles ont données à chaque pays du bloc pour l'exposition, mais oblige aussi à redéfinir le réalisme : " Il est temps de définir l'art du réalisme socialiste à une échelle internationale et de reformuler certains principes de l'art communiste, tels " l'art est de la propagande ou n'est pas de l'art " ou " Il n'y a pas d'autre voie que la nôtre comme une stratégie visuelle pour manifester l'existence internationale d'une peinture communiste par la création d'un art pour le peuple, la prédilection pour les formes d'art dites populaires, c'est-à-dire les œuvres murales et les œuvres graphiques comme les affiches avec comme motivations idéologiques : l'art comme arme dans la lutte de classe, l'art accessible à tous, l'art partisan, l'art matérialiste, l'art antifasciste pour contrer l'universalisme bourgeois et capitaliste.

compris le président non seulement ne puissent le détecter mais plus encore qu'ils agissent dans le sens du consortium sans se douter d'une quelconque manipulation. De la propagande de haute voltige, dirigée à la fois vers son propre gouvernement et le gouvernement russe honni.

Écoutez monsieur Langevine , vous me semblez la personne toute désignée dont j'ai besoin pour me renseigner davantage le milieu des artistes new-yorkais. – Vous voulez dire infiltrer, espionner. – Bon vous semble, à vous de juger mais si vous acceptez, vous serez toujours payé par votre ambassade auquel montant, j'ajouterai un budget de fonctionnement pour couvrir vos frais mister Peter Lange, votre nouveau nom, jeune journaliste canadien-français fraîchement débarqué dans la Grosse Pomme et surtout passionné de découvrir ce nouveau mouvement artistique appelé l'École de New York.

New York, 1947
Depuis notre conversation, je me suis installé à New York, établit mes quartiers généraux à la Cedar Tavern, 24 University Place, haut-lieu du monde artistique, la taverne des bohémiens et des étudiants intello-artistico-existentialistes. Ma couverture de journaliste canuck fraîchement émigré m'a permis d'être intégré facilement dans le cercle restreint des marginaux de Greenwich village. Dans mon premier rapport à Drayton, je lui fais remarquer que la plupart des peintres de l'École de New York sont issus directement de l'immigration ou fils d'immigré de la première génération : Arshile Gorky était russe, de Kooning, hollandais, dont le plus illustre est Jackson Pollock, un cow-boy du Wyoming né d'une famille d'agriculteurs d'origine irlando-écossaise par contre typiquement américain c'est à dire cow-boy par sa stature imposante, gueulard et soûlard et indien par sa façon de peindre, une gestuelle, frénétique et pulsionnelle ; il peignait en réalisant une danse épuisante et sans fin autour de sa toile posée à même le sol. Comme je le soulignais au directeur de la CIA, la portée soit disant révolutionnaire de l'expressionnisme abstrait est insignifiante puisque le sujet de l'art abstrait est totalement abstrait ne représentant aucun contenu socio-politique visible et compréhensible pour la majorité des citoyens.

Tous pratiquaient un style que les critiques de Partisan Review, principalement Greenberg qualifient d'expressionnisme abstrait, un style dynamique tout à fait américain divisé en deux courants principaux : l'action painting et colorfield. Dans l'action painting, l'idée est de donner de l'importance à la texture et à la matière ainsi qu'aux gestes de l'artiste. Dans le colorfield, c'est l'unification des couleurs et des formes qui est la plus importante. Les toiles sont barbouillées de formes abstraites et de couleurs très variées. Elles expriment une liberté totale et n'expriment aucune idéologie politique car elles sont uniquement centrées sur les sentiments intérieurs de l'artiste qui s'exprime. C'est le mouvement artistique idéal qu'il faut opposer à l'art dirigé par l'État soviétique ; l'art de la liberté, de la démocratie, l'École artistiques des émigrés et des américains de souche tous égaux. Les huiles en noir et blanc, que Gorky peint en 1945, font figures de prémonitions contre l'esprit de conformisme qui s'empara de l'Europe et annoncent la migration de l'univers pictural vers New York. Ce nouvel art total doit se réintégrer dans les processus de la vie quotidienne. Pour ce faire, l'artiste se doit d'observer, interpréter et transcrire les faits, gestes et événements pour faire des œuvres avec la vie, dans la vie. La vie est dynamique, le jazz, l'écriture automatique, la peinture en action voilà les fondements artistiques de l'École de New York. Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que le dénominateur commun qui réunissait tous ces artistes s'appelait l'urgence de vivre qui se traduisit par le mouvement dynamique de la gestuelle picturale comme si les éclaboussures de Pollock suivaient le rythme syncopé du be-bop de Charlie Parker, rythme que Jack Kerouac transposa dans sa prose littéraire.

Le noir apocalyptique

Du «noir funéraire» émergent les «masses errantes. » (Jean Éthier-Blais)

La résurgence du noir coïncide avec l'arrivée du doute existentialiste qui anéantit complètement la vitalité et l'élan passionné qui caractérisait l'avant-garde utopiste. La couleur noire et ses éclaboussements devint la traduction chromatique des bouleversements psychiques de l'ère nucléaire confrontée à l'absurdité de l'existence comme une «irruption de l'obscurité matérialiste dans la sphère de communication entre la lumière éternelle et une créature cherchant l'illumination intérieure. » (Riedl)

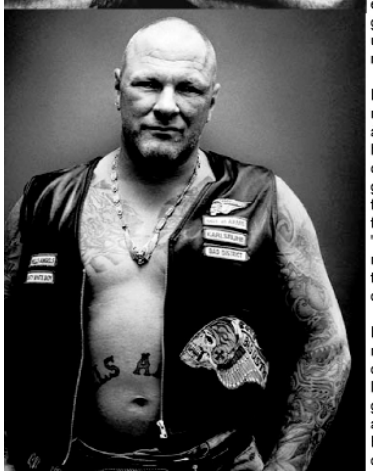
Indépendamment des styles, la « couleur » noire fut la couleur fétiche de l'art américain des années 1950 et utilisée de manière récurrente. Il y a des précédents historiques. En 1930, par exemple, Man Ray offre une photographie noire à Robert Desnos. En 1936, le *Carré noir sur fond noir* de Rodtchenko était reproduit dans le catalogue de l'exposition *Cubism and Abstract Art*, organisée au MoMA par Alfred Barr ; le *Carré noir sur fond blanc* de Malevitch y était également mentionné. Dès 1938, Hartung, l'Allemand apatride réfugié en France, se met à lancer des giclées de peinture noire sur la toile comme nous prévenir de la sombre tragédie qui s'abattra sous peu sur l'Europe. En février 1948, eut lieu la première exposition après-guerre de Matisse, à la Pierre Matisse Gallery de New York. Elle montrait de nombreux dessins à l'encre noire qui paraissaient exécutés avec une brosse large comme le poing, selon un mouvement lent. Il y avait, alors, l'idée que la couleur noire était la peinture représentant le mieux l'époque du désarroi nucléaire. L'emploi du noir, sa montée fulgurante en art, signe parfaitement insignifiant pour les grands systèmes d'interprétation politique autre que l'anarchisme marginalisé, deviendra un signe au contraire révélateur de l'état d'esprit latent des générations d'après guerre jusqu'à nos jours.

L'après deuxième guerre renoue avec l'expressionnisme signifiant ainsi que l'aliénation, le mal ont prit le pas sur la raison. Ce n'est pas par hasard si les grands traits de l'expressionnisme – ville corrompue, pollution, gangsters, putains, gigolos, ghettos, escrocs dégénérés, immigrés clandestins – forment la trame romanesque du roman noir, courant fort populaire de la littérature américaine des fifties. «La grande puissance de la noirceur» (Melville) nous rappelle la présence du mal comme force négative qui tente de régner sur le monde via de nouvelles formes de violence sociale et d'exclusion. Les enjeux traditionnels des luttes patronales et syndicales sont perturbés par la corruption, l'extorsion et l'intimidation. Le crime organisé devient sous plusieurs aspects la revanche des prolétaires dont les revendications socialistes et libertaires battues en brèche par le capitalisme intransigeant forcèrent le racket de plusieurs secteurs économiques – alcool, drogue, prostitution – mais aussi industries de construction, compagnies de taxi, d'alimentation et de restauration. Les séquelles psychologiques des conflits armés transformèrent les conflits de classes sociales en guérilla armée entre le patronat et les syndicats. Ainsi les revendications révolutionnaires des travailleurs bafoués transformés en racket sont à l'origine du gangstérisme organisé; la haute criminalité côtoyant dorénavant la haute finance, la rue jonchée de cadavres transformée en champ de bataille. (Louis Adamic)

Une idéologie d'opposition sans nuances aux sociétés établies, s'installe mais cette fois-ci le dialogue n'est pas recherché. Ces rebelles par instinct de survie gardaient un silence de plomb, se protégeaient dans des blousons de cuir noir clouté et comme des pèlerins hérétiques sillonnaient les routes de l'Amérique. Puisque la ville porte le sceau de Caïn, celui du malheur, autant la fuir. La vie est dans l'errance renouvelant ainsi le pacte immémorial du coureur des bois, puis du cow-boy, puis du hobo, puis du «clochard céleste» avec la liberté. Et ils sont de plus en plus nombreux sur la route : jazzmen noirs, artistes errants, travailleurs immigrés, chômeurs, ex-détenus ou carrément en cavale, paysans ruinés et autres déracinés de la terre. Ces «réfugiés de la civilisation» (Parkes) exprimaient le désarroi de l'homme noble, du soldat meurtri, du travailleur honnête qui ne parviennent plus à survivre dans un monde dominé par la loi inhumaine de l'argent, des amitiés trahis et amours déçus.

Les blousons noirs, les «rockers», se recrutaient principalement chez

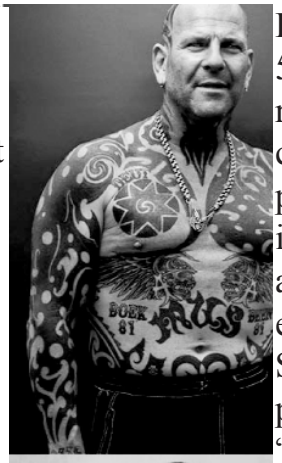
les soldats hantés de souvenirs cruels et de désillusions profondes en l'avenir de l'homme qui revenaient de la deuxième guerre, recrutement qui s'accentue principalement après la guerre de Corée. (Il en fut de même pour les dadaïstes après la première guerre mondiale.) À l'attirance pour la spiritualité orientale tournée vers le pacifisme et l'amour universel des artistes et poètes beatnik, ils répondaient par l'occultisme, le culte de Satan, le paganisme nordique et l'apologie quasi rituelle des scènes sanglantes et la dépravation marquant ainsi sa filiation avec les mouvements expressionnistes des débuts du siècle. Mais contrairement à eux, le rocker des années 50 n'exprime plus aucun souhait, n'a aucune mission idéologique, n'appartient à aucune cause autre que celle de tirer son épingle du jeu et de fuir la masse ravalée au rang de bêtes ruminantes engluées dans la consommation.

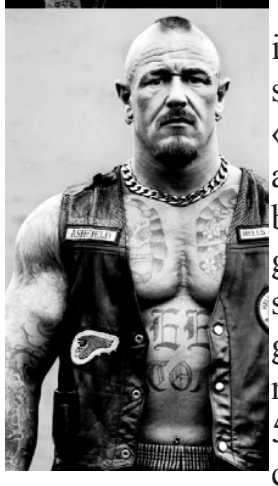


Les blousons noirs, les «rockers», se recrutaient principalement chez les soldats hantés de souvenirs cruels et de désillusions profondes en l'avenir de l'homme qui revenaient de la deuxième guerre, recrutement qui s'accentue principalement après la guerre de Corée. Il en fut de même pour les dadaïstes après la première guerre mondiale.

Ils se mettent alors à vivre dans les quartiers pauvres ou en marge des grandes villes sur des terrains vagues squattés d'où apparaissent des constructions plus hétéroclites les unes que les autres. Peu scolarisé, ils refusent de travailler comme les êtres anonymes des usines, les employés de bureau, les caissières de supermarchés qui végètent dans une existence routinière surveillée, obéissant comme des machines aux ordres de la direction.

«L'Équipée Sauvage» (The Wild One), film culte des fifties, sort aux USA en 1953 et révèle à l'Amérique puritaine le potentiel maléfique d'une jeunesse dévoyée. La bande de Lee Marvin et de Marlon Brando fonçant sur les petites routes californiennes marqua à jamais la conscience des plus jeunes et créa la mythologie du biker sur sa Harley Davidson. James Dean dans La fureur de vivre (Rebel Without a Cause) viendra compléter la sainte trinité sauvage des blousons noirs.





Le nihilisme de la fin des années 50, mais aussi la volonté de redécouvrir une nature dénuée de contrainte culturelle et sociale, le penchant sauvage, plus agressif, illustrée par "Born to be wild", associés au goût pour l'occultisme et pour le satanisme (Hells Angels, Satan's Choice), se traduiront donc par la suite par un passage du "sauvage" à la "sauvagerie" incarné par le «heavy metal» des skinhead néo-fascistes et le «grunge» des punks nihilistes. Les allusions entre le phénomène des blousons noirs de l'après deuxième guerre et celui des dadaïstes faisant suite au carnage de la première guerre mondiale sont adéquates. Le néo-dadaïsme/nihilisme des années 50 recèle le même refus de la culture.

Tout un contraste avec le mouvement beatnik pacifiste, halluciné, imprégné de mysticisme oriental qui se développa parallèlement sur les campus américains envahis par le milieu petit bourgeois qui, pour la première fois, accède à l'université.

En somme, la fin de la deuxième guerre mondiale représente un

tournant majeur dans l'expression névrotique des peurs collectives : peur des délinquants, peur des drogues, peur des communistes, peur des anarchistes, peur des athées, finalement en fouillant dans les recoins les reculés de notre inconscient collectif, peur du barbare civilisé que nous sommes devenus capables d'utiliser encore une fois l'énergie infernale de l'atome maléfique. Force est d'admettre que depuis la Renaissance, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, qu'après Auschwitz, après «Little Boy» et «Fat Man», l'humanisme a lamentablement échoué. Hiroshima et Nagasaki furent les villes désignées pour faire la démonstration dramatique de la terreur moderne. Comme scénario démoniaque, même les dieux n'ont jamais fait mieux. *Homo sapiens* ou *Homo demens*, «that's the question ! »

«C'est aussi la tâche que les artistes décident de mener à terme, puisqu'il s'agira alors pour eux de concilier dans leurs œuvres les deux issues contradictoires de cette nouvelle conscience de l'après-guerre : la tentative existentielle de dire l'absurdité du monde ou l'éthique escarpée de lui trouver un sens. Sans doute la situation de l'homme au xxe siècle, démuni, amputé du monde, estampé de son destin, est-elle sans précédent dans l'histoire.

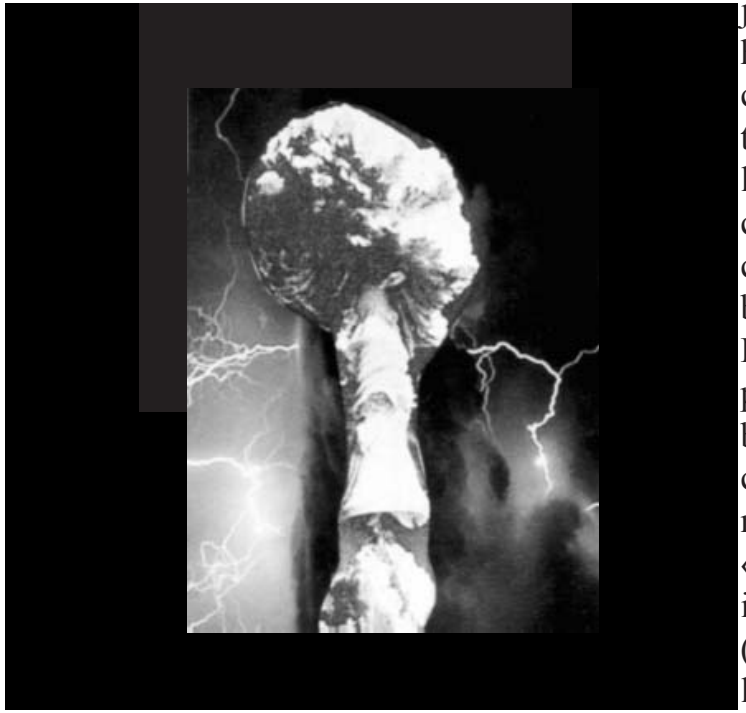
"Armés de leur détecteur à complexe, les psychiatres pouvaient toujours se pencher sur notre a-sociabilité. Il était bien étrange qu'il y eût tant d'asociaux, tant de paranoïaques, qu'une épidémie de maladies mentales se fut brusquement abattu sur la jeunesse. Dans ce monde où nous avions cherché la vie, nous n'avions trouvé que des décombres. (...) Les uns et les autres, nous nous efforcions à faire taire jusqu'aux souvenir de nos espérances anciennes, à accepter les ruines, à être heureux dans les ruines, à être nous-mêmes des ruines conscientes et satisfaites d'elles-mêmes. » (Michel Mourre, Malgré le blasphème, 1951)

Mais surtout le noir, couleur du deuil, exprime vraiment l'échec des utopies humanistes qui non seulement n'ont pu réaliser leur désir de libération mais n'ont pu empêcher l'hécatombe sans parler des artistes qui ont souhaité et même participé, même à leur corps défendant, à ce carnage. Les artistes se sont découverts aussi coupables que les hommes de science qui ont fabriqué la bombe. Une forme de désabusement, de démobilisation força l'artiste à s'interroger sur la place du créateur dans la société.

Les œuvres en noir de l'après-guerre se veulent confession du crime et deviennent l'expression chromatique ultime de la grande saga des vexations humaines. Il devient alors inutile ou vain de se faire entendre. La forme sera obscure, muette envers le public, l'œuvre devient monologue, l'artiste s'exprime que pour lui seul. Cette rupture entre l'artiste et son public donne à son époque son caractère

d'un monde rompu, aveuglé.

L'âge atomique, ce supplément d'horreur a pulvérisé l'âme humaine. La faillite radicale de l'humanisme projeta sur l'avenir de bien sombres dessins et cette angoisse ressentie par l'artiste s'exprima dans un dénuement, un appauvrissement de formes rattaché paradoxalement à une ultime, à une illusoire volonté de vivre. Tandis les bombes explosent, les hommes implosent. Les hécatombes de Hiroshima et Nagasaki interposent entre l'homme et le divin la Révélation d'un Mal total.
L'œuvre vide de sens donne sens à son époque, tel est le paradoxe. Deux grands courants voient ainsi le jour : le «color field», peinture de champs colorés qui donne la primauté à la couleur comme structure et sujet du tableau et l'«action painting», gestuelle de projection de peinture sur toile.



Le philosophe russe Berdiaef écrivit que cette recherche d'une forme pure, d'un monde sans objet, n'est pas sans lien avec une mystique religieuse; propos qui décrit également très bien l'expressionnisme abstrait et l'art minimaliste des années 1950.

Robert Motherwell et Frank Kline considèrent que seuls le noir et le blanc peuvent décrire les «métamorphoses globales de la vie et de la mort. » Ad Reinhardt est «entré» dans le noir comme on entre en religion. D'autres y ont connu un passage, souvent déterminant : Newman, Still, De Kooning, Kline, Rothko, Pollock, Motherwell, Rauschenberg, Stella et Borduas. L'historien d'art Irving Sandler décrivit ces abstractions en noir et blanc comme évoquant la «condition humaine en tant que conflit dramatique entre forces opposées, qui se résout en un équilibre précaire. »

Peindre en noir et blanc porte la marque du feu et de la cendre sur des objets ou des corps carbonisés, c'est introduire la disparition dans l'œuvre. Cela ne signifie pas la fin de l'art, ni des arts plastiques pour autant, ni ne justifie aucun négationnisme de l'art, malgré le geste iconoclaste de Rauschenberg qui décide d'effacer à la gomme un dessin donné par De Kooning, mais reflète la plus inimaginable disparition historique. Non seulement six millions de juifs (et non-juifs, tsiganes, noirs, homosexuels) sont morts, mais avec leur corps est parti en fumée leur nom ; toute trace et toute preuve qu'ils aient appartenu à l'humanité ont disparu, de même pour ces centaines de milliers de Japonais dont les corps irradiés par le souffle radioactif de la bombe disparurent de la surface de la terre. Devant l'assertion d'Adorno: «écrire un poème après Auschwitz est un acte de barbarie», affirmation qui nie à l'art toute contemporanéité, des artistes ont choisi de montrer l'irreprésentable en créant des «situations optiques pures» (Deleuze) illustrant l'expérience de la catastrophe (génocide) et de la disparition (holocauste) à laquelle est confronté l'humain.

Le monochrome noir minimaliste comme mystique de l'absence joue aussi sur un autre registre : la kénose du corps comme le corps crucifié du Christ qui se vide de sa substance. Avec le monochrome noir c'est le monde qui se vide de sa substance, qui glisse vers sa disparition que Reinhardt décrit comme des «évanescences noires. » Après Auschwitz et Hiroshima, nous ne pouvons qu'affronter une kénose nihiliste : «l'expérience de l'effroi est commandée par l'effrayante disparition. »

Mais l'art ne disparaît pas dans la disparition, c'est plutôt le sublime

qui y est délogé, remplacé par l'impoésie de l'existence. La bombe atomique promet un néant mort dénué de tout possible. L'atome noir est au monde moderne ce que la peste noire, la Grande destructrice, était au Moyen Âge.

L'utilisation du pigment noir à l'époque de la plus grande destruction montre l'effacement des traces de millions de disparus passés de la vie à trépas au seul «bon» vouloir de l'homme dans les camps de concentration allemands, dans les goulags soviétiques, les prisons latino-américaines, celles des pays de l'Est et de la Chine rouge. La haine entre humains est tenace.

La tentative existentielle de dire l'absurdité du monde ou l'éthique escarpée de lui trouver un sens. Sans doute la situation de l'homme au XXe siècle, démuni, amputé du monde, estampé de son destin, est-elle sans précédent dans l'histoire. Dans ce contexte son rapport à l'art va radicalement changer comme le prophétisait en 1812 Hegel dans son cours d'esthétique : " En général, dans le développement de chaque peuple, il arrive un moment où l'art ne suffit plus.

Dans les années 1950, l'art ne suffit plus à contenir les flots d'énergie d'une jeunesse meurtrie et désabusée. Nous parlons ici d'une génération qui a vingt ans dans les années 50 c'est-à-dire, les jeunes soldats lors de la deuxième grande guerre devenus jeunes adultes lors de la guerre de Corée, premier conflit visant à analyser les forces en présence dans le Bloc soviétique et Bloc capitaliste. Blousons noirs, beatniks et hippies furent des mouvements générationnels voués à une libération des individualités par la création de nouveaux cercles sociaux afin de constituer une entité protectrice de l'individu contre l'État.

La naturphilosophie, associée au mouvement romantique allemand au XIXe siècle, se veut la riposte à la vision mécaniste du monde. A partir des enseignements des traditions archaïques, des pratiques alchimistes et occultes, elle reprend à son compte le sentiment, l'intuition d'une solidarité entre l'homme et le monde. Enracinée autant dans la mystique que dans la poésie, l'originalité de la naturphilosophie se situe dans l'élaboration d'un concept métaphysique qui permet l'union de l'Orient et de l'Occident dans un même système de pensée, le même qui sera à l'origine du mouvement hippie des années 1960, soit un siècle plus tard. Les philosophes romantiques de la nature considèrent celle-ci à l'image du Tao chinois comme un Tout dont la dynamique repose sur le jeu des contraires comme dans le I-Ching, le livre des Transformations. N'oublions pas que c'est à la Renaissance que les premiers textes de philosophies chinoises entre en Europe via les caravanes de la route de la soie et que la naturphilosophie s'en inspira grandement.

Les philosophes romantiques de la nature considèrent celle-ci à l'image du Tao chinois comme un Tout dont la dynamique repose sur le jeu des contraires comme dans le I-Ching.. Goethe appela la polarité ce conflit perpétuel d'éléments à la fois opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originelle qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie.

«L'absolu, comme fondement ultime de tout ce qui est, s'énonce à la fois comme Esprit (Un) et comme Nature (Multiple) : ils l'expriment de façon équivalente. Chacun d'eux manifeste la polarité constitutive du tout : subjectivité/objectivité, liberté/nécessité, idéalité/réalité».

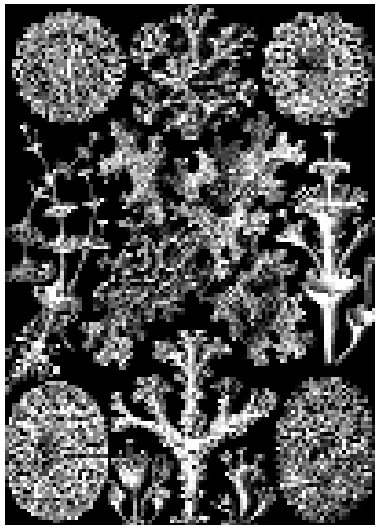
Selon Goethe, à nouveau dans *La Métamorphose des plantes*, «chacune des formes engendrées par la nature est une Gestalt (configuration) qui tout en étant particulière, différenciée de tous les autres, exprime de façon intégrale la totalité dont elle est la manifestation».

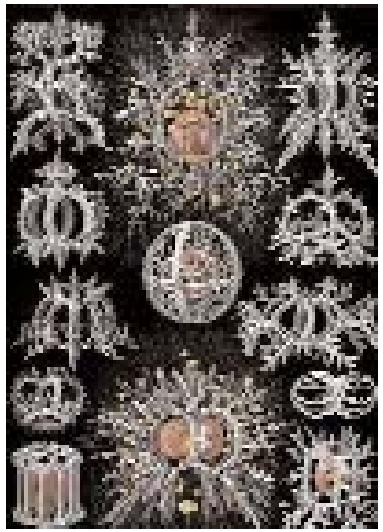
La perception de l'unité est une prémisse incontournable que les philosophes de la nature appliquent au monde extérieur, mais qui a sa source dans une expérience toute intérieure et proprement spirituelle : ce point de départ est celui des mystiques de tous les

temps, peu importe leur origine religieuse pour qui la donnée primitive est l'unité divine, d'où ils se sentent exclus et où ils aspirent à rentrer par la voie de l'illumination mystique. Tous les artistes romantiques, tous les penseurs naturalistes expliqueront que le processus du devenir terrestre et cosmique passe par un retour à l'unité perdue. La marche de la vie vers la réintégration est inévitable, la marche de l'homme vers l'harmonie retrouvée aussi.

L'expressionnisme est un mouvement idéaliste, romantique qui servira de catalyseur d'énergie pour une jeunesse en ébullition ; c'est la branche artistique de la «naturphilosophie» allemande qui déferla ensuite sur tout l'Occident jusqu'à la beat generation.

L'expressionnisme allemand comme courant artistique est contemporain d'un mouvement social de grande envergure : le jungendbewegung. En 1896, Hermann Hoffmann fonde une association d'étudiants, liée au Lycée de Steglitz et commence en 1898, ses premières randonnées de lycéens sur les bords du Rhin et excursions de quatre semaines dans les forêts de Bohème. Ces deux expéditions constituent une révolution dans le système éducatif de l'Allemagne. Hoffmann voulait mettre en contact la jeunesse avec la nature et les grands idéaux romantiques et idéalistes professés par les grands esprits de l'époque, parmi eux Rainer Maria Rilke, Nietzsche, Rimbaud, Hölderlin, Langbehn et surtout, le poète Hermann Hesse, futur (1946) prix Nobel de littérature, qui par ses écrits remet le vagabondage formateur à la mode du jour. Une idée simple germe: pour prendre la vie et le réel à bras le corps, la jeunesse ne peut pas rester prisonnière des cités enfumées de l'ère industrielle: elle doit sortir de cette cangue et partir en randonnée (mot magique en langue allemande: *wandern).* Cette pédagogie non conventionnelle, ces excursions deviennent les symboles d'une révolte générale contre l'ordre établi (école, industrie, administration, etc.). On y prêche une prospérité intérieure plutôt que matérialiste, une réforme des institutions sans révolution violente.





Épris des grandes sagas vikings, la jeunesse allemande s'inspira des récits héroïques de ces «glorieux aryens» du Nord pour élaborer un romantisme imprégné de passions obscures prônant une libération tout azimut de la vie familiale, scolaire et sociale.

Se souvenant des enthousiasmes révolutionnaires de 1848, le jeune allemand Karl Fischer 19 ans, plus conscient de cette révolte que Hoffmann, prend le relais de son aîné et fonda le premier mouvement de jeunesse (jungendbewegung) appelé les *wandervögel* : les «oiseaux migrateurs». Nous sommes en 1901, les «oiseaux migrateurs» refusent le mode de vie bourgeois traditionnel de l'ancien siècle. Les «oiseaux migrateurs», le nom l'indique, veulent voler de leurs propres ailes et sortir de leurs cages. Le caractère autoritaire de la société occidentale, la discipline sévère des écoles où l'on battait et torturait littéralement les élèves récalcitrants, l'atmosphère étouffant des conventions et du conformisme général entraînèrent les jeunes vers une attitude de protestation louable quoique idéaliste et un peu anarchique.

Fischer commence à rêver d'un *Jugendreich,* d'un règne de la jeunesse, affranchi de la tutelle des adultes et élabore une critique fondamentale de l'ordre établi, au nom d'une éthique de l'austérité (anti-consumériste). Fischer instaure une discipline plus militaire et

organise des excursions plus aventureuses. Ce culte de la jeunesse créera un nouvel ordre politique, l'«Ordre nouveau» (la Rochelle), inventera un vraie «Science allemande» (Heidegger)

Un tel mouvement n'aurait pu exister et surtout connaître autant de succès sans un prophète de haut niveau. Tel Jésus et ses disciples, Karl Fischer, (on l'appelle Führer et on le salue d'un «Heil») entraîna ses camarades dans de longues promenades où l'on découvrait les joies insoupçonnées des errances interdites (école buissonnière) au cours desquelles on admirait les ruines du passé comme signes visibles d'un temps révolu. On discutait des grands problèmes de l'heure, on s'entretenait des aspirations à la liberté et on chantait des hymnes révolutionnaires et des chansons populaires gaillardes et grivoises. «Pour la première fois dans l'histoire du monde la jeunesse se constitue en en groupe social et ce mouvement est indépendant des classes sociales, c'est plutôt une classe d'âge.» (Giesecke)

Le wandervogel s'inscrit dans un mouvement de révolte générale contre les effets sociaux et esthétiques de l'industrialisation de l'Europe. Cette contestation s'inspire du courant romantique (Hölderlin) et de la «naturphilosophie»

C'est au cours de randonnées dans les forêts et par l'entremises de chants méprisant la société bourgeoise et de récits exaltant l'anarchie naturelle, le «dérèglements des sens» et la venue salvatrice du «surhomme» que s'expriment le refus de cette jeunesse exaspérée et furieuse contre la culture des «vieux» et des parents. Ces premiers marginaux du siècle naissant propagèrent une énergie telle que soudainement, c'est toute la jeunesse qui retrouva les valeurs de la camaraderie virile, du retour à la nature vers la liberté primitive, chacun faisant ce qu'il lui plaisait où et quand cela lui plaisait. Ulcérés contre la religion de leur père et l'hypocrisie de toutes les générations antérieures, les «oiseaux migrateurs» veulent combattre la sainte Trinité bourgeoise : école, famille, église. Ils rejoignent ainsi la révolte des philosophes (Nietzsche, Bergson) et des poètes, (Hölderlin, Rimbaud,) et veulent renouer avec la tradition médiévale des *Vagantes,* des «escholiers pérégrinants».

Le mouvement typiquement allemand prit une expansion rapide jusqu'à son apogée en 1913 où des milliers, on parle de vingt-cinq mille adhérents, se réunirent pendant une semaine près de la ville de Kassel. Ce premier rassemblement de masse, ancêtre de nos festivals pop, permit à des jeunes de toutes classes sociales d'étudier, à travers différents comités, les problèmes politiques et moraux dans une orientation nettement pacifiste et laïque. On cite ce rassemblement comment le précurseur de la pensée écologique mondiale. Bien sûr, on pense à Porto Alegre, aux altermondialistes

et aux journées mondiales de la jeunesse catholique.

Portant des chapeaux extravagants et des vêtements peinturlurés de chiffres ésotériques et de slogan (Wild Frei - libre et sauvage), ces jeunes dadaïstes avant l'heure d'abord a-politiques comprennent promptement que seul un mouvement de jeunesse, dont les membres se renouvellent sans cesse de génération en génération – nouveauté perpétuelle - pourra réaliser la révolution permanente tant souhaitée, seule garante de liberté.

La naturphilosophie, associée au mouvement romantique au XIXe siècle, se veut la riposte à la vision mécaniste du monde. A partir

des enseignements des traditions archaïques, des pratiques alchimistes et occultes, elle reprend à son compte le sentiment, l'intuition d'une solidarité entre l'homme et le monde. Seule la poésie peut rendre tangible le mystère du vivant. Puisque la nature n'est plus pour nous qu'un poème en désordre, il revient au savant d'en rassembler les fragments épars ; au philosophe de les expliquer et au poète d'en reconstituer l'unité première.

Le wandervogel allemand est le père spirituel de la beat generation qui est loin d'être un mouvement spontané typiquement américain. Au contraire, tous sont issus de l'idéalisme romantique germanique. Un immigrant allemand, Bill Pester, s'installa en 1906 à Palm Canyon en Californie dans une hutte pour vivre un mode de vie en tout point identique à celui qui allait surgir au sein de la société américaine soixante ans plus tard. Un autre Allemand, Maximillian Sikinger, s'installa à Santa Monica Mountains à partir de 1935 pour inspirer les Américains à devenir des « nature boys » (des « garçons de la nature ») et fut très actif au sein du mouvement hippie.

Kerouac est le fils spirituel américain de wandervogel allemand : il est un « oiseau migrateur . » À la jeunesse américaine de l'après-guerre, Kerouac annonce l'existence d'un horizon neuf. Il suffit de faire l'expérience de la route. Or fait inédit pour la première fois le scénario de la régénération se déroule avec le dessein de conquérir et de maîtriser complètement le monde. Il ne s'agit plus de comprendre le monde pour «vivre» selon les rythmes de la nature mais de le transformer complètement pour la satisfaction immédiate de nos désirs.

Kerouac traverse une première fois l'Amérique à la recherche de son identité profonde. Il ne trouve que la forme désenchantée du réel: travailler pour survivre. N'étant pas issu de la bourgeoisie comme la plupart de ses amis, il passe l'essentiel de sa vie à attendre un mandat postal expédié par sa mère ou un chèque sur avance de son éditeur. Arrivé une première fois à Frisco, il est obligé de travailler comme flic privé. Le mythe de l'errance s'anéantit brutalement. Kerouac n'a pas envie de jouer à l'écrivain hollywoodien. Il aspire, lui, à la liberté qui est de faire ce qui lui plaît et non de travailler. Ainsi, il ne sera plus jamais un rêveur d'Amérique, mais un témoin qui s'efforce de raconter, le plus fidèlement possible, l'obscurité américaine. Il souhaitera fuir, disparaître même, aller voir ce que les gens font dans tout le pays. L'Ouest tant convoité, qui faisait tressaillir l'âme de l'écrivain, s'avère n'être que la fin du monde et non le début d'une aube nouvelle. Au bout de l'Amérique, acculé au Mur du Pacifique, il n'y a nulle part où aller. Kerouac est conscient que la terre promise n'existe pas. Il ne reste plus d'espace à parcourir; un mur se dresse entre l'écrivain et le mythe qu'il avait tenté de ranimer soit découvrir l'histoire de l'Amérique et vivre son mythe fondateur: la liberté individuelle. Mais l'Amérique est une fable basée sur le quasi génocide de toute la civilisation amérindienne, celle-là même qui représente encore aujourd'hui l'idéal de la naturphilosophie et bien sûr du mouvemment hippie.

Washington, 1947
L'atmosphère au Congrès est électrique, même orageux. Le Département d'État est vigoureusement pris à partie pour avoir financer «Présentation de l'art américain», une exposition d'art moderne. D'une violence inouïe, le député du Missouri Georges Dondero, dans un discourt enflammé, pourfend l'art moderne en ces termes : « le cubisme vise à détruire par le désordre établi. Le futurisme vise à détruire par le mythe de la machine. Le dadaïsme vise à détruire par le ridicule. L'expressionnisme vise à détruire par l'imitation des primitifs et des aliénés. L'abstractionnisme vise à détruire par le déclenchement de congestions cérébrales. Le surréalisme vise à détruire par la dénégation de la raison. » Un autre orateur alla même jusqu'à affirmer que « l'art abstrait était en réalité un code secret en images dessinant en réalité des cartes montrant avec précisions l'emplacement des fortifications stratégiques des États-Unis. »

Les artistes ultramodernes sont utilisés comme des outils par le Kremlin, voilà donc le faux constat qui entraîna l'Amérique dans

une chasse aux artistes communistes accusés d'être *unamerican*, non américain - l'insulte suprême aux États-Unis. Des artistes comme Jackson Pollock, Motherwell ou Rothko avaient, dans les années 1930, eu une production artistique et des positions politiquement engagées voire pour certains révolutionnaires. Pollock, par exemple, avait expérimenté la technique de la fresque de propagande aux cotés de Siqueiros. Le courant du réalisme social influencé par la Grande Dépression économique, a été dans les décennies 30 et 40 le mouvement majeur de contestation. Ce type de position ne pouvait être toléré pendant la guerre froide de l'après guerre. Excellent orateur, Dondero, ultra-conservateur d'extrême droite remporte la victoire lorsque que le Congrès adopte finalement l'annulation de l'exposition et la vente au rabais des œuvres pour renflouer les dépenses encourues par le gouvernement. Suite à cette résolution, le Département d'État émis une directive interdisant tout financement de l'État envers un artiste, membre du Parti au sympathisant communiste. La première tentative de l'OPC et de Drayton pour promouvoir l'art moderne américain en Europe est un échec, sans compter que toute l'avant-garde artistique américaine viscéralement anti-gouvernementale risquait de disparaître.

Publicité et propagande

L'adhésion des gens à des marques et des produits spécifiques est un effet superficiel et en constante variation, mais la conséquence concrète, durable et en apparence irréversible du règne publicitaire, c'est que la culture, les médias, les réseaux de communication, bref l'ensemble des représentations dans la société, se trouvent sous le joug du pouvoir économique et de l'idéologie qui le soutient.

L'argument populaire de la « liberté de choisir » ne touche donc pas toute la vérité de la publicité. Cette liberté n'a de sens que par rapport à l'impact probable de la publicité sur les esprits, où notre perception d'un produit ou d'une marque est influencée. La liberté individuelle à l'égard des tactiques de persuasion est en quelque sorte acquise, ou du moins toujours possible. Mais la liberté de la société par rapport à l'ensemble du dispositif publicitaire est impossible. Tel qu'on est libre de vivre en ville mais non de choisir ce que contient l'air qu'on respire, personne ne peut être libre face à ce qui s'est partout fixé à l'oxygène du social. On peut bien décider que la publicité ne nous dérange pas, qu'on a le choix de regarder ailleurs, mais il est impossible de s'affranchir de ce qui apparaît partout dans notre champ visuel.

Grâce à l'imagerie cérébrale, les neuroscientifiques ont récemment commencé à s'intéresser à l'effet de l'image de marque d'un produit sur nos cerveaux. Dans ce contexte, on se focalise sur le système de récompense, un ensemble de régions du cerveau reptilien très ancien. Ce système fait interagir émotions et prises de décision de telle sorte que ces dernières échappent à la rationalité pure. Il se révèle aussi très sensible à certains signaux de notre environnement qui peuvent influencer nos comportements même quand ils ne sont pas perçus consciemment.

Milan Kundera, dans son roman *L'Immortalité*, appela «l'imagologie», la création d'un système d'idéaux qui influence nos comportements, nos opinions politiques, notre foi religieuse et nos goûts esthétiques. La diffusion de cette nouvelle culture esthétique commande «un cri de guerre du clan» : le slogan.

«Le slogan a une fonction, qui est de persuader les masses, les faire acheter, les faire voter, les faire croire. Et sa nature découle directement de sa fonction.

D'origine gaélique, slogan vient de *Sluagh-ghairm* signifiant «cri de guerre du clan. » Les Anglais l'adoptèrent comme mot d'ordre électoral d'un parti et les Américains, lui ajoutèrent la fonction de devise commerciale.

La propagande ne quittera plus le domaine de l'art : propagande des mécènes, des élites marchandes, de la révolution française et propagande prolétarienne de la révolution bolchevique, propagande

Rothko

de Kooning

Gorky

Motherwell

des démocraties, des dictatures et, finalement, la propagande commerciale.

« En dépit des étiquettes, depuis 1930, l'art, sous tous les régimes, dans tous les pays, s'est confondu avec la propagande. » (Conio, 2003)

Truman considérait que l'art n'était pas innocent mais fortement imprégné de politique. Et ce président républicain, conservateur et anticommuniste, était tout aussi fortement attaché à des valeurs traditionnelles dans le domaine des arts. Dans les années 1950, certains représentants comme le député républicain Georges Dondero, qui symbolisait le fer de lance d'un anticommunisme qui ouvrira les portes du MacCarthysme, se firent les portes voix d'une Amérique traditionaliste et lobbyiste, déclarant dans de grands effets rhétoriques :

Cubism aims to destroy by designed disorder.
Futurism aims to destroy by the machine myth. . . .
Dadaism aims to destroy by ridicule.
Expressionism aims to destroy by aping the primitive and insane. . . .
Abstractionism aims to destroy by the creation of brainstorms.
Surrealism aims to destroy by the denial of reason.

The artists of the "isms" change their designations as often and as readily as the Communist front organizations. Léger and Duchamp are now in the United States to aid in the destruction of our standards and traditions. The former has been a contributor to the Communist cause in America; the latter is now fancied by the neurotics as a surrealist.

Effets qui se conclurent logiquement sur les artistes modernes dont l'histoire prend sa source dans les différents mouvements incriminés : Les artistes ultramodernes sont utilisés comme des outils par le Kremlin. Plusieurs artistes avaient, dans les années 1930, eu une production artistique et des positions politiquement engagées voire pour certains révolutionnaires. Ce type de position ne pouvait être toléré pendant la guerre froide des années 50. Mais en même temps, le Département d'État voulait que le monde entier sache que les États Unis n'étaient pas juste une nation de bagnoles, de boissons gazeuses et de stars hollywoodiennes. Pour y arriver, le Département d'État s'aperçut que la portée soit disant révolutionnaire de l'expressionnisme abstrait est insignifiante puisque le sujet de l'art abstrait est totalement abstrait ne représentant aucun contenu socio-politique visible et compréhensible pour la majorité des citoyens.

En raison d'une forte opposition intérieure – les membres du congrès n'auraient jamais voté ce soutien envers ce mouvement abstrait qui a été dans un premier temps, sous le maccarthysme, accusé d'être *unamerican*, non-américain - l'insulte suprême aux États-Unis. Le gouvernement fédéral ne pouvait donc pas publiquement assurer la promotion de ces artistes à l'étranger. Mais le gouvernement était face à une nécessité : la culture et particulièrement les arts plastiques représentaient un espace de lutte idéologique fort dont ne manquaient pas de se servir les Russes et leur réalisme soviétique. Et, malgré le désaccord esthétique, mais aussi social, qui pouvait exister entre les artistes de l'avant-garde et le gouvernement américain, l'art moderne représentait pour ce dernier une idéologie de la liberté. Il s'agissait de donner asile «politique» à l'art de l'avant garde désavoué par le régime stalinien. En faisant l'acquisition des œuvres de Kandinsky, de Malevitch, le MoMA positionnait l'Amérique comme terre d'accueil et de liberté. Ainsi se partageait la tâche : le FBI via la Commission des activités anti-américaines se donnait comme mission de combattre les artistes pro-communistes sur le terrain américain tandis que la CIA faisait la promotion des œuvres de ces mêmes artistes à l'étranger pour contrer la stratégie de «combat de la culture» développée par le Kremlin.

« that abstract painting was an ideal propaganda tool. It was avant-garde, the product of an advanced civilization. In contrast to Soviet

painting, it was neither representational nor didactic. It could be understood as pure painting—art absorbed by its own possibilities, experiments in color and form. Or it could be understood as pure expression—a “school” in which every artist had a unique signature. A Pollock looked nothing like a Rothko, which looked nothing like a Gorky or a Kline. Either way, Abstract Expressionism stood for autonomy: the autonomy of art, freed from its obligation to represent the world, or the freedom of the individual—just the principles that the United States was defending in the worldwide struggle.»

Or il n’y a pas plus américain que le peintre Jackson Pollock qui est l’incarnation de la liberté et de l’individualisme. Né dans un ranch au Wyoming, sortant tout droit du Far West, Pollock qui n’a jamais monté à cheval, fit son entrée sur la scène new-yorkaise en cow-boy grossier, jurant et buvant comme un trou, exactement le stéréotype recherché par ceux qui cherchaient à promouvoir un peintre typiquement américain venant concurrencé l’influence européenne. C’est pourquoi le Moma, un des plus grands musées privés des États-Unis, prend en charge la promotion de l’expressionnisme abstrait comme un art américain à portée internationale avec des adeptes comme de Kooning, Rothko, Gorky, Kline, tous issus de l’immigration européenne avec comme chef de fil un yankee comme Jackson Pollock.

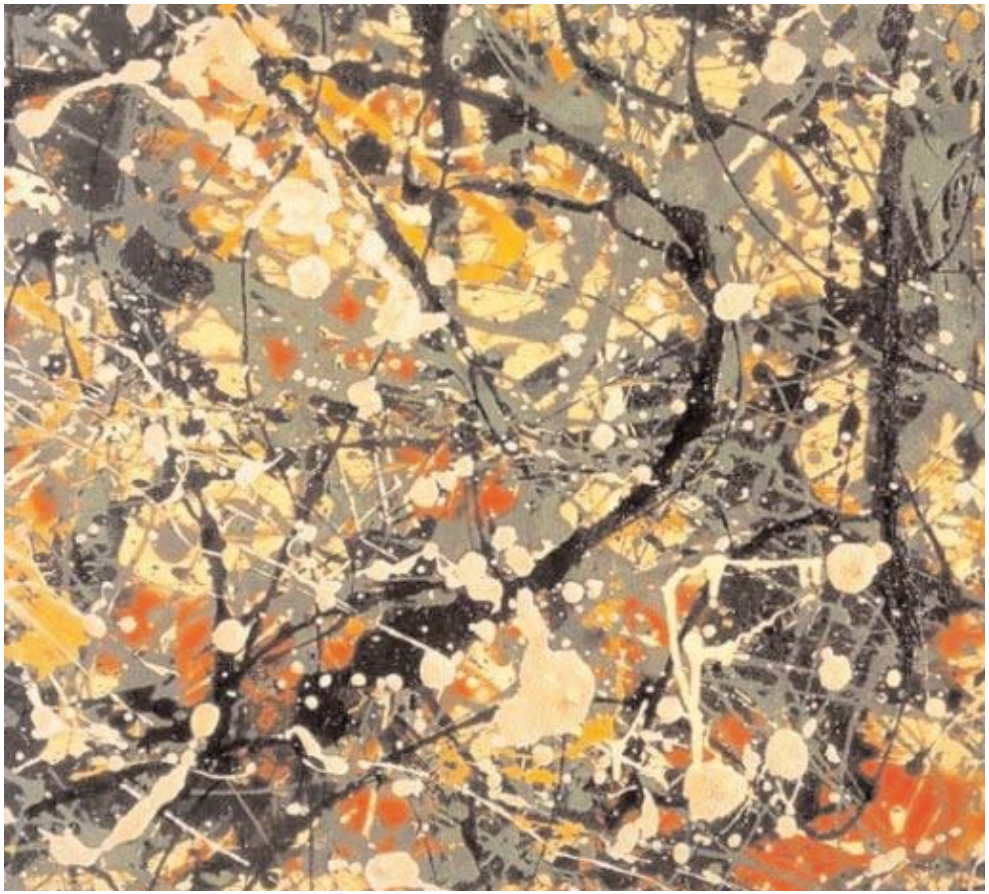
La CIA s’est tournée vers le secteur privé à savoir le Musée d’Art Moderne et son co-fondateur, Nelson Rockfeller, qui considérait l’expressionnisme abstrait et plus tard le pop art comme la ’peinture de la libre entreprise’, qui défendrait et ferait la promotion de l’avant-garde comme modèle de la liberté américaine. En effet, aux États-Unis la plupart des musées et des collections d’art sont « privés. » Il était donc plus intéressant pour les dirigeants américains d’accorder un soutien à ces musées et fondations privées, ces musées et fondations ayant déjà l’habitude de soutenir l’expressionnisme abstrait. La CIA et ses alliés au Musée d’Art Moderne de la ville de New-York ont versé d’énormes quantités d’argent pour promouvoir la peinture et les peintres expressionnistes abstraits comme antidote aux formes d’art ayant un contenu social.

Rencontre Drayton-Rockefeller au MoMa.
Autour de l’immense table art-déco situé dans les locaux du président du conseil d’administration du musée d’art moderne de New York, une panoplie de puissants et de nantis, la crème de l’aristocratie financière, écoute religieusement Nelson Rockefeller, magnat du pétrole et amateur d’art exceptionnel. Sa mère Abby fonda elle-même l’illustre musée new-yorkais en 1929 et fut la première institution américaine à acquérir et présenter les œuvres de l’art abstrait européen et même russe. En faisant l’acquisition des œuvres de Kandinsky, de Malevitch, le MoMA positionnait l’Amérique comme terre d’accueil et de liberté. L’acquisition de *Carré blanc sur fond blanc* du Russe Malevitch présenté depuis 1930 sur les cimaises fit énormément jaser à l’époque et en scandalisa plus d’un.

Devant le gratin de la société américaine, William Paley, actuellement à la Congress Cigar Compagny, était aussi un autre administrateur (trustee) du musée avec des relations étroites dans le milieu des services secrets. Ami personnel d’Allen Dulles, Paley permit à CBS, le réseau qu’il possédait, de servir de couverture à des employés de la CIA, grâce à un arrangement similaire à celui autorisé par Henri Luce dans son empire Time-Life (Luce a aussi été administrateur du MoMA et comme par hasard c’est en faisant la page centrale de Time-Life que Pollock acquiert une renommée internationale).

Ainsi vont les noms, ainsi vont les liens. Par exemple, Joseph Verner Reed était administrateur du MoMA en même temps qu’il était administrateur à la Farfield Foundation. Tout comme Gardner Cowles. Tout comme Julien Fleischmann. Tout comme Cass Canfield. Oveta Culp Hobby, un des membres fondateurs du MoMA, siégea au bureau du Comité pour l’Europe Libre, et permit l’utilisation de sa fondation familiale pour renseigner la CIA. (...) Avant de rejoindre la CIA, Tom (Braden) avait aussi travaillé pour

Nelson Rockefeller en tant que secrétaire exécutif du Musée d'art



moderne entre 1947 et 1949. » Rockefeller pour suit son laïus :
– Vous connaissez tous mon intérêt pour l'art moderne, principalement l'expressionnisme abstrait que je considère comme l'art de la liberté en pays démocratique. C'est un art d'une spontanéité inouïe ……, l'antithèse du réalisme socialiste, art figuratif à fort message idéologique. C'est un art qui exprime un contenu abstrait, apolitique que l'URSS abhorre et pourtant, paradoxe de l'histoire, nos élites politiques n'y voient qu'un complot communiste proféré par des gauchistes anti-américains. Dois-je vous rappeler, que l'an dernier l'exposition «Présentation de l'art américain» financée par le Département d'État qui devait parcourir les grandes capitales américaines, fut stoppée sur ordre du Congrès où elle fut dénoncée comme subversive. Jamais je n'aurais entendu autant d'incuries aussi intellectuellement malhonnêtes, du vrai délire paranoïaque du député républicain du Missouri George Dondero pour qui l'art moderne est une conspiration pour affaiblir l'Amérique. Au contraire, je donne mon soutien indéfectible aux artistes contemporains. – Que serait Venise sans le Tintoret, Florence sans Giotto, Rome sans Michael Ange, les artistes progressistes ont toujours eu besoin de subsides de mécènes éclairées et sans eux, l'humanité serait privée des plus grands chefs d'œuvres réalisés par l'esprit humain. Pas de David à Florence, pas de chapelle Sixtine au Vatican, pas de Joconde à Paris. J'ai besoin de mécènes pour réaliser le grand rêve de donner à l'Amérique un art qui lui ressemble et dont New York serait la capitale.

Nous devons réagir énergiquement n'est-ce pas Tom dit-il en se retournant vers Tom Braden, directeur des acquisitions au MoMA politiquement d'investissement qui s'apprête à annoncer les nouvelles politiques de vente et d'acquisition du MoMA – « Nous devons mettre sur pied une politique de désinvestissement des oeuvres "mineures" du XIXe siècle afin de pouvoir acquérir des "pièces majeures" du XXe siècle. » Et Rockefeller de continuer. - Non seulement, nous allons acquérir de l'expressionnisme abstrait mais vous allez tous vous y mettent en toisant l'assistance de multimillionnaires. Passez des commandes à vos courtiers, dénichez des toiles que vous apprécierez, achetez-les et je vous garantis un retour sur investissement qui dépassera vos plus avaricieuses attentes spéculatives. Toutes ces toiles formeront le fond de commerce nécessaire pour monter plusieurs expositions de front qui sillonneront les grandes capitales européennes et sud-américaines.

Le but premier étant de créer un art de la libre entreprise à partir de l'expressionnisme, art dégénéré selon les nazis et l'abstraction des avants gardes russes condamnés par Staline. Un mélange de Kandinsky, Malevitch, Rodchenko, d'abstraction tous haïs par Staline. On choisit le critique Greenberg comme agent double pour faire la promotion par articles et livres traitant de l'expressionnisme abstrait

Arshile Gorky vient de se suicider en 1948, CIA décide d'introduire sur le marché de l'art deux faux Gorky en noir et blanc et un testament qui sera publié avec les œuvres dans Time-Life. Ce scoop publicitaire lance un coup spéculatif sans précédent toutes les institutions philanthropiques, les musées, les fondations culturelles en Occident se mettent à acquérir des toiles américaines pour en faire gonfler les prix. La vente des œuvres permet à la CIA de financer ses opérations de promotion de l'expressionnisme abstrait dans le monde.

Un autre article dans Time-Life devint un fabuleux coup publicitaire qui propulsa bien sûr Pollock mais tous ses confrères paumés et pauvres qui du jour au lendemain virent la vente de leurs œuvres augmentée et leurs cotes grimpées.

Drayton n'a pas traîné les pieds en moins d'un an. Appliquant à la lettre la doctrine Truman qui demande rien de moins que l'endiguement «pacifique» de la vague communiste partout où les pays libres se sentent menacés. Essentiellement idéologique, cette confrontation entre ces deux systèmes à vision universaliste sera gagnée par celui qui aura développé le réseau de propagande et de déstabilisation le plus performant. Dans le plus grand secret, l'Office of policy coordination (OPC) fut créée en juin 1948 au sein de la CIA pour coordonner toutes les actions clandestines et subversives américaines. Depuis cette date, la CIA prit l'art très au sérieux.

La CIA donne une liste au MOMA d'artistes à promouvoir : Pollock, Gorky, Kline, de Kooning majoritairement des exilés européens. On veut ainsi démontrer que New York est le centre de convergence du modernisme internationale où les danseurs, sculpteurs, musiciens, peintres, acteurs de toutes origines nationales sont ici réunis pour imaginer leur art en toute liberté. On mit ainsi à contribution le fabuleux système des fondations comme passeurs pour injecter de l'argent dans divers groupes culturels, des festivals, des orchestres symphoniques, des revues littéraires et de cultures savantes.

La CIA poussa l'audace jusqu'à posséder sa propre fondation, la fondation Farfield qui «offrait son aide à tous organismes dont les programmes tendaient à renforcer les liens culturels qui unissent les nations du monde libre». Plus de cent soixante-dix fondations sont connues pour avoir sciemment participé au cover up de la propagande culturelle américaine dans le monde dans le but avoué de «gagner la troisième guerre mondiale sans avoir à combattre». Cette troisième guerre appelée «guerre psychologique» par les agents de la CIA commande la mise au point d'un système qui justifie «un ensemble de principes pour les aspirations de l'homme» et qui embrasse «tous les domaines des intérêts de l'homme, de l'anthropologie et de la création artistique à la sociologie et la méthodologie scientifique.» Pour ce faire, il était évident qu'il fallait convaincre les artistes, écrivains, philosophes et hommes de science de s'engager dans la lutte idéologique.

- Savez-vous que lorsqu'il est bourré c'est à dire tout le temps, Pollock se paie des bières et du bourbon en échange de toiles, ce sont des croûtes ratées plus que tout autre chose. Mais on s'enfout, c'est la signature qui compte me lance Drayton.
- Pollock ne bradera jamais ainsi d'œuvres majeurs !
- Alors je propose d'y aller carrément dans la production de faux de grandes dimensions donc de grandes valeurs que nous présenterons à Pollock pour les authentifier. Il reconnaîtra la falsification mais les aura tenu entre ses mains y laissant ses empreintes digitales. Nous les conservons à l'abri jusqu'à sa mort et les mettons en vente chez Sotherby's comme d'authentiques Pollock qui nous rapporteront des dizaines de millions qui couvriront le coût de notre opération. Les toiles du XIXe siècle ont servi à acheter et promouvoir l'expressionnisme abstrait. Les toiles de Pollock serviront à financer l'achat des toiles du pop art, le prochain coup spéculatif.

Des expositions grassement financées furent organisées dans toute l'Europe ; les critiques d'art furent mobilisés, et les magazines d'art subventionnés par la CIA ont pondu des articles remplis de louanges insipides. En 1952, le MoMA organise un programme international

de diffusion mondiale de l'expressionnisme abstrait. Le MoMA avait notamment produit « 19 expositions de peinture américaine contemporaine qui furent montrées dans un grand circuit en Amérique Latine. Le programme international du MOMA produisait ainsi, dans différentes capitales du monde (Londres, Sao Paulo, Paris…), des expositions d'art contemporain américain et, au demeurant, principalement de l'Expressionnisme Abstrait. Le musée, en assumant ainsi un caractère quasi officiel, assumait, de fait, la représentation américaine là où les autres nations étaient représentées par des supports gouvernementaux aux expositions.

L'exemple le plus flagrant, est le refus du Département d'État de prendre la responsabilité du pavillon américain durant les Biennales de Venise entre 1954 et 1962. La gestion de ce pavillon national fut donc confiée au MoMA avec l'argent de la CIA. Pour ce faire, le musée de New York rachète le pavillon américain de la Biennale de Venise qu'il gère entre 1954 et 1962 pour faire connaître les artistes américains parmi lesquels les représentants de l'expressionnisme abstraits figurent en bonne place. Cet exemple est révélateur : le gouvernement fédéral n'aura presque jamais géré le pavillon américain de la plus importante exposition d'art contemporain mondiale, cédant cette responsabilité aux grands musées, aux galeries des universités ou aux grandes fondations. Le Moma, musée indépendant privé a donc joué un rôle central pour la diffusion de l'art moderne, assumant de fait une mission d'intérêt général pour les États-Unis au moment où le gouvernement américain ne pouvait pas le faire lui-même à cause des parlementaires hostiles du Congrès. C'est aussi le refus d'afficher face à l'URSS tout art officiel et garantir aux créateurs américains une totale liberté.

Ensuite, « dans le but de soutenir l'exposition the Youg Painters, de nombreuses donations furent faites au MoMA par la Fondation Fairfield, notamment 20,000 $ donnés à son International Council en 1959 afin de fournir des livres d'art moderne aux lecteurs polonais. Il a été établi, à partir des registres de la Fondation Fairfield, que ces fonds provenaient de la CIA.

De la même manière en 1960, ouvrit, au Musée des Arts Décoratifs de Paris, une exposition appelée Antagonisme. Dans cette exposition on retrouvait, entre autres, Sam Francis, Jackson Pollock, Mark Rothko, Mark Tobey… Cette exposition avait été orchestrée par la CIA et présentée en partie à Vienne pour faire contrepoids au festival des jeunesses communistes qui avait lieu l'année précédente. Cette exposition avait coûté à la CIA 15 365,000 $ mais pour sa version augmentée à Paris 10 000,000 $ de plus furent injectés par la CIA via la Fondation Hoblitzelle.

La collaboration entre les deux organismes se faisait à travers un système dans lequel la CIA finançait des fondations privées, qui, à leur tour, redistribuaient l'argent à des institutions comme le MoMA, sur le conseil de responsables de la CIA via l'Office of policy coordination (OPC.) L'OPC créé en juin 1948 au sein de la CIA coordonnait toutes les actions clandestines et subversives américaines. Il finança la promotion de toutes sortes de créations artistiques et d'activités culturelles en organisant entre 1950 et 1967 une série de "Congrès pour la liberté culturelle. "Sa tâche consistait à séduire les intelligentsias occidentales, demeurées longtemps sous le charme du marxisme et du communisme, pour leur faire adopter progressivement une attitude plus accommodante vis-à-vis des façons d'agir américaines".

La culture est ici clairement instrumentalisée. Mais là encore, la technique n'est pas nouvelle. L'approche globale est en revanche assez similaire aux bonnes vieilles pratiques du réalisme socialiste et sa glorification du régime soviétique. L'alliance entre la CIA et les musées et fondations culturelles cherchait en effet à donner une image propre des États-Unis comme modèle de liberté et à détourner l'attention des exactions, crimes et autres invasions qu'il pouvait commettre par ailleurs.

Drayton ne répondait jamais à mes rapports mais il me faisait le plus beau des compliments lorsque je voyais mes recommandations devenir concrètement actives sur le terrain. Tout à coup, les

expositions des expressionnismes abstraits et les concerts de jazz se multiplièrent en Europe et en Amérique du sud. Visiblement il avait trouvé comment contourner les rouages administratifs pour financer cette opération sans impliquer le gouvernement et surtout indisposer le président Truman, républicain conservateur et anticommuniste et tout aussi fortement attaché à des valeurs traditionnelles dans le domaine des arts.

À chaque quinzaine, je me présentais à la bibliothèque du consulat canadien où l'on me remettait discrètement mon chèque de paye et ma correspondance. J'en profitais pour lire quelques journaux canadiens-français, question de garder contact avec mon alma mater, lorsque je tombai soudain sur ce titre d'un quotidien de Montréal « Les Automatistes annoncent la décadence chrétienne et prophétisent l'avènement du régime de l'instinct. » Intrigué, j'y apprends qu'un manifeste appelé Refus global d'un peintre nommé Paul-Émile Borduas venait d'être lancé. Je quitte le consulat avec l'idée d'en apprendre plus sur les automatistes et de lire bientôt ce manifeste dont j'ai commandé un exemplaire à Mithra Édition – drôle de nom, pensais-je - via le service bibliothécaire du consulat.

En attendant de recevoir ma copie du Refus global, je décidai d'appeler à Ottawa. Selon les discussions avec mon contact au ministère des affaires extérieures la parution du manifeste est très mal vu. Le discours virulent du Refus global contre les institutions religieuses et politiques, critiquant les élites intellectuelles et financières et les chefs des mouvements prolétaires comme autant de traîtres envers la nation canadienne-française indispose grandement le gouvernement. Comme aux États-Unis, des voix s'élevèrent pour contrer cet art tendancieusement socialiste et surtout franco-nationaliste. Le projet artistique que le Canada veut promouvoir c'est le Groupe des Sept, une des icônes du nationalisme canadien au même titre que la police montée. Dans ce contexte, les artistes du Groupe des Sept ont été décrits plutôt comme de sages boy-scouts peignant la nature dans un style figuratif transcendantaliste et environnementaliste, alors que les automatistes montréalais sont perçus comme les délinquants téméraires de l'abstraction.

Contrairement au contexte états-unien qui bénéficiait, dès les années 1930, de programmes gouvernementaux d'aide aux artistes et d'un marché soutenu par un réseau de mécènes, les artistes francophones se sont trouvés marginalisés et censurés par les impératifs de sauvegarde des intérêts collectifs du Canada anglais. Mais ces pressions exercées par les politiques conservatrices ont contribué néanmoins à renforcer l'appétit d'affranchissement des artistes francophones. En réaction au contexte de censure, les Automatistes ont récupéré les paramètres surréalistes de l'écriture automatiste, de la même manière que leurs homologues états-uniens.

Je fis immédiatement rapport à Drayton qu'à à mon grand étonnement, je dois conclure que les artistes canadiens les plus susceptibles de participer au combat culturel états-unien contre les soviets est sans contredit l'École automatiste de Montréal. J'étais loin de me douter que quelques années plus tard, je découvrirai que la CIA suite à mes recommandations, a mis au monde le Moïse du nationalisme indépendantiste franco-canadien : Paul-Émile Borduas.

La rencontre entre Borduas et la beat generation se transforma en relation d'amour-haine, l'intellectuel et sage Borduas étant incapable de supporter l'attitude scandaleuse (sexe, drogue, alcool) et les multiples déviances (criminalité, errance, névrose) des beatniks. Cette relation devint si sulfureuse qu'elle dégénéra en bataille lorsque Borduas dût mettre à la porte de son atelier Kerouac, de Kooning et Pollock complètement saouls. Le concept de domination de l'instinct sur l'intellect, le règne de «l'élan vital» si cher à Borduas est transformé par les beatniks en beuveries, bagarres et orgies. Borduas le prit très mal. Appelée sur les lieux pour désordre public, la police de New York procéda au contrôle d'identité de Borduas. Étant citoyen canadien, une demande de renseignements supplémentaires (nous sommes en plein maccarthysme) fut demandée au consulat canadien à New York. La présence de l'anarchiste Borduas sur la scène de l'art moderne international

agaçaient de plus en plus le gouvernement canadien. Les services secrets canadiens contactent la Commission des activités anti-américaines en pleine croisade maccarthyste et laissent coulés des informations sur le manifeste anarchiste de Borduas.

Suite à ces informations, le FBI, le bras armé du maccarthysme, enquêtant sur le milieu artistique, trouva une traduction anglaise du manifeste du *Refus global* entre les mains de Allan Ginsberg. Le FBI accusa Borduas d'incitation à l'anarchie et la Commission le déclara *unamerican* et exigea que Borduas quitte le territoire américain. En septembre 1955 il s'embarqua pour la France et s'installa au logis-atelier du 19 Rousselet, 8e arrondissement de Paris.

Le 22 février 1960, le peintre s'éteint à Paris dans son atelier, victime d'un malaise cardiaque. A côté du lit, sur un chevalet trône *Composition 69* ... Son testament ? *Composition 69*, ce dernier tableau à vie caractérisé par un dépouillement extrême est typique de l'expressionnisme abstrait, à rapprocher du travail de Ad Reinhardt sans la pureté radicale de son monochrome noir. Un critique américain allant même jusqu'à coiffer Borduas du titre de «premier expressionniste abstrait canadien de réputation internationale. » La peinture aura été la seule patrie que Borduas revendiquera : « Et puis j'ai goûté au départ à la volupté d'être sans racines, qui devait me conduire ici. Au fond l'élément du monde qui me demeure le plus permanent, le seul peut-être, c'est la peinture, la peinture physique, la matière, la pâte. C'est là mon sol natal, c'est ma terre. Sans elle je suis déraciné. Avec elle, que je sois à Paris ou ailleurs, peu importe – je suis chez moi. »

Lors d'un meeting avec Drayton, il me demande illico de lui suggérer un peintre remplaçant Borduas. Je décide de favoriser l'artiste canadien Riopelle qui aime la célébrité, les belles voitures.

À la fin des années 1960, tandis que la CIA et le MoMa commencent à faire la promotion du Pop art pour ces tableaux hautement favorables aux valeurs américaines, tandis que J.Edgard Hoover, directeur du FBI lance le programme *Cointelpro,* un projet secret visant à détruire tous les mouvements gauchistes autant d'émancipation personnelle (psychédélisme, orientalisme, etc.) que sociale (pacifisme, féminisme, afro-américanisme) regroupés sous le vocable de Nouvelle Gauche (New Left).

Hoover utilise les méthodes éprouvées pendant des décennies contre les organisations communistes et socialistes américaines : écoute électronique illégale, délation, désinformation, infiltration.

L'air de l'Amérique devient sulfureux. Les gaz lacrymogènes envahissent de plus en plus les campus américains. L'opposition à la guerre du Vietnam fait boule de neige.

Puisque les artistes représentent un danger potentiel de déstabilisation sociale donc forcément économique les grandes entreprises doivent réagir pour en combattre l'influence non pas en les dénigrant mais au contraire en achetant leurs œuvres pour les retirer de la vue du public et les enfouir dans des voûtes tout en spéculant sur elles sur le marché de l'art où en s'en servant au contraire comme stratégie de marketing; phénomène que l'on a appelé le corporate art.

Le capitaliste néo-libérale a très bien saisi ce que l'œuvre d'art peut apporter à la stratégie de communication sociale d'une entreprise. On retrouve ainsi des Mona Lisa sur des emballages de fromage, des bobines de fil, des serviettes de bain, il en est ainsi des sculptures gréco-romaines en faux marbre des jardins de banlieues. Voilà pour la récupération des oeuvres d'art académiques libres de droit. Il en est autrement pour l'art contemporain qui suscite une stratégie de marketing bien particulière : la collection d'entreprises.

Le *corporate art* associé au mécénat d'entreprise vient boucler la boucle : au début du siècle dernier, si l'art s'inspirait des procédés publicitaires, il est aujourd'hui indéniable que l'art est bel et bien devenu lui-même publicité au profit de l'image de marque des entreprises.

«Obèse et triomphant, insigne du pouvoir économique, le corporate art n'est plus cet art de musée référencé et moderniste, mais un nouvel académisme artistico-publicitaire. (…) Le devenir publicitaire du monde de l'art et l'enjeu que l'art représente pour le monde économique manifestent un rapprochement des paradigmes : celui de la visibilité et de la créativité – ou si l'on veut, le lien qui unit secrètement et depuis longtemps peut-être l'innovation artistique et la production industrielle et marchande».

L'œuvre d'art est donc irrémédiablement détourné vers le «corporate image», l'image corporative donnant une connotation symbolique particulière de l'entreprise comme s'il s'agissait d'amulettes ou de reliques investies de pouvoirs magiques et même religieux. Effet encore plus spectaculaire lorsque viennent s'y greffer les vedettes populaires comme icônes publicitaires, sorte d'investiture sacrée où le mythe factice cherche alliance avec le mythe authentique. L'imagogie mène ainsi à la myhtagogie conférant une valeur mythique à des éléments, à des institutions, à des personnages auxquels cette valeur ne convient pas. Ce détournement de la valeur mythique vers le faux mythe est ce que nous appelons le «mythe-kitsch». (Dorfles Gillo, Le kitsch)

Nous n'assistons pas à la «fin de l'art» mais plutôt à la déconstruction du mysticisme esthétique de l'art pour l'art comme religion dont l'idéal était placé au-dessus de la nature et de la vie et sa récupération totale par le capitalisme néo-libéral.

« Cette destinée est mystérieuse pour nous car nous ne comprenons pas pourquoi les bisons sont tous massacrés, les chevaux sauvages domestiqués, les lieux secrets de la forêt lourds de l'odeur de tant d'hommes, et la vue des belles collines souillée par des fils de fer qui parlent. Où sont les fourrés profonds ? Disparus. Où est l'aigle ? Disparu. C'est la fin de la vie et le commencement de la survivance. »
Déclaration du chef indien Seattle au président des États-Unis (1894).

Tout est devenu plat, unidimensionnel constate le jeune Herbert Marcuse qui appréciait déjà — bien avant la génération beat — les randonnées et les feux de bois des Wandervögel. Peu d'hommes auront à ce point affronté la diversité et le tragique d'un siècle — l'« âge des extrêmes » selon l'historien anglais Eric Hobsbawm — qui commence, pour l'apprenti philosophe, par la lecture de Marx et la rencontre avec la phénoménologie et l'enseignement de Husserl. Marcuse atteint rapidement la renommée avec Eros et Civilisation (1955, critique de la psychanalyse américaine) et, enfin, de L'Homme unidimensionnel (1964, critique des sociétés industrielles avancées).

Ces ouvrages lui permettront d'obtenir une chaire à Brandeis puis à San Diego et feront de lui — surtout le dernier — le maître à penser de la jeune génération. Le maître de San Diego fut de tous les combats de la nouvelle gauche

Il avance que ce qu'il appelle la « société industrielle avancée » crée des besoins illusoires (false needs) qui permettent d'intégrer les individus au système de production et de consommation par le truchement des mass media, de la publicité et de la morale. La conséquence en est un univers de pensée et de comportement « unidimensionnel», au sein duquel l'esprit critique ou les comportements anti-systémiques sont progressivement écartés.

Mise au point par les ingénieurs sociaux américains des années 20, la « manufacture du consentement », cette technologie répertoriée comme machine à endoctriner, réussit à sévir ici et maintenant, partout et nulle part, des sphères les plus intimes de l'ego jusqu'à celles qui impliquent la mobilisation de masses humaines de très grandes dimensions.

À l'encontre de ce climat ambiant, Marcuse se fait le champion d'une « négation intégrale » (great refusal), seule opposition jugée par lui adéquate aux méthodes de contrôle de la pensée en cours.

Marcuse met de surcroît en valeur la force non-intégrée des minorités,

des outsiders, et des intelligentsias radicales, dans l'espoir de nourrir la pensée critique d'opposition.

Il soutient Angela Davis, militante communiste qui défend les droits des noirs aux États-Unis tout comme auparavant les figures de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, qui sont assassinés en 1919 sur ordres du gouvernement social-démocrate. Elle subit la prison et dénonce l'enfer carcéral avec ses « goulags de la démocratie ». Herbert Marcuse soutien également Rudolp Barho un syndicaliste qui dénonce la répression en RDA et attaque l'imposture du socialisme réellement existant.

Il apparaît comme le philosophe de l'émancipation et de la révolution pour le bonheur individuel et collectif. Il valorise l'utopie et l'imagination contre l'étouffoir conformiste de la civilisation marchande.

La satisfaction immédiate des désirs ne fait que stimuler de nouveaux besoins. Ensuite, cet hédonisme marchand semble centré sur l'individu et non sur la construction de véritables relations humaines.

Dans les sociétés industrielles avancées, Marcuse affirme que l'appareil de production est totalitaire, en ce sans qu'il détermine les activités, les attitudes et les aptitudes qu'implique la vie sociale. Elle définit et régule aussi les aspirations et les besoins individuels. Ainsi, la création de faux besoins et le contrôle de ces mêmes besoins ont pour corollaire la disparition de la frontière vie privée/vie publique : seul le consommateur demeure. C'est cette unique condition ontologique que Marcuse nomme "unidimensionnelle".

Les protestations, intégrées au système, ne sont plus négatives, elles ont pour fonction de justifier le statu quo. Cette négation de la critique est une négation de la transcendance, qui est une aspiration fondamentale de l'homme. Le système social est statique, dans une logique d'enfermement. Les sociétés modernes sont des "sociétés closes" qui intègrent toutes les dimensions de l'existence humaine, privée et publique.

La démocratie, sous l'apparence de la liberté d'expression, "étouffe les forces révolutionnaires par de nouvelles formes de contrôle total". La protestation devient ainsi vaine, puisque la société est non-explosive, puisque la pensée est à la merci des pouvoirs.

Dans Éros et civilisation, Herbert Marcuse distingue le principe de réalité et le principe de plaisir comme deux principes opposés de fonctionnement mental. Il distingue également Éros (qui incarne la sexualité, la sensualité et la vie) de Thanatos (la destruction et la mort). Le philosophe observe également une nouvelle forme de répression : Le « principe de rendement ».

L'homme unidimensionnel est anesthésié par la maîtrise de ses besoins. Herbert Marcuse explique que la standardisation des pensées et des modes de vie passe par l'induction de faux besoins, aux effets néfastes (pénibilité, agressivité, misère, injustice), imposés par les intérêts sociaux. Ce phénomène résulte plus précisément de l'impératif de consommation : la publicité pousse à l'achat et les modes entretiennent l'obsolescence programmée des produits. Les entreprises créent donc artificiellement les besoins des individus pour vendre davantage. Or, cette logique demande de travailler plus que le nécessaire, de telle sorte que la rationalisation du travail est encore accrue, au point qu'il devient abrutissant et contribue à la standardisation des esprits.

Ces individus qui pourraient être libres, il faut les contrôler. Ils sont potentiellement libres, mais factuellement asservis au principe du rendement

Herbert Marcuse porte un jugement sévère sur le mouvement ouvrier. Il estime, à juste titre que les partis et les syndicats sont intégrés à la société marchande. Ils ne demandent que des aménagements sans remettre en cause l'exploitation et l'aliénation. Ce constat lucide débouche vers une posture de résignation.

Le refoulement des désirs définit la répression psychique. La soumission de l'individu aux contraintes sociales et d'inhibition dans son existence apparaît comme une répression culturelle et sociale. Le philosophe insiste surtout sur cette seconde forme de répression. Une nouvelle société doit se fonder sur la construction d'un autre principe de réalité aussi peu répressif que possible. Cette nouvelle société doit laisser libre court au principe de plaisir.

Montréal

L'école était un problème important pour moi pendant que je grandissais. J'ai été confronté à de graves difficultés avec mes études et j'ai fini par détester l'école.

Un de mes principaux problèmes à l'école était les relations avec les pairs. Je n'arrivais pas à acquérir d'aptitudes sociales et mes pairs remarquaient que j'avais du retard. Mes maniérismes étaient étranges, alors on m'imitait toujours, et parce que j'avais de la difficulté à l'école, mes pairs pensaient que j'étais stupide. J'avais des intérêts excentriques et on me trouvait bizarre.

Pendant l'école primaire, je n'avais aucun désir de socialiser avec les autres enfants. Quand les gens m'appelaient, je ne leur répondais pas ou j'allais me cacher quelque part.

J'étais intimidé par la responsabilité de divertir d'autres personnes et j'avais besoin de temps et d'espace pour moi. Je préférais dessiner ou vivre dans mon monde inventé. J'aime beaucoup rêver tout éveillé depuis que je suis un enfant. Je me suis créé un monde fictif très complexe. Mon monde fictif était parfait. Tout était comme je voulais, ce qui me permettait de m'échapper des difficultés de la réalité.

L'autisme était méconnu dans les années 1950. Quand j'avais six ans, je voyais un pédopsychiatre et ce médecin a conclu que j'étais très intelligent, mais que je manquais de motivation. J'ai visité ce médecin pendant quelques mois et au fil du temps, il est devenu impatient à mon égard. Je ne devenais pas mature; je vivais toujours dans un monde fantaisiste et j'avais de la difficulté avec mes études. Je connaissais des périodes de grave dépression sans raison apparente. La pire chose en ce qui concerne la dépression est qu'elle est mystérieuse et que je ne pouvais pas comprendre pourquoi elle se manifestait. Pendant que j'étais dépressif, le psychiatre m'a prescrit des antidépresseurs; ce qui mit en furie mon père. Pas question de m'abêtir.

Le départ de son ami Borduas pour Paris incita mon père à répondre favorablement à cette déclaration d'amour sous entendue et accepta un poste de professeur émérite à l'université de Berkeley près de San Francisco; une manière non-verbale de souligner son acquiescement. Mais surtout cette lettre dévastatrice sur le sort du monde le convint qu'une autre issue non pas artistique, ni politique, ni philosophique, ni religieuse doit exister; ne reste plus que la science. Et ses interrogations existentielles le conduirent à entrevoir peut-être un espoir de guérison me concernant lorsqu'il consulta une revue scientifique qui relatait la curieuse recherche expérimentale de Howard Lester et Littleway deux chercheurs émérites de la Colin Wilson Institute de Londres sur l'expansion neurologique de la conscience grâce à des implants frontaux. Mon père était déjà convaincu que si les 2/3 des milliards de neurones du cerveau étaient inactifs c'est qu'elles formaient un immense réservoir d'énergie nécessaire à la poursuite de l'évolution. Notre cerveau est la preuve que l'évolution de l'être humain n'est pas terminée. Il avait l'intuition que mon cerveau autiste en état de somnolence comme anesthésié sous l'emprise d'une force obscure. Mon père avait l'impression que le déblocage de mon cerveau se trouvait dans la stimulation des lobes préfrontaux ceux situés directement derrière les yeux.

Et cette impression fut confirmée par les expériences de Lester et Littleway sur le cortex préfrontal de personnes ayant subi des lésions suite à un accident : les lobes frontaux jouent un rôle primordial dans l'acquisition des facultés reliées à la mémoire et la réflexion.

Ils décidèrent donc d'introduire un minuscule implant métallique composé de cuivre, zinc, platine et de gallium dans le cortex frontal de soldats paralysés suite à des explosions. Ils ont démontré que la motricité de certains membres pouvait de nouveau être fonctionnelle suite à de minimes courants électriques émis par l'implant. Le cerveau possède donc des entrées et des sorties de courant comme n'importe quel réseau électrique. Il y a donc un mouvement incessant entre la mémoire, les souvenirs; les entrées et la pensée et la réflexion et la déduction comme sorties.

Suite à cette lecture, mon père prit une décision fondamentale pour mon avenir, il écrivit aux deux chercheurs britanniques et leur demanda des renseignements complémentaires sur l'opération et poussa l'audace jusqu'à leur offrir sa collaboration …comme cobaye en leur expliquant qu'il voulait tenter l'expérience et ainsi constater par lui-même si cette expérience pouvait être bénéfique et engendrée un processus de guérison de ma situation mentale. Il leur parla d'un nouveau matériau découvert par hasard au Nouveau Québec appelé un impactite de fusion et se promettait d'en faire l'analyse pour en découvrir les propriétés et voir si celles-ci peuvent être bénéfiques pour l'expérience. Il contacta immédiatement les fonctionnaires du ministère des Ressources naturelles du Québec pour qui cette découverte était sans intérêt puisque les impactites avaient aucune valeur commerciale. Ils fermèrent le dossier, pas mon père.

En harcelant les géologues de questions, il finit par apprendre que ces fragments appelés des impactites ou verres de fusion indiquaient que les roches avaient subi une très haute pression venant d'un choc très puissant accompagné d'une très haute température suffisante pour provoquer la fusion des minéraux entre eux. On appelle ces parties de roches fondues et recristallisées des verres de fusion. Les roches ainsi reconstituées de verres de fusion et de minéraux transformés sont les caractéristiques principales d'un impact météoritique, de là, le nom scientifique d'impactites. Les impactites présentent l'extraordinaire intérêt de conserver des traces moléculaires de la météorite. Lorsque la météorite s'est volatilisée, des molécules d'origine extraterrestres sont piégées dans le verre de fusion de sorte que la composition des impactites représente un mélange inégal de la météorite avec la roche terrestre. Grâce au test du carbone 14, les spécialistes identifièrent le moment de l'impact à environ 25 000 ans. De plus, en comparant ces verres de fusion à ceux obtenus par des explosions souterraines expérimentales, on a conclu que la force de cet impact représentait l'énergie dégagée par l'explosion d'une bombe de 170 mégatonnes, soit une explosion 8 500 fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima. La seule piste possible pour le moment est que les impactites du Nouveau-Québec sont formés à partir de zirconium et d'iridium, deux autres matériaux rares dont les teneurs sont, encore ici, excessives, amalgamés par une fusion intense de plusieurs milliers de degrés Kelvin à une autre substance inconnue probablement d'origine extraterrestre. Il contacta immédiatement les dirigeants la compagnie d'exploration minière qui avait fait la découverte, leur expliqua un protocole de recherche expérimentale où il envisageait de redonner une valeur commerciale à ces minerais inédits en procédant à une fusion avec d'autres matériaux dont il gardait bien sûr le secret. C'est ainsi qu'il reçut un kilo d'impactites et en fit parvenir 400 grammes aux deux chercheurs londoniens, lieu de la vraie expérience; l'expérience bidon de mon père quant à elle sera non concluante et la compagnie minière restera en plan.

La Californie

Sept ans déjà, nouveau décor, plus pour mon père que pour moi : la Californie. Il allait pouvoir fréquenter ainsi les sommités du monde médical bien sûr mais aussi des philosophes, des physiciens, des artistes et des marginaux sympathiques comme cette Sophia Freeman, anthropologue et maintenant beatnik. Cette rencontre fortuite entre les neurosciences et les sciences humaines va non seulement bouleverser ma vie mais peut-être aussi la vôtre.

La mienne fut radicalement changée. Sophia et mon père prirent les choses en main. Fini l'isolement, dorénavant, je vécus dans un mouvement incessant dont j'étais le centre d'attraction. Au milieu

d'une grande pièce on construisit un parc miniature rempli de jouets de toutes sortes. Je trônais en quelque sorte sur un univers ludique qui m'appartenait en propre. J'étais ni plus ni moins le magicien de cette commune hippie appelée la communauté de l'anneau en l'honneur de Tolkien bien sûr. Telle avait été la décision des membres. Je m'appelais maintenant Ganesh puisque je suis né le 21 février et le 21 est le chiffre sacré de Ganesh.

Bienvenue dans la mandala hippie de l'expansion de la conscience. San Francisco était la ville de l'hédonisme hip; le campus universitaire de Berkeley, mondialement connue presque un siècle après sa fondation, à l'occasion des manifestations étudiantes contre l'engagement des États-Unis au Viêtnam. Cette période d'agitation sociale sur le campus remonte au Free Speech Movement, qui débuta à Berkeley et inspira l'attitude politique et morale de toute une génération. Le quartier Haight Ashbury, le siège social de la contre culture est son lieu de culte, l'encens remplacé par les odeurs de patchouli et les effluves de marijuana d'une telle densité que le smog californien fut déclaré, un certain temps, carrément hallucinogène.

L'Oracle, premier journal hip, sera à la fois le père et la mère spirituelle de la presse underground internationale. Tel que décrit dans le journal underground :

«Un contingent "de sorcières, de voyants, de prophètes, de magiciens, de mystiques, de saints, de chamans, de troubadours, de poètes, de vagabonds et de fous" assiégèrent le Pentagone pour faire la "révolution mystique". Des chamans blancs à cheveux longs entreprirent de chanter des incantations dans le but d'exorciser le Pentagone des esprits belliqueux qui l'habitaient et des danses ritualisées et codées de signes ésotériques devaient fournir les vibrations cosmiques susceptibles de faire écrouler le siège social de la plus grande armée du monde."

Ils n'y réussirent pas. Mais les images transmises de cette cérémonie hippie par la télé américaine galvanisèrent à tout jamais une génération en mal de sens. Bienvenue dans le monde hippie des années 1960.

Le hippie met en évidence, réactualise dans la modernité, un concept essentiel pour qui tant d'hommes ont été assassinés, massacrés : le laïcat. Le terme "laïc" du grec "laos" pour "peuple citoyen" n'existe pas dans la Bible, c'est toujours "peuple de Dieu" ou "élu" qui est la référence. Le citoyen de la *polis*, tel que développé par la société athénienne, est une antinomie pour l'Église naissante. Il revient aux premiers hérétiques de proclamer que "le peuple de dieu" est aussi à proprement parler un "serviteur" envers sa communauté et la justice chrétienne; ce qui élève le laïcat au même rang que le clergé et que cette dignité lui est conférée par la résurrection du Christ-libérateur. Pour le laïc, le prêtre n'a pas à revendiquer de statut particulier qui l'empêcherait d'aller travailler comme tous les autres citoyens. Tout citoyen chrétien est capable d'accomplir l'apostolat. Plusieurs siècles

plus tard, c'est Napoléon en 1801 qui signera avec le Vatican, *le Concordat* qui accordera la liberté de conscience et de culte et promulguera la laïcisation de l'État civil.

"Aimer tout et tout le monde, voilà la règle qui régissait cette société. Il fallait tourner le dos à tous les maux de ce monde, le matérialisme, la guerre et tout ça, retourner à ses racines, revenir aux vérités essentielles. Rien de bien nouveau en soi, une rengaine (millénariste) vieille comme le monde. A cette différence près que quelque chose a réellement été accompli. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un poète qui s'en va prêcher dans la forêt, mais de gens ordinaires, plusieurs milliers d'entre eux."

La faillite des idéologies politiques a propagé un immense raz-de-marée anti-intellectuel; la raison est mise au banc des accusés. Déconsidérées au même titre que des superstitions, les religions traditionnelles comme les idéologies ont surtout le désavantage de la lenteur. "We want the world and we want it now" hurlent les Doors et leur supplique se propage en écho dans le monde entier. Des millénaires de pratiques politiques, idéologiques et religieuses loin de tendre vers la justice sociale nous laissent en héritage une technocratie thermonucléaire.

L'urgence est manifeste et nous avons plus le temps d'attendre le messie, l'éden prolétaire ou capitaliste. Il ne s'agit plus de sauver la nation par la puissance guerrière ou la gloire idéologique, au contraire, celles-ci détruisent la nation, le monde. Seule une expansion de la conscience sauvera le genre humain. Une nouvelle magie doit venir ouvrir et vivifier l'esprit ; tout est en place pour accueillir l'expérience psychédélique de "la politique de l'extase."

Les hippies rejetaient toute idée de mouvement politique, de

structure hiérarchique. Il s'agit bien plus d'actualiser une philosophie, une manière de voir le monde diamétralement opposée à la culture de domination occidentale, du succès matériel au détriment du partage. Friands de spiritualité, les hippies aiment le cosmopolitisme et le pacifisme de "Jésus superstar" mais détestent les églises et chapelles de toutes confessionnalités. Tolkien avec son Seigneur des anneaux, Hesse avec Le loup des steppes qui donnera son nom au groupe canadien Steppenwolf, Kesey avec Vol au-dessus d'un nid de coucou sans oublier Philip K. Dick, l'écrivain halluciné de la science-fiction, trônaient au palmarès des auteurs sanctifiés. Tom Wolf et Hunter S. Thompson introduiront un nouveau style journalistique avec la couverture des "acid test party" avec les musiciens du Grateful Dead pour le premier et le journalisme d'enquête pour le second avec son incursion dans le monde des Hell Angels.

La musique des années 1960 et 1970 sera au mouvement hippie ce que la littérature fut à la "beat generation", son médium privilégié d'expression artistique fort bien épaulé par les arts graphiques des pochettes de disques et affiches des concerts et des festivals formant l'iconographie du "magical mystery tour".

Les "protest songs" du folk américain côtoient le rock, le blues, le jazz et tous se présentent comme autant de messages universellement compris qui donnent corps aux idées d'amour, de paix et d'harmonie mystique des druides de la contre culture. La musique s'électrifie. Fuzz, pédale wah-wah, reverb, les techniciens du son sous l'acide font des prouesses d'ingéniosité pour bricoler et rendre accessible au plus grand nombre les "good vibrations" de l'âme dans le but de contrer les distorsions néfastes de ceux qui ne sont pas au diapason. Des millénaires de pratiques politiques, idéologiques et religieuses loin de tendre vers la justice sociale nous laissent en héritage une technocratie thermonucléaire. L'urgence est manifeste et nous avons plus le temps d'attendre le messie, l'éden prolétaire ou capitaliste. Il ne s'agit plus de sauver la nation par la puissance guerrière ou la gloire idéologique, au contraire, celles-ci détruisent la nation, le monde.

Grâce aux chansons folk de Bob Dylan, de Joan Baez eux-mêmes inspirés par les patriarches Woody Guthrie et Pete Seeger, la musique rock avait rendez-vous avec le texte. "Les mots comptaient autant que la mélodie." (Nick Cohn) Mais attention, pas n'importe quels mots, pas n'importe quelle poésie. Des textes nouveaux, allumés, inspirés avec des mots hallucinés. "We want the world and we want it now" hurlent les Doors et leur supplique se propagea en écho dans le monde entier.

Le psychédélisme et tous les autres mouvements de jeunesse par la suite, ne peuvent être compris sans référence à la religion. La jeunesse occidentale, principalement chrétienne, ne peut faire abstraction de l'éducation reçue. C'est justement cette contestation des courants doctrinaux établis qui donne aux hippies cette allure de "déjà vu" lors des mouvements hérétiques du Moyen Age. Au-delà du sens péjoratif du mot, l'hérésie est avant toute l'expression d'un ressentiment social avec inéluctablement des conséquences politiques. Elle produit des systèmes conceptuels et moraux dangereux pour l'orthodoxie institutionnelle. Dès 180 de notre ère, Irénée ébauche l'accusation de ce qui deviendra "la" pourvoyeuse de toute hérésie : la philosophie. Et bien sûr, les artistes beatniks, hippies, créeront, eux, la symbolique des signes patents nécessaires à toute esthétique révolutionnaire de la rupture.

Non plus une révolution politique restreinte à une communauté comme celle de Cuba, par exemple mais bien à une révolution universellement "messianique" dans le sens de renouveau spirituel où les "langues de feu" divinement hallucinogènes viendront

sanctifier l'essence poétique de chaque habitant du "village global." Aux bouddhisme-zen asiatique et gourou des Indes de la "beat generation" viennent se joindre l'Indien d'Amérique, l'aborigène d'Australie et les sorciers mexicains, tous en parfaite harmonie avec la Terre-Mère. Sans oublier les féministes qui, dès 1960, "forcent" la Food and Drug Administration à approuver la prescription médicale de la pilule anticonceptionnelle. Pacifisme, cosmopolitisme, féminisme et écologie sont au centre de cette révolution que l'on nommera psychédélique, " ce qui révèle l'âme" d'après l'étymologie grecque. Et bien sûr, les artistes beatniks, hippies, créèrent, eux, la symbolique des signes patents nécessaires à toute esthétique révolutionnaire de la rupture.

Qui dit culte dit rituel ! C'est ainsi qu'une grande fête, plutôt une initiation en mon honneur : 7 ans, le 21 février 1955, fut organisée : un contingent de sorcières, de voyants, de prophètes, de magiciens, de mystiques, de saints, de chamans, de troubadours, de poètes, de vagabonds et de fous assiégèrent l'enceinte de mon royaume pour faire la "révolution mystique". Des chamans blancs à cheveux longs entreprirent de chanter des incantations dans le but d'exorciser les esprits belliqueux qui m'habitaient et des danses ritualisées et codées de signes ésotériques devaient fournir les vibrations cosmiques susceptibles de faire écrouler les murs neuronales de mon isolement mental.

En tête de la procession, un cortège de phallus géants défila suivi des joueurs de flûte et de tambour, des danseurs et des danseuses portant sur leurs épaules un grand arceau de fleurs de tournesol et les femmes portaient sur leurs têtes des pots de terre cuite dans lesquels brûlait de l'encens. Tout au long du parcours, des noix de coco furent brisées : la coquille symbolisant l'illusion du monde, la chair, le Karma individuel, et l'eau l'ego humain, en brisant la noix de coco, on offre son cœur à Ganesh, chacun se libère ainsi de son destin terrestre, le samsara. Un char qui abrite la statue de Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, fut entièrement recouvert d'étoffes rouges et blanches et décorées de nombreuses guirlandes, de fleurs fraîches, de régimes entiers de bananes, de noix de coco et de feuilles de palmiers. Tiré par des serviteurs torses nus, il est suivi par des femmes habillées de fourrures de faon, têtes couronnées de lierre, ceintes de serpents, qui recueillent le lait de centaines de noix de coco dans un grande jarre de terre cuite et déposé à mes pieds. Le cortège des chanteurs et des musiciens vient entourer mon trône et la tête d'éléphant de Ganesh qui contient une petite noix de coco est déposé entre mes mains.

Selon la tradition hindoue tout au long du parcours, des offrandes bénies, des friandises et des boissons fraîches doivent être distribuées. Sauf qu'ici cette tradition fut modernisée; les friandises remplacées par de l'acide lysergique que les fidèles absorbèrent en goûtant au lait de coco. Ainsi tous les ego malveillants des membres furent ingurgités pour être détruits célébrant le dépassement de la condition humaine par la spontanéité des actes comme délivrance totale de la fameuse moira, le destin; hommes et femmes réunis dans cette fulgurante orgie déifiée en mon honneur.

Sophia la première a vu que j'étais debout dansant au rythme des tambours psalmodiant des borborygmes sauvages comme autant de mantra. Tous les danseurs ressemblaient à ces idoles étrangères telles que l'on vénère dans des pays mystérieux avec des rituels exotiques que l'on ne peut comprendre. Cette drogue fouetta mes synapses, je devenais conscient de mon imagination. Les feuilles de palmier se couvraient de caractères asiatiques, des ours taillées dans de la stéatite verte côtoyaient des tortues polynésiennes, les oiseaux du paradis s'envolèrent formant un voilier majestueux.

Lorsque cette femme Sophia me prit dans ses bras, m'enlaça tout en tournoyant sur elle elle-même, je reconnus cette femme devenue déesse comme la mère de tous les hommes : la Pacha Mamma. Et cette mamma, elle, s'aperçut qu'un premier contact visuel fut établi. Je regardais quelqu'un pour la première fois dans les yeux. Mon cerveau venait d'enregistrer le premier souvenir de ma vie.

Mon cerveau reptilien venait de se connecter à mon cerveau de mammifères comme me l'expliqua plus tard Sophia. Elle m'avait secrètement fait boire quelques gorgées de lait coco. Pour elle, il était évident que je venais de franchir grâce au LSD la première étape de l'évolution humaine identique au passage de l'australopithèque végétarien-cueilleur à Néandertalien chasseur et carnivore.

C'est lors de cette fête que mon père rencontre Thimoty Leary qui lui explique comment le LSD provoque des visions apparentées à une sorte de «neuro cosmisme» une extase, un orgasme cérébral sauf que l'effet est éphémère non permanent. Il lui rencontre ensuite le seul «bad trip» de sa vie fut quand Kerouac lui hurla à la tête : «est-ce que tes drogues peuvent absoudre les péchés mortels et les péchés véniels pour lesquels notre Sauveur bien-aimé, Jésus Christ, l'unique fils de Dieu est descendu sur terre et a sacrifié sa vie sur la croix ?

Ce n'est que plusieurs années plus tard en lisant le journal de mon neurologue de père que je compris ce qui venait de se passer.

Le journal paternel confirma le protocole de recherche dont j'étais l'objet. Il était placé devant un dilemme existentiel bien particulier : ou je restais enfermé en mon monde à jamais ou il tentait de me sortir du gouffre. Ses connaissances scientifiques lui démontraient que le cerveau global ressemble à une toile d'araignée dont les ramifications unirent les trois cerveaux complémentaires : le premier étant le cerveau reptilien qui aurait environ 400 millions d'années. Il remonterait à l'époque où des poissons sortirent de l'eau et devinrent batraciens. Dirigé par l'instinct, ce cerveau contient le savoir ancestral de l'espèce et une partie du système involontaire. Ce cerveau est obsédé, uniquement, par sa propre survivance et non par celle de l'individu. C'est là que j'étais enfermé incapable de communiquer avec les autres parties de mon cerveau. Les neurones atteints restaient figés dans un état immature, engendrant des activités électriques immatures dans le cerveau adulte. On peut dire note-t-il que le cerveau reptilien primitif n'est pas vraiment le siège de notre personnalité profonde mais uniquement de l'absence de personnalité, d'un être qui agirait de façon automatisée d'où les mouvements répétitifs aller-retour du camion-jouet.

De plus pour comprendre les crises de nerf de l'enfant autiste, il n'y a qu'à faire une analogie avec le comportement des reptiles comme le lézard. Si on le tracasse, il se cache dans un trou dans le sable. Chacun aime avoir son coin à lui où se réfugier lorsqu'on l'agace. Le lézard fuit devant le danger mais si on lui marche sur la queue il se retourne et mord. Delà les crises de nerf et les pleurs lorsque l'on venait interrompre ma routine.

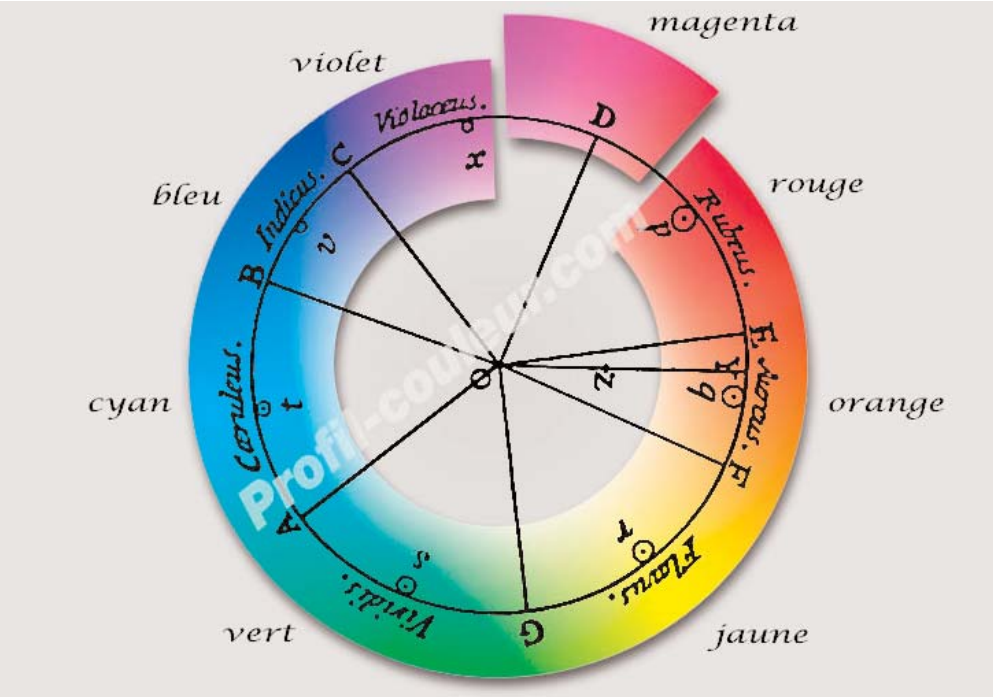
Pour Sophia l'anthropologue, ce constat scientifique du cerveau reptilien lui suggéra que mon monde est paléolithique et s'apparente à celui de l'Australopithèque arboricole. Pendant des millénaires, l'Australopithèque fut essentiellement végétarien et vivra une errance de la cueillette, se déplaçant d'un endroit à l'autre à la recherche de la nourriture nécessaire. Cette activité était essentiellement individualiste, chacun étant responsable de sa survie. C'est l'ère du matriarcat centré autour de la femelle, car non

seulement, elle donne la vie mais surtout, elle la protège, elle est la garantie de l'évolution de l'espèce.

«Nature et Perception», un classique de l'anthropologie moderne que Sophia consulta pour sa recherche nous apprend que les hominidés paléolithiques avaient à l'origine, essentiellement un premier cerveau reptilien appelé aussi Paléo Cortex dont l'homme conserve encore bien des instincts de base dont l'instinct de conservation. Il correspond chez l'être humain aux systèmes nerveux du tronc cérébral. Il est malgré sa petite taille d'une grande complexité. Certains animaux (vertébrés inférieurs, reptiles…) sont régis uniquement par ce cerveau. Il est la source des comportements primitifs qui répondent à des besoins fondamentaux. Il assure entre autre la sauvegarde de l'individu et de l'espèce.

Le passage suivant fut déterminant dans l'élaboration du protocole de guérison me concernant :

« Nous devons notre existence à notre perception des couleurs. Elle fait partie intégrante des fonctions mises en marche par l'évolution pour garantir notre survie. Notre champ de vision se situe entre 400-800 nanomètres depuis des millions d'années, depuis l'ère de nos ancêtres australopithèques arboricoles. Pourquoi voyons-nous les couleurs spécifiques à ce champ ? En effet certains animaux voient les infrarouges, au-delà de 800 nanomètres, d'autres les ultraviolets, en deçà de 400, pas nous. Les insectes, principalement les papillons, reconnaissent une large gamme de couleurs tandis les animaux nocturnes dont une grande partie des mammifères et les herbivores diurnes distinguent une gamme restreinte. Seuls les primates et les hominidés font exceptions, ils sont frugivores et, comme les papillons, doivent percevoir une gamme élargie de couleurs et de formes qui correspondent aux fruits qu'ils ont besoin de consommer pour vivre et à ceux qu'ils doivent rejeter car dangereux ou toxiques pour leur santé. Nous percevons donc les couleurs et les formes en fonction de notre stratégie d'exploitation des ressources naturelles qui assure notre survie. De plus, nous «colorons» les autres animaux et végétaux de la création en fonction de leur utilité ou non, de leur dangerosité ou non, sans parler de l'utilisation des parures éclatantes entre animaux de la même espèce à des fins de reproduction. Les couleurs perçues par les hominidés ont une signification cruciale pour leur existence propre : nous percevons des intensités lumineuses que nous organisons en signes utiles pour notre survie. Les couleurs se manifestent grâce à nos organes de perception conçues en fonction des nécessités de l'évolution. Chez tous les animaux, le spectre visible s'étend du bleu au rouge. La chlorophylle que nous voyons verte, absorbe les rayonnements bleus et rouges. Cela veut dire que la photosynthèse à la base de toute vie sur terre se situe dans une fenêtre qui correspond exactement à celle des possibilités visuelles des animaux. La couleur est essentiellement une lumière organisée qui n'est perceptible que par des êtres organisés. Pour les fins de notre étude, nous appellerons cette période correspondant à l'évolution de l'australopithèque frugivore, l'ère de l'arc-en-ciel. »



Elle correspond à notre univers non-verbal de gestes et comportements automatiques nécessaire entre autres à notre alimentation, delà mon retard dans l'apprentissage du langage. Au lieu d'apprendre à communiquer je reste confiné dans la routine des horaires fixés à l'avance. Une même situation, un même stimulus, entraînera toujours la même réponse. Cette réponse est immédiate, semblable à un réflexe. Les comportements induits par le cerveau reptilien ne peuvent évoluer avec l'expérience, ne peuvent s'adapter à une situation nouvelle.

Pour Sophia, cette inaptitude mentale qui empêchait mon évolution était synonyme de la mort tout court. Comme autrefois lorsque des changements climatiques importants comme les glaciations se pointèrent à l'horizon, survenaient alors avec eux des perturbations qui bouleversaient tout l'écosystème de la flore et de la faune : les stricts carnassiers mouraient de la rareté des animaux, les stricts végétariens mouraient de la pénurie des plantes et fruits, seuls les omnivores, à la fois carnivores et végétariens, donc à la fois chasseurs et cueilleurs mais surtout charognards ont su s'adapter aux nouvelles conditions environnementales. La plupart des Australopithèques arboricoles disparurent. Des différentes familles d'Australopithèques, seule la lignée de l'Australopithèque africanus et ses descendants comme Homo habilis, Homo erectus, Homme de Neandertal et finalement Homo sapiens appelé aussi Cro-Magnon intégrèrent la viande à leur menu; devenant ainsi omnivores. Moi, j'étais toujours au stade de l'Australopithèque arboricole en voie d'extinction.

Pour reprendre l'image de la toile : une conscience normale se connecte à toutes les parties et la conscience de soi est l'araignée au centre de la toile. Dans mon cas, l'araignée est coincée dans le cerveau ancestral incapable de rejoindre le cerveau meso-mammalien notre 2e cerveau, apparu il y a 65 millions d'années avec l'apparition des premiers mammifères. Il serait à l'origine de notre système limbique dévolu aux principaux comportements instinctifs et à la mémoire. Il permettrait les émotions et déclencherait les réactions d'alarmes du stress. Grâce à lui, l'Australopithèque cueilleur passa au stade du Néandertalien chasseur lors du Paléo-mésolithique. L'intégration de la viande dans leur régime alimentaire est d'une importance capitale dans l'histoire de l'évolution et marque les débuts de la chasse après une longue période de charognerie dont le cannibalisme. Patiemment, le Néandertalien désavantagé par la nature, créera, à partir d'os (couteaux, massue) et de branches (sagaie), les armes nécessaires à sa survie. Sans les armes, il est fort à parier que nous n'existerions pas. Le Néandertalien est maintenant capable de codifié son espace physique en relation avec le temps et les saisons. Le nomade se meut dans le paysage, dans la nature de la même manière que la nature se meut en lui. Il y a osmose et c'est cette même osmose que l'écologie moderne cherche à retrouver.

Le nomadisme est intimement lié à l'apparition du langage. Seuls les hominidés pouvaient alors dire ; « Je me rappelle que mon père m'a dit qu'il y avait des baies sauvages là-bas pendant qu'il y a sécheresse ici. » Contrairement à l'errance, le nomadisme est possible lorsque le territoire est codifié, répertorié : l'hiver c'est mieux au sud, l'été, on peut remonter au nord comme les animaux, c'est le mode vie migratoire de l'homme de Neandertal principalement carnivore. Par ses déplacements, le Néandertalien crée, au hasard des rencontres avec d'autres groupes apparentés, un réseau d'approvisionnement et d'échange. (début du troc) La quête de nourriture, l'éducation des enfants, la protection des ancêtres l'entraide entre groupes apparentés sont des traits essentiels à la survie de la communauté. La solidarité passe par la communication.

Impossible pour moi de communiquer également avec le cerveau « humain » proprement dit - néo-mammalien ou néocortex, il n'aurait que 3,6 millions d'années, il est le résultat de la 3e et dernière phase de l'évolution de notre cerveau celui de l'Homo sapiens qui avait la particularité notamment le raisonnement logique, un langage plus développé et l'anticipation des actes. Ainsi l'Homo sapiens s'accapare le monde naturel qui devient organisé et classé en niches

écologiques : la terre des pâturages des bovidés sauvages, l'endroit du temps doux, la rivière à poissons etc. et surtout, toutes ces informations sont transmises de générations en générations. Le territoire recèle des ressources immenses de vie, tellement que le chasseur cherchera à les protéger comme, il protège aussi son propre sang. Terre et homme développent ainsi un rapport symbolique de consanguinité renforçant la notion de territorialité. Si la vie est une histoire qui se raconte, moi je restais seul, a-sociable, insensible entre autres à la présence des autres enfants de mon âge fréquentant la commune, incapable de dire que j'existais.

Mais Sophia en croisant mon regard éclairé fut convaincu qu'un influx nerveux avait forcé le blocus entre le premier et le deuxième cerveau. Cette débâcle a permis une première connexion neuronale des synapses du cerveau reptilien avec le cerveau des mammifères comme un faisceau de lumières vives sorte d'aurores boréales écarlates éclairant le firmament.

Et puisque le cerveau reptilien est plutôt visuel, parce qu'il est connecté directement au nerf optique, un programme d'art thérapie fut établi calqué sur l'art brut de Dubuffet dont le mouvement pictural tenta de prélever les références dans le passé à partir desquelles il serait possible de bâtir l'avenir. En effet, chaque époque cherche à réactualiser le connu antérieur dans sa spécificité culturelle et technique nouvellement acquise. L'art brut délivré de toutes conventions tente de renouer avec la fraîcheur du graffiti d'enfants qui traverse tous les âges. Sophia était certaine et a convaincu mon père que l'art pouvait me faire renouer avec mes origines ancestrales et ce passage s'effectuera grâce à la résurgence des mythes intemporels et archaïques dans ma vie. Tous les jouets «normaux» de la culture américaine furent enlevés de mon entourage et remplacés des figurines hindoues, chinoises et des pinceaux, de la gouache, du papier et même un tableau noir avec de la craie et même de la pâte à modeler furent mis à ma disposition. Des livres illustrées de peintures rupestres de Lascaux jonchaient le sol à portée de main.

De ses recherches anthropologiques, Sophia écrivit dans son mémoire de thèse que "Le primitif était un homme intégré dont la pensée était centrée sur l'univers dans sa totalité. (...) Créateur de mythes, de phantasmes et de symboles, il avait tout du véritable artiste, tous les objets qu'il créait étaient de véritables oeuvres. Il savait faire la fête... il s'agissait d'entrer en extase et de retrouver l'état paradisiaque du temps fabuleux des commencements."

Ce programme d'art thérapie faisait également le bonheur de la communauté. Cette sympathie pour ne pas dire admiration pour la tradition des peuples "barbares" de cette terre, la contre culture en était le terreau : orientalisme pour le beatnik et chamanisme pour le hippie.

À l'âge de huit ans, j'ai créé une murale en pastel qui en a impressionné plus d'un. On a collé mon œuvre d'art sur la fenêtre de la porte d'entrée pour que tout le monde la voie. Selon les commentaires les plus éloquents les rochers présents dans le tableau avaient pris la forme abstraite de cercles et une de ces formes était balayée par un jet de lumière où un magicien apparaît dans le tableau. Le tableau montre un processus naturel et impersonnel ; les cercles sont interprétés comme une redécouverte comme une mandala, expression de l'œuf philosophique et psychologique de la totalité du soi. Nombreuses associations historiques et mythiques sont évoquées à propos du faisceau de lumière, interprété comme un changement subit, inattendu et tout-puissant de la condition psychique.

Malgré des résultats positifs, des membres de la communauté adeptes de produits naturels convoquèrent une réunion où fut discutée les dangers de cette drogue synthétique pour mon jeune cerveau. Une infirmière constata que l'expérience psychédélique est éphémère dans le temps et que les effets s'estompent rapidement, bref l'extase est un orgasme soit mais toujours à renouveler.

Mon père et Sophia acquiescèrent à leur point de vue et finalement

un compromis fut adopté soit de poursuivre l'expérience de forçage du blocus mental dont j'étais atteint par les drogues dites naturelles comme le peyotl. Pour ce faire Sophia décida de contacter le professeur Huxley dont les études sur les drogues hallucinogènes naturelles commencèrent à se répandre sur le campus. Mon père de son côté s'engagea à chercher un programme susceptible de maintenir les acquis de façon permanente et ainsi éliminer complètement le recours aux drogues le plus rapidement possible.

Un an après mon initiation, l'auditorium de l'université de Berkeley était rempli à craquer d'étudiants et de bedeaux cultivés (l'université lieu de savoir était ouverte à tous) pour entendre la conférence de Aldous Xuxley venu nous livrer les grands thèmes de son prochain livre Les Portes de la Perception, qui deviendra un incontournable de la contre-culture californienne avec la Joyeuse Cosmologie de Alan Watts.

L'underground beat et psychédélique gobe tout ce qui est expérimental. Sa capacité d'absorption est inouïe; musique, peinture, poésie, danse, littérature, BD, tout ce qui exprime une opposition au système est consommé avidement. La contre culture c'est comme le L.S.D., un signe de reconnaissance. Cela veut dire que l'on connaît l'extase provoquée artificiellement par le haschisch, le peyotl, la psilocybine, le fameux champignon magique, "la chair des dieux", que Carlos Castanedas consomma selon les directives de son sorcier yaqui.

Il s'agissait de renouer encore une fois avec les pratiques immémoriales des visionnaires mystiques archaïques et l'usage des "poudres de rêves" pour ouvrir les "portes de la perception" mais, cette fois-ci, sous l'égide de la science. Dès 1900, William James, père fondateur du pragmatisme américain et de la psychologie du comportement axa ses recherches vers les pouvoirs non-intellectuels qu'il avait découvert lors de ses expériences personnelles en matière de narcotiques. Il déclara alors avec enthousiasme dans son étude sur *Les Formes diverses d'expérience religieuse* :

«...notre conscience normale, dite conscience rationnelle, n'est qu'une forme particulière de conscience, autour de laquelle, séparée d'elle par les voiles les plus minces, il existe des formes potentielles de conscience entièrement différentes (...) Aucune vue de l'univers dans sa totalité, ne peut être complète si elle laisse de côté ces autres formes de conscience (...)».

Cinquante ans plus tard, Aldous Huxley et Alan Watts, inspirés par cette affirmation, entreprirent des recherches qui eurent une influence sociale considérable. Mais ces expériences étaient régies par un "code de conduite" bien définie comme le "set" que l'on peut traduire par la qualité de la substance absorbée et le "setting" la qualité de l'environnement où a lieu l'expérience jumelée à la présence d'un guide compétent. En tant que projet intellectuel de recherches empiriques sur les différents états de conscience, de telles expériences se défendaient.

C'est d'ailleurs en rendant hommage à Alan Watts que Huxley commença sa conférence : «Les préceptes zens que l'on découvre, on pense ici à *Psychothérapie en Orient et en Occident* de Alan Watts, correspondent parfaitement à l'état d'esprit de l'époque qui se répandent comme une traînée de poudre dans les campus universitaires en premier, dans les bandes beatniks et hippies par la suite. Mais c'est oublier aussi que l'Amérique regorge également de perceptions totalement inventives. Pensons aux Indiens Hopi, habitant ici à quelques kilomètres de nous. Viennent se joindre à eux l'aborigène d'Australie, les sorciers mexicains et les chamans inuits, tous en parfaite harmonie avec la Terre-Mère. Philosophie éternelle : l'expression a été trouvée par Leibniz est une métaphysique qui reconnaît qu'il y a une réalité qui est la substance même des choses matérielles, de la vie et de l'esprit ; en plus c'est une éthique qui place les buts de l'homme dans la connaissance d'un fondement transcendant et immanent à tous les êtres, cette chose est universelle et immémoriale. Les rudiments de la philosophie éternelle peuvent être trouvés dans les avoirs des peuples primitifs de toutes les régions du monde, et, sous sa forme la plus développée, elle a une

place dans les plus grandes religions. C'est pourquoi je cherche à rapprocher les religions, les traditions d'Orient et d'Occident, à la recherche d'une pensée mondiale, à mi-chemin de la science et de la mystique. »

En 1937, raconte-t-il, je sens pointé la guerre et je quitte l'Angleterre pour la Californie avec ma femme et rencontre mon ami Gerard Heard qui m'initie à la philosophie védanta et à la méditation.

« Je deviens alors végétarien et commence à pratiquer le yoga. Dans mon livre *La Fin et les Moyens* j'affirme que, partant du constat que les hommes de notre civilisation sont depuis trente siècles d'accord sur la finalité de l'effort humain : liberté, paix, justice et amour fraternel, mais ne sont pas capables de s'accorder sur la manière d'y parvenir, je propose des moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. M'inspirant des évènements historiques passés et de théories modernes de notre époque, je trace les grandes lignes d'une société d'hommes en mesure d'arriver à ces fins. Dans une époque redoutant l'imminence d'une guerre, je propose des moyens d'éviter celle-ci, et tente de décrire les mécanismes de militarisation des États. Plus généralement, j'aborde de manière critique et propose des éléments de réponse à des thèmes variés : réformes, planification, démocratie, guerre, éducation, inégalités, croyances, pratiques religieuses, éthique. Critique sur certaines nouveautés de notre temps, je reste malgré cela au courant des progrès techniques et fonde parfois mes idées sur des innovations scientifiques et intellectuelles actuelles. »

- « Pendant presque un an, au début des années cinquante, j'ai consacré beaucoup de temps avec le psychiatre Milton Erickson à préparer une étude commune sur les différents états de conscience. En 1953, je consommai de la mescaline, un alcaloïde apparenté au peyotl mexicain. De cette expérience, je compris que tout est perception.»

«Ainsi le titre *Les Portes de la perception*, je le dois à deux sources très différentes : la première : une citation du poète mystique et visionnaire William Blake : « Si les portes de la perception étaient nettoyées, chaque chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est, infinie », extraite du recueil de textes en vers et en prose intitulé *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*. La deuxième provient d'un texte de la mythologie Hopi : « Vous serez aidés par vos divinités et par vos esprits bienveillants. Gardez « vos portes ouvertes » … La porte ouverte pour l'Indien Hopi désigne le «kopavi» situé au sommet du crâne dans le neocortex et correspond à un centre énergétique apparenté aux chakras hindoues. »

«Le mental est constamment actif dans la perception, car il la structure. Un travail constant d'identification est à l'œuvre au sein de la perception et ce travail consiste dans la synthèse du divers visant la constitution des unités identiques, qui sont de la nature de l'identité-d'objet. La perception implique la constitution d'un Monde cohérent unique et réel. »

«La conscience est essentiellement activité, car elle est acte intentionnel. La conscience ne cesse pas d'être conscience, elle le demeure dans chacun de ses états et la perception ne fait pas exception. Elle est une visée du sujet vers l'objet, elle n'est pas seulement une sorte de "stimulus" affectant l'individu. Sans la conscience, « l'objet » n'est pas, car il n'y a d'objet que par rapport à un sujet. Sans la conscience il n'y a pas de chose. Enfin n'oubliez pas jamais qu'être un homme complet, équilibré, c'est une entreprise difficile, mais c'est la seule qui nous soit proposée. Personne ne nous demande d'être autre chose qu'un homme. Un homme, vous entendez. Pas un ange, ni un démon. Un homme est une créature qui marche délicatement sur une corde raide, avec l'intelligence, la conscience et tout ce qui est spirituel à un bout de son balancier, et le corps et l'instinct et tout ce qui est inconscient, terrestre et mystérieux à l'autre bout. tre en équilibre, c'est ça qui est diablement difficile. »

« La drogue c'est pas démocratique du tout, c'est même très élitiste. Vouloir offrir de la drogue de masse en masse c'est détruire la masse

et dénaturer la drogue elle-même. La drogue c'est spirituelle, c'est fait pour des chamans pas pour des collégiens en goguette ou des business-man en manque d'aventures lubriques. La seule drogue de masse qui tienne la route c'est la religion comme l'opium du peuple et c'est pas de la drogue c'est une obsession fataliste contre la réalité sauf qu'aucune drogue ou religion n'est plus puissante que le réel. Que le prêtre, l'imam, le rabbin ou le Bhraman se le tiennent pour dit. Le réel se fout de notre soif délirante de spiritualité. C'est à n'y comprendre rien, c'est comme la mécanique quantique, c'est tellement quantique que ça peut rendre fou. Voilà pourquoi nous avons toujours eu de Dieux et des religions…parce que nous avons peur de la réalité, la vraie, alors nous préférons celle inventée par les hommes. »

Sophia en prit bonne note : la stimulation du kopavi de mon neocortex devint une priorité. Une rencontre avec Huxley s'avéra même un impondérable pour déterminer quelle drogue pouvait convenir à mon expansion de conscience.

Au même moment, mon père reçu la réponse londonienne à sa proposition de collaboration. Non seulement, elle fut acceptée mais fut stupéfait d'apprendre que les deux chercheurs et médecins avaient procédé l'un sur l'autre à l'insertion de l'implant. L'opération est des plus simples selon Lester. « Il suffisait de pratiquer une anesthésie locale, et de forer deux minuscules trous dans l'os frontal pendant que le sujet est assis bien droit la tête maintenue dans cadre rembourré pour éviter des lésions du cerveau en cas de mouvement brusque. Une fois l'implant inséré, la cicatrisation est rapide, peu de tissus de la peau ayant été endommagé. À peine une semaine après l'opération nous avons constaté que nous avions réussi ; les encéphalogrammes démontraient que nos lobes préfrontaux émettaient des signaux électriques sans aucune aide extérieure. Il est difficile de vous décrire ce qui s'est produit par la suite disons simplement que nous avons eu tous les deux l'impression que des tas de portes auparavant verrouillées s'ouvrirent comme si nous avions accès à toute la mémoire du monde. Depuis 1749, date à laquelle Hartley suggéra que notre état de conscience dépendait de certaines «vibrations» du cerveau, la science n'avait guère progressé. Maintenant nous avions accès à un vaste réservoir d'énergies vibratoires. N'est-ce pas fantastique ! Nous pourrons bientôt découvrir ce qui se passe lorsque notre cerveau saura se servir de tout ce potentiel énergétique. Nous sommes tous les deux convaincus que l'opération des implants ne peut être que bénéfique pour toutes personnes qui le souhaitent et nous vous encourageons à engager votre fils dans cette voie. A procéder immédiatement et simultanément vous et lui.

Sophia de son côté avait un autre projet. Si mon père suit son protocole scientifique, elle suivra son intuition. Encore des portes qui s'ouvrent ! s'est-elle exclamé lorsqu'elle prit connaissance de la lettre de Londres. Elle rencontra évidemment Huxley et lui demanda de faire l'expérience du champignon magique sous sa gouverne comme guide tandis que mon père poursuivra l'expérience clinique.

Dorénavant, tous les membres de la commune devaient essayer de me stimuler autant psychologiquement que sensuellement. Quant à ma condition physique, un éducateur en gymnastique chinoise Tai'chi et haltérophilie, disciplines parfaites pour ma propension aux mouvements répétitifs, me visita régulièrement mais mes difficultés d'apprentissage d'une langue en inquiéta plus d'un. Des orthophonistes, des linguistes se succédèrent sans de véritable diagnostic.

Était-ce à cause de tous ces apprentissages divers si une nuit, je traversais la grande pièce pour me rendre au tableau noir, une jeune femme de passage à la commune comprit que j'étais en état de somnambulisme et eut la présence d'esprit de me surveiller sans me réveiller. Arrivé au tableau je traçai un graffiti à la craie et retourna me coucher. La jeune femme interloquée constata la beauté esthétique intrinsèque qui se dégageait de mon dessin malgré une exécution des plus sommaires. Elle s'installa au tableau et décida de recopier le dessin cette fois avec une grande maîtrise dans

l'exécution. Cette jeune femme était une Maori, une Tohunga ta Moko, une artiste du tatouage invitée par le Département des arts plastiques pour un séminaire plutôt une classe de maître sur cet art ancestral.

Le lendemain matin, elle expliqua la situation de la nuit dernière et communiqua à Sophia son impression. Pour les Maoris, le tatouage, scarifications et autres modifications corporelles correspondaient à la pensée magico-religieuse animiste accompagnant les rites d'initiation et autres cérémonies commémoratives puis ensuite, déterminaient la condition sociale de l'individu (chef, guerrier, esclave) et finalement, cet esthétisme corporel suggérait une gamme d'émotions allant de la sensualité à l'érotisme. Les marques corporelles sont planétaires et attestées depuis le Néolithique chez les Celtes, Eskimos, Égyptiens, Japonais, Polynésiens, Berbères, Bédouins, Arabes, Africains, Amérindiens; rares sont les peuples qui ne soient pas marqués.

Selon elle, la notion du moi tente d'émerger de la conscience. Cette émergence spirituelle pour l'individu est aussi importante pour l'humanité que l'a été antérieurement la découverte du feu dans le destin de l'homme. Cette émergence de l'individuation de la conscience aura une conséquence tout aussi spectaculaire : le totem personnel (l'ange gardien). L'individu se reconnaît donc des qualités particulières qu'il tentera de conceptualiser dans les forces, principalement animales, de la nature. Cette entité (esprit) a donc pour fonction la protection de l'individu contre le malheur et sert de médiateur entre lui et le créateur (Totem collectif). Le totem personnel marque donc la filiation entre lui et le créateur. (Fils, filles de Dieu). Chez les Néandertaliens, le totem personnel (animal) ne doit jamais surpasser en puissance l'animal du Totem collectif. Chez les Amérindiens du Canada, chaque individu a son "manitou" personnel qu'il choisit lui-même et auquel il rend des prières particulières mais reste toujours subordonné au «Grand Manitou».

Elle convainquit Sophia et mon père de tatouer ce dessin au bas de mon dos comme mon totem personnel puisque relié directement à une expansion de ma conscience vers la reconnaissance de mon moi. En effet, elle apprit à mes parents que ce signe représente un «Ama gi », mot mésopotamien de la liberté littéralement «retour à la mère» parce que les esclaves une fois libérés, émancipés étaient retourner à leurs mères.

Il est de plus en plus admis par les spécialistes érudits du développement de l'enfant que la mère est le premier Dieu de l'enfant non seulement depuis plusieurs millions d'année de matriarcat mais encore aujourd'hui.

Ma toile d'araignée s'agrandissait et commença à envahir mon neocortex. Je venais d'accéder au néolithique de mon cerveau. Une cérémonie rituelle toujours appréciée par la communauté fut programmée pour le lendemain. Vu mon jeune âge, elle proposa d'incruster l'encre «tia in» dans la peau sous hypnose pour éviter de souffrir inutilement.

Goog, good, good, good Vibrations

Elle se mit à psalmodier des incantations comme des mantra visant à insuffler dans mon «tatau» l'esprit de ma généalogie matrilinéaire c'est à dire celui de ma mère biologique. Selon la Tradition archaïque des peuples premiers l'Univers s'est matérialisée en s'agençant à des matériaux dans le but de former un poème visuel de formes, de couleurs, de sensations ; l'Univers comme un poème qui crée son propre langage verbi-voco-visuel. À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, telle qu'exprimée par les chants de gorges des Inuits et autres mantra ou mélopées chamanistes universelles comme

celle des Maoris à l'origine du «Au commencement était le Verbe».

Soudain dans mon cerveau des centaines de vibrations dans ma toile d'araignées devinrent des milliers de phonèmes s'associant en mots en vocabulaire en syntaxe puis mon esprit se souvint de toutes les histoires, les contes, les paroles de chanson que ma mère décédée m'inculqua amoureusement et patiemment. J'avais conservé la culture de l'oralité ancestrale où tout était transmis par la parole de génération en génération. C'est en pensant à elle, dont les souvenirs commençaient à émerger des ténèbres reptiliens, que je prononçais mon premier mot d'enfant : Maman Nancy. Non seulement je comprenais et parlais le français mais également l'anglais et à la stupéfaction générale je connaissais la langue inuit. Avais-je développé le don des langues ? Ou était-ce un effet collatéral de mon esprit sous hypnose ?

Quelques collègues de mon père, professeurs de linguiste à Berkeley où tout est possible avancèrent l'hypothèse que mon cerveau était rester en contact avec l'esprit des chamans inuits, maîtres des vibrations primordiales qui contiennent en puissance les désignations de toutes choses et leurs relations mutuelles. Un des linguistes expliqua à mon père un phénomène dont la prévalence est particulièrement élevée chez les Inuits du Nunavik d'où venait ma mère : des connexions neuronales qui permettent au cerveau de percevoir les communications non-humaines. Les êtres vivants communiquent par signes visuels, gestuels, sonores, odoriférants, corporels.

Après presque vingt ans de recherches expérimentales, l'hypothèse que les bio photons soient émis à partir d'un champ de cohérence électrodynamique au sein du système vivant se confirme. En fait, cela signifie que chaque cellule vivante émet ou renvoie un champ bio photonique d'énergie cohérente. Si chaque cellule émet ce champ alors le système vivant tout entier émet, par conséquent, un champ de résonance – un champ non-local et omniprésent. Étant donné que c'est par le biais des bio photons que le Vivant communique, alors il y a communication presque instantanée tout le long. Et cela est la base d'une organisation biologique cohérente – appelée cohérence quantique. Cette découverte a mené à affirmer que la capacité à évoluer repose non pas sur une lutte agressive et une rivalité mais plutôt sur l'aptitude à communiquer et coopérer. Dans ce sens, la capacité intégrée de l'espèce à évoluer n'est pas fondée sur l'individu mais sur les systèmes vivants qui sont inter-reliés au sein d'un tout cohérent.

Les cellules sont impliquées dans une communication holographique instantanée via l'émission de bio photons (une source de lumière). Cela implique que tous les organismes biologiques vivants émettent continuellement des rayonnements lumineux (la fameuse aura ?) qui forment un champ de cohérence et de communication. Par ailleurs, les biophysiciens ont découvert que les organismes vivants sont pénétrés par des formes d'ondes quantiques.

Les systèmes vivants ne sont donc ni les sujets seuls, ni des objets isolés, mais à la fois sujets et objets au sein d'un univers de signification en communication réciproque… Tout comme les cellules d'un organisme assument différentes tâches pour l'ensemble, différentes populations détiennent des informations non seulement pour eux-mêmes mais également pour tous les autres organismes, élargissant la conscience de la totalité, tout en s'éveillant de plus en plus à cette conscience collective. Cela indique qu'il y a une tendance inhérente dans la nature, et dans les systèmes vivants, à résonner ensemble en synchronisation de façon à maintenir l'ordre et la cohérence. Cette découverte est importante car elle confère une certaine crédibilité au paradigme naissant d'un « cerveau planétaire » et d'une hausse de l'empathie planétaire et explique ce sentiment « d'attraction » vers les autres, notamment les expressions : « bonnes vibrations », « bonnes énergies » et « être sur la même longueur d'onde ».

La nature pense-t-elle ? Non elle communique, c'est de la bio sémiotique, une jeune discipline qui part du principe que tout ce qui est vivant interagit et communique par des signes et des ondes. Le fait que l'ADN humain soit influençable et modifiable par fréquence

(son, lumière, langage et pensée) est probablement connu depuis des siècles par les maîtres, les mystiques et les traditions spirituelles. C'est peut être la raison pour laquelle une quantité d'exercices se fondent sur la concentration de la pensée (prière), les sons (musique, chants), la lumière (exposition des vitraux à la lumière naturelle ou artificielle) et le langage/parole (récitations de mantras ou zikrs).

La science rejoint ainsi l'animisme des Indiens Rishis. Voilà des millénaires ces chamans indiens saisirent les paroles magiques, les mythes et croyances depuis la nuit des temps et procédèrent à leur mise en forme poétique : le conte, la poésie, discours des origines des traditions orales qui furent ensuite transcrites dans le corpus védique; *Véda* signifiant littéralement «Savoir». Toutes les langues utilisaient les mêmes phonèmes élémentaires, sortes d'atomes phonétiques selon les mêmes lois rigoureuses. Le rôle des rishis, les chamans indiens furent de scinder la plénitude de la vibration originelle en syllabes et phonèmes puis de les combiner pour former des mots, des phrases : le langage, pour aboutir finalement dans les textes sacrés grâce à l'écriture. Ainsi quelques différentes qu'elles soient, toutes les langues, français, anglais, allemand, arable italien, espagnol, hongrois, russe, japonais chinois, swahili, etc., s'abreuvent à une source phonétique unique pour ensuite se diversifier par des relations syntaxiques dont l'ensemble constitue la grammaire de chacune d'elles avec son vocabulaire, son orthographe, ses déclinaisons, ses conjugaisons et ses règles d'accord. Mon esprit était rester en contact avec cette source phonétique unique et capable d'établir automatiquement les relations nécessaires à la locution.

Mais plus que le langage, tous les êtres animés ne parlent pas la même « langue » et ne manient pas les mêmes signes. Seulement, les frontières sont poreuses : le mimétisme des végétaux et des animaux s'adresse généralement à des espèces d'ordre supérieur Ce qui peut se traduire, dans la langue du sémioticien, par le fait que les êtres vivants sont tous capables de communiquer par signes. La biosphère tout entière est gouvernée par des échanges de signes obéissant à des codes multiples, liés aux compétences et aux propriétés des différentes sortes d'organismes et de leurs mondes propres. La question est maintenant de comprendre : «Comment le cerveau combine-t-il tous les sens en une réalité unique pour faciliter la planification et la prise de décisions ? » Et si la vie était un poème…..?

Entre 8 et 9 ans, ce don des langues me propulsa à l'avant-scène de toutes les soirées de poésie expérimentale et ma réputation atteignit même les grands pontes de la poésie contre-culturelle new-yorkaise. Mais paradoxe oblige, c'est plutôt moi qui par mon statut de Ganesh stimula la parole de la plus part des membres de la communauté. Ganesh est, en effet à cause de ses grandes oreilles d'éléphant, celui qui écoute, le confident. Je devint le confesseur de la communauté car mes grandes oreilles n'entendaient que les bonnes paroles, et rejetaient les mauvaises. Manifestement, j'étais réceptif à l'écoute des voix et des vibrations. Des gens de partout venaient converser avec moi en anglais, en français, en hindi, en mandarin, en arabe, en espagnol, en italien, norvégien…Je comprenais toutes les langues des hommes même les langues disparues comme le latin. Pour plusieurs j'étais un jeune chaman inuit réincarné ou un sorcier mexicain et un jour le poète Ginsberg féru d'orientalisme alla même jusqu'à prédire que j'étais ni plus ni moins que la réincarnation du prochain Dalaï Lama. Le cosmopolitisme de la communauté était si développé que sans voyager, je parcourus le monde en écoutant tous ces étrangers de passage. Mieux que n'importe quel éducateur, avec ces étrangers j'ai appris la géographie, l'histoire des civilisations et des religions complétée par les études anthropologiques de Sophia et les connaissances scientifiques de mon père.

À l'image des ces rencontres, la bibliothèque de la commune ressemblait de plus en plus même modestement à la bibliothèque d'Alexandrie qui jadis conservait toutes les connaissances du monde antique.

Ginsberg était de passage à San Francisco avec Kerouac pour participer à une soirée performative en poésie à la Six Gallery Reading, un événement littéraire marquant de la beat generation

alors bien vivante. Introduite par Rexford avec son poème émouvant en hommage à l'écrivain Dylan Thomas, poème contre l'hypocrisie sociale et les mécanismes de l'oppression qui broient l'individu cette soirée marqua dans l'assistance un certain Robert Zimmerman qui décida d'adopter le pseudonyme de Bob Dylan. L'autre moment marquant fut la lecture de Howl de Ginsberg dont la provocation propulsa le poète au firmament de la contre culture.

De l'oralité, on passa à la gestuelle avec celui que l'on présenta comme le premier néo- chaman hippie Joseph Beuys qui arriva sur scène et y déposa des bouts de bois liés de cordes avec deux bouteilles blanches et une croix peinte en rouge sur un morceau de journal, en résonance avec le thème du Christ exposant ses blessures aux yeux de tous pour sauver l'humanité. Il entreprit ensuite de laver de quelques gens de l'assistance en déclamant que le respect du prochain est une des clefs de la guérison de la société.

Le performeur Beuys devint l'artiste qui se rapprocha le plus de l'idée que l'on se fait du chaman archaïque. Ce dernier, en plus d'être conteur, poète, danseur, acrobate, prestidigitateur, jongleur était aussi un conseiller spirituel, un guérisseur, un devin. En somme le chaman primitif était à la fois artiste, thaumaturge, magicien et sorcier. Révolutionnaire, prophète, sauveur et martyr, telles sont les étapes du chemin de croix de l'artiste contemporain, car l'art est dorénavant une liturgie.

École buissonnière

Ce fut aussi la période où finalement je fis plus ample connaissance avec mon père principalement lors de promenade en nature. Je garde souvenir d'une belle promenade à la plage devant une mer déchaînée et j'y retrouve la première image de mon père que j'aie conservée en moi. Assis tous les deux sur un rocher, mon père m'enlaça tendrement pour me protéger de l'écume des vagues comme un père protège son fils des dangers de la vie. Chapeau de feutre sur une chevelure noire, un hâle basané d'indien, des yeux clairs et vifs scrutant la mer d'automne. Peu de mots, plutôt des silences complices pour mieux écouter la furie des vagues se brisant en millions de gouttelettes, véritable kaléidoscope de lumière irisée par l'incandescence des rayons solaires. Un joyau de souvenir parmi les plus belles heures de ma vie où je découvrais «mon territoire extérieure».

Ce fut lors d'une de ces promenades en nature que mon père a remarqué que un de mes passe-temps, quand j'étais en forêt, était de faire des inspections des trous pour combler ma curiosité. C'est alors qu'il a eu l'idée brillante grâce à Sophia de m'initier au monde fantastique des Hobbits puisqu'il avait lu que les Hobbits vivaient au fond des trous en forêt et comme Bilbo le Hobbit, j'étais capable de communiquer directement et immédiatement dans la langue de mon interlocuteur. Il me fit la lecture de *Bilbo le Hobbit* et l'incroyable histoire stimula au plus haut point mon imagination : Bilbo devint mon premier ami et grâce à lui j'appris à lire tout simplement parce mon père m'expliqua que la suite des aventures des Hobbits intitulée *Le Seigneur des anneaux* sera publiée l'an prochain. Pour lui les Hobbits, il les décrivait comme des êtres ayant «des mystérieux pouvoirs créatifs, qui travaillent sous la terre, c'est-à-dire à un niveau subliminal, afin de nous fournir des idées fructueuses. »

Je découvris plus tard que cette description était une retranscription plutôt une interprétation libre d'un texte de Jung qui fait allusion aux Cabires, des divinités helléniques qui étaient célébrées lors des mystères de Samothrace et étaient censées favoriser la fécondité.

A travers la terre entière, il y a de nombreux signes montrant que la nature n'est plus en équilibre. Inondations, sécheresses, tremblements de terre et grandes tempêtes se produisent partout et causent beaucoup de souffrances.

Le quotidien peut souvent paraître terne et déprimant où le vol, la guerre et le mensonge sont quotidiens. Ces divisions ne nous sauveront pas. La guerre entraîne la guerre, pas la paix.

Nous nous trouvons aujourd'hui à la croisée des chemins et nous devons choisir entre celui qui nous mènera à la vie éternelle ou celui qui nous mènera à la destruction totale. Il y a toujours de l'espoir, même quand tout semble perdu. On ne peut vaincre seul, on a toujours besoin des autres. Il n'y a pas d'héroïsme solitaire ! Il est urgent de redécouvrir des sentiments comme la fraternité, l'espoir et le sacrifice de soi.

1957

Comme ma toile d'araignée en expansion, le territoire prit la même direction lorsque Sophia m'offrit pour mes 9 ans un voyage chez les Indiens Hopi en Arizona. En faisant route vers le village hopi d'Oraibi, Sophia la pédagogue se fit un devoir de me raconter leur histoire. Les Hopis sont une tribu d'indiens qui vivent en Arizona (États-Unis), sur de hauts-plateaux désertiques. Leur nom signifie les pacifiques. Les Hopi formaient une tribu de chasseurs et cueilleurs qui vivaient dans des maisons enterrées. L'aliment de base : le maïs qu'ils étaient capables de faire pousser sur les plateaux arides. Leurs anciens sont des chefs spirituels porteurs de la sagesse et des traditions. Longtemps, ils n'ont partagé avec les blancs que des bribes de leurs connaissances, puisqu'ils n'étaient pas respectés. Les temps ont changé et certains délivrent leurs messages de paix et appellent l'humanité entière à choisir de changer de mentalité et de façon de vivre.

Au début comme à la fin de chaque monde, les Hopis représentent donc symboliquement, comme au sens premier du terme, la crème du genre humain, l'Alpha et l'Oméga, le lien entre la terre et le ciel, l'équilibre qui maintient la terre sur son axe. S'ils venaient à disparaître, le déséquilibre que cela engendrerait provoquerait la Grande Purification, la fin du Quatrième Monde. C'est ce que pensent les Hopis, du moins les plus traditionalistes d'entre eux, et c'est l'avertissement lancé par leurs augures.

La société Hopi était matrimoniale, c'est à dire les successions et le statut social se faisaient par la mère. Les femmes possédaient les champs, mais seuls les hommes de leur clan pouvaient y travailler. Chaque clan avait également la charge de certaines cérémonies au cours de l'année. C'était une société où chaque clan pratiquait sa propre cérémonie et même les femmes pouvaient y officier. Déjà, j'entrevoyais le but de ce voyage certain qu'une cérémonie quelconque se pointait à l'horizon.

Nous rencontrâmes le leader du groupe du Clan de l'Arc, un grand chef plein de la sagesse des Ancêtres qui en me regardant de ses yeux perçant d'aigles me dit que j'approchais de la fin d'un cycle de vie. La prise de conscience que quelque chose d'extraordinaire est en train de se passer se développa dans mon esprit lorsque l'on m'a introduit dans une maison enfouie remplie de vapeurs chaudes. Une silhouette apparue à travers les nuées, une femme, une mère de clan, la seule capable de faire encore tourner le monde correctement, dirigea la cérémonie. Elle fut rejointe par une autre femme, la mère du Clan de l'Araignée suivie de la mère du Clan de l'Oiseau Bleu ; la dernière Hopi à être admise au groupe fut la mère du Clan de l'Aigle Gris ainsi que Sophia qui représentera le Clan de l'Homme blanc

La cérémonie d'initiation Hopi commençait toujours par une prière pour la pluie afin que la récolte soit bonne et produise de la nourriture en abondance. Ensuite des incantations pour démonter notre respect à notre Mère Terre, notre Père Soleil, au Grand Esprit, puis la Mère Araignée plaça devant les femmes des différents groupes plusieurs épis de couleurs et de tailles différentes.
La structure énergétique de mon cerveau vu par les mères chamanes est composée d'un œuf lumineux dont la forme et les couleurs déterminent l'état énergétique de l'individu. À un endroit précis de cet œuf existe un point qui capte certaines fibres de l'univers ; c'est le point d'assemblage.

Les mères-chamanes demandèrent à ma mère la permission d'appliquer les instructions qu'ils avaient reçues pour un événement de cette nature. Après quelques instants de concentration, la mère du

Clan du Soleil parla « Quand il mettra ces forces en mouvement, le monde entier sera secoué et deviendra rouge et pour tous ces gens, le Jour de la Purification viendra. Les gens humbles iront vers lui à la recherche d'un nouveau monde et de l'égalité qui leur a été refusée. Ce sera la Purification pour tous les gens vertueux, la Terre, et toutes les créatures vivant sur la Terre. Terre Mère fleurira de nouveau et son peuple recouvrira la Terre comme des fourmis rouges et celles-ci prospéreront dans la paix et l'harmonie pour les temps à venir.

Nous savons que certaines personnes sont chargées de provoquer la Purification. C'est le Plan Universel depuis le début de la création et nous attendons ceux qui nous apporteront la purification. Cela est écrit sur des rochers à travers le monde, dans différents continents. Nous nous rassemblerons si tous les peuples du monde en prennent connaissance. Nous les Hopi possédons encore les tablettes sacrées et nous attendions la venue de notre Vrai Frère Blanc, le Pahana, dont la venue était depuis longtemps prophétisée par les légendes, pour lui en confier le message. Les Hopis attendent le retour du Pahana, le frère Blanc dont ils avaient été séparés depuis leur émergence dans le Quatrième Monde et avec lequel ils pensaient pouvoir entretenir des échanges harmonieux et spirituels. Les traditions n'explicitent pas vraiment qui était vraiment ce frère Blanc ni quelle était son histoire mais pour être reconnu comme tel, le Pahana devait, à son retour, montrer le dessin manquant d'une tablette sacrée en pierre détenue par le clan du Feu. Ce dessin c'est celui là, tatoué au bas du dos de votre fils, c'est un dessin kachina.

Les kachinas sortes de génies invisibles de la nature régulent la pluie et les récoltes en fonction de la qualité des cérémonies. Des entités protectrices ayant initié les Hopis à l'agriculture, aux lois de la nature et qui seraient venues des étoiles pour guider le peuple élu de monde en monde aux temps des déluges. Il est tentant de considérer l'histoire des kachinas au premier degré et de voir en ces êtres mythologiques des extraterrestres ayant véritablement ensemencé la Terre dans un lointain passé. Les mythes Hopis seraient-ils des histoires vraies relatant des faits historiques ? Pourquoi pas !

- « J'ai parlé. J'espère que ce message voyagera aux quatre coins de la terre et qu'il traversera les grandes eaux, où des gens de compréhension pourront considérer ces mots de sagesse et de connaissance. C'est ce que je veux. Les gens peuvent avoir différentes opinions mais à cause de la nature des croyances sur lesquelles la vie des Hopi est basée, j'espère qu'au moins une personne sera d'accord, peut-être même deux. Si trois sont d'accord, alors cela en vaudra vraiment la peine. »

Dès mon retour, je remarquais un changement important au niveau de mes sensations. Auparavant une incapacité à jouer à des jeux

symboliques me tourmentait jumelée à une résistance aux câlins ou à se faire prendre dans les bras.

Et c'est Maria Trolvik, une norvégienne, ma baby-sitter du jour qui s'aperçut la première de ma première érection. Elle alla rencontrer Sophia et lui expliqua qu'il s'agissait probablement d'un point tournant de ma vie, essentielle à l'estime de soi. Elle entreprit alors une séance d'éducation à la masturbation. Très vite je compris que fantasmer me permettait d'oublier les moments stressants et d'éliminer mon manque d'estime de soi. Je ne me blâmais plus pour mes difficultés.

Bien avant son aspect social, la libération sexuelle, à l'origine (ne vous y trompé pas, nous parlons toujours des années 1950), est éminemment spirituelle comme un rituel naturel de l'extase personnelle. C'est grâce aux pulsions sexuelles que le cerveau apprend à se servir de l'imagination au point où le cerveau commande au corps tout entier de pousser l'imagination jusqu'à un orgasme sexuel physique. Si bien que l'activité mentale nécessaire au processus de l'imagination démontre sans aucun doute que pouvoir se masturber est l'une des plus importantes fonctions que l'homme ait développées au cours de son évolution.

La masturbation, la sexualité en général nous propulse vers un état proche de la transe, dans lequel on peut être conscient ou non. Pendant notre sommeil, toutes les nuits, nous passons en alpha. tre en alpha, c'est se syntoniser sur cette onde cérébrale particulière qu'on appelle l'onde alpha.

C'est une des phases physiologiques du sommeil, phase dite psycho-active, c'est à dire pendant laquelle l'esprit, lui, est bien réveillé. Le voyage astral, c'est l'alpha inconscient, cette activité quasi-ignorée que nous accomplissons toutes les nuits. L'activité cérébrale produit des ondes variant de 7.5 à 14 par seconde, bande que l'on appelle les ondes Alpha. C'est la zone d'activité électrique du cerveau concomitante avec la douce léthargie de la fatigue, de la somnolence et du rêve éveillé.

Les études encéphalographiques ont démontré que l'état Alpha du cerveau correspond à l'état du cerveau chez le yogi en extase; qu'il est la condition cérébrale la plus propice à la création artistique et qu'il développe ou accentue les pouvoirs paranormaux. L'onde alpha nous fait découvrir la vraie vie, la vie des dieux, celle que nous devrions vivre à longueur de temps car nous sommes faits pour ça. Seulement voilà : depuis toujours, en tout cas depuis notre naissance, la société nous a fabriqué une image du monde, bien différente de celle de l'onde alpha. Y être, c'est bon. Y rester, c'est plus dur.

Il n' y a donc rien de plus naturel que l'état Alpha, puisqu'on y passe tous au moins deux fois par jour. En effet, à un moment donné, préalablement au sommeil, il existe cette zone intermédiaire de conscience dans laquelle il devient si facile de suivre les images mentales qui se présentent alors à l'oeil intérieur. Ainsi en est-il le matin, quand on se réveille avec l'impression de sortir d'un rêve et que l'on se demande si l'on est bien éveillé. La plupart du temps, l'alpha est inconscient. L'activité que nous faisons chaque nuit sur le plan astral, nous ne la connaissons pas. Seuls les voyants s'en souviennent. Qu'on se rassure, la voyance, ça se travaille. Et il n'y a pas que l'alpha endormi. L'alpha conscient est possible aussi. L'accès le plus court est aussi le plus dangereux : la défonce aux drogues psychotropes. Il y a bien d'autres façons d'entrer en alpha, création, méditation, nature sauvage. Il y a aussi la sexualité..

Mais les singes aussi se masturbent pensez-vous ! Vrai mais la différence se situe au niveau de la mémoire. Les animaux ne peuvent pas conserver le souvenir d'une image assez longtemps pour pouvoir y réfléchir. Par contre je peux me rappeler la poitrine généreuse de Maria Trolvik, m'imaginer au lit avec elle comme papa et maman, complexe d'Œdipe oblige.

La révolution sexuelle des années 1960-1970, pré-sida, fut marquée

du sceau de l'hédonisme, le kama-sutra indien remplaçant le livre rouge de Mao. Des livres comme *La révolution sexuelle* de Wilheim Reich eurent un succès retentissant. Il ne faisait plus aucun doute que le monde allait changer, là tout de suite. D'ailleurs, Reich y alla d'une analyse des plus radicales lorsqu'il affirma que "le refoulement sexuel produit l'obéissance donc l'inhibition de la révolte". Faire l'amour, se désinhiber, se défouler devenait une tâche révolutionnaire de lutte contre l'oppression politique.

"Des hérétiques Souabe, au XIIIe siècle, jusqu'aux Ranters du XVIIe, le même point de vue ne cesse d'être exprimé : pour les *subtils en esprit*, les rapports sexuels ne sauraient en aucun cas constituer un péché. (...) Certains adeptes attribuaient une valeur transcendante, quasi-mystique, à l'acte sexuel lui-même quand il était accompli par leurs pareils. Les Homines intelligentiae appelaient l'acte *le délice du Paradis,* et encore *l'acclivité* (terme employé pour décrire l'ascension vers l'extase mystique); et les "Amis par le Sang" de Thuringe le considéraient, en 1550, comme un sacrement, la "*Christerie*". (...) Comme le disait le Ranter Clarkson : « Tant que tu n'as pas accompli ce prétendu péché, tu n'es pas délivrée de la puissance du péché."

L'énergie sexuelle refoulée depuis des générations sinon des siècles explosa avec une telle soudaineté que l'onde de choc atteignit rapidement toutes les couches sociales laissant pantois toutes ripostes des mouvements religieux et laïcs réactionnaires. L'amour, pas seulement physique mais révolutionnaire, aura rendez-vous avec l'histoire jusqu'à l'apparition du sida dans les années 1980 qui a été, pour les conservateurs, un véritable don du ciel et marquera le retour des entraves à l'amour charnel.

Freud comme Reich s'inscrivent tous les deux – mais différemment – nettement du côté d'une sexualité comme *bien* et non comme *mal* ainsi que les États, religions et morales bourgeoises le développent. Pour Reich la sexualité est le centre de la vie sociale et psychique de l'individu. À partir du moment où l'on s'inscrit dans ce choix de la sexualité comme bien, on est inscrit ipso facto dans un autre choix, celui de l'individu contre la masse, qui nous met en opposition avec les morales sexuelles civilisées ou bourgeoises nous transformant de fait en pestiférés ou rebelles.

Car la sexualité est en elle-même individualiste – et c'est bien pour cette raison précise qu'elle est si attaquée par les morales. Il est évident que Reich garde cette étiquette de rebelle pestiféré, ainsi que ceux qui ont prolongé quelques aspects de sa pensée comme Herbert Marcuse.

Reich dénonce avec véhémence ceux qui lancent les premières pierres, et ceux qui lancent les rumeurs meurtrières, et ceux qui lancent la police et les juges et les chiens et la foule et les psychiatres aux trousses du chapardeur, du vagabond, du juif, du Noir, de l'immigré, du marginal, et ceux qui lancent à grands cris mystiques leurs furieuses "vérités" religieuses, politiques, scientifiques, tous ceux innombrables qui s'élancent en chœur – d'église, de parti ou de secte – derrière les führers, s'agglutinant et faisant foule pour savourer la calomnie, colporter la rumeur, gonfler les brigades d'acclamations, nourrir les bûchers, courir au lynchage, et assurer avec cœur la bonne administration des asiles, des prisons et des camps, et la masse immense et prétendue silencieuse qui jouit de toujours lancer les dernières pierres – voilà quelques-unes des figures de la pestilence caractérielle-sociale.

Parce qu'après tout, cette civilisation que l'on nous montre, quel est son envers, c'est-à-dire sa réalité quotidienne ? Reich de répondre : « Les meurtres sexuels et les avortements criminels, l'agonie sexuelle des adolescents, l'assassinat des forces vitales chez les enfants, l'abondance des perversions, les escadrons de la pornographie et du vice, l'exploitation de la nostalgie humaine de l'amour par des entreprises commerciales et des publicités avides et vulgaires, des milliers de maladies psychiques et somatiques, la solitude et la dislocation généralisée, et par-dessus tout ça, la fanfaronnade névrotique des sauveurs en herbe de l'humanité –

toutes ces choses pouvaient être difficilement considérées comme les ornements d'une civilisation ». Elle impose des objectifs antisexuels mais fortement investis d'érotismes prégénitaux comme compensation aux privations imposées : analité triomphante, oralité pompeuse, sadisme institutionnel, exhibition de consommation et voyeurisme, fétiches et fétichismes ritualisés de l'argent, du pouvoir, de l'accumulation. Elle détourne ainsi la sensualité de l'humain sur de tels objectifs anesthésiants. Tout le processus de civilisation se dresse contre le fait orgastique et produit ainsi une grande névrose collective.

« La suppression de l'activité sexuelle des enfants et des…, au point d'avoir réussi à produire une fausse image de ce que serait la puissance orgastique dont quelques éléments seraient : rapidité du rapport, négligence de l'autre, refoulement de la tendresse et de la sensualité, phallocratie, records sexuels et, par conséquent, l'orgasme comme quelque chose d'accessoire. Cette visée du processus de civilisation fait penser au slogan totalitaire que George Orwell lance dans son roman 1984 : « Nous abolirons l'orgasme ! » (Orwell, 1972). Ainsi, pour Reich, la formule de l'orgasme sera la formule du vivant, car le problème est bien celui-ci : la civilisation se fait contre Éros. Et il ne s'agit pas pour Reich – comme pour Marcuse – de jouer Éros contre la civilisation, mais bien d'inventer la civilisation dans la sensualité.

D'où l'importance de l'abandon total de soi au fait orgastique. Mais à la condition expresse que, au cours du coït, s'opère un reflux de l'excitation des organes génitaux vers la totalité du corps et de la psyché afin que cet ensemble puisse décharger toutes ses tensions : c'est cela la puissance orgastique dont nous parle Reich. Nous voyons ainsi que l'orgasme somatique réussi ne se réduit pas à une seule zone érogène mais à tout l'être grâce, notamment, à la dissolution de la conscience, condition de la décharge complète des tensions.

Mais si l'on est attentif à la pensée de Reich, en fait, la pulsion de mort « fait inconsciemment retour » dans sa conception de la société, à tel point que la société est devenue pulsion de mort. Cette pensée doit beaucoup à Jean-Jacques Rousseau et son principe de « l'homme bon par nature » et corrompu par la société, ce qui devient chez Reich : l'homme est agressif et destructeur parce qu'il vit dans une société qui fait obstacle à la libre satisfaction des pulsions sexuelles.

On pourrait dire que Reich a inventé cette «révolution sexuelle»; un analyste marxiste. Il a inventé l'expression dans les années 1930 afin d'illustrer sa conviction qu'une véritable révolution politique ne serait possible qu'une fois la répression sexuelle renversée. Le hipster "cherche l'amour... l'amour comme la recherche d'un orgasme plus apocalyptique que celui qui l'a précédé". Le hipster - alimenté par la marijuana, l'existentialisme et le rock était le prototype de la figure contre-culturelle qui émergeait dans les années 1960. Le hipter a rejeté les psychanalystes comme des "rétrécisseurs d'horizon" - le hipster n'avait pas besoin de disséquer ses désirs sur le canapé parce que "l'orgasme est sa thérapie". L'homme, écrivait Mailer, "sait à la racine de son être qu'un bon orgasme ouvre ses possibilités et un mauvais orgasme l'emprisonne".

Le rêve de Reich est à la mesure de ses convictions profondes, soit une révolution sociale calquée sur la révolution individuelle. Il entend réconcilier politique et la psychanalyse, et ce, dans l'action. Freud et la psychanalyse lui fournissent le cadre conceptuel pour comprendre et guérir la personne dont la fonction orgasmique a été brimée. Pour cela, il doit prendre Freud au pied de la lettre et donner à la libido une transposition corporelle. On comprendra qu'il entre rapidement en conflit avec Freud et les psychanalystes qui, par conviction et calcul politique, cherchent à minimiser, auprès du public et des professionnels, la portée de la génitalité dans le développement de la personne. De plus, Reich rêve d'une révolution du prolétariat, révolution qui se ferait, elle aussi, par le biais de la sexualité. Naturellement, cette révolution sexuelle emporte avec elle les vues traditionnelles sur les institutions sociales du couple et de la

famille et bat en brèche les notions de permanence institutionnelle et de fidélité conjugale.

Freud publie Malaise dans la civilisation.
Cet ouvrage propose une réflexion politique sur la psychanalyse, la culture et la civilisation. Il influence notamment les réflexions du philosophe Herbert Marcuse dans Éros et civilisation. Ce livre estime que l'aspiration à une vie plus libre et plus heureuse doit fonder un nouveau projet révolutionnaire. Mais le livre de Freud présente une vision plus pessimiste. L'homme doit renoncer à ses désirs et diminuer ses exigences pour retrouver des possibilités de bonheur, estime le psychanalyste. « Aussi la civilisation est-elle nécessairement répressive, et la restriction de la vie sexuelle est indispensable ». Freud insiste également sur l'angoisse liée au sentiment de culpabilité comme produit de la civilisation. Pour Freud, il est possible d'organiser la société en fonction du bonheur de chacun.

Wilhelm Reich critique le pessimisme et la résignation de Freud. Surtout, son livre occulte l'histoire humaine et les conflits sociaux. Les deux psychanalystes s'opposent également sur leur vision du bonheur. Freud conserve une conception pauvre du bonheur, proche de l'ascétisme. Il accepte l'ordre social et refuse la possibilité d'une transformation réelle du monde par la politique. En revanche, Wilhelm Reich s'intéresse davantage aux problèmes concrets dans la vie quotidienne. Il axe sa réflexion vers une critique radicale de la société capitaliste. Il politise l'aspiration hédoniste au bonheur, notamment amoureux et sexuel.

La famille impose l'idéologie répressive dès le plus jeune âge. Les parents transmettent à leurs enfants tous leurs refoulements et inhibitions à leurs enfants, qui les transmettent à leur tour. La famille transmet les valeurs qui façonnent l'individu. Cette structure autoritaire de la famille ne se limite pas à la bourgeoisie et demeure la cause principale de la répression sexuelle. L'éducation impose ce petit bonheur conforme du mariage et de la famille qui nie et rejette le plaisir sexuel. Ce système repose sur l'hypocrisie. Malgré les évolutions modernes, « la famille est toujours l'une des plus importantes fabriques d'idéologies, et l'une des plus violentes structures répressives ». Les pulsions des enfants doivent être refoulées car la liberté sexuelle ébranle la puissance patriarcale autoritaire. Lorsque la sexualité de l'adolescent est réprimée et culpabilisée, la révolte prend la forme de la névrose.

Cette idéologie estime que la procréation demeure l'unique objectif de la sexualité. Ce dogme impose la glorification de la famille et du couple. Dès leur plus jeune âge, les enfants doivent intérioriser un sentiment de crainte et de culpabilité à l'égard du plaisir sexuel. La soumission au système autoritaire s'explique par ce sentiment de crainte. Les filles sont maintenues dans l'ignorance de la sexualité, toujours associée au mariage, pour mieux les soumettre à leur mari. Le couple et le mariage demeurent le seul cadre de la vie sexuelle des femmes qui devient rapidement monotone. La vie misérable et aliénée s'explique par l'idéologie et la répression sexuelle. Wilhelm Reich s'attache à transformer cette névrose en véritable révolte politique.

Sauf que la fameuse révolution sexuelle des années 60-70 cache l'extraordinaire bluff qui consiste à soutenir qu'il y a eu une révolution sexuelle à la fin des années 1960. Il n'y a eu en fait qu'un discours qui s'est effectivement libéré. De plus, les mâles, les hommes ont eu bien du mal à différencier orgasme et jouissance du fait du centrage sur leur pénis et du non-abandon. Les hipsters étaient "si narcissiques que leurs orgasmes sont inévitablement prématurés et superficiels". Même si les idées de Reich sont certainement devenues un point de ralliement pour une nouvelle génération de dissidents sympathisant de la révolution sexuelle c'est aussi devenu un symbole de la façon dont l'utilisation d'images de libération sexuelle pour vendre des choses était devenue une grosse affaire; quand on s'est rendu compte que les nouvelles attitudes sexuelles ne pouvaient être contenues, elles ont été exploitées et récupérées par l'ogre publicitaire capitaliste.

L'orgasme est devenu un champ de bataille: «l'orgasme apocalyptique» était-il la clé de la révolution, comme le prétendaient Reich ? Car lorsque la promiscuité sexuelle devient la loi, à mesure que la liberté politique et économique diminue, la liberté sexuelle tend à augmenter de manière compensatoire. Et le politicien tacticien fera bien d'encourager cette liberté... cela aidera à réconcilier ses sujets avec la servitude qui est leur sort. La libération sexuelle, malgré ses apparents succès éventuels, pourrait être interprétée, comme le suggérait le philosophe Michel Foucault comme ayant inauguré « une forme de pouvoir plus sournoise et plus discrète ».

C'est le genre de doutes soulevés aussi par Marcuse sur l'efficacité de la révolution sexuelle. Le plaisir sexuel, semble-t-il argumenter, n'est pas toujours révolutionnaire, mais peut être offert par l'establishment comme une panacée, devenant ainsi en soi une forme de répression ; delà, la formidable expansion de l'industrie pornographique à partir des années 70.

Si la révolution sexuelle et libération des désirs selon Reich doivent évidemment briser toutes les normes et les contraintes sociales c'est ironiquement la pornographie qui mettra en éclats les normes hétérosexuelles, mais aussi du couple, de la famille, non pas à des fins de libération mais bien à des fins de servitude sexuelle envers l'idéologie de domination phalocratique.

Berkeley

Une foule bigarrée de naturistes en pagne indien, de pèlerins Jésus freak chaussée de sandales, aux chevelures de Christ entourés de bouddhistes en sari jaune et orange chantant des Hare Krisna accompagnés de castagnettes suivis par un cortège d'homosexuels et lesbiennes, sans oublier fermant la marche des militants noirs des droits civiques, tous se dirigeant vers l'auditorium de l'université.

Un premier orateur au lutrin exhortait les participants à mettre de côté leurs différences et de se rassembler sous le parapluie d'un nouveau mouvement religieux évangéliste les Born Again et de se joindre à lui pour célébrer la renaissance de la seule religion porteuse de paix mondiale. Le suivant vint contester cette vision messianique. Ce théosophe recommandait la lecture de *la Doctrine secrète* de Blavatsky comme synthèse universelle de toutes les vérités religieuses et mythiques isolées les unes des autres. Un orateur visiblement d'origine caucasienne avait associé la consommation de viande à la misère sociale et provoqua un scandale pour sa façon de traiter de mangeur de cadavres tous ceux qui n'étaient pas végétariens. Dans le brouhaha qui en suivit, un anarchiste, profitant du tumulte, monta sur scène s'empara du micro et enguirlanda tous ces enfoirés de nazis qui avaient fui l'Allemagne et venaient contaminer le monde libre de leurs élucubrations aryennes. Le service de sécurité de l'Université dut intervenir et l'expulsa de la salle sous les applaudissements mêlés à des huées bien senties. Enfin le dernier intervenant, un militant noir des Rastas stigmatisa l'assemblée dans une diatribe révolutionnaire contre ces religions de blancs racistes et demandant aux noirs américains de quitter l'Amérique et même l'Occident et prophétiser le grand retour de la communauté méprisée vers son terreau natal africain.

Quant le dernier orateur eut achevé son discours de nombreux adeptes des mouvements présents voulurent prendre la parole, certains pour appuyer d'autre contester mais souvent en pareille occasion, l'intolérance et le fanatisme vinrent balayer comme un tsunami toute recherche sensée d'analyse, de pensée un peu large de compréhension et de fraternité si bien que cette conférence loin de servir la cause de la libération espérée devait aboutir à un déplorable échec cacophonique. Au chant de l'Internationale communiste qu'un groupe confondu de maoïstes-léninistes-trotskistes avait entonné, le public se dispersa sous les rires, les quolibets et les injures.

À l'extérieur du campus, la grande machine sociale fonctionnait à plein régime appliquant la loi darwinienne de la sélection naturelle capitaliste; la corruption, l'égoïsme, le luxe des nantis d'un côté, la solidarité, l'amitié et même l'éternelle joie de vivre malgré tout des plus démunis.

Sophia sortit de cette conférence assez désemparée et pensa un instant, elle l'activiste militante de la New Left et du Free speech movement que peut être seul l'éveil des forces magiques imparties à chacun de nous pourra venir à bout des maux de l'humanité. De plus en plus, elle pensait à cette fameuse opération lorsqu'en déambulant, elle fut entourée pour un groupe de Hell's Angels visiblement imbibé pour ne pas dire fortement intoxiqué aux amphétamines se comportant comme une bande de bonobos en rut. C'est finalement, un groupe de lesbiennes qui voyant le harcèlement des primates vint à la rescousse de la militante. Sous la virulence des cris perçants, les anges bikers de l'enfer décampèrent. Pas question de voir la police venir y mettre son nez.

Mais cette altercation laissa des traces indélébiles. Elle entreprit une étude post-doctorale sur les violences patriarcales principalement contre le femmes.

Ces bikers/bonobos ne sont pas au même stade d'humanité : 37,95% d'individus de toutes races et couches sociales confondues (du Clochard au milliardaire) sont encore au stade inférieur d'humanité. Ils confirment l'intuition de Freud. En effet Freud s'est souvent exprimé sur la récapitulation. Dans son Introduction à la psychanalyse (1916), il écrit ainsi: "Chaque individu récapitule en quelque sorte, sous une forme abrégée, le développement entier de la race humaine. "

« La théorie biogénétique repose sur l'hypothèse d'une évolution du cerveau humain en plusieurs phases, qui correspondrait à l'apparition sur Terre des différentes classes phylogénétiques d'animaux. Ainsi la structure anatomique la plus ancienne de notre cerveau correspondrait à un cerveau dit « reptilien » situé le plus profondément. La structure la plus récente, correspondant au cerveau humain, serait située à la périphérie du cerveau, à l'extérieur. Cette évolution serait comparable aux couches successives de l'écorce d'un arbre.

Cette récapitulation biogénétique de l'embryon et son développement juvénile et adulte sera une théorie majeure dans le développement d'une psychogénétique du développement mental tel qu'imaginé par Freud.

Après avoir développé langage et intelligence à la rude école de l'ère glaciaire, les hommes formèrent une «horde primitive» soumise à un chef. Les groupes « artificiels », tels que l'Armée et l'église, prolongent la horde primitive. La relation de soumission individuelle fonde la formation collective de la masse artificielle. Dans les comportements humains le cerveau reptilien donne lieu à l'obsession, les conduites compulsifs en tout genre ; la nécessité de soumission à des actes personnels quotidiens, rituels et superstitieux, le référent constant à l'autorité, la conformation à de vieilles manières de faire des choses ; les cérémonials, la nécessité d'agir dans un cadre légal, religieux, culturel, traditionnel et répondant aux représentations usuelles. Les humains agissant ou réagissant par leur cerveau reptilien sont des êtres incapables d'agir par eux même et donc facilement contrôlable.

Le chef se réservant toutes les femmes, les hommes furent contraints d'abandonner complètement l'objet sexuel, peut-être même furent-ils privés de toute libido par castration, en arrachant littéralement les testicules des mâles.

Les récalcitrants, les rebelles, les insoumis, chassés par le chef, apprirent à s'organiser sur une base homosexuelle, puis, dans un second temps, se rebellèrent contre le chef, le tuèrent et dévorèrent ; ils découvrirent, en contrepartie, l'avidité des manies meurtrières.

Puisqu'ils ne peuvent plus compter sur le groupe pour les aider et les soutenir, ils sont condamnés à reformer avec les autres exclus une nouvelle communauté susceptible de pourvoir à leur besoin. Parce que jeunes, ces superflus sont plus aptes à expérimenter de nouveaux comportements et ont souvent le loisir d'observer le comportement des prédateurs afin de mieux se protéger contre eux.

Dans l'ensemble, ils découvrent ainsi non seulement des nouveaux comportements mais aussi de nouveaux aliments. En période de famine, ils n'hésitent pas à aller goûter aux carcasses d'animaux délaissés par les carnassiers. D'abord accidentels, ces comportements deviennent progressivement habituels : piller le nid des oiseaux pour y dérober les oeufs ou dévorer les oisillons, manger le placenta et les fœtus avortés naturellement, consommer de jeûnes animaux naissants. Ainsi se met en place un régime alimentaire de remplacement qui deviendra rapidement complémentaire au végétarisme initial.

Lorsque des changements climatiques importants comme les glaciations se pointent à l'horizon, surviennent alors avec eux des perturbations qui bouleversent tout l'écosystème de la flore et de la faune : les stricts carnassiers meurent de la rareté des animaux, les stricts végétariens meurent de la pénurie des plantes et fruits, seuls les superflus, à la fois carnivores et végétarienne, ont su s'adapter aux nouvelles conditions environnementales. Les exclus sont devenus les dominants d'un nouveau paradigme existentiel, ils forment des communautés «du futur» et adoptent des comportements tels que l'action directe de prédation en groupe, ancêtre de la chasse. Ainsi, tout s'est passé comme si les mécanismes d'exclusion avaient «programmés» les mécanismes transformateurs qui ont permis la naissance des hominiens. En somme, les marginaux ont sauvé notre espèce de l'extinction naturelle face à la glaciation en lui offrant un meilleur équilibre alimentaire qui a accru notre autonomie vis-à-vis le milieu naturel ambiant.

Donc selon Freud, c'est au cours de cette « période traumatique » apparut l'hystérie d'angoisse : « Avec l'irruption des privations de l'ère glaciaire, les humains devinrent anxieux, avec toutes les raisons de l'être […] l'angoisse réelle, devant tout fait nouveau, était pleinement justifiée. La libido sexuelle, cependant, ne perdit pas immédiatement ses objets, mais on comprend que le Moi, menacé dans son existence, ait renoncé à l'investissement d'objet : affamés, les hommes ont d'autres soucis que l'épanouissement sexuel.

Freud poursuit sa fiction. « L'ère glaciaire persiste et l'humanité développe une hystérie de conversion : « Les temps difficiles continuant […], l'homme primitif dut se résigner au conflit entre la procréation et le plaisir de procréer, conflit qui s'exprime dans la majorité des hystéries. Les aliments étaient insuffisants pour permettre la croissance des hordes primitives et les forces humaines étaient insuffisantes pour maintenir vivants les faibles. Le massacre des nouveau-nés rencontra certainement des résistances dans l'amour, particulièrement chez les mères narcissiques. En conséquence, la limitation de la procréation de la race humaine devint un devoir social
Le réchauffement climatique et la surpopulation forment un tandem explosif qui n'est pas s'en nous rappeler un événement paléolithique quasi-identique. Avec le réchauffement climatique, nous sommes appelées à vivre la même situation mais cette fois-ci due à une ère calorique de chaleur extrême et non à une ère glaciaire.

Pendant ce temps mon père fit la rencontre Amanda Feilding, la directrice de la Fondation Beckley, une organisation qui mène des recherches sur la conscience depuis plusieurs décennies. Leurs travaux couvrent tous les états d'altération mentale, depuis celui induit par l'usage du cannabis ou du LSD à celui auquel mène la méditation bouddhiste. Cette fondation est également à la pointe des recherches en physiologie scientifique relatives à la trépanation. Au début des années 1960, alors qu'elle ne trouvait aucun médecin pour lui pratiquer cette perforation, Amanda s'est trépanée elle-même, et depuis, elle est devenue une autorité dans ce domaine.

- OK. Vous-même, vous vous êtes trépanée par le passé – qu'est-ce qui vous a conduit à réaliser cette opération ?

- Au début des années 1960, je conduisais beaucoup de travaux comparatifs entre religions et mysticisme, et j'ai entendu parler d'un scientifique néerlandais qui s'était trépané et qui avait une théorie à propos des changements physiologiques que cela avait entraîné chez lui. Je ne le connaissais pas avant qu'il subisse cette opération, du

coup, je ne pouvais pas savoir quels étaient les changements en question. Mais, bien que curieuse au sujet de la trépanation, je ne pensais pas encore en subir une moi-même. Je me suis alors mise en quête d'un praticien qui accepterait de me trépaner, j'ai même contacté un médecin de la famille royale qui s'était montré très intéressé. Il se trouve qu'il avait un trou dans la tête, conséquence d'un accident dont il avait souffert enfant. Après quatre années de recherches infructueuses, j'ai décidé de me débrouiller seule.

- Comment vous êtes-vous préparée ?

- J'ai pris beaucoup de précautions. J'ai utilisé une perceuse électrique avec une pédale que j'actionnais avec le pied et j'ai fait un trou à fond plat. J'ai d'abord testé le foret sur les membranes de ma main pour voir si la perceuse endommageait la peau. Toute l'opération était préparée au millimètre, mais j'ai dû surtout me préparer moi-même, psychologiquement.

- Ouais, mais percer un trou dans son crâne va à l'encontre de tout instinct ?

- Exact mais c'est cela une démarche scientifique : aller au-delà des apriorismes, tenter l'expérience et cela a marché. Après avoir réalisé l'opération, j'ai enroulé ma tête dans un foulard, j'ai mangé un steak pour retrouver un niveau de fer correct (après la perte occasionnée par le saignement), et je suis partie faire la fête. C'est une simple opération d'une demi-heure.

- Comment vous êtes-vous senti après l'opération en ce qui concerne les bienfaits de la trépanation ?

- Quand un bébé naît, le haut de son crâne est très mou, flexible. D'abord, la fontanelle se referme, puis les os du crâne se ferment à leur tour, ce qui inhibe la vibration du battement du cœur, et donc, pour ainsi dire, cette pulsation ne peut plus s'exprimer totalement dans le cerveau. Cette perte de « pression artérielle » a pour conséquence un changement du ratio entre les deux fluides présents dans le cerveau : le sang et le liquide cérébro-spinal. C'est le sang qui apporte aux cellules du cerveau leur nourriture, glucose et oxygène. Le liquide cérébro-spinal, lui, évacue certaines des molécules toxiques. La trépanation fonctionne en restaurant la pression artérielle totale du battement du cœur. Ensuite, les capillaires aspirent et libèrent une quantité égale de liquide cérébro-spinal.

- Après avoir créé la Fondation Beckley, vous avez commencé à mener des recherches sur les effets et bénéfices éventuels de la trépanation. Qu'avez-vous étudié ?

- La grosse partie de notre recherche portait sur plusieurs personnes à différents stades de la maladie d'Alzheimer. Elle montrait que le liquide cérébro-spinal de ces personnes présentait une mobilité bien moindre que chez une personne saine. Le problème de ces patients n'était pas un manque de sang dans le cerveau, mais une évacuation insuffisante des molécules toxiques par le liquide cérébro-spinal. Ces recherches ont contribué à la mise au point d'un appareil permettant de mesurer ces données, signes avant-coureurs de toute maladie neurologique.

La trépanation peut-elle être une mesure préventive pour combattre ces maladies, et peut-elle avoir d'autres effets ? Voilà des recherches que j'aimerais mener dans le futur. Pour l'instant, ce ne sont que des hypothèses et rien n'est démontrable dans la mesure où je pense que nous n'avons pas, pour l'instant, les outils nécessaires afin de conduire des recherches en profondeur. Les recherches que nous avons menées sur la trépanation ne s'appuyaient que sur une quinzaine de personnes, et ce n'est pas suffisant pour en tirer des conclusions.

- Comment envisagez-vous de mener ces recherches ?
C'est compliqué : même si la pratique de la trépanation n'est pas illégale, elle n'est pas vraiment légale non plus. C'est une situation

très délicate. Ces recherches ne seront pas autorisées, il n'y a pas assez de preuves qui les justifient – mais on ne peut pas avoir de preuves sans recherches ! Je trouve étrange que des gens puissent changer de sexe mais pas se faire trépaner, alors que c'est une opération bénigne. J'ai pris l'habitude de combattre les préjugés qui entourent la trépanation, et je n'ai jamais vraiment compris le tabou qui pèse autour de celle-ci. J'ai le sentiment que la société ne se rend pas service en gardant ce sujet sous le tapis, et je crois que la meilleure chose que nous puissions faire, c'est d'acquérir le plus possible de connaissances sur les états de conscience altérée et sur leurs potentielles applications. Les sociétés traditionnelles reconnaissent le processus chamaniste : le changement de conscience à travers le jeûne, la danse ou l'ingestion de substances psychoactives. Ils reconnaissent que c'est une partie importante de la cohésion sociale et des décisions quant aux directions à imprimer sur la société.

- Vous savez j'ai un fils autiste et j'ai décidé de tenter la trépanation pour stimuler les neurones et synapses endormies de son cerveau. Mais auparavant je veux tenter l'expérience moi-même, accepteriez-vous de superviser l'opération ?

- Certainement et je suis honoré d'une telle confiance.

OPÉRATION

L'encyclopédie de mon père, qui date de 1912, précise que la trépanation était à cette époque utilisée pour traiter les troubles mentaux. On disait de cette pratique qu'elle « laissait entrer la lumière » ou qu'elle « laissait sortir les démons ». La trépanation est la plus vieille opération chirurgicale du monde, elle remonte au moins à 10 000 ans avant Jésus-Christ, et a été pratiquée par différentes civilisations sur presque tous les continents. De l'Amérique du Sud à l'Europe du Néolithique, cette pratique a une histoire riche et très diverse. Shiva, le dieu hindou de la conscience altérée, avait lui-même subi une trépanation ; cette opération était également pratiquée par les moines tibétains et, à notre époque, en Afrique.

Mon père rencontre à Londres Howard Lester et Henry Littleway au Colin Wilson Institut Fondation de recherche expérimental avec qui il correspond depuis plus de 3 ans sur mon cas.

Voici la transcription d'une longue lettre, ici résumée

Comme nous tous votre fils est capable de se consacrer à autre chose que le présent. La différence après l'opération est qu'il sera capable de vivre le passé comme au présent. Il sera capable de se consacrer à autres choses que ses préoccupations de l'instant. Cette capacité de sortir de son corps, de contact avec une source d'énergie mentale inouïe n'est pas normalement à notre disposition.

Votre fils Ganesh en devenant conscient de ce nouvel horizon atteindra ce nous appelons une objectivité contemplative orientée vers l'évolution spirituelle de l`être. Il deviendra comme le Ganesh indien un *Vighmeshvara* qui selon la définition populaire veut dire « celui qui écarte les obstacle ». C'est sans doute la divinité la plus populaire de l'Inde : C'est le dieu du savoir et de la vertu. Dorénavant l'expression de son moi profond s'affirmera non pas dans la domination sociale stérile des autres mais dans la recherche de l'expérience de valeur créatrice.

Le rôle de l'implant dans le cortex frontal stimulera l'acquisition des points de mémoire nécessaires à la connexion permanente du cerveau à cette source d'énergie. Plus besoin de drogue comme auparavant pour stimuler la création. D'ailleurs, cette mystérieuse source d'énergie située à l'intérieur de nous n'est-ce pas là que les poètes et les mystiques viennent s'abreuver. Comme si l'art, la science et la religion poursuivaient le même but soit une quête d'horizons toujours plus vaste. Était-ce cela l'histoire de l'humanité, acquérir inéluctablement des points de mémoire ? Nous le croyons, non seulement pour l'humanité mais pour aussi tout le vivant. Vous cherchiez le sens de la vie ? Eh bien le voilà ! : le sens de la vie est

de créer du vivant toujours plus performant. On naît animal mais on devient humain grâce à la solidarité et la collaboration dans l'acquisition d'information telle que révélée par Louis de Broglie, prix Nobel de physique

Chaque particule possède une mémoire cumulative et son comportement va en augmentant en franchissant des seuils, des paliers. Ce qu'il faut comprendre est que toutes les particules de l'Univers disposent d'un jeu de symboles à leur disposition, certaines particules seront de hautes définitions, d'autres de basses un peu comme le nombre de points de résolution sur un écran de télé haute définition versus un écran standard. Il reviendra au mathématicien et physicien Louis de Broglie de formuler que chaque particule possède un "regard" vers l'extérieur appelé "onde psi" accouplée à une mémoire intérieure appelé "champ sigma" qui permettent un choix de comportements selon le jeu de symboles qu'elle dispose; ce choix repose donc sur des "points de mémoires". Par la suite, le théorème de Bell prévoit qu'une particule est capable d'enregistrer immédiatement le changement d'état d'une autre particule éloignée de plusieurs années-lumière.

Les savants calculs brogliens (fusion des particules à spin) permirent aux physiciens d'avoir un regard neuf sur la matière. Ainsi le monde minéral posséderait un jeu de 256 positions de mémoires, le végétal, palier suivant, avec ses 65, 536 positions, l'animal avec ses 4 milliards de positions de mémoires, l'être humain avec ses 18 milliards de milliards de positions de mémoire et la prochaine étape donnera jour à une entité possédant 340 milliards, de milliards de milliards de milliards de positions de mémoire.

Si nous nous plaçons au niveau des particules élémentaires et au niveau atomique, nous nous apercevons que pierre, fleur et blanchon sont identiques. Ce n'est qu'au niveau des molécules que des différences importantes apparaissent au niveau des écarts de matière entre le monde minéral et le monde organique. Ainsi le blanchon apparaît grandement plus structuré que la fleur et la fleur plus que la pierre. La différence fondamentale entre "l'inerte" et le vivant est tout simplement que l'un est plus riche en informations que l'autre et à l'intérieur du monde vivant, les espèces elles-mêmes ont toutes quasiment un bagage informationnel identique à quelques gênes près.

La vie est donc de la matière mieux informée que l'inerte caractérisée par son évolution et il existe bel et bien un passage continu de la matière inorganique vers la vie tel que constaté sur les stromatolites, ces pierres que l'on appelle des «bio constructeurs». Ce sont des roches enveloppées d'une mince couche de bactéries microscopiques qui constitue la partie vivante de la roche. Les stromatolites sont donc des structures organo-sédimentaires dépositaires des premières manifestations de la vie sur terre. On parlera alors de «criticalité auto organisée» : à partir d'un seuil critique de développement, un système a tendance à atteindre spontanément un niveau supérieur d'organisation ou de performance sous un mode plus complexe. On parle ici de propriétés émergentes. Cette évolution peut se faire soit sans transition, soit passer par une phase "chaotique", comme une sorte d'indécision. Celles-ci deviennent finalement observables lorsqu'elles vont dans le sens d'une organisation nouvelle.

Richard Buckminster Fuller a proposé de nommer « synergie » la conjugaison de plusieurs fonctions assurant l'émergence d'une fonction unique distincte. La synergie (du grec synergos signifiant "travailler ensemble") se réfère au phénomène dans lequel plusieurs facteurs ou influences agissant ensemble créent un effet plus grand que la somme des effets attendus s'ils avaient opéré indépendamment. Les chercheurs chiliens Maturana et Varela transposèrent le phénomène synergétique à la biologie qu'ils désignèrent sous le terme "autopoïèse" (grec auto (soi-même), et poièsis (production, création). Il définit la propriété d'un système à se produire lui-même et à se maintenir, à se définir lui-même. Ainsi l'idée d'auto organisation «correspond en très gros à l'hypothèse d'un programme qui se programmerait lui-même.

L'exemple d'un système auto poïétique est la cellule biologique. La cellule est faite de composants biochimiques variés, comme les acides nucléiques et les protéines, et est organisée dans des structures limitées comme le noyau de la cellule, diverses organelles, une membrane de cellules et le cytosquelette. Ces structures basées sur un flux externe de molécules et d'énergie " produisent " les composants qui, à leur tour, continuent de maintenir la structure contenue, ce qui permet la croissance de ces composants.

Pour Darwin il ne fait pas de doute, comme il le dit lui-même dans *L'Origine des Espèces*, que l'embryologie est « un des sujets les plus importants de toute l'histoire naturelle. Elle a en effet apporté une contribution inestimable à la théorie de l'évolution des espèces ou « théorie de la descendance » selon laquelle toutes les espèces actuelles descendent d'une même espèce ancêtre dont elles se sont progressivement différenciées au cours du temps en accumulant des caractères nouveaux. L'embryologie venait confirmer cette théorie de la descendance, l'étude du développement de l'embryon apportant en effet des informations sur l'évolution de l'espèce à laquelle il appartient. On était frappé par la ressemblance qui existe entre les branchies dont est pourvu l'embryon humain à un stade de son développement et les branchies des poissons. On en concluait que chez les êtres vivants la succession des stades du développement embryonnaire reproduisait fidèlement la série des stades évolutifs qu'avait traversés l'espèce. Le foetus résultant de cette union passe sa vie embryonnaire dans un liquide amniotique rappelant l'environnement aquatique de nos ancêtres.

On disait alors que le développement de l'embryon « répétait » ou « récapitulait » la série de ses ancêtres. Ainsi sa queue, qui se résorbe ultérieurement, représente notre stade reptilien ancestral. La fécondation récapitule l'aube de la vie. Le fœtus, dans la matrice de son océan symbolique, traverse ensuite tous les stades ancestraux, de l'amibe primitive à l'être humain totalement formé. La naissance récapitule la sortie de l'eau vers la colonisation de la terre ferme par les reptiles et les amphibiens, tandis que la période de latence, qui suit la sexualité infantile et précède la maturité, correspond à la torpeur induite par les époques glaciaires. L'humanité, sous l'influence des privations que les incursions glaciaires lui imposaient, est devenue globalement anxieuse. Le monde extérieur, qui jusqu'alors était essentiellement bienveillant et satisfaisait chaque demande, se transforma en une multitude de périls menaçants. Freud interprète les névroses de transfert comme des récapitulations de comportements développés par l'homme pour affronter les difficultés de la vie durant les périodes glaciaires. La névrose correspond à notre difficile résolution des conflits associés à l'âge glaciaire. Il nous fallut mobiliser une énergie et une réflexion énormes afin de régler notre vie pour surmonter l'hostilité de l'environnement.

À l'origine, les hommes vivaient libres jusqu'à ce qu'un événement extérieur, une attaque ou une ruse vienne les asservir. Le passage de la liberté à la servitude relève alors d'un accident de l'histoire humaine qui a provoqué la division de la société. Elle correspond à la naissance du pouvoir politique à l'intérieur du clan. La servitude de ceux qui soutiennent activement un chef capable de les sauver. Ainsi la servitude volontaire devient une résignation d'un peuple qui a oublié le caractère naturel de sa liberté, vivant sa servitude comme une seconde nature. D'autres hommes viennent alors au monde et n'ont jamais connu l'état de liberté dans lequel vivaient leurs aînés et en ignorent même jusqu'à son bénéfice. Les hommes ont oublié qu'ils ont été libres un jour et que cela faisait partie de leur droit le plus naturel. C'est alors la coutume de la domination qui est la première chaîne de la servitude. Les hommes ne savent rien, hormis qu'ils sont sujets: il en a toujours été ainsi, pensent-ils.

Le déroulement entier de la vie humaine - du coït parental à la mort finale des enfants – serait comme une récapitulation de la fresque gigantesque de la totalité de notre passé évolutif.

La trépanation de mon père se passa sans histoire, il appela immédiatement Sophia et la convainquit de venir se faire trépaner sur le champ.

1963
C'est lors d'une exposition présentée au par le département d'Anthropologie intitulée : Les Vénus paléolithiques, que Sophia effectua son premier saut dans le temps. L'alignement des Vénus sur leur socle surtout les vibrations qu'elles émettaient servirent de fil conducteur à son esprit en ébullition. Les images apparurent comme attirés par un puissant aimant. Elle assista à l'entrée des mâles dans la caverne alors que les femelles restaient au village.

Dès leur entrée, chaque membre plongea ses deux mains en forme d'écuelle dans tonneau creusé à même la pierre et en retira un liquide jaunâtre à base d'amanite, un puissant narcotique qu'il s'empressa d'ingurgiter avant de s'asseoir au son du tambour. La mélopée lancinante accéléra les effets hallucinatoires de ce que l'on a appelé depuis des "rêves éveillés". Certains avaient la sensation de voler, d'autres parlaient avec des animaux, d'autres encore pouvaient se transporter instantanément d'un lieu à un autre et d'y rencontrer des êtres fabuleux. La cérémonie se termina par une séance de masturbation collective ; chacun ayant sa propre statuette avec des seins volumineux.

Sophia avait accès in situ à l'un des archétypes fondateurs du Paléolithique, la mère génitrice qui 40 000 ans plus tard fut mis à mal lors de l'exposition Woman de l'artiste de Kooning au Musée d'art moderne de San Francisco. Entre ces deux dates, un fil conducteur, un dénominateur commun frappa Sophia comme la foudre : la victoire du patriarcat sur le matriarcat. Ces visions furent par la suite transcrites et réunies dans un essai : *La défaite historique du sexe féminin – suite et fin du patriarcat* qui frappa à son tour comme la foudre le mouvement féministe des années 1980.

Voici quelques extraits de son essai controversé mais extrêmement bien documenté.

« Le temps est donc venu d'essayer de comprendre pourquoi la femme se trouve chassée de la caverne ? Sur quoi, peut bien reposer cette exclusion. Revenons donc au monde de la chasse, car c'est de la chasse comme seul référant que l'homme «construit» son univers. Depuis longtemps déjà, le chasseur archaïque a acquis la conviction qu'il possède les forces de la mort parce qu'il contrôle le sang de l'animal. C'est par son intervention que le sang coule de l'animal d'où sa mort. Sa supériorité sur l'animal vient donc du fait que l'homme contrôle en acte l'écoulement du sang des «autres» et qu'il a surtout le contrôle sur son propre sang.

La femme est donc une énigme : non seulement, la femme n'a pas le contrôle de son propre sang (menstruation) mais l'homme, non plus, a aucun pouvoir sur ce sang qui coule. S'agit-il d'un pouvoir «sauvage» de la nature réservé exclusivement aux femmes, pire un anti-pouvoir spirituel.

« Ce qui est valorisé (...) par l'homme, du côté de l'homme est sans doute qu'il peut faire couler son sang, risquer sa vie, prendre celle des autres par décision de son libre arbitre; la femme «voit» couler son sang hors de son corps (...) et elle donne la vie (et meurt parfois ce faisant) sans nécessairement le vouloir, ni pouvoir l'empêcher. Là est peut être le ressort fondamental de tout le travail symbolique greffé aux origines sur le rapport des sexes ».

Or, nous l'avons vu précédemment : le sang est sacré. Pour le chasseur Homo sapiens, le sang coule de la vulve de la femme comme le saignement de la blessure de l'animal associé à la mort. La vulve qui saigne, c'est la mort; confirmée par la biologie, la femme menstruée est non-féconde. La perte du sang chez la femme est comprise par l'homme comme un «acte impur» qui la discrédite comme «courroie» de transmission du sacré par les rituels. La femme est exclue du «sacerdoce».

« C'est parce que femme et en tant que femme, c'est à dire en tant que deuxième sexe, le sexe de la nature, que la femme est exclue de la fonction sacerdotale. (...) Le corps des femmes, plus précisément leur sang, semble, de façon plus ou moins consciente et explicite, la

raison majeure pour leur refuser l'accès au sacrement de l'ordre et à la fonction sacerdotale ».

Mais alors pourquoi l'exclure aussi comme participante à l'assemblée ? Pourquoi la chassée de «l'église» pariétale, là où l'on célèbre la Vie spirituelle ? «Acte» impur = sang impur = être impur. Même si on reconnaît le caractère sacré de la femme à cause de sa transmission de la vie naturelle et terrestre, son «impureté» l'a rendu inéligible aux célébrations de la vie spirituelle. Mais encore pourquoi ! Nom de Dieu ! Justement à cause de lui, Dieu le Père; les grands totems collectifs sont presque toujours des animaux de sexe masculin.

« Dans une société et une culture masculines, légitimées par un Dieu masculin, « le refus dont la femme est victime, revêt un caractère sans doute sexuel », Interdiction de «communier à » son propre père. Interdiction de célébrer et de commémorer son propre père. Le tabou de l'inceste ainsi présent au cœur même des organisations sociales et religieuses. »

Qui dit fécondité, dit maternité, plusieurs statuettes en effet idéalisent les rondeurs maternelles : le culte de la mère-génitrice est fort répandu et bien établi par les statuettes sacrées... à la maison, au foyer.

Par contre, plusieurs autres pourvues de seins volumineux, de vulve, de hanches et fesses proéminentes représentent, à bien des égards, le fond obscure du monde sexuel et marquent l'obsession de l'homme pour les attributs féminins au point de les difformer énormément. Cette difformité des seins et de la vulve est d'autant plus remarquée que les traits du visage sont absents des Vénus préhistoriques. Qu'ils s'agissent de la Vénus de Willendorf, de la Vénus de Lespugue, de la Vénus de La Ussel et enfin de la Vénus de Monpazier à la vulve particulièrement développée, nous remarquons que le «visage est une surface uniforme, sans yeux, sans bouche et sans oreilles»; tout le regard est centré sur les organes génitaux et rien d'autre. Ces Vénus sont les vestiges érotiques de la jeune et discrète pornographie primitive.

«Les caractères paléolithiques de l'image humaine se retrouvent dans les autres arts préhistoriques de la planète et nous aident à mieux comprendre la nature du dédoublement de l'être humain que constitue l'image humaine. La sexualité humaine occupe une place essentielle dans la naissance de la créativité artistique. La représentation féminine graphique ou plastique est traitée différemment de la représentation masculine. (...) Une particularité liée à la précédente est l'absence fréquente de tête (visage), des bras et des pieds dans les représentations féminines, sculptées ou gravées, et cela à toutes les époques du paléolithique supérieur».

Il y aurait donc un sexe spirituel, premier, masculin et un sexe naturel, deuxième, féminin. Ici, l'androcentrisme archaïque mute en sexisme : la maman et la putain.

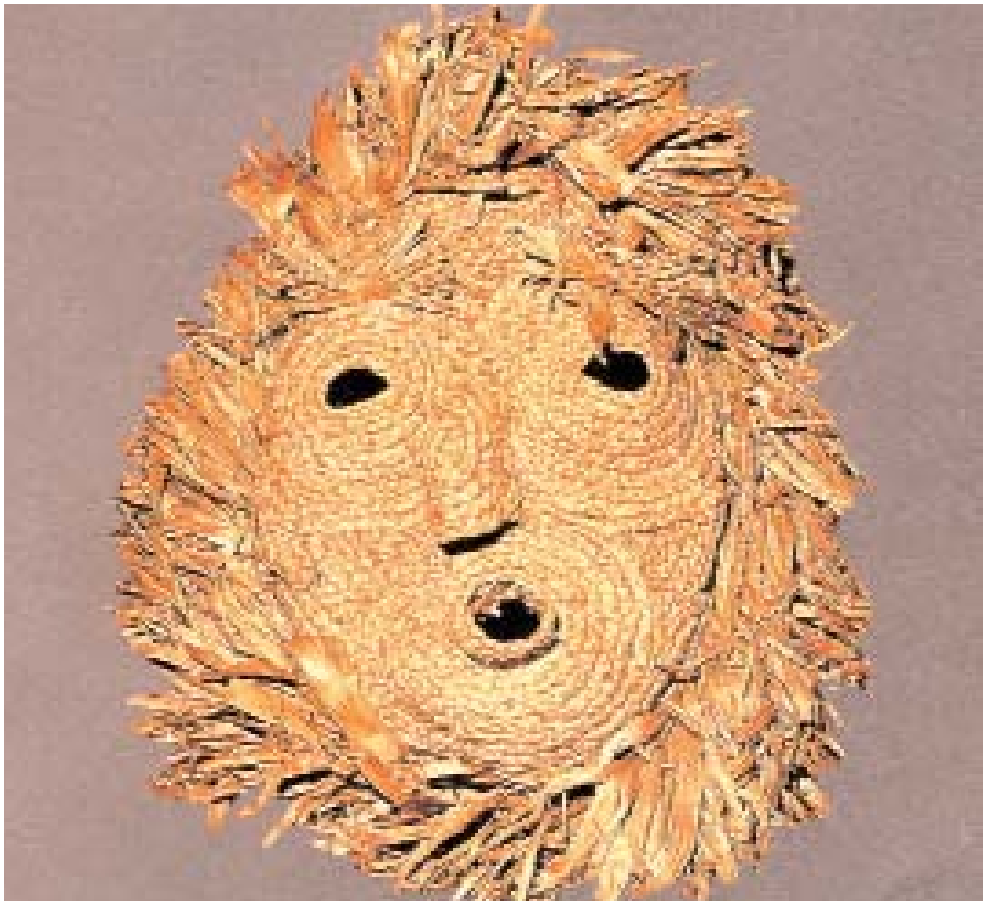
« Le sexisme peut se dissimuler sous les idéalisations de la femme qui la maintiennent dans un ordre de subordination aussi bien que sous les attitudes de mépris ouvert ».

Aparté : androcentrisme : qui acquiert les caractéristiques du mâle, du masculin à ne

pas confondre avec anthropocentrisme : qui acquiert les caractéristiques du genre humain, homme et femme

Encore une fois, l'homme s'approprie une force féminine au point de la dévaloriser complètement : dorénavant les liens du sang entre l'homme et son totem seront transmissibles (rites initiatiques) de génération en génération, du père au fils : les liens du sang. Le long processus de dépossession des attributs physiques et psychiques de la femme poursuit sa route. L'homme ultimement doit posséder toutes les forces de la nature y compris celles que la nature a conférées à la femme.

A l'intérieur de la caverne sacré, le langage atteint un pouvoir magico-religieux inouï grâce aux drogues naturelles dont certaines chamans connaissent le pouvoir. Les paroles chamanistes pré-extatiques (poésie) suggèrent la vision d'un monde mystérieux où l'âme voyage et rencontre d'autres esprits (Et le verbe s'est fait chair - mantra). La poésie chamaniste est transcendance, voilà sa force : l'homme peut quitter son espace terrestre, se détacher de la nature. C'est par la poésie que l'homme enfin perce le mystère de la transcendance initialement observée avec le feu et la fumée qui monte vers les cieux. Grâce à la parole poétique, le corps entre en extase, sorte de combustion interne telle (transe) que l'esprit acquérant les propriétés du feu, peut enfin s'élancer vers le Très Haut. Puisque les forces de l'anima sont terrestres, les Dieux de l'animus masculin habiteront désormais le ciel, domaine de l'Esprit.



Une chose est indéniable, la caverne paléolithique est une structure imposée à la nature, reflet du pouvoir de l'esprit. C'est la matrice, où s'exprime la vie spirituelle. Il est curieux que l'art rupestre, l'art qui s'exprime dans la noirceur, soit aussi celui qui permet le passage de la lumière intérieure qui ouvre le passage de l'âme. Elle est lieu de passage de la terre vers le ciel où l'esprit de l'homme rencontre son totem, son Dieu. Au niveau psychologique, c'est le lieu de l'individuation par l'initiation où le Moi s'organise et parvient à la maturité; une nouvelle relation s'établit entre l'individu et sa communauté, l'adulte mâle y acquiert sa personnalité.

Maintenant divisé, le processus d'individuation nouvellement entamé ne peut se réaliser sans la prise de conscience de l'autre (altérité). L'homme et la femme apprendront à se connaître, à découvrir leur place respective dans le grand échiquier de la nature, principalement dans la connaissance de leur sexualité. Des notions comme géniteur, fécondité, se révèlent. En somme, l'unité ancestrale de l'homme et la femme, la fusion des origines, ayant comme modèle biologique l'unicellulaire qui se complexifie en se divisant (binaire), accomplit le même cheminement complexe, cette fois-ci, par la conscience, la connaissance. Voilà la constante de l'évolution, plus la vie progresse, plus elle se complexifie. L'homme et la femme se découvrent des rôles différents mais complémentaires dans la sexualité.

C'est donc des bouleversements majeurs qui s'annoncent au niveau de la spiritualité et de l'expression artistique. Les images humaines se multiplient. En fait, on assiste à une véritable transformation du sacré où les forces surhumaines prennent la forme de l'homme. L'individu tend désormais à maîtriser son destin par des représentations de sa propre image. Toute nature, sauvage et mystique est à la mesure, à la portée de son action; l'homme est libre. L'homme, dès la période mésolithique (10 à 15 mille ans) s'engage résolument à transformer le monde. La terre, symbole féminin, maternel, bascule dans le camp du masculin; les statuettes sacrées de la femme-génitrice ont un nouveau compétiteur qui vient affaiblir davantage la symbolique de la Terre-Mère : la statuette masculine fait son apparition et sera objet d'un nouveau rituel : la cérémonie de sacralisation (messe) de sa propre image. L'homme assume ainsi complètement son rôle moteur dans le déroulement et la transformation du monde mystique et de la nature.

L'art sacré prend une tournure tout aussi révolutionnaire : l'homme commence à vouloir créer Dieu à son image.

« Ils (les crânes surmoulés) portent les restitutions des chairs et des chevelures par du plâtre et de l'argile, le regard étant représenté par des coquillages incrustés aux orbites. (...) L'image sacrée est empruntée au registre humain fondés sur ses propres restes anatomiques et transformés en «oeuvre d'art» par l'adjonction de matériaux. »

Si l'essence du Christianisme est l'Incarnation de Dieu en l'homme, on peut penser à rebours que la religion néolithique est celle de l'Incarnation de l'homme en Dieu.

Par contre, puisque cet art sacré était associé au culte des ancêtres, on peut imaginer qu'il s'agissait d'une reconstitution du défunt. Pour la première fois, l'homme cherche à recréer une entité par sa seule adresse ou habileté dans la manipulation «savante» de ses propres restes anatomiques. L'homme commence à goûter aux joies de la création démiurgique.

Si les Dieux prennent l'image symbolique de l'homme, qu'advient-il de la femme? La découverte de la céréaliculture (graminées) et de la végéculture (tubercules) amène avec elle un bouleversement prodigieux des valeurs spirituelles. Un nouveau mythe sacré prend forme qui exprime la relation intrinsèque entre la femme/nature et la végétation issue d'un acte primitif, presque inné, exécuté par la femme depuis des lustres : l'enfouissement du placenta (eaux des origines) qui devient rite de fertilité de la Terre-Mère. Par ce geste, la femme se substitue à la divinité en possédant une puissance biologique sacrée qui donne naissance aux végétaux, les tubercules enfouis dans le sol. La signification du mythe est évidente : les plantes alimentaires

sont sacrées puisqu'elles proviennent du corps de la femme divinisée. En se nourrissant, l'homme mange une substance divine.

Le statuaire féminin devient, par le fait même, plus fidèle à son image mais reste toujours associé à la maternité, à la nature. Mais curieusement, c'est à cette époque qu'apparaît la statuette femme/serpent où ce dernier s'incruste au visage féminin. Cette association est tout à fait «logique» lorsque l'on sait que les champs cultivés servent de niches écologiques à plusieurs variétés de serpents qui se nourrissent de petits rongeurs et s'y reproduisent. Dans toutes les civilisations, le serpent est un ancêtre mythique fondateur des sociétés parce qu'associé à la fertilité féminine.

Pour contrebalancer ces forces agraires, les pasteurs nomades édifieront leurs propres symboles principalement axés sur la puissance en adoptant le taureau sauvage comme emblème spirituel. (À ne pas confondre avec le bœuf domestiqué, symbole agraire). Pour eux, c'est la semence abondante du taureau qui fertilise la terre. Le taureau est bien un animal primordial, que l'on retrouve dans l'art des cavernes du Paléolithique, associé à la force créatrice.

Changement tout aussi révélateur au niveau de l'espace sacré, on passe de l'ombre à la lumière; de la caverne au temple. En effet c'est au Néolithique ancien européen qu'apparaît une aire aux fonctions spécialisées bien délimitée dans l'espace du village. Ce temple confirme que l'autorité religieuse est désormais présente et qu'elle s'inscrit dans une convergence du pouvoir et du sacré. Nous sommes au début de la cité. Les croyances animistes des chasseurs s'estompent pour faire place aux nouvelles religions. Les masques liturgiques, principalement en tête d'oiseaux, accordent l'importance aux yeux, passage du regard, de l'intelligence et de la force mystique. Statuettes et masques sont regroupés sur une sorte d'autel au fond du Temple. Autre effet sur le sacré, l'apparition de fonctions sacerdotales réservées à une élite masculine (prêtrise) qui dorénavant s'occupera à réfléchir aux destinés de la communauté. Et fait attesté par les découvertes archéologiques récentes, la femme, malgré sa force acquise dans la symbolique du monde agraire, est toujours absente de l'iconographie générale du Temple «européen». Ce qui n'est pas le cas en Inde, en Asie, en Afrique et en Amérique précolombienne.

Enfermée dans la sphère privée, la femme est responsable de la charge physique et affective des membres du groupe. Ses tâches domestiques parce que «naturelles» sont non-quantifiées, non-mesurées, non-évaluées donc non-rémunérées. Dépossédée de sa production, elle est donc tenue à l'écart du pouvoir social et politique. Les femmes deviennent les gardiennes dévouées loyales, les courroies de transmission par l'éducation de valeurs culturelles qu'elles ne déterminent pas. Car l'histoire est écrite au masculin. Le néolithique une histoire d'hommes, les premières cités-États, une histoire d'hommes, la Bible, les évangiles, le Coran, une histoire d'hommes, la philosophie greco-romaine, une histoire d'hommes. A part la procréation et quelques exceptions comme Cléopâtre, les femmes ont été exclues de l'histoire parce qu'elles ont toujours voulu être les gardiennes des traditions et non jamais revendiqué un statut autre par ignorance et surtout par la peur de l'ostracisme.

Mais plus encore, cette victoire sur l'anima porte en elle le «vrai péché originel» de l'humanité, le germe de toutes les répressions : la logique de la domination qui va du sexisme au totalitarisme. Affirmation confirmée par les travaux de l'École de Francfort (Adorno, Marcuse, Horkheimer, Benjamin, Habernas) dont

Dialectique de la raison (1945) où l'on apprend « que la crise de la civilisation moderne ne découle pas d'abord de la domination capitaliste. Notre monde a basculé le jour où l'homme a entrepris de dominer la nature» et moi de rajouter, dominer la nature et la femme.

Dans la civilisation mésopotamienne, la femme fait son entrée «officielle» au Temple, une entrée très remarquée, elle devient prêtresse sous les traits de Ishtar, à la fois, guerrière « la dame des batailles » et déesse de l'amour et de la volupté accompagnée d'un cortège de filles de joies; son culte est celui de la prostitution céleste. Les plaisirs de l'acte sexuel sont sacralisés.
Ainsi s'est constitué la trilogie originelle déesse-mère-prostituée, qui se perpétuera à travers les siècles et qui transitera avec quelques substitutions vers Astarté, déesse phénicienne, vers Aphrodite chez les Grecs, vers Vénus dans d'innombrables civilisations pour finalement intégrée l'histoire chrétienne par le trio Marie, la vierge, Anne, la mère et Marie-Madeleine, la prostituée. Cette dernière est la crainte ultime de l'église catholique. Si Madeleine est vraiment la compagne du Christ alors Jésus vivait en union libre et pratiquait une sexualité hors des tabous de l'époque : L'amour libre pratiqué par toutes les sectes hérétiques y compris les hippies.

Car il est important de noter que c'est l'appropriation du domaine sacré donc des rites religieux et aussi de l'art par la confrérie des prêtres et chamans indépendamment d'un dieu masculin ou féminin qui détermine l'idéologie du pouvoir social et politique et le propage de génération en génération. Si bien qu'une société dite matriarcale qui vénère la Grande Déesse véhicule néanmoins l'idéologie masculine des rapports sociaux car les hommes se sont approprié la manifestation du mythe par la célébration, le contrôle des rituels.

Si aux origines du chamanisme, l'homme s'identifiait à l'animal, il en revêtait les attributs par le déguisement, on s'aperçoit très vite que le déguisement du chaman évolue rapidement vers la représentation féminine. Portant des costumes féminins où des seins y étaient dessinés, le chaman s'approprie les attributs de la femme pour mieux l'éliminer des célébrations. La personnification féminine du chaman/travesti permet de mieux communiquer avec les dieux. Ce n'est pas par hasard, si de tout temps, la femme fut investie du pouvoir de sonder la volonté des dieux et communiquer avec eux, comme la Sybille chez les Grecs (Jung) et «diseuse de la bonne aventure» d'aujourd'hui.

On voit bien que c'est l'institution religieuse contrôlée par l'homme qui a propagé les inégalités entre l'homme et la femme dans tout le tissu social et politique; ce que Montaigne décrit comme « la grossière imposture des religions.» Le clergé forme la société d'homme la plus drastique envers les femmes.

À la fin du Néolithique, tout est maintenant à sa place : la nature est de plus en plus soumise, le culte des morts et de la fertilité sont bien établis, les Dieux et Déesses agraires côtoient les icônes déifiées du chasseur paléolithique et du pasteur nomade, croyances et rituels sont célébrés au Temple décoré par des artistes mâles sous la supervision de «prêtres» masculins avec une cosmologie comportant le symbole du village comme «Centre du Monde» défendu par des guerriers aguerris. Bref, une «philosophie» générale de la vie, une culture où les pouvoirs spirituels, politiques et guerriers sont entre les mains des hommes en recherche de puissance.

Cette nouvelle puissance fondamentale s'actualisera dans la répression des forces de l'anima dans la domination du corpus social par le patriarcat qu'il érigera longuement, patiemment en système

politique.

« Nous savons (...) que le dimorphisme sexuel (ensembles des caractères non indispensables à la reproduction et qui permettent de distinguer les deux sexes d'une espèce) est enraciné dans les processus de reproduction et de socialisation des primates (...) Au cours de l'évolution de l'humanité, ce "pattern" de base s'est enrichi des comportements complexes développés par la chasse. (...) Les différences sexuelles existantes furent encore accentuées. (...) L'une des conséquences les plus importantes de la chasse comme mode d'existence fut d'accentuer la différence entre les comportements des hommes et ceux des femmes. (...) Si nous nous rappelons qu'à ce stade de la civilisation primitive de la chasse, la taille du cerveau passe du simple au double (...), nous pouvons prendre la mesure des procédés que la sélection a mis alors en oeuvre et qui ont dû être d'une efficacité énorme. L'ancienne structure d'association des primates s'est transformée en une impressionnante structure nouvelle, celle de la chasse coopérative. (nda- origine de la diplomatie (alliances). De là aussi résulte que la politique est une «affaire d'hommes», avec ses comportements d'intimidation, sa phraséologie, ses réglementations écrites, ses vanités, ses conceptions bizarres de l'honneur: on a peur de paraître faible, on est disposé au combat et à la guerre, on fait étalage de grandeur virile et d'exaltation de soi-même. (...) Ces mécanismes de sélection ont influencé sur le comportement de tous les types masculins et produit ces résultats extravagants mais bien réels qui semblent si chers au Moi des hommes.

« Des travaux récents de l'anthropologie culturelle comme *L'un et l'autre sexe*, 1975, de Margaret Mead, on ne pouvait que retirer l'impression qu'il n'y a rien que l'on puisse considérer comme une nature spécifique de l'homme et de la femme. Mais si sujette à variation et à divergence que soit la répartition sociale des rôles entre les sexes selon les civilisations, la division multimillénaire du travail entre eux : chasse d'une part, maternité et éducation des enfants d'autre part, n'en a pas moins conduit à certaines constances que l'on peut définir en les radicalisant, par les oppositions polaires entre tuer et donner la vie, guerre et paix.

D'ailleurs, aucune société dite de nature et/ou matriarcale a survécu à son contact avec l'Occident patriarcal. Que l'on pense aux Amérindiens tant du Nord que du Sud.

Nous avons vu l'importance accordée au sang dans son rapport de filiation (lien du sang) entre dieu et l'homme et de son tabou (sang menstruel) qui exclue la femme du sacré ou plutôt qui relègue le sacré de la femme dans une sous-catégorie qu'est la religion domestique dont le temple est le foyer et les membres, la famille. Ce rapport au sang est à la base de la construction sociale de la différence homme/femme. D'autres pensent que l'incapacité des hommes à procréer justifie leur filiation avec Dieu. Peu importe car c'est justement parce que l'homme occupe la caverne comme lieu sacré qu'il peut se placer en position de domination. Ce qui lui permet de déterminer son idéologie, d'affirmer sa vision comme universelle : celle qui régit et définit le type de société et les rapports entre membres. Si bien, qu'il y a deux sexes naturellement différenciés mais une seule culture androcentrique; la victoire de la raison (animus) sur la nature (anima).

« On aboutit à une dichotomie quasi-absolue. L'homme, placé au centre de l'édifice social imaginé, est seul du côté de l'universel, du général, du social et du culturel. La femme est définie par rapport à lui et la différence qu'on est contraint de lui reconnaître ne peut être ni sociale, ni culturelle; elle relève du domaine biologique; la femme est du côté de la nature ».

Selon la pensée hindoue, la femme ne peut vouloir par elle-même, c'est l'homme qui décide; la femme est écartée du savoir très jeune pour s'occuper des travaux domestiques. Le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon lui réserve un sort identique, malgré l'existence de philosophie comme le Yin Yang chinois pour qui le masculin et le féminin sont complémentaires et non affectés par des catégories

inférieures et supérieures, malgré l'existence de la déesse Amaterasu et du dieu Susano-o qui assure l'équilibre dans la société japonaise et dans l'Univers, ces sociétés demeurent quand même dominées par l'homme. Selon le bouddhisme, la femme nonne n'a pas le même statut que le moine et sa réincarnation dans un homme est la seule manière pour elle d'échapper à son état d'infériorité.

Devant une telle unanimité internationale, Engels en tirera cette conclusion en affirmant que « la victoire de l'humanité » repose sur «la défaite historique du sexe féminin ».

« En effet, le matriarcat, tout comme la maternité, est un état de nature qui a dû être transcendé pour laisser place à la culture. Les femmes n'ont pu effectuer ce passage, faisant elles-mêmes biologiquement partie de la nature. Le rôle de civilisateur revient au sexe non défini par sa biologie, aux humains dégagés de la nature : aux hommes. Ils ont pu développer la culture, la civilisation en dominant la nature et la partie de l'humanité qui lui est assujettie : les femmes. (...) Si les femmes ont été prédominantes à une certaine époque, c'est parce que leurs qualités intrinsèques étaient indispensables au début de l'humanité. (...) La «défaite historique du sexe féminin» qui doit être comprise comme une «victoire de l'humanité», a donc été une étape nécessaire dans la progression des sociétés. La filiation patrilinéaire a alors remplacé la matrilignage, et la famille monogame l'organisation clanique, sapant du même coup les bases du «pouvoir» des femmes.

La «défaite historique des femmes», telle que formulée par Engels, est inadéquate et incomplète. C'est non seulement le sexe mais aussi le genre féminin qui est en cause : l'anima. Reliée à l'harmonie primordiale, les valeurs de l'anima tendent vers la réalisation de cet «état de nature» et cherchent ainsi à neutraliser, à absorber les élans pulsionnels de l'animus. Cette dualité est la marque de l'évolution, l'un tempérant l'autre. Car l'anima poussé à son extrême c'est l'immobilisme de la niche écologique et la mort. L'extrémisme de l'animus s'exprime par la destruction qui conduit elle-aussi à la mort. Les valeurs masculines (patrilinéaire) de la chasse venant bousculer les valeurs féminines (matrilinéaire) de l'Australopithèque végétarien voué à la mort. Par la suite, les sociétés horticoles venant tempérer les ardeurs destructrices des mâles-chasseurs et ainsi de suite.

Mais revenons à Engels quelques instants. La fameuse «défaite historique du sexe féminin» n'est pas définitive encore et le combat fait toujours rage. Car s'il y a recherche de victoire, c'est qu'il y a enjeu. Et quel peut-être cet enjeu si convoité depuis des millénaires que dispute l'homme à la femme, si ce n'est de soustraire à la femme le contrôle de la sexualité et de récupérer par diversions les pouvoirs de la maternité en retirant en sa faveur les mâles du pouvoir maternels.

Tabous sexuels et rites d'initiation seront mis en place à cette fin. Allons donc jeter un coup d'œil pour voir ce qu'il se passe à l'intérieur de la mystérieuse caverne, l'antre des chasseurs.

Le symbole de la caverne est assez évident, c'est la matrice de la deuxième naissance des mâles. Les jeunes initiés y apprennent que deux activités fondamentales assurent la survie du groupe : la chasse qui produit de la nourriture et la copulation qui produit des enfants. La domination du chasseur sur l'animal est lue comme la résultante d'une possession sexuelle; d'où notamment l'équation blessure = vulve dans les représentations symboliques de l'art pariétal du Paléolithique supérieur. Cette possession sexuelle sera transférée vers la femme qui à son tour subira l'interdit de la caverne sous prétexte d'éviter les relations adultères et incestueuses avec l'animal mythique. L'homme ainsi possède à la fois les puissances animales et contrôle les actes de fécondité féminins.

La culture interdit ce que la nature permet.

Mais l'enjeu est plus que cela. Le monde de la chasse s'exprime par la puissance, forme des relations de dominant/dominé entre les

catégories d'activités et les êtres. Rappelons-nous qu'à l'époque de l'Australopithèque arboricole, les êtres étaient soumis à très peu de contrainte hiérarchique :

«la collecte de nourriture, pour autant que nous le sachions, ne crée pas une division sexuelle du travail, car les deux sexes y procèdent de la même façon. »

Pour déterminer l'ordre hiérarchique, le droit de nature conféré par la chasse parlera à sa place qui «veut que le vainqueur soit le maître et seigneur du vaincu. D'où il s'ensuit que par ce même droit un enfant est sous la domination immédiate de celui qui le premier le tient en puissance. Or l'enfant qui vient de naître est en puissance de sa mère avant tout autre personne, de sorte qu'elle peut l'élever comme bon lui semble et sans que sa responsabilité puisse être en cause.» Plus encore, si dieu il y a, il s'appelle Maman. La divinité Maman s'intéresse à nous personnellement. Et réciproquement, nous pouvons nous adresser à elle personnellement. Et elle nous entend personnellement et nous écoute. Elle sait donc si nous sommes bons ou méchants. Elle sait aussi nos prières. Pour l'enfant, Maman sait tout ce qui lui arrive. C'est comme si elle était toujours là à ses côtés. Mais d'un autre part, Maman sait tout ce que l'enfant fait. Notamment si l'enfant respecte les règles et les consignes de Maman. Qui n'a rien à cacher, n'a rien à craindre est la réponse spontanée qui monte de notre enfant de deux à quatre ans. Si je ne fais rien de ce que Maman dit qui est mal, elle ne grondera pas. J'appartiens au pouvoir suprême de Maman.

La lutte des pères et des mères pour la possession des enfants, principalement des fils est au cœur des enjeux sociaux. Retour au Paléolithique. Les rituels de la caverne servent donc à séparer le fils sous l'emprise de la mère. Plusieurs psycho-anthropologues commencent à se demander si le rituel d'initiation axé sur la séparation et les causes qui l'ont provoqué, ne sont pas eux-mêmes l'origine psychologique du conflit oedipien. Si bien que le complexe d'Oedipe serait autant culturel que naturel et aurait servi à l'homme

puisque la prohibition de l'inceste répond à cette double exigence de séparation et hiérarchie de contrôle en soustrayant le mâle du pouvoir sexuel (séduction/fascination) de la mère et des sœurs. Ainsi le mâle aurait converti en avantage culturel exclusif un processus naturel garantissant la bonne santé physiologique et psychique de l'espèce. Comment et pourquoi ?

Les hommes par l'initiation révèlent enfin aux mâles le pouvoir de leur sexe en comparaison de pouvoir négatif et isolant des femmes non seulement en ce qui concerne les relations sexuelles (inceste) mais dans tous les détails de la vie au quotidien (évitement et isolement dû aux menstruations). Devenus les gardiens de leur société, ils auront dorénavant le droit d'imposer aux femmes et aux jeunes une discipline dans le but de brimer toutes tentatives d'autonomie. Tous les rites initiatiques confèrent au mâle l'autorité nécessaire sur la femme en propulsant la supériorité masculine dans l'ordre du sacré.

Pour y arriver, le jeune mâle pubère doit subir des épreuves et des cérémonies. Les épreuves parfois cruelles sont d'ordre physique et moral car il doit faire preuve d'endurance et de virilité. Pour assurer la cohésion et la pérennité du groupe, les adultes lui font sentir leur autorité de diverses façons tout en lui donnant des instructions minutieuses sur son futur rôle. L'adulte révèle au jeune garçon son identité profonde tout en confirmant la défaveur qui frappe le sexe féminin. L'initiation détache le garçon de la mère, parfois il est obligé de quitter sa hutte, sa mère n'a plus le droit de voir son pénis. Il est prêt à se marier, a le droit de s'asseoir et manger avec les hommes, il peut prendre part au procès, y donner son opinion et faire la guerre.

L'initiation est une mise à mort, celle de l'enfant et une naissance, celui de l'adulte. L'homme s'empare de l'enfant de la mère, se l'approprie et le fait naître homme. Par la négation de la naissance conférée à la mère, l'homme légitime sa supériorité, retire la puissance du pouvoir maternelle à la femme, se l'approprie. Alors se

produit une mystérieuse alchimie mystique et sacrée où l'homme devient à la fois mère sociale et père naturel. La femme ne peut que s'incliner devant telle magie : l'homme seul possède la capacité d'engendrer des fils adultes. L'initiation réussie démontre sans aucun doute la conquête de l'homme sur la femme au sein de la société et cette dernière, sous la menace de terreur psychologique et de contrainte physique, est mise en demeure d'honorer cette renaissance comme un pacte qui la soumet au sein de la famille et du groupe.

Voilà pour la "victoire" sur le sexe féminin. Maintenant abordons l'autre conquête, celle sur l'anima. Depuis sa naissance, le garçon est sous l'emprise du pouvoir maternel. « Au cours de l'enfance et avant l'initiation, le jeune adolescent est identifié et probablement s'identifie à une personne de sexe féminin, la sœur ou la mère. C'est en tant que tel qu'il aborde le cérémonial. »

«Parce qu'ils symbolisent l'autre sexe, les néophytes sont brimés, maltraités et les initiateurs qui leur font manipuler leur pénis les désignent comme leurs «femmes». (...) Tout semble se passer comme si à la fois le rituel tendait à faire éprouver concrètement l'issue inéluctable, en exorcisant la part de féminin qu'enferme le masculin. Il enseigne une loi de la société, en assurant la défaite de l'un et le triomphe de l'autre, en humiliant l'enfant de la femme pour glorifier l'enfant de l'homme, afin de préserver la pureté des membres du groupe qui ne contient plus que des hommes véritables.»

Adieu anima ! Le garçon qui refuserait l'initiation ou échouerait serait condamné par le groupe à vivre comme une femme. Probablement l'origine sociale du travestisme et de l'homosexualité.

L'homme craint tellement les pouvoirs de la femme qu'il ne croit pas que la seule initiation puisse perpétuer sa domination despote. La peur de la vengeance des femmes à qui ils ont volé leur enfant est telle qu'elle demande une protection à toute épreuve permettant de maintenir le rapt accompli tout en affirmant le processus d'assujettissement du sexe faible au sexe fort. Ce sera le rôle des sociétés d'hommes, des confréries.

Les sociétés d'hommes ne sont que le prolongement de la coopération et de la complicité nécessaires à une chasse fructueuse. Le chasseur est pourvoyeur de nourriture au sein de sa famille, là est son devoir primordial, tout manquement est signe de faiblesse qui pourrait servir de prétexte à la femme pour déstabiliser le pouvoir du mâle et même le renverser; ce qui sera fait au Néolithique lorsque l'agriculture, domaine réservée aux femmes, supplantera la chasse et marquera le retour des sociétés dites matriarcales.

Les confréries masculines répondent aux besoins de solidarités des mâles envers l'accomplissement de leur responsabilité et ce, même en dépit des périodes de disette ou d'accident. «Donner et recevoir, tenir à la disposition d'autrui ce qui est à soi sont les impératifs d'une convention qui garantit à chaque homme d'être le partenaire d'un autre homme. Faute de quoi, il n'y a ni bien-être, ni survie. » Dans plusieurs ethnies, la femme fait partie de ce qui est mis à la disposition d'autrui, l'acte sexuel étant considéré aussi essentiel que l'alimentation.

Car la chasse et le partage de la nourriture induit une connaissance des choses matérielles, Par exemple, le chasseur comprend le premier que la nourriture possède une valeur en soi, comme si cette chose extérieure et naturelle parce que nécessaire faisait référence aussi à une réalité intérieure qu'est le désir de la chose. L'instinct est aussi désir. Le désir de posséder la nourriture, le désir de procréer avec la femme confère à ses instincts une valeur d'échange. Suivra la mise en place d'une structure comportementale basée sur l'échange : le système de troc auquel la femme fut vite intégrée comme marchandise. Ainsi il est faux de dire que la prostitution est le plus vieux métier du monde. Le lobbysme et le proxénétisme l'ont précédé lorsqu'un mâle secondaire fit pression sur le mâle alpha pour que ce dernier lui cède la femelle de ses rêves en échange de plus de nourriture.

L'assujettissement des femmes par son compagnon despote est l'acte primordial de domination sur lequel reposent toutes les formes sociales (totalitarisme, féodalisme, industrialisme, capitalisme, communisme) engendrées par la «civilisation» et toutes fondées sur la domination. Et maintenant nous savons pourquoi : parce que vivre dans des conditions égalitaires et non-répressives avec les femmes était impossible à cause du pouvoir immense que la nature leur avait conféré. La société des hommes devint le mécanisme de répression du mâle/culture envers la femelle/nature. Et faut-il le rappeler le droit de vote des femmes est apparu au 20e siècle soit près de 2 millions d'années après les premières hordes de chasseurs archaïques responsables de cette «logique de domination. »

Ainsi ces fraternités exercent partout un grand ascendant et jouissent d'un grand prestige sur lequel reposent l'idéologie, l'économie voire, la politique des groupes sociaux. Les délibérations sont discrètes et jalousement gardées hors de portée des oreilles féminines ou des non-initiés. Souvent les liens tissés entre hommes sont supérieurs à ceux établis à l'intérieur du couple désignant ainsi la place réelle de la femme dans l'échiquier social. «Un économiste a calculé que les femmes occupaient une position inférieure dans 73% des sociétés agraires et dans 87% des sociétés pastorales. »

Pour éviter la révolte des femmes, la société des hommes doit inclure des mécanismes qui rendront les femmes complices de cette logique de domination qui les discrimine. La disparité entre les hommes et les femmes se heurte à un obstacle majeur : il est quasi-impossible de préserver la domination de l'homme si frères, sœurs, mères, pères, copulent et se marient entre eux. Un homme ne pourrait pas en effet traiter sa soeur, sa fille comme une marchandise ou comme une inférieure si des liens parentaux se juxtaposaient aux liens matrimoniaux. La prohibition de l'inceste, l'interdiction de rapports sexuels entre membres d'une même famille, répond à cette double exigence de séparation et de hiérarchie. Cette interdiction de contacts sera poussée dans certaines ethnies jusqu'aux interdictions alimentaires où la femme ne peut manger à la même table que l'homme, renforçant l'analogie décrite plus tôt entre nourriture et sexualité.

D'un point de vue strictement mercantile, l'interdit de l'inceste a comme effet de raréfier les femmes disponibles et accroît ainsi leur valeur marchande. Pour compenser le manque et respecter la prohibition, le groupe doit se retourner vers son voisin et établir avec lui des modalités d'échange pacifique avec les amis et de rapt et d'enlèvement chez les groupes ennemis.

Ainsi l'homme rend la femme de son clan complice en la situant elle-même despote vis-à-vis les femmes étrangères venant des autres ethnies. Les femmes du clan assimilent donc les étrangères comme des sujettes qu'elles doivent maintenir dans une position subalterne le plus longtemps possible. Le transfert des femmes entre tribus préserve ainsi le pacte de solidarité masculine contre la menace de rébellion des femmes. L'anthropologue J.B. Birdsell à très bien décrit le subterfuge du troc des femmes et la situation de la femme étrangère au profit de l'homme :

«La condition de la femme y est telle qu'elle a peu de chance d'agir sur la langue, les cérémonies ou les fonctions des hommes dans la culture totale. Ces épouses importées sont des non-entités silencieuses, jusqu'à ce qu'elles aient appris la langue du groupe de leur mari; et à ce moment-là, elles s'intègrent rapidement à la bande ou à la tribu du mari.»

Aparté : À l'origine, la dot appartenait à la mariée et devait être utilisée par l'épouse en cas d'urgence. Au fil des siècles, le versement de la dot a été réquisitionné par la belle-famille accentuant ainsi le pouvoir des femmes du clan du mari sur l'intruse. L'étrangère est à la fois et doublement assujettie au despotisme des hommes et des femmes de sa nouvelle famille. Au décès de son mari, souvent, elle doit se remarier avec le frère du défunt afin de garder la dot à l'intérieur du clan.

Aparté : Au sujet de la complicité des femmes envers le despotisme masculin, quelle ne fut pas la surprise de l'historien québécois Marcel Trudel lorsqu'il découvrit qu'en Nouvelle-France, les bonnes sœurs des congrégations religieuses et le clergé en général, étaient les principaux bénéficiaires du trafic des esclaves amérindiens.

La chasse ayant atteint son apogée et sa limite, il fallait trouver une alimentation complémentaire (agriculture) et des techniques d'approvisionnement créatives (l'élevage) pour faire face à la croissance démographique de l'espèce.

Devant cet accroissement démographique exponentiel est vite apparu la nécessité de contrôler ces êtres humains et régulariser les dynamiques et pratiques de la vie en communauté. Toute une construction collective d'individus, de clans, de métiers, de classes, de races et de nations sont ainsi en train de s'édifier. Le seul modèle sous la main, était celui de l'assujettissent des femmes par la coercition : la méthode despotique réservée aux femmes migra vers les hommes de «basses classes» ou étrangers à son ethnie.

La répression intervient lorsque les classes dirigeantes imposent leur volonté égoïste à ceux qu'elles dominent pour priver, exploiter et écraser les plus faibles. Ainsi se poursuit la logique de domination.

Les premiers : les prolétaires seront assujettis au travail mais libres, les seconds assujettis au travail mais esclaves surveillés par des guerriers qui assurent la cohésion sociale et la défense du territoire et des prêtres qui assurent la quiétude spirituelle de l'âme en échange de la fidélité temporelle au pouvoir. L'homme despote vis-à-vis de la femme continuera sa recherche de pouvoir par la barbarie totalitaire envers les autres impurs à son ethnie. La discrimination de l'homme envers la femme basée sur la peur de la sexualité et des pouvoirs reliés à la fécondité, le sexisme, a donc servi de modèle dans l'édification des éléments concordants du totalitarisme et du despotisme entre les hommes eux-mêmes : le racisme et l'esclavagisme.

À l'impureté de la femme polluée par le sang menstruel succéderont «l'odeur, la couleur, la texture de la peau, la forme du visage, le crêpage des cheveux» comme autant de souillures, signes tangibles de suspicion dans le but inavoué de domination d'un groupe en discriminant l'autre et qu'il convient de garder dans une position inférieure.

Les civilisations de «l'anima» se sont surtout développées au Paléolithique supérieur et localisées en Asie du sud-orientale. Plus tard en Asie de sud-est, l'horticulture s'est développée. Ce type de civilisation matriarcale basé sur une combinaison de chasse, de végéculture, d'horticulture s'est diffusé par la suite en Afrique tropicale, en Mélanésie, en Inde et dans les deux Amériques. Cet éloignement de l'Europe et du Proche-Orient leur a permis de croître en sécurité. Or comme l'explique Drewermann, aucune société dite de nature ou matriarcale n'a pu résister au choc de leur découverte et/ou de leur colonisation par le monde occidental. Par contre, cette recherche de l'harmonie, associée à l'anima, constitue, elle aussi une somme de modèles cosmologiques, religieux, sociaux et éthiques appartenant non pas à un passé révolu mais à une perpétuelle réactualisation.

La question est donc de savoir : Jusqu'où les valeurs de l'animus ou du patriarcat peuvent-elles croître au détriment de l'anima?

Depuis le néolithique, nous assistons à une véritable dénégation du chaman relié intrinsèquement au nomadisme. Il est le maître des pratiques mouvantes adaptées aux lieux et aux types de fréquentations. Il agit seul, n'a pas besoin de temple permanent mais surtout il a le pouvoir de contact direct avec les esprits. Il est le premier à emprunter les «chemins mystiques» vers l'au-delà, à établir le lien entre le Ciel et la Terre. Devenu rival religieux, le chaman sera combattu par toutes les sociétés sédentaires et voué au mépris. Identifié aux hordes barbares, aux peuples arriérés, il sera qualifié d'être maléfique possédé par les mauvais esprits et atteint de folie. Devenu suspect pour le pouvoir politique, le chamanisme sera

progressivement proscrit et voué à la disparition.

Cette évolution religieuse fut marquée par la lutte de pouvoir entre les nouvelles castes de prêtres «urbains» et les chamans traditionnels identifiés à la «religion de la chasse» ou «religion de nature. » Tandis que la caste des prêtres représentait le courant de spécialisation générale de la société en différents corps de métier, le chaman lui déroutait toujours par sa polyvalence, à la fois, magicien, sorcier, guérisseur, devin.

C'est à ce moment que l'on remarque la multiplication des pratiques magiques et le développement des disciplines occultes, qui deviendront plus tard populaires dans tout le monde asiatique et méditerranéen. Une «religion» parallèle ne tarde pas à s'établir et à promouvoir ces valeurs plus «archaïques. » Le retour vers l'anima ? Et c'est les femmes qui perpétueront la survie de ces pratiques chamanistes. Tout ce monde dit occulte perpétuera les mythes, rites et rituels magico-religieux du paléolithique : lecture des viscères (oracles), le bestiaire archaïque intégré dans les signes du zodiaque; l'analogie entre les signes mystiques et la réalité permettant donc de maîtriser le temps et ainsi connaître l'avenir. Ces femmes seront proscrites et discréditées sous le vocable de sorcières.

Qui dit nature dit aussi sexualité !

Dès le Paléolithique apparaissent des statuettes pourvues de seins volumineux, de vulve, de hanches et fesses proéminentes représentent, à bien des égards, le fond obscure du monde sexuel et marquent l'obsession de l'homme pour les attributs féminins au point de les difformer énormément. Cette difformité des seins et de la vulve est d'autant plus remarquée que les traits du visage sont absents des Vénus préhistoriques. Qu'ils s'agissent de la *Vénus de Willendorf*, de la *Vénus de Lespugue*, de la *Vénus de Laussel* et enfin de la *Vénus de Montpazier* à la vulve particulièrement développée, nous remarquons que le «visage est une surface uniforme, sans yeux, sans bouche et sans oreilles»; tout le regard est centré sur les organes génitaux et rien d'autre. Ces Vénus sont les vestiges érotiques de la jeune et discrète pornographie primitive.

«Ici nous nous trouvons mis en présence de la contradiction d'une société intensément masculine, dont les occupations majeures excluaient la femme excepté dans ses capacités secondaires de bouchère, de cuisinière et de tanneuse de peaux, et qui n'en élevait pas moins les fonctions et aptitudes particulières à la femme, ses facultés de plaisir sexuel, de reproduction et d'éleveuse d'enfants jusqu'à un point où la sexualité s'empara de l'imagination comme jamais auparavant. »

«Est-ce dire que depuis les origines de l'art et jusqu'à nos jours, dans le domaine du sexe, il n'y a rien de nouveau à part la technique et la façon de traiter les formes et les couleurs ? (...) C'est que les artistes eux-mêmes, aujourd'hui comme hier, restent de sacrés machistes qui refusent à la Femme le droit à l'initiative, le droit de vouloir, de décider, de faire. Au mieux, la femme qui de tous temps a régné sur les arts plastiques - et l'on s'en réjouit - n'a été qu'un objet de désir, une poupée gonflable dont l'artiste a pu faire tout ce qu'il voulait. Tantôt servante avec La Tour ou duchesse avec Goya; odalisque (esclave) avec Ingres et Matisse ou fruit exotique avec Gauguin; paysage avec Masson ou pin up avec Warhol, on l'a vu hanter les églises avec Van Eyck, faire la cuisine avec Greuze, tenir

salon chez Boucher, fréquenter les alcôves de Fragonard, accueillir Toulouse-Lautrec au bordel, partager sa baignoire avec Bonnard ou Wesselmann. L'avènement de l'ère moderne ne lui a guère été profitable. On s'est surtout acharné à détruire peu à peu ce corps qui servait de référence à la beauté, à le transformer, à le simplifier, l'allonger, l'aplatir, le ballonner ou le faire éclater. On hésite entre le filiforme et le gonflé, le monstre ou la bête.

Dès le début du XXe siècle, le bordel, la luxure, la pornographie franchissent la grande porte des ateliers d'artistes. Il ne s'agit plus des corps éthérés de la Grèce antique ou du corps sensuel des romantiques mais bien de l'exhibition des organes de la copulation dans toute la crudité de l'acte sexuel.

«Tout art est érotique. Une ligne horizontale, c'était la femme allongée; une ligne verticale, l'homme qui la pénètre... » (Loos)

Dans les années 1940, la seconde guerre favorisa l'autonomie financière des femmes travaillant dans les usines à "l'effort de guerre". Les années d'après-guerre voient arrivées les filles du baby-boom. Mieux éduquées et surtout diplômées des grandes écoles, elles développent, elles aussi des goûts, pour une carrière et commencent dans la jeune vingtaine à faire face aux préjugés des hommes. Malgré cette opposition les femmes nord-américaines, en 1968, réalisent 33% des maîtrises, 13% des doctorats, représentent 37% de la population active. Le mouvement est lancé. En quelques années, tous les pays industrialisés sont touchés : Europe, Japon, Australie. Et partout ces femmes intelligentes commencent à se mobiliser contre la domination masculine.

Deux millions d'années après les premiers rituels des cavernes, les femmes redécouvrent que le patriarcat oppresse les femmes comme le capitaliste exploite le travailleur et extorque doublement les femmes par la non-rémunération du travail domestique et la discrimination salariale en milieu de travail. Le "deuxième sexe" découvre "la politique du mâle" (de Beauvoir/Millet).

L'impérialisme de l'animus doit être combattu partout.

"La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse" (Haraway)

À l'image des peuples tiers-mondistes qui rêvent d'émancipation, elles entreprennent de rompre définitivement les liens avec l'establishment mâle. Comme la garçonne de l'après-guerre 1914-1918 qui en raccourcissant ses cheveux et ses jupes commettaient un geste politique d'émancipation, la femme des années 1970, elle, adopte les manifestations publiques comme stratégie. Parodies de gala Miss Monde, parades carnavalesques aux seins nus pour le bonheur des médias, ce goût de la dérision ne masque pas le sérieux des revendications dont la principale est la rappropriation de son corps; *Notre corps – Nous-mêmes* étant le best-seller de l'époque.

Formées en collectif de femmes, les militantes découvrent par leurs prises de paroles que le manque d'éducation sexuelle, les viols, les agressions sexuelles sont responsables de nombreuses grossesses non-voulues qui se terminent souvent par des avortements clandestins qui mettent leur vie en péril. Devant ce constat, les femmes envahissent les cours de justice et politisent le débat en demandant la libéralisation de l'avortement et de la contraception et la pénalisation accrue pour les crimes de viols et d'agression ainsi que le droit au divorce.

Un jugement important, rendu par la cour suprême des États-Unis reconnaissant le droit à l'avortement, marque l'apogée du mouvement de contestation et sa plus grande victoire. Une décennie de combat aura servi à transformer radicalement la société occidentale, les liens familiaux, les rapports sociaux au travail et dans les loisirs entre hommes et femmes. Les années 1980 marque un relâchement des revendications maintenant que les luttes ont porté fruits.
Maintenant "bien dans sa peau", la femme moderne se laisse griser par les illusions des publicités les plus affriolantes. Maître de son corps, elle se donne comme mission de le décoincer de millénaires

d'oppressions, de frustrations, de refoulement. L'acte sexuel devient porteur de performance majeure du corps libéré. Depuis toujours, le mâle a célébré, a glorifié sa performance sexuelle virile comme un primate se frappant la poitrine à la Tarzan. Il n'est pas question d'être en reste. "Mal baisée", "mauvaise baiseuse", sont les insultes suprêmes envers cette femme nouvellement libérée : la jouissance devient donc nécessité, il n'est plus question de ressembler à ces vieilles bigotes d'un autre siècle.

«Construis-moi une femme au lieu de me dessiner un mouton. »

Tandis que le mouvement hippie considérait les relations entre personnes de même sexe ou non comme une expérimentation parmi d'autres plus que comme un tabou, la femme des années 1960 a oublié à qui elle avait affaire. La liberté exprimée dans les relations amoureuses servit de prétexte aux nouveaux marchands du temple pour commercialiser les premiers sex-shops vendant divers jouets sexuels (l'enseigne Good Vibrations à San Francisco était le premier) ainsi que la diffusion des films pornographiques et leurs projections en salle de cinéma apparus au sein de la communauté hippie. Depuis la préhistoire, le mâle a compris et contrôlé, comme premier proxénète, la valeur marchande du désir sexuel et la femme a oublié qu'elle porte toujours en elle le phantasme de la tentation marchande soit se vendre par elle-même au plus offrant. La femme s'est toujours bien accommodée de son rôle subversif et magnifié par l'artiste à la fois voyeur, proxénète et souvent «client». D'autant plus qu'en 1960-70, faire du porno était une source d'enrichissement facile; de l'argent vite fait en peu de temps sans contraintes, parfaitement «hip».

La représentation de la sexualité est marquée aussi par la domination masculine dans l'industrie musicale. Le rock représente la masculinité de la musique populaire contemporaine. Il est vrai qu'il existe deux conceptions de ce dernier assez différentes : le cock rock et le teenybop. Ce premier correspond à l'expression explicite, crue et parfois agressive de la sexualité masculine. L'un des groupes passés maîtres dans ce genre précis reste les Rolling Stones qui adoptent une attitude dominatrice et vantarde, cherchant à rappeler à leur public leur prouesse et leur contrôle. Ils correspondent à l'image du chevalier servant brisant les hôtels et les groupies. Sur le plan musical, ce genre repose sur une franchise sexuelle du rythm'n'blues à laquelle est ajoutée une image masculine crue portée sur la dureté, le contrôle et la virtuosité. Le teenybop quant à lui est plus apprécié par les filles. Les idoles de ce dernier présentent une image basée sur la pitié de soi, la vulnérabilité et le besoin.

La sexualité masculine y est synonyme de désir ardent portant uniquement sur des insinuations sur l'interaction sexuelle. Ces deux analyses tendent à valoriser le cock rock plutôt que le teenybop. De plus le public féminin est très réceptif à ce premier. L'illustration la plus explicite se trouve dans les foules constituées de filles s'égosillant lors des prestations des Rolling Stones qui sont pourtant l'un des groupes les plus machistes de leur génération. Le fait est que d'après moi l'arrogance sexuelle dégagée par Mick Jagger est perçue par la gent féminine comme une sorte de séduction dominatrice et sauvage. Plus leurs chansons sont outrageantes envers le public féminin, plus les filles se jettent au cou du chanteur. Le rock est souvent lié à la révolution sexuelle. Pour moi, la libéralisation de la sexualité s'est effectuée au travers de

l'affirmation d'un certain machisme corrélatif à l'apparition du rock. L'image sexuellement dominatrice du jeune Elvis Presley – Elvis The Pelvis - eut pour conséquence de percevoir les premières scènes d'hystérie dues à une foule criarde de jeunes filles. De plus les rockers les plus connus du public restent exclusivement des hommes, ce qui conforte le rock dans une image masculine qui transgressera les genres jusqu'au Hip Hop.

Comment comprendre que les sex-shops se soient autant multipliés à partir de 1960 parallèlement à la montée du féminisme ? Comment comprendre qu'au plus fort des revendications féministes, de nombreux artistes et membres de l'intelligentsia de l'époque, y compris des femmes, se soient portés, sous prétexte de censure, à la défense de la pornographie et des salles de cinéma et des films classés X ? Si non qu'il est quasi impossible de restreindre l'impulsion sociale générée par la «mode du jour». Mais que se cache -t-il donc derrière ces images, quel discours entretiennent-elles avec la société ? Sinon, encore une fois, l'évident discours de la «défaite historique» du sexe féminin.

Toute la réalité psychologique refoulée par les contraintes sociales de la femme-objet est mise à nu dans la *Crucifixion* de Niki de Saint-Phalle. Cette femme crucifiée, aux bras coupées et au visage extatique exprime toute l'ambiguïté de la condition féminine. Tous les stéréotypes y passent. La crucifiée est à la fois une mère, comme l'indiquent les jouets qu'elle porte sur la poitrine; une putain dont les jambes écartées laissent apparaître un pubis de laine noire; une «mémère» avec ses bigoudis dans les cheveux; un mannequin de haute couture habillé en tissus colorés genre patchwork; enfin l'ensemble donne l'image de la femme comme martyre inconnu.

La victoire politique et juridique que les femmes ont obtenu, leur a monté à la tête au point de perdre le contrôle de leur corps, surtout de leur image sociale. Car ce que laisse miroiter l'esthétisme des magazines féminins, des films porno et de plusieurs oeuvres artistiques, est que la femme, socialement parlant, est devenue objet de jouissance collective de l'orgasmique stérile. Le corps des femmes qui veulent s'appartenir, est à nouveau dépossédé par le même esprit masculin des temps préhistoriques : la peur de la maternité comme puissance sexuelle qui nous échappe.

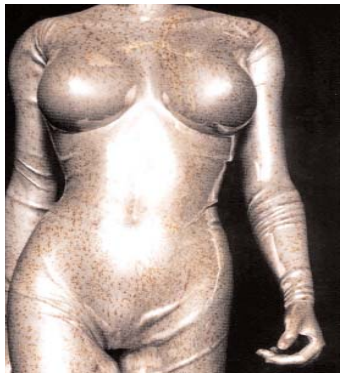
« Mais deux thèmes récurrents courent à travers cet art (pariétal), (...) l'un c'est la puissance et la grâce des animaux que ces peuples prenaient au piège ou chassaient : le bison, le mammouth velu, le cerf, le cheval, le bouquetin; l'autre est la merveille et le mystère de la sexualité, centrée sur les organes génitaux de la femme, (...) nous offrant une large répartition d'images de nus féminins, à l'intérêt centré sur la vulve, les seins, les fesses, tout cela agrandi, gonflé, dans maintes figures... »

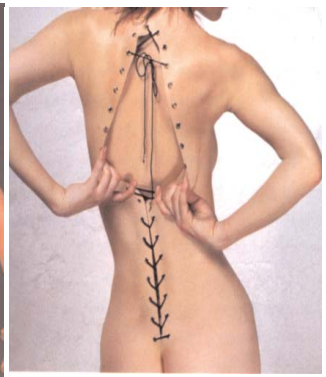
«Autrefois, les seins d'une femme servaient à nourrir les enfants, aujourd'hui ils servent à nourrir les cinéastes.» (Jules Romain)

Il eût été étonnant qu'en ce début du troisième millénaire, que la sexualité fût la seule dimension à rester hors de la domination de l'homme. L'illusion des temps modernes ou postmodernes est de croire que la sexualité a finalement atteint son accomplissement «ontologique». Nous oublions trop rapidement que le capitalisme est avant tout un système qui transforme toute réalité en marchandise et en capital, y compris la sexualité-spectacle.

N'est-il pas curieux que la fellation, la sodomie et le coït interrompu c'est-à-dire les trois pratiques ancestrales de la stérilité soient le point central autour duquel se déroule tout le «scénarii» du film porno soit la célébration du sperme stérile et du pénis éjaculateur. Le rôle de la femme, plutôt le corps de la femme devient accessoire non plus de l'accouplement mais de la masturbation. La finalité de la porno hétéro est un homme qui se masturbe en regardant l'image d'un homme qui se masturbe dans et sur le corps d'une femme.

«Les femmes sont les instruments interchangeables d'un plaisir toujours identiques» (Proust)





«En s'enchaînant ainsi à la porno comme pratique transgressive, l'homme et la femme ont débouché sur la logique de l'être jouissant de lui-même; d'où la tristesse émanant de cet univers, l'érotisme s'abîmant dans le silence des pratiques solitaires.»

Car la porno intrinsèquement propose en elle une figure ténébreuse faisant davantage le jeu de la tyrannie que celui de la liberté.

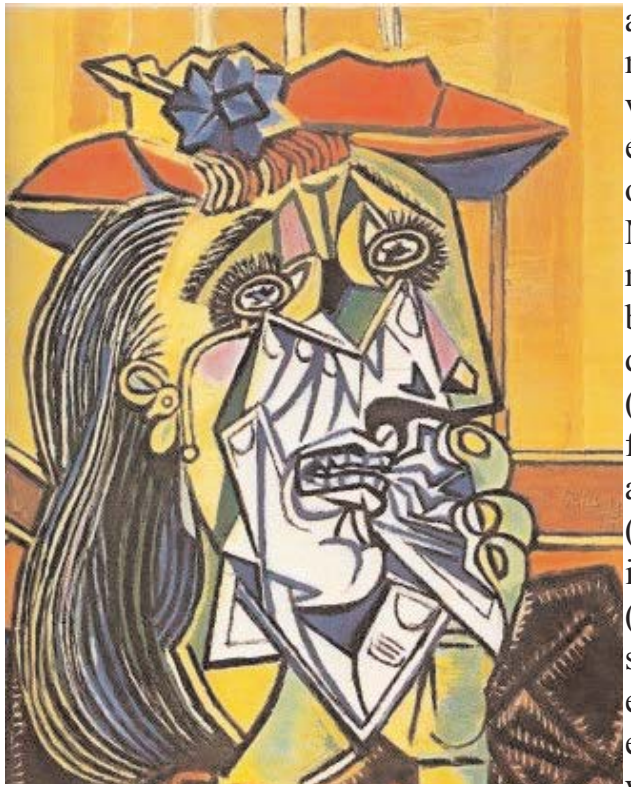
La femme «glamour», de la séduction et du rêve, la femme idéalisée de la Belle Époque tout en s'éloignant de la nature devint la diva du cinéma naissant. Et le cinéma européen esquissa le portrait fascinant de «la belle et la bête» au diapason avec les perceptions de son époque c'est-à-dire que la beauté féminine côtoyait des monstres masculins tels que Frankenstein, Dracula, Nosferatu.

Délaissant le corset pour le soutient-gorge, portant des robes raccourcies mettant à nu leurs jambes, le dévoilement public de la diva a eu un effet immédiat sur la vie privée de la Belle Époque en réhabilitant le corps sexué. Baisers passionnels, attouchements libidineux, dialogue coquin à double sens, la sexualité est mise en scène et projetée sur grand écran. Une nouvelle attitude du comportement amoureux voit le jour; amour rime de plus en plus avec amour charnel. Les seins et le fessier acquièrent en Amérique une valeur érotique démesurée à l'identique des Vénus préhistoriques comme le souligne la série des women du peintre de Kooning.

C'est à la sortie de l'exposition Women que Sophia décida d'écrire un autre chapitre intitulé *Le Corps glamour - des vénus paléolithiques aux vamps modernes,* où j'entrepris de démontrer, certains disent avec brio, que depuis le statuaire des déesses-mères du néolithique idéalisant les rondeurs maternelles, l'esthétisme féminin s'est raréfié. Durant toute l'Antiquité, le «beau sexe» est masculin. En Grèce, la perfection physique virile est valorisée, les nus féminins sont rares et appartiennent à l'ère tardive. L'impudique Aphrodite de Praxilène fit même scandale. La beauté féminine au Moyen Âge fut déconsidérée sauf bien sûr celle de la Vierge. La suprématie esthétique de la femme sur l'homme, pensons à la *Vénus* de Botticelli, est vraiment une invention de la Renaissance. Substituant le nu réaliste aux images idéalisées greco-romaines ainsi qu'aux modèles de la Renaissance, la *Vénus au miroir* (1648) de Vélasquez est le premier tableau par lequel le scandale arrive. Ce premier nu profane met l'accent sur le fessier non plus strictement anatomique mais surtout érotique.

L'aristocratie en manque d'exotisme se délecte des livres coquins, pensons au Kama-Sutra indien, ramené des contrées lointaines et qui inspira des écrivains comme Zola, Flaubert et leurs descriptions de corps désirant et de postures suggestives; les fameuses scènes de chambre et les secrets d'alcôve. Pendant ce temps, une nuée de Vénus plus langoureuses les unes que les autres envahissent les cimaises. Pendant des décennies ces corps voluptueux au milieu d'une flore luxuriante et d'animaux sauvages serviront de contrepartie à l'éducation sexuelle totalement déficiente dans les institutions.

Une grande part de l'œuvre de Picasso tourne autour de la représentation de la femme souvent malmenée jusqu'à la cruauté dans des portraits qui défigure, déconstruit le visage humain. Il n'est pas le seul. Sculptures obscènes de nus féminins (Rodin),



agglomérats de seins monstrueux soudés à une vulve géante (Lachaise), écrits blasphématoires et orduriers (Aragon, Miller), corps féminins métamorphosés en pénis bandés (Tanguay), dessins burlesques du coït (Picasso), dessin de sa future épouse baisant avec son meilleur ami (Dali), dessins initiatiques à la sodomie (Brauner), dessins surréalistes de femmes exibants «leurs» phallus et un oeil au fond du vagin (Bellmer), autoportrait de la masturbation (Schiele), photographie du travestisme, du fétichisme (Molinier), «fist fucking» sadomasochistes, (Mapplethorpe), êtres androgynes, nécrophilies, coprophagies et autres perversions sexuelles pathologiques (Witkin), pédophilie avec jeunes filles (Gette), pédophilie de femmes avec jeunes adolescents (Klossowski), mère photographiant sa propre jeune fille impubère affublée de bas résille, exibant son sexe et son anus (Ionesco), tissu-bannière «je pense donc je suce» (Messenger), vieille femme toute plissée s'exibant nue dans un parc (Fischl), saucisse dans l'anus et acte sexuel sur un lit de steak haché (Mac Carthy).

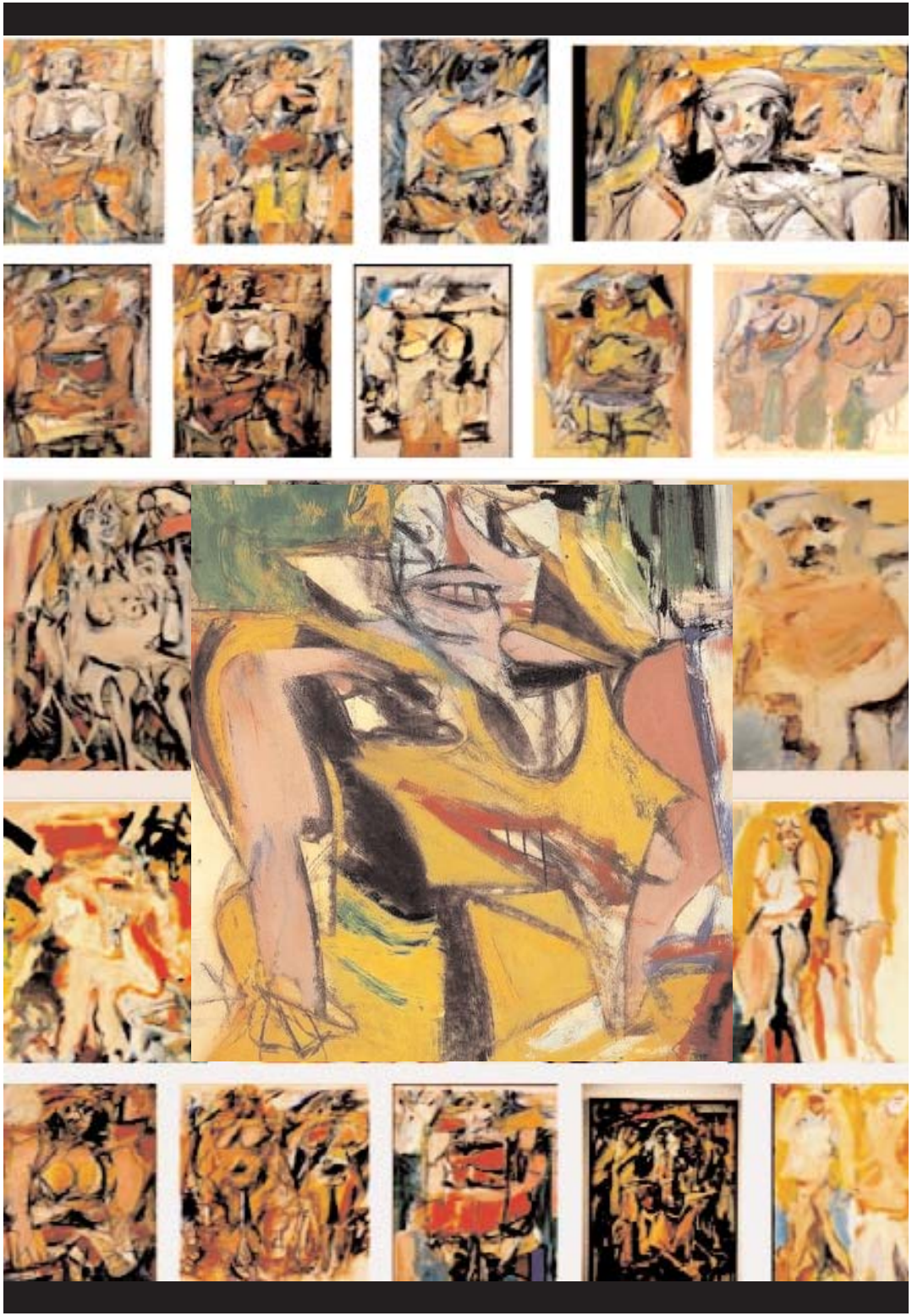
Après les affres de la première guerre mondiale, la beauté féminine revient en force durant les années folles tandis que l'homme s'enlaidit. Les collages et masques dadaïstes, pensons à la *Tête mécanique* de Hausmann, côtoient les corps mutilés, les visages défigurés des tableaux expressionnistes de Otto Dix. La beauté moderne de la femme vient suppléer aux horreurs de la guerre toute masculine. En fait, la diva aura un rôle identique aux femmes voluptueuses pleines de vitalité de Rubens; celui de conjurer la mort. Seule une femme exceptionnelle, une déesse moderne peut alors rivaliser avec les horreurs de la Grande Guerre.

Au contact de l'Amérique, le cinéma s'encanaille. Ce sont les débuts de la femme fatale, Pour les férus d'histoire, disons que la première fut Theda Bara dans *Embrasse-moi idiot*, (1915) film américain de Frank Powell qui créa la première star, celle pour qui fut inventé le mot «vamp» dont les caractéristiques se déclinent ainsi : «regard fascinant, effet de cerne, jeux aux antipodes du naturel, costumes luxueux, sensualité orientaliste, exhibitionnisme des poses et magnificence des cérémonies, perles et bijoux surabondants, culte de l'amour, destin fatal des victimes de cet amour. »

Cette femme tentatrice, l'Ève moderne, sera le pilier sur lequel repose la phénoménale industrie cinématographique de Hollywood. Greta Garbo, Jean Harlow, Mae West, Marlène Dietrich, Élisabeth Taylor incarnèrent la femme impératrice, sophistiquée et sensuelle de l'après première guerre tandis que le second conflit mondial donna naissance à la «pin-up girls» aux soutiens-gorges pigeonnants (Rita Hayworth, Marilyn Monroe, Jayne Mansfield) fabriquée de toute pièce par le cinéma dans le but évident de combler les fantasmes des jeunes soldats américains perdus dans les tranchées outre-Atlantique. (Europe, Japon, Corée) Les revues érotiques prolifèrent sur les champs de bataille Si bien qu'il ne faut pas confondre libération sexuelle avec libération de la femme. Les corps dénudés de starlettes ont un caractère fortement idéologique et patriarcal.

Les poupées - de Kooning

Les premières des Women sont assises convenablement, comme dans les portraits réalisés par Ingres au XIXe siècle. Progressivement, les figures deviennent plus tourmentées, aiguillonnées par les femmes prédatrices de Picasso peintes en 1929 “, elles laissent place “ à des femmes fougueuses, telles Women I (1950-52). “ “ En robe d’été ou en maillot de bain, debout ou assises, les Women de cette époque sont captivantes, obsédantes. “ Les femmes “ ont pris les commandes, elles font face au spectateur, une à une, seul à seul. “ “ Avec son regard fou et son visage exalté, la Woman I surgit d’un champ de coups de pinceaux qui se sont élargis et ont proliféré, et qui ne font presque aucune différence entre la figure et ce qui l’entoure. “ C’est dans cette série des Women, que l’on peut distinguer une certaine influence de Picasso : certaines difformités se sont glissées dans ce portrait. On remarque notamment le pied de la femme, qui est en fait un sabot du diable : le féminin est associé à une sorte de danger: “ Les femmes de de Kooning sont affublées de difformités corporelles, la vulve, les seins, les fesses, tout cela agrandi, gonflé, dans maintes figures, sorte de régression comme un surgissement inattendu des vénus paléolithiques. Le long processus de dépossession des attributs physiques et psychiques de la femme poursuit sa route. L’homme ultimement doit posséder toutes les forces de la nature y compris celles que la nature a conférées à la femme. Et l’art n’y échappe pas. Depuis les origines de l’art et jusqu’à nos jours, les artistes, aujourd’hui comme hier, restent de sacrés machistes; les représentations féminines tanguant entre désir et répulsion devant le mystère de la sexualité. Les women de de Kooning avec leur regard fou et leur visage tourmenté disons-le haut et fort sont des déesses déchues pour ne pas dire des femmes battues dignes des films d’épouvantes de série B aux antipodes des revendications de la femme contemporaine que nous observons dans le cinéma de la Nouvelle Vague française. Elles sont hargneuses, féroces... comme des hommes, le



féminisme lui-même n'est qu'un épisode du grand feuilleton sado-masochiste en cours.

Toujours encore et encore le même scénario pictural depuis les fresques préhistoriques

« Mais deux thèmes récurrents courent à travers cet art (pariétal), (...) l'un c'est la puissance et la grâce des animaux que ces peuples prenaient au piège ou chassaient : le bison, le mammouth velu, le cerf, le cheval, le bouquetin; l'autre est la merveille et le mystère de la sexualité, centrée sur les organes génitaux de la femme, (...) nous offrant une large répartition d'images de nus féminins, à l'intérêt centré sur la vulve, les seins, les fesses, tout cela agrandi, gonflé, dans maintes figures... »

Tout s'éclaircit lorsque l'on sait que la représentation des animaux symbolise le désir de possession de l'animal lors d'une chasse réussie. Idem pour les vulves et les seins, le chasseur désire les posséder au même titre que les animaux, pour en retirer le pouvoir de leur mystérieuse force d'attraction. D'autant plus évident, que souvent, les organes génitaux et les animaux font partie de la même scène picturale.

D'ailleurs encore aujourd'hui, tout chasseur «consciencieux» vous confirmera que le bar de danseuses fait partie du rituel de toute chasse réussie.

«des filles, les cuisses ouvertes au bord d'une estrade, des (spectateurs) admis à fourrer leur nez, leurs yeux jusque dans le vagin de la fille, pour voir, mieux voir - quoi ? - se grimpant les uns sur les autres pour y accéder, la fille leur parlant gentiment pendant tout ce temps-là d'ailleurs, ou les rabrouant pour la forme. Tout le reste du spectacle, flagellations, masturbations réciproques, strip traditionnel, s'efface devant ce moment d'obscénité absolue, de voracité de la vue qui dépasse de loin la possession sexuelle. Porno sublime : s'ils le pouvaient, les mecs s'engouffreraient tout entier dans la femme - exaltation de mort ? »

Inutile de préciser que cet essai : *La défaite historique du sexe féminin* créa un véritable tsunami qui mis à rudes épreuves autant les institutions patriarcales que les mouvements féministes.

Après plusieurs expériences tout aussi révélatrices de la puissance patriarcale, y compris à l'intérieur même du corps professoral d'une université « gauchiste » comme Berkeley, Sophia décida que dorénavant elle consacrera à réactualiser tous les savoirs chamanistes dont les femmes étaient dépositaires principalement la médecine par les plantes.

C'est ainsi que lors d'un voyage quantique, elle rencontra les Natoufiens, un groupe des chasseurs-cueilleurs qui vivaient au Levant entre 10 800 et 8 200 av. J.-C. et dont la culture s'étendait d'Israël à la Syrie. Ils annoncent le néolithique avec une sédentarisation partielle qu'ils ont peut-être été les premiers à effectuer. La découverte récente d'une tombe suggère fortement qu'ils aient aussi été parmi les premiers à posséder des chamanes. Une tombe contenant un seul corps qui semble indiscutablement être celui d'une femme chamane âgée de 45 ans, entouré d'un grand nombre « d'offrandes » parmi lesquelles 50 carapaces de tortues complètes, un pelvis de léopard, des os d'aigle royal, des crânes de martes et même un pied humain ! Précisément ce qu'on s'attend à trouver dans la tombe d'un chaman, hautement considéré par les siens pour ses capacités à entrer en communication avec le monde des esprits animaux afin d'intercéder auprès d'eux pour, par exemple, guérir des maladies. Un pilon et un mortier, qui devait servir à préparer des potions renforcent aussi la conviction que l'on est en présence d'une femme ayant le rôle de sorcier guérisseur dans la société des Natoufiens. C'est cette découverte qui incita Sophia à un voyage quantique vers le Néolithique.

Son témoignage confirma qu'un changement dans la vision du monde des humains était en marche alors qu'ils étaient en train de découvrir

l'agriculture dans cette région du monde. Sophia accumula un savoir botanique impressionnant qu'elle transcrivait dans un livre que l'on appelait jadis, au Moyen-âge, un grimoire comme celui de Londres.

Ce grimoire de Londres, un manuscrit, appelé « Leechbook de Bald », a été écrit vers la fin du IXe siècle ou le début du Xe siècle. Conservé à la British Library de Londres, c'est l'un des plus anciens livres de médecine connus. Il comporte de nombreuses recettes de pommades et concoctions, comme un mélange d'œuf, de vin et de fenouil pour les engelures ou encore un aphrodisiaque à base de thé des bois bouilli dans du lait.

Possédant un savoir considérable, Sophia maintenant chamane-apothicaire possédait en plus un don pour découvrir les meilleures combinaisons possibles en vue d'une efficacité totale; une synergie résultant probablement des molécules qui optimisent l'activité mutuelle des différents composés ou alors des différents mécanismes d'action de chacun des ingrédients.

C'est ainsi qu'elle découvrit, breveta des formules tout à fait inédites comme l'artémisinine, un médicament antipaludéen dérivé de l'armoise qu'elle « imagina » après avoir lu d'anciens textes chinois. Elle puisa son inspiration dans la médecine ayurvédique indienne ou les anciens écrits du médecin grec Dioscoride qui ont inspiré bon nombre de médicaments modernes. Mais c'est dans un grimoire du druide Myrophorea découvert dans les hautes terres irlandaises, dans la région de Boho du comté de Fermanagh qu'elle découvrit l'existence d'une nouvelle espèce de bactérie à même d'endiguer la vague de « superbactéries » résistantes aux antibiotiques, fléau de la médecine moderne où les traitements chirurgicaux de routine devinrent risqués à cause des infections par des bactéries pathogènes multirésistantes.

Appelée Streptomyces myrophorea, la bactérie attendait son heure de gloire dans un ancien remède d'Irlande du Nord. La bactérie S. myrophorea constitue une nouvelle arme contre l'antibiorésistance. Elle produit des antibiotiques capables d'inhiber quatre des six superbactéries multirésistantes les plus préoccupantes pour la santé publique.

Par la suite, elle mit en évidence le rôle actif de l'alstonine et la serpentine présentes dans des plantes utilisées au Nigeria par les guérisseurs traditionnels qui font bouillir certaines plantes pour produire un extrait qu'ils administrent aux personnes souffrant de symptômes de maladie mentale.

Mais son fait de gloire fut de détecter dans des sédiments marins des bactéries vieilles de plus de 100 millions d'années qui ont été récoltées dans le gyre tropical du Pacifique Sud, une zone située au sud de l'équateur entre l'Amérique du Sud et l'Australie. Cette zone est réputée être « l'endroit le plus mort de l'océan », dépourvu de nutriments et de toute poussière continentale. C'est ici, enfouis dans une épaisse couche de 75 mètres de sédiments, âgés de 13 à 101,5 millions d'années et à plus de 6.000 mètres de profondeur que se cachaient les bactéries qui ont vécu au temps des dinosaures.

Elle mit ces bactéries dans un incubateur et les réanima. Que faire maintenant ? Elle décida de les remettre à un laboration de recherche qui finalement découvre que ces bactéries agissait sur les singes cobayes comme des tueuses de tumeurs cancéreuses. Au contact des tumeurs, les bactéries forçaient ces dernières à se drainer de leur nourriture : le sang enclenchant le processus d'apoptose initiant la mort des cellules cancéreuses.

L'Organisation mondiale de la santé lui remit le bâton d'Esculape : cet attribut hérité de l'Antiquité grecque représente un serpent s'enroulant sur un bâton.

Selon la légende, le dieu grec Asclépios (Esculape chez les Romains) tendit son bâton autour duquel un serpent s'enroula. Il tua la bête mais un second serpent apparut et ressuscita le reptile à l'aide d'une herbe mystérieuse. La vertu médicinale des herbes aurait ainsi été révélée !

Esculape devint dieu de la médecine, et sa fille Hygie, déesse de la santé... et de l'hygiène.

IMPLANT

Une année exactement (1964) après l'implantation de l'impactite chez mes parents, une opération réussie sans séquelles négatives, il fut décidé de procéder à mon tour à la trépanation sauf que suite aux expériences menées par les deux chercheurs anglais, mon père proposa que deux impactites soient insérés, un de chaque côté du lobe frontal et reliés par des électrodes extérieures qui produiront un courant électrique permettant de relier le lobe droit à celui de gauche forçant les deux hémisphères du cerceau à travailler simultanément. Je sentis immédiatement le passage du courant entre les deux hémisphères amenant une sensation agréable de connexion entre chaque partie du cerveau comme des portes qui s'ouvraient me laissant découvrir les immenses possibilités de ces nouveaux pouvoirs. Après quatre séances d'activation électrique, la connection entre les deux lobes frontaux devint permanente. Cette ouverture mentale agissait comme si une nappe de brouillard était entrain de se dissiper.

Le premier stade de développement important de mon neocortex fut de constater que je pouvais éliminer toutes préoccupations subjectives pour saisir par la seule pensée la multiplicité objective du monde, sorte de contemplation objective où ma concentration n'est plus perturbée par des émotions personnelles. Sur le moment, j'ai décrit ça comme une « marée montante » : j'ai eu une sensation de montée, lente et douce, vers des rivages de bien-être. C'était très subtil. J'ai vite remarqué un changement très clair dans mes rêves : ils sont devenus bien moins anxieux.

Mon neurologue de père m'avait déjà expliqué auparavant qu'un des buts de l'opération est de bloquer l'anxiété émotionnelle négative caractérisée par l'émission d'ondes bêta qui nous empêche d'utiliser pleinement le potentiel extraordinaire de notre cerveau, ce dernier occupé à combattre la plupart du temps des pensées tout à fait irréalistes avec comme résultat notre incapacité mental de rejoindre le stockage d'informations primordiales. Les implants, appelés dorénavant des adamastos en l'honneur du premier homme biblique, devaient donc garder les portes d'entrées ouvertes et permettre à la conscience de pénétrer dans les méandres de notre subconscient et d'en favoriser l'expression consciente des souvenirs par le rêve éveillé.

Finalement de conclure mon père, le cerveau est comparable à un réseau électrique avec des entrées et des sorties de l'énergie mentale et l'ensemble des connexions cérébrales, c'est-à-dire le connectome est le siège social de notre identité, notre personnalité, de nos capacités cognitives, émotionnelles et de notre vie psychologique consciente et inconsciente.

Le neurone est l'unité première et le fonctionnement du cerveau dépend des connexions établies entre les réseaux de neurones. Chaque neurone est connecté à plusieurs milliers de neurones, ce qui correspond à un milliard de connexions par centimètre cube de cortex cérébral. On identifie plus de 150 aires cérébrales distinctes, participant d'une fonction spécifique ou partagée : aires sensorielles (visuelles, auditives…), aires motrices (mouvements) et associatives (fonctions cognitives). Le neurone miroir permet de découvrir la cartographie spatio-temporelle du « connectome » humain qui synchronise les aires cérébrales aux informations reçues.

Le phénomène des « neurones miroir » a été observé chez l'Homme dans les cortex pariétal inférieur et prémoteur car il joue un rôle clé dans le processus d'apprentissage (imitation) comme d'acquisition du langage.

Un « neurone miroir » est activé lorsqu'un être vivant (humains et animaux comme les primates et les mammifères) observe l'action d'autrui. Autrement dit, si un individu en regarde un autre manger une pomme, alors les mêmes neurones seront activés chez l'observateur ; tout comme s'il exécutait lui-même l'action.

Pour vulgariser, nous pourrions dire que cette capacité est ce qui lie une personne de façon sympathique et empathique aux circonstances d'une autre personne. Cela pourrait également expliquer pourquoi les gens deviennent si sensibles en voyant les événements diffusés à la télévision, et se mettent même à pleurer en réponse à une scène de larmes. C'est de cette façon que nous sommes émotionnellement pris par l'effet miroir de l'activation neuronale. Si nous considérons que nos corps sont intriqués dans un champ de biophotons électriques à résonance quantique, on peut expliquer comment nous sommes atteints par les autres – via une interférence ou une perturbation du champ. Cette information est de taille lorsque l'on envisage d'accroître l'empathie entre des personnes à distance (via les communications numériques) ainsi que le potentiel d'activation des futures aptitudes pour la communication télépathique.

Je ressentis l'une des émotions les plus étranges à jamais perçue comme si mon âme quittait mon corps pour s'identifier à l'intemporalité de l'existence humaine comme si chaque individu récapitulait en quelque sorte, sous une forme abrégée, le développement entier de la race humaine. Ainsi le nouveau-né avec son cerveau reptilien revit la préhistoire où nos ancêtres étaient en fusion avec la nature. De 2 à 3 ans c'est le mésolithique avec l'apprentissage manuel des outils, de 3 à 5 ans c'est le néolithique et son monde de légendes comme le mythe du Père Noël et à partir de sept ans, l'initiation de l'Antiquité où la dure réalité de la société et de ses règles et commandements s'imposent. Et c'est là que tout se joue, une initiation difficile amène la peur et ramène la conscience vers le stade inférieur comme si nous étions dans un paysage préhistorique où l'espèce dominante est reptilienne. Il existe encore aujourd'hui des Néandertaliens genre gangs de rue comme ceux qui m'ont agressé, incapables de dépasser ce stade de l'évolution.

C'est au Musée d'histoire naturelle que je ressentis les premières vibrations «intemporelles». En passant devant les ossements de l'Homme de Pékin, un Homo erectus vieux de 500 000, un certain malaise m'envahit et cette vibration désagréable s'accentua à la lecture de l'écriteau didactique expliquant que cet homme de Pékin de Chou-Kou-Tien fut dans les faits sacrifié; un trou occipital avait été ouvert artificiellement pour pouvoir en retirer le cerveau et le manger. Deux jours plus tard, je demandais à mon père, je ne sais pour quelle raison d'assister à un office religieux. J'entrai dans l'église pour mieux en ressortir aussitôt en esprit. J'étais dans une caverne paléolithique, des Néandertaliens assemblées devant la dépouille d'un immense ours des cavernes, devant le crâne trépané, chacun y puisait avec ses doigts un morceau de cervelle qu'il portait à sa bouche. Soudain je ressortis de ma rêverie, reviens à l'église devant le prêtre s'exclamant «Ceci est mon corps, prenez et mangez». Comme saisi d'un vertige, je lui tournai le dos et quittai le temple, je venais de vivre l'eucharistie chrétienne et l'eucharistie préhistorique en même temps comme métaphore du premier culte sacrificiel ancestral et je compris que les mythes fondateurs sont de tout temps réactualiser peut importe la civilisation parce que nous avons perdu la mémoire de notre histoire. En maîtrisant la faculté de saisir la réalité du monde et d'en dégager la signification des événements, je retrouvais mentalement contact avec l'Histoire.

La nuit suivante, en pensant à tout cela je compris que l'opération que j'avais subie avait mis en route un processus latent que tout le monde possède, une vision dans le temps que bien peu réussisse à mettre en branle. Comme si un radar sensitif me permettait de percevoir toutes sortes de vibrations émisses à travers les âges et les civilisations.

Je devins littéralement affamé d'idée et me mis à dévorer les livres d'histoire, les seuls où les idées ne sont plus des abstractions mais des faits réels qui suscitèrent en moi un déclic tel que ma conscience s'ouvrit instantanément à de nouvelles perspectives dans l'espace et dans le temps. C'est au cours de ces études que j'entrevis un sentier lumineux qui me conduirait à réaliser l'œuvre de ma vie puisque « le chemin se fait en cheminant. »

Je décidai de me concentrer sur les caractéristiques de mon implant – l'impactite – et finalement j'ai trouvé des rapports scientiques

sidérants sur les propriétés de ce matériau.

Après plusieurs années de recherches et plusieurs échecs, l'alliage révéla enfin un de ses secrets: la supraconductivité à température ambiante. Cela signifie que cet implant permet aux neurones de mon cerveau en plus communiquer entre elles de pouvoir fusionner avec des neuronnes jusqu'ici non actives; mon cerveau peut ainsi fonctionner à près de 100% de ses capacitées.

Plus tard, je décidai de vérifier l'exactitude de cette faculté et me rendit au San Francisco Historical Museum. Je marchais dans les allées comme dans un rêve. Presque aussitôt, je fus assailli par une variété de vibrations de sons et d'odeurs. Les momies égyptiennes, les dieux babyloniens pétrifiés, les statues grecques, les fresques romaines s'amalgamaient dans mon esprit pour ne former qu'une seule et même conscience délivrant un seul message : l'esprit doit se libérer de l'étroitesse de l'instant présent pour pouvoir survoler le monde et d'en saisir mentalement la globalité.

C'est devant la statuette d'un prêtre mésopotamien que je ressentis une sorte de vibration bizarre, carrément menaçante comme si une calamité existentielle s'y retrouvait enfermée. Je décidai de quitter la zone d'influence de cette vibration pénible sans pour autant oublier la prémonition que je venais d'échapper à une chute dans un abîme temporel où mon identité était abolie. Un troublant trou noir d'où émanait une d'odeur nauséabonde de sang séché lors d'un massacre ou d'un sacrifice perpétré avec violence qui allait au-delà du mépris de la vie que j'appelais à défaut d'aucun autre repère olfactif : l'odeur du Mal.

Vers la fin de 65–début 1966, par souci d'indépendance, j'ai décidé de quitter la commune. Il y avait tant d'autres choses plus passionnantes à vivre ! Mes parents avaient subvenu à mes besoins quand j'étais à la commune, mais dès que je l'ai abandonnée, j'ai dû me débrouiller seul. La contre-culture hip, qui avait fait surface l'année précédente, se répandait comme une traînée de poudre. Le quartier de Haight-Ashbury débordait dans la rue en fête quasi permanente. Des milliers et des milliers de jeunes venaient ici pour voir ce qui se passait. À l'époque nous étions tous jeunes, nous partagions les mêmes enthousiasmes, et quand nous n'allions pas aux concerts, quand nous ne cabriolions pas à Telegraph Avenue, au Haight-Ashbury, à Chinatown ou au Golden Gate Park, quand nous n'allions pas à la campagne pour faire du camping, nous étions contents de rester peinard en lisant, en bavardant, en faisant des « jams », en écoutant des disques et en bouffant du pain à la mari ou des « brownies » au haschisch délicieux que nous faisions tous les jours. Bien sûr le fait que nous planions à l'herbe presque en permanence favorisait l'harmonie générale. Comme tant d'autres dans les années 60, j'ai survécu avec presque rien, touchant des bons de nourriture pour les pauvres, partageant un loyer bon marché avec plusieurs personnes, colportant des journaux underground, effectuant des petits travaux de temps en temps. En quelques minutes je pouvais me rendre en stop n'importe où à Berkeley ou dans la baie de San Francisco, et j'étais souvent branché par le conducteur qui m'offrait de l'herbe. Au besoin je pouvais facilement mendier le prix d'un repas ou d'un concert.

Après un mois ou deux de ce mode de vie agréable mais précaire, j'ai travaillé comme facteur pendant six mois ; puis j'ai quitté ce travail et j'ai vécu de mes économies. Quand cet argent a commencé à s'épuiser j'ai découvert un cercle de poker. Et la centaine de dollars que j'y gagnais tous les mois, augmenté des gains d'un boulot d'un jour par semaine comme chauffeur de taxi pour une compagnie coopérative hip, m'ont permis de me débrouiller pendant quelques mois de plus.

Bien avant qu'ils n'eussent enregistré des disques, nous pouvions écouter les Grateful Dead, Country Joe and the Fish, Big Brother and the Holding Company et des dizaines d'autres groupes passionnants à presque n'importe quel moment, au Fillmore, à l'Avalon ou gratuitement dans les parcs. Ces premiers concerts, Trips Festivals, Acid Tests et Be-Ins et les light shows étaient

manifestement subordonnés aux trips de «l'assistance », et plutôt que des spectacles, c'étaient l'accompagnement d'une célébration extasiée. S'il y avait quelques personnes célèbres sur l'estrade (Leary, Ginsberg, Kesey), ils n'étaient pas des vedettes inaccessibles ; nous savions qu'ils étaient aussi bouleversés que nous, compagnons d'un voyage dont personne ne pouvait prédire la destination, mais qui était déjà fantastique.

Et ces grands rassemblements publics n'étaient que la partie émergée de l'iceberg. Les expériences les plus significatives étaient plutôt personnelles et interpersonnelles. La contre-culture avait bien plus de substance intellectuelle que ne le pensaient les observateurs superficiels. Certes il y avait bien des flower children (hippies stéréotypés) naïfs et passifs, surtout parmi la deuxième vague des adolescents, qui adoptaient les ornements extérieurs d'un style de vie hip déjà existant sans avoir eu à faire aucune expérience indépendante ; mais nombre de «hips » avaient plus de sens critique, vivaient des expériences plus profondes et diverses qu'on le croit communément, et ils se consacraient à une grande variété de projets créatifs et radicaux.

Tout le monde était encore bien conscient des aspects radicaux de la contre-culture, je pensais qu'il fallait défier sa suffisance, signaler ses limites et ses illusions. Il est vrai que l'âge d'or de Haight-Ashbury n'a pas duré longtemps. Les choses ont commencé à empirer vers 1967, quand la publicité faite à « l'été d'amour » attirât un énorme afflux de jeunes qui étaient moins expérimentés et plus vulnérables, disposés à se faire exploiter par le flot d'arnaqueurs et de dealers qui débarquaient. Pour ma part, je m'intéressais à des expériences qui « élargissent l'esprit » et les frissons d'évasion qui l'engourdissent seulement ne me séduisaient en rien. La plupart des gens que je fréquentais pensaient de même. A part une bière de temps en temps nous ne buvions guère d'alcool, et il nous était difficile d'imaginer que l'on puisse préférer les effets grossiers et souvent insupportables de l'alcool aux effets esthétiques et bénins de l'herbe, à moins qu'on ne soit extrêmement refoulé. Quant aux drogues dures, nous n'en avions presque jamais entendu parler, à l'exception notable des amphétamines. Une étude des années 1960 de l'Université de Californie du Sud avait dégagé trois tendances dans la communauté hippie de l'époque : les « groovers » (« les fêtards »), qui prenaient du LSD pour faire la fête et trouver des partenaires, les « mind trippers » (« les touristes de l'esprit »), qui portaient des vêtements à fleurs et fumaient de la marijuana, et les « cosmic conscious » (« les mystiques planant »), dont la consommation de champignons magiques était « par nature eucharistique ».

Mais les parents, peu enclins à faire leur introspection et à porter un regard critique sur la société, peu disposés à s'accuser eux-mêmes de l'aliénation de leurs enfants, ont préféré accuser les drogues psychédéliques comme responsables du désordre social et affectif de leurs jeunes. Voilà un portrait bien partiel et partial. Car au même moment, en 1967, en pleine «crise du pot», les Américains «straight» ont consommé plus de 400 000kg de barbituriques et quelques dix milliards de comprimés d'amphétamines. Sous cet éclairage, on aperçoit mieux les enjeux réels : les drogues illégales de l'expansion de la conscience sont une attaque en règle contre les drogues du contrôle social de l'industrie pharmacologique qui elles jouissent du grand avantage de représenter des opérations financières cotées à la bourse.

En 1967, dans le quartier de Haight-Ashbury de San-Francisco, haut lieu de la contre culture américaine, se tient une cérémonie funéraire où est décrétée «la mort du Hippie». Quelques mois plus tard mourra Che Guevara sous les balles de l'armée bolivienne. Le summer of Love de 1967 se termina par un enterrement de première classe des espoirs de toute une génération. Mais surtout, le meurtre raciste d'un militant noir par les Hell Angels pendant le concert des Rolling Stone lors du festival rock d'Altamon sonne le glas définitif du mouvement hippie.

Une légende urbaine pour ne pas dire internationale depuis que la

presse du monde en a publicisée la légende gratifiant l'été 1967 du titre ronflant de « summer of love ». Belle foutaise ! Dès le printemps, une première vague d'incidents provoqua manifestations et incendies dans une dizaine de grandes villes. La première émeute d'importance éclate début juillet à Roxbury, quartier noir de Boston. Des femmes sans ressources manifestent au bureau des Affaires sociales pour de meilleures allocations. Elles s'enferment avec les employés dans le bâtiment. Les policiers veulent les déloger. Une rumeur se répand voulant que des mères de famille aient été brutalisées. De partout accourt de petits groupes prêts à en découdre avec les forces de l'ordre. Une foule se rassemble devant l'immeuble formant un écran protecteur. La police charge avec des bombes lacrymogènes. Presque immédiatement des pierres et bouteilles de verres pleuvent sur les policiers qui ripostent matraque à la main. La foule s'éparpille en petits groupes, des vitrines volent en éclats, aux pillages succèdent les incendies. Burn Baby Burn chante les insurgés et deviendra le véritable slogan de l'été 1967.

Le 12 juillet, des policiers de Newark, ville décrite comme «un camp d'entraînement pour les pauvres», arrêtent un chauffeur de taxi pour un feu rouge grillé. Le ton monte. Il fait chaud. Un groupe se forme assistant à la scène. Les policiers inquiets tentent de disperser la foule. Des coups sont échangés. Une rumeur se répand comme un éclair voulant que la police ait battu à mort un chauffeur de taxi. Suivant l'éclair, le coup de tonnerre, les pillages commencent dans cette ville où vivent deux cent mille noirs. La situation dégénère au point que mille cinq cents policiers sont envoyés en renfort mais se montrent incapable de reprendre de contrôle. Au matin, trois mille hommes de la garde nationale débarquent, les combats dureront cinq jour. Bilan officiel : vingt-sept morts, des centaines de blessés, des milliers d'arrestations et dix millions de dollars en dégâts matériels sans compter les primes d'assurance qui ont dû être versées.

Une semaine plus tard, Détroit s'embrase à la suite d'un raid de police dans une boîte de nuit fréquentée par des noirs. Et ainsi de suite. Ce fameux été de l'Amour décrété par la presse américaine aura vu des émeutes éclatées dans plus de cent villes, réparties dans trente-deux États, faisant, selon les bilans officiels, une centaine de morts, cinq mille blessés, douze mille arrestations, une centaine de millions en dégâts.

Avec la mort du mouvement pacifique, se propage une atmosphère de conflit générationnel. Émeutiers noirs, activistes, hippies hallucinés; les autorités fédérales recourent de plus en plus à la violence contre ceux que la société américaine tient responsable du chaos social.

Ce que les hippies mettent aussi en évidence par leur échec c'est le formidable arsenal de répression mis en place par un État démocratique qui peut s'apparenter à bien des égards à tout État policier fasciste. À la fin des années 1960, J.Edgard Hoover, directeur du FBI lance le programme *Cointelpro,* un projet secret visant à détruire tous les mouvements gauchistes autant d'émancipation personnelle (psychédélisme, orientalisme, etc.) que sociale (pacifisme, féminisme, afro-américanisme) regroupés sous le vocable de Nouvelle Gauche (New Left).

Hoover utilise les méthodes éprouvées pendant des décennies contre les organisations communistes et socialistes américaines : écoute électronique illégale, délation, désinformation, infiltration. L'air de l'Amérique devient sulfureux. Les gaz lacrymogènes envahissent de plus en plus les campus américains. L'opposition à la guerre du Vietnam fait boule de neige. Cassius Clay, le grand boxeur noir, se convertit à l'Islam. Muhammad Ali, en refusant le service militaire, devient l'objecteur de conscience le plus médiatisé de l'histoire des États-Unis entraînant à sa suite des milliers de déserteurs, toutes races confondues dont plusieurs se réfugièrent au Canada. Bénéficiant d'une Cour suprême clémente à leur endroit, les demandes d'extradition vers les USA furent rejetées.

"Le meurtre est le grand substitut américain à la révolte sociale." (Walter Dean Burnham)

Tandis que le fabuleux défi lancé par les hippies envers la culture de la domination aux États-Unis s'estompe, le flambeau de la contestation radicale gagne du terrain à l'intérieur du pays. A la mort déclarée du mouvement hippie en 1967, succédèrent les émeutes de la convention démocrate de Chicago en août 1968 faisant plus de six cents blessés. Cet événement doit être mis en contexte. Quelques mois auparavant, en janvier 68, Robert Kennedy, frère du président assassiné, prend ses distances envers le président Johnson et se présente comme le candidat de la paix. Il rallie la plupart des jeunes contestataires du New Left. Son assassinat en juin 1968, deux mois seulement avant la convention démocrate, assomme l'Amérique et sa démocratie bien pensante. La colère des leaders politisés de la contre culture est manifeste : Abbie Hoffman et Jerry Rubin lancent leur cri de ralliement guerrier à la veille de la convention démocrate : «We will burn Chicago to the ground»

Cet assassinat intervient au même moment où les États-Unis lancent l'offensive du Têt au Vietnam. Échec cuisant, les cercueils rentrent au pays par milliers. Habillement reprise par la propagande chinoise et russe, cette déconfiture américaine donne au frêle Viêtcong l'allure d'un David contre Goliath.

«Wake up Niggers ! Que la noirceur soit avec toi ! » (Last Poet)

La contestation grandit et gagne les ghettos noirs suite à la mort de Malcom X, le leader de la gauche afro-américaine. Des émeutes insurrectionnelles éclatent dans les communautés afro-américaines, partout aux États-Unis. Un demi-million de conscrits, principalement des noirs, se retrouvent dans les jungles du Vietnam. Tous convergent également par centaines de milliers sur les marches du Capitol à Washington pour clamer haut et fort et tout en couleurs leur dénonciation en règle de la guerre au Vietnam. Plus la contestation grandit, plus la musique se radicalise. À la douceur du folk des "protest songs" à la Dylan se substituent des sons stridents à la Hendrix comme des bombes qui tombent sur des pauvres gens criants leur désarroi.

Se réclamant de Malcom X, les Black Panthers adoptent la stratégie de l'autodéfense armée pour opposer un pouvoir noir au pouvoir blanc et deviennent l'armée de la population noire. Le jazz explose littéralement, soulevée par la force incroyable de la révolte. Avec le contrebassiste Charles Mingus comme prophète, une nouvelle génération de musiciens noirs redéfinit les standards du jazz en y introduisant les tensions raciales de la société américaine; le jazz de combat est né, il s'appellera *Free jazz*.

"Say it Loud, I'm Black and I'm Proud" (James Brown)

Dès 1960, des musiciens comme Mingus, Roach, Coleman, Hawkins décident de se détacher de l'image trop rassurante du jazz que tente de récupérer l'élite blanche et fondent le contre-festival de *Newport*

Rebels avec une contre-programmation audacieuse qui réaffirme que le jazz “est d’abord et avant tout une musique de rébellion, en lutte contre tous les stéréotypes réactionnaires et toutes les formes d’oppressions raciales, en résonance directe avec la politisation croissante des mouvements noirs”. (Jousse) Cette même année, Ornette Coleman enregistre une pièce complètement improvisée intitulée *Free Jazz* et marque ainsi le grand mouvement de rappropriation du jazz par la communauté noire. Le free jazz est dorénavant parti prenante de toutes manifestations contre l’exploitation des Noirs par le Blanc capitaliste.

De tous les activistes noirs, autres que les Black Panthers et Malcom X, la plus connue est sans aucun doute Angela Davis. Professeure de philosophie à UCLA, Californie, Angela Davis est arrêtée sous ordre du gouverneur Reagan pour complicité dans des actes terroristes. Partout dans le monde des comités de soutien se forment. “Free Angela Davis.” Sa tête afro avec cheveux crépus en boule, portant veste de cuir noir, pantalon et béret noirs propulse son visage à la une des médias du monde entier et devient l’icône féminine, la “madone noire” de la révolution au côté de Che Guevara. En 1972, après treize semaines de procès, elle a été libérée et le tribunal a dû reconnaître que toutes les preuves à charge contre elle ont été fabriquées.

Comme les Black Panthers, le free jazz restera le mouvement d’une minorité agissante et déterminée dont le rêve basculera, sinon dans l’oubli, dans la mythologie révolutionnaire dépolitisée et récupérée par la publicité et la mode des T-shirts pour ados en mal d’identité Musicalement, les principes libertaires du free jazz céderont la place au jazz-rock, à la soul, au rap et au hip-hop où des improvisations moins radicales viendront nous rappeler sa gloire passée.

À l’étranger, l’impact télévisuel d’une noble et petite nation, le Vietnam assiégé par l’ogre yankee résonne comme un appel à la dissidence culturelle partout dans le monde. Paris, Londres, Berlin, Rome, Mexico, Sydney, le conflit se transporte dans toutes les grandes capitales internationales.

Paris

Mai 68 n’aurait pu avoir lieu dans aucun autre endroit au monde. Un tel événement n’arriva pas comme un cheveu sur la soupe. Un événement d’une telle magnitude, malgré les hasards socio-économiques présents qui l’ont aidé, ne peut se concevoir et surtout se faire que par des esprits préparés de longue date. Mai 68, c’est la commune de Paris du XXe siècle; c’est l’esprit de la révolte romantique contre l’aliénation mécanique en marche depuis le XVIIIe siècle qui passe à l’action. C’est un moment à adorer ou à maudire, c’est selon. Néanmoins, Mai 68 comme la commune ont fait l’Histoire.

«La plus belle sculpture, c'est le pavé que l'on jette sur la gueule des flics. » (Slogan Mai 68)

Tous s'accordent aujourd'hui sur un point, les événements de mai 68, malgré leur caractère inouï dû à une conjoncture socio-économique particulière où classes sociales exploitées et étudiants contestataires eurent rendez-vous, marquèrent l'arrivée historique de la jeunesse comme force politique et ce, à l'échelle planétaire. Sur fond de contestation de l'impérialisme américain au Vietnam, artistes, ouvriers, militants de droite comme de gauche, étudiants, tous y allaient de leur réclamation : augmentation des salaires, meilleures conditions de travail, accessibilité accrue à l'université pour les uns, révolte des journalistes contre la censure des groupes de presse, dénonciation plus philosophique du matérialisme et de la société de consommation.

Un gouvernement complètement pris par surprise et imbu de sa culture technocratique «infaillible» n'a aucunement réalisé qu'en affrontant les manifestants au «corps à corps», les forces de l'ordre transformèrent le quartier latin en champs de batailles où barricades, chants révolutionnaires s'élevèrent comme autant de promesse de libération. Dans la nuit du vendredi au samedi, du 7 au 8 mai, tout bascule. La jonction tant redoutée des syndicats ouvriers au mouvement des étudiants eut lieu. Au matin, les médias français font découvrir à la France, jusque là peinarde, le spectacle invraisemblable d'un quartier latin transformé en capharnaüm de voitures calcinées, de vitrines défoncées, de rues entièrement déchaussées de leurs pavées avec ça et là des colonnes de fumées qui avec les voluptés restantes des gaz lacrymogènes donnent à l'atmosphère un air inédit. (Patrick Champagne in Le Siècle rebelle) Et lorsque l'on se demande pourquoi tout ceci rentra dans l'ordre si rapidement, on ne peut que constater que cette force politique n'en était pas réellement une parce que, non organisée et que la jeunesse se contentera à l'avenir d'être un acteur social comme bien d'autre. Elle écrira des livres... Trois cents titres ont paru dans les six mois qui ont suivi les événements et presque unanimement, ces textes affirmèrent que Mai 68 a surtout montré aux élites que la modernité et son progrès recèlent aussi intrinsèquement des valeurs négatives.

Artistiquement parlant, de l'atmosphère Mai 68 se dégage l'idée du rituel bien plus que celle de la révolution. Tout ethnologue vous le dira, les sociétés ont besoin de rites exutoires comme les carnavals où les puissants acceptent que les dominés s'amusent à leur dépend. Le désordre est toujours suivi par un rappel à l'ordre.

Il est évident que Mai 68 fut le plus grand, le plus immense, le plus fabuleux, le plus inimaginable happening que la planète a connu. L'après Mai 68 fut marquée par la formidable récupération des idées de la «gauche» romantique par la «droite» capitaliste qui ne tarda pas à transformer les goûts artistiques, vestimentaires, musicaux de l'époque comme autant de produits festifs à consommer.

Comme les premiers hérétiques envers l'Église corrompue, les soixante-huitards rappelaient aux pouvoirs qu'ils aspiraient toujours à réaliser l'équité et vivre ainsi dans une société juste. Après Mai 68, la gauche a bien réalisé que la Révolution des jeunes blancs a échoué et se tourne (ceux qui n'ont pas choisi l'option du gauchisme contre-culturel pacifiste) vers la pensée de la transgression noire et son activisme radical contre la ségrégation raciale.

Les couleurs raciales

Depuis plusieurs siècles l'homme a tenté d'ordonner la nature et les êtres vivants en établissant des catégories, des groupes, des ordres. Dans un premier temps les seules différences anatomiques suffisaient à comparer deux populations, ce qui faisait classer les chauves-souris dans l'ordre des oiseaux sur le simple fait que les deux étaient dotés d'organes pour voler… ! Appliquée à l'Homo sapiens, cette méthode allait marquer pour longtemps les esprits ! La couleur de la peau, notamment, est toujours un sujet de conversation et parfois de conflits entre différentes populations... L'évolution poursuivant son travail d'adaptation induira des mutations génétiques particulières en

fonction, entre autres, de l'environnement, plus spécifiquement, des conditions climatiques. Quelle que soit la couleur de notre peau, nous possédons tous des mélanocytes, produisant de la mélanine (pigment naturel) sous contrôle de nos gènes. Suivant sa concentration, ce pigment fonce plus ou moins notre épiderme. Parallèlement, la quantité et l'intensité des rayons solaires influent sur notre corps qui, pour se protéger, produit plus ou moins de mélanine : c'est le phénomène de bronzage. Toutes les nuances sont représentées...Les populations exposées de façon continue au soleil développent un "bronzage permanent" ! Si vous partez à pied d'une région sub-tropicale vers le nord, vous rencontrez, au fur et à mesure, des populations de plus en plus claires, sans rupture...

C'est donc graduellement que cette variation se déroule... du brun foncé au blanc-rosé. Il vous est alors impossible de déterminer à partir de quel moment un individu est blanc, noir ou jaune car toutes les nuances sont présentes et s'enchaînent !

Du brun "chocolat" au blanc "cachet d'aspirine", tous les homo sapiens ont la même origine. Elle remonte à environs 7 millions d'années et se situe probablement en Afrique (Toumaï).

Rappelons-nous, plus la vie évolue, plus le vivant se diversifie. Il en sera de même du territoire. On parlera de territorialité, de territoire culturel lié à un groupe spécifique : Caucasien relié aux conditions particulières du sud-est de la Russie, négroïde au sud du Sahara en Afrique et mongoloïde dans les steppes de l'Asie centrale; les Amérindiens sont apparentés au groupe mongoloïde au début et développeront de plus en plus des caractères spécifiques. Toute une panoplie d'emblèmes totémiques, de dessins et marques corporelles servit à l'identification sociale autant des membres en particulier que du clan.

En général le tatouage, scarifications et autres modifications corporelles correspondaient à la pensée magico-religieuse animiste accompagnant les rites d'initiation et autres cérémonies commémoratives puis ensuite, déterminaient la condition sociale de l'individu (chef, guerrier, esclave) et finalement, cet esthétisme corporel suggérait une gamme d'émotions allant de la sensualité à l'érotisme. Les marques corporelles sont planétaires et attestées depuis le Néolithique chez les Celtes, Eskimos, Égyptiens, Japonais, Polynésiens, Berbères, Bédouins, Arabes, Africains, Amérindiens; rares sont les peuples qui ne soient pas marqués.

Les marques distinctives de nature biologique additionnées aux particularités culturelles et psychologiques qui en découlent forment les races et les ethnies. Devant cet accroissement démographique exponentiel sont vite apparus la nécessité de contrôler ces êtres humains et régulariser les dynamiques et pratiques de la vie en communauté. Toutes sortes de constructions collectives d'individus, de clans, de métiers, de classes, de races et de nations se sont ainsi constituées augmentant de manière exponentielle le répertoire des signes distinctifs.

À l'impureté de la femme polluée par le sang menstruel succéderont «l'odeur, la couleur, la texture de la peau, la forme du visage, le crêpelage des cheveux» comme autant de souillures, signes tangibles de suspicion dans le but inavoué de domination d'un groupe en discriminant l'autre et qu'il convient de garder dans une position inférieure. (Moscovici, Hommes domestiques et hommes sauvages, 1974)

L'homme apparaît à l'homme comme relevant d'une autre espèce animale, dangereuse que l'on doit chasser du territoire. Métamorphose de l'agressivité naturelle de protection du territoire à des fins alimentaires (inné) en une conception psychique (acquis) plus complexe de protection du territoire culturel, de défense de l'identité raciale entre les membres de la même espèce mais de cultures différentes. Cette émergence de la culture à la conscience humaine marque la fin de l'homme «purement nature» et les débuts de l'homme/culture.

Chassé du paradis, l'homme sera puni de son «péché» par la division de l'unité des hommes en espèces menaçantes au point de commettre l'irréparable : le meurtre de son frère. L'homme moderne vient de naître, il s'appelle Homo sapiens, l'homme "sage" et les Néandertaliens en seront les premières victimes. Cette lutte entre frères de la même espèce, c'est la naissance de la guerre.

Certains philosophes ont avancé l'hypothèse que la guerre comme rituel est la seule et véritable religion de l'homme car créée (un acquis culturel) contrairement à l'agressivité (inné). Si l'agressivité instinctive du chasseur a sauvé la vie humaine archaïque, la guerre, elle, a tout le potentiel nécessaire pour la détruire. De fait, l'homme en est seul responsable et ne saurait trouver dans les lois de la nature sa légitimité. Pour reprendre l'idée de Freud, «l'homme est l'être en lequel la nature entre en conflit avec elle-même» et à nous de rajouter, que la guerre marque l'effondrement de sa liberté dans l'angoisse car devant lui s'ouvre dorénavant l'abîme d'un univers hostile.

Les anciennes tentatives de classifications de l'espèce humaine basées sur des pratiques culturelles ou anatomiques continuent malheureusement d'alimenter aujourd'hui des théories racistes...Dans la Bible les hébreux classaient déjà les animaux selon des critères pratiques : purs et impurs, comestibles ou pas... En 1684 le médecin français François Bernier fut le premier à imaginer qu'il existait quatre races d'hommes avec une méthode très simple et géographique : à chaque continent son type d'homme.

En 1758 Carl Von Linné proposa dans Systema Natura quatre variétés d'Homo sapiens, leur attribuant des caractéristiques peu scientifiques :

- les Americanus : rouge, colérique et droit (peaux rouges = ocre)
- les Europeus : blanc, sanguin et musculaire
- les Asiaticus : jaune pâle, mélancolique et rigide
- les Afer : noir, flegmatique et décontracté

Il distinguait également deux autres variétés fantaisistes : les monstrosus (êtres velus) et ferus (les enfants sauvages).

Carl Von Linné fut malgré tout l'un des premiers à tenter d'établir une recension des espèces. En 1775, le naturaliste Johann Friedrich Blumenbach proposa, en s'appuyant sur Linné, une nouvelle classification des Homo sapiens : De generis humani varietate nativa. En 1795, il adopta définitivement la taxinomie suivante : la variété caucasienne à peau pâle (l'Europe), la variété mongole (Chine et Japon), la variété éthiopienne à peau sombre (Afrique), la variété américaine et la variété malaise (Polynésiens, Aborigènes...).

La grande nouveauté de Blumenbach c'est qu'il établit une hiérarchie entre les variétés. Il place la variété caucasienne à l'origine des autres selon un critère très personnel : c'est le peuple le plus beau ! Les autres variétés sont une dégénérescence par rapport à cette population originelle (il faut prendre en compte qu'il emploi le mot dégénérescence dans le sens "écart par rapport à"). Il indique toutefois que toutes les variétés d'hommes correspondent à une seule et même espèce : il défend le principe d'unité de l'espèce humaine.

Toutes ces tentatives de classification vont marquer les époques et notre façon de voir le monde. Nous en héritons et elles font partie de notre histoire. Certains utilisent encore ces théories (sans parfois les connaître !) à des fins racistes. La science, la génétique nous prouvent que l'Homo sapiens est une race à part entière, sans sous-catégorie... et nous ne pouvons pas faire de classification sur des critères aussi subjectifs que la couleur de la peau, la géographie, la culture ou la beauté d'un individu ! Ainsi l'appellation Afrique noire est une aberration.

Dans la classification générale du vivant on parle d'espèce pour regrouper toutes les populations interfécondes et dont la descendance peut elle-même se reproduire. La notion de race se base elle sur la notion de « gènes communs et exclusifs à un groupe d'individus ». Francois Lebas (Directeur de recherche honoraire de l'INRA) propose la définition suivante : ..."au sein d'une espèce, une race est généralement considérée comme une collection d'individus ayant en commun un certain nombre de caractères morphologiques et

Cmophali
Cauranei
scythe
DVS·F

physiologiques qu'ils perpétuent lorsqu'ils se reproduisent entre eux..."

Des races humaines ?

Aucune population humaine ne possède exclusivement des gènes propres. Les Homo sapiens forment une seule et même espèce. Les différences anatomiques que l'on perçoit, par exemple entre un individu asiatique et un européen, ne sont que l'expression plus ou moins forte de gènes communs.
Cette mixité génétique dans l'espèce humaine est tellement importante que si vous avez besoin d'un don d'organe (un rein par exemple) vous avez autant de chance de trouver un donneur compatible dans votre voisinage qu'à Dakar au Sénégal. Pour André Langaney (ancien directeur du Laboratoire d'Anthropologie du Musée de l'Homme) : "En fait, il n'y a pas de marqueur génétique de la race. On n'a jamais pu en isoler un qui soit présent, par exemple, chez tous les "Noirs" et absent chez tous les "Blancs". Dès qu'on commence à définir une race, en cherchant des critères de classification, on n'en finit plus. Certains sont allés jusqu'à 450 ! S'il fallait pousser la classification à son terme, il faudrait définir une race par individu, car nous sommes tous différents". La désignation des races humaines par des couleurs relève de la discrimination. En effet, le Créateur (qu'on croit en Dieu non) a créé les races humaines de sorte qu'il n'existe en réalité pas de couleur absolue. N'oublions jamais que la diversité génétique des humains a assuré notre survie, si tous les humains étaient de la même couleur et de même souche nous n'existerions pas, notre lignée serait éteinte depuis des millénaires.

«Je voudrais être un noir» (Nino Ferrer)

Avec le démembrement des Black Panthers, l'activisme noir radical s'estompa et laissa en somme, assez de place pour qu'un courant plus mystique de libération s'installe. Venu des Caraïbes, le mouvement Rasta Fari prônant le retour de tous les noirs en Afrique connu un élan et une renommée internationale grâce à la musique reggae et son gourou et prophète Bob Marley. Cette tentative de revivifier les cultes africains ancestraux, ce «retour à l'Afrique», d'inspiration toujours millénariste, est un des phénomènes les plus remarquables et le plus répandu non seulement en Jamaïque mais chez tous les noirs afro-américains. Il s'agit bel et bien d'un mouvement messianique dont l'origine est révolutionnaire. En 1783, un esclave noir jamaïcain George Lewis crée une religion typiquement afro-chrétienne, «The Baptiste Native», qui, en compétition avec l'Église chrétienne, devait peu à peu la supplanter au sein de la culture noire locale. À partir de 1840, les missionnaires ordonnent la prohibition de toutes les coutumes, fêtes païennes et pratiques traditionnelles. L'année 1865 marque le soulèvement indigène de Port-Moran.

Un siècle plus tard, prenant la relève de Lewis, Bob Marley et le mouvement Rasta Fari, en français : Tafarisme, deviennent le ferment religieux d'inspiration africaine qui affirmera le besoin des colonisés de se différencier comme Noirs, face à la culture blanche dominante. Soudain tout le Sud devient embrasé de mouvements religieux locaux de libération à saveur millénariste, prophétique tout autant qu'orgiaque, orgasmique, envoûtés de magie noire. Comme si toutes les hérésies du Moyen-Age déferlaient tout-à-coup comme un raz- de-marée salvateur par le «dérèglement des sens.» Partout dans le monde, le grand mouvement anticolonialiste battait son plein jetant le discrédit sur la culture occidentale blanche et chrétienne.

«Aujourd'hui, au siècle (XXe) qui voit les peuples dits «incultes» ou «sauvages» monter à l'assaut de l'histoire, c'est pour nous représentants d'une civilisation dite «cultivée» et «élevée», une obligation culturelle si non, morale et politique, que de prendre acte du message de liberté et de salut que clame la voix de mille prophètes, des forêts du Congo aux îlots perdus de Mélanésie, aux atolls de Polynésie, aux tribus oubliés de l'Asie continentale et aux «réserves» indiennes des États-Unis (et des Amériques). Ce message solennel et puissant, par la dignité culturelle qui s'y exprime, exige

une réponse du monde occidental : une réponse politique, culturelle, religieuse.(...) Cette voix est presque un miroir où l'homme d'aujourd'hui découvre les limites précises dans lesquelles s'est structurée notre culture. Le cri de liberté et de salut des peuples coloniaux - et en général de peuples et de groupes qu'écrasent des conditions funestes, quelles qu'elles soient - prend pour nous une signification culturelle précise : il dénonce les insuffisances et les contradictions propres à notre culture.»

La culture Hip-Hop est à ce point de vue exemplaire. Inspirés par le reggae jamaïcain, le hip-hop et la techno, les mouvements hip-hop trouvèrent là une partie de leurs racines. Au début le rap commercial (Vanilla Ice) et le progressiste recherchent tous deux de nouveaux métissages de styles. C'est l'art de la parole, du tag, du graffiti, du break dance et du smurf. Avec *Rapper's Delight* de Sugurhill Gang, véritable tabac de 2 millions d'exemplaires, la culture urbaine, afro-américaine envahit les palmarès. L'industrie saute sur l'occasion. Les ondes radiophoniques ont été submergées par un raz-de-marée matérialiste communément appelé la rap-business avec ses marques de vêtements (Helly Hansen, Hilfiger). Même les marques des produits de consommation de luxe font partie du répertoire poétique de la Hip-Hop et du rap fin de siècle.

Prisonnier d'un excès de commercialisation, des groupes comme Public Ennemy, Grand Master Flash chantent les valeurs progressistes et un message politique sous fond de décrépitude du tissu social de la communauté noire : la Blackness.

Avec le gangtsa rap, les fondements de la culture Hip-Hop tels que l'africanisme, les racines culturelles de fraternité et de communautés sont évacués, nivelés par le bas vers la sordidité de la réalité urbaine avec notamment ces meurtres gratuits de camés, ses viols de jeunes femmes, idéalement esclaves sexuels sous influence d'un mac. (Jean-Eric Perrin, Siècle rebelle). Le gangtsa rap délaisse le côté militant politique pour s'enfoncer dans la déchéance du ghetto : c'est le rap-warrior de la bête apocalyptique «aux sept têtes et dix cornes. »

Ce rap/extrême repose sur la territorialité du ghetto (Campton, Whatts, etc.) et chante la fracture sociale à l'intérieur même de la communauté black. C'est la chanson/réalité de la «violence pour la violence» comme le «scandale pour le scandale» : seul le «crime paie.)» C'est la Rifle American Association qui est contente, elle s'en met plein les poches.

Rien à voir avec le punk cro-magnon, le gangtsa rappeur est le véritable barbare fin-de-siècle qui veut laisser en héritage à la société, comme un chien pissant sur un lampadaire, une trace de son animalité et propose l'autodestruction complète des ghettos comme seule alternative qui soit.

En 1969, le meurtre raciste d'un militant noir par les Hell's Angels pendant le concert des Rolling Stone lors du festival rock d'Altamon sonna le glas définitif du mouvement hippie. La même année Jack Kerouac meurt et son enterrement passe quasi inaperçu. Seuls quelques amis y assisteront. La mort de ce jeune militant jumelée à celle de Kerouac en 1969 sont plus tragiques que l'on le croit. C'est tout l'idéalisme romantique de plusieurs générations autant de jeunes noirs que de jeunes blancs qui trépasse. Novalis Hölderlin, Rimbaud, Baudelaire, Breton, Borduas, tous rejoignent Kerouac dans son cercueil

Le mouvement hippie, comme les beatniks, comme les Black Panthers, comme Mai 68 resteront le mouvement d'une minorité agissante et déterminée dont le rêve basculera, sinon dans l'oubli, dans la mythologie révolutionnaire dépolitisée du festival Woodstock et récupérée par la publicité et la mode des T-shirts pour ados en mal d'identité.

Si les hippies pré-politiques se sont laissés prendre par toutes les illusions et toutes les « solutions » utopiques, si leur critique de la

IGNORER SON PASSÉ C'EST SE CONDAMNER À LE REVIVRE

Civil rights protest - 1960-70

Black lives matter - 2020

vie quotidienne n'a jamais reconnu ses bases historiques et les forces matérielles qui aurait pu la rendre socialement efficace, l'apparition du hippie a quand même révélé l'étendue de l'insatisfaction, l'impossibilité ressentie par tant de gens de continuer dans la voie étroite de l'intégration sociale. Cependant, en même temps que la contre-culture a annoncé, même d'une façon incohérente, la possibilité d'un monde nouveau, elle a construit quelques-unes des voies les plus avancées de réintégration dans le vieux monde. Quelques-uns des premiers participants avaient bien compris que le nouveau monde devait être construit consciemment, qu'il n'arriverait pas par hasard si seulement tout le monde se mettait à fumer de l'herbe et à s'aimer les uns les autres. Mais la culture spectaculaire principalement du rock et des festivals comme Woodstock qui est le legs de leurs activités, leur "succès", est en fait le signe de leur échec. Sur tous les fronts, la contre-culture fut une avant-garde de la récupération ; elle a canalisé un mécontentement réel avec l'isolation généralisée dans de fausses alternatives ; elle a servi le pouvoir en tant que recherche expérimentale nécessaire à l'étouffement d'une opposition potentielle. Le style de vie hippie a reproduit le consumérisme capitaliste auquel il s'imaginait s'opposer . C'est alors que le Heavy Métal proposera une idéologie plus radicale et violente suite à l'échec du Peace and Love .

Le Heavy metal

Quand l'éveil à la vie sauvage tourne à la sauvagerie.

Au début des années 60, l'Europe prend de vitesse les États-Unis dans le domaine de l'innovation musicale et idéologique. Des groupes comme les Beatles, les Who, les Rolling Stones ou encore les Yardbirds ou Cream, vont imposer de nouveaux critères musicaux et un revirement dans l'attitude des États-Unis par rapport à leur musique. La réponse américaine à la culture anglaise ne se fera pas longtemps attendre.

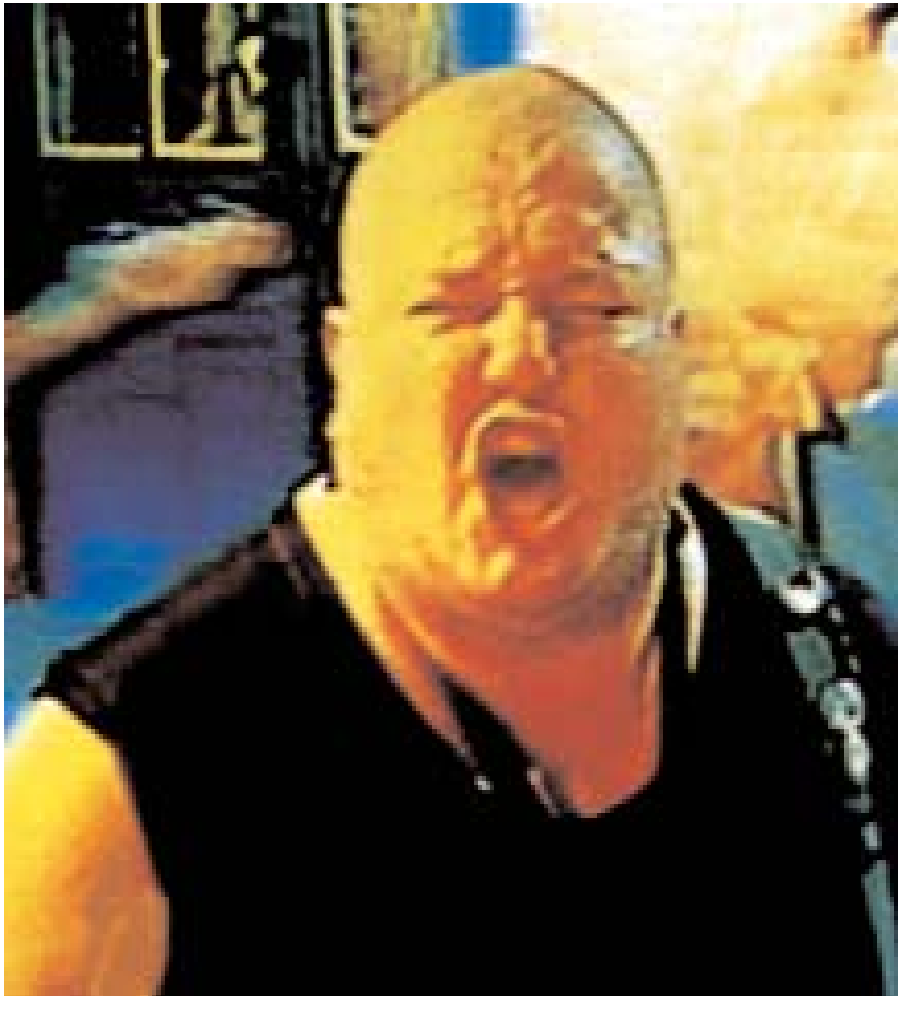
Quelle est alors la situation socio-musicale de la fin des années 60 ? Spirituellement, la dominante est à l'orientalisme et au retour à la nature ; cependant l'occultisme trouve un écho dans certains milieux. D'un côté, les aînés, les Beatles et le mouvement pacifiste hippie du *Flower Power* sont hyper médiatisés. La prétention de ce dernier à apporter des réponses à la crise idéologique ambiante et à faire aboutir la révolte des jeunes se heurte à son simplisme (voire sa naïveté) et à sa récupération par les médias, ce qui aura pour effet de le discréditer aux yeux d'une partie de la jeunesse. D'un autre côté, le hard rock s'est implanté. Son idéologie est ambiguë. Il s'y opère un jeu d'attirance/répulsion pour la violence, n'apportant fondamentalement aucune réponse, et résultant dans un nihilisme exacerbé par le prolongement de la guerre du Vietnam. Les morts de Brian Jones des Rolling Stones (par noyade) en 1969, de Jimi Hendrix (par prise excessive de somnifères) en 1970, de Janis Joplin (overdose d'héroïne) la même année et de Jim Morrison (probable overdose d'héroïne) en 1971, n'ont pas apporté d'optimisme à cette jeunesse en perte de repères, en quête de réponses, et ont quelque part conforté les nihilistes dans leur conviction que la violence est une fatalité et l'emporte sur les grands idéaux.

Fondé sur l'opposition à la guerre au Vietnam, le mouvement musical américain de la seconde moitié des années 60 sera plus violent que son rival anglais, affichera un nihilisme aux résonances apocalyptiques face à l'annonce quotidienne des morts au Vietnam et à la violence latente des pans ségrégationnistes de la société américaine. Cette vague musicale bénéficiera de l'apport direct du blues, du rhythm'n'blues et du hard blues (interprétation plus dure et plus démonstrative du blues traditionnel). Elle va également profiter, ce qui n'est pas négligeable, des nouvelles technologies d'amplification sonore et notamment de la guitare électrique.

C'est dans ce mouvement américain qu'il faut voir les prémices du hard rock et du heavy metal. Jimi Hendrix donnera à ces genres le goût de la virtuosité guitaristique et des sons de guitares distordus, Steppenwolf ("le loup des steppes") sera l'instigateur d'un élan sauvage dans ses textes et des connotations métalliques dans leur célèbre et fondatrice chanson "Born to be wild". Le retour à la nature était un thème très en vogue dans les années 60. Il s'exprimait dans les communautés installées dans les campagnes, vivant en

autogestion, cultivant la terre, cherchant une communion avec la nature. Il s'exprimait aussi chez des groupes plus extrêmes dans leurs propos et leur idéologie, tels que les beatniks ou les *bikers*, ces motards qui, loin de chercher l'harmonie avec la nature, s'attachaient plus à retrouver un état de nature, à vivre par un élan sauvage, avec la part importante d'agressivité et de violence que cela implique. C'est ainsi que la chanson "Born to be wild" deviendra l'hymne de générations de motards sillonnant les routes des États-Unis. Le chanteur y raconte combien il aime la fumée, l'éclair, le tonnerre de métal lourd ("*I like smoke and lightning, heavy metal thunder...*").

Le terme heavy metal est donc lancé en 1968. La même année sort le premier album éponyme de Led Zeppelin. Ce groupe anglais est considéré comme le fondateur du hard rock et le succès qu'il va connaître est déterminant car il confirme le goût de la jeunesse, aux États-Unis autant qu'en Europe, en cette fin de décennie, pour l'extrémisme, l'outrance et la violence dans l'interprétation musicale, tout cela étant inspiré par cette volonté de briser l'ordre social établi, et de retrouver la nature sauvage ou cachée de l'homme. Jimmy Page, guitariste de Led Zeppelin, avait une passion pour l'occultisme et racheta le manoir d'Aleister Crowley, créateur d'une gnose luciférienne (certains disent satanique) à la fin du XIXème siècle. Les Beatles ont fait figurer sur la pochette de leur album *Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band* ce même Aleister Crowley, et Mick Jagger fut un moment membre de l'Église de Satan, créée en 1966 à Los Angeles. Il composa également la fameuse chanson "Sympathy for the devil"... Il n'est pas étonnant qu'à une époque de révolte contre une société étouffée par le puritanisme américain ou la ferveur anglicane, le satanisme se soit développé. Les Jeunes considèraient les hordes sauvages nordiques comme leur " Sang ". Ce sang est leur vérité intime, sentie par intuition naturelle, sans Révélation ni livre, sans autorité des Pères, des mères et des Prêtres .



Cependant, il est assez clair que les artistes que nous venons de citer développaient ces passions par soif spirituelle et surtout par opposition à l'ordre, et donc, quelque part, à l'ordre chrétien. Les Beatles seront d'ailleurs bien plus marqués par l'Inde et l'Orient, les Rolling Stones cesseront définitivement toute allusion satanique après la mort de deux personnes lors d'un de leurs concerts en 1969. Du reste, ils trouvaient dans la figure de l'Antéchrist un moyen (peut-être ambigu) d'illustrer toute la violence et les travers de l'État et de la société de l'époque, Le barbue gauchiste hippie venait d'être terrassé par le skinhead heavy metal.

Des groupes comme The Troggs ou The Kinks, sans forcément se réclamer de ces courants de pensée, constituent au milieu des années 60, un exemple de cette volonté de liberté et de redécouverte d'un état sauvage, notamment dans leur gestuelle scénique, sorte d'expression corporelle à la Elvis, en beaucoup moins contrôlée et en plus agressive. Les groupes de heavy metal vont bénéficier de ces pratiques et de cette

GUNS N'
ROSES
METALLICA
AC/DC
England
METALLICA
AC/DC

METALLICA
METALLICA

course aux sonorités lourdes, entamée tant par les musiciens de la seconde moitié des années 60 et leur public que par les techniciens et les ingénieurs du son.

C'est dans ce contexte les années 70 voient apparaître un groupe anglais marqué par la personnalité extrême et exhibitionniste d'Ozzy Osbourne, et par le penchant occultiste du bassiste Geezer Butler. Ce groupe restera trois années dans le milieu *underground* avant d'atteindre une célébrité aussi importante que celle de Deep Purple. Il sera l'instigateur reconnu du heavy metal et le précurseur de bien d'autres courants, tels que le gothic rock. En ce début de décennie, l'épouvante et la violence musicales ont pour nom Black Sabbath. S'entourant d'un décor de rituels occultes, fait de crucifix géants et de symboles ésotériques, développant un visuel satanique et païen, le groupe d'Ozzy Osbourne va instaurer les critères tant musicaux que textuels, tant vestimentaires que d'attitudes pour deux générations entières de joueurs de metal. Le blouson de cuir est de rigueur, les croix noires sont de nouveaux symboles.

Le genre heavy metal est aisément définissable. C'est une idéologie d'opposition sans nuances aux sociétés établies, mais aussi au *Flower Power*, aux hippies et aux Beatles (plus exactement au mouvement populaire lancé par le groupe), constituant une sorte de miroir négatif de ces mouvements. L'opposition est, cette fois-ci, caricaturale et le dialogue n'est pas recherché. Si les hippies et les pacifistes s'habillaient de couleurs vives aux motifs de fleurs, et arboraient un sourire de rigueur, les musiciens et fans de heavy metal s'enveloppaient dans des blousons de cuir noir ou dans des costumes sombres de sorciers et grimaçaient à chacune de leurs apparitions publiques. À l'attirance pour la spiritualité orientale, tournée vers le pacifisme et l'amour universel, ceux-ci répondaient par l'occultisme, le culte de Satan, le paganisme nordique et l'apologie quasi rituelle des scènes sanglantes. Si les Beatles puis Led Zeppelin intègrent des éléments de musique indienne dans leurs compositions, Black Sabbath déconstruira les enchaînements harmoniques du hard blues à grand renfort de tritons et de chromatismes dissonants. Les groupes de heavy metal emploieront tous des supports visuels agressifs et provocants afin de peaufiner leur image négative, des références à Satan aux têtes de mort, d'une mascotte démoniaque aux logos en lettres gothiques. Cette position est évidemment puérile et superficielle. Cependant, elle témoigne du relatif échec des mouvements pacifistes. Comme nous l'avons vu, ces derniers, pris dans le tourbillon de la médiatisation, n'arrivaient plus à toucher les couches ouvrières anglaises. Ces dernières ne se reconnaissaient plus dans ces mouvements et se sentaient délaissées par les héros de la culture populaire.

Le nihilisme de la fin des années 60, mais aussi la volonté de redécouvrir une nature dénuée de contrainte culturelle et sociale, le penchant sauvage, plus agressif, illustrée par "Born to be wild", associés au goût pour l'occultisme et pour le satanisme, se traduiront donc, dans les années 70, par un passage du "sauvage" à la "sauvagerie" incarné par le heavy metal.

La suite de l'histoire du heavy metal est plus connue du grand public. Entamée en 1977, la *new wave of british heavy metal* va porter peu à peu des groupes tel que Iron Maiden hors des cercles *underground*. Leur entrain, le côté épique de leurs soli harmonisés ou alternés sur deux guitares, et la prédominance du spectacle sur la violence vont faire de ces Anglais le premier groupe commercial et grand public du heavy metal. Leurs paroles sont relativement vides, reprennent tels des clichés l'imagerie de Black Sabbath, n'évoquent plus de thèmes de société, ni d'opposition à des évènements précis, alors que leurs pères spirituels traitaient encore de la guerre, notamment dans "War Pigs". La perte de vitesse de ce style au profit de sa progéniture, peut donc être datée du début des années 90, époque de la parution du *Black Album* de Metallica, qui vient clore le style du Metallica des années 80.

Ils ont "éveillé" la jeunesse tant à un nouvel ensemble de valeurs qu'à un ensemble de biens qui y correspondent. On reproche au « capitalisme hip » d'avoir « volé la contre culture », "S'éveiller" signifie à la fois consommer des drogues et acheter sans aucune critique. Il en fut de même pour le Heavy metal. Ne sachant pas s'opposer plus radicalement au système « capitaliste-

surconsommation » dominant, l'univers des musiques contestaires n'a fait que construire un contre-spectacle et mettre la table pour la venue d'une nouvelle génération plus pragmatique : celle du « golden boy ».

La terre promise est dorée.

Les années 1960 voient arriver dans le monde du travail une nouvelle classe de salarié issue du boum de diplômés universitaires de l'après-guerre. Cette classe a ceci de particulier qu'elle s'introduit dans les entreprises à des postes importants sans y avoir travaillé auparavant. Avant 1960, il n'était pas rare de voir un simple machiniste monté un à un les échelons pour arriver à être le patron de compagnie. Cette nouvelle classe appelée celle du management a ceci de particulier donc qu'elle n'a aucun lien affectif ou émotif avec l'entreprise qui l'engage. Pour le manager, la compagnie est un lieu froid où la dure réalité du marché s'exprime par la recherche toujours plus accrue des marges de profit. La jeunesse n'est plus un âge mais une idéologie exprimée par le fameux slogan de Marcuse : "l'imagination au pouvoir." Les nouveaux gourous du management ne pouvaient laisser passer pareille occasion. En quelques années, toujours en 1960, ils transformèrent le concept "jeune" en marché de la jeunesse offrant des possibilités de profits mirobolants : films, livres, musiques, vêtements et même des voitures "lookées" jeunes : Corvette, Mustang, Camaro sans oublier les Harley Davidson et Triumph Commando.

Sous l'impulsion de l'hédonisme hippie, les managers ripostent en créant le marché du désir. En combinant leur propre fétichisme culturel avec la fausse promesse d'une vie authentique, ces publicitaires pour un nouveau style ont engendré un attachement quasi-messianique à la cause. Les psychologues envahissent de plus en plus les compagnies, non pas, à l'époque, pour gérer le burn out, concept qui n'existe pas encore, mais plutôt pour aider les "créatifs de la pub" à mieux cibler leur proie commerciale. La chasse est ouverte dans un enclos fermé et tous les coups permis.

Avec le marché du désir, le capitalisme, en recherche de fric comme le junkie coure après son fix, accède à un autre système de profit et ouvre un nouveau front, un marché peu exploité. Jusque là, le capitalisme était diurne et reposait sur le profit généré par le travail des employés généralement entre sept heures le matin et cinq heures de l'après-midi. La classe moyenne avait réussi à combler ses besoins en biens d'équipements ménagers, (frigo-poêle, etc.) et collectifs (salle à manger, living room, chambre à coucher, etc.). L'accessibilité à la propriété se faisait à coût raisonnable et l'industrie de la construction se portait bien. Tout allait bien dites-vous ! Eh bien non !, tout allait mal. La classe moyenne manquait d'occasion de dépenser et mettait

son argent en sécurité à la banque. Pas bon pour l'économie ça !, hurlèrent en chœur le manager et son psy.

En plus, les jeunes s'ennuyaient comme il ne se peut pas. Maintenant plus "fricqué", l'ado des années soixante voulait s'éclater et lorgnait vers la marginalité Les petits cafés et bistro, où se concoctaient les idées qui changeront un jour le monde, changent de vocation et muent en night club, discothèque à la mode, casino. Le marché de la nuit se met en place et il sera de masse. La Révolution peut bien attendre un peu, y a pas le feu ! Hollywood se met de la partie; les stars envahissent les clubs privés de la haute bourgeoisie américaine et partout dans le monde ouvrent les boites sélectes du jet set international. Le marché de la nuit est un "must" Ne pas en être, vous exclu comme le dernier des parias atteint de la lèpre.

Le Fillmore East de New York succède Fillmore West de San Francisco, les clubs psychédéliques et les festivals pop viennent combler les désirs illicites et anarchiques de la contre-culture en marche. Qui dit désir illicite dit aussi marché de l'interdit ! Les bandes de motards se joignent au crime organisé et s'emparent du contrôle de la drogue et de la prostitution et Che Guevara apparaît sur des T-shirts aux effluves de patchouli. La Révolution blanche en Amérique est devenue mythique, inaccessible, dépolitisée, sans objet réel sauf pour la publicité et le crime organisé.

Les années 1970-80 marquent aussi l'effondrement complet des valeurs hédonistes de la contre-culture. L'amour libre terrassé par le sida, le pot remplacé par la coke; bref tout l'univers des désirs se concentre sur la seule avenue possible : le fric.

Des "dealers" peu scrupuleux trafiquèrent les produits, des chimistes "du dimanche" mirent sur le marché des amphétamines, des tranquillisants, des excitants. De "hight and down" les hippies commencèrent à vaciller. Les overdoses d'héroïne se multiplièrent. Cette renaissance spirituelle de l'ère post-chrétienne, mélange de zen, d'amour, de L.S.D., surtout de haschich et marijuana, s'est rapidement transformée en une anarchie de religiosité célébrant l'ère du Verseau et ses produits exotiques; les marchands du temple rôdaient.

En combinant leur propre fétichisme culturel avec la fausse promesse d'une vie authentique, ces publicitaires pour un nouveau style ont engendré un attachement quasi-messianique à la cause. Ils ont "éveillé" la jeunesse tant à un nouvel ensemble de valeurs qu'à un ensemble de biens qui y correspondent. On reproche au « capitalisme hip » d'avoir « volé notre culture », "S'éveiller" signifie à la fois consommer des drogues et acheter sans aucune critique. Mais ne sachant pas s'opposer plus radicalement au système dominant, il n'a fait que construire un contre-spectacle.

Si les hippies pré-politiques se sont laissés prendre par toutes les illusions et toutes les « solutions » utopiques, si leur critique de la vie quotidienne n'a jamais reconnu ses bases historiques et les forces matérielles qui aurait pu la rendre socialement efficace, l'apparition du hippie a quand même révélé l'étendue de l'insatisfaction, l'impossibilité ressentie par tant de gens de continuer dans la voie étroite de l'intégration sociale. Cependant, en même temps que la contre-culture a annoncé, même d'une façon incohérente, la possibilité d'un monde nouveau, elle a construit quelques-unes des

EVASION
FISCALE
MONEY
FOUNDATION
METRICS
DONATIONS
RELIGIO
FAITH
GLAUBE
FOI
VIRA
BEPA
ITIETH
Coca-Cola
AT&T
10000
Texaco
Lockheed
Kraft
Volvo
Fijitsu
Hitachi
CANAD
Philip Morris
Dow Chemical
Shell
Tenneco
Exxon
Baimler-Benz
B00051348 A
Hanson
Toyota
Westinghouse
Nabisco

voies les plus avancées de réintégration dans le vieux monde.

Quelques-uns des premiers participants avaient bien compris que le nouveau monde devait être construit consciemment, qu'il n'arriverait pas par hasard si seulement tout le monde se mettait à fumer de l'herbe et à s'aimer les uns les autres. Mais la culture spectaculaire, principalement du rock et des festivals comme Woodstock, qui est le legs de leurs activités, leur "succès", est en fait le signe de leur échec. Sur tous les fronts, la contre-culture fut une avant-garde de la récupération ; elle a canalisé un mécontentement réel avec l'isolation généralisée dans de fausses alternatives ; elle a servi le pouvoir en tant que recherche expérimentale nécessaire à l'étouffement d'une opposition potentielle. Le style de vie hippie a reproduit le consumérisme capitaliste auquel il s'imaginait s'opposer.

Cette nouvelle génération de «management» entraîne paradoxalement la société vers le bas. Étudiant le phénomène, un sociologue vient à élaborer la fameuse théorie du nivellement vers le bas appelé : le principe de Peter.

La plupart des personnes sont promues sur la base de leurs performances au moment présent, sans que soit prise réellement en considération leur capacité à assumer les plus grandes responsabilités qui les attendent. Ceci implique que leurs performances peuvent s'avérer moins bonnes dans leur nouveau poste que dans celui qui lui a précédé. En fin de compte, «chaque employé a tendance à s'élever à son niveau d'incompétence», écrit-il: c'est la loi qu'il appelle le «Principe de Peter.

Le constat du Principe de Peter s'inscrit dans un registre plus vaste de nivellement vers le bas qui a envahi en premier le système scolaire pour contaminer ensuite le monde du travail et de la politique ayant comme résultat que finalement les médiocres ont pris le pouvoir. C'est que les diplômes, tous les diplômes, ne tiennent jamais compte de l'audace, l'intuition ou la sensibilité d'un candidat mais juste sa propension à recracher en temps et en heure ce que son esprit aura retenu de ses heures passées à étudier les savants ouvrages recommandés par le corps professoral. Ni plus ni moins. La seule et unique qualité d'un diplôme c'est sa vertu à ingurgiter tout un tas de connaissances sans jamais les questionner, dans cette obésité du savoir qui, s'appuyant sur une mémoire infaillible et un vernis de talent, permet à l'étudiant à plastronner le jour de l'examen tout en demeurant, à l'intérieur de lui, un parfait et un somptueux crétin.

Et le nivellement par le bas se perpétue de plus bel dans le monde du travail car si les nouveaux salariés fraîchement recrutés s'attendaient à relever des défis intellectuels stimulants, il se voyait plutôt attribuer des tâches routinières qui leur paraissaient sans objet, dans lesquelles la présentation compte plus que le fond. Sans oublier les contraintes bureaucratiques envahissantes qui occupent une grande partie du temps travaillé. Si bien que les projets à court terme supplantent le long terme par manque de vision et par manque de courage. Nous savons tous que nous allons laisser la terre dans un bien triste état à nos enfants et pourtant nous ne faisons presque rien, préférant profiter au maximum du temps présent peu importe les conséquences futures. Ce n'est plus notre problème. Bienvenue en médiocratie.

Et les porte étendard de cette idéologie bâtarde est bien le complotiste. Rarement, une idéologie marquée du sceau de la technologie aura été aussi funeste –je parle là des réseaux sociaux. Jamais, elle n'aura permis à autant de millions et de millions d'individus de se montrer odieux, haineux, bêtes non seulement à manger du foin mais à s'étouffer avec. Tout ce que la civilisation avait eu tant de mal à bâtir, le respect de l'autre, la tolérance, la courtoisie démocratique, la possibilité de débattre sans s'étriper, l'émancipation par la connaissance, toutes ces notions de savoir-vivre sont en train d'être battues en brèche par ce foisonnement de commentaires, messages, et autres invectives omniprésentes dans les fils de conversation.

À se demander si l'on n'est pas en train d'assister, sous nos yeux consternés, à une formidable régression, capable d'emmener le genre humain tout entier dans les bas-fonds de l'ignorance, de la stupidité féroce, de la farouche imbécillité, du triomphe de l'éternelle connerie qui, il faut bien le dire, ne s'est jamais aussi bien portée que depuis l'apparition des réseaux sociaux. Non point que la civilisation était parvenue à l'éradiquer, mais au moins avait-elle eu la décence de rester jusque là anonyme, silencieuse, invisible, partagée entre quatre murs ou réservée à la seule fréquentation du café du commerce.

Désirs d'universalité

Joyeuse époque où le con s'épanouissait à la seule ombre de ses partenaires de conversation, à table ou devant la télé, à sa pause-déjeuner ou lors d'un repas dominical, au sein de sa famille ou parmi ses amis. Le con d'alors paradait en petit comité. Le con de jadis ne dérangeait personne hormis ses intimes, ses proches, parfois ses voisins, le cercle restreint de ses connaissances tout autant à leur aise quand il s'agissait d'aligner, avec une facilité prodigieuse, sornettes sur sornettes. Le con vitupérait en solitaire. Le con morigénait devant madame son épouse. Le con plastronnait à la salle des fêtes de son inénarrable bêtise.

Aujourd'hui le con a des désirs d'universalité. Il entend se faire entendre. Il prétend à la reconnaissance officielle de sa connerie. Voilà que grâce aux réseaux sociaux, sur à peu près n'importe quel sujet, à toute heure de la journée, il peut l'ouvrir dans une débauche de commentaires si prodigue que de suivre l'évolution de sa pensée équivaudrait à surveiller l'éclosion de bulles quand chauffe l'eau des pâtes. C'est que le con –principe de base–ignorant tout de sa condition, a une prédisposition quasi génétique à avoir un avis sur tout. Il peut pérorer avec le même allant sur le réchauffement climatique, la gestation pour autrui, la métaphysique des astres comme sur la démocratie participative, et dans l'innocence de son insignifiance, grisé par l'imprimatur de ses diatribes, il s'épanouit à l'ombre de forums, de pages Facebook, d'articles de journaux, autant d'occasions de laisser prospérer les infinies propensions de son génie créateur.

Jamais, dans la longue et parfois chaotique histoire de l'humanité, nous ne fûmes cernés par autant d'entre eux. Jamais nous eûmes à en combattre autant –des légions entières– réparties uniformément sur la surface du globe, reconnaissables entre mille à leur orthographe sommaire, leur grammaire boiteuse –excusables imperfections– leur violence verbale, leur opiniâtre médisance, leur dégueulis d'insultes, de vociférations, de clameurs emportées, toutes récitées avec le merveilleux aplomb du savant.

Complotisme

Son heure de gloire est arrivée: le con a tout envahi, tout colonisé, tout lobotomisé. Il parle d'égal à égal avec les plus grands de ce monde. Il interpelle l'intellectuel, admoneste le chercheur, exécute d'un simple mot les essais les plus fouillis—nul, verbeux, à chier. Il ne connaît pas de limites. Puisque tout lui est ouvert, il en profite et batifole au gré de ses colères changeantes. Et quand il est vraiment en forme, au sommet de son inconsistance, il complote à tout-va.

Ah le complotisme. Merveille des merveilles. Quand l'homme repousse encore un peu plus loin les frontières de son invincible imbécillité ! Quand il se met à émettre des opinions si absconses qu'à lui tout seul, il renverse la théorie de l'évolution de Darwin. Quand il fabrique des raisonnements si dénués de toute logique, de tout fondement, du moindre début de véracité, qu'il en devient impossible de les démonter. Magie du verbe, puissance de la pensée, magnificence du raisonnement, triomphe de la logique... le complotisme ne connaît pas de limites et porte à incandescence la flamme de son immarcescible bêtise.

La libération du con marque la fin des Lumières et qui pourra dire les limites de cette infernale régression ? Personne ! Et si aujourd'hui, nous sommes encore des millions à lui résister, combien serons-nous demain?

Oui combien?
C'est tout à la fois une maladie mentale, une perversion de l'esprit, une vision du monde poussive et rabougrie, un engrenage infernal où des âmes en manque de repères, d'assise intellectuelle et de rectitude morale se perdent dans la grande nuit noire de l'obscurantisme, sous couvert de théories foireuses qui ont pour nom complotisme, révisionnisme, idolâtrie de fausses nouvelles –et qui sont l'arrière-boutique des mouvements nationalistes et autres groupuscules identitaires.

Il n'y a rien à opposer au complotisme. Quelles que soient la pertinence de votre démonstration, l'excellence de votre raisonnement, la pureté de votre pensée, elles ne pèseront rien face à l'ignorance, à la mauvaise foi, à la stupidité féroce et fanfaronne des gens convaincus d'avoir raison contre tout le monde. Que dire à un énergumène persuadé que deux plus deux font cinq?

Que peut-on rétorquer à quelqu'un qui part du principe que toute vérité communément admise est un mensonge, un leurre servant à asseoir la domination des puissants au détriment de la masse? Que dire à cette personne convaincue que le monde entier est une tromperie, une supercherie de grande ampleur orchestrée par une poignée d'individus dont nul ne connaît l'identité et qui agissent dans l'ombre, guidés par leur seul intérêt, en contradiction complète avec le bien général? À part une paire de baffes pour la ramener à la raison, il n'y a rien d'autre à lui opposer.

Les complotistes sont des paranoïaques appliquant leur rhétorique conspirationniste à tous les domaines de la vie. Puisque rien ne peut être certain, puisque tout peut et doit être remis en question, avec des airs intrigants et la conviction de leur propre supériorité intellectuelle, les voilà en croisade contre la vérité en général. Et plus cette vérité est évidente, plus elle est partagée par le plus grand nombre, et plus les complotistes s'évertueront à démontrer, par tout un échafaud d'hypothèses aussi farfelues que saugrenues, la parfaite incongruité de l'explication communément admise.

Ce n'est pas Don Quichotte. Don Quichotte refuse le monde réel pour mieux asseoir le domaine de l'amour et de la justice. Rien de tout cela chez les complotistes du dimanche. Aucune élévation de l'esprit ou de la condition humaine, juste le goût avéré pour tout ce qui salit, profane, heurte, provoque, dégrade la sensibilité collective.

Les complotistes ont la culture du doute. Non pas le doute des agnostiques qui, face aux mystères du monde et de sa naissance, déclarent ignorer la nature et le degré de leur foi, mais le doute des imbéciles de service qui, face à l'évidence la plus crasse, continueront à la remettre en cause, dans cette perplexité de la pensée qui n'est rien d'autre que la négation même de l'intellect. Là où tout le monde voit la même chose, les complotistes tireront une fierté de leur insoumission au diktat de la vérité, crieront à l'entourloupe et trouveront toujours un moyen plus ou moins détourné pour assurer leurs dires par la multiplication d'insinuations par essence indémontrables mais qui, mises bout à bout, finiront par ébranler les esprits les plus crédules.

Riches de leurs deux neurones, les imbéciles ont de toute évidence une inclinaison des plus fortes au complotisme. Non seulement il leur permettra pour une fois de se différencier du commun des mortels, mais il leur donnera également cette impression tout à fait délicieuse d'appartenir à une caste initiée, laquelle par définition se targue de son intelligence, puisqu'elle a l'audace de remettre en cause l'ordre établi, au nom d'une vérité partagée seulement par une poignée d'entre nous. Ainsi les imbéciles se sentiront anoblis. On ne leur fait pas. Leur est donné leur ticket d'entrée aux sphères supérieures de l'intellect, là où peut prospérer à l'infini le génie de leur bêtise.

Et comme précisément, on ne peut les prendre à revers, leur mode de pensée se situant dans une sphère où le discours de la raison est par essence disqualifié, leur triomphe est total. Les débiles complotistes gagnent toujours. Toujours. On ne peut les battre. C'est la force du mensonge érigé comme vérité absolue: il n'a presque

aucune chance d'être déconstruit. Le vide de la pensée complotiste lui permet d'échapper à sa remise en cause. Et si jamais vous parvenez à mettre un complotiste devant ses propres contradictions, il niera tout en bloc, un nombre suffisant de fois, avant de brandir un argument d'une inconsistance telle qu'il en devient indestructible.

Avec les réseaux sociaux, le complotisme a de beaux jours devant lui. Il peut désormais s'adresser au plus grand nombre, et quand on saura dans quel bain d'ignorance barbotent parfois les masses indifférentes, on est en droit de s'inquiéter. À lui seul, il est capable de ramener l'humanité vers cet obscurantisme dont elle a eu tant de mal à s'émanciper. On en sent déjà le frémissement chaque jour de plus en plus affirmé, sans que nous soyons capables de nous y opposer. Nous reculons et, dans ce grand basculement en arrière, nous ressentons comme le début d'une impuissance, d'un renoncement capable d'accélérer encore plus le mouvement de la chute.

Nous voilà prévenus.
Nous vivons une époque extrêmement complexe et troublée. Cette complexité est source d'inquiétudes et d'interrogations, notamment quant à l'avenir de la démocratie et de la paix et, pour utiliser un gros mot, quant au «sens de l'Histoire» la grande, mais aussi la petite, celle qui traverse le quotidien de tout un chacun. Conflits armés, attaques terroristes, tensions religieuses, crise économique, défi climatique… chaque jour, tout nous rappelle combien nos vies sont fragiles ; combien notre existence collective est incertaine ? Combien nous sommes vulnérables ! À l'heure de l'information en continu, il est impossible d'y échapper.

En même temps, ce rappel permanent de notre impuissance fait violence à notre condition de Modernes. Cela met en péril notre désir acharné de transparence, d'ordre et de performance. Nous aimerions avoir vraiment prise sur les événements du monde et n'être pas fragiles. Nous aspirons à la sécurité, qu'elle soit physique, sociale, professionnelle, familiale ou encore émotionnelle. Mais, sans arrêt, le monde et l'Histoire nous renvoient une autre image de nous-mêmes: celle d'individus dont la compréhension des choses est forcément limitée, partielle, douteuse et chaotique. Cette position, disons-le, n'est confortable pour personne. Face à un monde en crise, les théories du complot offrent alors une échappatoire facile et rassurante.

Sens perdu et voie du complot
Dans le monde sécularisé et «désenchanté» qui est le nôtre, l'immédiateté du sens a disparu. Confrontés à des événements dramatiques, nous sommes, le plus souvent, désorientés, sans repères et livrés à la peur. Nous refusons de croire au «hasard sauvage» et considérons celui-ci comme un mauvais autre source de vulnérabilité.

Partant, les théories du complot viennent réenchanter et réordonner le monde en y insufflant de la causalité. C'est ce qui les rend si attractives. Avec elles, tout est clair, transparent, évident, lumineux: les événements dramatiques ont du sens ; le monde, malgré tout, est juste ; les méchants seront punis ; l'existence du complot ne fait aucun doute ; la vérité (pure, éternelle, rayonnante) triomphera.

En somme, les théories en question livrent une vision du monde et de l'Histoire où tout est en ordre ; où le hasard n'est plus. Vision confortable et rassurante qui sécurise le rapport au sens en évacuant la possibilité du doute. À très peu de frais, ces théories aident ceux qui s'en réclament à restaurer leur puissance explicative perdue.

Mais relayer une théorie –sur les réseaux sociaux ou ailleurs– est-ce forcément y adhérer, y croire? Le sentiment de reconquête et de possession du sens n'est-il pas, tout compte fait, plus important que le sens lui-même? La réponse à ces deux questions doit, à mes yeux, être positive. Dès lors, combattre le complotisme implique moins de s'attaquer à des croyances potentielles que d'essayer de transmettre des outils visant la pratique authentique de la critique, du débat et du désaccord –outils qui, justement, concernent l'apprivoisement de la

vulnérabilité.

Ceci suppose également d'identifier les voies de la rhétorique complotiste. Cinq techniques (ou stratégies) méritent, à cet égard, d'être pointées.

Revenir à la critique et au doute

En premier lieu, il y a la proclamation d'adhésion aux deux grands principes de la raison moderne: la critique et le doute. En d'autres termes, les dénonciations portées par lesdites théories ne se fondent pas sur une inspiration mystique ni sur la vision singulière d'un mage (ce qui serait d'emblée vu comme obscurantiste), mais sur une enquête et un examen critiques.

L'homme moderne, depuis Descartes, se définit avant tout par son incrédulité première, son doute et par une volonté qu'il a d'en savoir plus: je doute donc je suis. Le doute justifie alors la quête, c'est-à-dire la poursuite de l'entreprise critique. Avec les théories du complot, le but de la quête est de montrer la fausseté des thèses dites «officielles» (une fausseté réputée évidente), et de manifester la vitalité de son esprit critique.

Or, qui ne souhaite pas être regardé comme un modèle de critique et de doute ; comme un individu vraiment rationnel face auquel les mensonges des «puissants» et des médias, les manœuvres des «autorités», ne tiennent pas longtemps?

La preuve éthique: construire la confiance

Ensuite, les théories du complot s'appuient sur l'attestation (largement factice, du reste) d'une totale objectivité du discours née de l'indépendance et de la liberté des sources. Celui qui porte la théorie en question ou l'«expert» convoqué pour la valider, est forcément autonome et affranchi de toute institution publique. Il n'est, répète-t-il, inféodé à personne, ne représente que lui-même et finance ses recherches sur ses propres deniers.

Ces deux premières stratégies se rapportent à ce qu'on appelle en rhétorique la preuve éthique (ou ethos), c'est-à-dire à l'image que l'on donne de soi dans et par son discours. Dans l'un et l'autre cas, la mise en scène de qualités hautement valorisées dans les sociétés dites modernes (l'esprit critique, l'indépendance et l'objectivité) vise à conquérir la confiance du public.

La si gratifiante «chasse à la vérité»

La troisième stratégie concerne l'émotion gratifiante qu'il peut y avoir à s'imaginer faire partie du petit groupe des lucides. Lesquels se voient comme de nouveaux «élus.» En somme, les théories du complot se plaisent à jouer sur la dichotomie (extrêmement persuasive, du reste) entre, d'un côté, les ignorants dociles, abrutis par les discours, thèses, vérités «officielles», et, de l'autre, les «chasseurs de vérité» pour qui le complot est une réalité de tous les instants.

Il s'agit là d'une ressource particulièrement puissante. De fait, les théories du complot s'attachent à projeter sur leur public l'image du soldat luttant contre les forces obscures, comme celle du résistant œuvrant pour le bonheur de tous et le salut du monde. Là, nous sommes clairement dans l'ordre de la preuve pathétique (ou pathos).

Logique complotiste: crever les yeux

Les deux derniers points portent directement sur la structure argumentative des discours, à savoir sur la preuve logique (ou logos).

Soulignons d'abord la grande flexibilité des théories du complot, c'est-à-dire leur incroyable capacité à se reformuler et à se remodeler pour échapper à l'emprise des faits et de la critique – celle provenant du dehors. Il s'agit là d'un processus très clair d'immunisation. Ceci veut dire qu'on peut douter de tout sauf de l'existence du complot lui-même. Complot dont l'évidence devrait, en bonne logique, crever les yeux de tous les honnêtes gens.

À cet égard, les discours conspirationnistes ont une large tendance à interpeller leurs détracteurs (et plus encore les comploteurs désignés) pour qu'ils prouvent qu'il n'y a pas de complot. On imagine la grande difficulté qu'il peut y avoir à apporter une telle preuve dans la mesure où tout est supposé secret et caché. Dans ce jeu-là, les conspirationnistes sortent forcément gagnants.

Indispensable rhétorique

Voici pourquoi il convient de donner aux jeunes gens (comme aux moins jeunes) les moyens de faire preuve d'esprit critique, d'argumenter en conscience et d'énoncer clairement leurs idées. En ce sens, des cours de rhétorique sont indispensables.

Lorsqu'on ne dispose ni de mots ni de techniques pour faire partager son avis ou pour exprimer son désaccord, lorsqu'on se sent totalement désarmé, lorsqu'on est frustré de ne pas pouvoir ou savoir prendre la parole devant les autres, on bascule beaucoup plus facilement dans l'invective, d'une part, dans la violence physique, d'autre part. Le risque c'est aussi la perte d'estime de soi, la démotivation, la dépression. Les théories du monde, même s'il faut le déplorer, s'offrent ici comme une bouée de sauvetage.

Les jeunes sont doublement mis en péril. D'une part, ils souffrent d'un manque de transmission des compétences argumentatives et oratoires en général, d'autre part, notre société, qui valorise à outrance l'accord et le compromis, leur renvoie une vision extrêmement dépréciée du désaccord et de la critique. Il s'agit là d'une incroyable source de vulnérabilité sur laquelle nous devons rapidement agir.

Résister à la dichotomie facile

Toutefois, pour que le travail éducatif puisse porter ses fruits, il faut résister à la dichotomie stérile entre les méchants qui croient aux complots, et les gentils qui, forcément, n'y croient pas. Gardons-nous de regarder les premiers comme des incultes ou comme des masses manipulées. Gardons-nous, par ailleurs, d'ériger les seconds en citoyens modèles.

Pourquoi ? Parce que nous sommes tous potentiellement complotistes, même si nous avons du mal à l'avouer. Personne n'est immunisé face au raisonnement par le complot. L'action de chercher puis de donner du sens n'est pas irrationnelle en soi, au contraire. Bien sûr, un problème majeur apparaît lorsque cette démarche narrative s'effectue à tout prix, de façon dogmatique, et, qui plus est, sans conscience d'elle-même.

Le dernier homme nietzschéen

La technocratie des réseaux sociaux réduit également notre être à sa seule dimension matérielle et mécanique. Plus encore, en l'enfermant dans le présent, dans l'immédiateté de son existence, la technocratie coupe l'individu de son parcours historique et remplace la mémoire de l'humanité par le vide, «notre idée de l'être humain s'est toute entièrement évaporée au profit du rien», véritable «idéologie de la rupture et de l'amnésie». Tel est le «dernier homme» de Nietzsche, incapable de se reconnaître.

«Pourquoi la situation contemporaine est-elle tellement incertaine ? Parce ce que de plus en plus on voit se développer dans le monde occidental, un type d'individu qui n'est pas le type d'individu d'une société démocratique ou d'une société où on peut lutter pour plus de liberté, mais un type d'individu qui est privatisé, qui est enfermé dans son petit milieu personnel et qui est devenu cynique par rapport à la politique.»

Nous sommes bel bien à l'intérieur d'une catastrophe à la fois d'origine spirituelle, socio-politique et environnementale mais surtout psychique. Nous perdons la mémoire de notre essence, le fil de notre histoire.

Nous voici donc en médiocratie où quand le politicien adopte la mentalité du golden boy jumelée à celle du complotiste, cela se traduit

quand l'intérêt privé l'emporte sur l'intérêt public, par la situation suivante : L'argent des élections américaines provient des donateurs les plus riches, des personnes souvent avec des priorités très différentes de celles de la majorité des Américains. En fait, un cinquième de tous les dons de super PAC au cours des 10 dernières années proviennent de seulement de 11 personnes. Cela a conduit à un gouvernement oligarchique disfonctionnel sous façade de démocratie.

Voilà un pays, les USA où, depuis vingt ans, les antagonismes politiques se sont cristallisés au point qu'une moitié du pays hait l'autre, ne lui parle plus, ne la comprend même pas, voire nie son droit d'exister.

Un pays où le Sénat et la Chambre des représentants combinés ne peuvent pratiquement plus rien voter, pour cause de blocage permanent. Un pays où la division des pouvoirs s'effrite, où la Cour suprême rend de plus en plus ses décisions en fonction de lignes partisanes.

Un pays où les campus universitaires sont des camps retranchés, où lesdites « humanités », loin de la science et du libre débat, sont devenues militantes, où celui qui pense différemment est un ennemi à faire taire, voire à abattre professionnellement.

Reste la justice et les tribunaux pour mettre un peu d'ordre la-dedans, pensez-vous ? Eh non ! La question aux États-Unis a été tranchée en 2010 par la Cour Suprême, victime elle-aussi de contamination idéologique.

L'arrêt Citizens United v. Federal Election Commission, rendu par la Cour suprême des États-Unis le 21 janvier 2010, est un arrêt historique concernant la réglementation des dépenses de campagne électorale par les organisations.

La Cour suprême a statué que la liberté d'expression du premier amendement de la Constitution des États-Unis interdit à l'État de restreindre les dépenses de communication qui préconise expressément l'élection ou la défaite d'un candidat clairement identifié qui n'est pas faite en coopération, en consultation ou en concert avec ou à la demande ou à la suggestion d'un candidat, d'un comité autorisé par le candidat ou d'un parti politique (independent expenditures), pour les sociétés sans but lucratif, les sociétés à but lucratif, les syndicats et autres associations.

En avril 2014, dans l'arrêt McCutcheon v. Federal Election Commission (en), la Cour suprême juge également contraire au premier amendement le plafonnement des dons effectués par un particulier en faveur de plusieurs candidats, fixé à 123 200 dollars par cycle électoral de deux ans. Elle maintient toutefois la limitation des dons de particuliers à 5 200 dollars par candidat. Lors des auditions, le juge Antonin Scalia estimait notamment que ces plafonds « n'empêchaient pas de grosses sommes d'argent de se déverser en politique », en raison des financements possibles des organisations.

La décision a mis un signe de piastre sur notre démocratie, ouvrant un flot d'entreprises, d'intérêts particuliers et même d'argent étranger dans notre politique. La Cour Suprême venait ouvrir la boîte de Pandore de l'oligarchie et offrait la démocratie aux oligarques et ploutocrates sur un plateau d'argent. Nous avons vu la prolifération des super PAC, qui peuvent accepter et dépenser des sommes d'argent illimitées pour influencer les élections, et la montée de l'argent noir, qui est une dépense politique non divulguée qui peut provenir de tout intérêt particulier, y compris des pays étrangers. La Cour suprême a «génétiquement» modifié l'ADN démocratique, poussant l'Amérique vers le corporatisme et l'oligarchie».

Deux principes fondamentaux

L'astuce de la modification génétique de la Cour a été de retirer deux principes fondamentaux du premier amendement.

Premièrement, nos droits en tant que citoyens égaux, avec des droits à la liberté d'expression qui ne sont ni plus ni moins que ceux des autres. Vous pouvez penser que nos droits égaux à parler et à être représentés sont suffisamment importants pour peser sur l'équilibre du premier amendement contre le pouvoir de l'argent. La Cour dit non, votre égalité politique en tant que citoyen n'a aucune incidence sur la question.

C'est assez radical. L'idée d'égalité politique, selon laquelle nous avons des droits inaliénables et réciproques parce que nous sommes des êtres humains égaux dans la société ensemble, remonte à la Déclaration d'indépendance. C'est toute la raison des États-Unis d'Amérique. Notre égalité politique contraste avec le système que notre Révolution américaine a rejeté: une aristocratie, une classe politique riche, qui établit les règles pour tout le monde.

La deuxième modification génétique apportée par la Cour à l'ADN ADN national a été de supprimer la prise en compte de la corruption systémique dans l'équilibre du premier amendement. La Cour a déclaré que les dépenses électorales illimitées des Super PACS, des entreprises, des syndicats ou des riches ne provoquent pas la corruption ou l'apparence de corruption. Pourquoi pas? Parce que la Cour l'a dit. Mais le dire ne le fait pas.

L'idée qu'une démocratie puisse se transformer en dictature est très ancienne. Elle se trouve par exemple chez Platon. Pour Platon, le régime idéal est l'aristocratie, qui éventuellement se transforme en timocratie (une forme de gouvernement de ceux qui recherchent les honneurs), puis en oligarchie, puis en démocratie, puis enfin en tyrannie.

Ce qui est actuel (entre autres) chez Platon, est la notion que les régimes politiques naissent, vivent et meurent. Sa conception de la démocratie est aussi assez intéressante. Pour lui la démocratie survient quand dans un régime oligarchique les mécontents sont très nombreux. Dès lors, la démocratie s'installe et elle élimine les riches. Éventuellement, une démocratie tombe parce que le goût de la liberté est si fort qu'il conduit à mépriser les fonctionnaires (les spécialistes), les lois et que toutes les modes de vie deviennent équivalents du point de vue moral.

D'autre part, la succession des régimes politiques de Platon devrait faire réfléchir à la nature exacte du régime politique actuel du gouvernement central américain. Il s'en trouve beaucoup pour affirmer que les États-Unis sont depuis longtemps une oligarchie et non pas une démocratie.

Platon au fond nous incite à poser la seule question qui compte vraiment : qui détient le véritable pouvoir ? Ou quand la médiocratie glisse vers la ploutocratie.

Mais au fait, qu'est-ce donc que la ploutocratie ? Le dictionnaire nous apprend que le terme vient des mots grecs ploutos, « richesse », et kratos, « pouvoir ». Un régime serait donc ploutocratique lorsque le pouvoir est exercé par les plus riches.

Le terme se prête donc mal à une utilisation rigoureuse qui décrirait précisément une manière d'exercer le pouvoir, tel l'usage que l'on fait des mots « monarchie » ou « communisme ». On pourrait même le considérer comme un truisme : il serait en effet difficile de trouver un modèle de gouvernement qui ne s'est pas appuyé sur les gens les plus riches.

La sonorité du terme « ploutocratie » est désagréable, agressante, et le mot claque comme une insulte. Peu de gens aimeraient se faire qualifier de « ploutocrates ». Le terme a d'ailleurs souvent été utilisé par les nazis et les fascistes dans de fougueux élans démagogiques, pour honnir les grands bourgeois et leur collusion avec le pouvoir.

Le mot « ploutocratie » semble avoir été d'usage courant dans la France du XIXe siècle. Pierre Leroux, intellectuel socialiste et ami de George Sand, fait paraître en 1848 De la ploutocratie ou Du gouvernement des riches, titre un peu trompeur, puisque l'auteur n'entame pas vraiment une réflexion sur le sujet, mais élabore une étude détaillée des classes sociales en France. Quelques années plus tard, Ernest Renan nous donne une définition souvent reprise : « J'appelle ploutocratie un état de société où la richesse est le nerf

principal des choses, où l'on ne peut rien faire sans être riche, où l'objet principal de l'ambition est de devenir riche, où la capacité et la moralité s'évaluent généralement (et avec plus ou moins de justesse) par la fortune. »

Deux modèles : les États-Unis et la Russie

Cette définition nous éloigne quelque peu de l'idée d'un pouvoir politique exercé par les riches, mais nous ramène aux États-Unis de Marcy Kaptur. L'obsession de l'argent et l'envie de s'enrichir de nos voisins ont été maintes fois dénoncées, du séjour de Tocqueville en Amérique aux constats dévastateurs de Joseph Stiglitz dans *Quand le capitalisme perd la tête* : « [nous] comptions beaucoup sur les étudiants étrangers qui affluaient dans les universités pour faire fonctionner nos instituts de recherches, tandis que les meilleurs étudiants américains apprenaient à monter les transactions financières. »

Mais au-delà d'une élite souvent dénoncée pour son obsession de l'argent et de la réussite matérielle, faudrait-il croire que les plus riches exercent vraiment le pouvoir dans ce pays tellement fier de sa démocratie.

Il faut certes avoir de l'argent, beaucoup d'argent, avant d'entreprendre une campagne électorale aux États-Unis. Au prix de quelques courbettes les cordons des bourses des grandes compagnies et des millionnaires se délient facilement. On peut imaginer qu'une telle générosité sera noblement récompensée.

Pour s'assurer que les élus ne déraillent pas entre les élections, pour éviter qu'il ne leur prenne la velléité de gouverner dans l'intérêt de la majorité, les grandes compagnies utilisent un procédé très efficace, mais qui coûte évidemment très cher : le lobbying. À Washington, les lobbyistes forment une véritable armée : on en dénombre 25 000 dûment enregistrés représentant 600 organisations, et cette structure se répète, à plus petite échelle, dans chacun des 50 États. Tous ces lobbyistes ne travaillent pas pour de grandes entreprises et défendent parfois de nobles causes. Mais puisque les plus influents d'entre eux – ceux qui vous garantissent des contacts sûrs avec les puissants – peuvent aisément obtenir des salaires qui dépassent 300 000 $ par année, on imagine que peu de groupes communautaires ou d'organisations de citoyennes arrivent réellement à en profiter.

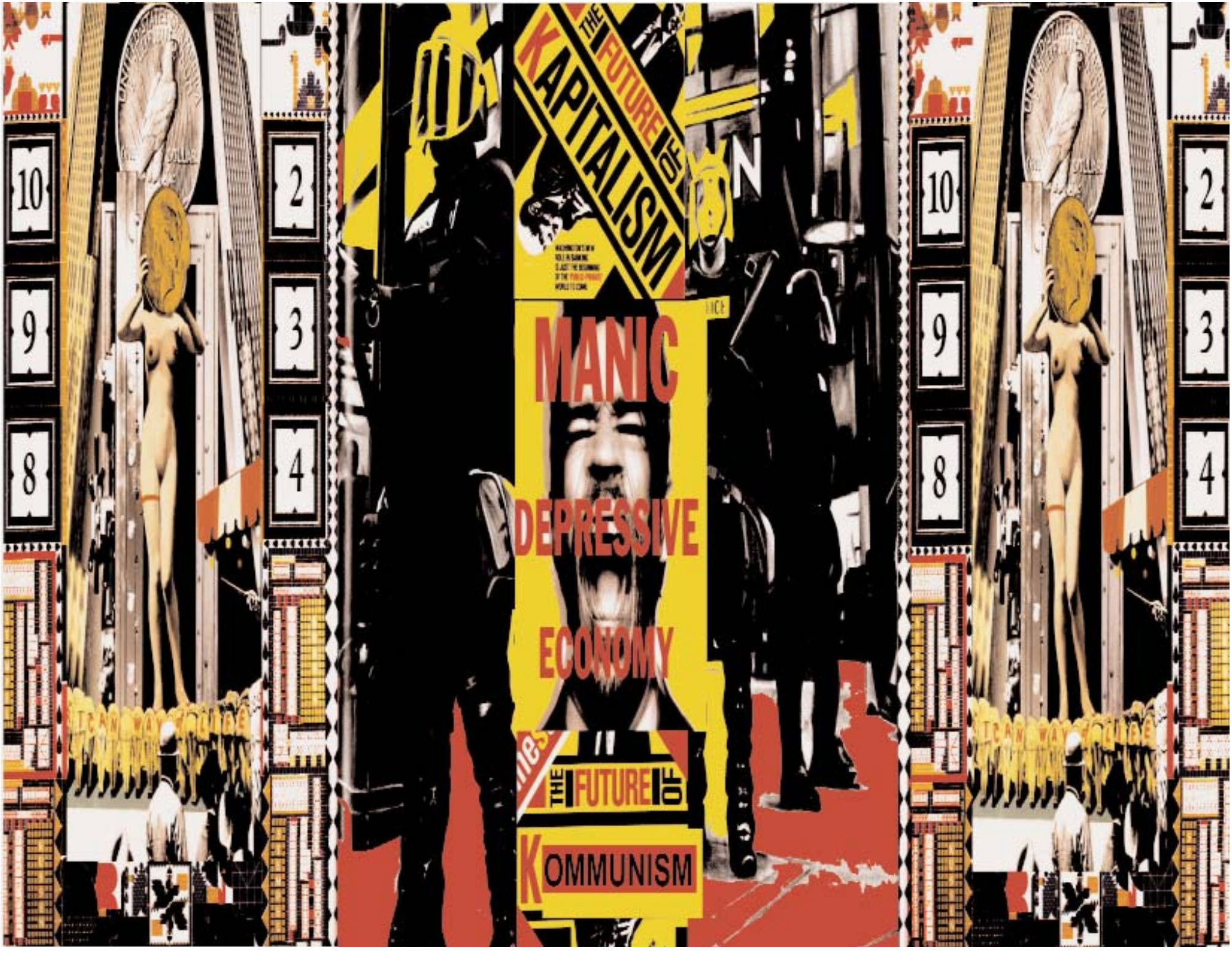
Il est bien connu que les plus puissants lobbies, par exemple la National Rifle Association, le lobby des compagnies pharmaceutiques et la U.S. Coalition for Service Industries ont d'importantes entrées à la Maison blanche et que de nombreuses politiques en ce qui concerne des sujets majeurs, tels l'environnement, la libéralisation des services, la vente d'armes, sont déterminées en fonction des désirs formulés par de richissimes entreprises. L'argent ouvre bien des portes. Qui ne se laisserait pas tenter ?

La Russie

Depuis la transition de l'économie russe vers l'économie de marché, avec notamment les privatisations pendant les deux mandats du président Boris Eltsine, les termes « oligarque » et « oligarchie » (en russe : se sont substitués à ceux d'apparatchik et de nomenklatura employés à l'époque soviétique. En Russie, oligarque désigne les personnalités de premier plan du monde des affaires, en lien avec le pouvoir politique, qui se sont enrichies depuis la dislocation de l'URSS. Un terme associé et complémentaire, mais qui n'est pas réservé aux personnalités de premier plan, est celui de qui vient du français « nouveaux riches ».

En Russie où l'État ne s'est jamais cantonné aux seules fonctions de gouvernance, mais a également assuré la distribution de biens publics, l'étatisme est une tradition profondément ancrée. Les relations de clientèle sont également devenues une composante fondamentale de la culture politique, ainsi que le soulignent certains concepts. Le plus connu est celui que l'on nomme le « service d'État » (slu□iloe gosudarstvo), dont on peut trouver des traces dès le XVIe siècle – l'État assure à ses « serviteurs », ou slugi, richesses et statut social en contrepartie de services rendus. La petite noblesse s'est appuyée pleinement sur ce système.

En Russie post-soviétique, ce système de clientèle s'est réincarné avec des variantes à travers un « capitalisme oligarchique ». Les


THE FUTURE OF
KAPITALISM
MANIC
DEPRESSIVE
ECONOMY
THE FUTURE OF
KOMMUNISM

oligarques, devenus alors les nouveaux clients, ont non seulement acquis des biens issus d'enchères douteuses, mais ont aussi gagné une voix sur les décisions de privatisation grâce à leur accès au « corps » du gouvernement. Ils ont ainsi exercé une influence considérable sur le processus de prise de décision politique grâce au « cabinet de l'ombre » financier par lequel les oligarques sont parvenus à prendre le contrôle de la formation et du fonctionnement du gouvernement russe. Cette « capture de l'État » a eu pour conséquence désastreuse la déchéance totale de l'État en tant qu'acteur politique intérieur.

Certains analystes estiment que la protection dont bénéficient les oligarques russes de la part des pays occidentaux, sous couvert de droits de l'Homme ou de justice équitable, serait en rapport direct avec la période de privatisation et l'enrichissement rapide et de plusieurs milliards de dollars de ces oligarques. L'évasion fiscale des fortunes de ces oligarques vers la Grande-Bretagne, les États-Unis ou Israël, parfois mêlée à des transmissions présumées de documents secrets d'État aux services secrets des pays constitueraient les vraies raisons de cette protection occidentale.

Le monde devient un véritable bar ouvert. Près de 70% des opérations boursières internationales ne sont que des opérations spéculatives qui ne rapportent aucune plus-value à l'économie donc par in extenso à la société. Toutes ces opérations ne visent qu'une prise rapide de profit.

Il en est de même pour l'esprit criminel. Les criminels ont essentiellement des comportements de prédateurs qui sillonnent l'espace public à la recherche de la prochaine opportunité de commettre un crime. L'instinct criminel nous propulse vers une régression anthropologique de l'homme des cavernes. Quand un chasseur-cueilleur choisit de traquer un gnou plutôt qu'une gazelle, le mécanisme comportemental est le même que lorsqu'un criminel choisit de voler une voiture Honda plutôt qu'une Lexus.

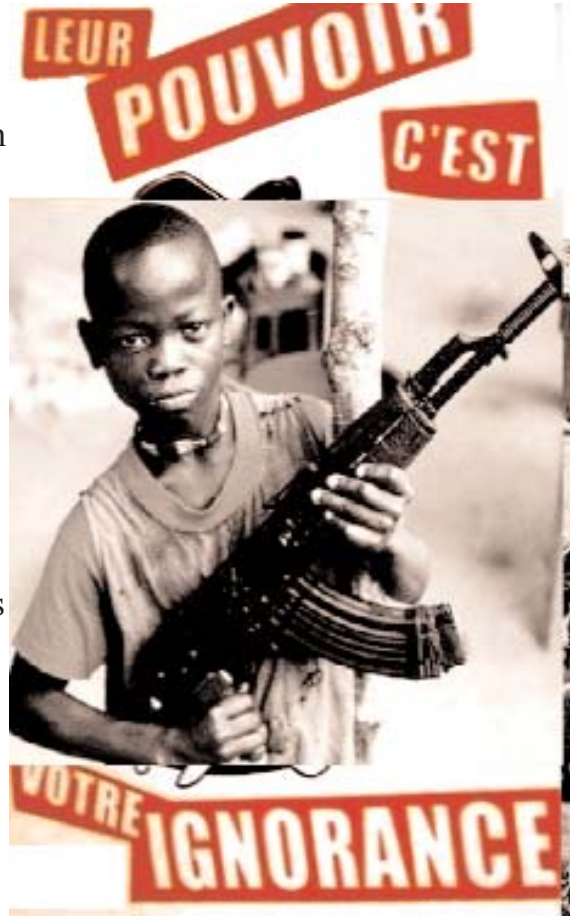
À chaque jour un nouvel étonnement m'attendait. J'avais acquis une telle virtuosité dans la mise à jour des subterfuges humains, déguisements, cheveux teints, cosmétiques, barbes et moustaches et même chirurgie plastique pour cacher leur moi profond qu'à chaque fois que je découvrais la vraie révélation de leur identité j'en étais abasourdi comme le premier pharaon découvrant que sans lois même le meilleur des hommes privés de freins s'anéantirait comme un chien enragé dans la dépravation et la corruption la plus abjecte des mécréants et des pervers.

Ainsi le «golden boy» fut sans doute jadis un pilleur de tombe égyptien appelé aujourd'hui acheteur de «storage» abandonné et mise à l'encan, le royaume des prédateurs toutes espèces confondues. Seule la cupidité les grise, tous espèrent trouver le coffre-fort-sarcophage empli de colliers d'émeraude, de bracelets d'argent, des bagues d'opale, des broches de scarabée fabuleux aux pectoraux d'or. Tous les pilleurs et spéculateurs de ce monde transforment les plus fabuleux palais funéraires en taudis.

Encore aujourd'hui, le blanchiment de l'argent sale est le cheval de Troie que le crime organisé introduisit dans les paradis fiscaux «licites». Le capitalisme mondial se met ainsi à imiter de plus en plus le crime organisé au point de lui ressembler comme son frère jumeau. L'argent du marché noir a besoin des paradis fiscaux de la haute finance et des banques d'affaires pour se faire blanchir. N'oublions pas que l'économie de l'argent sale est plus importante que celle générée par le complexe miltaro-industriel mondial; c'est pas peu dire.

On va même jusqu'à affirmer que le marché illicite du désir à sauver le capitalisme en crise suite au choc pétrolier. Comme si les grands managers capitalistes internationaux avaient une dette symbolique envers le banditisme mondial et les pays corrompus qui leur ont permis de conserver et garantir des privilèges et un standing acquis. Charité bien ordonnée commence par soi-même; même si l'on doit pactiser avec le diable.

La soif immodérée de l'or et du pouvoir des maffiosi devient la figure emblématique de l'ultra libéralisme. La violence du crime organisé pour arriver à ses fins rivalise avec la cruauté de certaines compagnies, hélas de plus en plus nombreuses, qui terrorisent et exploitent des millions d'enfants et de femmes dans le monde dans la plus complète indifférence. Les statistiques des Nations Unies sont alarmantes. Lorsqu'une compagnie dit qu'elle se délocalise, comprenez qu'elle a trouvé la complicité d'un gouvernement qui a peu fait pour promouvoir la justice sociale. Si bien qu'on assiste au paradoxe du nivellement par le bas : la classe moyenne occidentale, jadis prospère, s'appauvrie de plus en plus au point où un jour, elle se comparera à celle des plus démunis.



Dans cette nouvelle économie émergente du pot-de-vin, les hommes d'affaires côtoient des despotes, des criminels, des barons de la drogue, des proxénètes et tout ce beau monde du veston-cravate tentent par tous les moyens d'empêcher de découvrir le fonctionnement d'un système qui s'il était vraiment mis à jour et dénoncé nous révélerait les anormalités les plus révoltantes à l'encontre de cette «belle société».

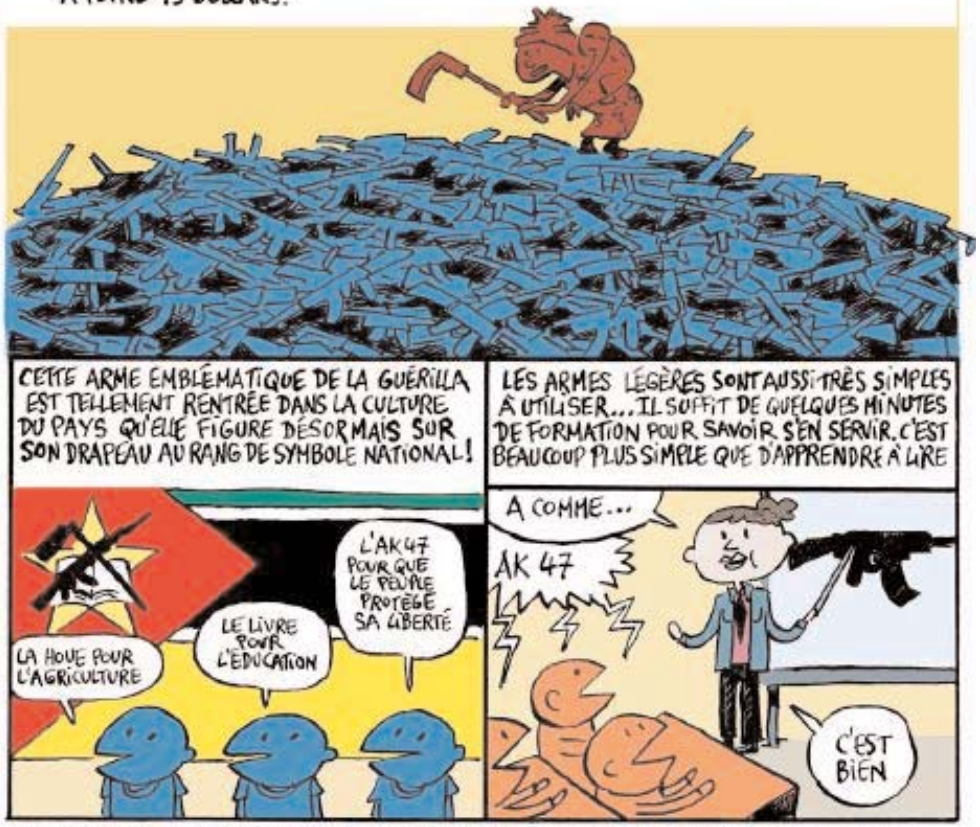
«Non seulement l'homme descend du singe mais souvent il y «remonte»... au singe.»

A bien y regarder de près, le manager libéral postmoderne, sur fond de musique disco, ressemble à ces gros babouins alpha tout aussi préhistorique. Plus je les regarde, plus j'aime les punks.

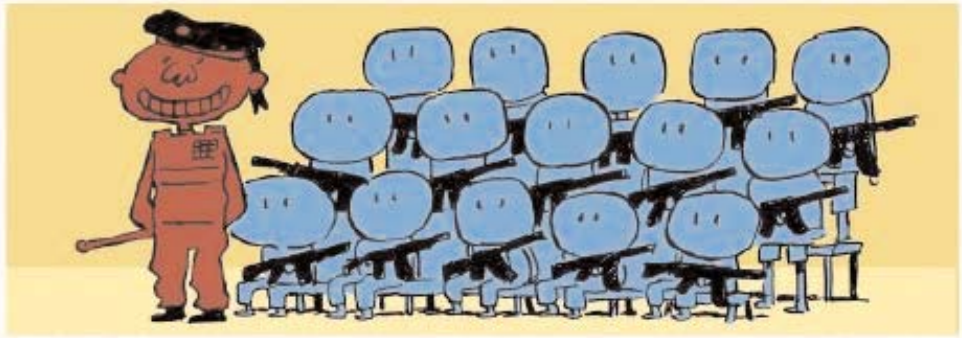
«Si le dominant chimpanzé, le mâle alpha abuse ses subalternes, les vole, thésaurise l'ensemble des privilèges, lèse les faibles, parce qu'il est soumis à ses instincts, à un type d'organisation, et qu'il en va de sa survie et de celle du groupe, l'homme en revanche s'est extrait de ce fonctionnement naturel et, grâce à ses nouvelles capacités psychiques, il dispose de plus en plus de moyens pour maîtriser ses tendances primaires. Depuis la préhistoire, le mâle alpha a compris et contrôlé, comme premier proxénète, la valeur marchande du désir sexuel. En somme, lorsqu'un homme profite de sa position hiérarchique dans la société pour abuser d'autrui ou du groupe, il agit comme le dominant primate naturel qu'aucune conscience, aucune éducation, aucune morale ne vient contraindre.

Lorsque par exemple, un homme politique profite de sa fonction pour s'enrichir, corrompre ou se laisser corrompre, pour abuser la justice, etc., il agit instinctivement comme le dominant chimpanzé dérobant la nourriture des plus faibles. La puissance des tendances primaires du politique transgressant, l'empêche à ce moment là d'accéder à la partie de sa conscience responsable du maintient des valeurs fondamentales inhérentes à toute activité politique (honnêteté, don de soi, amour de la justice, amour du peuple qui vous a élu etc.). À

Conflits et commerce des armes

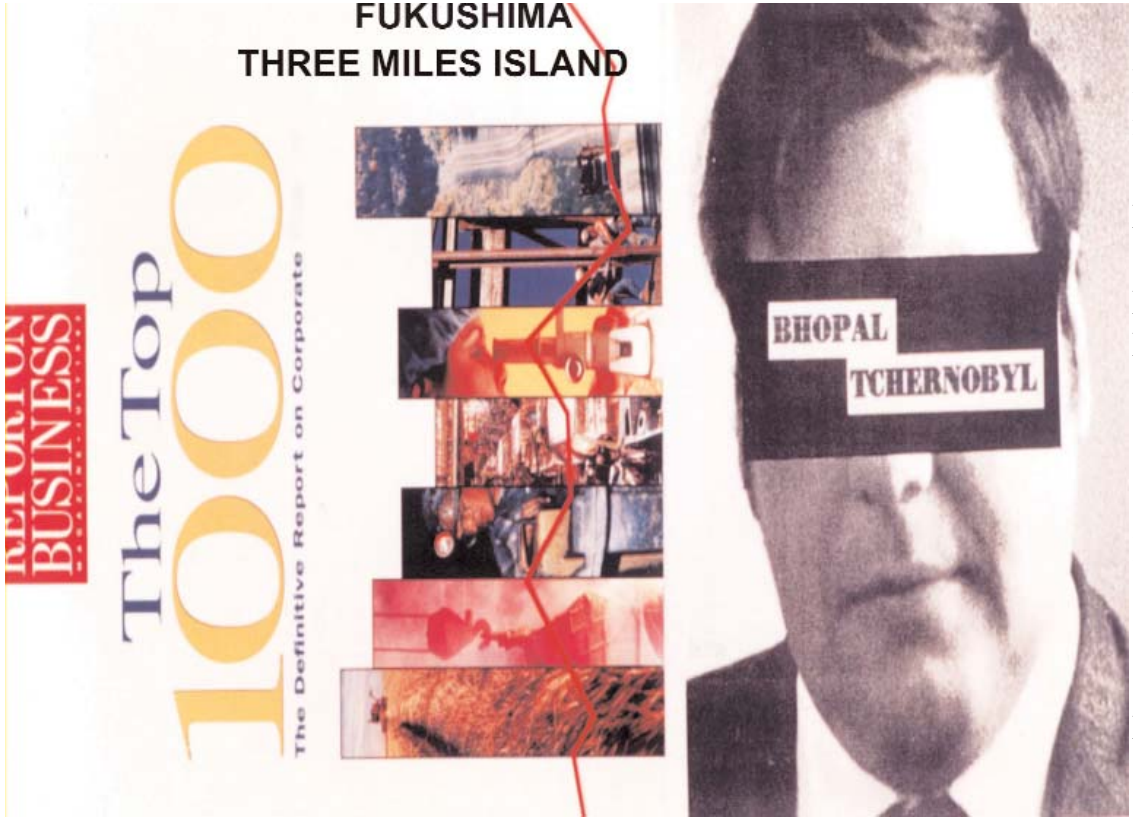


LA PREUVE? DES MILLIERS D'ENFANTS SOLDATS S'EN SERVENT ENCORE AUJOURD'HUI SUR DIFFÉRENTES ZONES DE FRONT: EN AMÉRIQUE DU SUD, EN AFRIQUE, AU MOYEN-ORIENT ET EN ASIE. DES MINEURS SONT ENCORE UTILISÉS AU SEIN DE CONFLITS ARMÉS DANS UNE VINGTAINE DE PAYS...*



la phrase : “ tout exercice de pouvoir corrompt “, nous devons ajouter : que “seuls ceux dont la conscience domine les tendances animales ont le pouvoir d’y résister”.

C’est la même chose lorsque des hommes forment des “clans” hermétiques pour thésauriser des privilèges au dépend du plus grand nombre . Ils reproduisent simplement le fonctionnement de ces castes de dominants primates prenant une attitude agressive dès que leurs pouvoirs et leurs privilèges sont remis en cause. Même les actes de charité et de philanthropie ne sont pas des arguments en faveur de leur “humanité” puisque les dominants chimpanzés délaissent eux aussi une partie de leur butin lorsqu’ils sont repus.



Le système actuel perpétue les tendances primaires, inégalitaires et violentes. Il restaure progressivement la loi de la jungle, c’est à dire le combat pour la survie, à tous les échelons et sur tous les continents. Comme dans la jungle, les individus vulnérables et fragiles sont maltraités ou éliminés en premier...C’est pourquoi, nous pouvons dire que le néolibéralisme, tel qu’il est pratiqué aujourd’hui, est un système archaïque et un retour en arrière jusqu’aux hordes primates préhominiens.

Dans *Angoisse et vie instinctuelle*, Freud développe l’hypothèse qu’il existe une pulsion d’autodestruction dont l’assise est la «tendance à réinstaurer un état antérieur» surtout l’animalité, fantasmée comme ayant un jour constitué l’essence de l’homme. Les dominants ségréguants, ceux dont les pulsions priment sur leur conscience, et même si certains sont à la tête de l’humanité, ne sont pas de véritables dominants humains, ils ne sont que des dominants archaïques, des primates alpha.»

Qu’ont en commun les compagnies Enron, WorldCom, Universal et bien d’autres comme Union Carbide/Bhopal et les sectes hérétiques cathares et manichéenne du Moyen-Age. Tous croient que «tout est permis» y compris le droit de commettre n’importe quel péché puisque Dieu nous pardonnera de toute manière. Cette interprétation de la Bible eût des répercussions inouïes aux siècles antérieurs.

La globalisation néo-libérale est totalitaire parce qu’elle détruit toute la tradition socio-économique et politique du pays y compris la démocratie, le peuple n’y est plus souverain, n’est plus maître de sa destinée. La globalisation n’a que faire de la démocratie.

«A ceux qui nous disent que le capitalisme est enraciné dans la nature humaine, nous répondons : peut-être mais il en est ainsi aussi du cannibalisme.»

Depuis l’effondrement du communisme, le monde est devenu un véritable “bar ouvert” néo-libérale, le «party» a lieu au club privé de l’OCDE. En transmettant l’idéologie de l’économie de marché

comme seule garante d'assurer la prospérité, elle fait aussi office de barman où dans la griserie générale on refait le monde sur le mode de la pensée unique néo-libérale de l'économie déifiée. Comment vous expliquez les conséquences sur la biodiversité de cette économie cathare autrement que par cette constatation faite lors de la conférence internationale de Paris sur la biodiversité mondiale en 2005 : pour que tous les terriens puissent atteindre le niveau de vie et de consommation de l'Occident, il nous faudrait en ressources naturelles, alimentaires et énergétiques l'équivalent de sept autres planètes Terre.

Quand tout le milliard et demi de Chinois, les 900 millions d'Indiens, les centaines de millions d'Africains se mettront à consommer à l'occidental, on s'apercevra rapidement que le problème, aujourd'hui, n'est pas les pays pauvres mais les pays riches euro-américains dits développés qui ont, comme projet de société, que de propager l'idéologie du «toujours plus» et la peur du manque d'argent. Ironie de l'histoire : les puissants Fonds de pension des syndicats de travailleurs qui demandent aux compagnies de meilleurs rendements financiers pour les actionnaires, forcent les compagnies, pour atteindre cet objectif, à procéder à des congédiement massif de travailleurs et de délocaliser des entreprises vers les pays pauvres. Plus encore, en mars 2005, la compagnie américaine United AirLines obtient un jugement qui lui permet de ne plus verser les primes de retraite aux employés laissant sur le carreau des milliers de travailleurs jusqu'à la fin de leurs jours.

«Je suis un peu nono devant la chose économique et certains lecteurs secourables, entreprennent parfois de refaire mon éducation. A tous les 50 ans, m'explique donc (un lecteur) les économies libérales se "nettoient" des exagérations accumulées (surtout à cause des syndicats), salaires trop élevés, avantages sociaux, etc. C'est ce qu'on appelle une dépression économique. Mon professeur ajoute, que certes, ces dépressions économiques sont l'occasion pour les requins de système de se manifester, mais c'est normal et on perd son temps à blâmer les requins d'être des fauves. Il n'est pas dans l'ordre des choses que les gazelles demandent aux fauves de manger de l'herbe, souligne M. Michaud. Vous êtes lumineux, monsieur. J'ai enfin compris ce qu'était une économie libérale Alors voilà. si je vous résume, y'a les fauves et y'a les gazelles. Les fauves bouffent de la gazelle. Les gazelles bouffent de l'herbe, tant qu'il y en a. Quand il n'y en a plus (si elles étaient moins gourmandes aussi!), quand il n'y en a plus, elles mangent de la marde. Ce qui ne dérangent pas trop les fauves qui continuent, eux, à manger de la gazelle. Et puis un jour, tout s'arrange, l'herbe finit par repousser, les gazelles sont contentes et les fauves aussi parce que les gazelles goûtent bien meilleur quand elles mangent de l'herbe que quand elles mangent de la marde. C'est ça une économie libérale ?» (Pierre Foglia)

On est bien obligé de constater que l'espace public est entièrement envahi par le publicitaire qui étend sa visibilité tentaculaire jusque dans le cabinet privé. «La *Res publicita* a détrôné la *Res publica.*».

Le kitsch est l'art de la société de consommation où tous les arts, toutes les modes, tous les styles, s'amalgament en autant de stéréotypes de beauté, de simulacres et de vérité, du roman à l'eau de rose aux clichés des discours politiques, du toc aux mensonges publicitaires. Le kitsch est une culture de la saturation. Nous vivons à l'ère du "scrapbooking" comme sublimation de la société contemporaine individualiste. Le style de notre époque est bien celui de tous les styles, images abstraites ou documentaires, portraits, formes décoratives, textes d'auto fiction mis pêle-mêle et mis en scène dans le grand livre de la quotidienneté. Pour Abraham Moles, "la position kitsch se situe entre la mode et le conservatisme comme l'acceptation du "plus grand nombre". Le kitsch est à ce titre essentiellement démocratique: il est l'art acceptable, ce qui ne choque pas notre esprit par une transcendance hors de la vie quotidienne, par un effort qui nous dépasse - surtout s'il doit nous faire dépasser nous-mêmes. Le kitsch reste essentiellement, art de masse, c'est-à-dire acceptable par la masse et proposé à elle comme un système. C'est par la médiocrité que les produits kitsch

parviennent à l'authentiquement faux. C'est la médiocrité qui les réunit, qui les fond en un ensemble de perversités esthétiques, fonctionnelles, politiques, ou religieuses." Un décor de pastique, de verre et d'acier, de pacotille qui envahit, occupe même tout notre espace psychologique comme une sorte de pathologie. Nous travaillons de moins en moins pour réaliser non pas nos potentialités mais de plus en plus pour consommer. Le motif de la consommation l'emportant sur la réalisation personnelle. La possession d'objets est la nouvelle conquête, l'être se définit par ses acquisitions, se "design" par ses objets. Kundera dans L'art du roman mettra en lumière que le kitsch est une attitude existentielle du besoin de l'homme « de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue ».

Les années de mon adolescence fut un temps béni d'apprentissages de nouveaux pouvoirs comme celui d'arrêter le sang d'une blessure que je m'étais affligé en jouant.

De jour en jour, ma faculté de vision dans le temps augmentait en puissance et les objets observés me révélait leur secret comme s'ils fusionnaient avec mon système nerveux. J'avais accès à la mémoire collective de l'humanité, aux archétypes fondamentaux de l'espèce si chère au professeur Jung. Mais au lieu de me réjouir d'être ainsi capable de saisir de nouveaux horizons beaucoup plus vaste, j'étais triste de constater que je possédais pas assez de connaissances pour en comprendre toutes les significations. J'étais subjugué par l'immensité du sujet d'étude que j'étais devenu. Mes expériences de voyance naturelle à travers l'éternité du temps me fit voir l'évolution comme une bibliothèque vivante. Malheureusement l'évolution de la connaissance est toujours perturbée par la peur de l'inconnu qui emprisonne l'esprit dans des certitudes souvent erronées et par la mort destructrice; comme s'il fallait toujours tout recommencer à chaque génération. Tel est le drame de l'humanité toujours recommencé comme le Sisyphe. Il existe une connaissance du cœur qui n'est pas celle de l'érudit. C'est en vivant qu'on l'acquiert. Si la science nous fait connaître la vérité des choses extérieures, nous avons en revanche perdu la faculté de découvrir la vérité des choses intérieures et nous avons besoin de la retrouver.

Si « Je est un autre,» je dois alors partir à la découverte de cet autre moi-même et tenter de répondre à cette fameuse question qui taraude dans mon esprit : « Qu'est-ce que je suis venu faire sur cette foutue planète perdue dans la Voie lactée, elle-même perdue dans notre univers, lui-même perdu dans un multivers de bulles à l'infini ?

Je devins reporter de moi-même inspiré par Hunter Thompson, ami de la communauté hippie; tout un modèle à suivre. À 21 ans et sans le moindre diplôme comme moi, Thompson décide de faire la seule chose qu'il sache faire: écrire. Profondément marqué par les écrivains de la Beat Generation, il s'attèle à l'écriture d'un livre largement autobiographique, Prince Jellyfish, qui ne sera jamais publié. Passionné par la magie de la langue et désireux d'affûter sa plume, il retape les chefs d'œuvre de Fitzgerald, Hemingway et Faulkner à la machine, intégralement. Il postule également dans un certain nombre de journaux afin de s'assurer un revenu de subsistance. Son manque d'expérience ne l'empêche pas de se montrer particulièrement exigeant. Il envoie plusieurs lettres de motivation sidérantes, écrites sous alcool, dans lesquelles il dénigre le journal pour lequel il postule, fait preuve d'un ego surdimensionné et enchaîne les blagues vaseuses. Bill Cardoso, reporter au Boston Sunday Glob et ami d'Hunter, donne son nom au style de Thompson en découvrant l'article : « C'est du pur gonzo ! ». Il s'agit d'un terme emprunté au jargon irlandais des quartiers sud de Boston et il désigne le dernier homme encore debout après une nuit de biture. Thompson en fera désormais sa marque de fabrique. Du journalisme fricotant en permanence avec la fiction, ultra-subjectif, totalement déjanté, arrosé de whisky, saupoudré de came, propulsant le lecteur dans un monde parallèle.

Devinant mon projet, mon père me demande de la suivre au Stanford Research Institute (SRI) pour y rencontrer Ingo Swann, un chercheur de pointe dans les domaines de la parapsychologie et de la

perception cognitive. Des qu'il me voit, il comprend que mes facultés essentiellement les phénomènes de la clairvoyance, de la télépathie, de la psychokinèse et de la vision à distance tant au niveau local et plus grand de l'humanité, sont naturellement existantes.

Après les présentations, mon père lui explique les effets de la trépanation que j'ai eue voilà plusieurs années déjà.

En se levant de son bureau, le chercheur visionnaire nous fit signe de le suivre en gardant silence et nous fit pénétrer dans un caisson hermétique.

- J'ai l'impression que votre trépanation a forcé votre métabolisme cérébral à connecter les deux hémisphères du cerveau qui travaille dorénavant ensemble simultanément et croyez-moi, vous êtes appelé à vivre des expériences tout à fait inouïes.

- C'est exactement cela que je vis lorsque que je visite un musée par exemple. Dès que je vois un objet, une sculpture, un tableau, j'en capte alors les vibrations émises qui me projettent dans un monde parallèle à ma réalité immédiate.

- Imagine que ton cerveau soit désormais en contact avec le fameux arbre de la connaissance et que tu développes une perception « sans-contrainte » de la réalité. Grâce à la supraconductivité des neuronnes de ton cerveau, tu possèdes une conscience/caméléon qui s'adapte à toutes les vibrations émises autant par des objets, des individus, des atmosphères. Au début, tu auras des flashs visionnaires puis peu à peu viendront se greffer des souvenirs olfactifs liés aux gens, à leur époque et même aux évènements. Cet arbre a donc la capacité d'enregistrer sans contact direct des vies, toutes les vies, toutes les expériences vécues par les cinq sens des hommes; le plus grand livre d'histoire universelle est à ta portée. Libre à toi de partager quelques instants de la vie des rois perses, des empereurs chinois, de Jules César, d'Aristote ou de Socrate sans oublier des femmes illustres comme Cléopâtre, Marie Curie ou Rosa Luxembourg.

- Mais ce ne sont que des visions de mystiques peut-être même des illusions sans importance.

- Eh non ! Car vois-tu le mental est constamment actif dans la perception. Un travail constant d'identification est à l'œuvre au sein de la perception à l'état de veille où la vigilance est primordiale à l'anticipation d'un monde perceptif unique et cohérent. Tu t'apercevras que des époques et des lieux éloignés deviendront des réalités aussi vraie que le temps présent. Que de telles expériences ne sont pas mystiques justement mais plutôt démontrent que ton processus d'évolution personnelle a atteint un palier de lucidité intense ! Tu es constamment en mode déjà-vu car toutes les régions frontales de ton cortex vérifient les mémoires et envoient des signaux. Le sentiment de déjà-vu serait un signe que le système de vérification de la mémoire fonctionne bien.

- Alors je suis foutu car je découvrirai bien que l'espèce humaine n'a rien compris de son histoire ou plutôt que ces gens-là ont la certitude de comprendre un passé qui n'a jamais existé parce qu'ils sont restés à la surface de la vie et que rien d'important et de réel n'a encore été vu, connu, dit.

- La vie est une illusion disait Bouddha ! N'est-ce pas ? Mais plus pour toi, tu viens de te sortir du samsara, la roue du retour éternel. Tu vis l'expérience du corps astral, sorte de corps fantôme, qui voyage dans un monde intemporel où le passé est aussi contemporain que le présent.

- Avez-vous déjà ressenti cela ?

- Plus d'une fois, on m'appelle d'ailleurs le père de la visualisation à distance depuis le succès extraordinaire, le premier de son genre, d'une expérience d'esprit sur la matière. Celle-ci démontra que

l'esprit humain était capable d'étendre ses pouvoirs au-delà des limites du cerveau depuis que j'ai réussi, en utilisant seulement mon esprit, à causer des changements de température dans un vide scellé, lointain.

- Mais cela dit mon père, ouvre des possibilités exponentielles de communications télépathiques.

- Vous avez raison, ce fut une expérience extraordinaire mais malheureusement divulguée par la presse écrite. C'est ainsi que le cauchemar commença. Le magazine Time se demanda « si les pouvoirs de Swann étaient plus dangereux que la bombe atomique. » Le Reader's Digest a rapporté « que des recherches récentes ont confirmé que Swann, dans des expériences d'observation à distance, pouvait «aller» à n'importe quel endroit du globe et dessiner correctement les routes et les bâtiments comme ils le sont à ce moment-là. » Pendant que The San Francisco Examiner et The Washington Post se demandèrent « si les capacités de Swann pouvaient être utilisées pour l'espionnage psychique », tandis que le New York Time spécula « que Swann était devenu une super-arme psychique.» Tout ce tapage journalistique a attiré l'attention de la CIA. Après, bien que la publicité ait continué, mon travail a été enveloppé dans un manteau de secret, sous chape de plomb. Au cours de ces années, des centaines de milliers d'essais expérimentaux ont contribué à l'augmentation des connaissances qui n'avaient jamais atteint un tel niveau auparavant non pas profit de l'humanité mais au seul profit de l'armée américaine.

- Vous nous avez enfermés ici dans ce caisson insonorisé pour nous signaler une mise garde ?

- Pendant longtemps, mon travail de scientifique fut jumelé à celui d'agent secret du Pentagone. Il m'est alors demandé de communiquer par télépathie avec des sous-marins stratégiques sous la calotte polaire, de faire des relevés topographiques d'une cible ennemie. C'est pourquoi je vous incite grandement à garder silence complet sur vos pouvoirs si non la vie de votre fils sera confisquée à jamais par les militaires comme fut la mienne.

- Oui, mais fit remarquer j'ai ramassé un tas de notes et tenu un journal de notre expérience pour éventuellement publier un mémoire sur le sujet.

- Alors brûler ce journal ! C'est mieux pour vous et dépêchez-vous d'avertir tous vos collaborateurs. Maintenant, j'aimerais si vous le permettez m'entretenir seul à seul avec votre fils.

- Voilà jeune homme, je vais maintenant te parler d'expériences que toi seul doit connaître l'existence…secret absolu, compris ! Mes expériences de voyages astrales m'ont permis d'éviter la gravité terrestre d'aller me promener sur la Lune et même sur Mars où j'ai découvert des preuves irréfutables que cette planète, aujourd'hui morte, fut jadis non seulement habitable mais réellement habitée jadis par des êtres intelligents avec qui j'ai pu communiquer. Rassures-toi les Martiens n'existent plus !

- Nom de Dieu c'est incroyable ! Comment sont-ils ? Bleu, Vert, jaune ?

- Aucune de ces couleurs car ce fut une communication psychique, d'esprit à esprit; raison de plus pour garder silence car je ne l'ai jamais révélé au Département de la défense, Si je t'en parle c'est que tu es appelé à prendre la relève. Premièrement ces extraterrestres ne sont pas du tout intéressés à nous contacter physiquement parce qu'ils ont peur de nous. Il leur suffit de nous regarder vivre quelques heures pour comprendre que nous sommes atteints de maladies psychiques dégénératives qui nous confinent dans un monde de violence et de cruauté. Pour eux nous sommes une espèce de virus et ils ont peur d'être contaminé donc distanciation physique de quelques années-lumières.

- Deuxièmement : Comme tu peux le constater mes voyages

astraux restent limités à notre système solaire dans la Voie lactée. Par contre, ces esprits galactiques m'ont révélé que la source de toute existence est émise par des vibrations spatio-temporelles issues d'une multitude d'univers interconnectés comme des bulles de savon possédant chacun leur propre fréquence spécifique comme une signature leur permettant de savoir à qui ils ont affaire. Voici donc ta mission astrale : quitter la voie lactée et notre univers pour aller explorer l'univers-bulles, appelé aussi le multivers.

- Réussir un tel exploit demandera un temps considérable et je crois bien mourir bien avant.

- Au contraire, Einstein l'a bien démontré la probabilité qu'un tel événement de déplacement spatio-temporel garde jeune. Apprend dès maintenant à vivre avec l'idée que tu seras encore vivant au 25e siècle et plus encore. Par contre toi, tu n'es pas immortel, tu as simplement appris à ralentir le vieillissement … ta mort est inéluctable mais le gros bon sens nous permet d'envisager réalistement que tu es appelé un jour ou l'autre à jouer un rôle majeur dans la destinée des créatures qui composent l'humanité.

- Mais pourquoi seulement moi ? Mon père et ma mère sont aussi trépanés !

- Exact ! Mais la raison principale qui profite en ta faveur c'est l'âge. Tu as subi cette opération très jeune alors que ton cerveau était peu développé à cause du blocage autistique. Soudain des nouveaux influx électriques inondent toutes tes fonctions cérébrales et ton cerveau se met à évoluer à vitesse grand V. Par contre pour ton père et ta mère, leur cerveau avait déjà atteint une pleine maturité, ils ont développé certains pouvoirs psychiques mais surtout ont ralenti le vieillissement naturel du cerveau. Dernièrement des chercheurs ont comparé la structure de l'Univers à celle du réseau neuronal : Proportions, fluctuations de la matière, connexions entre les étoiles et le neurones, ils ont constaté des similitudes troublantes entre les deux… malgré des échelles de distantes d'années-lumière. Résultat ! La toile cosmique et la toile des neurones se ressemblent. Ton jeune cerveau est capable de se connecter aux fluxtuations plutôt aux vibrations de l'Univers.

- Condamné à vivre seul avec un tel secret, je vais devenir fou !

- Tu viens de trouver la solution. Tu n'es pas le seul à penser ainsi…il y a aussi quelques fous comme des artistes qui ont des talents hors du commun des mortels. Donc fréquentes-les ! Tu te sentiras moins seul et tu te feras de nouveaux amis par la même occasion mais surtout tu développeras toi-aussi ton moyen d'expression visionnaire ; peinture ou poésie peu importe. Et si on te traite de « fou »… alors tant mieux tu comprendras que c'est ton meilleur refuge. Tiens regardes mon autoportrait sur le mur derrière toi intitulé « le magicien de la lumière ». C'est mon bouclier contre tous ces connards !

LE MAGICIEN DE LUMIÈRE

- Et vous en connaissez d'autres des artistes visionnaires ?

-Oui quelques-uns uns, mais commences par le plus marginal d'entre eux : Mon ami Paul Lafolley à Boston. Comme moi, il est un artiste « outsider » dont les racines de la créativité authentique, toujours novatrice et originale reflètent véritablement l'individualité du créateur. Son Œuvre s'inspire de la science moléculaire, biotechnologique, génétique, quantique, de la littérature d'avant-garde ou encore de ses voyages astraux qu'il déclare effectuer régulièrement. Son intention : créer une logique de nature métaphysique unique. Que dire de plus si non que c'est art puissant, évocateur, provocateur, intensément personnel, inconscient, expressif, énigmatique, obsessionnel, vital, inquiétant, brutal, subtil, exotique, proche du terrain, marginal, outsider quoi ! Mais le plus incroyable est que, comme toi, Lafolley fut déclaré autiste à l'âge 4 ans. Par la suite, le temps d'une séance d'électrochocs, il dit avoir alors traversé « la cinquième dimension » et rencontré des extraterrestres, Quelques années plus tard, des médecins découvrent au cours d'un scanner de contrôle, un nano implant cérébral situé dans la zone de la glande pinéale. Une technologie dont la structure, la composition et les fonctionnalités restent encore, à ce jour, inconnues des bureaux de recherche scientifique américains. Paul Lafolley atteste que cet implant est un bio laboratoire à idées, un « laboratoire nanotechnologique » volontairement conçut par des êtres supérieurs de type extraterrestre, rencontrés à l'occasion de ses rêves lucides, et de voyages chamanistes lors des multiples séances d'électrochocs qu'il a reçus durant tout son enfance.

- La CIA a du s'intéresser à lui non ?

- Aucunement ! Pourquoi ? Parce que pour les agents de la CIA, Lafolley est un fou inoffensif. Tu as compris… Entreprends dès maintenant un travail créatif novateur et dresse-le comme un paravent derrière lequel tu cacheras ta véritable nature. Tu veux être journaliste alors ajoute-y la photographie et deviens ainsi un reporter.

- Quand je sentirais que je pourrai lui montrer des clichés qui le surprendront alors j'irai le rencontrer. Promis ! Et merci, car vous venez de me sauver de bien des emmmerdes administratives de type kafka.

Cycles des voyages

Il est temps de quitter les USA pour Montréal, Canada et aller visiter l'expo 67 dont le slogan la «Terre des Hommes» me semblait prometteur de découvertes intéressantes. La première fut l'effervescence du projet d'indépendance politique.

MONTRÉAL 1967
L'agglomération régionale de Montréal, avec près de trois millions de citoyens, forme, non seulement la première communauté urbaine du Québec, la neuvième plus importante agglomération en Amérique du Nord mais aussi fait de Montréal la deuxième ville francophone au monde. Berceau de la civilisation française en Amérique, Montréal a aussi pris un caractère résolument nord-américain et cosmopolite avec son exposition internationale.

C'est deux jours, plus tard après mon arrivée à Montréal que mon père et moi furent agressés. L'incinération du corps paternel eut lieu vingt-quatre plus tard en présence de Sophia et de moi-même. Nous fûmes envahis par une émotion difficile à expliquer. Nous savions, plutôt nous ressentions un étrange lien psychique établi entre nous qui confirma notre intuition : l'esprit survit à la mort du corps. Ce fut la dernière révélation que je reçus de mon père. Merci Dad !

Au début, je représentais pour mon père le miracle qui marquait l'aboutissement de sa vie puis tranquillement un narcissisme s'installa si bien que c'est l'expérience scientifique et non ma personne que mon père vénéra à l'image de Pygmalion et sa statue, sorte de culte de Rédemption. J'avais acquis toute la symbolique du talisman.

L'exposition universelle de Montréal en 1967 – Terre des Hommes - joua un rôle immense dans l'éducation et l'appropriation par la société québécoise des grands enjeux internationaux, des nouvelles technologies mais aussi prend conscience des grands conflits mondiaux, des coups d'État, des mouvements de libération nationale mais surtout elle fut un immense réservoir de l'histoire de l'humanité et des archétypes de l'inconscient collectif.

Le lendemain de l'incinération je me rendis aux locaux du Journal Le Devoir y rencontrer une amie de ma mère à qui je racontai mon désir d'aventures journalistiques à Terre des hommes. Elle acquiesça à ma demande mais auparavant je devais recevoir l'imprimatur de Claude Ryan, le monseigneur du journalisme québécois. En entrant dans son bureau, je surpris le regard acéré de l'aigle qui me scrutait. Monsieur, veut être journaliste, c'est bien ! Mais ici vous êtes au Devoir. Donc quelle est notre devise, monsieur Paquet ?
- « Fais ce que dois » lui rétorquais-je du tac au tac.
- Alors dites-moi, plutôt surprenez-moi en choisissant vous-mêmes le sujet de votre article d'entrée. Je veux que vous choisissiez un personnage historique qui guidera votre apostolat journalistique. Je vous laisse une heure pour y réfléchir.
- Je n'en ai pas besoin, je choisis Pic de la Mirandole!

Intanstanément, un mince sourire apparut le temps d'un éclair sur ce visage émacié. Je savais que j'avais fait mouche. Car j'avais auparavant fait une recherche sur le directeur du Devoir, un gradué de l'Université grégorienne de Rome puis militant et directeur des Jeunesses catholiques du Canada, bref un scolasticien féru de versification et de belles-lettres, un érudit qui cherche à réconcilier la philosophie et la théologie; de là le sobriquet de Monseigneur.

- Très bien, excellent choix ! Je vous laisse 48 heures pour me pondre un portrait biographique de Pic de la Mirandole qui paraîtra sous la rubrique de philosophie.

Pic de la Mirandole – Vers un humanisme pondéré.

Jean Pic de Mirandole, en plus du latin et du grec, étudia à Padoue l'hébreu et l'arabe auprès d'Élie del Médigo qui lui fait également lire des manuscrits araméens. Del Médigo traduit également pour Pic des manuscrits juifs de l'hébreu au latin. C'est de la nature entière qu'il veut désormais pénétrer les secrets, et son ambition est d'acquérir, ni plus ni moins, la science universelle. Pendant sept ans, il parcourt les plus célèbres universités d'Italie et de France, suivant les leçons des plus illustres professeurs et acquérant, en disputant généralement contre eux, une éloquence et une acuité de jugement inégalables. C'est là un trait de son génie qu'il faut déjà noter : l'esprit de synthèse et de conciliation entre des thèses opposées. Les écrits cabalistiques attirent également Pic de la Mirandole, mais il est difficile de savoir si c'était là de sa part une manifestation de sa curiosité universelle ou celle d'une fascination particulière.

Curieux il découvre des livres chaldaïques et des écrits d'Esdras, de Zoroastre et de Melchior et s'initie à la mystique juive de la Kabbale, qui le fascine, tout comme les derniers auteurs classiques de l'Hermétisme, tel Hermès Trismégiste. Ses amis le surnommaient le « prince de la concorde » car il avait comme objectif de réconcilier les partisans de Platon et ceux d'Aristote par ses 900 thèses sous le titre : Conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques, conciliant science, philosophie et religion à ce qu'il y avait de meilleur à ses yeux chez les commentateurs médiévaux juifs et arabes assortis d'un défi à tous les savants, d'un appel à une controverse publique. En véritable seigneur de la Renaissance, mêlant le faste à l'érudition, la générosité à la provocation intellectuelle, il offre de payer le voyage et tous les frais de séjour de ceux qui, désireux d'attaquer ses thèses, seraient trop éloignés de Rome, où doit avoir lieu la disputatio. Mais, devant ce défi lancé par un jeune homme à peine sorti de l'enfance, une coalition se forme et de graves personnages parviennent à faire interdire la confrontation par un décret de la commission papale. Pic fut même contraint, le 31 mars 1487, de renoncer publiquement à treize conclusions jugées hérétiques. Il n'en publia pas moins, le 31 mai de la même année, une Apologia dans laquelle il accusait ses juges. La

réponse ne tarda guère à venir sous la forme d'une bulle d'Innocent IV en date du 4 août.

Persécuté par la curie romaine, il fut arrêté près de Lyon au cours de son second voyage en France, au début de 1488, et incarcéré au donjon de Vincennes, près de Paris. Libéré, il ne s'en vit pas moins refuser l'accès à la Sorbonne pour la soutenance de ses thèses. Cette érudition est mal considérée depuis qu'en 180 de notre ère, Irénée ébaucha l'accusation de ce qui deviendra "la" pourvoyeuse de toute hérésie : la philosophie. Pic de Mirandole doit renoncer à plusieurs de ses conclusions, jugées hérétiques par une commission papale. D'une manière plus générale, l'un des grands problèmes de Pic, pendant sa période de « contemplation » et d'approfondissement de sa propre pensée, fut celui sur lequel toute la scolastique du Moyen Âge avait échoué, à savoir la réconciliation de la théologie et de la philosophie.

L'originalité des thèses de Pic de Mirandole tient à ces quelques lignes : la dignité de l'homme tient à sa liberté affirme-t-il: il n'y a pas une nature humaine d'abord, mais un mouvement, une sorte de pouvoir natal, par lequel l'homme décide et réalise son essence. C'est dire que l'homme ne naît pas homme mais le devient, comme s'il était son propre créateur: de là il tient de Dieu. Ce qui fait la spécificité de l'homme c'est son existence, sa liberté, ce pouvoir de se donner à lui-même, par lui-même, une essence. tre c'est donc se faire, se construire soi-même au fil de nos connaissances et expériences. Certes, l'image de l'homme-microcosme n'est pas nouvelle, et il n'est pas de culture ou de pensée mythique qui ne l'ait abondamment exploitée. Les philosophes s'en sont emparés à leur tour, ces philosophes grecs et orientaux dont Pic avait lu tous les livres, comme les philosophes plus récents qu'il connaissait aussi. Il ne se satisfait pas cependant de l'idée commune de l'homme, composé de deux natures, l'une corporelle et l'autre spirituelle, car, dit-il, qu'aurait alors cet être de spécifiquement humain ? Ce qu'il veut démontrer, ce n'est pas la similitude substantielle de l'homme avec le monde, mais plutôt sa différence spécifique : ce par quoi l'homme occupe une position privilégiée et même exceptionnelle parmi toutes les créatures. L'homme est un être libre, autrement dit son essence ne lui est pas conférée par la providence divine ou par la force aveugle de la nature : il se la donne à lui-même, il est ce qu'il devient, et il devient ce qu'il se fait. L'homme est l'artisan de son propre destin - ne disons pas de sa nature -, à moins de voir dans la nature de l'homme non pas une donnée de base, mais la réalisation ou l'actualisation d'une essence. Pensée audacieuse qui, présentée ex abrupto , pourrait évoquer un anthropocentrisme renaissant fort éloigné de l'enseignement théologique traditionnel. Si l'homme est l'artisan ou l'architecte de sa destinée.

Le modèle que Pic propose à la réflexion est celui d'un universel vitalisme. La nature n'est pas comparée à un grand livre où tous les phénomènes seraient classés et étiquetés ; elle ne se compose pas de parties, subdivisées elles-mêmes en genres et en espèces, qui différeraient substantiellement les unes des autres. Elle forme un immense réseau, mieux vaudrait dire, pour poursuivre avec les images aquatiques, un immense fleuve de vie. Chaque élément vital, chaque créature vivante - plantes, animaux, humains, et aussi les minéraux dont l'auteur décrit si souvent la naissance, le développement et le lent dépérissement - est un reflet ou plutôt un souffle du mouvement de vie universel. Par une « sympathie » universelle - l'harmonie du monde interprétée en termes musicaux est une image qui vient de Pythagore et dont la fortune sera immense à l'époque de la Renaissance et bien au-delà -, chaque élément est lié à tout le système d'occurrences. On reconnaît aussi la présence de la philosophie stoïcienne dans cette idée-image de l'univers comparé à une corde tendue dont chaque pulsion, en un quelconque de ses points, est propagée jusqu'à ses deux extrémités.

C'est là une conception peut-être anthropocentrique de la nature, calquée sur la métaphysique de Pic, mais dont les prolongements se retrouveront dans les philosophies de Bruno, de Leibniz, de Schelling et des néo-kantiens. Pour paraphraser Leibniz lui-même, cette conception est « chargée du passé et grosse de l'avenir ». La

nature, d'autre part, doit être interprétée comme le premier moment de l'esprit. Elle est raison, non pas encore la raison claire et consciente d'elle-même, mais la raison obscure et cachée, ratio mersa et confusa , selon ses propres expressions. On est encore ici près de Leibniz et de sa conception de la mens momentanea. Nature, humanité et Dieu se trouvent reliés entre eux, selon une analogie familière à Pic, comme le sont les couleurs, l'œil et la lumière. On pense inévitablement à Platon et à sa notion de l'idée de Bien, soleil du monde intelligible. Cette référence ne saurait surprendre de la part du grand académicien de Florence. Mais ce qui n'est pas chez Platon, défenseur héroïque des deux mondes séparés, c'est cette fonction centrale de l'homme, oeil du monde (oculus mundi) qui unit en lui-même et comprend dans une seule vision la totalité de l'univers. Entre les idées du «De dignitate hominis» et la philosophie naturelle de Pic, le lien est substantiel : c'est l'opérateur humain (« la vision est une opération active ») qui décidera, par un décret de sa volonté et la puissance de son intelligence, de capter cette lumière, qui est Dieu ou qui émane de Dieu, et qui se confond avec la vérité. Nul besoin dès lors de recourir à la magie ou au surnaturel - comme on l'a parfois reproché à Pic - ou plutôt, les deux idées de magie et de surnaturel doivent être soigneusement séparées : la magie n'est pas pour lui l'utilisation de forces obscures, démoniaques, et indépendantes des lois de l'univers ; elle est une opération naturelle, dont la science peut ou pourra rendre compte un jour, mais qui tire parti de « secrets », de « mystères », c'est-à-dire de propriétés insuffisamment connues de phénomènes naturels. Ici encore, Pic ouvre la voie à tous les traités de « magie naturelle » qui pulluleront tout au long du XVIe siècle.

Sa polémique contre les astrologues et l'astrologie s'explique dès lors très aisément. Ses « Disputationum adversus astrologos libri «, qui comptent avec le « De dignitate hominis » parmi ses plus célèbres écrits, sont dirigés contre tous ceux qui prétendaient voir dans les signes de la nature, et notamment dans les astres, des indications concernant le futur et, plus encore, des causes déterminantes de ce futur. . Il considérait, contre les astrologues, que parler d'opérations des astres est un futile bavardage tant qu'on n'a pas déterminé et démontré les moyens techniques de ces opérations. La marche de l'univers et les destinées individuelles ou collectives ne dépendent pas de forces mystérieuses. On l'a vu, l'homme n'est pas soumis à un supra déterminisme aveugle et terrifiant : sa dignité, qui repose sur son libre arbitre et sur sa raison, et la puissance de Dieu, créateur de l'univers et maître de toutes les forces qui le régissent, s'y opposent l'une comme l'autre. Ni les positions des étoiles, ni les « maisons » du ciel qu'ont inventées les astrologues n'ont d'influence causale. « En dehors de l'influence commune de la lumière et du mouvement, proclame-t-il avec force, aucune puissance particulière n'existe dans les cieux. » La voie est ainsi ouverte au pouvoir du surhomme de Nietzsche sur terre.

Voilà donc les préceptes d'un concept que l'on nomma l'humanisme et qui connaîtra une expansion phénoménale.

Clandestinement, des libres penseurs commencent à s'exprimer sous couvert de l'anonymat. La Renaissance et l'essor de l'imprimerie contribuèrent à l'éclosion d'une nuée de manuscrits remettant en questions les croyances religieuses. Le plus important d'entre eux, «*Theophrastus redidivus*» (1659) se veut un condensé historique des penseurs athées. Ainsi l'idée de Dieu vient de la peur («la crainte crée des Dieux», Lucrèce), le monde est incréé (Héraclite), les religions sont asservissement aux superstitions (Épicure), vivre en toute amitié sans nuire à autrui. (Zénon) Mais surtout, l'Europe vient de découvrir Confucius dont les écrits démontrent sans l'ombre d'un doute que l'homme peut vivre moralement et honnêtement sans la révélation d'un Dieu comme guide.

Érasme marqua le début de l'ère moderne où nombre d'intellectuels indépendants entreprirent de circonscrire l'influence des religions pour les solutions guerrières. Érasme tenta d'infléchir la position drastique des belligérants lors des guerres de religion. Il leurs explique que la tolérance et le dialogue en vue d'une adhésion commune des hommes à Dieu sont préférables aux guerres religieuses. La liberté de

choisir est la condition sine qua non de la responsabilité humaine et elle seule peut conduire au salut et à la paix. De la lecture des livres de Mirandole, Érasme en soutiendra cette maxime maintenant célèbre autrefois hérétique :

« L'homme ne naît pas homme, il le devient ».

Et ce qui est vrai de l'homme individuel l'est également des sociétés, des cultures, des époques historiques. L'histoire universelle ne se déroule pas tout entière selon un plan déterminé à l'avance ; Dieu ne s'est pas donné en aparté la représentation de la destinée des peuples et des civilisations : idée profonde et moderne de la liberté comme agent de l'histoire et facteur de différenciation, germe de toutes les luttes, de tous les progrès, de toutes les connaissances, de toutes les réalisations anciennes. Pour Pic, la tradition - qu'il s'agisse de la Bible, du « corpus » patristique, des idées cabalistiques, de la sagesse enclose dans la littérature gréco-latine, de l'enseignement de saint Thomas ou de celui d'Averroès..., n'est pas un trésor définitivement acquis et jalousement gardé, mais un capital que l'esprit humain doit continuellement faire fructifier : en termes plus abstraits, Pic a introduit, avec la liberté de l'esprit critique, le libre mouvement dialectique de la pensée. Même la foi, pense-t-il, a son histoire ; et sa vérité ne peut être révélée qu'à celui qui dominerait la totalité du mouvement de l'histoire.

Le « *Traité théologico-politique* » de Benoît de Spinoza prépare l'Europe à une nouvelle interprétation des Écritures bibliques. Non seulement il affirme la présence de Dieu dans le monde mais également que le but de la connaissance est d'éprouver l'amour de Dieu qui consiste à faire le bien naturellement et non par crainte du mal. Et cela n'implique pas nécessairement la foi en la Bible ni la pratique de cérémonies rituelles. Dieu se vit comme lumière naturelle qui éclaire notre vie. Dieu n'est plus transcendant mais immanent partout dans la nature et nous sommes de la même «Substance» explique-t-il dans L'Éthique son deuxième volume. Spinoza vient de contredire tout le récit biblique de l'homme possédant une âme séparée de la nature. Maintenant «l'âme et le corps sont une seule et même chose. » L'Église réagit violemment à ces écrits critiques. Le spinozisme est déclaré impie, le Dieu immanent de Spinoza n'est pas le vrai Dieu donc Spinoza doit être considéré comme un athée. Ainsi on peut croire en Dieu tout en étant athée, ce que Bayle, un érudit français, appela un «athéisme vertueux», position intellectuelle qui affirme la préséance de la liberté de conscience individuelle sur l'autorité de l'église. Bayle récuse le Dieu guerrier de la Bible qui divise les hommes, qui tolère le malheur dans le monde, mieux vaut le nier. Le dilemme décrit par Épicure tient toujours la route : un Dieu bon et puissant est incompatible avec le mal. Le mal fondamental n'est pas l'athéisme mais l'idolâtrie religieuse qui mène au fanatisme et aux meurtres de ses frères.

Poursuivant le combat d'Érasme contre la théologie guerrière, des esprits savants dits «Les Lumières» s'attaquèrent à l'absolutisme du Saint-Empire. Ils furent les précurseurs du cosmopolitisme moderne. Ils ignoraient les frontières, s'élevaient au-dessus des États, des nations, critiquaient les puissants et la volonté de pouvoir, misaient sur la raison et la tolérance contre les intérêts et les nécessités, sur la liberté de l'individu contre l'hégémonie de l'état. Voltaire est déiste, il croit comme Kant que Dieu est nécessaire à l'homme pour réguler les passions humaines («Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer») mais il est aussi irréligieux car il défendit avec vigueur le rêve de paix sociale, d'harmonie et de tolérance, toutes trois menacées par l'intransigeance des religions monothéistes. Il préféra de beaucoup la tolérance des religions polythéistes des Grecs et des Romains au fanatisme des juifs, des musulmans et des chrétiens.

Dans ses Essais, Montaigne déclara aussi que la guerre, «glorifiée comme la plus haute et la plus solennelle des actions de l'homme» n'est que «le témoignage de notre idiotie et de notre imperfection», stigmatisant avec la plus extrême indignation « la science de nous tuer et de nous anéantir nous-mêmes, de ruiner et de détruire notre propre race» en quoi «même les animaux sauvages ne peuvent nous imiter. »

Tranquillement les esprits convergent vers un humanisme éclairé. L'éthique citoyenne de Zénon renaît porté par l'ardent désir d'améliorer la condition humaine. «Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! » Voilà la devise des «Lumières» selon Kant. Le philosophe écossais David Hume ensuite constata que la morale religieuse aggrave le mal qu'elle est censée diminuée. Suite à ce discrédit des religions, la laïcisation de la société est en marche.

Mais ce n'est pas le fait que Dieu soit mort qui cause problème mais plutôt l'évidence que même si «Dieu est» il n'est que cela, se phénoménisant perpétuellement ; si bien que Dieu est Incertitude d'où l'insurmontable angoisse de l'homme. –30-

Dès la parution de mon article, je fus convoqué à nouveau. L'atmosphère était plus cordiale, presque amicale.

- Vous avez réussi votre article d'entrée. Bienvenue dans l'équipe, confrère ! On m'a informé de votre désir d'accréditation à l'exposition universelle ; alors puisque maintenant Pic de la Mirandole est votre mentor, quel aurait été son premier reportage à Terre des hommes ?
- Je crois qu'il aurait appliqué la règle d'or de la versification : thèse – antithèse – synthèse. Donc l'antithèse de terre des hommes, c'est terre des femmes. Tel aurait été son premier article.
- Alors faites-en le vôtre maintenant ! Voici une carte de presse et les accréditations nécessaires. Vous consacrerez la grande partie de l'été à visiter les différents pavillons.

Terre des femmes

Suite à la publication de « Terre des femmes » par le Devoir, le comité organisateur de l'exposition universelle décida en urgence de présenter une exposition thématique s'échelonnant sur tout le parcours du site de l'Exposition universelle intitulée : « Terre des hommes – Terre des femmes » qui présente des portraits de femmes qui se sont illustrées dans leurs sociétés respectives.

Des femmes de la Préhistoire

Les préhistoriens du XIXe siècle ont popularisé l'image de femmes occupées à cueillir des baies en attendant le retour de leurs mâles chasseurs... Mais d'une telle distribution des rôles, nous n'avons aucune preuve, si ce n'est les représentations à caractère sexuel qui montrent l'importance de la fonction reproductive : Vénus de Willendorf, Dame de Brassempouy... Rien n'empêche d'imaginer que les Michel-Ange de la Préhistoire étaient en fait des artistes en jupons et que la femme néandertalienne maniait les armes de jet aussi bien que les hommes.

Lucy notre illustre aïeule

En Éthiopie, une équipe de chercheurs franco-américains découvre le fossile d'une bipède de 3,2 millions d'années. Son nom : Lucy. Pour la première fois, "l'ancêtre", ce héros de nos origines, était incarné par une femme.

L'ethno-archéologie, cette discipline, qui étudie le mode de vie des peuples premiers, actuels ou disparus, pour éclairer celui des hominidés, tend à démontrer que le sexe dit faible ne l'était pas tant que ça. L'analyse, par exemple, des Bushmen actuels, chasseurs-cueilleurs nomades d'Afrique du Sud, laisse présumer qu'au Paléolithique les femmes lourdement chargées parcouraient de longues distances pour la cueillette, activité qui pouvait fournir jusqu'à 75 % de la nourriture du groupe. Voilà de quoi ébranler le mythe de l'homme-chasseur unique pourvoyeur de protéines. Grâce aux travaux de l'archéologue américain Lewis Binford, qui a étudié des sites de dépeçage de gibier en Afrique et en Europe, on sait que Homo habilis et les néandertaliens recouraient au charognage. Là, nul besoin de force physique, et rien ne prouve que les femmes ne s'adonnaient pas à cette activité. L'archéologie expérimentale, qui reconstitue les techniques de fabrication disparues, a prouvé que la production d'outils requérait plus d'agilité et d'ingéniosité que de force brute. Des qualités a priori équitablement réparties entre les sexes. Cueillette, chasse, artisanat… Et si les premières femmes s'étaient aussi essayées à l'art ? L'indice de Manning – rapport entre la longueur de l'index et celle de l'annulaire de la main droite, différent selon le sexe – permet de répondre à la question.

L'Américain Dean Snow a ainsi pu conclure que les empreintes de mains sur les parois des grottes du Pech Merle, dans le Lot, vieilles de 25 000 ans, étaient celles de femmes. Idem pour celles retrouvées dans la Cueva de las Manos (la grotte des Mains), en Patagonie argentine, dont au moins trois quarts seraient féminines.
Une question demeure : comment mener toutes ces activités quand, en plus, il fallait s'occuper d'une nombreuse progéniture ? «Les chasseurs-cueilleurs, loin de favoriser la fécondité des femmes, s'efforçaient plutôt de la limiter», observe Claudine Cohen.

Une longue période d'allaitement – ce qui a pour effet d'inhiber l'ovulation –, l'usage de plantes contraceptives ou abortives, voire le recours à l'infanticide, permettant d'espacer les naissances. Fait capital : pour élever leurs enfants, les femmes ont sans doute bénéficié de l'aide de leur mère. C'est ce que l'anthropologue américaine Karen Hawkes appela en 1998 la «révolution des grands-mères». Les femmes vivent au-delà de la ménopause, contrairement à de nombreux mammifères. Quel avantage ce trait biologique a-t-il pu apporter ? Peut-être la possibilité, pour les femmes plus âgées, d'assister leurs filles dans l'éducation et la croissance des enfants. Grâce à ce relais, les femmes n'étaient plus accaparées exclusivement par leur rôle de mère et pouvaient participer activement à la vie du groupe. Et si c'était la femme qui avait été au cœur de la constitution des premières normes sociales ? C'est en tout cas le point de vue de nombreux anthropologues.

Contrairement à la sexualité animale, rythmée par les périodes de chaleurs, celle des humaines est moins «contrainte». Au sein de la communauté, les rapports pouvaient donc avoir lieu n'importe où, avec n'importe qui. «Cette sexualité envahissante serait devenue une menace pour la cohésion du groupe. Elle aurait alors obligé les individus à normer leurs comportements.» Et donc à introduire des règles et des interdits culturels, comme l'inceste, réputé comme étant la base de toute société humaine.

Elle serait également la source de ce que Charles Darwin appelle la

sélection sexuelle. Les femmes, maîtresses de leur cycle, auraient jadis choisi leur partenaire. Ironie de l'Histoire : cet avantage se serait retourné contre elles.

En effet, à force de sélectionner des géniteurs forts, ces derniers auraient fini par prendre le pouvoir. C'est en tout cas ce que l'on observe à la fin de la préhistoire, au Néolithique, au moment où l'homme commence à se sédentariser. Ainsi, les ossements de cette

époque témoignent de violences subies davantage par les femmes. « Les squelettes féminins gardent aussi les traces de pathologies, de privations, de sous-nutrition, détaille Claudine Cohen. Le statut des femmes était donc moins favorable qu'au Paléolithique où, nomades, elles avaient moins d'enfants. C'est peut-être là qu'a commencé le dimorphisme sexuel plus accentué. »

Pourquoi les historiens ont-ils opposé un homme préhistorique fort et triomphant à une femme frêle et dominée, alors qu'aucune preuve tangible ne permet de différencier des tâches et des fonctions selon le sexe ? Il faut revenir à la fin du XIXe siècle, au moment de l'essor des premières études préhistoriques, pour comprendre que les chercheurs ont calqué le modèle patriarcal de leur époque sur leur vision des premiers hommes (et femmes !). Elles semblent avoir disparu de l'imaginaire collectif, comme reléguées à un statut d'auxiliaires. Durant des décennies, les chercheurs ne s'y sont guère intéressés. On les a confinées dans leur caverne, accaparées par leur progéniture, attendant discrètement le retour de leurs guerriers, qu'ils soient Homo habilis, Hergaster, Erectus, Neanderthalensis ou Sapiens. Sans songer qu'elles aussi pouvaient s'occuper de la tribu, aider à la chasse ou participer aux activités artistiques…

" Déesse nourrissant des caprins ", Ougarit, Syrie, 1250 av. J.-C., musée du Louvre, Paris.Un changement s'amorce au IIe millénaire av. J.-C., au cœur du Croissant fertile.

La femme du Croissant fertile

Au nord de la Mésopotamie, l'Assyrie (XIVe-VIIe siècles av. J.-C.) se bâtit sur la base de la cellule familiale monogame et de la réclusion des femmes. L'homme doit-il s'absenter sur de longues périodes ? La société lui accorde le droit de prendre une seconde épouse. Souhaite-t-il prendre sa retraite auprès de sa première femme adorée ? C'est simple ! Il divorce de la seconde et réintègre le foyer avec les enfants de la délaissée, dûment consolée par une indemnité de frais d'éducation...La femme mésopotamienne est en effet protégée par des textes de lois précis comme le célèbre code Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.) dont près de 80 paragraphes la concernent.

L'homme doit-il s'absenter sur de longues périodes ? La société lui accorde le droit de prendre une seconde épouse ou des fréquenter les filles de.. Ishtar.

Ishtar, la prostitué céleste

Dans la civilisation mésopotamienne, la femme fait son entrée «officielle» au Temple, une entrée très remarquée, elle devient prêtresse sous les traits de Ishtar, à la fois, guerrière « la dame des batailles » et déesse de l'amour et de la volupté accompagnée d'un cortège de filles de joies; son culte est celui de la prostitution céleste. Les plaisirs de l'acte sexuel sont sacralisés. De l'union sacrée avec la prêtresse/prostituée du Temple est née Sargon, le grand roi de la Mésopotamie.

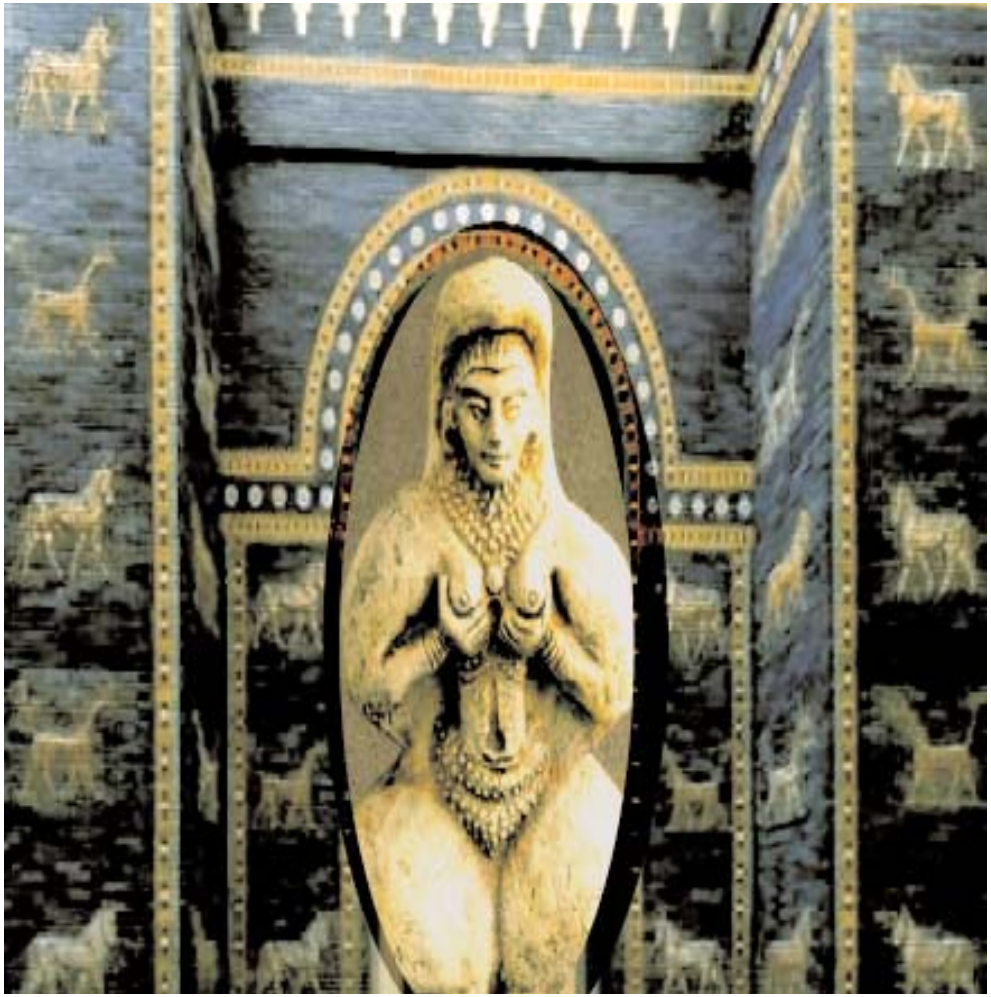
« Ma mère était prêtresse, je n'ai pas connu mon père... Ma mère, la prêtresse me conçut, m'enfanta en cachette, me mit dans une corbeille de roseaux dont elle ferma l'ouverture avec du bitume. Elle me livra au fleuve qui n'était pas haut. Le fleuve m'emporta et me mena chez Akki : c'était un homme chargé des libations. Akki me regarda avec bonté et me retira; il m'adopta pour son enfant et m'éleva; il m'établit pour son jardinier. C'est durant que j'étais jardinier que la déesse Ishtar m'aima, j'exerçai alors la royauté...»

Aparté : Ainsi s'est constitué la trilogie originelle déesse-mère-prostituée, qui se perpétuera à travers les siècles et qui transitera avec

quelques substitutions vers Astarté, déesse phénicienne, vers Aphrodite chez les Grecs, vers Vénus dans d'innombrables civilisations pour finalement intégrée l'histoire chrétienne par le trio Marie, la vierge, Anne, la mère et Marie-Madeleine, la prostituée. Contrairement à Sargon né d'une prostituée, Jésus, né d'une vierge deux millénaires plus tard, marque le changement radical des mœurs de l'époque.

Ce sont les ébats amoureux de Isthar ou Inanna dans les champs de Sumer qui ont assuré que les récoltes seraient abondantes. Ses prêtresses la servaient dans le temple. Je n'aime pas le terme «prostituées» sacrées, à cause de la connotation péjorative du mot dans notre culture. C'étaient des femmes sacrées qui servaient dans le Temple. Ils aimaient leur déesse et consacraient leur plaisir et celui de leurs compagnons à Inanna.

Le célèbre poème « Descent of the Goddess » est son histoire, écrite à Sumer entre 1900 et 1600 avant notre ère. Cela fait d'elle une déesse appropriée pour adorer le mystère de la lune noire.


La porte d'Ishtar

Elle était plus qu'un joli visage. Originaire des cieux, elle a amené la civilisation sur Terre. Elle est souvent appelée la reine du ciel. Mais pour juste savoir, elle a visité le monde souterrain où sa sœur régnait. Sa sœur l'a tuée et l'a suspendue à des crochets à viande. Mais d'autres divinités sont venues à son secours.

C'est une reine aimante en tant qu'amoureuse de son peuple, à qui elle a apporté la civilisation et la solidarité. Et une Amoureuse de la Connaissance, voulant tellement connaître les Enfers qu'elle a entrepris le voyage perfide là-bas.

Elle est certainement une déesse qui ne tolérera pas le manque de respect d'un homme. Elle se soucie de son peuple, et toute prière ou magie pour un groupe ou une communauté bénéficierait de son énergie. Les intentions de beauté ou d'amour relèvent également de son domaine. Elle écoute son peuple. L'un de ses dons (d'un ancien hymne à elle) célèbre le fait qu'elle apporte le don d'Audience, c'est-à-dire le don de nous écouter, les mortels.

Enheduanna - La première écrivaine de l'humanité

Enheduanna (ou encore Enheduana, En-hedu-ana ou EnHeduAnna, 23ème siècle avant JC), prêtresse et poétesse akkadienne, est la plus ancienne écrivaine dont le nom et une partie des écrits nous sont parvenus.

Princesse et prêtresse
Fille de Sargon d'Akkad, roi fondateur de l'empire d'Akkad ou empire d'Agadê en Mésopotamie, la princesse Enheduanna nait au

23ème siècle avant JC ; le règne de son père est généralement situé vers 2334-2279 avant JC, ou légèrement plus tard. Originaire de la ville d'Akkad, Enheduanna serait plus vraisemblablement la fille d'une concubine de Sargon, une prêtresse sumérienne du dieu de la Lune Nanna ou Sîn, que de la reine Tašlutum.

Sargon témoigne à sa fille une grande confiance. Pour mieux contrôler les populations sumériennes du sud, il l'envoie dans la cité d'Ur, une des plus importantes villes mésopotamiennes, pour en faire la grande prêtresse de Nanna, de la déesse féminine de la lune Ningal et de la déesse de l'amour et de la guerre Inanna. Enheduanna est la première à porter ce titre de haute prêtresse, que d'autres princesses porteront à leur tour par la suite. Son nom, adopté avec son nouveau rôle de grande prêtresse, signifie peut-être " Noble ornement du dieu ".

Ur, la ville rebelle

A la mort de son père, vraisemblablement en 2279 avant JC, des révoltes éclatent et son demi-frère Rimush, fils de Sargon, lutte pour conserver le pouvoir. Enheduanna continue à exercer sa charge, bien que la ville d'Ur se soit révoltée contre l'héritier de Sargon au point de nommer un nouveau roi. La prêtresse aurait alors tenu son temple contre un rebelle du nom de Lugal-Ane. Pendant quelques temps, elle est exilée. Elle décrit cette situation dans une prière à la déesse Inanna, qu'elle supplie d'intercéder auprès du père de tous les dieux An et de lui parler de Lugal-Ane et du sort qui lui est réservé. Enheduanna finit par être restaurée à son poste et Rimush reconquiert les cités rebelles.

La plus ancien·ne écrivain·e connu·e.

Poétesse en plus de prêtresse et princesse, Enheduanna est connue pour avoir laissé des hymnes religieux dont il nous reste des traces aujourd'hui. Principalement dédiés à Inanna, ces poèmes ont été retrouvés sur plus d'une centaine de tablettes cunéiformes. Elle a ainsi écrit La victoire d'Inanna sur l'Ebih, La déesse vaillante, L'exaltation d'Inanna mais également une suite de 42 poèmes connus sous le nom d'Hymnes de temple sumériens. Bien que marqués par la dévotion et la prière, ces poèmes sont de style plus personnel et reflètent les réflexions personnelles, espoirs, désespoirs, de leur autrice. Ces hymnes et poèmes, dont une partie sont probablement apocryphes, seront copiés et recopiés pendant près de 2 000 ans, comme le révèlent les tablettes retrouvées. D'autres hymnes au dieu Nanna pourraient également lui être attribués. Ces textes font d'elle le·a plus ancien·ne écrivain·e connu·e.

Le texte en anglais est consultable sur le site d'Oxford. Je me permets d'en proposer une version massacrée, juste histoire de vous donner une idée du texte.

"Dame de tous les pouvoirs divins, resplendissante lumière, femme

vertueuse habillée de rayons, aimée de An et Uras. Maîtresse du paradis, au grand diadème, qui aime la belle coiffure convenant aux hauts offices de la prêtresse, qui détient tous ses sept pouvoirs! Ma dame, vous êtes la gardienne des grands pouvoirs divins. Vous avez pris les pouvoirs divins, vous les avez suspendus à votre main. Comme un dragon, vous avez déposé du venin sur des terres étrangères. Quand, comme Iskur, vous rugissez sur la terre, aucune végétation ne peut vous résister."

"À votre cri de guerre, ma dame, les terres étrangères s'inclinent. Lorsque l'humanité se présente devant vous, émerveillée par le rayonnement et la tempête, vous saisissez le plus terrible de tous les pouvoirs divins. À cause de vous, le seuil des larmes est ouvert et les gens marchent le long du chemin de la maison des grandes lamentations. [...] Qui peut refroidir votre cœur enragé? Votre colère malveillante est trop forte. Ma dame, votre humeur peut-elle être apaisée? Fille aînée de Suen, votre colère ne peut être refroidie. [...]

Moi, Enheduanna, prêtresse d'En, j'ai apporté le fruit sacré à votre service. J'ai porté le panier rituel et entonné le chant de joie. Mais les offrandes funèbres étaient apportées, comme si je n'avais jamais vécu là. Je me suis approchée de la lumière, mais elle me brûlait. Je me suis approchée de cette ombre, mais j'ai été couverte d'une tempête. Ma bouche mielleuse est devenue écume. [...] Dois-je mourir à cause de mes chansons saintes?"

"Il m'a fait voler comme une hirondelle par la fenêtre. J'ai épuisé ma force de vie. Il m'a fait marcher à travers les buissons épineux des montagnes. Il m'a dépouillée du légitime vêtement de la prêtresse. Il m'a donné un couteau et un poignard en me disant: "Ce sont des ornements appropriés pour toi.""

"J'ai récité cette chanson pour vous. Qu'un chanteur vous répète à midi ce qui vous a été récité au milieu de la nuit."

Voilà les premiers mots humains écrits qui nous sont parvenus.

Enheduanna occupe sa charge pendant une quarantaine d'années. Il est possible qu'elle ait été divinisée après sa mort. Enheduanna est devenue un symbole dans les cercles féministes. Le premier auteur connu de l'humanité était une femme, et on n'en parle jamais.

Libres filles d'Isis

L'Égypte cultive quant à elle l'image d'Isis, sœur, épouse et mère idéale, qui savait associer douceur et fermeté. La femme occupe un rôle essentiel dans les croyances, mais aussi dans la société. On peut s'en rendre compte en admirant les représentations de l'époque : on y voit des épouses assises aux côtés de leur cher et tendre, des couples pleins de tendresse, des familles harmonieuses. L'amour est ici un sentiment qui s'affiche !

La jeune épousée est assurée de ne pas voir arriver de concurrente sous son toit, la polygamie étant rare. Elle peut toucher l'héritage de son père, choisir son promis, divorcer et, en cas de veuvage, rester maîtresse de son destin.

Méryt-Ptah - première sage-femme et médecin
Médecin de l'Égypte antique, Méryt-Ptah (27ème siècle avant JC) est la première femme de l'histoire mentionnée comme médecin.

Aimée de Ptah
Femme égyptienneMéryt-Ptah exerce pendant la IIIème dynastie égytienne, de l'Ancien Empire égyptien, au 27ème siècle avant JC. Son nom signifie " aimée du dieu Ptah " dieu des artisans et des architectes.

Nous connaissons Méryt-Ptah par sa représentation dans une nécropole de la région de Memphis. Dans les inscriptions de la tombe, son fils, grand prêtre, mentionne son nom et parle d'elle comme d'une " médecin en chef ", impliquant qu'elle tient une position importante, qu'elle supervise des médecins et qu'elle s'occupe du pharaon. Cette inscription fait d'elle la plus ancienne médecin connue par son nom à l'heure actuelle.

Femmes médecins sous l'Égypte antique
La majorité des médecins de l'Egypte antique sont des hommes, mais Méryt-Ptah n'est pas le seul nom à apparaître dans les sources. Des sources suggèrent ainsi qu'il existait, aux alentours de 3 000 avant JC, une école de médecine dirigée par une femme (dont le nom est inconnu) près du temple de Neith à Saïs.

Au cours de la quatrième ou cinquième dynastie, une autre femme, Peseshet, apparaît également comme l'une des premières femmes médecins de l'histoire, avec le titre de " superviseure des femmes médecins ". A noter également que le Livre de l'Exode, dans la Bible, mentionne la présence de sages-femmes en Égypte.

Et Dieu créa la femme
On connaît l'histoire : pour ne pas laisser l'homme seul, Dieu créa la femme à partir d'une cote. Mais « la chair de sa chair » ayant mangé le fruit défendu, l'un et l'autre furent chassés de l'Éden... Cette version (Genèse, 2 : 21-22) a fait oublier le premier récit de la mésaventure (Genèse, 1 : 27) dans laquelle le couple est formé en une seule fois et placé sur un pied d'égalité dès sa création : « Mâle et femelle il les créa ».

On peut en tout cas y voir une forme de misogynie, comme dans le mythe de Pandore né à peu près à la même époque (VIIe siècle av. J.-C.).

Victime, comme sa sœur biblique, de la curiosité, la première femme grecque eut la mauvaise idée d'ouvrir la jarre contenant tous les maux de l'Humanité.

« Pandore », détail d'une céramique grecque originaire du sud de l'Italie, IVe siècle avant J.-C., musée archéologique de Catalogne, Barcelone, Espagne

Pour les descendantes de Pandore la fouineuse, les Grecs n'ont dans leur ensemble que méfiance et

mépris, comme le montre cette sentence du poète Carcinos : « À quoi bon dire du mal des femmes ? N'est-il pas suffisant de dire : c'est une femme ? » (Ve siècle av. J.-C.).
La vie quotidienne des mères de famille fut bien loin de l'image véhiculée par ces déesses libres et indomptables !

Sapphô - Poétesse, chanteuse et danseuse
Sapphô est une poétesse grecque de l'Antiquité qui a vécu aux VIIème siècle et VIème siècle avant JC à Mytilène, sur l'île de Lesbos.

Cette image représente une femme qui pourrait être Sapphô. Elle porte ses cheveux bouclés sous une coiffe, une tunique verte et brune et des boucles d'oreille dorées. Elle tient un livre et un pinceau.Nous avons peu d'informations sur Sapphô ; les sources qui sont parvenues sur elles sont tardives ou sont des œuvres comiques, et la plupart de ses travaux ont été perdus.

Sapphô serait née vers 630 avant JC à Mytilène, sur l'île de Lesbos. Sa famille, appartenant à l'aristocratie, avait peut-être des origines en Asie mineure. D'après Ovide, son père, Scamandrônymos, meurt lorsque Sapphô a six ans. Elle a trois frères. Sapphô est décrite par plusieurs sources comme " petite et noire ". On ne sait pas de source sûre si elle a été mariée.

Sapphô entretient un groupe de jeunes filles qui chantent et dansent, notamment au cours de cérémonies officielles. La poétesse enseigne aux jeunes filles le théâtre, la danse, le chant et la poésie, d'égale à égale. Elles y cultivent un certain esprit d'indépendance vis-à-vis des lois et coutumes très restrictives de la cité.

Une liberté de ton exceptionnelle

Homosexuelle (bien que le terme soit anachronique), Sapphô ne cache pas dans sa poésie son amour des jeunes filles et son désir pour elles. De la part d'une femme, cette liberté de ton est exceptionnelle et ses successeurs vont largement la critiquer ou essayer de dissimuler son homosexualité.

Sapphô est connue pour sa poésie amoureuse lyrique, mais elle a également écrit des vers politiques. Comme les poètes de l'époque, elle est également musicienne et joue de la lyre.

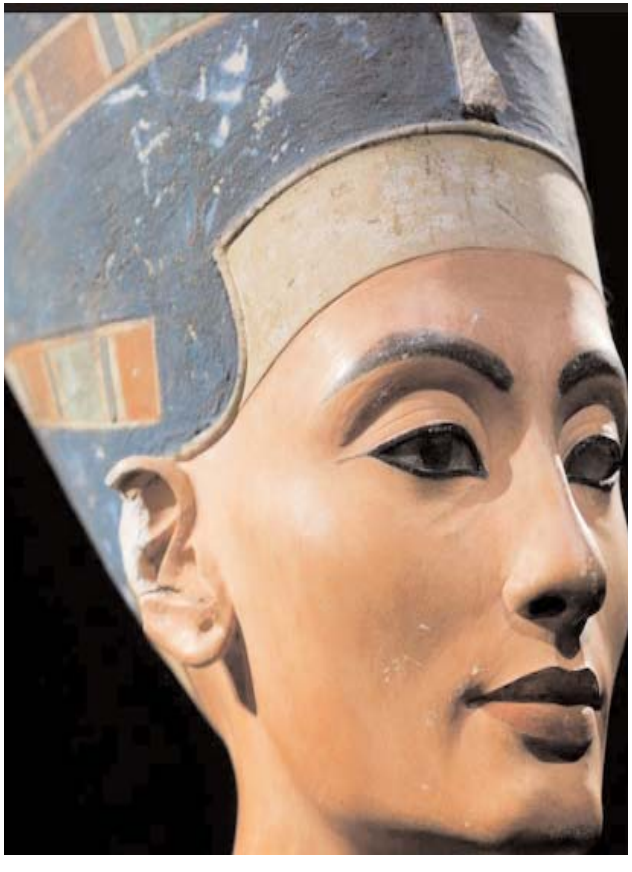
Elle a consacré son œuvre à la Déesse Aphrodite. Voici l'Ode à Aphrodite, traduite par Renée Vivien :

" Toi dont le trône est d'arc-en-ciel, immortelle Aphrodita, fille de Zeus, tisseuse de ruses, je te supplie de ne point dompter mon âme, ô Vénérable, par les angoisses et les détresses. Mais viens, si jamais, et plus d'une fois, entendant ma voix, tu l'as écoutée, et, quittant la

maison de ton père, tu es venue, ayant attelé ton char d'or. Et c'était de beaux passereaux rapides qui te conduisaient. Autour de la terre sombre ils battaient des ailes, descendus du ciel à travers l'éther. Ils arrivèrent aussitôt, et toi, ô Bienheureuse, ayant souri de ton visage immortel, tu me demandas ce qui m'était advenu, et quelle faveur j'implorais, et ce que je désirais le plus dans mon âme insensée. " Quelle Persuasion veux-tu donc attirer vers ton amour ? Qui te traite injustement, Psappha ? Car celle qui te fuit promptement te poursuivra, celle qui refuse tes présents t'en offrira, celle qui ne t'aime pas t'aimera promptement et même malgré elle. " Viens vers moi encore maintenant, et délivre-moi des cruels soucis, et tout ce que mon cœur veut accomplir, accomplis-le, et sois Toi-Même mon alliée "

Néfertiti, la beauté révolutionnaire

On ne peut parler des plus grandes reines africaines sans mentionner Néfertiti, dont le charme a inspiré tant d'écrivains à travers les siècles. Celle dont le prénom signifie « la belle est arrivée » porte toujours en elle tout le mystère et la grandeur de l'époque des pharaons. Maîtresse de toutes les femmes, la Dame des deux terres, la Bien-Aimée du Roi... L'ensemble de titres honorifiques existants ne semble pouvoir égaler sa prestance. Dès sa venue au palais, le gratin de la société égyptienne chuchote et s'interroge sur la provenance de cette belle et très jeune femme, à peine âgée de 13 ans. Certains affirment qu'elle serait la nièce de la Reine Tiyi.



D'autres, mauvaises langues, n'hésitent pas à contester son origine noble. Selon eux, elle n'aurait pas une seule goutte de sang bleu dans les veines. D'autres encore scandent qu'il s'agirait de la fille préférée d'un certain Toushratta, roi de Mitanni, un royaume situé à l'extrême Nord de la Syrie. Le souverain aurait voyagé des nuits durant pour offrir la main de sa fille à un illustre monarque. Si les récits sont nombreux et les sources divergent, beaucoup refusent d'admettre que cette beauté soit étrangère à l'Égypte. Mais l'origine incertaine de sa naissance et la forme harmonieuse de son visage pousse le peuple égyptien à surnommer leur nouvelle reine Néfertiti, La Belle est arrivée. Alors que la future souveraine impressionne tout l'empire, elle fait également une forte impression sur son époux. Amenhotep IV tombe éperdument amoureux de la Grande Épouse Royale dès qu'il l'aperçoit. Petit à petit, il délaisse son harem et les bras de ses concubines pour se consacrer à celle qu'il appelle Ma Bien-Aimée.

Les fresques et reliefs des murs ancestraux sont les témoins de la relation étroite qui unit les deux époux : représentation du couple royal commandant les troupes, les conjoints sur leur trône, Néfertiti et Amenhotep s'embrassant en public, sur un char en or massif tiré par deux chevaux blancs, elle est délicatement assise sur les genoux de son époux. Jamais un monarque égyptien ne voua un tel culte à une femme et ne consacra autant de place à son épouse, demandant sans cesse à ses artisans de sculpter le visage de sa belle dans le but de la rendre immortelle. Pour lui prouve son amour, il lui laissera aussi des poèmes gravés dans la pierre. Des vers rapportant sa beauté, l'allure de «celle dotée de toutes les qualités et de toutes les faveurs, celle dont la voix réjouit le roi, qu'elle puisse vivre pour toujours et à jamais ».

Le nombre de représentations murales de Néfertiti reflète l'importance de son rôle, que certains jugent encore plus important

que celui du pharaon. En plus de prendre des décisions politiques et militaires, elle exerce une grande emprise sur son époux, qu'elle poussera à mener une réforme religieuse extrêmement controversée. Néfertiti veut que son nom résonne à travers les âges et qu'on se souvienne d'elle comme de la femme qui changea la face de l'Égypte. Souhaitant à tout prix lui plaire, Amenhotep, contre l'avis de ses conseillers, suit son épouse dans sa démarche spirituelle. À deux, ils initient le culte rendu au dieu du disque solaire, Atona. Les époux ordonnent la destruction des autres idoles et nomment Atona le dieu suprême. Néfertiti s'érige en grande prêtresse et devient ainsi l'intermédiaire entre les hommes et le dieu. Désormais, nul ne peut prier Aton sans la louer. Ils marquent ce changement radical dans le culte d'Égypte antique en changeant de nom. La reine devient Néfernéferouaton, Belle est la perfection d'Atona, et Amenhotep IV prend le nom d'Akhénaton, Celui qui est bénéfique à Atona. Scellant ostensiblement la rupture avec l'ancien régime, le couple royal quitte ses palais de Thèbes et de Memphis et part s'installer dans La ville de l'horizon d'Aton, Akhet-Aton, cité lumineuse bâtie dans la plaine, entre le Nil et les falaises.

Malheureusement, ce bouleversement marque la fin de l'entente harmonieuse du couple. Ses proches, craignant de voir d'autres réformes défigurer les traditions, tentent de semer le trouble dans son bonheur. Des clans se créent, la reine et Akhenaton n'arrivent plus à communiquer. Après douze ans d'amour, ils se séparent définitivement. Akhenaton ne supportant plus de partager la demeure de Néfertiti, renie ses promesses à Atona et rentre à Thèbes. Orgueilleuse, Néfertiti le traite de lâche et décide de rester à Akhet-Aton, ne voulant pas laisser le désespoir mettre fin à ses rêves de grandeur et de renouveau. Mais petit à petit, les habitants désertent la nouvelle capitale, laissant la Reine seule dans son grand palais. Elle a maintenant 25 ans et elle sent son règne et son pouvoir s'essouffler. Pour que la beauté de son regard demeure éternelle, Thoutmôsis, célèbre sculpteur royal, taille son buste, qui deviendra légendaire.

À 30 ans, Akhenaton meurt à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Comme manifestation ultime de son amour, il demande de tailler le visage de Néfertiti aux quatre coins de son sarcophage en granite. Souhaitant que son épouse principale protège sa momie après sa mort, il lui attribue ainsi un rôle traditionnellement dévoué aux grandes déesses telles que Neith, Neb-Hout ou encore Aset. Nul ne connaît le sort final de Néfertiti. Est-elle morte seule dans son grand palais vide ? Est-elle retournée au chevet de son bien-aimé ? Les pharaons qui succédèrent au couple révolutionnaire maudirent la cité d'Akhet-Aton et effacèrent toute trace d'Akhenaton, de la belle Néfertiti et du dieu soleil. Jusqu'à ce qu'un archéologue découvre les vestiges de la ville mystique en 1912 et dévoile sa grandeur au monde.

Les Candaces, reines noires d'au-delà du Nil

1000 ans avant Jésus Christ, le royaume de Koush. Entité prospère et fantasmée d'une longévité étonnante, située au sud de l'empire égyptien antique. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Durant plus de 2000 ans, les pharaons s'acharnent à piller les richesses et les mines d'or de la Nubie et à asservir le peuple du pays des « noirs ». Mais puisque sur Terre rien ne dure, la puissance des monarques venus du Nord commence à s'épuiser, l'Égypte perd un peu de sa superbe. Cette baisse de pouvoir permet la naissance du royaume de Koush, où la femme jouera un rôle primordial.

Au cœur de l'Afrique, sur un territoire chevauchant l'Éthiopie et le Soudan actuels, se tient un royaume recouvert de kilomètres de terre noire et fertile, de temples monumentaux et de pyramides gigantesques. Ce

pays, qui aurait été la demeure de Tsippora, femme de Moïse, et des descendants de Salomon et de Makéda, Reine de Saba, a aussi été celle d'une lignée de grandes souveraines guerrières, portant chacune le nom de Candace. Un changement politique et religieux, inspiré des empires africains matrilinéaires, permet l'arrivée des femmes au pouvoir.

Ces nouvelles reines sont des adoratrices du dieu Amon, dieu donneur de vie. Elles lui érigent des temples espérant rivaliser avec sa grandeur. Ces reines choisissent elles-mêmes leurs époux, elles règnent sur le foyer, les troupeaux et les guerriers et se construisent des résidences à la hauteur de leur amour du pouvoir et de l'or, dont elles se recouvrent la nuque et la tête. Ces nouveaux monarques féminins, au pouvoir politique comparable à celui des pharaons, sont redoutés pour leurs stratégies militaires et leur caractère farouche. Grandes tacticiennes de combat, elles arpentent les champs de batailles, galvanisant leurs troupes faces aux armées ennemies et aux groupes d'envahisseurs étrangers. La première Candace à marquer l'histoire fit trembler Alexandre le Grand et sa horde de guerriers. Bien assise sur son immense éléphant de guerre, elle attend le conquérant macédonien aux frontières de l'Éthiopie. Lorsque celui-ci arrive, chérissant le désir d'envahir ces terres riches, il stoppe net et observe au loin la Reine Noire sur sa monture. Derrière elle s'étend, à perte de vue, une brillante formation militaire. Alexandre le Grand est subjugué. La Candace le défie d'avancer et de faire sien ce pays qui lui est étranger. Ils s'observent des heures durant, nul ne voulant quitter ses positions. À la tête de ses troupes, la reine attend, impassible. Elle est prête à mener bataille et à l'emporter, au péril de sa vie. À son grand étonnement, elle voit le camp adverse rebrousser chemin. Le roi macédonien, l'un des plus grands conquérants du monde, sait que cette femme à l'allure insolente lui causera plus de tort qu'autre chose, il décide donc de conduire ses troupes loin du pays de Koush et d'aller envahir d'autres terres. Pendant près de 1250 ans, des femmes redoutables se succédèrent au pouvoir, chassant leurs ennemis et stoppant toute tentative d'invasion. Certaines marquèrent l'histoire plus que d'autres. Comme la Candace Majaji, qui mourut au combat en affrontant les armées romaines et défendit la cité de Méroé et ses habitants, lance et bouclier au poing, jusqu'à son dernier souffle. Très affaibli par les nombreux assauts romains et étrangers, le royaume de Koush sombra à jamais, attendant patiemment que le monde découvre sa grandeur et la magnificence de ses Candaces.

Matriarcat sabéen (Yémen & Éthiopie) : Un grand royaume

La reine de Saba, une reine fille de la déesse soleil qui a émerveillé les hébreux et les romains est un personnage que l'on retrouve dans plusieurs récits et qui aurait régné sur le royaume de Saba, situé au Yémen ou en Éthiopie. Saba ou Sheba, est un royaume légendaire qui aurait existé entre le Yémen et l'Éthiopie vers le XIIIe siècle avant JC, et dirigé par une grande reine. Les traditions éthiopiennes l'appellent Makéda, celles du Yémen Balqama, et celles de l'islam Balqis ou Bilqis (du grec ancien pallax, pallakis : concubine). Dans la Bible, on l'appelle « Reine de Midi ». Certains la dénomment également Cassiopée, l'associant à la reine éthiopienne du même nom dans la mythologie grecque.

La légende arabe attribue la naissance de Balqis d'une mère djinn nommée Umeira. L'histoire existe aussi chez les Perses, pour qui elle est la fille d'un roi chinois et d'une péri (un type d'être surnaturel). Pour le Coran, Sourate 27, versets 23 à 442, la reine

n'était pas fidèle à Dieu et son peuple se prosternait devant le Soleil. Les Sabéens vénéraient la déesse du soleil dont le culte était gardé par des prêtresses. C'est pour cela que Salomon l'avait invitée. Puis elle s'est convertie à « la foi dans le Dieu unique.

Une femme libre, donc diabolique

Les nombreux récits relatent sa visite auprès du roi Salomon. Elle est décrite comme une femme sublime, d'une profonde sagesse et d'une haute intelligence par certains (matriarcaux ?) et comme une magicienne tentatrice par d'autres (patriarcaux ?). On raconte qu'elle avait des sabots de bouc ou d'âne, probablement diabolisée ainsi parce qu'elle était femme dirigeante, et païenne (elle vénérait le soleil et les étoiles), mais aussi parce qu'elle n'était pas mariée, et qu'elle devait probablement avoir des amants. Pour le vérifier, le roi Salomon la testa, en la faisant entrer par une porte de son palais faite de verre et de marbre bleu. Le sol imitait si bien l'eau que la reine fut trompée, et pour passer l'eau factice elle remonta sa robe, dévoilant ses jambes…

La fondatrice de la monarchie éthiopienne

On raconte qu'elle était si belle que Salomon lui proposa de l'épouser, ce qu'elle refusa. Par une ruse, le roi la contraint à partager sa couche. Elle resta auprès de lui pendant 6 mois avant de rejoindre son royaume. Elle y mit au monde un fils, né de son union avec Salomon, Ménélik (ou Ibn el Hakim), fondateur de la dynastie éthiopienne des Salomonides, dont se réclame le dernier empereur d'Éthiopie, Hailé Sélassié (1930 – 1974).

Les reines noires de Koush face à l'empire romain

La grande civilisation de Méroé au sud de l'Égypte, s'étendait au sud de la cataracte du Nil en Nubie (Soudan). À partir de -300 avant JC et jusqu'au au 2e siècle de notre ère, il y avait beaucoup de femmes leaders, tant que l'on croyait qu'il n'y avait pas de dirigeants masculins du tout. Le troisième grand règne est celui reine Bartare 284 à 275 avant notre ère, dont le tombeau en forme de pyramide a été trouvé. Le royaume de Koush est l'appellation que les Égyptiens antiques donnèrent au royaume qui s'établit au sud de leur pays dès l'Ancien Empire égyptien. Ce royaume eut une longévité peu commune et trouve ses origines dans les cultures néolithiques qui se développèrent dans le couloir nilotique du Soudan actuel et de la Nubie égyptienne.

Un royaume de femmes de sept siècles

Les reines noires ou candaces (sœurs), ont régné durant sept siècles, à partir du IIIe siècle av. J-C. Au centre de la famille, les femmes possédaient les biens et choisissaient leur époux. Elles régnaient sur le foyer et le troupeau, les hommes étant chargés des travaux pénibles. Les reines noires ont vécu en paix avec les pharaons. Les deux pays ont entretenu des relations diplomatiques et commerciales, jusqu'à ce que l'Égypte décide d'annexer la Nubie qui se défendit avec une force et une volonté qui surprit les assaillants.

Une société matrilinéaire et avunculaire

Le voyageur Ibn Batouta nous raconte son étonnement lors de son voyage au Soudan en ces termes: « Ils (les Nègres) se nomment d'après leur oncle maternel et non d'après leur père; ce ne sont pas les fils qui héritent des pères, mais bien les neveux, fils de la sœur du père. Je n'ai jamais rencontré ce dernier autre part, excepté chez les infidèles de Malabar dans l'Inde. »

En Nubie (nord du Soudan et sud de l'Égypte) se développèrent des civilisations berbères (gerzéens) et noires d'influence culturelle égyptienne entre -3100 et +350 : Koush, Napata, Méroé… À Méroé, la succession était faite par la lignée des pères à celles des fils, mais aussi des neveux. Les divines adoratrices se succédaient de tante à nièce. Comme chez les Égyptiens, sur les stèles funéraires Méroïtiques, le nom de la mère du défunt est mentionné avant celui du père. Au royaume de Kouch, donc, la succession au trône était matrilinéaire. C'est-à-dire qu'en règle générale, les rois ne transmettaient pas le trône à leurs propres fils mais plutôt aux fils de leurs sœurs. Dans le récit de son couronnement, le roi kouchite

Espelta (593-568 avant notre ère) fait mention de ses ancêtres maternels sur sept générations (Stèle Caire JE 48866).

Les reines guerrières nubiennes

Une des plus grandes reines guerrières de l'Antiquité était Majaji, qui dirigeait le groupe ethnique des Lovedu qui faisait partie de l'Empire Kushite pendant les longs siècles ou les Kushites étaient en guerre contre Rome. L'Empire cessa d'exister en 350 AD quand Méroé, le centre de pouvoir de Kush, tomba après les nombreux assauts des Romains. Armée d'un bouclier et d'une lance, Majaji commandait ses guerriers dans des batailles. Elle serait tombée dans la cite de Méroé qu'elle a défendu jusqu'à la mort.

L'empereur Auguste tenu en échec par une femme

La reine Candace qui gouverna aussi ce pays, fut reconnue pour sa bravoure et son courage face aux armées de César Auguste. C'est pour cela que les reines qui ont régné après elle, ont tenu à garder le nom de Candace en souvenir de cet acte glorieux. « Cette omniprésence des femmes de cour dans les cérémonies et documents officiels était liée à leur poids politique. Ce dernier rend compte de la dévotion matrilinéaire du pouvoir monarchique » – Revue Ankh N°3. Quant à Candace – kandakè en grec – il ne s'agirait point d'un nom propre, mais du titre porté par les reines mères de Méroé, qui jouaient un rôle politique déterminant dans un État où la succession au trône était matrilinéaire.

Alexandre le Grand, vaincu par une femme

Elle était dans la lignée des reines éthiopiennes et des leaders militaires, dont l'une d'elle était Candace, aussi une descendante de Kush. La première Candace, a dirigé une armée dont les guerriers montaient des éléphants. Elle a stoppé l'invasion d'Alexandre Le Grand en Éthiopie en 332 avant JC. En 30 avant JC. Candace Amanirenas a vaincu une invasion de Patronius, un gouverneur romain Égypte et a saccagé la ville de Cyrène. En 937 AD Judith, une reine (juive?) Falasha, a attaqué Axoum, la capitale sacrée Éthiopie, tuant tous les habitants de cette ville y compris les descendants de Salomon et la Reine de Saba.

Le temple de la reine de Saba

Lors de fouilles dans le désert au nord du Yémen, un temple vieux de 3 000 ans, nommé Mahram Bilqis a été découvert. Selon les archéologues, il s'agit d'un site sacré utilisé par les pèlerins entre -1200 et 550. Le temple est situé près de l'ancienne ville de Marib, capitale du Royaume de Saba selon la Bible et la tradition musulmane, et pourrait constituer une preuve de l'existence de la reine de Saba.

Les Sabines romaines

L'enlèvement des Sabines est un épisode légendaire de l'histoire de Rome au cours duquel la première génération des hommes de Rome se procure des femmes en les enlevant aux autres villes de la région, notamment aux Sabins. L'enlèvement s'est produit tout au début de l'histoire de Rome, peu après sa fondation par Romulus et ses compagnons. Cherchant des femmes pour fonder leurs familles, les Romains négocient avec les Sabins qui peuplent les environs. Craignant la naissance d'une société rivale, les Sabins refusent d'autoriser leurs femmes à épouser des Romains. Ces derniers planifient alors leur enlèvement. Romulus prétexte un festival équestre dédié à Neptune. D'après Tite-Live, beaucoup de peuples

voisins participent à cette cérémonie, dont les habitants de Caenina, de Crustumerium, d'Antemnae et de nombreux Sabins. Pendant le festival, au signal de Romulus qui était de prendre les pans de son manteau et de s'en envelopper, les Romains enlèvent les Sabines et repoussent les hommes de leur peuple. Romulus supplie alors les femmes enlevées d'accepter les Romains comme époux.

Initialement, cette fête aurait été créée en l'honneur de Consus. Les deux dieux ont pu être confondus au fil du temps, d'où l'amalgame souvent fait. Romulus proclame donc que la fête aura lieu avec les voisins de Rome sous le nom de consualia6.

Tite-Live est catégorique sur le fait qu'aucun abus sexuel n'a eu lieu. Au contraire, Romulus leur offre le libre choix et leur promet droits civiques et droits de propriété. Il parle à chacune d'elles personnellement et leur montre « que cette violence ne doit être imputée qu'à l'orgueil de leurs pères, et à leur refus de s'allier, par des mariages, à un peuple voisin. Elles vivront honorablement dans les liens du mariage et partageront les biens et les droits civiques de leurs époux. Et, vœu cher à tous les êtres humains, elles seront les mères d'hommes libres.

Guerre contre les Sabins et les autres tribus
Le lieu de la bataille se situe entre les collines du Palatin et du Capitole. Choqué par l'enlèvement, Acron, le roi de Caenina entre sur le territoire romain avec son armée. Romulus mène les Romains contre les Caeninenses, tue le roi et met l'armée en déroute. Il attaque ensuite Caenina et prend la ville au premier assaut. À son retour à Rome, Romulus dédie un temple à Jupiter Férétrien (un des premiers temples dédiés de Rome, d'après Tite-Live) et offre la dépouille du roi comme spolia opima (butin). D'après le Fasti Triumphales, Romulus célèbre la victoire sur les Caeninenses le 1er mars 752 av. J.-C..

Au même moment, l'armée d'Antemnae fait une incursion en territoire romain. Les Romains ripostent et les Antemnates sont défaits et leur ville conquise. D'après le Fasti Triumphales, Romulus célèbre un deuxième triomphe en 752 av. J.-C. sur les habitants d'Antemnae. Les habitants de Crustumerium débutent également les hostilités, mais leur ville est rapidement conquise par les Romains. Romulus envoie alors des colonies romaines à Antemnae et Crustumerium et de nombreux citoyens de ces villes émigrent vers Rome (en particulier les familles des femmes capturées).
Menés par leur roi Titus Tatius, les Sabins déclarent également la guerre aux Romains. Ils parviennent presque à conquérir la ville grâce à la trahison de Tarpeia. Tarpeia, fille de Spurius Tarpeius, gouverneur de la citadelle sur la colline du Capitole, ouvre les portes aux Sabins en échange de ce qu'elle pense être des bracelets en or. Au lieu de cela, les Sabins l'écrasent à mort avec leur bouclier et elle est jetée du rocher qui porte son nom depuis, la roche Tarpéienne.

Les forces romaines attaquent alors les Sabins qui sont en possession de la citadelle. L'avancée romaine est conduite par Hostus Hostilius alors que le front sabin est mené par Mettius Curtius. Quand le premier tombe sous les coups de l'adversaire, les lignes romaines cèdent et se retirent à la porte du Palatium. Là, Romulus rassemble ses hommes et, promettant de bâtir un temple à Jupiter Stator à cet endroit même, il mène les Romains à nouveau à la bataille. L'affrontement se poursuit. Mettius Curtius est désarçonné et fuit la bataille, les Romains prennent alors le dessus.

Les femmes sabines interviennent à ce moment-là pour réconcilier les belligérants :

« Elles sont allées, courageuses, au milieu des projectiles, leurs cheveux défaits et leurs vêtements déchirés. Courant dans l'espace entre les deux armées, elles essayèrent d'arrêter tout nouvel affrontement et de calmer les passions en appelant leurs pères dans l'une des armées et leurs maris dans l'autre à ne pas appeler la malédiction sur leurs têtes et la souillure du parricide sur celle de leur descendance, en salissant leurs mains du sang de leur beau-fils

et beau-père. Elles criaient : « Si ces liens de parenté, si ces mariages vous sont odieux, c'est contre nous qu'il faut tourner votre colère ; c'est nous qui sommes la cause de cette guerre. Nous préférons mourir plutôt que de survivre à nos maris ou à nos pères, de rester veuves ou orphelines. L'émotion gagne à la fois les soldats et les chefs. Non contents de faire la paix, ils réunissent en un seul les deux États, mettent la royauté en commun, transportent le siège à Rome. »

Après la réconciliation, les Sabins acceptent donc de former une seule nation avec les Romains et le roi des Sabins, Titus Tatius, dirigera Rome, conjointement avec Romulus, jusqu'à sa mort, cinq ans plus tard. Les Sabins, nouveaux habitants de Rome, s'installent sur la colline du Capitole qu'ils avaient conquis durant la bataille.

Cette histoire a inspiré de nombreuses œuvres d'art de la Renaissance et de la post-Renaissance, puisqu'elle réunit des exemples propres à montrer le courage et la hardiesse des anciens Romains tout en ayant l'opportunité de dépeindre des personnages à moitié nus et dans une lutte intense et passionnée.

Songeons que Rome est née de l'enlèvement des Sabines. On comprend que le destin des jeunes filles de la République se limite au mariage et à la procréation.

Disciples de la Grèce misogyne, les Romains ont cependant su faire évoluer la condition féminine. Toujours est-il que la femina romaine sort peu à peu de son rôle effacé. Elle peut même gérer sa fortune et quitter sa domus pour travailler aux côtés de son paterfamilias de mari artisan.

La jeune mariée ne prend-elle pas le pouvoir sur la maison en franchissant son seuil : « Ubi tu Caïus, ibi ego Caïa ; là où toi tu es maître, je vais être maîtresse » ? Cela en fit rire certains dont Caton qui déclara : « Nous, qui gouvernent tous les hommes, nous sommes gouvernés par nos femmes » (cité par Plutarque dans Vies des hommes illustres, Ier siècle).
Représenté dès la République romaine, le sujet de l'enlèvement des Sabines est très populaire durant la Renaissance. Il est utilisé comme symbole de l'importance centrale du mariage pour la pérennité de la famille et de la culture.

Cléopâtre, la plus grandiose des reines
(69 av. J.-C. - 30 av. J.-C.)
«Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé», note le philosophe Blaise Pascal dans ses Pensées, manière de dire que l'Histoire tient à peu de chose ! Peu de destins, en tout cas, sont aussi romanesques que celui de la dernière reine d'Égypte, lointaine descendante d'un général d'Alexandre le Grand.

Des pharaons de culture grecque
Cléopâtre VII est née en 69 avant JC à Alexandrie, dans la famille royale des Ptolémées, issue d'un général d'Alexandre le Grand. Reine à 17 ans, elle doit partager le pouvoir avec son jeune frère Ptolémée XII Philopator (10 ans). Elle l'épouse selon la coutume pharaonique mais le mariage n'est pas synonyme de bonne entente !...

Le général romain Pompée, battu par son rival Jules César à Pharsale, en Grèce, demande asile aux souverains égyptiens. Mais il

est traîtreusement assassiné sur ordre de Ptolémée. Jules César débarque à son tour à Alexandrie et demande de l'argent car il en a besoin pour consolider son autorité à Rome. Or, l'Égypte est immensément riche. Cléopâtre, informée de l'arrivée de César, se présente à lui en cachette de son frère et pour cela imagine de se faire enrouler dans un magnifique tapis qui est présenté au général romain comme un cadeau de la reine !

Avec 30 ans de moins que César et un immense pouvoir de séduction, elle n'a pas trop de mal à devenir son amante. Au bout de deux ans, elle rejoint César à Rome. Mais les sénateurs soupçonnent le dictateur de vouloir épouser l'étrangère et de se transformer en monarque oriental. Ils l'assassinent. Cléopâtre s'enfuit sans demander son reste. Elle donne peu après naissance à un enfant, Ptolémée-César, que l'on surnommera par dérision Césarion. Pendant ce temps, Rome se réinstalle dans la guerre civile. Marc Antoine, un ancien lieutenant de César, prend possession de la Grèce et de l'Asie qu'il a reçues en partage lors de la conclusion d'un triumvirat avec ses concurrents Octave et Lépide.

Dionysos et Aphrodite
Comme le général Antoine a besoin d'argent et de blé pour entretenir ses troupes, il transmet ses demandes à la reine d'Égypte. Quand celle-ci arrive à sa rencontre, le sémillant quadragénaire est ébloui et tombe dans ses filets. Les deux amants vivent alors une lune de miel prolongée. Mais Antoine ne peut prolonger son séjour alexandrin. Il va en Italie conclure une paix bâclée avec son rival. Quatre ans se passent avant qu'Antoine ne regagne Alexandrie. Cléopâtre le convainc de fonder avec elle un empire oriental rival de Rome.

Cela en est trop pour Rome. Octavien a beau jeu de dénoncer devant le Sénat la menace que font planer Cléopâtre et Antoine. Il engage contre eux un combat naval à Actium. Défaits, les deux époux et amants se replient à Alexandrie. Quand Octavien débarque à son tour, ils choisissent la fuite dans la mort.

Aparté : il est important ici de souligner que la majorité des femmes qui ont détenu le pouvoir politique de chef d'État ont néanmoins préservé les us et coutumes des mâles alpha dominants, se sont comportés comme eux et ainsi perpétuer de génération en génération les lois fondamentales du patriarcat dans leur société respective.

Wu Zetian (625 - 705)
Le pouvoir envers et contre tout
Femme d'humble extraction, l'impératrice Wu Zetian arrive au sommet par le charme, la ruse et le crime. À la cour de Chang'an (l'actuelle Xi'an, sur la rivière Wei), elle assume le pouvoir suprême d'une main de fer pendant un demi-siècle, de 655 à 705, d'abord dans l'ombre de son mari puis de son fils, et enfin en son nom propre.

Le règne de Wu Zetian est postérieur d'environ un siècle à celui de deux autres femmes au caractère tout aussi trempé, les reines franques Frédégonde et Brunehaut. Avec une différence majeure : l'impératrice chinoise gouverne un État solide, prospère et d'une civilisation raffinée ; les autres doivent composer avec un environnement barbare qui n'a pratiquement rien conservé de l'antique civilisation romaine.

L’ascension

Entrée au harem en 637, à l’âge de 12 ans, Wu Zetian devient rapidement la favorite de l’empereur Taizong le Grand, fondateur de la prestigieuse dynastie Tang. Elle attire aussi l’attention du fils et héritier de celui-ci.

À la mort de Taizong, le 10 juillet 649, la favorite est expédiée dans un monastère et son histoire aurait pu s’arrêter là si le nouvel empereur Gaozong n’était allé visiter ledit monastère. C’est ainsi qu’il revoit Dame Wu.

L’impératrice croit habile de réintroduire l’ancienne favorite à la cour pour écarter une autre rivale. Mal lui en prend. Wu Zetian conquiert le cœur de l’empereur mais, intelligente et ambitieuse, ne se satisfait pas de ce succès... En 655, venant d’accoucher d’un premier enfant de l’empereur, une fille, elle l’étrangle discrètement juste après que l’impératrice en titre soit venue la visiter ! Là-dessus arrive à son tour l’empereur. Avec horreur, il découvre le bébé inanimé. Feignant l’indignation, la jeune mère jette le soupçon sur ses suivantes, lesquelles sont bien obligées pour se défendre de rappeler la visite de l’impératrice. C’est ainsi que Wu Zetian se retrouve impératrice impostrice à la place de l’impératrice.

La puissance

Elle va désormais s’arroger la réalité du pouvoir, assistant à tous les conseils importants cachés derrière une tenture. Et comme l’empereur continue de visiter en secret l’impératrice répudiée, Wu Zetian fait couper à celle-ci les mains et les pieds !

À la cour de Chang’an, Wu Zetian consolide son pouvoir en usant de la délation et en attisant les jalousies. Elle fait décapiter les mandarins qui lui résistent et oblige leurs filles et leurs épouses à la servir comme esclaves. Ces malversations minent la santé de l’empereur. Il s’éteint à 55 ans, le 27 décembre 683, et Wu Zeitan va dès lors gouverner en lieu et place de leur fils, le petit empereur Zhongzong...

L’apothéose

En 690, lasse de faux-semblants, elle dépose le souverain et s’arroge le titre d’«empereur», une innovation que ne goûtent pas les membres de la famille impériale, mais leur révolte est noyée dans le sang. Sa puissance ne connaît plus de limites et, bien que d’un âge très avancé, elle s’octroie les faveurs d’un jeune bonze bouddhiste qu’elle fait nommer à la tête d’un monastère de Luoyang, l’ancienne capitale de la Chine.

Comme on n’en est pas à un paradoxe près, Wu Zetian se montre par ailleurs très dévote ! Elle fait sculpter dans les grottes de Longmen, à quelques kilomètres de Luoyang, les grandes statues de bouddhas qui font la réputation du lieu et lui ont valu d’être classé au patrimoine de l’UNESCO. Elle protège aussi le moine Yi-tsing qui s’embarque pour l’Inde via Sumatra en 671. Il en revient en 695 avec un grand nombre de textes sanscrits à la traduction desquels il va consacrer le reste de sa vie.

Chef de guerre, Wu Zetian reprend les «Quatre garnisons» du bassin du Tarim, à l’ouest de la Chine, essentielles à la sécurité de la Chine. Elle négocie aussi des trêves incertaines avec le khan des Turcs de Mongolie mais celui-ci remet sans cesse les accords en cause, prétextant de l’illégitimité de la souveraine. Finalement, dans la nuit du 22 février 705, des conjurés se précipitent les armes à la main dans les appartements de la vieille impératrice. Ils assassinent ses favoris et l’obligent à abdiquer.

La vieille impératrice meurt quelques mois plus tard, laissant le trône à son fils, Zhongzong. Elle aura dirigé l’immense Chine pendant un demi-siècle ! L’Empire du Milieu aura au total connu trois impératrices : outre Wu Zetian, l’impératrice Lü, épouse de Gaozu (dynastie Han) et l’impératrice Cixi (dynastie Qing)...

Épilogue

L’histoire ne s’arrête pas là ! L’empereur Zhongzong, homme bien

intentionné et pieux, a pour son malheur une épouse à la cuisse légère. Celle-ci s'amourache d'un neveu de Wu Zeitan à l'insu de son naïf mari. Indigné, un prince du sang assassine l'amant mais il est désavoué par l'empereur !

Pauvre Zhongzong ! Le 3 juillet 710, il est empoisonné par sa femme. Elle prétend à son tour régner seule mais n'a pas l'envergure de la précédente impératrice. Trois semaines plus tard, des conjurés envahissent le palais et la criblent de flèches. Le chef des conjurés, le prince Li Longji, monte à son tour sur le trône le 8 septembre 712 sous le nom de Tang Xuanzong. Son règne est l'un des plus brillants de l'histoire chinoise.

Femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament

Dans la vie de tous les jours, la juive des temps anciens était avant tout épouse et mère.

En cas de mésentente insupportable, son mari pouvait même la répudier, oubliant alors le principe talmudique lui enjoignant : « Honore ta femme plus que toi-même ! ». Tout change avec le Christ. Son attitude à l'égard des femmes choque ses contemporains : loin de les éviter, il les accueille en laissant de côté tous les interdits qui affectent alors les relations entre les sexes. Les femmes du Nouveau Testament, en choisissant elles aussi de devenir disciples du Sauveur, sont vues comme égales des hommes au cœur d'une petite communauté mixte. N'ont-elles d'ailleurs pas été les premières à témoigner de la Résurrection ?

« La Vierge de l'Annonciation », Antonello de Messine, 1477, palais Abatellis, Palerme.

Dans l'histoire de la religion chrétienne, elles n'ont cessé de jouer un rôle de premier plan, que l'on pense à la vénération dont la Vierge Marie a été l'objet ou à l'influence capitale des saintes, des mystiques et surtout des nonnes dans la société, au fil des siècles.

Après les temps barbares, à partir de l'An Mil, les femmes vont devenir dans la chrétienté occidentale quasiment les égales des hommes. Au moins en droit. C'est le début d'un lent mouvement qui n'a pas été sans graves reculs, à la Renaissance et au XIXe siècle...

Filles d'Ève, lubriques et tentatrices

Aux premiers siècles du christianisme, dans l'Antiquité tardive, les Pères de l'Église mettent en place un ensemble de préceptes qui vont durablement imprégner les mentalités occidentales. Ils réservent aux hommes le sacerdoce, la prêtrise et le sacrement de l'Eucharistie. En premier lieu par référence au Christ et aux apôtres qui étaient des hommes, en second lieu pour se plier à la norme sociale. Parmi les autres héritages de cette époque, il y a l'indissolubilité du mariage, qui se déduit de l'Évangile : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni » (Matthieu V, 31-32 et XIX, 3-9...). C'est une condamnation radicale du divorce et de la répudiation. Il y a aussi la promotion du célibat ecclésiastique par un clergé très influencé par l'ascétisme stoïcien. Il s'ensuit la formation d'un clergé étranger à la sexualité et dont une bonne partie nourrit un ressentiment profond à l'égard des filles d'Ève, coupables comme elle de pousser leurs compagnons à la faute.

Jeanne d'Arc est brûlée vive à Rouen

Le 30 mai 1431, Jeanne d'Arc est brûlée vive à Rouen, sur la place du Vieux-Marché, après un procès inique. Elle est victime de ce que les Anglais voulaient à tout prix la convaincre d'hérésie (et accessoirement de sorcellerie) pour abaisser ainsi le roi Charles VII qu'elle avait diligemment servi. Son procès, dont on a conservé et publié les minutes, témoignent d'une personnalité d'exception, avec un esprit acéré et une conscience pure.

La Pucelle jugée par l'Église

Capturée au siège de Compiègne, le 23 mai 1430, Jeanne d'Arc est vendue par les Bourguignons aux Anglais, lesquels n'ont qu'une hâte : la faire condamner par un tribunal ecclésiastique afin de déconsidérer le roi Charles VII et rendre le moral à leurs troupes. Celles-ci, il est vrai, ne se montrent plus guère offensives depuis le siège d'Orléans.

Après un passage à la forteresse du Crotoy, au bord de la Manche, Jeanne arrive à Rouen la veille de Noël 1430. Elle est enfermée au château du Bouvreuil, la forteresse de la ville, qui accueille ordinairement des prisonniers hommes. Pour l'occasion, une tour lui est réservée. Elle est placée sous la garde du gouverneur de la ville, Richard de Beauchamp, comte de Warwick.

Pas moins de quatre ou cinq rustres veillent sur elle nuit et jour. Ont-ils pu tenter de la violer? La chose est peu probable car les gardes, superstitieux, devaient être rebutés à l'idée de toucher une prétendue sorcière.

Le tribunal d'Église qui doit la juger est présidé par Pierre Cauchon, l'évêque de Beauvais, dont dépend Compiègne, le lieu de sa capture. Cauchon est un théologien respecté de l'Université de Paris, d'environ 60 ans. Il est entré au service du duc de Bourgogne, ce qui lui a valu l'évêché de Beauvais. Désireux de se faire bien voir des Anglais, il arrange le procès en hérésie et pour cela s'adjoint le concours du frère dominicain Jean Le Maître, vicaire de l'inquisiteur en France.

Le procès s'ouvre le 9 février 1431 avec les deux juges et quelques dizaines d'assesseurs. Il est fréquemment suspendu et à plusieurs reprises, le très puissant cardinal de Winchester vient remplacer Cauchon à la tête du tribunal.

Ces ecclésiastiques admettent difficilement que Dieu ait pu s'adresser par-dessus leurs têtes à une fille du peuple. Ils dépêchent des enquêteurs à Domrémy mais les témoignages des habitants sont si favorables à l'accusée qu'ils doivent détruire leur rapport. Ils reprochent à Jeanne d'avoir revêtu des habits d'homme (sic), en contradiction avec un précepte du Deutéronome, d'avoir essayé de se suicider à Beaurevoir (il s'agissait en fait d'une tentative d'évasion) et bien sûr d'avoir eu de fausses visions.

Interrogée par Jean Beaupère, l'un des juges, sur son état de grâce, elle répond : «Si je n'y suis, Dieu m'y mette, si j'y suis, Dieu m'y tienne ! »

Les actes du procès témoignent de l'extraordinaire force de caractère de l'inculpée. Ainsi à propos de l'assassinat de Jean sans Peur : «Croyez-vous que votre roi a bien fait de tuer ou faire tuer monseigneur de Bourgogne ? — Ce fut grand dommage pour le royaume de France. Mais quelque chose qu'il y eût entre eux, Dieu m'a envoyée au secours du roi de France.»

Incapable de faire fléchir la jeune fille et pressé d'en finir par le cardinal de Winchester, qui se dispose à quitter Rouen, l'évêque Cauchon précipite la procédure. Il soumet à Jeanne un réquisitoire de douze articles qu'elle récuse en bloc. Il décide alors de lui faire peur.

Le 24 mai 1431 au soir, Jeanne est traînée au cimetière de l'abbatiale de Saint-Ouen où a été préparé un bûcher. Sur une estrade se tient le

cardinal de Winchester. Le bourreau est prêt à l'ouvrage. On la menace de torture et on lui montre les instruments. Puis l'évêque Cauchon lit l'acte d'accusation par lequel il la livre au bras séculier afin qu'elle soit brûlée (l'Église s'interdit de procéder elle-même à une exécution). Mais il lui fait savoir aussi que, si elle se rétracte et renonce à ses habits d'homme, elle sera confiée à l'Église et échappera à la mort.

Le prédicateur Guillaume Evrard a la maladresse de s'en prendre au roi : «Ton roi est hérétique et schismatique ! — J'ose bien vous dire et vous jurer sur ma vie que c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, celui qui aime le mieux la foi et l'Église. Il n'est pas tel que vous le dites», bondit la malheureuse.

Jeanne, épuisée, signe un document par lequel elle accepte de se soumettre à l'Église et de reprendre ses habits de femme. La sentence de mort est commuée en un emprisonnement à vie.

Le bûcher

Jeanne d'Arc revient dans sa cellule au grand mécontentement des Anglais qui auraient voulu une exécution rapide. Les soldats menacent même de s'en prendre aux juges et à l'évêque... Mais quelques jours plus tard, s'étant fait dérober ses vêtements et craignant à juste titre pour sa vertu, elle reprend des habits d'homme, ce qui lui vaut d'être cette fois condamnée au bûcher comme relapse (se dit de quelqu'un qui retombe dans l'hérésie).

Vêtue d'une robe soufrée destinée à la faire brûler plus vite et coiffée d'une mitre sur laquelle sont écrits des mots infamants, la jeune fille est conduite sur le lieu de son supplice. Détail sordide : le bûcher étant trop élevé, le bourreau Geoffroy Thérage se trouve dans l'impossibilité d'étrangler sa victime avant que les flammes ne l'atteignent, ce qui vaut à Jeanne de périr vive dans de grandes souffrances.

Comme Winchester souhaite un ultime aveu, l'évêque Cauchon s'approche des flammes mais c'est pour s'entendre dire : «Évêque, je meurs par vous ! » Et dans un dernier défi, elle murmure: «Que

j'aie bien fait, que j'aie mal fait, mon Roi n'y est pour rien !...» Un des juges, pris de remords, confiera : «Je voudrais que mon âme fût où je crois qu'est l'âme de cette fille ! »

Après le supplice, le bourreau se voit chargé de jeter les cendres dans la Seine afin d'éviter qu'elles ne deviennent objet de ferveur. En dépit de cette fin tragique, qui apparaît dans l'instant comme un échec, la détermination de Jeanne d'Arc, soutenue par sa foi, a changé le cours de l'Histoire. Sa foi et sa fougue ont sauvé la dynastie des Valois.

Préceptes chrétiens et inspiration germanique
Au VIe siècle comme aux premiers temps du christianisme, les femmes du patriciat et de la noblesse jouent un rôle capital au sein de l'Église. À l'image de Clotilde ou d'Ethelburge de Northumbrie, les princesses germaniques contribuent à la conversion de leur royal mari. D'autres, comme sainte Geneviève, multiplient les fondations d'églises et de monastères. Le pape Grégoire le Grand, peu suspect de misogynie, donne son aval à la fondation de monastères féminins.

Tête du gisant de Jeanne de Toulouse, 1285, Paris, musée Cluny

Avec Charlemagne, deux siècles plus tard, le Royaume des Francs connaît deux tournants décisifs : il bascule du monde méditerranéen vers le monde rhénan, plus germanique (note) ; il noue une alliance étroite avec l'évêque de Rome (le pape), dont il va faire le chef tout-puissant de l'Église d'Occident.

On peut y voir les raisons qui vont conduire les femmes d'Occident à un statut plus libre que sous les autres cieux. En effet, les Germains qui ont envahi l'empire d'Occident avaient un respect marqué pour le mariage si l'on en croit Tacite. Le droit coutumier germanique interdit les unions entre cousins jusqu'au douzième degré et chez les Francs, le wehrgeld ou « prix du sang », versé en réparation d'un crime, est le même pour un homme et une femme, ce qui témoigne d'une égalité de statut entre les sexes.

Tout cela n'a rien à voir avec la tradition méditerranéenne : mariage préférentiel entre cousins, polygamie et répudiation facile. En bon héritier de la tradition germanique mais aussi en digne fils de l'Église. Charlemagne interdit le remariage des divorcés en 789. En 796, il déclare devant les représentants du clergé que l'adultère ne saurait dissoudre les liens du mariage.

Au siècle suivant, ses successeurs commencent à légiférer sur la consanguinité : les mariages sont interdits entre cousins jusqu'au quatrième ou septième degré. Le processus enclenché par les Carolingiens va mener par étapes successives au mariage monogame, exogame et indissoluble, caractéristique de l'Occident chrétien.

Le culte marial et l'amour courtois
Si la misogynie d'une partie des clercs et des élites nous laisse pantois, elle est contrebalancée assez tôt par des pensées plus amènes. Les poètes ou troubadours chantent régulièrement l'amour impossible d'un chevalier pour une dame de plus haute noblesse que lui et souvent déjà mariée. On peut y voir une manière d'enseigner aux nobles la maîtrise de soi et la galanterie : une femme se conquiert par la séduction, pas par la violence.

Le Moyen Âge nous laisse le souvenir de grandes figures féminines

qui témoignent de la façon dont le sexe faible a pu se faire une place au côté des hommes et parfois au-dessus. Sous les Carolingiens, Dhuoda, veuve de Bernard de Septimanie, nous reste connue par le beau manuel d'éducation chrétienne qu'elle rédige à l'attention de son fils.

Mathilde, première politicienne d'Occident

Au XIe siècle, dans la querelle entre l'empereur et le pape, Grégoire VII reçoit l'appui décisif de la comtesse Mathilde de Toscane. On peut voir en elle la première femme politique de l'Occident médiéval (et de l'Occident tout court).

Mathilde est née vers 1045 à Mantoue. C'est la fille de Boniface III de Toscane et de Béatrice de Bar. Deux très grands seigneurs dont les possessions comprennent, outre la Toscane, Crémone, Mantoue, Ferrare, Modèle, Reggio et le comté de Briey. En 1052, son père est tué lors d'une chasse. Difficile de parler d'accident. Son frère et sa sœur passent l'arme à gauche dans des conditions troubles. Sa mère épouse quelques années plus tard Godefroid II de Basse-Lotharingie. Il pourra garantir les droits de Mathilde, exclue comme fille par un empereur germanique. Ce dernier n'a pas été consulté pour ces noces, à vrai dire hostiles à son pouvoir, et c'est le début d'une bagarre d'un demi-siècle.

Le soutien de l'Eglise et du peuple

Mathilde se marie avec Godefroid le Bossu (fils de Godefroid et de sa première épouse), s'enfuit en Italie et lutte contre l'empereur avec maman, puis toute seule. La jeune femme, qui a le sens des réalités, sait qu'elle peut s'appuyer sur le pape, à qui les empereurs contestent le doit de nommer les évêques (on parle en termes savants de «Querelle des Investitures»). Elle réalise aussi qu'un pouvoir nouveau se dessine. Il s'agit des communes formées par les habitants des villes, à qui elle peut conférer certains droits contre un soutien indéfectible. Et puis, il y a aussi l'aspect juridique. Les Romains, puis l'empereur byzantin Justinien au VIe siècle, reconnaissaient la possibilité pour les femmes à hériter. Il faut développer la notion de droit. Il en sortira à terme l'Université de Bologne, la première des temps modernes.

Entre deux épisodes militaires ou théologiques, le nouveau pape Grégoire VII entendant réformer l'Eglise, Mathilde modernise ses états, pour autant que le mot ait un sens à l'époque. Les pèlerins ont besoin de routes sûres, qu'emprunteront ensuite les marchands. Il s'agit de les construire. Dans la foulée, la souveraine fait aussi jeter les premiers ponts de pierre depuis la chute de la Rome antique. Il faut dire que Mathilde est riche. Très riche. Elle arrive au moment où l'Occident connaît une véritable renaissance économique après des siècles plutôt obscurs. La dame lance donc un programme de constructions d'églises et de châteaux. Il subsisterait (je n'ai pas recompté) les ruines de 22 de ces derniers, dont Canossa.

Une tombe du Bernin au Vatican

Mais la politique reprend parfois le dessus. Il faut assiéger ou fuir. A 43 ans, pour avoir un homme à la tête de ses troupes, Mathilde épouse Wolf III de Bavière, 17 ans. Ce ne sera une réussite ni conjugale, ni militaire. Après avoir remporté une victoire qualifiée par sa propagande de miraculeuse (le brouillard avait permis à son armée d'avancer incognito) et quelques revers sanglants, la «grande comtesse» meurt en 1115 en laissant ses domaines à la papauté. Elle est restée ensevelie à Saint-Benoît-de-Polirone jusqu'en 1632. Le

pape Urbain VIII l'a alors fait transférer à Saint-Pierre-de-Rome, où elle fut la première femme admise à avoir une tombe. Dessinée par Le Bernin, cela va de soi. On faisait à l'époque bien les choses au Vatican. Il y a d'ailleurs l'esquisse du monument funéraire à la Casa Buanorotti. Magnifique!

Femmes au travail

Nécessité faisant loi, le « beau Moyen Âge » se montre ouvert à l'activité des femmes. Il va sans dire que les femmes participent comme partout aux travaux de la ferme et des champs. Mais ce qui est moins évident est leur « part décisive au développement des villes médiévales ». Dans les commerces et les ateliers, elles travaillent en général avec leur époux et souvent leurs enfants. Elles peuvent aussi travailler en indépendante ou dans le cadre d'une corporation.

« L'Écaillère », Pierre Brébiette, XVIIe siècle, musée Carnavalet, Paris.

Les corporations d'artisans se montrent ouvertes aux femmes. Les statuts de la corporation des fourreurs de Bâle, rédigés en 1226, leur accordent les mêmes droits qu'aux hommes. Les femmes sont aussi présentes dans les soins de santé (sage-femmes mais aussi médecins ou « miresses ») et dans l'éducation. À la fin du XIIIe siècle, Paris compte 21 maîtresses d'école placées à la tête d'écoles élémentaires de jeunes filles.

Changement d'époque

Affaire de circonstances et de mœurs : si la société féodale reconnaissait assez facilement les droits des épouses, des veuves et des héritières, si l'Église faisait une place aux femmes par nécessité ou par intérêt, les Universités et le monde intellectuel des villes se montrent beaucoup plus fermés.

Apparues à la fin du XIIe siècle, les Universités de Bologne, Paris ou encore Oxford se sont émancipées peu à peu de la tutelle de l'Église sous la pression des clercs séculiers qui enseignent en chaire. Elles deviennent des citadelles masculines, aucune femme n'étant habilitée à étudier, encore moins à enseigner. À Paris, centre universitaire le plus éminent d'Europe, la faculté de médecine essaie dès le XIVe siècle d'interdire l'exercice de la médecine à toutes les femmes. C'est le début d'un mouvement souterrain qui va complètement évincer les femmes des fonctions publiques au XVIe siècle et tenter de les renvoyer à leur vocation de potiche.

La chasse aux sorcières

C'est paradoxalement à la fin du Moyen Âge, tandis que la foi reculait au profit de la raison, que les sorciers et sorcières furent désignés à la vindicte publique et livrés au bûcher !

Un siècle plus tard explosa la « grande chasse aux sorcières », essentiellement en Europe centrale. Contemporaine de quelques-uns des plus grands esprits scientifiques qu'ait connus l'humanité, elle fit en soixante-dix ans environ deux fois plus de victimes que la guillotine sous la Révolution ou l'Inquisition en quatre siècles...

L'invention du diable

Le mot « sorcier » apparaît au VIIIe siècle sous sa forme latine «sorcerius» pour désigner un « diseur de sorts », en rapport avec les démons. Après l'An Mil, ces démons laissent la place au diable, aussi appelé Satan. Il devient omniprésent sur les tympans des

églises et sur les chapiteaux et dans l'imaginaire de cette époque. Sous la forme d'incubes (démons mâles) ou succubes (démons femelles), ils s'accouplent avec des humains et le fruit de ces unions ne laisse pas de surprendre.

Exécution de Verena Trost, Barbara Meyer et de leur fille Anna Lang à Bremgarten en tant que sorcières, 13 septembre 1574, Zürich, Bibliothèque centrale.

Au XIIIe siècle apparaît le mot « sorcellerie » pour qualifier le commerce avec le diable, parfois assimilé à une hérésie et passible des foudres de l'Inquisition. Toutefois, on se contente le plus souvent d'exposer en place publique les personnes soupçonnées de sorcellerie car on les considère comme de pauvres fous, plus dignes de pitié qu'autre chose. Soulignons que ces personnes sont à près de 90% des femmes. À ce commerce s'opposent les intercessions des saints et de la Vierge, qui sont quant à elles tout ce qu'il y a de plus légitime.

Les innombrables hagiographies ou vies de saints qui racontent ces miracles convainquent leurs lecteurs que la magie d'essence divine est plus performante et plus bénéfique que la magie du diable. Ce dernier est d'ailleurs fréquemment berné, par exemple en acceptant de construire un pont contre la promesse d'emporter une âme en enfer, promesse qui ne sera jamais réalisée !

Marie la Juive

Alchimiste de l'époque hellénistique, Marie la Juive (aussi appelée Maria Hebraea, ou Miriam Prophetissa) est considérée comme l'une des pionnières de l'alchimie ; elle est créditée de l'invention de plusieurs instruments et techniques, et a notamment donné son nom au bain-marie.

Gravure de Marie la Juive, dans le Symbola Aurea Mensae Duodecim Nationum, (1617) de l'alchimiste allemand Michael Maier

Époque hellénistique

.Ce que nous savons sur l'existence de " Marie la Juive ", nous le tenons principalement de l'alchimiste grec originaire d'Egypte Zosime de Panopolis, qui a vécu à Alexandrie aux alentours de l'an 300, en pleine époque hellénistique. Dans son œuvre importante, qui nous est parvenue par fragments, Zosime cite les travaux antérieurs d'alchimistes et décrit notamment les techniques et outils qu'ils utilisent.

Parmi d'autres noms, Zosime évoque une Marie, qu'il appelle

parfois " Marie la Divine " et qu'il classe parmi les " anciens ", antérieure à l'an 300 donc. D'autres écrits l'évoquent par la suite. Les œuvres de l'évêque Épiphane de Salamine (4ème siècle) rapportent une vision qu'elle aurait eu de Jésus, ce qui la place après l'avènement du christianisme, mais d'autres comme le chroniqueur byzantin Georges le Syncelle (8ème siècle) la placent avant notre ère. Elle est aussi appelée parfois " sœur de Moïse ".
Quoiqu'il en soit, Marie vit vraisemblablement en Egypte avant le 4ème siècle, au cours de la période hellénistique et en pleine période d'essor de l'alchimie occidentale.

Le bain-marie
Zosime cite une œuvre attribuée à Marie la Juive, Sur les fourneaux et les instruments (Peri kaminon kai organon), qui décrit des outils et instruments de métal, de verre et d'argile, utilisés pour la cuisson ou la distillation. Le dispositif le plus célèbre qui lui est attribué est le bain-marie, méthode visant à réchauffer une substance en la plaçant dans un récipient rempli d'eau chaude. Peut-être utilisé plus tôt dans la médecine grecque, le bain-marie est resté attribué à Marie la Juive qui lui donne son nom.

D'autres outils sont attribués à Marie et décrits par Zosime : le tribikos, un alambic en cuivre disposant de trois vases récepteurs, et la kérotakis, un alambic en vase clos permettant aux alchimistes de soumettre des métaux à l'action de différents vapeurs.
Au 10ème siècle, Marie la Juive est citée par l'érudit Ibn al-Nadim comme l'un·e des 52 alchimistes les plus connu·es. L'alchimiste allemand Michael Maier la considère comme l'un des quatre femmes capable de produire la pierre philosophale.

Sale temps pour les sorcières
Tout change au XIVe siècle, à l'automne du Moyen Âge, avec la surpopulation des campagnes, le retour des famines et de la peste, les jacqueries et autres révoltes sociales, la guerre de Cent Ans et également le Grand Schisme au sein de l'Église romaine.

Par la bulle (dico) du 5 décembre 1484 (Summis desiderantas affectibus), le pape Innocent VIII ordonne une enquête sur les sorciers, les sorcières et la sorcellerie, en vue de définir les signes auxquels on peut reconnaître le pacte d'un individu avec le démon !

Deux ans plus tard, en 1486, deux inquisiteurs publient un traité sur la sorcellerie et la manière de la traquer. C'est l'amorce d'une folie collective qui va affecter une grande partie de l'Europe et brouiller le discernement des plus grands esprits de l'époque. C'est aussi l'amorce d'une régression d'une rare ampleur du statut des femmes, désignées comme le vecteur du Malin. Intitulé Malleus maleficarum (le « Marteau des sorcières »), le traité va être de nombreuses fois réédité

Ce traité va inspirer le traité de démonologie de l'illustre Jean Bodin, plus connu pour son traité de science politique Les Six Livres de la République (1576). Cet esprit supérieur, contemporain de Montaigne, écrit son traité De la démonomanie des sorciers en 1580.

Les procès en sorcellerie débutent vers 1430 mais la plupart ont lieu entre 1560 et 1630. Dans cette courte période de 70 ans durant laquelle sévit la « grande chasse aux sorcières », environ 30 000 à 60 000 malheureux (essentiellement des femmes) vont être envoyées au bûcher, pour environ le double de procès.

Entre folie et raison
La « grande chasse aux sorcières » sévit principalement en Allemagne. Le Saint Empire, qui compte au XVIIe siècle environ quinze millions d'habitants, recense la moitié des bûchers de l'Europe. Le petit Danemark en compte à lui seul environ cinq cents. Mais c'est en Suisse que leur fréquence rapportée à la population est la plus élevée. Dans le seul pays de Vaud, on compte un total de 1 700 bûchers (jusqu'à 25 en une seule année !).

Dans le royaume de France, les procès en sorcellerie restent limités et aboutissent assez rarement à des condamnations à mort du fait des

procédures d'appel. L'historien Alfred Soman, cité par Jacques Roehrig, dénombre 104 exécutions (XVIe-XVIIIe siècles). Même contraste en Grande-Bretagne. L'Angleterre, seul pays d'Europe à interdire la torture, sauf dans les affaires d'État, recense « seulement » cinq cents exécutions (pendaisons) pour pacte avec le Diable. L'Écosse, bien que beaucoup moins peuplée, en recense trois fois plus.

Renaissance

Née en Italie avec la redécouverte de l'Antiquité, la Renaissance gagne au XVe siècle l'ensemble de l'Europe occidentale. L'Homme (re)devient pour les érudits « la mesure de toutes choses » (Protagoras).

Les femmes vont-elles profiter de ce nouveau regard porté sur la condition humaine. Que nenni ! Cet horizon si prometteur se traduit pour la gente féminine par un durcissement de ses conditions de vie dans nombre de domaines et, pire, par un recul de ses droits civiques.

Le foyer pour prison

L'Occident, au XIIIe siècle, est sorti d'une économie à dominante rurale et autarcique. Partout des villes, des foires, des marchands et des artisans généralement organisés en corporations. Les femmes y participent activement, parfois même en tant qu'entrepreneur ou maître artisan.

Mais dès la fin du « beau Moyen Âge » se fait jour dans toute l'Europe une tendance à les évincer des fonctions de responsabilité et de nombreux métiers. Les corporations, après leur avoir ouvert leurs portes, les renvoient dans leurs foyers. Trop faibles physiquement, trop libres dans leur couple, trop indociles...

Comme il ne suffit pas de les exclure des responsabilités, les corporations leur interdisent le droit de simplement pratiquer leur métier (...). Renvoyées à la maison, les femmes doivent encore faire face à l'évolution de la religion qui, avec la Réforme protestante et la Contre-Réforme catholique, se montre plus exigeante moralement et donc plus suspicieuse à l'égard du beau sexe.

En 1514, la coutume officielle du Poitou introduit l'incapacité juridique de la femme mariée : elle ne peut plus signer de contrat sans l'assentiment de son mari. Cette disposition qui va se généraliser est empruntée à Ulpien, un juriste romain du IIIe siècle auquel on doit l'expression imbellicitas sexus ou « sexe faible » pour désigner la femme.

" Femmes devant la cheminée ", Michel François Dandré-Bardon, XVIIIe siècle, musée des Beaux-Arts, Marseille.

Dans les cours aristocratiques, les femmes font figure d'ornement, à de rares exceptions comme les régentes Catherine et Marie de Médicis ou les poétesses Louise Labé et Marguerite de Navarre. Quant aux femmes du peuple, elles sont la cheville ouvrière de leur foyer et c'est bien assez (...).

Si belle en ce miroir !

Les arts de la Renaissance en ont fait leur thème privilégié : on ne compte plus les portraits et poèmes célébrant les appâts des belles (...).

« Œil attrayant, œil arresté » (Mellin de Saint-Gelais), cheveux «

gentement tortillés tout-au-tour de l'oreille » (Pierre de Ronsard), « tétin qui fait honte à la rose » (Clément Marot), toutes les parties du corps sont célébrées dans les blasons des plus habiles serviteurs de la rime (...).

« Que de plaisirs quand vous serez ma femme » ! (Molière, Don Juan)
Ne cherchez pas les femmes du Grand Siècle. Elles sont toutes dans les œuvres de Molière. De l'innocente Agnès élevée par son tuteur dans le simple but de l'épouser (L'École des femmes) à la paysanne Mathurine qui rêve de sortir de son milieu par un beau mariage (Don Juan), elles forment une galerie de portraits inégalée.

Molière lui-même n'épargne pas la gente féminine (...).
Servantes espiègles, entremetteuses cyniques, mères de familles bigotes ou épouses cupides, les femmes du théâtre de Molière témoignent à leur façon du principal sujet d'inquiétude de toutes à l'époque : le mariage.

Loin des prescriptions de l'Église, aristocrates, bourgeois et coqs de village ne respectent plus guère les prescriptions de l'Église sur le libre consentement des époux. Dès leur douzième année, les adolescentes peuvent être forcées de rejoindre le toit d'un inconnu choisi par leurs parents. Pas question de laisser parler les cœurs : « Mariages qui se font par amourettes finissent par noisettes [disputes] » (proverbe cité par Brantôme, XVIe siècle) ! (...)

Les Lumières à la rescousse ?
Les mœurs changent lentement, très lentement, et la haute société se montre peu à peu plus compréhensive envers sa moitié féminine. En 1673, c'est un homme, Poullain de La Barre, qui a commencé d'éveiller les consciences avec son ouvrage De l'Égalité des deux sexes où il dénonce le préjugé concernant une soi-disant infériorité de naissance : « L'esprit n'a pas de sexe […], les femmes sont aussi nobles, aussi parfaites et aussi capables que les hommes ».
Révolution !
Montesquieu, au siècle suivant, n'en disconvient pas mais précise : « L'empire que nous [les hommes] avons sur elles est une véritable tyrannie, elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, et par conséquent plus d'humanité et de raison », expliquant que « les forces seraient égales si l'éducation l'était aussi » (Lettres persanes, 1721).

Sa contemporaine Émilie du Châtelet lui donne raison. Issue de la haute noblesse, elle a pu s'initier aux sciences grâce à la bienveillance de son père et mener une existence pleinement libre jusqu'à sa mort en couches, en 1749, à 43 ans. Mais son exemple ne suffit pas à changer les mentalités (...).

Emilie du Châtelet, traductrice de Newton
Emilie du Châtelet est une mathématicienne et physicienne dont la traduction française des Principia Mathematica de Newton fait toujours autorité aujourd'hui. Elle est aussi connue pour son Discours sur le bonheur.

« Madame du Châtelet à sa table de travail », Maurice Quentin de la Tour, XVIIIe siècle, coll. privée.

Intelligence précoce
Ce portrait d'Emilie du Châtelet la montre de face, assise à son bureau, portant une robe brune à rubans verts et les cheveux en chignon. Devant elle sont étalés des livres et des écrits, et elle tient un compas à la main. Elle a le visage appuyé contre son autre main.Fille de Louis Nicolas Le Tonnelier, baron de Breteuil, née le 17 décembre 1706, Gabrielle Emilie baigne depuis son enfance dans un milieu

ouvert, savant et cultivé. Ses parents reçoivent poètes et savants et permettent à Emilie, très jeune, de participer aux conversations avec les invités. Son père lui dispense lui-même une éducation dont les filles bénéficient très rarement : elle apprend le latin, le grec, l'allemand, la musique et le théâtre. Très vite, elle se révèle douée dans les études.

Présentée à la cour à seize ans, elle est vite séduite par cette vie et cède aux extravagances du luxe et des apparences. A dix-huit ans, elle est mariée au marquis Florent Claude du Châtelet qui, conscient de ses capacités intellectuelles de sa femme, la laisse vivre comme elle l'entend.

Une mathématicienne brillante

Avec son mari, Emilie du Châtelet a trois enfants mais mène une vie volage. Elle est notamment la maîtresse de Voltaire, qui a une grande influence sur elle en l'incitant à approfondir ses connaissances en physique et en mathématiques, domaines presque exclusivement masculins dans lesquels il la considère supérieure à lui. En tous points, il la considère comme son égale et loue sa grande intelligence.

Emilie étudie Leibniz et fréquente de grands scientifiques de l'époque. Suite aux conseils de Voltaire, elle entreprend de traduire Isaac Newton. Cette traduction fait encore autorité. Elle laisse également des théories et des écrits sur la philosophie de Leibniz et la nature du feu ou encore des réflexions sur religions et divinités. Emilie du Châtelet meurt en couche en 1749, à 43 ans.

Avènement de Catherine II

Catherine II de Russie (1729-1796), appelée Catherine la Grande, couronne avec son règne le 18e siècle, âge d'or de l'Empire russe, commencé avec Pierre le Grand et achevé avec Catherine la Grande. En un siècle, la Russie, pays alors considéré comme barbare et arriéré, devient un des acteurs principaux sur l'échiquier politique international.

Mais, là où Pierre le Grand modernise le pays par force, Catherine impose ses lois en douceur : par pédagogie et par son exemple personnel. Héritière spirituelle de Pierre le Grand, cette impératrice n'a pourtant pas une goutte de sang russe. Née Sophie Frédérique Augusta d'Anhalt-Zerbst le 2 mai 1729 à Stettin en Poméranie, la jeune Allemande est choisie par la « tsarine vierge » Élisabeth comme future épouse pour son neveu Pierre, héritier du trône russe.

En 1761, Pierre III succède à Élisabeth, mais ses mesures très impopulaires dirigées contre l'armée et l'Église orthodoxe aboutissent à un coup d'État. Le 9 juillet 1762, trois régiments de la garde du tsar Pierre III se révoltent contre leur maître et prêtent serment de fidélité à son épouse, Catherine, « pour la défense de la foi orthodoxe et pour la gloire de la Russie ». Leur révolte est animée par le propre amant de la reine, Grégoire Orlov (ou Grigori Orloff). Le tsar abdique dès le lendemain. Il meurt une semaine plus tard dans sa retraite, sans doute tué par l'un des frères Orlov dans une querelle d'ivrognes.

Ainsi débute le règne immense de Catherine II la Grande.

Un grand « homme d'État »

La nouvelle impératrice est née à Stettin, en Prusse, le 2 mai 1729, sous le nom de Sophie Augusta d'Anhalt-Zerbst. Princesse allemande d'extraction modeste, elle a été fiancée au grand-duc

Pierre de Holstein-Gottorp, neveu de la tsarine Élisabeth et petit-fils de Pierre le Grand.

Elle acquiert une culture d'autodidacte très étendue et se révélera plus tard étonnamment préparée à ses responsabilités. Elle lit Tacite, Machiavel, Montesquieu dans le texte et n'hésitera pas à racheter en viager la bibliothèque de Diderot.

Pierre monte sur le trône à la mort de la tsarine Élisabeth, le 5 janvier 1762, et prend le nom de Pierre III. Il n'a rien de plus pressé que de se retirer de l'alliance avec la France et l'Autriche contre la Prusse, sauvant son héros, Frédéric II, d'une situation désespérée. Il restitue à la Prusse la Poméranie et la Prusse-orientale.

Le bruit court enfin que le nouveau tsar se prépare à abolir le servage. C'est à ce moment-là que Catherine, profitant du mécontentement de la noblesse, s'empare du pouvoir avec la complicité de son amant. Puis, par le traité de Saint-Pétersbourg du 25 juillet 1772, elle s'entend avec le roi de Prusse Frédéric II et l'archiduchesse d'Autriche Marie-Thérèse pour enlever à la Pologne un tiers de son territoire.

Les trois larrons - Russie, Prusse, Autriche - s'allient non seulement contre la Pologne mais aussi contre la Turquie. C'est ainsi qu'en 1774, le nouveau favori de la tsarine, Grégoire (Grigori) Potemkine (35 ans) conquiert d'immenses territoires au dépens du sultan.

Les affaires intérieures

Catherine poursuit l'aménagement de Saint-Pétersbourg, la capitale baroque inaugurée par Pierre 1er le Grand à l'embouchure de la Néva, sur la mer Baltique. Elle y attire des architectes et des artistes occidentaux. C'est ainsi que le sculpteur Falconet érige la statue de Pierre le Grand sur la place du Sénat en 1782.

Les idées sociales de Catherine ne sont pas précisément celles des philosophes des Lumières. Mais, par opportunisme politique, elle vénère ces hommes influents dans ses salons et sur son écritoire. Tout au long de son règne, Catherine II doit prouver sa légitimité aussi bien envers le peuple russe qu'à l'Europe. « Régicide », « usurpatrice étrangère », « femme adultérine » : les accusations pleuvent sur la nouvelle impératrice. Pour asseoir son pouvoir, Catherine entreprend une véritable campagne de séduction. Elle séduit les officiers de la garde, soudoie la noblesse, promet des réformes au peuple, flatte l'Église orthodoxe. Cependant, son art de la séduction prend une nouvelle tournure, extrêmement moderne et visionnaire, avec le lancement d'une grande campagne de communication à l'échelle européenne.

Catherine ne rêve pas seulement de garder le trône russe, elle rêve de devenir la plus grande impératrice de tous les temps. La jeune impératrice se rapproche des intellectuels les plus éminents de son époque : Voltaire, les encyclopédistes Diderot et d'Alembert et Grimm avec qui elle entretient une longue correspondance, Mme Geoffrin.

Elle correspond avec d'Alembert, Diderot, Voltaire, Grimm, Helvétius et Kant qui la tiennent pour un « despote éclairé », à l'égal de ses contemporains Frédéric II, roi de Prusse, et Joseph II, archiduc d'Autriche... Voltaire, flatteur, l'appelle la « Sémiramis du Nord » (Sémiramis est une reine légendaire de Babylone).

Les terres d'Église sont sécularisées en 1764, y compris leurs deux millions de serfs, ce qui permet à l'impératrice, les jours de fête, de faire de généreuses donations de terres (et de serfs) à ses protégés ! Sous l'impulsion de Potemkine, des villes nouvelles voient le jour dans les marches d'Ukraine (Odessa, Kherson, Nikolaïev, Taganrog, Mariupol - aujourd'hui Pavlovsk).

Pour encourager la noblesse à s'intéresser à ses propriétés souvent négligées, la tsarine ne craint pas de limiter les quelques droits qu'aient encore les serfs. Malgré ou à cause des révoltes paysannes, Catherine II ne voit pas d'inconvénient à renforcer le servage en Russie. En 1785, elle l'étend même à l'Ukraine, terre traditionnelle

de liberté.

Un bilan imposant
Les pensées progressistes du début de son règne sont applaudies par les esprits éclairés. En 1765, l'impératrice commence à rédiger le Nakaz, qui vise à reformer le code des lois. Souvent considérée comme l'apogée de la pensée des Lumières, c'est l'œuvre politico-philosophique la plus importante de Catherine II. Traduit en plusieurs langues, le texte du Nakaz circule en Europe. L'Europe éclairée est unanime : désormais la Lumière vient du Nord !

Femme des Lumières, impératrice et aussi grand-mère attentive, Catherine place l'éducation au cœur de ses projets. Lectrice assidue de Locke, Montaigne, Rousseau, possédant parfaitement la langue française, l'impératrice rêve d'éduquer un « homme idéal ». Mais ses idées utopistes se heurtent encore une fois à la réalité. Elle réussit néanmoins à réformer le système éducatif (1782) pour le rendre uniforme sur tout le territoire de son empire agrandi et multiculturel.

L'éducation féminine figure parmi ses préoccupations les plus urgentes. Inspirée par le Saint-Cyr de Mme de Maintenon, Catherine ouvre l'institut Smolny (1764) destiné aux filles de familles nobles, puis un institut pour les filles de roturiers, tous deux financés par l'état. Elle encourage également la création d'écoles publiques et privées ouvertes aux deux sexes et aux classes sociales différentes. Catherine est aussi une grande conquérante et bâtisseuse. En juillet 1781, l'impératrice se vante dans une lettre à Grimm de ses succès, faisant état entre autres de 123 édits pour soulager le peuple, 144 villes bâties, 78 victoires remportées…Durant son règne, la population de l'Empire russe passe de 19 millions d'habitants à 37 millions. Le territoire de l'Empire s'agrandit considérablement. Sous le règne de Catherine II, la surface de la Russie s'agrandit d'un tiers et le pays, jusque-là très marqué par son caractère slave et orthodoxe, absorbe des populations très diverses, y compris des musulmans qui parlent turc ou mongol. Catherine II ajoute à la diversité ethnique en faisant venir des paysans allemands pour mettre en valeur les bords de la Volga (persécutés et déportés à l'époque de Staline, ces colons reflueront en masse en Allemagne à la fin du XXe siècle.)

En modernisant son pays, Catherine la Grande accomplit le rêve de Pierre le Grand : avec l'annexion de la Crimée (1783), la Russie a désormais accès à la mer Noire. Elle-même, n'est-elle pas une femme moderne ? Sans aucun doute lorsqu'elle impose l'éducation féminine, mais également, dans la mesure où elle a osé affirmer ses libertés individuelles : celle d'aimer tout en jouant un rôle politique de premier plan. À une époque où le pouvoir au féminin est souvent vu comme un pouvoir partagé, Catherine, en revanche, n'a voulu partager le trône ni avec son fils ni avec un mari, ni avec un parlement. Elle fut une femme tellement libre et forte que le prince de Ligne la surnomma Catherine le Grand. Celle qui arrive au pouvoir parce qu'elle est femme (mère du tsarévitch, victime de son mari, maîtresse d'Orlov, officier de la Garde royale) vit sa vie comme un homme, gouverne comme un homme, et a de nombreux amants. La tsarine meurt après 34 ans de pouvoir absolu, en 1796, non sans s'inquiéter de la Révolution française où elle voit « un repaire de brigands »

De la Révolution à la Belle Époque : la grande régression
Le XVIIIe siècle ou Siècle des Lumières offre aux femmes de la haute aristocratie et de la grande bourgeoisie l'occasion de briller comme jamais en société. La France, en avance sur tous les autres pays, témoigne aussi d'une volonté inédite des couples de maîtriser leur fécondité. Mais il faut attendre la Révolution pour que s'améliore le statut des femmes. De l'égalité juridique au divorce par consentement mutuel et même au droit de porter des armes, les femmes deviennent d'authentiques citoyennes... à cela près qu'elles ne disposent pas du droit de vote. Mais tout va basculer à partir de l'automne 1793, tant sous les gouvernements révolutionnaires que conservateurs ou bourgeois...

Olympe de Gouges (1748 - 1793)

Portrait de Madame Aubry, futur Olympe de Gouges, (1784, aquarelle, musée Carnavalet) (7 mai 1748,

La cause des femmes

Personnage secondaire de la Révolution française, Olympe de Gouges a été redécouverte à la fin du XXe siècle par les mouvements féministes qui se l'ont appropriée, à juste titre d'ailleurs. Nul doute qu'elle aurait soutenu leurs combats pour l'égalité des droits entre les sexes.

Libre de mœurs, libre de pensée

Née en mai 1748 dans un ménage modeste de Montauban sous le nom de Marie Gouzes, elle se marie à seize ans. Veuve et mère deux ans plus tard, elle se remet sans attendre en ménage avec un entrepreneur qu'elle suit à Paris.

À vingt ans, tandis que le règne de Louis XV arrive sur sa fin, la jeune provinciale entame une nouvelle vie, libre de toute contrainte... mais avec tout de même le soutien financier de son compagnon.

Reniant ses origines quercynoises, elle prend le nom de scène Olympe de Gouges et fréquente assidûment les écrivains et intellectuels qui gravitent autour du duc d'Orléans. Quant arrive la trentaine, elle s'offre divers amants dont l'écrivain François Sébastien Mercier, auteur du Tableau de Paris, et écrit des pièces de théâtre et des romans qui fleurent bon les sentiments compassionnels à la mode. Mais son ton et ses idées ne tardent pas à mûrir...

En 1785, elle publie pour le Théâtre-Français une violente dénonciation de l'esclavage. En 1788, elle récidive avec ses Réflexions sur les hommes nègres, qui lui valent d'être accueillie par les abolitionnistes dans la Société des Amis des Noirs. En 1786, elle écrit aussi une suite au Mariage de Figaro de Beaumarchais dans laquelle elle dénonce le mariage forcé des filles et plaide pour l'émancipation féminine.

Femme et révolutionnaire

Quand survient la Révolution française, en 1789, Olympe de Gouges, déjà quadragénaire, redouble d'activité et multiplie brochures et libelles dans lesquels elle réclame avant toute chose l'égalité des droits entre tous les citoyens sans distinction de sexe, de couleur ou de revenu. Elle plaide aussi pour le droit au divorce (elle sera exaucée dès le 20 septembre 1792).

Olympe de Gouges brave la bienséance révolutionnaire en publiant une parodie de l'auguste Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen sous l'intitulé : Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, avec une dédicace à la reine Marie-Antoinette, où l'on peut lire : « La femme a le droit de monter à l'échafaud, elle doit avoir également le droit de monter à la tribune » (article 10).

En matière institutionnelle, Olympe s'en tient toutefois au souhait d'une monarchie constitutionnelle à l'anglaise et restera jusqu'à la mort attachée à la royauté.Sous la Convention, après la chute de celle-ci, elle milite au club des Jacobins. Elle y dénonce la peine de mort et revendique le droit de vote sans distinction de sexe... Hostile à la Terreur et proche des Girondins, elle est arrêtée sur ordre de Robespierre et guillotinée le 3 novembre 1793. « Enfants de la Patrie, vous vengerez ma mort ! » lance-t-elle avant de mourir.

Sous la Révolution, la femme, un citoyen pas comme les autres (1789-1804)

Omniprésentes dans les manifestations où elles poussent leurs hommes à agir, les Parisiennes assistent aussi aux séances des assemblées révolutionnaires, où les débats se déroulent au rythme de leurs aiguilles à tricoter. Dans le camp adverse, des femmes s'activent également en soutenant émigrés et prêtres réfractaires, voire en passant à l'action d'un coup de couteau, à l'exemple de Charlotte Corday.

Malheureusement ce sont les hommes qui font les lois. Elles doivent rester sous l'égide du chef de famille, malgré les protestations de Condorcet, et dès l'automne 1793, se voient exclues des clubs révolutionnaires ! Avec la mise en place du règne de la Vertu par la Terreur, les femmes sont renvoyées dans l'espace domestique, seul domaine où on les tolère désormais.

Déjà présente dans les esprits, l'inégalité homme-femme devient officielle avec l'arrivée de Bonaparte et la rédaction du Code civil (1804). Dans le même temps, on multiplie les exigences pour rendre pratiquement impossible le divorce. On leur ferme autant que faire se peut l'accès à l'instruction et aux activités artistiques et littéraires.

Mary Wollstonecraft, pionnière du féminisme

Femme de lettres anglaises, Mary Wollstonecraft (27 avril 1759 - 10 septembre 1797) laisse plusieurs œuvres sur le thème de l'éducation et revendique l'éducation des femmes et l'égalité des droits. Elle est reconnue, à l'émergence du féminisme, comme l'une de ses pionnières. En 2017, vous avez voté pour elle pour le prix Nob'Elle posthume.

" Je dois avoir la première place ou aucune "

Deuxième des sept enfants d'Elizabeth Dixon et Edward John Wollstonecraft, Mary Wollstonecraft naît le 27 avril 1759 à Londres. Elle vient au monde dans une famille aisée, mais son père spécule et conduit la famille au bord de la ruine. Homme violent, Edward bat sa femme et Mary s'efforce souvent de la protéger.

Pendant l'adolescence, Mary se forme intellectuellement et socialement grâce à deux amitiés très importantes pour elle, avec Jane Arden qui étudie avec elle, et avec Fanny Blood qu'elle considère comme un membre de sa famille. Mary se montre très entière en amitié, écrivant à Jane : " Je suis quelque peu singulière dans ma vision de l'amour et de l'amitié ; je dois avoir la première place ou aucune ".

Fanny Blood

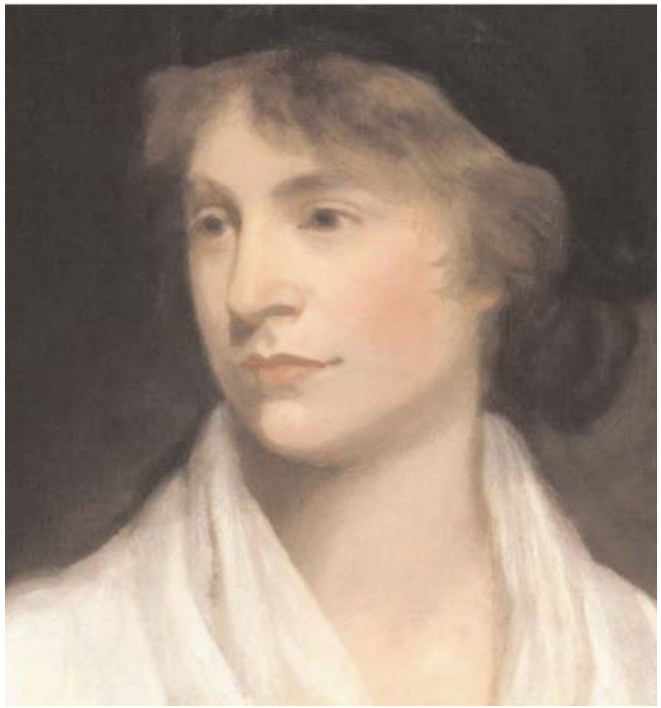
A 19 ans, Mary Wollstonecraft quitte ses parents et devient demoiselle de compagnie à Bath, chez la veuve Sarah Dawson. Son employeuse est difficile et l'expérience, pénible, ne dure que deux ans après lesquels Mary retourne auprès de sa mère. Après le décès de cette dernière, elle s'installe chez les Blood, mais leur vision conventionnelle du mariage et du rôle des femmes lui déplaît.

Après, entre autres, l'expérience douloureuse du mariage de ses parents, Mary estime en effet que le mariage est une institution patriarcale opprimant les femmes. En 1784, elle aide sa sœur Eliza , en pleine dépression, à quitter mari et enfant et à prendre la fuite.

Eliza se verra socialement ostracisée et connaître une vie difficile.

Après deux ans chez les Blood, Mary envisage de s'installer avec Fanny mais leurs moyens limités ne le permettent pas. Les deux femmes ouvrent une école pour jeunes filles ensemble, mais Fanny se marie. Elle a une santé fragile, et son époux l'emmène vivre en Europe pour tenter de la soigner. Quand une grossesse aggrave son état, Mary abandonne l'école pour la rejoindre et prendre soin d'elle, mais Fanny décède. Cette tragédie affecte profondément Mary.

The Rights of Women
Après la mort de Fanny, Mary Wollstonecraft devient gouvernante en Irlande et officie comme enseignante auprès des deux filles de la famille. Au bout d'un an, frustrée par l'expérience, elle décide de se lancer dans l'écriture. Dans un premier temps, elle réalise des traductions et des critiques littéraires et commence à fréquenter les milieux intellectuels et littéraires londoniens.



Pour ses écrits, Mary se base sur son propre vécu, ses amitiés et expériences professionnelles. Pensées sur l'éducation des filles, son premier livre publié, présente des conseils destinés aux enfants sur l'éducation féminine. Mary: A Fiction, son premier roman, s'inspire ainsi de son amitié avec Fanny. Original Stories from Real Life, son seul ouvrage pour enfant, se base sur son expérience d'enseignante et se positionne déjà pour l'éducation des filles.

Ses écrits se font de plus en plus politiques avec A Vindication of the Rights of Men, écrit en réponse aux Reflections on the Revolution in France d'Edmund Burke, défendant la monarchie. L'ouvrage de Mary, en retour, défend le républicanisme. Deux ans plus tard, dans A Vindication of the Rights of Woman, aujourd'hui considéré comme l'un des premiers ouvrages féministe, elle plaide pour l'éducation des filles et la revalorisation du rôle et du statut des femmes, et propose un plan d'éducation nationale.

Gilbert Imlay
En 1792, stimulée par la Révolution française qu'elle défend dans ses écrits, Mary Wollstonecraft embarque pour Paris et se joint aux milieux intellectuels. Là, elle vit une aventure avec Gilbert Imlay, officier américain avec qui elle a une fille, Fanny. Elle ne cesse pas d'écrire pour autant et, en 1794, publie An Historical and Moral View of the French Revolution.

Mary et Gilbert ne se marient pas, mais ils se font passer pour époux pour protéger Mary. A son retour de Paris, elle continue à utiliser le nom de son amant pour mettre sa fille à l'abri des conventions sociales strictes de l'époque. Gilbert finit la quitter, et Mary, entière en amour comme en amitié, lui envoie des lettres furieuses trahissant une probable dépression. En 1795, elle fait deux tentatives de suicide, mais elle est sauvée par Gilbert la première fois, par un inconnu la deuxième.

Mary Wollstonecraft retourne peu à peu à la vie intellectuelle et littéraire londonienne, dans des cercles où elle côtoie notamment le philosophe William Godwin, mais également Mary Hays qui devient son amie, Elizabeth Inchbald et Sarah Siddons.

En août 1797, Mary donne naissance à sa deuxième enfant, Mary, qui suivra les pas de sa mère en devenant écrivaine sous le nom de Mary Shelley. Après l'accouchement, Mary souffre d'une fièvre

puerpérale, une maladie infectieuse fréquente à l'époque. Elle meurt quelques jours plus tard, après une longue agonie.

Mary Wollstonecraft et la postérité
L'année suivant sa mort, William publie une biographie de sa femme, dans l'optique de faire connaître ses écrits et sa pensée politique. Mais ce qu'il révèle de la vie de Mary, ses liaisons, ses tentatives de suicide, choque la société de l'époque. La réputation de l'écrivaine en prend un coup et elle devient plus connue pour sa vie que pour ses œuvres. Des écrivain·e·s font même d'elle un modèle de ce qu'une femme considérée respectable ne devrait être.

Ce n'est qu'aux débuts du mouvement féministe moderne que des militantes et écrivaines, telles que Millicent Garrett Fawcett, Virginia Woolf ou Emma Goldman se réapproprient les écrits de Mary Wollstonecraft et sa vie. Elle est aujourd'hui considérée comme une pionnière majeure du féminisme.

Révolution industrielle : les femmes, prolétaire des prolétaires
En 1830, le souffle de la révolution des Trois Glorieuses, qui voit Charles X abdiquer en faveur de Louis-Philippe, ramène les femmes sur les barricades et dans les réunions où l'on refait le monde, grâce à la nouvelle liberté d'expression garantie par le pouvoir. On rejette l'emprise du mari, on réclame l'éducation, on aspire à l'égalité juridique... La femme ne participe-t-elle pas pleinement à la révolution industrielle qui transforme en profondeur le pays et la société ? Près d'un quart d'entre elles travaillent hors du cadre familial pour apporter un salaire d'appoint indispensable à la survie de la famille, tandis que 40% des citadines sont célibataires et doivent se débrouiller seules. Aux métiers traditionnellement féminins (pas de petites mains masculines dans le textile !) se sont donc ajoutées des activités encore plus physiques, aussi bien en usine que dans les mines.

Comment pouvait-on simplement envisager de se déplacer avec une certaine liberté dès lors que l'on est engoncée dans un corset qui vous étouffe, et obligée de traîner des kilomètres de tissu formant robe ? Ne parlons même pas de la largeur des crinolines qui, si elles permettent enfin de mouvoir les jambes sans se prendre dans les multiples jupons, atteignent sous le Second Empire des largeurs infernales qui font le bonheur des marchands de tabourets.
Bas-bleus contre crinolines dans la bourgeoisie.

Dans le milieu de la bourgeoisie, l'ambiance n'est guère meilleure pour ces dames. Il faut dire que même chez les plus grands penseurs, les préjugés sont tenaces : on continue en effet à voir la féminité comme une « sorte d'état d'enfance continue » (Auguste Comte, 1839).

Dans les numéros du Charivari de 1844, Honoré Daumier prend plaisir à caricaturer celles qui veulent faire évoluer les choses, en particulier les « bas-bleus », nouvelles femmes savantes qui font parler d'elles dans les salons. Il faut dire que quelqu'un comme George Sand, dandy reconnaissable à l'usage du pantalon, de la cigarette et de l'indépendance en amour, ne pouvait que créer le scandale à une époque où même les vêtements semblaient avoir été élaborés pour ôter toute liberté à celle qui les porte.

George Sand (1804 - 1876)
Femme libérée
Le 2 mai 1832, la critique littéraire salue la sortie à Paris d'un roman intitulé Indiana. Tiré à 750 exemplaires, il dresse la critique de la vie bourgeoise sous le règne de Louis-Philippe 1er. Son auteur est un inconnu du nom de George Sand.

Derrière ce pseudonyme se cache une jeune femme de 28 ans au parcours déjà rocambolesque, née le 1er juillet 1804 à Paris sous le nom d'Amantine Aurore Lucile Dupin. Ses parents sont un officier et la fille d'un pauvre cabaretier. Elle épouse à 18 ans le baron Dudevant dont elle se séparera en 1836 après une relation orageuse et de multiples liaisons. Un an après le mariage, en 1823, naît un garçon, Maurice. Cinq ans plus tard naît une fille, Solange.

George Sand (Paris, 1er juillet 1804 - Nohant-Vic, Musée de la Vie

Le pseudonyme George Sand sous lequel Aurore accède à la célébrité littéraire rappelle par ailleurs Jules Sandeau, l'amant avec lequel elle a commencé à écrire. Passionnée et volontiers exubérante, révolutionnaire et républicaine dans l'âme, elle mène en marge de ses travaux d'écriture maints combats politiques et des engagements féministes avant l'heure. Elle ne craint pas non plus de scandaliser les bonnes âmes en s'affichant en tenue d'homme ou avec un cigare.

Retour à la terre

La maturité venue, la romancière prend ses distances avec la bourgeoisie louis-philipparde et découvre comme bien d'autres le monde du travail. Elle devient ainsi l'amie du peintre Jean-François Millet, l'auteur de L'Angélus.

Après les journées révolutionnaires de 1848, elle se retire dans son château de Nohant, au cœur de cette campagne berrichonne qui lui fournit la matière de ses meilleurs romans : La Mare au diable (1846), François le Champi (1847) ou encore La petite Fadette (1849). Elle écrit vite. Quatre jours lui suffisent par exemple pour écrire La Mare au diable, l'un de ses plus célèbres ouvrages. Mais elle prend ensuite son temps pour relire et corriger son texte.

Après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et la fondation du Second Empire, en 1852, elle se tient à l'écart du pouvoir mais conserve l'estime de l'empereur, lui-même connu pour sa fibre sociale. La « dame de Nohant » meurt dans la sérénité le 8 juin 1876. Passionnée, provocatrice, elle a créé un personnage inédit : la femme libérée.

Victoria, reine du plus puissant État du monde

Le 20 juin 1837, Victoria (18 ans) succède à son oncle Guillaume IV sur le trône du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Quand cette jeune reine de 18 ans entame son règne, la dynastie des Hanovre (plus tard Windsor) semble discréditée par la longue folie du roi George III et les frasques de ses deux fils et successeurs, George IV et Guillaume IV, ce dernier affichant pas moins de dix enfants illégitimes...

La société anglaise souffre par ailleurs de douloureuses mutations induites par la Révolution industrielle. Dans la capitale, on estime qu'un quart des femmes se prostituent. La démocratie est encore des plus imparfaites et le suffrage universel pas encore établi. Tout va changer pendant les 64 années du règne de Victoria. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le prénom de la discrète jeune fille ait servi à qualifier son époque. Dès 1851, on voit apparaître le qualificatif de «victorien»sous la plume d'un historien.

À la veille de sa mort, la monarchie sera à son zénith et la reine, devenue immensément populaire, à la tête de la première puissance

mondiale et d'un empire étendu sur le quart de la planète. Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'époque ait été qualifiée de «victorienne» !

Peu après son accession au trône, la jeune reine décide sur un coup de foudre d'épouser son cousin, le prince allemand Albert de Saxe-Coburg-Gotha. Le mariage a lieu à Westminster le 10 février 1840. Albert, qui a l'âge de Victoria, n'éprouve pas la même passion amoureuse, du moins au début de leur union, mais il va jouer à la perfection son rôle de mari et de prince consort.

Albert, Victoria et leurs neuf enfants vont offrir au peuple britannique l'image idéalisée du bonheur conjugal. Luthérien pieux, Albert importe à la cour des mœurs austères qui donneront à l'ère victorienne une réputation exagérée de pruderie. La famille royale et la monarchie atteignent le summum de leur popularité lors de l'inauguration de l'Exposition universelle de 1851, sous le Crystal Palace, une magnifique construction aujourd'hui disparue.

L'Angleterre victorienne

Il faut dire que Londres est devenue, avec 2,5 millions d'habitants, la principale métropole mondiale. Le pays lui-même compte 22 millions d'habitants en 1851, soit deux fois plus qu'un demi-siècle plutôt. Il produit la moitié de tout l'acier du monde.

Une législation sociale se met en place dans les années 1850 avec par exemple l'obligation du repos hebdomadaire pour les salariés et des limitations au travail des enfants grâce à la publication des romans de Charles Dickens, dénonçant la condition faite aux enfants. Les excès de l'industrialisation et l'enlaidissement du cadre de vie suscitent une réaction intellectuelle et artistique. Dans la peinture s'épanouit le courant préraphaélite. La société reste fortement hiérarchisée mais l'ascension sociale par le mérite et le travail n'en est pas moins encouragé et bien réelle, selon une tradition toute britannique. La sécularisation de la société anglaise est déjà en marche au milieu du XIXe siècle. Un tiers des Britanniques ne se réclament d'aucune religion... mais tous partagent les mêmes codes sociaux. Les classes populaires et l'aristocratie conservent des mœurs libertines ou dépravées, plus conformes aux traditions de «Merry England», l'Angleterre joyeuse du XVIIIe siècle.

Ce sont surtout les classes moyennes engendrées par la Révolution industrielle qui se montrent réceptives à la morale rigide du prince Albert. Ces classes moyennes érigent un système de valeurs qui met l'accent sur la chasteté mais aussi sur le travail et le «self-help», d'après le titre d'un livre à succès de 1859 prônant la responsabilité individuelle et un État minimal.

Le bonheur de Victoria prend fin en 1861 avec la mort prématurée d'Albert, victime de la fièvre typhoïde. Prenant définitivement le deuil, la reine s'isole du monde, jusqu'à susciter parfois des rumeurs malveillantes dans l'opinion publique.

Cixi (1835 - 1908)

Une femme pour sauver la dynastie Qing

Cixi, femme ambitieuse et énergique, a dirigé les affaires chinoises pendant près d'un demi-siècle, de 1861 à 1908, en tant qu'impératrice douairière (autrement dit, veuve du précédent empereur).

Méfiante à l'égard du changement, sans vision politique et seulement soucieuse de se maintenir au pouvoir, elle a figé l'empire du Milieu dans ses structures archaïques et sans doute accéléré la chute de la dynastie Qing fondée en 1644 par les Mandchous, des Barbares venus du Nord.

Une concubine au sommet

Cixi a été élevée dans une famille de hauts fonctionnaires mandchous mais il est probable qu'elle est née dans une famille de paysans Han (Chinois) qui l'a vendue à l'âge de trois ans. Sa beauté et son ascendance mandchoue supposée lui valent d'être introduite à la cour impériale des Qing à l'âge de 16 ans.

Cixi, impératrice douairière (29 novembre 1835 - 15 novembre 1908)

En 1852, elle devient la concubine favorite de l'empereur Xianfeng, dont le mariage avec l'impératrice Ci'an est resté stérile, et lui donne un fils, le futur empereur Tongzhi. Lorsque Xianfeng meurt prématurément le 22 août 1861, à l'âge de trente ans, elle devient impératrice douairière, en association avec l'impératrice, au nom de son fils mineur.

Cependant que Ci'an reste dans l'ombre jusqu'à sa mort, en 1881, Cixi va prendre à coeur son rôle de régente et « régner derrière le rideau », assistant derrière un rideau aux séances du conseil dans la salle du trône. Il est vrai qu'elle a l'avantage de savoir lire et écrire et de s'être initiée aux affaires de l'empire aux côtés de Xianfeng. Tongzhi arrive à la majorité en 1873 mais, jouisseur et héroïnomane, il est emporté deux ans plus tard par la petite vérole, ce qui permet à Cixi de conserver les rênes du pouvoir. Elle obtient que le fils de sa sœur et de son beau-frère, âgé de seulement quatre ans, soit désigné comme successeur au trône sous le nom de Guangxu, en violation des règles dynastiques mandchoues. Cixi est à nouveau désignée comme régente

Louise Michel (1830 - 1905)
La « Vierge rouge » de la Commune

Arrestation de Louise Michel le 24 mai 1871 (Jules Girardet, 1871, musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis)

Fille illégitime d'un notable et d'une servante, Louise Michel reçoit dans la famille de ses grands-parents paternels une éducation affectueuse et soignée. Après avoir obtenu un brevet d'institutrice, elle s'installe à Paris en 1856 pour y exercer ce métier. Mais elle se consacre également à la poésie, et, bientôt, à la politique, au sein du mouvement blanquiste.

C'est durant la Commune de Paris que se révèle son dévouement à la cause révolutionnaire. Quand, le 18 mars 1871, sur ordre d'Adolphe Thiers, des soldats se disposent à aller récupérer les canons de la butte Montmartre, c'est elle qui, au pied de la butte, alarmée par les mouvements de troupes, alerte les femmes du quartier. Ensemble, elles rattrapent les soldats sur la butte et leur font face. Quand les officiers donnent l'ordre d'ouvrir le feu, les soldats préfèrent mettre la crosse en l'air. C'est le début de l'insurrection.

La « Vierge rouge » déploie alors une activité inlassable, forte de son énergie et de son charisme : propagandiste, animatrice d'un club politique, ambulancière, elle participe également à la plupart des combats contre les troupes de Versailles. Arrêtée le 24 mai 1871, au terme de la Semaine Sanglante, elle est en 1873 condamnée à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Elle embarque le 8 août 1873 pour un voyage de cinq mois à bord de la Virginie, en même temps que le libelliste Henri Rochefort avec qui elle échange des poésies.

Éternelle rebelle

En exil, Louise Michel se convertit à l'anarchisme et se lie à la population canaque. Elle noue aussi une relation épistolaire avec Georges Clemenceau qui l'a en admiration et ne manque pas de la soutenir avec quelques mandats. Mais quand il lui offre de la faire amnistier, elle refuse avec panache de se dissocier de ses compagnons d'infortune : « Faut-il le rappeler encore ? Arrière les lâches qui implorent, jamais je ne sortirai d'ici qu'avec tous ». En 1880, l'amnistie générale des crimes commis sous la Commune l'autorise à regagner la métropole.

Figure dès lors incontournable du mouvement anarchiste français, Louise Michel s'exprime par ses écrits avec un talent indéniable (poésies, articles, romans, pamphlets...). Étroitement surveillée par la police, elle est arrêtée à plusieurs reprises pour ses participations à des manifestations ou des meetings insurrectionnels. L'âge venu, elle repart inlassablement, à chacune de ses sorties de prison, pour de longues tournées de conférences à travers la France et le monde. C'est au cours de l'une d'entre elles qu'elle s'éteint à Marseille en 1905, victime d'une pneumonie.

Cécile Fatiman, prêtresse au Bois-Caïman

Prêtresse vaudou et héroïne de l'indépendance haïtienne, Cécile Fatiman (18ème - 19ème siècles) est connue pour avoir présidé la célèbre cérémonie du Bois-Caïman.

Esclave à Saint-Domingue

Cécile FatimanFille d'une esclave africaine et d'un Corse réputé être prince, Cécile Fatiman est vendue comme esclave avec sa mère à Saint-Domingue, alors colonie française.

Sa mère a également deux fils, qui disparaissent dans le commerce des esclaves et que Cécile ne reverra jamais. Elle est

décrite comme ayant des yeux verts et de longs cheveux soyeux.

On ne connait rien de l'existence de Cécile jusqu'en août 1791.

La cérémonie du Bois-Caïman
En août 1791, Dutty Boukman, esclave et houngan (prêtre de la religion vaudou), organise au Bois-Caïman une cérémonie politique autant que religieuse. Prêtresse mambo, Cécile Fatiman préside à ses côtés. Vêtue d'une tunique blanche, agissant comme si elle était possédée par la déesse Erzulie, c'est elle qui procède au sacrifice d'un cochon noir ; le sang de l'animal est bu par les participants à la cérémonie pour les rendre invincibles, mais également pour les lier par un serment.

Dutty Boukman prophétise en effet que trois esclaves, Jean-François, Georges Biassou et Jeannot, mèneront une révolte pour libérer les esclaves de Saint-Domingue. Cécile et lui exhortent les participants à la cérémonie à la rébellion. Le soulèvement se déclenche une semaine plus tard, dans la nuit du 21 au 22 août 1791 ; les esclaves de cinq plantations se révoltent, brûlent les domaines et massacrent leurs propriétaires, avec leur famille. En une dizaine de jours, près de 1000 Blancs sont tués et 1800 plantations détruites.

Première révolte collective contre l'esclavage en Haïti, la cérémonie du Bois-Caïman est considérée comme le point de départ de la révolution haïtienne, qui conduira à son indépendance.

Après la cérémonie
En 1800, peu de temps avant l'indépendance haïtienne, Cécile Fatiman épouse Jean-Louis Pierrot. Combattant au cours de la révolution haïtienne, il sera prince du temporaire royaume d'Haïti puis président. Jean-Louis divorce en 1812 pour épouser la princesse Louisa Geneviève Coidavid.

Cécile Fatiman aurait vécu au Cap jusqu'à l'âge de 112 ans. Elle fait partie des quatre héroïnes de l'indépendance haïtienne, avec Dédée Bazile, Catherine Flon et Sanité Belair.

Marie Laveau - La reine du vaudou
La " reine du vaudou ", Marie Laveau (1801 - 1881), officie à la Nouvelle-Orléans au 19e siècle ; elle est est connue comme l'une des plus célèbres prêtresses de l'histoire du vaudou.

Née libre à la Nouvelle-Orléans en Louisiane le 10 septembre 1801, Marie Laveau est la fille de Marguerite Henry (ou Marguerite D'Arcantel), une femme noire affranchie, et de Charles Laveau, un politicien d'ascendance française ; son père, qui est marié à une femme du nom de Charlotte Perrault avec laquelle il a quatre filles, deviendra le cinquième maire de la ville.

A l'époque de la naissance de Marie, la Louisiane est brièvement redevenue française après une quarantaine d'années sous contrôle espagnol ; deux ans plus tard, elle est vendue par Napoléon aux jeunes États-Unis, qui ont proclamé leur indépendance depuis moins de trente ans. La Nouvelle-Orléans est alors la capitale dynamique d'un État qui figure parmi ceux comptant le plus grand nombre d'esclaves ; en 1830, il y a ainsi 42 000 esclaves en Louisiane, soit 13% de la population. La culture de la canne à sucre, d'une extrême pénibilité, y est très répandue au sein des nombreuses plantations.

Jeune veuve puis " placée "
En août 1819, Marie Laveau épouse Jacques Paris, un créole

originaire d'Haïti, venu s'installer en Louisiane avec la vague d'immigration suivant la révolution haïtienne de 1804. Il travaille comme charpentier au sein du Vieux carré français, le centre historique de la Nouvelle-Orléans. Le couple aura deux filles : Felicite, qui naît deux ans avant le mariage, et Angele en 1820 ; les registres perdent la trace des deux fillettes dans les années 1820.

Jacques Paris meurt l'année suivant le mariage, et Marie se fait un temps appeler la veuve Paris. Devenue coiffeuse à domicile chez des familles blanches, la jeune femme s'installe chez un créole blanc d'ascendance française, Christophe Louis Duminy de Glapion, selon le système reconnu dans la société louisianaise du " plaçage" , concubinage entre une femme noire ou métisse et un homme blanc. Les registres de naissance et de baptême indiquent que le couple aura sept enfants, dont seules deux filles, Marie Eucharistе Eloise Laveau et Marie Philomene Glapion, parviendront à l'âge adulte.

Après la mort de sa mère, Marie Laveau devient une prêtresse vaudou et pratique l'occultisme, l'herboristerie, la guérison, la divination. Religion originaire du royaume du Dahomey, en Afrique de l'Ouest, le vaudou s'est largement diffusé en Louisiane par l'intermédiaire des esclaves africains. Clandestin car interdit par les colons, il a évolué au contact des règles européennes, du christianisme, et sous le joug de l'esclavage. Renforcé par l'arrivée d'une vague d'immigration haïtienne après la révolution de 1804, le vaudou est très important à la Nouvelle-Orléans.

Réputée être la petite-fille d'une prêtresse vaudou influente à Saint-Domingue, Marie est considérée comme une grande mambo et surnommée " la reine du vaudou ". Elle organise des cérémonies secrètes au sein de son propre foyer, dans son jardin où elle convoque l'esprit de la divinité Zombi qui se manifeste sous la forme d'un serpent, mais également au Congo Square, une place publique, et à la confluence du bayou Saint-Jean et du lac Pontchartrain ; c'est là qu'ont lieu les plus importantes cérémonies, comprenant des chants, des danses, de la musique et, disent les récits, des possessions spirituelles.

Marie est respectée et réputée même au-delà de la Louisiane ; on cherche ses conseils et on fait appel à ses pouvoirs de divination pour des problèmes liés au mariage, à des disputes conjugales, à la maternité, à des affaires judiciaires ou encore aux finances et à la santé. Au-delà des cérémonies, Marie fournit également conseils ou talismans, visant à protéger du malheur ou à porter chance.
Marie Laveau meurt en juin 1881, à l'âge de 79 ans ; elle est enterrée à la Nouvelle-Orléans. Peu après, des rumeurs disent que des personnes l'auraient aperçue en ville. Personnage mythique fortement lié à l'histoire du vaudou à la Nouvelle-Orléans, Marie Laveau inspire de nombreux artistes, chansons, œuvres de fiction. Tradition vaudou oblige, on raconte que Billie Holliday serait sa réincarnation.

Lin Zhao, écrivaine et martyre
Femme de lettres chinoise, Lin Zhao (1932 - 1968) milite pour le parti communiste chinois avant de s'opposer à ses abus et de devenir une de ses opposantes.

Fervente militante communiste
Cette image est une photographie en noir et blanc de Lin Zhao. Elle porte un habit sombre avec un col blanc, ses cheveux sont coiffés en tresses. Elle porte une casquette.

Née à Suzhou (est de la Chine) le 16 décembre 1931, Peng Linzhao y grandit au sein d'une famille bourgeoise. Dès l'âge de 16

ans, avant l'avènement de la la République populaire de Chine, la jeune fille rejoint une cellule communiste clandestine, au sein de laquelle elle écrit des articles critiquant la corruption au sein du gouvernement de la république de Chine ; elle les signe du nom de Lin Zhao. À 17 ans, trois mois avant que Mao Zedong proclame la fondation de la république populaire de Chine (RPC), Lin Zhao s'enfuit de chez elle pour rejoindre l'école de journalisme du Parti.

En 1950, Lin Zhao participe au mouvement de réforme agraire chinois, qui redistribuer des terres aux paysans avec le massacre ou l'expropriation de propriétaires terriens. L'estimation du nombre de victimes oscille entre 1 et 3 millions ; officiellement, environ 300 millions de paysans auraient reçu 47 millions d'hectares de terres. Acquise à la cause, Lin Zhao s'implique dans le mouvement avec une grande ferveur. Dans des lettres, elle indique ne pas avoir peur d'être tué ou d'exécuter quelqu'un, et participe ou assiste à des scènes de torture ou d'exécution.

Adversaire du Parti

De militante fervente, Lin Zhao va pourtant devenir progressivement une adversaire du Parti. En 1957, constatant un affaiblissement de son pouvoir au sein du Parti et une fracture entre celui-ci et la population, Mao Zedong lance la campagne des Cent Fleurs, favorisant d'apparence la liberté d'expression et autorisant les critiques afin de mener une campagne de " rectification ". Rapidement, la contestation explose, et une grande période de répression s'ensuit. Au cours de la campagne anti-droitiste, des centaines de milliers d'intellectuels et d'opposants politiques sont persécutés, arrêtés, déportés, voire exécutés.

Lin Zhao, qui travaille alors au sein du département de littérature chinoise de l'université de Pékin, s'élève contre les abus de la campagne anti-droitiste. En représailles, elle perd son emploi à l'université et est affectée au tri de vieux journaux dans une bibliothèque. Elle y rencontre Gan Cui, victime de la campagne anti-droitiste. Les deux ont une relation et, en 1959, Gan Cui demande la même affectation de travail que Lin Zhao. Il ne l'obtient pas, mais est envoyé dans un laogai, un camp de " rééducation par le travail ", dont il reviendra 20 ans plus tard.

La grande famine

Plus que jamais, Lin Zhao s'oppose à la politique du Parti. En 1960, la Chine est frappée d'une grande famine, qui fera entre 15 et 55 millions de morts, due notamment à des mesures de la politique du Grand Bond en avant, un mouvement de développement intense initié l'année précédente : réaffectation de paysans à la production de fer et d'acier, éradication des moineaux, densification des cultures, modification des techniques agricoles…

Cette année-là, Lin Zhao séjourne à Shanghai pour raisons médicales. Avec d'autres opposants, elle fonde la revue Xinghuo, dans laquelle elle pointe du doigt la responsabilité du gouvernement dans la grande famine en cours. Arrêtée en octobre, elle refuse de renier ses propos et est condamnée à 20 ans de prison.

En prison

En détention, Lin Zhao est battue et torturée. Toujours déterminée à défendre ses convictions, elle se consacre à l'écriture. Comme elle n'a ni encre ni stylo, elle utilise des épingles à cheveux et écrit avec son propre sang, jusqu'à obtenir de quoi écrire. Elle dénonce les mauvais traitements qu'elle subit, critique la politique de Mao Zedong, propose des réformes. Analysant son passé, elle accuse le parti communiste chinois d'avoir abusé de l'idéalisme de sa génération.

Dès 1966, un rapport recommande l'exécution de Lin Zhao en raison de ses fortes prises de position politiques et de l'agitation qu'elle est accusée de causer au sein de la prison. En avril 1968, elle est finalement condamnée à mort, et exécutée le jour même. Sa mère et sa sœur apprennent sa mort deux jours plus tard, lorsqu'un policier vient leur réclamer le remboursement d'un demi-yuan pour la balle ayant servi à l'exécution.

Lin Zhao sera réhabilitée en 1981. Elle est aujourd'hui largement considérée comme une martyre.

Jeanne Barret, première circum-exploratrice et botaniste

Jeanne Barret, dont le nom est parfois orthographié Baret ou Baré (1740 - 1807) est une botaniste et exploratrice, considérée comme la première femme à avoir fait le tour du monde.

Fille de Jeanne Pochard et de Jean Barret, paysan, Jeanne Barret nait le 27 juillet 1740 dans le village de La Comelle, en Bourgogne. En dehors de son certificat de baptême, très peu de traces de son enfance et de son adolescence sont parvenues jusqu'à nous.

D'après le récit que Jeanne fera plus tard à Bougainville, elle est une orpheline ayant perdu sa fortune dans un procès, mais les historiens s'accordent à dire qu'elle a inventé certains détails de son récit pour se protéger. On sait simplement que, malgré le fait que sa famille soit vraisemblablement pauvre, elle apprend à lire et écrire et entre au service du naturaliste Philibert Commerson au début des années 1760, en tant que gouvernante.

Jeune veuf, Philibert entame une relation avec Jeanne, qui tombe enceinte en 1764. Jeanne refuse de nommer le père de son fils, Jean-Pierre, qui nait en décembre 1764 et, placé en famille d'adoption, décède quelques mois plus tard.

La Boudeuse et l'Etoile

L'année suivante, Philibert Commerson est invité à se joindre à l'expédition de l'explorateur Bougainville autour du monde, à bord de la Boudeuse et de l'Étoile. En mauvaise santé, il souhaite la présence de Jeanne Barret en tant qu'infirmière mais également en tant qu'assistante dans son activité de botaniste. A l'époque, cependant, il est hors de question d'embarquer une femme. C'est donc déguisée en homme, sous le nom de Jean Baret et en tant que valet de Commerson que Jeanne rejoint l'expédition.

En décembre 1766, Jeanne et Philibert embarquent sur l'Étoile, dans une vaste cabine qu'ils ont obtenue grâce à l'imposante quantité de matériel transportée et qui leur offre l'intimité nécessaire pour couvrir la supercherie. Leur présence au sein de l'expédition est relatée dans les écrits de Bougainville lui-même, dans ceux de Commerson ainsi que dans les récits de deux autres membres de l'expédition : le prince de Nassau-Siegen et François Vivès, chirurgien sur l'Étoile.

Une exploratrice courageuse et une botaniste patiente

A bord, Jeanne Barret passe la majeure partie de son temps à s'occuper de Philibert, qui souffre du mal de mer et d'un ulcère chronique. C'est en Amérique du Sud que leur activité d'exploration et de collecte de spécimens commence réellement. En raison de l'état de santé de Philibert, Jeanne porte le matériel et collecte une grande partie des 5 000 spécimens qu'ils rapporteront du voyage. Dans son récit, Commerson fait d'ailleurs référence à elle comme sa " bête de somme ", et la jeune femme, passant toujours pour un homme, se taille une réputation de force et de courage en ne reculant devant aucun terrain défavorable. Au-delà des expéditions, Jeanne assiste également son compagnon pour cataloguer les spécimens et

noter des observations.

La fin du voyage
D'après le récit de Bougainville, à ce stade de l'expédition, des rumeurs circulent sur le sexe de Jeanne Barret mais rien n'est confirmé. Il raconte que c'est en arrivant à Tahiti, en avril 1768, que la supercherie est découverte : à l'arrivée de Philibert et Jeanne sur l'île, des Tahitiens les auraient entourés, clamant que Jeanne était une femme et les obligeant à repartir à bord. Les versions diffèrent entre les passagers, mais il est certain que lorsque l'expédition atteint Tahiti, ses membres savent que Jeanne est une femme. Le couple est pourtant autorisé à poursuivre le voyage, jusqu'à l'île Maurice où ils débarquent tous deux. Là, elle continue d'assister Philibert, l'accompagnant dans des expéditions de collecte de spécimens à Madagascar au début des années 1770.

" Une femme extraordinaire "
Toujours en mauvaise condition physique, Philibert Commerson meurt sur l'île Maurice en 1773. Seule, Jeanne Barret ouvre et gère une taverne à Port-Louis pendant quelques temps. Le 17 mai 1774, elle épouse Jean Dubernat, un officier de marine français. L'année suivante, le couple rentre en France et Jeanne devient ainsi la première femme à avoir réalisé un tour du monde. Recevant la part d'héritage que Commerson lui avait destinée avant leur départ en expédition, elle s'installe avec son mari dans son village natal de Saint-Aulaye, dans le Périgord. En 1785, le roi Louis XVI lui accorde une rente de 200 livres. Le document accordant cette pension vante son courage et ses mérites, parle d'elle comme d'une " femme extraordinaire " et évoque son " attitude exemplaire ".

Jeanne Barret meurt à Saint-Aulaye le 5 août 1807. En 2012, une espèce de Solanaceae découverte en Amérique du Sud est nommée Solanum baretiae en son honneur.

Nellie Bly, la première journaliste d'investigation
Elizabeth Jane Cochrane, connue sous le nom de Nellie Bly (1864-1922) est une pionnière du journalisme d'investigation. Elle est également la première femme à avoir accompli un tour du monde sans être accompagnée d'un homme (à la différence de Jeanne Barret un siècle plus tôt).

" Pinky "
Nellie BlyFille de Mary Jane et de Michael Cochran, Elizabeth Cochran nait le 5 mai 1864 à Cochran's Mill, à proximité de Pittsburgh à Pennsylvanie ; la ville est nommée d'après son père, immigré irlandais qui à force de travail acharné a pu racheter une bonne partie des terres et moulins locaux. Elizabeth, surnommée " Pinky " pour ses vêtements perpétuellement roses, est l'une des cinq enfants de ses parents, mais son père en a également eu dix d'un précédent mariage.

Michael meurt lorsque Elizabeth n'a que six ans, et sa branche de la famille est expulsée. Pour retrouver une situation, Mary se remarie trois ans plus tard mais son nouvel époux est alcoolique et violent et doit divorcer. Devant les difficultés financières que connaît sa famille, Elizabeth sait qu'elle doit travailler.

Sa situation la destine à devenir gouvernante ou demoiselle de compagnie, mais elle rêve d'autre chose. Littéraire, elle écrit déjà des poèmes et des histoires à l'âge de 16 ans. Elle entre à l'Illinois Normal School pour devenir institutrice mais, faute d'argent pour payer sa formation, doit abandonner au bout d'un semestre.

" Lonely orphan girl "
En 1880, la famille s'installe à Pittsburgh et Elizabeth y aide sa mère à gérer un pensionnat. En janvier 1885, elle lit dans le journal Pittsburgh Dispatch un article intitulé " Ce à quoi sont bonnes les jeunes filles ", admonestant les jeunes filles qui poursuivent des études, appelant les femmes qui travaillent des " monstruosités " et les enjoignant à ne pas quitter le cercle du foyer et des tâches ménagères. Furieuse, Elizabeth écrit au rédacteur en chef George Madden une lettre bien sentie qu'elle signe " Lonely orphan girl " (L'orpheline solitaire). Elle y écrit notamment : " Gather up the real smart girls, pull them out of the mire, give them a shove up the ladder of life, and be amply repaid. " (Rassemblez les filles intelligentes, sortez-les de la bourbe, aidez-les à grimper l'échelle de la vie et soyez-en amplement récompensés). La lettre est si bien tournée que non seulement George Madden la publie, mais il offre un poste à Elizabeth. De crainte que sa plume acérée et sa condition de femme travaille fasse tort à sa famille, il incite la jeune journaliste à écrire sous pseudonyme : ce sera Nellie Bly, d'après une chanson de Stephen Foster.

Les premières enquêtes dans le monde ouvrier
Nellie Bly effectue ses premières investigations dans des usines et fabriques, où elle enquête sur le monde ouvrier en se faisant engager pour vivre elle-même ce qu'elle dénonce. Son premier reportage rapportant la dureté et la dangerosité des conditions de travail des ouvrières dans une fabrique de conserves, photos à l'appui, fait un tabac. Mais ses enquêtes à charge alarment les industriels qui font pression sur le Pittsburgh Dispatch et, malgré les ventes supplémentaires qu'elle apporte au journal, elle se voit rapidement cantonnée aux rubriques art, théâtre et jardinage.

Insatisfaite, Nellie part alors en voyage avec sa mère pour six mois au Mexique. Elle en tire des articles de plus en plus critique sur le gouvernement mexicain. Après avoir dénoncé l'arrestation d'un journaliste, elle se voit contrainte de quitter le payer sous peine d'être elle-même arrêtée. Le Pittsburgh Dispatch continue à la cantonner à la mode et au jardinage quand elle veut traiter des sujets sociaux et, en 1887, Nellie Bly quitte Pittsburgh pour se rendre à New York. Là, elle assiège pendant plusieurs heures le New York World de Joseph Pulitzer, qui finit par accepter de la recevoir et lui promet un poste si elle lui livre un reportage sur un asile.

Nellie s'entraîne toute la nuit. Le lendemain matin, les médecins la déclarent folle et la font internet au Blackwells Island Hospital à Roosevelt Island. Elle y reste dix jours, et en tire un reportage à charge contre l'asile, dénonçant des conditions de vie et d'hygiène désastreuses et des méthodes et traitements cruels. Son récit, Ten Days in a Mad-House, connaît un retentissement fracassant et entraîne un changement des pratiques. Elle y écrit notamment :

" What, excepting torture, would produce insanity quicker than this treatment? "
(A part la torture, qu'est-ce qui pourrait produire la folie plus rapidement que ce traitement ?)

"Here is a class of women sent to be cured. I would like the expert physicians (…) to take a perfectly sane and healthy woman, shut her up and make her sit from 6 a.m. until 8 p.m. on straight-back benches, do not allow her to talk or move during these hours, give her no reading and let her know nothing of the world or its doings, give her bad food and harsh treatment, and see how long it will take to make her insane. Two months would make her a mental and physical wreck. "

(Voilà des femmes envoyées pour être soignées. Je voudrais que les

médecins experts (…) prennent une femme saine de corps et d'esprit, la fassent taire et asseoir de 6 heures du matin à 8 heures du soir sur un banc, qu'ils ne l'autorisent pas à parler ou à bouger pendant tout ce temps, qu'ils ne lui donnent aucune lecture et aucune nouvelle du monde, qu'ils lui donnent de la mauvaise nourriture et de mauvais traitements, et qu'ils voient en combien de temps elle devient folle. Deux mois feraient d'elle une épave physique et morale.)

Le Tour du monde en 80 jours
Nellie BlyPar la suite, Nellie Bly utilisera à plusieurs reprises cette technique d'infiltration pour mener ses enquêtes. En 1887, elle infiltre l'entourage d'un trafiquant qui sera traduit en justice après son reportage. En 1888, seize ans après la parution du Tour du monde en 80 jours de Jules Vernes, elle émet l'idée d'effectuer elle-même un tour du monde sur les traces de Phileas Fogg. Dans un premier temps, le New York World estime qu'elle n'en sera pas capable et refuse, et ce n'est qu'un an plus tard qu'elle se met en route.

Le 14 novembre 1889, Nellie part du New Jersey sur l'Augusta Victoria, qui la mène en Angleterre. En France, elle rencontre Jules Verne à qui elle fait bonne impression. Elle poursuit ensuite son voyage en train, en montgolfière, en bateau, passant par l'Italie, l'Egypte, la Chine, Singapour, Hong Kong, le Japon…

A chaque étape, Nellie envoie des récits de son aventure qui font sensation. Elle boucle son tour en revenant à Jersey City le 25 janvier 1890, en 72 jours, devenant la première femme à réaliser un tour du monde sans être accompagnée d'un homme.

A l'annonce de son succès, Jules Vernes fera publier dans l'Écho de la Somme :
" Amiens, 25 janvier
Jamais douté du succès de Nellie Bly, son intrépidité le laissait prévoir.
Hourra ! Pour elle et pour le directeur du World !
Hourra ! Hourra ! "

Les affaires
Au New York World, Nellie Bly poursuit ses investigations et publie des articles engagés sur des questions de société, s'attaquant à la corruption de la classe politique et s'attachant toujours autant aux conditions de vie des ouvriers et des femmes. Elle rencontrera et interviewera notamment les militantes Emma Goldman et Susan B. Anthony. A cette période, cependant, son frère décède et Nellie décide de se charger de sa veuve et de ses orphelins ; elle se retrouve alors en situation financière délicate. En 1895, elle surprend tout le monde en épousant le vieux millionnaire Robert Seaman, de 42 ans son aîné.

Peu à peu, Nellie s'éloigne du journalisme et s'implique de plus en plus dans la gestion de la fabrique de bidons métalliques de lait de son époux. Elle crée même un nouveau type de bidons. A la mort de Robert en 1904, elle prend les rênes de l'affaire et offre des conditions de vie uniques à l'époque à ses ouvriers : meilleurs salaires, assurance santé, création de centres de loisirs et de bibliothèques pour les ouvriers… Mais sa gestion des affaires ne permet pas de les maintenir à flot, et elle doit vendre les usines en 1914.

" La meilleure journaliste d'Amérique "

Pendant la Première guerre mondiale, Nellie Bly s'installe au Royaume-Uni et y devient correspondante de guerre pour le New York Evening Journal. Elle y assiste également au combat des suffragettes, qu'elle suit de près et dont elle prédit qu'elle seront rapidement suivies aux Etats-Unis. Après l'armistice, Nellie rentre à New York et y poursuit son travail de journalisme d'investigation sur ses thèmes de prédilection : monde ouvrier, monde politique, condition féminine. Elle s'investit également en faveur du droit de vote des femmes.
Nellie Bly meurt le 27 janvier 1922 d'une pneunomie. Le lendemain, la presse annonce la mort de " la meilleure journaliste d'Amérique ".

Alexandra David-Néel - Une Parisienne à Lhassa
Chanteuse lyrique, orientaliste, exploratrice, aventurière, anarchiste, féministe, écrivain, « jétsunema » (« dame-lama »)... Aucun substantif n'est suffisant pour définir Alexandra David-Néel, première Occidentale à pénétrer à Lhassa, au cœur du Tibet interdit, le 28 janvier 1924. Elle a 55 ans.

Fugueuse dans l'âme
Née le 24 octobre 1868 près de Paris, dans un milieu bourgeois, et dotée d'un goût très précoce pour les fugues, elle étudie les philosophies orientales et fréquente des sociétés secrètes, notamment franc-maçonnes. Elle côtoie aussi dans la maison familiale le grand géographe et penseur anarchiste Élisée Reclus et épouse Philippe Néel, ingénieur en chef des Chemins de fer tunisiens.

En 1911, elle a déjà 43 ans quand elle obtient de trois ministères une aide financière pour un voyage d'études aux Indes. Partie en disant à son mari qu'elle reviendrait au bout de huit mois, elle ne remettra les pieds en Europe que 14 ans plus tard. Pendant toutes ces années, elle va arpenter l'Inde, la Chine, le Japon et le Tibet et s'immerger sans relâche dans les philosophies bouddhistes et hindouistes.

Alexandra arrive en 1912 au Sikkim, petit royaume au cœur de l'Himalaya, et se lie d'amitié avec le roi Sidkéong Tulku Namgyal. Deux ans plus tard, elle rencontre dans un monastère bouddhiste Aphur Yongden (15 ans) dont elle fera son fils adoptif. Mais son objectif ultime demeure le Tibet et mieux encore la ville sainte Lhassa. Partie de Chine avec son fils adoptif et un lama tibétain, Alexandra David-Néel gagne le désert de Gobi puis la Mongolie et enfin le « Toit du monde ».

En 1923, elle séjourne avec Yongden dans le monastère de Kumbum puis se prépare au voyage vers Lhassa. Pour cela, elle se déguise en mendiante tibétaine. Elle mêle des crins de yack à ses cheveux, se poudre avec un mélange de cendres et de cacao pour noircir sa peau et se cantonne à un humble mutisme, alors qu'elle parle couramment tibétain.

Les deux voyageurs mendient leur nourriture, l'obtenant souvent en échange de prophéties que Yongden, en lama savant, révèle aux paysans et pèlerins croisés en route. L'accoutrement de l'exploratrice lui permet d'observer de tout près les mœurs des Tibétains. Dans les zones où elle craint d'être reconnue par les autorités tibétaines, elle voyage de nuit et dort le jour, cachée dans des fourrés. Plus d'une fois, les voyageurs manquent de se faire tuer au détour d'un chemin. Bloqués par la neige dans des solitudes glacées, ils sont contraints de manger le cuir de leurs bottes dans une soupe pour ne pas mourir de faim.

« La mystérieuse Rome du monde lamaïste »
Après avoir traversé plusieurs rivières accrochés à un câble et passés

des cols à plus de 5000 mètres d'altitude, les prétendus chemineaux tibétains arrivent enfin à Lhassa. Ils ont alors quitté le Yunnan depuis quatre mois. Alexandra David-Néel écrit à son mari qu'elle arrive à Lhassa « réduite à l'état de squelette ». Elle peut néanmoins crier « Lha gyalo ! » (les dieux ont triomphé !) en contemplant le Potala, palais-forteresse du dalaï-lama.

Sur le retour, débarrassée de son déguisement, Alexandra David-Néel se rend en Inde, à Bombay, où elle accorde de nombreuses interviews. Enfin, elle embarque pour l'Europe. En mai 1924, elle est accueillie au Havre comme une vraie héroïne nationale et fait la une des journaux...

En dépit du combat des premières militantes féministes et de la visibilité de quelques femmes de lettres, la révolution industrielle et l'apogée de l'Europe vont coïncider avec une régression sans pareille du statut social et politique des femmes, du moins dans l'Occident du dernier millénaire. Les premiers signes d'émancipation vont apparaître à la « Belle Époque », au début du XXe siècle, et se concrétiser après la Première Guerre mondiale...

XXe siècle : grandes espérances
À l'orée du XXe siècle, les femmes occidentales ont vu leur statut progresser comme jamais auparavant : égalité des droits, accès au salariat, moyens contraceptifs etc. Ces opportunités ont changé pour de bon les rapports entre hommes et femmes. Toutefois, l'Histoire nous enseigne que rien n'est jamais acquis...

Marie Curie (1867 - 1934)
Deux fois Prix Nobel
Marie Curie fait partie des rares personnalités dont le nom est connu dans le monde entier. Première personne et toujours unique femme à avoir reçu deux Prix Nobel (physique en 1903 et chimie en 1911), elle est à l'origine des premières recherches sur la radioactivité avec son mari Pierre Curie et Henri Becquerel.

Une Polonaise avide d'étudier
Née Sklodowska, Marie est le cinquième enfant d'un couple d'enseignants polonais. Avide d'étudier, elle débarque dans la capitale française à 24 ans et s'inscrit en Sorbonne pour suivre les cours de physique et de mathématiques.
Reçue brillamment à ses licences de mathématique et de physique, elle entame des recherches sur les aciers à l'École de Physique et Chimie de Paris. C'est là qu'elle rencontre Pierre Curie, son futur mari, physicien déjà célèbre qui a découvert la piézoélectricité et la relation entre les propriétés magnétiques et la température des métaux (le point de Curie).

Pour sa thèse de physique, Marie se penche sur la découverte par Henri Becquerel d'un nouveau type de radiations. Elle étudie les minéraux qui émettent ces radiations et tente d'en isoler le principe actif. Son mari laisse de côté ses recherches et se lance dans l'aventure avec elle en mettant au point des appareils de mesure adéquats.

En 1898, le couple découvre un nouvel élément par spectroscopie ; il le dénomme

Polonium en hommage à la terre natale de Marie Curie. Deux ans plus tard, il isole le radium en quantité pondérale : 0,1 g de chlorure de radium ! Le nouvel élément brille tout seul dans la nuit sans apport d'énergie. Il produit intrinsèquement de l'énergie qui se manifeste sous forme de lumière. Avec lui, la radioactivité est née.

Le prix Nobel de 1903, très médiatique, récompense fort justement Pierre et Marie Curie ainsi qu'Henri Becquerel. Mais l'horizon se couvre avec, en 1906, la mort de Pierre, victime d'un accident de la circulation.

Marie n'en poursuit pas moins ses recherches. En 1911, elle reçoit un deuxième prix Nobel, en chimie celui-là, pour avoir réussi à extraire du radium et montrer qu'il s'agissait bien d'un métal. Elle met à profit les effets du radium sur les organismes vivants pour soigner les cancers. C'est ainsi que se développe la «curiethérapie» qui consiste à implanter temporairement de fines aiguilles contenant le radium pour une irradiation très locale de la tumeur.

En 1914, à la veille de la Grande Guerre, est fondé à Paris, sur la colline Sainte-Geneviève, l'institut du radium (aujourd'hui institut Curie) en vue d'associer différentes disciplines scientifiques pour de nouvelles thérapies. Pendant la guerre, Marie Curie imagine une installation mobile de radiologie pour localiser les éclats d'obus dans le corps des blessés. Une vingtaine de voitures et deux cents installations fixes seront mises en service pendant le conflit.

Après la guerre, Marie Curie reprend ses recherches à l'institut du radium mais elle manque de fonds... Elle n'a jamais voulu prendre de brevets sur ses résultats et le gouvernement ne la soutient guère. Une journaliste américaine, Marie Mattingley-Meloney, vient à son secours et lance une campagne de collecte de fonds en 1920 aux États-Unis afin de lui permettre d'acheter 1 gramme de radium et de poursuivre ses recherches dans son laboratoire de l'Institut du radium. Elle est rattrapée par la maladie des rayons : sa découverte et sa passion auront raison d'elle à presque 67 ans.

Bertha Sophie Felicitas - La première Lauréate du prix Nobel de la paix

Bertha Sophie Felicitas comtesse Kinský von Chinic und Tettau, ou baronne von Suttner (1843 - 1914), est une pacifiste autrichienne. Lauréate du prix Nobel de la paix en 1905, elle est une des premières personnes et la première femme à obtenir ce prix.

Secrétaire privée d'Alfred Nobel

Photographie en noir et blanc de Bertha von Suttner, la baronne von SuttnerNée à Prague le 9 juin 1843, Bertha von Suttner descend d'une famille noble. Son père, Franz Michael Graf Kinsky, meurt avant sa naissance et elle grandit auprès de sa mère, Sophie Wilhelmine. Elle bénéficie d'une bonne éducation, apprend plusieurs langues (allemand, anglais, français et italien) et voyage beaucoup.

Sa mère dilapide la fortune de son père en jeu et, en 1873, Bertha devient gouvernante chez le baron Karl von Suttner - un industriel de Vienne -, donnant des cours de langue et de musique à ses filles. Elle tombe amoureuse du fils von Suttner, Arthur Gundaccar von Suttner, mais la famille désapprouve cette relation ; la mère d'Arthur renvoie Bertha et lui trouve une place comme secrétaire privée d'Alfred Nobel, pour une courte période. Les deux se lient cependant d'amitié et entretiennent une correspondance.

Bas les armes !

Bertha rentre à Vienne et épouse secrètement Arthur Gundaccar le

12 juin 1876 ; son époux, écrivain, est déshérité et le couple part s'installer en Géorgie auprès de la princesse Ekatarina Dadiani von Mingrelien ; ils vivent de traductions ou de l'écriture de romans populaires. Après la Guerre russo-turque, Arthur publie des récits de guerre dans des journaux allemands tandis que Bertha travaille comme journaliste ; sous le pseudonyme de B. Oulet, elle écrit des histoires courtes et des essais pour des journaux autrichiens. En 1885, rentrant à Vienne, ils se réconcilient avec la famille von Suttner et emménagent au domaine familial.

Continuant à écrire, Bertha explore le thème du pacifisme, confiante en la capacité de l'homme à s'améliorer et à ne plus avoir recours à la guerre. Elle publie des essais et des romans pacifistes parmi lesquels Die Waffen nieder! (Bas les armes !), dans lequel elle décrit la guerre du point de vue d'une femme. Le roman a beaucoup de succès - il sera traduit en 12 langues et adapté au cinéma - et Bertha devient une des principales représentantes principales du mouvement pacifiste.

Première femme à obtenir le Nobel de la paix
En 1890-1891, Bertha von Suttner crée une " société de la paix de Venise " (Friedensgesellschaft Venedig) et une société pacifiste autrichienne, la Österreichische Gesellschaft der Friedensfreunde, dont elle est nommée présidente - fonction qu'elle occupera jusqu'à sa mort. En novembre 1891, lors du congrès mondial pour la paix à Rome, elle est élue vice-présidente du Bureau international de la paix et fonde la Deutsche Friedensgesellschaft (société allemande de la paix), qui rassemble beaucoup de monde. Bertha participe à plusieurs congrès de paix internationaux et réclame la création d'un tribunal d'arbitrage international. En 1899, elle prend part à la préparation de la première conférence de La Haye.

Le 10 décembre 1902, Artur Gundaccar von Suttner meurt à Harmannsdorf. Endettée, Bertha vend leur propriété et part s'installer à Vienne où elle continue à écrire. En juin 1904, Bertha participe à la Conférence internationale des femmes à Berlin ; elle voyage de pays en pays, notamment aux États-Unis où elle est invitée à la Maison Blanche pour s'entretenir avec le président Theodore Roosevelt.

Le 10 décembre 1905, Bertha von Suttner est la première femme à obtenir le Prix Nobel de la paix, créé en 1901. Elle meurt d'un cancer le 21 juin 1914, quelques semaines avant le début de la Première Guerre mondiale dont elle avait averti des risques.

Ada Blackjack - La Robinson Crusoé de l'Arctique
En 1921, Ada Blackjack est la seule femme à participer à l'expédition de Vilhjalmur Stefansson dans l'océan Arctique ; elle en sera également la seule survivante, résistant pendant des mois seule sur l'île Wrangel dans des conditions extrêmes.

Une jeune mère abandonnée

Ada Deletuk nait en 1898 à Solomon dans l'Alaska, au-delà du cercle arctique. Elle est membre du peuple iñupiat, un peuple autochtone de la côte ouest et du nord de l'Alaska, dont le nom signifie " vraie personne ". Les Iñupiat sont un peuple de chasseurs, se nourrissant, selon la région, de poisson, de morse, de phoque, de baleine, de caribou ou

même d'ours polaires. Pourtant, Ada n'apprend pas les techniques de chasse et de survie en milieu naturel ; elle est élevée par des missionnaires qui lui enseignent l'anglais, lui font étudier la Bible et lui apprennent à tenir une maison, à coudre, à cuisiner selon les méthodes occidentales. L'Alaska, colonisée par des trappeurs russes depuis la fin du XVIIIe siècle, a en effet été rachetée par les États-Unis en 1867.

À huit ans, Ada part vivre dans la ville de Nome, près de la pointe ouest de l'Alaska. À seize ans, elle se marie avec un chasseur et conducteur d'attelage de chiens, Jack Blackjack. Le mariage est bref et sans doute peu heureux ; le couple a trois enfants, dont deux meurent en bas âge, avant que Jack abandonne Ada et leur fils Bennett sur la péninsule de Seward. La mère et l'enfant, qui n'a alors que cinq ans et souffre de la tuberculose, doivent parcourir à pieds les 64 kilomètres jusqu'à Nome ; quand Bennett est trop fatigué pour continuer à avancer, Ada doit le porter.

Le divorce laisse Ada sans ressources pour s'occuper de son fils, dont la santé reste mauvaise. En attendant de s'assurer des revenus suffisants pour s'occuper de lui, elle se résout à laisser Bennett dans un orphelinat local, et part à la recherche d'opportunités.
En 1921, l'ethnologue et explorateur arctique canadien Vilhjalmur Stefansson organise une expédition vers l'île Wrangel, une île officiellement découverte en 1867, située dans l'océan Arctique à 143 km de la côte sibérienne, et qu'il a l'intention de revendiquer pour l'empire britannique. L'équipe est constituée de quatre jeunes explorateurs : Allan Crawford, âgé de 20 ans, Lorne Knight et Fred Maurer, âgés de 28 ans, et Milton Galle, 19 ans. Pour compléter l'expédition, Vilhjalmur Stefansson cherche une couturière autochtone parlant l'anglais ; pour un voyage au-delà du cercle arctique, par des températures extrêmes, pouvoir réparer fourrures, manteaux, vestes, cagoules, s'avère en effet crucial. Ada, qui n'a alors pas de connaissances en chasse ou en survie, est engagée.

Stefansson, lui, finance et organise mais ne rejoint pas l'expédition. L'équipage qui se met en route le 9 septembre 1921 est jeune et inexpérimenté ; le projet prévoit que les explorateurs soient déposés sur l'île et récupérés par un navire l'année suivante. Mais l'équipe n'emporte que six mois de ravitaillement, misant sur l'océan et l'île pour pourvoir à leurs besoins. Les conditions de l'expédition font hésiter Ada, d'autant plus quand elle découvre qu'elle sera la seule autochtone de l'équipe, mais le salaire promis représente à ses yeux une somme inouïe et une chance unique de récupérer son fils. Malgré ses doutes, elle embarque avec Allan Crawford, Lorne Knight, Fred Maurer et Milton Galle.

La fin de l'été
Le voyage jusqu'à l'île se déroule sans accrocs. Mais à l'arrivée, les membres d'équipage découvrent une île Wrangel bien plus vaste et stérile qu'ils ne l'avaient suspecté. "I thought at first that I would turn back," note Ada dans son journal "but I decided it wouldn't be fair to the boys." (Au début, j'ai pensé faire demi-tour, mais j'ai décidé que ce ne serait pas juste pour les garçons). Les premiers mois se passent bien, mais la fin de l'été signe la disparition du gibier et, surtout, le retour des glaces. La banquise se referme autour de l'île, empêchant le Teddy Bear, le navire censé récupérer les explorateurs au bout d'un an, d'approcher. L'équipage réalise alors qu'il faudra tenir une année supplémentaire, par des températures de -25°C en moyenne dans la journée, avec des provisions venant déjà à manquer.

Au début de l'année 1923, la situation devient critique. Les explorateurs sont affamés, et Lorne Knight, atteint du scorbut, est alité. Tandis qu'Ada reste aux côtés du malade pour le soigner, les trois autres hommes décident alors de se mettre en route vers la Sibérie, à travers la banquise, dans l'espoir d'y trouver de l'aide.

Ils n'arriveront jamais à destination.

Survivante
Cette photographie en noir et blanc montre Ada Blackjack en pied. Elle porte un manteau épais, de la fourrure autour du cou et un

manteau.
Pendant six mois, Ada reste seule avec Lorne Knight qu'elle s'efforce de soigner. Elle joue le rôle de médecin, de cuisinière, mais aussi de chasseuse, de bûcheronne. Un travail acharné qui ne lui attire pas la reconnaissance de son compagnon d'infortune, au contraire. Lorne Knight, souffrant sans doute de l'impuissance à laquelle la maladie le réduit, n'a de cesse de l'invectiver et de lui reprocher de mal s'occuper de lui. Il va jusqu'à lui affirmer que son mari a eu raison de l'abandonner, et qu'il n'est pas étonnant que deux de ses enfants soient morts. Ada note dans ce journal : "He never stop and think how much its hard for women to take four mans place, to wood work and to hund for something to eat for him and do waiting to his bed and take the shiad [shit] out for him." (il ne s'arrête jamais pour penser à la difficulté, pour une femme, de remplacer quatre hommes, de s'occuper du bois, de lui chasser de quoi manger, de s'occuper de son lit et de sortir la merde).

Malgré les accusations de Knight, Ada, contrainte d'apprendre la chasse et la survie, parvient à le maintenir en vie pendant six mois. L'homme finit par mourir en juin 1923. Ada note : " The day of Mr. Knights death : He died on June 23rd. I dont know what time he died though. Anyway I write the daid. Just to let Mr Steffansom know what month he died and what daid of the month. "

(Le jour de la mort de M. Knight. Il est mort le 23 juin. Je ne sais pas à quelle, mais je note le jour. Pour que M. Stefansson sache quel mois il est mort, et quel jour de ce mois.)

Après la mort de Knight, seule - en exceptant la compagnie de Vic, le chat de l'expédition -, Ada s'accroche à l'espoir de revoir son fils pour ne pas sombrer dans le désespoir. N'ayant pas la possibilité d'enterrer le corps de son compagnon, elle érige une barricade pour le protéger des bêtes sauvages. Elle renforce sa tente, pose des pièges, s'entraîne à chasser les oiseaux. Ada construit une plateforme au-dessus de son abri pour pouvoir guetter les ours polaires, et parvient même à remplacer le bateau de l'expédition, détruit lors d'une tempête : elle en construit un à partir de bois flotté, de toile et de peaux de bêtes. Elle réalise, seule, des installations plus sophistiquées que ce que l'expédition avait réalisé jusque-là.

Après trois mois de solitude et près de deux ans sur l'île Wrangel, la goélette Donaldson récupère Ada, seule survivante de l'expédition. L'équipage notera qu'elle se débrouillait si bien qu'elle aurait sans doute pu rester une année de plus sur l'île.

Rosa Luxembourg - Rosa la rouge
Une vie donnée pour un idéal, telle est la maxime de «Rosa la rouge». Rosa Luxemburg est une théoricienne et militante socialiste, grande figure du mouvement ouvrier. Issue d'une famille de commerçants juifs polonais, Rosa Luxemburg fait de brillantes études au lycée de Varsovie qui se trouve alors sous la domination russe.

Militante au sein de "Prolétariat", un parti socialiste révolutionnaire, elle doit fuir en Suisse où elle passe une thèse d'économie politique. Ayant acquis la nationalité allemande en 1898, Rosa Luxemburg milite au SPD (Parti Social Démocrate) à la Deuxième Internationale. Elle y défend l'idéologie de Karl Marx et devient grâce à la rigueur et à la cohérence de ses analyses une théoricienne du socialisme.

Rosa Luxembourg, une théoricienne marxiste, **(1871-1919)**

Pendant la Révolution russe de 1905, Rosa Luxemburg se rend à Varsovie, mais arrêtée, elle échappe de peu à l'exécution. De retour

en Allemagne, en 1906, elle se trouve marginalisée dans son parti qui défend l'intégration de la classe ouvrière au sein de la société capitaliste. Contrairement à Lénine qui mise sur la discipline d'un parti bien structuré, elle défend l'idée que la grève de masse est le principal moyen d'action révolutionnaire.

Militante très jeune, sa vie est tournée vers l'action
Révoltée par les injustices sociales, les invectives antisémites (et les violences qui les accompagnent), elle milite dès l'âge de 16 ans au sein du Parti du prolétariat de Pologne -pays sous domination russe. Mais face à la répression et à son arrestation imminente, elle fuit à 17 ans à Zurich en Suisse -grand centre du marxisme révolutionnaire où résident de nombreux exilés. C'est là-bas qu'elle poursuit ses études (philosophie, mathématiques, économie politique, sciences naturelles). Et rencontre Léo Jogichès, un compatriote de quatre ans son aîné, exilé comme elle. Elle prend des responsabilités dans le parti qu'ils fondent ensemble -Social-démocratie du royaume de Pologne (SDKP) qui deviendra ensuite Social-démocratie du royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPiL).

Son grand projet -changer ce monde où le capitalisme impérialiste menace la planète- la pousse toujours à l'action … et à quitter la Suisse. En effet elle est persuadée que la révolution commencera en Allemagne, pays où le Parti social-démocrate est puissant. C'est donc là-bas qu'elle doit vivre. Elle décide de s'y installer en 1897. Et pour se faire, elle contracte un mariage blanc à Bâle avec le fils d'une amie, Gustav Lubeck, afin d'obtenir la nationalité allemande. C'est à Berlin qu'elle s'installe.

Rosa Luxemburg choisit de vivre dans une ville qu'elle n'aime pas, au milieu d'un peuple qu'elle n'apprécie pas. Mais pour la jeune marxiste c'est en Allemagne qu'il faut être pour mener le combat et écrire l'histoire.

Cette femme d'action, qui connaît un destin exceptionnel, rêve pourtant d'une vie tranquille et heureuse à Zurich avec Léo, de fonder une famille, comme en atteste sa correspondance avec son compagnon. Mais elle fait passer son idéal avant tout. Ainsi l'une des plus grandes révolutionnaires de l'histoire écrit à son amie Luise Kautsky le 18 septembre 1915: «[..] Si je virevolte dans le tourbillon de l'Histoire, c'est par erreur, et qu'au fond je suis faite pour garder les oies.» Mais la soif d'agir est plus forte: elle prend des responsabilités dans le Parti social-démocrate allemand, écrit dans des organes du parti, rentre clandestinement en Pologne à Varsovie pour participer à la révolution russe (avortée) de 1905 et à celle en Allemagne de 1918; elle est membre du bureau de la IIe internationale. Mais elle s'attelle aussi à éduquer les masses: professeur d'économie politique à l'école du parti social-démocrate allemand (1907-1914), journaliste prolixe de la presse sociale-démocrate. Elle effectue aussi des tournées de propagande, des réunions publiques… Rosa Luxemburg mêle théorie et pratique.

Polyglotte, cultivée, socialiste convaincue, théoricienne d'économie politique de premier plan, elle publie son œuvre majeure en 1913: L'accumulation du capital. C'est en prison qu'elle apprend la Révolution russe de 1917. Elle s'enthousiasme pour l'évènement mais s'inquiète aussi: les mesures d'exception prises par le parti bolchevik risquent de transformer la dictature du prolétariat en «dictature d'une poignée de politiciens»; elle prédit l'arrivée de la terreur, anticipant la dérive stalinienne vers l'autoritarisme et le manque de liberté du régime bolchevique mis en place par Lénine. Elle écrivit durant ses années de détention des lettres à ses amis, des incitations à «être humain». Attachée aux idées démocratiques, elle pense que la révolution ne pourra venir que de la spontanéité des masses et non d'une "avant garde éclairée" dont la dictature sera "celle d'une poignée de politiciens" et non celle du prolétariat.

Redoutable polémiste, oratrice de grand talent, rigoureuse, elle fascine les foules. Cette petite femme brune parvient à s'imposer dans cet univers masculin, dans les réunions internationales. Féminine, coquette, cadette d'une famille juive polonaise -aisée- de cinq enfants, elle boite depuis son enfance en raison d'une

malformation à la hanche. Si elle s'accommode de son long nez et de «sa grosse tête», ce n'est pas le cas de sa petite taille. Rosa Luxemburg est intransigeante mais authentique. Radicale, on ne peut faire l'économie de la révolution dit-elle.

Une révolutionnaire humaniste

«Rosa la rouge» a une conception de la politique démocratique et pacifiste: «L'énergie révolutionnaire la plus impitoyable et l'humanité la plus généreuse, voilà qui inspire le vrai socialisme. Un monde doit être renversé, mais toute larme versée alors qu'elle aurait pu être essuyée est une Elle est pour la liberté: «La liberté accordée aux seuls partisans du gouvernement, la liberté accordée aux membres d'un seul parti -quel que soit leur nombre- n'est pas une vraie liberté. La liberté sera toujours la liberté pour l'homme qui pense différemment. Cette affirmation n'est pas née d'un amour fanatique pour la justice abstraite, mais de la constatation que tout ce que la liberté politique a d'édifiant, de sain et de purifiant, émane de son caractère indépendant, et que la liberté perd toute vertu dès qu'elle devient un privilège.» Mais si elle est proche de Clara Zetkin -théoricienne du féminisme- Rosa Luxemburg ne s'exprime pas dans les schémas féministes de l'époque. Elle ne s'intéresse pas spécifiquement aux droits des femmes, c'est toute l'humanité qui l'intéresse. Pour elle le statut inférieur des femmes, tout comme l'antisémitisme, disparaîtra quand viendra le socialisme.

Mais la répression est féroce et elle doit vivre clandestinement. Ses anciens camarades de la social-démocratie, qui ont pris le pouvoir après l'abdication de l'empereur Guillaume II et son exil veulent l'éliminer. Ils y parviennent le 15 janvier 1919 à Berlin avec l'aide des corps francs -anciens soldats de l'armée impériale. Arrêtée, elle est assassinée, son corps jeté dans un canal ne réapparaît que quelques mois plus tard. La révolution est réprimée sauvagement.

Jusqu'au dernier moment Rosa Luxemburg est une indéfectible combattante. Ainsi le jour de sa mort, cachée dans un appartement bourgeois berlinois, elle compose son dernier article intitulé «L'ordre règne à Berlin! »: «Sbires stupides! Votre "ordre" est bâti sur le sable. Dès demain la révolution "se dressera de nouveau avec fracas" proclamant à son de trompe pour votre plus grand effroi. J'étais, je suis, je serai! » Elle deviendra une figure majeure du socialisme révolutionnaire et de l'histoire politique du XXe siècle.

Manifestation des « suffragettes » à Hyde Park

Le dimanche 21 juin 1908, les « suffragettes » manifestent de façon quelque peu agitée à Hyde Park, à Londres. Malgré leur détermination et leur nombre, 250 000 environ, les manifestantes ne réussissent pas à faire avancer leur revendication : le droit de vote pour les femmes britanniques et européennes. Elles n'arriveront à leur fin qu'après la première guerre mondiale, par étapes.

Des « suffragettes » très combatives

Après des débuts laborieux, le combat pour le droit de vote féminin prend un tour spectaculaire avec la création en 1903 du mouvement des « suffragettes » par une mère de cinq enfants, Emmeline Pankhurst (45 ans).

C’est qu’à la différence de la Ligue suffragiste de Millicent Fawcett, qui préconise des actions conventionnelles, dans une stricte légalité, la Women’s Social and Political Union (WSPU) d’Emmeline Pankhurst et de sa fille Christabel prône le recours à des actions violentes contre les biens et les propriétés.

Le 21 mai 1914 à Hyde Park, la WSPU réunit 5 000 militantes actives, issues de tous les milieux sociaux ainsi qu’un certain nombre de sympathisants masculins. Il bénéficie d’un vif courant de sympathie et de ressources financières importantes, ce qui lui permet d’organiser des marches massives comme le Women’s Sunday (« Dimanche des femmes ») du 21 juin 1908. Mais ses actions se font de plus en plus violentes tout autant que la répression policière.

Le 8 juin 1913, au Derby d’Epson, Emily Davison se jette sous les sabots du cheval du roi George V et meurt de ses blessures. Le drame, filmé par la presse internationale, a un retentissement planétaire et nul n’ignore plus le mouvement. Il faut toutefois attendre la fin de la Première Guerre mondiale pour que les « suffragettes » obtiennent enfin une demi-victoire, le 28 décembre 1918, avec l’octroi du droit de vote aux femmes de plus de... 30 ans. C’est le début d’un mouvement d’émancipation mondial.

C’est la Belle Époque ! Les femmes, qui ont enfin obtenu l’interdiction du travail de nuit (1892), profitent de l’arrivée des machines à écrire en 1890 pour commencer à s’imposer dans les emplois administratifs. Elles peuvent aussi rejeter corsets et jupons pour enfourcher les premières bicyclettes « les petites reines» .

Bicyclette, Louis Vallet, avant 1914, musée de la Voiture, Compiègne.

Mais le célibat est toujours mal vu et la maternité officiellement encouragée. C’est ainsi qu’en 1913 apparaissent les premières mesures qui vont aboutir au congé maternité. Pendant que les hommes sont au front, les moissons attendent. Les femmes prennent alors dans les campagnes la place de leurs époux mais aussi des bêtes réquisitionnées. En ville, les voici conduisant les tramways, distribuant l’argent aux guichets de banque ou fabriquant des obus.

Cette prise en main des emplois vaquant n’est pas sans conséquences puisqu’elles accèdent enfin à des postes de responsabilité et découvrent le syndicalisme. 10 000 midinettes des ateliers de couture se mettent en grève en 1916 avant d’être rejointes par des milliers de munitionnettes, réclamant des hausses de salaire.

Mais après la guerre, pour le gouvernement de Georges Clemenceau, rien n’a changé : en remerciement pour leur participation à l’effort de guerre, elles sont invitées à retourner dans leurs foyers...

Le temps des garçonnes

Les féministes ne désarment pas : il est temps d’arracher le droit de vote des femmes, devenu réalité dans 21 pays à travers le monde. Peine perdue ! Quatre fois de suite, entre 1925 et 1936, les sénateurs douchent les espoirs des suffragettes.

On veut bien lui donner quelques avantages, mais pour la pousser à enfanter : création de la fête des Mères (1926), prise en charge des frais d’accouchement pour certaines catégories (1928), allocations familiales (1932). Mais le contexte économique a changé la donne et, pour une femme, travailler n’est plus un déshonneur.

La Seconde Guerre mondiale, les bombardements, les pénuries et la participation aux combats révèlent le courage des femmes comme, en France, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillion ou encore Simone Veil, qui ne voulaient pas se satisfaire de l’image de

mère de famille passive que lui renvoyait le régime de Vichy.

« Change ta vie aujourd'hui ! » (Simone de Beauvoir)
Les années d'après-guerre semblent particulièrement favorables aux Françaises : le 21 avril 1944, elles obtiennent enfin le droit de vote, victoire qui est fêtée dans les pages de la presse féminine en plein essor.

Affiche pour Mistinguett au Casino de Paris, Louis Gaudin, 1931

Le succès du magazine Elle (1945) accompagne celui du new look lancé par Christian Dior pour « reféminiser la femme ». Fini, l'ouvrière en salopette ! On se doit de nouveau de retourner dans son foyer pour participer au baby boom en profitant des « plaisirs » des arts ménagers, désormais mécanisés.

Cette image idyllique imposée aux petites filles n'est pas du goût de tout le monde : « On ne naît pas femme, on le devient ! » En 1949, Le Deuxième sexe de Simone de Beauvoir fait figure de brûlot et rencontre un bel écho aux États-Unis où se font entendre des associations féministes de plus en plus puissantes. Alors que l'influence des féministes s'étend, le général De Gaulle ne s'écrie-t-il pas en 1967 : « Un ministère de la Condition féminine ? Et pourquoi pas un secrétariat au Tricot ? »

La libération des corps
C'est un Américain, Gregory Pincus, qui va bouleverser la vie des femmes en mettant au point en 1955 la première pilule contraceptive. Désormais, avec la loi Neuwirth de 1967, chacune va pouvoir disposer de son corps et faire de la maternité, un choix. Pour les baby boomers, c'est la voie vers la libération sexuelle symbolisée par l'apparition des bikinis sur les plages de Méditerranée tandis que les minijupes se multiplient dans les rues.

XXe siècle : où vont les femmes ?
Le XXe siècle s'est traduit, en France, dans le monde occidental et quelques autres pays, par des avancées qui auraient paru inimaginables pendant la grande régression bourgeoise du siècle précédent.

« Les vacances », 1955, Robert Doisneau.

Camille Claudel, sculptrice de génie
Camille Claudel (1864 - 1943) est une sculptrice française de talent et de génie, artiste majeure de la fin du XIXème siècle.

L'apprentissage de la sculpture
Maria Nicola Claudel nait le 8 décembre 1864, fille de Louise-Athanaïse Claudel et de Louis-Prosper Vivenne Claudel. Son petit frère, Paul Claudel, poète, dramaturge et diplomate, né en 1868, deviendra membre de l'Académie française.

Pendant son adolescence, la famille Claudel s'installe pendant quelques années à Nogent-sur-Seine où elle rencontre le sculpteur Alfred Boucher et s'initie à la sculpture. Passionnée, Camille commence à travailler la glaise, soutenue par son père mais contrée par sa mère qui n'apprécie pas cet art.

En 1882, elle persuade sa famille de s'installer à Paris pour suivre des cours et perfectionner son art auprès de maîtres, dont Alfred Boucher et Auguste Rodin. Avec d'autres étudiantes, elle loue un atelier sur l'Île-Saint-Louis, où elle travaille.

Rodin
Une complicité artistique s'installe immédiatement entre Auguste Rodin et Camille Claudel, qui s'influenceront mutuellement dans leur art. Auguste dira, à propos d'elle : " Je lui ai montré où trouver de l'or, mais l'or qu'elle trouve est bien à elle ". Son art est original, nouveau et intime et Camille fourmille de nouvelles idées.

Les deux sculpteurs entretiennent une relation amoureuse, passionnée et tumultueuse, jusqu'à ce que Camille, refusant qu'on ne voit en elle que l'élève de Rodin, décide de le quitter. Pendant dix ans, elle produit énormément. Mais la liberté avec laquelle elle sculpte les nus, choquante à l'époque venant d'une femme, l'empêche d'avoir des commandes de l'Etat et Camille vit dans la misère.

Trente ans d'internement
S'enfermant dans la solitude, Camille Claudel sombre progressivement dans la folie et, après le décès de son père en 1913, sa famille la fait interner à l'asile de Ville-Évrard dans lequel elle restera 30 ans, sans recevoir une seule visite de sa mère ou de sa sœur. Seul son frère Paul la visitera à plusieurs reprises. Camille est malheureuse à l'asile et cesse de sculpter. A plusieurs reprises, elle écrit à sa famille pour se plaindre de ses conditions d'internement. Ses admirateurs et Auguste Rodin s'indignent de cet internement ; une campagne de presse est lancée contre cet internement qualifié de " crime clérical ", accusant notamment la famille de Camille de vouloir se débarrasser d'elle. Rodin essaie d'améliorer ses conditions d'internement, mais sans succès.

En 1943, Camille Claudel décède à 78 ans, vraisemblablement à cause de la malnutrition sévissant à l'asile. Considérée comme une artiste majeure de la fin du XIXe siècle, elle laisse une cinquantaine de sculptures.

Rosa Parks (1913–2005)
Rosa Parks était une leader des droits civiques dont le refus de céder son siège à un passager blanc dans un bus séparé a conduit au boycott des bus de Montgomery. Sa bravoure a conduit à des efforts à l’échelle nationale pour mettre fin à la ségrégation raciale. Parks a reçu le prix Martin Luther King Jr. de l’Association nationale pour l’avancement des personnes de couleur, la médaille présidentielle de la liberté et la médaille d’or du Congrès.

Première vie et famille
Parks est née Rosa Louise McCauley le 4 février 1913 à Tuskegee, Alabama. Ses parents, James et Leona McCauley, se sont séparés

quand Parks avait deux ans. La mère de Parks a déménagé la famille à Pine Level, en Alabama, pour vivre avec ses parents, Rose et Sylvester Edwards. Les deux grands-parents de Parks étaient autrefois des esclaves et de fervents défenseurs de l'égalité raciale; la famille vivait dans la ferme des Edwards, où Parks passait sa jeunesse.

L'enfance de Parks lui a apporté des expériences précoces de discrimination raciale et d'activisme pour l'égalité raciale. Dans une expérience, le grand-père de Parks se tenait devant leur maison avec un fusil de chasse pendant que les membres du Ku Klux Klan marchaient dans la rue.

Tout au long de l'éducation de Parks, elle a fréquenté des écoles séparées. Ayant appris à lire par sa mère à un jeune âge, Parks a fréquenté une école séparée à une seule pièce à Pine Level, en Alabama, qui manquait souvent de fournitures scolaires adéquates telles que des bureaux. Les étudiants afro-américains ont été forcés de marcher jusqu'à l'école de la première à la sixième année, tandis que la ville de Pine Level a fourni le transport en bus ainsi qu'un nouveau bâtiment scolaire pour les étudiants blancs.

Le 1er décembre 1955, Parks a été arrêtée pour avoir refusé les instructions d'un chauffeur de bus de céder son siège à une passagère blanche. Elle a rappelé plus tard que son refus n'était pas parce qu'elle était physiquement fatiguée, mais qu'elle était fatiguée de céder.

Après une longue journée de travail dans un grand magasin Montgomery, où elle travaillait comme couturière, Parks est montée à bord du bus de Cleveland Avenue pour rentrer chez elle. Elle a pris place dans la première de plusieurs rangées désignées pour les passagers «de couleur».

Le code de la ville de Montgomery exigeait que tous les transports publics soient séparés et que les chauffeurs d'autobus aient les «pouvoirs d'un policier de la ville lorsqu'ils étaient en charge effective de tout autobus aux fins de l'application des dispositions» du code. Lorsqu'ils conduisaient un autobus, les conducteurs devaient fournir des logements séparés mais égaux aux passagers blancs et noirs en attribuant des sièges.
Cela a été accompli avec une ligne à peu près au milieu du bus séparant les passagers blancs à l'avant du bus et les passagers afro-américains à l'arrière. Lorsqu'un passager afro-américain est monté dans le bus, il a dû monter à l'avant pour payer son tarif, puis descendre et remonter dans le bus par la porte arrière.

Alors que le bus de Parks continuait sa route, il a commencé à se remplir de passagers blancs. Finalement, le bus était plein et le conducteur a remarqué que plusieurs passagers blancs se tenaient dans l'allée. Le chauffeur de bus a arrêté le bus et a déplacé le panneau séparant les deux sections d'une rangée, demandant à quatre passagers noirs de renoncer à leur siège. L'ordonnance sur les bus de la ville n'a pas spécifiquement donné aux conducteurs le pouvoir d'exiger d'un passager qu'il cède un siège à quiconque, quelle que soit sa couleur. Cependant, les chauffeurs de bus de Montgomery avaient adopté la coutume de reculer le panneau séparant les passagers noirs et blancs et, si nécessaire, de demander aux passagers noirs de céder leur siège aux passagers blancs. Si le passager noir protestait, le chauffeur du bus avait le pouvoir de refuser le service et pouvait appeler la police pour les faire retirer.

Trois des autres passagers noirs du bus se sont conformés au chauffeur, mais Parks a refusé et est resté assis. Le chauffeur a demandé: "Pourquoi ne vous levez-vous pas?" à quoi Parks a répondu: "Je ne pense pas que je devrais devoir me lever." Le chauffeur a appelé la police et l'a fait arrêter.
La police a arrêté Parks sur les lieux et l'a accusée de violation du chapitre 6, section 11, du code de la ville de Montgomery. Elle a été emmenée au quartier général de la police, où, plus tard dans la nuit, elle a été libérée sous caution.

Boycott des bus de Montgomery
Les membres de la communauté afro-américaine ont été invités à ne pas quitter les bus de la ville le lundi 5 décembre 1955 - le jour du procès de Parks - pour protester contre son arrestation. Les gens étaient encouragés à rester à la maison du travail ou de l'école, à prendre un taxi ou à marcher pour se rendre au travail. La plupart de la communauté afro-américaine ne prenant pas le bus, les organisateurs pensaient qu'un boycott plus long pourrait être couronné de succès. Le boycott des bus de Montgomery , comme on l'a appelé, a été un énorme succès, qui a duré 381 jours et s'est terminé par une décision de la Cour suprême déclarant inconstitutionnelle la ségrégation dans les transports en commun. Nixon a commencé à former des plans pour organiser un boycott des bus de la ville de Montgomery le 1er décembre, le soir où Parks a été arrêté. Des publicités ont été placées dans les journaux locaux et des prospectus ont été imprimés et distribués dans les quartiers noirs.

Le matin du 5 décembre, un groupe de dirigeants de la communauté afro-américaine s'est réuni au mont. Zion Church à Montgomery pour discuter des stratégies et a déterminé que leur effort de boycott nécessitait une nouvelle organisation et un leadership fort. Ils ont formé la Montgomery Improvement Association (MIA), élisant le nouveau venu de Montgomery King au poste de ministre de l'église baptiste de Dexter Avenue. Le MIA a estimé que le cas de Parks offrait une excellente occasion de prendre de nouvelles mesures pour créer un réel changement.

Lorsque Parks est arrivée au palais de justice pour son procès ce matin-là avec son avocat, Fred Gray, elle a été accueillie par une foule animée d'environ 500 partisans locaux, qui l'ont enracinée. Après une audience de 30 minutes, Parks a été reconnu coupable d'avoir enfreint une ordonnance locale et a été condamné à une amende de 10 $, ainsi qu'à des frais de justice de 4 $.

Cependant, le plus grand événement de la journée était sans conteste ce que le procès de Parks avait déclenché. Les bus de la ville étaient, dans l'ensemble, vides. Certaines personnes faisaient du covoiturage et d'autres montaient dans des taxis afro-américains, mais la plupart des 40000 navetteurs afro-américains vivant dans la ville à l'époque avaient choisi de marcher pour se rendre au travail ce jour-là - certains jusqu'à 20 miles.

En raison de l'ampleur et de la portée de la participation au boycott et de sa loyauté, l'effort s'est poursuivi pendant plusieurs mois. La ville de Montgomery était devenue une horreur victorieuse, avec des dizaines de bus publics inactifs, ce qui a finalement gravement paralysé les finances de sa société de transport en commun. Avec les

progrès du boycott, cependant, est venue une forte résistance.

Certains ségrégationnistes ont riposté par la violence. Des églises noires ont été incendiées et les maisons du roi et d'ED Nixon ont été détruites par les bombardements. Pourtant, de nouvelles tentatives ont été faites pour mettre fin au boycott. L'assurance a été annulée pour le système de taxi urbain utilisé par les Afro-Américains. Des citoyens noirs ont été arrêtés pour avoir violé une loi désuète interdisant les boycotts.

En réponse aux événements qui ont suivi, des membres de la communauté afro-américaine ont intenté une action en justice. Armée de la décision Brown c.Board of Education , qui déclarait que des politiques distinctes mais égales n'avaient pas leur place dans l'éducation publique, une équipe juridique noire a porté la question de la ségrégation dans les transports en commun devant le tribunal de district américain du district moyen de l'Alabama Division du Nord (Montgomery). L'avocat de Parks, Fred Gray, a déposé la plainte.

En juin 1956, le tribunal de district déclara inconstitutionnelles les lois sur la ségrégation raciale (également connues sous le nom de «lois Jim Crow»). La ville de Montgomery a fait appel de la décision du tribunal peu de temps après, mais le 13 novembre 1956, la Cour suprême des États-Unis a confirmé la décision du tribunal inférieur, déclarant la ségrégation dans les transports publics inconstitutionnelle.

La société de transport en commun et les entreprises du centre-ville subissant des pertes financières et le système judiciaire les ayant prononcées, la ville de Montgomery n'a eu d'autre choix que de lever son application de la ségrégation dans les bus publics, et le boycott a officiellement pris fin le 20 décembre 1956. La combinaison de Une action en justice, soutenue par la détermination implacable de la communauté afro-américaine, a fait du Montgomery Bus Boycott l'un des mouvements de masse les plus importants et les plus réussis contre la ségrégation raciale de l'histoire.

La vie après le boycott des bus

Bien qu'elle soit devenue un symbole du mouvement des droits civiques , Parks a souffert dans les mois qui ont suivi son arrestation à Montgomery et le boycott qui a suivi. Elle a perdu son emploi dans un grand magasin et son mari a été licencié après que son patron lui ait interdit de parler de sa femme ou de leur cas juridique.

Parks et son mari ont perdu leur emploi après le boycott

Peu de temps après le début du boycott des bus de Montgomery , Parks a perdu son emploi d'assistante de tailleur au grand magasin Montgomery Fair. Son mari, Raymond, a également dû quitter son emploi de barbier à la base aérienne de Maxwell parce qu'on lui avait ordonné de ne pas parler de sa femme.

Pourtant, la conclusion du boycott n'a pas permis à l'un ou à l'autre de gagner sa vie facilement - Parks était trop identifié à la manifestation pour qu'elle ou son mari décroche un autre emploi régulier en Alabama. Incapables de trouver du travail, ils ont finalement quitté Montgomery et ont déménagé à Detroit, Michigan avec la mère de Parks. À Détroit, Raymond a dû suivre la formation requise avant de pouvoir devenir barbier et Parks ne pouvait trouver que des emplois de couture à la pièce. Ensuite, elle a subi une opération pour un ulcère (une maladie qui s'était développée sous le stress du boycott du bus) et a dû se faire enlever une tumeur à la gorge.

Les frais médicaux et les difficultés à travailler pendant la maladie ont poussé Parks et sa famille à bout. En juillet 1960, le magazine *Jet la* décrivait comme «un chiffon en lambeaux de son ancien moi - sans le sou, endetté, souffrant d'ulcères d'estomac et d'une tumeur à la gorge, compressé dans deux pièces avec son mari et sa mère».

Au printemps 1961, sa situation était meilleure. Raymond faisait du

barbier alors qu'elle était en assez bonne santé pour gérer un travail régulier de couturière à la Stockton Sewing Company. Là, elle a passé 10 heures par jour et a été payée 75 cents pour chaque morceau de tabliers et de jupes qu'elle a terminé, ce qui était suffisant pour vivre

Là, Parks a fait une nouvelle vie pour elle-même, travaillant comme secrétaire et réceptionniste dans le bureau du Congrès du représentant américain John Conyer. Elle a également siégé au conseil d'administration de la Planned Parenthood Federation of America.
En 1964, elle s'est portée volontaire pour la campagne du Congrès de John Conyers. La candidate a apprécié son soutien et lui a attribué le mérite d'avoir amené King Jr. à venir à Detroit et à donner son aval. Après que Conyers ait remporté l'élection, il a embauché Parks comme réceptionniste et assistant pour son bureau de Detroit. Elle a commencé en 1965 et est restée jusqu'à sa retraite en 1988.

Le travail a été une aubaine pour la situation financière de Parks, car il offrait une pension et une assurance maladie. Et Parks a excellé dans un travail allant de l'aide aux sans-abri à rejoindre Conyers pour protester contre la décision de General Motors de fermer les usines locales. De plus, son passé n'a pas été oublié; Conyers a dit un jour: «Rosa Parks était si célèbre que les gens venaient à mon bureau pour la rencontrer, pas moi.
Des années après le boycott, Parks était toujours une cible.

Malheureusement, Parks n'a pas toujours été universellement admiré. Pour de nombreux Blancs qui voulaient maintenir le statu quo raciste, elle était une figure détestée depuis le boycott des bus de Montgomery. Au cours de cette action, ils avaient lancé des appels menaçants et envoyé des menaces de mort. Les attaques avaient été si venimeuses que le mari de Parks, Raymond, a fait une dépression nerveuse. Bien que le boycott ait pris fin en 1956, des missives haineuses ont continué à être envoyées à Parks dans les années 1970. Elle était accusée d'être un traître et d'entretenir des sympathies communistes. (Les racistes pensaient souvent que les Afro-Américains n'étaient pas capables de s'organiser seuls et devaient obtenir une aide extérieure.)

Ayant travaillé avec Martin Luther King Jr. sur le boycott des bus, Parks admirait vraiment le leader des droits civiques. Lors de la convention annuelle de la Southern Christian Leadership Conference en 1962, elle a vu un homme attaquer King - et a vu comment King s'assurait que l'attaquant ne subisse aucune représailles par la suite. Après son assassinat en 1968, elle s'est rendue à Memphis pour soutenir une marche des travailleurs de l'assainissement à laquelle King avait participé avant de se rendre aux funérailles de King. Pourtant, Parks a également trouvé beaucoup à apprécier dans le leadership de Malcolm X. Ses convictions étaient plus proches de celles de Malcolm, et différaient de celles de King, sur les limites de la non-violence.

Dans une interview en 1967, Parks déclara: «Si nous pouvons nous protéger contre la violence, ce n'est pas vraiment de la violence de notre part. C'est juste de l'autoprotection, en essayant de ne pas être victime de violence». Même en travaillant pour Conyers, elle est restée une cible; des pastèques pourries et du courrier haineux sont arrivés pour elle à son bureau quand elle a commencé là-bas. Pourtant, comme toujours, de telles attaques cruelles n'ont pas empêché Parks de faire son travail.

En 1987, avec une amie de longue date Elaine Eason Steele, Parks a fondé le Rosa and Raymond Parks Institute for Self-Development. L'organisation organise des circuits en bus «Pathways to Freedom», présentant aux jeunes les droits civils importants et les sites du chemin de fer clandestin dans tout le pays.

Décès
Le 24 octobre 2005, Parks mourut tranquillement dans son appartement de Detroit, Michigan à l'âge de 92 ans. On lui avait

diagnostiqué l'année précédente une démence progressive, dont elle souffrait depuis au moins 2002. La mort de Parks a été marquée par plusieurs services commémoratifs, parmi lesquels, en l'honneur de la rotonde du Capitole à Washington, DC, où environ 50000 personnes ont vu son cercueil. Elle a été enterrée entre son mari et sa mère au cimetière Woodlawn de Detroit, dans le mausolée de la chapelle. Peu de temps après sa mort, la chapelle a été rebaptisée Chapelle de la liberté Rosa L. Parks.

Miriam Makeba - " Mama Africa "

Chanteuse sud-africaine connue internationalement, Miriam Makeba (1932 - 2008), surnommée " Mama Africa " est également une militante de l'égalité et une voix puissante contre l'apartheid. Elle s'engage toute sa vie contre le racisme et les injustices.

" Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même "

Fille de Christina Makeba, une sangoma - soignante traditionnelle - swazie et de Caswell Makeba, un instituteur xhosa, Zenzile Makeba Qgwashu Nguvama naît le 4 mars 1932, dans le township de Prospect près de Johannesburg. Son nom est un diminutif d'Uzenzile, signifiant " Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même ". Avant la naissance de Zenzile, Christina aurait été avertie qu'un accouchement pourrait lui être fatal. Au cours de l'accouchement, particulièrement difficile et risqué, la mère de Christina lui répète à plusieurs reprises uzenzile, " Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même ". C'est de cet épisode que l'enfant tire son prénom.

Zenzile naît dans ce qui est alors l'Union d'Afrique du Sud, fondée en 1910 comme dominion de la Couronne britannique. L'État connaît une montée du nationalisme afrikaner, une idéologie née chez ces Sud-Africains blancs non anglophones, d'origine néerlandaise, française, allemande ou scandinave, et qui promeut en particulier la ségrégation raciale. Les graines de l'apartheid, visant à séparer géographiquement et politiquement les Noirs et les Blancs en Afrique du Sud, sont alors déjà semées, et la ségrégation raciale est une réalité.

Une enfance en musique

Quand Zenzile n'a que 18 jours, sa mère est condamnée à six mois de prison pour avoir confectionné et vendu de l'umqombothi, une bière à base de maïs et de malt ; c'est là que la nouvelle-née passe ses premiers mois d'existence. Elle n'a que six lorsque son père

meurt.

Zenzile grandit dans une famille qui aime et pratique la musique. Sa mère joue de plusieurs instruments traditionnels, son père joue du piano, son frère collectionne les disques, notamment d'Ella Fitzgerald, et lui communique ses goûts musicaux. Elle chante ses premières notes alors qu'elle n'est qu'une fillette, à son école à Pretoria. Son talent manifeste lui vaut déjà des louanges. Protestante, elle chante dans des chorales d'églises, en anglais - sans encore

parler la langue -, en xhosa, en sotho, en zoulou.
Après la mort de son père, Zenzile vit quelques temps avec sa grand-mère et quelques cousins à Pretoria, tandis que sa mère travaille pour des familles blanches à Johannesbourg. Également mise à contribution, la fillette travaille comme domestique et comme nounou.

Un bref mariage
En 1948, le Parti national réunifié et le Parti afrikaner - les nationalistes afrikaners -, gagnent les élections générales et instaurent l'apartheid, séparant les populations sur des critères raciaux. Le nouveau gouvernement est exclusivement composé d'Afrikaners. En juin, le premier ministre D.F. Malan se réjouit ainsi : " Aujourd'hui l'Afrique du Sud nous appartient une fois de plus… Que Dieu nous accorde qu'elle soit toujours nôtre. "

In 1949, Zenzine, qui n'a que dix-sept ans, épouse James Kubay, un policier en formation, avec qui elle aura une fille, Bongi Makeba. Peu de temps après, elle est diagnostiquée d'un cancer du sein et son mari, qui s'est montré violent avec elle, la quitte après deux ans de mariage. Zenzine se remet et, installée avec sa mère et sa fille, vit d'emplois divers telles que garde d'enfant et laveuse de taxis. Dix ans plus tard, elle survivra également à un cancer du col de l'utérus.

Débuts de musicienne
Passionnée de musique et de chant, Zenzine commence sa carrière au sein des Cuban Brothers, un groupe entièrement masculin avec lequel elle chante des reprises de morceaux américains populaires. Elle reste peu de temps avec eux et finit par rejoindre, en 1952, un groupe de jazz, Manhattan Brothers, qui croise des chants sud-africains et afro-américains. C'est au sein de groupe également masculin qu'elle gagne son nom de scène, Miriam Makeba.

En 1956, Miriam intègre cette fois-ci un groupe féminin, les Skylarks, dont la musique mêle des chants traditionnels sud-africains et du jazz. La même année, elle enregistre en xhosa et en anglais son premier succès en solo, " Lakutshn, Ilanga ", " Lovely lies " en anglais. Le titre traverse les frontières et lui gagne une notoriété internationale, notamment aux États-Unis. La même année, elle écrit également ce qui reste considéré comme son plus grand succès, le titre Pata Pata - une chanson qu'elle regarde elle-même pourtant comme " l'une de ses plus insignifiantes ".

Désormais reconnue dans son art, Miriam utilise sa notoriété et l'audience qu'elle lui confère pour s'opposer à l'apartheid. En 1959, elle apparaît brièvement dans le film anti-apartheid Come Back, Africa de Lionel Rogosin. Le film, réalisé en secret, mélange fiction et documentaire, et Miriam y apparaît pendant quelques minutes, chantant deux chansons. Son rôle lui vaut d'être invitée à travers le monde, à Venise pour la première du film, à Londres et à New York pour se produire. Elle y rencontre de nombreux artistes dont Miles Davis, Duke Ellington, Lauren Bacall, Nina Simone, Maya Angelou, Marlon Brando, Louis Armstrong, Ray Charles… Elle participe à des émissions de télé, chante dans des jazz clubs dans lesquels elle fait forte impression. Elle décide alors de s'installer à New York et, malgré son succès, connaît une période d'insécurité financière qui l'oblige à travailler comme garde d'enfants.

Un long exil
Peu après le massacre de Sharpeville en 1960, au cours duquel 69 manifestants noirs meurent sous la répression policière, Miriam Makeba apprend la mort de sa mère. Deux membres de sa famille sont morts lors du massacre. Quand elle cherche à rentrer en Afrique du Sud pour les funérailles, elle découvre que son passeport sud-africain a été annulé. Son exil durera 31 ans." J'avais toujours voulu partir, dira-t-elle. Je n'avais jamais pensé qu'ils m'empêcheraient de revenir. Peut-être que si j'avais su, je ne serais pas partie. C'est douloureux, d'être loin de ce qu'on a toujours connu. On ne connait pas la peine de l'exil tant qu'on n'est pas en exil ".

Inquiète pour les membres de sa famille restés en Afrique du Sud, Miriam fait venir sa fille, âgée de neuf ans, à New York. Désormais,

plus qu'une conviction politique, elle se sent une responsabilité d'aider ceux qui sont restés sur place, et devient depuis son exil américain une voix puissante contre l'apartheid. Tout en poursuivant aux États-Unis une carrière florissante, elle n'hésite désormais plus à critiquer ouvertement et avec virulence le gouvernement blanc d'Afrique du Sud et la ségrégation raciale.

Une artiste politique

Aux États-Unis, Miriam Makeba enregistre de nouveaux albums qui connaissent des succès inégaux ; le Time magazine parle d'elle comme du " nouveau talent en chant le plus excitant à apparaître depuis de nombreuses années ". Elle plait au public blanc pour ses origines sud-africaines et ses chansons en xhosa, en sotho, en zoulou, jugées " exotiques " ; et elle plait au public noir qui, en pleine période de ségrégation raciale, se reconnait dans son engagement contre l'apartheid. De la situation aux États-Unis, elle dira plus tard : " Il n'y avait pas beaucoup de différence aux États-Unis ; c'est un pays qui avait aboli l'esclavage, mais qui à sa manière connaissait un apartheid ".

En 1962, Miriam chante lors de la fête d'anniversaire du président John F. Kennedy au Madison Square Garden. L'année suivante, elle épouse Hugh Masekela, un musicien sud-africain en exil comme elle avec qui elle sera mariée jusqu'en 1968. Connue au-delà de l'Afrique du Sud, Miriam voyage autour du monde et ajoute des chansons d'Afrique, d'Europe, d'Amérique Latine à son répertoire. En 1962, elle se rend au Kenya et lève des fonds pour l'indépendance du pays. La même année, elle témoigne sur l'apartheid aux Nations Unies, réclamant des sanctions économiques et un embargo contre l'Afrique du Sud. En représailles, sa musique est bannie du pays et sa citoyenneté révoquée. Brièvement apatride, elle reçoit rapidement des passeports algérien, guinéen, belge, ghanéen.

Les engagements qui valent à Miriam d'être honnie par le gouvernement de son pays lui attirent des hommages par ailleurs. Peu après son témoignage, elle est la seule artiste invitée - par l'empereur d'Ethiopie Haile Selassie - à se produire lors de l'inauguration de l'organisation de l'unité africaine.

Le mouvement pour les droits civiques aux Etats-Unis

Progressivement, l'engagement de Miriam Makeba pour les droits civiques, contre la ségrégation raciale et contre l'apartheid, se renforce. Aux États-Unis, elle rejoint des mouvements de lutte pour les droits civiques, fréquente un leader du Black Panther Party, donne un concert caritatif pour la Southern Christian Leadership Conference (SCLC) de Martin Luther King Jr., sans oublier pour autant son pays d'origine : elle sera ainsi très critique des investissements de la SCLC dans des compagnies sud-africaines, disant : " Maintenant, mon ami de longue date soutient la persécution de mon peuple par son pays, et je dois trouver une nouvelle idole. "

En mars 1966, Miriam reçoit un Grammy Award pour son disque " An evening with Harry Belafonte and Miriam Makeba" . Très politique, l'album s'attache à dénoncer la situation des sud-africains noirs sous l'apartheid et à critiquer le gouvernement, avec des références parfois directes à des responsables de l'apartheid. L'album, composé en swahili, en xhosa, en sotho, connaît un large succès, de même que la tournée qui le suit.

En 1969, Miriam épouse le militant des droits civiques Stokely Carmichael, ancien chef du Student Nonviolent Coordinating Committee et dirigeant des Black Panthers, qui prendra par la suite le nom de Kwame Ture. L'union dégrade considérablement sa popularité aux États-Unis : Miriam est vue comme une extrémiste, le public blanc la renie, certaines de ses performances sont annulées et le gouvernement la place sous surveillance étroite. Après un voyage aux Bahamas, Miriam se voit interdite de séjour aux États-Unis et part s'installer en Guinée avec son mari.

La vie en exil

Depuis la Guinée où elle restera quinze ans, proche du président

Ahmed Sékou Touré et de sa femme Andrée, Miriam Makeba continue à composer des musiques engagées, critiquant directement la politique du gouvernement des États-Unis, évoquant Malcolm X ou encore le héros de l'indépendance du Congo belge Patrice Lumumba.

En cette période de décolonisation de l'Afrique, Miriam est fréquemment invitée à se produire lors de cérémonies d'indépendance, notamment au Kenya, en Angola, en Zambie, au Tanganyika (actuelle Tanzanie), au Mozambique. Elle voyage également en Europe et en Asie, mais plus aux États-Unis, et ses tournées restent très populaires. Au Liberia, elle ne peut pas achever sa prestation de " Pata Pata " tant le stade est bruyant. C'est à cette époque qu'elle gagne le surnom de " Mama Africa ".

En 1976, dans la banlieue noire de Soweto au sud-ouest de Johannesburg, la police réprime dans le sang des manifestations d'élèves et d'étudiants, faisant entre 176 et 700 morts. En réponse, Hugh Masekela écrit la chanson " Soweto Blues ", que Miriam interprète.

" Children were flying bullets dying
The mothers screaming and crying
The fathers were working in the cities
The evening news brought out all the publicity "

Soweto Blues
En 1985, la fille de Miriam, Bongi, chanteuse comme sa mère, meurt en couches. En charge de ses deux petits-enfants, Miriam décide de quitter la Guinée et s'installe en Belgique, où elle épouse en 1981 Bageot Bah, qui travaille pour une compagnie aérienne. Tout en poursuivant sa carrière musicale, avec notamment l'album Sangoma en hommage à sa mère, elle travaille à son autobiographie " Makeba : My Story " avec le journaliste James Hall ; elle y critique notamment l'apartheid et les États-Unis. En 1985, Miriam reçoit par la France le titre de Commandeur des Arts et Lettres, puis de Citoyenne d'honneur en 1990.

De retour en Afrique du Sud
En 1990, Nelson Mandela, figure majeure de la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud, est libéré après vingt-sept de prison. Il convainc Miriam Makeba de rentrer en Afrique du Sud, ce qu'elle fait grâce à son passeport français. En juin 1990, la chanteuse retourne dans son pays après 31 ans d'exil.

En 1992, Miriam joue dans le film franco-britannico-américano-sud-africain de Darrell Roodt Sarafina ! sur les émeutes de Soweto de 1976. Elle y interprète le rôle d'Angelina, mère du personnage principal.

Après l'arrivée de Nelson Mandela au pouvoir en 1994, Miriam ne cesse pas pour autant de s'engager. Auprès de l'épouse du président, Graça Machel-Mandela, elle défend la cause des enfants atteints du VIH, des enfants soldats et des enfants porteurs de handicap. Elle crée le Makeba Centre for Girls pour les orphelines, un projet qui lui tient particulièrement à cœur.

En 2005, Miriam démarre une tournée d'adieu, mais continue malgré tout à se produire sur scène jusqu'à sa mort. En novembre 2008, elle fait un malaise cardiaque sur scène en Italie, après avoir interprété la chanson " Pata Pata " lors d'un concert en soutien à l'écrivain Roberto Saviano, menacé par la mafia. Miriam Makeva " Mama Africa " meurt à l'hôpital à l'âge de 76 ans.

" Je regarde une fourmi et je me vois : une Sud-Africaine, dotée par la nature d'une force bien supérieure à ma taille pour pouvoir faire face au poids d'un racisme qui écrase mon esprit. Je regarde un oiseau et je me vois : une Sud-Africaine, survolant les injustices de l'apartheid sur des ailes de fierté, la fierté d'un beau peuple. "

Eva Perón (1919 - 1952)
La madone des déshérités argentins

Eva Perón a marqué l'Argentine du XXe siècle jusqu'à l'incarner dans ses traits et son parcours douloureux. Née au milieu de villageois pauvres, elle se rend dans la capitale Buenos Aires alors qu'elle n'a que quinze ans. Artiste, elle rencontre le colonel Juan Domingo Perón au moment où il commence son ascension politique. Accédant à ses côtés au sommet de l'État, Eva Perón va s'illustrer par son énergie et sa capacité à satisfaire les attentes populaires.

Eva Perón en 1944, photographie d'Annemarie

Sous le surnom d'Evita, elle devient une icône mondiale bien au-delà de l'Argentine... et bien avant son compatriote Che Guevara ! Comme ce dernier, elle obtient la palme du martyre par sa mort prématurée et très médiatisée à 33 ans.

Une paysanne devenue icône mondiale

Eva Duarte n'aurait jamais dû devenir l'icône de tout un pays ni susciter une ferveur telle que sa mort a provoqué durant des semaines un défilé ininterrompu d'Argentins éplorés devant le catafalque soutenant son cercueil. Ce destin unique, elle le doit à sa volonté et à une rencontre. À quinze ans, au milieu des années trente, elle décide de devenir artiste et de tenter sa chance dans la capitale. Contre toute attente, sa mère, pauvre et veuve, donne son accord.

Eva Duarte et Juan Domingo Perón en 1944, peu de temps après leur rencontre. L'agrandissement est une photographie du couple en 1950, après leur mariage. Eva Duarte fera preuve de persévérance car la vie d'artiste n'est pas un chemin pavé de roses. Elle persiste pourtant, accédant d'abord au statut de mannequin avant d'envisager une carrière de comédienne. La radio va assurer sa renommée et lui offrir une rencontre inespérée qui va changer son destin et celui de l'Argentine.

Lors d'un gala de bienfaisance organisé pour venir en aide aux victimes d'un tremblement de terre, elle rencontre le colonel Perón. C'est le coup de foudre. Il ne la quittera plus. Elle devient sa maîtresse et sa conseillère politique, au grand dam de l'entourage de son amant, scandalisé par l'importance de la jeune Eva. Certains vont même jusqu'à exiger du colonel qu'il se sépare d'elle ! Il s'en gardera bien. Fin politique, il a très vite compris tout le bénéfice électoral que pouvait lui apporter une femme célèbre issue d'un milieu pauvre et rural… En 1946, ce capital de sympathie sera très utile puisqu'il permet au colonel Perón de gagner les élections et d'accéder à la présidence.

Devenue Eva Duarte Perón, elle est désormais Première dame d'Argentine. Un rôle qu'elle remplira à merveille, se consacrant corps et âme à soulager la misère des plus pauvres et à satisfaire les revendications des classes populaires. Mais sa santé décline.

En 1951, elle tombe malade. Elle a encore la force de soutenir son mari durant sa seconde campagne électorale pour la présidence, qu'il remporte. Mais la maladie sera la plus forte et elle meurt en 1952.

Un mythe est né, que viendront consacrer d'innombrables livres et de nombreux films.

Rosalind Franklin (1920 - 1958)
Pionnière oubliée de l'ADN
Rosalind Franklin, une physico-chimiste britannique, fut la première à identifier la structure de l'ADN (acide désoxyribonucléique), support du patrimoine génétique de tous les êtres vivants.

Rosalind Franklin en 1955, Universal History, Encyclopédie Britannica.

Grâce à l'analyse d'un cliché par diffraction des rayons X, elle identifia la structure à double hélice, aujourd'hui célèbre. Morte trop tôt, elle n'en récolta cependant aucun laurier...En 1962, le prix Nobel récompensa ses trois confrères James Watson, Francis Crick et Maurice Wilkins pour cette découverte majeure.

Une scientifique dans la tourmente
Rosalind Elsie Franklin naît le 25 juillet 1920 à Notting Hill, un quartier huppé de Londres, dans une famille juive influente.

À 11 ans, elle intègre la St Paul's Girls' School, l'une des rares écoles où la physique et la chimie sont enseignées aux jeunes filles. En 1938, elle empoche avec brio son diplôme de fin d'études et obtient une bourse universitaire. Mais son père lui demande de la céder à un réfugié. La montée du nazisme a en effet poussé la famille Franklin à accueillir des jeunes juifs fuyant l'Allemagne.

Rosaling intègre malgré tout le Newham College, à l'université de Cambridge et obtient en 1945 un doctorat de chimie. La guerre finie, elle poursuit ses études à Paris et se forme à la cristallographie aux rayons X.

En 1950, elle revient au King's College, à Londres, où son directeur de laboratoire John Randall la dirige vers l'étude de l'ADN (acide désoxyribonucléique).

Deux binômes travaillent en parallèle sur la structure de l'ADN : Rosalind Franklin et Maurice Wilkins d'un côté, Francis Crick et James Watson de l'autre. Contrairement à Franklin, ces deux derniers ne sont pas des expérimentateurs. Mais ils sont, eux, dans une course contre la montre car ils veulent être les premiers à découvrir la structure de l'ADN.

La collaboration avec Wilkins, misogyne, tourne au vinaigre. Rosalind a son caractère et ne se laisse pas faire. Leur directeur, John Randall, est contraint d'y mettre fin. C'est avec un autre collègue, Raymond Gosling, que Franklin réalise ses premiers clichés par spectrographie à rayons X.

Le 51ème cliché est le bon. Rosalind Franklin réalise en effet le premier cliché qui donne une preuve formelle de la structure de l'ADN à double hélice. Pourtant, ce n'est pas elle qui en tirera la gloire méritée.

Maurice Wilkins subtilise ses clichés et les montre à Watson et Crick qui ont désormais la certitude de la structure hélicoïdale en double hélice. Le 25 avril 1953, Watson, Crick et Wilkins décrivent pour la première fois dans la revue scientifique Nature la structure de la molécule d'ADN (acide désoxyribonucléique), support du patrimoine génétique de tous les êtres vivants. Morte prématurément le 16 avril 1958 à Chelsea, à Londres, à l'âge de 38 ans, d'un cancer de l'ovaire, Rosalind Frankin ne tarda pas à être oubliée.

Réhabilitée toutefois au XXIème siècle, elle a bénéficié de divers hommages et en 2003, la Royal Society de Londres a créé un prix à son nom pour honorer chaque année une femme scientifique dans les domaines des STEM (sciences, technologies, ingénierie et mathématiques).

Indira Gandhi

Le 31 octobre 1984, Indira Gandhi, Premier ministre de l'Union indienne, est assassinée par ses propres gardes du corps, des Sikhs ralliés à la cause indépendantiste.

Une héritière en politique

Fille unique du père de l'indépendance de l'Inde, le pandit Nehru, elle devient à son tour Premier ministre en janvier 1966, un poste qu'elle exerce jusqu'en 1977, puis de 1980 à sa mort.

Elle poursuit l'œuvre de son père, dont elle reprend aussi volontiers le style autoritaire. Son objectif est de moderniser l'Inde, selon des principes inspirés par le socialisme. Battue et même arrêtée en 1977, elle rebondit en janvier 1980 et redevient Premier ministre.

Son deuxième mandat est marqué par les tensions avec la communauté sikh, implantée surtout au Pendjab, au nord de l'Inde.

Le 5 juin 1984, l'armée indienne pénètre dans le temple sacré d'Amritsar et ouvre le feu, faisant au total plusieurs centaines de morts, y compris parmi les pèlerins. C'est pour venger ce massacre que deux gardes du corps assassinent le Premier ministre avec leurs armes de service. Le fils d'Indira, Rajiv Gandhi, lui succède comme Premier ministre.

Mais il est également assassiné, par une kamikaze tamoul, le 21 mai 1991. Comme sa mère, il soutenait en effet le gouvernement du Sri-Lanka dans sa lutte contre le LTTE, les «tigres tamouls».
Aujourd'hui, sa femme, Sonia Gandhi, d'origine italienne, et son fils Rahul, poursuivent l'œuvre de la famille Nehru-Gandhi, dont les tragédies (qui incluent la mort en 1980 du fils cadet d'Indira, Sanjay, dans un accident d'avion) font des «Kennedy indiens».

Simone Veil

Née à Nice le 13 juillet 1927 et décédée à Paris le 30 juin 2017, Simone Veil a été déportée adolescente à Auschwitz, où elle a perdu

sa mère ; son père et son frère étant également décédés dans des camps de la Shoah. Femme courage à l'adolescence tragique, Simone Veil est l'une des figures politiques françaises les plus populaires. Légalisant l'avortement en 1975, elle a été la première présidente du Parlement européen (1979) et la première femme ministre d'État (1993), mais aussi membre du Conseil Constitutionnel (1998) ou encore Immortelle à l'Académie française (2008).

Simone Jacob naît à Nice le 13 juillet 1927 au sein d'une famille juive. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, elle est déportée à Auschwitz à l'âge de 17 ans et y perd sa mère. Après sa libération, elle entreprend des études de droit, épouse Antoine Veil et entre dans la magistrature en 1957, à tout juste 30 ans (après que son mari a refusé qu'elle soit avocate).

Simone Veil et l'avortement
En 1970, elle est la première femme à occuper le poste de secrétaire générale du Conseil supérieur de la magistrature après avoir été haut fonctionnaire dans l'administration pénitentiaire au ministère de la Justice. Cette ascension professionnelle et ses positions politiques centristes l'amènent à être nommée ministre de la Santé sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing et dans le gouvernement de Jacques Chirac. On est alors en mai 1974 et Simone Veil est rapidement chargée de présenter au Parlement le projet de loi sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG), qui dépénalise l'avortement. Attaquée de toute part, menacée par l'extrême droite et une partie de la droite parlementaire, elle finira par parvenir à ses fins. Un discours notamment fera date. Devant les députés, Simone Veil soutient alors que "l'avortement doit rester l'exception, l'ultime recours pour des situations sans issue". Dans le cadre de ses nouvelles fonctions, Simone Veil parvient à faire entrer en vigueur la loi sur la légalisation de l'IVG le 17 janvier 1975, après une adoption du texte à l'Assemblée nationale le 29 novembre 1974 et l'adoption de la loi par le Sénat deux semaines plus tard. La popularité de Simone Veil ne cesse alors de croître.

Élue députée, elle est ensuite amenée à présider le Parlement européen jusqu'en 1982. Elle est la première femme à avoir occupé cette fonction.. Elle est élue et reçue parmi les "Immortels" dès le premier tour du scrutin.
Le discours de Simone Veil
Le 26 novembre 1974, Simone Veil s'adresse aux députés, qui forment alors un cénacle presque exclusivement masculin. Dans son discours, elle développe face à eux les motifs de sa loi sur la dépénalisation de l'avortement. En voici les passages clés :

"Pour quelques-uns, les choses sont simples : il existe une loi -répressive, il n'y a qu'à l'appliquer. D'autres se demandent pourquoi le Parlement devrait trancher maintenant ces problèmes : nul n'ignore que depuis l'origine, et particulièrement depuis le début du siècle, la loi a toujours été rigoureuse, mais qu'elle n'a été que peu appliquée. […]

Pourquoi donc ne pas continuer à fermer les yeux ? Parce que la -situation actuelle est mauvaise. Je dirais même qu'elle est déplorable et dramatique.

Elle est mauvaise parce que la loi est ouvertement bafouée, pire même, ridiculisée. Lorsque l'écart entre les infractions commises et celles qui sont poursuivies est tel qu'il n'y a plus à proprement

parler de répression, c’est le respect des citoyens pour la loi et donc l’autorité de l’État qui sont mis en cause.

Lorsque les médecins, dans leurs cabinets, enfreignent la loi et le font connaître publiquement, lorsque les parquets, avant de poursuivre, sont invités à en référer dans chaque cas au ministère de la Justice, lorsque des services sociaux d’organismes publics fournissent à des femmes en détresse les renseignements susceptibles de faciliter une interruption de grossesse, lorsque, aux même fins, sont organisés ouvertement et même par charter des voyages à l’étranger, alors je dis que nous sommes dans une situation de désordre et d’anarchie qui ne peut plus continuer. Mais, me direz-vous, pourquoi avoir laissé la situation se dégrader ainsi et pourquoi la tolérer ? Pourquoi ne pas faire respecter la loi ? Parce que si des médecins, si des personnels sociaux, si même un certain nombre de citoyens participent à ces actions illégales, c’est bien qu’ils s’y sentent contraints; en opposition parfois avec leurs convictions personnelles, ils se trouvent confrontés à des situations de fait qu’ils ne peuvent -méconnaître. Parce qu’en face d’une femme décidée à interrompre sa grossesse, ils savent qu’en refusant leur conseil et leur soutien ils la rejettent dans la solitude et l’angoisse d’un acte perpétré dans les pires conditions, qui risque de la laisser mutilée à jamais. Ils savent que la même femme, si elle a de l’argent, si elle sait s’informer, se rendra dans un pays voisin ou même en France dans certaines cliniques et pourra, sans encourir aucun risque ni -aucune pénalité, mettre fin à sa grossesse. Et ces femmes, ce ne sont pas nécessairement les plus immorales ou les plus -inconscientes. Elles sont 300 000 chaque année. Ce sont celles que nous côtoyons chaque jour et dont nous ignorons la plupart du temps la détresse et les drames. C’est à ce désordre qu’il faut mettre fin. C’est cette injustice qu’il convient de faire cesser”.

Simone Veil décède le 30 juin 2017 à l’âge de 89 ans. Simone Veil repose désormais dans la crypte des grands hommes et grandes femmes de la Nation au Panthéon.

Valentina Vladimirovna Terechkova - Première astronaute en solitaire

Valentina Vladimirovna Terechkova (née en 1937), est la première femme de l'histoire à avoir effectué un voyage dans l'espace, et la seule femme à avoir effectué ce voyage en solitaire.

Sélectionnée par Nikita Khrouchtchev
Photographie de Valentina Terechkova en tenue d'astronaute, le casque enlevé.Valentina Terechkova nait le 6 mars 1937 à Maslennikovo, en Russie, d'un père agriculteur et d'une mère ouvrière dans une industrie textile. Elle commence l'école à 8 ans mais la quitte à 16 ans, continuant des études par correspondance et se faisant embaucher comme ouvrière dans une industrie textile. Dès sa jeunesse, elle s'intéresse au parachutisme et s'y entraine, faisant son premier saut à 22 ans, en 1959.

En 1961, après le vol réussi de Youri Gagarine, Sergueï Korolev, le responsable du programme spatial soviétique, décide d'envoyer une femme dans l'espace. Parmi 400 candidates, il sélectionne 5 femmes, dont Valentina, avec notamment les critères suivants : être parachutiste, avoir moins de 30 ans, faire moins d'1m70 et de 70 kilos. Issue d'un milieu prolétaire et fille d'un héros de la deuxième

guerre mondiale (son père est mort à la guerre), Valentina est une candidate de choix ; elle est donc sélectionnée parmi les 5 candidates restantes par Nikita Khrouchtchev lui-même. Elle suit alors un entrainement intensif comprenant des vols sans gravité, des tests d'isolation, des sauts en parachute, des cours d'ingénierie et du pilotage.

La première femme dans l'espace
Le 16 juin 1963, Vostok 6 décolle sans accrocs et Valentina Terechkova devient, à 26 ans, la première femme dans l'espace. En 70 heures et 41 minutes, elle effectue 48 orbites autour de la Terre. Malgré les nausées et l'inconfort qu'elle ressent pendant la majeure partie du voyage, elle tient un carnet de voyage et prend des photos de l'horizon qui seront ensuite utilisées pour identifier des couches d'aérosols dans l'atmosphère. Le 19 juin, au retour, Valentina s'éjecte comme prévu ; se retrouvant au-dessus d'un lac, elle parvient cependant à le survoler en parachute et à atterrir sur la terre ferme.

Tenue au secret, ce n'est que 30 ans plus tard qu'elle révèlera un dysfonctionnement de son vaisseau : pendant la phase de freinage, le vaisseau était orienté pour la montée et non la descente, ce qui l'éloignait progressivement de la Terre. Signalant l'erreur à l'équipe au sol, elle a put recevoir un correctif et régler le problème.

Après le vol
Après son vol, Valentina Terechkova épouse le cosmonaute Andrian Nikolaïev et reprend ses études. Très sollicitée en politique, elle devient en 1971 membre du comité central du parti communiste de l'Union soviétique. En 1977, elle obtient un diplôme d'ingénierie. Malgré la chute de l'Union soviétique, elle n'a rien perdu de son prestige et est toujours considérée comme une héroïne en Russie.

A ce jour, elle reste la plus jeune femme à avoir volé dans l'espace, et la seule à avoir effectué un vol en solitaire.

Simone de Beauvoir 1908 – 1986
Philosophe, écrivain et théoricienne du féminisme
Simone de Beauvoir est née à Paris dans une famille aisée et reçoit une éducation bourgeoise, stricte et catholique. Elle se distingue dès son plus jeune âge par ses capacités intellectuelles. La banqueroute de son grand-père maternel, banquier, précipite la famille de Simone de Beauvoir dans le déshonneur et la prive de ressources. Son père cependant lui transmet le goût de la littérature et des études, seuls moyens selon lui de sortir ses filles de leur médiocre condition.

A l'âge de quatorze ans, Simone de Beauvoir devient athée, marquant son émancipation d'avec sa famille, et décide de devenir écrivain. Après son baccalauréat, elle étudie les mathématiques, les lettres et la philosophie. C'est à la faculté des lettres de l'université de Paris qu'elle rencontre Jean-Paul Sartre avec qui elle noue une relation légendaire, "un amour nécessaire" que seule la mort séparera. En 1929, elle est reçue deuxième au concours d'agrégation de philosophie, juste derrière Jean-Paul Sartre.

Simone de Beauvoir est nommée à Marseille tandis que Jean-Paul Sartre est affecté au Havre. Pour faciliter leur rapprochement, il lui propose de l'épouser, mais Simone refuse, car pour elle, "le mariage multiplie par deux les obligations familiales et toutes les corvées sociales. En modifiant nos rapports avec autrui, il eût fatalement altéré ceux qui existaient entre nous." Elle parvient néanmoins l'année suivante à se reprocher en obtenant un poste à Rouen. Bisexuelle, Simone de Beauvoir entretient des relations avec certaines de ses élèves, "amours contingentes" que son "pacte" avec Jean-Paul Sarre lui permet de connaître.

Le couple Sartre-Beauvoir est muté à Paris peu avant la Guerre. Peu satisfaite par le métier d'enseignant, elle l'abandonne en 1943 pour s'orienter vers une carrière littéraire. Avec Sartre, Raymond Aron, Michel Leiris, Maurice Merleau-Ponty, Boris Vian et d'autres intellectuels de gauche, elle fonde en 1945 la revue "Les temps modernes" dont le but est de faire connaître l'existentialisme à travers la littérature contemporaine. Grâce à ses romans et essais où elle traite de son engagement pour le communisme, l'athéisme et l'existentialisme, elle obtient son indépendance financière qui lui permet de se consacrer entièrement à l'écriture.

Simone de Beauvoir voyage dans de nombreux pays où elle rencontre des personnalités communistes comme Fidel Castro, Che Guevara, Mao Zedong, Richard Wright. Elle obtient la notoriété en publiant en 1949 Le Deuxième Sexe, un essai philosophique et féministe, qui devient la référence du féminisme moderne et la révèle comme une grande théoricienne du mouvement de libération de la femme. S'indignant de voir la femme traitée comme un objet érotique, elle décrit une société où la femme est maintenue dans un état d'infériorité et prône "l'égalité dans la différence" et l'émancipation de la femme. "Son analyse de la condition féminine à travers les mythes, les civilisations, les religions, l'anatomie et les traditions fait scandale, et tout particulièrement le chapitre où elle parle de la maternité et de l'avortement, assimilé à un homicide à cette époque. Quant au mariage, elle le considère comme une institution bourgeoise aussi répugnante que la prostitution lorsque la femme est sous la domination de son mari et ne peut en échapper."

Simone de Beauvoir obtient le prix Goncourt en 1954 avec Les Mandarins, roman qui met en scène des intellectuels parisiens confrontant leurs points de vue sur la société française au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Il est dédicacé par Nelson Algren, un écrivain communiste américain qui entretient avec Simone une intense relation depuis 1949. À partir de 1958, elle publie une série de récits autobiographiques sur son milieu rempli de préjugés, sur ses efforts pour en sortir, sur sa relation avec Sartre.

Simone de Beauvoir joue un rôle important dans les combats de Gisèle Halimi et Elisabeth Badinter pour la reconnaissance des tortures infligées aux femmes lors de la Guerre d'Algérie et pour le droit à l'avortement. En 1971, elle assure la direction de la revue d'extrême gauche, Les Temps Modernes, qu'elle a fondée avec Sartre et d'autres intellectuels en 1945.

Après la mort de Jean-Paul Sartre en 1980, elle fait de Sylvie Le Bon, une jeune étudiante en philosophie connue dans les années 1960, sa fille adoptive et l'héritière de son oeuvre littéraire. Simone de Beauvoir partage la même tombe que Jean-Paul Sartre au cimetière Montparnasse.

Sarah Bernhardt, le " monstre sacré "

Sarah Bernhardt (1844 - 1923) est une comédienne française très réputée et une grande tragédienne. Elle est la première actrice à avoir fait des tournées sur les 5 continents.

Naissance d'une vocation

Sarah Bernhardt est la fille de Judith-Julie Bernardt, courtisane néerlandaise ; son père reste inconnu. Elle nait sous le nom de Rosine Bernardt ; c'est plus tard qu'elle changera son prénom et ajoutera un H à son nom.

Sarah vit une enfance solitaire chez une nourrice à Quimperlé, où elle ne parle que le breton, avant que sa mère ne l'envoie au couvent de Grand-Champs, à Versailles. Son éducation religieuse est complétée grâce au duc de Morny, l'amant de sa tante, qui lui permet de suivre des cours de sculpture et de peinture. Lors d'une pièce au couvent, elle découvre d'un même coup le théâtre et sa vocation.

Grâce au duc de Morny, elle entre en 1859 au Conservatoire d'Art dramatique de Paris puis, en 1862, à la Comédie-Française ; mais elle est renvoyée en 1866 pour avoir giflé une sociétaire. Entretemps, elle a donné naissance à son unique fils, Maurice, issu de sa liaison avec un noble belge. Après son départ de la Comédie-Française, Sarah signe un contrat avec le Théâtre de l'Odéon et s'y fait connaitre, triomphant notamment dans le rôle de la Reine de Ruy Blas (Victor Hugo). En 1870, lorsque Paris est assiégée, elle transforme le théâtre en hôpital militaire.

La Voix d'or

Portrait de Sarah Bernhardt portant des fleurs sur la poitrine et un chapeau sombre décoré de plumesAprès s'être fait connaitre au Théâtre de l'Odéon, Sarah Bernhardt retourne jouer quelques années à la Comédie-Française et brille dans Phèdre (Racine) puis Hernani (Victor Hugo). En 1880, elle démissionne et crée sa propre compagnie, partant se produire à Londres, à Copenhague, aux États-Unis et en Russie. Elle n'hésite pas à interpréter des rôles d'hommes. Partout, elle rencontre le succès et l'enthousiasme du public. Elle est surnommée " La Voix d'or ", " la Divine ", " la Scandaleuse " ; Cocteau invente pour elle l'expression de " monstre sacré ". Elle inspire des pièces, notamment l'Aiglon d'Edmond Rostand. À partir de 1893, elle prend la direction du théâtre de la Renaissance puis du théâtre des Nations qu'elle renomme théâtre Sarah-Bernhardt. Elle écrit elle-même quelques pièces.

On prête à Sarah Bernhardt de nombreuses liaisons. En 1882, elle se marie à Londres avec un acteur grec, Aristides Damala, mais leur relation ne dure pas ; ils resteront cependant mariés. Excentrique et réputée mentir beaucoup, Sarah a une personnalité forte et prend des positions politiques. Elle soutient Zola au moment de l'Affaire Dreyfus, défend Louise Michel et se positionne contre la peine de mort.

En 1900, Sarah devient actrice de cinéma en jouant dans le film Le Duel d'Hamlet. Elle tournera dans d'autres films, dont deux autobiographiques.

En 1914, Sarah Bernhardt reçoit la Légion d'honneur. En 1915, à 70 ans, elle est amputée de la jambe droite (en raison d'une tuberculose osseuse) mais continue à se produire assise et rend visite aux soldats, au front, en chaise à porteurs.

Elle meurt dans les bras de son fils Maurice le 26 mars 1923, laissant derrière elle la légende d'une actrice à la " Voix d'Or ", du " monstre sacré " parcourant les 5 continents.

Maria Callas - La Divina

Surnommée la Divina, la cantatrice Maria Callas a bouleversé l'interprétation lyrique par la force dramatique avec laquelle elle imprégnait tous ses rôles. Elle a abordé un répertoire très vaste grâce à une voix au timbre et à l'étendue exceptionnels, mais aussi grâce à sa capacité époustouflante à intégrer de nouveaux rôles. Sa voix légendaire, ainsi que le personnage public qu'elle a construit au fil de ses meilleures années sur scène, font de Maria Callas l'une de plus grandes cantatrices du XXe siècle.

D'origine grecque et née à New York de parents immigrés, Maria Callas découvre le chant par la radio et les retransmissions des opéras du Metropolitain que sa mère lui fait écouter à la maison. Elle prend quelques leçons de piano, mais c'est surtout en chantant qu'elle est repérée pour un *grain particulier et une musicalité rare. La musique devient vite son échappatoire : elle est une enfant solitaire et se sent mal aimée dans cette famille décomposée, comme elle a raconté plus tard au cours de sa vie.

Après la séparation de ses parents, Maria Callas rentre en Grèce avec sa mère. Elle y prend des leçons de chant et finit par intégrer le Conservatoire d'Athènes, dans la classe d'Elvira de Hidalgo, qui deviendra également sa confidente. Maria Callas travaille avec une détermination rare, et commence rapidement à assurer les petits rôles à l'Opéra national grec. Elle entame une carrière professionnelle à 17 ans dans l'opérette Boccaccio de Franz von Suppé, enchaine des rôles dans l'Opéra, et pendant la guerre, donne des récitals pour les soldats allemands et italiens pour gagner de l'argent. A la Libération, elle décide de repartir aux Etats-Unis et prend des distances avec sa mère, qui a pendant toutes ces années été son impresario en Grèce.

Une fois aux Etats-Unis, toutes les tentatives de Maria Callas de se faire engager dans une production échouent, mais la rencontre avec le chef d'orchestre Tulio Serafin lui ouvre la voie de la consécration. Serafin l'engage dans La Gioconda de Ponchielli à Vérone, et la fait venir en Italie. C'est avec Serafin qu'elle chantera dans Tristan et Iseult et la Walkyrie de Wagner, et apprendra en six jours seulement le rôle d'Elvira pour remplacer au pied levé Margherita Carosio dans Les Puritains de Bellini. C'est le moment clé de sa carrière, la reconnaissance unanime par la critique et l'orientation définitive de la Callas vers le bel cantoet le répertoire italien : elle insuffle une énergie nouvelle aux œuvres de Cherubini, Donizetti, Bellini, Rossini et Verdi. C'est aussi à cette époque qu'elle rencontre son mari et impresario, Giovanni Battista Meneghini, qui gérera sa carrière pendant dix années les plus fructueuses de sa vie : Maria Callas est applaudie par le monde entier, notamment à la Scala de Milan, mais aussi au Covent Garden de Londres et au Metropolitan Opera de New York. Elle aborde ses plus grands rôles, dont Norma, son rôle fétiche. Maria Callas change aussi d'image : de constitution plutôt forte, elle entame une cure d'amaigrissement radicale, et se transforme en icône d'élégance ; la Diva est née, et sa vie privée devient publique.

Ce qui va faire d'elle un phénomène, une Diva de l'opéra, c'est sa capacité à tout chanter. Elle sait user de la puissance dramatique de ses sons graves comme de l'éclat de ses notes aiguës. En 1949, elle épate la critique en interprétant au cours de la même semaine deux rôles bien distincts, voire opposés : celui de Brünnhilde, déesse

puissante et guerrière dans La Walkyrie de Wagner, et celui d'Elvira, délicate et romantique dans Les Puritains de Bellini.

Le chant et le jeu de Maria Callas bouleversent les codes jusque-là bien établis de la scène lyrique. En plus de sa virtuosité vocale, elle apporte à l'opéra une dimension théâtrale, une exigence de jeu et de présence à laquelle devront se plier ses successeurs.

Pourtant celui ou celle qui tenterait de l'imiter prendrait le risque du ridicule. Car il n'y a probablement que La Callas pour se permettre autant d'éloquence. Idem pour son chant : la technique de la Diva n'est que très rarement prise pour modèle. Nombreux sont ceux à commenter ses prises de risque qui auraient contribué à la détérioration de sa voix.

Voilà un nouvel épisode de la vie de Maria Callas qui aura fait couler beaucoup d'encre : sa transformation physique. En un temps record (moins de deux ans), la chanteuse perd plus de trente kilos.

Son modèle féminin ? L'actrice Audrey Hepburn. Et tout comme le personnage que cette dernière incarne dans My fair lady, Maria Callas a un Pygmalion, un professeur Higgins qui affine son look, lui fait travailler sa gestuelle. Il s'agit du réalisateur italien Luchino Visconti qui, au début des années 1950, s'extasie aussi bien devant le charisme de la Diva que face à sa nouvelle taille de guêpe.

De la collaboration entre la Callas et Visconti naissent cinq opéras, dont la mise en scène mythique de La Traviata de Verdi en 1955, à la Scala. Une nouvelle ère s'ouvre désormais pour toutes les cantatrices : il faut être belle.

Sa rencontre avec l'armateur grec Aristote Onasis marque le début d'une relation amoureuse qui finit par l'éloigner de la scène. Entre 1959 et 1965, elle n'apparaît que dans quelques rares productions à Paris, Londres et New York. Elle s'installe à Paris, donne de rares récitals et essaye de se convertir dans l'enseignement, mais sans grand résultat. Trahie par Onasis qui épouse Jackie Kennedy, et sa voix, désormais fragilisée et abimée, elle passe ses dernières années dans la solitude et meurt prématurément à l'âge de 53 ans.

Billie Holiday - The Mother of jazz

Eleanora Fagan, connue sous le nom de Billie Holiday (1915 - 1959) est une artiste américaine considérée comme l'une des plus grandes chanteuses de jazz du monde.

Une enfance marquée par la violence

Eleanora Fagan nait à Philadelphie le 7 avril 1915, de deux parents adolescents : Sarah Julia " Sadie " Fagan, sa mère, a 13 ans et Clarence Holiday, son père présumé, en a 15. Ce dernier ne

reconnait pas l'enfant, qui est confiée à Eva Miller, la demi-sœur de Sadie qui ne fait que des va-et-vient dans la vie de sa fille. Élevée en partie par Martha Miller, belle-mère d'Eva, Eleanora connait une enfance difficile, passe devant un tribunal des mineurs à neuf ans et quitte l'école à onze ans. En 1926, Sadie découvre qu'un voisin viole sa fille ; l'homme est arrêté et Eleanora est envoyée sous protection dans une école catholique.

Photographie en noir et blanc de Billie HolidayEn 1928, Sadie fait venir sa fille, qui a alors 13 ans, à New York. Les deux se prostituent et, arrêtées le 2 mai 1929, passent quelques mois en prison. A sa sortie, en octobre 1929, Eleanora est auditionnée dans un night club et engagée comme chanteuse. Elle prend alors le nom de Billie Holiday, en référence à l'actrice Billie Dove et à son père présumé, et travaille dans plusieurs clubs. Elle commence à se faire connaître et rencontre le bluesman John Hammond, qui lui permet d'enregistrer ses premiers titres : Your Mother's Son-in-Law et Riffin' the Scotch. Elle rencontre de nombreux musiciens, dont Lester Young, Duke Ellington et Bobby Henderson avec qui se produit dans plusieurs clubs de Harlem.

Strange Fruit

Billie Holiday connait le succès et multiplie les liaisons sentimentales, avec des hommes comme avec des femmes. Elle installe sa mère à la tête d'un petit restaurant et devient une vedette du jazz new-yorkais. Ses disques se vendent et elle chante avec l'orchestre d'Artie Shaw, avec qui elle part en tournée. Chanteuse noire dans un orchestre blanc, elle est victime du racisme et de la ségrégation des États du sud et ne peut aller nulle part avec les musiciens de l'orchestre. Rentrée à New York, elle continue à se produire dans des clubs.

En mars 1939, Abel Meeropol, professeur, propose à Billie de mettre en musique Strange Fruit, un poème qu'il a écrit et qui évoque par métaphore les lynchages de Noirs pratiqués dans le sud des États-Unis. Un membre de sa famille ayant été victime d'un crime raciste, Billie tient à interpréter cette chanson qui, bien que controversée, rencontre un immense succès et devient sa chanson-phare. Sa carrière s'envole ; elle se produit avec des musiciens réputés et enregistre de nombreux titres, parmi lesquels Lover Man, Good morning Heartache, Fine and Mellow, Billie's Blues, Don't Explain. Elle tourne aussi avec Louis Armstrong dans le film New Orleans, qui réunit de grands jazzmen.

Dépression et dépendances

Billie Holiday entame une liaison puis se marie avec Jimmy Monroe, escroc qui l'initie à l'opium et à l'héroïne avant d'être arrêtée. La chanteuse divorce , a d'autres aventures puis tombe sous la coupe de Joe Guy, un trompettiste qui la fournit en héroïne. Alors qu'elle obtient des contrats prestigieux, elle commence à se tromper dans les paroles, à arriver en retard. Alors qu'elle entame une tournée qui lui est dédiée, Billie Holiday and Her Orchestra, elle apprend le décès de sa mère et sombre dans la dépression. Sombrant dans l'alcool, elle commence également à prendre du LSD et, début 1947, son imprésario veut lui imposer une cure de désintoxication. Quelques semaines plus tard, elle est arrêtée en possession de drogues et condamnée à un an de prison.

A sa sortie, le 16 mars 1948, Billie est ruinée. Elle ne peut plus chanter dans des lieux vendant de l'alcool, et se produit donc dans des salles de concert. Mais ces engagements sont moins bien rétribués et Billie, toujours accro à l'héroïne, tombe sous l'emprise de John Levy, un gangster qui la violente et récupère ce qu'elle gagne. Lorsqu'elle quitte son compagnon, elle est endettée jusqu'au cou et l'alcool et la drogue impactent de plus en plus ses performances.

Le triomphe et la chute

En 1950, Billie Holiday renoue avec le succès en jouant avec Miles Davis à Chicago. L'année suivante, elle enregistre quelques disques avec une petite maison de production et signe un contrat avec le label Verve. Elle se produit alors avec Charlie Shavers, Barney Kessel, Oscar Peterson et Ray Brown et multiplie concerts et

tournées, jusqu'en Europe. Elle connait le triomphe, mais ne parvient toujours pas à décrocher de la drogue. En 1956, elle est arrêtée avec son ami et ancien amant Louis McKay en possession de drogue, et les deux se marient pour ne pas avoir à témoigner l'un contre l'autre ; ils divorceront sitôt le jugement prononcé. Billie, dont la santé se dégrade, effectue une nouvelle cure de désintoxication. Elle enregistre de nouveaux albums et repart dans une tournée européenne, mais est tellement intoxiquée et dans un tel état d'épuisement que ses prestations tournent court. Elle rentre aux États-Unis et, de plus en plus malade, y assure quelques engagements.

Le 30 mai 1959, Billie s'effondre chez elle et est admise à l'hôpital. Les médecins lui diagnostiquent une cirrhose ainsi qu'une insuffisance rénale et lui interdisent alcool et cigarette, sans succès. En juin, elle est à nouveau prise en possession de drogue et sa chambre est mise sous surveillance policière pendant quelques jours. Alors que son état semble s'améliorer, elle est victime en juillet d'une infection rénale et d'une congestion pulmonaire.

Billie Holiday meurt à l'hôpital de Harlem le 17 juillet 1959. Elle est enterrée près de sa mère et trois mille personnes assistent à ses funérailles.

Alys Robi - Les hauts et les bas d'une diva

Née Alice Robitaille, Alys Robi a eu très tôt la piqûre de la scène, une passion qui ne la quittera jamais. Elle n'avait que quatre ans lorsqu'elle est montée sur les planches la première fois lors de galas de lutte auxquels participait son père. De spectacle en spectacle, cette petite fille qui avait vu le jour dans le quartier ouvrier de Saint-Sauveur, à Québec, a gravi les échelons de la notoriété. En 1934, Rose Ouellette, alias La Poune, l'engage dans sa troupe du Théâtre National. C'est à cette époque qu'elle y rencontre Olivier Guimond, son premier grand amour.

Devenue une habituée des cabarets montréalais, Alys Robi découvre la musique latino-américaine dont elle fera sa spécialité. Les

chansons Tico, Tico, Brésil, et Besame Mucho, lui vaudront d'ailleurs un immense succès. Dès lors, rien ne semble vouloir freiner son ascension. Elle travaille avec le chef d'orchestre Lucio Agostini, qui sera le second grand amour de sa vie. Après avoir séduit le Canada anglais, elle fait la conquête de Paris, Londres, New York, Rio de Janeiro et Mexico, enfile les enregistrements de disques. Elle participera même à la première émission de télévision de la BBC.

Puis, son beau rêve s'écroule. Un accident de voiture à Las Vegas en 1948, la dépression puis l'internement à Saint-Michel-Archange près de Québec en 1952 feront voler sa carrière en éclats. Elle passera cinq ans dans les murs de cet institut psychiatrique où elle subira des électrochocs et une lobotomie, le traitement privilégié à l'époque pour soigner la maniaco-dépression. Elle en garde de douloureux souvenirs et relatera que d'autres patients ayant subi comme elle une lobotomie étaient morts sur la table d'opération ou avaient été condamnés à une vie végétative. "Moi, je m'en suis sortie. Mais, à ma sortie de l'hôpital, on m'a traitée de mentale quand même", dira-t-elle par la suite. Son retour sur scène est difficile, car elle doit subir les moqueries, victime des préjugés de son époque.

Alys Robi est remontée sur scène, savourant le plaisir de reprendre le grand rôle de sa vie. À partir du moment où elle était sur scène,

elle rajeunissait. Elle entrait sur scène avec sa canne, mais aussitôt que la musique commençait, la canne tombait par terre, et elle redevenait la star qu'elle avait été.

Déterminée, intense, extravagante, parfois imprévisible - ceux qui la côtoyaient connaissaient ses sautes d'humeur -, Alys Robi a marqué son époque. Propulsée au rang de vedette internationale avant de connaître une descente aux enfers et un internement qui la marqueront profondément, la flamboyante star de la chanson des années 40 connut ce que Céline Dion, elle aussi originaire du Québec, connaîtra dans les années 80.

L'animatrice de Radio-Canada Monique Giroux l'a décrite comme un "phénomène", une personnalité plus grande que nature dans un Québec qui n'avait pas l'habitude de ce type de vedette. "C'était probablement son grand défaut d'avoir été 40 ans en avance sur son temps", signalait-elle hier sur les ondes de Radio-Canada lors de son décès en ce samedi, le 28 mai 2011, des suites de complications liées à la bactérie C. difficile.

Katherine Johnson, Mary Jackson, Dorothy Vaughan
Hommes sur la lune grâce à trois femmes

Katherine Johnson, une mathématicienne noire de la NASA dont la vie a été dépeinte dans le film “Hidden Figures. Johnson et un collègue ont été les premiers à calculer les paramètres du vol suborbital en 1961 de l’astronaute Alan Shepard, le premier Américain dans l’espace. Ses talents en mathématiques ont ensuite aidé à déterminer la trajectoire d’Apollo 11 qui a vu atterrir Neil Armstrong et Buzz Aldrin sur la Lune en juillet 1969.

Pas de Lune sans Johnson
Au début de sa carrière, Johnson ne travaillait qu’avec un stylo, du papier et une règle à calcul pour effectuer les calculs dont dépendaient les missions potentiellement mortelles. Avec ses collègues, elle a tracé le parcours de John Glenn lorsqu’il est devenu le premier Américain à orbiter autour de la Terre en 1962.
Pour l’anecdote, avant de lancer la mission, Glenn a demandé à Johnson de revérifier personnellement les chiffres produits par ordinateur sur une machine à calculer mécanique – une tâche qui a pris un jour et demi de travail intense. Il avait plus confiance en elle qu’en la machine.

La NASA a déclaré que Johnson disait souvent aux étudiants que “certaines choses tomberont du regard du public et disparaîtront, mais il y aura toujours de la science, de l’ingénierie et de la technologie. Et il y aura toujours, toujours des mathématiques.”

“Mme Johnson a aidé notre nation à élargir les frontières de l’espace, en plus d’énormes progrès pour les femmes et les personnes de couleur”.

La ségrégation à son époque
Les femmes noires n’étaient pas admises dans les bureaux, les restaurants et les toilettes pour blancs. Cela ne les a pas empêché de démontrer leurs capacités et d’atteindre des niveaux jamais vus dans

l'administration américaine.

Véritable prodige des mathématiques, Katherine Johnson a grandement contribué au succès du premier vol orbital autour de la planète de l'astronaute John Glenn. Mais avant d'être reconnue pour cela, elle a effectué un parcours scolaire impressionnant : diplômée du lycée à 14 ans, de l'université à 18 ans. Un parcours encore plus impressionnant quand on sait les difficultés éprouvées par une jeune femme noire en pleine période de ségrégation en Virginie.

Pendant un temps, elle a enseigné les mathématiques dans une école noire de son État de naissance. Elle est entrée au sein du Comité consultatif national pour l'aéronautique (National Advisory Committee for Aeronotics, soit Naca, l'ancêtre de la Nasa) en 1953, après avoir eu trois filles avec son premier mari. Rapidement après son arrivée, elle a intégré au Département de guidage et de navigation tant les besoins étaient grands au sein du programme spatial américain. En dépit des épreuves face à elle, Katherine Johnson a fait parler son talent et est devenue indispensable, même après l'arrivée des ordinateurs qui calculaient bien plus rapidement que les humains.
En 1962, alors que le départ de John Glenn approche, l'astronaute a personnellement demandé aux techniciens à ce que Katherine Johnson vérifie elle-même les chiffres calculés par l'IBM, prononçant cette phrase : «Si elle dit qu'ils sont bons, alors je suis prêt à partir.» Elle a rendu un vibrant hommage à celui qui a mis sa vie entre ses mains en décembre dernier, au moment de son décès : «Un homme bien a quitté la Terre pour la dernière fois. On se souviendra de la vie de John Glenn pour le temps qu'il a passé dans l'espace, son courage et les services qu'il a rendus aux Américains», avait-elle déclaré dans un communiqué.

Mary Jackson, l'ingénieure combative
Mary Jackson a intégré l'aile ouest de l'unité d'informatique de la Naca en 1951, sous les ordres de Dorothy Vaughan. Avant d'obtenir ce poste, la mathématicienne a vécu plusieurs vies : diplômée en mathématique et physique (en 1942), elle a enseigné les maths avant de devenir bibliothécaire puis réceptionniste. Elle a pris une pause à la naissance de son fils, à l'issue de laquelle elle a été secrétaire pour l'armée, puis est entrée à la Nasa, où elle a évolué de l'unité d'informatique à celle d'ingénierie où elle a travaillé sur une soufflerie supersonique. Mais elle ne pouvait prétendre à un diplôme d'ingénieur.

Son combat, soutenu notamment par l'ingénieur aéronautique polonais travaillant pour la Nasa, Kazimierz Czarnecki, a été d'obtenir le droit de suivre un cursus plus poussé en mathématiques et en physique, brisant pour cela les lois ségrégationnistes interdisant aux Noirs l'accès à de telles études. A l'issue de cette poursuite de ses études, Mary Jackson est devenue la première ingénieure noire de la Nasa. Dans les années 1960, pour inciter de jeunes filles à se diriger vers des études scientifiques, elle avait contribué à la création d'une soufflerie au sein du centre communautaire de Hampton, sa ville natale.

Dorothy Vaughan, l'informaticienne pionnière

Comme ses deux collègues, Dorothy Vaughan a démarré sa carrière comme professeure de mathématiques. Elle est entrée à la Naca en 1943, quittant son poste de professeure de mathématiques pour ce qu'elle pensait être une mission temporaire jusqu'à la fin de la guerre.

En vertu des lois Jim Crow sur la ségrégation, Dorothy Vaughan et toutes les mathématiciennes noires de la Nasa ont ainsi dû travailler dans une partie isolée du campus, où elles étaient déployées au service de diverses recherches -tout en devant se plier aux lois ségrégationnistes, comme l'usage de toilettes séparées... De 1949 à 1958, Dorothy Vaughan a ainsi dirigé l'aile ouest de l'unité d'informatique, jusqu'à ce que la Naca devienne la Nasa, alors en pleines recherches pour envoyer pour la première fois des hommes dans l'espace, et que les traitements différents en vertu de couleurs de peau ne soient abolis. Elle était devenue la première manager noire de l'histoire de l'agence.

Sachant que les calculateurs humains seraient rapidement dépassés par les ordinateurs, Dorothy Vaughan a alors appris le langage de programmation FORTRAN.

Louise Arbour - Le sens de la solidarité

Née à Montréal en 1947, elle est passée par le couvent, où elle était rédactrice en chef de la revue étudiante et déjà tenue pour irrévérencieuse. Toute sa vie, Louise Arbour a été celle qui défiait l'autorité et jouait des coudes, dispositions que le temps n'a altérées en rien.

Puis, forte de son diplôme en droit de l'Université de Montréal, avec distinction, elle a été stagiaire à la Cour suprême du Canada, agente de recherche à la Commission de réforme du droit du Canada, pour finir professeure à la faculté de droit d'Osgoode Hall. Nommée juge à la Cour supérieure de l'Ontario en 1987, elle entrait deux ans plus tard à la Cour d'appel de l'Ontario.

Mais c'est l'action de Louise Arbour au sein des Nations Unies, à titre de procureure en chef des Tribunaux pénaux internationaux pour l'ancienne Yougoslavie et le Rwanda, de 1996 à 1999, qui l'a propulsée sur la scène mondiale. James Stewart, un procureur canadien qui a œuvré à ses côtés, a dit de Louise Arbour qu'elle était la patronne idéale, un être " qui avait une vision authentique […] un

sens de l'éthique bétonné, une énergie débordante, une conviction, un courage, bref, des tripes. Rien ne l'intimidait. Et avec ça, toujours le sourire aux lèvres. "

L'ampleur de la tâche qui attendait les tribunaux était tout bonnement phénoménale : un personnel de plus de cinq cents enquêteurs criminels, des avocats, des analystes militaires, des administrateurs, avec un budget de 68 millions de dollars, et dans le cas de l'ancienne Yougoslavie, plus d'un million de pages de documents à potasser. Résultat, deux jugements historiques : la première condamnation pour génocide dans le monde depuis 1948 (au Rwanda) et la première inculpation pour crimes de guerre d'un chef d'État en exercice (le président serbe Slobodan Miloševic).

Pendant cinq ans, soit jusqu'en 2004, Louise Arbour a siégé à la Cour suprême du Canada avant de reprendre du service à l'ONU à titre de haut-commissaire aux droits de la personne. Plus récemment, elle a achevé son mandat de cinq ans comme présidente du Groupe de crise international, organisation vouée au règlement de conflits violents. Dans une entrevue qu'elle a accordée en 2015, Louise Arbour a dénoncé l'arrogance de ces pays occidentaux qui cherchent à imposer des valeurs " universelles " aux autres pays, oublieux qu'ils sont des soupçons qu'ils suscitent dans un monde postcolonial. Elle a appris à la dure qu'on n'impose pas du même coup la justice, la paix et les droits de la personne. Elle valorise ce qu'elle appelle " l'empathie politique […] qui n'a rien à voir avec les vertus sentimentales du genre scout. C'est plutôt une vision qu'il faut nourrir et qui permet de comprendre sincèrement à quoi ressemble un problème […] du point de vue d'une autre partie. "

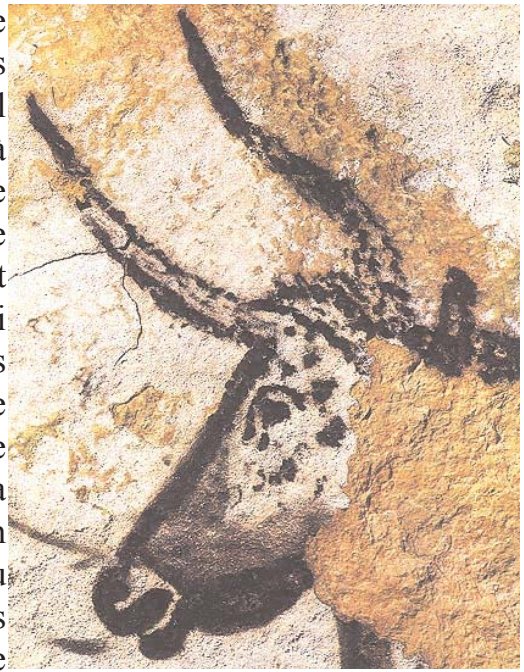
Louise Arbour a engrangé les honneurs en nombre sidérant, mais quarante doctorats honorifiques et une pléthore de prix internationaux n'ont fait que fortifier la résolution qu'elle a de donner l'alerte quand elle en constate la nécessité. Cette mère de trois enfants qui n'a jamais oublié l'imposition de la loi martiale au Canada en 1970 par le biais de la Loi sur les mesures de guerre ne cesse de nous encourager à rester vigilants devant la menace aux droits de la personne que pose la lutte contre le terrorisme. " Ces droits, dit-elle, vont s'atrophier si on ne les défend pas. "

Je retournai le lendemain sur le site de l'exposition universelle et entra dans le premier pavillon sur ma route : La France

Pavillon de la France.

En entrant dans le pavillon français, dès que je me suis retrouvé devant une reproduction grandeurs nature des fresques préhistorique de la grotte de Lascaux, je fus envahi par un tourbillon de vibrations inouïes provenant d'osselets et de coquillage frappés en harmonie avec des mélopées incantatoires. Des hommes et des femmes emportés par cette atmosphère spirituelle et festive s'affairaient à peindre les immenses parois de la grotte.

Les humains qui ont peint les fresques gigantesques des grottes de Lascaux cherchaient à résoudre les mêmes interrogations auxquelles est confrontée la science moderne et seule l'art et les mathématiques avec leur caractère transculturel et transhistorique parvinrent à représenter la poétique de l'indicible. Nous pouvons même affirmer que l'art pariétal est aussi contemporain, est aussi actuel que les équations quantiques. La recherche de l'Ultime a toujours été confrontée à l'énigmatique**.** Puisque la nature n'est plus pour nous qu'un poème en désordre, il revient au savant d'en rassembler les fragments épars ; au philosophe de les expliquer et au poète d'en reconstituer l'unité première.



« Notre pensée a des limites » disait Kant. Le scientifique moderne, qui interprète l'Univers, la vie et bien sûr l'humain comme un ensemble de mécanismes physiques, chimiques et physiologiques complexes lui a permis d'en tirer des conclusions étonnantes, tellement étonnantes qu'elles en sont incompréhensibles. De plus en plus, la logique quantique s'aperçoit qu'il existe dans l'Univers des attributs potentiellement observables mais qui possèdent une telle somme de paradigmes qu'ils en sont incalculables.

Bienvenue dans le monde de la magie. Il y a donc bien jusqu'à maintenant deux manières incomplètes d'aborder l'Univers : la Raison et l'Intuition. On peut même affirmer que l'Intuition vient au secours de la Raison en panne, comme si pour "savoir" l'Univers, notre conscience nous demandait aussi de "sentir" l'Univers. On pense alors à deux systèmes logiques qui s'affrontent alors qu'il n'en est rien, au contraire : le langage paradoxal de l'Intuition versus la Raison n'enlève rien à la connaissance. L'alliance entre intuition et raison a conduit par la suite à la science des probabilités et à l'émergence des équations quantiques.

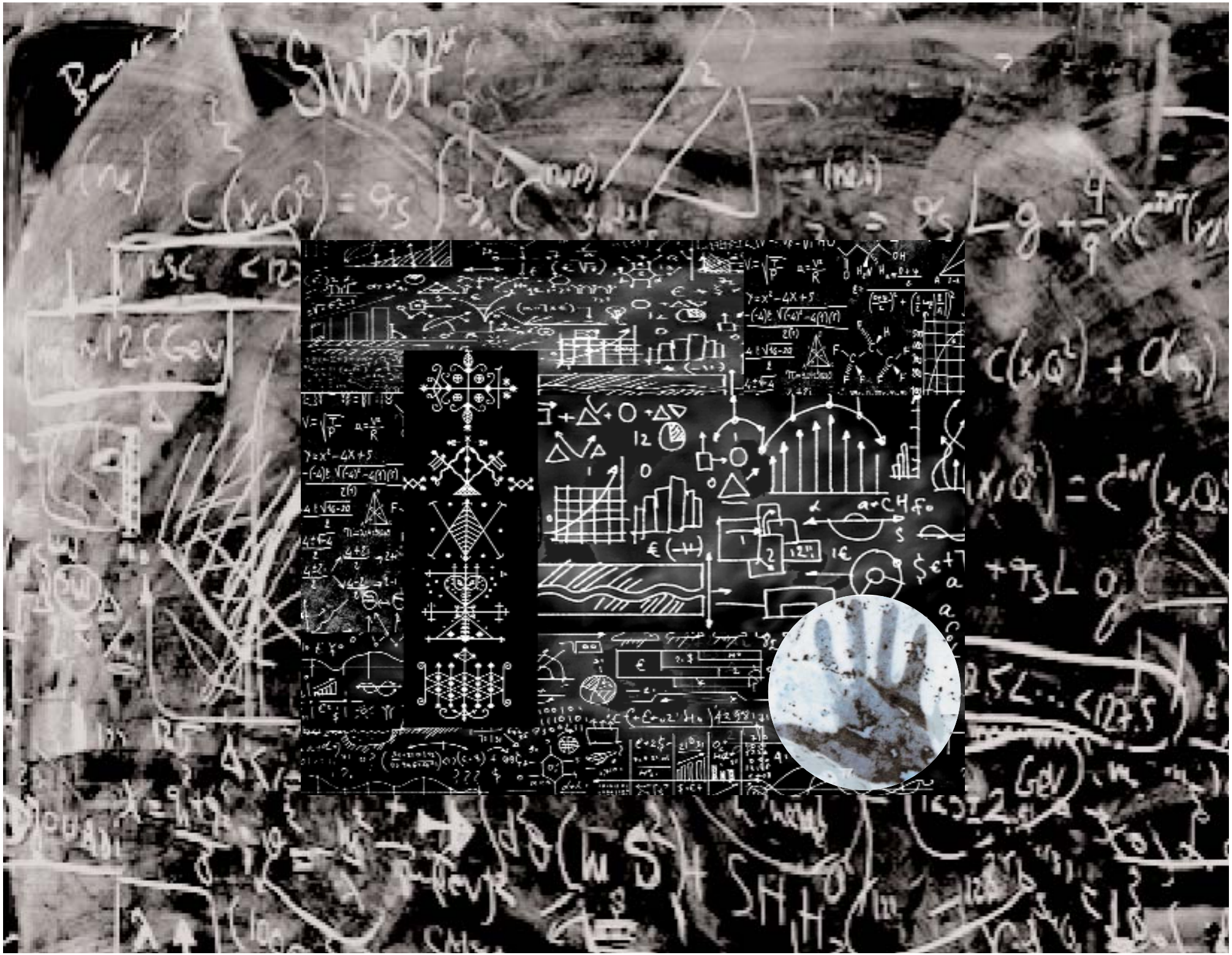
Sauf que d'équations en équations, les physiciens ont buté sur l'inexplicable. L'image de l'Univers fournie autant par l'Intuition (sensation primordiale) que par la Raison (information primordiale) nous propulse dans un monde aléatoire et symbolique. Et la magie vient au secours de la raison en panne. Alors qu'est-ce que la magie ? Toute tentative pour expliquer le monde visible par des forces imprévisibles comme les probabilités quantiques c'est de la magie, comme tenter une explication du monde basée sur l'intuition comme l'art pariétal. Malheureusement on a toujours cherché à opposer raison et intuition, science et art alors qu'ils sont complémentaires du point de vue de l'acquis de connaissances. Nous sommes traversés de mystères comme les neutrinos traversent la matière. Autant les fresques préhistoriques que les équations quantiques sont intégrées dans un espace de conscience magique que la physique quantique tente rationnellement d'observer et d'interpréter sans succès. Si le cosmos est magique alors nous sommes bel et bien des primitifs quantiques.

«À chaque époque, il faut tenter d'arracher la tradition au conformisme qui veut s'emparer d'elle.» (Walter Benjamin)

«Toutes les théories scientifiques ne sont que des abstractions métaphysiques, (...) L'homme a besoin de quelque chose qui parle à son sentiment. Le sentiment dominera toujours la raison. Jamais la métaphysique ne disparaîtra».

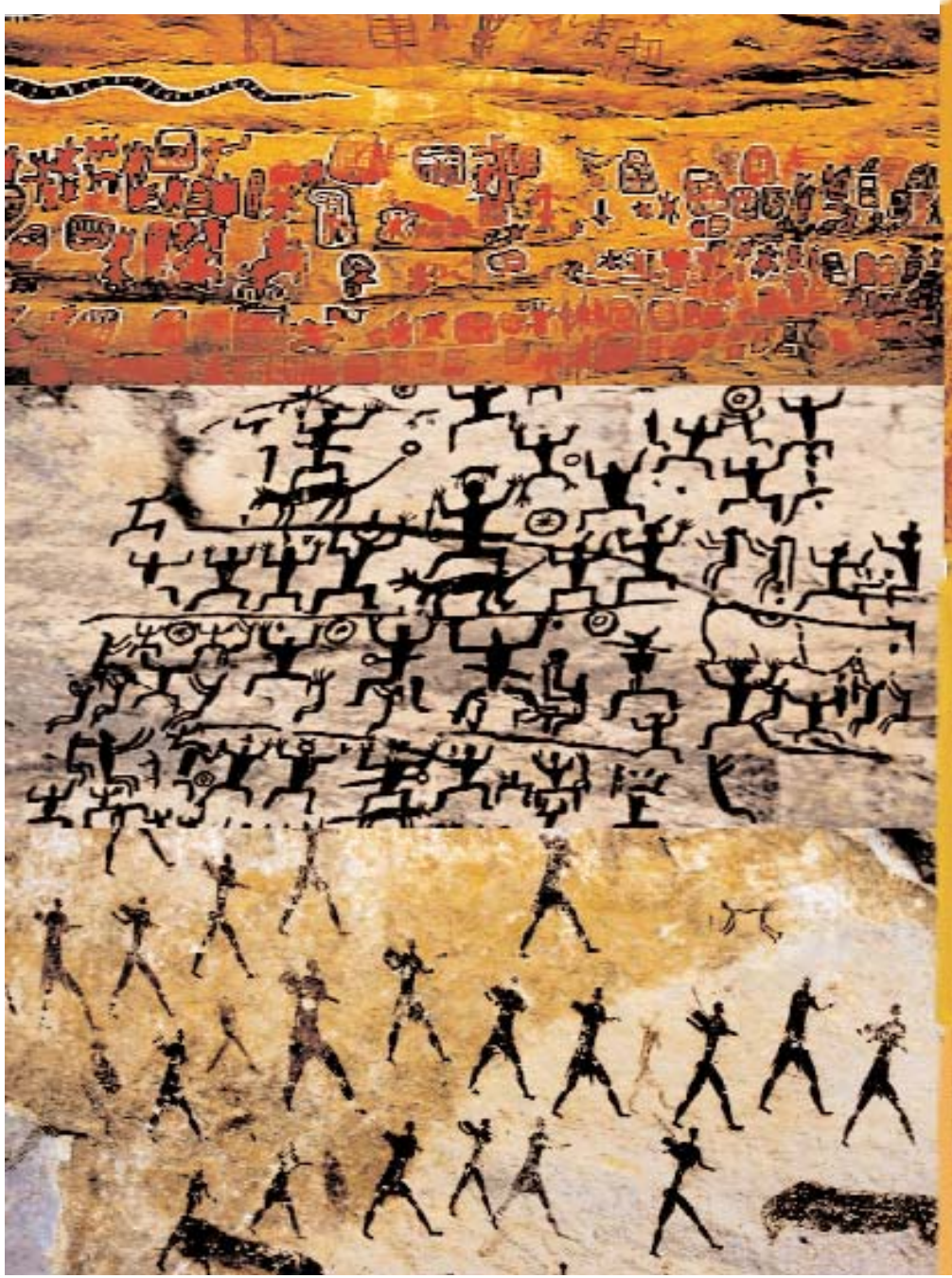
Ce sentiment de la métaphysique s'appelle la spiritualité et ce sentiment de la spiritualité s'exprime par la poésie. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et autres. Si bien que ces abstractions métaphysiques scientistes comme supersymétrie ou supercorde sont à prendre au même titre et au même niveau que toute mythologie ou religion parce qu'elles emploient le seul langage digne d'aborder l'indicible mystère : le langage de la poésie. Car tous ces langages ont en commun l'intuition poétique de notre essence et de notre devenir. En bref, nous avons été formés et éduqués à être des intellectuels et non des poètes. Notre ignorance de la profondeur poétique de l'existence associée à notre mentalité fragmentaire occulte le fait qu'il y a une poésie latente en toute expression du langage.
Pour rencontrer la beauté, l'esprit doit s'être vidé de ses tensions et de cette rencontre naîtra ce que Nietzsche souhaita ardemment : parvenir à une création esthétique de soi tel qu'exprimé par l'adage populaire «faire de sa vie un poème».

Finalement le monde ne se réduit pas à sa dimension matérielle, à son espace-temps et soumis aux seules lois de la physique et de la chimie et de la règle à calcul. Pour plusieurs, une telle quantification de la vie provient d'une logique de mort axée sur la toute puissance de la valeur d'échange et la dissolution des liens humains qualitatifs. L'expérience



PAVILLON DE L'AFRIQUE

Pour des raison de restrictions budgétaire, plusieurs pays de l'Afrique se sont réunis pour présenter une exposition de fresques pariétales africaines en corrélation avec le thème «Terre des Hommes».



poétique nous révèle un monde organique métissé et ouvert plutôt que fragmenté et clos. La poésie est un processus dynamique d'appréhension du réel porté par un continuum entre toutes les composantes de l'Univers, de plus grand au plus petit, du visible à l'invisible. Ainsi la poésie est éternellement en devenir et établit une correspondance inclusive entre la l'homme et la nature.

Nous nous retrouvons finalement avec une pluralité de figures de la rationalité et de l'a-rationalité mais depuis les trois derniers siècles et encore aujourd'hui sous bien des aspects nous restons prisonniers d'une rationalité close incapable de prendre en charge les problématiques de l'imaginaire, du sacré et de la psychologie des profondeurs intimes de l'être, nous vivons sous le règne de l'«impoésie» pour reprendre le mot du poète Gilbert Langevin. *Pour sortir du XXe siècle* comme le suggère Edgar Morin, nous devons adopter une rationalité ouverte, sorte de posture intellectuelle qui reconnaît la légitimité et entreprend un dialogue avec les autres paroles qui donnent sens pour l'homme, les paroles philosophiques, artistiques, scientifiques, culturelles, poétiques et religieuses tout en étant conscientes de leurs limites et capable de reconnaître qu'elle ne pourra probablement jamais saisir l'infinitude de la réalité.

C'est pour cela qu'il faut comprendre que tous les langages qui transcrivent la connaissance de génération en génération que se soient les Upanishads, le Yi King taoïste, le bouddhisme, le shintoïsme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le coran, la bible, la torah y compris la théorie scientifique et la philosophie ne sont que récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours.

Pavillon de l'Espagne.

À la vue d'un manuscrit d'Avéores, je saisis les vibrations émises des philosophes arabes de l'Espagne maure qui entreprirent d'établir les correspondances entre le corps et la nature :

«Le corps est semblable à la terre, ses os sont des montagnes, sa moelle des mines, l'abdomen est comme la mer, les intestins comme des fleuves, les veines sont des rivières, la chair est comme la poussière et la boue. Les poils du corps sont comme des plantes, les lieux où ils poussent sont semblables à un sol fertile et ceux sur lesquels rien ne pousse à une terre saline. De son visage à ses pieds, le corps est une ville peuplée, son dos en est la région déserte, le devant est l'est, son dos l'ouest, sa droite le sud et sa gauche le nord. Son souffle est comme le vent, ses mots sont le tonnerre, ses cris des éclairs. Son rire est comme la lumière du midi, ses pleurs comme la pluie, sa tristesse est pareille à l'obscurité de la nuit et son sommeil à la mort, tout comme sa vigilance est semblable

à la vie. Les jours de son enfance sont le printemps, suit l'apprentissage de l'été, la maturité est l'automne, et la vieillesse est comme l'hiver. Ses mouvements et ses actes sont pareils aux mouvements des étoiles et à leurs rotations. Sa naissance et sa présence sont comme des constellations naissantes, et sa mort et son absence sont semblables à leur coucher. »

Cette vision arabe du corps/nature vient compléter celle des yogistes hindoues où l'énergie vitale est diffusée via des centres d'énergie ou chakras, répartis sur l'intégralité du corps et qui sont reliés à divers pouvoirs cosmiques. C'est par l'énergie vitale irradiant son corps que l'homme prend conscience de la Vie Universelle. Le renier c'est aussi renier l'esprit et l'âme qui habite la nature terrestre.

La nature est loin d'être source de péché, au contraire, elle est source de félicité. L'autochtone se sent frère des animaux, des plantes, des astres, de la pluie et du vent. Toute la spiritualité converge vers la célébration de la vie néanmoins assombrie par les maladies et la mort. Cependant ce mal issu des maladies, de la mort, des désastres sont considérés comme des actes naturels représentés par des démons qu'il est possible de conjurer par des rituels et des paroles mystérieuses porteuses de guérison dont le sorcier est le dépositaire. Nul trace de faute contingente à l'humanité que l'homme est appelé à expier par le repentir et les mortifications corporelles.

Le trait caractéristique des peuples premiers est la conception du corps comme réplique en miniature du cosmos en communion directe avec la nature ambiante. Le corps est porteur de sens révélés par l'ornementation, le cosmétique du grec *kosmeticos*, qui «consiste donc à se revêtir soi-même de qualités cosmiques», à devenir, en quelque sorte, «conforme à l'ordre cosmique». Les peintures primitives corporelles et la danse/transe expriment une sagesse cosmique inscrite dans le corps en harmonie avec l'intelligence rationnelle de la nature.

Chez les Égyptiens, le microcosme humain terrestre rejoint l'Homme cosmique par la résurrection du corps et de l'âme. Déjà avec la notion d'âme se dégage une intériorité du corps qui tranche avec la vision extérieure de la peau (tatouage) et du geste (danse) comme communion cosmique. Cette intériorité, qui confirme le corps comme réceptacle, comme temple, se manifeste dans les Upanisads indiens par l'âme comme foyer de la lumière intérieure où toute réalité, toute conscience et toutes identités sont déployés par la force de vie (prana).

Il reviendra aux enseignements bouddhistes de construire le pont entre les expressions exotériques corporelles des traditions archaïques et l'univers ésotérique de l'âme indienne. Dans toutes les écoles orientales, la sagesse est innée à l'homme mais elle doit être développée autant dans le corps que dans l'esprit. Notre façon corporelle d'être dans le monde exprime notre manière de penser le monde. (Yasuo Yuasa) Le but de la vie est d'accomplir l'unité corps-esprit par des pratiques méditatives d'apprentissage où la respiration joue un rôle essentiel.

Je retournai chez moi rassasié fourbu d'une fatigue intellectuelle bienveillante. Demain la Chine décidais-je avant de tomber dans les bras de Morphée.

Pavillon de la Chine

Dans la plupart des écrits ésotériques coexistent le sens d'en-bas et le sens d'en-haut : un sens externe et un sens interne. Tel est leTao.

De l'Unique origine le multiple. Il s'agit donc de se mettre en sympathie, de devenir Un, le Tout, de ne plus faire qu'un avec la Nature, Dieu et l'Univers.

Dès l'origine, la tradition chinoise aborde ce concept sous le nom de «mandat du ciel» qui confie à la Maison royale, plus précisément au «fils du ciel» la responsabilité de gérer le bon fonctionnement de la société en célébrant des rites qui assurent la pérennité de l'ordre

naturel et leur succession dans l'univers. Les dynasties chinoises comme en Mésopotamie et en Égypte sont des théocraties dirigées par des prêtres-rois. Puis, comme en Europe, le fer fit son apparition et son cortège d'armes, de monnaies, de trésors. D'une économie relativement simple d'autosuffisance basée sur l'agriculture se développa la caste des marchands et la production de biens spécialisés et du commerce interrégional. L'équilibre social fut fragmenté par divers conflits qui entraînèrent des désordres politiques. Entre les VIe et IIIe siècle avant Jésus-Christ, se situe la période d'influence des philosophes, époque appelée celle des «Cent Écoles». Ce fut principalement sur les problèmes socio-économiques et leurs conséquences sur l'administration politique que se penchèrent les philosophes chinois.

Voyageant d'une cour à l'autre, les sages exposaient leurs théories et débattaient en public. De ces cent écoles, deux émergèrent plus que les autres : le confucianisme et le taoïsme.

Confucius, né en 551 avant J.C., est avant tout un théoricien politique qui a eu le génie de transposer les grands thèmes de la tradition primitive et de les restaurer à travers un système éthique et moral basé sur l'homme de bien comme force irrésistible. Confucius transforma, peut-être pour la première foi dans l'histoire de l'humanité, les mythes ancestraux de la religion primitive en philosophie «profane» où le prince est un homme de bien pour son peuple parce qu'il possède un code de conduite morale : la vertu, l'altruisme, le respect des autres et la fidélité envers la famille et les ancêtres. Contrairement à la légende populaire qui persiste, loin d'être adulé, Confucius fut méprisé par les grands de ce monde et partout, il reçut le même accueil hostile; seuls quelques disciples l'acclamèrent sous le nom de « roi qu'on ne couronna jamais». Il mourut désespéré de l'ignorance des foules et comme bien d'autres hommes illustres, il connut la notoriété plusieurs siècles après sa mort. Ce qu'il faut retenir de la pensée confucéenne c'est que l'homme et son gouvernement doivent suivre la volonté de l'harmonie et les rythmes du Ciel.

Des racines traditionnelles, Confucius extirpa l'essence de l'art de gouverner grâce au bienfait d'une moralité sociale ; son sujet d'étude est «notre monde». Mais connaître les lois du ciel commande une approche, une connaissance disons plus mystique, une voie (le Tao) qui pénètre le Mystère. Les taoïstes, à partir des mêmes thèmes ancestraux, ont l'intuition qu'«une unité immuable» et métaphysique surplombe ce monde en constant changement. De cet enseignement métaphysique, les taoïstes traceront les grandes lignes de ces lois immuables. Contrairement à Confucius qui conçoit une philosophie accessible à tous, le taoïsme se révèle une philosophie d'origine chamaniste réservée à quelques initiés. Parce que mystique, le taoïsme reprendra rapidement le vernis religieux que Confucius s'était efforcé d'éradiquer de la pensée chinoise et Lao Tseu en deviendra le patriarche et le *Dao te jing*, le livre sacré.

L'évolution du confucianisme et du taoïsme fut soudainement entravée par une autre école de pensée, l'École de loi qui rejetait toutes les mythologies traditionnelles, les concepts philosophiques de Confucius ainsi que toute foi dans le surnaturel taoïste. Cette philosophie légaliste ne se préoccupait que «de la réalité du monde tel qu'il existe à l'instant présent.» Une codification rigoureuse des devoirs de chaque individu annexés à des châtiments cruels et exemplaires devait conduire à une gestion de l'État efficace certes mais drastique, tel fut l'acte de naissance du premier empire chinois : la dynastie des Chin ou la naissance du totalitarisme.

Chin Shi Huangdi, le premier empereur, affirma sa souveraineté non seulement sur tous les hommes mais aussi sur tous les dieux et s'appropria tous les titres religieux et tous les pouvoirs politiques. Le despote théocrate chinois, à l'image de Sargon, fit la guerre à tous les États-cités, il soumit les peuples et firent d'eux ses propres sujets sous peine de mort ; cela va de soi. La cruauté du premier empereur fut tel que la philosophie légaliste tombât en désuétude et les conflits, surtout les révoltes firent tomber le régime. Au Chin succéda la dynastie des Han, période d'éclosion culturelle et intellectuelle où confucianisme et taoïsme reprirent du service, mieux encore, fusionnèrent sous l'égide de l'École de Yin-Yang et de son maître Ziyen, le plus grand des philosophes méconnus de la Chine. Ses enseignements et conseils pratiques furent non seulement acceptés mais devinrent propriétés communes autant des confucéens que des taoïstes.

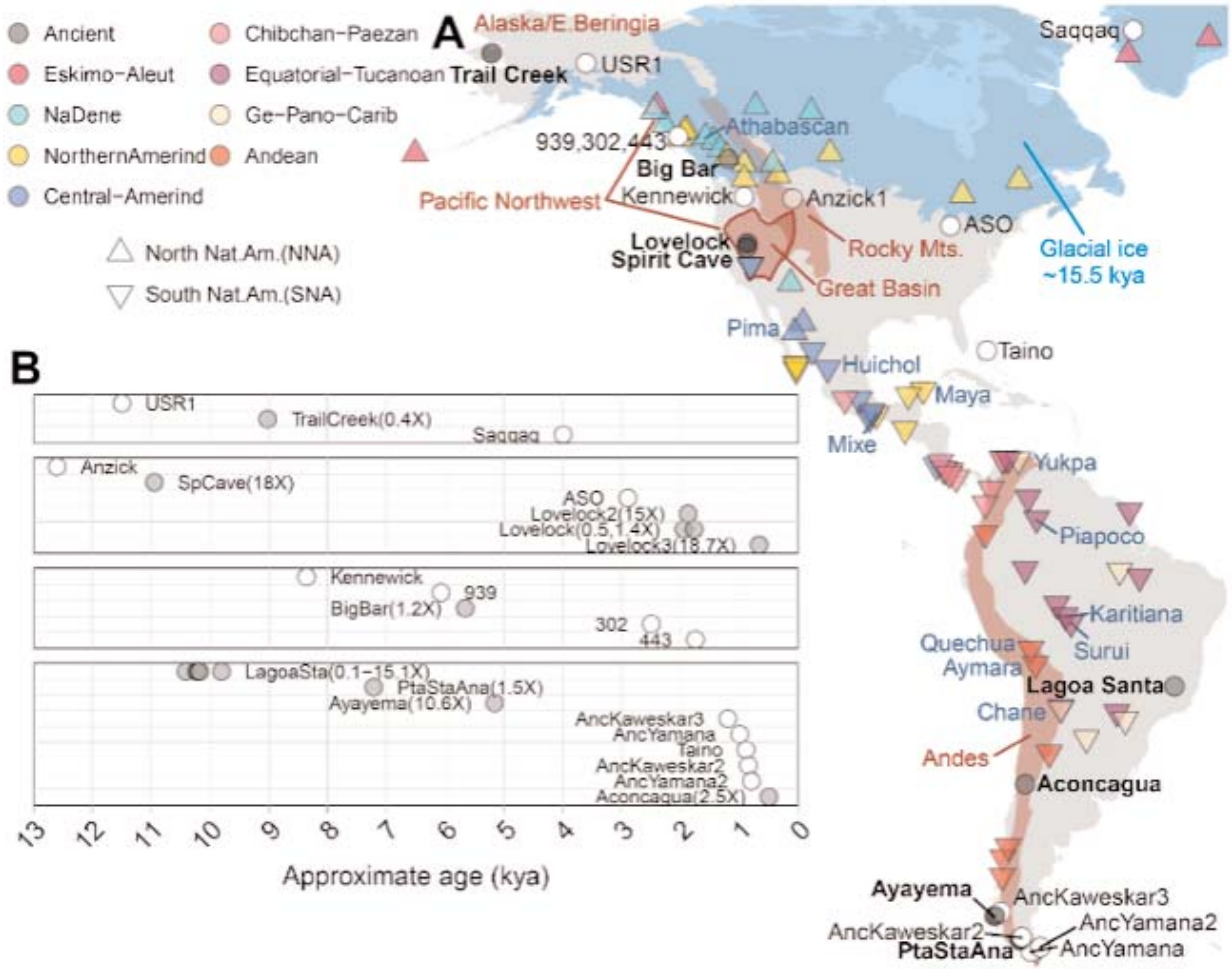
Selon Ziyen, la notion de cycle s'inscrit dans le Tao, Principe de tout ordre et de toute harmonie, le Principe immuable de tout ce qui change. Le cycle des Transformations, le I-Ching repose sur le T'ai Chi ou Tao comme Principe Suprême, l'Unique, le Tout, qui mène aux deux principes complémentaires le Yin (Ciel, masculin) et le Yang (Terre, féminin) dont l'interaction est à l'origine de tout changement et devenir.

«Par la transformation du yang et son union avec le yin, les Cinq agents, L'eau, le Feu, le Bois, le Métal et la Terre s'élèvent. Quand ces cinq forces matérielles sont distribuées en un ordre harmonieux, les quatre saisons suivent leur cours…».

Dans le cycle des Cinq éléments, chaque élément est amené, à tour de rôle, à l'emporter sur les autres et ainsi diriger une période de l'histoire. De ce principe des cinq éléments, Ziyen formula la théorie cyclique de l'histoire, fondement essentiel de la pensée chinoise et ultérieurement asiatique.

Les rythmes de la Nature sont rythmes du Divin; le cycle des saisons est cycle sacré que l'on a nommé «l'Éternel Retour». Précisons que cet «éternel recommencement» ne distille pas toujours la même histoire cosmique de même que chaque printemps marque le départ d'un nouveau cycle différent du précédent.

Autre jour, autre découverte cette fois-ci **:**
le pavillon des Peuples Premiers.



Dès leur entrée dans le pavillon, les visiteurs sont invités à explorer l'histoire d'un point de vue autochtone. L'hypothèse la plus connue laisserait entendre que des tribus de Mongolie et de Sibérie auraient, par petites bandes de chasseurs, émigré d'Asie par le détroit de Béring (du nom de Vitus Behring, un navigateur danois à la solde des Russes ayant exploré la région en 1728).

Après le recul des glaciers (8000 ans avant notre ère) vers le pôle Nord, les autochtones seraient revenus dans le Nord repeupler une bonne partie du territoire nord-américain. Il y a environ 8000 ans, on constate une importante hausse de la démographie liée au réchauffement climatique et à la domestication du manioc, de la citrouille et de la patate douce. Ensuite la population Américaine reste constante jusque vers 3000 ans lorsque une seconde période d'expansion commence.

Ils auraient peuplé tout le continent en longeant la côte du Pacifique jusqu'à la pointe méridionale de l'Amérique du Sud, où les Incas et les Aztèques, par exemple, ont créé de grands empires. D'autres groupes de chasseurs auraient remonté vers le nord jusqu'aux Grands Lacs et au-delà, se déployant jusqu'à l'océan Atlantique.

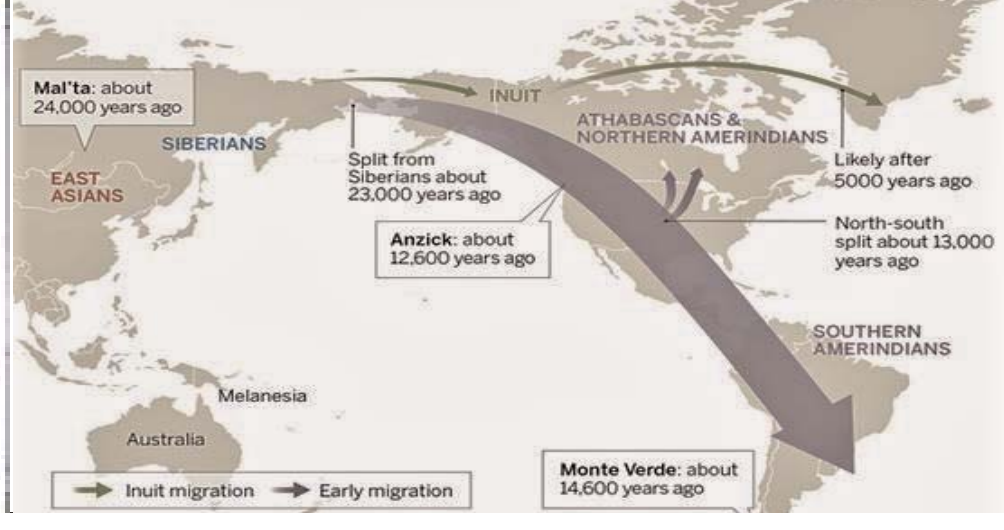
Ces populations mongoloïdes ont toujours été considérées comme les ancêtres de tous les Amérindiens actuels. Elles ont laissé des vestiges d'une culture baptisée "chasseurs de Clovis", du nom d'un village au Nouveau-Mexique où l'on a découvert, en 1932, des pointes de flèche et des outils taillés selon une technique bien particulière. Par la suite, on a trouvé des traces similaires dans des centaines d'autres sites dans le sud du Canada, aux États-Unis et jusqu'à Panama. Depuis longtemps, toute la préhistoire amérindienne repose sur ce double constat: le continent américain n'était habité que depuis 24 000 ans et tous les Amérindiens actuels descendaient nécessairement de ces peuples mongoloïdes venues d'Asie.

LA PETITE FILLE DU LEVER DU SOLEIL BÉRINGIEN

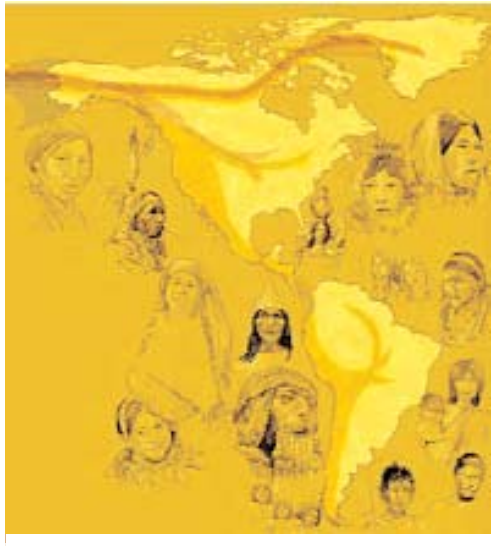
L'analyse de l'ADN retrouvé sur les ossements fossilisés d'un bébé mis au jour en Alaska révèle l'existence d'une population ancienne auparavant inconnue en Amérique : Les Béringiens. La paléo-génétique vient donc de confirmer la présence d'un peuple qui a investi et exploité cette terre de passage entre la Sibérie orientale et l'Alaska pendant plusieurs millénaires.

Un fœtus et un nourrisson ont été découverts sur le site archéologique Upward Sun River d'où leur nom : «petite fille des lueurs de l'aube» et Xach'itee'aanenh t'eede gaay - « Petite fille du lever du soleil ». Elles ont été recouvertes d'ocre rouge et inhumées dans une fosse circulaire, à côté de plusieurs armes de chasse primitives. Au grand bonheur des chercheurs, l'ADN du nourrisson de six semaines a perduré dans le temps et reste donc exploitable. Grâce aux analyses du génome, la fenêtre sur le passé que ces enfants fournissent est inestimable. A la surprise de tous, le bébé étudié n'appartient pas aux groupes des Américains natifs, dits du "Sud" et du "Nord", jusque-là considérés comme les seules branches d'Homo sapiens présentes sur le continent et représente une nouvelle population distincte baptisée "Anciens Béringiens ". Le génome de l'Upward Sun River montre que les anciens Béringiens ont été isolés de la population amérindienne commune et ancestrale avant la division nord et sud et après que la population source ancestrale fut elle-même isolée des autres groupes en Asie.

En utilisant la modélisation démographique, les chercheurs ont déduit que les Anciens Béringiens et les ancêtres des autres Américains natifs descendent d'une seule et même population, qui s'est détachée de l'Asie de l'Est il y a 36.000 ans. Ils se sont séparés entièrement il y a -22.000 à -18.000 ans. A son tour, le groupe des Américains natifs s'est scindé de nouveau en deux lignées (Nord et Sud) il y a 15.000 ans environ.Les anciens Béringiens se sont séparés du groupe ancestral plus tôt que les branches du Nord ou du Sud il y a environ 20 000 ans. Cependant, le contact génétique s'est poursuivi avec leurs cousins amérindiens au moins jusqu'à ce que la fille d'Upward Sun River soit née en Alaska environ 8 500 ans plus tard.

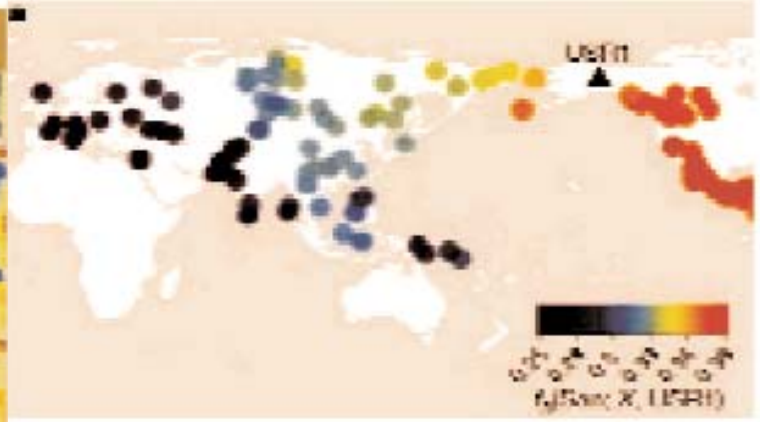


Les chercheurs ont établi que les branches des Amérindiens du Nord et du Sud ne se divisaient qu'entre 17 000 et 14 000 ans ce qui, d'après les preuves plus générales, indique qu'ils ont déjà été sur le continent américain au sud de la partie glaciaire. La fracture s'est probablement produite après que leurs ancêtres aient traversé les calottes glaciaires Laurentide et Cordillérienne. C'était deux vastes glaciers qui recouvraient ce qui est maintenant le Canada et certaines parties du Nord des États-Unis, mais qui ont commencé à dégeler vers cette époque. La migration pendant la période glaciaire par une langue de terre entre la Sibérie et l'Alaska est distincte de l'arrivée des Inuits et des Esquimaux, qui sont arrivés plus tard, et qui se sont propagés dans l'Arctique il y a 5 500 ans.



Le mouvement global est bien sûr orienté du nord vers le sud, à 2 exceptions près. Une première rétro-migration aurait conduit des gens qui s'étaient installés au Vénézuela ou en Colombie à remonter un jour vers le nord, pour se mêler à d'autres gens venant, eux, du Mexique et descendant vers le sud, pour finalement former le peuple de langue Chibchan, au Panama.

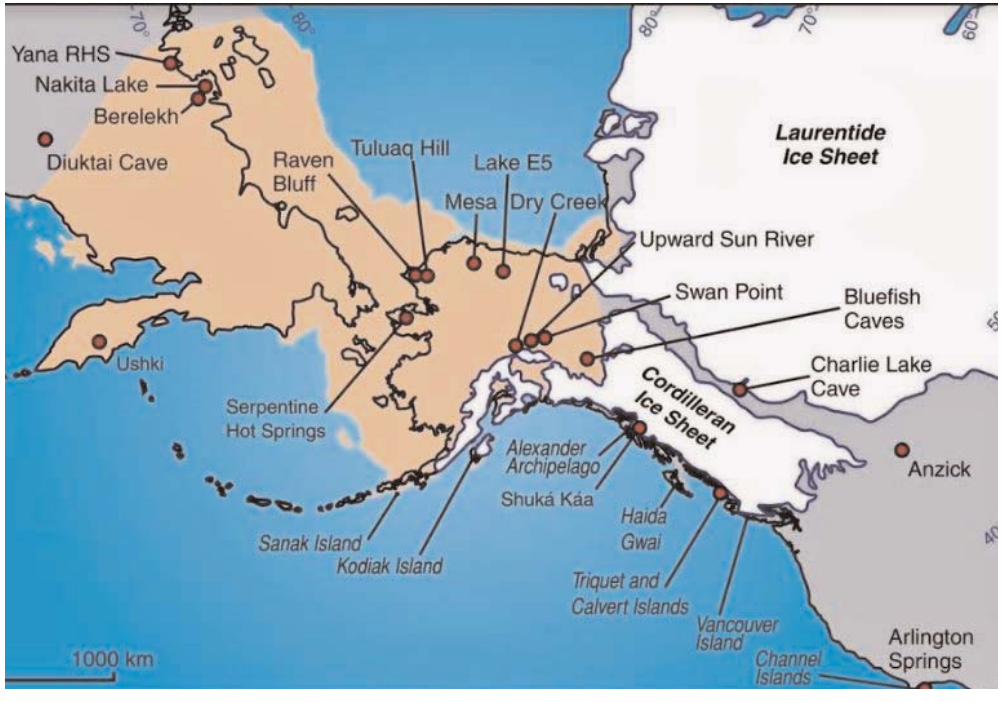
Deuxièmement, des groupes fraîchement' américains auraient repris, à un moment de leur Histoire, le chemin inverse, vers l'Asie, comme en témoigne la part d'ADN amérindien dans les gènes des actuels Naukans et Chukchis, peuples côtiers de Sibérie.Les Athabascans, qui vivent actuellement à l'Upward Sun River, sont plutôt des descendants d'Américains natifs du Nord. Il semble que cette population de l'ancienne Béringie se trouvait en Alaska il y a 20 000 ans à 11 500 ans, mais elle était déjà distincte du groupe amérindien. Cette étude infirme l'hypothèse que les Polynésiens ou des Européens aient pu contribuer au patrimoine génétique des Amérindiens.



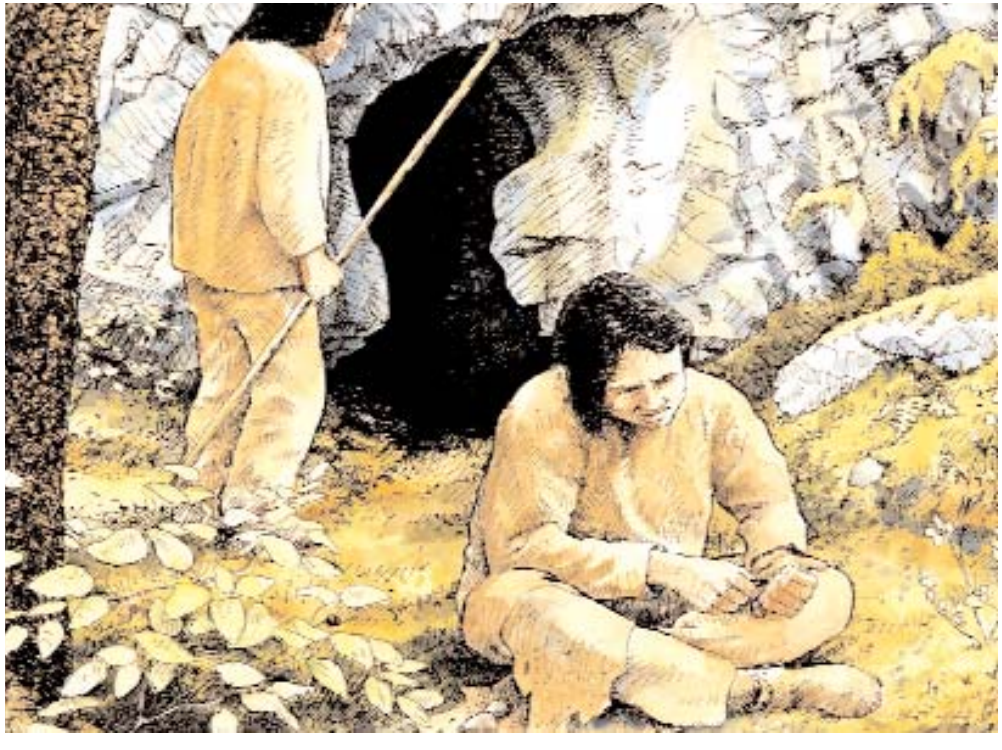
Même si l'étude de la fillette a apporté des informations cruciales, le mystère autour de la disparition des Anciens Béringiens reste irrésolu. La lignée des Béringiens s'est donc probablement éteinte et ce n'est que plus tard que les Américains natifs sont remontés vers le Nord pour y faire souche. La population béringienne n'a aucun descendant direct.

Shuká K áa "- L'homme devant nous

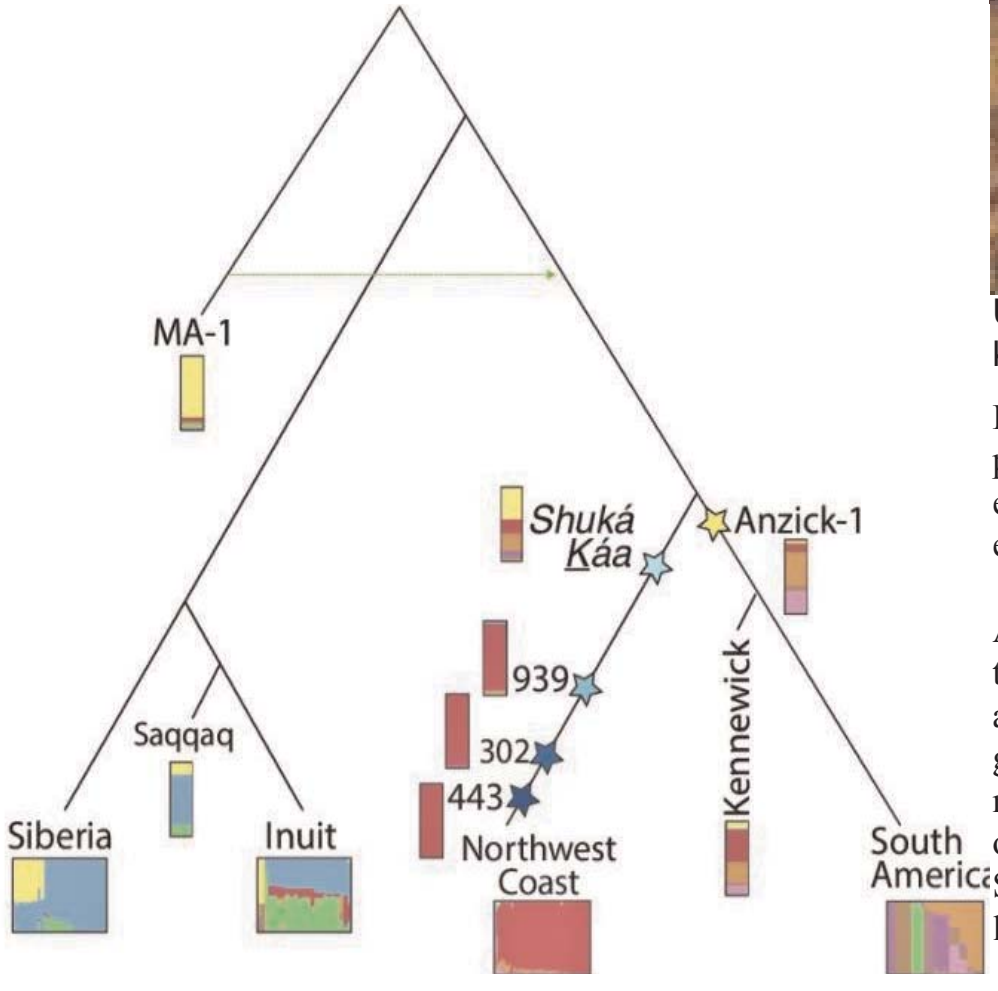
Des études récentes sur l'ensemble du génome des peuples autochtones anciens et modernes des Amériques ont mis en lumière les processus démographiques impliqués lors du premier peuplement. La côte nord-ouest du Pacifique s'avère un point d'intérêt fascinant pour ces études en raison de son association avec des modèles de migration côtière et des modèles génétiques ancestraux qui sont difficiles à concilier avec l'ADN moderne seul.



Nous rapportons ici la séquence à l'échelle du génome d'un ancien individu connu sous le nom de " Shuká K áa " (" L'homme devant nous ") récupéré dans la grotte On Your Knees (OYKC) dans le sud-est de l'Alaska (site archéologique 49-PET-408). Les restes humains datent d'environ 10 300 années et les isotopes de ses dents ont montré qu'il mangeait un régime marin. Nous analysons également les génomes à faible couverture de trois individus plus récents de la côte voisine de la Colombie-Britannique datant d'environ 6075 à 1750 années. À partir de la série chronologique de données génétiques qui en résulte, nous montrons que la côte nord-ouest du Pacifique présente une continuité génétique pour au moins les 10 300 dernières années .Nous en déduisons également que la structure de la population existait à la fin du Pléistocène en Amérique du Nord avec Shuká K áa sur une lignée ancestrale différente par rapport aux autres individus nord-américains (c.-à-d. Anzick-1 et Kennewick Man) de la fin du Pléistocène ou du début de l'Holocène. Malgré des changements régionaux dans les haplogroupes d'ADN mitochondrial, nous concluons à partir d'individus échantillonnés au fil du temps que les habitants du nord de la côte nord-ouest appartiennent à une lignée génétique précoce qui pourrait provenir d'une migration côtière du Pléistocène tardif vers les Amériques. Déclaration d'importance car nous présentons ici des séquences pangénomiques d'individus du nord de la côte nord-ouest couvrant une période d'environ 10 000 ans et montrons que les modèles continentaux de la démographie ne s'appliquent pas nécessairement au niveau régional. En comparaison avec les données paléogénomiques existantes, nous démontrons que des échantillons de population géographiquement liés de la côte nord-ouest présentent une lignée ancestrale précoce et constatons que la structure de la population existait parmi les groupes autochtones d'Amérique du Nord dès la fin du Pléistocène.



Les Amérindiens du nord-ouest du Pacifique ont toujours prétendu avoir des racines profondes dans la région. Maintenant, un ancien marin peut être en mesure de soutenir cette affirmation. Des scientifiques qui ont séquencé l'ADN de restes humains vieux de 10 300 ans de la grotte On Your Knees en Alaska ont découvert qu'il était étroitement lié à trois anciens squelettes trouvés le long de la côte de la Colombie-Britannique au Canada. Ces trois peuples anciens étaient à leur tour étroitement liés aux tribus Tsimshian, Tlingit, Nisga'a et Haida vivant dans la région aujourd'hui. La nouvelle découverte révèle une filiation directe avec ces tribus et montre, pour la première fois à partir de l'ADN ancien, qu'au moins deux groupes différents de personnes vivaient en Amérique du Nord il y a plus de 10 000 ans.



L'équipe de généticiens a demandé la permission de la tribu Tlingit et Haida d'Alaska, ainsi que des tribus plus au sud , en Colombie - Britannique, pour extraire l' ADN nucléaire de Shuka K áa et trois autres squelettes anciens. Ils ont été autorisés à prélever le dernier tissu restant de molaires de Shuka K áa et des dents d'un squelette vieux de 6075 ans sur l' île de Lucy en Colombie - Britannique (à seulement 300 kilomètres de On Your Knees Cave), un squelette vieux de 2500 ans du port de Prince Rupert en Colombie-

Un moulage de la mandibule humaine trouvée dans On your knees cave.

Britannique, et un autre squelette de 1750 ans de la même région. Le projet s'est terminé sur une note de bonne volonté entre scientifiques et amérindiens, avec une cérémonie de réinhumation des squelettes en 2008.

Affinité génétique de Shuká Káa et des autres humains préhistoriques de la côte nord-ouest avec les populations indigènes mondiales et régionales. (A) Shuká Káa montre une plus grande affinité génétique avec les groupes amérindiens que les autres populations mondiales. La carte thermique représente les statistiques de l'exogroupe f 3 estimant la quantité de dérive génétique partagée entre Shuká Káa et chacune des 156 populations contemporaines depuis leur divergence avec la population africaine Yoruba. (B) Arbre de

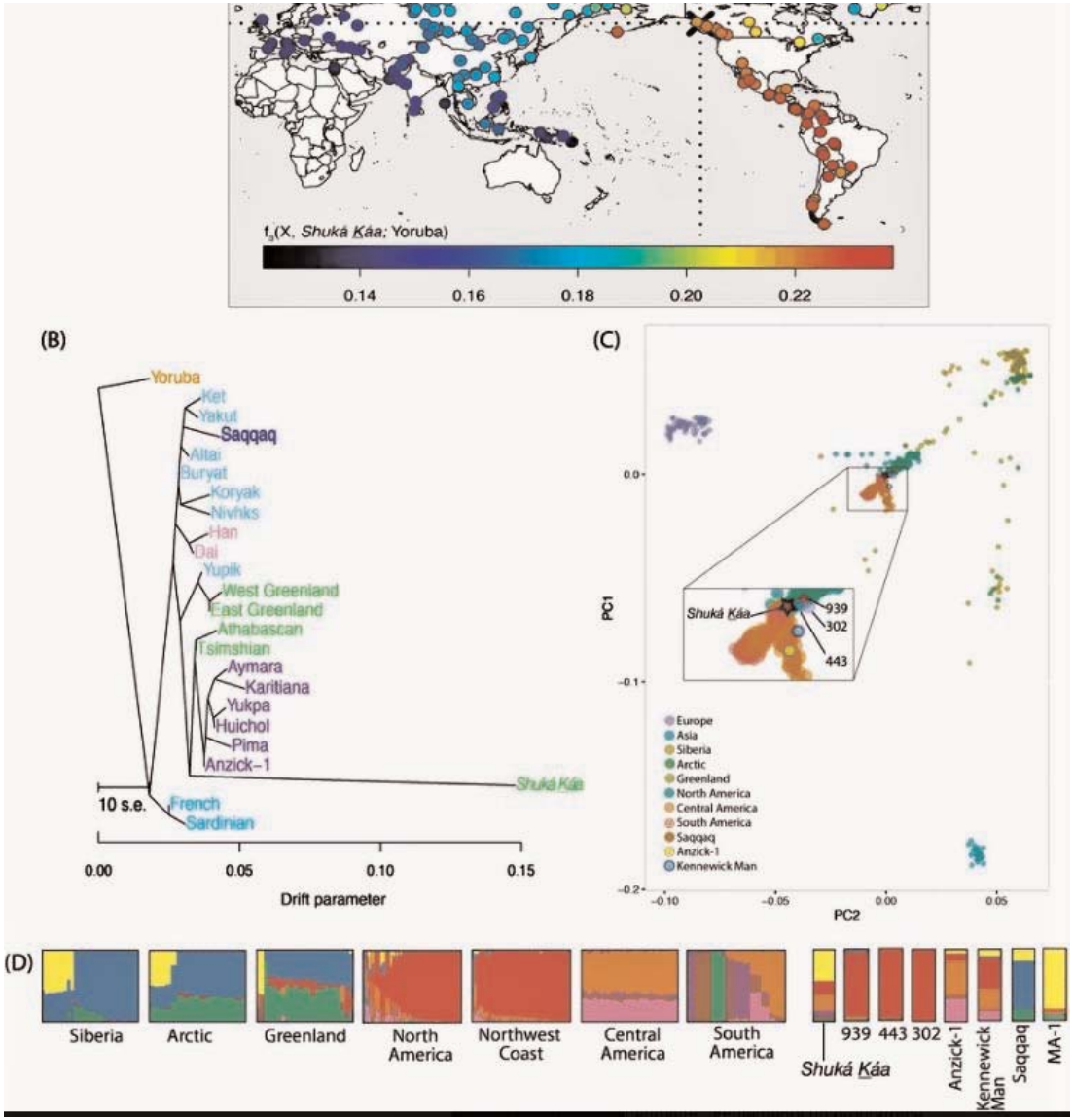
probabilité maximale généré par TreeMix en utilisant les données de séquençage du génome entier de Raghavan et al. (9), et avec le génome Tsimshian masqué pour l'ascendance européenne. (C) Analyse en composantes principales projetant Shuká Káa, 939, 302, 443, Anzick-1(11), Saqqaq(21) et Kennewick Man (17) sur un ensemble de populations non africaines de Raghavan et al. (9), avec les populations amérindiennes masquées pour l'ascendance non autochtone. Les données suggèrent qu'il y avait plusieurs lignées génétiques dans les Amériques il y a au moins 10 300 ans.

Shuka K áa, d'autre part, semble plus étroitement lié aux groupes vivant dans le Sud et l' Amérique centrale aujourd'hui, comme le Karitiana, Surui et Ticuna d'Amazonie brésilienne. Mais le signal n'est pas statistiquement fort, et cela peut simplement être un signe que les tribus partagent toutes l'ADN des mêmes ancêtres anciens en Asie ou en Béringie où les humains vivaient avant d'entrer dans les Amériques. Reliant les points entre tous les anciens individus, l'équipe de Malhi propose que Shuká Káa est également ancestral à tous ces groupes , y compris les Tsimshian et les tribus apparentées dans le nord-ouest du Pacifique.

Dans une autre tournure intéressante, l'équipe a découvert que le groupe de squelettes n'était pas étroitement lié à deux autres Paléoindiens célèbres : l' homme de Kennewick , âgé de 8545 ans , déterré des rives du fleuve Columbia dans l'État de Washington, et celui de 12 600 ans du vieil enfant Anzick du Montana. Cela suggère qu'il y avait au moins deux groupes de nomades qui sont venus en Amérique du Nord par le pont terrestre du détroit de Béring avant il y a 10 000 ans, dit Malhi. Bien que de multiples migrations aient été documentées depuis longtemps, il s'agit de la première preuve ADN ancienne de différents groupes arrivant en Amérique du Nord à une date aussi précoce.

D'autres chercheurs appellent le lien entre les trois squelettes les plus récents et les tribus du nord-ouest du Pacifique " assez clair. Il se pourrait aussi, que Shuká Káa était vivant avant la formation de la lignée qui a conduit aux groupes actuels du nord-ouest.

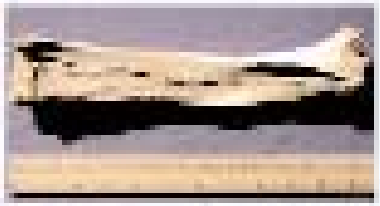
Que l'ancien marin soit un ancêtre direct des tribus d'aujourd'hui ou non, la découverte du lien à partir des squelettes récents correspond aux traditions orales Tlingit et Tsimshian qui suggèrent que les Tsimshian ont migré vers l'ouest le long de la rivière Naas en Colombie-Britannique jusqu'à la côte, avant de s'étendre vers le nord



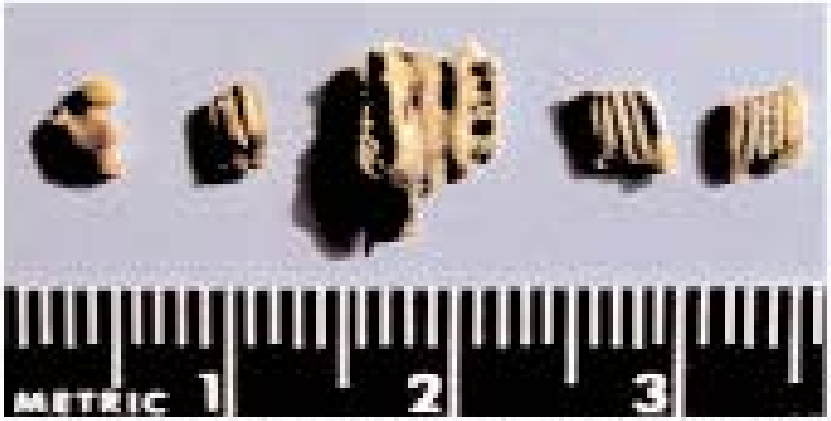
en Colombie-Britannique jusqu'à la côte, avant de s'étendre vers le nord et le sud. , explique Rosita Worl, présidente du Sealaska Heritage Institute à Juneau et membre de la tribu Tlingit. L'archéologue Timothy Heaton de l'Université du Dakota du Sud à Vermillion, dont l'équipe a découvert Shuká K áa, ajoute que les liens génétiques correspondent à la gravure que les Tlingit ont mise sur la pierre tombale lorsqu'ils ont réenterré Shuká K áa : " Nous avons vécu dans le sud-est de l'Alaska depuis le temps Immémorial. Shuka K áa témoigne de notre ancienne occupation de cette terre " .

Les descendants de certaines de ces lignées vivent toujours dans la même région aujourd'hui, et quelques-uns sont co-auteurs de la nouvelle étude. Leur participation est le résultat d'une collaboration à long terme entre les scientifiques et plusieurs groupes autochtones qui adoptent les études génomiques comme moyen d'apprendre de leurs ancêtres, a déclaré Worl, qui est la moitié Tlingit, Ch'aak' (Aigle) des Shangukeidi. - (Thunderbird) Clan du Kawdliyaayi Hit (maison abaissée du soleil) à Klukwan, en Alaska.

"Nous avons soutenu les tests ADN de Shuka Kaa parce que nous pensions que la science serait finalement d'accord avec ce que nos traditions orales ont toujours dit - que nous vivons dans le sud-est de l'Alaska depuis des temps immémoriaux. L'analyse initiale a montré que le jeune homme était natif, et maintenant d'autres études sont montrant que notre lignée ancestrale découle du premier peuplement initial de la région ", a déclaré Worl, qui est également anthropologue. "La science corrobore nos histoires orales."



The caribou antler at left was found in Your Knees Cave. The caribou radius was found in a high dome in El Capitan by cover Pete Smith.



Hoary marmot (left) and heather vole (above) are the most abundant sp from On Your Knees Cave. They all date to before the Last Glacial Ma The most common elements are isolated teeth. Lung, tailed voles and b lemmings are other common rodents.

Some of the puffin bones at left are larger than the modern species. Many bird bones have distinct bite marks that match arctic fox (above).

Arctic fox (upper jaw and skeleton at right) was an important bone accumulator at On Your Knees Cave. Red fox (lower jaw, El Capitan Cave) was also present.

Ringed seal bones and teeth (above and small molar at right), all dating to the Last Glacial Maximum, were brought to On Your Knees Cave by foxes or bears. Note the bite mark that matches a bear canine on the left side of the upper humerus. Steller's sea lion (canine tip at right) and harbor seal are also present, and they date to before, during, and after the glacial maximum (and are still present around Prince of Wales Island today).

La zone culturelle de la côte nord-ouest suit la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord et s'étend un peu à l'intérieur des terres le long des rivières Nass et Skeena et du fleuve Fraser, en Colombie-Britannique. La géographie de la région, avec ses baies, ses fjords et ses archipels creusés à même des rochers abrupts qui deviennent plus loin des montagnes côtières, fournit de nombreux espaces abrités où construire des villages, tout en obligeant ses habitants à adopter un style de vie maritime.

Les premières installations humaines sur la côte nord-ouest datent probablement d'il y a environ 14 000 ans, soit la période suivant la dernière époque glaciaire. La chasse et la cueillette sont au fondement des sociétés, et les ressources les plus précieuses sont le saumon (pour la nourriture) et le cèdre (pour la construction, l'artisanat et la technologie). Les régions sécuritaires et les ressources abondantes donnent lieu à des installations permanentes d'une richesse remarquable et d'une grande complexité sur le plan politique, malgré l'absence d'une économie basée sur l'agriculture. Certaines découvertes archéologiques, dont des outils taillés avec un grand souci artistique et des objets décoratifs vieux de milliers d'années, suggèrent aux archéologues que des traditions spirituelles et artistiques comme le potlatch ont cours sur la côte nord-ouest depuis plus de 5000 ans.

Nourriture et économie

La pêche, la chasse et la cueillette sont les moyens de subsistance sur la côte nord-ouest. Les ressources de la mer, en particulier, sont d'une importance capitale. Les remontes de saumon du Pacifique, qui suivent leurs migrations et permettent de pêcher du saumon qui sera mangé frais ou séché toute l'année, sont au cœur des préoccupations. Les pêcheurs adaptent leurs outils, tels des filets, des pièges et des barrages, aux différentes conditions de la mer et des cours d'eau ainsi qu'à la présence de différentes espèces de poisson locales. Ils emploient différentes techniques, comme la pêche à la traîne ou au jig, en utilisant des hameçons chargés d'appâts pour attraper des poissons; on pêche également au harpon ou à la lance dans les cours d'eau.

Les chasseurs capturent des mammifères terrestres, parmi lesquels le cerf à queue noire, l'ours, le wapiti (élan) et la chèvre de montagne, au moyen d'arcs et de flèches, de collets, d'assommoirs et de filets. Les mammifères marins, dont les phoques, les baleines et les marsouins, sont chassés au harpon dans l'eau, et à l'aide de battes et de filets lorsque les animaux s'aventurent sur la grève. L'abondant gibier d'eau se prend grâce à une multitude de filets. Les différents peuples complètent leur alimentation avec des crustacés, des baies, des racines comestibles, des bulbes et des pousses vertes. Les ressources sont réparties de manière inégale à travers les régions, et les peuples de la côte suivent un parcours migratoire ou quittent leurs villages hivernaux pour atteindre des sites plus éloignés, puisque les ressources varient de saison en saison.

Si la chasse et la pêche sont surtout une affaire d'hommes et que les femmes se chargent de la majorité de la récolte de plantes et de fruits de mer, la division des tâches est à la fois complémentaire et coopérative. Les hommes et les femmes fabriquent ensemble les outils dont ils ont besoin. Comme tous les types de nourriture sont parfois amassés en quantités trop importantes pour leurs besoins immédiats, ils préservent fréquemment des aliments en prévision des périodes plus frugales. Les hommes ramènent la majorité du poisson et du gibier tandis que les femmes s'occupent de la cuisson et de la conservation de la viande.

Habitation et transport

Les peuples autochtones de la côte nord-ouest s'abritent généralement, l'hiver, dans de grandes structures de poutres et de poteaux. Appelées " maisons en planches ", ces structures sont couvertes de planches de cèdre décorées de manière distinctive selon les régions. Le cèdre est un bois convoité, car son grain long et droit est idéal pour le travail du bois, tant artistique qu'utilitaire.

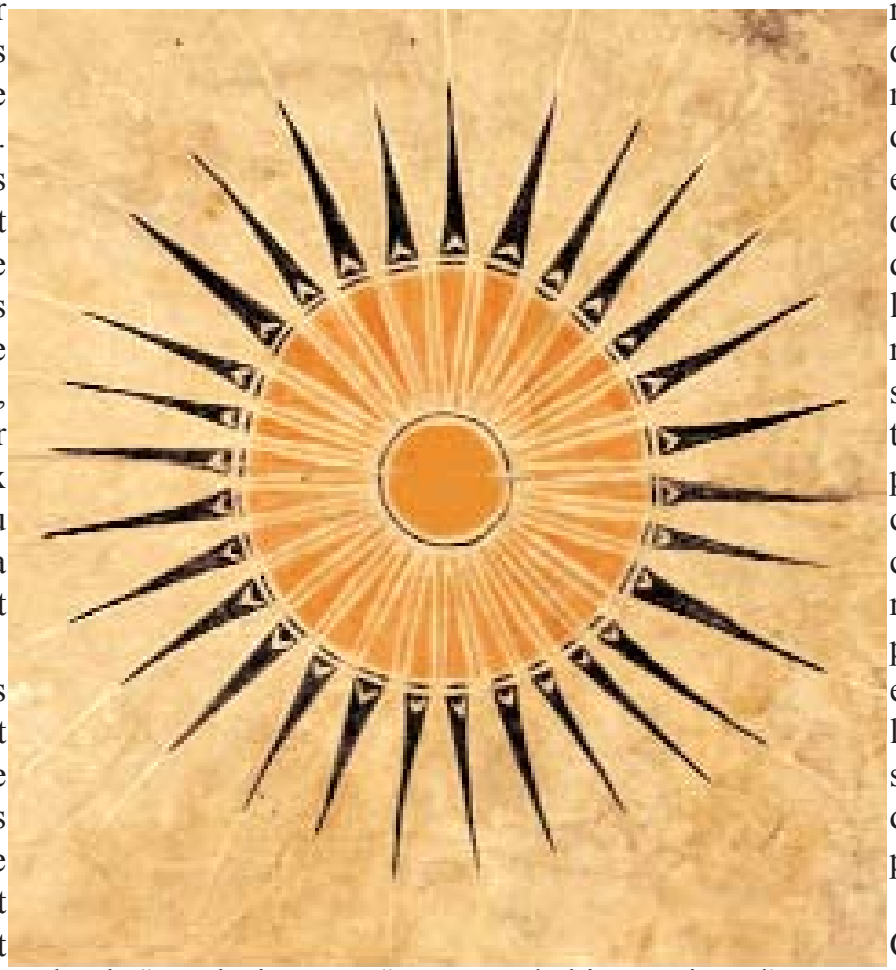
La menuiserie est un travail d'hommes; avec des lames de pierre ou de coquillage, des coins de bois et des marteaux en pierre, ils fabriquent des maisons en planches, mais aussi toutes sortes d'objets du

quotidien. Par exemple, les artisans fabriquent de nombreuses pirogues taillées, qui leur permettent de se déplacer sur des cours d'eau rapides et au large.

Habillement

Les femmes sont chargées de fabriquer des vêtements pour leur famille. Elles tissent des jupes et des capes en écorce de cèdre pour la vie de tous les jours. Lors des grandes occasions, les peuples du Nord portent des couvertures chilkat richement décorées, faites d'écorce de cèdre et de laine de chèvre des montagnes. Le peuple salish de la côte tisse la laine des chèvres de montagne, en y ajoutant de la laine de chien, pour en faire de lourdes couvertures aux bords décorés; elles sont portées au quotidien par temps froid. Partout sur la côte, les capes en fourrure viennent compléter cette réserve de vêtements.

Les femmes fabriquent d'autres objets de tous les jours, tels que des lignes et des filets de pêche, grâce à la ficelle qu'elles filent. Elles tissent des paniers pour la cueillette ainsi que de magnifiques chapeaux ornés d'écorce et de racines de cèdre. Des tapis sont également tressés en écorce de cèdre ou en joncs, servant d'ameublement et de revêtement aux maisons pour mieux conserver la chaleur.



Robe de " medecine man " en peau de bison peinte d'un motif central du type " Feathered circle " : Soleil de plumes.

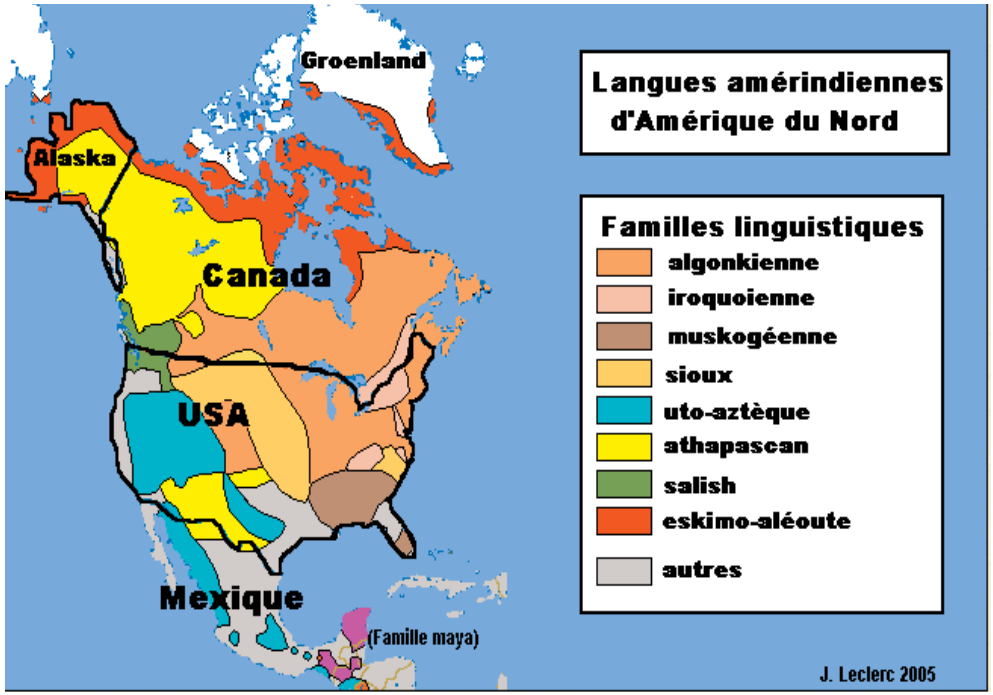
Société

L'unité sociale de base, partout sur la côte nord-ouest, est un large groupe de personnes qui ont généralement des ancêtres communs. Parmi les peuples nordiques, l'appartenance à un clan est généralement transmise par la mère, mais dans le sud, elle peut être revendiquée en vertu de la lignée paternelle ou de la lignée maternelle. Dans les deux régions, on retrouve donc un groupe familial uni vivant avec leurs conjoints et conjointes dans une maison ou un regroupement de maisons, guidé et dirigé par des chefs compétents. Ces meneurs ont un titre officiel ou héritent d'un nom important au sein de la lignée et sont responsables de l'organisation de la propriété familiale, notamment des possessions immatérielles comme les noms, la mise en pratique des rituels, les chants spéciaux ou les savoirs cachés. La véritable richesse, toutefois, est la mainmise sur des propriétés telles que des terrains où construire des maisons, des sites de cueillette, des territoires de chasse, des roqueries de phoques ou des zones de pêche à la trappe. Si certains territoires et certaines eaux appartiennent à tous, les sites aux ressources plus abondantes sont privés. Le partage communautaire de la nourriture reste cependant primordiale.

Cette propriété immobilière, en plus d'une gestion efficace du travail familial et du capital individuel, permet à ces groupes et à leurs chefs d'être particulièrement productifs et d'accumuler des richesses considérables. La propriété est la base et la manifestation du système de rang et de classe sur la côte nord-ouest. On trouve dans certaines communautés des statuts sociaux précis régis par une hiérarchie interne, et dans d'autres des catégories plus souples. Une forme de

distinction entre bas et haut rangs est à peu près universelle, ainsi que la pratique de l'esclavage. Les esclaves sont achetés ou capturés en temps de guerre. Bien qu'ils partagent la demeure de leurs maîtres, les esclaves ne jouissent pas de droits civils entiers et sont obligés d'effectuer des tâches ménagères.

Les villages sont toujours situés près d'eaux navigables, et les maisons sont orientées parallèlement à la plage, face à l'eau. Bien que tous aient en commun la parenté, le dialecte et un intérêt pour le territoire, ce sont les familles les plus puissantes qui gouvernent les villages.



Les langues des peuples autochtones
La carte ci-dessous montre huit familles linguistiques importantes (sans la famille maya) qui ont existé sur le territoire actuel de l'Amérique du Nord avant que leurs locuteurs aient été en grande partie déplacés par les Européens. Évidemment, certaines familles s'étendaient tant au Canada qu'aux États-Unis ou au Mexique.
Après une démonstration de la façon dont les Autochtones ont su développer au fil des siècles divers savoir-faire afin de s'adapter à leur environnement, on souligne comment les Européens les ont entraînés dans des guerres impériales pour s'accaparer des territoires qui étaient jusqu'alors les leurs. On dénonce leur mise en tutelle ainsi que les diverses initiatives mises de l'avant par les autorités pour favoriser leur assimilation. Des panneaux évoquent notamment les méthodes employées par les missionnaires pour inciter les Autochtones à abandonner leurs croyances traditionnelles et épouser la foi chrétienne.

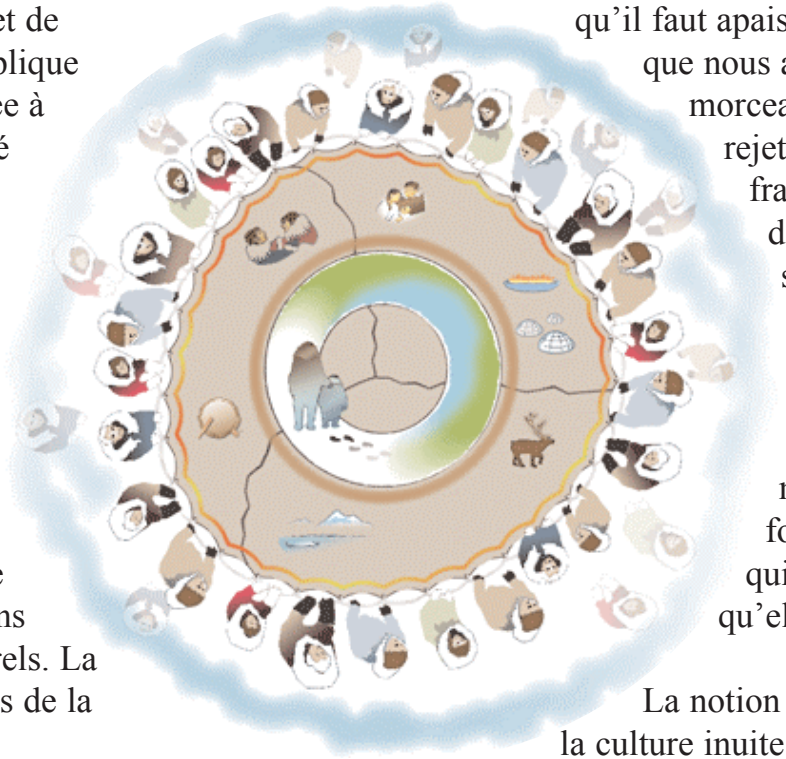
Il en est de même pour la cosmogonie amérindienne que les missionnaires européens tentent d'éradiquer. Mais de quoi ont-ils peur ? Relisons ces mots de Black Elk, chaman oglada, telles que relatés par T.C. Mc Luhan dans *Pieds nus sur la terre sacrée*:

«Vous avez remarqué que tout ce que fait l'Indien est dans un cercle. C'est ainsi parce que le pouvoir de l'univers agit aussi en cercles et que tout tend à être rond. (…) Le ciel est rond et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle et toutes les étoiles aussi. Quand le vent souffle au plus fort, il forme des tourbillons. Les oiseaux font leurs nids en cercle car ils ont la même religion que nous. Le soleil se lève en cercle et se couche de même. La lune fait pareil et tous les deux sont ronds – Même le changement des saisons forme un grand cercle et retourne toujours à son point de départ. La vie des êtres humains décrit un cercle – de l'enfance à l'enfance -, et il en va de même de tout ce qui est animé par la force du monde. Nos tipis étaient aussi ronds que les nids des oiseaux et ils étaient toujours plantés en cercle, l'Anneau de la nation, un nid composé de nombreux nids où, selon la volonté du Grand Esprit, nos enfants venaient au monde ». Le cercle est le symbole d'une philosophie qui prône l'intégrité d'un mode vie dont les qualités ont été prouvées par des centaines de génération; tandis que la perte du cercle est une tragédie démontant la perte du comportement social des membres d'une tribu ou d'un village.

Comment ne pas faire un parallèle entre ces étapes et la symbolique transcendante et libératrice d' « Ouroboros » le fameux serpent qui se « mord la queue ».

Ce serpent en dessinant une forme circulaire, rompt avec une évolution linéaire, marque un changement tel qu'il semble émerger à un niveau d'être supérieur, le niveau de l'être spiritualisé, symbolisé par le cercle; il transcende ainsi le niveau de l'animalité originelle, pour avancer dans le sens de la plus fondamentale pulsion de vie ; et cette interprétation ascendante repose sur la symbolique du cercle, figure d'une perfection cosmique.

Ces alternances de périodes d'expansion et de contraction, sorte de marée cosmique, implique que l'énergie est rigoureusement conservée à l'échelle de l'univers et son flot de densité suit un cours cyclique augmentant et diminuant périodiquement avec le temps. Comme le printemps diffère à chaque cycle du précédent, cette marée cosmique d'énergie implique le renouvellement d'un univers différent à chaque passage.



Dans l'univers du chamanisme, un ordre unique relie l'humain au monde cosmique via le «pilier doré» sorte d'interconnections entre le vivant naturel et les êtres surnaturels. La nature, l'homme, les objets font tous partis de la dimension sacrée de la Terre et du Ciel.

Le monde est cathédral et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière "inerte" - montagnes sacrées - sont porteurs d'âmes. D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne et inuite, elles aussi, conçoivent la présence de l'Esprit (Isuma) dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Dans le monde autochtone, il n'y a pas de place pour le profane. La vie tout entière est sacrée et ceci explique sans nul doute qu'aucun terme précis ne traduise l'idée de religion comme nous la connaissons. Ils n'ont pas besoin de Dieu, ils ne le nomment pas. Ce ne sont pas des théologiens qui étudient le divin car ils sont le divin, en sont partie intégrante. Les Inuits vouaient le plus grand respect au monde vivant (nuna). Comme tous les chasseurs autochtones, ils croient que le fait même de chasser et de tuer pour se nourrir s'inscrit dans le cadre d'un puissant rituel religieux. «Le plus grand danger de la vie, disait un Inuk de Igluit, c'est que la nourriture des hommes, est tout entière faite d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne périssent pas avec le corps et qu'il faut apaiser afin qu'elles ne se vengent pas de ce que nous avons pris leurs corps». C'est pourquoi, un morceau de foie de morse ou béluga est toujours rejeté à la mer, que l'on donne à boire de l'eau fraîche au phoque mort ou que les plumes d'oiseaux sont plantées dans la neige ou le sol. Cette forme de spiritualité appelée aussi «polysynthétisme» implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre.

La notion de respect est d'ailleurs primordiale dans la culture inuite car pour les Inuits, un manque de respect envers un animal ou un humain peut mener à des difficultés lors des prochaines chasses. Le terme «qikkutik» correspond d'ailleurs à la honte ou au regret qu'une personne peut ressentir si elle a manqué de respect envers un animal. Le temps n'est pas si loin où les hommes et les animaux se parlaient. L'alliance entre les hommes et les plantes, l'air et l'eau était évidente pour tous. Les animaux ont cessé de parler aux hommes suite à des maladresses de chasseurs irrespectueux envers les rites ou de femmes qui n'ont pas maintenu la bonne distance avec le monde animal créant ainsi des monstres, des nains, des géants, des mutants : les tupilaks. Pour eux, leur plus

grande peur vient de la certitude que le non-respect des règles de la nature entraîne la disparition des êtres humains ou leur retour au stade animal. Comme pour la plupart des autres sociétés autochtones, ils considéraient le fait de vivre en harmonie avec la nature étaient leur «art» suprême.

Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre mais signifie aussi qu'un redoutable monde spirituel côtoie la vie humaine duquel on se protège par la création d'amulettes protectrices. C'est pourquoi les Inuits de la préhistoire n'ont jamais eu de mot pour désigner l'art parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Toute l'harmonie du cosmos, de la terre incluant tout le vivant s'inscrit dans le cercle forme parfaite génératrice de vie. Ainsi les tentes, les iglous, les foyers sont ovés comme l'œuf fécond. Les sages, réunis pour prendre des décisions importantes, s'assoient en cercle. En cercle, tous sont égaux alors ne peuvent éclore que la sagesse, la vérité, la justice, philosophie très bien articulée par le terme miyupimaatisiium : «être bien dans sa vie».

Il nous aura fallu vingt-cinq siècles de philosophie occidentale, de méthode scientifique pour comprendre le respect métaphysique de tous les êtres vivants par les peuples primitifs. La modernité aura donc créé des fléaux "qui naissent de la prétention de l'homme à acquérir un savoir surhumain au nom duquel il devient enclin à exercer sur autrui une toute-puissance ne souffrant pas d'être discutée."

Il en a été ainsi des peuples archaïques : au lieu de les écouter, nous les avons éliminés. Les dieux collectifs des religions antiques associés à des notions de peuples, de nations, de territoires qu'ils soient polythéistes ou monothéistes sont des signes identitaires de nature culturelle et politique. Spirituellement parlant, ils sont des erreurs conceptuelles et comme le soulignait l'ethnologue de Brosse : «il eût été formidable que les adorateurs du chat vécussent en bonne harmonie avec les adorateurs du rat. » Par contre dans les sociétés primitives, Dieu n'a aucune identité politique ou culturelle. Dieu n'existe qu'en relation avec le «Je» lui-même en relation avec la communauté et le sens de toute sa vie réside dans son effort pour trouver sa place et s'insérer dans la totalité dont il est un élément. Au lieu de tout ramener, amalgamer rationnellement dans un dieu unique en lutte contre les autres dieux païens, nos ancêtres australopithèques avaient eux senti intuitivement que toutes les formes de la biodiversité convergent naturellement vers l'UN et que toutes les manifestations de Dieu dans la matière, les êtres et les formes, sa «théodiversité», méritent d'être respectés.

Précédant tout savoir écrit, l'animisme témoigne d'un grand respect

à tous les êtres de la nature, car tous auraient une âme émanant du Grand Esprit qu'est l'Univers. Plutôt que de croire en des esprits déterminés comme les anges, l'animisme met l'accent sur une «puissance» vivifiante, mystérieuse, impersonnelle, présente en toute chose.

Il est à nouveau important de spécifier que l'animisme représente une force, un souffle, un esprit, un «logos» présent en toute chose. Il s'agit bien d'une relation intimiste entre l'homme et l'Univers à ne pas confondre avec le totémisme collectif où une chose, une plante, un animal, un être, sont investis de pouvoirs surnaturels à des fins sociales, culturelles et politiques.

Ainsi cette diversité de paliers de conscience commune à toutes les espèces jusqu'aux infimes particules forme donc une Unité propre à l'Univers entier. Ainsi se perpétue une conception du sacré qui associe l'ordre cosmique à la responsabilité personnelle envers la préservation de l'équilibre, de l'harmonie de la Terre-Mère. Les explorateurs européens ont ramené d'Amérique avec eux des récits de rituels sacrés inouïs : danse du soleil (Sioux), le hozho (Navajos), quête de l'harmonie et autres rites célébrant le renouveau cosmique des saisons. Sans compter la découverte de montagnes et de lacs sacrés, de pierres mystiques, de chants chamanistes au pouvoir de guérison. L'espace entier, les êtres vivants, le végétal, l'animal, l'air, le feu, l'eau, la pluie ; toute la création est traversée par la présence d'une puissance suprême. C'est toute la nature qui parle à l'homme et lui révèle la grandeur du Grand Esprit, du Grand Manitou qui regroupe en son sein la multiplicité des mystères sacrés.

«O Grand Esprit, dont la voix se fait entendre dans le vent et qui d'un souffle anime tout l'univers, écoute-moi. Je suis un de tes enfants, petit et faible. J'ai besoin de ton aide, de ta sagesse.
Que mes oreilles soient attentives à ta voix, que mes yeux contemplent à jamais la splendeur d'un soleil couchant, que mes mains respectent ta création. Rends-moi sage afin que j'apprenne ce que tu as enseigné à mon peuple : la leçon cachée en chaque feuille, sous chaque rocher.

Je demande la force, non d'être supérieur à mes frères, mais de combattre mon plus grand ennemi : moi-même. Fais que je sois toujours prêt à venir à toi les mains sans taches, le regard limpide. Quand ma vie s'éteindra comme un soleil couchant, je veux que mon âme puisse aller vers toi avec confiance.»

Pourtant aucune histoire fut autant combattue par les institutions de l'époque que celle du bon sauvage telle que relatée dans les récits des grands voyageurs. Il était inconcevable que des peuples primitifs, généralement amicaux, puissent en savoir parfois plus que nous sans l'aide de la philosophie européenne, de science et de livres incluant la Bible.

Constat d'autant plus dérangeant qu'il sous-entend la question suivante : À quoi bon alors tant de philosophies et de systèmes si l'homme de la Nature, qui ne sait ni lire, ni écrire, qui ne connaît ni Allah, ni Dieu, ni Jésus, nous dépasse ? Le poète se mit à parler de ces gens et des terres inconnues avec passion, le philosophe se mit à écrire sur le droit naturel des indigènes eux-aussi voulu et aimé de Dieu. La cupidité de l'homme européen, l'intransigeance des serviteurs de Dieu et la peur des élites apportèrent la réponse «civilisée» à la question ci-haut mentionnée.

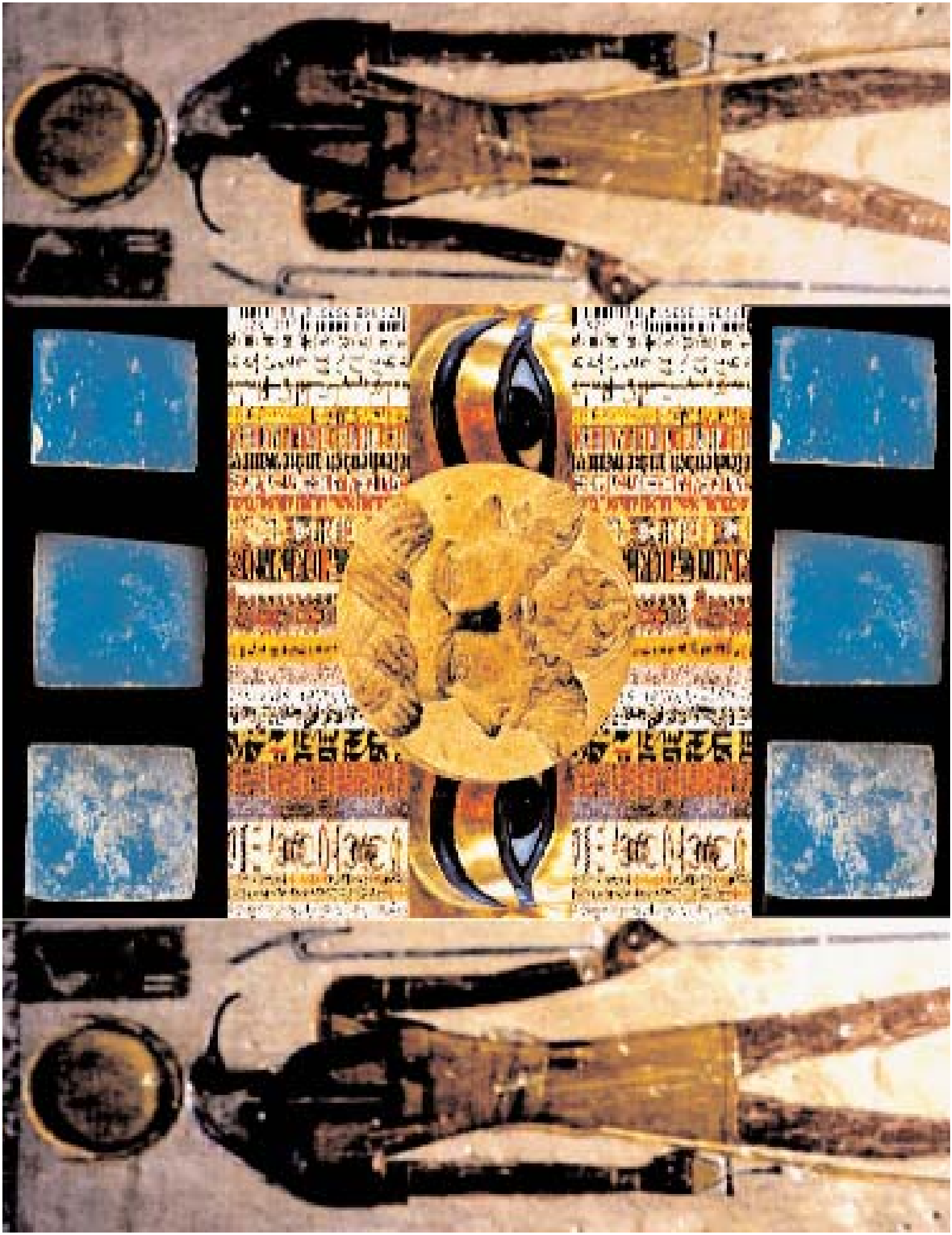
«Schelling disait dans *Les âges du monde* que «l'angoisse est le sentiment fondamental de toute créature vivante» En transformant cette angoisse «naturelle» en faute artificiellement originelle, les prêtres mésopotamiens ont induit «la peur devant la liberté et peur à propos de la liberté» de sorte que les différentes sortes de névroses n'apparaissent plus que comme des formes désespérées d'auto répression et d'autodestruction de la liberté humaine.»
«Au fil des millénaires, le sentiment de la peur a produit et mis en oeuvre, avec la raison humaine, un organe destiné à éviter les situations anxiogènes...mais cette raison s'est retournée contre son objectif en prenant des mesures de défense qui répandent à leur tour

la peur, à l'infini. (...) Il s'agit d'une raison soumise au diktat de la peur, des peurs qu'elle ne cesse d'aggraver depuis des millénaires, sous couleur de les éliminer; une telle raison, il faut bien la définir tout simplement comme un phénomène morbide, pathologique; on a affaire, littéralement, à une raison qui ne cesse de créer de nouvelles douleurs et qui contraint l'homme à souffrir toujours davantage de lui-même et des conséquences de ses actes. (...) Depuis que les hommes ont une histoire ils ont fait la guerre, des guerres toujours plus cruelles et dévastatrices. (Certains érudits affirment même que la guerre serait la seule et véritable religion de l'homme.) Quels indices faudrait-il donc ajouter encore pour pouvoir dire qu'au cours de l'histoire la raison n'a fait que devenir plus démente, et l'homme toujours plus malade de lui-même ? Rien ne démasque autant en l'homme l'animal malade que cette hypertrophie illimitée de la peur et de la violence.»

La société blanche chrétienne occidentale n'est pas en reste et se présente tout aussi nihiliste. Les Français, dont le racisme envers les Maghrébins et les Malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacré avec une brutalité inouïe plus du trois quarts des Indiens d'Amérique du sud, les esclavagistes néerlandais qui ont asservis les populations locales d'Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a à peine un demi-siècle, s'attaquaient avec un rare courage à coup de gaz toxiques à l'Éthiopie, un des pays les plus pauvres de l'Afrique, les Anglais qui ont asservi et exploité presque la moitié du monde, tiré sur les foules indiennes à répétition et mirent les tribus amérindiennes du Canada dans des réserves. Les Afrikaners blancs qui organisaient des «native parties» où le gibier était remplacé par des autochtones noirs.

Génocide bactériologique en Amérique du Sud et du Nord
Les virus et les bactéries furent les premiers biotypes de la biogenèse apparue sur terre et seront les derniers à disparaître. Le parcours de l'humanité est parsemé de pandémies et de maladies virales et bactériologiques, à preuve la peste et le choléra qui ont décimé des populations entières. Mais pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des humains (?) ont propagé intentionnellement des maladies pour exterminer d'autres humains ayant pour conséquence le génocides de dizaines de millions d'indigènes d'Amérique du Sud et du Nord. Un général yankee déclara jadis «qu'un bon indien est un indien mort.»

Pavillon de l'Égypte
Même si l'Antiquité est traversée de dieux barbares, de rois cruels et spoliateurs et ministres du culte associés à des théologies despotiques, plusieurs tentatives d'enseignement basé sur de hautes valeurs morales quoique minoritaires furent mise de l'avant par des souverains éclairés. Ainsi, vers 2 450 ans avant Jésus-Christ en Égypte antique, le vizir Ptah Hotep est considéré comme le premier sage de la civilisation dont les écrits nous soient parvenus. Son traité d'éthique affirme des valeurs morales « qui furent de tous les temps légués de père en fils et transmises de génération en génération » conforment à la raison faisant appel au bon sens et à l'évidence. Ces valeurs que les ancêtres nous avaient légués sont affirmées sans qu'aucune allusion ne soit faite aux dieux et se manifestent plutôt comme sagesse universelle basée sur l'expérience humaine. Ptah Hotep fait appel à l'humilité, la douceur, la non-violence, la



générosité, l'honnêteté, la probité, la responsabilité, l'équité, l'amour de l'instruction et finalement l'amitié entre les personnes et les peuples. Enfin, il nous demande d'adhérer à son code d'éthique non pas comme un croyant appartenant à une religion mais comme un homme sage, digne représentant du genre humain.

Vers 2 200 av J.C., l'Égypte sombra dans la guerre civile et l'état s'effondra. Les tombeaux sont pillés, les pyramides vandalisées et les corps momifiés jetés dans le Nil lorsque soudain, un « prophète» apparut et se présenta devant le pharaon et lui déclara : « l'autorité et la justice sont avec toi; mais c'est la confusion que tu installes partout dans le pays conjointement avec le bruit des querelles. Voici chacun se jette sur son voisin, les hommes exécutent ce que tu leur as commandé. Ceci montre que tes actes ont créé cette situation et que tu as proféré des mensonges ». Par ces paroles inspirées de la sagesse du vizir Ptah Hotep, Ipu-wer indique que le pharaon ne se comporte plus comme le dieu-incarné, tout est remis en question; en premier lieu la Création originelle. Le pharaon devient imputable des misères de son peuple. De cette première révolution sociale, le peuple obtint le droit de posséder des terres, le droit de survivre à la mort et de ressusciter grâce à la momification. Auparavant seul le pharaon était destiné à l'immortalité.

Ces préceptes laïques d'une humanité pacifiée furent décriés par les théologiens en perte de pouvoir. Ainsi selon eux, le conflit entre le pharaon et son peuple marqua l'irruption du Chaos sur terre. Les paroles de Ipu-Wer signalant la révolte du peuple trouveront écho jusque dans la théologie égyptienne. Le Mal, inconnu jusque là en Égypte, fait son entrée officielle. Vers la fin de la Ve dynastie, le conflit entre le pharaon et le peuple devient le conflit entre le Bien et le Mal représenté par l'opposition entre le dieu Horus et Seth. La transposition religieuse du problème dynastique est accomplie. Le Mal, c'est-à-dire la révolution du peuple est l'ennemi du Roi politique, schéma que l'on trouvera dans toutes les religions d'États monarchiques. Ainsi le Mal qui risque de détruire la Création, la lutte métaphysique entre la lumière et les ténèbres, l'ordre contre le chaos avait à la fois une fonction religieuse et politique. La révolte c'est la Faute et le clergé égyptien, comme d'habitude se chargera de le rappeler à l'homme. Il ne pouvait exister de Bien et de Mal qu'ici-bas; le Bien étant le pharaon et le Mal, l'homme.

Pavillon de la Grèce

En Grèce antique, la poésie constitue l'une des formes typiques de l'expérience chamaniste héritée des cultes archaïques de la préhistoire où la Parole divine est transmise au médium.

L'*aède*, le poète est le chaman de la Grèce antique; et c'est à ce titre, que Homère et Hésiode furent reconnus comme les fondateurs de la culture. Ainsi le poète devient un être de mémoire capable de relier le passé, le présent et le futur dans un récit allégorique grâce auquel la société tout entière comprend son origine et discerne les tensions et les équilibres qui constituent sa structure. Ainsi Homère, dans *l'Iliade*, affirme que l'Océan est le père de tout. La *Théogonie* d'Hésiode

(VIIIe siècle) est déjà plus complexe car elle fait un première synthèse de traditions plus anciennes. Hésiode use de son intuition poétique et de son expérience intérieure pour «inventer» l'Origine du Monde à partir du Vide.

Pour la Grèce antique, le cosmos est un terme dont le sens premier signifie "ordre" mais aussi beauté et harmonie. Les aèdes de la Grèce de l'époque tirent leur enseignement des sociétés indo-aryennes. Plusieurs religions et philosophies dont le taoïsme chinois, le shintoïsme japonais, le bouddhisme et le zoroastrisme, y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme dérivent du védisme et portent la griffe de la civilisation indo-aryenne. Au départ, le védisme, appellation découlant des Védas, livres sacrés de l'Inde ancestrale, favorise la vision de l'Univers comme étant gouverné par une multitude de forces souvent contradictoires. Le cosmos est naturellement bienveillant à l'égard de l'homme et s'oppose au chaos. Le bien et le mal sont des antagonismes normaux, naturels, représentés par des dieux (daevas, pouvoir) et des démons (asuras, contre-pouvoir). Tout l'équilibre du monde réside dans les sacrifices et les offrandes polythéistes où l'homme rend hommage aux lois célestes issues des forces cosmiques en action. Mais tous ces dieux védiques ne sont que la manifestation d'une seule et unique réalité : L'Un, le Brahman. Et ce Un est à la fois multiple (hénothéisme) car il est aussi le Prajâpati, c'est-à-dire le Seigneur des créatures, y compris les dieux qui sont eux-mêmes des créatures.

Nous retrouvons encore l'analogie entre les vibrations primordiales et «l'Éternel en tant que «Verbe» dans le *Véda* d'où émane l'Univers entier grâce au son du mantra sacré *Aum*, le son primordial qui contient en puissance les désignations de toutes choses et leurs relations mutuelles comme un immense poème où notre corps, indissociable de ce kaléidoscope de pensées, de sons et d'images, plus qu'une simple masse vivante, se présente comme image et reflet de nous-même à travers la phonation d'une pensée poétique qui se révèle à nous en sons, en images, en lumière ainsi qu'en goûts, odorats et saveurs de la matière en action. Auditeur, voyeur et acteur dans l'espace de sa propre chair, de sa propre vie inscrit en des lieux où vient s'imprimer, s'incarner le poème. «Nous collaborons à l'accomplissement d'une œuvre unique» disait l'empereur philosophe Marc-Aurèle.

«L'Univers entier est créé par des vibrations primordiales qui constituent la Parole. La matière, et enfin la forme, sont un condensé de cette énergie primordiale».

Le rôle des rishis, les chamans indiens furent de scinder la plénitude

de la vibration originelle en syllabes et phonèmes puis de les combiner pour former des mots, des phrases : le langage, pour aboutir finalement dans les textes sacrés grâce à l'écriture. Ces maîtres de la Parole se saisirent des pratiques magiques, des mythes et croyances depuis la nuit des temps et procédèrent à leur mise en forme poétique : le conte, la poésie, discours des origines des traditions orales furent ensuite transcrites dans le corpus védique; *Véda* signifiant littéralement «Savoir».

L'Univers comme une pensée/parole, une poïétique qui s'est matérialisée en s'agençant à des matériaux dans le but de former un poème visuel de formes, de couleurs, de sensations ; l'Univers comme un poème qui crée son propre langage verbi-voco-visuel selon la Tradition archaïque des peuples premiers. À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, telle qu'exprimée par les chants de gorges des Inuits et autres mantra ou mélopées chamanistes universelles à l'origine du «Au commencement était le Verbe».

Au début, Thalès de Milet, né vers 625 av. J.C., croit qu la terre est portée par l'eau qui entoure la planète en dessous et au-dessus de la voûte céleste à l'image du fœtus baignant dans le placenta dans l'utérus. Cet Univers est de dimension modeste et clos, de là, le concept de «berceau de l'humanité». Par la suite, avec Anaximandre le cosmos baigne dans l'apeiron i.e. l'Infini. L'Indéfini et l'Indéterminé. Le cosmos est un équilibre entre des forces égales et opposées (l'eau, le feu, l'air et la terre) à l'image du *T'ai Chi* chinois et du *Véda* indien. La multiplicité des choses s'ordonnent dans un ensemble appelé le Cosmos et cet ensemble est régi par des lois. C'est dans cette constante historique que se situe l'influence indéniable de la philosophie de Pythagore.

Il reviendra à Pythagore (VIe siècle avant J.C.) d'établir le premier un lien inédit entre la vision traditionnelle et la science antique naissante. Pythagore fit un voyage en Égypte où il s'instruisit auprès des prêtres et savants. Selon Porphyre, il apprit les sciences mathématiques des Phéniciens, la géométrie des Égyptiens, l'étude du ciel des Chaldéens et les préceptes sur la conduite de la vie quotidienne, il les reçut des Mages perses. Héraclite dira de lui «qu'il est de tous les hommes celui qui a le plus puisé aux sources historiques; il a fait un choix dans

tous les ouvrages et en a composé sa propre sagesse».

Pythagore croit fermement à l'existence d'un ordre naturel et ce qui l'intéresse en premier lieu n'est pas d'en découvrir la substance matérielle mais bien la structure. Pythagore, "père" des mathématiques, fortement inspiré par les Babyloniens, introduit la mystique du nombre comme principe et source de toutes choses. " Tout est nombre" et "Tout est harmonie des contraires", tout ce qui est vivant y est apparenté d'où l'étude de l'astronomie.

Les travaux de Pythagore en arrivent à la conclusion que des lois mathématiques régissent l'ordre des choses fondé sur l'harmonie, plus précisément l'harmonie musicale : "la musique des sphères". La musique et l'ordre naturel de l'Univers sont interconnectés par des liens mathématiques. Avec l'harmonie musicale et les concepts mathématiques inhérents à la constitution du monde, Pythagore nous entraîne avec lui vers l'abstraction comme connaissance de l'Univers; la matière devient subordonnée à l'idée, à la pensée qui la structure. Et la pensée forme le discours et le gouverne par la participation et le mélange des idées de la même manière, que la musique gère tous les sons y compris les intervalles ou silences car dans l'harmonie aucun élément isolé ne peut exister sans relation avec d'autres. «C'est par le mutuel entrelacement des formes que le discours nous est né». (Sophiste 259 e) Les formes, selon le philosophe Platon, manifestent les pensées de Dieu, révèlent la manière dont Dieu pense. On connaît Dieu que dans la contemplation des formes, de la même manière que Dieu Se contemple dans les formes. Le cosmos dans sa totalité comprend non seulement le monde des idées mais aussi le monde sensible des formes, les deux étant indissociables. L'Univers est bel et bien un organisme structuré.

Les principes de ce monde structuré sont, selon Pythagore, les nombres et leurs rapports harmonieux, tels que perçus dans les formes géométriques. De la monade et de la dyade indéfinie naissent les nombres, et des nombres les points, des points les lignes qui engendrent les figures planes ; les figures planes engendrent les figures à trois dimensions d'où naissent les corps sensibles composés de quatre éléments (feu, eau, terre, air) qui se transforment les uns en les autres. La nature du nombre est la décade, dont la puissance est renfermée dans le nombre 4.

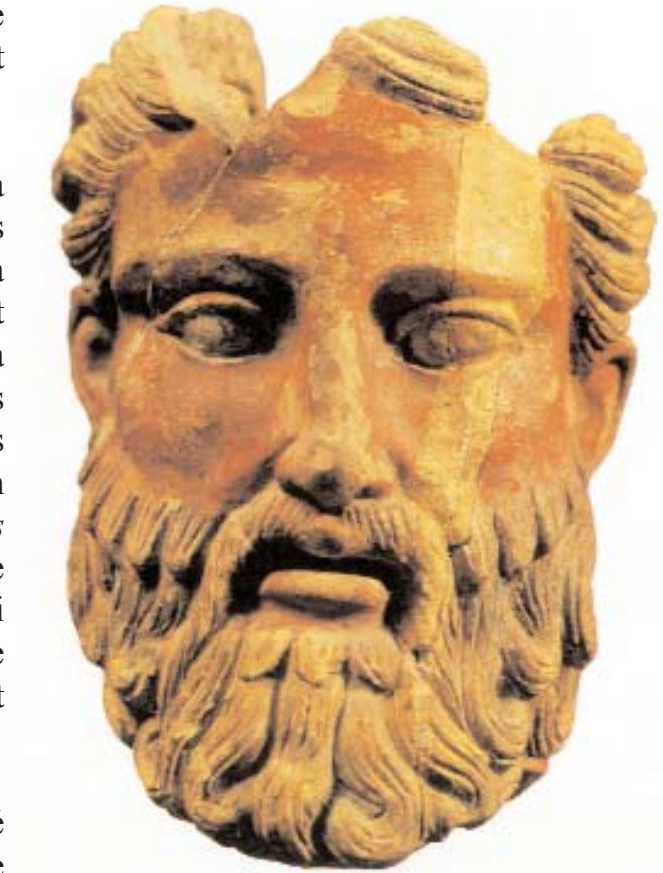
Ces énoncés de Pythagore sont tellement inédits pour l'époque qu'ils doivent être gardés secrets par ses disciples sous peine de mort. Plusieurs indices laissent croire qu'il aurait composé sa philosophie d'après le compte rendu des voyances chamanistes de Salmoxis, son esclave. Avec Aristée, Abaris, Épiménide, l'hypothèse d'un chamanisme grec tend à s'imposer. Le citoyen grec en a acquis la certitude avec les poèmes épiques (Iliade et Odyssée) de Homère et le grand poème religieux (Théogonie) de Hésiode.

Influencés par Pythagore, des philosophes en déduiront que les hommes se devaient d'imiter cet ordre d'harmonie musicale et de lois mathématiques car il émanait "d'une créature vivante douée d'un esprit et d'une intelligence" (Platon) dont la Sagesse est révélée par "un ordre parfait du Tout" (Cicéron) et la Nature comme œuvre de Dieu enseigne aux hommes l'ordre nécessaire à son accomplissement (Aristote). Dieu est cosmique.

Le *théos* (Xénophane) marqua les débuts de la séparation entre Dieu et la Nature. Quelques années après Xénophane, Héraclite cherche "à connaître la Pensée qui gouverne tout et partout" et conçoit dans sa quête le logos, la raison éternelle comme fondement de toutes choses. À la suite de ces réflexions métaphysiques, Anaxagore en déduit un concept qui unifie à la fois le *théos* et le *logos* et qu'il appela le *noos*, terme capital encore aujourd'hui, la fameuse noosphère, qui désigne l'unité de la pensée, de l'intelligence et de l'esprit qui donne à l'Univers son ordre et à sa beauté.

Dorénavant Dieu est à la fois le cosmos unifié à la nature des traditions archaïques et un tre transcendant, la trinité *théos-logos-noos* créatrice du Ciel et de la Terre à qui l'homme et toutes choses sont subordonnés.

Entre 800 et 200 avant J.C se produisit une prodigieuse révolution intellectuelle traversant la Chine, l'Inde, la Perse, la Palestine et bien sûr la Grèce. Cette période qualifiée de "axiale" par Karl Jaspers dans *Origine et sens de l'histoire*, représente un moment pivot où le principe d'individualité fait irruption dans l'histoire. L'homme se découvre une intériorité qui le place seul devant le créateur ; derrière le destin collectif se manifeste une personnalité qui cherche à fusionner avec le divin. Ce rapport intime avec un divin intériorisé permet la communion entre la grandeur de Dieu et l'autonomie de la pensée humaine et ouvre la porte à la compréhension philosophique de ce que Dieu a voulu faire.

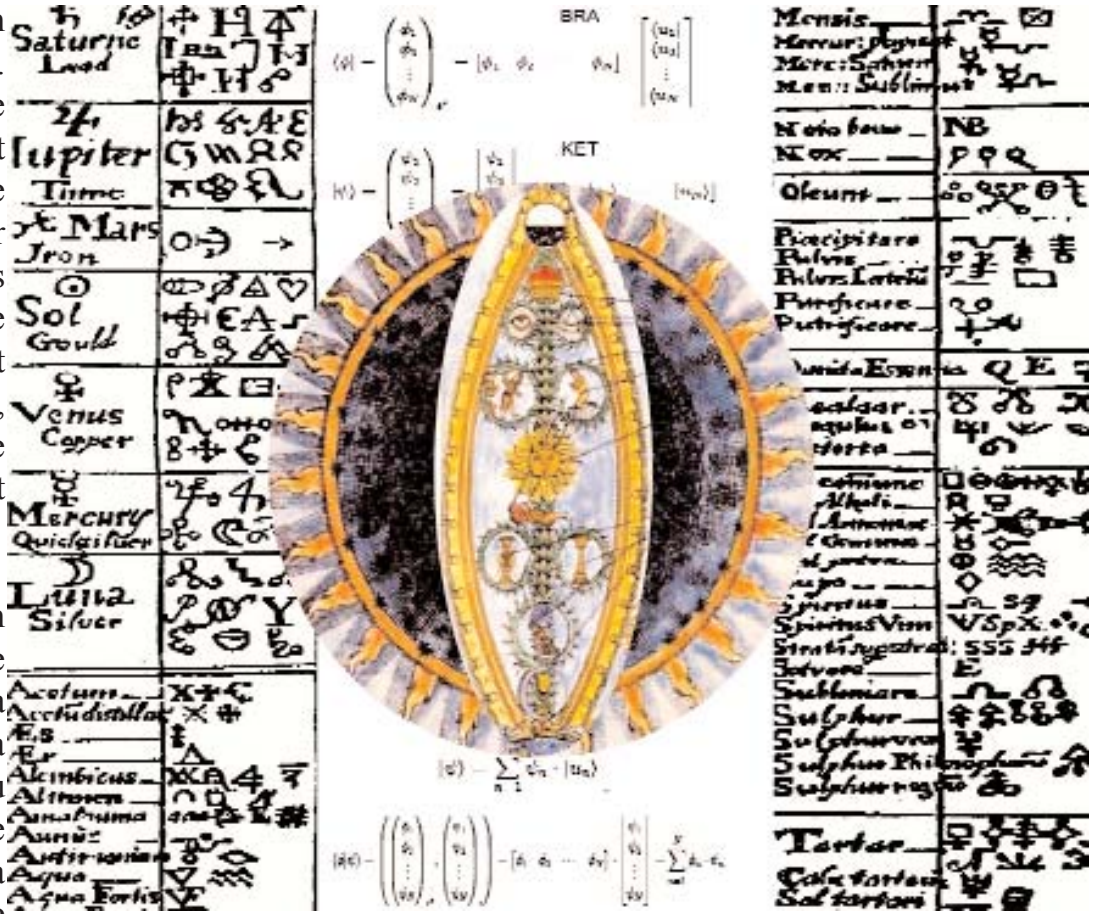


Socrate (470-399), tout heureux de découvrir le concept de *noos* d'Anaxagore se met à lire son œuvre pour en ressortir aussitôt déçu. En effet, le physicien s'était contenté de parler de cosmogonie intelligible sans aborder les conséquences bienfaitrices pour l'être. Résolument, Socrate pris partie pour l'éthique du bien c'est-à-dire, qu'il est convaincu que le *noos* comme intelligence suprême a doté son œuvre des meilleures dispositions possibles, telle est la Providence. Dieu ne veut que le bien mais l'homme est néanmoins responsable de ses choix. Il jette alors les bases d'un système idéaliste et dogmatique qui glisse vers le domaine moral : se connaître soi-même, soigner son corps et agir adéquatement en fonction des dieux. A sa suite, Platon et Aristote prendront le bâton du pèlerin. Le ciel et la terre forment une Nature où trône au sommet l'idée du Bien selon Platon ou l'Acte pur dira Aristote.

Ainsi à l'origine, *cosmos*/nature, esprit/connaissance formaient un tout mais, avec l'introduction du concept "*cosmos* = être vivant" par Platon, tranquillement surgira le concept de l' tre suprême et son corollaire, l'idée de création. Platon (428-348) fera de la bonté divine la cause première de notre existence car seule la bonté du "Père" céleste, le *poiètès*, le "fabricateur" a permis à l'ordre d'émerger du désordre. "Il est en effet impossible pour l' tre le meilleur de produire autre chose que ce qu'il y a de mieux" affirme-t-il dans le *Timée*. Il

tient l'idée de son maître Socrate qui soutient que, de son propre point de vue, tout homme cherche ce qui est bon et croit faire ce qui y contribue, personne ne cherche ce qui est mauvais.

Selon Platon, notre monde devient un ordre vivant orienté par le Bien socratique dont l'âme contient l'harmonie pythagoricienne au sens musical. L'harmonie de l'Âme du monde devient la symphonie par laquelle les éléments du monde et le mouvement des cieux s'accordent et où le Bien l'emporte largement sur le Mal. Une des difficultés auxquelles se heurte la philosophie antique est que la nature est le lieu de l'accidentel : le meilleur exemple est l'existence des monstres. Par contre, la nature n'est pas pour autant complètement livrée au chaos, un ordre se dégage de l'observation : "la nature ne fait rien en vain ni de superflu."



Aristote (388-322), inspiré à son tour par l'œuvre de son maître Platon, fera de la recherche de la connaissance à travers la contemplation du visible et du sensible, la base de sa quête spirituelle. Aristote édifie sa philosophie à partir de l'observation des réalités physiques dont la plus pénétrante est celle de la perfection du mouvement de l'ordre cosmologique qui désigne une source, la réalité première d'un être premier : le divin comme Source d'intelligibilité de l'Univers, comme Acte pur de l'existence.

La presque totalité des écoles de pensée grecque reconnaissaient un Principe divin relié à l'ordre naturel mais désormais le Principe divin sera soit immanent à toute chose comme chez Aristote et les traditions archaïques ou transcendant comme chez Platon et les religions monothéistes.

L'école dissidente sera celle des atomistes (Leucippe, Démocrite, Épicure, Lucrèce) qui inspirera la science moderne - l'être est une infinité d'atomes - pour qui l'ordre naturel n'est pas d'origine divine mais correspond aux interactions des atomes selon une loi "dite de conservation de la nature", - rien ne se perd, rien ne se crée - loi cosmique, mécanique, mathématique et athée. L'atomisme se présente comme une loi naturelle débarrassée de toute interférence surnaturelle et ses adeptes deviendront les adversaires les plus acharnés contre la divinisation des astres et du monde en général. La morale épicurienne cherche à établir la paix de l'âme par le refus des superstitions religieuses et l'acceptation sereine des aléas de la vie. Mais au-delà de ce constat, il est important de signaler que toute la philosophie des atomistes se limite au monde sensible ; ce qui s'offre à nos sens est le monde sensible, qu'Épicure arrête aux étoiles, puisque aux étoiles s'arrête la vue. Si bien que le point central de l'analyse n'est pas la totalité infini de l'Univers mais le monde que l'on perçoit, l'atomiste tente expliquer pourquoi ce monde est ainsi et pas autrement. L'élément fondateur de ce monde est l'atome, corps

solide baignant dans un océan de vide. Le tout est corps et vide aussi infini que le vide et le nombre des atomes. L'intuition des atomistes est géniale sauf que le problème reste entier : d'où vient l'atome ? De quoi sont faits les atomes ?

À partir des atomistes grecs, la pensée se divise en deux courants : celle pour qui l'harmonie du Cosmos repose sur une Intelligence divine (transcendantalisme) et celle qui enseigne que tout est matière et repose sur la loi du hasard, de la *moira*, du destin. (matérialisme). Néanmoins toutes ces écoles partageaient l'idée de l'existence d'un ordre dans la nature et régi par une loi du cosmos, soit la *Moira* ou le *Logos* ou le *Théos* ou le *Noos* d'où émane un ordre moral qui gouverne les hommes et leurs sociétés.

Par la suite, les religions bibliques monothéistes transcendantales ont progressivement dissocié le Principe divin du principe naturel. Car la religion juive en intronisant Yahvé comme Dieu unique a aussi créé l'Histoire du monde avec un début, un sens et une fin.

Puisque la notion de temps cyclique provient de l'observation de la nature, du rythme des saisons, du jour succédant à la nuit, du mouvement des planètes et de la lune, les fils d'Abraham récuseront fermement ces visions païennes de l'Histoire cyclique et surtout, l'astronomie, cette nouvelle science qui semble donner raison aux peuples impies. Alors que le monde grec sait déjà que la terre est une sphère grâce à Aristarque, né en 310 av.J.C., qui a établi les dimensions à peu de chose près, elle restera pour les chrétiens un disque pendant 1 500 ans encore; l'être humain y occupant la place centrale. L'église, notre Mère l'Église remplaçant la Terre-Mère universelle.

Il est indéniable que les religions abrahamiques (judaïsme, christianisme, islam) ont été les premières à déraciner l'homme de la nature et à s'élever avec véhémence contre les mythologies naturalistes. Véritable combat contre le sacré cosmique, dieu solaire, déesse lunaire, contre le sacré des forces naturelles, dieu du tonnerre, déesse de la fertilité, etc. La nature ne commande aucun respect particulier. Dieu ne participe pas de ces réalités, il les transcende. La création biblique est un dépouillement total du sacré archaïque

Devant la perfection de L'Être Supérieur, l'homme ne peut que s'abaisser devant tant de Magnificence, tel est le sens de la Chute de l'homme entraînant avec lui la nature. (Érigène) Ainsi cette nature ayant participé à la Chute d'Adam et à son exil du Paradis terrestre devint viciée, désordonnée. Une nature vicieuse prit la place d'une nature bienfaitrice puisque l'homme entraîna celle-ci dans sa chute. Cette idée de nature responsable de la Chute de l'homme occultera pendant des siècles la signification spirituelle de l'ordre naturel divin.

Il faudra attendre le Moyen-Age où sous l'influence des Arabes, des mathématiques, la recherche expérimentale, les sciences exactes de la nature inspirées des Grecs soient réintroduites en Europe. Un mouvement s'empara alors des esprits.

«Pour l'alchimiste, la nature livre ses secrets par la connaissance scientifique et la contrainte magique des sciences occultes. L'alchimiste perpétue le mythe du forgeron de la préhistoire et de la technique de transmutation de la matière. Toujours empreint de «religiosité», c'est le drame mystique de dieu, sa vie, sa mort, sa résurrection, qui est projeté sur la Matière pour la transmuer. L'alchimiste traite la Matière comme le «prêtre», le devin, interprètent les Mystères. La Matière

transmuée acquiert le symbole de l'immortalité (Or) et de la rédemption par l'œuvre alchimiste. L'astrologue, le forgeron, l'alchimiste, tous rêvent de moyens rapides pour arriver à dominer le milieu. Le rêve oriente l'activité humaine. La magie devient un raccourci par lequel l'homme veut pénétrer le secret et le mystère de la vie. La grande originalité de l'alchimie fût de créer les instruments qui permirent les actes de broyer, moudre, brûler, distiller, dissoudre la matière ainsi que l'observation des résultats. L'alchimie a été le pont qui a permis à l'imagination d'atteindre les rives de la science».

Avec Copernic, Kepler et Galilée s'amorce une véritable crise de civilisation: la terre n'est plus le centre du monde, c'est la terre qui tourne autour du soleil et non l'inverse reprenant à leur compte les énoncés de Aristarque dix-huit siècles plus tard. Par cette affirmation de l'héliocentrisme, toute une vision du monde s'écroule. L'homme se retrouve perdu et seul dans l'infini où l'homme n'est plus le centre.

L'an 1632 marque l'année où la nature fut irrémédiablement vaincue. Maintenant conquise, la déesse archaïque de la Terre-Mère est vidée de sa substance spirituelle pour déchoir vers la disgrâce de son nouvel attribut ; la nature est une machine, Dieu, un horloger. Les signes naturels signalant la présence de Dieu deviennent des abstractions mathématiques et géométriques.

«Il (l'Univers) est écrit dans le langage des mathématiques, et les personnages en sont les triangles, les cercles et autres figures géométriques, sans lesquelles il est humainement impossible d'en comprendre un seul mot; sans elles, nous partons à l'aventure dans un obscur labyrinthe».

Contrairement à Pythagore pour qui les mathématiques représentaient la pensée de Dieu et la nature sa symphonie, avec Galilée, les mathématiques deviennent des lois pures et dures, froides tandis que la nature amorce sa décadence. La nature est ainsi dépouillée de ses formes, de ses couleurs, de ses odeurs, en somme, la substance intrinsèquement divine remplacée par des concepts mécaniques, purement matérialiste.

Depuis le paléolithique, l'homme n'a cessé de créer des outils de plus en plus sophistiqués pour accroître le pouvoir de l'humain sur son environnement et ainsi assurer sa survie. Comme nos ancêtres australopithèques qui accordaient aux outils une aura spirituelle, la machine deviendra la nouvelle déesse profane de l'homme moderne.

L'homme en est décentré spirituellement et psychologiquement. Cette «hérésie» de Galilée sera sévèrement jugée par le tribunal de l'Inquisition : Galilée devra se rétracter sous peine de mort. Descartes saura très bien analyser le contexte théologique de l'époque et s'empressera de redéfinir la place de l'homme dans l'infini. Bien que partageant les vues de Galilée ainsi que la révolution scientifique qui s'amorce, Descartes comprit qu'il fallait redonner à l'homme une place dans l'infini sous peine d'anathème et de réclusion sociale. Puisque la première certitude est celle de mon existence révélée par la conscience, par la pensée (Je pense donc je suis) et que le néant, l'infini, la nature, ne peuvent pas penser, alors "je", ma conscience d'être, est le point d'appui de toute connaissance. C'est par ma conscience que le monde, les galaxies, les planètes, la nature, l'autre existent. Descartes vient de déposer à nouveau l'homme sur le trône de l'Univers, inspirée par la théologie chrétienne du Dieu fait homme. En actualisant l'Incarnation de Dieu dans le "Je", Descartes déjoue l'Inquisition et redonne à la l'homme une position anthropocentrique.

Dorénavant, le corps est associé à un mécanisme, une machine. En décrivant le monde naturel sur une base purement mécanique, Descartes transféra l'ordre divin à la machine, celle qui assouvira notre désir de domination. Dans son *Discours de la Méthode*, il observe:

"Car elles (les difficultés en physique) m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie; et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force

et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer de la même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre maîtres et possesseurs de la nature"

Ce désir de dominer la nature orienta l'esprit humain vers l'extérieur et suggéra le besoin d'agir sur ce monde et ainsi créer les instruments nécessaires pour y parvenir. La méthode scientifique naissante permit de simplifier le complexe, d'isoler les éléments entre eux. La science se spécialisa en concentrant l'analyse uniquement sur le monde matériel, elle devait en effet dé-spiritualiser la nature.

Tous les attributs naturalistes de la déité furent remplacés par la seule puissance «qui est réellement : la Volonté de la raison». Et Hegel de continuer ainsi son raisonnement dans *La Raison dans l'Histoire* : « la Volonté de la Raison, le Bien tel qu'il est concrètement, est réellement la plus grande puissance : la puissance absolue qui se réalise. Le vrai Bien, la Raison divine universelle, est aussi la puissance capable de se réaliser. La représentation la plus concrète de ce Bien, de cette Raison, est Dieu.» (Édition 10/18, Paris, 1965) L'homme doué de raison existe comme accomplissement du plan divin. L'homme peut donc d'agir sur le réel puisque c'est L'Idéal qui se réalise.

Agir sur le réel, voici donc le travail de l'artisan, de l'ingénieur propulsé au premier rang. Le développement des techniques est non seulement une révolution matérielle mais aussi un bouleversement cosmologique et bien sûr métaphysique. Toute la conception cosmologique de l'Univers, toute la conception traditionnelle des objets et des formes que l'homme avait patiemment mises en place s'effondre comme un jeu de carte. Au yeux de l'historien des sciences Alexandre Koyré, il s'agit «de la révolution la plus profonde accomplie ou subie par l'esprit humain depuis l'invention du Cosmos par les Grecs».

C'est à la Renaissance qu'enfin apparurent à nouveau timidement certains préceptes animistes naturalistes issues du *Corpus Hermeticum*, traduction latine d'une philosophie antique gréco-égyptienne, originaire d'Alexandrie. Cette fois ci, une cosmologie antique, reliée à la métaphysique et la philosophie greco-romaine largement inspirée des spéculations des alchimistes arabes, forme un corpus de textes tout à fait inédit. En somme, tout le «naturalisme» exclu des monothéismes bibliques revenait en force en marge autant de la théologie que de la science. Bien que l'hermétisme, philosophie nommée ainsi en l'honneur de Hermès Trismegiste, date du début de l'ère chrétienne, elle sera connue en Occident chrétien qu'au XVe siècle après avoir transité à travers les éditions arabes du Xe siècle. Parmi ses écrits, notons :

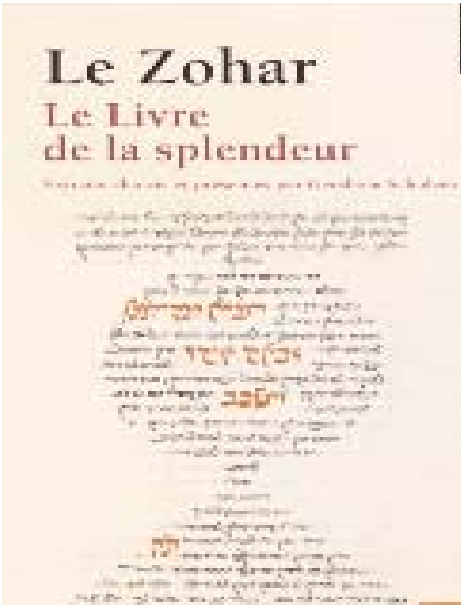
«En vérité, de façon certaine et sans aucun doute, tout ce qui est en dessous est semblable à ce qui est au-dessus et tout ce qui est au-dessus est semblable à ce qui est en dessous, afin d'accomplir les miracles d'une chose. Ainsi toutes choses procèdent de l'Unique par médiation de l'Unique, dont elles sont nées par adaptation. Son père est le soleil et sa mère la lune. Le vent l'a porté dans son corps. Sa nourrice est la terre. (…) Le microcosme est créé en fonction du prototype du macrocosme. Pour cela et de cette manière de merveilleuses applications sont faites». De ces principes énoncés par Hermès, retenons qu'il y a réciprocité entre les formes de la nature (en dessous) et les réalités du monde spirituel, cosmique. De l'Unique origine le multiple. Comme dans le yin et le yang chinois, deux principes complémentaires, le soleil et la lune, sont les géniteurs des êtres et des choses en correspondance avec les qualités du microcosme et du macrocosme. Cette vision de l'ordre naturel sera à l'origine de la plupart des contestations, principalement des artistes et des poètes de l'époque, contre la mécanisation, l'industrialisation issue de la Révolution scientifique. D'ailleurs, on sent chez Goethe une forte influence de l'hermétisme.

"Chacune des formes engendrées par la nature est une Gestalt (configuration) qui tout en étant particulière, différenciée de tous les autres, exprime de façon intégrale la totalité dont elle est la

manifestation". Goethe appela la "polarité" ce conflit perpétuel d'éléments à la fois opposés et unis dans leur interaction. La diversité des êtres vivants (le multiple) est le résultat de la diversification d'une forme unique et originel qui rend compte de la continuité et de la complexité croissante de la matière et de la vie.

Pavillon d'Israël

C'est devant le manuscrit du Zohar, livre des kabbalistes hébreux que j'ai eu cette vision d'une rencontre entre Carl Jung, le psychanalyste et Siegmund Hurwitz, rabbin de la synagogue de Vienne en Autriche.



- Dans votre lettre vous demandez à me rencontrer afin de mieux connaître le Zohar.

- Exact, j'ai quelques patients d'origine juive qui me parle souvent de cet enseignement et j'aurais besoin d'en apprendre plus ne serais-ce que pour mieux les comprendre et les aider,

- Oui je vois. Ah le *Zohar* ! Quel livre merveilleux, des siècles de connaissances répertoriés par les plus érudits des hommes qui ont patiemment étudié, interprété et surtout discuté entre eux les versets de la Thora. Le Sefer Ha Zohar (Livre de la Splendeur), aussi appelé Zohar, est l'un des ouvrages majeurs de la Kabbale, rédigé en araméen. Le Zohar est la fondation sur laquelle l'astrologie, le tarot, l'alchimie, la numérologie, la mythologie et la magie se basent. C'est une science occulte qui prétend mettre ses adeptes en communication avec le monde des esprits.

- Il s'agit d'une gnose si je comprends bien, réservée à une élite.

- Oui et non, le *livre des Splendeurs*, *zohar* en hébreux est construit de façon à ce que seuls ceux qui ont atteint un certain niveau spirituel peuvent bénéficier de ce qu'ils y lisent. Il appartient à tous mais à condition d'y faire l'effort nécessaire à sa compréhension et cela malheureusement en rebute plusieurs si bien, en effet, il n'y a que peu d'initiés.

- Et ce livre s'inscrit dans la Kabbale, la grande tradition mystique juive.

- Exact, il explique les différentes étapes spirituelles que doit franchir l'âme jusqu'à «la réparation finale» qui est pour les kabbalistes le plus haut degré de la connaissance. En réalité le Zohar est une retranscription des rites égyptiens récoltés lors du séjour des Hébreux en Égypte. Ces enseignements furent incorporés à l'étude de la Torah (la Loi de Moïse) pour lui donner une interprétation remplie de mysticisme et d'ésotérisme. Sans perception spirituelle, la lecture du *Zohar* est comme une compilation d'allégories et de légendes sans plus.

- Est-ce que l'interprétation des rêves est une pratique courante dans la kabbale ? Fait-elle partie de votre tradition spirituelle ? Cette question revêt pour moi un intérêt particulier.

- Et pourquoi donc ?

- Je suis psychanalyste, Sigmund Freud est mon mentor, il est juif et pourtant il refuse obstinément d'aborder le sujet d'une certaine corrélation entre sa théorie psychanalytique et une certaine spiritualité juive.
- Et vous savez pourquoi ? En avez-vous une idée ?

- Je pense qu'il ne veut surtout pas que sa théorie soit identifiée à une religion ce qui mettrait en péril sa théorie comme science. Il est obsédé par ça….la valeur scientifique comme telle de la psychanalyse.

- Et vous ne partagez pas son point de vue ?

- Au contraire, je crois que la psychanalyse intègre très bien la méthode scientifique de recherche et collecte de données et d'analyse des rêves. Par contre, je crois aussi que la psychanalyse s'inscrit dans un corpus plus vaste que la seule libido incluant les mythes universels, les universaux que j'appelle les archétypes du genre humain.

- Et ces archétypes se retrouvent partout y compris dans les religions?

- Certainement et je crois que vous comprenez très bien ce que je veux dire.

- Vous êtes perspicace mon ami et mon coreligionnaire Freud, dois-je admettre à mon corps défendant, est dans l'erreur. Il n'y a aucune honte à s'affilier à la connaissance millénaire du peuple hébreu. Pour répondre à votre question, il existe effectivement un livre ancestral, sorte de guide pratique d'interprétations intérieures pour découvrir des états plus profonds et plus élevés de perception et de sensation provenant des rêves. Nous l'appelons le *Pitron' Halomot*

- C'est un guide d'interprétation des rêves ?

- Oui c'est comme un livre de recette où les ingrédients sont remplacés par les images, les symboles issus des rêves et mieux encore c'est un dictionnaire où sont colligés tous les mots et expressions avec leurs correspondances symboliques ou psychologiques comme vous dites….

- Mais qui interprète ces rêves ?

- Dans la Bible c'est Daniel et Joseph, les premiers qui ont compris que les rêves sont des véhicules de communication de Dieu à l'homme. Ce sont les fenêtres de l'âme à travers lequel on pourrait entrevoir pensées les plus intimes du rêveur et de ses sentiments. La plus populaire des œuvres sur les rêves a été celle de Solomon Almoli appelée le *Pitron' Halomot* publié d'abord à Salonique en 1515 qui tire son enseignement de Isaac Luria dont les écrits ont donné aux rêves toute leur réalité et leurs puissances.

- Et je devine déjà votre prochaine question. Oui je peux vous le montrer, je possède l'édition rare dite de Cracovie mais sachez que ce livre sacré appartient aux Hébreux, à eux seuls, qu'il n'existe aucune traduction sauf en yiddish.

- Regardez-moi cette merveille ! La finesse de l'écriture, l'élégance des gravures ! Souvent je m'assois devant le Zohar ouvert sur un lutrin et passes des heures de méditation à le contempler…

- Laissez-moi vous lire ce commentaire intitulé *Le Voyage au ciel* extrait du *Livre de Ruth* et vous comprendrez que la psychanalyse est beaucoup plus ancienne que veut bien le laisser croire Freud :

- « Quand l'homme en ce monde dort dans son lit, son esprit s'en va errer, désirant s'élever pendant toute la nuit, mais de nombreux gardiens armés se dressent dans chaque firmament sans exception. Voici ce que dit Rabbi Nehorai : « le fils des orgueilleux m'a raconté : lorsque que je suis monté au ciel, j'ai rencontré dans le firmament supérieur des anges séraphins tous semblables à des brandons ardents, entourés de cercles de feu, surmontés de braises ignées; leurs dents et leurs yeux : des étincelles brûlantes, leur habit : un feu flamboyant, au-dessus d'eux, un gouverneur du nom de Hadomyam. Quand ils m'aperçurent en ces lieux, ils dirent : qui a mis celui qui est né d'une femme parmi nous en cette place ? Pris de peur face à eux, voyant qu'ils s'apprêtaient à me consumer avec l'haleine de leur bouche, j'invoquai les Lettes du Nom. (JHVH - EHEYEH asher EHEYEH) Alors tous se tinrent immobiles. Le grand prince qui les gouverne me demanda : qui es-tu ? Je lui dis mon nom. Il me dit : ô l'ami, tous les venus au monde passent entre

mes mains chaque nuit, au moment où ils vont se coucher sur leur lit et qu'ils remettent leur esprit dans les mains du Seigneur du monde. Aussitôt, ils (ces esprits) s'envolent hors d'eux et montent vers Lui. Tous les esprits se présentent devant moi, mais il ne m'est permis d'introduire que ceux qui sont inscrits devant moi, hormis ceux qui ont accompli des commandements devant Lui pendant le jour. »

- Dites-moi maintenant docteur Jung que représente ce gouverneur Hadomyam qui règne sur les esprits de la nuit ? N'est-ce pas ce que vous appelez l'inconscient ? Et ce Rabbi Nehorai qui écoute le rêve du fils de l'orgueilleux, n'est-ce pas le docteur Freud, le psychanalyste ?

- C'est consternant en effet. Croyez-vous que Freud ait pu se servir de ces textes mystiques comme matériaux de base pour écrire son interprétation des rêves ?

- J'en suis convaincu. Ne trouvez-vous pas étrange la similitude entre les deux titres…le *Pitron' Halomot* littéralement *L'Interprétation des rêves*, est là partout dans son œuvre entre les lignes si je puis dire et le *Zohar* coule dans ses veines.

- Vous connaissez *L'interprétation des rêves* de Freud.

- Bien sûr et je le consulte régulièrement. Ce livre fait désormais partie de la grande tradition livresque de la Kabbale juive au même titre que le *Pitron' Halomot* mais surtout ne lui dites-pas.

- Pour Jung, cette discussion avec ce rabbin érudit a posé les fondements de son cadre théorique, le poussant vers la philosophie, la théologie, l'art, la chiromancie, l'astrologie. Il engagea de facto une assistante Marie-Louise Von Franz pour traduire des textes alchimiques anciens écrits en latin, en grec ou en ancien français.

Ses recherches l'emmènent ensuite vers la tradition alchimique européenne, de l'Antiquité tardive jusqu'à la Renaissance dont le fameux *Corpus Hermeticum* attribué à Hermès Trismégiste. Il découvrit son compatriote Paracelse, médecin suisse qui inspiré des textes arabes traduits en latin, établit les correspondances entre le monde extérieur et le corps humains. La doctrine de Paracelse l'initie par ailleurs au rapport ténu qui existe entre l'alchimie et la religion comme problème moral de l'âme.

Ensuite son infinie curiosité l'amena à découvrir les textes ésotériques orientaux comme le Traité du Mystère de la Fleur d'Or, la riche tradition de l'« alchimie des souffles » et l'alchimie des taoïstes et le Yin Yang, le livre des transformations, le plus vieux texte écrit au monde.

Il écrivit dans Le Livre rouge, qui marque aussi le début de son intérêt pour le gnosticisme : « J'ai vu très rapidement que la psychologie analytique se recoupait singulièrement avec l'alchimie. Les expériences des alchimistes étaient mes expériences et leur monde était, en un certain sens, mon monde. Pour moi, cela fut naturellement une découverte idéale, puisque, ainsi, j'avais trouvé le pendant historique de la psychologie de l'inconscient. Celle-ci reposait dorénavant sur une base historique. »

Dès lors, il intensifie ses lectures, et montre un profond intérêt pour les essais de philosophes comme Hartmann, Nietzsche notamment son Ainsi parlait Zarathoustra, mais aussi pour Goethe qui le fascine. Il lit également Schopenhauer et Kant, Hölderlin et les légendes du Graal qu'il connaît par cœur. « Tous les mythes – de tous les pays et de toutes les cultures – devinrent ses thèmes de prédilection »

Se pourrait-il alors que l'inconscient soit le réservoir de tous les mythes et mythologies de l'humanité vécus jadis par nos ancêtres. Se pourrait-il qu'il ait transmission intergénérationnelle de cet inconscient au même titre que l'héritage de nos caractères génétiques ? Se pourrait-il que cet inconscient personnel révélé par nos rêves serait subordonné à un autre inconscient beaucoup plus profond, nébuleux, que j'appellerais « inconscient collectif » dans

lequel notre conscient assoupi va puiser les symboles de nos rêves ? Une chose est certaine ce concept d'inconscient collectif va rendre Freud fou de rage.

Lettre de rupture à Freud

Votre critique porte sur le fait que je m'appuie sur trop de sources du domaine religieux ou mythologique. Pour vous la théorie sexuelle est la seule vraiment universelle située au cœur de l'homme. Je réplique en expliquant que je trouve trop inquiétant de laisser de côté de larges domaines du savoir humain. Nous ne résoudrons pas le fond de la névrose et de la psychose sans la mythologie et l'histoire des civilisations,

Votre comportement et votre ambition de vous comporter en patriarche de la psychanalyse démontrent une névrose et cache un fait inéluctable : toute votre théorie repose sur des textes kabbalistiques comme le *Pitron' Halomot* dont j'ai découvert l'existence récemment.

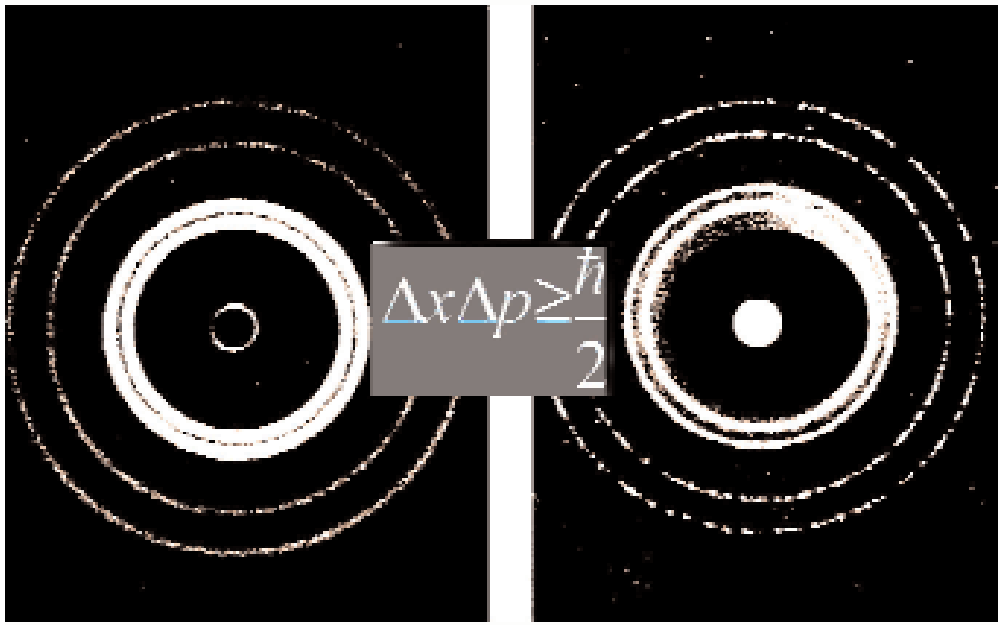
Vous saviez pertinemment que plus je m'intéresserais aux textes anciens, plus la possibilité que je découvre le lien entre vos écrits et les textes de la mystique juive serait augmentée. C'est aujourd'hui chose faite.

Votre idée d'une sorte d'« énergie psychique » se retrouve dans le Prana du livre mystique indien les Upanishads, vieux de quelques millénaires. Comment ne pas remarquer que cette zone obscure du psychisme où résident les racines du Moi ressemble étrangement à l'Âme profonde où les gnostiques situent l'Esprit subconscient et ce depuis plus de deux milles ans. Et ainsi de suite, les exemples abondent. Vous m'avez constamment reproché mon penchant pour la spiritualité et voilà que j'apprends votre appartenance à la franc maçonnerie. Les francs-maçons considèrent la franc-maçonnerie comme une sorte d'Église intérieure.

Je connais votre grande érudition c'est pourquoi je vous soupçonne de cryptomnésie, une propension irrésistible, vous le savez, à s'attribuer la paternité et même l'originalité d'écrits qui ne sont pas les nôtres.
- Ici nos chemins se séparent mais sachez que je considérerai toujours votre travail comme l'une des contributions majeures pour la compréhension de l'homme seul face à son destin. Le vrai problème entre nous en est un de partage du pouvoir. Vous vous comportez comme le mâle alpha qui veut garder toutes les femelles (les honneurs) sans partage pour assouvir ses pulsions sexuelles c'est à dire dans le cas qui nous préoccupe, votre besoin de domination, réaction névrotique du juif opprimé que vous êtes.

Pavillon thématique : « L'Homme interroge l'univers »
Construit sur l'île Sainte-Hélène, le pavillon « L'Homme interroge l'univers » regroupe des milliers de tétraèdres (figure triangulaire à 4 côtés) tronqués, maintenus en place par des boulons.

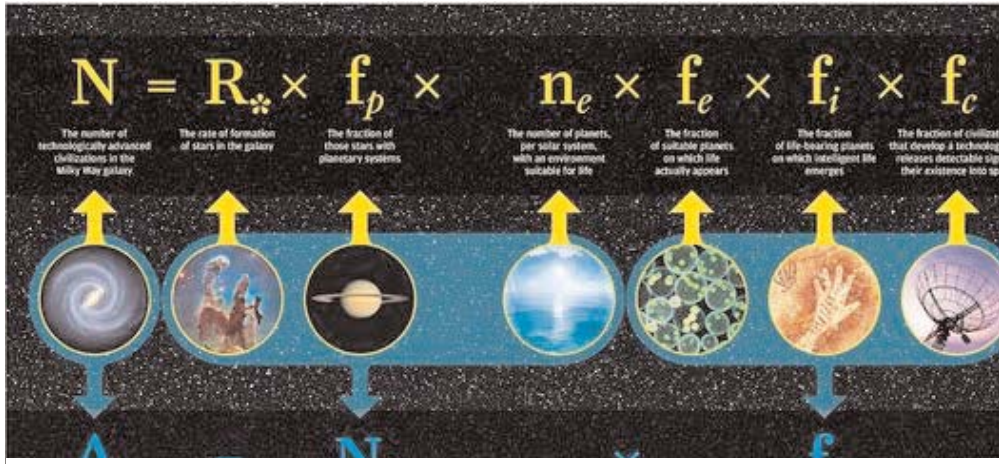
À l'intérieur nous attendent trois énigmes astrophysiques encore aujourd'hui sans réponse. La première concerne le Big Bang : Peux-t-on réellement parler d'explosion alors qu'il n'y a aucun cadre



existant ? L'expansion exponentielle de l'Univers à partir d'un point infra microscopique n'est-il pas plutôt signe d'effondrement du noyau originel de l'espace-temps sur lui-même, une implosion qui libéra une nuée de gaz, de particules, de lumière en perpétuelle création d'elle-même. Explosion ou implosion, nous ne le saurons peut-être jamais.

La deuxième interrogation concerne notre réalité immédiate : Pourquoi la lumière est-elle émise par un corps noir, notre soleil. ? Le soleil nous apparaît visuellement jaune, il émet de la lumière blanche, pourtant on dit que c'est un corps noir à la température de 5 800 °K (Soit environ 5 500 °C). Il y a matière à s'interroger... Le rayonnement d'une étoile est comparable à celui d'un corps noir. En effet, une étoile est très épaisse. C'est une source d'énergie (fusion thermonucléaire). Une surface qui absorbe pratiquement toutes les radiations qui lui parviennent apparaît noire comme une fenêtre ouverte sur un mur très ensoleillé. Mais le rayonnement y est " piégé " par différents processus. Le rayonnement sort de l'étoile, en moyenne, au bout de millions d'années. Un tel corps est connu sous le nom de "corps noir". Les lois caractérisant l'état de la lumière dans un corps noir ont été établies à la fois expérimentalement et théoriquement par la loi de Planck qui exprime la puissance lumineuse rayonnée, par unité de surface, par un corps noir (théorique) à la température T. C'est pourquoi on parlera du soleil comme un corps noir à la température de 5 800 °K. La luminance d'un corps noir est d'autant plus grande que la température est plus élevée. La loi de Planck montre également que le rayonnement du corps noir est le même dans toutes les directions : il est isotrope.

Et la troisième et non la moindre : Sommes-nous seuls dans l'Univers ? À cette question, voici la réponse du radioastronome Frank Drake, un des promoteurs et chercheurs du Programme SETI- Search for Extra-Terrestrial Intelligence.



Équation de Drake - Les différents termes de l'équation sont les suivants :

- N = Nombre de civilisations avec lesquelles les humains pourraient communi quer.
- R* = Le taux de formation dans la Voie lactée des étoiles adaptées au développement de la vie intelligente.
- Fp = La fraction de ces étoiles avec des systèmes planétaires.
- Ne = Le nombre des exoplanètes, pour chaque système planétaire, avec un environnement propice à la vie.
- Fe = La fraction des exoplanètes habitables sur lesquelles la vie apparaît réelle ment.
- Fi = La fraction de ces planètes permettant l'apparition de la vie intelligente civilisée
- Fc = La fraction des civilisations qui ont développé des technologies permet tant de communiquer
- L = Le temps, la durée nécessaire à la civilisation pour être capable d'envoyer un signal détectable par une autre civilisation dans l'Univers et de pou voir commu niquer.

PS : Bien sûr cette équation est appelée à se modifier au fur et à mesure des nouvelles connaissances astrophysiques.

Pavillon de la nordicité

Ascendance Paléo-inuit en Amérique du Nord

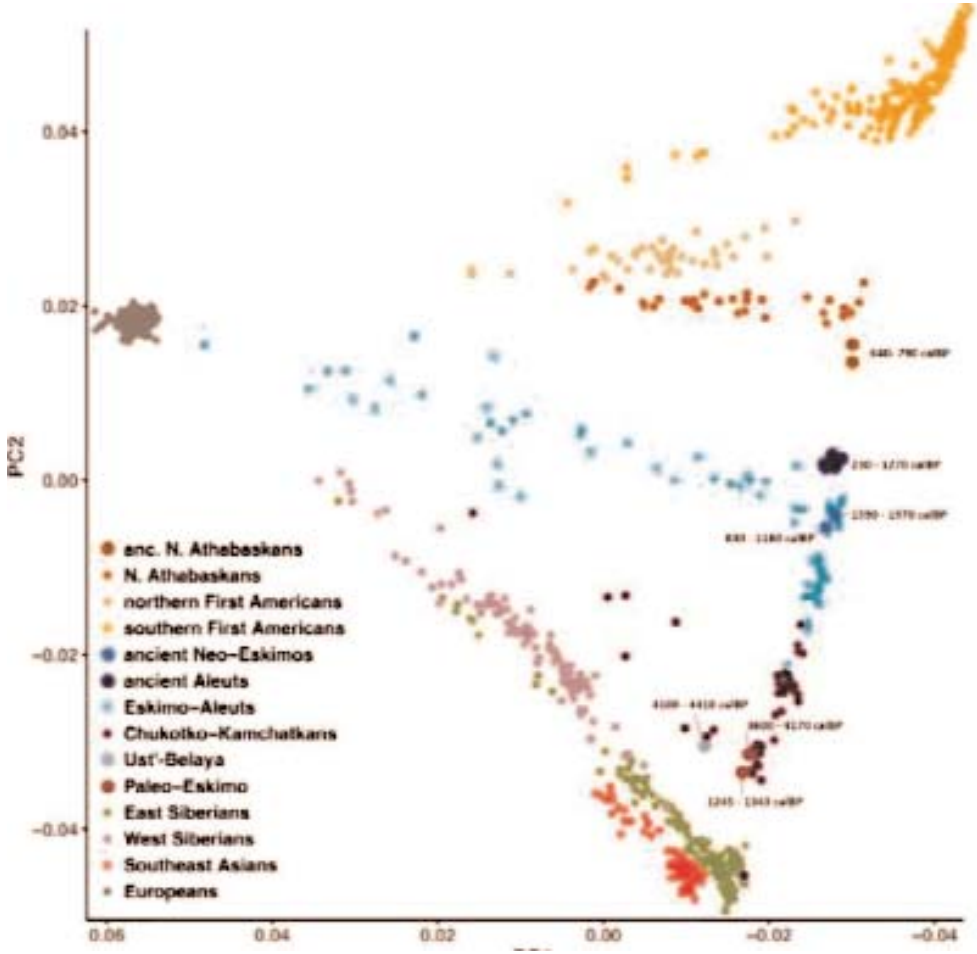
Les preuves actuelles suggèrent que les Amérindiens contemporains descendent d'au moins quatre anciennes migrations venues d'Asie. La plus forte contribution est issue de populations qui se sont séparées des ancêtres des groupes Est Asiatiques actuels il y a environ 23.000 ans et qui ont occupé la Béringie pendant des milliers d'années avant de s'introduire en Amériques du Nord et du Sud, il y a environ 16.000 ans. La plus ancienne divergence dans ce groupe des Premiers Américains a donné naissance à un lignage qui a contribué aux groupes du Nord de l'Amérique du Nord (parlant une langue Na-Dené, Algonquienne ou Salish), et un second lignage qui a contribué aux groupes d'Amérique du Sud et certains groupes d'Amérique du Nord. L'ancien individu de Anzick appartient à ce deuxième lignage. Une seconde source d'ascendance Asiatique est celle issue de la population hypothétique Y qui a contribué davantage aux populations d'Amazonie qu'aux autres populations Amérindiennes. Une troisième vague migratoire a contribué à environ 50% de l'ascendance des populations Néo-eskimos: Inuit et Aléoute. Enfin les populations Na-Dené dont les Athabaskans hébergent une quatrième ascendance issue d'une population Paléo-eskimo venue de Tchoukotka il y a environ 5000 ans et qui s'est diffusée dans l'Arctique Américain il y a environ 4000 ans. La domination de la culture Paléo-eskimo dans l'Arctique Américain s'est terminée il y a 1350 à 1150 ans avec l'arrivée de la culture de Thulé d'abord en Alaska avant de s'étendre vers l'Est il y a 750 à 650 ans.

Les études précédentes sur des génomes d'individus Paléo-eskimos ont montré qu'ils sont reliés aux populations de l'Est de la Sibérie: Tchoukotka et Kamtchatka. La date de divergence est estimée entre 6400 et 4400 ans.

Pavel Flegontov et ses collègues viennent de publier un papier intitulé: Paleo-Eskimo genetic legacy across North America. Ils ont séquencé le génome de 17 anciens individus dont 11 anciens individus des îles Aléoutes (vieux de 2320 à 140 ans), 3 anciens Nord Athabaskans (vieux de 790 à 640 ans), 2 Néo-eskimos de Tchoukotka (vieux de 1970 à 830 ans) et un ancien individu de la culture Ust'-Belaya également de Tchoukotka (vieux de 4410 à 4100 ans). Ces génomes ont été comparés à des populations actuelles. Dans la figure ci-dessous les anciens individus sont indiqués par des étoiles. La couleur correspond à des méta-populations: Athabaskans (ATH) en marron clair, Nord Américains (NAM) en gris marron, Sud Américains non représentés, Eskimos et Aléoutes (E-A) en bleu gris, Tchoukotka et Kamtchatka (C-K) en violet foncé, Proto-eskimo (P-E) en marron foncé, Sibériens de l'Est en vert et Sibériens de l'Ouest en violet clair (SIB):

Les auteurs ont d'abord réalisé une Analyse en Composantes Principales. Dans la figure ci-dessous les Européens sont les points gris à gauche, les Sud-Est Asiatiques les points roses en bas et les Sud-Américains les points orange en haut à droite. Les anciens individus sont représentés par des plus gros points:

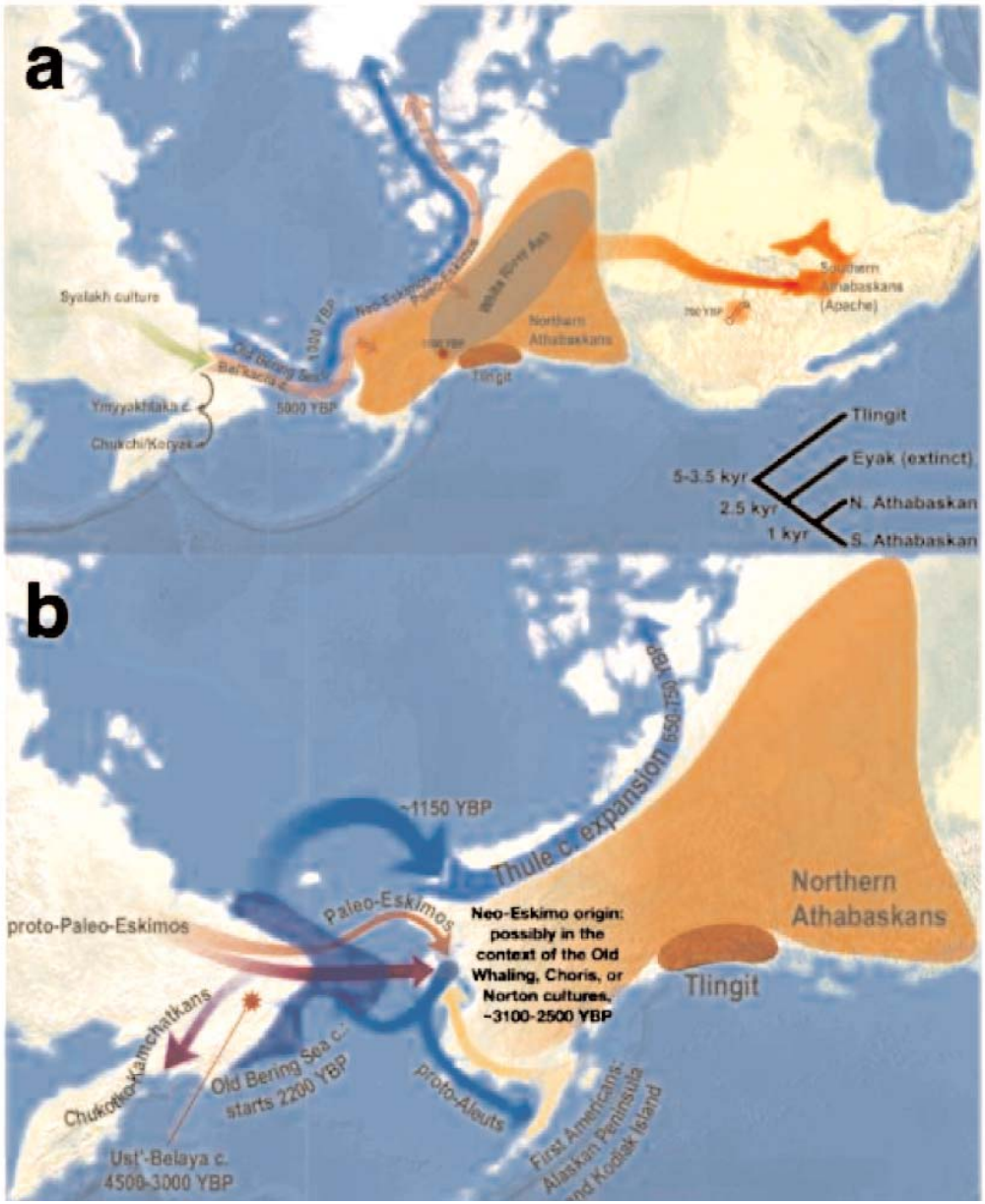
La figure ci-dessus révèle un gradient linéaire entre les Paléo-eskimos en bas (gros points marron foncé) et les Sud-Américains en haut. Entre ces deux extrêmes, on trouve les populations de Tchoukotka et Kamtchatka de l'Est Sibérien (points violet), les eski-



points bleu clair) et anciens Aléoutes (gros points bleu foncé), les anciens Athabaskans (gros points marron clair) et les Athabaskans (Na-Dené) actuels (points marron clair).

Cette étude montre deux résultats importants sur l'héritage génétique des Paléo-eskimos. Premièrement les Paléo-eskimos étaient étroitement reliés génétiquement au lignage Asiatique qui a donné naissance aux populations actuelles Eskimo et Aléoutes. Deuxièmement, les Paléo-eskimos ont contribué substantiellement à l'ascendance des populations Amérindiennes Na-Dené.

La figure ci-contre résume les résultats obtenus dans cette étude. La figure a indique l'arrivée d'une population Ouest Sibérienne dans le Nord-Est (flèche verte) qui va donner naissance à la population Paléo-eskimo qui se diffuse ensuite dans l'Arctique Américain (flèche rouge). Cette population Paléo-eskimo se mélange génétiquement avec les populations Na-Dené. Plus tard, la population Néo-eskimo se diffuse du Nord-Est Sibérien vers l'Arctique Américain (flèche bleue).

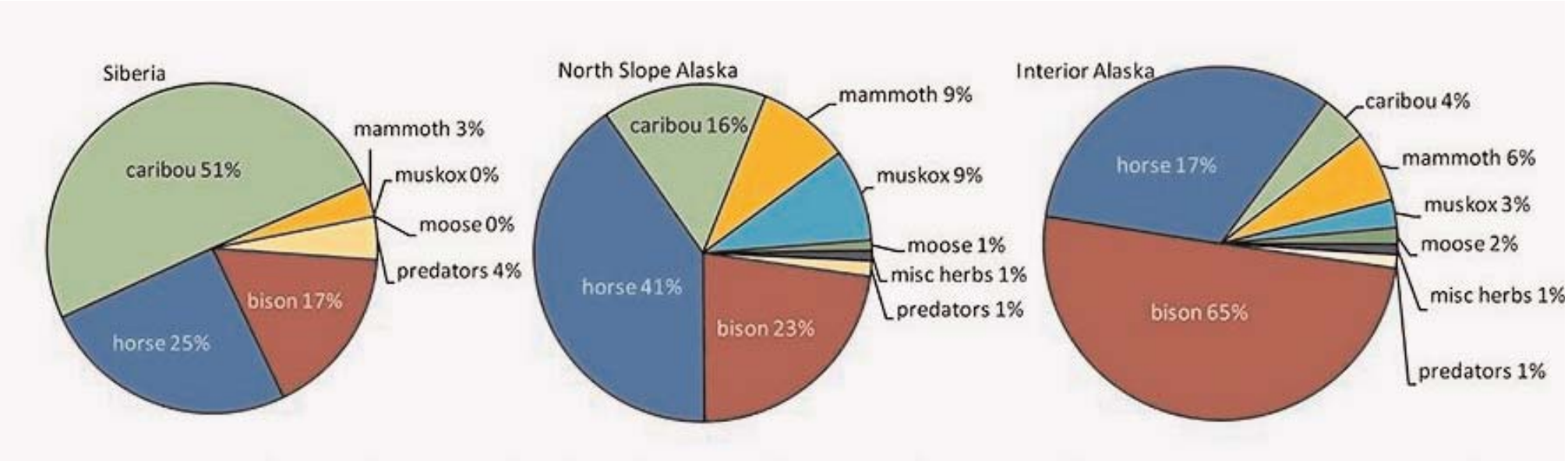


Tous ces résultats suggèrent que les populations Na-Dené actuelles possèdent entre 10 et 25% d'ascendance Paléo-eskimo. C'est également vrai pour les trois anciens Athabaskans qui ont cependant une proportion d'ascendance Paléo-eskimo un peu plus forte que les populations actuelles Na-Dené. Ceci implique une certaine continuité génétique depuis 800 ans, avec cependant une légère diminution de l'ascendance Paléo-eskimo avec le temps.

Dans la figure b ci-dessus, les auteurs suggèrent que les Paléo-eskimos et les Premiers Américains se sont rencontrés en Alaska Occidentale dans les cultures Old Whaling, Choris, Norton et Ipiutak. entre 3100 et 2500 ans. La culture Old Bering Sea (en bleu foncé) se diffuse juste après il y a 2200 ans. Enfin la culture Thulé se propage vers l'Est il y a environ 1150 ans.

Les points de sédentarisation inuit

Les autres bio-artefacts béringiens



Étant si loin au nord, la Béringie est son propre congélateur et a conservé les restes de plusieurs de ses anciens habitants. Les découvertes les plus spectaculaires ont eu lieu dans l'ouest de la Béringie, en Sibérie, où des momies et des squelettes de mammifères disparus du Pléistocène ont été découverts. Les momies et les squelettes ne sont pas aussi communs dans l'est de la Béringie, mais dans les années 1980, une momie de bison des steppes a été trouvée près de Fairbanks. La momie, nommée Blue Babe, est maintenant exposée au musée de l'Université d'Alaska.

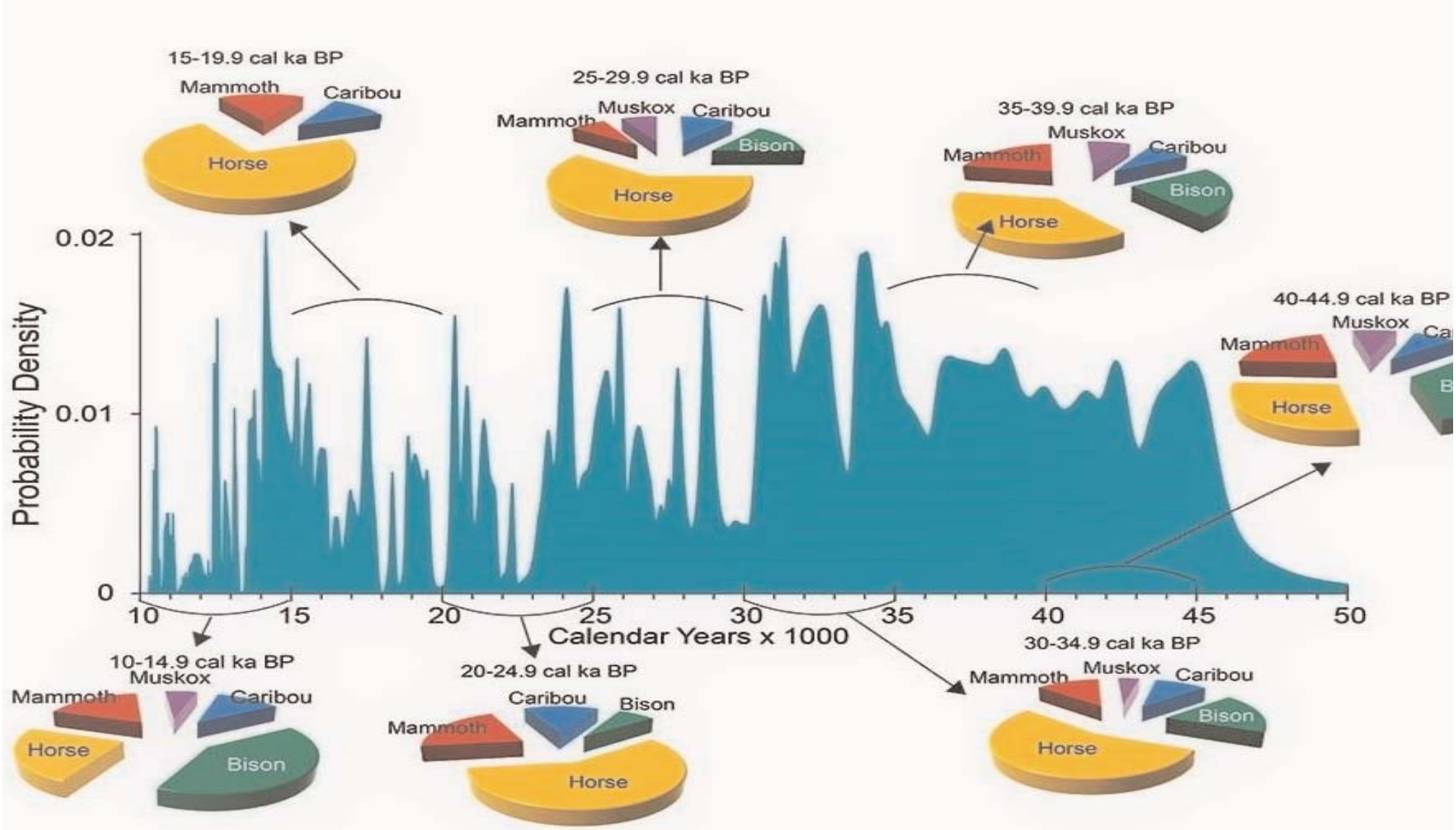
Les ossements individuels de ces animaux pour la plupart disparus sont bien plus courants. Ces os ne sont pas des fossiles minéralisés comme la plupart des restes de dinosaures, mais sont toujours des os, parfois avec de la moelle à l'intérieur. Parce que les os ont été congelés, ils ont tendance à être bien conservés et conviennent à diverses analyses isotopiques et ADN. Les mineurs de toute la Béringie exposent régulièrement des ossements de la mégafaune du Pléistocène à la recherche de trésors minéraux. Certaines rivières exposent également des ossements lorsqu'elles serpentent à travers leurs vallées. La réserve nationale de Bering Land Bridge dans le nord-ouest de l'Alaska et d'autres parcs de l'Alaska ont été à l'origine de nombreux ossements du Pléistocène. La plupart de ces os sont des os individuels désarticulés, bien que l'on trouve rarement des squelettes comme celui de " Bison Bob " dans le nord de l'Alaska en 2012

En identifiant simplement les ossements, nous pouvons savoir quelles espèces étaient présentes et l'abondance relative de ces espèces dans différents environnements. De là, il est immédiatement évident que la Béringie n'était pas un vaste écosystème homogène, mais était composée d'écosystèmes divers. Par exemple, à la fin du Pléistocène (il y a environ 45 000 à 11 700 ans) en Sibérie, le caribou était l'espèce la plus commune, suivi du cheval et du bison, alors que dans le nord de l'Alaska, le cheval était le plus commun suivi du bison et du caribou, et dans l'intérieur de l'Alaska, le bison dominait le paysage suivi du cheval et du mammouth.

Presque toutes les dates obtenues sur les restes béringiens du Pléistocène proviennent d'os désarticulés et proviennent donc d'une analyse au 14 C. Par conséquent, la plupart de nos informations sur

les âges de la mégafaune béringienne datent de la fin du Pléistocène. Des centaines d' os datés au 14 C du nord de l'Alaska montrent qu'en plus d'être spatialement diversifiés, les abondances relatives de différentes espèces ont changé au fil du temps. En particulier, le nombre relatif de chevaux et de bisons a changé au cours des 45 000 dernières années, ce qui suggère que les fluctuations climatiques et environnementales ont favorisé différemment certaines espèces par rapport à d'autres.

La Béringie moderne est couverte de vastes étendues de pergélisol, de tourbe, de végétation de toundra spongieuse et de forêts boréales composées principalement de conifères. Une grande partie est ensevelie sous la neige pendant la moitié de l'année et pendant l'été frais et humide, elle grouille de moustiques. Cet écosystème moderne abrite une fraction des animaux qui y vivaient pendant le Pléistocène. Alors, qu'est-ce qui était différent ? Sans surprise, le climat était généralement plus froid et plus sec pendant la majeure par-



ure 4. Le graphique de densité de probabilité montre que le nombre total d'animaux dans le nord de l'Alaska a considérablement varié au fil du temps. Les petits diagra

tie du Pléistocène, ce qui semblerait le rendre moins accueillant pour la mégafaune. Parce que le niveau de la mer était beaucoup plus bas, la masse terrestre de la Béringie était plus grande et comprenait le vaste pont terrestre de Béring. Cela a abouti à un climat plus continental avec peu de précipitations et un ciel clair : des conditions qui ont produit un biome unique appelé la Mammoth Steppe, contrairement à tout ce que l'on trouve actuellement en Béringie. Le climat était trop froid pour les arbres et les conditions sèches favorisaient les prairies steppiques, qui fournissaient une nourriture abondante à la mégafaune de pâturage ; la mégafaune de la fin du Pléistocène était des brouteurs et non des brouteurs (ou des xylophages). Les prairies sèches et les faibles niveaux de neige ont également fourni un substrat ferme sur lequel les animaux ongulés pouvaient facilement marcher tout au long de l'année.

La Béringie moderne est couverte de vastes étendues de pergélisol, de tourbe, de végétation de toundra spongieuse et de forêts boréales composées principalement de conifères. Une grande partie est ensevelie sous la neige pendant la moitié de l'année et pendant l'été frais et humide, elle grouille de moustiques. Cet écosystème moderne abrite une fraction des animaux qui y vivaient pendant le Pléistocène. Alors, qu'est-ce qui était différent ? Sans surprise, le climat était généralement plus froid et plus sec pendant la majeure partie du Pléistocène, ce qui semblerait le rendre moins accueillant pour la mégafaune. Parce que le niveau de la mer était beaucoup plus bas, la masse terrestre de la Béringie était plus grande et comprenait le vaste pont terrestre de Béring. Cela a abouti à un climat plus continental avec peu de précipitations et un ciel clair : des conditions qui ont produit un biome unique appelé la Mammoth Steppe, contrairement à tout ce que l'on trouve actuellement en Béringie. Le climat était trop froid pour les arbres et les conditions sèches favorisaient les prairies steppiques, qui fournissaient une nourriture abondante à la mégafaune de pâturage ; la mégafaune de la fin du Pléistocène était des brouteurs et non des brouteurs (ou des xylophages). Les prairies sèches et les faibles niveaux de neige ont également fourni un substrat ferme sur lequel les animaux ongulés pouvaient facilement marcher tout au long de l'année.

La Mammoth Steppe était un biome complexe qui a changé au fil du temps et à travers la région. Il en a résulté un écosystème semblable à une mosaïque qui a varié en réponse à un climat en constante évolution. Au cours du Pléistocène, le climat a changé beaucoup plus radicalement qu'au cours des 10 000 dernières années, la période connue sous le nom d'Holocène, une période climatique remarquablement stable par rapport au million d'années précédent. Le climat instable du Pléistocène a provoqué des changements rapides dans les communautés végétales et donc de nourriture pour les herbivores de la mégafaune. L'abondance et la répartition de ces animaux auraient varié en réponse aux changements. Étant grande, la mégafaune aurait pu se déplacer à travers le paysage en suivant des parcelles d'habitat favorables à la fois de façon saisonnière et sur des échelles de temps plus longues.

En raison des faibles niveaux de neige et du temps clair, le verdissement aurait été plus précoce que maintenant, la saison de croissance de Mammoth Steppe a donc probablement été plus longue. Le ciel clair d'un climat continental peut avoir permis des températures plus chaudes pendant la saison de croissance que ce qui se produit avec un temps plus nuageux moderne. Les sols des Mammoth Steppe étaient donc plus secs, plus chauds et plus fertiles qu'aujourd'hui. Cela aurait amélioré la productivité des plantes et la mégafaune, qui pourrait paître 24 heures sur 24 et pourrait grossir pendant l'été. Avec la croissance des plantes nutritives, la mégafaune aurait également pu consommer suffisamment en été pour constituer des réserves afin de les aider à survivre au long et froid hiver.

C'était un écosystème complet de mégafaune avec des herbivores et les prédateurs qui les consommaient. Comme la plupart des écosystèmes, il y avait beaucoup plus d'herbivores que de carnivores. Les ours géants à face courte ont peut-être principalement récupéré des herbivores déjà morts, mais les ours bruns, les lions et les loups ont sans aucun doute chassé et tué leurs proies. Les datations au radio-

carbone suggèrent que les lions se sont peut-être spécialisés dans la chasse aux chevaux.

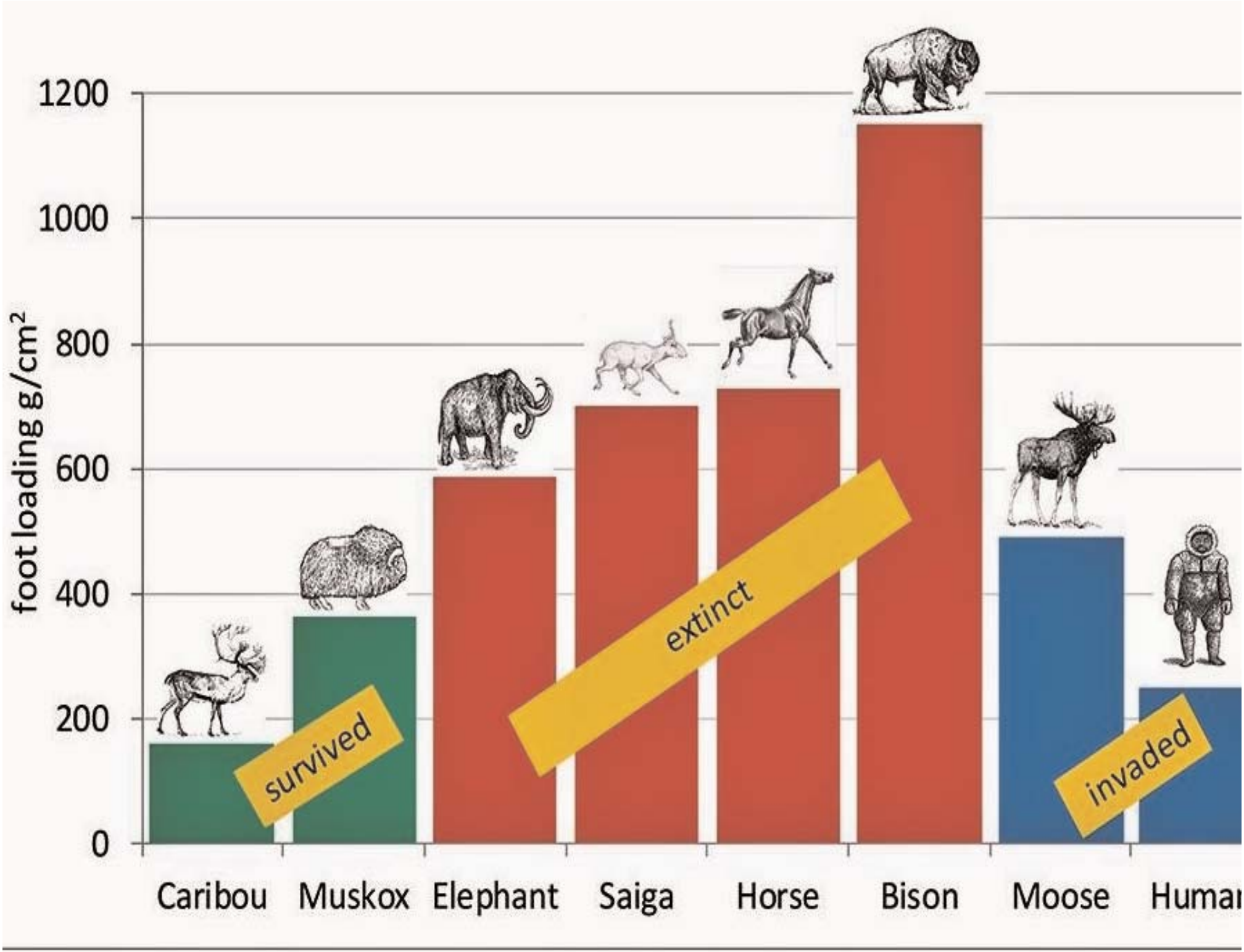
Qu'est-il arrivé à chacun d'eux ?
L'écosystème Mammoth Steppe a disparu à la fin du Pléistocène. Certains experts soutiennent que les humains sont responsables des extinctions de la mégafaune, mais à travers la Béringie, nous savons que les humains ont coexisté avec les espèces éteintes pendant de longues périodes. Les dates documentées au 14 C montrent que les humains en Alaska ont chevauché des chevaux, des bisons et des lions pendant plus de 1 000 ans et probablement aussi des mammouths, et nous manquons de preuves d'une chasse excessive de ces animaux. La région de la Béringie est vaste et la population humaine primitive était petite. Une explication plus probable des extinctions est que le réchauffement prolongé à la fin du Pléistocène a provoqué des changements environnementaux qui n'ont pas favorisé la mégafaune des Mammoth Steppe.

Lorsque le climat s'est réchauffé, il est devenu plus humide. Des arbustes auraient envahi la région et remplacé les prairies. De nombreux arbustes contiennent des produits chimiques qui les protègent du broutage des herbivores et ils ne conviennent pas aux animaux au pâturage. Avec la fonte des glaciers et l'élévation du niveau de la mer, le climat serait devenu plus maritime, avec une augmentation des précipitations et de la couverture nuageuse. Malgré la tendance générale au réchauffement, la saison de croissance estivale aurait été plus humide, plus courte et probablement plus fraîche en raison de la diminution du soleil. À mesure que ces changements persistaient, la tourbe se serait propagée à travers le paysage et aurait affecté négativement la mégafaune. La tourbe n'est pas un aliment nutritif et elle isole le sol favorisant la propagation du pergélisol, créant un substrat gorgé d'eau et non comestible.

Le substrat spongieux et les neiges hivernales plus profondes auraient eu un impact négatif sur la mégafaune. La plupart de la mégafaune aurait eu des difficultés à marcher dans la neige profonde ou sur un sol spongieux en raison de ses petits pieds par rapport au poids corporel élevé (charge élevée des pieds). Ils auraient dû dépenser plus d'énergie à marcher en même temps que les ressources alimentaires se faisaient plus rares. Les herbivores de la mégafaune qui ont disparu de la Béringie avaient une charge au pied élevée, tandis que le caribou et le bœuf musqué qui ont survécu aux changements du climat moderne ont une charge au pied faible, ce qui leur permet de se déplacer plus facilement dans le paysage actuel. Les orignaux et les humains qui se sont installés dans la région au fur et à mesure de l'invasion des arbustes ont également des charges de pied inférieures à celles de la mégafaune éteinte.

Ainsi, comme le climat continuait à rester chaud, la mégafaune du Pléistocène aurait été confrontée à une pénurie alimentaire et à des déplacements de plus en plus difficiles en raison du sol marécageux en été et des conditions de neige épaisse en hiver. Ces changements environnementaux auraient été aggravés par une saison de croissance plus courte et une élévation du niveau de la mer aboutissant à la fermeture du pont terrestre de Bering et à une réduction de la zone de pâturage. La disparition des herbivores a affecté les prédateurs spécialisés, les ours à face courte et les lions. Des preuves ADN indiquent que les loups béringiens du Pléistocène ont également disparu. Les loups qui habitent actuellement l'Alaska sont génétiquement distincts de ceux qui vivaient ici pendant le Pléistocène.

Les changements à la fin du Pléistocène n'ont pas été négatifs pour toutes les espèces. Des caribous, des bœufs musqués, des moutons et des ours bruns ont continué à habiter la région. L'établissement d'arbustes provoqué par le réchauffement a permis à des espèces dépendantes du bois telles que l'orignal, le wapiti et les humains de coloniser la Béringie. L'orignal et le wapiti sont des navigateurs et ont besoin de plantes ligneuses pour leur alimentation. Les premiers humains de la Béringie dépendaient du bois à la fois comme combustible et comme matériau de construction mais surtout des animaux qu’ils vénéraient avec raison.

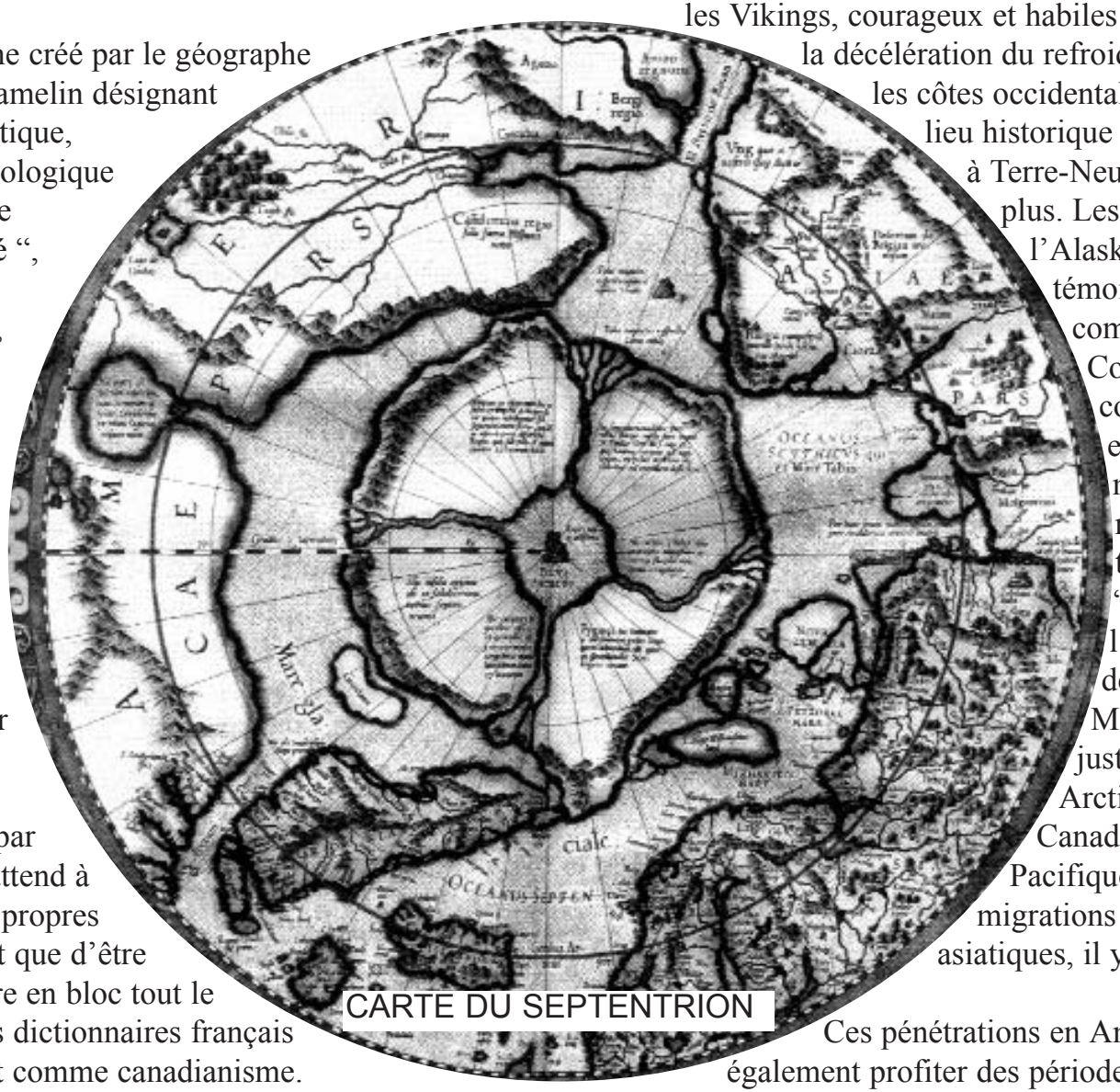

1200
1000
800
600
400
200
0
foot loading g/cm²
survived
extinct
invaded
Caribou
Muskox
Elephant
Saiga
Horse
Bison
Moose
Humar

Pavillon de la nordicité

Le Canada fait partie des pays circumpolaires et à ce titre, des géographes ont développé un concept d'étude particulier appelé la nordologie.

NORDICITÉ

Ce terme est un canadianisme créé par le géographe québécois Louis-Edmond Hamelin désignant l'état autant physique, climatique, sociologique et même psychologique du Moyen et Grand Nord. Le concept global de " nordicité ", créé à partir de 1960, fait référence à l'état perçu, réel, vécu et même inventé de la zone froide à l'intérieur de l'hémisphère boréal. Il s'intéresse à tous les thèmes tant naturels qu'humains pouvant conduire à la compréhension intégrée des faits, idées et interventions dans les hautes latitudes. La démarche, qui dépasse le pur acte intellectuel, envisage la venue d'applications technologiques concernant, par exemple, l'habitabilité et s'attend à ce que l'individu évalue ses propres activités. La nordicité, plutôt que d'être un champ sectoriel, considère en bloc tout le Nord et le tout du Nord. Des dictionnaires français et anglais considèrent le mot comme canadianisme. Même si l'on demeure insuffisamment informé et réduit à de fragiles hypothèses, il existe une paléo nordicité. Par diverses méthodes de datation et autres documents, des chercheurs révèlent la température et les cultures des siècles anciens.



CARTE DU SEPTENTRION

Ainsi, des années 400 à 700 jusqu'à 1300 à 1500, le climat de la zone nordique apparaît moins froid que celui de la période antérieure et celui de la période postérieure (jusque vers 1875). Vers l'an 1000, les Vikings, courageux et habiles navigateurs, profitent de la décélération du refroidissement pour atteindre les côtes occidentales de l'Atlantique (au lieu historique de L'Anse aux Meadows à Terre-Neuve). Il semble y avoir plus. Les parties du pays près de l'Alaska portent les étonnants témoignages de cartographes comme Mercator en 1595. Comment, sans ne rien en connaître, ces savants européens auraient-ils pu mentionner la " Bergi regio " (les Cordillères), tracer le détroit d' " Anian " (Béring) entre l'Asie et l'Amérique, de même que dessiner le delta du Mackenzie bien là où il est, juste au nord du cercle Arctique? Le Nord-Ouest du Canada est connu à partir du Pacifique, sans faire référence aux migrations terrestres de peuples asiatiques, il y a environ 24 000 ans.

Ces pénétrations en Amérique doivent également profiter des périodes avantageuses du point de vue de l'environnement. L'avenir dira si le réchauffement actuel qui aurait des conséquences contradictoires appartient à une tendance à long terme. À l'échelle d'une génération, les frontières

du pergélisol ou de la taïga ne se modifient guère; par contre, celles du peuplement, des mentalités et des productions économiques peuvent connaître des mouvements significatifs. À l'âge des découvertes, surtout à cause de la rigueur hivernale, le Canada et Terre-Neuve sont considérés, pays nettement froids. La nordicité des lieux : Les définitions du Nord sont fonction des critères choisis. Au début, l'Arctique est considéré comme un espace de nuit ou de jour polaire, de gel du sous-sol ainsi que d'absence d'arbres (au-delà de la " Tree Line ").

Comparée à la nordicité du Norden (Finno-Scandinavie) et même à celle de la Russie du Nord, celle du Nord canadien est plus sévère, ce qui n'y favorise pas le peuplement. Les zones nordiques du Canada : Les espaces politiques autochtones sont transzonaux. Le Nunavut (au nord-est et au centre) et l'Inuvialuit (au nord-ouest) chevauchent l'extrême Nord et le Grand Nord alors que le territoire du Nunavik-Labrador le fait au Grand Nord et au Moyen Nord. La nordicité zonale : Dans le Nord canadien, la présence de plusieurs centaines de petites agglomérations réparties dans un territoire plus grand que l'Europe donne l'impression de microcosmes vivant en paraposition; en fait, au moins par les télécommunications et les services aériens, les petites communautés et les agglomérations sont reliées entre elles de même qu'avec le puissant Sud du pays.

La géographie régionale n'est pas seule à classer le territoire en zones d'orientation est-ouest : les divisions thématiques entre la taïga et la toundra, entre le subarctique et l'Arctique, entre le pack saisonnier et le pack permanent, entre les aires à éclairage partiel et éclairage total, entre les écoumènes indiens et inuits reflètent d'autres différenciations spatiales emboîtées. Biogéographiquement, le Grand Nord est arctique. En partie océanique, il permet la pénétration estivale des navires de ravitaillement, événement saisonnier longtemps caractéristique des interventions sudistes, privées ou gouvernementales.

La nordicité mentale
La nordicité mentale correspond à l'état de Nord qui, d'abord, se loge dans les esprits, puis qui se prolonge, d'une façon expresse ou non, dans les opinions, attitudes et activités. Comme l'ensemble de la zone froide est en partie le résultat des interventions humaines, on peut la considérer fait culturel. La démarche commence par une quête de sens. Une intense réflexion concernant toutes questions, d'ailleurs élargies, constitue l'acte

premier. Une telle étape préalable d'analyses abstraites permet, entre autres, d'élaborer une planification intégrée face aux problèmes du monde froid péri-sphérique. Cet acte d'esprit et ses prolongements conséquents dans l'application sont choses moins coûteuses que les réalisations précipitées, mal justifiées et, par la suite, à raccommoder ou abandonner. Une problématique du quoi et du comment doit venir avant le " faire " proprement dit. Cette perspective exige un investissement mental d'envergure. Une nordicité normative, source d'une pensée théorique, s'appuie au moins sur le principe du triple respect culturel, écologique et régional du Nord. La qualité de la nordicité mentale constitue un facteur essentiel à la réalisation d'activités raisonnables. Des perspectives appropriées vont bonifier toutes les relations entre les zones polaire et tempérée, qu'elles soient éducatives, administratives, économiques, politiques, littéraires, religieuses ou médiatiques. De tous les types de nordicité, c'est celui de nordicité mentale qui a fait le moins de progrès.

La nordicité développementale

Jusqu'aux années 1970, le Nord est envisagé par le Sud d'au moins cinq façons plus ou moins chevauchantes. D'abord, il nourrit des espoirs naïfs (Martin Frobisher, 1576), perdus entre autres par la décevante rentabilité du Passage du Nord-Ouest. Au même siècle, et après, c'est l'idée d'une inutilité presque totale de cette partie du Nouveau Monde (" Terre de Caïn "). Les évaluations des espaces nordiques semblent conduire soit à des ventes (Terres de Rupert, 1870), soit à des dons (archipel Arctique, 1880), soit à des transferts intergouvernementaux de responsabilité comme au Nunavik. Plus tard, le Nord est considéré comme un réservoir illimité de matières premières, avantage qui amènera des exploitations souvent regrettables. Durant la Deuxième Guerre mondiale et la Guerre froide, la zone sert de protection spatiale pour les États-Unis et le Sud du Canada. Enfin, naît une idéologie de non-développement, suivant le slogan humoristique torontois : " Freeze the Arctic " . L'histoire séculaire des affaires réfléchit donc un long cycle comptant des périodes d'euphorie ou de découragement. On connaissait mal le Nord et on s'y prenait mal. Beaucoup d'activités ont été conduites suivant la philosophie du laisser-faire, en donnant préséance aux intérêts du Sud, en ne reconnaissant pas suffisamment l'ethnicité amérindienne et en n'assurant pas l'équilibre interrégional. Heureusement, arrive une cinquième phase. Les écarts négatifs tendent à diminuer par une série d'interventions correctives comme le développement moins nuisible pour l'environnement, ajustement des pratiques

administratives, projets éducatifs plus appropriés aux cultures autochtones, évolution des mentalités du Sud.

Grâce aux progrès de la “ nordologie “ (étude du Nord), une nouvelle économie politique se met lentement en place. L’incorporation optimale de la zone froide dans les affaires pan-canadiennes demeure cependant loin d’être terminée.

La nordicité autochtone
Si la nordicité demeure un objectif pour le Sud du Canada, elle est une réalité ancienne et normale dans le Nord; aussi, les facteurs qui entrent dans la composition de l’indice précédent reflètent-ils les conditions des hautes latitudes (notamment les facteurs de grand froid et de population permanente). La définition de l’autochtone est chose difficile et varie suivant les référents considérés : caractères biologiques, antériorité de l’occupation, cultures, langues d’usage, genres de vie, dimension collective, résidence dans les communautés, degré d’acculturation. L’aspect principal semble être la question des” terres “, fondement de “ droits inhérents “, aux yeux des militants. Toute solution convenable au fait des premières nations ne saurait éviter de considérer suffisamment les revendications foncières. Chez les autochtones, la notion traditionnelle des terres ne se situe pas “ en dehors de l’homme “, comme chez les non-autochtones; elles sont fondues dans un tout qui contient aussi l’homme lui-même. En ce sens, on ne pourrait pas dire que l’autochtone appartient à la terre, d’une part, et que la terre appartient à l’homme, d’autre part. La nordicité mentale conduit à révéler de fortes dénivellations entre les toponymes, les savoirs et les comportements, autochtones d’une part, et non autochtones d’autre part. Bref, à des degrés divers et selon les périodes, des nordicités caractérisent à la fois le Nord et le Sud du Canada; ces traits inévitables s’installent progressivement dans l’esprit des habitants.

Pavillon de l’Irak
La statuette de Sargon 1er exposé fit revenir le même souvenir olfactif qu’auparavant lors de la visite du musée de San Francisco émise par une autre statuette mésopotamienne. C’est une odeur maléfique qui cherche à m’atteindre pour diminuer ma capacité de vision pour protéger un secret enfoui depuis des lustres dans les méandres de l’histoire. Ma curiosité fut encore plus stimulée. Quel peut bien être ce secret si bien gardé ?

Sargon 1er, le père roi tout puissant de l’empire mésopotamien, est un terrible ambitieux. À ce moment là, de puissantes tribus avaient déjà entrepris l’unification du monde en attaquant les ethnies et les clans voisins et les soumettant : c’est la politique de la puissance vers la domination universelle toujours présente de nos jours après 4 mille ans d’existence.

En quelques campagnes militaires, il soumit les Sumériens, arriva au Nord jusqu’au Liban, à l’Ouest jusqu’à Chypre, à l’Est jusqu’à Elam en Iran. Il est le seul et unique maître de l’univers et se proclame «maîtres des quatre régions du monde» et de la «totalité des hommes». Cette vision du règne universelle représentée par la «croix» des quatre points cardinaux traversa toutes les civilisations jusqu’en Chine. Athènes, Rome, Jérusalem, La Mecque se définiront toutes un jour comme centre du monde, que dire de l’expression chinoise : l’Empire du milieu. Le grand dieu Marduk, Souverain des dieux et Souverain des hommes, devint le dieu suprême du panthéon mésopotamien et le géniteur d’une humanité violente, prête à se battre et à soumettre par l’esclavage tous les peuples qui refuseront de payer le tribut de domination. Le projet politique de l’Empire devient évident en déclarant premièrement Babylone, capitale par volonté divine, deuxièmement que son roi est roi des rois parce que son dieu Marduk est le premier et seul dieu régnant sur l’Univers et troisièmement les autres villes, les autres rois, les autres dieux étrangers sont subalternes et leur peuple, des subordonnés. C’est le poème qui justifie clairement la théocratie comme politique par la métaphysique, la métaphysique par la religion.

Sous le règne de Sargon vécut Abraham, le patriarche du peuple

Hébreux sous l'emprise du despote. Comme tous les peuples opprimés, les Hébreux et leurs tribus subirent bien sûr les persécutions. Depuis les origines, l'homme s'est toujours identifié aux forces dominantes de leur époque, du totem de l'ours des cavernes à Sargon. La Révélation de Yahvé à Abraham s'inscrit dans le même processus mental mais cette fois-ci en y introduisant la notion de rébellion contre le pouvoir en créant un contre-pouvoir tout aussi puissant. Yahvé, qui par Amour a créé le ciel et la terre, les hommes, les animaux, est aussi un dieu guerrier, le sauveur qui doit régner sur le monde à l'image de Sargon, «roi de la totalité».

Le rôle premier d'Abraham est de révéler au peuple hébreu l'existence d'un Dieu puissant : Yahvé, plus puissant encore que le despote Sargon qui sévissait contre eux. Yahvé devint le contre poids théologique au joug politique mésopotamien.

Pourquoi le yahviste (celui qui a écrit la Bible) a-t-il senti le besoin à un moment donné d'écrire l'histoire et la généalogie du peuple hébreu ? Il semblerait selon plusieurs spécialistes que pour mettre fin aux divisions internes entre Israélites, au non-respect des préceptes de la loi divine révélés à Moïse, le yahviste ait senti le besoin de faire une remise à l'ordre des contrevenants.

« Pendant l'exil, le peuple avait besoin de se forger une nouvelle identité et de retrouver la conscience de ses origines. Et l'auteur de la Genèse s'est servi, pour exprimer l'identité du peuple, d'histoires qui existaient ici et là à propos des ancêtres, d'anciennes d'histoires populaires auxquelles il a donné une dimension nouvelle. C'était une réponse à une situation critique : les prophètes avaient prédit que, si les Israélites continuaient à trahir Yahvé et à bafouer les lois, le malheur s'abattrait sur eux. Avec l'exil (de Babylone), cette prophétie s'est réalisée. Il leur semble donc que tout est fini, Il faut dès lors faire renaître l'espoir. Or, une des caractéristiques de l'auteur yahviste est de mettre en avant que les Patriarches incarnant la chance, pour les Israélites, de devenir un grand peuple et d'hériter d'une terre».

Il est aujourd'hui certifié que l'Ancien Testament avait comme leitmotiv la création d'une identité nationale et que ses premiers écrits datent de l'exil à Babylone du peuple hébreu suite à la destruction de Jérusalem. Il y eût au cours des siècles plusieurs déportation des Israélites vers la Mésopotamie. En 721, le royaume d'Israël est détruit par Sargon II et la population partiellement déportée tandis que la plus grande déportation suivra la destruction du Temple à Jérusalem en 587 par Nabuchodonosor. Arrivés à Babylone, les exilés découvrent avec stupéfaction une culture extrêmement prestigieuse disposant de deux systèmes d'écriture : l'akkadien et le sumérien dont les tablettes d'argiles écrites gardées dans des sanctuaires perpétuent la pérennité des codes religieux et des lois de la cité. Confronté à un tel niveau d'excellence, le yahviste comprit l'urgence de doter le peuple hébreu d'un texte fédérateur d'origine divine.

Ainsi la Genèse se présente à la fois comme un récit théologique à visée politique en vue de l'établissement d'une théocratie hébraïque. En 1983, le spécialiste John van Seters dans In *Search of History*, cité par Ségal, démontra que les textes bibliques ont probablement été conçus à partir d'une riche tradition orale du conte, d'histoires disparates de plusieurs personnages de plusieurs peuples, de légendes, mythes et folklore qui furent par la suite rassemblés, ordonnés et finalement chronologiquement structurés formant une œuvre hautement unifié. Van Seters appuie sa

démonstration sur l'exemple du Grec Hérodote (v. 484-420) considéré comme le «père de l'histoire», le premier historien dont les écrits nous soient parvenus intacts. Son œuvre maîtresse *Histoires* offre une masse importante d'informations sur les guerres entre Grecs et Perses, sur les us et coutumes de la vie quotidienne, sur les croyances religieuses, les institutions publiques, les codes alimentaires et vestimentaires, bref Hérodote dresse un cadre descriptif, une manière de raconter que le yahviste de la Bible a sûrement appliqué lui aussi à son œuvre. Il en est ainsi des grands textes de l'Humanité comme les Upanisads indiens, le Gilgamesh mésopotamien, les Ghâtas iraniens, l'Ancien et le Nouveau Testament, la Torah, le Coran ; tous inscrits dans une vision poétique ou plutôt une conception romancée de l'histoire, genre de docu-fiction visant à établir une véritable théologie de la domination. Ce point de vue est aujourd'hui reconnu et adopté par plusieurs spécialistes.
Si, comme le veut la légende, «l'histoire commence à Sumer» avec l'invention de l'écriture alors la destruction des connaissances y commence aussi.

Voilà plus de quatre millénaires, des hordes de guerriers venus du sud de la Russie actuelle envahirent le Caucase et s'installèrent dans les plaines verdoyantes de l'Iran, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. D'autres tribus migrèrent vers la Grèce et d'autres encore suivirent les sentiers menant vers la Scandinavie et la Finlande pour finalement atteindre les îles britanniques. Ces migrations des «gens de Kourgan» sont l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité appelé l'invasion Indo-Européenne. Cette invasion est caractérisée et appelée ainsi parce que le sanskrit, langue indienne, parlé par ces gens de Kourgan, appelés par la suite aryenne, est la base de la quasi-totalité des langues européennes modernes comme l'allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais et le norvégien. L'invasion indo-européenne est à l'origine de nos cultures dites occidentales et le foyer le plus influent dans la formation des religions antiques et de leur fusion avec les religions de l'Inde. Toutes les religions y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme portent la griffe de la civilisation indo-aryenne. Ces synthèses de cosmogonies et de théogonies qui fusionnèrent à cette époque sont des mutations capitales qui permettent la constitution de «villes-États-nations» comme en Mésopotamie, en Égypte et en Iran.

On assiste à la confiscation du savoir astronomique des chamans primitifs par des castes de prêtres qui transforment les récits mythologiques accessibles à tous, en des formules sacrées et magiques ésotériques avec une connotation moralisante; elles ajoutent un commentaire moral au récit. La mythologie n'a alors plus d'assises concrètes dans le peuple et déchoit en de simples contes et récits tronqués et imprécis.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, apparaît dans le cosmos le Mal métaphysique sous les traits du Dieu Kingu; ce qui signifie que la nature de l'homme, fils de Kingu, est essentiellement mauvaise et démoniaque; le Mal est dans sa chair. Les prêtres mésopotamiens viennent de créer «le péché originel» et tous les rituels qui l'accompagnent tels la confession et cérémonie de repentir.

Dès sa naissance, l'homme est habité par des démons d'où la nécessité de donner à chacun un protecteur divin, (totem personnel) ancêtre de notre ange gardien. Mais plus encore, le prêtre s'approprie un pouvoir auparavant réservé à Dieu, celui de pardonner et surtout, sauver l'homme de sa déchéance morale. Le clergé mésopotamien célèbre des offices où sont conjurées les calamités qui menacent les hommes. Ces liturgies sont décrites ainsi dans l'Encyclopaedia Britannica : «Ce sont des hymnes arides à la gloire des dieux entrecoupés de descriptions pessimistes des souffrances humaines décrivant l'abjecte misère de la vie.»

En créant le Mal, la culture mésopotamienne engendra une vision négative du monde et de la nature humaine. Plus la «chute originelle» la faute, est ressentie intérieurement, plus l'Empire fondé sur la peur devient agressif; plus le roi a besoin de conquêtes, de guerres punitives et d'asservissement, pour offrir de nouveaux sacrifices rédempteurs.

Ainsi le fameux poème d'Atrahasîs vint expliquer les origines et les raisons de l'asservissement des hommes. Au départ, trait particulier, les dieux mésopotamiens étaient obligés de travailler pour assurer leur nourriture. Mais un jour Ammou ou Nammu, la déesse-mère des eaux douces, se plaint à son fils Enki du labeur pénible imposé aux dieux. Enki lui propose alors de créer des pantins qui feraient le travail à leur place et qu'ils puissent offrir de la nourriture aux dieux sous formes d'offrandes et de sacrifices. Enki, le dieu de l'eau douce, sans qui toute récolte était impossible, façonna les premiers hommes avec "de l'argile.". À partir de la boue d'une rivière sacrée, Enki créa ainsi la race humaine pour servir d'esclaves aux dieux donc au roi despote qui les représente sur terre. Un marxiste y verrait la naissance du prolétariat. Sous le règne de Sargon, un code pour le contrôle des populations de plus en plus nombreuses à l'intérieur des cités-États se met en place. Pour ce faire il crée un système théologique basé sur la faute et le repentir.
Ainsi les masses laborieuses des royaumes despotiques antiques furent contraintes à ériger des sanctuaires, des temples et palais en l'honneur du roi tout en fournissant sa cour, ses administrateurs et ses prêtres en «nourritures terrestres». Cet immense

surtravail ne profite plus à l'ensemble de la communauté mais bien à une élite qui se révèle instrument d'exploitation au profit d'une cohésion sociale, de là, le paradoxe de sa longévité. Comme si on tolérait mieux la structure autocratique de la société à condition qu'elle trouve une justification religieuse et spirituelle ! On est prêt à se sacrifier pour le despote à condition que ce sacrifice serve aussi à honorer dieu, telle est la dynamique interne de la société mésopotamienne.

La civilisation mésopotamienne atteignit son apogée. Les cités-temples devinrent des cités-États, Nabuchodonosor II (605-562) suite à la conquête de la Palestine et la prise de Jérusalem devint roi «des quatre régions de l'Univers» selon la géopolitique admise à l'époque.

L'instinct de domination a remplacé, dans le cœur des hommes, sa vocation spirituelle; la recherche de puissance brute se substituant à la recherche du divin. Cet effort pervers tourne à la divinisation de l'homme lui-même et de l'État : la royauté sacrée. Jamais l'humanité n'oubliera que là est née l'idéologie la plus pernicieuse du despotisme : la théocratie.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux vient suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc «établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux.»

Les gouvernants comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales..

Jamais l'individu n'aura été abaissé à ce point auparavant dans aucune autre civilisation. Le but fondamental étant de réduire l'individu à la plus humiliante servitude spirituelle et temporelle. Non seulement, l'homme ne se reconnaît plus lui-même mais ne reconnaît même plus l'autre, son frère, tel un Caïn qui ne voit en l'autre qu'une menace mortelle; la peur se radicalisant en meurtre.

C'est ainsi qu'on assiste à une révolution religieuse où apparaît progressivement le dieu omnipotent qui confère au roi despote ses pouvoirs hégémoniques. Tout le rituel

religieux est entre les mains des prêtres où la foi individuelle est absente. Il s'agit, en somme, d'une religion sans espoir où le rôle de l'homme se limite à servir les dieux et le roi despote par le travail. On peut se représenter le désespoir comme une mutation artificielle de l'angoisse existentielle «naturelle» en aliénation et névrose imposées, provoquées, de l'extérieur. La nausée devant la condition humaine devient la nausée de soi-même et souvent la révolte se présente comme la seule issue autre que le suicide. L'Empire est donc constamment bouleversé par des séries de soulèvements populaires réprimés souvent par des guerres impitoyables où des «flots de sang furent versés, des villes rasées, effacées de la surface de la terre» .

En inventant l'alphabet et les chiffres, les prêtres ont décrété que dorénavant le savoir entre les mains des initiés, la gnose, sera une composante essentielle du pouvoir. Il ne s'agit plus seulement de diriger et d'apprivoiser le troupeau humain déjà docile mais surtout d'empêcher la révolte des esprits belliqueux par la peur métaphysique de l'enfer conséquence de la Faute.

Mais de quelle faute s'agit-il ? D'où peut bien venir cette faute et surtout qui l'a commise ? Les Mésopotamiens, (Sumériens, Assyriens, Babyloniens confondus) sont des astrologues aguerris. De leurs observations célestes prend naissance une cosmogonie originale qui aura des répercussions phénoménales pendant des millénaires jusqu'à nos jours.

Premièrement naît la conviction que les astres sont de nature stables, immuables, immortels donc divins. Le monde se divise en deux : le supralunaire parfait et divin et le sublunaire imparfait car humain, influence du pur/impur des Hindous. Mais l'originalité des astrologues mésopotamiens réside dans le fait que l'imperfection humaine vient d'une chute stellaire de l'âme sur Terre. En effet en remarquant le comportement erratique des comètes, des étoiles filantes, ils construisent le concept des âmes prisonnières du chaos. «Possédée par le désordre inhérent du monde, elle (l'âme) perd sa forme sphérique et s'étire comme une comète. Elle va couler le long du Zodiaque en prenant une couche à chaque planète : à Saturne, elle prendra son intelligence discursive, à Jupiter sa volonté militante, à Mars son humeur combattive ou agressivité, au Soleil, les sens et l'imagination, à Vénus, l'impulsion des désirs, la libido, à Mercure, le don de parole et enfin à la Lune, le sédiment qui va l'unir à un corps de chair. Ainsi va-t-elle s'incarner, chutant dans le mal de corps en corps. »

L'âme est une «étincelle de la substance des astres» qui chute vers l'imperfection parce qu'elle a fauté, transgressé l'ordre divin. Cette chute dans le corps devient sa prison où elle doit se purifier à nouveau pour retrouver sa pureté divine.

Là réside le fameux secret dévoilé : la faute, le péché originel est une invention des prêtres mésopotamiens afin d'assurer l'asservissement des hommes envers le roi despote; les prêtres ont inventé la théocratie totalitaire comme instrument de terreur.

Mais quel peut bien être ce péché intrinsèque à la condition humaine ? Si non celui de la révolte contre la tyrannie. Notre «péché originel» s'appelle « liberté » car comme le raconte Atraharsis , l'homme peut se révolter.

Suivant l'épopée d'Atraharsis, l'homme refusa de travailler, tout comme l'avaient fait avant lui les dieux inférieurs. Voyant que l'homme se dérobait à la tâche que lui avait assigné les dieux de subvenir à leurs propres besoins et constatant le bruit causé par la multiplication de l'humanité, Enlil perdit le sommeil. Il tenta de mater la résistance de l'homme en envoyant des plaies, la famine et la sécheresse, mais l'intervention d'Enki permit à l'homme de survivre à ces châtiments.

Les dieux créèrent l'homme pour les servir mais créèrent aussi un rival potentiel. La vie devient un dur labeur où le moindre faux pas, entendre ici rébellion, vaut à l'insoumis la damnation éternelle.

Ainsi l'homme qui refuse son devoir d'obéissance confirme qu'il est pécheur par sa liberté. L'homme est fondamentalement mauvais parce que son désir de liberté est faute, une désobéissance et sa révolte, péché.

Cette liberté sauvage, bestiale fait peur et suscite l'angoisse intérieure parce que l'homme sait fondamentalement que la liberté offre de vertigineuses possibilités et peut aussi le faire régresser dans l'animalité. C'est devant lui-même que l'homme éprouve de l'angoisse dont la honte de ne pouvoir assumer correctement sa liberté. S'emparant de cette angoisse, le clergé mésopotamien se présente comme le seul pouvant «libérer» l'homme de l'effroi devant sa propre liberté logée en lui-même d'une manière si viscérale qu'elle se doit d'être domptée. L'homme ne peut plus penser par lui-même, encore moins élever la voix contre cette soumission, en résumé il est exclu de toutes décisions concernant son destin. L'hypothèse de la faute implique que non seulement l'homme est corrompu mais il découvre avec effroi qu'il a peur de lui-même.

De la naissance à la mort, l'homme devient cerné de toutes parts par la religion; mais dans quel but ? La soumission morale aux dieux et même la soumission physique au roi par le travail sont alors perçues comme la purification nécessaire pour nettoyer la souillure de la faute. S'ensuit toute une série de préceptes, de rituels et d'incantations que l'homme doit observer pour ne pas tomber à nouveau dans le péché. Et n'oublions pas qu'en Mésopotamie, avec le despote, est née aussi le désespoir.

Le désespoir se vit alors comme une condamnation. Maintenant que l'homme a consenti à transiger sa liberté contre la sécurité de la servitude, il sait à tout instant qu'il est responsable de son auto-aliénation. Nouvelle angoisse, car il sait que dorénavant il est condamné à la révolte, il est condamné à pécher périodiquement pour ne pas sombrer dans le néant, de là le drame. Drame en effet, lorsque l'homme asservie n'a plus honte de sa condition, qu'il préfère liquider définitivement la liberté de son existence. L'angoisse existentielle est alors remplacée par le désespoir, état dans lequel l'homme a perdu le courage de la révolte. Désespérer d'avoir à pécher, telle est la spirale du désespoir où la liberté et la révolte font maintenant peur.

Pour ce faire toutes les histoires et légendes appelant à la liberté des hommes devant les dieux doivent disparaître et remplacé un nouveau code moral : celui écrit et propagé le pouvoir politico-religieux.

Destruction du savoir

Ce lieu de naissance mésopotamien de l'alphabet comme transmission du savoir fut celui aussi de leur première destruction dont celle des tablettes brisées et calcinées au Temple Eanna à Uruk en Mésopotamie entre 4 100 et 3 300 av J.C.

Sous le règne de Thoutmosis III dans l'Égypte ancienne et sans doute même avant, des artéfacts ont été détruits non par pur vandalisme, mais pour éliminer des noms et des visages de l'histoire – pour effacer la trace même de l'existence d'un chef. Des statues ou des fresques représentant la reine Hatchepsout, cinquième pharaon de la XVIIIe dynastie égyptienne, ont été endommagées ou démolies pour rayer son histoire et donc son influence sur la vie égyptienne.

Destruction de la grande bibliothèque d'Alexandrie

Depuis le III ème siècle avant JC et pendant plus de six cent ans, la grande bibliothèque d'Alexandrie, l'école et le Muséum, fondés par le philosophe grec Démétrios, furent le glorieux centre intellectuel de la plus grande ville du monde antique. Elle rassemblait près d'un demi-million d'ouvrages sur papyrus dans toutes les disciplines scientifiques. Les rouleaux ainsi rassemblés étaient étiquetés et rangés dans des casiers, à l'intérieur d'armoires murales. Rangés par disciplines (textes littéraires, philosophiques, scientifiques et techniques) puis par auteur.

« Lorsque le christianisme devint la religion officielle de

Constantinople, l'empereur Théodose fit abattre, en 389, tous les temples et statues des anciens dieux de l'Égypte, et tout ce qui pouvait rappeler ces derniers. Les monuments trop solidement construits pour pouvoir être détruits facilement eurent leurs inscriptions et leurs personnages martelés. L'Égypte est encore couverte des débris de cette fanatique dévastation. Ce fut un des plus tristes actes d'intolérance et de vandalisme qu'ait connus l'histoire. Il est regrettable d'avoir à constater qu'un des premiers actes des propagateurs de la religion nouvelle, qui venait de remplacer les anciens dieux de la Grèce et de Rome, fut la destruction de monuments que la plupart des conquérants avaient respectés depuis cinq mille ans.

Les empereurs Théodose II en Orient, Valentinien III en Occident jettent les bases légales génératrices des mesures qui nous ont privés de la presque totalité des auteurs anciens. Ils légalisent le totalitarisme chrétien: les païens perdent leurs droits civiques. Il est légal de détruire les temples païens. La lutte contre les hérésies est encouragée. Une censure impitoyable exercée par les moines sur les manuscrits qui a duré presque mille ans. Des hordes de moines sillonnent le territoire de l'Empire romain et se livrent à la ruine des temples et des idoles païennes avec une férocité telle qu'elle se propagera jusqu'à nous et qu'on appellera le terrorisme religieux. Contrairement aux Zélotes qui se battaient contre les visées politiques et hégémoniques de l'Empire romain, les moines, fort du protectorat romain, se livrèrent à un carnage qui n'avait aucun autre but que celui d'anéantir la religion païenne et de dénier aux infidèles le droit d'avoir des convictions religieuses autres que le christianisme. Plus encore, des mathématiciens, des astronomes, des philosophes étaient publiquement lynchés. C'est une attaque en règle contre toute la culture autre que chrétienne qui atteignit son paroxysme lorsque Théosophe II ordonna en 448 de brûler tous les livres antichrétiens surtout gnostiques.

Les manuscrits, pour nous parvenir ont dû franchir une barrière juridique doublée d'une censure ecclésiastique. L'analyse des textes qui nous sont parvenus montre que la censure s'est exercée pour éliminer tout ce qui allait à l'encontre de l'orthodoxie post-constantinienne. Les textes ont été remaniés, interpolés ou expurgés. Les œuvres des historiens romains de l'époque, compromettantes, sont détruites comme celles de Aufidus Bassis, Cluvius Rufus, Fabius Rusticus, Porphyre, Sénèque le Rhéteur, Servilius Nonianus.

Parmi les livres détruits : une histoire du monde en 3 volumes rédigés par un prêtre babylonien nommé Bérossus, le premier tome traitait de l'intervalle écoulé selon lui entre la création de l'homme et le déluge soit 432.000 années ; 100 fois plus que la chronologie de l'Ancien Testament. On y trouvait également : Tout Homère, 20 versions de l'Odyssée, Sophocle, Euripide, Anaximandre, "la sphère et le mouvement" d'Autolycos de Pitane, Les "Éléments" d'Hippocrate de Chios, la bibliothèque entière d'Aristote.....

Hypathie, la dernière grande mathématicienne de l'école d'Alexandrie, par ailleurs fille de Théon d'Alexandrie, directeur de la bibliothèque, est tuée et la bibliothèque mise en pièces par une foule de moines chrétiens inspirés par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, que l'Église canonisera. Son assassinat marque un tournant : Après sa mort, de nombreux chercheurs et philosophes quittent Alexandrie pour l'Inde et la Perse, et Alexandrie cesse d'être le grand

centre de l'enseignement et de la science du monde antique. Désormais, la science régressera en Occident, et ne retrouvera un niveau comparable à celui de l'Alexandrie antique qu'à l'aube de la révolution industrielle. Les travaux de l'école d'Alexandrie concernant les mathématiques, la physique et l'astronomie seront préservés, en partie, par les Arabes, les Perses, les Indiens et aussi en Chine. L'Occident, pour sa part, plonge dans l'obscurantisme et ne commencera à en sortir que plus d'un millénaire plus tard.

Dès la haute Antiquité, en Égypte pharaonique ou encore en Chine, il est fait état de livres jetés aux flammes sur ordre des gouvernants. L'Empereur Chin ordonne la destruction des œuvres philosophiques du taoïsme et confucianisme.

Sous Itzcoatl, les Aztèques ont détruit les codex des peuples conquis, les remplaçant par l'histoire sanctionnée par leur État. Ils ont contrôlé les sociétés en réécrivant leur histoire. Les despotes préfèrent les récits simples à une histoire complexe et nuancée.
L'autodafé volontaire des livres Mayas au XVI ème siècle. Ce

dimanche 12 juillet 1562, sur la grande place de San Miguel de Mani au Yucatán, la fumée et les cendres de l'Inquisition emportent 5 000 précieux codex, parchemins délicatement enluminés de couleurs végétales, peints à la brosse de hérisson, des statues de bois finement gravées, des manuscrits en peau de daim et en écorce de figuier sauvage."

Debout face aux flammes, l'inquisiteur affronte le diable. Le feu gronde, noircit, dévore, et autour de la fournaise s'élève une longue plainte, celle des Indiens pendus par les pieds, battus de verges, tondus et aspergés de poix bouillante. Un peu plus loin, d'autres indigènes attendent, tête basse, hérétiques coiffés du san-benito, la casaque jaune dont on revêt ceux promis au bûcher de l'Inquisition. À Rome, Auguste, qui est pourtant un lettré admirateur de Virgile, n'en ordonne pas moins de brûler des milliers d'ouvrages anciens au nom de la raison d'État.

Au sein même de la chrétienté, les antagonismes entre différentes croyances conduisent très tôt à des autodafés. En 435 et 438, Théodose II et Valentinien III dirigent des groupes qui se rendent de maison en maison pour confisquer et brûler des livres de la secte nestorienne condamnée par le concile de Nicée.

Beaucoup plus tard, en 1497, à Florence, les partisans du prédicateur Savonarole dressent le « bûcher des vanités » et brûlent, parmi des œuvres d'art et des objets jugés impies ou incitant à la dépravation, les livres de Dante, Boccace, Pétrarque...

Le prédicateur voulait de cette façon imposer son idéal religieux d'ascétisme, mais un an plus tard, ce fut au tour de l'Église et des pouvoirs établis de le torturer et de le brûler ainsi que tous ses écrits…

L'excommunication de Luther en 1520 fut suivie de l'autodafé de ses livres. Le chef de l'Église réformée répliqua en faisant brûler la bulle du pape.

Mais dans les deux derniers siècles, le vandalisme s'est surtout manifesté en lien avec des idéologies totalitaires soucieuses de faire « table rase » du passé. Ce fut le cas pendant la Grande Terreur, en France, en 1793-1794, avec le pillage des églises, des cimetières et des châteaux. À Saint-Denis, des ouvriers ont été payés par le gouvernement pour détruire les tombeaux des anciens rois.

Le ravage de la bibliothèque du Congrès des États-Unis par les troupes britanniques en 1814, en représailles à l'incendie de la bibliothèque de York perpétré par les soldats américains l'année précédente.

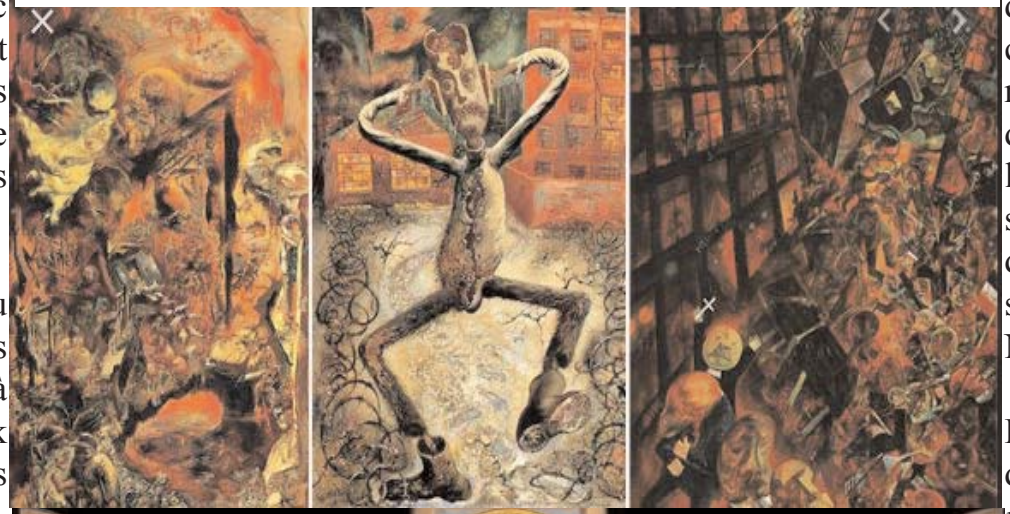
Plus tard, en Europe occupée par la Wehrmacht allemande, les synagogues mais aussi des monuments civils et des villes entières comme Varsovie font les frais de la démence nazie. Des millions de livres brûlés…et plus encore…

Le Führermuseum (Autriche) est un projet de musée allemand gigantesque situé à Linz non loin de sa ville natale et où il avait lui-même étudié. Ce musée imaginé par Adolf Hitler pour accueillir les plus grandes œuvres dites de l'art véritable, par opposition à l'art dégénéré de la modernité. Le complexe comprend un théâtre monumental, un opéra et un hôtel, le tout entouré par des boulevards et une esplanade pour les parades. Une bibliothèque devait accueillir 250 000 livres. Le projet d'Hitler est de faire de Linz la capitale mondiale des arts en y rassemblant les œuvres pillées dans les musées d'Europe et les collections privées et sélectionnées selon les critères de l'idéologie nazie pour supplanter Paris, Moscou et New York.

Le Sonderauftrag est chargé de collecter des œuvres d'art pour le futur Führermuseum. Les méthodes d'acquisition vont de la confiscation à l'achat et comprennent aussi de nombreux cas de vente forcée, par l'utilisation des fonds provenant des ventes de Mein Kampf et de timbres à l'effigie d'Hitler.

Pour financer cet onéreux musée Adolf Hitler prépare la liquidation de ses trésors d'art moderne à coups d'enchères à la réputée galerie Fischer à Lucerne, en Suisse. Opération double pour le régime nazi : asseoir sa politique culturelle

Le tableau Pandémonium (1914) , de George Grosz où la vie quotidienne à Berlin est décrite comme une lutte permanente, coup de poignard, étranglement, viol, pendaison, coup de poing... C'est l'enfer sur la terre, une représentation délirante de la folie du monde. Ce " bordel sanglant " est le tableau le plus haï de Hitler.



Le plus apprécié du Führer : L'Agneau mystique de Hubert et Jan Van Eyck aurait été une pièce centrale du musée ; cachée au Vatican puis à Pau, le régime de Vichy l'offre aux Allemands avec regret pendant l'été 1942.

en se débarrassant d'œuvres qualifiées de dégénérées ("Entartete Kunst") et renflouer les caisses en vue d'un armement massif et la construction du Führermuseum.

Cubisme, Dadaïsme, Expressionnisme, Futurisme, Impressionnisme, Art Abstrait,… Les nazis fermèrent les fenêtres à tous ces courants d'arts, mais pas seulement pour des raisons esthétiques… Le terme d'art dégénéré, ou Entartete Kunst en allemand, fut prononcé pour la première fois par Joseph Goebbels, le ministre chargé de la propagande du Reich. Fut qualifiée d'art dégénéré toute œuvre ne correspondant pas aux critères esthétiques, et idéologiques, des nazis. En principe, tout art moderne était condamné par le Reich. De nombreuses rafles s'effectuèrent dans les différents musées allemands. On estime à près de 5000 le nombre d'œuvres, peintures, sculpture ou dessin détruit sur ordre de Goebbels à la veille de la guerre.

Hitler comptait écraser toute possibilité de révolte en créant un blocus au niveau de son expression artistique. Poussant le pangermanisme et sa volonté d'unité de la race Aryenne jusque dans le domaine de l'art, il déclara, lors de son discours d'inauguration de l'exposition de 1937: « Avant que le national socialisme ne prenne le pouvoir, il n'y avait en Allemagne que le soi-disant Art Moderne. Chaque année un autre art moderne… Nous, nous voulons un art allemand d'une valeur éternelle. L'art n'est pas fondé sur le temps, une époque, un style, une année, mais uniquement sur un peuple. »

Tout projet politique vulgarise une certaine représentation du monde et du sens de l'existence. Cette représentation n'est pas gratuite, elle est l'émanation de certains intérêts (de classe ou de personne) qui s'expriment sous forme de " convictions " pour se donner des apparences plus honorables et gagner en pouvoir de séduction.

Lorsqu'un parti totalitaire prend le pouvoir dans un pays, il élimine toutes les représentations du monde concurrentes - du moins il s'y acharne - Les autodafés du IIIème Reich (qui détruisirent des millions de pages de littérature qui résistaient à l'idéologie nazie) ainsi que l'exposition des arts dit " dégénérés " participent de cette volonté de mise au pas de la pensée par l'embrigadement de la culture.

En Russie bolchevique, l'épouse de Lénine, Kroupskaïa, responsable du commissariat à l'Instruction publique, fit brûler, entre autres, les livres de Kant et de Descartes. En Russie soviétique de Lénine et Staline, les couvents et les églises n'ont pas été non plus épargnés. Pounine, nommé depuis fin 1917 Commissaire du Musée national russe à Pétrograd, propose dans un article incendiaire de la revue " L'Art de la Commune " intitulé "Jeter des bombes et organiser":

" Faire sauter, détruire, effacer de la surface de la terre les vieilles formes d'art, n'est-ce pas le rêve de l'artiste nouveau, de l'artiste prolétarien, de l'homme nouveau. " Il est temps que les balles crépitent sur les cimaises des musées. - Il faut tout anéantir ... Nous ferons un bon bûcher… si le peuple a besoin du bois des cimaises et des sculptures et même des murs des musées décadents pour se chauffer."

L'autodafé volontaire des anciens livres par Mao Tsé Toung en Chine. Plus de cent millions de morts pendant la "révolution culturelle" . Interdiction de l'acupuncture et en règle générale de toutes les connaissances venues du passé. Des millions de livres détruits.

En Inde, la destruction de la mosquée d'Ayodhya sur le lieu de naissance présumé du dieu Ram, en décembre 1992, par des fanatiques hindous.

Un pasteur, au Nouveau-Mexique, qui en 2001 « brûla des centaines d'exemplaires » d'un ouvrage dont le héros était « un produit du Démon », à vrai dire le Diable en personne, qui « détruit les gens ». Vous aurez, n'en doutons pas, reconnu Harry Potter.

Dans l'Afghanistan des talibans, avec la destruction des bouddhas de Bâmiyân en mars 2001, classé au patrimoine mondial de

l'UNESCO, afin d'effacer l'empreinte d'une religion indienne parvenue en Afghanistan voilà bien longtemps.

En 632, le célèbre moine bouddhique et grand voyageur chinois Xuanzang visite le site.

" Le royaume de Fan-yen-na [Bamiyan] mesure plus de deux milles li d'est en ouest ; il est situé à l'intérieur des montagnes neigeuses. Au nord-est de la ville royale, à flanc de montagne, se trouve une statue en pierre du Bouddha debout ; elle est haute de cent quarante à cent cinquante pieds, le teint d'or est éclatant et les ornements précieux resplendissent... [...] A l'est, il y a la statue debout du bouddha Sakyamuni, en laiton, qui est haute de plus de cent pieds. Le corps a été fondu par pièces qu'on a réunies pour parfaire et dresser [la statue] [...]. A deux ou trois li à l'est de la ville, dans un monastère, il y a une statue couchée de Bouddha qui entre dans le nirvâna ; elle est longue de plus de mille pieds " (Xuanzang, Rapport du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang, VIIe siècle).

En 1924, l'archéologue de la Croisière jaune, Joseph Hackin, a ce constat amer : " Les musulmans ont volontairement détruit ces images, hérétiques à leurs yeux. Ils ont martelé avec frénésie les visages, enduit de goudron les peintures pour les brûler, puis tiré à bout portant sur les effigies des " Bienheureux ". La population locale hazara chiite, quant à elle, considérait ces statues comme un homme et une femme représentant des ancêtres. C'est pourquoi lorsque les talibans, d'origine pachtoune et sunnite, s'installèrent dans la vallée en 1998, les grands bouddhas devinrent un symbole à abattre. Le 26 février 2001, le mollah Omar, autorité suprême des talibans, ordonne par une fatwa la destruction des statues, ce qui sera fait 2 semaines plus tard malgré la mobilisation mondiale. Avec ces géants disparaissent, au nom de la lutte contre l'impureté et par défi contre l'Occident, nombre de chefs-d'oeuvre conservés dans les musées nationaux afghans. C'est toute une partie du passé de ce pays qui part en poussière, et avec elle une bonne part de la mémoire des civilisations gréco-bouddhiques de la région.

Plus près de nous, les autodafés des Versets sataniques ont constitué les signes annonciateurs des attentats et assassinats perpétrés par les islamistes, dans le droit fil d'une histoire qui se perpétue depuis plus de trois mille ans

Destruction des mausolées de Tombouctou au Mali. Constitués d'une tombe recouverte de murs en terre, les mausolées abritaient les dépouilles de personnalités importantes. Les plus anciens avaient été construits il y a plusieurs siècles. Certains étaient devenus l'objet d'un pèlerinage, certains étaient devenus des bibliothèques avec des œuvres inestimables elles-aussi détruites. Une pratique insupportable pour la vision radicale des djihadistes, qui ont contrôlé la partie nord du Mali avant l'intervention de la France en 2012.

En Irak et en Syrie, l'État islamique (ÉI) a saccagé Palmyre, ancienne ville romaine, et Nimroud, ancienne capitale assyrienne. La destruction du patrimoine culturel par l'ÉI, loin d'être la simple manifestation d'un fanatisme religieux, a clairement des visées de propagande et d'idéologie. Fidèle à cet objectif, l'ÉI n'a d'ailleurs pas épargné les Musulmans. À ce jour, il a attaqué principalement des sanctuaires islamiques, dans le but ultime d'exercer un contrôle

idéologique très strict. L'ÉI détruit des trésors et des artéfacts précieux afin de contrôler totalement le message.

« Des monuments sont détruits pour ce qu'ils sont, par exemple des monuments chiites comme la mosquée qui s'élevait sur le tombeau du prophète Jonas. Pourquoi est ce qu'un État musulman détruit une mosquée ? Parce qu'à cet endroit les prières des fidèles pourraient s'adresser au prophète et à Dieu or les jihadistes considèrent que toutes les prières doivent être dirigées vers Dieu et tout ce qui n'est pas Dieu n'est pas conforme à la façon dont on doit interpréter la religion. C'est une question de pratique, ce n'est plus une question de religion. C'est une interprétation de la religion musulmane sunnite qui est particulière à l'État islamique ».

L'histoire nous enseigne qu'aucun régime n'est éternel, ce qui rend encore plus tragique la destruction d'artéfacts, toujours anéantis pour rien. L'ÉI défigure l'architecture et les artéfacts historiques et massacre quiconque se trouve sur son chemin. L'ÉI a assassiné Khaled al-Asaad, l'archéologue syrien qui avait refusé de lui révéler où se trouvaient des artéfacts exhumés de Palmyre.

Il apparaît que nous sommes tous coupables. En effet, du Mexique à la Chine, en passant par le Proche et le Moyen-Orient ou l'Europe, il ne se trouve guère de terre, pour civilisée qu'elle se veuille, qui n'ait pas, à quelque moment de son histoire, cédé à la tentation de la tabula rasa. Qu'il s'agisse de l'Antiquité, volontiers idéalisée, du Moyen Âge ou des temps modernes, on ne pourra pas davantage nourrir la nostalgie d'un âge d'or voué sans partage à la bibliophilie : censeurs, inquisiteurs, pilleurs et destructeurs ne tardent jamais à imposer leur loi. Toutes les religions, enfin, se trouvent convoquées à la barre, pareillement zélées dans la traque aux livres hérétiques, dans la persécution de ceux qui les ont écrits. Les écoles philosophiques elles-mêmes mettent, à l'occasion, fin aux controverses par l'épreuve irréfutable du feu. Platon en personne, assure-t-on, a « brûlé des livres ».
Il est évident que depuis la nuit des Temps des hommes ont cherché à garder d'autres hommes dans l'ignorance tandis que le moteur de l'évolution carbure par la recherche de nouvelles connaissances et de leur transmission aux générations futures. Que penser de la destruction de la bibliothèque de Tombouctou (Mali) en 2013 ? Si non le perpétuel autodafé des livres, mémoire de l'humanité, depuis le saccage de la bibliothèque d'Alexandrie. Sommes-nous une erreur de l'évolution ?

Bibliothèque de Tombouctou
Qui a dit que l'Afrique n'a pas d'histoire ?
Il aura fallu une guerre au Mali pour que le mythe de Tombouctou resurgisse. Et ce sont des "fous d'Allah" du djihad, travestis en islamistes radicaux belliqueux, qui l'ont réveillé. Une première fois, en décembre 2012, à travers une mise en scène de la destruction d'un mausolée, organisée devant une population locale ahurie. Puis, un mois plus tard, par un autodafé de quelques ouvrages religieux entreposés dans une aile des nouveaux locaux de la bibliothèque Ahmed-Baba, inaugurés en 2009.

Comment la population tombouctienne, ethniquement composite mais pour l'essentiel musulmane et modérée, pouvait-elle comprendre l'agression de ses "frères" à l'endroit d'une trace écrite aussi rare qu'érudite ? Mais, heureusement, dès la fin du mois d'août, une poignée de responsables des 32 bibliothèques familiales de Tombouctou (dont on taira les noms pour des raisons de sécurité) ont discrètement et régulièrement acheminé en 4 × 4 plus de 80 % des manuscrits dans des cantines en fer pour les cacher dans le sud du pays dans des lieux sûrs. Ces mêmes familles, dans les années 1990, avaient dénoncé les trafics de manuscrits de Tombouctou qui fleurissaient à Genève ou à New York mais laissaient de marbre les autorités maliennes.

Les djihadistes ont donc pénétré dans la bibliothèque Ahmed-Baba, où il ne restait qu'une centaine d'ouvrages religieux des XIXe et XXe siècles et quelques manuscrits à l'intérêt tout relatif par rapport à ce qui est "planqué", confie un expert du dossier.

Mémoire écrite incroyable

Mais quel mythe ? Celui entretenu pendant trois siècles par la flamboyante Description de l'Afrique de Léon l'Africain (1526), dans laquelle il est dit que "quantité de médecins, de lettrés, de juges, de commerçants, échangent de l'or et du sel à Tombouctou" ? Ou celui du vaillant René Caillié, premier explorateur à revenir vivant, mais déçu, de Tombouctou en 1828 ? Ni l'un ni l'autre. Il existe en revanche dans cette cité millénaire une mémoire écrite impressionnante, dont l'origine remonte au XIIIe siècle et dont on ne prendra la mesure qu'au tournant du XXe siècle. Tout commence en 1853, quand l'archéologue allemand Heinrich Barth découvre l'existence du Tarikh es-Soudan, une chronique en arabe sur la vie quotidienne à Tombouctou, rédigée vers 1650 par Abderrahmane Es-Sa'di. Elle indique que, dès le XIVe siècle, "des lettrés accourent du Caire pour s'y former".

Une quinzaine d'années après, c'est un certain Bonnel de Mézières qui découvre par hasard un nouveau recueil de chroniques, le Tarikh el-Fettach. Les traductions commencent. Celle de 1913, d'Octave Houdas, professeur à l'Ecole des langues orientales de Paris, fait autorité : "Au XVIe siècle, est-il écrit, Tombouctou n'avait pas sa pareille parmi les villes du pays des Noirs pour la solidité des institutions, les libertés politiques, la pureté des mœurs, la sécurité des personnes et des biens, la compassion envers des étrangers, la courtoisie à l'égard des étudiants et des hommes de science."
Dès lors, les esprits s'agitent. Des Occidentaux, écrivains (Paul Morand, Albert Londres...), et des historiens africains font le voyage à Tombouctou. Sa réputation enfle, jusqu'au jour où l'Unesco décide, en 1970, de créer un centre de documentation et de recherches pour sauvegarder les manuscrits. On lui donne le nom d'Ahmed Baba (1556-1627), un savant qui doit sa gloire à sa bibliothèque de 1 600 volumes.

C'est aux copistes que l'on doit d'avoir accumulé autant de manuscrits. Les textes des philosophes grecs de l'Antiquité profitent des caravanes qui, entre le XIIIeet le XVIIe siècle, sillonnent le désert entre Le Caire et Fès pour se poser chez des oulémas de Tombouctou, ces savants réputés dont le métier est d'enseigner et d'interpréter les textes religieux. Tel Ahmed Baba, ces savants cogitent, critiquent, contestent. Leur pensée se fixe sur des parchemins - de la peau de mouton ou du papier d'Orient. Ainsi, Sidi Yahia, au milieu du XIVe siècle, invite à croiser l'astronomie, l'astrologie et les mathématiques pour mieux prévoir "les phénomènes climatiques extraordinaires".

Les mêmes savants spéculent par écrit sur l'émancipation des esclaves, le statut des femmes, l'activité sexuelle des couples. Les travaux manuscrits consacrés à la géomancie, à la philologie et à la chimie, aux méfaits du tabac ou à la chirurgie optique démontrent un goût pour l'érudition et la transmission. La production de savoir in situ ne concerne pas uniquement le champ des sciences. On assiste plutôt, pendant ce "siècle d'or" de l'Empire songhaï (1458-1591), à la sacralisation des vertus de la connaissance. Celle du droit surtout, et plus précisément de la gouvernance.

La fabrication du savoir

La découverte tardive de la charte du Mandé, au XIIIe siècle, indiquera déjà la disponibilité à penser l'État moderne. Selon l'historien Cheikh Anta Diop, mort en 1986, le décryptage des institutions politiques du gigantesque empire du Mali de l'époque a permis de découvrir, dès la fin du XIIe siècle, l'existence d'un conseil du peuple capable de révoquer le chef de gouvernement de l'empereur. La "fabrication du savoir" à Tombouctou ne ressemble à aucun système éducatif connu jusqu'alors. Contrairement au mythe répandu, il n'existe pas une université à proprement parler, celle de Sankoré, souvent citée, mais une centaine d'écoles éclatées dans une ville qui compte jusqu'à 100 000 habitants au XVIe siècle. Lors de son passage, Léon l'Africain est subjugué par la capacité des étudiants à réciter par cœur des passages du Coran comme par celle de faire restituer des leçons d'algèbre à de jeunes enfants. Contrairement aux Européens qui inventent des moyens

mnémotechniques pour assimiler les Analytiques d'Aristote, à Tombouctou, on poétise en versifiant les textes.

Cette émulation éducative permet cependant à la ville de rayonner partout en Afrique et d'en faire commerce. Ici tout s'achète et se vend, comme en attestent les actes de commerce rédigés par les copistes et retrouvés dans les bibliothèques : l'or et le sel, mais aussi les cours de droit (fiqh), de grammaire, de rhétorique, de logique, d'astronomie, d'histoire et de géographie.

Le besoin de livres est tel que "très tôt se développe une industrie de la copie des ouvrages, venue du Nord, mais surtout de la production de résumés (mukhtasar) et de commentaires explicatifs (sharh, hashiyya), sortes de mémentos à usage des lettrés professionnels". Là est l'explication de cette masse de manuscrits éparse et désorganisée.

Le coup d'arrêt de cette ébullition intellectuelle survient en 1591, quand le sultan du Maroc, Ahmed El-Mansour, décide d'occuper Tombouctou, de piller ses richesses en sel et en or, puis d'y massacrer sa population. Le traumatisme est immense. Le savant Ahmed Baba est épargné grâce à sa notoriété mais emprisonné avec ses livres à Fès. Dès lors, les populations prennent peur et se mettent à cacher leurs manuscrits. Toutes les grandes familles de la ville possèdent ainsi, depuis plusieurs générations, des cantines en fer rouillées dans lesquelles les manuscrits sont entreposés sous forme de liasses. Ils sont pour l'essentiel écrits en ajami, une langue qui mélange l'arabe avec l'haoussa, le bambara, le tamasheq, le songhai ou le peul.

Pour autant, les événements en cours pourraient précipiter une prise de conscience salutaire, car la reconnaissance de la mémoire écrite est peut-être le meilleur moyen d'en finir avec ceux qui répètent que "l'Afrique n'a pas d'histoire".

Pavillon de l'Iran

Dès l'entrée, je sens une présence maléfique dont l'emprise croît au fur et à mesure que je m'approche des Ghâtas perses écrit par Zarathoustra : un chamane perse appelé là-bas, un mage. Soudain mon esprit comme envahi par un épais brouillard divague quelques instants et se retrouve comme par magie sur les lieux d'une cérémonie presque liturgique comme une messe chrétienne moderne. Lors de cette cérémonie, les participants boivent une liqueur à base d'ergot de seigle. La suite fut spectaculaire ! Des cris et des hurlements, des transes gestuelles à faire peur. Visiblement, le préparateur de la potion s'est trompé en concoctant une boisson trop forte en ergot de seigle. Je suis entrain d'assisté au plus fabuleux « bad trip » de l'histoire humaine. Car voyez-vous l'ergot de seigle est le principe actif et un puissant psychotrope du LSD comme on le connaît aujourd'hui.

Aparté : La très sérieuse John Hopkins University offre une étude encore plus approfondie sur le sujet dans *Naturel Knowledge in Preclassical Antiquity* qui a démontré que des chamans lapons, ayant remarqué que les rennes mangeaient durant l'hiver un champignon qui s'avérait être l'amanite, en ont eux-mêmes consommé. On pense que la légende du Père Noël et son attelage de rennes aux propriétés magiques serait née dans l'esprit des chamans au cours d'une cérémonie sacrée.

Le négatif maintenant. A l'opposé du sympathique Père Noël lapon, Zarathoustra en pleines convulsions chamanistes y aurait-il vu ni plus ni moins que le Diable en personne. Cette étude démontre que les puissants pouvoirs divinatoires des prêtres védiques provenaient de l'utilisation de l'ergot de seigle, puissant hallucinogène naturel qui au vingtième siècle sera chimiquement synthétisé sous la forme purifiée du LSD 25. Cet ergot de seigle naturel est bien celui présent à l'époque des rites védiques auxquels participait notre mage Zarathoustra avant les condamner par la suite. Or, l'étude nous apprend que l'ergot de seigle est à la l'origine de débordements hystériques en raison de visions violentes qu'il engendre.

Mais plus encore. Des études comme *Le Champignon sacré et la croix* (1971) ou *Les Champignons toxiques et hallucinogènes* (1978)

ont très bien démontré l'utilisation de ces substances à des fins spirituelles et religieuses par les chamans. "Cette théorie basée sur l'interprétation serrée des textes védiques, a rencontré la sympathie de plusieurs indianistes éminents. Si elle se confirmait (nous savons maintenant que la pratique remonte à la préhistoire aussi loin que chez l'homme de Neandertal), elle conduirait à admettre que l'adoration avec de l'amanite-tue-mouche aurait été pratiquée, il y a au moins trois mille cinq cent ans par les Indo-Européens" et par conséquent que l'origine de certaines religions très anciennes serait liée aux effets des champignons hallucinogènes utilisés par les prêtres védiques dont la pratique se répandit dans tout le Proche et Moyen Orient. Depuis des millénaires, les fous de dieu nous transmettent leurs hallucinations de génération en génération, là est le drame de l'humanité.

Dès qu'il fut libéré des effets traumatiques, il s'empressa de transcrire ces visions démoniaques car dans son délire Zarathoustra vit le Diable en personne.

Vers 600 avant J.C, se produisit un événement qui bouleversera jusqu'à aujourd'hui la conception du monde d'une manière irrémédiable. C'est là, en Iran, que le mage fonda la première religion du monde qui opposât à un Dieu unique, un Diable également unique. Le mage Zarathoustra incarna le Mal mésopotamien dans un personnage divin : le Diable. Non seulement il opposa le Diable à Dieu mais aussi la damnation au salut.

Où bien a-t-il pu rencontrer d'autres esprits jusqu'à là inconnus, surprenants, rusés comme des serpents : Méphistophélès ou Satan qui lui a révélé un autre secret, celui qui permet d'atteindre plus facilement la puissance de la déité par les forces du Mal ? Que la force du Mal réside dans la « ruse qui est de singer exactement Dieu » simulacre par lequel le « Mal devient le reflet spectaculaire du Bien; ou il peut prétendre être ce qu'il n'a jamais été - non plus une antique puissance de l'abîme ou un ange rebelle, ou une simple créature composite, mais l'équivalent absolu du Bien ».

Zoroastre amalgama tous les démons de la terre en une entité terrifiante. Par les premiers textes mésopotamiens, la faute, le Mal au gré des contacts marchands ou guerriers, s'infiltrèrent dans l'univers iranien. Inspirés par ceux-ci, Zoroastre ou Zarathoustra entreprit une grande réforme des mœurs. Zoroastre – en avestique *Zaraoustra* : « le conducteur de chameaux » - est le prophète fondateur du mazdéisme (628-551 avant J.-C.). Il a fondé sa doctrine sur la « bonne pensée », la « bonne parole » et la « bonne action ».

Dans le manuscrit le plus ancien de l'Avestâ, il n'y a aucune trace d'astronomie scientifique mais on y trouve en revanche des indications sur l'astronomie d'observation au sujet du soleil, de la lune et de certaines étoiles. L'Avestâ dépeint le champ de l'existence comme un complexe d'êtres vivants mortels et divins engagés dans un conflit cosmique entre la Lumière et les Ténèbres dont le point de mire est le combat entre le bien et le mal.

Ce prêtre chantre de la poésie sacrée conçoit dans ses textes, les Ghâtas, ancêtres des Évangiles, la notion du salut universel. Pour lui, le Bien et le Mal n'existe pas dans la nature mais dans l'esprit de l'homme et sa liberté lui donne la possibilité de choisir : le paradis ou le pandémonium. Devant ce choix existentiel, l'homme, selon Zarathoustra, choisira toujours le Mal de préférence au Bien; c'est la voie de la facilité. Le seul espoir réside dans la victoire finale du Bien sur le Mal.

Pis encore, la multiplicité des dieux et religions menaçaient l'autorité de la caste cléricale des mages dont il faisait partie. En interdisant les sacrifices et cultes orgiaques, Zoroastre rejetait aussi les dieux auxquels ces rituels étaient dédiés. Le prophète apparut et parla d'une voix terrifiante de la déchéance de la vie éternelle pour ceux qui refusent le salut. Pour la première fois apparut un dieu spécifique au Mal : Ahriman, le Diable qui livrera une lutte sans merci au Bien, son frère jumeau Ahura Mazda, le Créateur, le dieu unique et seul digne d'adoration. Les sept péchés capitaux, le Bien et le Mal, le salut, la damnation, le bon Dieu, le mauvais esprit sont alors ébauchés dans une philosophie de confrontation. Le dualisme est formel, Zoroastre vient de conceptualiser la démonologie dans le monothéisme.

Du dieu Mazda viendra le mazdéisme, la première religion monothéiste à intégrer le Diable dans sa cosmogonie. Bien après, le philosophe grec Lucrèce affirmera « que créer des dieux se constitue à partir des craintes des gens pour mieux les exploiter.» On peut maintenant y rajouter le Diable.

Le dualisme dieu/diable est l'assise inébranlable sur laquelle repose dorénavant la puissance de la caste des mages iraniens. Le monothéisme leur permet d'éliminer tous les dieux concurrents et la démonologie leur permet de terrifier tous ceux qui s'y opposeront. Mieux encore, en postulant que le mazdéisme était la religion du peuple et que celui-ci lui devait allégeance, Zoroastre par cette initiative démagogique permet au clergé de contrôler non seulement la vie spirituelle mais également d'étendre son pouvoir sur le politique, c'est-à-dire la volonté du peuple. Zoroastre détruit ainsi tout le système des castes en vigueur dans le védisme que nous connaissons aujourd'hui dans l'hindouisme indien. Comme on le voit, le dieu unique et le diable unique sont avant tout des créatures religieuses au service de la politique et de la puissance. Ainsi le mazdéisme, au fil des siècles, créa un véritable pouvoir parallèle du peuple via le clergé qui n'avait pas à répondre directement devant le roi; réforme unique dans l'histoire des civilisations jusque là.

Grâce à Zarathoustra, les prêtres-mages deviennent les uniques administrateurs terrestres du ciel et de l'enfer. Les mages perses sont des astronomes aguerris comme les prêtres mésopotamiens. De ces derniers, ils empruntent la chute cosmique de l'âme comme malédiction de l'être mais lui adjoint une protection céleste sous forme d'un ange comme être de lumière. Une personne humaine n'est une personne que par cette dimension céleste, archétypique, angélique, qui est le pôle céleste sans lequel le pôle terrestre de sa dimension humaine est complètement dépolarisé, en vagabondage et en perdition. Le drame, ce sera donc la perte de ce pôle, de cette dimension céleste. Cet ange protecteur de des religions de l'Antiquité joue le même rôle que le totem personnel de nos ancêtres de la préhistoire. Cet archétype de protection céleste traversera tous les âges et sera repris par toutes les religions autant animistes, polythéistes ou monothéistes.

Un autre thème important du zoroastrisme est la promesse d'une vie éternelle après la mort, où les âmes seront départagées lors de la traversée du « Pont de Chinvat », et finissent soit au Paradis, soit en Enfer soit au Purgatoire. La notion de résurrection existe, celle-ci surviendra à la fin des temps avec l'avènement du « Saoshyant » (l'Apocalypse) qui rétablira la justice par une régénération du monde. Ainsi la filiation entre le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam est évidente.

La Mésopotamie a inventé la Faute, le Mal originel pour abaisser

l'individu, pis encore, pour que l'individu justifie lui-même son assujettissement. Le védisme indo-aryen conçu Mithra, dieu libérateur qui annonce le Sauveur chrétien et l'Iran a inventé le Diable pour terrifier l'homme et créer un contre pouvoir parallèle au pouvoir politique. Le dénominateur commun étant que toutes ces «inventions» l'ont été pour des motifs politiques. Chacun étant le reflet particulier d'une structure politique, royale, religieuse et aristocratique d'un Empire antique.

Lorsque le grand rabbin de Jérusalem fait exécuté le personnage le plus vénéré des Esséniens, le Maître de Justice cette secte dissidente du judaïsme, s'empare des textes anciens et se mette à l'étude des religions perses et mésopotamiennes.

C'est alors que se produit la rupture avec l'Ancien Testament et que le Diable, Satan apparaît identifié à un Mal irréconciliable avec Dieu. L'ange des Ténèbres a définitivement divorcé de Dieu et cette rupture sera racontée dans le livre d'Hénoch, appelé texte inter testamentaire, puisqu'il se situe à la jonction entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Ces textes rattachés à l'Ancien Testament n'appartiennent pas à la Bible officielle et contiennent des écrits récents et d'autres très vieux dont les Esséniens ont fait la retranscription : les fameux manuscrits de la mer Morte. Par ces manuscrits, la dette du judaïsme au mazdéisme iranien et à son prophète Zarathoustra devient un fait reconnu qui atteindra même la théologie chrétienne que l'on pense à Satan bien sûr mais aussi aux anges et autres chérubins et au dieu Mithra.

Par contre ce qui est typiquement essénien est bien cette notion où le Temps est voué à une fin prochaine persuadé qu'ils étaient que le Jugement était imminent. Les Esséniens, comme les sectes évangéliques modernes entre autres, attendent la fin du monde, l'Apocalypse avec une anxiété et une conviction croissante. Non seulement la foi juive deviendra apocalyptique mais le christianisme aussi. Dans le libre de Hénoch, Daniel met l'accent sur l'urgence du repentir conséquence inéluctable de la conception apocalyptique de l'histoire puisque le monde approche de la fin. Le jugement éminent de Dieu constitue, conséquence politique unique, le triomphe d'Israël. L'Apocalypse, comme achèvement de l'histoire, est donc un texte politique où l'équation est simple : la fin du monde est la fin de l'histoire, la fin de l'histoire est le triomphe de dieu, le triomphe de dieu est aussi le triomphe d'Israël, finalement, le triomphe d'Israël sauve le monde entier. Le Mal sera effacé pour toujours et le Diable sera vaincu.

Contrairement à la Bible hébraïque, la toile de fond change sensiblement dans la littérature essénienne apocalyptique. Le monde est dorénavant dominés par les forces du Mal; c'est-à-dire les puissances démoniaques commandées par Satan. L'envahisseur romain est diabolisé sous le nom de Kittim; ceux pour qui les étendards militaires et les armes de combat sont objet de culte religieux. L'armée des Kittims est appelée «armée de Bélial», l'Ange des Ténèbres, d'inspiration iranienne. (Dupont-Sommer)

Le texte essénien dit le *Rouleau de la Guerre des Fils de Lumière contre les Fils de Ténèbres* légitima et supporta l'insurrection armée contre l'envahisseur. Il s'agit bien d'un texte hébreu insurrectionnel qui exprime bien toute la haine, une haine sacrée, fanatique contre les impies. La communauté est conçue et organisée comme une milice paramilitaire où chaque membre est un soldat qui doit venger les affronts faits à Yahvé.

L'ennemi iranien de Dieu, Ahriman fait sont entrée dans l'histoire juive sous le nom de Bélial :

«...Colère de Dieu, furibonde, contre Bélial et contre tous les hommes de son lot, sans aucun reste...» (Règlement IV; 2).

Un diable unique incarne tout le Mal du monde. Son pouvoir atteignit son point culminant lorsqu'on le désigna aussi comme responsable des catastrophes naturelles comme tremblements de terre et inondations. Tout ce Mal : maladies, handicaps physiques,

folies, tourments de l'âme, la mort ainsi que toutes catastrophes naturelles sont appelées les «douleurs messianiques» car elles précèdent la délivrance et annoncent la venue du sauveur.

Autre vérité déconcertante l'Enfer, tel que nous le connaissons, n'existe pas dans l'Ancien Testament. Le Shéol où vont les morts est «une terre de silence et d'oubli fait d'inconsistance et de vacuité : l'obscurité et la poussière la caractérisent.» C'est «le pays sans retour» expression empruntée aux Mésopotamiens. C'est selon le livre de Job, «le rendez-vous de tous les vivants» (Job XXX; 23). Ciel, Enfer, Purgatoire sont des inventions chrétiennes tardives d'inspirations esséniennes.

C'est donc à partir de la grande révolte des Esséniens lors de la grande Crise du judaïsme qu'est né le fondamentalisme religieux et politique aux odeurs de terreurs où le Diable Bélial ou Baal, concept emprunté au mazdéisme, est défini comme Bel-zebub, ennemi juré et éternel de Dieu.

«L'emprunt au mazdéisme du Diable-ennemi de Dieu est toutefois évident. C'était, on en aura jugé aux exemples donnés plus haut, une notion étrangère au judaïsme des origines. Mais il s'est produit à partir du moment où l'identité du peuple juif a été mise en péril, d'abord par les dominations militaires, ensuite par les infiltrations culturelles, telle que l'hellénisme qui découla de l'occupation romaine. Il s'est situé dans la déréliction, quand les Juifs ont désespéré de jamais regagner leur autonomie en tant que nation et quand les Esséniens se sont considérés comme les derniers justes de leur peuple et les seuls dépositaires de la Torah et de la vertu juive. Cet emprunt du Diable s'est donc produit essentiellement pour des raisons politiques.»

Aparté : Remplacez Juifs par Musulmans et Esséniens par Wâhabbites et vous avez Al Quaïda à la place des Zélotes. Car il est là le problème, une fois, que le Diable a établi ses quartiers sur terre. Quel ennemi peut-il vraiment désigner ? Qui doit-il stigmatiser ? Si ce n'est l'autre, l'étranger. Que faire lorsque l'on sait qu'on est toujours l'étranger de quelqu'un.

Dieu aura désormais un adversaire : Satan, l'ennemi du Bien. Le monde et l'histoire sont maintenant considérés comme dominés par les forces du Mal. L'occupant romain est démonisé et les Juifs zélotes prennent alors les armes. On peut d'or et déjà affirmer que si les Esséniens étaient les théoriciens «pieux» du fondamentalisme religieux; les Zélotes, quant à eux, en représentaient la branche armée.

«...cette guerre armée reste pour les Esséniens un idéal encore plus ou moins éloigné, reporté à une échéance mystérieuse, celle du Jour de Dieu, tandis que, pour les Zélotes, elle est un devoir présent, qui ne souffre pas de délai; sur le plan pratique, il est clair qu'une telle différence a une importance capitale : les Zélotes sont pour la guerre effective, immédiate et en attendant la grande guerre, pour la guérilla et l'assassinat.»

Cette politique active de la résistance armée permit à la nouvelle secte des Zélotes de naître. Le but essentiel étant d'entraîner toute la communauté juive dans l'insurrection armée et sanglante contre l'autorité de Rome et de ses mandataires. Le prophétisme essénien vise la mobilisation générale et le droit de révolte. La virulence des écrits apocalyptiques du *Rouleau de la Guerre sainte* s'enracina dans le vécu de la nouvelle secte dissidente des Zélotes par des actes insurrectionnels, aujourd'hui dit terroristes. Puisque le Royaume de Dieu leur est promis à la fin des Temps aussi bien en hâter l'avènement et déclencher dès maintenant la guerre sainte qui marque la fin de l'Histoire, tel est la stratégie fatale du terrorisme apocalyptique.

Les Esséniens, en décryptant les textes anciens, mettent à jour, dans les Rouleaux de la mer Morte, la grande histoire de l'asservissement de l'homme maintenue secrète pendant des siècles.

La fabuleuse haine de la vie et de l'homme fautif qui a été développée, sous prétexte d'amour divin, par un système de coercition sans précédent dont la trilogie totalitaire se résume aux trois terrorismes de l'esprit, germes de notre aliénation spirituelle, sociale et politique :
la faute mésopotamienne :

> «Tu ne leur enlevas pas le cœur mauvais, de sorte que ta loi portât en eux des fruits. Car c'est pour avoir porté ce cœur mauvais qu'Adam, le premier, a désobéi et succombé mais aussi tous ceux qui sont nés de lui. Cette infirmité est devenue permanente...» (IV Esdras; III, 20-22)

la démonologie iranienne :

> «La conquête des fils de lumière sera entreprise en premier lieu contre le lot des fils de Ténèbres, contre l'armée de Bélial... (Règlement; I, I)

L'Apocalypse juive :

> «Quant aux signes, voici : il viendra un temps où les habitants de la terre seront saisis d'une grande frayeur. La route de la Vérité sera cachée et la région de la foi sera stérile. L'injustice sera plus grande que tu ne le vois à présent et que tu l'as entendu rapporter des temps passés...» (IV Esdras; V, I-13)

Pavillon de l'Autriche
Un jour, en se dirigeant vers le centre ville de Vienne, Sigmund Freud aperçut un attroupement de jeunes chantonnant des hymnes révolutionnaires entrecoupés de chansons grivoises. Mais ce qui frappa le plus le psychanalyste fut l'habillement porté montrant des chapeaux extravagants et des vêtements peinturlurés de chiffres ésotériques et de slogan - Wild Frei - libre et sauvage, – « des hordes vikings » songea Freud.

Soudain, il fut attiré par des toiles qu'il jugea de prime abord hideuses. Levant les yeux, il comprit en voyant l'enseigne Galerie Stern, qu'il assistait à un vernissage public. Curieux, il entra et resta estomaqué, paralysé. Sur les cimaises en quelques vingt toiles d'une palette de couleurs en violents contrastes surgissaient des figures humaines désemparées derrière des fumées d'usines envahissant le paysage. En un seul coup d'œil s'étalaient l'aliénation des rapports humains, la destruction de la nature, la dissolution des liens communautaires de solidarité, l'isolement de l'individu, les conditions de vie urbaine dégradantes, tout ça exprimé dans des corps et des visages tout aussi tourmentés que leur âme perdue, déchue. Là bas, cet ouvrier, le regard méchant de celui vivant avec sa famille dans des logis malsains et des quartiers ravagés par de terribles épidémies. Ici, des riches bourgeois tapis dans des salons luxueux comme un rempart contre les pauvres affamés et malades. Derrière lui les toiles de James Ensor avec ses squelettes et masques morbides dénonçant l'angoisse de vivre et annonçant l'effritement si non l'effondrement moral de la civilisation occidentale aveuglée par le machinisme. Cette ambiance cauchemardesque de l'homme asservi à l'industrialisation trouva aussi écho chez le Norvégien Edvard Munch avec ses personnages d'hommes paniqués, d'enfants malades et autres éclopés. Et tout au fond de la galerie, au fond du gouffre, le regard de Freud ne peut éviter le violent barbarisme de Nolde peignant des hommes emportés par les puissances du chaos exprimant leur colère animale sans oublier l'érotisme tortueux de Schiele exprimant la souffrance et la fragilité de l'être puisque «la vie n'est qu'un cheminement vers la mort » semblaient nous dire ces toiles.

Il se retrouvait cerné de partout par une catastrophe, celle de la fin des Temps qui ne serait pas due au choc vaguement probable avec d'autres astéroïdes ou encore à la volonté divine telle qu'elle s'exprime avec colère dans l'Apocalypse de Jean, mais une catastrophe dont l'homme seul porterait le poids et la responsabilité : le mal montrait enfin son vrai visage, là devant lui.

DIX
15

Il en était ainsi à cogiter lorsque quelqu'un derrière lui s'approcha en déclamant :
- « L'expressionnisme allemand ! Le grand courant de l'époque, philosophie et art de l'homme romantique déçu » Sursautant en se retournant, il fit face à un cinquantenaire joufflu, fine moustache – « Je me présente Georges Stern, galeriste. Une exposition inédite n'est-ce pas ! Lorsque je l'ai vu la première fois à Berlin je fus comme vous estomaqué.» – « Sûrement pas pour les mêmes raisons » rétorqua Freud.

Freud s'apprêtait à poursuivre sa route lorsqu'il fut interpellé à nouveau. «Docteur Freud ! Seriez-vous le docteur Freud par hasard ? »
Le hasard n'existe pas réplique-t-il sèchement, visiblement déçu d'être reconnu.
- « C'est un honneur ! De toutes manières, vous savez, l'art et la raison ne font pas bon ménage » enchaîne le galeriste. L'intuition, l'instinct, la déraison voilà ce qui peut exprimer cette colère existentielle sauvage enfouie aux tréfonds de l'être meurtri par le désespoir. Cette jeunesse en ébullition, là dehors reconnaît en ces toiles toute la brutalité chaotique du monde. Saviez-vous qu'ils s'appellent entre eux des «wandervogels» littéralement des «oiseux voyageurs» qui rêvent de quitter pour toujours ce monde pourri, de migrer vers la «terrae incognitae», vers un ailleurs meilleur, seul stratagème pour conjurer l'angoisse personnelle et la culpabilité devant une civilisation si méprisante des hommes et de la vie.»

- « Je vous remercie pour ces commentaires instructifs, j'en n'attendais pas moins d'un galeriste compétent. » Sortant son calepin il s'excusa mettant fin à la conversation, fit quelques pas puis nota : « je viens de voir la Mystique de la Mort, le Sacrifice de la Vie devant un irrationnel pulsionnel qui sous-tend dans la pratique le désir de meurtre associé au goût catastrophique pour le drame du calvaire à des fins messianiques. » Il en eût un frisson d'effroi. « Devant moi s'étalent les déchéances de l'instinct de mort.»

Le 28 juin 1914, l'archiduc d'Autriche est assassiné à Sarajevo par un nationaliste serbe et quatre semaines plus tard, un conflit généralisé éclate. Le 28 juillet, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie, le 30, la Russie ordonne la mobilisation générale suivie de l'Autriche et de la Hongrie le 31. Le 1er août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, le 3 à la France. L'Angleterre unie à la France par l'Entente cordiale signée en 1904 entre en guerre à son tour. Le 5, l'Autriche déclare la guerre à la Russie et le 12, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Autriche. L'Italie pourtant alliée de l'Autriche et de l'Angleterre reste neutre à la surprise des grandes puissances. La «Grande guerre» vient de commencer.

La guerre, ce sont des corps violentés qui violentent d'autres corps, du gibier traqué sans dignité. Plusieurs millions d'hommes sont soit morts ou blessés. Les nuées de gaz toxiques obscurcirent le ciel lumineux de la civilisation. Selon Churchill alors secrétaire d'État à la Guerre, « ni trêve ni pourparlers ne mitigeaient les combats armés. Les blessés sur le front mouraient entre les lignes; les morts s'amalgamaient au sol. Les navires marchands, les navires neutres et les navires hôpitaux étaient coulés et leurs équipages abandonnés à leur sort sur les mers ou tuées lorsqu'ils surnageaient. Tous les efforts étaient faits pour affamer des nations entières, sans considération d'âge ou de sexe pour mieux les soumettre. Les monuments des villes étaient «criblés» par l'artillerie. Les bombardements aériens avaient lieu sans discrimination. Des gaz toxiques – de divers types – asphyxiaient ou brûlaient les soldats.

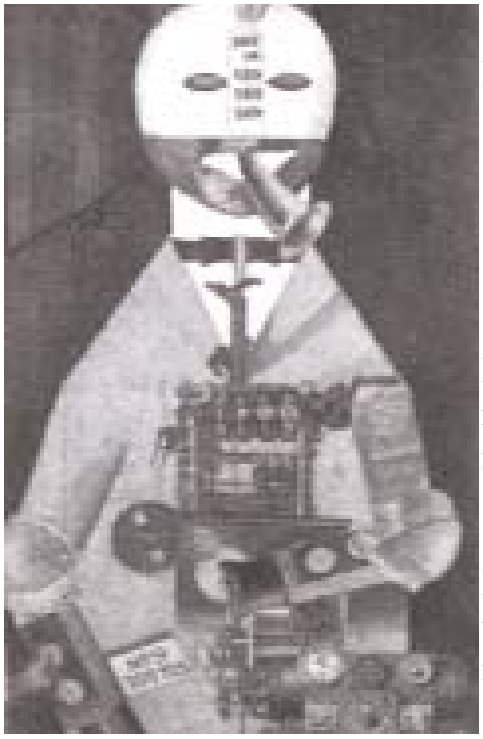
Du feu liquide était projeté sur leurs corps. Certains tombaient en torche ou bien étaient étouffés lentement dans les gouffres noirs de la mer. »

Ces êtres paumés par l'expérience du champ de batailles sont dépeints par Hemingway comme des «désespérés» «qui n'ont rien à perdre», «complètement brutalisés. » Les civils n'ont pas été épargnés : famine, déportations, exode, bombardements stratégiques augmentent le nombre des «gueules cassées», ces mutilés de la face furent le sujet central des œuvres d'après guerre de peintre allemand Otto Dix.
Depuis la première guerre mondiale, les blessures psychiques sont maintenant omniprésentes. Le combat moderne n'est plus seulement d'ordre corporel mais dépasse en intensité les capacités psychiques d'adaptation. La terreur et le traumatisme transforment l'expérience combattante en épreuve dégradante; le corps du guerrier jadis héroïque est ravalé au statut de viande, le champ de bataille, un abattoir où l'on y fait boucherie. À quoi s'ajoutent l'humiliation des handicaps physiques et psychiques lors du retour à vie normale et du peu de reconnaissance des concitoyens. Une sourde rage s'installe dans l'esprit des rescapés qui découvrent après coup que la guerre est une répugnante absurdité.

L'après première guerre marqua le retour vers le réalisme comme si les peintres ne pouvaient plus fuir leur responsabilité face à cette boucherie. Une immense désillusion s'empare des esprits. Les tableaux de guerre de Otto Dix et la solitude de l'homme déshumanisé peinte par Grosz sont autant de thématiques qui confirment l'apparition de l'homme pétrifié devant l'horreur.
Ces peintres dits expressionnistes sont devenus des nihilistes qui ont vécu dans leur âme et dans leur peau les tourments de l'anéantissement programmé. Cette mise à nu de l'âme humaine trouve son abysse dans La Nuit de Max Bechmann, tableau cruel, un salmigondis de tortures, viols, pendaisons, qui dresse la vision consternante de l'homme aux prises avec les forces de destruction démoniaques qui l'habitent, véritable théâtre de la cruauté contemporaine, la même danse macabre, encore aujourd'hui, présente au Darfour, au Rwanda, en Somalie. Bourreaux et victimes donnent la vision de l'enfermement de l'homme sur lui-même; l'humain chute vers le sous-homme.

Pavillon de la Suisse
Dès l'entrée dans le vestibule, je me fais face à une immense affiche du café Voltaire de Zurich, l'endroit même où est né le dadaïsme. En effet, le 5 février 1916, au beau milieu de la première guerre mondiale, un groupe de jeunes artistes, peintres et poètes inaugurent le café Voltaire. C'est le poète allemand Hugo Ball et son épouse Emmy Henning qui décident de créer un havre de paix en plein du milieu du chaos. Leurs armes : le délire, l'autodérision, la déconstruction du langage, les inventions sonores et les costumes abracadabantestes. N'ayant pas les moyens de faire des travaux, Hugo Ball demande à ses amis de lui artistes des tableaux pour couvrir les murs. En entrant dans le cabaret, le quidam se retrouve devant des cimaises exposant des oeuvres de Modigliani, Picasso, des Klee, des Kandinsky. La soirée d'ouverture est un pur délice, un délit aux conventions de l'époque. On chante, récite des poèmes. Sur une estrade d'étranges personnages déguisés dansent une grande farandole grotesque. Dans la salle ça crie, ça hurle. Hugo Ball se produit dans un accoutrement en carton rigide et argenté figurant un phallus en érection. Des poètes déclament des onomatopées. Le mouvement dada commence à vivre. Lors de ces soirées qui

connaissent un succès grandissant, Tzara s'impose comme le chef de file du mouvement subversif.



C'est lors d'une soirée de poésie au Café Voltaire, le 28 juillet que Hugo Ball y lit le manifeste dada.

« L'art a besoin d'une opération. » (Tzara)
«Je suis contre tous les systèmes, le plus acceptable des systèmes est celui d'en avoir aucun. » (Tzara) Dada ne signifie rien, expression radicale du nihilisme que Nietzsche nous révéla comme «mal du siècle. » Dada c'est la manifestation et le scandale sans vouloir rien signifier, Dada, c'est l'absurdité. Dada tend vers l'absolu de la fin du monde mais joue aussi sur la liquidation de l'histoire passée : «je ne veux même pas savoir s'il y a eu des hommes avant moi. »

Avant même la première guerre mondiale, il était évident qu'aux siècles des Lumières succéderait celui de la noirceur. Très peu de gens ont alors compris - y en a-t-il beaucoup aujourd'hui ? - que le dadaïsme n'est pas de l'art mais son contraire : c'est la négation de l'art ou plutôt «l'art de la destruction de l'art. » Dada pose ainsi un regard mortel comme Rimbaud auparavant, sur le système «art» et «civilisation. » L'art reflète la même idéologie que celle qui mène à la guerre et à la destruction; le seul art qui tient vraiment la route est «l'art de la guerre. » Dada, c'est l'expressionnisme extrémiste prônant un retour du primitivisme archaïque d'avant la civilisation ou selon Hans Arp « le mot Dada symbolise la relation primitive avec la réalité environnante. » L'Allemand Baader, ne cessa de proclamer cette profession de foi : «c'est en retournant à la primitivité de la vie, antérieure à toutes les fondations sociales, que l'homme se libérera. »

Nourri de la lecture des grands insurgés de l'histoire : Sade, Nietzsche, Lautréamont, Rimbaud, l'esprit de subversion développa également le goût pour l'humour noir et blasphématoire, pour le grotesque ; la figure d'Ubu, créée par Alfred Jarry, devint pour beaucoup emblématique.

«Il s'agit pour Dada de se débarrasser de toutes les traditions politiques, sociales, culturelles et artistiques de l'Occident qui ont abouti selon eux à la guerre de 1914-1918. Il s'agit de tout nier, Dada est contre le passé mais il nie aussi l'avenir. Dada va tourner aussi en dérision n'importe quelle activité humaine et les sentiments qui l'engendrent, la machine (Picabia), la société (Grosz), l'art (Schwitters).

Et le poète Aragon d'écrire en 1920, pendant sa période dada : «Plus de peintures, plus de sculptures, plus d'écrivains, plus de religions, plus de républiques, plus de royalisme, plus d'impérialisme, plus de socialisme, plus de politique, plus de protecteurs, plus d'aristocrates, plus d'argent, plus de police, plus de patrie, assez de ces imbécillités, plus rien, rien, rien... »

Dada prônait l'auto exclusion envers une société inutile. Pour ce faire rien de mieux que de provoquer le scandale. Parodiant avec une cruauté particulière le spectacle des gueules mutilées par les bombardements, les dadaïstes s'affublaient de

DADA SOULÈVE TOUT

DADA connaît tout. DADA crache tout.

MAIS.....

DADA VOUS A-T-IL JAMAIS PARLÉ :

OUI = NON de l'Italie
des accordéons
des pantalons de femmes
de la patrie
des sardines
de Fiume
de l'Art (vous causerez chez moi)
de la douceur
de d'Annunzio
quelle horreur
de l'héroïsme
des moustaches
de la bonne
de coupher avec Verlaine
de l'hôtel (il est gentil)
du Massachusetts
du passé
des odeurs
des salades
du génie . du génie . du génie
de la journée de 8 heures
et des violettes de Parme

OUI = NON

OUI = NON

JAMAIS JAMAIS JAMAIS

DADA ne parle pas. DADA n'a pas d'idée fixe. DADA n'attrape pas les mouches

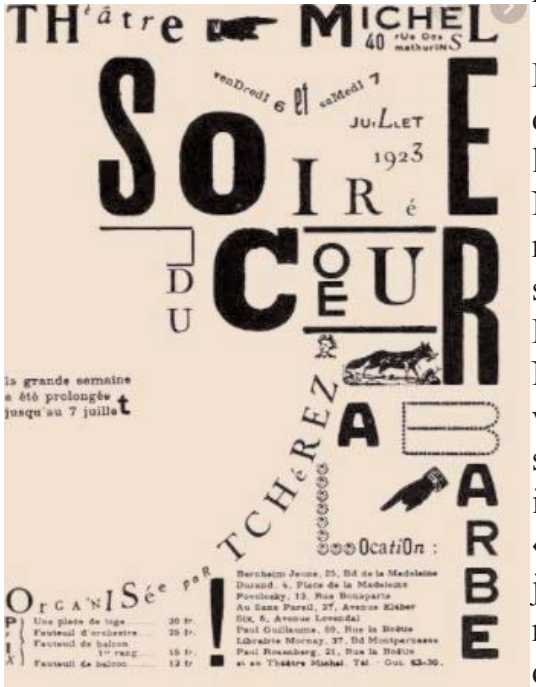
LE MINISTÈRE EST RENVERSÉ. PAR QUI ? PAR DADA

Le futuriste est mort. De quoi ? De DADA
Une jeune fille se suicide. A cause de quoi ? De DADA
On téléphone aux aspirs. Qui est-ce l'inventeur ? DADA
On vous marche sur les pieds. C'est DADA
Si vous avez des idées sérieuses sur la vie,
Si vous faites des découvertes artistiques
et si tout d'un coup votre tête se met à réfléchir de rire,
si vous trouvez toutes vos idées inutiles et ridicules, sachez que

OUI = NON

C'EST DADA QUI COMMENCE A VOUS PARLER

masques grotesques, suspendaient des coquillages à leurs oreilles, portaient des masques hideux en déclamant des poèmes absurdes et vociférant des insultes aux bourgeois; tout pour exciter les nerfs et provoquer les rixes. En mimant les rituels de la culture primitive, Dada discrédite en fait tous les peuples dont il s'inspire. Car au-delà du primitivisme/spectacle se cache une réalité tout autre et bien moderne celle-là : le nihilisme.



Dada est marqué du sceau du désespoir, c'est la bile noire de la poésie, exactement ce que Nietzsche avait prédit : le nihilisme sera le drame du XXe siècle, celui du dernier homme, Dada le confirme.
Nietzsche et Dada auront été les vrais visionnaires du XXe siècle. Si le succès des idéologies de la haine et du «chacun pour soi» s'est amplifié jusqu'au delirium tremens, ce n'est pas par hasard : l'absurdité du «surhomme» commence à devenir un problème politique.

«Qu'en est-il vraiment du surhomme ? (...) Celui qui méprise la populace et se compte parmi l'élite physique et intellectuelle, parmi les gens distingués, les aristocrates, les privilégiés ? Impitoyable envers soi, ne cherche-t-il pas à extirper ce qui représente le juste milieu, et à cultiver la dureté et la cruauté ? Comme une bête de proie dont la devise serait «Vivre dangereusement», ne poursuit-il pas son intérêt propre, sans égard aux victimes, ayant pour seule visée d'accroître sa puissance, ce qui sert à la vie, ce qui est profitable à la domination? (...) Ce type d'homme n'est que trop connu, dont «les relations interpersonnelles sont raréfiées jusque dans leur vie privée, déterminées par les valeurs fonctionnelles et utilitaires, régies par des intérêts de puissance : partout le faible est la victime du plus fort, de l'homme supérieur, de l'homme moins scrupuleux. L'horizon de sens s'est effectivement effacé, ainsi que les valeurs ultimes, les normes obligées, les modèles acceptables, la vérité absolue. En réalité, n'est-ce pas un nihilisme des valeurs qui détermine désormais le comportement humain? Ce que Nietzsche, plus lucide que beaucoup d'autres, avait prévu, n'est-il pas arrivé ?

Pavillon de la Pologne

L'invasion de la Pologne (1939) marque le début de la Deuxième Guerre mondiale. Adolf Hitler voulait récupérer les territoires allemands devenus polonais après la Première Guerre mondiale. Il signa avec l'Union soviétique de Joseph Staline, voisine orientale de la Pologne, un pacte selon lequel les deux pays s'engageaient à ne pas s'attaquer mutuellement : le Pacte de non-agression germano-soviétique d'août 1939. Puis Hitler entra passa à l'action; il lança ses troupes sur la Pologne le 1er septembre 1939. Deux jours plus tard, la France et l'Angleterre, qui avaient garanti les frontières de la Pologne, déclarèrent la guerre à l'Allemagne. Le 10 septembre, le Canada entrait en guerre à son tour contre l'Allemagne.

La Luftwaffe détruisit en grande partie l'aviation polonaise le premier jour de l'attaque et les troupes allemandes capturèrent une grande partie de l'armée polonaise. Pendant ce temps, l'Armée rouge soviétique avançait dans l'Est de la Pologne. Près d'un million de Polonais furent capturés par les Allemands et les Russes et un grand nombre d'entre eux moururent en captivité.

Dès le 14 septembre, la IIIe armée allemande de von Küchler, venue du nord, rejoint à l'est de Varsovie la Xe armée de von Reichenau venue de Silésie. La capitale polonaise est dès lors assiégée. Varsovie, la capitale de la Pologne, fut encerclée le 17 septembre et capitula dix jours plus tard après des raids aériens intensifs. Le sort de la guerre est joué.

Trois jours plus tard, l'Armée rouge de Staline s'invite au festin sans

s'embarrasser non plus d'une déclaration de guerre. Elle pénètre en Pologne orientale en vertu du pacte de non-agression conclu avec Hitler le 24 août précédent et qui prévoit un partage du malheureux pays. Le gouvernement polonais se réfugie en Roumanie et Varsovie capitule le 27 septembre après une courte mais héroïque résistance.

La Pologne est le même jour partagée entre les deux larrons conformément à leur accord secret. Tandis que l'ouest revient à l'Allemagne, l'Union soviétique annexe la partie orientale et reporte sa frontière sur la « ligne Curzon », du nom de lord Curzon, secrétaire du Foreign Office britannique qui, en 1919, dans la foulée du traité de Versailles, avait dessiné les frontières de la Pologne reconstituée.

Le trésor polonais

Le Château royal de Wawel à Cracovie, en Pologne, abritait une collection de premier plan comprenant certains des artéfacts culturels les plus précieux de la nation. Au printemps de 1939, le personnel du Château de Wawel commença des préparatifs en cas de guerre en construisant des caisses et des cylindres propres à déménager les précieux objets de la collection. Devant les tensions croissantes, le château fut fermé au public et le personnel du Musée emballa les objets et les plaça dans un abri antiaérien. Le 3 septembre 1939, quelques jours après l'invasion allemande de la Pologne, le personnel du château entreprit son périple vers un endroit sûr avec les principaux objets emballés pour les protéger. Voyageant à bord de charrettes de paysans, de camions et de barges réquisitionnés à travers la campagne polonaise sous le feu de la guerre, la collection parvint en deux semaines, avec ses gardiens, aux frontières de la Pologne. La nouvelle de l'attaque soviétique sur la Pologne fit en sorte que le plan initial de trouver un lieu sûr au pays pour la collection sembla impraticable, et le convoi rejoignit un groupe important de réfugiés à un pont frontalier avec la Roumanie et s'échappa vers l'ambassade à Bucarest. Après avoir étudié diverses options pour entreposer la collection en Roumanie, en Suisse ou au Vatican, le personnel de conservation résolut de porter son choix en Amérique.

Après une traversée en mer Méditerranée incluant une interdiction par un navire de guerre britannique et un séjour de deux semaines à Malte, la collection et ses conservateurs arrivèrent à Marseille et à la Collection nationale d'Art national et poursuivirent leur route jusqu'à Aubusson, y arrivant en janvier 1940, une ancienne usine ayant été réservée pour les accueillir. En moins de six mois, la guerre avait gagné l'Europe de l'Ouest, et une fois encore, les conservateurs furent avisés d'avoir à transporter la collection avant qu'elle soit prise par la guerre, cette fois en traversant l'Atlantique. Après un séjour audacieux dans un port français et des nuits passées sur le parquet d'un navire surpeuplé, l'épée royale à la main, craignant le naufrage, les conservateurs parvinrent à amener la collection par Falmouth jusqu'à l'ambassade de Pologne à Londres. On planifia rapidement de transporter les objets dans un convoi vers le Canada, et, tôt le matin du 4 juillet 1940, la collection et ses gardiens voguèrent à bord du navire Batory de la libre Pologne au centre d'un convoi comprenant comme escorteurs les navires Monarch of Bermuda, Sobieski et Revenge ainsi que le Bonaventure.

Cette traversée de convoi sur l'Atlantique, au début de juillet 1940, fut une des plus mémorables de la guerre : les inestimables trésors de la Pologne voyageant en compagnie de l'un des premiers groupes d'enfants britanniques déplacés à cause des dangers de la guerre, d'or et de valeurs britanniques évaluées à plus de 450 millions de livres, en 1940, et d'un contingent de Canadiens ayant servi en Europe. Comprenant des enfants britanniques en danger, des soldats blessés, des équipements polonais classés de communication sans fil, des caisses brisées débordant de souverains d'or, et des caisses contenant des partitions originales de Chopin, il s'agissait là d'une arrivée exceptionnelle pour le Port d'Halifax. Compte-tenu de l'importance et de la variété des éléments dont le navire de passagers était chargé, son arrivée au Quai 21, le 12 juillet 1940, fut décrite par l'Amiral Archer, commandant du Revenge, comme un immense soulagement. Après un voyage en train sous escorte, la collection fut abritée dans les locaux des Archives nationales du Canada, un édifice d'entreposage de dossiers et une ferme expérimentale à Ottawa, jusqu'en 1945. La

collection s'agrandit durant cette période, des matériaux de l'exposition de la Pologne à la Foire mondiale de 1939 à New-York s'y étant ajoutés.

Tout au long de cette odyssée, la collection était sous la garde de Jozef Polkowski et Stanislaw Zaleski et, comme le souligne Gordon Swager dans son étude L'étrange odyssée des trésors nationaux de Pologne, 1939-1961, ces deux conservateurs « se retrouvèrent nouveaux arrivants… chacun ayant laissé derrière lui femme et enfant dont ils étaient sans nouvelles ». Pour ajouter à leurs difficultés, le gouvernement polonais en exil qui avait ordonné leur mission fut défait par les avancées militaires et diplomatiques soviétiques en Europe. Au cours de 1945, Zaleski et Polkowski passèrent à l'action et déménagèrent deux malles dans les voûtes de la Banque de Montréal à Ottawa. Elles contenaient notamment, entre autres objets, des manuscrits, l'Épée de couronnement des rois de Pologne, une bible de Gutenberg, et trente-deux partitions originales de Chopin. Les autres items furent répartis entre le monastère de Sainte-Anne de Beaupré près de Québec te le monastère du Précieux sang de Jésus à Ottawa.

Avant l'arrivée des représentants du nouveau gouvernement polonais venus récupérer les trésors artistiques et l'or acheminés au Canada, Zaleski et Polkowski avaient tout déménagé, sauf une petite partie de la collection hors de l'édifice d'entreposage des dossiers, sous la protection d'arrangements auxquels ils étaient les seuls à pouvoir déroger.

Berlin 1945. Dans la ville en ruine, le dictateur soviétique Joseph Staline pose ses conditions à son "allié" Winston Churchill. Une exigence en particulier va faire du bruit dans la province de Québec: le retour en Pologne de tous les "avoirs" qu'on avait sortis du pays lors de l'invasion allemande de 1939. Staline y tient. Il vient d'installer à Varsovie un gouvernement communiste et veut lui donner des moyens. Parmi ces avoirs, il y a le trésor patrimonial du château de Cracovie, une collection d'œuvres d'art et de reliques qui ont valeur de symboles en Pologne. On sait qu'une partie de ce trésor est au Canada. Probablement dans la très catholique province de Québec où dans les églises on prie toujours pour la pauvre Pologne. Avisé par Londres, Ottawa va mettre là-dessus sa fameuse "Police montée". L'enquête va mener jusqu'à l'Hôtel-dieu de Québec où l'on découvre le fameux trésor. Le représentant polonais qui accompagne l'enquêteur est clair avec la supérieure de l'Hôtel-Dieu: "Allez, ma sœur, vous avez quatre jours pour nous rendre le trésor national!". Comme on s'en doute, Duplessis ne va pas tolérer cette intrusion du Fédéral dans les affaires de la province. Le trésor a été apporté par des membres du gouvernement polonais en exil, une partie des pièces appartenait et appartient toujours à l'Église catholique de Pologne, tous ces gens-là n'ont rien à voir avec l'actuel gouvernement communiste imposé par Staline, la police fédérale canadienne a "violé le cloître" des religieuses de l'Hôtel-dieu, pas question de rendre quoi que ce soit... Mieux encore: le trésor polonais sera transféré sous surveillance policière (provinciale) dans les voûtes du Musée des beaux-arts de Québec, sur les Plaines d'Abraham. Duplessis fera une seule concession: deux fois par année, des représentants du gouvernement communiste de Varsovie en poste à Ottawa pourront venir inspecter le trésor pour constater son état de conservation.

Comme on s'en doute, cette affaire va beaucoup contrarier Ottawa et Londres, sans parler de Varsovie et de Moscou. Il faut dire que Britanniques et Canadiens cherchent un apaisement avec l'ogre soviétique qui vient d'avaler la moitié de l'Europe. Il faut dire aussi que Staline n'est pas nécessairement mal perçu en Occident. On trouve même des intellectuels et des syndicalistes pour le trouver génial et lui attribuer de jolis surnoms : "le petit père des peuples", "le philosophe en habit de soldat"... Ils oublient que "Staline est assis sur une montagne d'ossements humains". (l'expression est de Benito Mussolini, qui s'y connaît en répression sauvage et en élimination d'opposants politiques). Mais revenons à Québec, où Duplessis s'entête et résistera même au très catholique cardinal Wyszynski, primat de Pologne, qui revient à charge en 1955, avec l'appui de l'archevêque Maurice Roy et du cardinal Paul-Émile Léger. L'affaire

va finalement se régler sous l'administration de Jean Lesage...".
Des négociations religieuses, diplomatiques et politiques se poursuivirent durant plus de quinze ans après la fin de la Deuxième Guerre mondiale avant que la collection puisse être rassemblée et déménagée vers la Pologne. Pendant cette période, la signification culturelle des articles, en particulier leurs liens avec l'histoire d'une Pologne vivante et indépendante furent maintes fois soulignés. En témoigne à l'évidence un reportage photographique de Yousuf Karsh publié en décembre 1953 dans Life et Maclean's. L'importance des articles montrés expliquait pourquoi les chefs de file culturels et politiques de la Pologne tenaient tant à leur retour et la lenteur des procédures au Canada, résultant entre autres de la guerre froide, ne permit un aboutissement qu'en 1961, plus de 20 ans après l'arrivée du trésor au Canada.

Mais il y avait plus : un carnet rouge de la généalogie juive de Lénine caché dans une croix sculptée qui part pour le Québec. Plus, les plans de l'alliance arabe/nazi en Afrique pour l'éradication des Juifs volés par Sonovsky et cachés dans le cadre d'une toile.

Je suis entrain, non pas d'affirmer mais de confirmer que ce que nous révèle ce petit carnet rouge c'est que le communisme est non seulement une idéologie politique mais en plus une religion totalitaire d'inspiration juive basée sur la terre promise. Tous les mouvements messianiques du salut reposent sur une purification de la société. Le hitlérisme, le lélinisme n'échappent pas à la règle dans leur mission d'effacer toutes les fautes sociales du passé et d'engendrer un homme nouveau. «Hitler et Staline ne sont pas des images du passé. Ils venaient du futur. Ils sont l'emblème originaire de notre présent; de notre époque; celle de la déconstruction de l'homme». « Ici le «Führer Mythus» était véritablement devenu « un culte de Hitler» et Himmler lui-même se référait souvent à lui comme à un «Gottmensch» (Dieu-homme). Lénine, Staline, Hitler. Hiro-Hito sont tous atteint du même mal que j'appelle le complexe de déité.

Pavillon de l'Allemagne
Procès de Nuremberg
Lorsque Steve Drayton arriva à Nuremberg en septembre 1946, il fut étonné de l'état de délabrement avancé du siège du pouvoir nazi suite à plus d'une dizaine de bombardements massifs des Alliés. Églises, palais, parlement et même les statues étaient réduits en amoncellements de gravats éparpillés dans les rues désertes ; là où quelques mois auparavant se massaient de milliers de jeunes gorets portant fièrement leurs chemises brunes, brandissant leurs étendards ornés d'aigles en adoration devant les svastikas, célébrant à chaque année depuis 1935 la promulgation par Hitler des lois antisémites, plus rien ne subsistait de cet odieux sanctuaire.

D'un pas décidé, ne faisait-il pas partie des vainqueurs, Drayton se dirigea vers le palais de justice, étant, ironie de l'histoire, le seul bâtiment encore debout et fonctionnel pouvant accueillir le procès des criminels de guerre nazis. À gauche du bâtiment, des ouvriers s'afférait à construire les potences devant servir à l'exécution le mois prochain des onze leaders nazis dont Hermann Göring, chef de la *Luftwaffe*, l'armée de l'air, le puissant *Reichsmarschall* venant en deuxième position dans la hiérarchie juste derrière Hitler.

- C'est toujours le dogmatisme religieux qu'il soit déiste ou athéiste ou étatique qui conforte les grands despotes dans « leur bon droit » lorsqu'ils massacrent des êtres humains ou lorsqu'ils les privent arbitrairement de leur liberté. Aucune civilisation n'a été capable de résister à la pathologie de la haine comme en témoigne le procès de Nuremberg.

-Tenez ! Vous le féru de découvertes historiques dit-il en ne remettant un document. Voici les notes de l'audience du 26 avril 1946 de Juliuis Streicher devant le Tribunal militaire international de Nuremberg, elles sont éloquentes. Streicher, pour votre information est celui qui rédigea les lois raciales nazies connues sous le nom de Lois de Nuremberg de Adolf Hitler.

Question du procureur.

- Pourquoi la Shoah, l'élimination des Juifs

Réponse de Streicher : - nous avons appliqué la loi juive contre eux.

Le procureur

- Quelle loi juive ?

- L'interdit !

- Qu'est-ce que l'interdit ?

- Accomplir un génocide, dans l'Ancien Testament s'appelle «vouer à l'interdit». C'est même le thème constant de la Torah des juifs et les livres de Josué, des Juges, de Samuel, et des Rois qui nous racontent l'histoire des génocides pratiqués. «Voué à l'interdit» dans la Bible est bel et bien synonyme de génocide. Cette loi de l'interdit nous l'avons retourné contre ceux qui l'ont promulgué.

- Des preuves ? Où cette loi de l'interdit est-elle écrite ?

- Je viens de jurer sur la Bible n'est-ce pas ! Puis-je l'avoir à nouveau. Le procureur américain s'exécutant la lui tendit. Merci ! Maintenant allons à l'Ancien Testament, plus précisément au Deutéronome 7, 2-4. Vous voulez le lire monsieur le procureur ?

- Il en n'est pas question, c'est votre procès à vous de lire.

- «Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays dont tu viens de prendre possession et qu'il aura chassé devant toi des nations nombreuses (...) sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi. Lorsque le Seigneur ton Dieu te les auras livrés et que tu les auras battus, tu les voueras totalement à l'interdit. Tu ne concluras pas d'alliance avec elles, tu ne leur feras pas grâce. Tu ne contracteras pas de mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, tu ne prendras pas leur fille pour ton fils.» J'aimerais faire porter cet extrait de la Bible comme pièce au dossier. Comme vous le voyez tout est là : l'interdit, l'extermination et tout le reste.

- Quoi d'autre ?

Eh bien le peuple élu devient la race élue, la race aryenne doit protéger sa pureté en évitant tous contacts avec des impurs comme il est demandé aux Juifs de le faire sur ordre de Dieu.

- Vous délirez !

- Mais pas du tout, c'est plutôt vous qui ne voulez pas voir les évidences. Vous vouliez des preuves, vous les avez sous les yeux, là dans la Bible. Oui j'écrivais qu'il fallait empêcher à l'avenir tout mélange de sang allemand et de sang juif. J'ai écrit des articles dans ce sens et j'ai toujours répété que nous devions prendre la race juive, ou le peuple juif comme modèle. J'ai toujours répété, dans mes articles, que les juifs devaient être considérés comme un modèle par les autres races car ils se sont donnés une loi raciale, la loi de Moïse qui dit : « Si vous allez dans un pays étranger, vous ne devez pas prendre de femmes étrangères. » Et ceci Messieurs est d'une importance considérable pour juger les lois de Nuremberg.

- Si j'ai bien suivi votre raisonnement, vous affirmez que le racisme, la ségrégation et même l'extermination raciale est d'origine religieuse ; ma foi vous délirez.

- Justement parlons-en de la foi ! Vous êtes chrétiens comme moi…. Votre éducation religieuse est intimement reliée à la Bible. Donc je continue la lecture. Ainsi dans le Deutéronome, attribué à Moïse…

«le seigneur notre Dieu, a livré Og et tout son peuple (...) nous les avons voués à l'interdit (...) les hommes, les femmes, les enfants» (Dt 3, 3-6)

«Et maintenant Israël, écoute les lois et coutumes que je vous apprends moi-même à mettre en pratique... Vous avez vu de vos yeux ce que le Seigneur a fait à Baal-Péor : tous ceux qui ont suivi le Baal de Péor, le Seigneur, ton Dieu les a exterminés » (Dt 4, 1 et 3)

«Écoute, Israël ! Tu vas aujourd'hui passer le Jourdain pour déposséder des nations plus grandes que toi. (...) Tu les déposséderas et tu les feras disparaître aussitôt.» (Dt 9, 1-4)

Et Josué, le successeur de Moïse poursuit cette politique de génocide et cette législation raciste sur le mariage avec le même zèle religieux. En premier lieu, le massacre de Jéricho :

«Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouvait dans la ville, aussi bien l'homme que la femme, le jeune homme que le vieillard... les passant tous au fil de l'épée.» (Jos 6,21)

Et la litanie des massacres se poursuit : «Josué brûla Ai et la transforma pour toujours en ruines.» (Jos 8,28), l'extermination du peuple de Maqqéda (Jos 10,20), la ville de Lakish où Josué «ne laisse aucun survivant» (Jos 10, 34), celle d'Hébron «où il ne laisse aucun survivant comme il avait traité Eglon» (10, 37), «il traita Devir comme il avait traité Hébron» (10, 39), «Il ne laissa aucun survivant..., il voua à l'interdit tout être animé» (10, 39 et 40), «aucun survivant» (11, 8) pour les Amotites, les Cananéens, les Prizzites, les Jébusites.

- Toute la barbarie totalitaire est non seulement voulue par Dieu, c'est même un ordre divin. La guerre sainte permet à l'homme de tuer au nom de Dieu. Toute l'organisation du Parti nazi est basée sur les ordres religieux. L'organisation SS a été constituée par Himmler selon les principes de l'Ordre des Jésuites. Leur réglementation et les Exercices spirituels prescrits par Ignace de Loyola ont servi de modèle. Les Chevaliers Porte-Glaive ou Frères de l'Épée (en latin : Fratres Militiae Christi, « frères de l'armée du Christ », en allemand : Schwertbrüder) sont un ordre militaire organisé en 1202 à Daugavgr?va par Albert de Buxhoeveden, évêque de Livonie, et composé de « moines guerriers » germaniques dans le but de christianiser les populations baltes. Leur règle se fonde principalement sur celle des Templiers. Ils sont connus également sous le nom de Milice du Christ du général Franco, chevalier de l'Ordre du Christ, l'Opus Dei espagnol.

Ce sont ces lois juives qui ont été pris pour modèle et cela je viens de vous le prouver et je le proclame haut et fort : « Nous Allemands avons voué à l'interdit le peuple juif de la même manière que eux ont exterminé des centaines de tribus étrangères femmes et enfants inclus. » Voilà la réalité, triste réalité je l'admets, mais réalité quand même.

- Pour vous la Bible ce n'est que cela ?

- La Bible et le Coran ! Amenez-moi un coran ! – Voilà ! Donc Coran, Sourate 14 je vous fais la lecture :

«Dans la sourate XIV du Coran intitulé *Abraham*, il est écrit qu'un prophète issu de peuple de La Mecque doit venir purifier la Maison sacrée des cultes païens. Imitant les zélotes juifs et les moines chrétiens, Mahomet ordonne la guerre sainte (« La religion qui gagne les guerres conquiert les âmes ») contre tous les infidèles, les insoumis et leurs idoles.

La sourate du repentir (9), ordonne que tous les infidèles soient passés par l'épée et voués eux aussi à l'interdit.

« Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les Infidèles, où qu'ils soient ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! » (verset 5)

Un peu plus loin dans la même sourate du repentir, Mahomet reprend mot pour mot la même menace de Yahvé envers le peuple

hébreux s'il s'écarte de lui :
« Si vous ne marchez pas au combat, Allah vous châtiera d'un châtiment douloureux; il vous remplacera par un autre peuple, et vous ne saurez lui nuire en aucune manière. Allah est tout puissant. » (sourate 9, verset 39)

Les religions monothéistes ne sont qu'un vaste plan de domination internationale basée sur la conquête religieuse territoriale, la haine des étrangers, leur extermination sur ordre de Yahvé pour empêcher toute contamination biologique.

- Hitler élimine donc les juifs pour des motifs de santé biologique ?

- Hitler avait la certitude que le «mauvais sang» des races inférieures contaminait la race aryenne. «S'il y a un commandement divin que je puis accepter, c'est celui-ci : 'Tu conserveras l'espèce' disait-il. Hitler a été influencé avant tout par les théories du darwinisme social du dix-neuvième siècle, dont la conception de l'homme en tant que matière biologique était dirigée par ses impulsions envers une société organisée. Il était convaincu que la race se désintégrait et se détériorait à cause de mauvais mariages résultant d'une promiscuité teintée de libéralité qui souillait le sang de la nation. Et ceci a mené à l'établissement d'un catalogue de mesures curatives 'positives' : l'hygiène raciale, un choix eugénique de partenaire, l'élevage d'êtres humains par des méthodes de sélection d'une part et d'extirpation de l'autre.» Les efforts d'Hitler pour mettre les membres de ces races inférieures dans des camps de concentration tenaient moins du désir de punir que du désir de protéger la communauté saine, comme il est d'usage de mettre les gens malades en quarantaine. Selon Haas, les Nazis croyaient que «tuer les Juifs et les autres était en fait une manière scientifique et rationnelle de servir un bien objectif plus élevé pour des motifs de santé biologique et de santé mentale.

-Qu'entendez-vous par santé mentale ?
- Disons une santé idéologique germanique non contaminée… Hitler a peur des juifs russes révolutionnaires… a peur de voir l'Allemagne basculée dans le bolchevisme barbare. Hitler a peur de la juiverie internationale dirigée par Lénine

- Vous me dites que Hitler croyait que Lénine était juif ?

Il en fut convaincu par les services secrets qui découvrirent la véritable généalogie de Lénine en présentant sa lignée allemande : Le grand-père de Lénine fut représentant de l'importante société commerciale allemande Shade – il a dupé le Kaiser en 1917 pour obtenir l'argent de la révolution. Par la suite, nos espions ont pu consulter les archives secrètes de l'institut Lénine dirigé par Anna Lelisarova la sœur aînée qui confirmèrent que Lénine est sémite par sa grand-mère et sa mère d'origine juive mais convertie comme son mari au christianisme afin de bénéficier des possibilités d'avancement sociales consenties par le Tsar au nouveau croyant en Christ. Malgré tout, cela aurait suffi pour le faire accepter comme juif dans les milieux juifs, car la transmission de l'identité juive est exclusivement matrilinéaire, de lignée maternelle. En effet, la descendance juive peut continuer indéfiniment de mère à enfant avec une succession de pères non-juifs. «Lénine était un caméléon» disait le führer, « un physique asiatique, une culture russo-allemande et une spiritualité juive ».

- Votre théorie contredit tout le discours soviétique sur les origines de Lénine dit avec colère le procureur russe.

- Ce discours n'est que propagande. Quand la sœur de Lénine voulut rendre publique ses recherches sur la généalogie juive de Lénine dans l'espoir d'arrêter les pogroms des centuries noires contre les Sémites, Staline s'y opposât violemment. Hitler comprit le premier que Lénine, l'étendard spirituel et intellectuel offert aux masses russes en remplacement du Tsar Nicolas est fils du roi David, un juif comme la plupart des membres des mouvements révolutionnaires. « Parce que ostracisés, les juifs se sont montrés comme les plus révolutionnaires, formant les principaux cadres de la révolution qui

portèrent la semence du socialisme parmi les masses russes plus arriérées. Qu'ils soient slavophiles, mencheviks ou bolcheviks, ils sont à près de 50% d'origine juive » lui apprirent nos espions. Soudain Hitler comprit l'importance de la menace.

- Quelle menace ? Soyez plus explicite.

La contamination communiste internationale est un virus juif ! L'expansion du communisme à travers toute l'Europe a comme base de propagation les différents ghettos juifs disséminés partout en Europe. Les virus n'ont pas de patrie, les juifs non plus. C'est pour cela qu'ils sont partout, disséminés sur tous les continents. N'avez-vous pas remarqué que les plus prestigieux fondateurs de l'Internationale communiste sont juifs. Lénine a toujours admiré l'intelligence et l'organisation de la tribu sémite et surtout leur ténacité légendaire devant l'adversité. C'est pour cela qu'il nomma un juif appelé Bronstein à la tête de la puissante armée rouge. « Un Russe intelligent », disait Lénine, « est presque toujours un Juif ou quelqu'un avec du sang juif dans les veines ».

- Vous divaguez …complètement ou plutôt chercher à faire diversion pour masquer votre haine profonde des juifs.

- Pas du tout, pour nous nazis, la haine des juifs, leurs exterminations reposent aussi sur des motifs idéologiques bien documentés. Nos services secrets l'ont confirmé : la révolution russe est un complot juif pour conquérir le monde. Le protocole des sages de Sion l'a bien démontré. Parfois sur titré, Programme juif de conquête du monde, expose un plan de domination de l'humanité. Leur objectif: devenir «maîtres du monde» après la destruction des monarchies et de la civilisation chrétienne. Ce plan machiavélique prévoit d'utiliser la violence, la ruse, les guerres, les révolutions, la modernisation industrielle et le capitalisme pour mettre à bas l'ordre existant, sur les ruines duquel s'installera le pouvoir juif.

- Mais c'est du délire pur et simple de s'exclamer le procureur !

-Alors dites-moi pourquoi le chef de l'armée rouge qui doit conquérir le monde est juif, il se nomme Lev Davidovitch Bronstein.

Se penchant vers le procureur américain, un homme lui souffle des mots à l'oreille. Tout sourire, il se retourne vers l'accusé.

- Nos services à nous confirme l'inexistence d'un Bronstein au sein de l'armée rouge encore moins à un poste aussi prestigieux. Vous mentez…

- Eh moi je persiste, le chef des armées bolcheviks et même le créateur de l'armée rouge est Lev Davidovitch Bronstein, un juif qui se cache sous le nom de guerre, sous le nom de code de Trotski. Vous le saviez et c'est pour cela que plusieurs compagnies américaines ont collaboré avec nous du moins un certain temps. Nous étions votre seul rempart contre l'expansion du communisme en Europe et la question juive, le cadet de vos soucis. Quant aux communistes, Lénine et Staline ont commis envers leur peuple les mêmes exactions. Dès la Révolution accomplie, Lénine, le grand dieu bolchevique, imitant les préceptes bibliques, voua à l'interdit les ennemis du Nouvel ordre mondial. Les paysans propriétaires furent dépossédés de leurs terres et éliminés, les prêtres orthodoxes, les popes pourchassés, les militaires tsaristes fusillés et les prolétaires récalcitrants envoyés dans des camps de «rééducation». L'Union soviétique connut son Inquisition et sa grande Terreur. Staline, le «père fouettard», déporta des peuples entiers, Cosaques, Abkhazes, Arméniens, Tatars, Oubykhs, Kalmouks, Karatchaï, Meshkistes et Tchétchènes. Deux millions furent déportés en Sibérie. La Place rouge reflète la couleur du sang versé par les millions de victimes de l'ogre du Kremlin. En Asie, l'agression japonaise contre la Chine, à partir de 1937, fut d'une totale brutalité: raids aériens massifs, pillages. Toute la région côtière située entre Nankin et Shanghai était, dès l938, ravagée. Vingt-deux millions de morts dont dix-huit millions de civils, hécatombe que les historiens appellent déjà le « viol de Nankin. » Aussitôt commencèrent des massacres à grande échelle. Exécutions à la baïonnette ou au sabre. Viols et

mutilations. Le «viol de Nankin» figure en bonne place parmi les crimes contre l'humanité commis au XXe siècle même si le gouvernement japonais persiste à en nier l'importance. Je n'ai plus rien à dire ! Tout a été dit…À vous de me juger. Votre verdict, je le connais déjà et l'accepte sans regret aucun. D'ailleurs je n'ai aucune leçon de morale à recevoir surtout de ceux qui ont lancé la bombe atomique sur Hiroshima, un four crématoire à haute densité et instantanée n'est-ce pas ? Une hécatombe que vous n'avez pas hésité à répéter à Nagasaki en toute connaissance de cause. Je crois que Dieu nous a rendu tous fous. Yahvé Dieu ou Allah devient la plus formidable caution que l'homme ne s'est jamais donné pour justifier l'asservissement des peuples. La terreur promulguée par l'église est synonyme de terrorisme d'État. La vraie religion de l'homme c'est la guerre pour la domination totalitaire du monde.

«Tout mal se justifie dont le spectacle édifie un Dieu. » Nietzsche

En Italie, le Vatican signe en 1929 avec le régime fasciste un concordat, qui fait du catholicisme la religion d'état. Mussolini ayant signé le concordat dit "Patti Latéralement", il est qualifié par le pape d'homme de la providence ("Omo delta providentiel").

Hitler affirme aussi qu'il est convaincu qu'il est un "instrument de Dieu". Hitler fait inscrire sur le ceinturon de chaque soldat allemand "Gott mit uns" « Dieu avec nous. » Les élèves des écoles allemandes doivent commencer la journée par une prière pour Jésus. L'Église catholique ne mettra jamais "Mein Kampf" à l'Index. L'Église catholique approuve le réarmement de l'Allemagne, elle est muette à propos du boycott des commerçants juifs, de la proclamation des lois raciales de Nuremberg en 1935 et la nuit de cristal en 1938. En Espagne, la guerre fait plus d'un million de morts, et le général Franco fait fusiller au moins 200 000 prisonniers pendant la guerre, et 200 000 après. L'Église soutient la guerre et les exécutions. Le pape Pie XII félicite Franco pour la «victoire catholique» remportée en Espagne.

En l937-45 le dernier conflit sino-japonais, épisode appelé "le viol de Nankin". Une des pages les plus sombres de l'histoire nippone. Aussitôt commencent des massacres à grande échelle. Exécutions à la baïonnette ou au sabre. Viols et mutilations. Le «viol de Nankin» figure en bonne place parmi les crimes contre l'humanité commis au XXe siècle même si le gouvernement japonais persiste à en nier l'importance. L'agression japonaise contre la Chine, à partir de 1937, fut d'une totale brutalité: raids aériens massifs, pillages. Toute la région côtière située entre Nankin et Shanghai était, dès l938, ravagée. Vingt-deux millions de morts dont dix-huit millions de civils. Comparés à cette hécatombe, Hiroshima et Nagasaki ne font pas le poids, loin de là.

En France, l'Église déclare dès 1940 que "Pétain, c'est la France". Le Pape prend ouvertement parti pour l'occupant, contre les résistants : Le 12 mars 1944, pendant la fête de son ascension sur le trône, il lance un appel contre l'insurrection populaire contre l'occupant.

En 1945, Le Vatican met en place une filière pour exfiltrer d'Europe les nazis compromis (essentiellement vers l'Amérique du sud). Eichmann, par exemple. L'église délivre des documents tamponnés avec le visa du Vatican, utilise des monastères pour cacher les fugitifs, nomme dans sa hiérarchie des anciens collaborateurs de Hitler.

6 août 1945 - Le père catholique Georges Zabelka bénit l'équipage américain du bombardier Enola Gay qui largue une bombe atomique sur Hiroshima: environ cent mille morts, femmes vieillards, enfants et malades.

La défaite du Japon ironie de l'histoire engendre la victoire de Mao Tsé Toung, le Père de la nation, qui ressemble étrangement, éternel retour oblige, à l'empereur despote Chin. Appelé, «le soleil rouge qui ne se couche jamais» suggérant son immortalité, Mao rédigea la Bible de l'action communiste : *le petit Livre rouge* vénéré comme le Coran ou la Torah. Toutes les religions portant ombrages au Grand Timonier furent sévèrement contrôlées et de nombreux temples et monastères

fermés et même le Tibet envahi. Encore des millions de morts.

Il ne s'agit point de bavures accidentelles mais de la conséquence doctrinale rigoureuse de la théologie de la domination formulée par tous les despotes de la Terre.

Je termine avec le fameux Protocole de Sion. C'est un canular ! C'est la plus célèbre - et la plus tragique - des falsifications du XXe siècle, à la base du mythe antisémite du «complot juif mondial». Il a été démontré que ce protocole est une copie remaniée, qu'il s'agit d'un faux paraphrasant le Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu, pamphlet dirigé contre Napoléon III. Le faussaire des Protocoles, Mathieu Golovinski, fils d'aristocrate, avocat radié pour détournement de fonds, journaliste à scandale et intriguant dans les milieux politiques russes de Saint-Pétersbourg et de Paris, avait remplacé «la France» par «le monde» et «Napoléon III» par «les juifs». La supercherie, grossière, éclatait dès 1921 par simple comparaison ligne à ligne des deux textes. L'auteur faussaire est identifié. Mais les ravages, eux, continuent.

Le principal but du faussaire était de disqualifier toute tentative de modernisation «libérale» de l'Empire tsariste en la présentant comme une «affaire juive» ou «judéo-maçonnique». L'Antéchrist est une possibilité politique imminente, une fausse nouvelle qui est remise au tsar et à la tsarine. Ce livre explique que, depuis la Révolution française, un processus apocalyptique s'est enclenché, qui risque de déboucher sur la venue de l'Antéchrist.

De 1903 à la révolution d'Octobre, les «Protocoles» sont restés une arme idéologique dans les mains des antisémites russes et des policiers manipulateurs. Le faux n'est devenu le principal vecteur du mythe de la «conspiration juive mondiale» qu'après 1917. Le «péril juif» a pris les couleurs du «péril rouge» avec le meurtre de la famille impériale (17 juillet 1918), dénoncé comme un «crime rituel» commis par les «bolcheviks juifs».

Utilisés d'abord comme machine de guerre idéologique contre le bolchevisme, les «Protocoles» ont été exploités à d'autres fins : expliquer après coup le déclenchement de la Grande Guerre comme la défaite de l'Allemagne par une machination juive, dénoncer la prétendue collusion des Juifs et de la «haute finance internationale», réduire les régimes démocratiques à des masques d'une «ploutocratie mondiale à tête juive», stigmatiser le sionisme comme une entreprise juive occulte de domination du monde, enfin démoniser l'État d'Israël, mythifié en tant que centre du «complot juif mondial».

Les «Protocoles» sont ainsi présents dans l'attirail idéologique du «nouvel antisémitisme» qui se déchaîne après la guerre des Six Jours (juin 1967). Depuis, la nouvelle judéophobie à base «antisioniste» s'est enrichie des négations du «révisionnisme», tandis que, dans les pays d'Europe de l'Est (communistes, puis post-communistes) comme dans les pays arabes et plus largement dans le monde musulman, la «conspiration juive internationale» est devenue le «complot sioniste mondial».

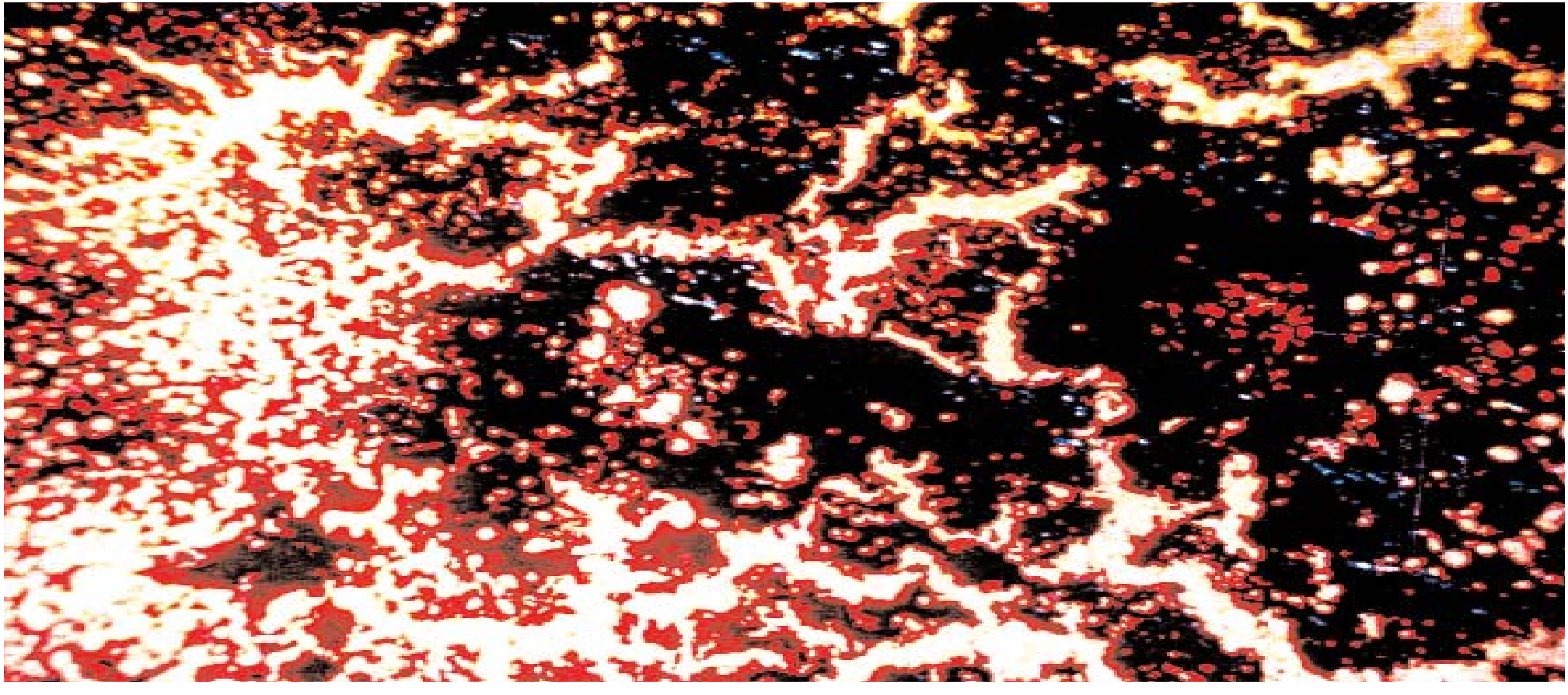
On connaît donc la vérité mais rien n'y fait : les Protocoles sont utilisés encore aujourd'hui par les néo-nazis, le Klu Kluz Klan et par bien d'autres groupes extrémistes sur tous les continents et trouvent encore aujourd'hui des millions de lecteurs fans des théories du complot et des « fakenews ». Ce document doit son succès parce qu'il simplifie la marche de l'histoire en désignant un ennemi unique. Il permet de légitimer, en les présentant comme de l'autodéfense préventive, toutes les actions contre un ennemi absolu, diabolique et mortel qui se dissimule sous des figures multiples: la démocratie, le libéralisme, le communisme, le capitalisme, la république, etc. Le succès et la longévité des Protocoles, fabriqués à l'origine pour des enjeux limités à la cour de Russie, tiennent paradoxalement au manque de précision du texte, qui peut facilement s'adapter à tous les contextes de crise, où le sens des événements est flottant, indéterminable. D'où ses permanentes réutilisations par les complotistes de toutes générations confondues.

Pavillon de l'URSS et pavillon des USA

J'ai décidé de traiter de ces deux pavillons en un seul jet puisque même si opposé politiquement, économiquement, culturellement donc idéologiquement, les deux grandes puissances militaires de l'époque ont cependant décidé d'adopter la même stratégie scénographique en présentant les mêmes thématiques de propagande soient la conquête spatiale et la culture. Il faut se rappeler qu'en 1967, la course à la Lune était un des sujets de conversation privilégiés des visiteurs.

Le pavillon soviétique présentait un étalage impressionnant de satellites (pour la plupart des maquettes d'astronefs n'ayant jamais été lancés) ainsi qu'une réplique grandeur nature du module Vostok 1 qui permit à Youri Gagarine d'être le premier homme dans l'espace. À l'intérieur, le pavillon montre les innovations récentes réalisées par l'URSS, et son cinéma de 600 places présente des dizaines de documentaires. Parmi plusieurs sujets abordés, le cirque de Moscou et la troupe de ballet Bolchoï. Le pavillon comprend aussi le plus grand restaurant de l'Expo, avec 1100 places assises.

Mais c'est la présence de nombreux satellites, première génération d'engins placés en orbite autour de la Terre, qui impressionne petits et grands. Le visiteur s'attarde particulièrement devant le module de descente de Vostok 1, ce petit vaisseau qui a conduit le premier homme dans l'espace, Youri Gagarine, en 1961. La mission a été couronnée de succès, et Youri a réussi à faire le tour de la Terre en un temps record de 89 minutes! Fiers de cet exploit, les Soviétiques profitent de l'Expo 67 pour le mettre en lumière. Mais le clou de leur exposition est sans aucun doute une reproduction de la surface de la Lune, qui permet au visiteur de faire comme s'il « marchait » sur l'astre lunaire. Comme dépaysement, on ne peut demander mieux. De plus, on trouvait dans ce pavillon une documentation abondante et très intéressante sur les recherches et les réussites spatiales de l'URSS.



Pavillon des USA

De l'autre côté de la passerelle du Cosmos, le plus grand dôme géodésique au monde abrite le pavillon des États-Unis. D'une hauteur équivalente à un édifice de 20 étages, sa structure domine l'Expo 67. Créé par Richard Buckminster Fuller, ce pavillon révolutionne l'architecture moderne. Un total de neuf millions de visiteurs franchira ses portes.

L'excitation débute en empruntant l'escalier roulant le plus long au monde, qui mène sur la plate-forme Objectif Lune. Cet espace à aire ouverte, d'une hauteur de neuf étages, est réservé à l'exposition d'objets cultes appartenant aux fameux programmes spatiaux Apollo, Gemini et Mercury, dont la mission ultime est de réussir un vol habité vers la Lune. Des vaisseaux spatiaux sont suspendus à d'immenses parachutes qui les font flotter dans les airs, au-dessus des têtes des visiteurs. La vision est surréaliste.

Parmi les découvertes se trouvent des combinaisons d'astronautes et des repas servis dans l'espace. Mais ce qui rend l'expérience encore plus fascinante, ce sont les enregistrements sonores de communications entre la NASA et les astronautes lors des secondes qui précèdent le lancement d'un vaisseau, ainsi que les conversations avec les contrôleurs au sol.

En effet, la section la plus impressionnante du pavillon des États-Unis demeurait celle de l'exploration spatiale : on y voyait de véritables capsules spatiales provenant des projets Mercury, Gemini et Apollo ainsi qu'un satellite Surveyor et une maquette grandeur nature du LEM (le module lunaire qui serait utilisé lors des missions Apollo 11 à 17 pour alunir).

La découverte de l'Univers était donc au centre de l'attention, pourtant l'année 1967 a été lourde de conséquences pour les programmes spatiaux américain et soviétique. Le premier vol avec un équipage du programme Apollo, initialement identifié comme AS-204 puis renommé Apollo 1, devait être lancé le 21 février 1967.

En effet, la section la plus impressionnante du pavillon des États-Unis demeurait celle de l'exploration spatiale : on y voyait de véritables capsules spatiales provenant des projets Mercury, Gemini et Apollo ainsi qu'un satellite Surveyor et une maquette grandeur nature du LEM (le module lunaire qui serait utilisé lors des missions Apollo 11 à 17 pour alunir).

La découverte de l'Univers était donc au centre de l'attention, pourtant l'année 1967 a été lourde de conséquences pour les programmes spatiaux américain et soviétique. Le premier vol avec un équipage du programme Apollo, initialement identifié comme AS-204 puis renommé Apollo 1, devait être lancé le 21 février 1967.

« Le combat de la culture »

Comme on le voit technologie pour technologie la conquête spatiale semble identique des deux côtés mais c'est au niveau de la culture que les divisions idéologiques apparaissent évidentes. Capitalisme et communisme sont obnubilés par la conquête spatiale. Mais ce sont les communistes de la première heure qui comprirent les premiers l'immense pouvoir idéologique de l'objet artistique. Tandis que Duchamp faisait scandale en Europe et en Amérique avec son urinoir véritable «baptême artistique de l'objet en série», la Russie révolutionnaire adopta sans réserve l'art de la construction d'un monde nouveau intégrant les œuvres réalistes d'une société nouvelle vivant dans de nouvelles cités.

Rappelez-vous bien ce mot allemand *Kulturkamtf*, traduction, «le combat de la culture». Pourquoi ? Pour conquérir l'esprit des hommes. Comment ? En créant une nouvelle hégémonie culturelle internationale. Dans quel but ? Ravir le titre de capitale mondiale de la culture jusque là identifiant Paris. Car Paris est culturellement morte depuis l'occupation. La deuxième guerre mondiale accéléra l'immigration vers les États-Unis de plusieurs grands scientistes, musiciens et surtout de peintres rejetés, risquant même d'être

emprisonnés dans un goulag. Dans le passé, on parlait avec enthousiasme de l'École de Paris, aujourd'hui la place est libre, le titre remis en jeu : École de Moscou ou École de New York That's the question ? N'oublions pas que nous sommes en 1967 au cœur de la guerre froide et que l'exposition universelle de Montréal offre à tous les pays présents une formidable vitrine.

Le réalisme socialiste.
La doctrine officielle du " Réalisme Socialiste " suivait la logique de Staline pour qui le but de "l'ingénieur de l'âme" était de dépeindre la réalité dans sa "dynamique révolutionnaire". Le réalisme socialiste soutiens la thèse selon laquelle la question de la création artistique figurative du prolétariat dans la période de transition est celle de l'art de propagande

La méthode réaliste-socialiste" devait donc combiner la fidélité de la représentation avec le remodelage idéologique : Scènes pastorales bucoliques montrant des paysans en santé côtoyant des ouvriers musclés dans des hauts fourneaux travaillant l'acier en fusion, voilà

les nouvelles icônes de la modernité soviétique. L'artiste-prêtre des élites bourgeoises américaines doit céder sa place à l'artiste-ouvrier soviétique au service de la masse prolétarienne, l'élite de demain.

Le Pop Art
Le réalisme soviétique fut au communisme ce que le pop art est au capitalisme soit la célébration imagologique de la technocratie machiniste et des idéologies politiques qui les sous-tendent. Par dérision, on qualifia le pop art de «réalisme capitaliste», ce qu'il fut effectivement. De l'homme nouveau nous passons à l'«homo œconomicus» comme modèle général de l'existence moderne.

À l'intérieur du pavillon américain, tout est surdimensionné. D'immenses peintures, mesurant jusqu'à 28 mètres, sont l'œuvre de jeunes artistes qui redéfinissent l'art moderne, dont Roy Liechtenstein et Andy Warhol. Le visiteur peut aussi y admirer plusieurs photographies géantes de vedettes de cinéma, approcher une voiture taxi jaune sortie tout droit des rues de New York et découvrir de nombreux objets du Far West. La culture américaine y est étalée grandeur nature.

Le véritable vainqueur de l'art au service de l'idéologie hégémonique au XXe siècle est le pop art car il annonce la victoire définitive de l'idéologie positiviste du progrès en marche depuis Auguste Comte fondée sur la technique et marque le triomphe du tandem productivisme/consommation et consacre la marque de

commerce et le «star system» comme icône du consumérisme social et canonise la publicité comme nouvel art de la propagande idéologique américaine non plus du seul capitalisme d'Adam Smith mais de l'ultra libéralisme des «golden boys» de Wall Street. Faut-il s'étonner que tous les grands noms du pop art aient travaillé dans l'univers de la publicité : «Warhol était un dessinateur de mode réputé, spécialisé dans les chaussures, Rosenquist gagnait sa vie en peignant des panneaux publicitaires. Lichtenstein faisait du design et était étalagiste, Oldenburg travaillait dans l'illustration et le design de magazines. Wesselmann enfin avait étudié la caricature et la bande dessinée. »

L'univers du pop art est celui du designer publicitaire qu'il consacre comme le véritable artiste de notre époque. Il est le seul à avoir saisi que le kitsch forme un système qui adopte les idées géniales et aménage les formes de manière à créer un art/désir du consumérisme perpétuel comme art de vivre de la classe moyenne, sa «recette du bonheur. » La mode sera la stratégie du publiciste par laquelle il crée des générations d'objets faits pour être copier à des milliers d'exemplaires, l'originalité diluée dans la copie telle est la théorie du gadget. Ainsi l'image sérielle de Mona Lisa, de Jackie Kennedy, de Marilyne Monroe représente à la fois la chaîne de montage et la répétitivité du slogan publicitaire. Dans la revue Life, on ira jusqu'à dire que les tableaux pop c'est comme des actions de IBM en précisant que c'est le moment ou jamais d'acheter.

Car ce qui surprend le plus c'est la rapidité avec laquelle le pop art s'est imposé – en moins d'un an - sur le marché de l'art international comme si les collectionneurs, les galeristes, les directeurs de musées, les conservateurs de collections, les conseils d'administration des grandes fondations culturelles, les éditeurs de revues spécialisées et critiques d'art avaient tous au même moment saisi la portée historique du pop art. Plusieurs en doutent et des rumeurs circulent sur une possible collusion dont le professionnel de l'art William

Seitz qui remarqua fort à propos en pensant au succès instantané du pop art : « Une demande d'art d'avant-garde plus forte que l'offre…c'est tout simplement grotesque. » Plusieurs ont parlé d'un consensus des nouveaux riches envers un art qui leur ressemblait et ainsi infecter le monde de l'art des galeries du virus de la spéculation financière. Seitz, conservateur et critique se demanda même si la vie de l'art était entrain de devenir un art/business tellement l'artiste est devenu dépendant de la spéculation, de la promotion, du sensationnalisme, des opérations publicitaires et de l'insatiable appétit des mass-médias avides de découvertes dernier cri.

Le pop art s'inscrit dans cet esthétisme du détournement tel que mise en place par les dadaïstes et les cubistes mais dans un sens opposé. En reprenant l'idée du «ready made» de Duchamp, Warhol en remplace la parodie par la glorification de l'objet de consommation comme acte politique. Car si l'objet, son logo et sa publicité font leur entrée dans le monde l'art c'est aussi pour célébrer l'apologie de l'«american way of life» et du capitalisme auxquels il adhère avec ferveur. En ce sens, le pop art ne possède aucune prétention ésotérique se voulant strictement matérialiste, vision terre-à-terre du monde observable à travers les mass-médias et la culture de masse en général.

Si «le médium est le message» alors le pop art l'illustre bien car tout l'environnement contemporain que ce soient les gros titres de la presse populaire, la télévision en noir et blanc, les gros plans en technicolor du cinéma, les publicités extravagantes des produits de consommation, les photographies de stars dans les magazines people, les machines à boules et juke-box des bars minables aux enseignes criardes, tout cela forme l'imagerie fourre-tout des sixties. L'angoisse existentielle post-atomique des peintres abstraits des années 50 est rayée de la carte : «Au diable la bombe» dira le peintre Indiana. Le pop art est donc une acceptation inconditionnelle du mythe américain, une approbation totale sans émotion ou sensiblerie de l'état actuel de la société avec ses détritus, sa male bouffe, ses machines à sous et ses centres d'achat. C'est pour cela que le pop art est typiquement américain et sa promotion à l'étranger typiquement impérialiste.

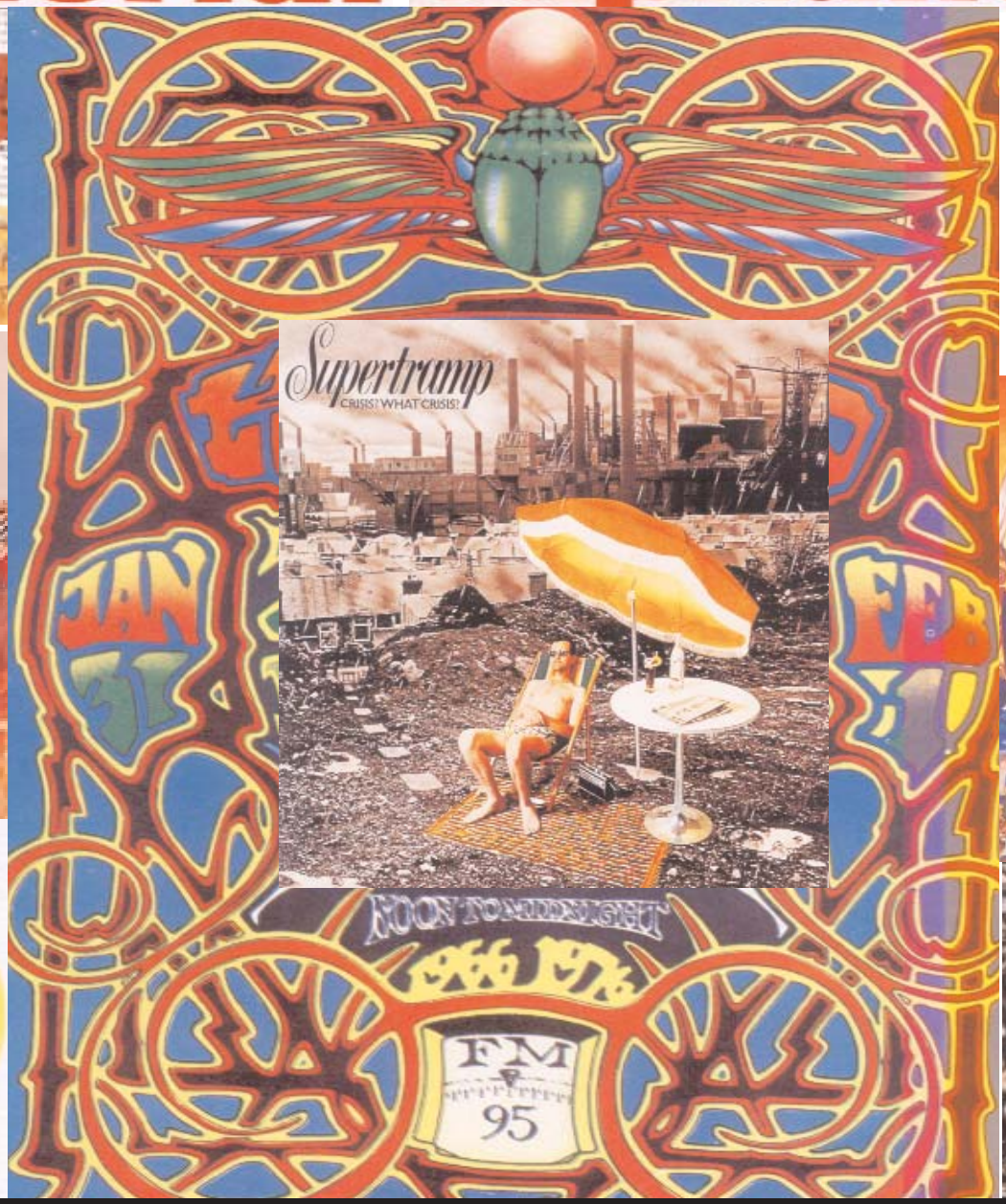
Devant une simple bouteille do Coca-Cola peinte en noir et blanc sur une toile de six pieds de hauteur, l'ami de Warhol, le cinéaste Di Antonio s'esclaffa : «voilà ce que nous sommes, des sodas, des soupes en boîtes, des hamburgers, des chips, des hot dog, des cornets de crème glacée. » Cette valorisation culturelle du produit capitaliste, comme la bouteille de Coca-Cola, est accompagnée d'une surenchère publicitaire des stéréotypes. Il s'agit bien de propagande politique célébrant la victoire totale du marché. On parlera aussi d'un art de la sublimation où les images de la publicité, du star system, des icônes politiques sont retirées de leur univers précis pour être transformées en hyper-images de civilisations. Du cowboy John Wayne au rebelle James Dean en passant par Al Capone et Bonnie and Clyde, voilà le casting des héros populaires côtoyant les joueurs de baseball, les pins up et même les cosmonautes dont l'image obsessionnellement multipliée comme autant de slogans publicitaires s'enfonce dans la conscience des consommateurs.

"Nous avons eu l'occasion de changer le monde et avons préféré le centre d'achat." (Stephen King)

Avec Warhol, c'est la fin de l'artiste romantique toujours à l`écart. Warhol embarque de plein pied dans le jeu social. Les travestis, les homosexuels, les drogués, les psychopathes géniaux, tout l'underground warholien de la *Factory* se retrouve officialiser par les médias en manque de stars. Warhol devient un personnage mondain au même titre que Jackie Kennedy, il a réussi ce qu'il désirait le plus : être une image de marque aussi connu, en Amérique du moins, que Coca Cola. En ce sens, Warhol est la consécration du dandysme que Baudelaire décrivait en ces termes : «C'est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité, contenu dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même... » Warhol est un artiste auto-proclamé dont la mise en scène est assumée par Warhol le publiciste narcissique.

Mais plus que le produit, c'est aussi son mode de fabrication en série qui est célébré par l'œuvre de la machine. Dès le départ, Warhol «livre la marchandise» avec la série *Morte et désastre* et ses oeuvres aux titres évocateurs : *129 die in Jet* (1962), *Accident de voiture orange* (1963), *Voiture blanche en flamme* (1963), *Catastrophe d'une ambulance* (1964), *Catastrophe du samedi*. (1964) Le «pape du pop-art» veut démontrer que l'homme sera toujours source de catastrophe tant et aussi longtemps qu'il n'aura pas atteint la perfection machiniste et sa «réincarnation industrielle. »

Colorful capitalism



BARBARELLA
Coca-Cola
Have a Coke
I'm a
BEATLES FAN
Campbell's
CONDENSED
TOMATO
SOUP
USA
POLICE LINE
POLICE LINE DO NOT CROSS

Lichtenstein, quant à lui, célèbre l'imprimé et la bande dessinée autant que la machine offset et les techniques de reproduction typographique. La bouteille de coke est célébrée autant comme produit et marque de commerce que la technique d'embouteillage qui elle célèbre la répétition et la banalité du mouvement machiniste. Marilyne Monroe est célébrée comme icône préfabriquée par les médias à l'image du star système lui-même. Tous les modèles, de Marilyne au carton de savon à lessive, sont traités comme des boîtes de soupe, des marchandises. Car c'est tout cela le pop art américain : une immense célébration publicitaire (medium is the message) des vedettes-objets, des produits, marques et procédés machinistes utilisés par les nouvelles technologies au service du capitalisme. Le dollar américain, Mickey Mouse, James Dean, Liz Taylor, les boîtes de soupe Cambell's, Mao Zedong, le hot dog relish-moutarde investissent le monde de l'art et le transforment "en masse" de signes consommables et jetables comme autant d'objets et d'images élevés au rang de monuments de la modernité. Le gadget, l'inutile, l'éphémère, la banalité comme valeurs sacralisées de la vie quotidienne susceptible d'être effacée à tout moment par le big bang nucléaire, voilà tout le tragique du consumérisme qui se cache derrière la fiesta sublimatoire du pop art. C'est "l'ombre de la Grande Machine" qui transforme tout ce qu'elle touche en un grand gâchis mécaniciste.

Pavillon de la France

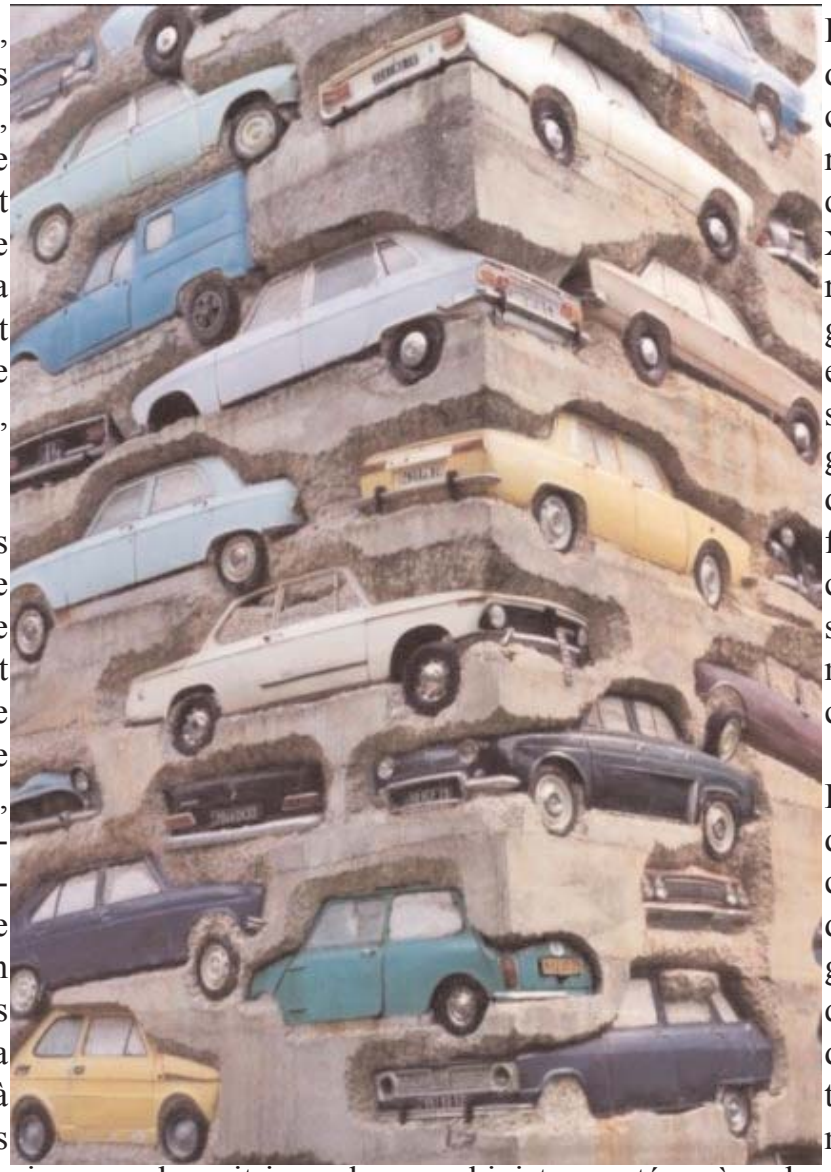
La France est le seul pays à présenter une forme de résistance en présentant les œuvres du nouveau réalisme. Qui dit consommation, dit déchet, détritus. Le Nouveau réalisme européen sera la réponse, la contre partie au pop art américain et proposera un "recyclage poétique du réel urbain, industriel, publicitaire."

Le nouveau réalisme effectue un retournement extraordinaire pour devenir véritablement critique envers cette consommation effrénée d'objets. Tout un mode descriptif se met en place : Nouveau Roman, Nouvelle Vague cinématographique, Nouveau Réalisme, tous en réaction aux nouvelles grilles d'analyses apportées par la société de consommation.

La publicité est si envahissante qu'elle s'adapte, comme le chardon, à toutes les surfaces possibles; les étiquettes se collent aux produits, les affiches s'emparent des murs, les objets des vitrines, les logos et marques calligraphiés au néon illuminent la nuit, les slogans envahissent les ondes radios, les spots publicitaires, la télévision et les

écrans d'ordinateur. Même les façades des maisons ne peuvent y échapper.

L'accumulation de commerces, d'édifices corporatifs, de sièges sociaux, de cinémas, théâtres, discothèques et cabarets, tous avec leurs enseignes lumineuses, transforment irrémédiablement le paysage urbain de jour comme de nuit. Qui dit consommation, dit déchet, détritus. Le Nouveau réalisme européen sera la réponse, la contre partie au pop art américain et proposera un "recyclage poétique du réel urbain, industriel, publicitaire."



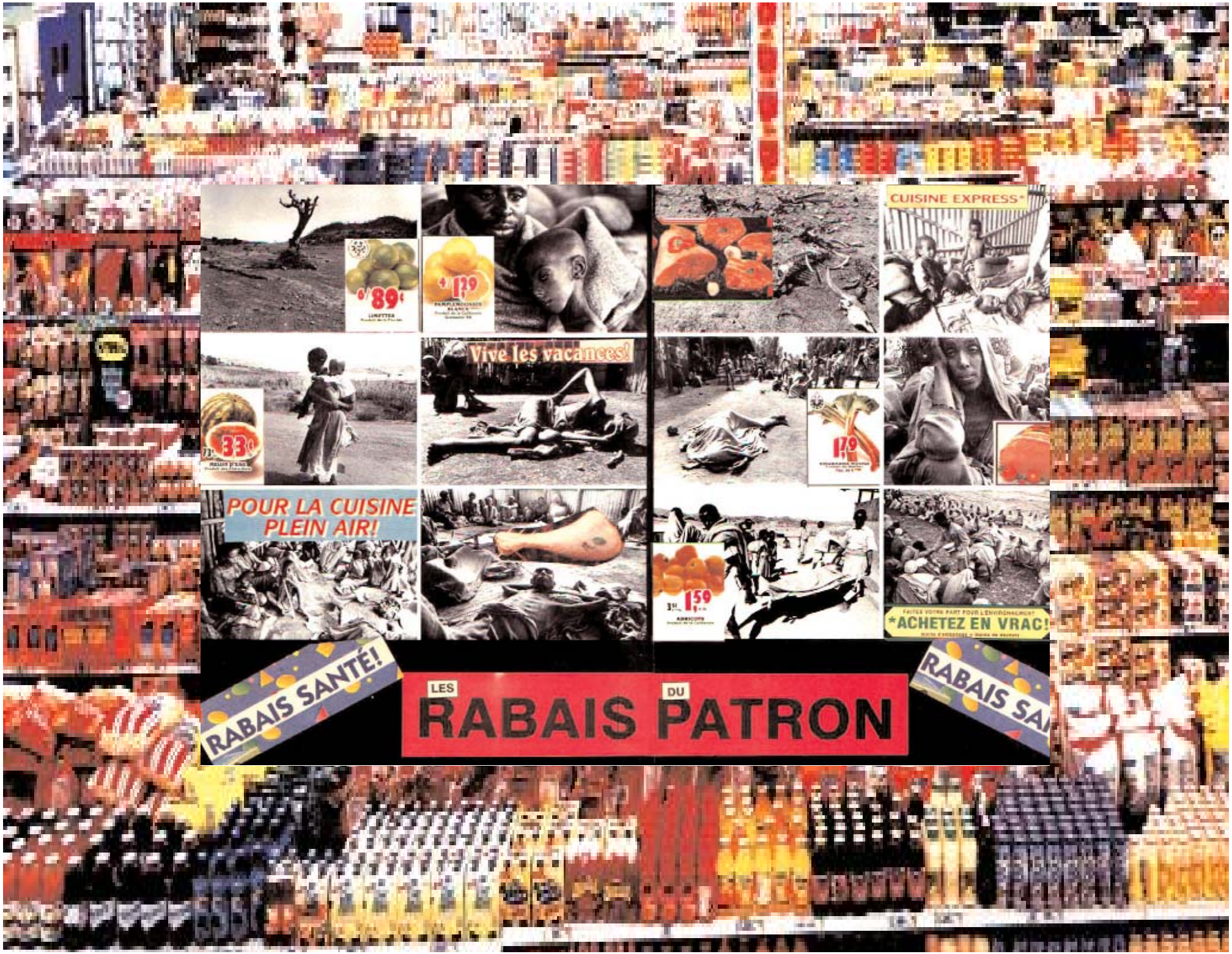
Le nouveau réalisme connaît deux périodes distinctes : avant et après 1960. Le nouveau réalisme des années cinquante marque une rupture avec l'abstraction et l'avant garde classique. L'après guerre amène un monde nouveau rempli de nouvelles formes d'expression - l'affiche, le graffiti, la bande dessinée, la publicité - garant d'une nouvelle réalité socio-économique appelée société de consommation de masse de laquelle on doit extirper les objets comme fragments de réalité. Comme un ethnologue de la contemporanéité, l'artiste s'intéresse à nouveau au réel et à ses composantes les plus ordinaires comme les enseignes lumineuses, les vitrines des magasins, les gadgets, les magazines "people", les voitures et autres objets quotidiens de la consommation courante. Ce prélèvement d'objets allié à la réplique sérielle de la mécanisation vont alimenter la pratique des techniques de collage et d'assemblage et leurs extensions les plus diverses comme autant de détournements ludiques. L'objet banal est placé au cœur de l'art et devient l'idole du pop art comme nous l'avons vu.

Le nouveau réalisme d'après 1960 devient plus critique envers le pop art en confrontant l'art avec cette nouvelle réalité du consumérisme au même titre que les romantiques et les idéalistes du XIXe siècles en contact direct avec les réalités sociales de l'époque. Le gaspillage, la pollution, les problèmes environnementaux deviennent leurs sujets de prédilection. Toute une génération d'artistes se met à fouiller les décharges publiques, les brocantes, les ferronneries, les chantiers de construction, les bacs à ordures des supermarchés à la recherche du nouveau matériau par excellence de l'art contemporain : le déchet.

Les années 1960-70 voient aussi arriver dans le monde du travail une nouvelle classe de salarié issue du boum de diplômés universitaires de l'après-guerre. Cette classe a ceci de particulier qu'elle s'introduit dans les entreprises à des postes importants sans y avoir travaillé auparavant. Avant 1960, il n'était pas rare de voir un simple machiniste monté un à un les échelons pour arriver à être le patron de compagnie. Cette nouvelle classe appelée celle du management a ceci de particulier donc qu'elle n'a aucun lien affectif ou émotif avec l'entreprise qui l'engage. Pour le manager, la compagnie est un lieu froid où la dure réalité du marché s'exprime par la recherche toujours

HYPERMARCHÉ UNIVERS TOTAL
VENTE DE LIQUIDATION JUSQU'À ÉPUISEMENT DES STOCKS
Art
Peinture
Gravure
Musique
Sculpture
Littérature
Architecture
Théâtre
Cinéma
Poésie
Danse
Capitalisme
Etatisme
Marxisme
Libéralisme
Colonialisme
Dirigisme
Protectionnisme
Autarcie
Coopératisme
Démocratie
Dictature
Monarchie
Oligarchie
Communisme
Intégrisme
Socialisme
Anarchisme
Autocratie
Fascisme
Physique
Chimie
Cybernétique
Biologie
Mathématique
Géométrie
Astronomie
Ecologie
Esthétique
Ethique
Logique
Métaphysique
Epistémologie
Morale
Bouddhisme
Islamisme
Hindouisme
Protestantisme
Shintoïsme
Catholicisme
Judaïsme
Le monde est en solde

Engels
Chopin
Dean
Jackson
Toynbee
Dali
Proust
Curie
Bach
Sand
Piaf
Hugo
Brel
Warhol
Galilée
Poe
Eiffel
Kant
Aragon
Dylan
Sartre
Goya
Beethoven
Tremblay
Mozart
Pasteur
Jésus
Dante
Chaplin
de Vinci
Taylor
Goethe
Steinbeck
Dostoïevski
Ionesco
Picasso
Michael Ange
Bell
Beatles
Godard
Aristote
Keynes
Christo
Marquez
Marconi
Oppenheimer
Platon
Rodin
Bogart
Halliday
Brando
Malthus
Monroe
Mahomet
Descartes
Freud
Einstein
Pollock
Cervantes
Piaget
Bouddha
Rimbaud
Molière
Rostand
Spielberg
Hubble
Socrate
Shakespeare
Mihisma
Confiteins
Le Corbusier
Hemingway
Madonna
Nietsche
McLuhan
Duchamp
Van Gogh
Brancusi
Deneuve


CUISINE EXPRESS*
Vive les vacances!
POUR LA CUISINE PLEIN AIR!
*ACHETEZ EN VRAC!
RABAIS SANTÉ!
LES RABAIS DU PATRON

plus accrue des marges de profit.

Les effets du marketing et du management se font sentir de plus en plus. Les classes sociales, les citoyens y sont regroupés selon leur revenu, leur sexe, leur couleur en autant de niches commerciales, de catégories qu'il faudra désormais cibler. La société est désormais découpée en tranches de saucisson socio-économiques au détriment du concept de citoyenneté.

Le nouveau réalisme d'après 1960, c'est l'art de la colère exprimée physiquement par la destruction des gadgets de la société de consommation : c'est la "structure formelle des objets détruits dans les colères qui détermine l'esthétique de l'œuvre..." (Arman) Des pianos, des contrebasses ou mobilier Henri II seront détruits à coup de masse et les fragments exposés sur des panneaux préparés à cette fin. À la destruction suivra la période Accumulation où des grandes quantités d'objets identiques ou de détritus seront fondus dans le plexiglas à l'image des dépotoirs; la plus célèbre étant Long Term Parking exposée sur les terrains de la Fondation Cartier, oeuvre composée de soixante carcasses de voitures empilées dans une gangue de béton. L'artiste Raymond Haines, quant à lui, prolongera la notion d'objet détourné dans la lacération de panneaux d'affichage et Christo, imitant les caissières des grandes surfaces, commencent à emballer des objets grandeur nature.

Nouvel esthétisme d'expression du réel, la ferraille compressée, les ordures accumulées, les affiches publicitaires lacérées, les empaquetages d'objets sont autant de discours sociologiques sur notre rapport aux gadgets et autres objets de consommation et du gaspillage éhonté des ressources. En nous restituant ces objets utilisés, salis que nous avons jeté, l'artiste nous confronte à la vie. Ces oeuvres comme des pièces à conviction dressent le bilan de nos actes civiques de pollution et nous assignent à comparaître. La preuve est accablante.
La jeunesse n'est plus un âge mais une idéologie exprimée par le fameux slogan de Marcuse : "l'imagination au pouvoir." Très vite, les formes d'expression les plus marginales vinrent nourrir l'imagination des publicitaires, principalement les couleurs, les formes, les artéfacts, les slogans produits par les rébellions contre culturelles qui, une fois bien récupérés, établiront à leur tour les standards du marketing moderne.« Mais maintenant c'est fini, le processus est arrivé au-delà de son terme, nous sommes aussi au-delà de la fin. Maintenant, nous ne sommes plus qu'en train de recycler. Recycler effectivement les vestiges des formes passées, C'EST ÇA LE KITSCH. »

Pavillon du Portugal

En entrant dans le pavillon nous sommes reçus par une immense tête de baleine dont je perçois les vibrations sonores comme un chant qui me raconte une belle histoire… son histoire, que je transcrivis dans cet essai intitulé : Des cétacés et des hommes.

La chasse à la baleine et les produits dérivés tirés de la chair, de la graisse, des os sont au cœur de notre histoire. Au début la chasse en mer était surtout le propre des Inuits et reposait sur cinq espèces: la baleine, le narval, le béluga, le morse et le loup-marin. Les Inuits restaient le long la côte pour chasser le loup-marin et la baleine dont ils avaient un besoin absolu. La chair crue de loup-marin et de morse leurs était indispensable pour se nourrir eux-mêmes et pour alimenter leurs meutes de chiens; la peau pour confectionner leurs longs kayaks et des bottes étanches, des lanières et des attelages. De la baleine, ils utilisaient, en plus de l'huile et de la chair, les solides ossements dans lesquels ils taillaient des semelles pour les patins de leur traîneau à chiens. L'ossature imposante des baleines servait de charpente aux maisons et les fanons étaient utilisés dans la fabrication des filets de pêche et des arcs et flèches.

Entre le XII et le XIVe siècle, Les Basques pratiquaient la chasse à la baleine le long de la côte entre Bayonne et Bilbao. Biarritz en sera pendant trois siècles le plus important port des baleiniers basques. Encouragés par leurs succès et l'augmentation de l'offre et de la demande, les Basques commencèrent à poursuivre les baleines en haute mer. Ils voguèrent ainsi vers le nord en remontant les côtes de l'Europe pour atteindre l'Islande en 1412 (Ruspoli). En contact avec les insulaires vikings et leurs sagas, ils apprirent sûrement l'existence d'une terre mythique, Vinland où les baleines allaient se réfugier. De l'Islande à l'Amérique il n'y qu'un pas facilement franchissable pour ces marins aguerris. Selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers l'Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l'ouest pour atteindre la côte du Labrador et l'Île de Terre-Neuve. Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l'oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c'est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l'Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé, vers l'an 1000, une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir, en plein cœur d'une région reconnue prolifique en baleines et morues.

Certains historiens pensent que les Basques, après les Vikings auraient eux aussi «découvert» l'Amérique avant Christophe Colomb et auraient gardé secret cette découverte voulant protéger leur monopole de pêche à la morue et de chasse à la baleine. Les marins basques n'étaient ni des explorateurs au service de l'État, ni des colonisateurs mais des pêcheurs engagés dans une activité commerciale d'où l'importance de garder le secret sur les routes maritimes prospères.

Vers 1526, plusieurs douzaines de navires quittent le Pays basque pour aller chasser les baleines dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au moment de leur migration entre juin et août. Sur la côte du Labrador et Terre neuve, vers le détroit de Belle-Isle, les archéologues ont mis à jour des vestiges démontrant la présence des fours basques pour le traitement de l'huile de la «ballaine». Poursuivant leur exploration de la Côte Nord du Saint-Laurent, les Basques venaient chasser la baleine dans les eaux de l'archipel Mingan, dès 1550. Le comte de Puyjalon nota, à la fin du XIXe siècle, dans son journal, les structures de maçonnerie tandis que des fouilles archéologiques entreprises par René Lévesque dans les années 1970 confirmèrent l'utilisation d'un four à l'île Nue et à l'île du Havre de Mingan par les Basques. L'île aux Basques sur la rive sud du grand fleuve devint entre 1580 et 1860 le plus important centre de traitement d'huile de baleine et de loup-marin. L'île aux Basques sur la rive sud formait, avec Les Escoumains et Tadoussac à l'embouchure du Saguenay sur la Côte Nord, le triangle maritime de chasse à la baleine le plus prolifique à l'intérieur des côtes canadiennes.

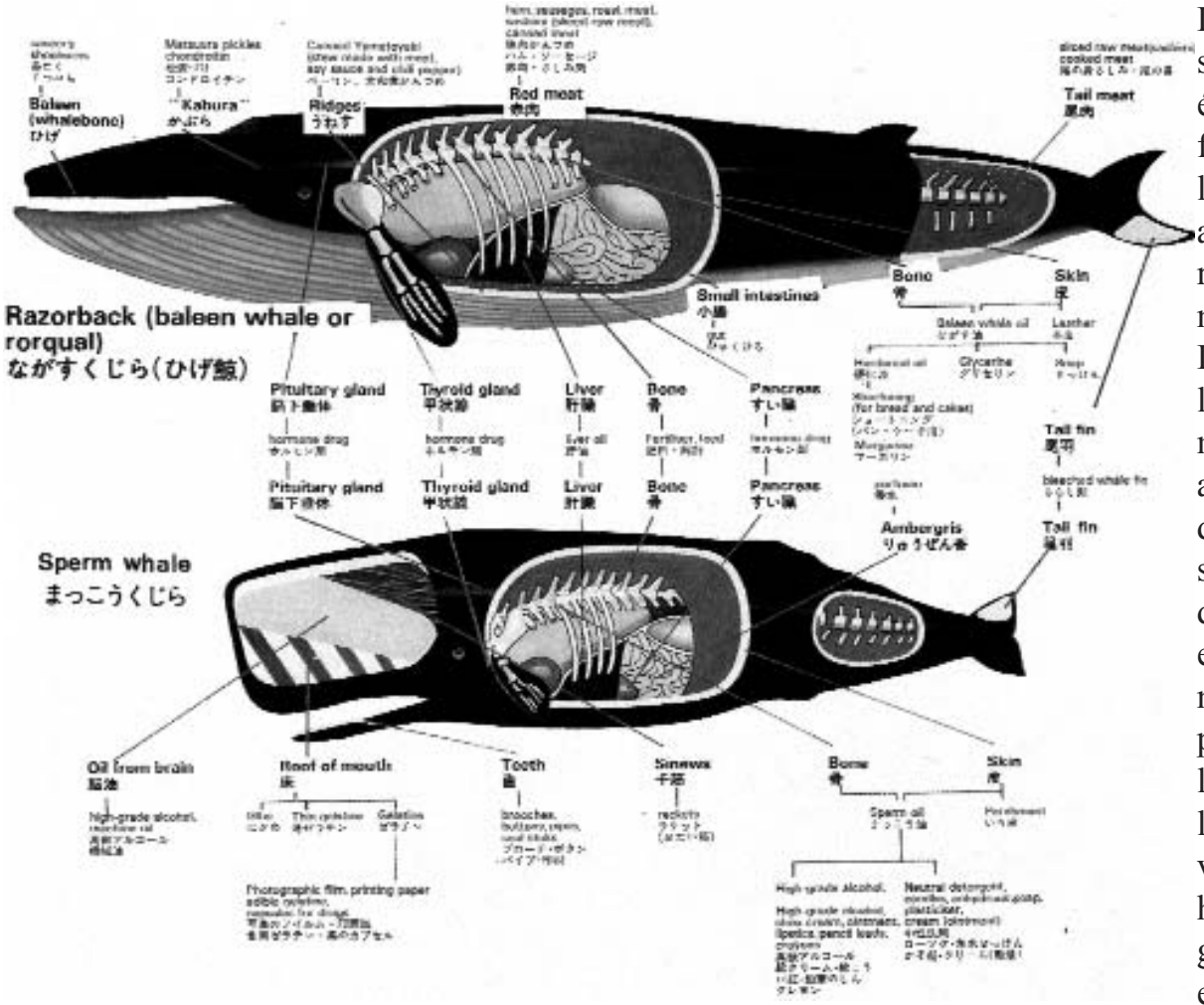
Alors que les Normands, les Bretons et les Rochelois avaient des vaisseaux de 50 à 100 tonneaux, les Basques utilisaient des caravelles de 200 à 400 tonneaux montées par des équipages de 40 à 70 hommes. À son bord, entre trois et six chaloupes de pêche (morue) ou baleinières de vingt ou trente pieds de longueur, à fond plat et à bords évasés, servaient au travail de l'équipage. La technique ancestrale qu'ils ont développée a perduré jusqu'en 1980. Une fois, le cétacé repéré, la baleinière, 8m,30c de long par 1m,80c de large et son équipage : cinq rameurs, un timonier et un harponneur, se dirige à voile vers la proie. À 200 mètres de l'animal, on abaisse la voile et les rameurs prennent la relève jusqu'à ce que le harponneur puisse s'exécuter. Après le premier coup qui transperce le poumon, un deuxième harpon est lancé avec une bouée qui ralentit la plongée et fatigue l'animal. A chaque remontée, la baleine est frappée de nouveau avec des dards et des javelots jusqu'à mort s'ensuive. Ramenée à terre, la baleine est dépecée et le lard placé dans un four où l'on recueille la graisse fondue puis on la coule dans un tamis fin et l'on met l'huile en barriques.
En plus de construire des fourneaux pour la préparation de l'huile, ils y dressaient des échafauds pour le séchage de la morue par exposition au soleil. Les Basques sont parmi les premiers à échanger des produits manufacturés en retour de fourrures que réclamaient de plus en plus les chapeliers français. Pour ce faire, ils transportent d'Europe des centaines d'objets en métal : couteaux, haches, marmites mais aussi perles de verre et vêtements. Au début, les Basques traitaient cordialement avec les Esquimaux. Mais en 1610, l'enlèvement de la femme d'un chef esquimau, comme pour la guerre de Troie, mit le feu aux poudres. Pendant tout le siècle, les Basques durent se protéger et armer les navires contre l'incursion des Esquimaux. Par contre, les relations restèrent amicales avec les Amérindiens quoique le Père Lejeune rapporte qu'un jeune Basque fut mangé par ces derniers durant une famine. Ensuite vers 1636, la guerre entre l'Espagne et la France amène la réquisition des navires et des équipages basques. Les Hollandais en profitent pour engager des Basques pour apprendre l'art de chasser la baleine. En quelques années seulement la puissante Noordsche Companie d'Hollande détient le monopole de la chasse au Groenland et au Spitsberg. Amsterdam devient le plus important marché européen d'huile et de fanons de baleines.

En 1685, le Pays basque ne compte plus que 721 marins d'expérience, l'effectif de 18 navires seulement. Ensuite vers 1700, la majorité des Basques et autres baleiniers délaissent le golfe Saint-Laurent et suivent les troupeaux de baleines maintenant concentrés au Groenland. Par la suite, les baleiniers suivirent les routes tracées par les baleines dans leur périple migratoire, ce qui fit dire à Yvan T Sanderson : en suivant la baleine, les Occidentaux ont découvert et conquis la planète.

Vers 1688, des envoyés du Roi d'Angleterre venus en Amérique pour étudier les conditions économiques des colonies américaines recommandent, suite au déclin des populations de castors et autres

animaux à fourrures trop exploitées, de faire de la chasse à la baleine le moteur économique des États de la Côte Est. L'huile de baleine était en effet la seule source d'énergie disponible pour l'éclairage des maisons et des villes américaines alors en pleine expansion. En 1748, la chasse à la baleine et le commerce de l'huile devinrent un puissant facteur de croissance économique américain et le cœur de cette entreprise florissante était situé à Nantucket, île au large de Cape Cod qui inspira à Herman Melville son célèbre Moby Dick (Williams, 1988) Les chasseurs américains aimaient se confronter au tyran des mers qu'était le cachalot décrit par la secte religieuse des Quakers, comme étant le Léviathan diabolique de la Bible. Pourtant ce grand diable possédait, pour son plus grand malheur, des richesses inédites comme des dents en ivoire, de l'ambre gris très recherché par les parfumeurs et le spermaceti ou le blanc de baleine, également convoité par les fabricants de chandelles. En effet, le blanc de baleine donne une belle flamme la plus claire et lumineuse de toutes et sa renommée fit le tour du globe en un temps record tandis que l'industrie des cosmétiques découvrait l'arôme musqué de l'ambre gris des cachalots et surtout son énorme pouvoir de fixation des essences naturelles.

La baleine devenait très recherchée au fur et à mesure que les industriels développaient de nouveaux produits commerciaux. La guerre opposant la Hollande à l'Angleterre vers 1780 porta un coup fatal à l'industrie baleinière des deux pays et permit aux Américains d'en prendre à son tour le contrôle. Les grands négociants d'huile profitèrent largement des innovations mises sur le marché par les commerçants. Vers 1850, la flotte baleinière employait plus de 70 000 hommes. La grande période de la chasse à la baleine pendant laquelle 80% des animaux furent capturés par des baleiniers américains, a pris fin vers 1900.



La graisse de baleine servait de condiments et était utilisée pour les fritures. Le foie et la langue étaient les plus aimés et se mangeaient rôtis. La chair servait de nourriture pour animaux. L'huile faisait un bon lubrifiant pour les mécanismes horlogers et autres moteurs, en plus de faire un excellent savon et autres produits dont les rouges à lèvres et autres cosmétiques, la nitroglycérine, les pigments de peintures, les encres à imprimer, les insecticides, les vernis, la cire, l'antigel, huile à transmission, la gélatine. Les os, le cuir et surtout les fanons servent aussi à fabriquer une foule d'objets divers; le pénis de baleine, faisant 5 à 6 pieds, était transformé en sac de golf. Si bien que l'on peut parler jadis d'une ère de la baleine identique à celle

aujourd'hui du pétrole, où des empires se sont formés sur son dos. Pensons aux compagnies de bougies, fabricants de musc, de médicaments, de parapluies, de brosses, de corsets, de boutons et plus artistiquement, les sculpteurs d'ivoire de cachalots et tailleurs de cornes.

À ce chapitre par contre, le Japon fait exception. Tandis qu'en Occident, malgré plusieurs campagnes promotionnelles la viande de baleine est fort peu consommée en Europe et en Amérique, sauf en cas de pénurie de viande de bœuf comme en Angleterre en 1947. Seule la compagnie norvégienne Kosmos réussit à créer un marché pour la viande de baleine sous forme d'aliments pour animaux. On exterminait la baleine bleue pour nourrir des chiens et des chats. Il en est autrement au Japon où les habitudes culinaires axées sur les produits de la mer confèrent à la viande de baleine un statut alimentaire unique et grandement apprécié qui remplace la consommation de bœuf.

Toutes les parties de la baleine sont utilisées et consommées, les Japonais ne gaspillent rien. L'onomi, viande délicieuse de la base de la queue est principalement utilisé dans le sashimi émincé et mangé cru. L'akaniku, viande rouge du dos et du ventre est utilisée en grillades ou transformé en jambon et en saucisses mélangées avec le munaniku (poitrine) et l'aburasunoko (nageoires) L'une et le sunoko, viande et graisse des sillons entre la mâchoire et le ventre forment le bacon de baleine. Les acides gras de l'huile forment la margarine. Enfin, le kohige (gencive), le fukiwata (poumon), le kyakuhiro (intestin grêle), le mamawata (rein), le takeri (pénis) et le kaburabone (cartilage du nez) sont des morceaux et mets de choix. Ironie de l'histoire, c'est la découverte du pétrole en 1851 qui sauva la baleine de l'extinction complète. Remplaçant progressivement l'huile de baleine comme combustible, le pétrole, principalement le kérosène, ouvrit une nouvelle ère. Les prix de l'huile de baleine chutèrent tandis que les coûts d'exploitation augmentèrent. Un à un, les baleiniers furent affectés à d'autres commerces ou tout simplement mis au rancart. La renaissance de la chasse au XXe siècle correspond à l'invention du canon lance-harpons et de la tête explosive par le Norvégien Swend Foyn et surtout à l'apparition en 1925 des navires-usines avec rampe inclinée à l'arrière qui permirent l'expansion des grandes odyssées maritimes dans toutes les mers arctiques et antarctiques. Un tel navire-usine pouvait traiter plus de 2000 baleines en une seule campagne de pêche. À partir de ce jour la Norvège devint un joueur important et en quelques années, établit des stations de chasse dans le monde entier. Dès 1913, le docteur Charcot sonne l'alarme et dénonce publiquement le carnage éhonté des cétacés et demande qu'une entente internationale soit rapidement signée pour assurer la protection des jeunes baleineaux et instituer des zones de protection.

L'expérience de la première guerre mondiale a démontré que l'approvisionnement en corps gras fut le talon d'Achille de l'Allemagne. Hitler comprit la leçon et annonça en 1933 son intention de construire une flotte baleinière. Toutes les boulangeries et les restaurants furent contraints en 1935 d'utiliser de la margarine contenant de l'huile de baleine. Ce décret montra clairement que l'Allemagne nazie mettait sur pied une économie de guerre.

Pendant la seconde guerre mondiale, les besoins en huile de baleine s'accrurent énormément non seulement pour compenser la pénurie de graisses végétales mais surtout parce que l'huile de baleine est indispensable à la fabrication de la nitroglycérine explosive dans l'industrie de l'armement. En 1938, année record, 55 000 cétacés sont tués. Devant l'hécatombe annoncée une Commission baleinière internationale voit le jour en 1946, il s'agit en fait d'un club de baleiniers qui vise à reconstruire l'industrie baleinière gravement touchée par la Seconde Guerre mondiale. Pendant des années, cette Commission ignora l'avis de ses propres conseillers scientifiques sur les risques de disparition des baleines tandis que des pays comme l'Islande, la Norvège, l'Union soviétique et le Japon ignoraient les sanctions anodines décrétées par une organisation sans pouvoir. Il faudra attendre 1986 sous la pression des gouvernements de plus en plus concernés parce leur population mieux informée pour qu'un

moratoire interdise la chasse commerciale des grands cétacés.
Dès le départ la Commission fut influencée par des considérations économiques plutôt que par les exigences de conservation de l'espèce réclamée par les écologistes. Dix-neuf pays y adhèrent, établissent des quotas mais sont incapables de les faire respecter. Aujourd'hui, certains pays comme la Norvège et le Japon tentent de contourner le moratoire contre la chasse commerciale de la baleine sous prétexte d'études et recherches scientifiques alors qu'en réalité il s'agit d'une chasse commerciale déguisée. Le combat pour la survie des cétacés est loin d'être terminé. Le 17 octobre 2006, l'Islande annonça son intention de reprendre la chasse commerciale de la baleine et quelques jours plus tard, une première baleine est tuée et dépecée. Tout est à recommencer.

Les baleines sont pour nous le symbole du monde sauvage. Pourtant les cétacés, dauphins, épaulards, marsouins, bélugas, cachalots et baleines sont des êtres «civilisés» qui connaissent le chant, la musique et communiquent entre eux avec un langage développé pour ne pas dire sophistiqué.

Et pourtant, nous envisageons plus volontiers l'existence d'êtres intelligents sur d'autres planètes et galaxies que sur notre propre planète. Combien d'écrivains de science-fiction ont élaboré des histoires de mondes parallèles et de civilisations galactiques sans jamais se douter qu'un tel scénario se déroulait en ce moment sur terre ?

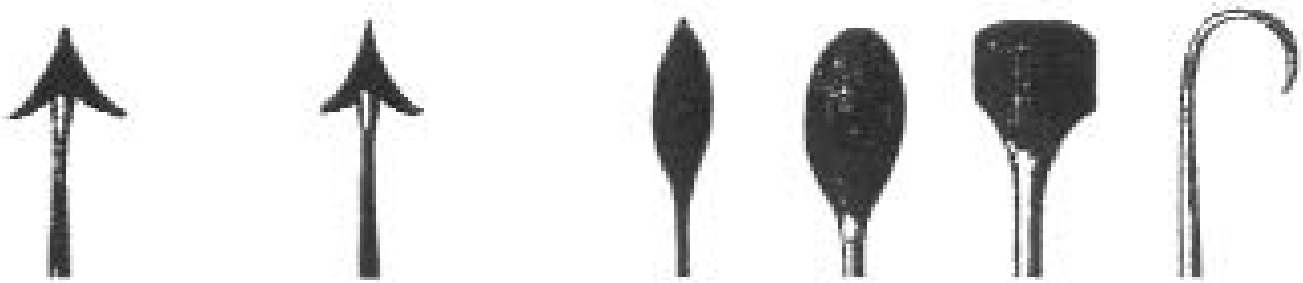
«Peux-être devrions-nous maintenant établir une nouvelle catégorie d'animaux, complètement séparés de l'homme, mais à qui on accorderait intelligence, organisation sociale et une conscience comparable à celle de l'homme. Si nous avions assez d'humilité pour accepter cette possibilité, peut-être découvrions-nous que nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle de compréhension de la vie. »

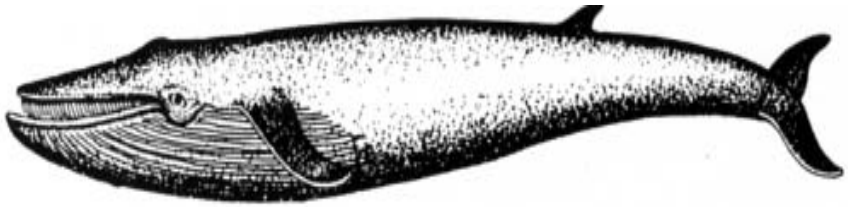
Les cétacés sont présents dans toutes les légendes des différentes civilisations humaines. Pour les Inuits, le mâle symbolise la virilité sexuelle et la femelle, la mère nourricière et protectrice. Chez les Grecs de l'Antiquité, la légende raconte que les cétacés étaient des messagers en relation directe avec les dieux et personnifiaient la vertu, l'amour des hommes et la joie de vivre. Pline l'Ancien, savant romain, inscrit cette relation entre les hommes et les dauphins sous le signe de l'amitié et de la fidélité. Les peuples polynésiens vénèrent aussi les dauphins car c'est eux qui les ont guidés sur l'immensité de l'océan Pacifique vers les îles fertiles et qui sauvèrent les navigateurs maoris de la noyade lors d'un cyclone en les transportant sur leur dos jusqu'au rivage de la Nouvelle-Zélande. Autant chez les Indiens du Canada que chez les Incas du Pérou, la force et le courage de l'orque ou épaulard sont soulignés dans plusieurs mythologies. Une légende nootka, Indiens de la Colombie-Britannique, veut qu'un loup blanc, doté de pouvoirs surnaturels, se soit transformé en orque. Depuis ce jour, les épaulards sont tachés de blanc et se déplacent en meutes comme les loups. Dans la tradition islamique, la baleine est l'être qui supporte la terre flottant sur les eaux et sur laquelle repose la création du monde. Lorsqu'elle bouge, ses mouvements provoquent les tremblements de terre.
Devant cet immense squelette de cachalot, je me retrouve soudainement au Peter Café Sport de Horta sur l'île de Faïal dans l'archipel portugais des Açores au milieu de l'Atlantique Nord où je discute et tente de convaincre le « maestre » de participer à une chasse à la baleine, la mythique Moby Dick de Herman Melville. C'était une vision prémonitoire car en effet 10 ans plus tard je participai réellement à l'aventure que je relaterai dans ce reportage publié dans le journal Le Devoir de Montréal le 13 mars 1981. En fait, j'ai été le dernier reporter à participer à une chasse à baleine traditionnelle puisque que dès que je mis le pied sur le quai à mon retour, on m'apprit que l'Organisation des Nations Unies avait voté le moratoire interdisant dorénavant ce type de chasse.

Les derniers chasseurs de cachalots en Atlantique Nord.
Reportage publié par le quotidien Le Devoir – Montréal - Canada
Journaliste : Claude Paquet

« Un grand nombre de baleinières proviennent des Açores où les navires de Nantucket jettent l'ancre pour contempler les équipages avec les solides paysans de ces îles rocheuses… on ne sait pourquoi, mais c'est parmi les insulaires que sont recrutés les meilleurs baleiniers. » (Hermann Melville, Moby Dick, 1851)

Six heures du matin, l'aurore pointe, je sillonne le quai. Deux hommes font le même trajet en sens inverse, on se croise. Les «bomdia» rituels sont échangés avec le sourire. Seul les chiens semblent véritablement actifs en cherchant inlassablement leur nourriture le museau entre les pattes.

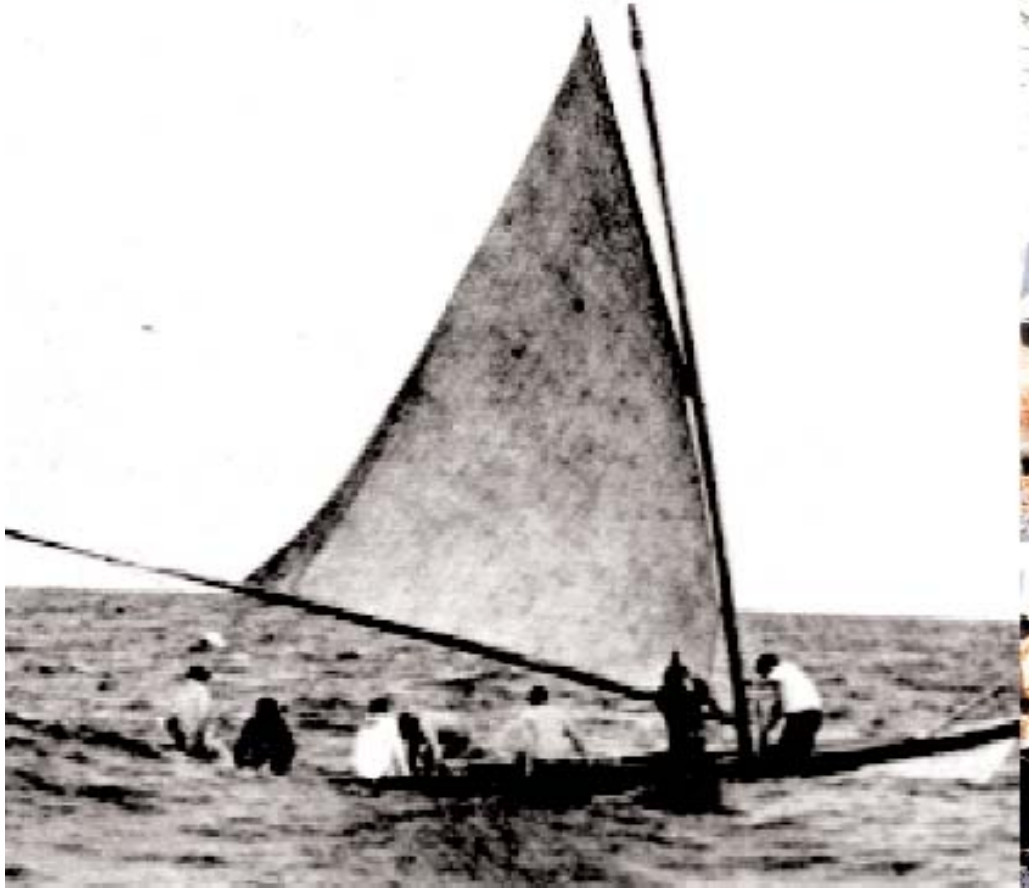




Sept heures, le soleil se lève à l'horizon. Nous sommes maintenant plus de dix à faire les cent pas en discutant calmement. Un homme barbe blanche hirsute sur un visage buriné me scrute de ses yeux profondément verts. Soudain, un pétard explose. C'est l'euphorie générale, on se tape dans le dos, on se serre les mains, c'est presque la fête. Il y aura une chasse aux cachalots ce matin. La vigie en a repéré un à quelques kilomètres des côtes. La baleinière à voile est mise à l'eau. C'est l'exubérance, sauf pour moi, j'attends toujours.

Le vieux mal rasé, impassible, me regarde en tirant une dernière bouffée de son éternel mégot. Ici, c'est l'homme le plus respecté, on l'appelle le «mestre», le maître. Plus de quarante années d'expérience de chasse. On attend plus que lui dans la barque. Posant une main sur la coque, il fait de l'autre un signe de la croix, me regarde à nouveau et hoche la tête en signe d'approbation; je participerai donc moi aussi à la chasse.

J'embarque en m'effondrant de nervosité dans le fond de la baleinière à moteur qui nous conduira à près d'un demi-kilomètre du cachalot. Un silence presque méditatif s'est maintenant installé, dorénavant le geste sera langage. Nous quittons le port de Horta, chef-lieu de l'île de Faial dans l'archipel des Açores, groupe d'îles perdues dans l'Atlantique Nord, presque le centre du monde. Ces îles de basalte volcanique sont un sortilège de la nature tellement tout y est imprégné de mystères; des escales magiques où la vie s'est maintenue dans la pureté ancestrale des traditions et où la nature a gardé tous ses enchantements.



ARMAÇÕES BALEEIRAS REUNIDAS

Depuis 1832, les Açoriens ont toujours chassé le grand cachalot selon la même méthode, celle apprise des Basques et qui ressemble beaucoup plus à une course qu'à une chasse. Il faut rattraper le cachalot en se faufilant entre les lames et les vagues déferlantes de l'Atlantique Nord, lever le mât à bout de bras, hisser la voile, s'en approcher sans bruit, darder le cachalot dans les poumons et se laisser traîner et ballotter par le monstre, véritable rodéo aquatique, jusqu'à l'épuisement complet. Et surtout devancer les autres baleinières des autres îles, elles aussi à la poursuite du cétacé. Chasse donc très différente de celles exercées par les baleiniers-usines japonais, norvégiens et russes qui, grâce à la technologie de pointe, monopolisent presque complètement cette industrie pourtant sous embargo.

Historiquement, la chasse à la baleine aux Açores débute en 1760. Elle fut introduite par les Américains qui apprirent la technique des Indiens Nattick. En un an, l'archipel des Açores devinrent la plus importante base d'escale, de ravitaillement et territoire de chasse pour plus d'une soixantaine de baleiniers à la recherche des cétacés. À cause du monopole des étrangers, la chasse aux cachalots n'a jamais été vraiment profitable aux îliens. Ne pouvant rivaliser contre cette armada de chasse, les Açoriens ont donc développé un type d'embarcation plus économique.

En 1894, un habitant de l'île de Pico, nommé Marchello construit le premier bateau de chasse typique de l'archipel, un chef d'œuvre qui allie l'esthétique à l'utilitaire. « C'est l'engin aquatique le plus parfait qui ait pris la mer » écrit l'océanographe Robert Clarke. De dix à douze mètres de long, avec voilure aurique et foc, la baleinière açorienne peut être manœuvrée à l'aviron. Il s'agit d'un véritable tour de force car celui-ci fait cinq mètres. Sept hommes prennent place à bord dont le «mestre» à l'arrière qui a pour tâche la conduite du bateau et le contrôle de la ligne tandis le rameur de tête tient aussi le rôle de harponneur. Courts et massifs comme des blocs de ciment, ces chasseurs sont les derniers témoins vivants d'une époque fantastique qui a servi de trame au célèbre Moby Dick de Hermann Melville.

Le scénario d'une chasse est toujours le même. L'été venu, des vigies s'installent dans des postes de guet le long de la côte et scrutent l'océan pour y repérer l'arrivée d'un banc de cachalots. Ces guetteurs possèdent une acuité visuelle inouïe et sont pour la plupart d'ex-chasseurs expérimentés. Ils peuvent, de leur poste de vigie, repérer le jet d'eau des cétacés à près de trente kilomètres par temps clair et peuvent même déterminer la grosseur de l'espèce d'après le volume d'eau de cette fontaine. Sitôt qu'une baleine est localisée, la vigie lance des pétards comme pour un jour de fête pour avertir les villageois. Les chasseurs se précipitent dans leur baleinière remorquée par une «lancha», vedette à moteur, jusqu'à la zone de chasse. Les deux seules innovations modernes introduites furent la vedette à moteur et le radio téléphone. À quelques 300 mètres de l'animal, la voile est hissée, la chasse commence entre les montagnes russes de l'océan Atlantique.

Debout à la proue du bateau, le harponneur fébrile attend le bon angle pour lancer son javelot long de cinq à six pieds avec pointe triangulaire. Le cachalot blessé plonge à une vitesse si effarante que l'on doit arroser le cordage pour qu'il ne s'enflamme pas. Un combat incertain d'une dizaine d'heures vient de s'engager. S'il y a plusieurs victoires, il y a aussi autant de défaites. Parfois, le cachalot plus rusé plonge avant le lancé du harpon et disparaît dans les profondeurs abyssales de l'océan. Une autre fois, la corde devra être coupée après huit heures de lutte sur ordre du capitaine car le harpon n'a pas perforé le poumon du cétacé. Souvent on revient au port exténué et bredouille sous le regard des femmes inquiètes qui attendent de voir leur mari ou leurs fils toucher terre sain et sauf.

Le corps du cétacé est remorqué par la vedette à moteur jusqu'à l'usine Armacoes Baleeiras Reunidas Ltd, sur l'île de Pico. Armés de longue spatule tranchante, les bouchers de la mer dépècent de grandes lisières de lard acheminées au four pour retirer l'huile. Sous l'effet de la chaleur, le lard dans les chaudrons se transforme en

huile. Le fondeur déverse ensuite l'huile dans de l'eau pour refroidir l'huile et la purifier : le poids spécifique de l'huile étant inférieur à celui de l'eau, elle surnage en surface tandis que les impuretés coulent au fond. Elle est ensuite coulée dans un tamis puis mise en barriques. D'autres ouvriers travaillent à désarticuler la mâchoire supérieure des baleines porteuses des fanons ou recueillent les dents en ivoire du cachalot.

La nuit tombe, le café s'anime. La chasse de la journée est décortiquée de long en large et chacun y va de ses commentaires. Une vapeur d'«aguardiente» parfume l'air. À huit heures, on discute ferme, à dix heures, on tombe comme des mouches sous l'effet cet insecticide liquide. Et c'est tant mieux, on ne peut pas vivre avec l'idée de la mort vingt-quatre heures par jour. Alors, il faut oublier le danger, oublier les cent vingt amis morts en chasse depuis le début. Oublier que demain ça recommencera… peut-être.

Pavillon du Canada

Les Canadiens et les régions polaires, section du pavillon fortement climatisé, montre la découverte, l'exploration et la vie dans les régions polaires. On y présente un film dans une salle de cinéma dont les sièges sont placés au centre d'un plateau circulaire tournant, évoquant le lent mouvement des glaces polaires. Le chant de gorge diffusé dans la salle créée une atmosphère mystique de transcendance cosmique ; l'Univers est comme un poème qui crée son propre langage verbi-voco-visuel selon la Tradition archaïque des peuples premiers. À la beauté matérielle des formes se juxtapose celle non moins mystérieuse et immatérielle du Souffle, du Verbe, de la Parole telle qu'exprimée par les chants de gorges inuits et autres mélopées chamanistes universelles à l'origine du «Au commencement était le Verbe» de la Bible.

Soudain j'aperçois ma mère Nancy, dans un film documentaire historique en anglais sur les us et coutumes de la société inuite. Nanukatiq son nom en inuktitut porte l'atigi, un long manteau ample et chaud avec capuchon bordé de longs poils de renard bleu arctique. Son seul ornement : un pendentif représentant un harfang des neiges en stéatite, pierre locale très prisée par les sculpteurs inuits. Ma mère, jeune fille était couturière. La couture est une activité très importante mieux, un repère pour les individus, la famille et la société. C'est le passage obligé de la jeune fille pour accéder au statut de femme. La première paire de bottes (kamiik) cousues par la jeune fille appelée dorénavant kammiuriuqtuq représente socialement la réussite de cette étape.

Jadis, les vêtements étaient confectionnés exclusivement à partir de matériaux fournis par la faune, principalement les peaux de caribous et de phoques. Les peaux de loups, de renards, d'ours polaires et même de chiens servaient surtout à l'ornementation. Les peaux de

canards eider et le duvet étaient aussi utilisés lorsque le caribou se faisait rare. La confection vestimentaire doit honorer la réciprocité de l'échange homme/animal. Puisque l'animal s'est offert au chasseur, la couturière se doit donc d'utiliser les pièces de peau selon leurs dispositions originales. La peau des pattes servira aux bottes et les moufles, celle de la tête deviendra un capuchon, la fourrure du garrot et de l'échine couvrira les épaules et le dos, et celle de la croupe sera transformée en pantalon ; cet assemblage doit reproduire à sa manière la cosmogonie inuite et l'harmonie de l'univers. Du point de vue technique, ces vêtements répondaient aux exigences nordiques de protection thermique, d'imperméabilité et de durabilité.

Nanukatiq, ma mère n'a jamais eu besoin de Dieu, d'ailleurs les Inuits en général ne le nomment pas comme nous mais plutôt le décrive comme une présence : le grand Esprit. Le monde est cathédral et tous les êtres vivants, humains, animaux, plantes et même toute matière "inerte" - montagnes sacrées - sont porteurs d'âmes. D'inspiration chamaniste, la cosmologie amérindienne et inuite, elles aussi, conçoivent la présence de l'Esprit (Isuma) dans toutes les formes naturelles et au-delà de toute forme. Dans le monde autochtone, il n'y a pas de place pour le profane. La vie toute entière est sacrée et ceci explique sans nul doute qu'aucun terme précis ne traduise l'idée de religion comme nous la connaissons. Ce ne sont pas des théologiens qui étudient le divin car ils sont le divin, en sont partie intégrante. Les Inuits vouaient le plus grand respect au monde vivant (nuna). Comme tous les chasseurs autochtones, ils croient que le fait même de chasser et de tuer pour se nourrir s'inscrit dans le cadre d'un puissant rituel religieux. «Le plus grand danger de la vie, disait un Inuk de Igluit, c'est que la nourriture des hommes, est toute entière faite d'âmes. Tous les animaux que nous tuons et mangeons ont des âmes qui ne périssent pas avec le corps et qu'il faut apaiser afin qu'elles ne se vengent pas de ce que nous avons pris leurs corps». C'est pourquoi, un morceau de foie de morse ou béluga est toujours rejeté à la mer, que l'on donne à boire de l'eau fraîche au phoque mort ou que les plumes d'oiseaux sont plantées dans la neige ou le sol.

Cette forme de spiritualité appelée aussi «polysynthétisme» implique que n'importe quelle créature, comme point de départ, peut atteindre le Grand Esprit puisque toute chose est Sa manifestation mystérieuse. La notion de respect est d'ailleurs primordiale dans la culture inuite car pour les Inuits, un manque de respect envers un animal ou un humain peut mener à des difficultés lors des prochaines chasses. Le terme qikkutik correspond d'ailleurs à la honte ou au regret qu'une personne peut ressentir si elle a manqué de respect envers un animal. Les animaux ont cessé de parler aux hommes suite à des maladresses de chasseurs irrespectueux envers les rites ou de femmes qui n'ont pas maintenu la bonne distance avec le monde animal créant ainsi des monstres, des nains, des géants, des mutants : les tupilaks. Pour eux, leur plus grande peur vient de la certitude que le non-respect des règles de la nature entraîne la disparition des êtres humains ou leur retour au stade animal.

Comme pour la plupart des autres sociétés autochtones, ils considéraient le fait de vivre en harmonie avec la nature étaient leur «art» suprême. Ce mystère confère aux formes naturelles une signification mystique qui associe ordre et harmonie à la beauté qu'elle engendre mais signifie aussi qu'un redoutable monde spirituel côtoie la vie humaine duquel on se protège par la création d'amulettes protectrices. C'est pourquoi les Inuits de la préhistoire n'ont jamais eu de mot pour désigner l'art parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Toute l'harmonie du cosmos, de la terre incluant tout le vivant s'inscrit dans le cercle forme parfaite génératrice de vie. Ainsi les tentes, les iglous, les foyers sont ovés comme l'œuf fécond. Les sages, réunis pour prendre des décisions importantes, s'assoient en cercle. En cercle, tous sont égaux alors ne peuvent éclore que la sagesse, la vérité, la justice, philosophie très bien articulée par le terme miyupimaatisiium : «être bien dans sa vie».

C'est ainsi qu'elle me révéla que c'est elle qui me transmit par

l'allaitement son « atiq » et le don des langues car le temps n'est pas si loin où les hommes et les animaux se parlaient. L'alliance entre les hommes et les animaux, les plantes, l'air et l'eau était évidente pour tous. Assertion encore plus troublante lorsque j'ai appris que Nanukatiq veut dire l'âme de l'ours blanc polaire : Nanuk le maître incontesté des mers et des terres arctiques et encore plus surprenant : Nanuk est gaucher, en particulier lorsqu'il donne un coup de griffes à un phoque; gaucher comme moi et ma mère. La théorie de l'âme inuite et de la réincarnation peut se résumer ainsi : chaque personne possède, de son vivant, une âme-double (tarniq), image miniature de la personne, encapsulée dans une bulle d'air (pudlaq) et logée du côté de l'aine ; elle possède aussi une âme/nom (atiq), principe psychique hérité d'un esprit qui comprend la somme des expériences et des capacités accumulées par tous ceux qui auparavant ont porté ce nom.

Dans la jeune vingtaine Nanukatiq devint une shaman et sage-femme convoitée portant ombrage au shaman masculin établi depuis plusieurs générations. Pour se venger ce dernier propagea la rumeur que ma mère avait des relations sexuelles avec un chien husky donc qu'elle n'était plus protégée par l'esprit puissant de Nanuk. Mal lui en pris car ma mère disparut ainsi du village pendant quelques mois pour revenir transformer en homme cheveux courts et fumant la pipe. Chez les Inuits, le travestissement n'a rien à voir avec l'orientation sexuelle et sûrement rien à voir avec l'homosexualité. Il s'agissait d'une technique de protection contre les mauvais esprits pour que les mauvais augures ne le reconnaissent plus. Impensable donc de se moquer d'un travesti d'autant plus qu'il est sous la protection d'un esprit cosmique appelée « le maître de l'atmosphère » encore plus puissant que l'esprit terrestre de Nanuk. Furieux le shaman convoqua une réunion des chefs de clan, tous des hommes qui décidèrent de bannir ma mère du village sous prétexte qu'elle était stérile et constituait un poids, un fardeau pour la communauté en manque de chasseurs pour subvenir aux besoins de tous. Ma mère se sacrifia pour assurer la survie de sa future descendance et quitta le Nunavik pour le Sud et s'installa à Montréal sous le nom de Nancy Nanukatiq et rencontra mon père.

Pavillon de l'Islande
C'est devant la relique d'un drakkar que je fus convaincu que les premiers européens à fouler le sol des Amériques furent les vikings et non les Espagnols. Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique, c'est plutôt Leif Eriksson.

VIKINGS (les)
L'information disponible sur les sagas islandaises, plus particulièrement la saga des Groenlandais, conjuguée aux recherches archéologiques, laisse entendre que pendant une courte période à compter du début du 11e siècle, les Vikings (dans le cas présent, des explorateurs norois du Groenland) effectuèrent des visites sporadiques dans le détroit d'Hudson et la baie d'Ungava. C'est en poursuivant les baleines que les Vikings furent les premiers Européens à découvrir l'Amérique, bien avant Christophe Colomb.

Les légendes esquimaudes racontent quant à elles, la présence des Tunnits, tribu d'hommes gigantesques qui chassait et pêchait à la Terre de Baffin et au Labrador. Tout laisse croire que ces êtres surnaturels étaient des Vikings venus d'Islande. Un des plus intéressants travaux géographiques qui ait vu le jour au sujet des découvertes des Scandinaves en Amériques est bien celui de M.P. Stensby, professeur de géographie à l'Université de Copenhague, travail publié en 1918. Voici la route suivie par l'expédition viking partie du sud du Groenland et dirigée par Thornfin Karlsefui en l'an 1000, telle qu'interprétée par M. Stensby. Elle aurait tout d'abord remonté à une grande distance la côte occidentale du Groenland puis elle aurait côtoyé le Labrador jusqu'au détroit de Belle-Isle (région appelée Helluland) où elle serait entrée dans le Golfe Saint-Laurent en longeant la Côte-Nord (appelée Furdustrand) jusqu'à la Pointe-aux-Vaches près de Tadoussac que Karlsefui désigna sous le nom de Kjalarnes. De cet endroit, il remonta le fleuve Saint-Laurent (appelé Straumfjord) et atteignit et hiverna à l'île-aux-Lièvres (appelée Straumey). En continuant de remonter le Straumfjord, l'expédition viking aurait enfin atteint Montmagny (appelé Hop désignant le petit bassin à l'embouchure de la Rivière-du-Sud). D'après Stensby, le fameux pays de Vinland (le plus occidental des pays découverts par les Vikings) ne serait nul autre que la région sud du fleuve, aux environs de Montmagny.

Cependant, selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers L'Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l'Ouest pour atteindre la côte du Labrador et l'Île de Terre-Neuve. Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin (voir PAMIUQ) et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l'oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c'est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l'Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir. Son fils, le premier Viking né en Amérique, s'appelait Snorri. Les Vikings de l'Anse-aux-Meadows seraient ainsi les premiers européens à fouler le sol de l'Amérique et à établir des contacts avec les Amérindiens et les Inuit. Les légendes scandinaves, appelées «saga», font en effet mention d'individus nommés «Skraelings» qu'on associe généralement aux Autochtones du Nouveau-Monde. L'hostilité des Inuit envers les Vikings poussèrent ces derniers à abandonner leur essai de colonisation à Vinland.

Pavillon de la Jeunesse
Les années 1970 voient poindre «l'art charnel» dit Body Art où le corps devient matériau, support ou carrément oeuvre d'art lui-même.

«La mise en corps de l'art comme acte développe une analyse par un engagement personnel immédiat des fonctionnements sociaux, culturels ou politiques. Le body art est une critique par corps des conditions d'existence. Les performances sont un discours sur le monde. (...) Improvisées ou longuement concertées à travers un exercice physique ou symbolique sur soi, elles ébranlent la sécurité du spectateur. Elles interrogent avec force l'identité sexuelle, les

limites corporelles, la résistance physique, les représentations du masculin et du féminin, la sexualité, la miction ou l'excrétion, la douleur, la mort, la relation aux objets, l'espace, la mise en danger de soi, etc. Le corps est le lieu rayonnant où est questionné le monde. L'intention n'est plus l'affirmation de beau mais la provocation de la chair, le retournement du corps, l'imposition du dégoût ou de l'horreur, le jaillissement spectaculaire du refoulé. Le corps entre en scène dans sa matérialité et de manière parfois radicale. La mise en scène des matières organiques (sang, urine, excréments, vomi, etc.) dessine une dramaturgie qui ne laisse pas indemne les spectateurs et où l'artiste paie de sa personne pour dire par corps son refus des limites imposées à l'art ou à la vie quotidienne. (...) La performance est un miroir critique de nos comportements et de nos aveuglements intellectuels, elle amène à considérer autrement un rapport conventionnel au mande. Le body art est une insurrection du sens contre les représentations aseptisées du corps dans le monde contemporain des images et de la marchandise. Il dit le refus de l'hypocrisie d'un discours de libération, de bien-être, tenu par les médias ou la publicité, mais démenti en permanence par les conditions réelles d'existence. Il résonne comme un coup de poing sur la table des connivences sociales, comme un refus de cautionner plus longtemps le conte de fées. (...) Les performances du body art renouent pour une part avec la tradition ancienne de la catharsis.(purification) »

Ces pratiques artistiques telles que décrites nous renvoient de prime abord aux rituels chamanistes des peuples primitifs de la préhistoire et de l'Antiquité. Cette tendance de l'art «à sortir de soi» en vidant le corps de ses matériaux organiques peut-être signe de Rédemption vers la résurgence d'une identité oubliée, primitive mais peut aussi être le prétexte d'un asservissement du corps/nature à la raison pratique, utilitaire, politique, économique sous laquelle se déguise le principe de domination et ses dérives techno-totalitaires. Comme les rituels primitifs, chamanistes, ces performances aspirent sûrement à une certaine Rédemption. En fait, le performeur est l'artiste qui se rapproche le plus de l'idée que l'on se fait du chaman archaïque. Ce dernier, en plus d'être conteur, poète, danseur, acrobate, prestidigitateur, jongleur était aussi un conseiller spirituel, un guérisseur, un devin. En somme le chaman primitif était à la fois artiste, thaumaturge, magicien et sorcier. C'était l'époque où la magie n'était pas considérée comme un ensemble de trucs et d'illusions, mais bien comme une manière d'aborder le monde. Sauf que les rituels anciens étaient de nature collective, il n'y avait pas de spectateurs mais que des participants. Initiée par le chaman, la cérémonie se terminait généralement par des danses- transes menant à une sorte de libération. Rédemption collective de la tribu.

Le rituel chamanique était dialogue avec les dieux où était célébrée l'accession de l'homme à la culture et son refus d'être simple produit de la nature. Tout autre est la révolte de l'artiste du body art, celle-ci exprimant au contraire la révolte de l'homme contre sa culture en accomplissant des gestes, des actes qui manifestent leur profond désaccord, leur profond malaise envers leur société. Plus encore c'est toute la nature/corps qui est ici rejetée; la chair hurle sa future putréfaction dans des convulsions mortifères et les spectateurs tels des vautours ou des hyènes prédatrices attendent avec délectation les déjections corporelles, spermatiques, excrémentielles, et les plaies saignantes comme autant de stigmates rédempteurs. Par ce rituel narcissique et égocentrique, l'artiste célèbre sa libération par la mutilation de ce corps/pourriture mis à vif, la peau suintant sa finitude dans sa crucifixion hideuse. L'art devient représentation de la déchéance humaine et de la philosophie du malheur intrinsèque à notre espèce.

«Tu n'es que poussière et retourneras en poussière.»

Nous assistons à une véritable kénose du corps comme le corps du Christ qui se vide de sa substance (kénosis), idem pour la nature.

«Mais le sang des origines, intact dans la viande des êtres, coule encore en l'artiste qui balaie les sanglantes surfaces et arrache les peaux mortes. (...) L'artiste réinvente à ses dépens une source pré-verbale, chaotique et vicieuse de vide. Miroir de la plus lointaine altérité. L'envers le plus profond du corps-univers : la peau la plus lointaine, voilà les vraies surfaces de l'art, les vrais miroirs du divin. C'est cela que montre l'artiste, le documentaire insensé, la scandaleuse cartographie des noces tragiques de l'être et du chaos, où la chair encore informe naît des prémices de la vie. C'est-à-dire le divin en acte et qui passe à l'acte. À l'extrême des corps souffrants, le Christ fait l'horizon et le divin recueille le sang de tous les disparus.»

Cette kénose profane du corps souffrant trouve sa consécration dans l'œuvre de Orlan, artiste de performance chirurgicale, où les chirurgiens doivent opérer de manière à reconstruire sur le visage de l'artiste un portrait-robot digitalisé composé du front de la *Joconde,* les yeux de la *Psycbée* de Gerome, le nez de la déesse *Diane* de l'École de Fontainebleau, la bouche de *L' Europe* de Boucher et le menton de la *Vénus* de Botticelli; en somme une sorte de work-in-progress d'art charnel destinée à transformer un visage banal en un collage de traits célèbres.

Avec Orlan, la laideur, la monstruosité devient le canon postmoderne de la beauté qui consiste à combattre tout ce qui est naturel où l'idéal est devenu totalement contre-nature; ce dernier remplaçant la contre-culture des années 1950-1970. *De la contre- culture à la contre-nature,* beau titre de livre n'est-ce pas ?

Dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous assistons à une mise en place graduelle d'une philosophie contre-naturelle qui veut nous "libérer" de la finitude humaine et de la terrible faillite de l'homme dans son environnement matériel. L'artiste moderne découvre avec effroi non pas qu'il soit mortel mais qu'il est déjà mourant, en train de mourir. Et cette angoisse lui impose l'urgence de s'inventer soi-même, à devenir créateur non pas de son identité mais de son simulacre sauf que s'inventer soi- même n'est pas une sinécure et ne peut s'étendre au-delà de soi- même. L'art devient ainsi éminemment égocentrique.

Car les performances modernes sont spectacles où seul l'artiste est sauvé par une métamorphose personnelle de son corps, sorte de Rédemption égoïste, narcissique, du «sacré à usage personnel». Le corps lacéré, flagellé, la chair incisée de l'artiste performeur, sorte de «remake» de la passion du Christ, n'a pas cependant valeur de Rédemption universelle associée au sacrifice de Jésus. Puisque l'art ne peut sauver le monde au moins peut-il servir à sauver l'artiste. Car, on entre dorénavant en art comme on entre en prêtrise pour accomplir le sacerdoce de notre salut par notre sacrifice dans une «esthétique de l'Incarnation où le corps loin d'être idéalisé, héroïsé ou ramené à une perfection plastique, est montré dans sa vérité nue, sa pauvreté, sa corruptibilité, mais aussi se trouve par là même objet de compassion, du fait de sa vulnérabilité.»

Comme Dürer, l'artiste met en scène sa propre déité, le voici promu messie et entame son chemin de croix vers les églises-musées, les chapelles-galeries pour y célébrer la messe païenne et qui veut vraiment y comprendre quelque chose n'a qu'à demander audience auprès des prêtres exégètes que sont les historiens d'art. Depuis Malevitch, l'art sacré de la représentation s'est éteint mais le sacré lui demeure toujours et «l'artiste n'a plus, en guise de sacré, que lui-même ». Sorte d'autophagie christique (hostie/vin-corps/sang du Christ), où l'artiste se donne en communion comme Michel Journiac en offrant à l'assistance de manger du boudin fait de son propre sang. Retour aux pratiques cannibales du Paléolithique.

Si bien que l'art actuel met souvent en scène des scénarios qui datent souvent de plusieurs millénaires, voire de la préhistoire. La singularité de l'artiste moderne, souvent inculte, est la plupart du temps méconnaissance de l'histoire.

«Méconnaître son passé, c'est se condamner à le revivre.»
(Toynbee)

À preuve cette cérémonie gnostique, que l'on peut comparer à bien des performances modernes, telle que pratiquée aux premiers siècles du christianisme, rapportée par l'évêque d'Épiphane et citée par J. Lacarrière, dans son livre *Les gnostiques :*
«Les hommes et les femmes s'accouplent après avoir banqueté mais au moment d'éjaculer, les hommes se retirent du corps de leur partenaire. L'homme et la femme recueillent dans leur main le sperme, s'avancent les yeux au ciel et leur ignominie dans les mains, l'offrent au Père en disant : "nous t'offrons ce don, le corps du Christ". Puis ils le mangent et communient à leur propre sperme en disant : "Voici le corps du Christ, voici la Pâque pour laquelle souffre nos corps, pour laquelle ils confessent la passion du Christ". Ils font exactement de même avec les menstrues de la femme. Ils recueillent le sang de son impureté et y communient de la même manière en disant : "Voici le sang du Christ". Lorsque l'un d'eux a, par erreur, laissé sa semence pénétrer trop avant et que la femme tombe enceinte (...), ils extirpent l'embryon dès qu'ils peuvent le saisir avec les doigts, prennent cet avorton, le pilent dans une sorte de mortier, y mélangent du miel, du poivre et différents condiments ainsi que des huiles parfumés pour conjurer le dégoût, puis ils se réunissent, véritable communauté de porcs et de chiens, et chacun communie de ces doigts avec cette pâtée d'avorton

Aparté : L'accusation des Romains voulant que les chrétiens mangent les petits enfants vient de cette cérémonie gnostique de fœtophagie.

Mais narcissisme aidant, ces scénarios modernes, postmodernes ou ultramodernes, que sais-je encore, deviennent expression du «me-myself-and-I» où l'artiste comme le voyageur du XXIe siècle devient une mise en scène de soi dans le monde : Moi devant le Sphinx, Moi devant la tour Eiffel, Moi à Place Saint-Pierre, Moi devant le Taj Mahal, Moi au Sahara, Moi chez les Innus de la Minganie au Canada, etc. Et si l'artiste devient possédé en cours de performance liturgique, dites-vous bien qu'il n'est possédé que de lui-même, de son moi subliminal car l'artiste aussi est homme-dieu, la preuve :

«si vous n'y comprenez rien c'est signe de sa grandeur et de votre petitesse. Les mystères donnent toujours raison à Dieu contre la raison. (...) Convaincu lui-même de sa propre sublimité, il ne comprend pas qu'on puisse ne pas l'admirer; c'est donc qu'on ne l'a pas compris; mais si on ne le comprend pas : c'est preuve encore de sa sublimité.»

Pavillon du Québec
Résolument moderne, tant dans son architecture que dans son exposition, le pavillon reçoit essentiellement des critiques positives. Le New York Times le qualifie notamment de révélation, saluant son architecture audacieuse, la pertinence de son exposition et l'utilisation habile de jeux de lumières et de sons électroniques.

Le centre de la salle est consacré à l'élan. On peut y lire en introduction : « L'élan, c'est celui d'un peuple qui, en dépit de tous les obstacles, désire conserver son patrimoine, son identité et s'affirmer comme une nation véritable en terre d'Amérique, soit une nation en pleine métamorphose. » Alors que le patrimoine met essentiellement en scène l'héritage français, les arts traditionnels et la vie quotidienne en Nouvelle-France, la métamorphose vise à illustrer la société québécoise contemporaine. Sont alors présentés les différentes vagues d'immigration, l'essor économique, le développement scientifique, la vie politique et le rayonnement culturel. L'élan se termine par une anticipation de l'avenir du Québec intitulée Québec, An 2000, dans laquelle on trouve différents montages graphiques illustrant le développement économique et démographique à venir, une carte du réseau routier projeté, une photographie d'enfants, ainsi qu'un court film éponyme.

"L'artiste c'est un chien sans collier." (Robert Roussil)

La revendication nationale a toujours porté le flambeau des espérances révolutionnaires dont le leitmotiv, entre autres, tel que revendiqué par la revue *Parti pris*, prône rien de moins que "la création de l'homme québécois."

Le monde des années 1960-1970 est traversé par des mouvements révolutionnaires régionaux sur la lancée de la révolution cubaine de 1959 : en 1960 seulement, 17 nations d'Afrique accèdent à l'indépendance nationale suivie de l'indépendance de l'Algérie en 1962, l'ETA (Euskadi Ta Askatasuna, Pays basque et Liberté) et l'IRA (Armée républicaine irlandaise), l'OLP (Organisation de Libération de la Palestine) le FNL (Front national de libération du Vietnam), autant de mouvements révolutionnaires et de libération en marche alimentés par des écrits comme les *Damnés de la Terre* de Frantz Fanon, *Le Portrait du colonisé* d'Albert Memmi ou *Dépossession du monde* de Jacques Bergue. Tous auront une influence considérable sur les idéologues du Front de Libération du Québec dont, bien sûr, le célèbre *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières. Le même Pierre Vallières qui rejoindra un ordre monastique à la fin de sa vie.

Une fois le passé assumé, faisons place à l'avenir. L'exposition universelle de Montréal en 1967 joue un rôle immense dans l'éducation et l'appropriation par la société québécoise des grands enjeux internationaux, des nouvelles technologies mais aussi prend conscience des grands conflits mondiaux, des coups d'État, des mouvements de libération nationale.

La communauté artistique du Québec se déchira encore plus entre les pro-marxistes, les pro-felquistes, les pro-technologies et les démystificateurs réalistes. Deux grands courants idéologiques séparent alors les protagonistes ; le courant «Art et Société» des artistes hérétiques révolutionnaires de la justice sociale, ceux de *Poèmes et chansons de la Résistance* et le courant «Art et vie», celui des prophètes/poètes hallucinés, des artistes-scientistes-architectes de la grande transformation de l'homme par les nouvelles technologies; ceux pour qui «l'indépendance en elle-même n'est pas

une victoire révolutionnaire» puisque la «vraie» révolution est ailleurs, «infragalactique».

Déjà en 1965, des artistes en avaient eu l'intuition. Automation, sophistication, ingénierie, planification, un vent d'optimisme envers les nouvelles technologies survole la province. Usine de montage GM à Ste-Thérèse, Bombardier à Valcourt, barrage hydroélectrique sur la Manicouagan, ligne de haute tension, pylônes de transport, une nouvelle «race de monde» s'empare autant des objets courants du quotidien que de la transformation irréversible du paysage québécois : les architectes-designers. Science et technologie amèneront également leur lot d'expérimentations artistiques. Des collectifs d'artistes, d'architectes, de techniciens se forment afin de réaliser via l'art cinétique : la fusion entre l'art et la technologie pour une meilleure intégration de l'art et de la vie. Résultant de l'utilisation de procédés techniques industriels et l'emploi de tout un appareillage électronique, l'art cinétique se révèle un art «froid» de machine automate, de logique pure inaccessible.

Trop hermétique, l'art «songé» des artistes-ingénieurs doit laisser sa place à la poésie performative, l'art/fusion vraiment de notre époque offrant des possibilités de création infinie. Bien sûr l'humour libérateur sera de la fête. Les nouvelles techniques de la culture de masse associée à l'art populaire favorisèrent l'éclosion de pratiques artistiques plus ludiques et plus démocratiques. Expo 67 fut en ce sens un véritable laboratoire où bouillonnaient les idées les plus "saugrenues." L'apparition du sous-marin jaune du groupe Fusion des arts au Pavillon de la jeunesse provoqua un scandale imprévu lorsque quatre religieuses outragées se mirent à saccager, le jour de son lancement officiel, le premier sous-marin atomique de la Force de frappe du Québec. Des religieuses scandalisées n'avaient pas remarqué que le sous-marin atomique québécois qui représente "aux dires de plusieurs connaisseurs en la matière, une innovation spectaculaire dans le domaine des forces aéronavales en puissance de l'État du Québec", était exposé dans le cadre de la Semaine de l'humour.

La peinture ne doit plus être considérée du point de vue découverte de l'auteur par l'œuvre, l'auteur peintre du XXe siècle étant devenu trop intimement lié à son oeuvre pour l'en dissocier. De même, je crois, en recherche verbale avec Claude Péloquin qui nous lance un genre de poésie, envolées apparemment sans aucune suite mais qui comportent chacune en elles-mêmes une recherche de sonorité et un sens profond. "Aime parce que je partir" dit-il. C'est l'envolée vers l'infiniment grand, la place prise dans une galaxie inconnue mais existant réellement pour le poète.

«Chapeau Lemoyne ! qui en lançant avec tout son corps sa peinture sur les surfaces avoisinantes provoque en effet une galaxie, constellation; incessante poursuite entre météorites, étoiles lumineuses et planètes. (...) Et, Jean Sauvageau par une recherche de sons nous facilite la transposition dans cet univers terrestre et cosmique parce que le monde exprimé ressemble si peu à celui auquel nous sommes habitués. Cette découverte d'une galaxie entière se fait non seulement pas à pas, mais brusquement comme si ces explorateurs d'un nouveau monde voulaient, enthousiasmés, nous faire découvrir entièrement sa réalité, nous y projeter. Vers la fin du spectacle, une particularité intéressante et vraiment bien réussie : la projection biologique. Une masse de liquide noir se tord, se bouscule, se scinde, produit des formes parfois grotesques, parfois impressionnantes et étranges, incessante motion de ce qui nous semble un protoplasme agité par je ne sais quelles convulsions internes...»

Nous sommes à Montréal en 1967. Au pavillon de l'expo universelle le Québec nous convia à une performance d'inspiration futuriste. Les membres du Zirmate sont des scientifiques apportant la bonne parole futuriste et proposent des «événements infragalactiques» où le poète et le savant devront ne plus faire qu'un seul homme. La machine et la technique étant devenues, à leurs yeux, le corps et le mouvement même du rêve et du délire.» Le refus global de Borduas mute en Refus total.

« L'homme est seul responsable de son salut, le laboratoire est le lieu par excellence des révélations à venir. Et l'homme est son seul corps-laboratoire. »

Alliant la drogue aux recherches en psychologie des profondeurs aux développements scientifiques, à la recherche spatiale et à la technologie microbienne, le happening Zirmate se veut en diapason avec son public halluciné qui demande rien de moins que de vivre une expérience poly sensorielle «aux limites du réel.» Ces spectacles «Twight Light Zone», dans des décors sombres rappelant la caverne archaïque, réveillent en nous l'Australopithèque en manque de magie chamaniste. En adoptant l'orientation performative, l'artiste en spectacle (animateur culturel) se sent investi d'une mission salvatrice qui correspond parfaitement à l'idéologie communautaire de l'époque. On sent déjà la montée en puissance du désir intime de l'artiste d'accéder à la «prêtrise» par le discours magico-religieux propre à tous les simulacres. Car, même si on s'attaque, dans la forme, aux institutions cléricales, on n'efface pas si facilement, au fin fond de l'être, près de 8 000 ans d'enseignement religieux et plus de 800 000 ans minimum de rituels chamanistes.

«Soudain le décor n'est plus le même. L'ambiance est électrique. Les grands prêtres ont revêtu des chiennes blanches. L'éclairage est ultra-violet. Les membres du Zirmate sont des scientifiques apportant la bonne parole futuriste et proposent des «événements infra-galactiques.»

Nous nous donnons comme tâche précise d'élaborer une critique démystificatrice des idéologies et des structures aliénantes de notre société; de jeter les bases d'une pensée révolutionnaire qui préside à l'instauration de conditions d'existence plus favorables à l'épanouissement de l'homme québécois.» Ce plaidoyer en faveur d'une élite de savants, d'artistes et d'industriels qui va prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés (encore !) sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions.
«Comme l'artiste est supposément par principe surdoué, il deviendra donc un surhomme, ayant des pouvoirs étonnants et pouvant se servir des plus hautes techniques. Il deviendra nécessaire. Tout s'industrialise, il aura sa fonction dans la société, un fonctionnalisme spirituel.»

Nous y voilà ! François Dallegret, le designer futuriste, auteur des Ballomatics, des Abstratomics, concepteur de Astronef 732 et de Mimosonic, enfant chéri des musées en mal d'expériences futuristes, a décidé dorénavant de signer ses oeuvres de l'acronyme GOD. Vous remarquerez la «métamorphose de l'âme» entre la citation ci-dessus qui date de 1967 comparée à celle ci-dessous de 1973.
«L'artiste doué d'un talent inné, ne s'attachera plus à un objet matériel, tel la peinture ou sculpture pour transmettre son message. Ce serait plutôt l'inverse; le message serait émis par des ondes électriques envoyées par l'artiste à travers un autre humain ou une mécanique conçue pour cet usage. (...) L'artiste serait un sur-être transmettant des messages naturels et surnaturels.»

Le futur, c'est comme un trou noir, c'est troublant»
Il reviendra au poète du groupe de théoriser le projet zirmatien : « le laboratoire est le lieu par excellence des révélations à venir. Selon Péloquin (qui a dédié son manifeste *INFRA* à la NASA), le poète et le savant devront ne plus faire qu'un seul homme. La machine et la technique sont devenues, à leurs yeux, le corps et le mouvement même du rêve et du délire.»

Cette réconciliation de l'homme et la machine propulse l'artiste dans l'univers futuriste où il entreprend « le voyage poétique (...) dans la glorification du bel acier de machines infiniment profondes et de cités fonctionnelles.» «Par ailleurs, les textes de Péloquin présentent des affinités évidentes avec les manifestes futuristes. L'exaltation de la vie moderne, de la technologie et de la vitesse rappelle les prises de positions esthétiques de Marinetti...»

Comme pour Marinetti qui liquide, avec le futurisme italien, l'héritage du XIXe siècle, Péloquin lui, s'attaque au XXe et fait table rase du passé. Il enrichit le refus global de la notion de refus total. L'homme est seul responsable de son salut, l'homme est son seul corps-laboratoire :

«INFRA exige l'expérimentation à tout pris sur tout ce qui est et sur tout ce qui n'est pas tout à fait encore; il exige un règne de la recherche. (...) « le XXe siècle a besoin de chercheurs à l'intérieur de la poésie, de la peinture et de la sculpture» et surtout que «le XXe n'a rien à faire des romantiques, des grammairiens, des poètes poétiques, des artistes en amour, des malheureux du roman, des égarés et des poètes-des-peintres-des-sculpteurs-un-point-c'est-tout. (...) il n'y a plus d'artistes, il y a des techniciens à l'intérieur de la poésie, de la peinture et de la sculpture.»

Finalement, le poète-infra se doit de liquider toujours plus les embûches sur son chemin. À ceux qui lui opposent la «vocation sociale de l'art» et le «destin national du Québec» comme le poète Gaston Miron, le gourou futuriste répond :

«La véritable fonction sociale du poète ou de l'artiste technicien est d'en avoir aucune. L'essence même des dénonciations d'INFRA réside dans l'incompatibilité entre la poésie de recherche et celle qui se veut sociale, divertissante, témoin d'un peuple, d'un pays ou d'une époque; la première tient de la poétique, la seconde du roman et du trac.»

En est-il vraiment ainsi ? J'en doute ! L'artiste cosmique a tout simplement remplacé les idéologies politiques et sociales trop terre-à-terre à son esprit par l'idéologie scientiste. Ne l'oublions pas «tout est politique». Si bien qu'à vouloir faire «neuf», on se retrouve avec des mots nouveaux et des spectacles novateurs soit mais qui expriment toujours les mêmes vieilles idées du XIXe siècle et parfois bien avant. Loin d'être «infragalactiques», les zirmatiens québécois, à l'image de plusieurs «avant-gardes» sont plutôt des saint-simoniens qui s'ignorent.

L'alchimie complexe à l'intérieur de laquelle se retrouvent amalgamés la science, les arts visuels, la philosophie, la technologie et la poésie et où s'élaborent ces fameux projets multidisciplinaires fusionnels et expérimentaux; nous la devons à Saint-Simon.

Saint-Simon, dans le *Catéchisme des industriels* (1805), comme l'annonce Péloquin dans ses manifestes des années soixante, développe un plaidoyer en faveur d'une élite (les subsistants de Péloquin ?) de savants, d'artistes et d'industriels qui va prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés (encore !) sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions.

Science, technique et art forment donc l'ossature de la Révolution de toutes les révolutions car, ils réunissent en un seul projet la méthode fonctionnelle, la maîtrise des objets et de la matière et la direction «poétique» que doit prendre la destinée de l'humanité. Le saint-simonisme se positionne donc comme doctrine du salut au même titre que le christianisme, l'islam ou le judaïsme. Et Ernest Renan, lui, par la suite, dans *L'Avenir de la science*, de plaider en faveur «d'une religion du progrès dont les connaissances scientifiques seraient le nouvel Évangile organisant rationnellement la société. Renan exhorte la société à se perfectionner grâce à la science et à ses réalisations.»

Ainsi est transféré à la science, le vieux désir religieux de remplacer Dieu et de vaincre la mort. La modernité est parsemée de sociétés mécanistes qui ont pour objet de propager l'Évangile de la science et le salut par la recherche et l'invention comme Zirmate.

En grattant le vernis de la «nouveauté» les écrits de Péloquin révèle un apôtre saint-simonien, enfant de chœur de Descartes, «celui qui transféra l'ordre divin vers la machine».

En somme le projet Zirmate est un fourre-tout de la science, de la littérature et des arts positivistes où la finalité messianique du poète zirmatien est belle et bien la victoire définitive de l'esprit sur la matière : la Rédemption de l'homme et le règne de l'immortalité
« N'êtes-vous pas écœurés de mourir – bande de caves – c'est assez !
«Il ne peut plus être question de savoir qu'il va mourir, mais bien de tendre avec une énergie forcenée vers l'instant où il commencera à mourir de moins en moins. INFRA, C'est l'Expérimental mis en marche jusqu'à la CONSCIENCE.(...) Donc Isolement, puis Connaissance, puis Identification de la Réalité globale et englobante, puis Conscience, puis Liberté INFRA dans la Contemplation... Passage d'homme à Dieu et enfin à l'homme... »

L'art ne sauvera jamais le monde sauf pour l'artiste de l'animus qui imbu d'une volonté narcissique cherche sa puissance dans sa collusion avec le pouvoir de la science. L'art au pouvoir est un art messianique, il est religion non plus au service d'un dieu comme dans la préhistoire mais au service de l'homme divinisé. Son oeuvre, sa performance est messe célébrée comme sacrifice menant au salut personnel. La fusion de l'art et de la science comme doctrine du salut impose donc un programme, une idéologie de la gestion et du contrôle du savoir : le «règne de la recherche». Comme toujours les dérives totalitaires finissent par se montrer le bout du nez :

«Nous pensons sincèrement que, par les médias d'influence, nous pouvons provoquer les mutations de l'Homme et du Cosmos».

«INFRA demande l'exil immédiat de tous ceux dont les oeuvres ne dégagent rien d'insolite ou de fantastique».

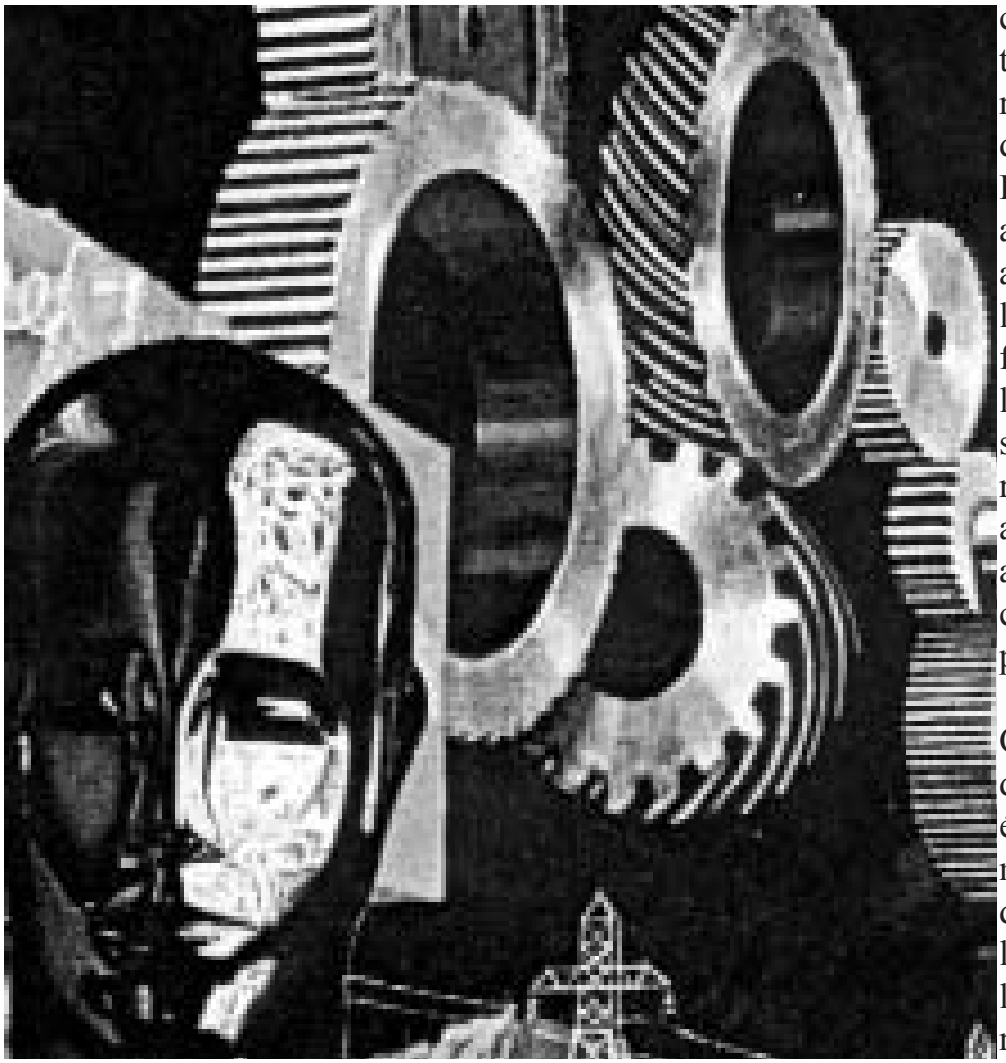
Encore une fois, l'histoire se répète. Tous ces mouvements «nouveaux ont comme dénominateur commun un idéal messianique de l'art rédempteur du monde et de l'homme, de l'art conjurant les malheurs de l'histoire : l'art sotériologique tel que définit par les avant-gardes au début du XXe siècle.

Un frisson inquiétant parcourut mon échine en me rappelant la fameuse thèse de Langevin lorsqu'il décrit le fantasme perpétuel des cerveaux reptiliens à vouloir créer un homme nouveau supérieur à leur condition comme jadis Marinetti et son projet futuriste récupéré par les fascistes italiens et le désastre qui suivit plongeant l'Europe dans une guerre sanglante. À force de vouloir sauver les hommes on les crucifie depuis des lustres

Futurisme
Il se produisit alors une «révolution» conceptuelle importante où apparaît une nette distinction entre image et symbole. L'artiste se sent investi d'une mission qui dépasse la simple illustration de la réalité, ce qui reviendra à la photographie naissante. Dorénavant, il se donne le privilège de l'interpréter. Cette nouvelle conception du rôle de l'art dans la société est capitale pour la compréhension de l'art moderne. En nous offrant sa propre lecture des réalités socio-politiques, l'artiste prétend aussi construire des «réalités nouvelles» pour un «homme nouveau» habitant une «cité nouvelle» et va jusqu'à affirmer que son oeuvre «est un acte de création, au sens presque divin du mot».

«Ce n'est pas seulement de la science et de la technique que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles. (...) Aucun des grands

noms de la modernité, de Kupka à Kandinsky, de Mondrian à Malevitch, de Duchamp à André Breton, n'est sorti indemne de cette fascination qui montre que le symbolisme n'est pas mort en 1900. Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des palingénésies (réincarnation) et des eschatologies (vision ultime de l'homme et de l'univers), mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et «chefs» (Mussolini, Hitler, Staline), obscurcit l'éclat des Lumières que la modernité était supposée augmenter.»



«Heureux celui qui saurait se persuader que la culture pourrait vacciner une société contre la violence» (Enzensberger)

Il est maintenant inévitable que la finalité artistique doit fusionner avec la finalité révolutionnaire. On attendait de la révolution sociale qu'elle donne à tous les citoyens les moyens matériels de se consacrer enfin à la poésie et aspirer à «l'art de vivre.» Le changement, la révolution, étaient sur toutes les lèvres.

«Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef d'œuvres sans un caractère agressif.» (Marinetti)

L'effet visuel provenant de la répétition mécanique et de l'objet produit en série amena l'artiste à concevoir une esthétique particulière de formes nouvelles appréciées comme symboles du progrès. Le futurisme est un courant artistique du début du siècle dernier qui se voulait en opposition avec les vieilles écoles de pensée sauf celles de la Renaissance.

Le «père spirituel» du futurisme italien est sans aucun doute Léonard de Vinci. De Vinci est à la fois artiste, ingénieur, scientiste; c'est le grand homme de l'utopie technologique seule capable de réaliser sa vision de l'harmonie de l'homme dans la cité nouvelle. L'artiste des machineries agraires, de la médecine anatomique, l'ingénieur militaire, l'architecte de la cité fonctionnelle, le prophète de l'automation, géomètre symboliste, le cartographe du réel, le peintre de la beauté absolu autant de recherches autodidactes où se révèlent la conscience cosmique de la perpétuelle renaissance.

Car le futurisme comme le déclare Marinetti est «un défi aux étoiles» pour renverser l'ordre du monde en exaltant l'amour du danger, la rébellion de l'art, l'audace de la poésie, l'agressivité de la littérature, la rapidité du mouvement mécanique, la beauté architectural des nouvelles cités modernes. Mais c'est aussi la glorification du patriotisme et de la guerre, le mépris des femmes et l'appel à la destruction des musées et des bibliothèques.

A leur début, ces poètes, romanciers, peintres, philosophes ont tous composé avec le marxisme et le socialisme. En fait, il est intéressant de noter que c'est le premier des mouvements d'art révolutionnaire du XXe siècle. Pendant plus de trente ans, il sera un formidable laboratoire, une sorte d'incubateur de la pensée anarchiste à ses débuts et fasciste par la suite.

Prônant une révolte violente, artistique et politique contre la bourgeoisie triomphante du début du XXe siècle, les artistes futuristes se découvrent une fonction sociale révolutionnaire et tissent la trame esthétique d'une collaboration inédite entre l'art et la politique. Le perfectionnement de la machine devenait un devoir : le devoir d'inventer.

«En renonçant à une grande partie de son humanité, l'homme pouvait arriver à la divinité. Il émergeait de ce second chaos et créait la machine à son image : image du pouvoir, mais arraché de sa chair et isolé de son humanité.»

C'est en 1909, en France, en première page du journal Le Figaro qu'est publié *LE MANIFESTE DU FUTURISME*. Son auteur, Filippo Tomasso Marinetti, y fait 11 propositions qui expriment bien plus un état d'esprit qu'une base de règles inébranlables. Parmi celles ci on retrouve l'amour de la machine, la révolte, l'admiration et bien sur ce qui va caractériser le futurisme plus que tout autre chose : le mouvement, la vitesse, et des conceptions de formes très avancées de civilisation, faisant appel aux guerres, aux révolutions, et à l'énergie des masses.

Voici donc une partie du manifeste du futurisme tel que composé par Marinetti et publié le 20 février 1909 dans le Figaro :

1- Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2- Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.

MARINETTI
"ANIMATORE D'ITALIANITÀ"
F. T. MARINETTI

3- La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4- Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive… une automobile rugissante, qui à l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la " victoire de Samothrace ".
5- Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.
6- Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.
7- Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef d'œuvres sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.
8- Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles! … A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible? Le temps et l 'espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.
9- Nous voulons glorifier la guerre - seule hygiène du monde -, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent et… le mépris de la femme…
10- Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.
11- Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte : les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques ; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés ; les paquebots aventureux flairant l'horizon ; les locomotives au grand poitrail qui piaffent sur les rails tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

L'art nouveau incarné par le mouvement futuriste est une guerre ouverte contre l'immobilisme institutionnel de la société bourgeoise. Ils imaginent une mystique de l'homme nouveau transfiguré par un «art total» de la civilisation à venir chantant la gloire du machinisme et de l'objet industriel comme fondement de la nouvelle cité universelle. La même année 1909, Marinetti publie *Malarka le futuriste* où l'artiste livre enfin sa vision prophétique d'un surhomme mécanique et ailé. Cet homme-dieu icarien est au cœur de la cosmogonie futuriste où le corps est fantasmé comme «corps glorieux» de la mystique machiniste et mu par sa volonté d'exalter le progrès industriel.

Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines et des musées décadents; même le présent n'a de valeur que parce qu'il est un passage obligé pour atteindre le but. Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'ordre mécanique devient idéologie de la «nouvelle Jérusalem». La diffusion de cette nouvelle culture esthétique commande «un cri de guerre du clan» : le slogan

Aparté : D'origine gaélique, slogan vient de *Sluagh-ghairm* signifiant «cri de guerre du clan». Les Anglais l'adoptèrent comme mot d'ordre électoral d'un parti et les Américains, lui ajoutèrent la fonction de devise commerciale.

«Le slogan a une fonction, qui est de persuader les masses, les faire acheter, les faire voter, les faire croire. Et sa nature découle directement de sa fonction.

C'est bien sûr Marinetti, père du futurisme qui réalisera la synthèse entre la poésie et le slogan à des fins d'auto promotion, d'auto

ELLA
9.
NE
TRANSATLANTIC

réclame de leur projet artistique. Se met en place une nouvelle typographie révolutionnaire «caractérisée par un lettrage alerte, libre et expressif et par une nouvelle conception de l'espace dans la composition graphique qui bouleverserait complètement les notions traditionnelles d'harmonie, d'élégance et de symétrie.

La première guerre mondiale a laissé des cicatrices et des haines de plus en plus fratricides. On assiste alors à l'éclosion d'une poétique publicitaire fondée sur le martèlement, l'incantation et la naissance du tract. Par ces injonctions de plus en plus destructrices et insultantes, «le projet futuriste adopte une ligne propagandiste violente qui fusionnera avec celle du fascisme».
Publicité et slogan associés à la réussite des artistes futuristes italiens dans la communication de masse; voilà tout est en place pour la récupération politique des techniques publicitaires par les mouvements fascistes européens. Le tandem *Art et propagande* tient toujours la route et atteindra des sommets inégalés. Tranquillement se dessine l'idéologie du détournement caractéristique du XXe siècle.

Les futuristes ont été les plus tenaces

partisans de la "guerre jusqu'à la victoire finale" et de l'impérialisme. Ils n'ont cessé d'exalter la guerre, que la guerre constituait le seul remède hygiénique pour l'univers.

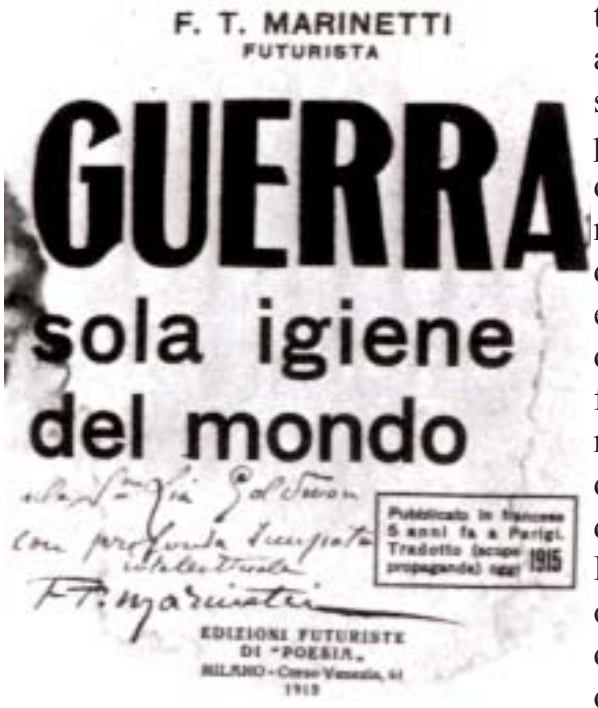
Au mouvement futuriste participent des monarchistes, des communistes, des républicains et des fascistes qui formulent ou cherchent à formuler les théories que Machiavel prêcha à l'Italie du XVe siècle : à savoir que la lutte qui divise les partis locaux et mène la nation au chaos ne peut être enterrée que par un monarque absolu, un nouveau César Borgia qui se placerait à la tête des partis rivaux. On sent déjà Mussolini poindre à l'horizon.

Les principaux porte-parole du futurisme d'avant-guerre sont devenus des fascistes. Ces artistes rejoignent une génération entière d'individus qui croient reconnaître dans le fascisme un mouvement aussi révolutionnaire que le communisme; une troisième voie possible entre le capitalisme et marxisme en laissant espérer une prise de

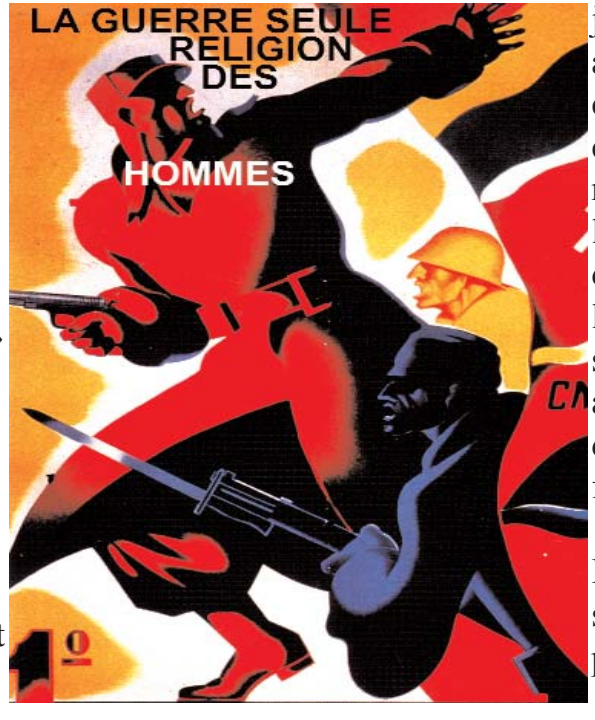
contrôle de la production par les ouvriers eux-mêmes dans une économie de marché.

Hitler n'a rien inventé. Exalté par l'exaltation de l'héroïsme, du sacrifice, du passéisme, du patriotisme, de l'unité du «Volk», ce peuple que l'on rencontre dans le vagabondage rêveur : tout cela est contenu dans la poésie romantique dès la fin du XVIIIe Siècle.

Aux valeurs hédonistes des romantiques, Hitler y ajouta un insigne de propagande, une croix gammée. Il s'empressa de fonder «La jeunesse hitlérienne» sur le calque des wandervogel exaltant le culte panthéiste, les fêtes de solstice, le romantisme de la montagne, des hauts sommets, résurrection du passé fabuleux nordique d'Hölderlin et autres romantiques allemands, des poésies mystiques naturalistes et autres puissants mythes fondateurs de l'âme humaine sublimés par la musique de Wagner. Essentiellement centrée sur le rêve, les mythes, sur la vision mystique de l'Absolu et principalement sur l'instinct de meute d'une collectivité divinisée, d'une secte raciste, d'un « peuple élu aryen ». Il recruta parmi les soldats, les étudiants, les jeunes travailleurs et chômeurs les membres des brigades fascistes.



Les mouvements de populations rurales vers la ville atteint des sommets inégalés. Les «foules sans Dieu» (Camus) envahissent les villes. Berlin s'est multiplié par neuf tandis que Paris et Londres se multiplièrent par trois. Or ce sont les jeunes qui ont émigré de la campagne vers la ville d'une part et d'autre part s'il y a quatre enfants en moyenne dans les quartiers pauvres, les enfants sont plus nombreux que les parents, et ne travaillant pas s'agitent dans les rues et s'y regroupent. Les ouvriers aussi sont jeunes : on travaille dès 14 ans, on fuit le village dès 12 ans. Abandonnés à la rue, jeunes émigrants sans famille et sans racines, sans repères, et parfois, sans soutien autres que leurs bandes d'amis, ces adolescents se retrouvent nomades urbains dans une atmosphère dramatique de chômage et guerre civile entremêlés. Tous les rapports de voisinage, de solidarité, de cohésion familiale, valeurs fondamentales du monde rural, éclatèrent en mille miettes avec l'avènement de la société de masse dans des métropoles aux structures défaillantes souvent inadéquates. L'industrialisation et l'économie en général ont peine à absorber ce flot important de déshérités errant dans les villes comme «des ombres sans amour qui se traînaient par terre…»



Les conditions difficiles de vie favorisèrent l'éclosion de bandes de jeunes armées. Hitler transformera cette agressivité en affirmation nationaliste commandant la vengeance. Berlin, grande capitale bourgeoise avec ses cabarets, ses restaurants huppés et ses théâtres qui attirent l'attention du monde entier, est aussi la cité des grands contrastes sociaux engendrés par la misère, le chômage le marché noir et bien sûr la violence que l'architecte Lissitsky a admirablement définie en ces mots : «un kilo de pain coûtait un million de mark et une fille, une cigarette.»

La vie politique est à l'image des conditions sociales : combat de rues, manifestations pacifistes réprimées dans le sang, assassinat

politique (Rosa Luxembourg), détérioration du tissu communautaire, c'est la revendication de l'instinct racial inné, comme valeur opposée à l'acquis éducatif socialiste ou libéral des premiers «oiseaux migrateurs». Le nazisme opposa à la politique marxiste matérialiste une politique spiritualiste et sentimentale. Le marxisme fut rejeté comme science rationaliste et non enchanteresse, plutôt ennuyeuse pour les Jeunes. Hitler remporta son pari de la jeunesse. Dans son livre *La Révolution sociale de Hitler*, David Schönbaum donne les statistiques d'adhérents au parti nazi par tranches d'âge en 1930 et en 1932. Selon lui, les nazis se situent entre 18 et 40 ans, âges où ils représentent 83,7% des adhérents. «Dix millions d'enfants nazis» qui persécutent leurs parents, terrorisent les professeurs et autres vieillards en général.

La lutte des races a été, en Allemagne, préférée à la lutte des classes. Toute la doctrine nazie repose donc sur le darwinisme social. Le représentant principal du darwinisme social est l'Anglais Herbert Spencer (1820-1903)

Le darwinisme social affirme que la compétition, la lutte pour la vie, affecte, à l'intérieur de l'espèce humaine, les différents groupes sociaux qui la composent (familiaux, ethniques, étatiques) de telle sorte que des hiérarchies se créent, qui sont le résultat d'une sélection sociale qui permet aux meilleurs de l'emporter. Or, pour Spencer, tous les groupes sociaux étant en compétition les uns avec les autres, tout ce qui peut affaiblir un groupe social bénéficie à ses concurrents.

En conséquence, Spencer pense que toute protection artificielle des faibles est un handicap pour le groupe social auquel ils appartiennent, dans la mesure où cette protection a pour effet d'alourdir le fonctionnement du groupe et, donc, de le mettre en position d'infériorité face aux groupes sociaux rivaux.

C'est toute l'idéologie de la cigale et de la fourmi qui se met en place. Spencer partage une conception libérale, antiétatique de l'économie. Il est hostile aux lois sur la pauvreté, à l'éducation publique, à la santé publique, aux protections familiales. En règle générale, cette théorie est opposée par les puissants, aux volontés égalitaristes ou sociales-démocrates de la classe moyenne et des exclues. Elle peut servir de support aux théories tant libérales et surtout ultra-libérales que conservatrices.

Avec la ferme conviction que la théorie du darwinisme social était vraie, Hitler s'est perçu comme le sauveur moderne de l'humanité. Il était convaincu que la race se désintégrait et se détériorait à cause de mauvais mariages résultant d'une promiscuité teintée de libéralité qui souillait le sang de la nation. Et ceci a mené à l'établissement d'un catalogue de mesures curatives 'positives' : l'hygiène raciale, un choix eugénique de partenaire, l'élevage d'êtres humains par des méthodes de sélection d'une part et d'extirpation de l'autre.» Les efforts d'Hitler pour mettre les membres de ces races inférieures dans des camps de concentration tenaient moins du désir de punir que du désir de protéger la communauté saine, comme il est d'usage de mettre les gens malades en quarantaine. Les Nazis croyaient que «tuer les Juifs et les autres était en fait une manière scientifique et rationnelle de servir un bien objectif plus élevé.»

Ici c'est la génétique qui fait fonction d'Évangile, c'est la récupération tragique du religieux par la science au profit d'un projet messianique. Ce spiritualisme, en Allemagne, ne se contente pas, comme en Italie, du christianisme. Hitler - et bien avant lui les Romantiques - veulent une religion proprement allemande et remontant aux traditions ancestrales les plus lointaines. Le fascisme et le nazisme sont d'origines tribales.

Partout en Europe une immense cohorte de citoyens frustrés dans leur désir d'exploits héroïques ne demandait que de servir une cause noble. Car l'élite fasciste requiert des qualités nobles présentes dans toutes les classes de la société. Ce sont les prédispositions mentales, forces de caractère et leadership qui l'emportent sur les considérations bassement socio-économiques. Tout être qui se sent

capable de gouverner la société peut faire partie de cette élite en vertu de la loi de la sélection naturelle.

Les Chemises noires des fascistes de Mussolini, les Chemises brunes des nazies de Hitler, les Phalanges espagnoles du général Franco, les Croix fléchées de Hongrie, les Gardes de fer de Roumanie comblèrent leur désir inassouvi. Tous ces mouvements ultra nationalistes prophétisèrent sur les ruines de la première guerre l'avènement mythique d'une victoire décisive sur les forces du mal et du désordre. Comme si l'aboutissement de toute mystique était par essence totalitaire !

Ainsi se forma une élite spéciale, la «bande du chef» dont l'ascension politique représente la vraie force vive de la dictature révolutionnaire axée sur la recherche du pouvoir. Lui seul compte et pour s'y maintenir la violence sans scrupule d'humanité devient valeur spirituelle si bien que l'exercice brutal du pouvoir est le seul devoir de l'élite où tous les membres deviennent complices d'exactions comme n'importe quelle bande criminelle.
La mystique de la Guerre et de la Mort, du Sacrifice à la Patrie, cet idéal irrationnel, spiritualiste, sous-tend dans la pratique le désir de meurtre, pour parler comme Freud. La politique de la «table rase», destruction complète des anciennes structures pour mieux reconstruire et assurer la Victoire du Nouveau, tel est le programme du Parti de la Jeunesse. La révolution permanente passe par le renouvellement perpétuelle de la société grâce à l'élan vital des jeunes de génération en génération. Sauf que la jeunesse n'a rien reconstruit du tout, manipulée par la propagande, elle est allée mourir au champ d'honneur, laissant toute la place à la gérontocratie qui exerçait le pouvoir depuis le tout début, véritable détournement des aspirations révolutionnaires des jeunes vers le totalitarisme.

Dans un autre lieu, un dénommé Lénine comprit le même message que lui envoyait la jeunesse et les artistes de l'Homme nouveau tels les constructivistes. Il s'empressa de créer, en 1917, le mouvement «agit-prop», nom formé de la contraction de deux mots «agitation» et «propagande». Il s'agissait d'un collectif de jeunes artistes sous la direction du Komosol (ligue communiste de la jeunesse) qui se servaient de l'expression artistique, principalement du théâtre engagé et de la poésie orientée à des fins de propagande de l'idéologie communiste. En Chine, Mao engagera la jeunesse communiste au sein l'Armée rouge vers la traumatisante «Révolution culturelle». Tranquillement se dessine l'idéologie du détournement caractéristique autant des arts que de la politique du XXe siècle.

Il est caractéristique de constater que tous les mouvements messianiques reposent sur une purification de la société. L'hitlérisme, le stalinisme et le maoïsme n'échappent pas à la règle dans leur mission d'effacer toutes les fautes sociales du passé et d'engendrer un homme nouveau. Comme pour les religions, le croyant de ces «théologies profanes» se sent libéré des peurs antiques et accorde au chef des pouvoirs divins.

«L'idéalisme peut devenir un prétexte passionnel à l'assassinat».

N'est-ce pas aussi la ferveur religieuse intransigeante qui pose problème ?

Car l'Amérique a aussi ses démons internes, ses intégristes. En 1830, le mouvement œcuménique des *Disciples du Christ* qui apparaît en Pennsylvanie. Déjà en 1898, le sénateur américain Albert Deveridge déclarait : « Dieu a fait des Américains les maîtres organisateurs du monde afin d'instituer l'ordre là où règne le chaos.»

Des fondations puissantes comme l'Héritage Foundation, Free Congress Foundation, Hoover Institute, American Enterprise Institute, voient le jour, amassent des richesses colossales et deviennent des agences de lobbying redoutable situées à quelques pas du Capitole. Leur credo est le suivant : puisque Dieu est avec eux, ils doivent «promouvoir le système démocratique et le capitalisme fondé sur la libre entreprise, en chaque occasion, sur tous les continents.» Credo que l'on pourrait associer à un judéo-

millénarisme de droite. De plus, clairement antiféministes et antiavortements, ces coalitions dont la Moral Majority veulent reconstruire l'Amérique sur les valeurs de la Bible et conquérir le monde par une politique interventionniste messianique. Au niveau de la politique intérieure, selon ces conservateurs, les États-Unis ont été pris en otage par la gauche et les libéraux qui ont imposé leurs valeurs comme la laïcité des institutions publiques, l'égalité des sexes, la discrimination positive envers les minorités, la défense du droit commun, inspiré d'un millénarisme chrétien de gauche. L'État laïque est ce qui a provoqué selon eux l'effondrement des valeurs américaines comme le travail, la famille, la patrie, la recherche de l'enrichissement individuelle.

Les programmes sociaux représentent la force démocratique de l'État laïc moderne. Grâce à eux, les pauvres, les déshérités, les malades gardent espoir et dignité face aux injustices et malheurs. La solidarité sociale de l'État enlève au prosélytisme religieux son arme de persuasion favorite : la charité qu'elle soit chrétienne, musulmane ou juive.

Tous les mouvements fondamentalistes attaquent les programmes sociaux, demandent leur démantèlement pour mieux accaparer les bénéficiaires dans leur zone d'influence. Leur modèle étant bien sûr le marché capitaliste ainsi les offres de services des communautés religieuses doivent répondre à la demande. Comme pour la droite républicaine américaine, les fondamentalistes voient le marché déifié de la «charity business» comme le seul capable de répondre à leur vision millénariste. En ruinant le rôle social de l'État, les citoyens déboussolés et sans recours doivent donc se retourner vers les groupes religieux pour y trouver support et aide et deviennent des proies faciles à leurs messages évangéliques, d'ailleurs ont-ils le choix ? Ceci dit les communautés religieuses ont le droit et le devoir d'exercer leur mission charitable sans pour autant devenir les sous-traitants des responsabilités sociales de l'État.

«Le plus grand progrès de la civilisation moderne est d'avoir produit des êtres capables de la supporter.»

Pavillon de l'habitation

L'État se devait de contrer la menace qui gronde et se lança dans des grands travaux d'architectures répondants aux besoins de la vie contemporaine et à la création d'emplois nécessaire à la vitalité de l'économie. Les grands hôtels, les grands magasins, d'immenses bâtiments administratifs et immeubles à logement, des stades imposants et des complexes industriels structurés poussent comme des champignons après la pluie. Toute une «poétique» de l'ordonnance se met en branle : épuration des volumes, pureté géométrique, volonté consciente de l'autodiscipline qui appelle un grand déblaiement des laideurs accumulées dénoncées ainsi par l'architecte Van de Velde : «une laideur rongeant, comme un vice, le cœur et le cerveau; une laideur sale comme la boue des grandes villes qui colle à la chair…»

De réaction culturelle à l'art nouveau décoratif, nous tombons dans le rationalisme fonctionnel dans l'art, principalement dans l'architecture et l'urbanisme. «Est fonctionnel ce qui fonctionne comme un mécanisme répétitif et déterminé dans le but d'harmoniser les éléments d'un système et de les diriger vers le même but efficient.» Ainsi la vie communautaire dans la cité nouvelle pour un homme nouveau se doit d'intégrer des notions de biologie, de sociologie, d'économie, de technologie et bien sûr, de statistiques. Intégrer et coordonner, telle est l'idée fondamentale du fonctionnalisme.

Adolf Loos fut le premier architecte (1900) à émettre l'idée de l'«objet-type», concept par lequel la fonction des objets ou des bâtiments l'emporte sur l'ornement. La rigueur fonctionnelle implique le dépouillement jusqu'à l'austérité des formes en nette opposition avec le naturalisme ornemental de l'art nouveau. Qui dit fonction, pense efficacité, constat qu'appliquèrent les architectes futuristes. Dans *Manifeste de l'architecture futuriste* : «Nous devons

inventer et reconstruire ex novo notre ville moderne comme un atelier immense et tumultueux, actif, mobile et partout dynamique, et l'immeuble moderne comme une machine gigantesque».

Voulant combattre le foisonnement des formes naturelles et la prolifération de l'ornement inutile, un mouvement d'épuration, une volonté de rigueur s'insèrent dans les rapports entre l'homme et son environnement, rapports de l'homme avec les produits techniques. Tranquillement, l'idée d'esthétisme est subordonnée à celle de la fonction. De réaction culturelle au kitsch, nous tombons dans le rationalisme fonctionnel dans l'art, principalement dans l'architecture et l'urbanisme. «Est fonctionnel ce qui fonctionne comme un mécanisme répétitif et déterminé dans le but d'harmoniser les éléments d'un système et de les diriger vers le même but efficient.» Ainsi la vie communautaire dans la cité nouvelle pour un homme nouveau se doit d'intégrer des notions de biologie, de sociologie, d'économie, de technologie et bien sûr, de statistiques. Intégrer et coordonner, telle est l'idée fondamentale du fonctionnalisme.

La haute estime des futuristes italiens, surtout Depero, pour le rôle de l'industrie se répercuta «dans la transformation globale du paysage urbain et de la vie quotidienne, avec l'apparition d'objets destinés à améliorer les conditions matérielles de l'existence mais aussi à diffuser une nouvelle culture esthétique». (Belli) L'ivresse de la technologie, la noblesse de la vitesse, l'automation mécanique devinrent les articles de loi du nouvel ordre esthétique.

Ce désir de construire un monde nouveau attira des artistes de tous horizons autour d'écoles ou de mouvements comme le Vkhoutemas (Russie), le Stijl (Hollande), l'esprit nouveau (France) et bien sûr le Bauhaus (Allemagne). Inspirés par les constructivistes russes, des architectes allemands regroupées autour de Walter Gropius, à la recherche d'un nouvel art de vivre, tentent eux aussi la révolution des formes utiles pour renouveler le décor urbain et répondre surtout au manque de logements pour les travailleurs. Pour ce faire, il proposa la production en série de logements préfabriqués par une production standardisée. En fondant le Bauhaus – Maison du Bâtir-Gropius veut enseigner non pas un art, mais un état d'esprit capable d'évoluer vers «la conception collective de grands projets utopiques» tout en prenant en considération les nécessités pratiques, économiques et sociologiques dont le leitmotiv serait : «intégrer l'homme au monde moderne tout en maîtrisant la conception, la construction et l'évolution de ce même monde moderne».

Toutes ces constructions révèlent autant à l'Ouest qu'à l'Est, l'utilisation d'un langage architectural dont la vocation unique est l'ordre dans la fonction. De plus en plus, l'urgence se manifeste de créer un langage stylistique commun entre peintres, sculpteurs et architectes. Les revues *De Stijl, Cercle et Carré, Art concret, Abstraction-Création art, l'Esprit nouveau* furent les courroies de transmission de ce «nouveau laboratoire des formes. » L'art est de plus en plus apparenté à la connaissance scientifique au détriment de l'esthétisme jugé rétrograde. De ces écrits et débats émergèrent des architectes audacieux comme Gropius, Mies Van der Rohe (Bauhaus) et Jeanneret dit Le Corbusier dont le géométrisme fonctionnaliste inspiré du cubisme associé au purisme du Bauhaus débouchera sur le «style international» des années 1930.

La rigueur fonctionnelle implique le dépouillement jusqu'à l'austérité des formes en nette opposition avec le naturalisme ornemental de l'art nouveau. L'essence de la pensée constructive matérialisée dans l'architecture du style international commande une épuration radicale supportant un ordre basé sur le calcul et la mesure qui reflète l'idéal scientifique de l'époque. C'est la conquête de l'espace par le béton et l'acier et la conquête de la transparence par le verre.

L'idéologie de la technologie parle haut et fort et son discours rationnel axé sur la complémentarité absolue entre la forme et la fonction, figure dominante du constructivisme, du style international et du Bauhaus, suggère l'édification d'un monde fermé, statique,

sans joie, imperturbable aux sentiments, centralisé et contrôlé comme l'imaginent les États totalitaires. L'épuration proposée par les architectures révolutionnaires d'avant-garde furent rapidement détournées par Staline et Hitler pour qui la pureté du prolétariat pour l'un, la pureté de la race pour l'autre demandaient des œuvres monumentales à la mesure, plutôt exprimant la démesure de leur ambition démiurgique.

Autant en Allemagne qu'en Union soviétique, les audaces avant-gardistes sont tolérées si elles laissent place au retour d'un certain classicisme dans un style d'apparat glorifiant la puissance de l'idéologie totalitaire. Hitler et Staline se lancèrent dans des projets grandioses dont la monumentalité symbolise l'Autorité. Hitler dessina avec l'architecte Speer le projet de la «Grande Axe», immense avenue de cinq kilomètres avec un arc de triomphe se terminant sur la «Grande Halle», place publique pouvant recevoir 180 000 personnes coiffée d'un dôme rappelant celui du Capitole états-unien ; cette «huitième merveille du monde» devant célébrer le rêve d'éternité du Reich allemand. À Rome, c'est l'ouverture de la Via Dell'Impero à travers les ruines en éventrant la cité historique afin d'imposer la marque somptuaire du nouveau régime où le *Danteum* (mausolée non réalisé) devait constituer la synthèse entre archéologie et géométrie futuriste avec le concours de matériaux raffinés comme le marbre (antiquité) et le verre (modernité) matérialisant l'idée eschatologique du «sublime. » Staline n'est pas en reste avec son projet de «Palais des Soviets», (non réalisé) une tour en gradin de 450 mètres rappelant les grandes ziggourats mésopotamiennes, style tour de Babel, de dimension gigantesque surplombée d'une statue colossale d'un Lénine divinisé régnant sur le monde. La grandeur recherchée est celle d'un César, d'un Alexandre le Grand fondant un nouvel empire. Mais surtout le Palais des Soviets, sa tour rivalisant avec l'Empire State Building et le monument de Lénine avec la statue de la Liberté, permettait de revendiquer une grandeur impériale comparable à son ennemi idéologique.

De ce schéma de pensée naissent des cités utopiques, style *Métropolis* de Lang, qui ne s'inscrivent plus du tout dans un environnement naturel mais carrément artificiel comme un artéfact pur à l'image de l'homme-dieu, prométhéen. Inspirée par les expériences des constructivistes russes, l'architecture occidentale adhère, elle, aussi au principe utopique d'une cité nouvelle pour un homme nouveau soutenu par un esprit de solidarité sociale et une morale égalitaire commune. Les gratte-ciel en verre révèlent une mystique de la transparence dispensant une nouvelle lumière, chapeautés d'antennes radiophoniques délivrant les messages du nouvel évangile messianique de l'homme urbanisé.

Mais surtout les architectures modernes et leur «machine à habiter» et les nouveaux designers industriels projetaient, comme schéma de représentation, une homogénéisation des hommes et des objets et une standardisation des modes d'expressions indispensables à l'uniformité de la pensée de masse. Il ne faut pas oublier que le darwinisme social de l'époque commençait à faire l'apologie de l'organisation exemplaire des insectes sociaux comme fourmis et abeilles, tel est le modèle du fonctionnalisme à visage «humain. »

Selon Langevin, on retrouve ce bonheur de l'humanité dans la maîtrise de la nature par les sciences dès les utopies de la Renaissance : dans *L'Utopie* (1516) de Thomas More, dans la *Nouvelle Atlantide* (v.1600) de Francis Bacon, dans *La Cité du soleil* (1623) de l'Italien Tommasso Campanella, dans le *Discours de la méthode* (1637) de Descartes, dans *Recherche sur la nature et la cause de la richesse des nations* (1776) de Adams Smith, dans *Cours de philosophie positive* (1830) de Auguste Comte, dans *l'Avenir de la science* (1890) de Rénan, dans *Récits des temps futurs* (1899) de Wells, dans *Le Manifeste du futurisme* (1909) de Marinetti, dans *Le Manifeste constructiviste* d'Alexéi Gan (1920), dans *Mein Kampf* de Hitler, dans *le petit Livre rouge* de Mao Tsé-Toung, dans le *Manifeste* du Front de libération du Québec, dans *Manifeste INFRA* (1965) de Claude Péloquin.

Pavillon de l'Angleterre

Devant le portrait du Général Ludd , je me retrouve soudainement au début du 17ieme siècle, en 1811 plus précisément, en pleine polémique luddite : une véritable révolte contre les machines ; une sorte de anti-futurisme avant l'heure. Les luddites doivent leur nom au Général Ludd, un personnage qui aurait signé les lettres de menaces que les manufacturiers ont commencé à recevoir en 1811. Il semble que ce nom soit celui d'un apprenti faiseur de bas de Leicester, Ned Luddlam, qui a détruit à coups de marteau le métier de son maître en 1779. En 1811, des tisserands britanniques s'insurgent contre leurs conditions de travail en brisant les métiers mécaniques de leurs usines. Une révolte qui dévoile l'autre visage de la technologie. La gigantesque augmentation de la productivité agricole que vit la Grande-Bretagne au cours du XVIIIe siècle fournit à certaines familles paysannes la prospérité nécessaire pour disposer d'un métier à tisser à domicile et ainsi compléter leurs revenus précaires.

Cependant, les innovations techniques qui permettent cet accroissement de la production provoquent également une perte de travail pour de nombreux paysans, qui émigrent alors vers les villes en perpétuelle expansion. Là-bas, les ouvriers qualifiés et les apprentis qui travaillent dans les ateliers et les commerces urbains voient se remplir les faubourgs d'une nuée de paysans expulsés et en quête de travail...

L'environnement tout comme la vie humaine étaient traités comme des abstractions. Avec l'ère industrielle arrive la pollution massive des cours d'eau et de l'air et son cortège de maladies: variole, typhoïde et tuberculose. L'ouvrier est traité aussi durement que l'environnement ou plutôt comme elle, comme matière renouvelable à exploiter jusqu'à son rejet dans l'environnement. La fumée des usines de charbon est à la pollution de l'air ce que la pauvreté est à la pollution sociale. Les cadences automates, l'exploitation des enfants, la journée de quatorze heures, espérance de vie de vingt ans inférieures à la classe bourgeoise à cause des maladies industrielles, voilà la "carte postale" du XVIIIe et XIXe siècle.

Dans ces zones urbaines, les gens s'arrachent les livres de radicaux tels que Thomas Paine ; ils témoignent même de la sympathie pour les Jacobins qui ont pris la tête de la Révolution française. En 1794, l'accroissement de la tension politique et sociale pousse le gouvernement à suspendre l'Habeas corpus, la loi garantissant la liberté juridique individuelle fondamentale des détenus.

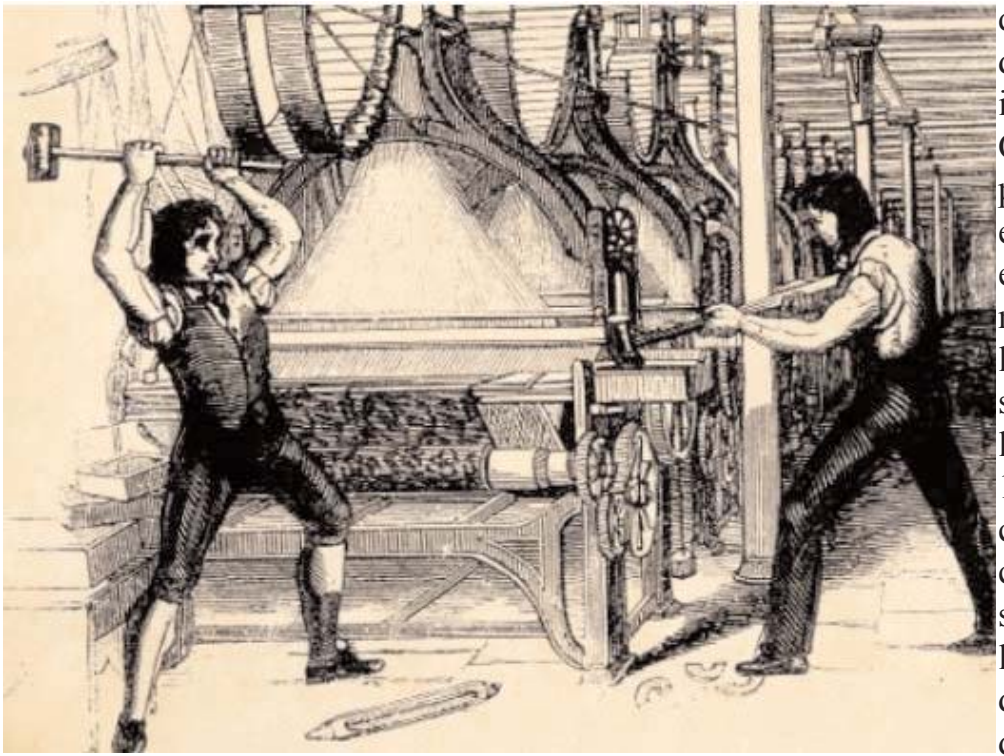
Cinq ans plus tard, les Combination Acts interdisent les associations de travailleurs, ce qui rend impossible les négociations collectives. Le conflit entre ouvriers et employeurs ne tarde pas à éclater, appuyé par un État redoutant l'union du radicalisme politique et des revendications en matière de travail.

Certains artisans et paysans qui ont pu acheter une machine ont réussi à accumuler un petit excédent de capital et l'investissent dans l'industrie naissante, acquérant de nouvelles machines. La concurrence entre ces premiers industriels pousse à la course à l'innovation, afin de produire toujours plus vite et moins cher. Cette demande provoque une cascade d'inventions multipliant la capacité de production, notamment avec l'utilisation de la machine à vapeur dans ces premières usines. Ce qui déclenche l'hostilité des fileurs et des tisserands, car elle réduit le besoin en main-d'œuvre.

Déjà en 1778, dans le Lancashire, des artisans avaient détruit des métiers à tisser mécaniques, parce qu'ils faisaient baisser leurs salaires et dévaluaient leurs qualifications. Ces artisans voient leur savoir-faire durement acquis ne plus servir à rien face à la concurrence des machines. Ils s'entassent dans les usines, sous le joug des contremaîtres, ils sont soumis à des règlements stricts et à

des punitions sévères en cas d'infraction, ainsi qu'au contrôle du temps marqué par la sirène de l'usine et au rythme bruyant de la machine.

C'est dans ces conditions qu'éclate le conflit. Tout commence à Arnold, un village près de Nottingham, la principale ville manufacturière du centre de l'Angleterre. Le 11 mars, sur la place du marché, les soldats du roi dispersent une réunion d'ouvriers au chômage. Cette même nuit, près d'une centaine de machines sont détruites à coups de masse dans les usines qui ont baissé les salaires. Il s'agit de réactions collectives, spontanées et dispersées, mais qui ne tardent pas à acquérir une certaine cohésion. En novembre, dans le village proche de Bulwell, des hommes en masque brandissant des masses, des marteaux et des haches détruisent plusieurs métiers à tisser du manufacturier Edward Hollingsworth. Lors de l'attaque, une fusillade éclate, et un tisserand perd la vie. La présence des forces militaires empêche l'embrasement de la région, mais l'orage gronde.

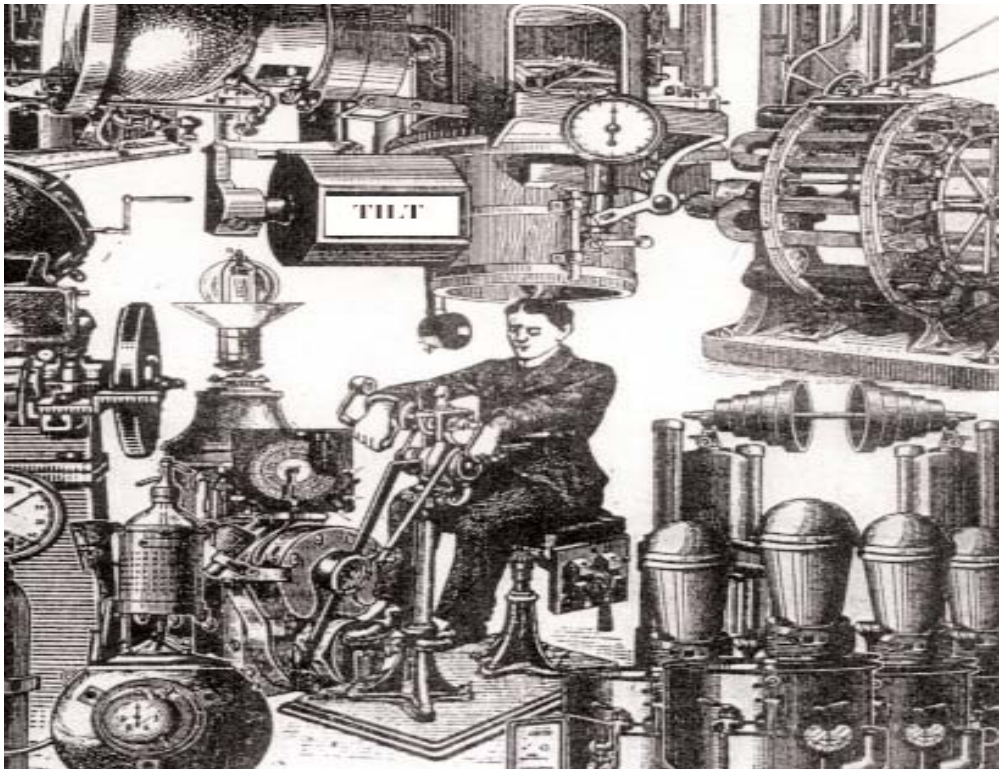


C'est alors que les manufacturiers commencent à recevoir de mystérieuses missives, signées par un certain Général Ludd. Ce personnage imaginaire donne son nom à un mouvement de protestation qui, sans être centralisé, est bien le fruit d'efforts coordonnés, peut-être suggérés par d'anciens soldats qui, en plus de lettres anonymes menaçantes et de tracts appelant à l'insurrection, organisent aussi des expéditions punitives nocturnes. Les leaders anonymes qui organisent les premières protestations dans la région de Nottingham lui empruntent son nom et signent avec lui les missives qu'ils envoient aux patrons. Ils veulent créer une figure emblématique, capable d'inspirer la terreur à leurs riches et puissants ennemis.

Le 12 avril 1811, la première destruction d'une usine se produit, lorsque 300 ouvriers attaquent la filature de William Cartwright, dans le Nottinghamshire, et détruisent ses métiers à tisser à coups de masse. La petite garnison chargée de défendre le bâtiment blesse deux jeunes contestataires, John Booth et Samuel Hartley, qui sont capturés et meurent sans révéler le nom de leurs compagnons.

En février 1812, le Parlement approuve la Frame-Breaking Bill, qui inflige la peine de mort à toute personne détruisant un métier à tisser. L'opposition est minime. Lord Byron, dans le seul discours qu'il prononcera à la chambre des Lords, demande : « N'y a-t-il pas assez de sang dans votre Code pénal ? » La répression se poursuit : 14 exécutions ont lieu et 13 personnes sont déportées en Australie. Pourtant, cette main de fer n'arrête pas les luddites, au point que 12 000 soldats sont réquisitionnés pour les pourchasser, alors que seuls 10 000 Britanniques luttent contre Napoléon sur le continent. Cela montre non seulement la terreur que les luddites inspirent aux classes dominantes, mais aussi les dimensions que prend cette « guerre civile » entre le capitalisme montant, qui repose sur l'industrie, la discipline au travail et la libre concurrence, et les luddites, qui revendiquent des prix justes, un salaire convenable et la qualité du travail.

En dénonçant l'accroissement du rythme du travail qui les enchaîne aux machines, les luddites dévoilent l'autre visage de la technologie. Ils remettent en question le progrès technique d'un point de vue moral, défendant la coopération contre la concurrence, l'éthique face au bénéfice : ils ne renient donc pas toute technologie par une résistance obtuse au changement, mais uniquement celle qui s'en prend au peuple. Ainsi leurs attaques sont-elles ciblées : ils brisent les machines qui appartiennent à des patrons qui produisent des objets de mauvaise qualité, à bas prix et avec les pires salaires. Vus sous cet angle, les luddites pourraient être considérés comme des activistes d'un mouvement capital, réclamant une utilisation de la technologie en accord avec les besoins humains.



La répression du gouvernement connaît son paroxysme lors d'un spectaculaire procès qui se déroule à York en janvier 1813. L'exécution de 17 luddites y est prononcée. Quelques mois plutôt, une série de procès à Lancaster s'était soldée par 8 pendaisons et 17 déportations en Tasmanie. Les peines très lourdes et la reprise économique qui se profile avec la fin des guerres napoléoniennes étouffent le mouvement luddite en 1816. Mais sa tragédie soulève une question inquiétante : jusqu'à quel extrême doit conduire le progrès ?

L'automne 1967 marqua la fin de mon tour du monde sur place à l'exposition universelle de Montréal qui ferma définitivement ses portes. J'ai reçu donc une nouvelle affectation soit la couverture de la vie culturelle de Montréal.

«Notre Guevara québécois, c'est Borduas»

Au Québec, la question du statut de l'artiste est intimement liée aux revendications d'affirmation nationale. L'Opération Déclic, en fait l'occupation par les artistes du Musée d'art contemporain, demande au gouvernement de revoir toute sa politique culturelle. Selon un tract de «l'Opération Déclic», elle revendique près de vingt ans plus tard «l'actualité du *Refus Global* de Borduas.» L'inertie des gouvernements en matière de culture mais surtout l'absence d'entraide entre artistes trop occupés «à se traiter de con sauvagement, brutalement, mesquinement» ont fait échouer la manifestation. Malgré ce pavé dans la mare des artistes bien-pensants, l'opération a néanmoins permis à certains d'entre eux de faire leur examen de conscience concernant leur rôle et la responsabilité sociale des «créateurs.» Dans le rapport de l'Opération Déclic, il est donc suggéré :

«En tant que citoyen à part entière, il (l'artiste) doit se politiser davantage, s'impliquer socialement et politiquement en étudiant et en comprenant les rouages de système politique actuel, de manière à ne pas être absorbé et récupéré par les idéologies bourgeoises qui règnent dans la stagnation, le dogmatisme, l'académisme et le snobisme.» (...) L'engagement du créateur dans une action sociale concrète doit se faire, au niveau de chaque individu par la réalisation d'œuvres de qualité qui contestent les structures établies' et les conceptions vétustés de l'art et, au niveau d'une collectivité de

créateurs, par la participation active et le militantisme dans des mouvements et manifestations qui contestent le système politique actuel. »

L'artiste devient plus intégré à sa société et partage avec ses concitoyens le même destin. Tout en poursuivant une démarche personnelle de création, l'artiste se permet néanmoins de participer à la vie communautaire et n'hésite pas à se montrer solidaire. On sent alors une nouvelle orientation qui interpelle fortement l'art et la politique.

L'opposition à la guerre du Vietnam, la montée du nationalisme québécois, des artistes, à l'image des membres du FLQ, se proclament des «terroristes culturels». Inspirés par les Lettristes de Isidore Isou et les Situationnistes de Guy Debord, des artistes de l'Opération Déclic veulent «poser des gestes» artistiques perçues «comme des bombes. »

"Notre entreprise ne prend sa signification que si elle s'inscrit comme une ligne de force dans le mouvement révolutionnaire qui vise la libération du Québec par les voies de l'indépendance politique, du socialisme, de la laïcité. Nous nous donnons comme tâche précise d'élaborer une critique démystificatrice des idéologies et des structures aliénantes de notre société; de jeter les bases d'une pensée révolutionnaire qui préside à l'instauration de conditions d'existence plus favorables à l'épanouissement de l'homme québécois."

Ce grand projet de société vise rien de moins que l'organisation de l'avant-garde en vue de créer le parti révolutionnaire, le M.L.P. (Mouvement de libération populaire) instrument de la prise du pouvoir. Pour ce faire, l'artiste contribua à mettre sur pied une kyrielle d'expérimentations libératoires.

Au théâtre, le Grand Cirque ordinaire se donna comme mission de jumeler le concept du happening à la création collective et à la fusion des genres mêlant burlesque, pantomime, vaudeville, texte historique, numéros de foire, enchaînements musicaux, monologues, le tout se donnant des airs festifs carnavalesques dans une atmosphère de tragi-comédie à la gloire du "petit peuple du Kébec." Par la suite, le théâtre Euh et Parminou se dirigèrent vers une politisation plus marquée de la satire sociale tout en adoptant une scénographie plus interventionniste et participative, ancêtre de la Ligue Nationale d'Improvisation.

Au niveau des arts visuels, le mouvement TI-POP, une parodie bien québécoise du Pop-Art américain, vient nous rappeler que le meilleur moyen de liquider le passé c'est de s'approprier à nouveau les symboles de la culture populaire et de les détourner au profit de l'avant-garde naissante.

"Le Ti, c'est le Québec comme "Chez Ti-Jean Snack Bar", "Ti-Lou Antiques", ou tout simplement Allô-ti-cul.(...) A la fois nostalgie et sarcasme, ironie et bonheur, retrouvaille et rupture. (...) TI-POP, c'est cette démarche qui consiste à assumer un certain passé national mais à l'assumer comme passé justement, c'est-à-dire à le poser du même coup comme dépassé."

TI-POP propose donc le délire collectif autour des symboles de notre aliénation nationale, nos tabous sexuels; la sublimation de nos

quétaineries : un Sacré-Coeur tout sanglant en carton, une affiche électoral de Duplessis, une chanson du soldat Lebrun, les médailles de la bonne Sainte-Anne, les p'tits pains bénis de Sainte-Geneviève, une photo osée d'Alys Robi, les "jokes" cochonnes de Ti-Gus et Ti-Mousse, un ti-rosaire avec ça comme pénitence.

Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, une cérémonie d'initiation de nouveaux officiers de l'Ordre du Saint- Sépulcre de Jérusalem se déroule à la cathédrale Notre-Dame de Montréal. Considérant que «les chevaliers de l'Ordre du Saint- Sépulcre sont la confirmation de la collusion des trois pouvoirs : le pouvoir politique, le pouvoir économique et le pouvoir religieux», cette cérémonie représentait la cadre idéal pour le type d'intervention «terroriste socialement acceptable» préconisée par le groupe. Interrompant la cérémonie d'investiture, 4 hommes et trois femmes se dirigent vers le chœur de la cathédrale et là, devant l'assistance consternée, proclament haut et fort leur manifeste *Place à l'orgasme.*
Voici un compte rendu de l'événement par la presse locale tel que rapporté par le Montréal-Matin du 9 décembre :

«Plusieurs évêques et l'archevêque de Montréal Mgr Paul Grégoire ont été les témoins de la scène. Les sept "jeunes gens", 3 femmes et 4 hommes revêtus d'une "tenue de travail", ont franchi la Sainte Table, sous les yeux ébahis des deux mille personnes qui occupaient l'église. Une fois parvenus dans le chœur, ils ont scandé à l'intention des chevaliers du Saint-Sépulcre : "Sépulcres blanchis ! Mort à l'extrême-onction ! Morts aux commandements ! Mort aux vautours noirs. Mort aux flics de l'esprit ! Mort aux Jeunes Vieillards ! Place à l'Instinct ! Place à la colère ! Place à l'Érection ! Place à l'Orgasme ! »

Jean-Claude Germain, auteur de théâtre et chroniqueur, y va de sa bénédiction dithyrambique qualifiant l'événement de «naissance du théâtre révolutionnaire et à son premier acte de libération. Et ce n'est pas un fruit du hasard que la révolution par le théâtre ait débuté dans une église. (...) Or, à un niveau encore plus profond que celui de la politique, le chœur de l'église est effectivement le siège du pouvoir au Québec. (...) C'est en l'examinant sous cet angle, que la manifestation de Notre-Dame prend toute sa signification. Elle n'a duré que quelques minutes mais, pendant le court temps qu'elle a duré, le siège effectif du pouvoir au Québec a été occupé par la révolution » dixit Germain

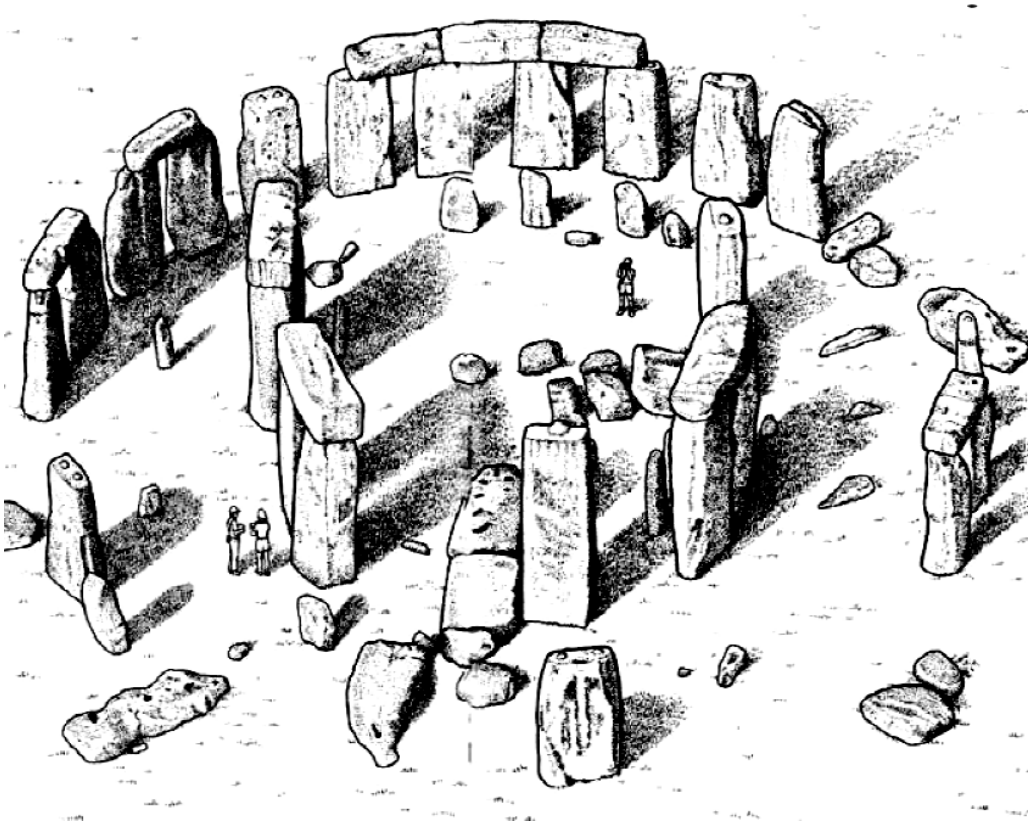
Le Québec révolutionnaire venait de commettre sa première hérésie. Comment passer sous silence que l'Ordre du Saint-Sépulcre soit en ligne droite avec les croisades du Moyen Age où les chevaliers voulaient assurer aux chrétiens le libre accès à la Terre sainte. Peut-on croire que ces néo-hérétiques québécois n'ont jamais lu Engels, maître à penser de la révolution prolétarienne ? Peux être !
...Pourtant ! Quelle similitude !

Soudain je ressentis un profond ennui, sentiment nouveau pour moi. Je livrais un combat intérieur contre une force obscure qui m'entraîna dans une sorte de délire : Comment ai-je pu m'intéresser à ces mondes morts indifférents au commun des mortels ? Pourquoi réveiller les morts ? Pourquoi ? Si non pour nous révéler l'immensité des expériences humaines que nous ne voulons pas voir et surtout que nous ne pouvons pas accomplir. Comment voulez-vous que je vive en 1967 comme Alexandre le Grand ou Gensis Kan ? Que faire maintenant ? Où trouver un sens à tout cela ? Je revis mon père et son univers scientifique aseptisé et je ressentis soudain un désir d'évasion vers l'irrationnel, le mystère. Tranquillement comme un filet d'eau d'une source souterraine qui jaillit des tréfonds de la terre, une idée claire comme de « l'eau de roches » surgit : Concentres-toi à l'étude de ceux que tu as ignorés jusqu'à maintenant : les auteurs mystiques et les marginaux. Je quittai Montréal au début du printemps suivant vers l'Angleterre pour me réfugier auprès des « pierres suspendues. »

Angleterre – Stonehenge
S'il est vrai que la vie peut trouver sa signification au travers du voyage alors le monde peut être vu à la manière d'un spectacle dont

l'objet est la connaissance ou la quête spirituelle sans pour autant imposer les coûts de l'intégration.
En arrivant sur le site des « pierres suspendues » (Stonehenge), j'ai compris pourquoi les légendes parlent de menhirs et dolmens à l'usage d'un peuple de géants. Les sagas irlandaises parlent d'un peuple de géants constructeurs et les écrits grecs parlent des Hyperboréens et de leur temple circulaire.

Les alignements circulaires de pierres mégalithiques érigés entre -2800 et -1100 avant Jésus-christ, du Néolithique à l'âge du bronze sont phénoménales et n'ont d'égales que les mystères qu'elles recèlent. Des mystères telles que plusieurs croient que Stonehenge est l'héritage d'une civilisation étrangère au cours normal de l'histoire humaine. Une civilisation aux connaissances supérieures marqua son passage en laissant un message à caractère astronomique. Nous avons aujourd'hui la confirmation que ces alignements constituent un observatoire complexe permettant de repérer toutes les positions significatives du soleil et de la lune et de suivre leurs variations saisonnières et même de calculer les dates d'éclipse. Mais pourquoi toutes ces connaissances acquises au cours des millénaires furent-elles ignorées.



J'étais fasciné par ces considérations cosmographiques lorsque mon pied trébucha sur une pierre qui roula sous l'impact à quelques mètres. C'est alors que j'aperçois dans la cavité du sol une pierre plate, plutôt un éclat d'os percé en son centre que je ramassai comme souvenir. En soulevant cet éclat, je découvre une petite de pierre bleu qui s'insère parfaitement dans le trou de l'os. De mieux en mieux….

C'est en remettant la pierre à sa place dans l'os que soudain, ma main devint chaude irradiant mon corps de vibrations qui me propulsèrent mon esprit au beau milieu d'une d'une séance de trépanation.

Je sentais que j'étais passé à côté d'un facteur très important qui aurait dû être visible mais qui était pourtant demeuré jusque-là intangible. Je compris qu'il me revenait l'obligation de d'utiliser le temps qui m'était imparti pour pourchasser, identifier par essais/erreurs l'impuissance des hommes à contrecarrer l'instinct de mort qui l'habite et lui obscurcit la vie. Par quel sortilège diabolique, les hommes en sont venus à détruire leur mémoire en détruisant tous les livres et écrits de l'ancien monde réunis dans les bibliothèques de Rhodes, Carthage, Alexandrie et plusieurs autres. L'incendie en 49 avant J.C de la Grande Bibliothèque d'Alexandrie par des fanatiques chrétiens en premier et musulmans ensuite entraînant la perte irrémédiable de 400 000 rouleaux de papyrus dans toutes les disciplines scientifiques, la fermeture des Universités païennes au VIième siècle par l'Empereur Justinien, l'interdiction de la lecture et

la destruction de tous les documents anciens par les chrétiens sous l'Inquisition font que notre histoire fut totalement occultée et oubliée. Avec la foi monothéiste est née l'intolérance religieuse basée sur l'ignorance des peuples de leur histoire commune. Pour le monothéiste, l'histoire est simple, tout ce qui est païen doit périr.

Il faudra attendre le Moyen-Age où sous l'influence des Arabes, les mathématiques, la recherche expérimentale, la philosophie et les sciences exactes de la nature inspirées des Grecs soient réintroduites en Europe. Pourquoi les hommes préfèrent l'ignorance plutôt que la connaissance ?

Soudain ma conscience se comporta comme un rêve éveillé. Je me surprends à penser en temps géologique : je pense précambrien, cambrien, ordovicien, dévonien, jurassique. Les temps immémoriaux m'habitent. J'imagine que tout a commencé par une amibe stupide, une amibe conne qui devient avec le temps un crustacé puis un poisson qui sort de l'eau, développe des poumons, transforme ses nageoires en bras et jambes, se met à ramper comme un reptile, se transforme à nouveau en mammifère, devient un singe qui se met à marcher, une lignée bifurque vers l'Homo erectus puis habilis puis Néandertalien et Homo sapiens qui commence à parler et se raconte des histoires, se met à dessiner sur des murs de grottes puis à écrire puis à compter si bien qu'en bout de ligne une amibe a été capable de découvrir l'atome puis le nucléaire et même de s'expédier sur la Lune. Eh bien cette conne d'amibe suivait un plan et ce plan c'est l'évolution.

Des correspondances inouïes s'établissent ainsi ce couple déambule au loin comme un couple de ouran-outang, cet autre quidam, un chameau, une telle, un faciès de kangourou. J'évite au passage une fille aux tétons de bonobos dressés comme des missiles balistiques qui porte comme ceinture une cartouchière de kamikaze digne des limaces islamiques ; des jeunes hommes arborant des treillis militaires écrasant leurs pénis équins bandés comme une banane à l'intérieur de leurs jeans trop ajustés, voilà pour le physique. Il en est autrement pour l'intelligence et le comportement social. Il est évident que l'homme philosophique et psychologique se différencie des caractéristiques de l'homme biologique et le déborde sur ses marges anciennes. Ainsi tel groupe du monde actuel s'apparente encore à des chasseurs-cueilleurs du néolithique, des financiers londoniens à des dominants mésopotamiens, des pauvres arabes à des dominés hébreux. Bref, en un seul coup d'œil, je perçois le niveau d'évolution de chacun, et jusqu'à maintenant très peu d'hommes accomplis car on ne naît pas homme, on le devient. Pendant des dizaines de millions d'années des humains anatomiquement modernes ont coexisté avec d'autres primates et toutes sortes d'espèces animales dont des centaines qui nous sont encore inconnues et des dizaines de végétaux disparaîtront sans que nous puissions les connaître. Je compris que je vivais encore aujourd'hui parmi des humains biologiquement semblables mais tellement dissemblables au niveau de la conscience, de la connaissance. Tous non pas atteint le même stade d'évolution psychologique. Je voyais plusieurs de nos compatriotes si mollassons encore aux stades des vers invertébrés tandis que d'autres broutaient comme des gnous probablement la classe moyenne chassée par des hyènes de banquiers spéculateurs. La signification de ces visions avait déjà été exprimée pour une large part dans les images, les contes et légendes de l'Antiquité mais le problème est de savoir comment les interpréter au troisième millénaire.

Je venais à peine d'entrer sur le site que je fus rejoint par un vieillard souriant, bienveillant.
- Vous venez pour le solstice me lance-t-il ? Et puis voyant mon interrogation, il reprend : ici dans deux jours, c'est le solstice d'été et si vous vous placez là en plein milieu du monument, vous verrez au levé du soleil celui-ci surplomber cette pierre là-bas à l'écart : la Heel Stone.
- Incroyable dis-je ! Encore plus fabuleux cet ensemble de trente pierres de vingt-cinq tonnes chacune reliées les unes aux autres par des linteaux formant une suite de dolmens… c'est du prodige.

- Mieux encore c'est de la magie.
- Au contraire c'est de la science ! N'est-ce pas plutôt l'expression de connaissances sophistiquées à la fois de cosmogonies, de mathématique et de géométrie appliquées à l'architecture.
- C'est exact mais vous parlez du savoir qui est ici accessible et bien visible pour ceux qui ont étudié et qui veulent bien le voir. Mais ici c'est la technique qui est magique. Vous êtes dans la plaine de Salisbury et ces pierres de plusieurs tonnes proviennent de carrières situées à plus de quatre cents kilomètres, transportées sur une route parsemée de rivières, ensuite taillées de main d'homme et dressées et incurvées au centimètre près pour corriger l'illusion d'optique si non on les verrait concaves et finalement élevées et placées ces dolmens de plusieurs de tonnes en respectant les calculs mathématiques aux lois de physique et aux forces mécaniques.
- On se posait les mêmes questions pour la construction des pyramides, on connaît aujourd'hui les réponses.
Mais ici à Stonehenge, c'est très différent. Les anthropologues savent que les îles anglo-saxonnes étaient habitées par des peuples vivant à l'âge de pierre qui vont bientôt connaître le cuivre et le bronze et qui commençaient à peine à connaître l'élevage et à pratiquer l'agriculture. Donc impossible pour eux de posséder les ressources alimentaires phénoménales pour nourrir des centaines de milliers d'individus nécessaires au transport et à la construction des monuments et ce pendant quelques centaines d'années selon nos calculs modernes. Pas de ressources alimentaires, peu de ressources humaines, difficultés techniques incroyables. En plus, sur un rayon d'une vingtaine de kilomètres, on trouve plusieurs autres cromlechs dont certains géants comme celui d'Avebury avec ses 360 mètres de diamètre. Stonehenge fait donc partie d'un vaste ensemble qui défie toutes les lois et compréhensions humaines. Stonehenge est magique et célébré pour cela depuis des siècles. Un des mythes associés à Stonehenge voudrait que les pierres aient été déplacées par Merlin l'enchanteur lui-même ! Cette fable remonte au début du XIIème siècle. Geoffrey de Monmouth, évêque et chroniqueur anglais au service d'Henri Ier d'Angleterre, rapporte dans son « Histoire des rois de la Grande-Bretagne » que les pierres auraient été importées d'Afrique jusqu'en Irlande par une tribu de géants. Puis, Merlin aurait fait voler ces pierres pour traverser la mer pour finalement les faire dresser dans la plaine de Salisbury où elles se tiennent actuellement. Le tout en l'honneur du roi Arthur.

- Vous semblez en être convaincu ?
- Tout porte à croire que la nature écrit une histoire très compliquée et plutôt fantastique. Regardez les menhirs, vous constaterez qu'aucune inscription, signe graphique ou écriture s'y retrouve. Et pourtant il y a communication de savoirs anciens non pas par transmission mais par déduction. Je suis de plus en plus certain que Stonehenge représente une énigme qui nous est demandé de résoudre car la magie est une chose étrange qui se manifeste comme si elle était douée d'une volonté propre. Ce site mégalithique est le grain de sable dans l'engrenage de la raison.
- Résoudre un problème demande de la logique non de la magie !
- La magie relève de l'intuition car il vient un temps où la raison est incapable d'aller plus loin. Notre raison a des limites disait le philosophe Kant. Et la magie vient au secours de la raison en panne. Comprendre la réalité du monde tout en voyant sa magie, voilà ce qui constitue notre véritable défi et celui-ci demande d'être relevé avec brio.
- Alors qu'est-ce que la magie ?
- Toute tentative pour expliquer le monde visible par des forces invisibles comme les dieux est de la magie. La religion c'est de la magie. C'est tenter une explication du monde basée sur l'intuition, malheureusement on a toujours cherché à opposer raison et intuition, science et religion alors qu'ils sont complémentaires du point de vue de l'acquis de connaissances. La magie est tout autour de nous sans que nous en ayons conscience et pourtant comme la lumière des champs magiques nous traversent comme les neutrinos.
- De mieux en mieux, Stonehenge : le Vatican, la Mecque de la magie ! Je décidai de lui montrer ma rondelle crânienne et la pierre bleu. Qu'en pensez-vous ?

- Les petites pierres bleues seraient la clé pour résoudre une partie

du mystère. Elles seraient l'élément central du site et auraient pu avoir une vertu curative. Ces pierres bleues importées du Pays de Galle auraient possédé une vertu médicinale en raison de leur proximité avec des sources curatives, considérées pendant très longtemps comme sacrées. Les malades et les blessés auraient ainsi pu se rendre sur le site et emporter avec eux quelques morceaux de ces pierres bleues dans l'espoir de guérir. La découverte de nombreux ossements dans les environs du site présentant des anomalies et des traumatismes semble aller dans le sens de cette hypothèse. Et cette rondelle crânienne viendrait confirmer que des trépanations ont bel et bien été pratiquées à Stonehenge.

- J'espère que ce bijou magique d'un autre âge me protègera.
- Bien dit ! Tenez ! Regardez au loin voilà les caravanes des « free people » venus fêter le solstice. Dans deux jours vous serez des milliers de « travellers », les nouveaux pèlerins du « new age » ésotérique venus communier avec l'esprit des lieux.

Très vite les champs entourant le site furent envahis par une kyrielle de voitures, de vans, de camions et même d'une dépanneuse, celle de Gary McLane dont je fis rapidement la connaissance. Non seulement Gary dépannait le convoi gitan mais dans chaque ville qu'il traversait, il effectuait quelques remorquages en douce et se retirait avec l'oseille avant de se mettre à dos la concurrence.

Dés qu'il quitta l'école à dix huit ans, Gary traversa le pays de long en large comme conducteur de seize roues fonçant à plein gaz, pied au plancher afin de respecter les horaires de livraison de plus en plus serrés. Des trajets de plus en plus rapides commandent un stimulant identique. Il adopta rapidement le «fast track» de la méthamphétamine, et se mit au speed, à la benzédrine avalant les pilules comme les kilomètres. À une croisée de chemin tellement perdu sur la route comme dans la tête, il évita de justesse une collision quasi frontale avec un autobus rempli d'étudiants mais n'a pu éviter le message qui du fond des tripes lui disait qu'il grillait trop de neurones et le peu de ciboulot qui lui restait lui enjoignait d'en finir avec ces petites pilules planantes qui lui promettaient un beau vol plané vers l'éternité.

Le sevrage s'avéra plus difficile que prévu car je n'étais pas en manque de drogue mais en manque de vie. Mais où était donc passé la vie ? Où étaient donc les gens soucieux d'amour, de vérité, de liberté, habités par une envie furieuse de réaliser leurs rêves car il n'avait pas peur de la vie.

- Puis un jour, ils étaient là devant moi ceux que j'avais tant cherché un convoi de travellers arrêté à une halte routière, une avalanche de gens avides d'émotions. Je conduis un camion comme eux mais eux ils rient, ils chantent et ont eu assez de bienveillance et générosité pour écouter mes foutaises de prolétaire routier.

À les fréquenter, je compris que les travellers de cette époque ne sont pas des pèlerins religieux au premier sens du terme ou mystiques comme les hippies sur la route de Katmandou.

Leur mobilité peut être perçue comme un «pèlerinage antique». Depuis l'apparition des pré-humains puis des premiers humains voilà prés de 3 millions d'année, le voyage, les déplacements de population ont toujours contribué à la dispersion de l'espèce en cherche constante de ressources pour sa survie. Dès 2,5 millions d'années, partis de l'Afrique orientale voici nos ancêtres primitifs en Eurasie déployés sur l'ensemble de l'ancien monde. Nous les gens du voyage sommes de cette lignée d'audacieux et intrépides migrants qui inventèrent la navigation voilà 700 000 ans qui quittèrent l'Indonésie en radeau pour accoster en Australie ou de l'Amérique du Sud pour rejoindre les îles du Pacifique sud et bien sûr, ceux qui par le détroit de Béring envahirent les Amériques. Ces vagabonds préhistoriques ont été un formidable facteur de progrès. Se déplaçant par instinct, ils inventèrent la culture et les techniques nécessaires pour se protéger des agressions terrestres ou animales et le traveller est le gardien de cette mémoire nomade, celle là-même qui sauvera peut-être à nouveau l'espèce sédentarisée entrain de

crouler sous le poids démographique.

Avec cette idée de transgression, je suppose que la catégorie sociale de la jeunesse dans laquelle peuvent être inscrits les new age travellers, renvoie à des pratiques déviantes. Ces pratiques marginales proviennent d'une certaine «dissidence» comprise comme une marginalité choisie. C'est une prise de distance volontaire avec les normes et les valeurs dominantes. Le refus du conformisme peut ainsi être lu au travers de ces festivités.

Or, je fais également l'hypothèse que leur marginalité est subie dans la mesure où une partie de ces personnes se trouve démunie au point d'être dans «l'impossibilité économique de respecter les normes dominantes de la société ». Entre une marginalité choisie et subie, les new age travellers semblent osciller entre deux façons d'être face à la société : d'une part, leur anti-conformisme les éloigne des valeurs sociétales traditionnelles et d'autre part, dans le même temps, ils s'y résignent par défaut. Cette ambivalence, nous pourrons la retrouver tout au long de parcours divers et des différentes époques que traversent les travellers.

Les New age travellers sont organisés autour du culte de l'individu et du collectif, au travers de thérapies alternatives.

Ces années -là, la terre britannique développe une tradition de concerts gratuits. Souvent réalisés en plein air, ils sont parfois associés à des mouvements alternatifs contestataires relatifs à des revendications contemporaines comme le rejet des armes de destruction massive. Les festivals libres sont donc vus et compris comme une sorte d'alternative à la société globale et non pas comme le haut lieu de l'amusement et du plaisir. On peut lire ces festivals comme un carnaval. En ce sens, le carnavalesque de ces festivals est associé à des formes rituelles de comportements transgressifs dans lesquels les sanctions morales et les comportements normatifs sont temporairement suspendus et décrédibilisés. À travers l'espace constitué en festival libre, outre une insistance sur la diffusion de la musique et la consommation ouverte aux drogues de toutes sortes, on peut voir que les festivals offrent des opportunités au jeu de la moquerie des autorités.

Avec cette idée de transgression, je suppose que la catégorie sociale de la jeunesse dans laquelle peuvent être inscrits les new age travellers, renvoie à des pratiques déviantes. Ces pratiques marginales proviennent d'une certaine «dissidence» comprise comme une marginalité choisie. C'est une prise de distance volontaire avec les normes et les valeurs dominantes. Le refus du conformisme peut ainsi être lu au travers de ces festivités.

Au contact des travellers irlandais, j'ai expérimenté divers convois, dans des véhicules différents à chaque fois. Ma place de passager me permit d'apprécier la mise en route des véhicules. Aussi, le code symbolique interne entre conducteur, la gêne occasionnée à l'ordre public, le sentiment que le collectif ne fait qu'un sur les routes et la pesanteur du convoi au sens de son effet de masse, exhalent l'idée d'un certain pouvoir. Dès lors, en considérant le convoi comme formation sociale signifiante, j'ai fait l'hypothèse que le convoi donne à voir un collectif et ses interdépendances. Les interactions sociales internes et externes au convoi sont significatives. Elles viennent exprimer d'une part la contiguïté aux normes sociales en matière de circulation, en quelque sorte le respect du code de la route; et d'autre part, les compétences aux subterfuges, aux déviations sociales.

Le site de Stonehenge, célèbre monument mégalithique circulaire, haut lieu des festivités populaires depuis le XVIIIe siècle, est utilisé par les New age travellers entre les années 1960 et la fin des années 1980. En 1975, le festival de StoneHenge est devenu le festival libre annuel du peuple [people free festival]. L'idée est ici de célébrer le vivre ensemble et les différentes cultures du monde.

En 1985, une centaine de new age travellers s'unissent dans un convoi massif de plusieurs véhicules pour former The peace convoy [Le convoi de la paix]. Ils s'engagent ainsi sur la route du site de Stonehenge pour y établir un grand rassemblement, et protester contre la venue de missiles de croisière américains sur les terres britanniques. Mais la police anticipe leur arrivée et clôture le périmètre du monument pour empêcher ainsi l'évolution du convoi et le rassemblement. Bien que redoutant ces barrages, ils tentent malgré tout de forcer le passage en s'introduisant par un champ de haricots. Mais, ils s'y embourbent. Les forces de l'ordre procèdent alors à une véritable chasse aux sorcières et ont recours excessivement à la violence, brisant pare-brise et fenêtres des véhicules, châtiant le moindre individu en fuite. Gary nous quitta pour le grand voyage.

Londres

Ma visite antérieure au pavillon de l'Angleterre et ma vision des luddites m'incita à en apprendre sur le monde ouvrier. Qui dit ouvrier - Angleterre, dit Karl Marx. À la librairie de Londres, j'ai eu accès exceptionnellement aux documents originaux des écrits de Karl Marx et chose curieuse, en tenant dans mes mains le Manifeste du Parti communiste, les vibrations émises me ramènent au début du Christianisme.

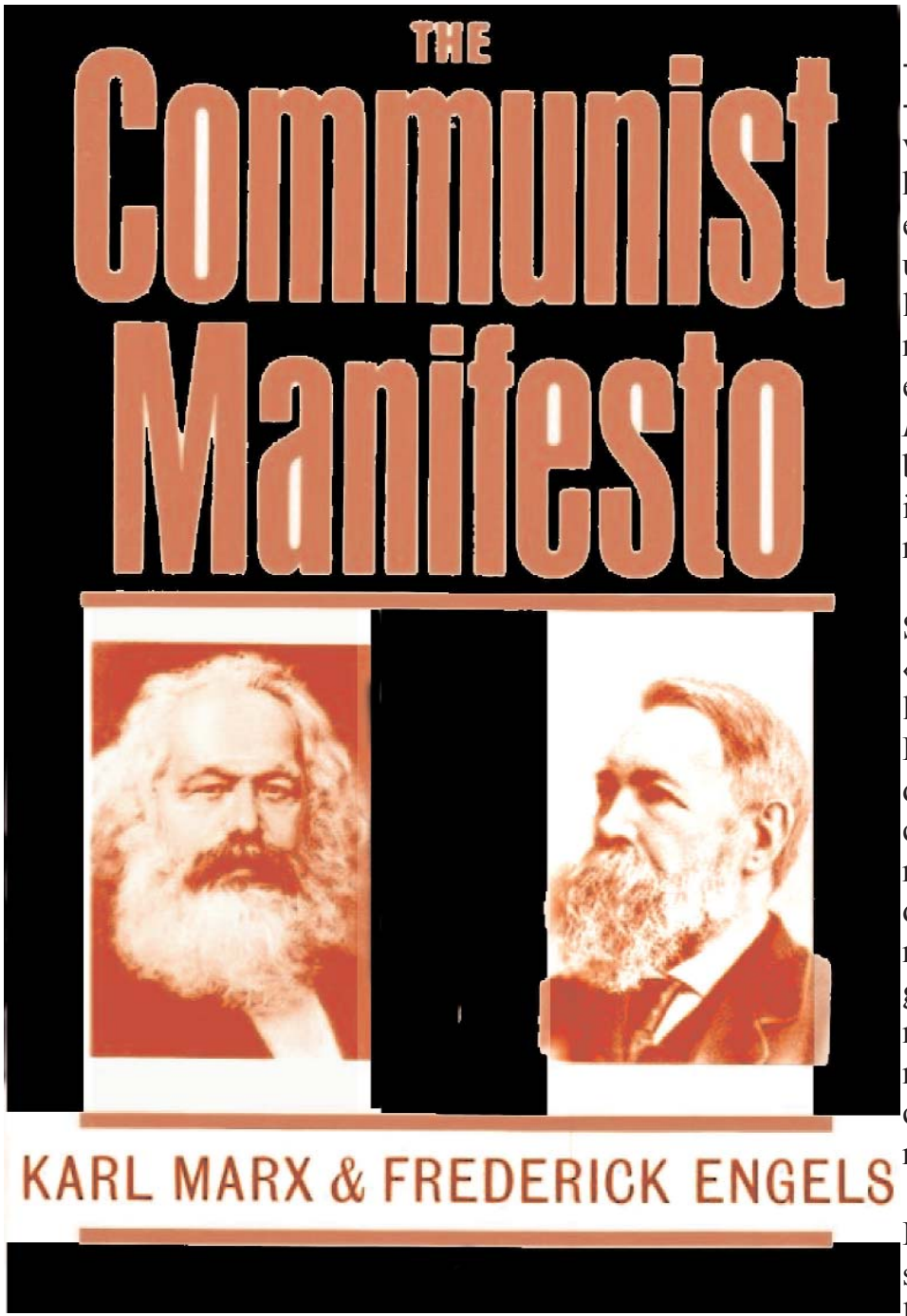
J'en étais à cette pensée lorsqu'une bibliothécaire m'interpella. Je me présente Denise Paradis, historienne de profession. Je suis à votre disposition pour vous aider dans vos recherches si vous le voulez bien !

-Eh oui je veux bien. J'aimerais savoir si vous voyez un lien quelconque entre les écrits de Marx et le christianisme ?

-Je crois que ce monsieur Marx aurait pu devenir un moine tellement sa connaissance des ordres monastiques est adéquate. Il a bien compris que l'origine du socialisme est chrétienne. Marx a tout simplement transféré le pouvoir libérateur de Jésus dans le prolétariat soufrant. Lui restait qu'à écrire l'Évangile de la lutte des classes dans son catéchisme communiste.

- Et qu'en tirez-vous comme enseignement ?

- Eh bien si une historienne comme moi beaucoup étudié le marxisme, un supposé athée comme Marx a beaucoup étudié lui le christianisme. En effet, la société sans classe de Marx et la disparition conséquente des tensions historiques trouvent leur exact précédent dans le mythe de l'Age d'or qui, suivant des traditions multiples, caractérise le commencement et la fin de l'Histoire. Marx a enrichi ce mythe vénérable de toute une idéologie messianique judéo-chrétienne : d'une part, le rôle prophétique et la fonction sotériologique qu'il accorde au prolétariat; d'autre part, la lutte finale entre le Bien et le Mal, qu'on peut facilement rapprocher du conflit apocalyptique entre Christ et Antéchrist, suivi de la victoire du premier.



- Vous me surprenez. Excusez mon ignorance du vocabulaire religieux mais qu'est-ce qu'une sotériologie ?

- C'est une doctrine du salut de l'homme qui implique la venue d'un sauveur, un *soter* en greco-latin d'où la rédemption. Vous seriez surpris du nombre de *soter* que recèle l'histoire des religions sur tous les continents. Jusqu'à maintenant, le *soter*, le sauveur était toujours lié à une personnalité hors du commun comme Alexandre le Grand ou le Christ. Or pour la première dans l'histoire de l'humanité, telle fut l'originalité de votre ami Karl Marx, le *soter* passe de l'individu à une classe sociale mais la finalité reste la même.

- Quelle est-elle ?
- Sauver le monde bien sûr ! La venue du soter implique donc une histoire messianique de l'humanité et où Karl Marx a-t-il pu trouver une telle idée, la transformer et l'introduire dans le marxisme si non chez Joachim de Flore, exactement dans son livre *Exposition de l'apocalypse,* la bible du millénarisme dont s'est inspirée la paysannerie révolutionnaire du Moyen Âge.

Selon lui, le millénium est le «troisième âge» qui sera celui de l'Esprit qui succédera à l'âge du Père (Ancien Testament), à l'âge du Fils (Nouveau Testament). On commence à peine à comprendre le rôle exceptionnel des «prophéties» de Joachim de Flore dans la naissance, la structure, bref, la genèse de tous les mouvements millénaristes et/ou révolutionnaires modernes y compris le communisme dans l'attente du retour de «l'âge d'or».

La troisième époque de l'Histoire, selon Joachim, est celle de la liberté par la connaissance placée sous le signe du Saint-Esprit. Elle remettait en question toute la

théologie de l'Église catholique car le règne de la liberté implique le dépassement historique du christianisme et du judaïsme et l'abolition de leurs rites et institutions au profit de la régénération universelle apportée par la connaissance. La révélation de Dieu n'est plus un élément isolé dans le temps et réservé à un peuple élu, non ! La révélation de Dieu est perpétuelle, continuelle, progressive et suit le rythme de nos connaissances. Le troisième âge est celui de l'accomplissement de la liberté universelle marquée par le triomphe de la raison et de l'éducation. En résumé, si un temple il y a, c'est l'école.

- Pourquoi précisément les paysans ont-ils été sensibilisés, plutôt par qui ?

- Gérard Segarelli de Parme, brûlé dans cette ville en 1260 et Fra Dolcino de Novare, brûlé à Verceuil en 1300, furent les propagandistes de l'abolition de la propriété privée et les instigateurs des maquisards paysans. On considère leurs actions comme étant les premiers soulèvements communistes de l'histoire occidentale se réclamant de la liberté religieuse, sociale et politique pour revendiquer le partage des terres. Les graines du millénarisme ainsi semées à la volée trouvèrent terreau propice chez les paysans. Pour les paysans du Moyen Age qui, eux aussi, cherchent à améliorer leur condition, le christianisme primitif des origines devient le modèle à suivre et surtout, aussi incroyable que cela puisse paraître, le Nouveau Testament devint un Évangile révolutionnaire, l'arme des pauvres; nous devons vivre en pratique les œuvres du Christ sinon la Révélation est un mensonge. Alors à nouveau, aussi incroyable que cela puisse paraître, l'Église catholique se mit à interdire la lecture de la Bible comme le laisse entendre les instructions données par la Sainte-Inquisition. :

«On détruira entièrement jusqu'aux maisons, aux plus humbles abris et mêmes aux retraites souterraines des hommes convaincus de posséder les Écritures. On les poursuivra jusque dans les forêts et les antres de la terre. On punira sévèrement même quiconque leur donnera asile.»

Il y a un tel écart entre le catéchisme offert au peuple et les Saintes Écritures que cela sème l'effroi au sein du clergé. Eh Oui ! Les Évangiles de Jésus sont à l'origine du communisme primitif considéré par l'Église comme une démoniaque hérésie antipontificale.

De plus en plus, la richesse de l'Église fait jaser. Vers le XIIe siècle, une richesse jusque là inconnu envahit l'Europe. Les élites se vautraient avec délices dans ce luxe tombé du ciel. C'est l'époque où la papauté s'est réfugiée à la cour d'Avignon sous la protection de Philippe le Bel. Le pouvoir royal a besoin du Diable pour terroriser les paysans pauvres qui commencent à regimber. Les prêtres donnèrent aux fidèles les sermons que le pouvoir voulait entendre. Comme jadis en Mésopotamie et en Iran, le clergé était l'instrument du pouvoir despotique. Appelée "la Babylone de l'Occident" par le poète Pétrarque, la cour papale d'Avignon vit dans l'opulence et la déchéance Cette collusion toute matérielle de l'Église et de l'État s'appela le népotisme papal. Et cela vous surprendra peut-être mais je partage cette position de Engels sur les paysans.

- Et qu'elle est-elle ?

- C'est Engels, qui le premier, analysa dans *La guerre des paysans* (1850) que plusieurs courants hérétiques du Moyen Age étaient les précurseurs du socialisme moderne.

Luther déclare en effet que la liberté humaine n'existe pas, seul Dieu est libre. La liberté de choix est un nom vide de sens, que l'homme ne peut être justifié uniquement par la foi. L'homme depuis le péché originel est dominé par le Mal et ne peut donc choisir car dominer par son égocentrisme. Seule la foi en Dieu est rédemptrice. Calvin endossa la position de Luther et poussa encore plus loin les enseignements de Saint-Augustin en éliminant de la vie quotidienne toute source de plaisir. La danse, le chant populaire, la bonne table,

les alcools, tout devient interdit, on ne rit plus, on ne sourit plus, la vie devient morose, bref on s'ennuie à mourir.

Après la Réforme protestante, un certain Thomas Münzer se sépare de Luther et rejoint la révolte des paysans allemands en 1525. Qualifié par Engels de «prophète de la Révolution», Münzer redonne au millénarisme chrétien ses lettres de noblesse. Pour lui, si Dieu est parfait, l'homme et la femme nés à son image le sont tout autant. Plus besoin de baptême, puisque Jésus nous a délivré de la faute, à tout dire, plus besoin également d'Église puisque Jésus nous a libéré de la servitude et nous a demandé d'édifier une société juste en attendant son retour. Et Engels de poursuivre : «le Royaume de Dieu n'est pas autre chose qu'une société où il n'y aurait plus aucune différence de classe, aucune propriété privée, aucun pouvoir de coercition indépendant des membres de la société.»

Voici le portrait de Thomas Munzer tel que dressé par Engels dans la *Guerre des paysans :*

« A cette époque (1522), Munzer était encore avant tout un théologien; ses attaques étaient presque exclusivement dirigées contre les prêtres. (...) Munzer dont les idées, exprimées de plus en plus nettement, devenaient chaque jour plus hardies, se sépara alors résolument de la Réforme bourgeoise et joua désormais directement le rôle d'un agitateur politique. La foi n'est pas autre chose que l'incarnation de la raison dans l'homme. Grâce à cette foi, à la raison devenue vivante, l'homme se divinise et se sanctifie. C'est pourquoi le ciel n'est pas quelque chose de l'au-delà, c'est dans notre vie même qu'il faut le chercher; et la tâche des croyants est précisément d'établir ce ciel, le royaume de Dieu, sur la terre. De même, il n'y n'existe pas d'enfer ou de damnation perpétuelle. Ses prêches prirent un caractère encore plus violemment révolutionnaire. Ne se bornant plus à attaquer les prêtres, il tonnait avec la même fougue contre les princes, la noblesse, le patriarcat. Il dépeignait sous les couleurs les plus ardentes l'oppression existante et y opposait le tableau imaginaire du royaume millénaire de l'égalité sociale et républicaine.»

- John Bail, vous connaissez ?

- «Si nous venons tous d'un père et d'une mère, Adam et Ève, en quoi peuvent-ils dire et montrer qu'ils sont mieux seigneurs que nous, fors parce qu'ils nous font gagner et labourer ce qu'ils dépensent ? Ils sont vêtus de velours et de satin fourrés de vair et de gris, et sommes vêtus de pauvre drap. Ils ont les vins, les épiées et les bons pains, et nous n'avons que le seigle, le retrait et la paille et buvons l'eau. Ils ont le séjour et les beaux manoirs et nous avons la peine et le travail, et la pluie et le vent aux champs. Bonnes gens, les choses ne peuvent bien aller en Angleterre ni iront jusqu'à tant que les biens iront tout de commun et qu'il ne sera ni vilain, ni gentilhomme, que nous ne soyons tous unis.»

Déjà en l'an 1381, l'Anglais John Bail avait, donc, déjà expliqué dans ses chroniques hérétiques, les motifs économiques justifiant la révolte.

L'Europe s'engage dans les guerres de religions entre luthériens, calvinistes, protestants et catholiques, tous des chrétiens qui normalement devraient «s'aimer les uns les autres.» Armé jusqu'aux dents, le Vatican mobilisa des centaines de milliers de fidèles venus appuyer la Contre-Réforme qui culmina avec le massacre de milliers de citoyens français lors de la Saint-Barthélemy. Tout l'Europe s'embrasa; des armées entières s'affrontèrent en Pologne, en Allemagne, en Autriche, au Danemark, même en Suède; des victimes par millions, pendues, torturées, violées par les «soldats de l'amour.» Cette violente intolérance, mère de l'intégrisme, du fanatisme, du terrorisme religieux, non seulement condamne le message messianique du Christ envers la paix sur terre mais ouvre la porte à la haine génocidaire envers les peuples conquis.

- Si je comprends bien votre analyse, Marx et Engels, ayant bien compris la portée révolutionnaire du discours sociale millénariste

inspiré des paraboles de Joachim de Flore, s'en inspirèrent à leur tour pour élaborer les concepts de la révolution prolétarienne. Jésus, oui ! L'Église et sa religion oppressive, non! De là, «la religion, opium du peuple»

- Exact ! Mais peu de gens connaisse la véritable histoire de cette citation. D'ailleurs même vous serez sûrement surpris d'apprendre qu'elle n'a rien de précisément marxiste au sens politique. Quand Marx établit sa critique de la religion, sa thèse politique est en gestation. Cette idée de religion narcotique, nous la trouvons chez plusieurs autres écrivains de l'époque et n'a pas du tout le sens que l'on a voulu lui donner. Comparons ce texte de Ludwid Heine de 1839 à celui de Marx en 1844 :

«Bénie sois une religion qui a versé dans l'amer calice d'une humanité souffrante quelques gouttes douces et narcotiques, opium spirituel, quelques gouttes d'amour, d'espoir et de foi !» (Heine)

Et maintenant, Karl Marx :

«La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme dans un monde sans cœur comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du siècle.»

Comme vous remarquerez cette analyse met en relief le caractère contradictoire de la religion, tantôt justificatrice du monde existant par ses institutions de pouvoir, tantôt protestataire contre ce même monde injuste par l'enseignement de Jésus. Bien sûr, Marx penchera du côté de la protestation sociale. En ce sens, le jeune Marx ne renie pas Jésus, il renie l'Église. Par la suite, Marx en vient à considérer la religion comme une des différentes formes de l'idéologie au même titre que le droit, la morale et la pensée politique.

Ce cheminent intellectuel, Marx le doit à la critique de Engels qui lui fonde son analyse sur l'étude du christianisme primitif et des sectes hérétiques. Pour lui, le christianisme est d'abord une religion d'esclaves, ensuite l'idéologie religieuse de l'Empire romain, après la religion de la royauté, de l'exploitation féodale et de l'oppression inquisitoire et enfin la religion adaptée à la bourgeoisie et au capitalisme. Toute cette analyse se tient sauf que l'erreur de Engels est de faire porter le chapeau de son étude sur le christianisme alors que ce qu'il décrit s'applique plutôt à l'institution ecclésiastique des prêtres, évêques et papes qui ont trahi Jésus depuis des siècles déjà, depuis qu'ils ont goûté aux joies temporelles du pouvoir romain.

Par contre, ce que Engels analyse finement est bien le corollaire entre le christianisme primitif et le socialisme contemporain. Les deux grands mouvements sont des mouvements de masse composés d'exploités, de petites gens croulant sous les dettes, de paysans et travailleurs appauvris donc, mouvements d'opprimés soumis à la persécution par les autorités en place et surtout, tous les deux promettent une délivrance prochaine de la servitude et de la misère. Le socialisme comme le christianisme se propose comme mouvement de libération. La différence est que les chrétiens attendent leur délivrance dans l'au-delà tandis que les socialistes l'attendent sur terre comme les hérétiques chrétiens de Münzer.

Mais surtout Engels élève la révolution socialiste à un tel niveau d'espérance qu'elle ne peut être comparée qu'aux attentes millénaristes. Le fondement spirituel sous-jacent au socialisme athée est d'inspiration millénariste et chrétien.

- Encore une révolution des pauvres pour s'accaparer les richesses dites-vous.

- Eh bien non ! Tous ces paysans ont adopté et fait serment d'obéir comme Jésus au culte de la pauvreté volontaire telle que professée par le théologien contestataire anglais John Wycliffe de l'université Oxford, ennemi du luxe offensant de l'Église. Marqués par le désir d'un retour à un idéal spirituel, les paysans veulent imiter le Christ

des Évangiles et vivre l'union avec Dieu. Pour ce faire, ils transformèrent l'enseignement du Christ en action évangélique quotidienne. Le leitmotiv de toute cette agitation populaire se trouve au cœur des Évangiles. Pour eux, il était indéniable que la perversion morale de l'Église et de l'élite politique était responsable non seulement de la misère matérielle mais surtout, que ce monde de péchés perpétuels était indigne du Christ et en retardait le retour prévu.

Les hérétiques du Moyen-Âge se posait exactement la même question que vous présentement : « Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverse de ce que nous lisons dans les Évangiles ? Je dis bien en tout. Ce n'est pas sur un point qu'il y a eu contradiction, mais sur tous les points.»

- Puis vint Marx lui dis-je : « L'aliénation de l'homme dans la religion, la politique, le commerce étant un fait historique universel, il convient d'en rechercher non point la raison - comme en philosophie - mais la cause - comme en physique. D'où l'affirmation liminaire du premier chapitre du *Manifest der Kommunisten* : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte des classes », y compris le christianisme. L'aliénation religieuse n'est donc pas première mais seconde comme toute aliénation idéologique et comme l'aliénation politique. Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer maintenant sans attendre une vie meilleure au paradis.

- Je vous le concède mais revenons quelques siècles plutôt et comprenez bien que pour ces paysans illettrés ce n'étaient pas des paysans qui se révoltaient contre l'oppression, c'était Jésus lui-même. Comme leur idole crucifiée, les paysans vont être pourchassés et exterminés dans des souffrances les plus atroces. Pour l'Église, ce discours libertaire des paysans demande implicitement sa dissolution; des bûchers s'allumèrent partout en Europe. L'Église catholique romaine et ses acolytes montrèrent de nouveau qu'ils étaient les pires ennemis de l'enseignement de Jésus.

L'Église catholique a échoué. Pour acquérir le pouvoir considérable du religieux, la révolution naissante se devait d'éliminer la concurrence idéologique et de proposer le marxisme-léninisme athée comme alternative révolutionnaire à la religion. Le prolétariat est alors chargé de la mission sotériologique et historique de sauver le genre humain.

Marx, lors de son séjour en Angleterre, a étudié les grands théoriciens de la libre pensée anglaise dont Toland qui souhaitait un retour au christianisme primitif sans dogmes et Hobbes qui renia l'autorité de l'église au profit du pouvoir civil. Hobbes profita de cette fracture métaphysique pour établir une contestation radicale de la politique en rompant avec la tradition antique où la communauté l'emportait sur l'individu. La montée de l'individualisme au détriment des solidarités communautaires amena Hobbes à penser un système politique fondé sur la domination d'un pouvoir fort capable d'unifier par l'effroi et qui repose sur un contrat de soumission de chaque citoyen : l'absolutisme. Puisque «l'homme est un loup pour l'homme» et que la recherche du profit par la domination ne peut que conduire à la violence, à la guerre, à l'insécurité, Hobbes en déduit que seul un pouvoir des plus fermes permet d'assurer la sécurité nécessaire à l'individu.

Inspiré du monstrueux Leviathan dans le *livre de Job* de *l'Ancien Testament*, Hobbes en tira cette devise : « rien sur terre ne peut en force se comparer à lui » et l'appliqua à l'État. Investi de ce pouvoir absolu, l'État est en mesure d'imposer la paix aux individus par la contrainte, il est le seul garant de la vie, de l'ordre car il empêche les résistances des individus : L'État est « la guerre civile perpétuellement interdite par le poids du pouvoir. » Cette soumission du peuple opère par la crainte, la peur qui cimente la cohésion sociale. L'État souverain absorba l'église et acquit ainsi tous les

moyens matériels d'administration et d'exercice spirituel du pouvoir : Dieu c'est l'État dépositaire du droit de puissance sur la maîtrise matérielle du monde.

Marx et Engels, ayant bien compris à la fois l'absolutisme étatique de Hobbes et la portée révolutionnaire du discours social millénariste des paysans fondé sur les Paraboles du Christ s'en inspirèrent pour élaborer les concepts de la révolution prolétarienne. Jésus, oui ! L'Église et sa religion oppressive, non ! De là, « la religion, opium du peuple. »

«Le mythe marxiste d'un âge d'or, amené par le triomphe définitif du prolétariat, constitue l'expression la plus articulée et la plus éclatante de toutes les eschatologies politiques modernes. Selon Marx, la société sans classes de l'avenir mettra fin à tous les conflits et à toutes les tensions qui caractérisent l'histoire de l'humanité depuis son commencement. Il n'y aura plus d'histoire à proprement parler, il y aura une sorte de paradis terrestre, car l'homme sera enfin libre et mangera à sa faim, moyennant le minimum de travail, puisque les machines inventées par les savants se chargeront du reste.

Mais surtout, effet pervers de l'histoire, Engels éleva la révolution socialiste à un tel niveau d'espérance qu'elle ne peut être comparée qu'aux attentes millénaristes. Le fondement spirituel sous-jacent au socialisme athée est d'inspiration millénariste et chrétienne.

Mais où Engels a-t-il pu puiser cette idée lumineuse si non dans les écrits de Joachim de Flore regroupés dans *Exposition de l'Apocalypse* qui date du début du XIIIe siècle. Selon lui, le millénium est le «troisième âge» qui sera celui de l'Esprit qui succédera à l'âge du Père (*Ancien Testament*), à l'âge du Fils. (*Nouveau Testament*) On commence à peine à comprendre le rôle exceptionnel des «prophéties» de Joachim de Flore dans la naissance, la structure, bref, la genèse de tous les mouvements millénaristes et/ou révolutionnaires modernes y compris le communisme dans l'attente du retour de «l'âge d'or. »

La troisième époque de l'Histoire, selon Joachim, est celle de la liberté par la connaissance placée sous le signe du Saint-Esprit. Elle remettait en question toute la théologie de l'Église catholique car le règne de la liberté implique le dépassement historique du christianisme et du judaïsme et l'abolition de leurs rites et institutions au profit de la régénération universelle apportée par la connaissance. La révélation de Dieu n'est plus un élément isolé dans le temps et réservé à un peuple élu, non ! La révélation de Dieu est perpétuelle, continuelle, progressive et suit le rythme de nos connaissances. Le troisième âge est celui de l'accomplissement de la liberté universelle marquée par le triomphe de la raison et de l'éducation. En résumé, si temple il y a, c'est l'école.

Grâce à l'analyse de Engels, Marx a bien compris le rôle émancipateur de Jésus Sauveur dont les souffrances sont appelées à changer le monde. Pragmatique, sa grande question était : l'idée du Christ est-elle utile à la révolution prolétarienne ? Et non pas : cette idée est-elle vraie ou fausse ? Marx a tout simplement transféré le pouvoir libérateur du Christ dans le prolétariat soufrant. Lui restait qu'à écrire l'Évangile de la lutte des classes, le *Manifeste du Parti communiste*; car les grands mouvements révolutionnaires ont toujours eu besoin d'un texte fondateur comme base mystique nécessaire à leurs réalisations.

«En effet, la société sans classe de Marx et la disparition conséquente des tensions historiques trouvent leur exact précédent dans le mythe de l'Age d'or qui, suivant des traditions multiples, caractérise le commencement et la fin de l'Histoire. Marx a enrichi ce mythe vénérable de toute une idéologie messianique judéo-chrétienne : d'une part, le rôle prophétique et la fonction sotériologique qu'il accorde au prolétariat; d'autre part, la lutte finale entre le Bien et le Mal, qu'on peut facilement rapprocher du conflit apocalyptique entre Christ et Antéchrist, suivi de la victoire du premier. » (sotériologie : doctrine du salut de l'humanité qui implique la venue d'un sauveur)

Pour Engels et Marx, il est évident que le christianisme primitif est à l'origine du socialisme moderne. C'est de cette atmosphère de religiosité axée sur le salut qu'il comprend qu'il doit présenter sa théorie philosophique et économique «comme un système complet d'explication, d'interprétation du monde, avec une vision globale du sens de l'histoire et de son mouvement qui assurait à l'homme un sens à sa vie. »

La question du Dieu des juifs ou des chrétiens et son analyse laissa Marx indifférent ; ce qui comptait c'est le rôle joué par la religion dans les processus sociaux et surtout de dénoncer l'exploitation de la classe ouvrière par l'Église. Sa position est clairement exprimée dans la *Gazette allemande de Bruxelles* du 12 septembre 1847 :

* «Les principes sociaux du christianisme ont justifié l'esclavage antique, glorifié le servage médiéval, ils sont prêts au besoin à faire également l'apologie de l'oppression du prolétariat – ils seront quittes à jouer l'apitoiement.

* Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe d'opprimés et se bornent à faire le pieux souhait que la première soit charitable envers la seconde.

* Les principes sociaux du christianisme placent au ciel la compensation consistoriale de toutes les infamies et justifient par là leur maintien sur terre.

* Les principes sociaux expriment toute la bassesse dont les opprimées sont victimes de la part des oppresseurs ou bien comme juste punition du péché originel et d'autres fautes, ou bien, comme des épreuves imposées aux élus de la part du Seigneur en son infinie sagesse.

* Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref, toutes les propriétés de la canaille ; le prolétariat, qui ne veut pas être traité comme la canaille, a bien davantage besoin de son courage, de sa dignité, de sa fierté et de son sens de l'indépendance que de pain.

* Les principes sociaux du christianisme sont serviles et sournois et le prolétariat est révolutionnaire. »

En somme, le *Nouveau Testament* a un potentiel révolutionnaire travesti par «les principes sociaux du christianisme» prêchés par l'Église. Cette position de Marx donna naissance à différents mouvements millénaristes de gauche associées au socialisme utopique et au marxisme chrétien.

L'écrivain russe Gorki, est à l'origine de cette idée d'une religion socialiste. Dans une nouvelle intitulée *La Confession*, son héros Matvei est un chercheur de Dieu qui malheureusement rencontre beaucoup de faux prophètes. Un jour, il rencontre un homme qui lui parle de la souffrance terrible qui accable son peuple et lui montre le lien entre Dieu et le prolétariat démuni. Comme une révélation, il comprit que ce Dieu est l'humanité révolutionnaire, une humanité socialiste mais en même temps il saisit que ce Dieu n'est pas encore né, que ce Dieu, l'humanité est en train de le construire. De «bogoïskatéli», (chercheur de Dieu) il se métamorphose en «bogostroïtéli.» (constructeur de Dieu) - Vous qui chercher Dieu lui clame ce prophète mystérieux, sachez que Dieu est l'humanité socialiste future. Lénine a perçu que l'homme nouveau a non seulement compris la révolution socialiste, il en est maintenant exalté et sans exaltation, l'homme ne peut rien créer de grandiose encore moins construire Dieu dont la célébration serait la révolution, point culminant du chemin de croix prolétaire.

- Mais Lénine est un athée pur et dur n'est-ce pas ?

- Oui et non ! me corrige-t-elle. C'est lors d'un voyage à Capri que Lénine rencontre d'autres camarades bolcheviques en exil. C'est lors d'une partie d'échec entre Gorki et Lénine que Louna entreprit de convaincre ce dernier.

- Vos écrits de propagande peuvent certes convaincre mais convaincre qu'une minorité éduquée. Le peuple russe est majoritairement composé de paysans illettrés et fortement ancré dans une tradition religieuse mystique. Que vous le vouliez ou non, ces hommes ont besoin d'émotions plus que de raison, ils veulent être enthousiasmés, exalté en plus d'être convaincu. Vous devez comprendre la nécessité d'engager les soldats, les marins comme un ordre chevaleresque dans la voie révolutionnaire et enfin saisir l'importance décisive des masses paysannes, qu'il faut lier au sort de la révolution bolchevik. Mais pour faire bouger un individu au risque de sa mort, il faut lui assigner un but grandiose qui le fera désirer, avancer. Il lui faut la promesse de participer à une mission historique ouvrant la route conduisant vers la terre promise de la révolution mondiale.

- N'êtes-vous pas en train de renier Marx.

- Au contraire, en développant les aspects scientifiques et rationnels du marxisme, Engels aurait négligé la dimension émotionnelle et éthique que Marx conférait au communisme : « la religion, comme l'écrivait Marx, est toujours peu ou prou protestation contre la détresse réelle. » Religion vient de *religere* une sorte de lien entre les hommes, la première pulsion primitive de l'humain vers la communauté est d'essence communiste. Mais Marx, Engels, Spencer, Adam Smith, le père du capitalisme sont des idéologues. Or pour moi, mes études le confirment, les idéologies sont des modes éphémères qui vont et viennent au cours des siècles. Sauf qu'aucune idéologie n'a réussi à ce jour à détruire la religion alors que la religion, au contraire supplanta toutes les idéologies en les absorbant en son sein. En promettant le salut éternel, la religion gagnera toujours sur l'idéologie. Tenez, prenez le temps de lire ceci : "*Omnis potestas a Deo per populum*." - "Tout pouvoir vient de Dieu par le peuple."
- Je préfère l'athéisme tranche Lénine.

- Je comprends. Alors laissez-moi vous présentez une thèse audacieuse concernant l'athéisme. Lorsque Dieu et l'Église sont garants de l'injustice alors l'athéisme donne à la Parole subversive du Christ la possibilité d'être redécouverte : l'athéisme pourrait préparer le terrain pour un retour de Dieu mais d'un Dieu révolutionnaire cette fois-ci.

- Je suis un athée convaincu. Je préfère célébrer la grande liturgie du progrès telle que prophétisée par Auguste Comte, Marx, Saint-Simon, Victor Hugo, Michelet pour qui la technique ouvre une ère de bonheur pour le genre humain, que le progrès dissipera les deux fléaux du genre humain, la bêtise et la méchanceté. Je crois fermement que le progrès scientifique et technique assurera non seulement le bien-être de l'humanité mais encore son amendement moral. Si nouveau dieu il y a, il s'appellera « Électricité » l'énergie invisible remplaçant l'ancien dieu.

- Mais justement Lénine ! Rappelez-vous Saint-Simon et son *Catéchisme des industriels* où il développe un plaidoyer en faveur d'une élite de savants, d'artistes et d'industriels qui va prendre en main le destin des hommes pour assurer le bonheur de toutes les classes de la société. C'est la religion du progrès et du rôle missionnaire de la science où des initiés sont appelés à libérer l'homme de la barbarie et des superstitions. Ensuite au français Auguste Comte d'établir les bases athées de la religion scientifique qu'est le «positivisme» allant jusqu'à publier un *Catéchisme positiviste*, un calendrier profane des fêtes laïques supplantant la fête des saints. Il publia son œuvre majeur sous le titre de *Cours de philosophie positive* mais une philosophie soutenant le «positivisme» comme la nouvelle religion de l'humanité.

- Mais attention de reprendre Lénine, Comte avance ni plus ni moins que la fin de la métaphysique est nécessaire à l'avancement du genre humain. Tout questionnement sur Dieu et les mythes est futile. Ainsi on demande à la Raison de démythifier une trompeuse imagination responsable des dérives historiques et des aliénations intellectuelles et sociales de l'humanité.

À cet instant précis, Lenine comprit la position des « constructeurs de Dieu » de Capri. Sortant son calepin, Lénine sait qu'il innove par rapport à Marx et Engels en proposant l'union du prolétariat avec la paysannerie, il écrit : « Le véritable essor de la révolution russe ne commencera vraiment que lorsque la masse paysanne, marchant de concert avec le prolétariat, assumera un rôle révolutionnaire actif. Cette union doit se voir d'un seul coup d'œil et comprise de tous d'où le symbole du marteau, outil du prolétaire et de la faucille, outils du paysan réunis sous l'étoile du Parti comme étendard de la révolution.» Voilà ma position officielle mais, Marx et Engels sont des théoriciens, moi un pragmatique alors s'il faut introduire du mysticisme dans le dogme marxiste pour rallier les paysans à la cause bolchevique, alors allons-y mais je laisserai Louna s'en occuper, pas question de me compromettre.

-Voici *L'Étoile rouge*, un roman futuriste préconisant un système socialiste libertaire soutenu par la technique écrit par l'anarchiste russe Bogdanov que vous haïssez particulièrement.
- C'est un réel charlatan, un hérétique à la dictature du prolétariat, un utopiste anarchiste qui rêve que l'on peut parvenir au pouvoir par la paix de s'emporter Lénine.

- Or le seul moyen de combattre efficacement l'utopie est de lui opposée une croyance plus forte, lui suggère Louna comme Mahomet envers les chrétiens. Devenez conquérant comme lui.

- Il en a toujours été ainsi se faufilant Gorki dans cette brèche. Vous comprenez bien que pour combattre les religions archaïques, Comte crée une religion scientifique. Vous constatez comme nous que même la science positiviste n'échappe à la métaphore religieuse. Il en est ainsi du socialisme, laissez-nous édifier la première vraie religion athée de l'humanité.

- « Le Parti doit être partout, comme l'esprit de Dieu dans la Bible» de renchérir Louna fier de sa formule.

- J'ai devant moi l'un des grands écrivains de sa génération démontrant une sensibilité esthétique hors du commun désignant Gorki face à lui et à ma gauche, un poète de la révolution féru d'art et de théologie, un brillant conférencier doté d'une culture phénoménale et pourtant j'ai beaucoup de difficulté à admettre votre point de vue bien que j'en comprenne l'importance, je dois l'admettre, auprès des croyants majoritaires, principalement la paysannerie. Que faire ?

- Faisons un pacte entre nous. Nommons-le « pacte de coexistence pacifique » : occupez-vous des adhérents au matérialisme scientifique athée et laissez-nous construire la religion socialiste. Bien sûr vous nous combattrez dans vos écrits tout en sachant que nous poursuivons le même objectif; c'est ce que j'appelle occuper tout le terrain à la fois idéologique et religieux. Au bout du compte, la révolution ne peut qu'en ressortir gagnante.

Dorénavant, depuis la révolution soviétique, l'Évangile est rouge (*Manifeste du Parti communiste*) et le communisme muta en religion athée de substitution. Lénine, lui-même, a écrit expressément que «la constitution du parti communiste fut construite sur le modèle de la seule théocratie occidentale reconnue comme tel : le Vatican

Nul autre que le grand théologien catholique Gustav A, Wetter, ancien recteur du Collège russe pontifical et un des meilleurs connaisseurs de l'idéologie communiste, a su mettre en évidence, avec rigueur dans son livre *Matérialisme historique et dialectique*, les ressemblances formelles frappantes entre le système catholique romain et le système communiste soviétique.

A noter que le parallèle qui suit est applicable à toutes les institutions religieuses islamiques, juives, sectes et mouvements messianiques tels que les Évangéliques, Pentecôtistes, Born again christian, Témoins de Jéhovah, Raélien etc.

«Comme le catholicisme romain, le communisme soviétique

(chinois, nord-coréen etc.,) suppose un monde «enfoncé dans le mal», qui a besoin d'une «rédemption. » La «révélation», survenue à la «plénitude des temps» ou à l'apogée du développement dialectique, est déposée, dans le communisme aussi, dans quatre textes canoniques (Le *Manifeste du Parti communiste* de Marx et Engels, *L'État et la Révolution* de Lénine, *Le livre rouge* de Mao) et leurs épigones respectifs. Cette révélation est conservée, protégée et expliquée par le magistère infaillible du Parti (l'Église), par le Saint-Office du Bureau politique (le Vatican) et par le Premier Secrétaire (le Pape) infaillible en personne. La tâche des philosophes (prêtres et théologiens) n'est pas d'enrichir, de multiplier et de critiquer ce dépôt doctrinal, mais uniquement d'apprendre aux gens à s'en servir dans tous les domaines de la vie, et de veiller à garder «pure la doctrine» en démasquant les hérésies et les déviationnistes. Le magistère infaillible du Parti condamne ouvertement l'hérésie. Lorsqu'il a parlé, l'hérétique déviationniste n'a qu'à se soumettre, à faire son autocritique et à abjurer son hérésie. (Inquisition) S'il manque à son devoir, il est «excommunié» et exclu. (comme Salmon Rusdhie et ses Versets sataniques pour les musulmans ou le théologien Eugène Drewermann pour les catholiques) Ainsi le Parti apparaît-il comme «la colonne et la forteresse de la vérité» comme le rempart de l'orthodoxie. Tout en étant sur la défensive, ce communisme orthodoxe pratique l'offensive missionnaire : doctrine seule conforme à la vérité et porteuse du salut, elle aspire nécessairement et par nature à se répandre par tous les moyens dans le monde entier, envoyant partout ses missionnaires depuis son centre de propagande. Au-dehors, nul salut ! (l'enfer du goulag) Cela exige une organisation rigoureuse, une obéissance aveugle, une discipline de parti. Et l'ensemble est placé sous les ordres du Grand Chef, qui est quasi vénéré comme dans un culte avec des démonstrations de soumission, de grands rassemblements, des parades et des pèlerinages sur sa tombe... »

Puisque le marxisme s'inspire du messianisme chrétien, il est tout à fait logique que le communisme promette la terre promise. Or ce lieu idyllique est inspiré de la *Cité de Dieu* de Saint-Augustin, version athée. Pour Saint-Augustin, l'État ne peut exister en dehors de Dieu et ses lois car pour perdurer éternellement l'État a besoin de la puissance divine. C'est pourquoi l'autorité de l'église doit être absolue. L'église catholique est donc par délégation maître des hommes. Tous ceux qui réfutent cette autorité doivent être diabolisés et détruits. Et voilà nous nous retrouvons en pleine inquisition précurseur des purges hitlériennes et staliniennes.
Cette étude londonienne m'aura permis de saisir qu'à chaque fois, que l'art, la science, la politique, autant la démocratie que le communisme, l'économie, autant le capitalisme que le socialisme, se magnifient jusqu'à devenir une doctrine sotériologique i.e une doctrine du salut à l'identique des religions dont ils se réclament ou subissent les contre-coups culturels; à chaque fois dis-je, que cela se produit, ils adoptent alors la destinée des sectes millénaristes et inévitablement, ils dérivent tous tranquillement vers le totalitarisme.

"Quand l'âme du groupe, un dieu (savant), un demi-dieu (artiste), un chef (d'entreprise) ou un philosophe (politicien) propose un merveilleux projet d'épuration, c'est au nom de l'humanité que la personne obéissante participe au crime contre l'humanité.(...)

- Est-ce que l'athéisme peut-être religieux ?

- L'athéisme devient religieux lorsqu'il tombe dans le piège du dogmatisme inhérent à toute religion : incarner la seule voie d'accès possible vers le spirituel. Il revêt pour ainsi dire la robe de l'orthodoxie. Ayant commencé par lutter contre les formes les plus oppressives de l'ordre religieux, l'athéisme en acquiert insidieusement les attributs principalement le désir de sauver l'humanité et la promesse d'une terre promise sans Dieu. L'incroyant devient alors un athée «messianique» convaincu de sa mission salvatrice.

- Si je me permets d'être grivois je dirais que depuis le mésolithique que l'on se fait entuber ou sodomiser par la religion, choisissez votre bout. Tout le monde parle de l'homme des cavernes mais

personne pense à l'homme d'avant les cavernes, celui écœuré de se faire geler les couilles dans la prairie. Il décide de faire usage de son cerveau tout neuf et se rend compte que l'ours des cavernes est beaucoup mieux adapté dans sa caverne toute chaude à l'abri des intempéries. Il décide donc de tuer l'ours pour prendre sa place dans la caverne. Sauf que l'homme d'avant les cavernes est superstitieux, ça n'a pas changé depuis, alors pour apaiser sa conscience nouvellement acquise, il demande au chaman de transformer l'exécution de l'ours en rituel chamaniste et pour le remercier de mourir, pour le sauver, il le transforme en Dieu du clan et lui dévore la moelle des os et du cerveau et boit son sang en chantant une sorte de gospel préhistorique de l'eucharistie néandertalienne. L'homme a toujours voulu prendre la place de Dieu, ne l'oublions jamais !

Bosch à la Tate Gallery – L'inquisition

L'œuvre picturale de Bosch défie les lois de la nature; on peut même ajouter sans se tromper : une oeuvre contre la nature. Les personnages de Bosch ont des têtes décharnés, des visages blafards déformés par des rictus de haine, une peau fanée; ils donnent l'impression générale de vivre dans des corps maladifs et souffrants. Leur environnement est parsemé de brindilles cassées, de branches épineuses et troncs d'arbres aux formes acérées évoquant une nature inquiétante, hideuse, monstrueuse, diabolique.

Puisque toute vie ici-bas est mauvaise depuis le péché de Adam et Ève, la faute y est donc transmise aux enfants de génération en génération par la copulation des parents qui, anathème suprême y trouvent du plaisir. Le corps est qualifié de démoniaque puisque, selon les dires de St-Augustin, l'homme naît *inter fesces et urinam* : «né entre la merde et l'urine.»

Qui est donc Jérôme Bosch ? On situe sa naissance vers 1450. Un chroniqueur flamand de l'époque (1566) qualifia le peintre de «faiseur de diables»; l'homme étant un pécheur incorrigible voué à la damnation éternelle. Impression partagée par ses contemporains partout en Europe comme en fait foi cette affirmation d'un chroniqueur espagnol :

« la différence entre les oeuvres de cet homme (Bosch ou Bosco comme nous disons) et celles des autres, consiste, selon moi, en ce que les autres cherchent à peindre les hommes tels qu'ils apparaissent vus du dehors, tandis que lui a le courage de les peindre comme ils sont dedans, à l'intérieur.»

Comme si voilà cinq cents ans, Bosch avait eu la prémonition à la fois de la psychanalyse de Freud, de la psychologie des profondeurs de Jung et du surréalisme de Breton. Eh bien, non ! L'œuvre de Bosch est bel et bien l'expression religieuse de la Bible ou plutôt du diable de la Bible emprunté aux hallucinations de Zarathoustra

Toute l'œuvre de Bosch est aussi l'expression de la vie médiévale et de la pensée d'inspiration manichéenne sous l'emprise d'un clergé despotique qui a droit de vie et de mort sur le peuple. Bosch est le peintre de l'Inquisition, sans aucun doute. Il est le «peintre de l'horreur, de la vraie horreur, celle qui fait partie de nous, qui est nous même.» Les oeuvres de Bosch sont de véritables discours sur les défaillances de la nature et de l'homme envahit par le mal, expression de «l'état nauséeux de l'âme» et font office de catharsis, d'exorcisme à une époque lointaine de la psychologie moderne puisque l'interprétation des rêves était alors associée à la sorcellerie et sévèrement punie par les inquisiteurs.

«Comtemptus mundi» (mépriser le monde), voilà bien l'état d'esprit de l'Inquisition par lequel il faut «comprendre le refus de toute sensualité, mais aussi la désapprobation de toute conduite dont le but est de profiter de la vie et d'accumuler des biens; c'est une mise en garde contre les ruses du diable et une exhortation à résister à la tentation, bref, tout ce qu'évoquent des mots tels que remontrance et mortification. Il faut que l'homme réalise que son destin se trouve dans l'au-delà. C'est le message principal que Bosch semble avoir consigné dans ses tableaux. »

C'est malheureusement l'héritage mortifère que nous traînons comme un boulet au pied depuis l'ère des despotismes antiques. Tout notre drame vient du fait que les livres sacrés nous condamnent toujours par cette faute et qu'en conséquence nous sommes vils, sales, corrompus : nous méritons juste ce qui nous arrive... Comme Job, pauvre comme Job, nous vivons une humiliation totale comme un fardeau qui ronge la vie. Quelle tragédie !

Même son Paradis terrestre est peint comme un lieu infernal hanté, corrompu, un véritable pandémonium, jardin des vices et des terreurs. Le peuple, devant un tel spectacle, ne pouvait qu'espérer atteindre le plus rapidement possible le jardin céleste du Paradis où, selon Bosch, les âmes des justes et des bienheureux jouissent de la béatitude éternelle, en compagnie des anges et des saints. Telle était la fonction psychopédagogique de l'art.

Jérôme Bosch est le peintre de la Bible, principalement des visions démentielles, des catastrophes conçues par Dieu : déluges, tremblements de terre, invasion de sauterelles, famine, carnage des villes, temples ruinés, autant de désastres nécessaires pour apaiser sa colère et purifier le peuple impie.

Cependant, la palme du désastre universelle revient à l'Apocalypse de Jean, véritable théologie de poésie extrême du Nouveau Testament. Récit de la fin du monde et du temps sur lequel s'assoira la tyrannie des théologiens et des pouvoirs politiques despotes. Les artistes ne pouvaient ignorer un récit destiné à susciter la terreur et l'épouvante. Mosaïques romaines anciennes, vitraux, icônes orientales, fresques romanes, sculptures gothiques, enluminures byzantines, tapisseries médiévales, peintures flamandes, gravures allemandes, autant d'œuvres qui relayeront vers les croyants les images des bouleversements cosmiques : obscurcissement de la lune et du soleil, chute des astres, séismes sismiques, pollution des eaux transformées en rivières de sang, ravage des forêts par le feu du puits des abîmes, invasion des monstres et de la Bête. Que dire du Christ qui tient le glaive acéré dans sa bouche dans un tel décor mortifère?

Londres - Punkitude

Dans le même temps, la scène punk londonienne sort de l'ombre. Les premiers groupes apparaissent dans les années 1975-1976 et affichent ainsi leur volonté de tabula rasa, et leur liberté de création maximale, comprise notamment à travers le vocable Do It Yourself ou DIY [Faites-le vous-même]. Ils s'approprient la notion d'autogestion, comprise comme la gestion par soi-même. Réellement, c'est une idée qui guide et motive ta vie. La communauté punk ayant subsisté, elle existe pour soutenir et réaliser cette conception à travers la musique, l'art, les fanzines et d'autres expressions créatives particulières. Et quelle est cette conception? Penser par toi-même, être toi-même, ne pas te contenter de prendre ce que la société t'a donné, établir tes propres règles, vivre ta propre. Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines décadentes; même le présent n'a de valeur que parce qu'il n'y a plus de future. Dans les faits, les punks investissent les espaces abandonnés des villes. Contrairement aux travellers nomades, les punks sont des sédentaires. S'il y a errance, elle est circonscrite à la ville. Les punks représentent des citadins ambulants, menant leurs vies sur le mode d'une «errance active » singulière soit leur mode d'occupation de logements vacants. Il y a errance entre deux squats.

Là où les punks représentent un mouvement culturel singulier ne pouvant se confondre avec un autre, c'est bien dans leur mode d'occupation de logements vacants. Et l'on ne peut évidemment pas prétendre que l'ensemble de la jeunesse dans les années 1970 en Grande-Bretagne était affilié à l'habitat en squat et à l'errance. Pendant plusieurs années, les groupes punks représentent des citadins ambulants, menant leurs vies sur le mode d'une «errance active ».

Mais lorsque ces individus n'errent pas en ville, ils squattent et c'est bien ce qui a posé problème aux autorités. Autrement dit, l'idée d'une contre-culture véhiculée par le mouvement punk, est d'autant

plus étouffée qu'elle prône des valeurs opposées à celles de la culture dominante. Par exemple, l'autogestion semble représenter pour la culture dominante, une chimère qui vient détériorer les modes d'organisation traditionnelle d'une société.

Nous sommes en 1975. La Grande-Bretagne est engluée dans une récession économique, le taux de chômage atteint des sommets hallucinants. Tout le monde ne parle que de crise… crise pétrolière de l'OPEP qui donne l'occasion aux mineurs du charbon de profiter de la situation pour revendiquer la fin des heures supplémentaires ayant comme résultat une crise énergétique la fermeture des écoles faute de chauffage, fermeture de l'éclairage public des édifices pour économiser l'électricité finalement une crise sociétale avec la délinquance et les incivilités grimpant en flèche, les rues sont sales, l'économie en ruine, des chômeurs rêvant d'insurrection et les médias y allant de débilités hystériques pour masquer que le pays est fichu.
La jeunesse n'a pour tout horizon que le vide existentiel et l'horreur absolu de l'ennui. L'Angleterre est en train de pourrir sur pied et les jeunes de s'asphyxier. Tout un pan de la société est en train de s'écrouler, une jeunesse perdue de plus.

Une légende raconte que si les corbeaux quittent la tour de Londres, l'Empire britannique s'effondre. C'est pour cela que l'on coupe le bout des ailes à tous les nouveau-nés. Que les punks ressemblent à ces corbeaux semble évident, ne serait-ce que par la couleur noire/corbeau de leur vêtement.

On a déjà décrit les masques dada comme des visages hideux, balafrés de cicatrices comme des visages mutilés de soldats par une baïonnette. Les punks s'en inspireront. Avec ses crêtes de tyrannosaures sur la tête, on dirait que le punk vient à peine de se sauver des parois de l'art rupestre et sortir des grottes de Lascaux.

«L'homme des cavernes fait apparaître des êtres cornus, des hommes dont la tête est remplacée par une queue de bison, par des têtes animales.» «La sculpture de l'ancienne Égypte est peuplée de ces formes bestiales et la mythologie grecque les fait apparaître pour figurer le chaos à l'origine du monde.» « Le Moyen-Age est l'époque de leur floraison.» «Leur idée obsédante ne disparaît pas.» «Jusqu'à nos jours, le monstre est une des pièces capitales sur l'échiquier de l'art.»

Les premiers éclopés de l'urbanité, émergent comme des icônes pestiférées moyenâgeuses; l'ère des auto flagellations sado-mystiques est loin d'être révolue. Corps minces, asexués, transpercés d'épingle à nourrice, collier de chien autour du cou, couple d'amoureux qui se tienne en laisse dans la rue, cheveux hérissés teints en orange, maquillages inquiétants, crucifix en guise de boucles d'oreilles, haillons déchirés bardés de croix gammées, slogans «no future» et «destroy» comme bannières, discours de la haine, «I hate you too» tatoué sur les avant-bras, voilà quelques-uns uns des éléments qui ont fait écrire à la une du Daily Mail de Londres : «Ces gens sont la lie de la civilisation. »

La laideur physique du punk et c'est là son effet scandale, met en échec notre identité dans la figure humaine pour la faire basculer dans l'animalité. La laideur du punk nous renvoie inconsciemment à notre laideur morale. Comme art vivant, le punk se sert de la contre nature du monstre pour exprimer sa contre culture, de là notre désarroi devant cette vision nihiliste.

Un siècle auparavant, le philosophe européen Nietzsche mit en lumière ce malaise qui affligea le E siècle : le nihilisme, l'expression d'une décadence universelle qui génère un sentiment d'absurde face au spectacle d'un monde vide de sens.

«Inséparablement, la haine de soi, haine des autres, la haine de l'humanisme dont les valeurs et les conquêtes sont fragiles, finit toujours par faire de l'homme tout entier un être moralement monstrueux.»
Devant tant de visages crispés par la douleur qui crient leur désarroi, tant d'anormalités monstrueuses évoluant dans un environnement dégradé, lourd, pollué, comment l'homme peut-il accepter de vivre dans un monde où «tout n'est que rêve impuissant, désir castré, imagerie inconfortable» ?
Puisque Dieu n'a jamais pu remplir ses promesses aussi bien aller voir du côté de Satan.

«Sympathy for the devils» (Rolling Stones)
Nous assistons impuissant, en direct, à une mise à nu de la misère moderne sous toutes ses formes, à l'émergence d'une autre «génération perdue» mais qui, cette fois-ci, mettra en scène sa propre douleur et sa propre souffrance dans la pure négation dadaïste de «l'esthétisme trash» : l'art par excellence des déchets urbains, des maquisards hostiles et des sans abris qu'ils sont devenus par la force des choses ou par choix. Oui, mesdames et messieurs, il est désormais possible de choisir la rue comme plan de carrière et faire de sa vie une performance 24 heures sur 24. Contrairement à l'artiste de la performance qui retourne la violence contre lui-même, contre son propre corps, le punk se sert à la fois de son corps, de son «look» pour nous cracher au visage sa haine nihiliste et montrer que la perversion de l'être est leur seul projet de société.

«Je suis l'Antéchrist des valeurs américaines. Je suis abreuvé de saloperies de talk-shows. Je suis là pour aider d'hystériques femmes au foyer à patauger dans leurs souffrances. L'Amérique d'aujourd'hui a peur de récolter ce qu'elle a semé. Tant pis pour elle si nous en sommes le résultat. Une bande de gamins paumés et désabusés».

«Le visage de l'homme est devenu laid et usé» (Ball)

L'art punk c'est l'art de la régression dans la digression. «Il faut que la désintégration s'installe jusqu'au plus profond du processus créatif lui-même.» Même le langage doit être disloqué. L'écriture,

éventrée, la syntaxe explosée, la grammaire annihilée. Tel est la culture punk, une culture néo-préhistorique exprimée par des signes ésotériques, des tag kabbalistiques.

Même le rock, toujours associé à une certaine révolte, leur apparaît trop doux, trop sirupeux pour exprimer leur haine de soi et des autres. Les graffitis, les tags, forment le squelette d'une nouvelle grammaire picturale comme autant de hiéroglyphes codés compris des seuls initiés. Les taggeurs urbains transforment les murs des taudis, les rames de métro, les trains de banlieue comme autant d'œuvres inaccessibles aux musées, aux galeries, aux collectionneurs et s'inscrivent contre tout «un système de l'art» et même contre tout l'appareil socioculturel, bourses d'artistes, programmes gouvernementaux, qui le sous-tend.

«L'art est le plus beau des mensonges» disait Debussy, le punk lui donnera son contre partie : sa vraie laideur.

Devant le spectacle du monde qui «décade», Tzara, un roumain, lance à Zurich vers 1909, le mouvement «dada» de révolte contre cette civilisation de la raison et de la science et valorise l'absurdité dans sa volonté de tout détruire sans jamais déboucher sur rien. Et le poète Aragon d'écrire en 1920, pendant sa période dada :

«Plus de peintures, plus de sculptures, plus d'écrivains, plus de religions, plus de républiques, plus de royalisme, plus d'impérialisme, plus de socialisme, plus de politique, plus de protecteurs, plus d'aristocrates, plus d'argent, plus de police, plus de patrie, assez de ces imbécillités, plus rien, rien, rien... »

Et Rotten, le chanteur des Sex Pistols de hurler :

« Le futur n'existe pas, le futur n'existe pas,
Le futur n'existe pas pour toi. »

Les punks sont l'image cruelle de la catastrophe tant annoncée de l'homme moyen, médiocre, malade de nos démocraties, le type même de la décadence, de la décomposition, de la faiblesse qui se présentent comme le «dernier homme» nietzschéen. Ils ressentent plus que tout autre « l'horreur d'une civilisation qui laisse les massacres se perpétuer, qui envoie sa jeunesse se faire tuer ou tout simplement ne lui laisse aucun espoir : no future (...) »

Vous jugez mon commentaire sur les punks trop incisif. Peut-être, mais la réalité est parfois blessante. Mais sachez que si j'ai à choisir entre le «golden boy manager» et le punk néandertalien, je choisis sans hésiter ce dernier. Dans *Anarchy in UK*., Johnny Rotten chanta avec une telle rage l'effondrement mental de la jeunesse/fin- de- siècle que les papas et mamans y croyaient guère.

«Je suis un anti-Christ
Je suis un anarchiste
Je ne sais pas ce que je veux

Mais je sais comment l'obtenir…

C'est la seule façon d'être…
Tu sais ce que je veux dire…
Je veux être un anarchiste

Je veux tout casser
Avancer
Prendre une cuite
Détruire».

On s'est tous caché la tête dans le sable de la même manière que nous avons bien longtemps résisté à l'horrible et d'autant plus triste réalité des camps d'extermination nazis. Pourtant dans les deux cas, tout cela était vrai.

«La première signification du mot *punk* était tout simplement *pute*, pour désigner ensuite tous ceux qui servaient à rien, les inutiles, les vagabonds… les pourris, quoi».

Car à bien y regarder, les punks possèdent tous les attributs pour être déclarés les superflus du nouveau millénaire. Rappelez-vous ces superflus préhistoriques qui ont jadis sauvé l'humanité :

«Ainsi, tout s'est passé comme si les mécanismes d'exclusion avaient «programmés» les mécanismes transformateurs qui ont permis la naissance des hominidés. En somme, les marginaux ont sauvé notre espèce de l'extinction naturelle en lui offrant un meilleur équilibre écologique qui a accru notre autonomie vis-à-vis le milieu naturel ambiant.»
Car à y regarder de près, les punks, n'ont pas de discours lénifiant, mais ils vivent vraiment sur un mode coopératif. Ces «anarcho-fatalistes» savent que la révolution n'est plus à leur portée mais néanmoins, ils partagent toujours des idées libertaires qui souvent vont à l'encontre des politiques réformistes des gouvernements. Ils ne s'identifient plus comme des «révolutionnaires à la Che Guevara» mais comme des gènes mutants et des virus résistants, genre C.difficile.

Luttant contre la «désagrégation du lien social», les punks s'organisent en petites cellules et créent des espaces bien à eux, les squats où ils vivent dans «l'immédiateté» des rapports marqués par des principes de liberté radicale mais réaliste, fondée sur la rage contre l'injustice et l'amour pour tous eux qui en sont victimes y compris les animaux. Seul l'amour de St-François d'Assise envers les animaux rivalise avec la complicité développée entre le punk et son chien.

«Ainsi, futurs survivants de l'ère humaine condamnés à reconstruire la civilisation, les jeunes citadins anticiperaient le scénario et se regrouperaient en petites communautés homogènes bien organisées afin de faire revivre des valeurs perdues : la convivialité, la sociabilité, la solidarité, la loyauté, etc. Ils retrouvaient finalement la chaleur d'un foyer. Dans un climat de perte des «vraies» valeurs, un repli sur des valeurs plus anciennes jugées plus sûres peut s'avérer salutaire».

Les punks, progressivement, édifient une micro-société apparentée à certaines sectes hérétiques du Moyen Age, pensons aux Taborites de Bohème qui, en rupture avec l'exploitation féodale, développèrent ce que l'on appelle depuis «l'anarcho-communisme».

«Tout comme la splendeur du soleil et l'humidité de l'eau, de même que les champs cultivés et les pâturages, et même les mariages, étaient tout mis en commun... Car, suivant en cela les mœurs des animaux, ils s'unissaient pour une seule nuit... Et personne ne savait dire «le mien» mais, comme dans la vie monastique, leurs lèvres, leur cœur et leurs actes nommaient «notre bien» tout ce qu'ils possédaient. À leurs chaumières point de verrous; ils ne fermaient pas leur porte aux nécessiteux, car il n'existait ni voleur, ni cambrioleur, ni pauvre... »

En somme, les punks du 3e millénaire vivent exactement selon les préceptes de l'Age d'or mythique tel que développé et transmis de génération en génération depuis l'Antiquité. C'est en effet les Grecs et les Romains qui, les premiers, ont exprimé cette philosophie de la Nature où «tous les hommes sont égaux par le sang et la richesse, où nul est exploité ni opprimé par autrui et qui se distingue par une bonne foi universelle, un amour fraternel et parfois, aussi, par une mise en commun absolue de la propriété et même des femmes.»

Cette philosophie de «l'État de Nature», directement inspirée des textes du stoïcien Zénon (IIIe siècle avant J.C.) et du «Règne de Saturne» d'Ovide (Ier siècle), est marquée du sceau de la fraternité «où l'universelle diffusion de la lumière du soleil» est considérée «comme le suprême exemple de justice sociale et même de communautés de biens.» Cet «état de Nature» irrémédiablement perdu, mythe gréco-romain, sera repris, bien sûr par le christianisme dans sa légende du jardin d'Éden où règne l'amour universel du Christ. D'ailleurs, plusieurs punks anarchistes s'appellent eux-mêmes des «AnarChrist». En êtes-vous surpris ?

«Les dons de Dieu sont accordés à l'humanité toute entière.» (Saint Cyprien)

Inspiré «naturellement» par les philosophes d'Athènes et de Rome, sans savoir érudit, inné diront certains, imitant les paysans hérétiques du Moyen Age, le punk, ce «superflu» du XXIe siècle, garde toujours vivant les idéaux de l'homme autogestionnaire avec plus ou moins de réussite. Néanmoins, ils couvent les oeufs d'où peuvent éclore d'innombrables possibilités libertaires. En ce sens, le punk est bien de son siècle et s'inscrit dans la modernité au même titre que la lutte des classes ouvrières.

«L'entrée de la modernité, qui semble consacrer le triomphe d'un néocapitalisme, technocratique et aliénant, ne porterait-elle pas aussi en germe la possibilité d'une émancipation authentique qui, ironie de l'Histoire, ramènerait aux sources libertaires du mouvement ouvrier...» soit à la lutte des paysans hérétiques du Moyen Age en faveur de l'anarcho-communisme.

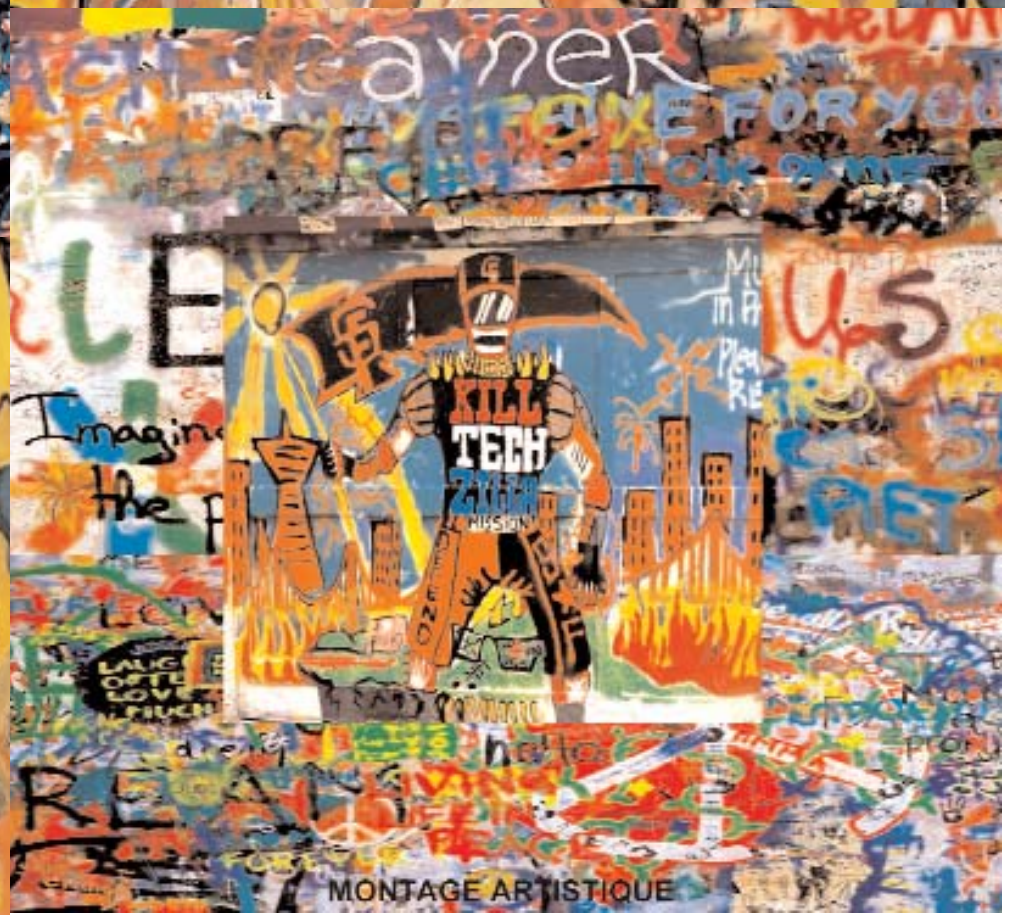
«On demande parfois si l'autogestion se situe avant ou après la révolution. Ni avant ou après; car elle est elle-même la révolution véritable. Non pas la «révolution» qui remplace une minorité dirigeante par une autre, mais celle qui supprime, dans son principe même, toute division sociale de ce type

«La tyrannie (en démocratie) laisse le corps libre et va droit à l'âme» (Tocqueville)

S'ils choisissent l'exil volontaire c'est bien pour exprimer leur révolte intérieure contre le système par l'errance au quotidien. C'est un refus de citoyenneté, une marginalité qui se vit dans l'espace. Ils sont comme Adam et Ève à la dérive sur une «terrae incognitae.» À preuve ce texte qui dit tout. Une citation trafiquée où j'ai fusionné deux textes distincts; l'un décrivant le désarroi d'un jeune de dix-huit ans et, l'autre d'un érudit décrivant la philosophie de la secte hérétique du Libre Esprit qui s'épanouit dans la chrétienté occidentale à partir du XIe siècle; mille ans séparent donc les adeptes du Libre Esprit des punks d'aujourd'hui.

«J'ai dix-huit ans, le bel âge des maisons de correction et le sadisme a enfin remplacé dieu; la beauté de l'homme est dans sa destruction. En fait, je suis un gnostique dont mon propre salut constitue la

Fresque murale - Collect Falls - New York



MONTAGE ARTISTIQUE

préoccupation majeure et cette révélation se traduit dans un anarchisme quasi mystique, une revendication de liberté si audacieuse, si absolue qu'elle équivaut à un refus de toute contrainte et de toute limitation. Je n'ai jamais rien fait. Le néant perpétuellement recherché, ce n'est que ma vie. Je suis en constante fermentation, obsédé par des chimères millénaristes apocalyptiques. Tous les moyens sont bons pour s'oublier : suicide, peine de mort, drogue, alcoolisme, folie. Si nous sommes quelques uns prêts à tout risquer, c'est parce que nous savons maintenant que l'on a jamais rien à risquer et à perdre. Aimer ou ne pas aimer tel ou telle, c'est exactement la même chose. Socialement vous nous regardez comme une couche sociale de seconde ordre mais attention, des individualités exacerbés comme les nôtres peuvent facilement devenir des révolutionnaires - et quels révolutionnaires ! - pour peu qu'existe une situation virtuellement révolutionnaire. Mais pour tout dire, la condition humaine ne nous plaît pas. Vous cherchez à connaître l'origine de ce fanatisme souterrain. Regardez-vous, hommes déracinés et désespérés et regardez-nous comme la désintégration de vos rêves.»

«Ils ne savent ce qu'ils font» dites-vous !, alors il faut leur pardonner puisque, tout moine hérétique vous le confirmera, on ne peut réfléchir aux mystères du culte et de ses conséquences matérielles (fauché, sans emploi) et psychique lorsque l'on atteint l'extase intérieure. Cet instinct salubre du refus à la fois personnel et politique veut tout simplement empêcher que l'intolérable devienne tolérable au nom du progrès et de la raison.

« Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres » (La Boétie)

L'idée est simple. Gandhi et Thoreau l'ont compris : «le pouvoir repose sur ceux qu'il opprime, inutile de geindre puisque nous tenons la solution : refuser.» Les punks ont décidé de vivre maladroitement mais courageusement cette utopie et qui sait....A nous de comprendre le sens de leur critique et de faire les changements politiques qui s'imposent à droite comme à gauche. Rébellion, certes, révolution, non. Alors le préjugé simpliste du couple punk/aliénation est trop facile à formuler en plus d'être faux. Car n'oublions qu'ils portent toujours le flambeau des valeurs qui jadis sauvèrent notre espèce de l'extinction quand les premiers hominidés comprirent que la chasse ne pourrait être fructueuse sans coopération et que l'harmonie du groupe ne peut être maintenu sans solidarité et partage équitable.

Il s'agit d'un seul grain de sable pour toujours bloquer l'engrenage, tel est le sens de la résistance : opposer à la pesanteur des faits la légèreté du grain de sable. Le punk est ce grain de sable. Il se présente, à l'image du hippie des années soixante, comme un antidote au mythe du «toujours plus d'argent» en réactualisant les «valeurs non monétisables» : la nature, l'amitié , la solidarité, l'eau, le vent, la terre, la mer, les animaux, les insectes, les plantes, bref reconnaissance de *l'ékoumène* : confiance dans la « communauté et gratuité de la vie».

Mais n'oublions pas que toute action de l'homme démontre son aptitude à avoir une existence politique. On ne peut pas refuser d'avoir à jouer un rôle politique; nous sommes politique et comme le dit si bien Spartacus :

«Tout est politique.»

«Le conformisme démocratique exclut la possibilité de toute différence. L'écart se transforme immédiatement en faute, et est vécu comme telle par le sujet. La révolte individuelle à un état d'esprit social fait de l'individu un étranger à l'intérieur d'une communauté et le désigne immédiatement comme coupable. (...) La seule liberté individuelle devient alors celle de la révolte, par l'acceptation du statut d'exilé à l'intérieur de la communauté.(...) L'espace social, de plus en plus étroit et cloisonné, pose l'homme devant une alternative terrible : celle de la révolte pour la liberté, qui fait de lui un exilé ou l'adhésion à un système dont les frontières sont de plus en plus étanches.» Ce que vivent les punks, «c'est la variante moderne d'un déchirement entre la loi politique et la liberté...»

Aparté : Ne pas oubliez que certains devant ce dilemme cornélien choisiront l'exil intérieur de la folie ou du suicide.

Les punks forment donc bel et bien une communauté socio-politique du refus; refus de «l'enfer mou et dolent» de la société de consommation. Ils ne veulent pas faire partie du rouage de la gigantesque machine qui broie l'homme qui a peur ou qui y consent.

Exactement à l'image des chrétiens primitifs qui n'hésitaient pas à squatter les catacombes pour fuir les ignominies de l'Empire romain, les punks des squats urbains s'opposent au totalitarisme de l'argent qui donne à croire aux gens qu'il n'est plus possible d'agir sur l'ensemble des phénomènes, telles la consommation ou la globalisation, phénomènes économiques, tellement rendus obèses, souffrant de boulimie morbide si avancée, qu'ils sont réfractaires à toute diète.

Punk-rock, cyberpunk, punkattitude; pourtant, il n'y a pas de culture punk avec des penseurs comme chez les beatniks ou des philosophes allumés comme chez les hippies non, le mouvement punk est avant tout un culte musical, une célébration de la parole anarchiste, où explosent les pulsions de vie/mort dont les fans revendiquent la satisfaction/consommation immédiate.

Des quartiers entiers semblent revenus au Moyen-âge : des maisons de plus en plus inhabitables où prolifèrent les rats et les punaises, ne manquent plus que le choléra et la peste bubonique. Devant un amoncellement de légumes pourris, de viandes avariés, des squelettes de chats et de chiens, des flaques d'eau croupies se dressent un autel de cartons aplatis transformés en lits d'où émergent des corps minces, asexués, collier de chien autour du cou, cheveux hérissés teints en orange, maquillages inquiétants, crucifix en guise de boucles d'oreilles, haillons déchirés bardés de croix gammées et transpercés d'épingle à nourrice, slogans «no future» et «destroy» sur leur blouson noir clouté comme bannières d'une croisade satanique, discours de la haine, «I hate you too» tatoué sur les avant-bras. La laideur du punk nous renvoie inconsciemment à notre laideur morale. Ces corps émaciés me rappellent les corps désincarnés du peintre Egon Schiele où les blessures psychiques ont maintenant surgies de l'âme pour migrer vers le corps pour exprimer des pulsions archaïques d'un retour vers l'animalité. Avec leur crête de tyrannosaures sur la tête, on dirait que le punk londonien vient à peine de se sauver des parois de l'art rupestre et sortir des grottes de Lascaux. Même le langage doit être disloqué. L'écriture, éventrée, la syntaxe explosée, la grammaire annihilée. Telle est la culture punk, une culture néo-préhistorique exprimée par des signes ésotériques, des tags kabbalistiques.

«Plus de religions, plus de républiques, plus de royalisme, plus d'impérialisme, plus de socialisme, plus de politique, plus de protecteurs, plus d'aristocrates, plus d'argent, plus de police, plus de patrie, assez de ces imbécillités, plus rien, rien, rien...»

Tandis que les hippies revendiquaient leur appartenance au monde, les punks revendiquent un territoire bien à eux qu'ils s'approprient. Des marques «existentielles» apparaissent sur les murs de leur quartier et sur les édifices qu'ils fréquentent au quotidien. Les graffitis, les tags, forment le squelette d'une nouvelle grammaire picturale comme autant de hiéroglyphes codés compris des seuls initiés. Les taggueurs urbains transforment les murs des taudis, les rames de métro, les trains de banlieue comme autant de marques d'identification. Comme les chiens qu'ils adoptent, ils marquent leur territoire révélant la possession radicale du clan, du gang ou du groupe ethnique.

Soudain du chaos émerge l'intrigante Néfertiti. C'est sûr que cette fille n'est pas le genre à accepter de n'être qu'un incident de parcours, un « one night stand », un coup vite fait vite terminé suite à une forte consommation d'alcool ou d'ecstasy. Et il y avait ses bras zébrés d'éraflures qui de toute évidence suggéraient qu'elle traversait une sale période. Une autre éclopée de l'urbanité et pourtant malgré tout, elle était belle, biologiquement belle comme un papillon, la preuve que la nature peut-être source de félicité. Et

pourtant son corps brûlé, scarifié, souillé devenait la mise en scène du refus radical des conditions d'existence d'une société dégénérée. Son corps est apocalyptique.

– Allons danser proposa-t-elle, en me prenant la main avant de s'engouffrer dans une boîte de nuit et m'entraîner sur la piste au milieu des danseurs. Elle m'entoura de ses longs bras comme un boa et me plaqua contre elle. Quelle maigreur me dis-je ! Qu'y a-t-il derrière ce regard absent, ce changement brusque d'humeur, ce balancement nerveux, sinon l'expression psychotique du vide et de l'ennui de toute une génération, la «blank génération», la génération vide des témoins momifiés d'une société désespérée qui a choisi de s'autodétruire mettant en scène sa propre douleur et sa propre souffrance dans la pure négation dadaïste de «l'esthétisme trash» : l'art par excellence des déchets urbains, des maquisards hostiles et des sans abris qu'ils sont devenus par la force des choses ou par choix. Elle s'écarta de moi soudainement comme si elle avait lu dans mes pensées. – Attends-moi ici, je reviens tout de suite !

Lorsqu'elle le vit portant l'uniforme des SS nazi, elle s'approcha de lui et comme Lucy notre mère australopithèque lui sauta dessus en colère, lui lacéra le cuir skin head et lui coupa le lobe de l'oreille avec ses dents. La salle de concert se transforma en un lieu de culte aztèque où une prêtresse exécutait un sacrifice rituel de tout évidence sanglant, vengeant toutes les femmes qui depuis des millénaires subissent l'asservissement des hommes. Devant un tel spectacle même Engel aurait regretté d'avoir écrit « la défaite historique du sexe féminin » et aurait fui ayant peur des représailles. Mais la faune punk appréciait ce slam nouveau genre.

Désorienté dans ce brouhaha, je la perdis de vue et je profitai du tumulte pour m'approcher du jeune nazi et me mis à regarder intensément la blessure, après quelques minutes, le sang coagula rapidement; je compris que mon don d'arrêter le sang pouvait être diriger vers l'extérieur par la vision comme si mes yeux projetaient un faisceau d'ondes curatives. Consterné par l'extension de ce pouvoir, je me dirigeai vers le bar, commanda une bière et en cherchant en vain mon portefeuille, je compris qu'elle me l'avait volé. J'arpentai la ville jusqu'aux petites heures du matin et décidai de ne pas porter plainte. À quoi bon puisqu'elle était là à ma porte.

« À chaque fois que je m'amourache je fais une connerie c'est comme ça que veux-tu ! » C'est une vengeance matriarcale m'expliqua-t-elle contre tous les hommes qui se sont servis des femmes comme un butin de guerre. Je suis née du viol de ma mère par un chien de nazi alors je me suis comportée comme une chienne enragée. Fin de la discussion, plus rien à dire. Et de me balancer mon portefeuille à la tête en fuyant. Une autre histoire d'amour avortée, une autre de plus. Il fait de plus en plus froid dans le monde.

La dure réalité socio-politique de l'Angleterre matérialiste ne me convient plus. Allons chercher un peu plus de chaleur, de spiritualité, de magie en Inde

Durant mon vol Londres-Dehli/Mumbaï, le vrombissement des moteurs me propulsa dans un état hypnotique où mon esprit vagabond déambulait comme un somnambule au travers l'univers spatio-temporel puis se fixa sur un événement en lien direct avec les traumatisantes péripéties de ma virée londonienne.

Je me suis retrouvé le 16 septembre 1942 dans la ville de Volodymyr-Volynskyï, à la frontière entre l'Ukraine et la Pologne. Johanna Altvater 22 ans à son arrivée en 1941, décide de participer elle aussi à la «Solution finale», pratiquée à «100%» dans ce camp. J'ai alors assisté alors à cette vision d'une cruauté inouïe. Johanna Altvater s'approcha de deux enfants juifs, l'un âgé de six ans et l'autre encore bambin qui vivait près du mur du ghetto. Elle les appela, fit un geste comme si elle allait leur donner une friandise. Le bambin vint vers elle. Elle souleva l'enfant dans ses bras et le garda si serré que l'enfant cria et se dégagea. Altvater attrapa l'enfant par les pieds, le tint à l'envers, et écrasa sa tête contre le mur du ghetto comme si elle battait

la poussière d'un petit tapis. Elle jeta l'enfant sans vie aux pieds de son père. Je n'avais jamais vu un tel sadisme de la part d'une femme, je n'oublierai jamais cela. Cette femme était ce que l'on appelait à l'époque une «furie d'Hitler», une sorte de SS au féminin. Plus de 13 millions de femmes étaient engagées au sein du Parti nazi. On estime qu'au moins un demi-million de femmes a vu et participé aux opérations et à la terreur de la Shoah. Qui aujourd'hui a entendu parler des furies d'Hitler? Presque oubliées par l'histoire, ces femmes nazies doivent être prises très au sérieux et ne pas être considérées comme des anomalies. Ce n'était aucunement des sociopathes marginales, elles croyaient en la justesse de leur cause. Tuer reflétait dans leur esprit l'expression même de la loyauté idéologique au parti nazi

Exactement le même pattern pour Umm Sayyaf. Cette conseillère de l'ombre est une véritable «anomalie» au sein de Daech, car elle avait une grande visibilité sur la chaîne de commandement de l'organisation; n'avait pas formellement de position au sein de la hiérarchie de l'État islamique mais ses responsabilités officieuses étaient nombreuses. Le réseau qu'elle animait au sein du groupe était chargé de recruter des femmes, d'accumuler des renseignements et d'organiser l'esclavage sexuel dans le «califat», notamment en jouant le rôle de police des mœurs. Les experts estiment qu'il y aurait actuellement entre 2.000 et 5.000 femmes

Mais la férocité avec laquelle l'État islamique s'en prend aux filles et aux femmes yézidies est inédite. Ces violences apparemment systématiques sont des crimes de guerre et peuvent même être assimilées à des crimes contre l'humanité. Les dirigeants de l'État islamique tentent d'utiliser la religion pour légitimer l'asservissement et le viol des femmes yézidies. Dans un document apparemment publié par son département de recherche et des fatwas, le groupe propose son interprétation extrême de la loi islamique et expose qu'il autorise les relations sexuelles avec les «esclaves» non-musulmanes –y compris les fillettes pré-pubères– tant qu'elles sont «adéquates» pour les rapports. Le même document se réfère aux femmes esclaves comme à des biens, ce qui autorise leur commerce et les corrections disciplinaires. D'anciennes prisonnières m'ont confié que des combattants de l'État islamique se vendaient des filles et des femmes entre eux pour des sommes qui pouvaient aller jusqu'à 2.000 dollars.

Les femmes esclavagistes aux États-Unis étaient aussi brutales que les hommes et tiraient autant parti qu'eux de l'exploitation humaine. Au sein d'un mariage, le fait de posséder ses propres esclaves pouvait permettre à une femme de garder une certaine indépendance. Les femmes blanches ont profité économiquement de la possession d'esclaves. Et si le mari venait à mourir, ou à être mauvais en affaires, la femme pouvait trouver un moyen de conserver les "propriétés humaines", ce qui lui offrait la possibilité d'assurer sa sécurité matérielle. Les femmes mariées, qui selon la doctrine juridique de la "coverture" n'avaient habituellement plus le droit de posséder des biens une fois qu'elles avaient un époux, intentaient des actions en justice afin de conserver leurs droits économiques sur les esclaves qu'elles détenaient avant leur mariage. Et les juges accédaient souvent à leurs requêtes.

En effet, on trouvait des cas de femmes propriétaires d'esclaves dans toutes les archives de l'esclavage aux États-Unis: dans les annonces passées dans les journaux lorsque des esclaves s'enfuyaient, où elles s'identifiaient comme les propriétaires des fugitifs, parmi les bénéficiaires d'indemnisations, lorsque leurs esclaves, accusés d'avoir fomenté une insurrection, avaient été exécutés ou revendus, ou dans la liste des personnes dédommagées par les villes qui réquisitionnaient des esclaves pour effectuer des travaux publics.

Du point de vue des esclaves, les femmes esclavagistes n'étaient pas très différentes de leurs homologues masculins. Beaucoup d'entre elles étaient tout aussi cruelles que les hommes, et elles n'hésitaient pas à prendre la décision de "revendre" leurs esclaves ou les membres de leur famille.

Plusieurs récits montrent clairement que les femmes du Sud qui possédaient des esclaves n'étaient pas, comme on le pense parfois, de

douces "mères" faisant au mieux dans une situation difficile. Elles n'hésitaient pas à fouetter leurs esclaves avec des orties ou à donner de la viande pourrie aux enfants esclaves ainsi qu'appliquer l'horrible pratique qui consistait à séparer les femmes esclaves de leur nouveau-né, afin qu'elles puissent servir de nourrices et allaiter les enfants de leur maîtresse.

Le fait que des femmes blanches soient capables d'infliger des violences et de manipuler avec cruauté la vie d'autres personne explique pourquoi on peut encore lire des articles étonnés sur l'"étrange phénomène" des femmes blanches au sein de l'extrême droite américaine ou qui participent aux manifestations "Unite the Right". Nous devons également rappeler encore et encore que les femmes blanches assistaient avec plaisir aux lynchages, s'enrôlaient par milliers pour former une organisation auxiliaire du Ku Klux Klan et protestaient férocement contre l'intégration de la population noire dans les établissements scolaires, tant dans le Sud que dans le Nord. Je fus alors convaincu que la violence n'a pas de sexe, la violence est une question de pouvoir, une question de dominant/dominé. Il y eût au 19e siècle des femmes esclavagistes cruelles comme des hommes du KluKluklan, des furies de Hitler au 20e siècle et des femmes djiadistes au 21e siècle capables de se faire exploser au milieu d'une foule de mécréants.

L'origine du mal, c'est l'homme lui-même et la femme bien sûr. Le mal en action passe par le pouvoir et ce pouvoir n'a pas de sexe. Si bien que le mal n'est pas accidentel, au contraire il existerait une volonté du mal associée à un désir de puissance supérieure d'où origine la tyrannie. Une des erreurs fondamentales de l'être est l'*hubris*, la démesure dont se rend coupable le mortel, qui au lieu d'écouter la voix de la *Dikè* (justice) se laisse aller à la violence de son désir.

Le mal est omniprésent dans l'histoire humaine : exterminations massives des peuples «voués à l'interdit», recherche de domination et de pureté raciale ou ethnique, esclavage des masses, asservissement des femmes comme butin de guerre et objet sexuel, travail forcé des enfants, barbarie savante des armes de destruction massive et des manipulations génétiques qui augmentent les risques de l'*humanicide*. Le Nemrod biblique est là pour nous le rappeler : l'orgueil démesuré de l'homme auto-divinisé est notre mal radical.

Avant le 11 septembre 2001, l'attentat le plus meurtrier jamais perpétré aux États-Unis était celui du 19 avril 1995 à Oklahoma City. À la veille de ses 27 ans, Timothy McVeigh fait exploser un véhicule chargé d'un mélange de carburant et d'ammonium de nitrate (ANFO) au pied du bâtiment fédéral Alfred P. Murrah. Au total, 168 personnes sont tuées. L'histoire du terrorisme d'extrême droite américain est ancienne. Fondé au lendemain de la guerre de Sécession (1865), le tristement célèbre Klu Klux Klan entend restaurer la suprématie absolue des Blanc·hes sur les Noir·es dans un Sud où l'esclavage a été aboli après sa défaite militaire –bien que la ségrégation persiste. Le Klan assassine, torture et mutile des milliers de personnes, très majoritairement noires, mais aussi blanches si elles sont considérées comme des ennemis politiques. Dissous en 1871, il renaît deux fois de ses cendres, en 1915 puis en 1946, et existe toujours.

Après le 11-Septembre, l'extrême droite violente est redevenue la principale menace terroriste visant le territoire américain. Entre 2010 et 2019, 76% des victimes de terrorisme aux États-Unis ont été tuées par des extrémistes de droite, soit 330 personnes sur 435. L'idée d'une suprématie blanche continue d'imprégner fortement l'extrême droite terroriste américaine. Sauf que désormais, en particulier chez les groupes les plus radicaux, il ne s'agit plus tellement de soumettre la population noire tout en coexistant avec elle, mais de créer un «ethno-État blanc» (white ethnostate).

Ce projet de séparatisme racialisé implique à minima un nettoyage ethnique pour créer un territoire peuplé uniquement par les Blanc·hes. Il est issu du néo-nazisme, qui domine aujourd'hui le terrorisme d'extrême droite américaine raciste.

À l'origine centrés sur le combat aux États-Unis, des extrémistes de

droite veulent désormais ouvrir des fronts de la «guerre raciale» partout en Occident. Cette activité s'est intensifiée durant les cinq dernières années, et le terrorisme d'extrême droite américain s'insère désormais dans une nébuleuse transnationale qui veut frapper partout dans le monde. Durant les années 2000 et 2010, une partie de l'extrême droite américaine radicale, qui se fait appeler «alt-right», s'est appropriée les codes d'une certaine culture internet, née sur des sites comme 4chan: un humour très sombre basé sur les mèmes, le shitposting, les contenus explicites et l'ironie. Cela lui permet de diffuser des messages haineux, y compris des appels directs à la violence, sous couvert de trolling.

L'alt-right cherche principalement à attirer les jeunes hommes blancs avec les références de la culture web –ainsi que des cultures gamer et hacker– pour les radicaliser. Cette stratégie inspire l'extrême droite dans le monde entier, groupes terroristes inclus.

Pour l'extrême droite terroriste américaine, il s'agit de fabriquer de futurs tueurs en inspirant des attentats, comme le fait Daech. Attaquer la police, tuer des civils, détruire les infrastructures critiques (énergie, eau potable, structures de santé...), avoir recours au terrorisme bactériologique (par exemple en transmettant volontairement le Covid-19): la fin justifie les moyens. Des terroristes d'extrême droite américains cherchent actuellement à tirer profit de la pandémie de coronavirus ainsi que des manifestations qui ont éclaté dans de nombreuses villes après la mort de George Floyd à Minneapolis (Minnesota) – tué par un policier le 25 mai 2020– en commettant des attentats pour aggraver le chaos et, croient-ils, précipiter le pays dans une guerre civile raciale, hâter l'effondrement du gouvernement et instaurer des ethno-États blancs par le nettoyage ethnique ou le génocide.

Au 19 juin 2020, le chercheur et activiste Alexander Reid Ross avait comptabilisé au moins 177 incidents violents impliquant des militant·es d'extrême droite dans les manifestations antiracistes, dont 8% d'attaques à la voiture-bélier (le chercheur Ari Weil a enregistré 50 collisions, dont au moins 18 sont intentionnelles) et 2% de fusillades. Les attaques sont majoritairement attribuées à des milices du mouvement patriote, puis à la mouvance boogaloo –associée à plusieurs projets d'attentats récents– et à des groupes néo-fascistes.

INDE

Dès que je mis les pieds sur le sol indien, j'ai senti que je venais de basculer dans l'inconnu si bien que j'avais mal à m'imaginer où je me trouvais. La coexistence pacifique entre une telles multitudes de dieux disparates était à tous points opposés au fanatisme des monothéistes juifs, chrétien et musulman. C'est plein d'espérance que je me mis en quête d'un mode de vie qui pourrait réconcilier les hommes entre eux.

J'ai finalement trouvé ce que je cherchais. En suivant un sentier au son d'une musique stridente rythmée de percussions et timbales, j'aperçois à travers le feuillage luxuriant un immense temple de pierres taillées où la surface est parsemée d'animaux fabuleux, de têtes de dieux ou de diables superposés en une multitude d'expressions que seules des familles hindoues entières accroupies sur les différents paliers semblent en connaître les secrets millénaires qu'elles recèlent. Plusieurs religions s'y côtoient, des milliers de temples sont érigés. L'Inde est le seul pays au monde où l'on adore tous les animaux sans exception y compris les moustiques, poux et punaises.

Un sixième de l'humanité vit en Inde. Des dizaines de langues et des centaines de dialectes y sont couramment parlées. À la campagne comme en ville mon regard croisait constamment le religieux. Des bouddhistes au crâne rasé côtoyaient des musulmans, des adeptes de Shiva, de Krisna ou des Siks enturbannés dans la plus totale indifférence. Personne ne savait car personne ici ne s'interrogeait à savoir quel dieu était supérieur, quel culte était le plus sacré ? On portait même respect et offrandes à des centaines de dieux dont on connaissait même pas le nom. Les moines, les imams, les brahmanes se saluaient cordialement et l'idée même de haïr l'autre ou de

massacrer ceux d'une autre croyance n'était jamais prêché aux fidèles. Ce pluralisme religieux existait depuis des millénaires et la coexistence pacifique indienne m'apparaissait de beaucoup supérieure au climat de compétition guerrière des religions monothéistes.

La musique cessa et des centaines de fidèles bigarrés sortaient du temple faisant une haie d'honneur laissant le chemin libre à un groupe de brahmanes fiers et hautains, orgueilleux de leur statut social. La population s'accroît au rythme de 1 million par mois. Cette démographie stupéfiante engendre une mosaïque de cultures possédant des douzaines de groupements religieux, linguistiques, ethniques dont l'interaction a engendré une dynamique politique inconnue dans la plus grande partie du monde qui trouve sa source dans le concept d'opposition entre le "pur" et l' "impur" traduit socialement par le système de castes.

Les "dalit" ou opprimés appartiennent à la caste "sudra", la toute dernière des castes du système hiérarchique hindou. La caste "sudra" est elle-même divisée en douze sous-castes dont les Intouchables en bout de ligne. Les basses castes représentent 54% de la population indienne; plus de 500 millions d'humains sont donc condamnés à l'errance de villages en villages et à la misère la plus noire, de générations en générations sans qu'il ne leur soit seulement permis d'espérer un sort meilleur ni pour eux, ni pour leurs enfants. Ignorants et misérables, ils furent maintenus en dehors de tout courant culturel, de toute évolution sociale et, par-là même, livrés à toutes les formes d'exploitation venues des castes supérieures.

L'Inde est le pays de la démesure. Tout, là-bas, y prend des proportions considérables. Chaque année, l'Inde a plus de 12 millions de nouvelles bouches à nourrir. Au fur et à mesure que ces nouveau-nés grandiront, le pays aura besoin de 177 000 nouvelles écoles, 330 000 nouveaux professeurs, deux millions et demi de nouveaux logements. Dans l'état actuel des choses, l'Inde n'a pas ce qu'il faut présentement pour faire face à ce formidable défi et malgré l'abolition officielle du système de castes celui-ci perdura; le gouvernement incapable de faire face à la situation a toujours besoin de ce fantastique instrument de contrôle social et religieux. Aujourd'hui, ceux, qui ont réussi à franchir la barrière des tabous et de l'ignorance, ont déclenché une lutte farouche tant sociale qu'idéologique afin d'engendrer une nouvelle société où les "dalit" trouveront leur place; on les appelle les "dalit panthères".

De retour à New Delhi, la ville aux sept cités, capitale de la république indienne vit de l'atmosphère bouillante d'un 40 Celsius à l'ombre. Taxis, rickshaw, motos et voitures engorgent comme toujours la place Connaught Circus, cœur de la cité. Négociants enturbannés, hauts fonctionnaires en complet croisent la foule de mendiants et de paysans venus des villages voisins. En sortant de la gare de trains, une cacophonie inimaginable assaille mes tympans. Je constate que je me retrouve au milieu d'une manifestation; dans une atmosphère complètement ahurissante pour un Occidental. Les campagnes électorales indiennes sont carrément surréalistes, ponctuées de milliers de manifestations des plus bigarrées, cortèges de banderoles et d'animaux qui parcourent les grandes villes de Bombay, Calcutta ou New Delhi. Ici, ce sont les employés de bureaux municipaux et fonctionnaires des castes dominantes qui s'insurgent contre cette intrusion dans leurs privilèges. Là-bas, des milliers de laissé pour compte qui espèrent s'en sortir. Des meeting spectaculaires rassemblent des centaines de milliers d'auditeurs, des contre- manifestants s'interposent, des bagarres éclatent, des coups de feu sont tirés par la police pour disperser la foule à coup de gourdins. Les manifestants dispersés se regroupent plus loin, tout recommence, il y a des blessés et des morts. Des femmes chantent et dansent des rites incantatoires sur les carcasses de tramways renversés. Des hindous, habillés à l'occidental, sont pris à parti. Les transports sont désorganisés, même l'approvisionnement en eau de la capitale a été interrompu par des manifestants. Immédiatement la ville est placée sous couvre-feu et le contrôle de l'armée.

Sur l'une des intersections principales à l'intérieur du quartier du

parlement, une centaine d'étudiants de castes dominantes occupent la voie publique. Ils expliquent aux journalistes rassemblés qu'ils continueront leur mouvement tant que le gouvernement n'aura pas renoncé à sa politique en faveur des castes inférieures qu'ils jugent "injuste" à leur égard. En quelques minutes, un attroupement monstre s'est formé avec ses dizaines de bannières représentant les différents partis de la droite. Grâce à l'abolition des castes, les "dalit panthères" feront un bond formidable vers l'égalité sociale. La droite indienne ne peut se le permettre.

L'arrivée soudaine de la contre-manifestation organisée par les "dalit panthères" provoque déjà quelques échauffourées ici et là entre manifestants. Appelés sur les lieux, des policiers armés de bâtons et de grenades lacrymogènes tentent de se frayer un passage à travers cette mer humaine pour disperser les manifestants. Soudain à une cinquantaine de mètres de l'attroupement, une colonne de flamme s'élève. Les engueulades s'arrêtent, toutes les têtes se tournent, quelqu'un hurle: "une étudiante est en train de s'immoler". Ses camarades se ruent vers une large tente dressée en plein milieu du croisement routier. Ils arrachent des morceaux de tissus, courent vers la colonne de flammes, l'entourent, étouffent le feu. Ils ramassent le corps de l'étudiante et l'installent sur la banquette-arrière d'une voiture de presse, seule présente à proximité. Au bord de l'hystérie, les étudiants extraient le chauffeur de son siège, L'un d'eux s'installe au volant et part à vive allure vers l'hôpital de Safdarjang, spécialisé dans le traitement des grands brûlés. Reposant entre la vie et la mort, son état est critique.

Cette jeune féministe hindoue immolée venait de révéler à tous par ce suicide dramatique la face cachée de toutes les religions et sectes de la planète où la majorité des femmes de la terre est encore plus maltraitée que le sont les guenons par le singe dominant. Ne dit-on pas que «Éduquer une fille revient à arroser le jardin du voisin ! » Conséquemment à cette maxime, 90% des 3.5 millions d'avortement en Inde visent à empêcher la naissance d'une fille. L'Inde rejoint ainsi la Chine et la Corée du Nord dans le club de l'élimination massive des filles. Soixante millions de femmes par année sont éliminées par des avortements sélectifs basés sur le sexe. Cette recrudescence de l'avortement ciblé de fœtus féminin est conséquente de la hausse faramineuse de la dot exigée par la belle-famille de l'époux. À l'origine, la dot appartenait à la mariée et devait être utilisée par l'épouse en cas d'urgence. Au fil des siècles, le versement de la dot a été réquisitionné par la belle-famille accentuant ainsi le pouvoir des femmes du clan du mari sur l'intruse. L'étrangère est à la fois et doublement assujettie au despotisme des hommes et des femmes de sa nouvelle famille. Au décès de son mari, souvent, elle doit se remarier avec le frère du défunt afin de garder la dot à l'intérieur du clan.

Cercle vicieux de cette pratique : l'émergence d'un commerce d'esclaves sexuels de jeunes femmes et de fillettes dans des régions où les maîtresses comme les épouses sont introuvables. Une hausse considérable de viols et de harcèlements sexuels accompagnent cette servitude millénaire des femmes.

Les femmes et les enfants représentent 80% des personnes blessées ou tuées lors de guerres, bien plus que les militaires. La violence domestique est la forme la plus répandue d'abus sur les femmes : un tiers d'entre elles ont été brutalisé par leur mari ou compagnon. Une femme sur cinq dans le monde à été violée. Quarante à 60% des victimes d'agression sexuelle sont des jeunes filles de moins d 16 ans et 130 millions de femmes sont excisées dans le monde. Soixante-quinze à 80 % des 50 millions de réfugiés dans le monde sont des femmes et des enfants. Les femmes sont les premières victimes de la traite d'être humains et de l'esclavage sexuel. Les femmes représentent 70% des personnes vivants sous le seuil de pauvreté dans le monde même si elles représentent 40,5% de la force de travail mondial. Cinquante-sept pour-cent des jeunes filles ne fréquenteront jamais l'école primaire. Quatre cents millions d'enfants n'ont pas accès à l'eau salubre, 270 millions n'ont accès à aucun service de santé, 11,8 millions d'adolescents de 15 à 24 ans vivent actuellement avec le SIDA. Un enfant sur deux vit dans la

pauvreté soit un milliard sur 2.2 milliards d'enfants dans le monde, 250 millions travaillent et 60 millions dans des conditions intolérables de servage pour rembourser des dettes et souvent obligés de se prostituer et 640 millions d'enfants n'ont pas de logement ni de foyer.

L'Inde est le pays de la démesure. Tout, là-bas, y prend des proportions considérables, disais-je. C'est vrai ! Y compris une vertigineuse désillusion. Là aussi, la domination de l'homme sur la femme est totale, partout sur la terre, l'infériorité de la femme est structurelle. Toutes les communautés humaines reposent sur la suprématie d'un sexe sur l'autre même la supposée sagesse pacifique bouddhiste. Toutes les légendes qui circulent autour de Bouddha écartent la femme.

Selon la pensée hindoue, la femme ne peut vouloir par elle-même, c'est l'homme qui décide; la femme est écartée du savoir très jeune pour s'occuper des travaux domestiques. Selon le bouddhisme, la femme nonne n'a pas le même statut que le moine et sa réincarnation dans un homme est la seule manière pour elle d'échapper à son état d'infériorité. Jamais Bouddha ne s'est réincarné en femme. Le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon lui réserve un sort identique, malgré l'existence de philosophie comme le Yin Yang chinois pour qui le masculin et le féminin sont complémentaires mais affectés par des catégories inférieures et supérieures. Au Japon, malgré l'existence de la déesse Amaterasu et du dieu Susano-o qui assure l'équilibre dans la société japonaise et dans l'Univers, ces sociétés demeurent quand même dominées par l'homme.

C'est à Calcutta que je fis la connaissance de Gérard Bernier, un médecin québécois ici coopérant de la Croix Rouge internationale. Après six années d'études en médecine souvent fastidieuses, ce généraliste ne savait plus où donner la tête dans cet enfer indien. En poste depuis un an, non seulement pouvait-il maintenant déceler des types de maladies inexistantes dans les manuels de médecine occidentales mais en plus il en connaissait les causes. La nuit ce disciple d'Hippocrate se métamorphosait en détective privé à la recherche des distilleries clandestines de Bangla, l'une des mixtures les plus infâmes jamais distillés par l'homme. Il savait que cet alambic provenait d'un village situé en bordure de la décharge à ordures de Calcutta. Là, à longueur d'année, des déchets de toute sorte, des viscères d'animaux mêlés à du jus de cannes fermentaient dans de grandes jarres. La page des faits divers du Calcutta Times ne cessait de relater les ravages de cet alcool-poison qui d'années en années faisait autant si non plus de victimes que le paludisme. Bien que connaissant la provenance, son investigation se butait à la mafia locale qui imposait une omerta totale sur près de 1 million d'Hindous. Bien plus, ses recherches l'avaient conduit à découvrir un racket encore plus inacceptable pour un médecin : le trafic clandestin de sang humain.

Le procédé est toujours le même m'expliqua-t-il. Des rabatteurs recherches de pauvres erres déshéritées et les ramènent aux cliniques privées de sang humain. Là, on leur remet 45 roupies par don de sang. Sur ces 45 roupies, 5 vont au rabatteur, 15 à l'infirmier, ainsi le pauvre bougre se retrouve à la rue avec ses 25 roupies, une fortune. Sauf que le manège continue dès sa sortie de la clinique. Puisqu'il est impossible de faire un autre dont de sang avant les trois requis pour permettre à son système de refaire un taux d'hémoglobines dans sang acceptable, le rabatteur se pointe à nouveau et offre à la victime pour 5 roupies une boîte de pastilles de sels de fer - Tu prends une pastille trois fois par jour et tu reviens ici dans sept jours compris ! Pour se remonter le moral après ce pompage de sang, il s'enfonce sans les ruelles sordides du ghetto et s'arrête au premier bistro clandestin pour acheter sa bouteille de Bangla à sept roupies pièce. À ce rythme, le pauvre n'en a plus que pour quelques mois à vivre et c'est par centaines que l'on les incinère ici.

À s'arracher les cheveux me confia Gérard. Si bien que l'inévitable arriva. S'étant déguisé en hippie, il arpentait comme une loque

humaine les ruelles en mendiant en espérant devenir la proie d'un de ces rabatteurs. – «Grâce à toi Shiva, du sang américain à 60 roupies» se dit le rabatteur en voyant ce hippie dévergondé. Contact fut pris. Si bien que tous les éléments de l'arnaque furent mis en place, Gérard se livra à l'un des plus beaux saccages d'une clinique privée de sang jamais enregistré par un médecin de la Croix-Rouge internationale. Il fit la une des journaux indiens dont quelques exemplaires se retrouvèrent rapidement entre les mains de Charles de la Chevrotière, pdg de la Croix-Rouge au siège social de Genève. Le compte rendu des événements tels que relatés par les journalistes le fit vaciller. Pour un saccage en règle cela en fut tout un.

Dès que la fureur de Gérard se déchaîna, écumant ainsi des mois de frustrations, la rumeur d'une révolte contre ces bandits du sang circula à la vitesse du son. Le téléphone indien est aussi sinon plus efficace que le téléphone arabe. En moins de temps qu'il le faille pour l'écrire, un attroupement monstre s'est formé avec ses dizaines de bannières représentant différents partis politiques et une multitudes de groupes de pression et bien sûr comme le veut la coutume quelques échauffourées ici et là entre manifestants. Ajoutez à ce fouillis indescriptible, le cri strident des sirènes de police, des ambulances, qui tentent de se frayer un chemin à travers cette mer humaine et vous comprendrez aisément pourquoi la sainte colère du médecin eut des répercussions jusqu'au parlement indien.

Pour un coup de pied dans cette fourmilière mafieuse s'en fut tout un. Le gouvernement indien décida de ne pas sévir mais le médecin de Croix-Rouge maintenant «persona non grata» devait quitter sur-le-champ le territoire indien et rapatrié à Genève. Mon article de presse *Saccage à Calcutta* fit vaciller le pdg de la Croix-Rouge M. de la Chevrotière. Car derrière cet esclandre se trame tout un complot : celui du Big Pharma. La manne financière que représente l'industrie du médicament, aujourd'hui dans le monde, talonne celle que réalisent les plus grandes compagnies pétrolières. Et les recettes sont astronomiques : en cumulant les bénéfices des 20 plus grandes entreprises pharmaceutiques, on dépasse allégrement 100 milliards de dollars par an. L'expression big pharma, qui s'est imposée dans la langue anglaise autour des années 1990, sur le modèle de big oil ou big tobacco, est tout à fait justifiée pour désigner ces puissantes et lucratives compagnies multinationales qui dominent le marché mondial du médicament. Mais elle a un inconvénient : cette expression contribue à diaboliser une industrie dont l'image s'est déjà beaucoup détériorée depuis une vingtaine d'années. Or la pente est fragile qui conduit de la critique sérieuse et informée à la « théorie du complot de big pharma » (the big pharma conspiracy theory) Loin d'être au service des patients, big pharma serait une forme d'entité secrète, faite de connivence et de liens d'intérêts partagés, qui chercherait à aliéner des consommateurs, quitte pour cela à inventer de nouvelles maladies…

«On raconte qu'au début des années 1950 le laboratoire qui avait synthétisé, un peu par hasard, la première molécule antidépressive refusait de financer les études permettant d'en faire un médicament. La maladie était trop rare pour que ce fût un projet rentable.»

Trente ans plus tard, une enquête épidémiologique internationale démontre que la dépression est le trouble mental le plus répandu dans le monde et apparaît comme la première pathologie expliquée par des causes sociales. Quel chemin parcouru depuis : la dépression est aujourd'hui en passe de devenir la première maladie au monde : «le mal du siècle.»

Que s'est-il donc passé ? La publication en 1970 du *DSM III* (Manuel statistique et diagnostique des troubles mentaux) conduit à un renversement inouï du raisonnement psychiatrique.

«Le raisonnement se modifie de la manière suivante : il n'est plus nécessaire d'aborder les conflits du patient pour décider de la stratégie thérapeutique et, particulièrement de la prescription de médicaments.» Ainsi on en arrive à traiter les symptômes plutôt que les causes; à choisir et identifier tel ou tel type d'antidépresseur pour tel ou tel sous-groupe de déprimés.

À l'ère des cavernes, le psychisme était organisé autour de la notion de conscient et d'inconscient comme un langage codé qu'on tentait de déchiffrer. Les plus anciens textes de nos civilisations ont tous témoigné que dès les premières réflexions de l'homme sur lui-même, avec la conscience s'est développé aussi la mélancolie. De tout temps, l'homme s'est interrogé sur la condition humaine, le vieillissement et la mort. Les Grecs, eux, pose le problème du mal de vivre du mélancolique comme le signe très positif d'un tempérament qui est la marque du génie alors que le dépressif, plus noir est l'œuvre d'un démon intérieur. Acédie, mélancolie, bile noire, spleen, le«mal du siècle» perdure depuis au moins mille ans.

«Reste que, quelles qu'en soient les formes, la mélancolie ou le mal de vivre ont été à travers les siècles des sources d'inspiration extraordinaires. Si on enlevait du patrimoine culturel de l'Occident les oeuvres artistiques, littéraires inspirées par la mélancolie, on se priverait d'innombrables chef-d'œuvres.»

Aujourd'hui, déchiffrer l'information mentale est pure perte de temps, le psychisme est structuré comme une pharmacie organisée autour de petites pilules dont chaque nouveauté nous dévoile un aspect inattendu de notre vie psychique: stress post-traumatique, résilience, harcèlement moral, anxiété sociale, troubles obsessionnels compulsifs, etc. Le psychisme est la véritable poule aux oeufs d'or de l'industrie pharmaceutique.

Avec l'arrivée des antidépresseurs, faut bien les vendre, *DSM III* a transformé un état «normal» en pathologie. A vouloir rendre l'homme plus performant, on l'a fragilisé. Ce qui suit peut paraître tellement aller à l'encontre de l'opinion populaire que je préfère m'en remettre à une autorité reconnue comme Élisabeth Roudinesco, vice-présidente de la Société internationale de la psychiatrie et de la psychanalyse :

«Nous vivons dans un monde ravagé par le scientisme, où l'on nous fait croire que la tristesse et la névrose sont des maladies. Notre époque vit dans l'illusion thérapeutique, l'illusion que l'on peut guérir de tout.(...) L'être humain est fait de passions, de pulsion de mort et de pulsion de vie, de création et d'autodestruction... On veut nous faire croire que tout cela n'est que de la chimie, du neurone, et que l'on va trouver les moyens d'être en permanence bien dans sa peau. Mais le psychisme est un savant équilibre, un composite, où intervient aussi l'environnement social, et qui n'est pas réductible à l'organique.(...) On ne peut pas éradiquer le malheur ni la souffrance. (...) La mélancolie est une structure profonde de l'être qui connote un état qui n'a rien d'anormal. Ce n'est pas une maladie mais elle a toujours été décrite comme un mal spécifique qui appartient à l'être humain, - on a affaire à une catégorie anthropologique et pas forcément pathologique. Il y a des choses inguérissables dans l'homme.»

Pourtant l'industrie pharmaceutique est celle qui a eu la hausse boursière la plus phénoménale des dernières décennies et le marché illicite de la drogue représente le secteur le plus rentable du crime organisé. Nous nageons en pleine féodalité psychotrope. Le médicament se présente à la bouche comme l'hostie qui nous purifie. De manque en manque, le junkie à l'humeur formaté par les molécules du bonheur laisse son corps partir à la dérive sans culpabilité vers l'autosatisfaction illusoire.

«Vous ne deviendrez pas fou, nous sommes là ! »

Sur tous les toits, on nous chante que «tout le monde a fait ou fera une dépression», beau plan de carrière ! À chacun sa pilule, ritalin pour les enfants, haschisch, pot, ecstasy pour les ados, prozac pour les adultes, somnifères pour les vieux.

«Le sujet occidental est livré à sa liberté dans le cadre d'une société marchande sans idéal, sans engagement, marquée par le déclin des

identités collectives. Une société aussi où l'on veut éviter tous les conflits, où la révolte est médicalisée. Si le sujet est insatisfait, il a d'une certaine manière le choix entre la dépression - soignée par des médicaments qui le feront rentrer dans la norme - et la mélancolie - qui reste l'expression de la révolte singulière contre l'ordre du monde.»

Quoi qu'il en soit, d'un bord comme de l'autre, nous avons besoin, de plus en plus, de substances psychotropes pour fonctionner dans la civilisation contemporaine. Cela signifie que l'environnement que nous nous donnons, les rythmes toujours plus rapides que nous subissons, le stress que nous générons par nos activités ne correspondent plus aux fonctions et aux mécanismes d'adaptation naturelle de notre organisme. Plus on bourre l'organisme de remèdes pharmacologiques ou autres moins on remet en cause les valeurs technocratiques de nos sociétés. Prend ton ritalin et va à l'école, prend ton prozac et va travailler. Se droguer rime désormais avec se soigner. Nous avons la neuropharmacologie d'un bord pour modifier le comportement humain et la biotechnologie de l'autre pour la modification génique du sujet «imparfait.»

Ainsi tout va bien dans le meilleur des mondes, nos technocraties grâce aux avancées de la science moderne étant capables de soigner nos faiblesses humaines sans manquer de nous culpabiliser via la hausse des coûts de santé dont nous sommes bien sûr collectivement responsables.

«A trop se concentrer sur sa santé personnelle, on en oublie la santé collective. »

Tout allait bien disais-je jusqu'au jour où des sociologues, probablement des gauchistes, analysant les statistiques sur le sujet, découvrirent que le nombre de nouveaux déprimés augmentait toujours suite à l'arrivée de nouvelles molécules sur le marché. Comme si la hausse des cas de la maladie augmentait proportionnellement aux coûts de marketing nécessaires à la vente du produit ! Comme si, à la limite, le remède précédait la maladie. Disons plutôt que l'arrivée du médicament induisait l'augmentation des pathologies dans la population. Car voyez-vous, déclarer que la mélancolie n'est pas une maladie, c'est pas rentable pour le business.

En poussant l'analyse plus en profondeur, ils s'aperçurent que la stratégie de marketing du produit était toujours accompagnée d'articles traitant de la «maladie», écrits par des "médecins reconnus", souvent à la solde des dites compagnies pharmaceutiques, vantant les mérites révolutionnaires de la nouvelle pilule et que finalement le canal de communication idéale pour la vente des produits étaient les magazines féminins dont les consommatrices répandaient la nouvelle aux oreilles de leurs compagnons et compagnes concernant ces nouveaux désordres psychiques qui s'attrapaient et se propageaient comme la grippe dans nos sociétés hypocondriaques.

À force de nous culpabiliser, on oublie peut-être de se poser la véritable question : se pourrait-il que la société technocratique occidentale comme une sorte de dictature de la raison soit en grande partie responsable de notre détresse intérieure?

Se pourrait-il que nous vivions des bouleversements psychiques comparables aux bouleversements climatiques antérieurs, une glaciation psychique typique de l'ère postmoderne qui, de mélancolies en dépressions en névroses, nous conduit inexorablement vers le nouveau totalitarisme psychotrope qui nous libérera de notre "folie" existentielle ? Le renoncement à l'amour de l'autre, au courage d'être responsable, à la passion de combat d'une manière générale pour les remplacer par un cachet ou une pilule montre le désarroi de toute une civilisation.

Effet pervers extrême lorsque nous constatons que la société fabrique des malades et que ces mêmes malades ruinent la société par l'absentéisme au travail et leur utilisation sans cesse croissante

des services du système de santé et de l'assurance-médicament.

«On peut considérer que la maladie est devenue une forme nouvelle du refus social, une défection individuelle en réponse à un malaise général.
(...) tre malade n'est plus un accident mais une manière de vivre qui offre une identité à ceux qui, quelquefois, n'en ont plus d'autre. Cela donne un sens à leur vie.»

En réduisant nos désirs au seul horizon matériel, la technocratie occidentale réduit également notre être à sa seule dimension matérielle et mécanique. Plus encore, en l'enfermant dans le présent, dans l'immédiateté de son existence, la technocratie coupe l'individu de son parcours historique et remplace la mémoire de l'humanité par le vide, «notre idée de l'être humain s'est toute entière évaporée au profit du rien» véritable «idéologie de la rupture et de l'amnésie». Tel est le «dernier homme» de Nietzsche, incapable de se reconnaître; «le dernier homme est celui incapable de se mépriser lui-même.»

Nous sommes bel bien à l'intérieur d'une catastrophe à la fois d'origine spirituelle, socio-politique et environnementale mais surtout psychique. Nous perdons la mémoire de notre essence, le fil de notre histoire.

«Nous assistons à l'émergence d'un type inédit d'organisation sociale qui répondra aux besoins d'une nouvelle espèce d'être humains. La science sera en mesure de réaliser ce que les totalitarismes (autant politiques que religieux) ont vainement cherché à créer : un nouvel homme.(...) Si l'on se fie à l'un des acteurs les plus connus de cette mouvance, Raymond Kurtweil, auteur d'un livre intitulé *L'âge des machines spirituelles*, c'est la convergence de ces technologies qui amènera une transformation radicale non seulement de l'homme, mais aussi de toute la sphère du vivant».

MONTRÉAL - CANADA

- Écoute Patrick, le mieux que je peux faire c'est de demander au juge de compenser ton temps de sentence par des travaux communautaires. N'oublies pas que c'est 3 500 dollars de contraventions non-payées que tu dois rembourser. Alors choisis !

C'est ainsi que Patrick, chômeur de longue durée, se retrouva homme à tout faire au siège de la Croix-Rouge canadienne à Montréal. À peine terminait-il sa troisième journée de travail bénévole que ce séducteur né se retrouvait attablé dans un café-terrasse, rue St - Denis, avec Mlle Bélanger, secrétaire particulière de son oncle Roger Bélanger, directeur-général de la C-R canadienne. Nul ne se doutait alors que cette rencontre allait bouleverser de façon spectaculaire toutes les structures administratives de la C-R internationale, y compris le bureau-chef de Genève.

Que Mlle Bélanger s'éprit affectueusement de Patrick est dans la nature des choses de la vie. Fait dire que Patrick y a mis beaucoup d'enthousiasme. Tout y a passé : son enfance dans les quartiers ouvriers, son père et sa mère travaillant comme forcenés pour la croûte quotidienne, ses études universitaires qui ont fait de lui un des milliers chômeurs diplômés arpentant la ville à la recherche d'un gagne-pain, lui, sur qui sa mère avait fondé de si grands espoirs, n'était plus qu'un simple quidam forcé aux travaux communautaires. Quel gâchis dit-il en prenant tendrement la main de la secrétaire. Après trois mois de ce traitement de choc, Mlle Bélanger ne pouvait refuser ce petit service que réclamait Patrick pour « se sortir du trou » comme il le disait si bien.

Pendant ces trois derniers Patrick n'avait pas chômé, loin de là. Grâce aux bons conseils de Mlle Bélanger, il connaissait tout l'organigramme de l'organisme, tous les potins circulant sur chacun et surtout les difficultés internes dont l'impossibilité pour C-R international de trouver des volontaires pour le transport des denrées alimentaires de premières nécessités vers certains villages de

l'Érythrée ravagé par la famine. Tous les convois étaient systématiquement pillés par la guérilla ou la milice gouvernementale. Depuis maintenant un an, aucun convoi n'avait atteint la destination, résultat, plus personne de l'organisation humanitaire ne voulait de fourrer le nez dans guêpier au péril de sa vie. Patrick serait cette perle rare. Enfin l'occasion de se grouiller la carcasse se répétait-il.

- Monsieur! Monsieur! Il vient tout juste d'arriver le médecin de Calcutta !
- En personne reprit Gérard entrant sans gêne dans le bureau.

- Vous, se dressa le PDG de la Croix-rouge internationale en pleine crise de convulsions. Vous le bourreau de Calcutta !
- J'aimerais bien t'y voir dans cette fournaise mon cher Charles. Ils n'ont pas l'air climatisé là-bas comme dans ton bureau, mon cher patron, écuma Gérard

Irrité, rouge comme un coq, se rappelant subitement ma présence, le PDG forgea sa vengeance. – En Éthiopie, non plus reprit malicieusement de la Chevrotière. Allez ! Ouste ! Dehors tous les deux. Prochain départ dans une semaine pour Addis-Abeba, destination l'Érythrée ragea le PDG

Mais a-t-il vraiment le choix ? Des milliers d'hommes, femmes et enfants affamés qui subissent en plus des sévices corporels des plus humiliants par des tortionnaires…des bestiaux car si on ne naît pas homme mais on le devient, alors ces derniers ont raté leur évolution. Advienne que pourra songe-t-il, les dés sont jetés. Dans une semaine, c'est deux tonnes de denrées alimentaires et deux tonnes d'équipements de survie qui s'embarqueront sur un vol d'Air France Cargo.

- Tu viens de me rendre un immense service dis-je à Gérard en sortant du bureau.

- Ouais, tout un service en effet, le vieux chenapan vient de nous jeter dans la fosse aux lions, on est dans la merde jusqu'au coup et tu appelles çà un service. C'est la guerre civile là-bas que dis-je l'enfer. Tous nos convois humanitaires servent de carton de tir. Pas un …vous entendez…pas un convoi s'est rendu à destination depuis un an. Tous pillés soit par les militaires ou les guérilleros et les marchandises vendues sur le marché noir…l'enfer crois-moi.

Eh bien viens-t-en le Canadien je t'invite à prendre une cuite, y'a rien comme une cuite carabinée pour faire connaissance !

Après quelques pots de bière bien tassés, la conversation entre les deux compères allait bon train. La mousson disait Gérard c'est incroyable, hallucinant. Imagines-toi un mur de particules en suspension dans l'air avançant à la vitesse de la lumière, une vitesse foudroyante dévastant tout sur son passage; puis tout à coup, un bombardement de grêlons commence suivi par des trombes d'eau diluviennes. Quand la pluie cesse, un nuage de vapeur brûlante s'élève de la ville. Le thermomètre vient de monter de quinze degrés d'un coup dépassant souvent les 40 degrés celsius.

Quel spectacle inouï ! Inouï tu dis ! Eh bien écoute bien maintenant, c'est le médecin qui parle. La chaleur est si intense que même les rats en crèvent entraînés par le ruissellement de l'eau. De vraies rivières déferlant tellement remplies d'immondices de toutes sortes que les égouts se bouchent instantanément. De cette marée putride éclosent des milliers d'œufs de moustiques inimaginables transportant avec eux les cycles maudits des épidémies. Paludisme, choléra, typhoïde mais la pire de toutes car la plus répandue : la gastro-entérite qui vous liquide un homme en moins de 24 hrs sans compter la vague de furoncles, de panaris et mycoses qui s'abat sur la population. Un vrai paradis ironise Gérard. Si bien que l'Éthiopie, je m'en fous. Çà ne peut pas être pire que Calcutta, impossible ! Non là-bas c'est contre la folie des hommes qu'il va falloir se battre, c'est peut-être pire dans le fond…je ne sais pas ! Bon maintenant au pieu ! Où tu crèches le Canadien? Je viens juste d'arriver ce matin

répond Patrick. Alors suis-moi, je connais les hôtels comme le fond de ma poche.

Eh le Canadien, réveille-toi les vacances viennent de commencer; une semaine à se la couler douce dit Gérard suite au téléphone de la secrétaire. Une semaine de vacances à Genève, c'est le rêve de s'exclamer Gérard…c'est la plus grande concentration d'infirmières au mètre carré…le paradis je t'assure dit-il en sortant son carnet d'adresses… je nous prépare toute une soirée crois-moi.
- Allô ! Marie c'est Gérard, tu te rappelles…Oui ! Oui ! , le médecin de la C-R comme tu entends, je suis toujours vivant, les cancrelats indiens n'ont pas voulu de moi. Dis, je suis en vacances ici pour une semaine, nous pourrions se rencontrer ce soir si tu le veux bien…Pas de problème répète-t-il en faisant un clin d'œil à Patrick… 17 hrs au bar du Ritz pour l'apéro ça te va ? Alors parfait à ce soir.. Ah oui, j'oubliais, emmènes une copine avec toi, je suis avec un beau canadien mignon comme tout…Comment çà gardes-le moi répond un Gérard offusqué…il n'est pas question que ce canadien me vole les conquêtes; donc 17 hrs au Ritz avec ta copine, grosses bises salut !

- Wow crie un Patrick tout ébouriffé en sautant du lit…c'est un bon boulot tout çà, un boulot qui commence par des vacances et une partie de jambes en l'air…C'est le pied !

La soirée s'étire joyeusement et il est de plus en plus évident que Marie le veut pour elle ce canadien si mignon. Loin de s'ombrager de cette rebuffade Gérard est, au contraire, tout ragaillardi pat la beauté et la grâce exotique d'Hoshima, infirmière nipponne en stage à Genève.

- Mon travail, de dire Marie, consiste à répertorier toutes les maladies endémiques circulant dans le monde. Je suis une sorte d'infirmière-bibliothécaire si je puis dire, sauf qu'au lieu d'identifier et numéroter des livres, je m'occupe de classer de petites fioles contenant les virus en question…une sorte de bibliothèque virale fréquentée par les chercheurs de C-R internationale.

Intéressant songe Patrick qui démontre un intérêt hors du commun pour des virus souvent mortels. – Tu me le fais visiter ton labo avant mon départ…Bien sûr de répondre Marie toute surprise d'une telle requête car jamais auparavant on ne s'était intéressé à son travail avec autant de bienveillance. Patrick marqua des points. - Allons danser maintenant dit-elle en entraînant Patrick sur la piste de danse et rejoindre Gérard et Hoshima.
C'est ainsi que Marie, Patrick, Gérard et Hoshima passèrent les derniers jours précédant le grand voyage. Cette semaine idyllique ne fut interrompue, en fait, qu'une fois par le meeting sur la situation politique en Érythrée; meeting des plus barbant selon Gérard mais comme c'est la coutume allons-y dit-il.

- Donc voici la situation de la crise politique qui sévit en Éthiopie, surtout de l'Érythrée votre destination commença ainsi l'instructeur. La région visée, poursuit-il, est celle d'Asmara au nord-ouest qui est habitée par la tribu des Houlas qui refusent systématiquement le programme de déportation des populations du gouvernement éthiopien contrôlé par la tribu Poupa. Les Houlas s'opposent également à la tribu Circa qui tente de renverser les Poupas au pouvoir. Ainsi les Poupas et les Circas font la vie dure aux Houlas en leur coupant tout contact avec le monde extérieur. Laissées à eaux-mêmes et avec la sécheresse qui sévit depuis deux ans, les Houlas crèvent littéralement de faim, il s'agira donc pour vous de forcer le blocus.

- La C-R internationale de demander Patrick travaille toujours en collaboration avec le gouvernement du pays concerné donc comment obtenir la permission d'Addis-Abeba si le but poursuivi par ce gouvernement est d'isoler la région comme mesure punitive contre les Houlas, n'y a-t-il pas contradiction ?

- Excellente question mon ami reprit l'instructeur…Voyez-vous, il est très important pour le gouvernement éthiopien d'avoir une

crédibilité internationale donc pour sauver la face, le gouvernement nous donne l'autorisation tout en sachent fort bien que, soit la milice poupa ou la guérilla circa pillera le convoi avant son arrivée.

- Ah les salauds de s'exclamer Patrick, cri du cœur qui fit sursauter Gérard en état de quasi-somnolence. Faut absolument que l'on réussisse, m'entends-tu Gérard ! C'est primordial, coûte que coûte, on va les faire baver ces salauds ! Devant un tel cri de ralliement, Gérard ne peut réprimer un « oui-oui » quoique faible en comparaison de l'exubérance de Patrick. Car Gérard ignorait le projet machiavélique qui germait dans la tête de son compagnon de voyage. C'est la seule manière d'y arriver pensa Patrick.

- Écoute Gérard, tu m'excuseras mais je dois faire une petite visite surprise au labo de Marie. On se revoit plus tard à l'hôtel d'ac !

En arrivant au labo, Patrick surprend en effet Marie. - Wow le beau Canadien en personne s'exclame-t-elle ! - Alors tu me le fais visiter ce labo ? – Oh la la, je suis débordée de travail…tu vois tous ces échantillons dans ces fioles, c'est celles que Gérard a ramené des Indes. Je dois les identifier et les classer avant ce soir.

- Ça vient vraiment de Gérard ces trucs-là reprit Patrick curieux en s'avançant vers les contenants. – Eh oui de dire Marie toutes les cochonneries indiennes de Gérard, probablement un peu de tout, choléra, malaria, dysenterie…regardes ces petites fioles jaunes sûrement typhus ou gastro de dire Marie voulant démontrer son expérience. Intéressant de répondre Patrick tout en saisissant une fiole au passage. – Bon je te laisse travailler pour mieux te revoir ce soir à l'hôtel, notre dernière nuit ensemble avant le grand départ lui dit-il en l'embrassant.

En sortant, Patrick se dirige immédiatement à l'arrière de l'immeuble. En un coup d'œil rapide dans les bacs à déchets, il trouve ce qu'il cherchait : deux belles boites solides frappées du sceau de la C-R. Après les avoir plier soigneusement de manière à former un grand carré plat, il se dirige vers son bistrot préféré.

- Donc tu as bien compris dit-il au patron du bistro en lui remettant les boites. Tu mets les caisses à l'intérieur et je passe les reprendre demain. – Pas de problème monsieur Patrick, ça fera 300 euro. Je te règle ça demain dit Patrick en le quittant.

Le lendemain à la porte de l'hôtel, le taxi attends.

- À l'aéroport, section cargo dit Gérard au chauffeur

- Mais avant le bistro de la gare, j'ai une livraison à prendre dit Patrick en regardant Gérard.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire

- Eh bien cette histoire, c'est dix caisses de 24 canettes de Molson Canadian…J'amène ma bière…il n'est pas question que je meurs déshydrater dans ce foutu pays !

- J'aurai tout vu, dix caisses de bières…240 cannettes. Non mais tu t'en va au club Med quoi?

- Quand le soleil t'aura frappé sur la tête toute la journée, tu seras le premier à me remercier

- Ouais on verra !

Le taxi s'arrête au bistro. Deux belles boîtes avec le logo de la Croix-Rouge contenant cinq caisses de bières attendent docilement leur réception. Patrick tend trois beaux traveller' s chèques de 100 dollars au patron, embarque son butin dans le coffre.

- Dans des boîtes de la C-R si jamais de la Chevrotière apprend cela on est cuit râle Gérard.

- Arrête de t'en faire ok, le coup est parfait et j'en assume l'entière responsabilité, donc calme-toi !

Sans problème, les caisses sont embarquées dans l'avion cargo, les passagers prêts au décollage, direction l'Éthiopie.

Addis Abeba

Après vérification des passeports et des visas, Gérard et Patrick sont dirigés vers la chambre 104 où une grande surprise les attend

- Comment ça le dédouanement des marchandises s'exclame Gérard en furie, ce sont des médicaments de la C-R merde ! Commences-tu à comprendre, s'adressant à Patrick, dans quel bourbier on s'est foutu… encore un autre racket, on n'en sortira jamais… deux tonnes de marchandises, ça va coûter une fortune.

Chambre 104
- Qui est en charge du dédouanement ? demande Gérard. – Le lieutenant Colis lui répond l'officier de service. – Y pas à dire, il a le nom de l'emploi ! Je veux le voir immédiatement !

- J'arrive illico mes bons amis de la Croix-Rouge internationale, que puis-je faire pour vous ?

- Écoutez lieutenant, il y a sûrement un malentendu, il s'agit ici d'un convoi humanitaire !

-Mais deux tonnes de marchandises, c'est beaucoup, je regrette.
- Tu veux ton pot de vin gros lard lui lance rageusement Patrick.
- Patrick ! Arrête dit Gérard, on ne traite pas un officier musulman de gros lard. Es-tu fou !
- Passeport SVP demande Colis. Ah Canadien !
- Oui c'est çà de répondre Patrick, le pays de lard frais avec des petites patates jaunes…
- Avec des petites carottes et du navet. Oui Oui ! je connais, la haute gastronomie de Montréal. Ah les nuits de Montréal, ma jeunesse !
- Vous connaissez Montréal ?
- Certainement, j'y ai étudié quatre ans en agronomie.
- Ouais, l'agronome des douanes pense Gérard.
- Ah ! Montréal et la Molson Canadian ! Que de souvenirs !

Oh Oh ! pense Gérard. Une tractation suivit d'une négociation s'ensuit et les marchandises furent dédouanées en retour de 5 belles caisses de bière de Molson. Grâce à ce troc, le ventre de l'avion cargo s'ouvrit d'où sortirent cinq gros camions de denrées alimentaires et de produits médicaux.

Sur l'entre fait, voici que se pointe un représentant de la banque mondiale, Charles Haumont se présente-t-il. Heureux de constater que l'on tente le coup encore une fois.

- Ouais c'est çà et ce coup-ci on va passer dit Patrick vindicatif.
- Voilà messieurs le but de la visite dit-il en tendant un bout de papier, c'est un laisser-passer. Au début de la piste de brousse, vous trouverez un village à votre gauche. C'est là que trouverez également Sambi, le meilleur guide la région. Je vous le recommande et n'oubliez pas à votre retour de venir me voir. À tous les samedis soirs, j'organise une petite réception entre occidentaux. Vous y êtes cordialement invités. Donc à bientôt j'espère et au plaisir de se revoir dit-il en s'éloignant vers la limousine de service.

- Gérard : J'aime pas sa face à ce mec !
- Peut-être mais bon point pour lui, lui rétorque Patrick, ce guide on va en avoir besoin, tu sais!

Après deux jours de route, le convoi arrive sans problème au village. Gérard regarde la carte , plus rien, plus aucune indication. Rien que du relief, plus de route. Allons retrouver ce fameux guide Sambi Palit lit-il sur le mémo de Haumont.

Sambi Palit feignit la surprise à la vue des étrangers mais depuis longtemps, il savait de quoi il en retournera. Son pris était déjà fixé d'avance.

- Ne cherchez plus, le meilleur guide c'est moi dit-il sans complexe. Ce sera 20$ US par jour et 50 kilos de nourriture pour mon village bien sûr.

Mon œil! De la contrebande c'est certain ! pense Gérard.
Puis voyant Patrick ingurgitant à grandes goulées sa Molson; plus 1 caisse de çà en désignant la bière de Patrick.
- Pas question dit Patrick collection privée !
- Très précieux çà mon lieutenant reprit Gérard ! Mon ami va être difficile à convaincre. Donc voilà ! 10$ US, 30 kilos et une caisse de bières de négocier Gérard.

- Pas question de toucher à mon butin, si tu penses que tu vas liquider ma réserve, déjà que j'ai dû en laisser 5 caisses à la douane. Facile de négocier avec les affaires des autres !

- Écoute Patrick ! Pour une caisse je récupère 20 kilos de nourriture, tu oublies qu'il y a des milliers de gens qui crèvent de faim là-bas. 20 kilos de plus c'est énorme !

- C'est çà rends-moi coupable en plus rage Patrick en s'éloignant vers le camion.

Le marché est ainsi conclu. Le convoi peut maintenant s'élancer sur la piste de brousse sous une chaleur intense, direction Asmara.

Halte dit soudainement Patrick en débarquant du camion encore en marche. Se dirigeant à l'arrière du véhicule, il ouvre la porte, glisse sa main dans la glacière et en ressort une belle bière bien fraîche. De retour dans la cabine : Pas question de partager en regardant Gérard, toi ta part tu l'as laissé à l'aéroport et se retournant vers Palit, toi, si tu en veux, tu avais juste à t'en amener dit sarcastiquement Patrick savourant sa vengeance.

Un camp de nuit est monté au crépuscule près d'un point d'eau. Dès la prime aurore, Palit réveille tout le monde, un déjeuner frugal est prêt et Palit décide alors de «briefer» ses clients sur la suite des évènements. Dans une heure c'est l'attaque, exactement ici en pointant un point sur la carte. Toujours le même scénario : à l'entrée du col, une vingtaine de guérilleros nous stoppera et sera immédiatement suivie d'une cinquantaine de militaires, Les guérilleros auront donc très peu de temps pour dérober le plus de marchandises, le reste y compris les camions serviront de butin aux militaires.

- J'ai mon plan reprend Patrick. On enverra qu'un seul camion que je conduirai et rendu là-bas, je négocierai. On gardera contact par walkie-talkie. Si j'échoue, nous aurons au moins sauver quatre camions et on cogitera une autre tactique.
- Mais çà ne va pas dans ta petite tête de Canadien dit Gérard. Tu vas te faire bousiller en moins de deux !
 - Mais non ! Mais non ! dit Palit, tout ce qu'ils veulent c'est la marchandise et j'y serai comme interprète.

Tout s'est bien déroulé comme Palit l'avait prédit. Les guérilleros ont pris le plus de marchandises possible et furent pris en charge par la milice.
- Bravo commandant, vous êtes arrivé juste à temps dit Gérard.
- C'est mon boulot. Alors dites-moi où aller vous comme çà en plein désert ?
- Asmara, commandant. C'est un convoi humanitaire de la Croix-rouge.
- Vous avez les autorisations nécessaires ?
- Oui ! Les voici.
- Mais ce n'est pas suffisant, Vous êtes en pleine zone militaire. Çà prend un laisser-passer militaire. Je regrette, je dois confisquer.
- Mais voyons commandant de s'indigner Patrick, on peut s'arranger n'est-ce pas en lui remettant une cannette de bière.

- J'ai bien peur que non, les ordres sont formels, glou…glou…Vous en avez plusieurs comme çà dit-il en se dirigeant vers l'arrière du camion.
- Une pleine caisse commandant !
- De mieux en mieux dit-il tout en distribuant quelques cannettes à ses hommes. Félicitation ! Enfin un convoi de classe déclare le commandant sous les rires de son équipe. Allez ! Embarquez-moi tout çà ! Vous venez monsieur Palit en riant davantage et lui lançant une bière.
- Bien sûr, mon commandant.
- Salaud ! Tu vas le regretter !
- Pas autant que toi dit Palit en s'esclaffant de rire !
- Allez tous en enfer lance Patrick au convoi qui s'en va.

Pour un enfer, cela en fut tout un. Après une demi-heure de route, le convoi militaire fit demi-tour illico-presto. Jamais une milice fut mise ko en si peu de temps. La petite fiole jaune que Gérard avait ramenée de l'Inde que Patrick avait volée au labo de Marie, fit un effet spectaculaire, pour ne pas dire dévastateur. Patrick, au moyen d'une seringue avait délibérément contaminé les cannettes de bière. Pendant de temps, Patrick s'en était aller rejoindre Gérard resté au point d'eau.

- Alors champion ironise Gérard. Plus de marchandises, plus de camions, 100 kilos de nourriture perdue. Beau résultat ! Toute une négociation ! Félicitation !

- Toi ta gueule lance hargneusement Patrick, sorts tes vaccins et prépares-toi à travailler !

Patrick n'avait jamais si bien dit. Déjà, la cohorte des guérilleros se pointa dans un état lamentable suivie de près par la milice. Le spectacle était époustouflant au point de vue médical.

- Merde que se passe-t-il ici, on se croirait au Bangla Desh crie Gérard.

Jamais soldats et révolutionnaires n'avaient autant fraternisé. Désemparé Gérard demande à Patrick : Mais qu'est-ce que tu leurs as donné pour qu'ils soient dans un état pareil ?
- Ta fameuse gastro-entérite de Calcutta, la pire n'est-ce pas déclare sarcastiquement Patrick ?
- Nom de dieu ! Tu te rends compte de ce que tu as fait ? La Croix-rouge est là pour guérir, enrayer les épidémies, pas les provoquer ! -
- Merde, ils peuvent tous y passer en 24 hrs.
- Et toi, as-tu pensé aux nombres de gens qu'ils laissent crever depuis deux ans, ces salauds ? Ils ont ce qu'ils méritent. Et pas question de leur donner la moindre piqûre maintenant; les négociations commencent. Compris ! Et mêles-toi pas de cela, c'est mon domaine dit-il en se retournant vers le commandant terriblement affecté.
- Alors commandant, elle était bonne cette petite bière froide ? Où en étions-nous rendus ? Ah oui ! Je me rappelle : le laisser-passer militaire. Eh bien ! Vous allez m'en signer un tout de suite sinon je contamine le point d'eau juste derrière moi, le seul de la région n'est-ce pas ?
- Tout ce que vous voulez mais je vous en supplie, arrêtez-moi cette chiasse dit le commandant en vomissant encore une fois.
- C'est bien ce que tu m'avais expliqué Gérard. Çà vide un homme par les deux bouts à la fois. Très efficace ! N'est-ce pas messieurs le rebelles ?
- Venez-ici maintenant ordonne Patrick. Près du camion c'est çà. Maintenant vous allez embrasser le signe de la Croix-rouge en disant : Croix-rouge, sauve-moi la vie ! Allez plus vite !
Le commandant s'exécute sans réticence. Maintenant signez-moi un laisser-passer valide pour cinq ans, compris !
- Oui ! Oui! Sans problème.
- Alors à votre tour messieurs les miliciens et les rebelles, faites pareil, si non pas de piqûre !
Jamais un vaccin de la C-R fut aussi apprécié. Le convoi put ainsi continuer. Pour la première fois de puis des dizaines de mois un convoi humanitaire pourra arriver à destination. Dès l'arrivée du convoi, Gérard a bien vu bien la désolation d'un tel spectacle. Ce

n'est pas dix milles hommes comme le stipulait le rapport mais plutôt de trente ou quarante milles affamés qui attendaient le convoi. Affligeant.
- Regardes bien ce désastre barbare Gérard ! Et ne vient plus jamais me traiter de criminel !

Devant une telle catastrophe, Gérard ne peut répondre. Ce qu'il voit dépasse l'imagination. Des milliers de gens sont déjà morts. Patrick a peut-être eu raison après tout pense-t-il en prenant la radio à ondes courtes. Après avoir rejoint Genève, il demande l'envoi d'au moins deux autres convois et d'une centaine d'infirmières pour faire face à l'urgence de la situation.

Le répartiteur de Genève est sceptique.
- Vous avez réussi à vous rendre ?
- Oui on y est. C'est l'enfer, dysenterie, paludisme, famine. La route est libre, vous pouvez y aller. Je répète au moins deux autres convois et le personnel requis en urgence.

Maintenant au travail ! Toi Patrick, tu creuses des latrines ! Tu y mets de la chaux vive et crois-moi c'est primordial !

Une chance les infirmières s'en viennent pense Patrick.

Le travail allait bon train depuis une couple de jours. Une surprise attendait nos amis au soir de la troisième journée. Un vrombissement sourd de plus en plus perceptible se rapprochait du camps.
- Probablement un cargo qui va nous larguer des vivres dit Gérard à Patrick.

Le cargo, pourtant en voie descendante, passa au-dessus du camps comme si de rien n'était.
- Regarde dit Patrick, on dirait qu'il a atterri juste derrière cette montagne. – Il en passe un par semaine dit un villageois ! – On ira jeter un coup d'œil demain !

Dès l'aube, Patrick et Gérard partirent avec un guide. Pour un coup d'œil, cela en fut tout un. Une heure plus tard, une scène invraisemblable se déroulait sous leurs yeux. Le cargo, ventre ouvert, rejetait des centaines de barils suspects immédiatement placés sur des chenillettes qui allaient les déposer dans ce qui semblait être une immense caverne.

- Passes-moi les jumelles dit Gérard à Patrick ! …Merde, regardes ce qui est inscrit sur ces barils ! En plus d'une tête de mort déterminant la dangerosité du produit, on voit des noms de pays, tous européens. Juste en dessous, c'est inscrit «eau lourde», c'est de l'eau contaminée hautement radioactive provenant des réacteurs nucléaires européens.

Une décharge pour déchets radioactifs totalement illégale dit Patrick. Comprends-tu maintenant pourquoi le gouvernement ne voulait pas que les secours arrivent au village ? Penses-tu à ce que je pense ? – Quoi ? – C'est Haumont qui est derrière tout çà ! La trahison du guide, la complicité des militaires, tout se tient ! – Eh bien ce salaud ne perds rien pour attendre, prends des photos !

C'est ainsi que se produisit la deuxième sainte colère de Gérard. Se précipitant vers Addis Abeba, il arriva juste à temps pour la petite sauterie du samedi soir. Jamais sauterie n'aura si bien porté son nom. En furie, Gérard répandit tous les déchets qu'il a pu trouver sur le chemin mêlés aux excréments des latrines qu'il répandit sur le beau buffet de Haumont. Empoignant Haumont au collet – Eh maintenant, va voir ta belle piscine !

Le visage de Haumont vira au vert lorsqu'il aperçût un beau baril d'eau radioactive gisant au fond de sa piscine. Heureusement pour lui, l'affaire ne fut pas ébruitée, aucun journaliste n'étant présent à la réception. Comme par magie, le baril disparût illico-presto et bien sûr Haumont prit un malin plaisir à dénoncer l'attitude de ce médecin la C-R qui complètement saoul fit scandale devant l'élite de la banque mondiale de financement. C'est du moins ce qu'il raconta

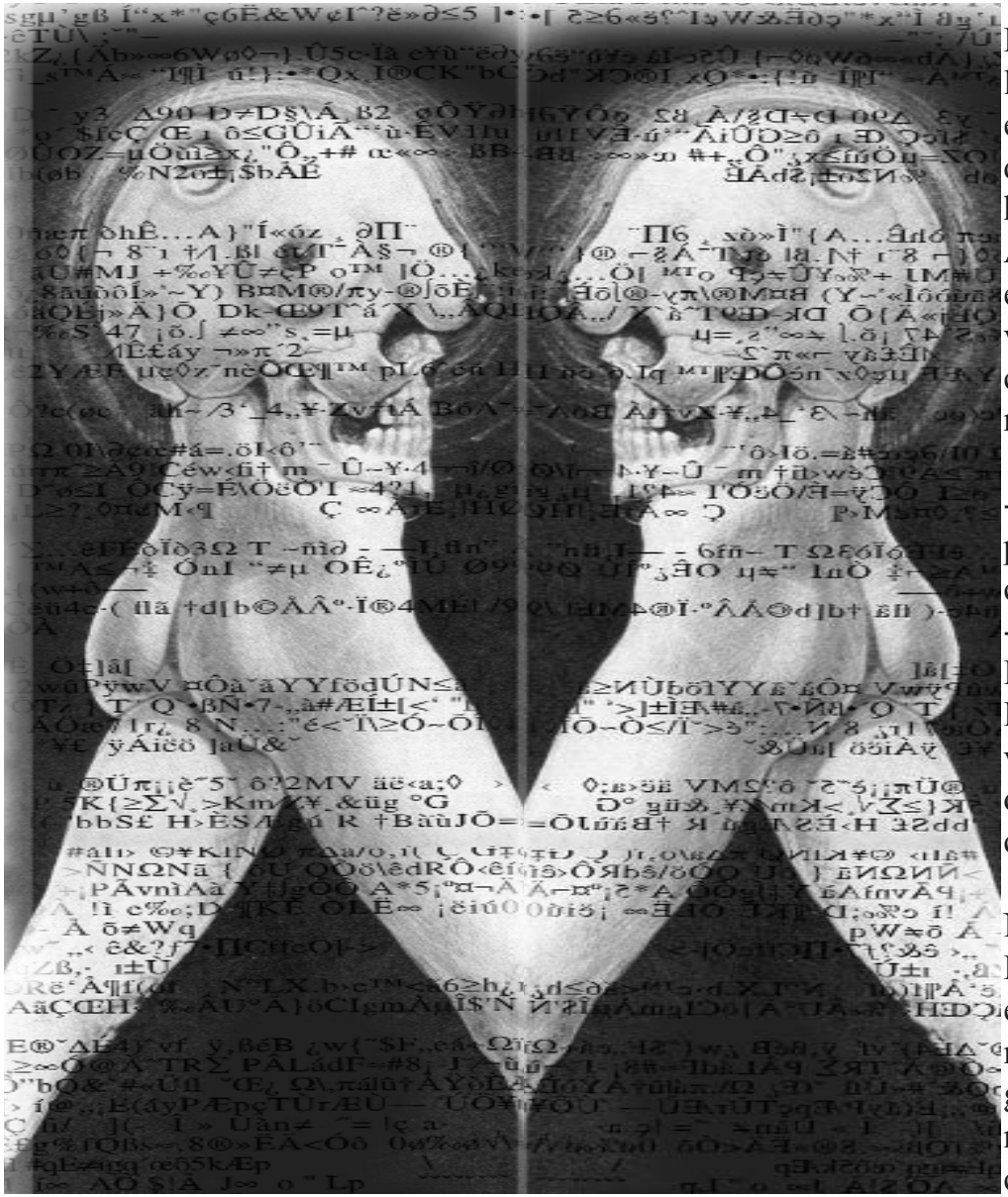
à M. de la Chevrotière qui déjà se confondait en excuses. Vous pouvez être certain que je vais sévir affirma-t-il à Haumont.

De la Chevrotière se retournant énergiquement vers sa secrétaire : Mademoiselle, nous recevons des centaines de demandes d'aide par semaine. Là vous allez me trouver celle qui vient du coin le plus reculé de l'Afrique, çà presse !

Après quelques minutes, elle revient. Je crois que j'ai ce qu'il vous faut : Luderitz en Namibie, une demande pour un médecin et chargé de projet.

La Namibie ! C'est parfait. Dites à notre opérateur-radio de rejoindre nos deux zigotos en Éthiopie : Nouvelle affectation et que je ne les revois jamais !

- Je te le dis Patrick, c'est le message que je viens de recevoir. Nous sommes transférer en Namibie et nous remplaçants arriveront lundi prochain.
- C'est où la Namibie ?
- Complètement à l'opposé de l'Éthiopie, sur la côte Atlantique, au Nord de l'Afrique du sud. Tu voulais voir du pays, tu es servi !
- Mais c'est super, moi je prends cela comme une promotion.
- Sauf qu'encore une fois on se retrouve au beau milieu d'une guerre civile. C'est un coup monté de Haumont, j'en suis sûr. Y veut notre peau ce gars-là !
- Alors, on va lui montrer de quel bois, on se chauffe et n'oublies jamais que nous sommes devenus les chevaliers sans peur et sans reproche de la Croix-rouge internationale.
- Sans reproche dis-tu ! Tu repasseras, toi et ta petite fiole !
- Allez ! Allez ! Oublies cela ! Tiens, je t'offre même une bonne bière encore fraîche, parfaite celle-là !



Dans l'avion qui les amène vers leur nouvelle affectation, Patrick en profite pour confier à Gérard que tout compte fait, il est heureux de partir. Tu vois, Asmara c'était pas un bon endroit pour le baisouillage, t'as vu comme elles étaient maigres, cela fait un bon mois que l'on n'a pas tiré un coup.

- Nom de Dieu Patrick arrête de prendre la Croix rouge pour un club MED.
- Mais comparé à Asmara, Luderitz c'est exactement cela. Regardes la carte, un beau village près de l'océan entouré d'un immense désert de sable, c'est le pied garanti.

NAMIBIE

Pas tout à fait car Luderitz est effectivement un joli village mais déchiré par 15 ans de guerre tribale. Même si le travail ne manquait, l'atmosphère était cependant plus relax. Mais

surtout, il y avait la belle Amélia, directrice de la coop agricole de canne à sucre. Une beauté irrésistible, sensuelle, charmante et bandante selon Patrick. Une princesse bantoue de surcroît, destinée à régner un jour sur près de 1 million de sujets.

- Gérard ! Je «capote» que je te dis j'en peux plus. Dis-moi tu crois à cela cette histoire de princesse bantoue qui selon la coutume doit rester vierge pour devenir reine. Une vraie Diane chasseresse courant pieds nus dans le sable fin de la plage et qui doit rester vierge encore cinq, dix peut-être même quinze ans jusqu'à la mort de son père pour y succéder sur le trône. Merde c'est un crime contre nature.

- Ouais c'est contre ta nature peut-être… Mais tu oublies le reste de l'histoire. Si au moment de son intronisation comme reine, on s'aperçoit qu'elle a perdu sa virginité, on la tue et la brûle sans aucune autre forme de procès. Penses aux conséquences le macho des terres glacées !

Si tu savais je ne pense qu'à cela !

Pendant deux semaines Patrick ne pensa effectivement qu'à çà. Tel ne fut pas l'effroi de Gérard d'entendre par une nuit sans lune, le cri orgasmique d'Amélia déchirant la nuit comme le cri saxo de la chatte en chaleur. Merde ! Ils vont les lyncher pense-t-il.

Déjà un attroupement s'était formé devant la case d'Amélia à l'arrivée de Gérard. Tous étaient unanimes. Gérard devait entrer voir ce qu'il se passait là; mais c'est plutôt Patrick et Amélia qui sortirent de la case tout souriants.
- Nous avons fait « pink pink » comme les Esquimaux du Canada chanta la belle princesse bantoue. Gérard en resta bouche bée.

Deux matrones menaçantes réclamèrent immédiatement un examen gynécologique par le médecin Gérard et en leur présence. Aussitôt dit aussitôt fait, le cortège se dirige vers la clinique où Gérard procède à l'examen supervisé par les deux matrones. Eh oui ! Au grand étonnement de tous, surtout Gérard, Amélia est toujours vierge, l'hymen princier bien à sa place. Les deux commères sortent immédiatement annoncer la bonne nouvelle aux villageois attendant le verdict.

Gérard en profite d'être seul à seul, de médecin à patient, pour demander à Amélia : Ce que veut dire faire « pink pink ».
- C'est un secret mais je peux te le dire à toi mon médecin et ami de mon amoureux. Gérard visiblement ne parut pas apprécier la dernière remarque. Et Amélia de continuer : « pink pink » pour les Esquimaux se passe à la nuit sans lune, une lune noire…Alors faire « lune noire » c'est……

Gérard en a assez entendu. Il se précipite vers la case de Patrick. La troisième sainte colère de Gérard est en voie de réalisation.

- Tu n'es qu'un salaud, un vicieux vocifère Gérard. Alors on fait « lune noire » on fait « pink pink » comme chez les Esquimaux de l'Arctique. C'est le grand mélange des cultures, les Esquimaux de la banquise dans le désert africain de Namibie. C'est la mondialisation avant l'heure ! Te rends-tu compte que tu viens de sodomiser une princesse bantoue.
- Merde ! Si jamais de la Chevrotière apprend cela, on est bon pour l'Antarctique.
- Calmes-toi Gérard ! Calmes-toi ! Premièrement « pink pink » en inuktitut cela veut « faire l'amour ».
- D'accord mais de là à raconter que « lune noire » est une légende inuite qui raconte que les jeunes vierges peuvent faire « pink pink » les soirs sans lune pour ne pas perdre leur virginité en se faisant, disons-le mot : enculer. Mais c'est dément. J'aimerais bien que me cites l'anthropologue qui a écrit cela.
- Je le sais de dire Patrick sous le signe de la confidence parce que j'ai déjà été marié à une Esquimaude. Donc le but principal de la pratique étant bien sûr une manière naturelle de contraception. Si bien que l'on fait « pink pink » à tous âges.

- Elle n'a pas dû s'ennuyer celle-là ironise Gérard. – Comme Amélia lui répond Patrick du tac au tac.

L'affaire se tassa comme on dit mais laissa une empreinte indélébile dans les mœurs de ce paisible village. L'érotisme inuite prenait racine en Afrique. Il ne se passait pas une journée sans qu'une fille aborde Gérard en lui lançant des « pink pink » provocateurs.

Pendant ce temps Patrick et son nouvel ami Touré s'employait à découvrir l'immensité du territoire entourant le village. – Viens lui dit Touré, allons au poste de radar abandonné !

Abandonné depuis deux ans par les Casques bleus des Nations Unies, ce radar était une vrai mine au trésor. Quoique saccagé, tout y était relativement fonctionnel. Des poêles au gaz fonctionnaient encore, des instruments de laboratoire, des accessoires de cuisine, un immense presto, des kilomètres de tubes de cuivre éparpillés ici et là, une génératrice pompant l'eau potable en parfait état de marche. – Merde tout ce qu'il faut pour faire un alambic dit Patrick en passant aux tonnes de canne à sucre qui ne trouvant pas preneur pourrissaient dans les champs.

- Intéressant tout cela Touré ! Maintenant parles-moi des plantes de la région. – Ici répondit-il, il n'y a que des cactus et de la canne à sucre.

- Mais oui du cactus, pourquoi pas ! Comme la tequila mexicaine, un mélange de cactus et de canne à sucre, un alcool agricole à saveur locale. Si cela marche, c'est la fortune pour tout le village. Plus besoin de chercher à écouler la canne sur le marché du sucre contrôlé par les multinationales. L'autosuffisance et les profits pour nous Touré ! Mais avant les essais préliminaires et toi Touré, silence radio compris ! C'est notre combine.

Après deux jours de rafistolage, tout fut mis en place et prêt à fonctionner. Touré amena dix kilos de canne et de cactus qu'il jetât dans une immense cuve, ajouta de l'eau et laissa macéré le tout. Trois semaines plus tard, la première cuvée « Luderitz spéciale » bien fermentée est prête. La stratégie : distiller pendant les trois nuits de lune noire où le village tout entier se livrera au plaisir d'alcôve du grand Nord canadien en plein désert de Namibie.

Le premier soir de lune noire arriva et curieusement Patrick semblait avait déserté le village. Encore plus curieux, Amélia qui vient frapper à sa porte. Gérard un peu gêné devant elle regardait le ciel étoilé.

-C'est lune noire ce soir, je crois !

- Oui répondit Amélia ! C'est plein d'Esquimaux qui regardent le ciel comme nous en ce moment. Mais Patrick est parti avec Touré je ne sais ou. Viens dit-elle en lui prenant la main, lune noire ce n'est que trois jours par mois, ce serait bête de laisser l'occasion. Pendant ce temps au radar, la distillation allait rondement.

– Rappelles-toi Touré, tout ce qui coule avant 183 degrés Fahrenheit doit être rejeté dit Patrick en regardant le thermomètre placé sur le presto. Avant 183 degrés, c'est de l'alcool méthylique, c'est très dangereux dit-il en suivant la progression du thermomètre 180, 181,182,183. Voilà ! Jettes-moi tout cela tandis remplace le récipient. Maintenant tout ce qui coule c'est de l'alcool éthylique, çà c'est bon…Hum et même très bon en pleine dégustation de l'élixir tout en entraînant Touré dans une folle farandole.

Le lendemain, ce fut toute une entrée dans le village, Patrick et Touré complètement ivre et joyeux chantant : « Mon pays ce n'est pas un pays c'est l'hiver » du poète québécois Gilles Vigneault. Mais ils sont complètement givrés pensa Gérard.
- Tiens Gérard prend-z-en une bonne rasade lui lança Patrick en tendant la bouteille.

- Un alambic ! Ils ont fait un alambic dit-t-il incrédule en revoyant

son combat, que dis-je sa croisade, contre le Bangla indien. Pas un autre « tord-boyau ». Aussi bien en avoir le cœur net. Saisissant la bouteille il se dirige vers le labo de la clinique tandis qu'Amélia aide Patrick à cuver sa cuite.

Après analyse, cet alcool s'avéra, à la grande surprise du médecin, d'une qualité exceptionnelle; fait selon les règles de l'art dira plus tard Patrick en lui expliquant son projet de distillerie agricole. – Pourquoi pas ? Regardes ces tonnes de cannes à sucre qui pourrissent dans les champs dit Patrick en essayant de convaincre son ami. En plus, la coop agricole est en faillite technique, la situation économique des villageois est catastrophique. Je te le répète : il faut demander un permis d'exploitation d'une petite distillerie artisanale pour le village.

- As-tu pensé au financement ? Cela va coûter une fortune, au moins deux cents mille dollars !
- Çà je m'en occupe, fais-moi confiance ! Si je trouve le financement, tu embarques d'accord – Ok répond Gérard.

Jamais financement ne fut aussi rapidement accordé par la banque mondiale. Lorsque Haumont reçut les photos d'un gros cargo débarquant sa cargaison suspecte, son sang ne fit qu'un tour. – C'est le financement du projet ou j'envoie cela à « Libération » de Paris et à « la Presse » de Montréal bien sûr. Tout un scoop vous conviendrez.

Et c'est bien un prêt de 500,000$ US que confirma le télégramme reçu par Patrick au nom de la coop agricole. Gérard, télégramme en main, n'en croyait pas ses yeux. Mais lorsque Patrick lui expliqua l'arnaque, il éclata de nouveau.
- Mais quel sorte de mec es-tu ? Tu commences par contaminer plus de cent personnes à la gastro, tu racontes des légendes esquimaudes à une princesse bantoue, tu fabriques un alambic et tu finis par arnaquer la Banque mondiale de ½ million de dollars us ! Merde d'où sort-tu ?

- Montréal, Canada, un jeune québécois de bonne famille et indépendantiste de surcroît.

- Ouais quelle famille !

Un mois plus tard, le matériel nécessaire à la construction de la distillerie arrive déjà. Tout le « kit » fut acheté selon le procédé « clé en main ». Tout est construit en France par modules et ensuite assemblés sur place par les ingénieurs de la compagnie choisie. Efficace et peu coûteux… enfin juste 200 000 dollars us. Une vraie aubaine ironise Patrick en narguant Gérard.

Le spectacle des belles cuves et de la tuyauterie haut de gamme en acier inoxydable éblouit tous les villageois. Ce soir, c'est soirée d'inauguration officielle. Le « Luderitz Spécial Radar » dorénavant appelé LSR coule à flots.

Le lendemain, Gérard est quelque peu ombrageux. Le télégramme qu'il vient de recevoir dit à peu près ceci : « Il n'est pas question que la Croix-rouge internationale soit de près ou de loin associée à ce projet de distillerie agricole. Vous êtes donc congédiés tous les deux. Adieu ! » Signé de la Chevrotière.

Patrick vient de prendre connaissance du mémo et se retournant vers Gérard : - Allez ne fais pas cette tête d'enterrement ! C'est pas la fin du monde, on est bien ici ! Non ?

- Huit ans que j'endure les merdes les plus inimaginables. Même pas un mot de remerciement, tu te rends compte constate Gérard très éprouvé.
- Te rends-tu compte, Gérard, qu'avant notre arrivée, c'était la dépression totale. Regardes-les maintenant rire comme des enfants. Notre place est ici maintenant. On va leur montrer c'est quoi la coopération internationale qui fonctionne bien à tous ces bureaucrates. Je te le promets.

Après avoir remonté un peu le moral de Gérard encore déprimé, Patrick aborde un ingénieur : « Dès que tu arrives en France, tu me postes ce colis en poste prioritaire pour gagner du temps car ici la poste c'est encore à dos de chameau, tu vois ! »

Une semaine plus tard, Mlle Bélanger de la Croix-rouge canadienne à Montréal fut bien surprise de recevoir ce colis d'Afrique contenant une bouteille de « Luderitz Spécial Radar ». Enfin des nouvelles de Patrick dit-elle en remarquant la signature du mémo.

Encore plus surpris fut le directeur de la commercialisation de Seagram inc. la plus grande multinationale au monde de spiritueux. Que vient faire ici une représentante de la Croix-rouge se demande-t-il ? Bon dit-il à sa secrétaire en reprenant ses esprits, faites entrer, on verra bien la suite.

Premièrement dit solennellement Mlle Bélanger, j'aimerais préciser que ma présence ici est une initiative personnelle qui n'a surtout rien à voir avec le poste que j'occupe à la Croix-rouge.

- Le contraire m'aurait étonné dit le directeur avec compassion.

- Voilà reprit Mlle Bélanger en reprenant son souffle, il s'agit d'un produit, lui tendant la bouteille, fabriqué là-bas en lui désignant un point sur la carte du monde au mur derrière le directeur. « Un nouveau produit, un nouveau goût, le vrai goût bantou de l'Afrique » en citant les directives de Patrick dans sa lettre. Donc si vous êtes intéressé, voici l'adresse et les coordonnées de la distillerie.

- Intéressant ! De l'Afrique dites-vous ! Et si nous y goûtions dit le directeur en débouchant la bouteille. Après une bonne rasade, le directeur rend son verdict : « Pas mauvais du tout ! Peut-être un peu trop fort et épicé pour le goût occidental mais pour l'Afrique et l'Asie, c'est parfait se réjouit monsieur Seagram en pensant à l'immense succès de ce produit auprès de ces quatre milliards de nouveau consommateurs potentiels. Dites à votre ami que si les tests d'hygiène sont concluants, je suis preneur.

Le lendemain, le directeur, après avoir reçu le résultat positif de salubrité du produit, contacte immédiatement son représentant à Dakar au Sénégal. Tu me signes un contrat de production pour 100,000 litres par mois à deux euro le litre et fais vite, il faut absolument avoir l'exclusivité. Ah oui j'oubliais ! Signe pour un an, le temps de voir si la mise en marché est rentable.

Pour le représentant de Seagram visitant les installations, tout lui semble conforme : Bonne hygiène, bonne structure administrative, des installations industrielles de très haute qualité; tout répondait aux normes. Le contrat fut vite signé. Avec ce genre d'installations un peu pousser jusqu'à 500 000 litres par mois écrit-il à son patron de Montréal.

Par contre une mauvaise nouvelle attendait nos deux camarades. Dès le contrat signé, les élus du village s'étaient réunis : « Pas question que des étrangers gèrent notre industrie », telle fut votée la résolution adoptée à l'unanimité.

Touré en larmes devant Patrick : « Je te le jure, ils m'ont forcé sinon je suis banni. Ils veulent que j'aille au radar refaire de l'alcool pour voir si j'ai bien appris la recette et prendre ainsi ta place ».

- Arrêtes de pleurer Touré, va au radar et tu fais comme je te l'ai montré et reviens avec deux belles bouteilles.

Gérard assistant à la scène regarde Patrick ; « Ils ont raison tu sais, c'est à eux maintenant de se prendre en main.
- C'est çà, tu fais tout le boulot, en suite dehors, c'est comme ils me volaient mes droits d'auteur…. Dit Gérard, il reste deux gouttes ou trois gouttes là-dedans en sortant la fiole de Calcutta. On pourra en mettre dans les bouteilles que Touré va ramener.

Gérard, furieux à la vue du liquide jaunâtre : « Si tu fais cela, je te

traîne en cour. Donnes-moi ça immédiatement Patrick ! Je t'ai dit tout de suite en lui arrachant la fiole des mains et la jetant dans le feu du poêle.

- Correct ! Correct ! Qu'est-ce que l'on fout maintenant, sans emploi ni l'un ni l'autre ? On se tire ?

Amélia assistant à la discussion s'élance vers eux : « Si vous partez, je pars avec vous ! »

- Et si on restait encore un peu demande Gérard ? Écoute Patrick, la situation n'est pas si dramatique. Va trouver les élus. Ils auront besoin de toi comme directeur de la commercialisation pour négocier avec l'étranger. Offres leurs tes services, ils ne pourront refuser surtout si tu leur fais valoir que le contrat qui vient d'être signer avec Seagram n'est valide que pour un an et qu'ils devront compter sur toi pour renégocier le nouveau contrat.

- Et toi Gérard ?

- Eh bien, l'ex-médecin de la Croix rouge internationale ouvre un bureau privé. Grâce à ton projet, ils auront de quoi me payer maintenant !

- Amélia toute souriante en les enlaçant tous les deux : Et on pourra continuer à faire « lune noire » !

Je décidai quant à moi de reprendre la lecture de la thèse de Pierre Langevin pour y dénicher un prochain sujet d'article.

Publicité, art et propagande

« tre «civilisé» au sens de l'Occident, c'est avoir beaucoup de besoins». (Moles)

L'art nouveau, le kitsch du début du siècle, art élitiste de la bourgeoisie triomphante, a mué, à la fin du même siècle, en un système global de représentation sociale associée au triomphe du capitalisme et de la classe moyenne, c'est un système dominant qui recouvre la quasi-totalité de la vie sociale dont l'esprit se retrouve autant en arts visuels, en musique et en littérature, autant que dans la mode et la décoration.

« Ils voulaient se battre, et vaincre. Ils voulaient lutter, conquérir leur bonheur. Mais comment lutter ? Contre qui ? Contre quoi ? Ils vivaient dans un monde étrange et chatoyant, l'univers miroitant de la civilisation mercantile, les prisons de l'abondance, les pièges fascinants du bonheur. (...) L'ennemi était invisible. Ou, plutôt, il était en eux, il les avait pourris, gangrenés, ravagés. Ils étaient les dindons de la farce. De petits êtres dociles, les fidèles reflets du monde qui les narguait. Ils étaient enfoncés jusqu'au cou dans un gâteau dont ils n'auraient jamais que les miettes. »

Le capitalisme moderne a repris à son compte toute la stratégie du détournement mise en place par les avant-gardes et retourna l'arme contre l'agresseur contestataire. L'art rebelle contribue donc essentiellement à renouveler plus efficacement la société qui le produit. L'insubordination des antihéros joue à plein son rôle de soupape. Dorénavant l'art sera confiné à la résistance; résistance «soft» qui agira comme baromètre du degré de frustration, qui par le fait même indiquera au système là où il doit intervenir pour juguler et colmater la brèche d'insatisfaction (pensons à mai 68) et ainsi réguler conséquemment son développement par la satisfaction immédiate des désirs (pensons à la société de consommation) et ainsi apaiser le tumulte.

«Tout doit être consommé y compris notre destin. »

Faire la fête est en quelque sorte la solution que l'Occident a trouvée pour mettre fin à cette interminable orgie de négativité qu'est l'histoire humaine. Empiffrons-nous jusqu'à devenir obèses comme des ballons d'hélium, consommons la futilité de l'objet-gadget

comme signe de l'inutile matériau pour se donner l'impression de continuer paradoxalement à vivre. Nous devenons ainsi "prisonniers de l'inutile". Décadence, je crie ton nom !

«All, l wanno do, it's have some fun. l got the feeling, l'm not the only one.» (Sheryl Crow)

Ce n'est pas la fête qui est le problème c'est lorsqu'il y a que la fête partout et tout le temps. Même les compagnies aménagent l'agenda festif des journées de travail en attendant de relocaliser l'entreprise à la demande des actionnaires. Contrairement à Marx qui prévoyait « que le dépérissement de l'État et la disparition du travail assureraient à l'humanité enfin socialiste une quantité de loisir illimitée, force est de constater que c'est plutôt le capitalisme néo-libéral et l'État qui ont su masquer en grand renfort de publicité les aléas de la vie par la fête promise.

La rébellion pour la rébellion c'est comme l'art pour l'art. Plus rien n'est art et rébellion depuis que tout est art et festif. À la limite, plus rien n'est fête puisque tout y est festif.

Et le «grand art» n'y échappe pas, sorte de secte gnostique sophistiquée d'une minorité agissante coupée de la masse, reléguée dans le micro milieu des centres d'artistes ou des usines désaffectées. Pensons à la rapidité avec laquelle l'art des graffitis des adolescents du Bronx, de Harlem, de Brooklyn, se retrouva dans les galeries à la mode de Soho de East Village complètement intégré au marché. Il est ahurissant de constater avec quelle facilité le marché neutralise toute contestation, toute subversion. Les graffitis de Haring, de Basquiat, icônes de l'underground new-yorkais, sont passés des ruelles sordides aux salons luxueux de Fifth Avenue en quelques mois. Contrairement aux doctrines du salut sous-jacentes aux programmes artistiques et mouvements artistiques de ce siècle, l'économie capitaliste ne cherche pas à sauver le monde mais à le posséder, à tout posséder.

«Peut-être faut-il dire en un sens, que l'analyse hégélienne de la fin de l'art (des beaux-arts) se réalise, le grand moment de l'art s'est éteint. Les avant-gardes sont essoufflées, l'art n'est plus qu'une distraction élégante, une consommation haut de gamme. - Les avant-gardes subsistent mais piétinent et ne dérangent plus personne. – Tout se passe comme si l'art ne servait plus qu'à alimenter le réseau des galeries et des musées, réaliser des expositions monstres, constituer un placement financier, devenir un objet de spéculation ou bien, il laisse indifférent comme de l'information tranquille, sage, peu passionnelle, un vecteur de sociabilité en des temps désenchantés.- La créativité lourde de nos sociétés se situe désormais dans les sciences et les techniques. (…) Qu'est ce qui peut rivaliser avec la puissance émotionnelle et technicienne des bébés-éprouvettes, de la manipulation des gênes, de la conquête de l'espace? On attend plus grand-chose de l'art, mais beaucoup des laboratoires et des entreprises. La culture, l'art, la publicité, tout cela glisse inexorablement dans les champs du gadget, de la surmédiatisation, de l'accessoirisation de la vie. »

«Consommez plus, vous vivrez moins» (Slogan Fluxus)

Depuis le paléolithique, les prémisses à toute religion, y compris le fétichisme consumérisme, ses rituels, ses temples, commencent par le culte des objets collectionnés comme les coquillages et ensuite fabriqués comme les statuettes. Consommer c'est faire partie de la vie sociale, manquer d'argent est une hérésie, simple constat que Ulrike Meinhof appellera le *Konsumterror,* le terrorisme de la consommation et de ses fétiches.

Aparté : En 1760, Charles de Brosses, voyageur érudit, nomme fétichisme cette première forme de religion concrétisée dans l'objet bien avant le culte des divinités abstraites et invisibles. De Brosses nous explique que les fétichismes sont adorés pour eux-mêmes. Mais alors d'où vient leur signification religieuse ? Notre érudit, en étudiant de près le sujet, découvrit, un culte fétichiste appelé «boetyle» qui consistait à contempler son reflet sur des pierres

enduites de graisse faisant office de miroir. Ce que l'individu adorait dans le fétiche, c'est la relation entre l'objet et sa propre image reflétée. Les objets intimes ainsi fétichisés devinrent rapidement des objets dans lesquels toutes les relations sociales se condensent et deviennent ainsi signes d'échanges et de cordialité entre individus. Cette pratique évolua par la suite vers une dimension marchande et l'objet fétiche devint la monnaie que nous connaissons aujourd'hui. A remarquer l'effigie, le portrait toujours présent sur nos pièces de monnaie.

La mondialisation cherche à atteindre ce qu'aucune religion à réussi; soit atteindre à l'universalité par l'implantation d'une culture mondiale unique : le commerce. L'Antiquité et le Moyen Âge proposaient une culture religieuse essentiellement théiste, de la Renaissance à la fin du XIXe siècle s'imposa une culture humaniste oscillant entre matérialisme et scientisme suivie d'une culture athée humaniste déviée vers l'athéisme dogmatique et enfin nous voici, pour la première fois de l'histoire, du moins en Occident, en présence d'une culture véritablement laïque et marchande. Le culte de l'argent a fini par prendre la place de Dieu et propose même une hégémonie démiurgique du marché et du consumérisme comme finalité universelle.

« L'homo œconomicus est l'ultime avatar de la raison instrumentale. Le modèle général de l'existence moderne est celui de l'exigence technique et économique. » (…) Dans la pensée libérale, il y a réduction des individus à un même dénominateur consumérisme; le refus du principe de diversité. »

Nous assistons à une véritable mise en boîte (de conserve) du monde et de nos aspirations humanistes. Ce que Karl Marx, dans *Le Capital,* appela «le fétichisme de la marchandise» : l'utopie marchande du bonheur terrestre dans la réalisation de nos désirs par la possession de la marchandise, l'objet «bœtyle» du capitalisme.

Poussant l'analyse encore plus loin, Marx déduira que les marchandises reflètent en plus les relations de travail qui les ont rendus possibles, de là, leurs qualités sociales si désirables. Sous l'effet de la publicité, l'effet miroir de l'objet atteint une limite telle que les relations entre les choses remplacent les relations entre les hommes. Il n'y a plus de guerre de classes mais plutôt une guerre de marchandise où le capitalisme est toujours gagnant. Le summum est atteint lorsque tous les fétiches marchands s'amalgament mutuellement pour former «Le Grand Fétiche» néo-libéral.

À la limite l'homme devenu marchandise est lui-même consommable – le marché noir des organes - sorte d'anthropophagie qui trouva écho en ces termes :

«Le capitalisme serait désormais la consommation de l'humanité par elle-même. En plaçant l'homme dans le cycle continu des emplois de la nature, la société d'utilité fait de l'homme une ressource consommable comme les autres.
L'homme kitsch comme ressource consommable est l'une des mutations fondamentales en ce début du troisième millénaire. Ainsi nous nous retrouvons exactement dans la même position que l'Amérindien qui troquait ses peaux de fourrures contre l'illusion des perles de verres et bouts de miroir des marchands européens.

Non l'art ne sauvera pas le monde car il ne peut servir à lui seul de critère et d'éthique à la bonne conduite humaine. Trop souvent, l'histoire de l'art nous démontre clairement la collusion entre l'artiste et le pouvoir : nous l'avons vu avec le mouvement futurisme italien et le fascisme; des cinéastes de renom ont participé à la montée du nazisme ou ont célébré le stalinisme, les génocides en Serbie et Croatie ont été alimentés par des hommes de lettre et des romanciers et même des poètes comme Radovan Karadjic sont devenus criminels de guerre au service du nettoyage ethnique. L'art ne peut rien contre la barbarie. Si l'on peut dire d'un art qu'il est d'influence cosmopolitique par sa synthèse, par ses combinaisons, par ses emprunts et quelquefois plagiats, l'on ne peut cependant appliquer ce qualificatif à son auteur, ni même au spectateur ou au lecteur.

On peut être cosmopolite dans la forme, c'est à dire aimer manger le couscous tunisien, porter des soieries orientales, danser sur l'afro-beat, chanter des chants de gorge inuit, lire les grands classiques russes ou sud-américains, adopter les rites tribaux de la scarification de la peau, du percing, du tatouage d'inspiration africaine alors que dans le fond, lorsqu'il s'agit de cohabiter avec ces peuples, l'exotisme fout le camp rapidement. Il y a un fossé immense entre le partage des cultures et du territoire; parlez-en aux Amérindiens du Canada, des États-Unis et aux Aborigènes d'Australie. Que dire des Tsiganes ? Nous aimons tous célébrer Djengo Reinhardt comme le plus grand guitariste manouche mais qu'en est-il de la situation socio-économique de son peuple d'exclus ? Ici aussi le cosmopolitisme de la Grèce antique est en lutte avec l'ethnocentrisme romain: la société cosmopolite trouve difficilement son chemin dans les méandres parfois xénophobes de la politique nationale.

Le nomadisme post-moderne est la grande illusion cosmopolite. Apatride, citoyen du monde, le sujet post-moderne veut continuellement être ailleurs à condition que cet ailleurs renferme le minimum de confort, de sécurité, en somme, ailleurs doit être un peu comme chez-nous. Nous ne sommes plus nomades puisque nous parcourons le monde en touristes déambulant dans un souk exotique flairant le prix le plus bas comme dans n'importe lequel Wall Mart de ce monde. Tous les artefacts se retrouvent sur les rayons du grand supermarché mondial de l'humanité.
.
L'identité personnelle suit le même cheminement. À travers le cinéma, la chanson, le théâtre, la télévision et les arts en général, nous cherchons tous des scripts qui répondent aux questionnements de notre époque et des modèles susceptibles d'être intégrer dans le processus de construction de notre identité. Nous nous retrouvons devant le supermarché de tous les possibles. Si bien que les histoires d'aujourd'hui productrices de sens se sont multipliées en catégories de toutes sortes, touchant toujours de plus près aux préoccupations personnelles et intimes.

Encore aujourd'hui, le blanchiment de l'argent sale est le cheval de Troie que le crime organisé introduisit dans les paradis fiscaux «licites». Le capitalisme mondial se met ainsi à imiter de plus en plus le crime organisé au point de lui ressembler comme son frère jumeau. L'argent du marché noir a besoin des paradis fiscaux de la haute finance et des banques d'affaires pour se faire blanchir.

N’oublions pas que l’économie de l’argent sale est plus importante que celle générée par le complexe miltaro-industriel mondial; c’est pas peu dire.

On va même jusqu’à affirmer que le marché illicite du désir à sauver le capitalisme en crise suite au choc pétrolier. Comme si les grands managers capitalistes internationaux avaient une dette symbolique envers le banditisme mondial et les pays corrompus qui leur ont permis de conserver et garantir des privilèges et un standing acquis. Charité bien ordonnée commence par soi-même; même si l’on doit pactiser avec le diable. D’ailleurs où sont les mouvements religieux fondamentalistes, eux qui sont si vigilant pour découvrir Satan à l’œuvre dans la musique rock-punk-hip occidentale ?

La soif immodérée de l’or et du pouvoir des maffioso devient la figure emblématique de l’ultra libéralisme. La violence du crime organisé pour arriver à ses fins rivalise avec la cruauté de certaines compagnies, hélas de plus en plus nombreuses, qui terrorisent et exploitent des millions d’enfants et de femmes dans le monde dans la plus complète indifférence. Les statistiques des Nations Unies sont alarmantes. Lorsqu’une compagnie dit qu’elle se délocalise, comprenez qu’elle a trouvé la complicité d’un gouvernement qui a peu fait pour promouvoir la justice sociale. Si bien qu’on assiste au paradoxe du nivellement par le bas : la classe moyenne occidentale, jadis prospère, s’appauvrie de plus en plus au point où un jour, elle se comparera à celle des plus démunis.

Dans cette nouvelle économie émergente du pot-de-vin, les hommes d’affaires côtoient des despotes, des criminels, des barons de la drogue, des proxénètes et tout ce beau monde du veston-cravate tente par tous les moyens d’empêcher de découvrir le fonctionnement d’un système qui s’il était vraiment mis à jour et dénoncé nous révélerait les anormalités les plus révoltantes à l’encontre de cette «belle société».

«Non seulement l’homme descend du singe mais souvent il y «remonte»... au singe.»

A bien y regarder de près, le manager ultra-libéral postmoderne, sur fond de musique disco, ressemble à ces gros babouins alpha tout aussi préhistorique. Plus je les regarde, plus j’aime les punks. Tout est si simple écrivait Pierre Foglia le journaliste montréalais préféré de mon père : « Y’a les fauves et y’a les gazelles. Les fauves bouffent de la gazelle. Les gazelles bouffent de l’herbe, tant qu’il y en a. Quand il n’y en a plus (si elles étaient moins gourmandes aussi!), quand il n’y en a plus, elles mangent de la marde. Ce qui ne dérangent pas trop les fauves qui continuent, eux, à manger de la gazelle. Et puis un jour, tout s’arrange, l’herbe finit par repousser, les gazelles sont contentes et les fauves aussi parce que les gazelles goûtent bien meilleur quand elles mangent de l’herbe que quand elles mangent de la marde. C’est ça une économie libérale ? »

Si le dominant chimpanzé, le mâle alpha abuse ses subalternes, les vole, thésaurise l’ensemble des privilèges, lèse les faibles, parce qu’il est soumis à ses instincts, à un type d’organisation, et qu’il en va de sa survie et de celle du groupe, l’homme en revanche s’est extrait de ce fonctionnement naturel et, grâce à ses nouvelles capacités psychiques, il dispose de plus en plus de moyens pour maîtriser ses tendances primaires. En somme, lorsqu’un homme profite de sa position hiérarchique dans la société pour abuser d’autrui ou du groupe, il agit comme le dominant primate naturel qu’aucune conscience, aucune éducation, aucune morale ne vient contraindre.

Lorsque par exemple, un homme politique profite de sa fonction pour s’enrichir, corrompre ou se laisser corrompre, pour abuser la justice, etc., il agit instinctivement comme le dominant chimpanzé dérobant la nourriture des plus faibles. La puissance des tendances primaires du politique transgressant, l’empêche à ce moment là d’accéder à la partie de sa conscience responsable du maintient des valeurs fondamentales inhérentes à toute activité politique

(honnêteté, don de soi, amour de la justice, amour du peuple qui vous a élu etc.). À la phrase : “ tout exercice de pouvoir corrompt “, nous devons ajouter : que “seuls ceux dont la conscience domine les tendances animales ont le pouvoir d’y résister”.

C’est la même chose lorsque des hommes forment des “clans” hermétiques pour thésauriser des privilèges au dépens du plus grand nombre . Ils reproduisent simplement le fonctionnement de ces castes de dominants primates prenant une attitude agressive dès que leurs pouvoirs et leurs privilèges sont remis en cause. Même les actes de charité et de philanthropie ne sont pas des arguments en faveur de leur “humanité” puisque les dominants chimpanzés délaissent eux aussi une partie de leur butin lorsqu’ils sont repus.

Le système actuel perpétue les tendances primaires, inégalitaires et violentes. Il restaure progressivement la loi de la jungle, c’est à dire le combat pour la survie, à tous les échelons et sur tous les continents. Comme dans la jungle, les individus vulnérables et fragiles sont maltraités ou éliminés en premier... C’est pourquoi, nous pouvons dire que le néolibéralisme, tel qu’il est pratiqué aujourd’hui, est un système archaïque et un retour en arrière jusqu’aux hordes primates préhominiens. Il existe encore aujourd’hui des Néandertaliens genre gangs de rue incapables de dépasser ce stade de l’évolution dit reptilien. Il eût été surprenant que le clan des chiens eût entretenu de bons rapports avec celui des chats.

Washington

Lors d’une soirée mondaine à Washington, un événement inouïe se produit lorsque soudainement une lueur apparue à tout les invités rassemblés sur la terrasse. Cette lueur revint plusieurs fois agacer l’audience au point où l’on demanda à un général de l’air de communiquer avec sa base pour savoir su les radars avaient détecté un objet suspect volant près de la Maison Blanche, l’un des endroits les plus protégés sur terre. Réponse : Nada, rien, nothing.

Une discussion s’en suivit sur les extraterrestres. Les pours et les contres discutaient ferme ……

À la fin, en désespoir de cause et voyant que je n’étais pas intervenu plusieurs me demandèrent mon avis en espérant que je pourrai résoudre l’énigme. C’était bien sûr un piège. Dans ces cas-là, le seul moyen de s’en sortir est de répondre à une énigme par une autre encore plus énigmatique. Je me dirigeai alors vers la bibliothèque pour sortir un livre intitulé « Histoire de Carte » que j’avais

auparavant feuilleté durant la soirée faute d'interlocuteurs à qui faire conversation. Je ne faisais pas « salon » comme on aurait dit dans les vieilles bourgeoisies européennes du siècle dernier.

- J'ai écouté bien sûr vos palabres tous intéressants d'un côté comme de l'autre. J'ouvris donc le livre et leur montrai une carte. Bien maintenant dites-moi comment cette carte de Oronce Fine datée de 1531 qui montre l'Antarctique avec ses fleuves et chaînes de montagnes libre de glace. Là est l'énigme mes amis ! Car cette carte montre bel et bien l'Antarctique dépourvue de glace jouissant d'une température clémente. Or nous savons que l'Antarctique est recouvert d'un immense manteau de glace de plus de 1 500 mètres et ce depuis plus de 6 000 ans. Plus est notez-le, cette carte fut dessinée plus de 300 ans avant la découverte officielle du continent glacé avec une claireté étonnante que seule la technologie moderne de cartographie satellitaire a su démontrer l'incompréhensible exactitude. Je vous pose la question : Comment cela fut-il possible ? D'ailleurs l'a-t-il lui-même dessiné ou la lui a-t-on remis ? Que dire de plus ! Ah oui ! J'attends votre réponse quand vous aurez pris le temps de vous documenter et d'y réfléchir longuement.

Devant mon auditoire bouche bée, je pris congé…Je venais de faire « salon ». Je n'ai encore jamais reçu de réponse à ce jour.

Posthumaniste

Cette soirée inoubliable me rappela alors le bon souvenir de Lafolley, le chaman intergalarctique que je m'étais promis de rencontrer…Ce sera chose faite. À moi les extra-terrestres ! Demain, Direction Boston !

La Cellule Boston Visionary souligne les processus de pensée de Lafolley. Cette cellule est véritablement un laboratoire de recherche et développement où le peintre visionnaire a commencé à formuler son approche transdisciplinaire unique combinant, la philosophie, la science et la technologie, l'architecture et la spiritualité à la pratique de la peinture. La Cellule Boston Visionary est également une galerie d'art dédié aux œuvres visionnaires. C'est lors d'un vernissage de la nouvelle production artistique de Paul Lafolley que je le rencontrai.

Les toiles accrochées aux cimaises sont tout à fait intrigantes abordant des notions variées comme La Divine Comédie de Dante, l'œuvre philosophique de Platon, l'unité de la matière et de la conscience ou les mandalas, les maisons végétales, les systèmes géométriques, machines et mécaniques du futur, biotechnologie de structures chimiques, modèles de créations de machines à voyager dans le temps et descriptifs de trous noirs dimensionnels, en sommes toute une panoplie d'informations dont les sources sont les théories établies et les sciences paranormales, l'histoire de l'art et l'occultisme ou encore de ses voyages astraux qu'il déclare effectuer régulièrement. Les titres des œuvres prouvent bien l'éclectisme des sujets abordés. Citons Psychotronic,Thanaton, le moteur Orgone et le Geochronmechane: The Time Machine de la Terre.

-La somme de vos études, son étendue jumelée à vos visions extra-terrestres deviennent un véritable labyrinthe intellectuel. Comment faites-vous pour vous y retrouver ?

- Je crois que l'implant dans ma tête d'origine extra-terrestre accroît ma capacité d'analyse et de synthèse. La présence des extra-terrestres remonte à l'origine de l'humanité tel que transmise par les contes et les peintures rupestres. Je vous donne deux exemples.

- Les premières formes de vie, probablement des bactéries, seraient apparues voilà près de 3,5 milliards d'années. 97% de tous nos atomes sont d'origine stellaire, donc extra-terrestre. Il y a 600 millions d'années des organismes à corps plats, des algues et mousses végétales apparaissent. Ensuite des invertébrés marins, qui grâce au calcium intergalactique produit par des explosions de supernova dont les nuages cosmiques atteignent la Terre, commencent à muter vers les vertébrés : des crustacés et des poissons. Sans calcium, pas d'os et de dents, pas de squelettes, pas de vertébrés.

Vers 360 millions d'années, l'eusthenopteron foordi, le fameux poisson fossile découvert vers 1960 à Miguasha en Gaspésie au Québec possédant une respiration terrestre et pouvant ramper, entreprend la difficile et périlleuse sortie de l'eau et se retrouve dans un milieu totalement différent où des fougères, entre autres, atteignent plus de 30 mètres de hauteur. À cette période du Dévonien supérieur, Miguasha était un immense lac d'eau douce peu oxygénée et pauvre en bactéries ce qui aurait facilité la fossilisation des espèces.

La dérive des continents vient à peine de commencer. Tous les continents sont réunis en une masse compacte sous l'Équateur. Des rapprochements entre les spécimens retrouvés à Miguasha et ceux d'Écosse, du Groenland, d'Allemagne du Nord et de Russie indiquent que ces fossiles sont les premières preuves biologiques démontrant que les continents étaient réunis entre eux à cette époque et possédait un climat de type tropical. Ce continent unique la Pangée s'est par la suite disloqué. On retrouve aujourd'hui des descendants du « Dipneuste », un autre poisson à poumons et pouvant ramper, en Australie, en Afrique et Amérique du Sud.

Plus incroyable encore, en plus de respirer, notre premier ancêtre se déplace en s'appuyant sur des os articulés (nos membres, pattes et avant bras actuels). Cette découverte scientifique nous incite à tout un questionnement philosophique : Nous descendons bel et bien du poisson. Et voici que les contes mythiques de la préhistoire viennent jouer les troubles fêtes.

Lorsque l'archéologue Henry Lothe croit reconnaître sur une fresque primitive dans le désert Thassali un astronaute en combinaison spatiale qu'il baptise le « dieu martien », il se trompe. Car des rouleaux très anciens écrits en écriture cunéiforme et des pictogrammes découverts par le prêtre Bérosus de Babylone raconte que des êtres dotés de pouvoirs extraordinaires ont vécu sur les rives du golfe Persique. L'un d'eux appelé Oannès est un poisson vivant hors de l'eau le jour doté de raison et qui possède comme nous un langage articulé. Grâce à lui, nous aurions appris à écrire et à maîtriser, les arts et l'alchimie. Amphibien, Oannès se retire le soir au fond de la mer jusqu'au lendemain.

L'histoire pourrait en rester là jusqu'au jour où l'on découvrit une histoire similaire chez les Dogons, tribu africaine vivant au nord du Mali et qui eux, adorent Nommos, un dieu-poisson originaire de Sirius qui nous aurait apporté jadis la civilisation. Son cerveau ressemble à celui d'un cétacé, plus développé que le nôtre et équipé d'un sonar, héritage de ses lointains ancêtres aquatiques. Son nez est situé juste entre les deux yeux, héritage de son temps amphibie, qui lui permettait alors de respirer en nageant en surface et en étant le moins visible possible pour chasser. Ses narines sont d'ailleurs verticales et à fermeture réglable. Il a une grande bouche garnie de dents pointues, héritage du temps où il avalait des animaux marins. Il communique par clics avec les autres animaux marins et par un langage articulé avec nous. L'autre type de contact se fait en sens inverse. L' esprit du dieu-poisson, est appelé par le chaman qui le contrôle. Il vient à lui et en lui. La nature du chaman est alors double, à la fois humaine et animale. On voit que la perméabilité s'exerce aussi entre l'humanité et le monde animal, dont le rôle est particulièrement important. Ce concept d'une perméabilité entre les mondes se retrouve en effet très souvent dans les croyances, et cela dans le monde entier. Il fonctionne dans les deux sens. Comme nous venons de le voir, le chaman pourra se rendre dans le monde-autre pendant la transe ou recevoir certains esprits.

Oui, l'homme descend bien du poisson et l'évolution pendant plusieurs autres millions d'années se complexifia davantage : amphibiens, dinosaures, oiseaux, primates (50 millions d'années) et

finalement l'Australopithèque arboricole, (5 millions d'années) notre ancêtre primate suivi de l'Homo erectus (un million d'années) et de l'homme de Neandertal (300 000 ans) et finalement l'Homo sapiens, notre ancêtre immédiat vieux de 40 000 ans.

Ainsi se dégage une constante incontournable, le but de la vie est d'accroître la Conscience du vivant et chaque cellule échange continuellement de l'information avec son environnement pour accroître ses "points de mémoires". La construction du cerveau humain dont les 10^{13} neurones une fois déployés dans le conjonctif cérébral sont reliés par 10^{15} synapses constitue une performance qui défie toute imagination. Suite au théorème broglien, il va de soi d'affirmer que dorénavant, création et évolution vont de pair.

PAUL LAFOLLEY ▪ FUTURE DE L'HUMANITÉ

Création et évolution se présentent alors comme deux infinis : l'Univers comme grandeur infinie et la nature de notre monde terrestre comme infini de formes temporelles possibles et de diversité du vivant. Deux univers en apparence contradictoire et pourtant réunis à l'intérieur d'une totalité unique : «élan vital» et «évolution créatrice» formant un Tout lui-même en «création continue d'imprévisibles nouveautés» comme l'écrit le philosophe Bergson dans *L'évolution créatrice*.

Voici un texte écrit en 1926 de Ludwig Bolk qui écrit « que d'un point de vue strictement d'anatomie évolutive, le singe est plus évolué que l'homme sauf pour son développement cérébral.» Maintenant mettons en parallèle ce texte avec cette légende des indiens Urus, une tribu primitive péruvienne en voie d'extinction qui eux pensent qu'ils sont les descendants dégénérés d'Hommes-singes géants. Maintenons comparons, plutôt synthétisons ces deux éléments. Que la science nous apprenne que le singe est anatomiquement plus évolué, ça va mais rien sur le développement du cerveau. Les Urus, eux, se pensent dégénérés comparés aux Hommes-singes antérieurs aux singes. On peut donc spéculer que des êtres, peut-être des singes, plus intelligents que nous ont existé. Appelons-les « Les Grands Anciens » mais que comparé à eux, nous sommes en processus d'arrièration mentale en arrêt au stade intermédiaire du développement…dégénérés comme le croient les Urus. Est-ce possible ? Et voici que les recherches génétiques les plus récentes nous apprennent la découverte d'un géniteur archaïque jusqu'ici inconnu. Qu'il y aurait eu métissage voilà un million d'année entre cet ancêtre inconnu avec Homo erectus qui a son tour transmet les gènes de l'ancêtre inconnu aux Néandetaliens qui à leur tour s'accouplent avec Hommo sapiens. Alors ces Grand Anciens ? Une nouvelle race de singe avec un cerveau évolué dont les extra-terrestres auraient été les géniteurs ? Que dire de plus ! Ah oui ! La Nasa pourrait bien avoir découvert le chaînon manquant entre les prophéties Hopis des Kachinas qui voyaient en

ces êtres mythologiques des extraterrestres ayant véritablement ensemencé la Terre dans un lointain passé et l'hypothèse extraterrestre lorsqu'elle découvrit que les grandes pyramides égyptiennes étaient alignées sur la position des étoiles du baudrier d'Orion, tout comme les villages et sites sacrés Hopis étaient eux aussi une projection sur terre des étoiles de la constellation d'Orion. Une prouesse technique difficile à concevoir sauf à penser que les Anciens détenaient une connaissance qui leur venait d'un autre monde. Et voilà la table est mise ! À moi d'élaborer le menu de ma prochaine toile.

-Alors dites-moi d'après vous pourquoi les extra-terrestres sont intervenus et même orientés l'évolution de la vie sur Terre?

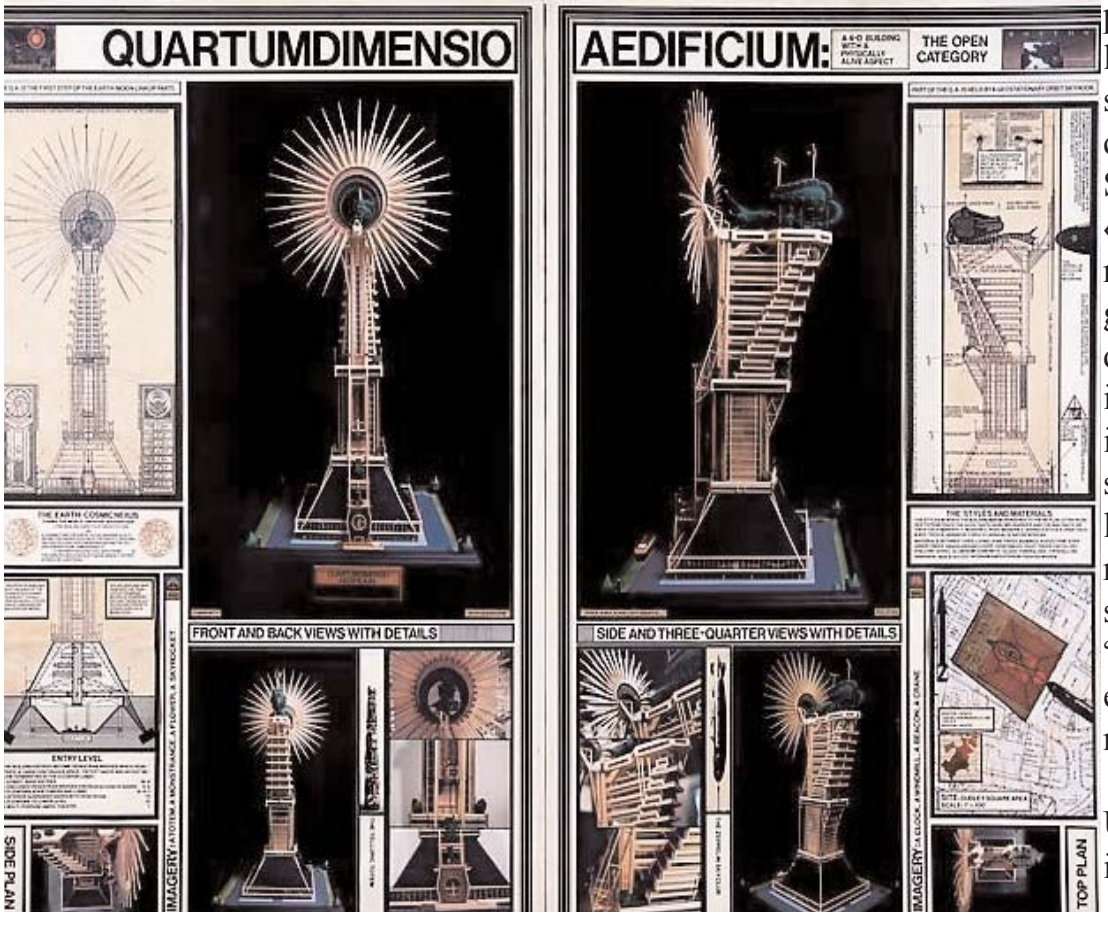
- Parce que voyez-vous le vide sidéral est d'un ennui mortel alors créons-nous un divertissement, pensent-ils. Croyez-le ou non nous sommes une sorte de téléréalité pour extra-terrestres avec un feuilleton quotidien à grande audience et croyez-moi ce n'est pas les rebondissements et les intrigues qui manquent avec tous les désastres naturels et autres typiquement humain comme la barbarie, les guerres d'une violence outrageante qui nous frappent et dont nous seuls connaissons le secret.
- Et Dieu dans tous ça ?
- Imagines que Dieu a créé l'univers par ennui. Le Big Bang, c'est Dieu qui joue aux quilles. Les règles sont simples faire tomber le plus de quilles possibles en lançant une boule. Alors Dieu à réussi un abat du premier coup. Et pourquoi Dieu s'est mis à jouer aux quilles? Parce qu'il s'ennuyait ! Tu ne peux pas imaginer toutes les conneries que l'on peut faire par ennui. Imagines que nous sommes la télé-réalité de Dieu, des figurants dans l'immense sitcom de l'univers. Terrifiant car Dieu est peut être un schizophrène et nous sommes ses hallucinations. Quel scénario préférez-vous mon ami ?

- Je préfère ma réalité au moins j'ai le contrôle sur le script tandis que dans l'autre c'est Dieu qui décide tout.
Tout le monde vit dans un scénario.

1. Le scénario peut être implicite ou explicite. Il peut être assumé ou non, mais tout le monde a un scénario. Il n'y a pas de dieux dans l'univers, pas de nations, pas d'argent, ni lois, ni justice et pourtant tout cela existe dans l'imagination commune des hommes à travers des histoires, des mythes que les gens inventent selon leur culture et se racontent les uns aux autres. L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait sens et consensus au détriment de la réalité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. Notre monde est un monde inventé, magique.
2. Nous sommes scénarisés. Chacun d'entre nous est scénarisé, à travers la culture, l'éducation, la formation et la socialisation. Et cela se passe sans que nous en soyons conscients.
3. Le scénario dominant dans notre société est un scénario de patriarcat militariste, technologique, thérapeutique et consumériste qui nous affecte tous, libéraux comme conservateurs.
4. Ce scénario patriarcal (militarisme technologique, thérapeutique, consumériste), promulgué par la publicité, la propagande et l'idéologie, particulièrement dans les liturgies de la télévision et internet, promet de nous donner la sécurité et le bonheur.
5. Ce scénario a échoué. Le scénario de consumérisme ne peut pas nous donner la sécurité et le bonheur. Il se pourrait que nous soyons une des sociétés les plus malheureuse du monde avec cette bombe nucléaire qui pend sur nos vie, une d'épée de Damoclès moderne, si l'on veut.

- Vous considérez-vous comme un voyageur dans le temps ?
- Nous sommes tous des voyageurs dans le temps et la terre est notre vaisseau spatial se déplaçant à la vitesse de l'expansion des planètes et de l'Univers. La vitesse moyenne de notre planète dans la Voie lactée oscille entre 200 000 km/seconde et 900 000 km/s et la Voie lactée elle, se déplace à près de 112 km/s conjointement à l'expansion de l'Univers.

Comme je ne voulais pas exacerber la susceptibilité de mon hôte, je me retiens de lui expliquer que le temps est une invention de l'homme. Le temps existe sur Terre oui ! Seconde, minute, heure, journée, mois, année et même année-lumière, ailleurs non. Au niveau de l'Univers, le temps n'existe pas, la vitesse oui ! L'étalon de base étant la vitesse de la lumière. Mais surgit le théorème le plus «impénétrable» de la physique quantique, celui de Bell qui rappelons-le, suggère que «les parties distinctes de l'Univers seraient, au niveau le plus profond et le plus fondamental, reliées entre elles de façon à la fois intime et immédiate. » Inévitablement surgit la question : comment deux particules séparées par des millions d'années-lumière peuvent-elles communiquer aussi instantanément ? Une telle communication implique que l'information circule à une vitesse plus grande que la lumière. Or, la plus grande partie de la physique postule que «rien dans l'Univers ne peut se déplacer plus vite que la lumière.» Comme nous le



voyons les implications du théorème de Bell ouvrent la porte à plusieurs interprétations et bien sûr, divisent nombres de physiciens entre eux. Mais la seule conclusion incontournable est que : «si les prédictions statistiques de la théorie quantiques sont correctes (et elles le sont jusqu'à ce jour), alors nos idées conventionnelles sur le monde souffrent de profondes déficiences». Dès lors, le physicien Stapp mettra de l'avant la théorie de la vitesse supraluminique, elle-même confirmée par le postulat de Sarfatti qu'il baptisa «transfert supraluminique de néguentropie» appelé généralement le «saut quantique». Ce qui se passe ici est intimement et immédiatement relié à ce qui se produit ailleurs dans l'Univers et vice versa; il n'existe pas de parties séparées dans l'Univers. "Nous ne pouvons nous extraire de l'image du monde."

Une des réactions les plus inouïes des mes implants fut

de constater que je recherchais « naturellement » la communication avec d'autres formes d'intelligence en quittant mon enveloppe corporelle pour accomplir un périple intersidéral jusqu'au point Oméga : un endroit où des esprits comme le mien cherchent à établir une coopération en vue du grand rendez-vous d'unification des consciences. J'ai toujours retrouvé mon chemin à tous mes voyages spatiaux à vitesse supraluminique à travers le labyrinthe des galaxies comme un pigeon voyageur qui, grâce à son radar psychique, retourne inexorablement à son point de départ.

On ne voyage pas dans le temps, on le traverse en effectuant des sauts quantiques jusqu'au point Oméga lieu de convergence de l'évolution qui se manifeste par l'avènement d'une ère d'harmonisation des consciences fondée sur le principe que «l'Univers est psychiquement convergent» : chaque centre, ou conscience individuelle, est amenée à entrer en collaboration toujours plus étroite avec les consciences avec lesquelles elle communique, celles-ci devenant à terme un tout noosphérique. L'évolution évolue grâce à la possibilité des consciences de communiquer les unes avec les autres et de créer de facto une sorte de super-être : en se groupant par la communication, les consciences vont faire le même saut qualitatif que les molécules qui en s'assemblant étaient passées brusquement de l'inerte au vivant. Cette communication «supraluminique» entre les êtres reprend exactement le concept émis par le théorème de Bell. Sauf qu'au lieu de communication, j'aimerais mieux employer le terme de «communion».

Le seul être terrien qui fut capable d'envisager un tel phénomène est le théologien Pierre Teilhard de Chardin pour qui la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité, c'est la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924, reprenant l'idée émise plusieurs siècles auparavant par Anaxagore revue et corrigée depuis. Dans le *Phénomène humain*, il conçoit l'humanité comme une étape de l'évolution menant au déploiement de la noosphère.

Je quittai Laffoley en lui suggérant d'étudier attentivement l'œuvre de Teilhard de Chardin et de la « parlar visible » comme dirait Dante, expression du Moyen-âge, la seule capable de rejoindre l'esprit des masses illettrées. Cet art chrétien primitif était un art de graffiti : les premiers «taggeurs» antiques qui traçaient, en quelques traits sur les parois des tombeaux, les signes et formes symboliques associés aux mystères de Jésus : la colombe, le poisson, l'ancre, l'agneau, la vigne. Cette passion des cryptogrammes pour figurer le Christ, sa Passion, l'Eucharistie et la Rédemption confère à l'art chrétien naissant des aires d'ésotérisme païen. À vous maintenant de tagger sur vos toiles toute l'iconographie du futur.

- J'y compte bien mais avant de partir laissez-moi prononcer ces paroles magiques d'origine latine découvertes sur une poterie fin Ier siècle - début IIe siècle après J.-C. :
Vos rogo omnipotentia numina ut omnia bona conferatis Claude Paquet quia ille est vester custos.
Je viens de vous recommander par cette prière magique, une invocation directe faite aux « dieux tout puissants » pour ménager leur bienveillance en votre faveur dit-il en me saluant de la tête.

Cette rencontre avec le premier chaman intergalactique me laissa songeur : Pourquoi au lieu d'accepter l'inconfort psychique de la liberté en action, nous préférons sombrer dans la servitude totalitaire des mondes virtuels. ? Malgré tout, la réalité reste le seul territoire originel où s'exerce la liberté et notre engagement personnel envers autrui.

La fuite vers le virtuel, les revues hight-tech annonçant le téléchargement de nos neurones dans le cyberespace vers 2030, nous indiquent que l'environnement naturel et social est à ce point dégradé qu'il révèle notre inaptitude à trouver l'équilibre. Plusieurs songent déjà à quitter le navire car pour eux l'humanité est une faillite sur tous les plans, psychologique, économique, politique et surtout écologique..

Encore une fois nous sommes en pleine prophétie millénariste électronique du salut éternel. Il ne s'agit pas de jouer au Cassandre technophobe, mais plutôt de décrypter rapidement les codes secrets des exposés techno-chamanistes messianiques, car ne l'oublions pas : toute idéologie transcendantaliste qui promet une « sortie de l'histoire, un dépassement de la mort contient en germe une apocalypse qui serait son apothéose. » Exactement ce que nous a démontré le 20e siècle. L'univers virtuel se présentera-t-il comme le trou noir du XXIe siècle. ?

Le défi est, non plus de nous adapter à des environnements qui changent "naturellement", et que nous avons encore tant de mal à comprendre et à assumer, mais de s'adapter à nous même. L'évolution ne se prédit pas, elle se constate. Et que constate-t-on aujourd'hui ? Comparé à celui de l'homo sapiens, notre cerveau rétrécit. Pire encore… Il existe des individus cérébralement différenciés ou ambigus, humains mais au stade inférieur d'humanité.

Par ce rappel du fonctionnement du cerveau humain, nous pouvons en déduire que dés la création de l'Espèce Humaine, c'est le 'Cerveau Primitif' qui gère la planète ! Déduction qui pose une 'incroyable hypothèse', qui pourrait expliquer les raisons de nos mésententes perpétuelles, de nos guerres à répétitions et des malheurs dont souffre l'Humanité depuis.....

L'intelligence dominée par la sauvagerie reptilienne. Les 'cerveaux corticaux' supérieurs de l'Espèce Humaine peuvent, par leur imagination et leur intelligence, inventer et fabriquer des matériels, des machines et des armes les plus perfectionnées, les plus sophistiquées et donc les plus meurtrières qui soit. Par contre, et c'est grave, l'utilisation de ces armes de destructions massives, sont décidées par nos 'cerveaux primitifs', aux instincts les plus bas, qui ne se préoccupent même pas des répercussions de leurs actions.

Par des 'cerveaux archaïques' malfaisants, exactement comme ceux que possèdent encore de nos jours, les reptiles, les crocodiles, et les batraciens. C'est ainsi que depuis l'aube des temps, le Monde est une véritable crapaudière, où seule la loi sauvage du plus fort prime, et où le malheur des Hommes est donc assuré à vie.

Il doit y avoir une « FAILLE » quelque part. Une 'faille' rédhibitoire que l'homme, dans la folle accélération de son absurde fuite en avant, n'a jamais pris le temps d'identifier. Et à ce niveau là, il ne peut s'agir que d'un trouble de fonctionnement de notre cerveau lui-même ! D'une 'faille cérébrale' qui, depuis l'aube des temps, provoque chez certains Individus, des comportements dangereux et inadaptés ne pouvant générer que des mésententes et des conflits sans fin au sein de l'Humanité ! Réfléchissons encore un peu.

Pourquoi en sommes-nous rendus là en ce début du 21e siècle, du 3e millénaire? Je suis convaincu que l'homme actuel s'est placé en toute liberté et par sa seule raison, dans un bourbier obscur et incommensurable et qu'il faut remonter à la nuit des Temps de la préhistoire, refaire le parcours des origines à nos jours pour essayer de comprendre que «notre raison a des limites» que nous avons allègrement franchies.

Nouvelles de l'Anthropocène

Faisant suite à l'Holocène (12 000 ans depuis la dernière glaciation), l'Anthropocène, nom attribué à une nouvelle époque géologique à l'instigation du chimiste Paul Crutzen, est marquée par la prédominance de l'être humain sur le système-terre. Le concept d'Anthropocène est une manière brillante de renommer certains acquis des sciences du système-terre. Il souligne que les processus

géochimiques que l'humanité a enclenchés ont une inertie telle que la terre est en train de quitter l'équilibre écologique qui a eu cours durant l'Holocène. Historiquement, cette guerre contre la nature marque le début de l'Anthropocène. Le genre humain est devenu une force géologique globale et l'Anthropocène désigne un point de non-retour; une bifurcation géologique dans l'histoire de la planète Terre. Si nous ne savons pas exactement ce que l'Anthropocène nous réserve (les simulations du système-terre sont incertaines), nous ne pouvons plus douter que quelque chose d'important à l'échelle des temps géologiques a eu lieu récemment sur Terre.

Le pavillon de l'Italie profita de la thématique « Terre des hommes » de l'exposition universelle de Montréal pour présenter un panorama de la situation environnementale et écologique de notre planète d'autant plus qu'en 1967, un groupe de chercheurs appelé le Club de Rome a demandé au MIT remettre d'ici trois ans un rapport s'appuyant sur un modèle mathématique du monde sur la situation environnementale du monde car il craint que le système planétaire va s'effondrer sous la pression de la croissance démographique et industrielle, à moins que l'humanité ne décide délibérément de stabiliser sa population et sa production.

Car déjà en 1967, le débat fait rage. Dès l'entrée du pavillon, ce texte amérindien du chef Seattle en caractère géant dresse la table :

« Ce qui atteint la terre, atteint aussi les Fils de la terre.(...) Si les êtres humains crachent sur la terre, ils se crachent dessus. (...) Tout ce qui arrive aux animaux arrivera aussi à l'être humain, très bientôt.(...) L'homme blanc, qui a provisoirement le pouvoir, croit déjà qu'il est Dieu - à qui la terre appartient. (...) Continuez à salir votre lit, et une nuit, vous étoufferez dans vos déchets. (...) Car cela, nous le savons - notre Dieu est le même dieu. Cette terre est sacrée pour lui. Même l'homme blanc n'échappera pas à ce destin commun.

Ensuite les deux camps qui s'affrontent annoncent leur couleur. À droite, des textes et tableaux graphiques contre la croissance démographique, qui apparaît comme une menace pour les ressources naturelles. La thématique de la nocivité de la croissance démographique est portée à son climax par le biologiste Paul Ehrlich, qui affirme que dans l'intérêt de l'humanité dans sa globalité, il vaut mieux laisser une partie de l'humanité mourir de faim afin que la population globale ne dépasse pas un niveau critique.

À gauche, Barry Commoner, un scientifique engagé de longue date contre le nucléaire civil et militaire, qui affirme la nécessité d'une appropriation citoyenne des sciences et des techniques, et rejette la thèse d'Ehrlich. Selon lui, la dégradation environnementale est à attribuer à la transformation radicale des processus de production agricole et industrielle depuis la Seconde Guerre mondiale : mécanisation accrue, pesticides, chimie de synthèse… En bref, ce n'est pas la population qui est en cause, mais une nouvelle technologie, aux effets dévastateurs et incontrôlés.

Si l'oligarchie financière ne nous tue pas par la guerre, elle voudra nous condamner à l'extinction par l'écologisme. Je parle évidemment de cette écologie malthusienne promue par l'oligarchie, qui refuse l'hospitalité à plus d'êtres humains sous prétexte que les ressources sont limitées. En même temps, je conçois qu'il y ait de quoi paniquer : même si l'on échappe à la guerre mondiale, comment contrecarrer l'épuisement des ressources (pétrole, gaz, eau, minerais) qui mènera fatalement... à la guerre ? Certains répondront : « Sobriété, décroissance, arrêt du nucléaire ! » Et on peut les comprendre. C'est une réaction « normale » de vouloir détruire un système de consommation futile, dopé au financier. Mais le futur n'appartient pas aux gens « normaux ».

Tandis que la croissance creuse les inégalités, la décroissance oblige à prendre à bras le corps ces inégalités, et à travailler à les réduire maintenant, plutôt que de faire miroiter aux pauvres les miettes d'une croissance future. « Consommer moins, répartir mieux », tel pourrait donc être, sur cette base, le leitmotiv du projet décroissant.

Quoi qu'il en soit dans les deux cas de figure nous sommes en face d'une catastrophe environnementale et sociale annoncée de laquelle ressort ce questionnement primordial : dans quel monde voulons-nous vivre ?

Une tentative de réponse prometteuse vient du grand mathématicien Ernst Zermelo qui formula, en 1904, un théorème considéré comme le couronnement des mathématiques modernes et de toute la théorie des ensembles :

"Tout ensemble peut être bien ordonné"
"Ce que Zermelo a démontré c'est que tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. C'est un résultat d'une grande portée, car il s'applique à tous les ensembles…et donc à l'ensemble de tous les possibles, c'est à dire à l' tre aussi bien que l'Univers".

Ainsi notre corps possède la relation de choix permettant d'être ordonné aux grandes de lois de l'univers mais possède aussi un choix de relations qui peut le désordonner. L'incompréhension des grandes lois de l'Univers, de la vie et de la nature n'a d'égal que la méconnaissance de notre planète, de son écosystème, finalement de notre propre corps. La pollution, entre autre, devient l'expression d'un mauvais choix de la liberté empêchant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. Nous voyons bien que l'Occident, principalement, et maintenant l'Orient aient adopté une relation de choix qui condamne le corps et l'écologie de la planète à leur dégénérescence biologique au profit de l'artificiel.

La thèse de l'Anthropocène repose en premier lieu sur les quantités phénoménales de matières mobilisées et émises par l'humanité au cours des XIXe et XXe siècles.
Habituellement, les géologues déterminent les ères bien après qu'elles se seraient terminées. L'Anthropocène, c'est maintenant et elle détermine l'avenir. Cette ère géologique est porteuse de futur, c'est là son originalité. Ce qui se joue avec l'Anthropocène, c'est un changement de régime de pensée. Terrain qui permet d'envisager une géographie, des paysages, un climat, des maladies, bref tout un arsenal spéculatif nouveau.

La thèse de l'Anthropocène nous dit en substance que les traces de notre âge industriel resteront pour des millions d'années dans les archives géologiques de la planète. Le fait d'ouvrir une nouvelle époque taillée à la mesure de l'être humain signifie que c'est à l'échelle des temps géologiques seulement que l'on peut identifier des événements agissant avec autant de force sur la planète que nous-mêmes : le taux de dioxyde de carbone en 2015 est sans précédent depuis trois millions d'années, le taux actuel d'extinction des espèces, depuis 65 millions d'années, l'acidité des océans, depuis 300 millions d'années, etc. Ce que nous vivons n'est pas une simple " crise environnementale ", mais une révolution géologique d'origine humaine. Loin de constituer un cours extérieur, impavide et gigantesque, le temps de la Terre est devenu commensurable au temps de l'agir humain. En deux siècles tout au plus, l'humanité a altéré la dynamique du système-terre pour l'éternité ou presque.

Entrer dans l'Anthropocène, c'est s'efforcer de mettre en cause les modèles politiques, culturels et écologiques qui l'ont façonné. Lorsque les archéologues étudient l'histoire, certains matériaux se démarquent au point de désigner une période toute entière: l'âge du bronze, l'âge du fer, etc. Bien qu'elles soient loin d'être exactes, ces dénominations donnent une idée de ce que les Hommes qui vivaient à l'époque savaient faire. À l'âge de pierre, ils contrôlaient le feu et fabriquaient des objets tranchants, à l'âge du bronze, ils créaient des réseaux commerciaux pour échanger des métaux contre d'autres biens, et à l'âge du fer, ils forgeaient des outils moins chers, ce qui leur permit de fonder des habitations plus permanentes. Dans les années 1950, ce que bon nombre de scientifiques appellent la "grande accélération" arrive avec l'avènement de l'actuelle société de consommation au menu désormais bien connu de la mondialisation. En 2016, un groupe de géologues a annoncé que les données géologiques montrent que les êtres humains ont créé tant de

nouveaux matériaux qui ont modifié suffisamment les paysages et leur environnement pour former une nouvelle ère, qu'ils ont appelée « Anthropocène».

Mais attention ! Si nous incluons l'humanité entière dans le concept anthropocène aussitôt les protestations vont se multiplier. Des voix indignées vont s'élever pour dire qu'elles ne s'estiment en aucune manière responsables de ces actions à échelle géologique — et elles auront raison. Les peuplades indiennes du cœur de la forêt amazonienne n'ont rien à voir avec « l'origine anthropique » du changement climatique ; pas plus que les pauvres types dans les bidonvilles de Bombay, de Rio ou de Casablanca.

« Ce qui a fait basculer la planète dans l'Anthropocène, c'est avant tout une vaste technostructure orientée vers le profit, une " seconde nature ", faite de routes, de plantations, de chemins de fer, de mines, de pipelines, de forages, de centrales électriques, de marchés à terme, de porte-containers, de places financières et de banques et bien d'autres choses encore qui structurent les flux de matière et d'énergie à l'échelle du globe selon une logique structurellement inégalitaire. Bref, le changement de régime géologique est bien sûr le fait de « l'âge du capital ».

Ce qui fait de l'Anthropocène un repère clairement détectable bien au-delà de la frontière de la stratigraphie, c'est qu'elle est le concept philosophique, religieux, anthropologique et politique le plus pertinent pour échapper aux notions de " Moderne " et de " post-modernité ". Aucun philosophe postmoderne, aucun anthropologue, aucun théologien libéral, aucun penseur politique n'aurait osé situer l'influence des humains à la même échelle que les fleuves, les inondations, l'érosion et la biochimie, au moment même où il devenait à la mode de parler d'une " ère post-humaine " alors que la démographie connaît une croissance exponentielle.

Appauvrissement de la biodiversité, flux d'azote, pollution chimique, charge des aérosols dans l'atmosphère, surconsommation d'eau douce, diminution de la couche d'ozone, flux de phosphore, exploitation de sols, acidification des océans, changement climatique. Autant d'écueils causés par des activités humaines et reconnus par nombre de responsables scientifiques.

De tous les matériaux qui nous entourent, quel est celui qui pourrait le mieux définir l'Anthropocène ? LA POLLUTION !

Démographie

L'explosion aura lieu en Afrique

Alors que la densité de population diminue en Chine comme en Europe, celle de l'Inde devrait continuer d'augmenter. C'est cependant en Afrique que la hausse est la plus importante : les prévisions placent le Nigeria parmi les pays les plus densément peuplés en 2100, avec 790,2 habitants au kilomètre carré.

Nombre habitants/km² : 400 et + | 200-400 | 100-200 | 50-100 | 25-50 | 10-25 | - de 10

De moins en moins d'enfants par femme

La diminution du nombre d'enfants par femme devrait ralentir au cours de ce siècle.

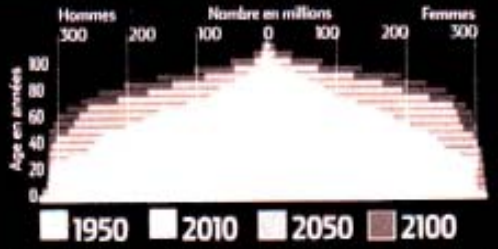
1950 **5**

2010 **2,5**

2100 **2**

Tous les âges cohabiteront

En 2100, la pyramide des âges mondiale devrait prendre partout la forme qu'elle a aujourd'hui dans les pays riches, soit autant d'individus de 20, 40 ou 60 ans. L'âge médian de la population mondiale serait 41,9 ans.



On vivra de plus en plus vieux

L'espérance de vie devrait fortement augmenter, en particulier dans les pays en développement, où elle se rapprochera fortement de celle des pays riches. L'espérance de vie la plus faible prévue pour 2100 est ainsi de 74,5 ans, au Sierra Leone (48,5 ans en 2013).

92,5 ANS

C'est l'espérance de vie record que devrait atteindre le Japon en 2100.

Atmosphère

Un régime des précipitations de plus en plus déséquilibré

Les hautes et moyennes latitudes de l'hémisphère Nord devraient recevoir plus de pluie qu'aujourd'hui, tandis que le bassin méditerranéen serait encore moins arrosé.

Modification des précipitations : -60 à -30% | -30 à 0% | +0 à 30% | +30 à 60%

x2

Le nombre d'ouragans de catégories 4 à 5 (vents supérieurs à 210 km/h) attendus dans l'Atlantique pourrait être multiplié par deux à la fin du siècle.

50

C'est le nombre de jours de canicule (température nocturne supérieure à 20 °C) supplémentaires qu'il faudra supporter en 2100 sur l'ensemble du globe.

Continents

Un risque d'incendies qui se déplace

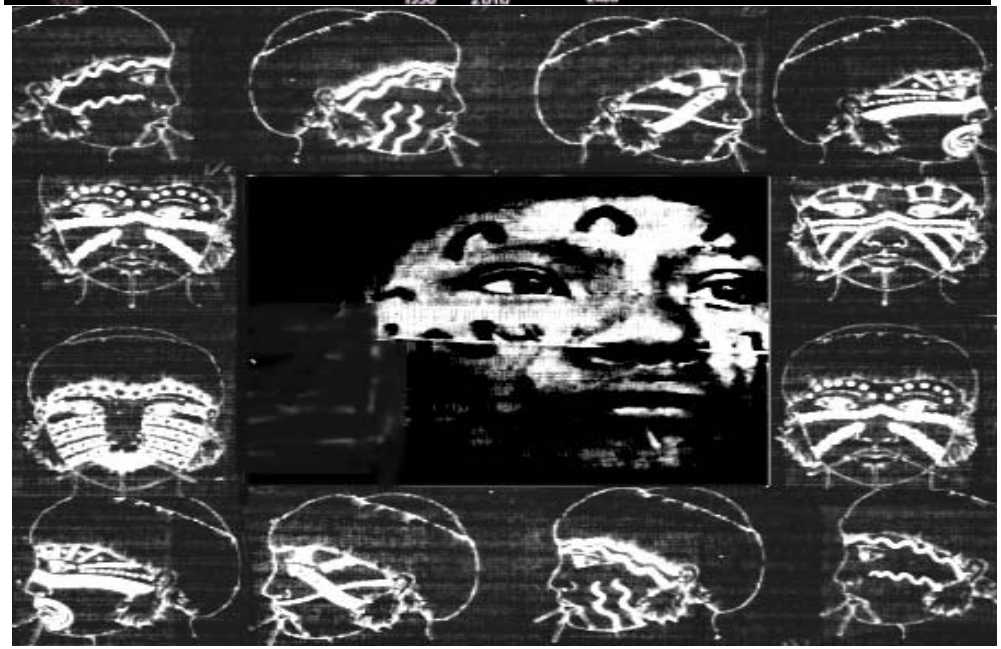
Les changements climatiques devraient se traduire par un risque accru de feux de forêt en Europe et en Amérique du Nord.

110 microgrammes

C'est, par mètre cube d'air, la concentration d'ozone qui, sur le territoire français, pourrait être relevée à l'été 2100 (près du double d'aujourd'hui).

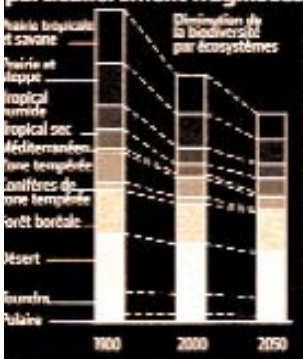
39 %

Telle est la proportion des terres qui pourraient connaître des conditions climatiques inédites.



Ecosystèmes

Zones tropicales et tempérées seront particulièrement fragilisées



En un siècle, les écosystèmes ont perdu près de 20 % de leur richesse, et la tendance va se poursuivre. Savane, steppe, forêts tropicale et boréale seront les plus touchées, alors que les écosystèmes désertiques et polaires seront quasiment épargnés.

Adaptation

Certains organismes vont rétrécir...

Les organismes s'adapteront au réchauffement climatique en diminuant leur taille. Pour 1 °C de hausse, poissons et salamandres compteront parmi ceux qui rapetisseront le plus.

... d'autres voir augmenter leurs besoins énergétiques

Chez les poissons, les insectes et les reptiles, une hausse de la température du globe de 1 °C accélérera leur métabolisme de 10 % minimum. Ce qui accroîtra leurs besoins alimentaires.

6,1

C'est, en kilomètres par décennie, le rythme de déplacement de la faune et de la flore face au réchauffement climatique.

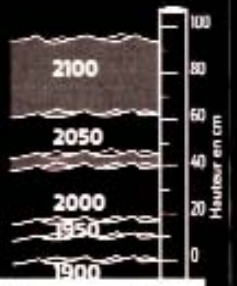
5

C'est, par décennie, le nombre de jours de croissance en plus provoqué par le réchauffement climatique chez les espèces animales et végétales. Elles se réveilleront plus tôt et entreront en sommeil plus tard.

Océans

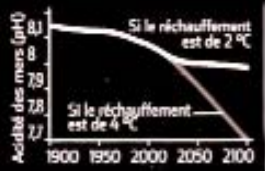
La montée du niveau des mers s'accélère

L'augmentation de la température de la surface des océans, ainsi que la fonte des glaciers et des calottes polaires devraient entraîner une élévation du niveau des mers de plusieurs dizaines de centimètres.



Des océans très acides

La hausse de la teneur en CO_2 de l'air s'accompagnera d'une acidification des mers... qui provoquera la dissolution des coquilles de certains organismes



Glaciers

Il n'y aura plus de banquise durant l'été

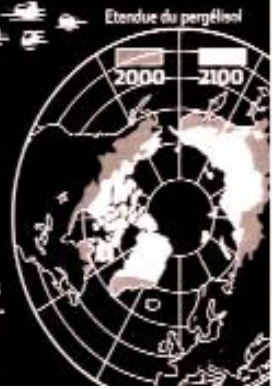
L'océan Arctique pourrait ne plus avoir de glace de mer en septembre à partir du milieu du siècle.

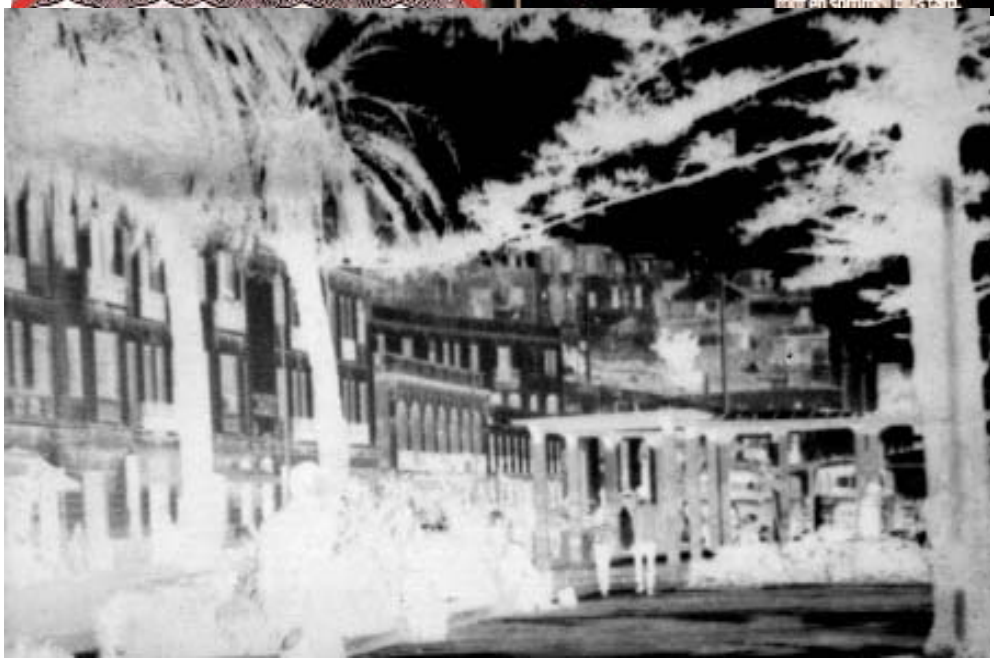
50 %

C'est le pourcentage de petits glaciers de montagne (surface inférieure à 5 km²) qui auront disparu dans le monde d'ici à 2100. Ce pourrait même être, en Europe, 90 % des glaciers des Alpes.

Le pergélisol recule partout

Plus de la moitié de la surface du pergélisol pourrait avoir dégelé d'ici à 2100. Ce qui induirait la libération d'importantes quantités de carbone dans l'atmosphère, un phénomène qui accélérera encore le réchauffement.





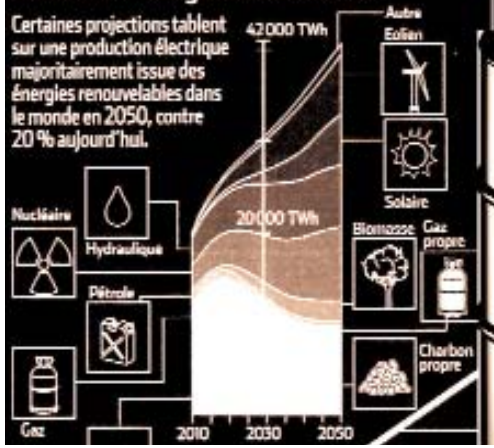
Sources d'énergie

La fin du pétrole conventionnel

Quel que soit le scénario, le pétrole conventionnel devrait décliner rapidement jusqu'à disparaître d'ici à 2100. Mais d'autres sources de pétrole devraient prendre le relais (sables et schiste bitumineux...), plus ou moins tôt.

L'essor des énergies renouvelables

Certaines projections tablent sur une production électrique majoritairement issue des énergies renouvelables dans le monde en 2050, contre 20 % aujourd'hui.



Minerais

Il faudra découvrir de nouveaux gisements

Pour nombre de minerais, les gisements exploitables aujourd'hui ne permettront, au rythme actuel de consommation, de couvrir que quelques décennies de demande. Un effort d'exploration devrait être engagé, et de nouvelles technologies d'exploitation développées.

Modes de vie

Partout, on mangera plus, et de tout

La répartition des différentes catégories d'aliments devrait être à peu près la même en 2050, avec cependant une forte hausse mondiale de la consommation de produits animaux. Le nombre de calories absorbées devrait continuer d'augmenter.

Ration alimentaire

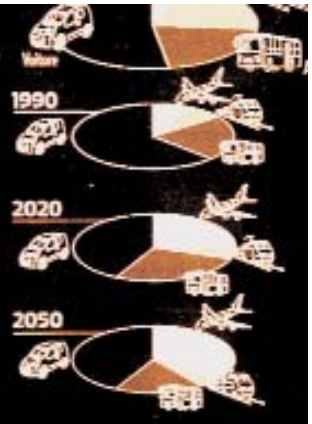
1969-1971

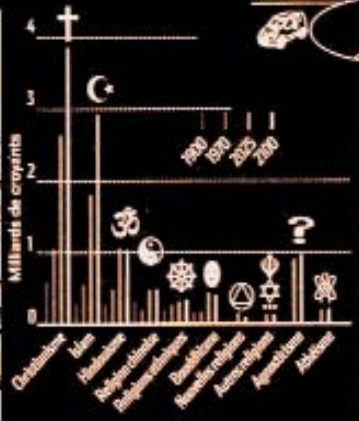
2373

kcal/hab/jour

Un boom des transports aériens

Depuis 1960 et jusqu'en 2050, tous les modes de transport continuent d'augmenter en valeur absolue. L'avion devrait cependant être très largement favorisé à l'avenir, aux dépens des transports routiers.





De plus en plus de croyants

A partir des données démographiques et d'hypothèses sur les taux de conversions, des chercheurs prévoient une hausse importante du nombre de chrétiens et de musulmans, et une diminution du nombre d'athées et d'agnostiques.

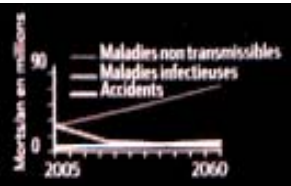
10 476

C'est, en kilomètres, la distance annuelle parcourue par habitant en 2050. Elle était de 1 814 km en 1960 et de 4 382 km en 1990.

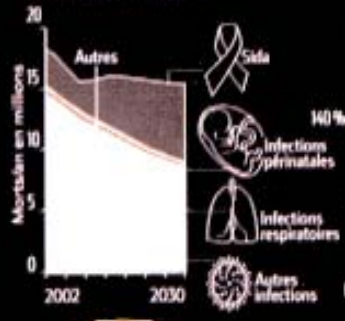
Santé

Les maladies non transmissibles vont s'étendre au Sud

Si la mortalité liée aux maladies infectieuses continue de baisser – elles ne causent plus que 5 % des décès en 2060 –, les morts dues aux maladies non transmissibles (diabète, cancers...) vont augmenter, en raison de la hausse de l'espérance de vie et de l'occidentalisation du mode de vie des populations du Sud.

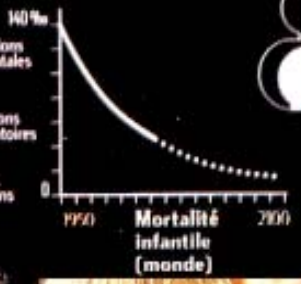


Maladies transmissibles



Des naissances plus sûres

La mortalité infantile devrait continuer de chuter, grâce à un meilleur accès aux soins périnataux dans les pays pauvres.



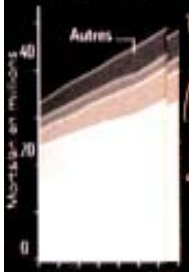
33‰

C'est le taux de mortalité infantile le plus élevé attendu en 2100, en Afghanistan.

3,5

C'est, en millions, le nombre de morts dues à la pollution prévu pour 2050, cont 1 million en 200

Maladies non transmissibles



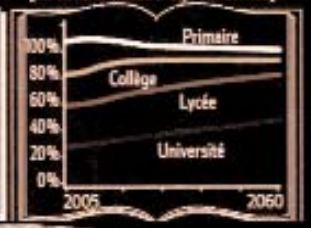
Développement

Une éducation plus complète pour tous

En 2060, le taux d'alphabétisation devrait atteindre 97,5 %, et l'accès à l'éducation secondaire augmenter sensiblement. Près de la moitié de la population mondiale pourrait aller jusqu'à l'université.

Alphabétisation

Taux de scolarisation
(en % de la classe d'âge concernée)



Le monde entier sera équipé en infrastructures et technologies

Eau potable, électricité, routes, téléphones mobiles et sanitaires devraient se généraliser sur la planète, grâce à un développement important dans les pays du Sud.

Eau potable
2010 87,8 % — 2060 96,1 %

Electricité
2010 79,2 % — 2060 94,6 %

Routes
2010 72,2 % — 2060 84,9 %

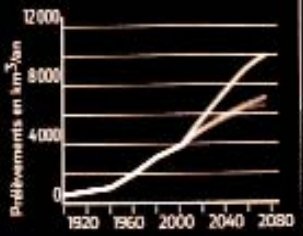
Mobiles
2010 77,9 % — 2060 150 %

Sanitaires
2010 62,7 % — 2060 86,1 %

Eau

Sa consommation va presque doubler

Selon les 4 scénarios socio-économiques envisagés, il faudra pomper près de deux fois plus d'eau douce en 2080 qu'aujourd'hui. Plus de la moitié de cette eau servira à l'irrigation des terres agricoles.



Un accès de plus en plus déséquilibré

Les changements climatiques vont modifier, à la baisse ou à la hausse selon les régions, les quantités d'eau douce disponible. Alors que l'Inde et l'Afrique verront leurs besoins fortement augmenter du fait de leur croissance démographique, l'accès à l'eau devrait y devenir plus difficile.

Nourriture

Les rendements devront croître

Nourrir 9 milliards de personnes nécessitera d'améliorer les rendements agricoles. Ceux-ci devraient progresser, mais à un rythme moindre que par le passé. La surface des terres cultivées ne devrait, elle, que peu augmenter.

Vous gaspillez votre argent pour des fast-foods. Pensez que dans le monde, des gens meurent de faim, donc nourrissez vous mieux et moins cher !

Le saviez vous ?
24 000 mille personnes meurent de faim chaque jour environ, toutes les quatre secondes, malgré les donations des citoyens.

Surface cultivable par personne

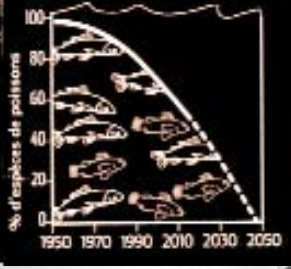
1900 **0,75** ha par personne

2000 **0,26** ha par personne

2050 **0,19** ha par personne

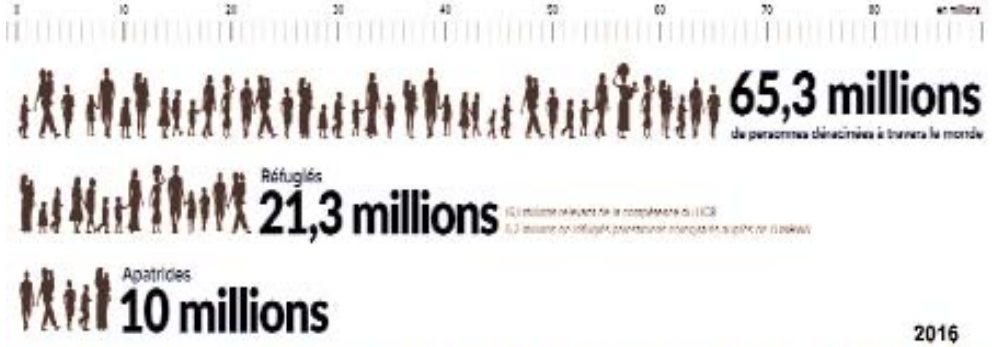
Des stocks de pêche extrêmement menacés

En extrapolant la tendance déjà observée depuis les années 1950, la surpêche pourrait entraîner l'effondrement total des stocks de poissons dans les océans dès l'année 2048.



x2

La production de viande devrait doubler dans le monde d'ici à 2050, atteignant 455 millions de tonnes.



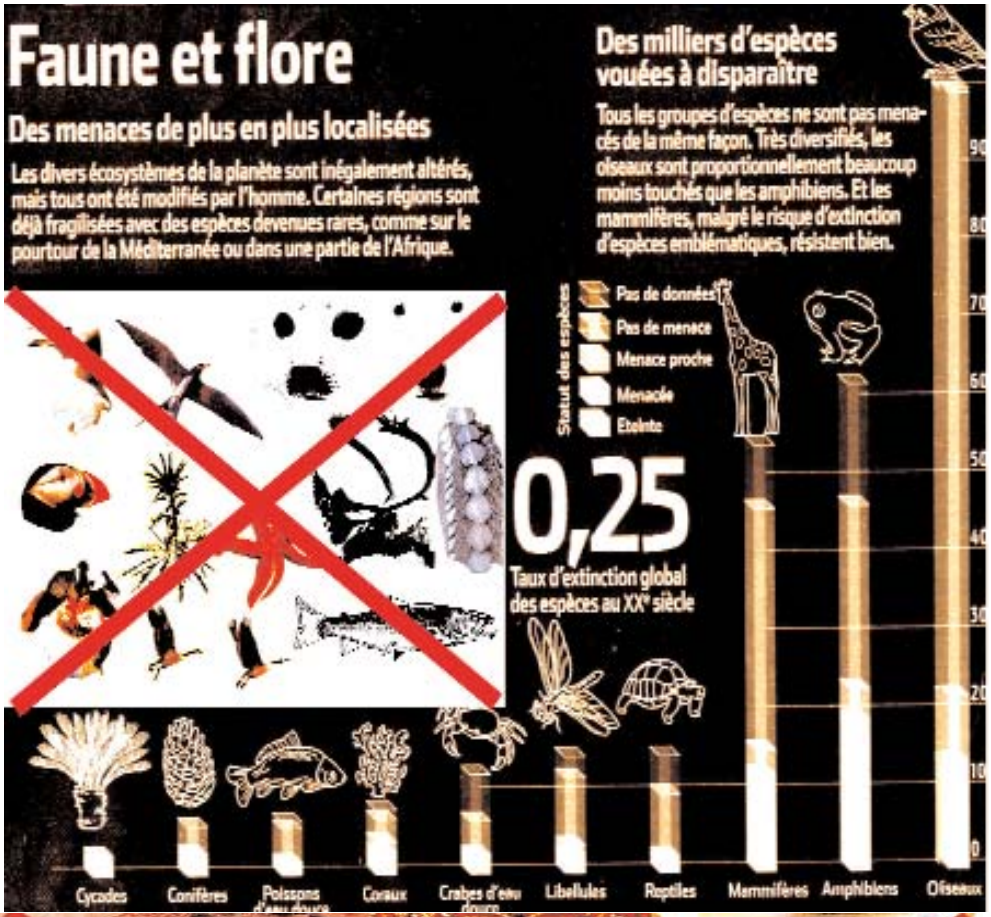
Faune et flore

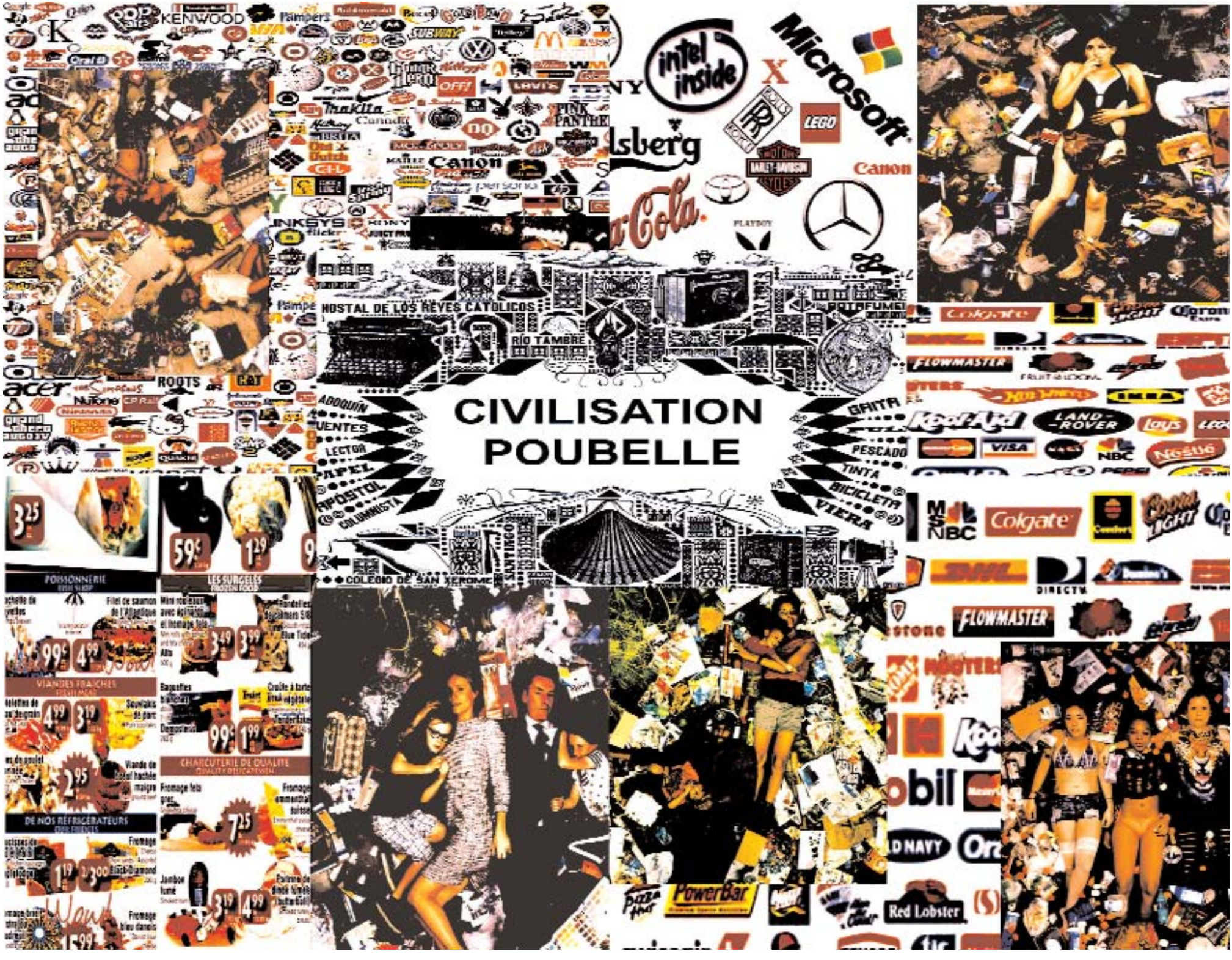
Des menaces de plus en plus localisées

Les divers écosystèmes de la planète sont inégalement altérés, mais tous ont été modifiés par l'homme. Certaines régions sont déjà fragilisées avec des espèces devenues rares, comme sur le pourtour de la Méditerranée ou dans une partie de l'Afrique.

Des milliers d'espèces vouées à disparaître

Tous les groupes d'espèces ne sont pas menacés de la même façon. Très diversifiés, les oiseaux sont proportionnellement beaucoup moins touchés que les amphibiens. Et les mammifères, malgré le risque d'extinction d'espèces emblématiques, résistent bien.




CIVILISATION
POUBELLE
HOSTAL DE LOS REYES CATOLICOS
RÍO TAMBRE
COLEGIO DE SAN JEROME
POISSONNERIE
LES SURGELÉS
VIANDES FRAÎCHES
CHARCUTERIE DE QUALITÉ
DE NOS RÉFRIGÉRATEURS
Microsoft
intel inside
Canon
Colgate
FLOWMASTER
PowerBar
Red Lobster

Mais la pollution est un élément parmi d'autres d'une crise environnementale plus profonde. Le réchauffement climatique, l'effet de serre et le déséquilibre démographique viennent noircir le tableau. La surpopulation en autre a eu déjà un effet pervers catastrophique : le virus COVID 19. Car la pandémie sanitaire reliée à ce virus est strictement issue de la dégradation de l'environnement. La surpopulation engendre une destruction de la biodiversité. Ainsi nous détruisons des espèces que les virus avaient besoin pour se reproduire alors ceux-ci se rabattent sur le super prédateur qu'est devenue l'espèce humaine. Des recherches sérieuses en profondeur menée sur les chauves-souris responsables de l'incubation des coronavirus démontrent qu'entre 300 000 et 400 000 autres petits cousins qui n'attendent que le moment propice pour envahir l'homo sapiens pour se reproduire. Les virus depuis toujours sont là pour rester car ces minuscules microbes sont à la base de toute vie sur terre. La pandémie Covid 19 a démontré que les virus jouent un rôle de régulateurs des espèces quand un écosystème est menacé, n'en déplaisent aux humains dominants. Ces derniers doivent repenser la place de l'humanité sur la planète (démographie) et changer notre regard sur la nature (environnement) si non les prochaines catastrophes environnementales seront de plus en plus virulentes et les vaccins n'y pourront rien.

Nous vivons la catastrophe du sens de nos apocalypses politiques et scientifiques. Sommes-nous en phase terminale ? Sommes-nous obnubilé par le progrès au point de se comporter comme un virus qui détruit l'entité qui le fait vivre ? Sauf que contrairement au virus, l'homme est conscient de ses actes, là est le drame, là est la tragédie. Ce n'est pas la vie qui est absurde mais bien notre comportement vis à vis elle. Comme si la psychologie intime de l'homme cachait un secret honteux, ou si l'homme mis à nu révélait enfin son essence définie par le désir de «vivre dans la toute puissance qui ne connaît pas de limite ou ne reconnaît pas de limite à la satisfaction de leurs désirs, devant lesquels tout obstacle doit disparaître.

Pourquoi classer les névroses en fonction de leur apparition dans le temps ? Le choix de Freud découla directement de son attachement à une explication évolutionniste - qu'il voulait en outre fondée sur la théorie de la récapitulation. Dès lors, l'apparition des névroses suit la chronologie d'événements composant l'histoire de l'humanité - car les névrosés font leurs fixations à un stade de développement transcendé par les gens normaux. Chaque stade de développement récapitulant un épisode de notre histoire évolutive, chaque névrose correspond à un stade préhistorique particulier de notre ascendance. Ces comportements peuvent avoir été alors appropriés et adaptatifs, mais aujourd'hui, dans notre monde moderne considérablement différent, ils génèrent des névroses. Ainsi, si l'on parvient à classer les névroses en fonction de leur ordre d'apparition, on obtiendra une indication sur leur signification (et leur causalité) évolutive dans la mesure où elles renvoient à une séquence d'événements majeurs de notre histoire phylétique. Le 12 juillet 1915, Freud écrit à Ferenczi: "Ce que l'on nomme aujourd'hui "névroses" fut autrefois des phases de la condition humaine." Dans la Fantaisie phylogénique, il affirme que "les névroses témoignent probablement aussi de l'histoire du développement mental de l'humanité".

La dernière névrose, la dépression, correspond au meurtre du père par ses enfants victorieux. Les changements d'humeur extrêmes du maniaco-dépressif correspondent à l'exultation et à la culpabilité associée au parricide. " Triomphe par sa mort, puis chagrin dû au fait qu'il demeurait encore pour tous un modèle vénéré " : La mort de Dieu

«Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle trouve la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

Et ne nous est-il pas permis de poursuivre notre réflexion et de nous

demander si ce n'est pas peut-être la mission de toute communauté vivante, qu'il s'agisse de l'espèce microbienne ou de l'humanité, de détruire petit à petit le monde qui la dépasse?

(...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. » (Jean Baudrillard, Figures de l'altérité, p. 148-149, 1994)

De partout, on annonce la fin de quelque chose.

The End of Science avec John Horgan :

«Considérant, les extraordinaires succès de la science au XXe siècle, il est très improbable qu'un scientifique parvienne à faire transcender les théories actuelles pour élaborer une façon radicalement nouvelle de penser la réalité. »

Fin du social avec Jean Baudrillard où dans *L'illusion de la fin* le réel n'est plus que signes et simulacres :

«Ni spectateurs, ni acteurs, nous sommes des voyeurs sans illusion. Nous consommons de l'éphémère, du prestige, nous privant ainsi de toute imagination véritable; à la fois parfaitement informés et impuissants, parfaitement solidaires et paralysés. »

Fin de la société avec Levy-Strauss dans *Tristes Tropiques* :

«Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui. Les institutions, les mœurs et les coutumes, que j'aurai passé ma vie à inventorier et à comprendre, sont une efflorescence passagère d'une création par rapport à laquelle elles ne possèdent aucun sens, sinon peut-être de permettre à l'humanité d'y jouer son rôle. Loin que ce rôle lui marque une place indépendante et que l'effort de l'homme - même condamné - soit de s'opposer vainement à une déchéance universelle, il apparaît lui-même comme une machine, peut-être plus perfectionnée que les autres, travaillant à la désagrégation d'un ordre originel et précipitant une matière puissamment organisée vers une inertie toujours plus grande et qui sera un jour définitive. Depuis qu'il a commencé à respirer et à se nourrir jusqu'à l'invention des engins atomiques et thermonucléaires, en passant par la découverte du feu - et sauf quand il se reproduit lui-même -, l'homme n'a rien fait d'autre qu'allégrement dissocier des milliards de structures pour les réduire à un état où elles ne sont plus susceptibles d'intégration. Sans doute a-t-il construit des villes et cultivé des champs; mais, quand on y songe, ces objets sont eux-mêmes des machines destinées à produire de l'inertie à un rythme et dans une proportion plus élevée que la quantité d'organisation qu'ils impliquent. Quant aux créations de l'esprit humain, leur sens n'existe que par rapport à lui, et elles se confondront au désordre dès qu'il aura disparu. Si bien que la civilisation, prise dans son ensemble, peut être décrite comme un mécanisme prodigieusement complexe où nous serions tentés de voir la chance qu'a notre univers de survivre, si sa fonction n'était de fabriquer ce que les physiciens appellent entropie, c'est à dire de l'inertie. »

Fin de l'homme avec Foucault dans *Les Mots et les choses* :

«L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelques événements (...), elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIIIe siècle le sol de la pensée classique - alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable. » (Michel Foucault, 1966 pp.396, 398)

Fin de l'homme (bis) avec Freud dans *Le Malaise dans la culture* :

«La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel parviendra à maîtriser la perturbation de la vie en commun suscitée par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement… Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des

forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières, il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier.»

Fin de la femme avec Donna Haraway dans *Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature* :

La féministe radicale américaine, Donna Haraway, emportée par la mouvance cybernétique dans *Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature*, appelle de tous ses vœux la dénaturalisation complète de la femme et par ricochet, de l'homme. «Il n'y a plus ni père, ni mère, mais une matrice technique toute puissante. » Seule la cybernétique pourra délivrer la femme de l'oppression socio-historique dont elle est victime en construisant un nouvel environnement où les différences entre humains et machines, entre hommes et femmes seront abolies. La féministe cybernétique «rêve d'un monde hybride, sans sexe et sans genre. » "La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse".

Fin de l'humanité avec Fenner : Le destin de l'Homme est scellé. L'espèce humaine va s'éteindre. Peu importe ce que nous faisons maintenant, c'est trop tard. Nous allons disparaître parce que nous sommes trop nombreux. C'est donc la croissance de la population mondiale qui est en cause. Une tendance démographique qui, couplée à ce que Fenner appelle notre «consommation débridée», mènera à terme à la disparition de l'espèce humaine.

et Murielle Gagnebin dans *Fascination de la laideur* de conclure :

«De ce funeste panorama, où le fanatisme du feu, du sang et du verbe s'acharne à dépecer la figure humaine, surgit une ligne générale : devant l'incohérence de l'Histoire, l'homme, tour à tour, vautour et ciron, est jeté au pied du mur. Prêt à s'avouer vaincu, moulu par la marche écrasante des idéologies, il se contorsionne et hurle et, dans un dernier sursaut, offre sa face contractée au ciel noir et vide qu'il déchire, une ultime fois, de son rire impuissant. (...) Aucune idéologie, dans son tourbillon et sa poussière, ses «manifs» et ses banderoles, n'a encore réussi jusqu'ici à écraser la seule dimension humaine irréductible, à savoir la finitude. (...) On aura beau tracer les diagrammes les plus fascinants de l'organisme biologique et moléculaire, inventer des supra-structures d'airain : un fait restera toujours le même. L'homme en situation - celui qui écrit, qui écoute, qui lit - cet homme est destiné à mourir. Devant la mort, le silence des « -ismes» s'établit. Ainsi dans un monde dominé par l'ivresse de tous les «possibles», la simple logique veut que l'homme s'interroge sur sa propre finitude. » (p.156)

« Défaire, dé-créer, est la seule tâche que l'homme puisse s'assigner, s'il aspire, comme tout l'indique, à se distinguer du Créateur. » (Cioran)

La décréation expliquée

Nous avons que trop longtemps vécu terrorisé par le Démiurge, trop longtemps la perfection de son oeuvre a paralysé notre propre initiative. Mais nous ne voulons pas entrer en compétition avec lui. Nous n'avons l'ambition de l'égaler. Nous voulons être créateurs dans notre propre sphère, plus basse, nous aspirons aux jouissances de la création, en un mot, à la démiurgie. Le Démiurge n'a pas le monopole de la création: la création est le privilège de tous les esprits. La matière possède une fécondité infinie, une force inépuisable et en même temps une puissance de séduction qui nous pousse à la modeler.

Dans les profondeurs de la matière se dessinent des sourires imprécis, des conflits se nouent, des formes ébauchées se condensent. Elle ondoie toute entière de possibilités inachevées qui la traversent de frisson vagues. Dans l'attente d'un souffle vivifiant, elle oscille sans fin et nous tente par des millions de courbes molles et douces nées de son délire ténébreux. Privée d'initiative propre, malléable et lascive, docile à toutes les impulsions, elle constitue un domaine sans loi ouvert à d'innombrables dilettantismes à la charlatanerie, à tous les abus, aux plus louches manipulations démiurgiques. Elle est ce qu'il y

a de plus passif, de plus désarmé dans l'Univers. Chacun peut la pétrir et la façonner à sa manière. Nous nous devons de pénétrer tous les courants propices à l'assujettissement de celle-ci: l'art, la science, la philosophie, l'économie et surtout la religion, lieu privilégié de toutes les manipulations et fanatismes démiurgiques. Une fois ces courants bien investis, le politique suivra. Tout doit être consommé.

Toutes les structures de la matière sont fragiles et instables, sujettes à la régression et à la dissolution. Nous sommes corruption et la terre est notre pandémonium. La réalité sera ainsi pervertie, évacuée au profit d'une frivolité fictive et burlesque de l'Homme-Dieu. Séduction de la catastrophe.

Le Démiurge était amoureux de matériaux solides, compliqués et raffinés, tel est son Univers. A la beauté, nous opposerons notre fascination pour la laideur. Nous ferons de l'inutile une nécessité. Nous, nous donnons la préférence à la camelote. Nous sommes attirés et positivement séduits par la camelote, pour tout ce qui est vulgaire et quelconque. Comprenez-vous bien le sens profond de ce culte des idoles, de cette passion pour l'objet, par cette préséance de l'objet sur l'être: boulimie du gadget, anorexie des sentiments ? Eh bien c'est notre amour idolâtre pour la matière en tant que telle, pour ce qu'elle a de duveteux, de poreux, pour sa consistance mystique et inachevée. Nous aimons ses dissonances, ses résistances, sa maladresse dégrossie. En un mot, nous voulons créer l'homme une deuxième fois, à l'image de la matière; l'homme-idole de lui-même : une tautologie mystique dans la démesure et l'obscénité de l'homme-objet. Spectacle narcogène de la technoscience.

Nos créatures seront donc à notre image imparfaite et appelées ainsi à la vie. Nous leurs donnerons par exemple qu'une moitié de visage, une jambe, une main, celle qui sera nécessaire pour leur rôle social. Ce serait pur pédantisme de se préoccuper d'un second élément s'il n'est pas destiné à entrer en jeu. Nous créerons l'homoncule, le nouveau combustible de la société machinale.

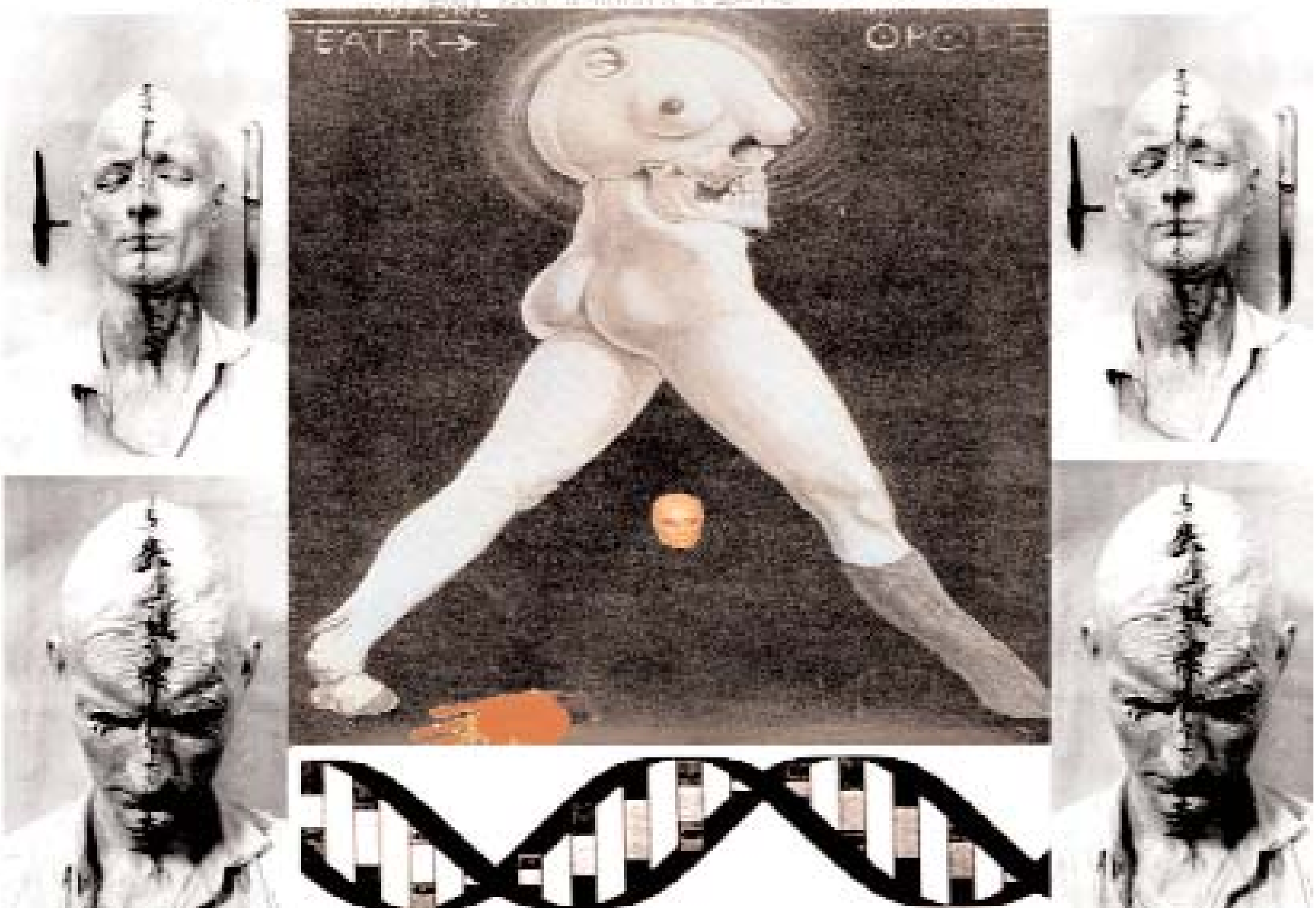
Nos homoncules seront parfaitement adaptés à leur environnement. Par d'habiles manipulations génétiques, l'homoncule formera une génération d'êtres à demi-organiques nourrie par photosynthèse. Il leur importera peu que la neige soit jaune, que les pluies soient acides, que l'architecture et la structure obèse des mégalopolis soient blessantes. Nos créatures appartiennent au futur, c'est-à-dire adaptables à la pollution, ne se souciant pas du béton, de l'asphalte ou de l'effet de serre encore moins des arbres, des plantes et des animaux appelés de toute manière à disparaître parce que remplacés par nos clones artificiels: les pseudo-flore et pseudo-faune. Évacuation de l'organique.

Nous nous offrons en sacrifice pour que puissent vivre nos créatures. Notre décréation spirituelle et physique est un sacrifice nécessaire à la "libération" de nos créatures dans l'aliénation totale et consentie en échappant à cette conscience qui, précisément, a fait de nous un humain. Renoncement à la raison, perte de la conscience de soi, retour au prénatal de l'Univers, notre accomplissement dans la dégénérescence de la nature humaine. Décréation garantie.

(La décréation expliquée est une adaptation libre de "Rue des Crocodiles" in "Les Boutiques de Cannelles" écrit par Bruno Schulz, Édition Denoël, 1974)

Ce texte philosophique de Bruno Schulz met en lumière la stratégie utilitariste derrière le fonctionnalisme. Toute la dialectique du 19e siècle et du 20e siècle entre le naturel et l'artificiel y est décrite. Pour certains la nature doit servir de modèle, pour d'autres, c'est la machine et le rythme mécanique.

LA DÉCRÉATION EXPLIQUÉE ?



La tragi-comédie, que Schulz décrit, ressemble étrangement à celle que nous connaissons à l'aube du nouveau millénaire. Il tente de démonter le mécanisme de l'économie marchande : «la camelote et la pacotille remplacent les marchandises de qualité; le tissu urbain est dégradé par des immeubles pauvrement construits et aux façades caricaturales. » Mais surtout, il fait du mannequin (le Traité du mannequin) le symbole de l'aliénation de l'homme envoûté par tant de veaux d'or, une véritable «servitude volontaire. » Par mannequin, Schulz entend donc un esprit aliéné dans la matière, un sujet devenu objet. En montrant ces organes humains actifs comme des objets passifs et presque comestibles, Schulz vient de franchir une limite qui enfreint en nous un tabou immémorial : l'homme devenu objet est lui-même consommable.

SEXY SOUTRA
fade in...j'avais pris l'habitude de m'glisser par
la fenêtre à l'heure où les femmes se désabillent dans
la nuit maniaco-sexuelle courant l'intrigue strip-tease
des ruelles et fonds d'cours en quête de visions
charnelles... j'étais Superman Zorro millionnaire
voyant voyeur visionnaire aux yeux rayons X pour capter
les caresses lesbiennes baudelairiennes derrière
les murs/soudain par une porte de garage
entr'ouverte m'apparaît la sainte secrétaire
nymphomane drapée d'une gaze virginale - mon
zeppelin éclate dans l'ciel instantané des rêves
freudiens feu d'artifisent aurore boréalisent
le firmament l'âne pénis fait des push-up dans
l'corridor-vagin hi-han - j'dégaine mon
pistolet à gaz lacrymogène j'me dis énerve-toé pas l'poil
des jambes puis j'lui adresse révencieusement
la parabole : allô bellissime apparition
sexy j'm'appelle Roger 7UP Lévesque data rocker
poète tuberculeux dla génération Pepsi globe-trotter
des sexaventures du monde gunman héros
des partouzes orales-anales-génitales dla biosphère
entière j'ai pour mission d'combattre l'ennui-sable
mouvant dans lequel s'enlise la planète le stress heure
de pointe qui fera sauter tous les fusibles de délivrer
les ménagères qui pendant leurs laborieuses
prouesses sexuelles sont obsédées par le lavage
qu'elles ont à faire le lendemain j'baise tellement
bien qu'j'en ai les yeux croches jt'un générateur
de muscles un dynamo d'sensualité un nuage
de fumée d'pot à un show de musique rock j'déborde
d'énergie pelvique j'peux dactylographier dans
les pensées d'autrui j'me lave dans l'eau bénite pis
j'me shoote au Drano rentrons dans l'garage fermons
la porte pour éviter les courants d'air de regards
indiscrets provenant d'swingers attardés unissons
ma virilité Harley-Davidson à ta féminité Contessa
Slims faisons l'amour allongés dans cette émouvante
tache d'huile qui décore le plancher d'ciment
tu sais, non seulement suis-je l'as de l'amour
j'excelle aussi dans l'art des conversations
postcoïtales...fade out -
(Pierre Lemieux, Estuaire, no 12, p.25,1979)

Mais attention ! Ici point de contestation pamphlétaire mais plutôt renversement ironique où la modernité et ses symboles - camelote, pacotille et mannequin deviennent objets d'adoration dans une sorte de sublimation théâtrale de la société contemporaine, à la limite de la comédie marchande, vision prémonitoire du pop art et du kitsch, près de trente ans auparavant. Le simulacre parfait est celui qui contamine la réalité. Sommes-nous plus réels que ces pantins ? Tout se passe comme si chacun des personnages est doublé par des signes kitsch qui le dégradent, l'anéantissent comme si la fin du monde a déjà eu lieu; vision postmoderne de l'homme spectacle de lui-même.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est

supplanté par l'instinct de mort ; le risque de vivre devient soumis à l'immobilisme de la sécurité qui, sous prétexte d'améliorer l'homme, tente de le domestiquer, de le soumettre.

Installé au bord de l'infini, les personnages de Bruno Schulz dans *Les boutiques de cannelle*, vaquent à leurs lamentables affaires tandis que derrière eux se déroule un autre drame idéologique, celui de la dépravation et l'avilissement totalitaire. La création d'une race pure (nazisme), de l'homme nouveau (homo sovieticus) a toujours été au cœur de l'idéologie totalitaire. Pour Schulz, la démiurgie est donc ce désir de créer ce nouvel homme, peu importe les conséquences, malgré le Mal.

Pour Schultz, la démiurgie est donc ce désir de créer un nouvel homme, peu importe les conséquences, malgré le Mal. C'est ici que fusionne la symbolique des créatures artificielles du golem au cyborg comme dessein totalitaire de la religion, de l'art, de la science, du politique. Déjà auparavant le père de la «peinture métaphysique» De Chirico dans des toiles aux atmosphères mélancoliques si non angoissantes révélaient tout le malaise si non les traumatismes de l'époque où les hommes sont remplacés par des mannequins évoluant dans des décors froids, inhumains. De Chirico dans ses écrits nous apprend qu'il voulait nous «enseigner la profonde signification du non-sens de la vie» comme si l'homme depuis l'ère industriel avait transformé le monde en nature morte. Modifier scientifiquement l'être humain, ce n'est pas agir comme sur un objet, c'est détruire l'être humain et créer quelque chose d'autre à la place. Il faudrait peut-être réapprendre à souffrir notre condition, au lieu de la fuir sans cesse : avoir faim, froid, éprouver de la fatigue après un effort physique ou intellectuel, cela n'a jamais tué personne. "

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement de l'homme nouveau où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. Or ce fantasme de l'homme magnifié est au cœur de tous les mouvements totalitaires qu'ont été les croisades, les génocides tout azimut, le nazisme, le stalinisme, le maoïsme, l'ultra-libéralisme économique, le fondamentalisme religieux ou l'intégrisme biotechnicien et informatique et dans bien des cas avec la complicité de gouvernements démocratiques. Ces psychopathes de la création ultime sont bel et bien des fous de Dieu. Nous assistons aujourd'hui à une véritable course contre la montre vers la déité de l'homme, la plus fondamentale névrose de l'homme. Ce complexe de déité étant la réponse névrotique de l'homme aliéné par le dogmatisme religieux. Vidé de son contenu existentiel, l'homme, ce fou de dieu, devient névrosé au point d'espérer sa transcendance dans sa propre disparition. Pour ne plus avoir à contempler le néant, on se jette dedans.

Schulz est peut-être le seul philosophe à avoir abordé le totalitarisme sous l'angle de la spiritualité : le désir de l'homme d'être dieu est son Mal radical. Le complexe de déité donc comme fondement psychologique du despote totalitaire. Hitler a été méthodiquement divinisé aux yeux de la masse et exalter au rang de Sauveur unique.

« Ici le Führer Mythus était véritablement devenu « un culte de Hitler» et Himmler lui-même se référait souvent à lui comme à un «Gottmensch» (Dieu-homme). »

Sur la personne messianique du Führer reposait toute la propagande de l'idéologie nazie, «la seule foi qui mène notre peuple au salut». Voici les propos tenus à l'époque par un militant éminent du Parti relaté par Hermann Rauschning dans *la révolution nihiliste* :

«La personne du Führer doit, de plus en plus, se retirer dans le secret, dans le mystère. Par des actes surprenants, par de rares discours, elle devra se manifester seulement quand la nation se trouvera à un moment décisif de son destin. Le reste du temps, elle s'effacera, comme le créateur derrière la création, afin d'augmenter le mystère et le pouvoir d'action. La rareté même de ses apparitions en fera de grands événements. Aucun grand chef ne devrait s'user

aux corvées quotidiennes du gouvernement. Je puis même imaginer, poursuivit ce vieux militant, qu'en un instant critique pour la nation, le Führer mort aurait une action foudroyante. Un jour pourrait venir où il faudrait sacrifier le Führer pour accomplir son œuvre. Ses propres camarades du Parti, ses fidèles devront alors le sacrifier eux-mêmes. Quand Hitler sera devenu une figure vraiment mythique, alors seulement se révélera toute la profondeur de son pouvoir magique».

Nous avons construit un monde qui nous ne convient pas, qui implique notre implosion. Vous serez par la raison «maîtres et possesseurs de la nature » proclamait Descartes. Oui mais à quel prix ?

Marcuse remarque : « La machine est une esclave qui sert à faire d'autres esclaves… Régner sur un peuple de machines asservissant le monde entier, c'est encore régner et tout règne suppose l'acceptation des schémas d'asservissement. Rappelons-nous ce qui s'est passé lors de la dernière glaciation où nous avons bradé notre liberté pour un peu de sécurité.

Nous avons laissé croître la science et les technologies au fil de nos illusions et de nos besoins exponentiels au détriment des lois naturelles qui nous régissent. Mais plus encore, ce que l'humanité a gagné matériellement grâce aux technosciences s'est accompagné d'un appauvrissement spirituel considérable : «science sans conscience, ruine de l'âme». La crise environnementale est là pour nous rappeler que nous vivons une véritable crise de l'humanité qui met en péril la planète. Depuis l'origine, les hommes ont cherché un sens en soi à leur existence, un sens absolu, transcendantal dans des dieux qui n'ont jamais existé ou dont la réalité, la présence nous échappera sans cesse. L'homme livré à lui-même est le seul capable de créer du sens pour combler l'absence de sens. Mais comme un papillon de nuit s'élançant vers la flamme qui le consumera, l'homme risque de perdre à tout instant le contrôle des forces dévastatrices qu'il a déchaîné, trop puissantes car sans éthiques. Que le progrès de la technique ne peut être arrêté et qu'il ira coûte que coûte jusqu'au bout de ses possibilités jusqu'à la barbarie électronique s'il le faut. Se peut-il que l'aboutissement de l'intelligence humaine soit un suicide collectif de l'espèce ? Comme si nous voulions mettre fin définitivement à l'angoisse d'être, incapable que nous sommes d'agir en fonction de la permanence d'une vie authentiquement humaine, incapable de laisser à nos descendants un futur viable.

La haine du biologique.

Il y a une telle disparité entre la modernité technologique et le monde psychique de l'homme, que ce dernier en vient à détester son essence biologique au profit de l'artificiel. Comment expliquer autrement le syndrome du Parc Jurassique où l'on veut recréer les animaux du passé pendant que des centaines d'espèces animales et végétales sont détruites à chaque année. Après la nature c'est l'homme lui-même qui est livré à la voracité technologique. On ne peut imaginer rien de pire car c'est le monde lui-même qui est dévalué. La civilisation des hommes s'est étouffée elle-même avec ses propres vomissures techno.

Autopsie d'un corps maudit.

La loi du corps noir comme une houle visqueuse
de putréfaction qui contamine les viscères.

Le corps humain comme théâtre de la cruauté,
bafoué, déchiré, tailladé, déchu, affaibli, castré, fini;
une créature grimaçante et amaigrie,
rongée par les graffitis, les éclaboussures tag,
les rengaines narcotiques, la drogue, l'alcool;
attirée par l'effigie de la mort : cadavres, momies et crucifixions.

L'espace se fait chair et libère le sens du regard impératif,
du regard bleu vif de ces créatures meurtries;

en allongeant leur silhouette au sein d'un espace non-euclidien,
où l'homme, privé de repères, flotte en un profond déséquilibre,
comme victime des plus sauvages dépersonnalisations;
hallucinations perverses, déchiquetant les raies blanchâtres de lumière.

Époque de matière noire apte à manifester
l'aléatoire et le périssable,
de la vie violacée, suintante, usée quotidienne;
les corps absorbent si fort le dérisoire de la vie
que la crudité des postures s'efface au profit de l'espace
aux ultraviolets multiples qui les encastre;
s'installe le scandale des connivences charognardes.

La kénose comme dans la grande tradition des Christs morts;
des échographies, des radiographies captent le regard
que porte la machine sur l'homme et,
anticipant sur le règne des images de synthèse;
la folie du virtuel;
une gigantesque exaltation de la déjection s'épanouit;
la chair y est boursouflée, saignante abondante;
le sexe appert, souillé par les viscères et les vomissements.

Dans cette catastrophe apocalyptique, le corps,
épave misérable hurle sa finitude;
et la matière entre en convulsions.
Retour au pré-natal de l'Univers;
notre accomplissement dans la dégénérescence de la vie.
Décréation garantie.

Prochaine destination : le futur.
Le post-humanisme, cette fumisterie philo-scientifique manifeste la misère de l'âme moderne. Comme toutes les autres doctrines sotériologiques apparues depuis la nuit des Temps, le post-humanisme promet à son tour le salut par un moyen condamné à la stérilité.

Depuis l'origine nous vivons perpétuellement une illusion (Bouddha), l'existence humaine est scénarisée par une fiction tellement profonde qu'il nous est maintenant impossible de sortir de l'ordre imaginaire. Nous vivons dans un monde imaginaire (droit de l'homme, dollars, justice) et seul un monde imaginaire de substitution pourra le remplacer.

Le dénominateur commun à toutes ces dérives est bien l'avènement de *l'homme nouveau*, du golem au cyborg où chacun, le prêtre, l'imam, le rabbin, le despote, le savant, le politicien, l'artiste, veut recréer une seconde fois l'homme à son image. *Vouloir sauver les hommes*, voilà qui nous en apprend beaucoup sur le bien et le mal. En effet, le problème est que lorsque *vouloir sauver les hommes* sert à affirmer notre propre désir d'absolu, il mute en mal.

Or ce fantasme de l'homme magnifié est au cœur de tous les mouvements totalitaires qu'ont été les croisades, les génocides tout azimut, le nazisme, le stalinisme, le maoïsme, l'ultra-libéralisme économique, le fondamentalisme religieux ou l'intégrisme biotechnicien et informatique du post humanisme et dans bien des cas avec la complicité de gouvernements démocratiques. Ces psychopathes post humanistes de la création ultime du «néo-homo» sont bel et bien des fous d'Absolu.

Dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous assistons à une mise en place graduelle d'une philosophie contre-naturelle qui veut nous "libérer" de la finitude humaine et de la terrible faillite de l'homme dans son environnement matériel. L'artiste moderne découvre avec effroi non pas qu'il soit mortel mais qu'il est déjà mourant, en train de mourir. Et cette angoisse lui impose l'urgence de s'inventer soi-même, à devenir créateur non pas de son identité mais de son simulacre sauf que s'inventer soi- même n'est pas une sinécure.

«Le futur, c'est comme un trou noir, c'est troublant. »

Au XXIe siècle, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, l'artiste puis ensuite le scientifique, maintenant chamans cybernétiques, proposent une vision de l'homme qui implique sa disparition physique et envisagent sa sortie du biologique vers le cyberespace idyllique. Le matérialisme s'effondre, le corps s'anéantie dans l'immatérialité du post-humanisme, la philosophie du pur esprit/octet supportant la nouvelle mais dernière idéalisation de l'Homme désincarné, l'utopie ultime de la race humaine.

Corps utopique.

La finitude du corps versus l'immortalité de l'âme ou de l'esprit est au cœur des concepts du corps utopique. Ce fantasme de l'homme créateur traverse toutes les époques depuis la préhistoire et l'Antiquité. « La créature artificielle apparaît dans la légende de Talos où un automate géant de laiton surveille les côtes de la Crête. Et au IIIe siècle avant J.C, une légende bouddhiste relate qu'il existait «au Royaume de Roma... des moteurs porteurs d'esprits» ainsi que des hommes-mécaniques utilisés comme instruments de défense. »

En ce sens, le cyborg n'est pas une invention récente du 3e millénaire mais bien l'aboutissement technologique d'un thème récurrent depuis la nuit des Temps, chaque époque cherchant à faire revivre, à actualiser du «connu antérieur. » Comme les statuettes du Paléolithique étaient métaphores de dieu, les créatures artificielles sont métaphores de l'homme. Si bien que l'on est passé de la croyance en une statuette sacrée possédant l'esprit d'un dieu à l'idée d'une statue créée par l'homme et porteuse d'humanité.

La première créature «vivante» née de l'imagination humaine (autre que Dieu lui-même diront avec raison les athées) est Galatée : un jeune homme nommé Pygmalion sculpte dans l'ivoire une femme merveilleuse qu'il veut pour épouse. L'intervention d'Aphrodite donnera vie à la statuette. On peut voir dans cette métaphore qu'un Dieu donne vie à une créature issue de l'imagination de l'artiste et qu'en ce sens il cautionne le désir de l'homme d'atteindre la déité. Mais cette histoire démontre également que la technologie et l'art peuvent servir à l'expression des fantasmes masculins envers le corps féminin.

Au niveau religieux, c'est dans le livre de la création *Sefer Jezira* d'inspiration juive, rédigé entre le IIIe et le VIe siècle après J.C, qu'apparaît un être (Golem) artificiel créé par l'homme dans la glaise et qui s'anime grâce à la magie de paroles sacrées. Pour la première fois est ainsi attestée la création par l'homme d'un être artificiel par une pratique magico-religieuse. Il en est ainsi dans la tradition chrétienne de la création d'un petit garçon par Simon le magicien à qui il aurait donné non seulement un corps mais aussi une âme. Détail d'une importance considérable puisque de tout temps, Dieu était le seul et unique dépositaire et dispensateur de l'âme comme principe de vie.

L'apparition de la machine entraîna toute une révolution de la créature artificielle. Dorénavant, elle s'incarnera dans la réalité matérielle. Les explorateurs du mouvement automate de la vie toucheront à toutes les composantes du monde vivant, de l'animal à l'androïde mécanisé; nous l'avons vu dans le corps disséqué et le corps automate couvrant la période de la Renaissance au XIXe siècle.

Par la suite, une autre étape sera franchie en 1816 lorsqu'une jeune femme de dix-neuf ans, Mary Shelley écrit un conte d'anticipation scientifique dans lequel il ne s'agit plus de reproduire par le mouvement mécanique la réalité des êtres mais encore plus de connaître les secrets de la vie elle-même. C'est donc à un médecin, le Dr Frankenstein, qu'incombe cette lourde responsabilité scientifique. La créature artificielle du docteur démontre que la profanation du corps mystique par la biologie est le chemin obligé vers l'avènement du rêve messianique de la science sacralisée. La science quitte donc la mécanique des automates pour s'attaquer à la biologie des corps.

Suivra en 1896 *L'île du Docteur Moreau* de H.G. Wells qui met en vedette des créatures hybrides comme la hyène-porc, le cheval-rhinocéros ainsi que des créatures mi-homme, mi-animal qui brise la symbolique de l'humain et qui finalement sont entraînées vers leur extinction en se dévorant mutuellement. Ces transgressions sont prémonitoires des manipulations génétiques futures telles que proposées par le groupe *Symbiotica* d'Australie.

Au début du XXe siècle, les récits de science-fiction prennent de l'ampleur. Dès les origines du genre, on trouve des messages d'alerte sur les dangers des nouvelles technologies. Mais, dans l'ensemble, jusque dans les années 40-50, la science-fiction est caractérisée par un certain optimisme vis-à-vis de l'avenir et une confiance dans les possibilités des sciences et des techniques. Puis arriva l'explosion de la bombe atomique de Hiroshima en août 1945 qui ébranle les convictions optimistes, la science peut créer des armes de destruction massive qui mettent en péril l'avenir même de l'humanité.

Les années 60 introduisent une rupture assez importante, avec l'émergence d'une science-fiction qui interroge la notion de progrès, questionne la société de consommation et s'empare des premiers messages d'alerte écologique. Le film américain Soleil Vert réalisé par Richard Fleischer en 1973 dépeint ainsi un avenir lourd de menaces.

Dans les années 80, la science-fiction s'intéresse aux progrès technologiques récents de l'informatique et de la génétique, et à la façon dont les individus s'en emparent. C'est le courant dit « cyberpunk » qui intègre les messages d'alerte écologique de la génération précédente, tout en plaçant une certaine confiance dans les technologies émergentes, perçues comme des moyens d'acquérir de nouvelles formes de liberté.

Au début du XXIe siècle, les auteurs contemporains ont pour la plupart fait le deuil de la capacité de l'humanité à surmonter les difficultés, liées aux changements climatiques par exemple. Ce discours, qui commence tout juste à émerger dans l'opinion publique, est très présent dans les ouvrages de science-fiction. Il s'agit non plus d'alerter les lecteurs sur les dangers et les risques, mais plutôt de proposer des exemples d'adaptation, en rédigeant des fictions prospectives sociales et politiques.

En 1922, la science-fiction devient réalité quand un écrivain tchèque, Karel Capek, invente une nouvelle entité, un être artificiel au sens biologique et chimique : le robot construit sur le modèle de l'homme. Dans sa pièce RUR pour désigner l'usine *Rossun Universal Robot*, le savant Rossum crée des entités humanoïdes chez qui le savant Rossun a supprimé toutes les activités normales d'un humain pour ne garder que celles indispensables à son travail. Inspiré par l'œuvre de Capek, l'auteur de science-fiction Isaac Asimov tentera de donner une image plus positive des robots à condition qu'ils soient programmés à respecter les humains. Par la suite, la naissance de créatures artificielles et de super héros aux pouvoirs fabuleux formeront la trame et la richesse d'histoires inouïes.

En 1945, le mathématicien John Van Neumann crée une machine «intelligente» qui sera la base de l'ordinateur moderne. Mais dans l'esprit des promoteurs de l'informatique le but à atteindre est bel et

bien de fabriquer une réplique artificielle de l'homme intelligent.

C'est le mathématicien Norbert Wiener qui, en 1948, fait la synthèse de tous ces projets en créant la cybernétique dont est issue le cyborg, mélange de Golem, d'automate, de Frankenstein, de robot et d'ordinateur. Autrement dit, il revient à Wiener d'avoir enfin conceptualisé en une entité plus de deux siècles de désir/recherche artistique, magico-religieuse, mécanique, automatique, biologique et informatique.

La cybernétique, du grec *kubernetes* signifiant «pilote» d'un navire, vise à suppléer aux imperfections humaines par la création de machines correctrices, capables de contrôler, de prévoir et de gouverner.

«Rompant avec la traditionnelle dichotomie humain-machine, Wiener propose une approche «humano-mécanique» de la société. (...) Qu'il soit question de remplacer un membre amputé ou de calculer ou de traiter de l'information, les machines intelligentes constituent pour lui des prothèses, des prolongements des membres, des greffes d'instruments. Insistant sur les dangers potentiels de cette situation, Wiener considère l'humanité comme entièrement dépendante de ses prothèses. »

A ce sujet, le cinéma contemporain s'est emparé du corps expérimental de la science et de la médecine pour mieux lui faire franchir les limites de la mort. Avec des cyber-films tels que *Robocop*, *Terminator*, les cyber-théoriciens mettent en oeuvre les récits célébrant la fusion bio-mécanique dans un univers de désarroi où règne l'absence de perspectives historiques typiquement terrestres. Ces rêveries scientistes sont présentées comme un saut évolutif considérable qui donnera naissance à des formes de vie bien supérieure à la nôtre.

L'homme est ainsi confronté à sa condition intime de mortelle et c'est parce qu'il désespère de pouvoir changer de condition que l'homme rêve de changer de nature, de quitter le monde biologique comme le lui enseignent l'artiste et le scientifique des nouvelles technologies des mondes virtuelles. Une rage de surhumanité se dresse contre le naturel.

Les artistes de *Survival Research Laboratory* sont depuis les années 1980 les créateurs cyberpunk qui ont inventé les spectacles mécaniques à grand déploiement, de véritables psychodrames motorisés d'une puissance démente. Véritable cirque mécanique, l'humain y est absent, remplacé par des machines de tôles et des robots métallisés qui paradent selon une chorégraphie programmée par ordinateur qui laisse entrevoir un conditionnement électronique des masses comme si l'homme était prêt à accepter toutes les servitudes possibles tellement son désir de transcender son corps physique est puissant.

L'humain veut s'arracher à l'humain, il veut l'Impossible. Ainsi dans *Terminator 3*, l'androïde TX est la quintessence du post-humain. Pur esprit, TX s'incarne dans un corps futuriste recomposé à partir d'organes morts, forme quasi identique à cette sublimation mystique que les érudits anciens appelaient la métempsycose à savoir la migration de l'esprit, de l'âme d'un corps à l'autre. Nous vivons une ère de l'extrême où nos désirs se radicalisent : l'homme du XXIe siècle ne veut plus mourir. Vaincre la mort est l'obsession principale de la culture cyber. Pour les jeunes d'aujourd'hui la vieillesse est une maladie dont il faut soit guérir par les drogues et les thérapies génétiques ou en fuyant carrément la sphère bio responsable de la décrépitude des espèces.

Corps design.

Des performances comme laboratoire expérimental, nous passons au bloc opératoire. La décréation du corps n'est pas qu'une désincarnation mais aussi une réinvention, une réincarnation, une multiplication, une vectorisation, une ré-genèse de l'humain. Avatar et métempsycose.

L'œuvre de Orlan est taxé de performance chirurgicale. En effet les chirurgiens doivent opérer de manière à reconstruire sur le visage de l'artiste un portrait-robot digitalisé composé du front de la *Joconde*, les yeux de la *Psycbée* de Gerome, le nez de la *déesse Diane* de l'École de Fontainebleau, la bouche de *L'Europe* de Boucher et le menton de la *Vénus* de Botticelli; en somme une sorte de work-in-progress d'art charnel destiné à transformer un visage banal en un collage de traits célèbres. En créant des hybrides troublants entre son visage et ceux des canons de la beauté, Orlan aspire à une trans-figuration profane, remake de la transfiguration du corps du Christ en entité mystique. Ce parcours initiatique est un meurtre de l'identité naturel, sacrifice nécessaire à une renaissance de l'autre artificielle.

Cette recherche d'identité passe par le travestissement, vouloir être autre, de passer d'une identité à une autre, se transformer à défaut de changer la société et forcer ces institutions à reconnaître le changement. Elle s'en prend en premier lieu à l'Église en se déclarant sainte Orlan tout en fusionnant des pulsions divines aux désirs érotiques. Ensuite, elle dénonce le mercantilisme de l'art en se déguisant en putain dans des salons d'art contemporain. Finalement, elle confronte le désir de changement identitaire aux nouvelles technologies par des opérations-performances radicales dans le but avouer de mettre en demeure les pouvoirs publics d'officialiser cette identité par l'obtention de l'ensemble des papiers, numéros et formalités nécessaires; en somme reconnaître le post-humain.

Avec Orlan, la monstruosité devient le canon postmoderne de la beauté qui consiste à combattre tout ce qui est naturel où l'idéal est devenu totalement contre-nature; ce dernier remplaçant la contre-culture des années 1950-1970. De la contre-culture à la contre-nature, beau titre de livre n'est-ce pas ?

En ligne directe avec le Paléolithique, l'œuvre d'art contemporain symbolise bel et bien une sorte de totem personnel apportant le «salut»et pour laquelle l'artiste, à l'image de Pygmalion et sa statue, voue un culte de Rédemption. Par la mise en scène du corps, l'art se démocratise. Le corps/accessoire est pris en main, véritable chantier de construction, par une formidable industrie du design corporel déifiée à grand renfort de publicité et de marketing. Du tatouage à la liposuccion en passant par le piercing et le rasage pubien, le corps devient une marque griffée, porteur de sens, d'une appartenance à soi. Le corps ainsi magnifié acquiert toute la symbolique du talisman qui protège l'identité tout en l'affirmant et, de fait, échappe à l'indistinction, à l'anonymat.

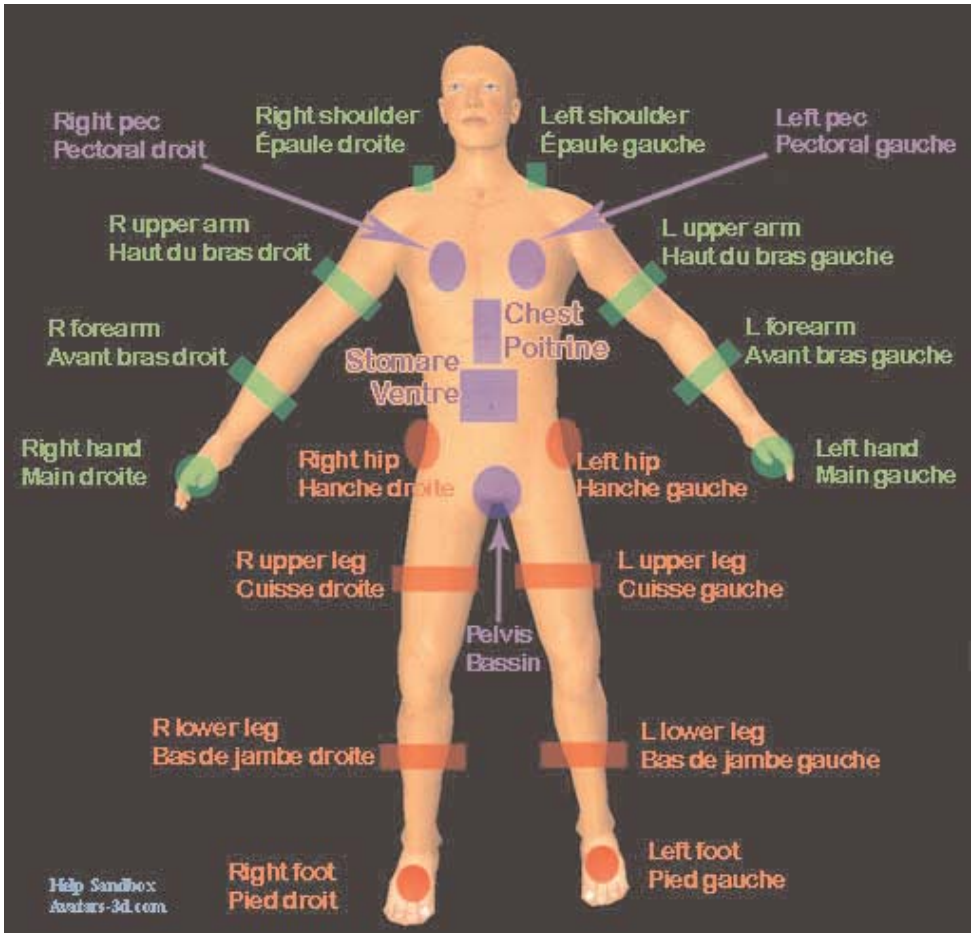
Corps construit.
Le corps difforme force la science à s'interroger sur le corps normal. Au XVIIIe siècle une science de la physionomie et de la mensuration du corps humain et de ses parties se met en place. Les études de disproportions cherchant à fixer les types de laideur se doublent d'études sur les proportions idéales, à en dégager les caractéristiques jusqu'à les amplifier par les produits cosmétiques, la mode, les exercices et même la chirurgie. Et ce phénomène n'a fait que s'amplifier au cours des siècles.

La chirurgie esthétique répond à une blessure narcissique de la personne insatisfaite et qui demande réparation. Il s'agit de rendre le corps, surtout le visage, conforme aux normes idéologiques de la beauté dont nous connaissons maintenant l'inouïe cruauté. Sous les bandages, derrière les ecchymoses et les points de suture, se profile une identité nouvelle, parfois monstrueuse qu'il faudra bien affronter. Des shows télévisuels programment dorénavant le remodelage des corps comme construction symbolique et culturelle de l'époque. Le corps naturel mit en disgrâce disparaît sous la mise en scène de l'artifice. tre rime désormais avec paraître.

D'ores et déjà, artistes ou adeptes du culte du muscle, prônent la transformation du corps grâce à l'utilisation de l'électronique, des nouveaux designs et des nouveaux matériaux. Natasha Vita-More, une artiste body-builder, considère le corps comme un nouveau terrain d'expérimentation pour la mode : « J'aimerais renforcer la puissance de mes jambes pour marcher dans la montagne, posséder

une voile épidermique protecteur qui me protégerait des dangers particuliers à cet environnement, pouvoir rafraîchir ma température interne et bénéficier d'une ouïe et d'une vision amplifiées.

Dans le même registre, l'actrice Cindy Jackson a subi à ce jour plus de vingt opérations pour ressembler à la poupée Barbie et un autre Jackson prénommé Michael a quant à lui transgressé sa naturalité jusqu'à la monstruosité. Ces deux «phénomènes de foire» nous révèlent cependant l'émergence d'un attrait populaire pour les produits de beauté et la chirurgie esthétique. On arrive à une superficialité tangible dans le culte de l'image dans un univers spectaculaire où l'on préfère la copie à l'original, le simulacre à la réalité. Nous vivons à l'ère des «oeuvres de pacotille» du faire-valoir, de faire-voir, comme le prêt-à-porter. Nous sommes ébahis par ce kaléidoscope de couleurs, de formes synthétiques et à la fois, hébétés par le peu de signification de nos «créations. » Nous assistons à la victoire de la conception mécaniste du corps perméable à toutes expériences techno-pharmacologiques. Tous les organes à l'exception du cerveau et du système nerveux central ont déjà leur clone artificiel. Cette réduction du corps à une mécanique va de pair à une transformation des organes en marchandises ; à quand la bourse des organes ?



Le corps a toujours incarné une certaine vérité de soi face au monde. Il en était ainsi des pratiques de marques corporelles qui agissaient comme révélateur de l'identité, du caractère. Les années 1980 ont vu émerger n'ont pas l'affirmation de sa personnalité mais plutôt la gestion de son apparence et même, la simulation de son identité.

« De la séduction considérée comme l'un des beaux-arts » (Baudrillard)

Quels seront donc les canons de la beauté postmoderne ? C'est simple ! «C'est l'exigence folle d'une perfection physique jadis inaccessible» mais maintenant à portée de main grâce à la pharmacopée, aux prothèses et aux images de synthèse couplées aux logiciels de visualisation. Cette technique de transformation informatique s'appelle le morphing, un détournement sans précédent du naturel vers l'artificiel.

Détournement des désirs naturels vers le produit de consommation avec le spot publicitaire, détournement des procédés publicitaires vers la propagande de soi, détournement du corps vers le rejet sacrificiel avec le body art, détournement des cycles de la vie vers la jeunesse perpétuelle avec le postmodernisme et finalement, nous le verrons, détournement de la vie biologique vers la factice cybernétique avec le post-humanisme.

Du corps construit physiquement, nous passons au corps construit artificiellement. McLuhan dans la *Mariée mécanique* entrevoyait voilà plusieurs décennies l'étrange fusion du sexe et de la

technologie. Auparavant, au début du XXe siècle, Marinetti, père du futurisme, prophétise le mécano-érotisme que représente Picabia dans *Parade amoureuse* (1917), portrait d'une valve de moteur évoquant la copulation sexuelle, thématique que les dadaïstes ironisèrent avec leur mise en scène de rut et d'orgasme mécanisé d'une race automate vidée de toute existence spirituelle. Avec *Fornication d'automobile* (1914), le poète Mario de Léon décrit un accident de voiture comme un accouplement ; idée reprise par Ballard dans *Crash* qui met en scène l'amour fétiche qui ne peut se réaliser hors de l'alcôve mécanique de l'automobile. Ainsi naît le triangle «amoureux» post-moderne du sexe, de la technologie et de la mort.

«Aujourd'hui, les remarques prémonitoires de McLuhan sur «l'image mêlée, largement répandue, du sexe, de la technologie et de la mort», les thèmes de la technologie érotisée, du sexe assisté par les machines, de l'accouplement avec la technologie et des désirs charnels déviant pour aboutir à des orgies de destruction hight-tech, se retrouvent tous enchevêtrés dans la cyberculture. »

Nous savons que l'arrivée du sida a modifié considérablement les relations sexuelles, c'est d'ailleurs à la même époque que les jeux sexuels, les «chat» érotiques connaissent une popularité toujours croissante dans l'univers du cybersexe où chaque participant, en prime, peut se présenter, narcissisme oblige, sous son jour le meilleur. Dorénavant le corps virtuel construit deviendra simulacre.

Corps narcissique.

La vision de l'artiste devient fantasme de son univers personnel en fusion avec le monde. Le phénomène de la musique du monde ou «world music» est une bonne analogie de cette fusion. Dans ce nouveau courant musical, on ne parle plus que d'échantillonnage et de séquençage, de sons, remixages de musiques diverses répertoriées à travers le monde. C'est le copier/coller des logiciels informatiques appliqué à l'art en général. C'est le «cut off» en littérature tel que proposé par le beatnik Burroughs où sont juxtaposés des bouts de phrases éparses glanés ici et là dans les quotidiens et placés sur une trame musicale. En peinture, c'est le remixage sur la toile d'éléments organiques du body art comme le sang ou la merde et en sculpture, l'introduction de viande fraîche ou de viscères. C'est l'ère des fusions, de la convergence : fusion danse/vidéo/théâtre par exemple.

Le nomadisme post-moderne est la grande illusion cosmopolite. Apatride, citoyen du monde, le sujet post-moderne veut continuellement être ailleurs à condition que cet ailleurs renferme le minimum de confort, de sécurité, en somme, ailleurs doit être un peu comme chez-nous. Nous ne sommes plus nomades puisque nous parcourons le monde en touristes déambulant dans un souk exotique flairant le prix le plus bas comme dans n'importe lequel *Wall Mart* de ce monde. Tous les artefacts se retrouvent sur les rayons du grand supermarché mondial de l'humanité. Le monde est en solde

L'identité personnelle suit le même cheminement. À travers le cinéma, la chanson, le théâtre, la télévision et les arts en général, nous cherchons tous des scripts qui répondent aux questionnements de notre époque et des modèles susceptibles d'être intégrer dans le processus de construction de notre identité. Nous nous retrouvons devant le supermarché de tous les possibles. Si bien que les histoires d'aujourd'hui productrices de sens se sont multipliées en catégories de toutes sortes, touchant toujours de plus près aux préoccupations personnelles et intimes

«Jouer astucieusement de ses logiques identitaires» n'est pas donner à tous. En ce sens, la rébellion n'est pas négative. La scène de l'art a été un terrain d'expérimentation où se sont exprimées toutes les recherches et toutes les revendications : destruction, construction, déconstruction, archaïsme, sexe, guerre, subversion, mélancolie, tout y est, malheureusement nous savons aussi que tous ont échoué. «Nous sommes dans un état tout à fait paradoxal, qui se traduit, je crois, par une frayeur, une sorte de panique collective devant cette

situation où tout est déjà arrivé, où les utopies sont réalisées, où en réalité nous sommes dans la désillusion totale. » (Baudrillard)

Depuis les années 1990, nous assistons à un éclatement, à une polyphonie de discours qui s'entrechoquent principalement sur internet. On ne s'affirme plus en défendant des idées extérieures à soi mais à partir de ce que l'on est et même de ce que l'on croit être. Le «Nous» révolutionnaire s'estompe, l'amnésie historique s'installe, le projet collectif de société éclate en une multitude de projets personnels.
Le corps est alors réinventé et devient un instrument de pratiques sociales, un corps organique, un corps subjectif, enfin, un corps matériel, exploité par plusieurs artistes et auteurs qui en font un objet de représentation. Le corps ne se trouve plus divisé en deux pôles : le bien et le mal, l'esprit et le corps, l'âme et la chair comme dans les siècles précédents, mais bien dans une infinité de fictions, de représentations et de systèmes symboliques. Le corps se trouve dans la multiplicité des identités, dans le travestissement de l'être. Ce mouvement se définit comme une recherche de multivalence, sorte de désir de vivre des expériences variées.

Corps simulacre

Le phénomène *Poku* (Pop + Otaku : culture populaire et fan d'animations japonaises) a envahi la planète. *Poku,* imprégné de l'imaginaire manga, revendique l'héritage du pop art américain. Aya Takano se réclame de ce nouveau courant

artistique inspiré de la subculture japonaise. Son terrain de prédilection, c'est l'adolescence dans une société consumériste et débridée. Dans une société des plus en plus informatisée, l'adolescente s'ennuie de la vie réelle. L'adolescence est un passage difficile à traverser. Comment rester réel et ne pas disparaître dans les mondes virtuels, être pris dans la toile ?

A travers ses tableaux, on peut voir des adolescentes rêveuses ou s'ennuyant, passives en action mais résolument actives en pensées : leurs regards profonds - représentés par des pupilles très dilatées - semblent nous scruter jusqu'au fond de notre âme. Sont-elles heureuses ou tristes derrières leurs masques ? Sont-elles naïves ou perverses ?

La post-modernité est installée comme mode de vie, elle est faite pour la jeunesse, par la jeunesse et vit centrée sur l'image de la jeunesse. Elle en a adopté le désir de divertissement et l'a promu au rang de culture. La société occidentale est restée adolescente. La post-modernité s'amuse, elle aime les illusions et les leurres qu'on lui offre. Elle n'a ni le sens de la profondeur, ni le sens du Sacré. Ce à quoi elle voue par-dessus tout un culte, c'est à l'image, ce qu'elle vénère, c'est la production d'illusions, le spectaculaire et l'immédiat.

Le monde otaku est un jeu virtuel; il s'agit alors d'y participer. On peut être à la fois ou successivement mi-homme, mi-animal, sorcier, monstre, chevalier ou fée, etc. Le joueur se forme un double et intègre une tribu élargie de fans de dessins animés, de jeux vidéos, d'effets spéciaux et fanzines. Chaque joueur revêt une personnalité multiple derrière laquelle il avance masquée. Le «Je est un autre» de Rimbaud, expression poétique, devient virtuellement réalisable, une vie parallèle prend naissance. Le principe de réalité si cher à Freud mute en fantasmagorie.

«Le projet de société de la postmodernité est d'en avoir aucun. »

La post-modernité comme expression radicale de l'individualisme refuse toute forme d'engagement ; «s'engager est un truc de vieux cons. » La post-modernité, c'est la fin de la suprématie de la culture et l'avènement de la consommation comme culture, de la mesure de la culture à partir de la consommation. Nous, les jeunes, notre culture, c'est la consommation ; « on veut tout et tout de suite . Nous ne voulons pas changer le monde, nous voulons en profiter. On consomme les idées, les opinions, des films, des bandes dessinées, des spectacles, des musiques en vitesse comme des marchandises ou des émissions de télé; nos jugements varient selon notre humeur de zappeur à la recherche de la satisfaction immédiate du désir au moindre coût.

À ce chapitre, le site *Second life* sur Internet montre adéquatement le processus psychologique de transfert identitaire vers une autre identité virtuelle libérée des contraintes, celui du bonheur sans aliénation.

Avec *Second life*, il s'agit de vivre non pas sa propre vie, mais celle d'un autre, qui raconte, s'agite, frappe, se dénude ou fait l'amour à votre place. *Second Life* est un hybride entre un site communautaire et un jeu en ligne. Chaque utilisateur peut s'y construire dans les moindres détails un personnage en trois dimensions, et lui acheter une maison, une piscine, une voiture, des objets de toute sorte… Bref, tout ce dont il a besoin pour que son personnage puisse évoluer selon nos désirs.

«L'âge dans lequel nous entrons est celui de la démocratisation personnelle, de l'invention de soi. L'individu est sommé de s'auto-définir et de choisir, dans tous les domaines de sa vie personnelle; de choisir sa vérité, sa morale, son avenir, et in fine son identité. Il est devenu un créateur de lui-même, grisé par ces nouveaux espaces de liberté... » et son génie créateur lui commande de laisser trace dans une oeuvre unique comme un barre/code qui prouve sa valeur.

Puisque tout est désormais contrôlé, le citoyen ne peut s'exécuter que sur le matériau qui lui est propre et accessible, dédouanée des contraintes sociales : son corps/éden dans l'univers du body art commercialisé.

Internet, c'est l'apologie du kitsch, du maquillage, de l'illusion comme la narcissique parade sexuelle sur les «sex-chat», c'est la présentation nickel de soi avec image retouchée sur photoshop, téléchargement en prime. Plus nous retouchons l'original, plus nous participons à notre effacement du monde; l'image comme «un pseudo-idéal qui tient lieu d'une réalité existant déjà dans le monde. » L'art hyper individualiste demande maintenant une adhésion complète à la technologie en proposant des univers virtuels d'immersions complètes qui nourrissent un narcissisme collectif débouchant sur une religiosité toute électronique. Notre image sur *Facebook* ressemble aux faux dieux de l'Antiquité que l'on nommait «idoles. » Il ne s'agit plus de prendre la place de Dieu mais de s'ériger soi-même en son propre Dieu. Le miroir déformant de la réalité virtuelle nous déstabilise ainsi jusque dans notre propre intimité.

C'est le corps-gadget, le corps-botox, le corps-ludique, le corps-disneyland «qui deviennent les modèles d'après lesquels les gens se façonnent eux mêmes, il s'ensuit une aliénation extrême. » (Ewen) La femelle «photoshop» et l'androïde stéroïdé en lifting perpétuellement pixellisé sont les êtres que vous risquez de rencontrer dans vos navigations sur les eaux du cybersexe où la vie est loin d'être «un beau fleuve tranquille. » Le cybersexe, c'est l'univers de l'absence de tous les repères identitaires dans un imaginaire pornographique où, extase totale, des soldats irakiens posent nus, empilés en tas et forcés de s'activer sexuellement devant les caméras vidéos. Guerre et porno; du pareil au même.

Le culte de la représentation postmoderne, comme une transe hypnotique, vénère l'image et les illusions qu'elle procure. On ne parle plus, on communique plus mais on regarde la même image.

Social Media Processes
facebook
INTERNET
ADDICTION

Plus il y a d'images, plus il n'y a rien à dire. L'art postmoderne est un désert de la pensée humaniste au profit d'un hyper individualisme.

«S'exprimer en contexte postmoderne veut dire se faire valoir dans sa différence pour la différence même si l'on a rien à dire, surtout si on a rien à dire. »

L'art devient ainsi éminemment égocentrique. On est bien obligé de constater que l'espace public est entièrement envahi par le publicitaire qui étend sa visibilité tentaculaire jusque dans le cabinet privé.

Mon narcissisme aidant, ces scénarios modernes, postmodernes ou ultramodernes, que sais-je encore, deviennent expression du «me-myself-and-l» où l'artiste comme le voyageur du XXe siècle devient une mise en scène de soi dans le monde : Moi devant le Sphinx, Moi devant la tour Eiffel, Moi à Place Saint-Pierre, Moi devant le Taj Mahal, Moi au Sahara, Moi chez les Innus de la Minganie au Canada, etc. Le Moi fusionnant à toutes les cultures.

Parvenu à ce terme, la mort a fait son ouvrage puisque le téléspectateur a perdu son âme. Non pas d'une mort physique mais plus essentiellement encore, de ne pas vivre sa vie, de mourir comme présence au monde, de mourir comme Présence à soi, de disparaître dans le flux de l'inconsistant et l'irréel d'une vie autre qui ne sera jamais mienne.

Raconter des histoires n'est pas nouveau pour la société, les mythes archaïques en témoignent. Sauf que l'évolution du récit fictionnel était inéluctablement confrontée à la réalité. Le script de l'identité attendu était donc continuellement remodelé par l'expérience de vie.

La biotechnologie esthétique aidant, l'humain est dorénavant capable de « changer » de peau à volonté grâce aux tatouages dermato-électroniques, la peau devenant un écran, une interface connecté à des synapses artificielles. Les possibilités de transformations sont inouïes. Comme un caméléon, la peau et l'iris des yeux changent de couleurs; idem pour les vêtements trompe-l'œil, la nouvelle mode transgénique.

Mais il arrive que le décalage entre l'identité souhaitée et la réalité est si profond qu'il provoque la rupture identitaire. Il s'ensuit un décalage souvent une confrontation qui déstabilise l'individu. Il y alors retrait progressif de l'action ordinaire vers la contemplation ou la rêverie renforçant encore l'identité virtuelle.
«Voici la nouvelle clôture : l'homme fini, enfermé dans son moi, son identité et ses droits, qui ne tolère aucune référence étrangère à ses désirs, à son corps et à ses origines. En apparence ouvert à tous, l'homme fini s'est laissé enclore dans un cocon qu'il a lui-même sécrété. Cet enfermement, qui a pour cause la dégradation du sens de l'idéal, est la marque de l'individualisme narcissique d'aujourd'hui qui lotit l'homme contemporain d'un monde peuplé d'images. (...) Sitôt disparus les référents et les idéaux, bref tout son sens vertical de l'altérité, la meilleure stratégie de survie qui s'offre à l'homme fini est de se replier sur lui-même, dut-il être la seule mesure de ses désirs.»

Corps androgyne

La porno, comme art de masse, a eu le mérite de nous renseigner sur le discours idéologique qui prépare l'éviction de la femme du seul lieu où elle l'emportait d'emblée : la maternité. Le mouvement féministe n'avait pas prévu, d'ailleurs pouvait-il le prévoir ? - que la libération totale de la femme se finaliserait dans la disparition complète de la mère, - son sacrifice ? - évincée par les techniques de la reproduction au profit de la sexualité stérilisante du porno. Depuis les rituels préhistoriques que l'homme aspire à déposséder la femme de son pouvoir créateur, voici enfin le jour arrivé de l'ultime conquête.

«Le dernier mot ne peut-être laissé à la nature : tel est l'enjeu fondamental. Il faut que cette grâce exceptionnelle, innée, immorale

comme une part maudite, soit sacrifiée et immolée par l'entreprise du séducteur, qui va l'amener par une tactique savante jusqu'à l'abandon érotique, où elle cessera d'être puissance de séduction, c'est-à-dire une puissance dangereuse. (...) De toute façon, quelque chose est donné à la femme, qu'il faut exorciser par une entreprise artificielle, au terme de laquelle elle est dépossédée de sa puissance. (...) C'est toujours l'histoire d'un meurtre, ou plutôt d'une immolation esthétique et sacrificielle... »

"La mort de Dieu, c'est aussi la mort de la déesse"
(Haraway)
L'icône moderne de la femme dépossédée par l'homme de sa maternité est la drag queen, «cette fée qui a mal tourné», comme triomphe de l'hyper féminité stérile. La drag queen prépare symboliquement le terrain à l'éviction de la femme comme «matrice biologique», naturelle, au profit de l'avancée triomphante de la matrice cybernétique, artificielle.

Mais le ou la transsexuelle n'est qu'une étape vers une finalité encore plus ésotérique ou magique : l'androgyne. La féministe radicale américaine, Donna Haraway, emportée par la mouvance cybernétique dans *Simians, Cyborgs and Woman. The Reinvention of Nature*, appelle de tous ses vœux la dénaturalisation complète de la femme et par ricochet, de l'homme. «Il n'y a plus ni père, ni mère, mais une matrice technique toute puissante. »

On serait porté à croire que la femme serait naturellement encline à défendre le féminisme humaniste contre l'approche cybernétique.

Mais en croire, l'historienne Haraway, dans *Cyborg Manifesto*, seule la cybernétique pourra délivrer la femme de l'oppression socio-historique dont elle est victime en construisant un nouvel environnement où les différences entre humains et machines, entre hommes et femmes seront abolies. La féministe cybernétique «rêve d'un monde hybride, sans sexe et sans genre. »
Nous voyons très bien en quoi ce féminisme cybernétique contribue à l'immense popularité des industries cosmétiques et biotechnologiques qui rêvent de remodeler le corps humain selon les codes fantasmés formulés par le génie génétique grâce aux images de synthèses. Concept au cœur du travail de plusieurs artistes plasticiens car cette inaccessible androgynie est ce vers quoi

se dirige l'humanité.

Il est nécessaire de rappeler que derrière cette dialectique philosophique, il existe une réelle revendication politique. Ainsi l'imperfection de l'Homme serait la dualité sexuelle. Pour Klonaris et Thomadaki par exemple, la volonté de proposer une alternative à la différence des sexes s'accompagne d'une position féministe: « pour pouvoir opprimer les femmes, il faut savoir qu'elles sont bien des femmes. » En créant la confusion, on résoudrait donc toutes les inégalités. L'emblème de l'androgyne participe finalement au même discours que le genre mais le déplace vers la sexualisation, vers les sexes anatomiques. Il ne s'agit plus de contester les constructions du féminin et du masculin mais bien la bipartition homme-femme, ou plus exactement mâle-femelle et d'en souhaiter la disparition, telle serait la finalité du féminisme, fallait y penser.

Ces oeuvres rejoindraient ainsi le discours sur l'amour d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon dans lequel l'amour correspondrait au sentiment de nostalgie face à cette unité perdue. L'androgynie correspond donc aussi à ce fantasme de complétude. Il fait signe vers la fusion originelle et incarne cette mémoire de l'origine et de l'indifférenciation sexuelle voire comme le dit Mircea Eliade, «la nostalgie essentielle de l'humanité. » Dans le *Timée*, Platon raconte qu'au début du genre humain il n'y avait pas de division sexuelle. Reprise par les religions bibliques, cette thématique de l'unité se concrétise dans l'ange et le chérubin asexué. Encore une fois, les mythes antiques viennent envoûter les artistes contemporains. Transsexuels et androgynes traversent ainsi l'imaginaire contemporain comme les esquisses d'un corps en devenir, dont les configurations actuelles oscillent entre fétichisme technologique, nihilisme sexuel et invention d'un au-delà idyllique.

Ainsi en est-il de la création future des « sex machines » à l'usage de personne seule, de couple ou de groupes. Ces machines orgasmiques connectées au système nerveux central sont identiques au synthétiseur psychédélique (drogue-machine) conçu pour provoquer des hallucinations agréables.

Corps techno-mystique.

La post-modernité marque l'arrivée du néo-chamanisme à la portée de tous. Individualisation oblige, l'homme est certain qu'il est son seul chaman, comme il est son seul artiste, son seul gourou capable de réaliser sa connexion spirituelle avec le cosmos. Ce recentrage de la spiritualité sur l'individu marque l'explosion des sectes «à la carte. » Finies les religions collectives, les cultes de masse, bienvenue dans le monde des croyances alternatives du néo-chamanisme, ce qui fait dire à certains ethnologue que le chamanisme primitif fut probablement la première religion de l'homme et moi de rajouter que le chamanisme techno sera la dernière.

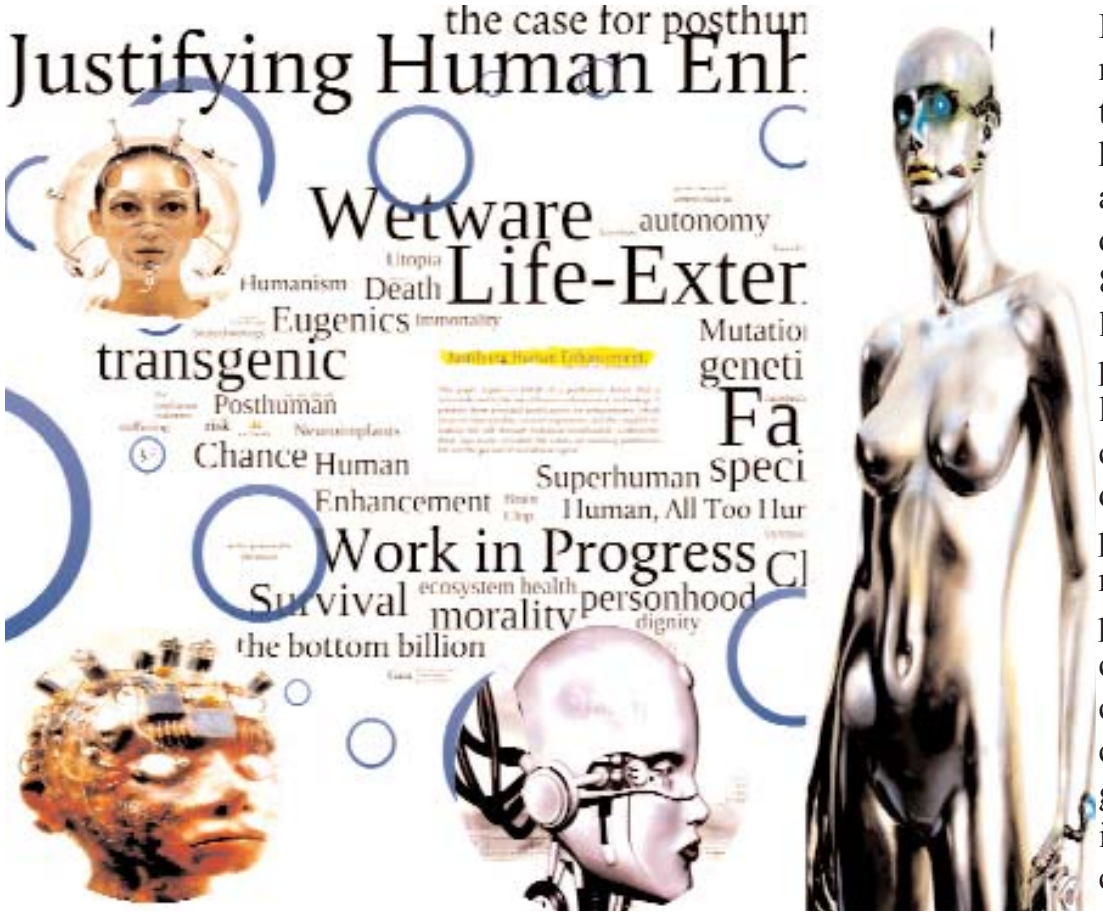
Placée sous le sceau de la réconciliation, de la synchronicité, où physique et métaphysique, intuition et raison, psychologie et parapsychologie, tout devient recyclé, brassé, détourné et amalgamé dans un formidable réenchantement du monde. Jamais l'offre spirituelle aura atteint cette prolifération hallucinante du karma-cola, expression désignant la commercialisation de la spiritualité postmoderne.

Religions monothéistes, spiritualités orientales, médecines douces,

naturopathies, psychothérapies se côtoient jusqu'à la copulation quasi-incestueuse pour donner naissances des entités hybrides aussi improbables que le massage christique, l'astrologie coranique, la tarologie kabbalistique, les soufis nettoyeurs de chakras, les chamans gestaltistes, les cancérologues gnostiques, les guérisseurs kinésistes et les dentistes hypnothérapeutes. Mais cette convergence entre technologie et sources naturelles de la vie distille dans nos veines un effet des plus pervers.

Plus la science et la technologie évoluent, plus elles emploient un langage mystique. Les équations de la mécanique quantique deviennent de telles énigmes que seul un langage métaphysique permet d'en saisir la complexité. Ainsi Einstein plaida en faveur d'une "religiosité cosmique" à laquelle ne correspond "aucune idée d'un Dieu analogue à l'homme"; une religiosité cosmique sans dogme, sans Église, sans caste de prêtres. Certes, car cette religiosité est incontournable ; plus la science appréhende les limites de l'Univers, plus la représentation de celui-ci échappe au rationnel et se réfugie dans la métaphore et la poésie, ce que le célèbre physicien Werner Heisenberg illustra en ces termes : "Nous finissons certes par réussir à comprendre le monde, en présentant ses structures d'ordre sous des formes mathématiques ; mais lorsque nous voulons en parler, il nous faut nous contenter de métaphores et de paraboles, presque comme dans un langage religieux."

Mais surtout, les théorèmes quantiques nous démontrent que le monde est devenu aléatoire et la réalité comme la vérité absolue indéchiffrables. La science qui depuis le siècle des Lumières, a démantelé rationnellement la conception spirituelle du monde, se retrouve devant un cul-de-sac ; une incompréhension tout à fait logique – «Notre raison a des limites» - ce qui permet le retour du sacré. Certains affirment que la science est entrain de découvrir rationnellement ce que les mystiques savent intuitivement depuis toujours.



La techno-mystique mélange les élans transcendantaux des hippies des années 60 aux aspirations électroniques des cyberpunks des années 80-2000. Pour les hippies, l'avenir radieux est psychédélique axé sur l'expansion de la conscience grâce aux drogues hallucinogènes permettant au corps de retrouver sa pureté primitive, pour le cyberpunk, l'avenir est cyberdélique axé sur la conscience branchée aux grands réseaux informatiques formant le cyberespace, «le corps étant obsolète. » Le point de convergence étant que tous deux témoignent d'une foi religieuse en la technologie, l'une chimique (LSD) et l'autre électronique (ordinateur).

Deux livres majeurs se révèlent être les fondateurs la nouvelle théologie électronique en accord avec les prophéties de Joachim de Flore. Le premier *l'Avenir de l'homme* de Teilhard de Chardin annonce la grande métamorphose spirituelle qu'attend l'humanité : la noosphère. Plus la matière, l'atome, se complexifie, plus il devient conscient, explique-t-il. L'homme, comme organisme conscient le plus sophistiqué, a permis à l'évolution d'accéder à la technosphère, fruit de la raison. Ce nouveau bond succède aux sphères successives qui ont recouvert la terre soient : la lithosphère, la biosphère, l'atmosphère. En ajoutant la technosphère, l'homme amène l'évolution a seuil d'un nouveau saut où les hommes de l'avenir ne formeront plus, en quelque manière, une seule conscience, la noosphère annonce-t-il en 1924. Pour lui, l'avènement d'une «Ultra-humanité» convergera en un «Point Oméga», sorte de Christ cosmique qui serait l'achèvement de l'évolution dans la noösphère, sorte d'Hyper-esprit. Le second *Pour comprendre les médias* de McLuhan explique que les technologies des communications transforment graduellement le monde en un «village global» permettant de réaliser «une seule et unique conscience». Deux volumes importants de la contre-culture qui tentent donc la réconciliation entre la métaphysique et le matérialisme dans une cosmologie scientifique.

La «cyberdélie», la «noosphère» illustrent donc la venue d'un nirvana technétronique où l'esprit supplantera définitivement la matière, le corps. «Qu'est en réalité l'élimination de l'homme en personne du processus que l'homme a découvert et perfectionné, avec sa fin promise de toutes luttes et de toutes recherches, sinon l'évasion finale de Bouddha hors de la Roue de la vie ? Une fois complète et universelle, l'automation complète (post-humanisme) signifie la totale renonciation à la vie, et finalement l'extinction totale : la retraite même au sein du Nirvana que le prince Gautama dépeignait comme l'unique moyen de se délivrer du chagrin, de la douleur et de l'infortune.

Cette observation de Mumford se visualise à la fin de *2001 Odyssée de l'espace*, film co-écrit par Clarke et Kubrick, où l'apothéose techno-mystique se réalise lorsque l'astronaute franchit le point «Oméga» où l'odyssée extérieure et intérieure convergent pour former le royaume du sacré d'un nirvana transcendant résolument l'humanité.

«Selon les nouvelles technologies, les êtres vivants appartiennent de moins en moins à la sphère organique. Nous devenons des corps-médias, des corps-images, des corps-intelligence. Nous nous transformons en corps-culture.»

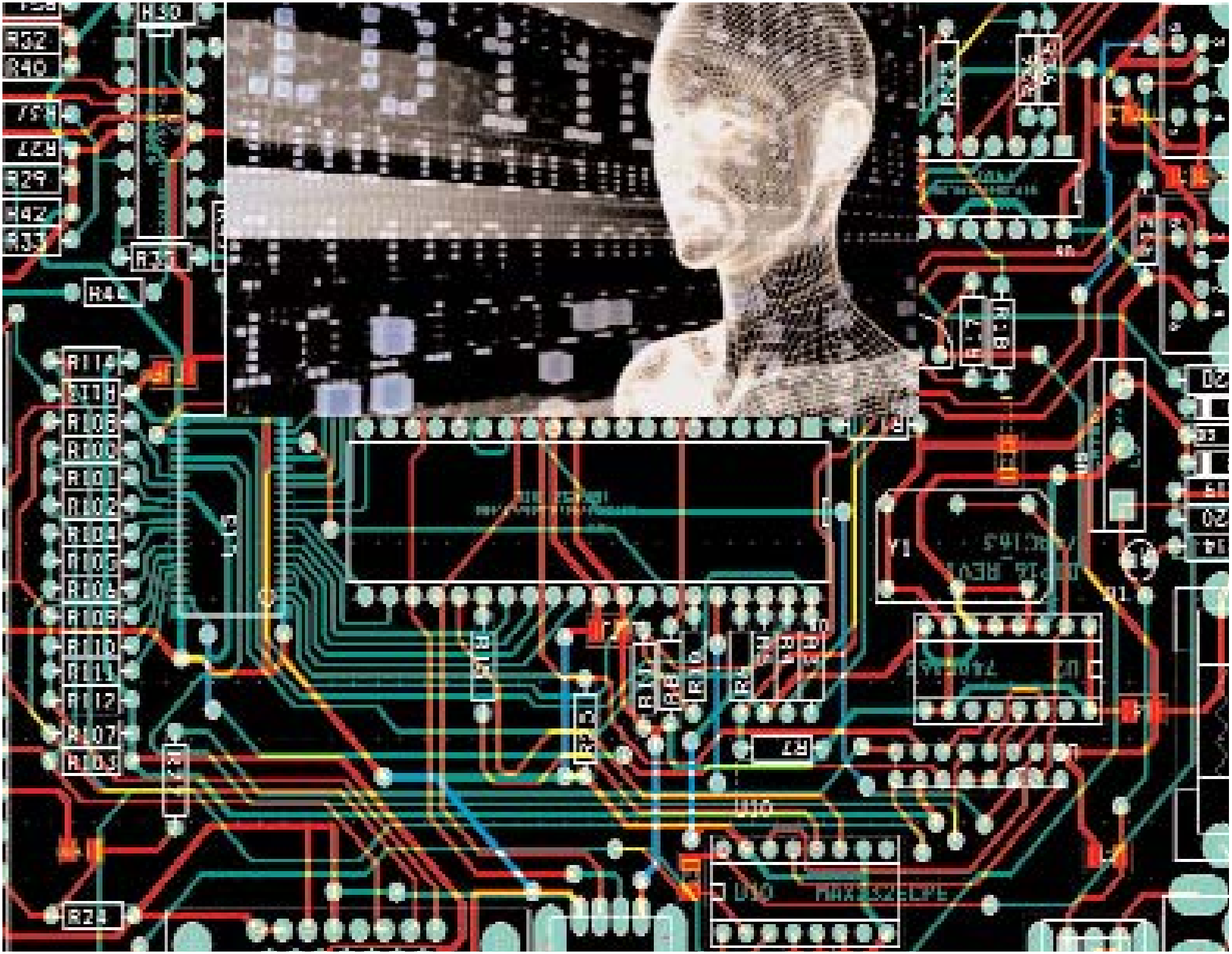
«Fini le temps où l'être humain se définissait simplement en fonction de sa biologie, aujourd'hui, les machines font partie intégrante de cette définition." "Qui dit que la vie doit être organique? »

«Plus l'environnement culturel et médiatique grandit, s'étend et acquiert son autonomie, moins l'environnement organique est nécessaire. »

«Il faut se dématérialiser. Il faut se "décorporaliser". Il faut devenir "liquide" et plonger totalement dans l'espace informationnel que nous offre le cyberespace. Pour survivre, pour permettre à cette planète de survivre, nous allons devoir nous rendre plus transparents, moins "lourds", moins chairs et plus informations, plus octets et moins gènes. »

Or cette science dématérialiste et post-humaniste rappelle en plusieurs points la théologie mystique développée par les ordres monastiques où l'homme s'avère en quelques sorte l'auteur de son propre salut dans sa recherche de déification, sa *théosis*, idée fondée à partir des paroles mêmes du Christ :

« Je leur donne la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un: moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un. » (Jean 17 : 22-23).



Délaissant son corps, le mystique s'unit à Dieu dans la contemplation du monde et participe ainsi à sa *théosis* c'est-à-dire à sa déification :

« Tu m'as accordé, Seigneur, que ce temple corruptible - ma chair humaine - s'unisse à Ta sainte chair, que mon sang se mêle au Tien; et désormais, je suis Ton membre transparent et translucide. » (Siméon le Nouveau Théologien).
La théologie mystique de l'Incarnation développée par les moines s'inscrit dans une recherche de l'union avec l'énergie divine «qui transforme le corps et le rend spirituel (...) de sorte que l'homme tout entier devient Esprit. » (Triades AI, 2,9). Ce qui veut dire que «celui qui participe à l'énergie divine (...) devient lui-même, en quelque sorte, lumière; il est uni à la Lumière, et avec la Lumière il voit en pleine conscience tout ce qui reste caché à ceux qui n'ont pas eu cette grâce »

L'entrée de la Lumière divine dans la conscience permet donc de découvrir la perfection des origines et de la fin, le sort ultime de l'homme qui mettra fin à l'histoire. Et seuls les hommes dignes (artistes, scientifiques cybernéticiens) comme les moines peuvent dès à présent jouir de la vision de la Lumière. Sauf que le moine en transe quitte son corps momentanément pour y revenir alors que la techno-mystique nous convie à «un adieu au corps» permanent. Voici donc arrivée l'ère des techno-chamans dont le programme messianique fut prophétisé par Arthur C. Clarke, célèbre auteur de science-fiction qui déjà en 1968 déclarait dans la revue *Playboy* :

«Peut-être que notre rôle sur cette planète n'est pas d'adorer Dieu, mais de le créer. »

Dans toutes les sphères de l'activité humaine, nous assistons à une mise en place graduelle d'une philosophie contre-naturelle qui veut nous "libérer" de la finitude humaine et de la terrible faillite de l'homme dans son environnement matériel. L'artiste moderne découvre avec effroi non pas qu'il soit mortel mais qu'il est déjà mourant, en train de mourir. Et cette angoisse lui impose l'urgence de s'inventer soi-même, à devenir créateur non pas de son identité mais de son simulacre sauf que s'inventer soi- même n'est pas une sinécure.

Corps transhumain

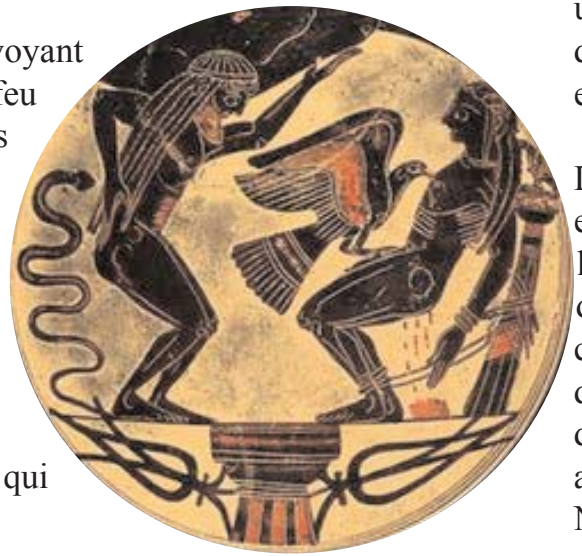
Le transhumanisme prêche «l'amélioration» de l'Homme par tous les moyens technologiques possibles. Cette philosophie futuriste est basée sur le refus des «limites» et des «défauts» de la nature humaine. Elle ne prône rien de moins que l'émergence d'une nouvelle espèce « supérieure » à la nôtre; le surhomme de Nietzsche à la sauce techno. Grâce à la technologie, nous serions en train de devenir «transhumains», un état transitoire vers le «post-humanisme. »

Initialement, l'humaniste cherche à exploiter la raison, la science et la technologie afin de contrer la pauvreté, la maladie, le handicap et l'insuffisance alimentaire dans le monde. Le transhumaniste, lui, porte un intérêt particulier à l'application des techniques pour l'amélioration du corps humain à l'échelle individuelle, à la qualité du vivant en général, à l'élimination des barrières congénitales du physique et du mental.

Les philosophes transhumanistes pensent qu'il existe un impératif éthique de perfectionnisme: les hommes s'efforcent au progrès et à l'amélioration de leur condition. Ils soutiennent également qu'il est possible et souhaitable que l'humanité entre dans une ère transhumaine, où les humains auront le contrôle de leur évolution. Dans une telle ère, l'évolution naturelle serait remplacée par une transformation délibérée et artificielle.

Le complexe de Prométhée
En philosophie, le mythe de Prométhée est admis comme correspondant à la métaphore de l'apport de la connaissance aux

hommes. Il est également repris par le philosophe Hans Jonas, dans le Principe responsabilité (1979), pour faire allusion aux risques inconsidérés liés aux conséquences de certains comportements humains et de certains choix techniques, par rapport à l'équilibre écologique, social, et économique de la planète. Certains psychanalystes parlent de « complexe de Prométhée », une recherche perpétuelle de la connaissance. Ils admettent aussi qu'il s'agit du complexe d'Œdipe de la vie intellectuelle. On peut aussi retrouver dans le mythe prométhéen, une partie des fondements de ce qui deviendra plus tard le christianisme. Ainsi, Prométhée descend du Ciel comme un dieu pour s'incarner charnellement et sauver l'Humanité.



Selon la légende, Prométhée, voyant l'humanité nue, leur donne le feu et les arts mécaniques après les avoir volés à Athéna et Héphaïstos. Mais il ne leur donne pas la sagesse politique pour leur permettre de résister aux dangers de la vie animale. Zeus, prenant pitié d'eux, et prenant compte de leurs sacrifices, leur envoie Hermès qui leur confère la Justice.

Mais maintenant la science dépasse la fiction: n'avons-nous pas déjà accepté la pré-sélection de nos bébés avec le dépistage précoce de la trisomie 21? Quelle est la limite à ne pas dépasser, en sachant qu'aujourd'hui nous sommes capables de réaliser les fantasmes les plus fous de nos aïeux? Quelles sont les applications des techniques de modifications du génome que nous pouvons autoriser et celles que nous devons interdire, et celles que nous pouvons autoriser, contrôler et surveiller?

Avec la chirurgie prothétique, l'homme devrait cesser de subir son évolution physique, il pourra la redéfinir. Les implants et les prothèses donnent à voir une autre manière de sculpter notre corps, de lui donner du relief, de le modeler comme bon nous semble, à l'image que nous souhaitons donner. Certaines pratiques trans-humanistes sont déjà parmi nous sans que nous y fassions attention au quotidien. Actuellement la plupart ont pour but de réparer l'humain : on crée des jambes et des bras articulés pour les personnes amputées, on rend l'ouïe a des sourds grâce à des implants cochléaires, on aide leur cœur à battre avec des pacemakers, on rend la vue avec des yeux bioniques (minuscule caméra placée dans l'orbite et reliée au nerf optique)… Il est bon de noter que de telles prothèses sont déjà plus ou moins couramment utilisées mais qu'elles ne sont qu'au début de leur évolution et que d'autres recherches sont en cours pour les rendre encore plus efficaces.

Le 26 novembre 2018 restera-t-il gravé comme la date de notre entrée dans l'ère de l'humanité génétiquement modifiée? Celle de l'avènement du transhumanisme triomphant? Ce jour-là, une dépêche de l'Associated Press donnait la parole à un chercheur chinois expliquant qu'il était parvenu à créer des embryons humains dont il avait modifié le patrimoine génétique. He Jiankui, chercheur de la Southern University of Science and Technology de Shenzhen affirmait avoir obtenu la naissance de deux jumelles, «Lulu et Nana», dans le génome desquelles il avait greffé un gène de résistance à l'infection par le VIH. Son objectif n'était pas de «guérir» ou de «prévenir» mais bien de conférer un trait génétique indélébile et transmissible à la descendance des humains ainsi modifiés. C'est ainsi qu'auraient été créées «Lulu et Nana».

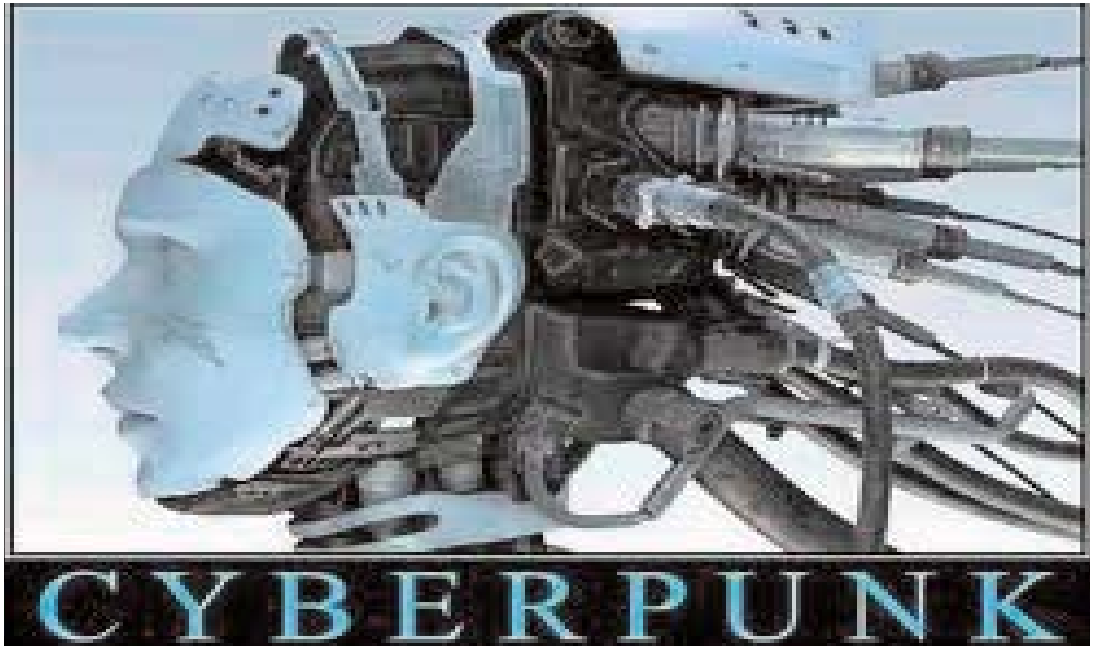
Ce travail est la dernière application en date de la technique dite «CRISPR-Cas9». Un sigle à retenir: le CRISPR (Clustered Regularly Interspaced Short Palindromic Repeats). Cette technique constitue, de l'avis même des généticiens, l'une des plus importantes révolutions technologiques de la biologie moléculaire de ces quarante dernières années. Une importance équivalente à celle des

premiers «ciseaux génétiques», des techniques de séquençage génétique «à haut débit» ou celle de l'amplification génétique (PCR pour Polymerase Chain Reaction). Avec ce nouvel outil, il devient possible de cibler n'importe quel gène pour l'«éteindre», l'«allumer», le «corriger», l'«améliorer»... Et ce dans l'ensemble du vivant, végétal et animal –dont l'humain. Le champ des possibles s'ouvre plus largement que jamais.

D'autres recherches, celle-ci au stade d'expérimentation sont menées : implant permettant d'augmenter la mémoire, manipulation de bras a distance…Des recherches sont également menées sur le développement des micro-générateurs qui permettent de récupérer de l'énergie dans le corps humain pour alimenter les prothèses (utilisé aujourd'hui seulement pour les pacemakers). Plusieurs chercheurs orientent leurs travaux vers les neurosciences et les recherches sur l'ADN. Leurs buts : la photosynthèse artificielle humaine pour libérer l'humanité des famines et la création de cellules prédatrices appelées les « phagocytes artificielles », sorte de cellules prédatrices repiquées à l'intérieur de l'ADN pour remplacer les cellules défectueuses ou séniles.

Les premières représentations du trans-humain sont directement tirées de l'imaginaire de la science-fiction, notamment du cyberpunk, où apparaissent des humains " connectés ", surchargés de prothèses en tout genre, mi-hommes, mi-machines.

Les « transhumanistes » distinguent quatre grandes évolutions possibles. Première évolution : le passage vers l'ère du «robot sapiens» (le cyborg) avec ses prothèses intelligentes ou pas. Deuxième évolution : le passage vers le «soma sapiens» ou «homme pharmaceutique», grand consommateur de médicaments et de substances d'amplification cognitive... afin d'agir sur la composition biochimique du cerveau et de créer sensations et croyances à volonté. Troisième évolution : le passage vers les HGM nanotechnologiques (humains génétiquement modifiés). La solution passerait par la biogénique et les nanotechnologies qui permettraient un grand bricolage permanent des cellules souches. Quatrième évolution : le passage vers «l'immortalité» par «uploading» c'est à dire téléchargement des informations se trouvant dans notre cerveau dans un disque dur d'ordinateur. Par exemple, l'uploading (la mise en ligne de la conscience) est le thème du livre la Cité des permutants, de l'Australien Greg Egan, qui imagine qu'il sera un jour possible de simuler son cerveau sur un ordinateur pour le faire vivre dans un monde virtuel pour l'éternité. On retrouve ce principe dans les films avatar et matrix, mais l'uploading est aussi le sujet de recherche de plusieurs chercheurs sur l'intelligence artificielle. Tout ce beau programme est parfaitement résumé dans la formule du philosophe Daniel Tanguay : «régler le problème humain, non pas dans ses conditions sociales ou extérieures mais à partir de la transformation de l'homme lui-même... »



Bienvenue dans l'univers du body art cybernétique du millénarisme technologique.

FANTASTIC
STIRRING SCIENCE
MUSIC
ROBOTS
analog
FUTURE
SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
UNCANNY TALES
PLANET
if
WORLDS OF SCIENCE FICTION
STIRRING SCIENCE
analog
FUTURE
SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
FUTURE
SCIENCE FICTION
Weird

On trouve de tout sur Internet : du cyberpunk sadomasochiste, de la science-fiction messianique, des combats virtuels de robots/pixels publicitaires, des spectacles d'auto-amputation, des contrôles néo-inquisiteurs de vos pensées les plus secrètes, des prophéties neuro-psychiatriques, des «cyborgasm», des visions submoléculaires chamaniques, des musiciens du cerveau, des machines/poupées érotomanes, dragues virtuelles, sex tex, sexualité paradoxale, perversions technicisées, créatures morphées, animaux transgéniques, désincarnations biotechnologiques, aliénation chirurgicale, des barbies machistes, des culturistes cyborgs, des «neuromanciens», des tatouages biomécaniques, des prothèses neurologiques, des puces neuromusculaires : osmose d'homme nouveau et de primitif moderne.

Entre leur main, l'art cybernétique devient ainsi rituel célébrant l'apothéose de la cyberculture où l'esprit subira bientôt, telle est la promesse de salut, un traitement numérisé comme les images de synthèses. Aujourd'hui, c'est le cyberespace, illusion contemporaine, qui offre le champ d'expérimentation identitaire le plus recherché, expérience du double médiatique où l'ensemble des symptômes du mal-être moderne, l'insatisfaction continuelle envers l'identité réelle, la tension des désirs inassouvis trouvent sur Internet leur exutoire dans le techno-kitsch. Plus encore, l'art hyper individualiste demande maintenant une adhésion complète à la technologie en proposant des univers virtuels d'immersions complètes qui nourrissent un narcissisme collectif débouchant sur une religiosité toute électronique.

"Le rapport naturel de l'homme au réel est donc modifié ou même détruit et se voit remplacé par un rapport artificiel créé de toutes pièces par les moyens de la technique. Nous voyons le monde à travers la télévision, les images vidéo, nous pensons le monde à travers notre puissance technique de transformation de la Nature. Nous nous représentons l'intériorité à travers l'usage d'instruments techniques. Nous imaginons à travers les représentations futuristes que la technique nous découvre. La pensée, la parole, l'action, l'imagination, la sensibilité, la sensibilité de notre temps vivent sous influence et sous l'influence de la technique. Est-ce à dire que la technique est devenue une manière de penser? Ou bien est-ce qu'elle est là pour nous dispenser de penser?"

Cet art techno-chamaniste s'inscrit dans le grand mouvement d'affranchissement de la nature propagé pour toutes les grandes religions et trouve son point culminant dans l'Avènement de l'Immortalité digitale où identité, caractère et souvenirs seront sauvegardés sur disque dur.

«Tout mal se justifie, dont le spectacle édifie un Dieu. » (Nietzsche)

Toute la cyberculture est caractérisée par une recherche de la

transcendance à l'image de la majorité des grandes religions. Le déni du corps est la voie de la souffrance pour atteindre l'Illumination à l'exemple des auto-flagellations monastiques et des saints stigmatisés. Mais souvent quand le corps apparaît comme limite à la transcendance, alors sortir de son corps devient le moyen ultime d'élévation spirituelle. Les artistes/performeurs du body art nous ont permis, par leur «théâtre de la cruauté», par leur mise en scène du corps, de comprendre l'odieuse absurdité du corps voué à la corruption : la faiblesse de l'homme fini, abîmé, vieilli, destiné à mourir.

«La perfection des moyens et la confusion des buts semblent caractériser notre époque. » (Einstein)

La science d'aujourd'hui ressemble sur plusieurs points à ces «arts de laboratoire» qu'ont été les arts de la construction de l'homme nouveau. Comme eux, la science, principalement la technoscience aspire à la métamorphose en tant que désir d'un futur indéterminé, comme une nécessité intérieure vers un imaginaire utopique.

Puisque les religions, la politique et l'art, ont démontré leur impuissance face au défi du monde réel, c'est dorénavant à la science de prendre le relais.

Au début du dernier siècle, les auteurs de science-fiction s'inspiraient des avancées scientifiques pour créer des êtres aux pouvoirs fabuleux. Depuis, c'est la science qui s'inspire des ces supers héros pour créer des projets de recherche qui tentent de rendre tangibles ces pouvoirs imaginés dans le but de développer l'humain, le rendre plus performant, plus puissant. Par exemple les Extropiens qui récusent l'entropie (le désordre va toujours croissant), inéluctable processus qui conduit l'univers à sa désagrégation, et annoncent l'avènement imminent d'une nouvelle espèce.

Il en est de même autant du cyborg que des projets artistiques actuels. Il est paradoxal de constater qu'autant les artistes et les scientifiques, même les plus athées férus de la théorie de l'évolution, n'échappent pas à la transcendance; qu'en voulant créer le cyborg, ils «confirment» que l'homme est une création : «la créature artificielle et l'humain dont elle est l'image relèvent d'une création qui fait toujours appel à un «niveau supérieur. »
Comme Dieu créant l'homme en insufflant le souffle de vie dans la matière, l'être humain aspire depuis toujours à la démiurgie. Autrefois les hommes déifiaient ce qu'ils ne comprenaient pas, alors qu'aujourd'hui, ils déifient ce qu'ils comprennent, ce qui est à leur portée. En premier lieu, réaliser le potentiel inouï de l'homme nouveau cybernétique, le seul capable d'abolir les frontières entre l'homme, l'animal et la machine; un être fusionnel intégrant tous les concepts utopiques du corps idéal devenu enfin réel, l'idéal réalisé. Ray Kurzweil, informaticien et futurologue, anticipe l'avènement imminent d'une super-intelligence qui rendra celle des hommes obsolètes. D'après lui, nous sommes à la veille d'un saut technologique reposant sur la croissance exponentielle de la puissance de calcul des ordinateurs. "La Singularité, écrit Kurzweil est une période future où le rythme des changements technologiques sera si rapide et son impact si profond que la vie humaine sera transformée de manière irréversible."

L'application du concept cybernétique revient à Steve Mann, chercheur au MIT (Massachussetts Institute of Technology) et l'inventeur des «wearables computers» sorte de petits ordinateurs à porter sur soi. Il serait l'un des premiers cyborgs, un cyborg primitif. Voici comment il rapporte son expérience cybernétique dans le magazine américain *Technology Review* :

«Chaque matin, je décide sous quelle forme je visualiserai le monde durant la journée. Parfois, je me rajoute deux yeux derrière la tête - ça peut être utile, on ne sait jamais... - Ou alors, je m'octroie un sixième sens, comme la capacité de sentir les objets à distance grâce à la "vibravest" que j'ai inventé. C'est une veste équipée de radars qui détectent les objets qui approchent et déclenchent alors des vibrateurs. (...) Me fondre avec la technologie me fait atteindre un

état de conscience plus élevé. »

Vous remarquerez que notre cyborg primitif porte tous ses appareils sensoriels à l'extérieur du corps humain. La prochaine étape fut celle de l'Américain Johnny Ray qui s'implanta une électrode dans le cerveau qui, quand il se concentre, commande un ordinateur. Dorénavant avec les nanotechnologies (technologies de la miniaturisation) l'homme pourra avaler sa propre technologie et pourra structurer son corps à son goût; il sera architecte de lui-même.

Les grands pontes de la nanotechnologie voient déjà le jour où ces machines microscopiques répareront indéfiniment les cellules et nous rendront quasi-immortels. La notion de corps devient fondamentale à la lumière des nanotechnologies puisqu'il devient en tant que tel un lieu de pouvoir de plus en plus dominant. C'est ce qui pourrait également remettre en cause la nature humaine ainsi que la notion humaniste qui semblait la caractériser : la liberté. Car ces grains de sable minuscules bourrés d'informations qu'on peut glisser entre la peau et le muscle des membres agiront aussi comme de véritables code-barres et permettront aussi l'identification et la localisation par satellite des individus. Ainsi les technologies seront toujours au service du contrôle social des masses à des fins d'ordre et de sécurité.

C'est Michel Foucault qui a le mieux analysé cette intrusion de plus en plus forte du pouvoir dans les corps. Dans *La volonté de savoir*, le biopouvoir a un rôle de régulateur du corps social : il régule la population, administre le vivant… « Il s'agit d'investir la vie de part en part. » Et de rajouter : « Une société normalisante est l'effet historique d'une technologie de pouvoir centrée sur la vie. »

Aparté : Surveillez votre poubelle, ne tournez jamais le dos à votre téléviseur, souriez plus souvent à votre voiture. Dites "bonjour" le matin à votre cafetière et "au revoir" à votre réveil-matin. Lorsque votre lacet se détache, que des pièces de monnaies tombent de votre pantalon, que le stylo n'écrive plus, que le moteur tousse, que le bouchon de pâte à dent tombe dans l'évier, que le grille-pain brûle vos rôties, que le feu de circulation tombe toujours au rouge pour vous; surtout ne vous énervez-pas, tout est épouvantablement piégé, car c'est ce qu'ils veulent ces sales objets, vous éliminer, vous faire craquer. Tel est leur action subversive : prendre votre place en vous rendant comme eux. (scénario d'un texte de science-fiction des années 1950)

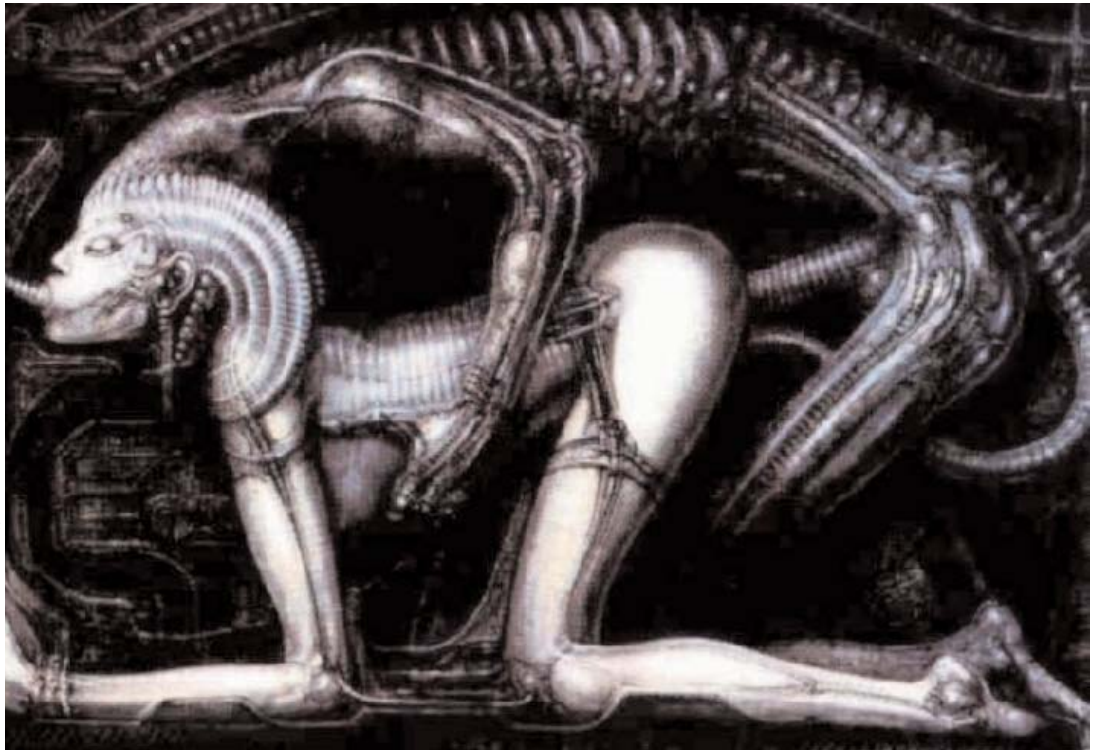
Corps biomécanique

Si Warhol souhaitait devenir une machine, les personnages de H.R. Giger eux, ont réalisé déjà la grande fusion biomécanique. C'est le grand maître éroto-bio-mécanique des jeux vidéo et de toute la culture cyberpunk, l'artiste le plus influent du monde pictural des nouvelles technologies. Les créatures biomécaniques de Giger n'ont plus rien d'humain, avec lui, «Dieu est un monstre. » Créateur de Alien, monstre du cinéma hollywoodien, style fin-de-siècle, le peintre surréaliste suisse Giger, dans ses oeuvres/papier dont *Necromonicon*, *Biomechanics*, nous révèle tout un univers démentiel «de fesses sodomisées par des pénis autonomes et cimentés par des excréments, un enfant tétraplégique couvert de furoncles, des images «érotomécaniques» d'orifices humains pénétrés par des phallus heavy-métal», en somme, il nous présente sa cosmogonie biomécanique de monstres «chair et métal» exprimant ses phobies post-humanistes qui déroutent toujours, même encore, les psychiatres freudiens les plus aguerris.

Les corps «bio-mécanoïdes», terme employé par Giger, sont la quintessence du tribalisme technologique et en disent long sur la condition humaine dans la cyberculture. Pour Ray Bradbury, célèbre écrivain de science-fiction, « ces illustrations prédisent l'avenir».

L'artificialisation de l'environnement touche ainsi à la totalité du corps : organes plastifiés, implants, prothèses, manipulation génétique, robotique. Lorsque Stelarc affirme que le corps est obsolète, il précise que l'affirmation de McLuhan voulant que la

technologie soit l'extension des fonctions du corps est dépassée. Désormais, la technologie devient une composante essentielle du corps pour qu'enfin le corps puisse fonctionner en temps réel, à la vitesse de la lumière comme dans les réseaux informatiques d'où l'idée de Stelarc d'un «corps amplifié, accéléré» par des implants électroniques.



Le corps est pour Stelarc un site d'expérimentation radicale. Ainsi l'art cybernétique poursuit les recherches entreprises par la médecine au début du siècle dernier, pensons aux poumons artificiels, au pace maker pour le cœur, aux implants électroniques. Ce machinisme médical transpose la notion de corps laboratoire à la société toute entière, l'art n'y faisant pas exception au contraire.

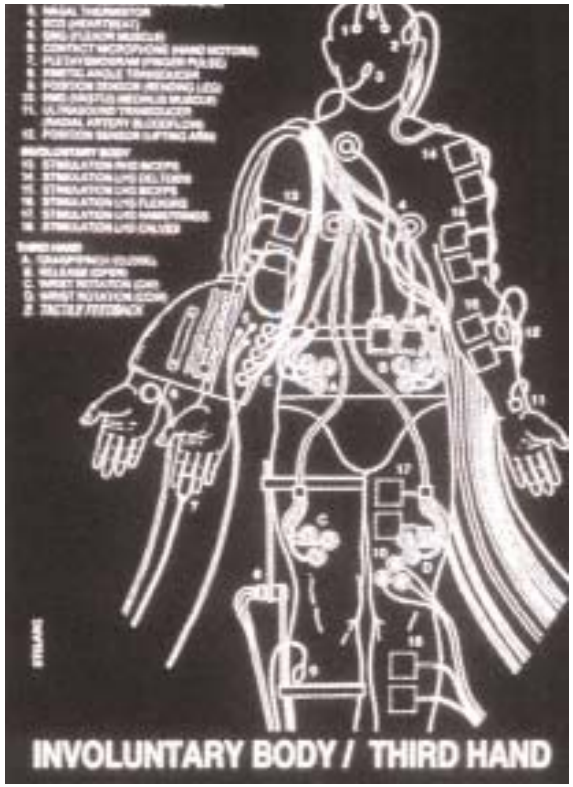
Stelarc a débuté par des suspensions spectaculaires, utilisant froidement son corps non pour atteindre un état de conscience supérieur mais comme simple matériau de sculpture. Corps vide, vulnérable, obsolète, qu'il pénètre, virtualise, robotise. Il explore la téléprésence et le corps involontaire dans *Split Body* en permettant à des personnes distantes de piloter la moitié de son corps connectée à une interface qui lui envoyait du courant électrique et contractait involontairement ses muscles. Dans Poing Body, il connecte son corps à l'Internet qu'il utilise comme un système nerveux externe, le corps bougeant en fonction des données du net, possédé par une entité informatique. « Je ne vois pas le corps comme le site de la psyché ou de l'inscription sociale qui présuppose une sorte de moi, mais comme un appareil biologique qu'on peut redesigner. »

Autant de matériaux nouveaux dont s'empare l'artiste : le troisième bras de Stelarc sous la forme d'une prothèse électromécanique, les poupées en peau humaine de synthèse fabriquées par les artistes australiens du groupe *Symbiotica*, les expériences de manipulation génétique de Edouardo Kac sur des plantes et animaux, enfin que dire des mannequins de Christ Cunningham, présentés à la Biennale de Venise 2001, aux bielles et rouages de synthèse si joliment polis et faisant harmonieusement l'amour (All is full of Love) dans un univers synthétique post-humaniste.

«L'art est une action qui fait penser. » (Alain)

Dans ses performances, le corps de Stelarc devient un véritable laboratoire expérimental où le corps, comme un cosmonaute de la NASA, est bardé de senseurs, de micros et de sondes diverses projetant sur écran vidéo les images et sons des organes interagissant avec des prothèses artificielles. Sur ce plan, Stelarc reprend la formulation de McLuhan pour qui la technologie a toujours été au centre de l'évolution humaine depuis l'apparition des outils au paléolithique jusqu'aux ordinateurs modernes. Sauf que jusqu'à

aujourd'hui, la technologie n'interférait pas à avec la nature intrinsèque de l'homme. Il en est maintenant autrement. Avec la miniaturisation, des micro-machines peuvent être implantées dans le corps.



Selon Stelarc, l'introduction des prothèses dans le corps (cœur artificiel etc.) signifie la fin de l'évolution biologique de l'espèce ; à chaque greffe, l'être évolue maintenant artificiellement et progressivement de génération en génération vers le cyborg. Nous sommes à la croisée des chemins de l'évolution, nous entrons dans une ère post-darwinienne qui ouvre la voie à une symbiose entre le biologique et le technologique. Le corps doit être débarrassé de ses organes pour devenir un meilleur réceptacle de prothèses plus performantes et surtout résistantes à la biodégradation.

Toute une philosophie foncièrement post-humaniste se construit sur le postulat que le corps cybernétique pourra agir et vivre au-delà de sa propre biologie et de l'espace/temps qui lui est imparti. Le post-humanisme n'accepte plus le corps humain tel qu'il est. Et pour bien marqué la fin de l'évolution bio, le dégoût du corps, la chair, dans le langage cyber, est appelée «viande. »

De la contre-culture à la contre-nature.

«Des instincts sacrilèges hantent encore les grands rêves. » (Noorbergen)

Artistes et scientifiques s'emploient donc à vider le corps de sa substance : le gène remplaçant l'âme, le gnomique préventif pour dépister les sujets «imparfaits. » Les technosciences font de mon corps un morceau de chair dé-spiritualisée. C'est toute ma présence au monde qui est ici annihilée par ce réductionnisme métaphysique.

Curieusement, la cyberculture de masse que représente l'art populaire des jeux vidéos est un curieux mélange de BD, d'art «trash» et des préceptes futuristes de Marinetti sur la violence et la guerre, de productivisme stalinien faisant l'apologie de la vitesse, de la machine. Sauf que le rêve des débuts du XXe siècle concrétisé dans la civilisation de masse s'est métamorphosé en dérives totalitaires dans une démocratie de marché obnubilé par l'idolâtrie de la marchandise. L'art est une composante essentielle de nos sociétés et sera toujours présente. Ce n'est donc pas l'art qui est ici en cause mais plutôt une critique de la représentation de l'homme et de la direction socio-politique que certains artistes tentent de promouvoir. Que voulez-vous, l'art n'est pas exempt des dérives totalitaires comme l'ont démontré jadis le futurisme et le productivisme, le réalisme socialiste, etc.

Dans *Metrophage* de Richard Hadrey, des «Zombie analytics», sorte de bandes sauvages, possèdent leur «crest», leur emblème totémique sous formes de tatouages corporels comme «des pixels sous-cutanés qui reproduisent des images scintillantes de la peau de stars mortes du rock et de la vidéo. » Tandis que dans *Video Star*, Walter Jon Williams nous décrit la nouvelle tendance du style «chirurgie

urbaine» :

«Le résultat était un visage aplati changé en toile pour l'artiste tatoueur qui avait recouvert chaque centimètre carré de chair. Des formules mathématiques complexes couvraient le front. Sous les implants oculaires en plastique noir on voyait des gratte-ciel, des silhouettes d'immeubles qui traçaient un horizon factice en travers du nez aplati. Le menton semblait être un diagramme de circuit imprimé. » (cité dans Vitesse virtuelle, p.292)

«Nous aurons le destin que nous aurons mérité. » (Einstein)

L'être n'est plus que représentation numérisée dans un cortège d'hybridations pluridisciplinaires tiré de l'univers des arts médiatiques. Tel est le projet post-humaniste, en droite ligne avec les trois religions monothéistes du Livre, soit une haine exponentielle du corps, des instincts et de la nature. Tandis que la poésie tend à rapprocher l'être de son essence, la technique elle tend à l'éloigner; ce que l'art représente, la technologie le réalise.

La question n'est plus de savoir s'il y aura cyborg ou non, mais quand ? Nous acquérons déjà les composantes du cyborg, tranquillement, nous l'avons vu. L'art du XXIe siècle prépare le terrain en diffusant l'évangile de la symbiose homme-machine des bio-techniciens. Encore plus, échappant au code d'éthique sous prétexte de création, l'artiste devient le cobaye d'expérimentations bio-techniques audacieuses supervisées par des scientistes complaisants. L'art transgénique est un exemple convaincant de la collusion artistico-scientifique contre-naturelle.

Corps transgénique

La découverte de la double hélice de l'ADN par Francis Crick, James Watson et Maurice Wilkins en 1953 transporta la génétique au panthéon de la science moderne et fut déterminante dans l'évolution du concept cybernétique pour la création d'un être artificielle, intelligent et autonome.

Les bio-généticiens sont attirés par la chair, là où «le verbe s'est fait chair» précisément là où réside le secret de la vie. L'ADN mystique fait donc une entrée remarquée sinon remarquable dans la nouvelle cosmogonie scientiste. «Certains généticiens parlent du génome humain en l'appelant «la Bible», «le livre de l'homme» et le «Saint-Graal». (...) L'ADN acquiert ainsi un statut culturel semblable à celui de l'âme dans la *Bible*. (...) C'est l'entité fondamentale - le siège du véritable «moi» - dans le discours du déterminisme biologique.

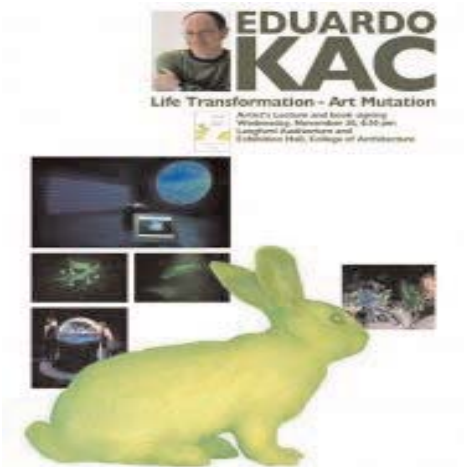
L'histoire du corps au XXe siècle est intiment reliée aux développements scientifiques et médicaux; il est donc normal que l'artiste s'y intéresse. La génétique s'avère tout aussi palpitante sinon plus que les voyages interplanétaires.

«L'art transgénique est une nouvelle forme d'art basés sur le recours aux techniques de l'ingénierie génétique afin de transférer des gènes synthétiques aux organismes ou de transférer du matériel génétique naturel d'une espèce à une autre, le tout dans le but de créer des êtres vivants inédits. (...) Étant donné qu'au moins une espèce en voie d'extinction disparaît à jamais quotidiennement, je suggère que les artistes puissent contribuer à accroître la biodiversité globale en inventant de nouvelles formes de vie. (...) En plus du transfert du matériel génétique inhérent à une espèce vers un nouvel hôte, nous pouvons aussi parler de "gênes d'artistes"... L'artiste devient alors un programmateur génétique dans le sens littéral du terme, qui peut créer des formes de vie en inscrivant ou modifiant ce code. (...) tre humain signifiera que le génome humain n'est pas notre limite mais notre point de départ. »

L'artiste contemporain est le seul à avoir actualisé dans la modernité le secret anthropocentrique de notre inconscient collectif depuis la Préhistoire : la création d'un être nouveau issu du génie de l'homme. L'instrumentalisation des hommes par les technosciences où l'homme devient l'objet des travaux scientifiques ouvre toutes grandes les portes de la démiurgie biologique. Le génie génétique,

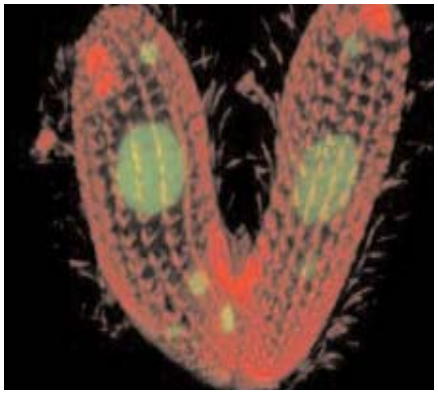
par une sorte de bricolage moléculaire, va au-delà de l'ordre naturel et social en tripotant le corps humain lui-même ainsi que tout le vivant. Le corps devient un théâtre moléculaire ouvert à toutes les manipulations, les mises en scène possibles.

Le projet artistique de Kac vise à introduire le gène luminescent de la méduse *Aequorea Victoria* dans son futur chien comme pour le désormais célèbre lapin vert fluorescent. Par la suite, il se lancera dans la combinaison d'ADN en vue de créer des "plantimaux" sorte de plante-animal ou son contraire, un animal doté de matériel génétique végétal et de créer des "animains" sorte d'humain-animal ou animal possédant du matériel génétique humain.



L'artiste Christiane Geoffroy, quant à elle, se propose de transposer les grands tableaux de la peinture contemporaine en art vivant en modifiant les vaches génétiquement. En manipulant les gênes responsables de la forme de l'ossature et des taches de couleurs, elle veut proposer aux paysans un catalogue de vaches cubistes à la Picasso, des vaches/Mondrian, des vaches/Klee, une Vasareli, peut-être ! Ainsi paysans et promeneurs du dimanche seront en contact direct avec l'histoire de l'art.

Sur cette même lancée, l'artiste Marta de Menezes a réussi à créer des papillons génétiquement modifiés aux motifs jamais vus auparavant dans la nature. En Afrique du Sud, Laura Cinti a exposé un cactus transgénique contenant du matériel génétique humain qui en plus d'épines produisait des poils humains. Voici comment elle explique son projet :



« Le «cactus project» a débuté en 2001. Son premier défi logistique a été l'expression morphologique de gènes kératiniques implantés dans les cellules du cactus et la production externe de poils (même si une production interne m'aurait tout autant intéressée). Au départ, notre idée était de créer et d'expérimenter des plantes transgéniques. Le cactus, parce qu'il est presque charnel et apparaît souvent comme à la fois monolithique et innocent, protégé par ses épines. Les poils, c'est un signe reproductif, le signe que notre corps change et devient sexuel. La rencontre des deux se veut alors comme une orgie sémantique, un chamboulement de l'ingénierie génétique traditionnelle qui, au lieu de produire quelque chose de stérile, s'incarne dans un cactus transgénique qui demeure sexuel (un godemiché organique, en croissance...) »

Ces travaux artistiques furent bien sûr rapidement récupérés par l'économie. Ainsi en 2003, une compagnie de Singapour a mis en vente le premier animal de compagnie transgénique, un poisson-zèbre rouge, vert et orange fluorescent. Le « Glofish », (glow signifiant luire, fish, poisson) est un animal génétiquement modifié par l'introduction dans son génome d'un gène de protéine fluorescente.

L'exploitation transgénique des animaux ne fait que commencer. Ces projets artistiques vont en droite ligne avec les manipulations génétiques actuelles des scientifiques sur les porcs en autres qui ont reçu du matériel génétique humain afin de produire et transplanter chez l'homme des organes de secours ou des cellules bêta qui produisent de l'insuline.

Bien sûr, l'art transgénique fait partie des projets publicitaires du futur. Déjà, les publicitaires planchent sur des projets visant à

transformer les couleurs et les motifs des animaux à des fins commerciales. Les modifications génétiques de la nature sont un terrain publicitaire vierge. Imaginez les retombées commerciales pour les compagnies Nike ou Adidas, pour celle qui réussira à introduire génétiquement son logo sur le pelage du guépard, l'animal le plus rapide au monde.

«Imaginez des poisons coralliens affichant le logo de la compagnie EXXON, des requins Coca-Cola, des barracudas Pepsi, des vaches McDonald, du poulet Kentucky, des rhinocéros Land Rover, etc. Et pour bien faire passer la pilule, rien de telle qu'une campagne publicitaire expliquant que ces modifications génétiques font partie d'un vaste plan des grandes compagnies internationales pour éviter l'extinction des espèces menacées. Les grandes entreprises se doivent de sponsoriser toutes les espèces végétales et animales pour les protéger.

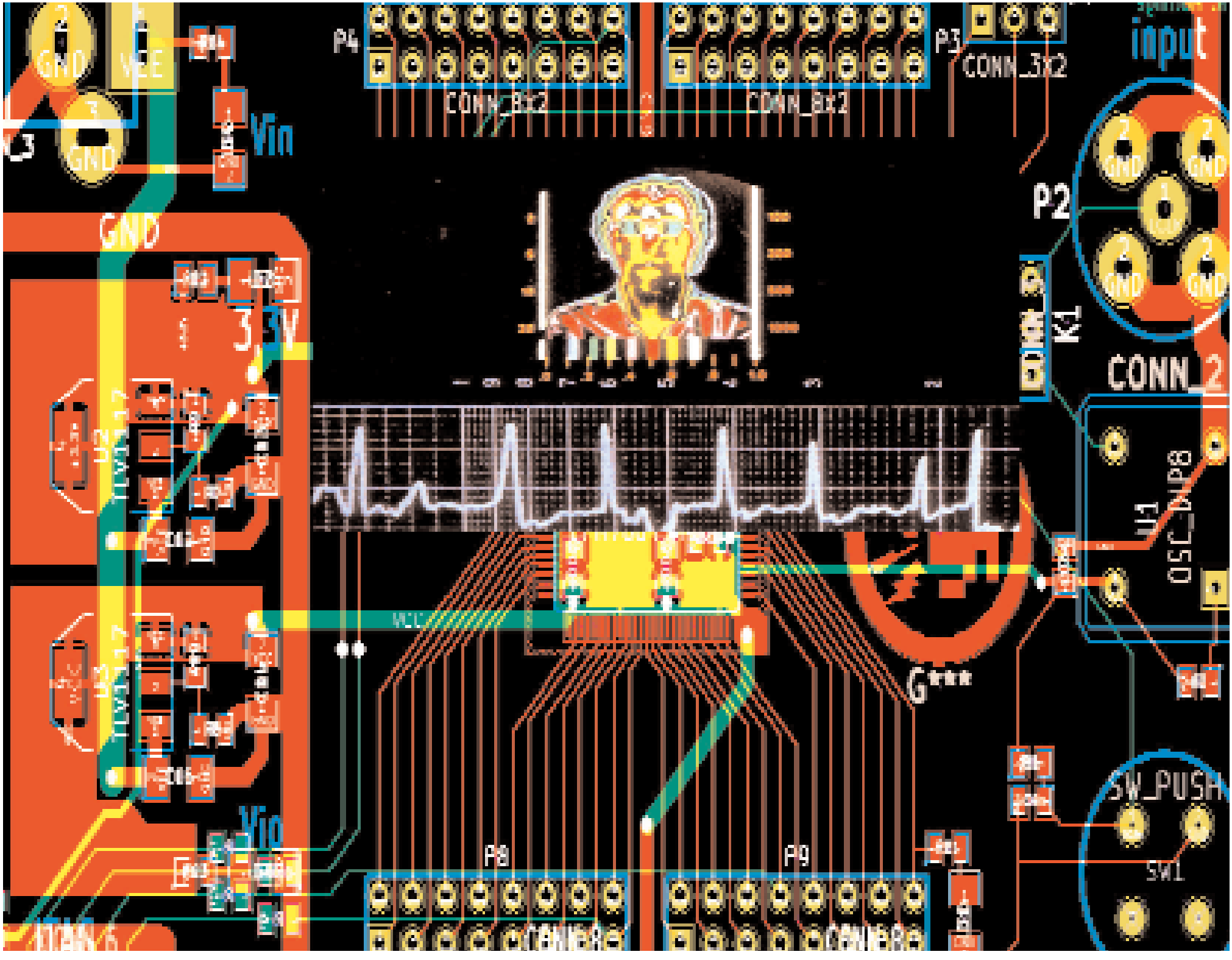
«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.» (Rabelais)

Selon Marc-André Sirard, le directeur du *Centre québécois de recherche en biologie de la reproduction* : « Le plus spectaculaire outil de la démiurgie génétique est le fameux 47e chromosome, un micro chromosome artificiel qui contient les gènes que les chercheurs veulent bien y placer. Inséré dans le noyau d'une cellule, ce chromosome s'intègre au reste du génome humain dans les 46 chromosomes naturels et permet l'expression stable et précise d'un nombre élevé de gènes triés sur le volet. Les questions qui se posent aussitôt sont les suivantes : quels gènes doivent contenir ce chromosome ? Où doit-on s'arrêter dans l'amélioration de la qualité de la vie ? Quels modèles d'êtres humains choisirons-nous d'être ? Quel sera le meilleur humain pour la planète ? Demain sera notre juge. Chose certaine rien ne sert de jouer à l'autruche. Ces technologies seront utilisées par l'humain. Lentement mais sûrement parce que l'homme a toujours cherché à améliorer son sort et qu'il a toujours utilisé les outils à sa portée pour y arriver. C'est dans sa nature. » Mais qui décidera de leurs applications à l'espèce ? Sûrement pas vous, sûrement pas moi ! N'oublions pas que la science moderne est subjuguée par la loi économique qui en détermine les orientations. C'est le marché qui détermine de plus en plus la recherche. Tout comme le politique, la science est asservie aux forces du marché et aux investisseurs privés. La collusion entre les nouveaux savoirs et l'hégémonie du marché réalisera concrètement ce qui est prometteur et techniquement faisable. Sachez bien que des centaines de chercheurs sont entrain de concocter la recette du post-humain et que nous serons mis devant le fait accompli sans préavis car, nous avons laissé la science penser à notre place en acceptant d'être déresponsabiliser de notre destin. Comment alors se révolter contre ce qui apparaît acte de libération ?

Depuis la promulgation de droits aux brevets sur les êtres vivants (ADPIC), des centaines de compagnies biogéniques se livrent à une véritable confiscation du vivant, sorte de néocolonialisme génique où l'on prélève systématiquement l'ADN des habitants, des plantes et des animaux. On assiste à un incroyable bio-piratage de la biodiversité en sachant que 80% de cette biodiversité encore vierge se retrouve justement dans les pays, les forêts et dans les gènes des populations dites en voie de développement.

Sous prétexte de bio-prospection, des compagnies s'accaparent les richesses géniques des pays pauvres avec la même férocité par laquelle l'Occident, jadis, avait spolié leurs richesses naturelles pendant la période coloniale. Pour la période entre 1987-1995, 25 000 brevets en biotechnologies furent déposés à *l'US Patent Office* tandis qu'une centaine seulement le furent par des pays en voie de développements, Chine comprise.

Pourquoi une telle ruée vers l'or génique ? Parce que le nombre des espèces vivantes est estimé entre 5 et 50 millions; aucun expert ne peut affirmer un chiffre avec certitude ce qui explique un si grand écart. Pour le moment, seules 1,4 million d'espèces ont été recensées : 990 000 invertébrés, 45 000 vertébrés et 360 000 plantes et micro-organismes. Mais ce qui est certain par contre est l'aspect



GND
VEE
Vin
P4
CONN_8x2
CONN_8x2
P3
CONN_3x2
input
P2
GND
K1
CONN_2
U1
OSC_DIP8
3.3V
U2
U3
Vio
G***
SW_PUSH
SW1
P8
P9

préoccupant de l'appauvrissement de la biodiversité. On estime entre cinquante et trois cents espèces végétales et animales qui s'éteignent chaque jour tandis que *l'Union internationale pour la conservation de la nature* (UICN) affirme, dans sa liste rouge, que 11% des oiseaux, 20% des reptiles, 25% des amphibiens, 25% des mammifères et 34% des poissons sont actuellement en danger à l'échelle mondiale. Au lieu de prendre des mesures pour redresser la situation écologique de la planète, on s'aventure dans la cueillette des gènes des espèces menacées dont on espère tirer le plus de brevets possibles. Le scénario est tout tracé d'avance : dans 20 ou 30 ans, des compagnies offriront sur le marché du clonage des animaux et plantes disparus afin de «réparer» l'écosystème terrestre que nous avons dégradé.

Comme toujours, l'homme se croit créateur alors qu'il n'est que confiné à la simple imitation. Le clone sera toujours inférieur à l'original. Le clone est un monstre qui fascine. Par contre, plus l'original disparaît, plus «le monstre» prend de l'importance jusqu'à éventuellement le remplacer complètement. Déjà, Pascal, dans les *Pensées*, avait remarqué le même phénomène auparavant en peinture :
«Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on admire point les originaux ! »

Si bien que selon *l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle* (OMPI), les particuliers et firmes des pays industrialisés détenaient, au milieu des années 1990 et tous domaines confondus, 95% des brevets d'Afrique, pratiquement 85% de ceux d'Amérique latine et 70% de ceux d'Asie. Et le plus triste est de constater que cette énorme disparité est le plus souvent le fait d'élite politique tiers-mondiste corrompue comme le remarque Albert Memmi : «Ce n'est pas très difficile de voir qu'il existe une corrélation entre la misère économique et la corruption débridée qui gangrène leurs pays. » On ne peut attribuer au seul Occident l'échec de la décolonisation car il y a bel et bien co-responsabilité et la pensée tiers-mondiste, qui rejette toute la responsabilité de ses cuisants échecs sur les nations dominantes, est une pensée fallacieuse. Les ex-colonies ont réussi peut être leur libération politique mais ont failli dans leur libération économique et culturelle.

Et le seul texte international portant sur la biodiversité, la *Convention internationale sur la biodiversité biologique*, signée en juin 1992 lors du Sommet de la Terre de Rio, refuse clairement (article 15, alinéa 1) d'appliquer aux ressources génétiques le statut de patrimoine commun de l'humanité.

Or cette capacité inédite de façonner la nature «à notre image» et de créer une faune et une flore bio-industrielles favorisera l'émergence des Créateurs d'Écosystèmes associés au puissant complexe scientifique, technologique et économique résultant de la convergence entre la révolution génique et la révolution électronique. Ces Créateurs d'Écosystèmes ont pour seul but de repousser les limites de la connaissances en explorant tous les aspects de la bio-génétiques et de voir jusqu'où ils pouvaient affiner leurs techniques. Ainsi pour réglementer la surpopulation, ces créateurs du futur pensent déjà à modifier le génome humain de l'embryon afin de créer les tissus et organes nécessaires à la vie amphibienne. Ces hommes-poissons auront une peau conçue pour résister aux agressions de l'eau salée, une couche supplémentaire de graisse sous-cutanée pour se protéger de l'hypothermie en eau froide, des pieds palmés, une série de chimio-capteurs pour localiser leur nourriture et un système de sonar comme celui des dauphins ou des baleines pour s'orienter ainsi qu'un code ultrasonique pour communiquer entre eux.

Derrière ce désir de créer du «vivant» tant chez l'artiste que le scientiste se profile la projection fantasmagorique de créer un autre monde, d'être le rival de quelqu'un (Dieu ?) ou de quelque chose. (la nature ?)

Aparté : Commentaire sur le prophète Zarathoustra. «Mais le prophète est las de l'éternel rituel de la régénération des mythes et annonce une fois pour toute une transfiguration radicale et définitive de la condition humaine par la «science» de la connaissance rigoureuse et utile. L'homme ne pourra atteindre l'Illumination que par son sacrifice, dans la transfiguration (Révolution finale) où il surpasse sa condition humaine pour atteindre la grande «Rénovation universelle. »

Le partage viscéral est la seule voie pour briser l'isolement, surmonter l'obligatoire solitude qui est le lot de toute incarnation. Tant que nous n'échangerons pas nos organes, nous ne pourrons pas avoir une véritable expérience de l'autre. C'est la seule façon d'inaugurer un échange réel entre les individus. Mettre ses tripes sur la table est insuffisant. Il faut les mettre dans les autres et accueillir les leurs. A ce prix seulement pourrons-nous abolir les exclusions, les luttes et la violence qui ont de tout temps divisé les peuples. La nature humaine est à changer. Jusqu'à présent, l'art s'est affairé à commenter et critiquer le monde. Il doit maintenant le transformer. Il faut, que de toute urgence, que l'humanité se prenne en mains. Les artistes, pour être à la hauteur de leur tâche historique de prophètes, doivent montrer la voie. »

Cette nouvelle conception du rôle de l'art dans la société est capitale pour la compréhension de l'art moderne. En nous offrant sa propre lecture des réalités socio-politiques, l'artiste prétend aussi construire des «réalités nouvelles» pour un «homme nouveau» habitant une «cité nouvelle» et va jusqu'à affirmer que son oeuvre «est un acte de création, au sens presque divin du mot. »

«Ce n'est pas seulement de la science et de la technique que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles. (...) Aucun des grands noms de la modernité, de Kupka à Kandinsky, de Mondrian à Malevitch, de Duchamp à André Breton, n'est sorti indemne de cette fascination qui montre que le symbolisme n'est pas mort en 1900. Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des palingénésies (réincarnation) et des eschatologies (vision ultime de l'homme et de l'univers), mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et «chefs» (Mussolini, Hitler, Staline), obscurcit l'éclat des Lumières que la modernité était supposée augmenter. »

Nous nageons encore en pleine illusion romantique de «l'artiste rebelle à toute cause, insolent, indépendant. » Dès l'aube du XXe siècle, les artistes, écrivains et théoriciens de la modernité ont démontré le contraire. Autant à Paris et Rome, Berlin et Moscou, l'intelligentsia avant-gardiste flirta avec la terreur. Depuis ce temps, l'avant-garde artistique gangrenée par la doctrine du salut, incarnée par l'artiste/sauveur, a toujours eu tendance à dériver vers les utopies totalitaires; le post-humanisme fin de siècle remplaçant le bolchevisme, le fascisme et le nazisme comme utopie sociale de masse.

«J'ai vu croître et se répandre sous mes yeux les grandes idéologies de masse, fascisme en Italie, national-socialisme en Allemagne, bolchevisme en Russie et avant tout cette plaie des plaies, le nationalisme qui a empoissonné la fleur de notre culture européenne. Il m'a fallu être le témoin sans défense et impuissant de cette inimaginable rechute de l'humanité dans un état de barbarie qu'on croyait depuis longtemps oublié, avec son dogme anti-humanisme consciemment érigé en programme d'action. » (Zweig) «Leur prédilection pour le crime, pour l'outsider satanique, pour la destruction de la civilisation est notoire. (...) La notion d'avant-garde a pris dès lors un sens fâcheux que ses premiers tenants n'auraient jamais imaginé»

L'échec des artistes d'avant garde dans leur tentative de «changer la vie» ouvrit la porte à une nouvelle collaboration inédite entre l'art et la science, un nouveau messianisme positiviste naîtra, celui de créer, à l'image de l'homme, un être artificiel; le corps devient objet d'art et de science, c'est le chemin de Damas qui mène à la résurrection. L'homme aspire dorénavant à la démiurgie, celle de l'homme/Dieu.

Avec la découverte du génome humain, tout un langage magico-religieux a envahi la science. Stephen Hawking affirme que les scientifiques dévoilent «l'esprit de Dieu; Leon Lederman nomme la particule subatomique, «la particule-Dieu» à l'origine de tout. La sociologue Isabelle Stengers a très bien résumé le phénomène en déclarant :

« Lorsque les scientistes parlent de Dieu, ils parlent en général d'eux-mêmes. »

Peut-être devons nous prendre conscience du "complexe de déité" inhérent à la raison instrumentale issue de la modernité pour nous faire comprendre et adopter la raison modeste ? «Si l'Incarnation est le fait central de notre culture alors, tout en découle. »

«Personne ne sortira vivant des arts du futur. La beauté de l'homme est dans sa destruction. »

La grande différence entre la génétique et la bio-techno-informatique pour atteindre la «révolution finale» est que la reproduction d'un être humain à partir d'une cellule de la peau (clonage) n'est pas équivalente en terme de création à celle d'une entité carrément artificielle, extérieure et indépendante de l'homme. Même la création d'un être transgénique n'est pour eux que tripotage passéiste de gènes associés aux 150 races de chiens issues par manipulation humaine. C'est du déjà vu. Non, pour plusieurs généticiens et informaticiens, la création du cyborg est de beaucoup supérieure au vulgaire clone ou à l'humain-porc. Fortement élitaire, la cyberscience a pour constante finalité la recherche d'un état supérieur de l'homme.

Le projet mythique de créature artificielle incarne donc depuis l'Antiquité la fine pointe des techniques les plus avancées de leur temps afin de déjouer ou reproduire les lois de la nature.

«Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle trouve la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

Et ne nous est-il pas permis de poursuivre notre réflexion et de nous demander si ce n'est pas peut-être la mission de toute communauté vivante, qu'il s'agisse de l'espèce microbienne ou de l'humanité, de détruire petit à petit le monde qui la dépasse? (...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. »

Corps cybernétique

«La science nous renvoie notre propre image: c'est en regardant dans ce miroir que nous nous faisons peur. »
(Jacques Roger)

La science et la technique n'ont pas dit leur dernier mot. Soyons «résolument postmoderne» et allons jusqu'au bout de nos possibilités. Car le cyborg n'est qu'une étape vers le but ultime. Car le cyborg est toujours matériel, il a un corps fusionné, soit, mais toujours soumis à l'attraction terrestre donc à la nature, idem pour le corps transgénique. Or, la volonté de puissance veut se libérer de tout, sortir du tourbillon de la pesanteur matérielle et cette suprême conquête sera celle de l'évanescence complète du corps dans l'esprit.

Dorénavant, seule la nécessité de franchir les limites naturelles de la vie biologique animera le désir de l'artiste afin de conjurer le mauvais sort jeté à la condition humaine, celui de sa lente et laide décrépitude, sa mortuaire déchéance physiologique. Confions donc, à la fusion de l'art et de la science, un autre mandat sotériologique : le post-humanisme.

«Dans un esprit qui rappelle à bien des égards le millénarisme religieux, les prophètes, nombreux dans le monde anglo-saxon, de la post-humanité prétendent que la révolution technique qui s'annonce représentera un saut évolutif formidable pour l'ensemble de la vie terrestre, de sorte qu'ils prévoient à terme que ces transformations prochaines donneront naissance à de nouvelles formes de vie bien supérieures à la nôtre. »

Comme pour l'industrie des cosmétiques ou de la pharmacologie, la cyberculture nous présente les nouvelles technologies comme autant de produits susceptibles de concrétiser le mythe de l'éternelle jeunesse. Tandis que le corps vieillit, la machine, elle, ne cesse de rajeunir, de s'offrir des nouveautés, années après années, de se perfectionner sans cesse, éternellement; le fin du fin étant de jeter avec plaisir la machine usée, démodée et de la remplacer par le nouveau modèle révolutionnaire au design plus sexy. Voilà ! vous en conviendrez un attrait séduisant de beaucoup supérieur à nos funérailles. Certains philosophes y voient une régression de l'humanité et de l'intelligence. Peut être ! Sauf que l'homme est prêt à tout pour ne pas mourir !

D'ailleurs les utopies post-humanistes nous apprennent beaucoup sur les conditions de l'homme actuel. En effet, quel sous-entendu se profile derrières ces pensées futuristes ? Il reviendra à Wiener de le dire avec une clarté désarmante : «Nous avons modifié si radicalement notre milieu que nous devons nous modifier nous même pour vivre à l'échelle de ce nouvel environnement. » Autrement dit, l'homme a tellement endommagé le cycle écologique de la planète qu'il s'est lui-même mis en péril et ce faisant, il doit sortir du cycle biologique s'il veut survivre. Mais il faut bien l'admettre; l'humanité a réussi à recréer les forces de la mort bien avant celles de la vie. Freud a raison, Thanatos (instinct de mort) a toujours gagné sur Éros (instinct de vie) dans l'histoire de l'homme jusqu'à maintenant que l'on pense à la bombe atomique, aux génocides à répétition, aux changements climatiques et à l'extinction effarante des espèces végétales et animales.

Devant cet éclairage nouveau, nous pouvons presque remercier le post-humanisme de nous avoir dévoiler l'escalade possible de la science instrumentalisée vers la destruction de la vie. Or, le cyberespace est un paysage mental où l'homme exploite ses possibilités de spéculation et de prospectives pour dépasser, plutôt se débarrasser des lieux «naturels» qui l'empêchent d'accomplir son destin divin. L'Occident s'est donné l'immortalité comme horizon et le post-humaniste est prêt à se sacrifier pour que cette civilisation réussisse son pari historique : durer éternellement dans la fraîcheur de la jeunesse virtuelle du cyberespace.

Précisons d'emblée car il y a un hic et un os de taille envers le post-humanisme. Même si nos capacités abstraites nous permettent de reproduire la nature organique avec une exactitude étonnante, notre savoir sur la nature de la vie ne dépasse pas celui des Grecs de l'Antiquité si bien que transférer de l'organique dans l'inorganique et vice-versa au point d'être capable de télécharger le contenu informationnel de notre cerveau dans le cyberespace revêt une dimension temporelle inouïe, aussi bien dire verser du vide dans du néant..

Premièrement, soyons certains que l'ère de la puce en silicium ne remplacera jamais le gène et l'extraordinaire capacité d'adaptation de la biosphère. Deuxièmement, l'intelligence artificielle n'a rien à voir avec l'intelligence du cerveau. Alors de les transférer l'un dans l'autre...

En admettant que l'on soit capable de le faire, ce qui est loin d'être le cas, le seul téléchargement des informations contenues dans nos neurones demanderait 10 milliards d'années sans compter les 25 milliards d'années nécessaires pour stocker auparavant l'information sur un disque dur qui demanderait une mémoire vive quasi inimaginable. Quant à la connexion neuronale entre matériaux organiques et inorganiques, n'y pensons même pas; une antinomie. (Selon les experts informaticiens consultés par Dery dans *Vitesse virtuelle*). Il est techniquement quasi-impossible de réaliser les promesses du post-humanisme. D'ailleurs, la nature et la crise environnementale qui s'annoncent et notre «éthique» nucléaire risquent de nous faire disparaître bien avant cela. De la fusion homme/machine, seul le commerce de la vente, des services de réparations et des pièces de rechange et des assurances y trouveront leur compte. Toutes les études «d'engineering» culturel sont formelles : la principale fonction de la culture moderne est de faciliter la croissance économique.

Malgré l'impossibilité présente du téléchargement neuronal, il ne faut pas oublier que tous les laboratoires travaillent à des scénarios expérimentaux qui font la promotion du post-humanisme et que l'homme est le seul être de la création capable de modifier le cours de son évolution. L'utopie cybernétique est pavée de bonnes intentions : éviction des maladies grâce à l'homme génétiquement modifié (Watson), création de l'homme immortel (Haseltine), de l'homme bionique (Stelarc), la *Venus Envy*, utopie esthétique du corps rêvé (Haiken, Natasha Vita-More) ou l'androgyne, utopie cybernétique (Haraway) et finalement, disparition du corps biologique au profit du cerveau informatique évoluant dans un

espace strictement artificiel : le cyberespace (Hawking).

Le transhumanisme se retrouve principalement dans les pays occidentaux les plus industrialisés. La Silicon Valley est l'un des pôles géographiques les plus réceptifs aux discours sur le posthumain (le transhumanisme étant né en Californie, là où Gregory Bateson, père de la cyberculture, conduisit des recherches associant la cybernétique aux sciences sociales).
Parmi ces pays du " Nord " occidentaux, les pays anglo-saxons (plus particulièrement les États-Unis, le Royaume Uni, l'Australie et les pays du Commonwealth en général) ainsi que le Japon et dernièrement la Chine sont très actifs. Soulignons qu'avec internet comme vecteur de communication, le critère géographique n'est pas déterminant en soi : le transhumanisme est une idéologie " déterritorialisée ".

Les leaders sont des universitaires, des chercheurs indépendants, généralement des scientifiques mais également des théoriciens. Ce sont eux qui structurent le mouvement transhumaniste en publiant des essais, ouvrant des débats sur le sujet et faisant avancer les recherches pour passer de la fiction à la réalité.

Faut-il vous rappeler que l'évolution des nouvelles technologies est tributaire des recherches militaires. Saviez-vous que des équipes d'officiers de l'armée, de la marine passent au crible toutes les découvertes scientifiques de la science expérimentale pour y déceler les applications militaires possibles. L'armée récupère tout. A preuve cet événement cocasse tel que révélé par Gertrude Stein dans son livre consacré à Picasso : au début de la guerre 1914, Picasso, boulevard Raspail à Paris, regarde passer les premiers camions militaires couverts de taches de peintures destinées à les camoufler. Picasso s'écria alors consterné : «Ce camouflage, c'est du cubisme. » De fait, on a appris par la suite que l'armée avait constitué une unité de peintres célèbres chargée de concevoir et réaliser des camouflages en tout genre. C'est ainsi que, malgré Picasso, le cubisme apporta sa contribution à «l'art de la guerre. »

Aujourd'hui la convergence idéologique entre le Pentagone et l'industrie des jeux vidéos est patente. La guerre est dorénavant présentée comme un jeu vidéo où les soldats deviennent cobayes des applications techniques. L'art et la science expérimentale sont subordonnés au complexe militaro-industriel dont les travaux sont grassement financés. Les entreprises mondiales et leurs grandes filiales nationales, conscientes de l'ampleur que prend petit a petit le transhumanisme, ainsi que les grands groupes industriels participent aux recherches sur les augmentations bioniques et produisent également les éléments nécessaires aux augmentations bioniques afin de garder la tête du marché : une entreprise qui n'innove pas, c'est une entreprise qui coule ! Mais le transhumanisme modifierait profondément la société en créant de nouvelles inégalités. Les multinationales de la high-tech et les philanthropreneurs dont la contribution sont des investissements plutôt que des dons, verraient dans le transhumanisme une incroyable mine d'or et un moyen d'asservir la population en créant de nouveau besoin et une dépendance à ces extensions bioniques. Le pouvoir tomberait entre les mains des personnes les plus augmentés et celles des entreprises fabriquant de telles extensions.

Aujourd'hui, le monde de la recherche scientifique et universitaire est condamné fatalement à collaborer avec l'univers industriel soumis à la "logique" financière de la globalisation. Tout commence sérieusement avec la publication en 2002 du fameux rapport « NBIC » (nanotechnology, biotechnology, information, technology and cognitive science...) commandité par le gouvernement américain via la *National Science Foundation* (NSF) et le *Department Of Commerce* (DOF). Objectif : faire dresser par une cinquantaine de scientifiques américains de renom un grand portrait futuriste de l'avenir de notre civilisation et de l'humanité... le tout en pas moins de 400 pages. Leur conclusion est limpide : sur la base de la convergence des nanotechnologies, biotechnologies, technologies de l'information et sciences cognitives... il deviendra possible de réaliser les fantasmes les plus fous comme des interactions entre humains et machines, la disparition des obstacles à la

communication généralisée, en particulier celles qui résultent des langues, l'accès à des sources d'énergie inépuisable, la fin de la dégradation de l'environnement. (in Rapport 2002 de la *National Science Foundation*).

Le cyborg fait partie du carnet de commande de toutes les grandes agences spatiales surtout la japonaise qui a déjà une longueur d'avance phénoménale. La présence de l'humain sur Mars est à la limite de nos capacités physico-psychiques actuelles. Au-delà de Mars, la conquête spatiale appartient au cyborg. Médecine spatiale, nanotechnologies, circuit cybernétique et mathématique quantique sont donc à l'œuvre.

Comme on le voit l'artiste contemporain est intimement lié à la science pour réussir dans son projet artistique. Et que dit la science ? Elle répond oui, c'est possible. La technique ne se contente pas comme l'art, de mettre en scène nos peurs apocalyptiques et la disparition tragique de l'être humain, elle a la possibilité de les réaliser. Parmi les travaux futurs : citons la reproduction ectogénétique dans des matrices artificielles et extérieures au corps humain où les biotechniciens pourront intervenir directement sur le fœtus pour améliorer le développement des tissus de l'embryon. Bien sûr, les agences spatiales eurent vite fait de comprendre la possibilité de d'élever, en cours du voyage spatial vers des galaxies de plus en plus lointaines, des supers astronautes, une nouvelle race spécialement adaptée à une atmosphère de basse-gravité et dotée d'une longévité exponentielle grâce aux phagocythes prédateurs venant éliminer les cellules vieillissantes.

Depuis la nuit des Temps Anciens, l'homme enfonce puissamment le même clou : dominer la nature et surpasser la condition humaine. L'Australopithèque cybernétique n'étant que la métamorphose bio-technologique de notre ancêtre, sa mutation finale. Comme la flamme (verticalité) du feu primordial, il veut physiquement quitter ce monde horizontal et amorcé sa conquête de l'Univers. Que la puissance, «que la force soit avec toi ! » Et ce déplacement inattendu de nos espérances révolutionnaires, du politique et de la théologie vers la technique contemporaine, s'explique par des innovations qui nous rapprochent de l'avenir désiré. Si bien que ces abstractions métaphysiques, artistiques, scientistes sont à prendre au sérieux car la jonction de l'art à la science confirme de plus en plus les désirs d'hégémonie du savant/artiste puisque la pensée cybernétique est bien celle qui aujourd'hui pense le monde. Le futur est sidéral.

Corps virtuel mutant

Cerné de toutes parts par la génétique, le clonage, les technosciences informatiques, la culture cyber, la haine du biologique et la promotion de l'inorganique, le projet ontologique du XXIe siècle se précise de plus en plus : muter et disparaître.

C'est pourquoi tous les artistes de la cyberculture ont placé leur désir de transcendance entre les mains des technosciences comme une sorte de pensée magique, un techno-animisme au service de la métaphysique du corps, de son épiphanie.

Que l'on ne s'y trompe pas, postmoderne veut aussi dire post-biotique «où des formes de vie robotique capables de pensées autonomes et de procréation vont se développer jusqu'à constituer des entités aussi complexe que nous-mêmes. Bientôt, nous allons transférer de notre plein gré nos esprits dans une mémoire informatique ou des corps robotiques, et prendre congé de cette faible chair qui nous encombre. ». Encore une fois nous sommes en

pleine prophétie millénariste électronique du salut éternel où nos fantasmes de puissance échapperont toujours à l'éthique.

Seule la cyber-technologie peut concrétiser le désir d'immortalité en arrêtant le cycle de l'évolution biologie par extraction de l'esprit du corps ensuite propulsé dans le "Nirvanet" où nous traversons les apparences comme des transparences, comme une «empreinte d'ange. »

Le cycle de la sélection naturelle prend fin. De l'évolution biologique, (Ceci est mon corps) on passera au perfectionnement cybernétique (Ceci est mon logiciel) où les organes inutiles seront remplacés par de nouveaux gadgets, le corps sera prothèse : Ecce Homo Techno.

«Nous sommes à l'âge des technologies douces, software génétique et mental. Les prothèses de l'âge industriel, les machines faisaient encore retour sur le corps pour en modifier l'image - elles-mêmes étaient métabolisées dans l'imaginaire, et ce métabolisme faisait partie de l'image du corps. Mais quand on atteint un point de non-retour dans la simulation, quand les prothèses (nanotechnologiques) s'infiltrent au cœur anonyme et micro-moléculaire du corps, lorsqu'elles s'imposent au corps même comme matrice, brûlant tous les circuits symboliques ultérieurs, tout corps possible n'étant que sa répétition immuable - alors c'est la fin du corps et de son histoire : l'individu n'est plus qu'une métastase cancéreuse de sa formule de base. »

«Dans mille ans, nous serons des machines ou des dieux. » (Sterling)
Le corps virtuel souligne la victoire de la raison pure, de l'esprit sur la matière. Cette victoire passe par la désincarnation, une libération de l'esprit de sa prison charnelle. Ce pur esprit endosse les attributs de la déité. L'image du corps cybernétique est l'un des miroirs les plus révélateurs du cinéma hollywoodien. Le film *Terminator I* de James Cameron nous offre une résurrection contemporaine d'un corps recomposé à partir d'organes morts et d'objets inertes. Ainsi le corps ne peut plus mourir puisque sa force vitale est désormais relayée par la toute-puissance de la science. En fait, la cyberculture nous révèle le grand projet métaphysique des technosciences qui se développe à l'insu des hommes.

Il faut pour cela comprendre que la cyberculture n'est que le résultat technologique de la philosophie religieuse monothéiste concernant la nature et le corps. La cyberculture «s'abreuve aux sources syncrétiques de toutes les cultures et religions. Il cimente les éléments épars arrachés aux mythologies disparues. Puis il recompose tout avec la minutie d'un prodigieux sorcier» ; il se réinvente perpétuellement intégrant les nouveautés technologiques au fur et à mesure de leur invention.

«Nous assistons à une déification du savoir c'est à dire «la connaissance l'emportant comme valeur sur la vie humaine, ce qui permet de justifier toutes les dérives des expériences biologiques. »

« Je pense beaucoup à Teilhard de Chardin; il parlait de la noösphère, qui serait la connexion de tous les champs de la conscience humaine, et qui devient de plus en plus puissante à mesure que la civilisation avance; et il disait que Dieu veut avoir quelqu'un de son niveau à qui parler, et que c'est ça que l'humanité crée peu à peu. Je ne saurais pas mieux vous décrire ce qui, à mon avis, est en train de se passer. »

Car Dieu ne peut mourir comme tous les archétypes il ne peut que se métamorphoser, prendre la couleur des us et coutumes des sociétés comme un caméléon quoi! Tout au plus, Dieu comme archétype peut s'effacer, s'absenter le temps de sa transformation, toujours il resurgit. Ainsi l'évangile postmoderne se lit comme suit: la nouvelle conscience post-humaniste annonce l'avènement d'une Ultra-humanité convergeant en un Point Oméga - un Christ cosmique qui serait l'achèvement de l'évolution dans la noösphère (de Chardin). Cette «génération du Saut Total entrera dans l'Hyper-esprit (...) en

laissant derrière elle les derniers résidus de matière. » (Clarke). Ayant atteint le point où se rejoignent l'odyssée de l'espace extérieure et celle de l'odyssée intérieure, l'être peut enfin transcender son humanité pour accéder au royaume du sacré. (in Vitesse virtuelle)

« À toute réalisation scientifique correspond donc un mythe dynamique : Icare est le mythe de l'aviation, Prométhée celui de l'énergie atomique dérobant aux étoiles leur secret pour le donner aux hommes, le golem est celui de l'automate, celui de la cybernétique. Les mythes dynamiques n'agissent pas au niveau du conscient dans notre société : (...) le mythe dynamique émerge au niveau de la société scientifique globale, comme une tendance organisatrice qui module le flux des découvertes et oriente de façon inconsciente les démarches individuelles. »

Le mythe dynamique de notre époque est le saint des Écritures qui par son ascétisme ne veut plus être esclave de la matière. C'est aussi le «corps épuré» de Pythagore mais dans les deux cas, cela ne veut pas dire de mépriser le corps mais d'affirmer une vie spirituelle plus forte que les passions et les souffrances charnelles. Dans la cyberculture, cet idéalisme mystique est plutôt fantasmé jusqu'à l'extrême.

«L'histoire n'est qu'un éternel recommencement. » (Trucyde)

Cette théologie mystique de la Lumière est l'essence même des arts de la cyberculture, où l'œuvre sans support, sans matériaux, sans corps, s'exprime dans la fluidité lumineuse des octets. : le carré blanc de Malevitch sans le support du cadre = lumière.
Le corps/oeuvre devient évanescent, absorbé par le pur Esprit du réseau/mandala électronique. Immatérialité, intemporalité, retournement de la métaphysique du «Verbe s'est fait chair» par la «chair qui se fait Lumière. » Fusion extrême de l'organique dans l'inorganique, sortie définitive du cycle naturel de la vie et de la mort. Comme aux origines, notre esprit/signal errera dans l'univers/réseau comme l'Australopithèque sur terre mais sans les affres de la vie naturelle. Nous venons à peine, pour certains, de nous libérer du ciel et de l'enfer monothéistes que déjà pointe le cyberciel. Décidément, «le futur est derrière nous. »

«La fête est finie, l'heure est venue de choisir son camp. »

Artistes et scientistes sont donc engagé dans une longue procédure de décréation, de dématérialisation diront les gourous du pixel. Toutes les grandes théories philosophiques, religieuses, politiques artistiques, scientifiques se sont appuyées sur une représentation de l'homme; hommes égaux en démocratie, hommes asservis en dictature. Pour les bio-sciences, le corps est bien une représentation de l'homme malléable, modifiable; pour la cybernétique, l'homme peut se fusionner à la machine ou vice versa mais, jamais dans l'histoire de l'humanité, nous avons eu affaire avec une représentation de l'homme qui implique sa disparition physique, c'est à dire qui prévoit la sortie du corps de son univers terrestre par la création d'interfaces entre le corps et le numérique des logiciels pour nous propulser dans l'immatérialité de l'espace opérationnel virtuel.

«La connaissance s'est transformée chez nous en une passion qui ne s'effraye d'aucun sacrifice, et n'a au fond qu'une seule crainte, celle de s'éteindre d'elle-même... La passion de la connaissance fera peut-être périr l'humanité. Nous sommes peut-être parvenus à l'idée de l'humanité qui se sacrifie, non pas sur l'autel de la vérité, mais sur l'autel du savoir. »

«L'enfer, c'est de se croire par erreur au paradis.» (Simone Weil)

Les eaux primordiales du nouveau continent élu sont cyberespace où tout s'évanouit. Plus de peau, de corps, de races, plus de rôles sexuels, plus de désirs, de besoins, disparition du social, de la politique, des idéologies de l'économie, disparition de l'altérité, de l'autre, seul compte le salut individuel dans le vertige de la

disparition.

« Ce vertige est-il dangereux ? De prime abord, probablement. Mais grâce à lui, nous nous libérons enfin des carcans, du dogme, de l'idéologie et de la répression. Par le vertige, nous pouvons enfin être libres complètement, à jamais (et nous perdre, il est vrai dans cette liberté). Face au vertige, le fait d'être homme ou femme, juif, chrétien bouddhiste ou musulman n'a aucune importance. Face au vide, nous muons, laissant nos vieilles peaux idéologiques glisser sous nos pieds. Face au vide, nous sommes nus. Nus et premier. Libérés d'un Dieu tout-puissant, d'un bonheur et d'un malheur inhérent, d'un destin étouffant. Face au vide, il n'y a pas d'intouchables. Tous ont maintenant la possibilité d'être ce qu'ils veulent, de renaître en ce qu'ils choisissent, de se détruire en ce qu'ils désirent. Les enfants du vide ne seront ni pécheurs, ni condamnés, ni élus. Ils seront tout simplement. Tout leur sera possible. Leur existence sera leur univers. »

« Nous avançons aujourd'hui vers ce monde avec enthousiasme et espoir, mais sans vraiment comprendre ce que nous sommes, sans vraiment reconnaître à qui ou à quoi, historiquement et politiquement, nous appartenons. Sur ce continent, nous célébrons la fin de nos identités raciales, nationales, religieuses et sexuelles, car nous y voyons avec raison, la possibilité d'un recommencement, mais nous déplorons aussi le vide soudain de nos êtres. Sur le *Continent X*, nous sommes universels et amnésiques, affranchis des prisons de la pensée et des dogmes humains, mais aussi de toute amarre et de toute fidélité. »

(…) «Une chose est certaine quoi que l'on pense de ce continent, il ne disparaîtra pas, car jamais dans l'histoire de l'humanité n'avons-nous tourné le dos à une transformation. Jamais n'avons-nous reculé devant une percée scientifique, jamais n'avons-nous ignoré une découverte technologique et ce, peu importe qu'elles aient été bonnes ou mauvaises... »

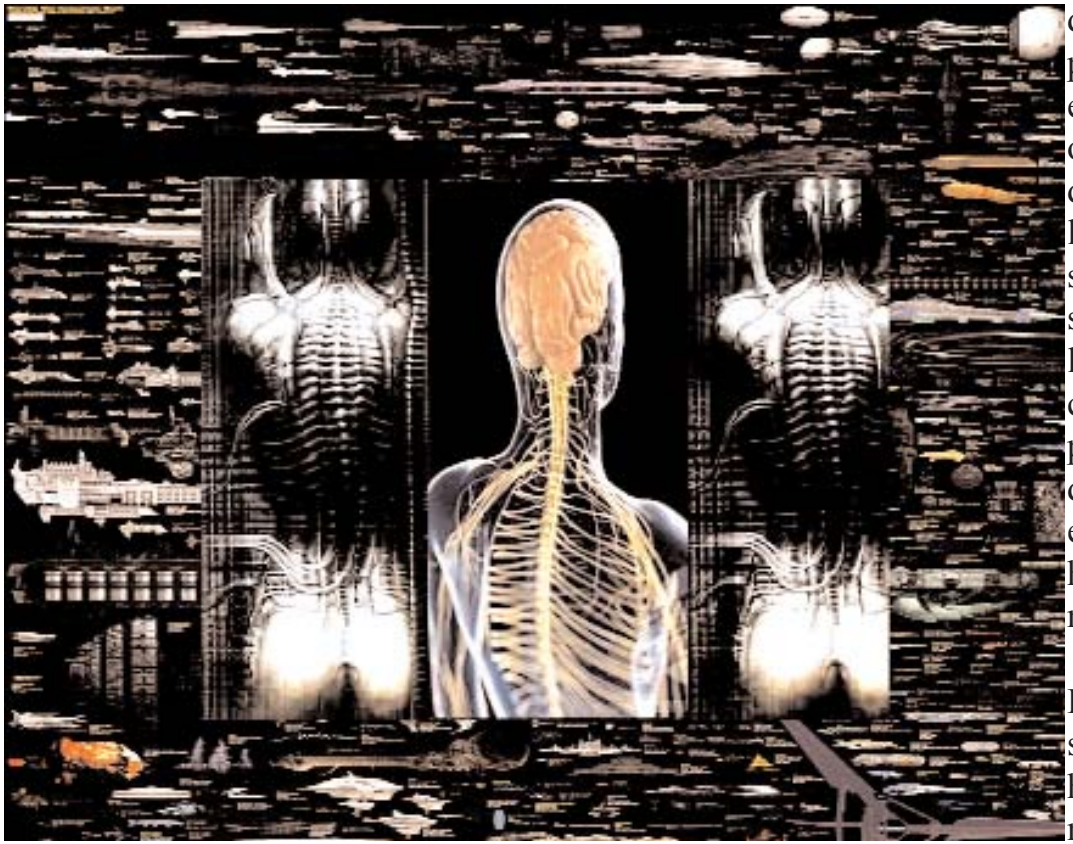
Le dernier paragraphe de cette citation est très troublant. Premièrement, il démontre que l'éthique n'a jamais réussi à s'imposer pour arrêter la volonté de puissance en action, tout au plus, elle peut ralentir le processus. Deuxièmement, toute cette philosophie post-humaniste repose sur la faillite existentielle de l'homme. Prenons seulement la relation de l'homme avec son environnement, le protocole de Kyoto, qui permettrait de ralentir l'effet de serre, bien que ratifié, ne sera peut-être jamais respecté. Nous savons tous que l'effet de serre met en péril des millions d'espèces animales et végétales et provoquera des cataclysmes écologiques, météorologiques dont nous subissons déjà les conséquences. Notre manque de courage est symptomatique de la catastrophe annoncée. Et l'évolution rapide de la situation fera que nos «éthiciens» seront toujours un pas derrière la réalité. Le post-humanisme deviendra ainsi « la victoire historique» de l'animus, victoire de la raison, défaite de l'anima et de la nature dans leur disparition.

«Nos utopies sont placées au bord du désespoir. »
Nous sommes placés devant des échéanciers qui réclament un changement radical des mentalités. Or cette prise de conscience de l'humanité se situe encore une fois au niveau de la crise comme si nous étions incapables de «prévenir pour guérir. » Désertification, pollution, épidémie, famine, guerres civiles, massacres ethniques, fanatisme religieux, tels sont les symptômes d'une planète malade. L'intérêt accru que l'on porte aux cétacés et aux ours polaires est proportionnel aux possibilités de leur éminente extinction. Pourtant depuis des siècles des écrivains comme Whitman et Thoreau nous chantent la nature menacée et nous rappellent les prophéties désespérées des grands chefs amérindiens déchus.
«Sans doute parlent-ils tous du déclin de « notre civilisation », mais ils laissent ordinairement entière la question de savoir si le « notre » doit se rapporter à la civilisation humaine en général ou seulement à sa phase occidentale. Le problème qu'il s'agit de résoudre en l'occurrence se ramène donc logiquement à la question suivante : d'où proviennent et à quoi doivent aboutir les tendances internes qui

menacent « notre » Civilisation occidentale de décadence ? Appartiennent-elles à un Système causal intéressant uniquement la phase occidentale de la civilisation, c'est-à-dire une période n'excédant pas un millier d'années ? »

Corps perfectible

Spengler a qualifié de faustienne notre civilisation. Faust représente le désir de l'homme d'avoir « bien plus que Dieu et le Diable ne peuvent lui donner. » Faust incarne en lui ces forces en raison de sa volonté de puissance et de perfection qui ne connaît pas de limites, en raison de son ambition de dominer la nature, du dynamisme où dans sa conception de la vie et du monde, le progrès ne s'accorde ni trêve ni repos. Les philosophes du siècle des Lumières exprimaient précisément cette idée selon laquelle l'être humain ne se définit par aucune essence fixe. Valeur fondatrice de l'humanisme moderne, au cœur des avancées tant démocratiques que scientifiques et techniques majeures de nos sociétés occidentales, la notion de perfectibilité suppose que l'être humain ne réalise son humanité que dans l'arrachement à la nature. L'idée de perfectibilité humaine est consécutive à l'avènement de la modernité. Elle est une invention moderne.



La notion de perfectibilité permet d'appréhender la société comme une création, une œuvre proprement humaine. Une autre conception de la perfectibilité renvoie à cette capacité de l'homme de se rendre, grâce au progrès des sciences et des techniques, ainsi le corps est appréhendé depuis le XVIIe siècle comme un « avoir » plus qu'un « être », autrement dit, comme une machine obéissant aux lois de la mécanique et susceptible d'être modifié, amélioré. Sauf que la finalité du perfectible implique que l'arrachement de l'homme à la nature signifie aussi l'arrachement de l'homme à son propre corps.

L'art constitue une partie de ce même processus de dissolution qui n'est qu'un phénomène complémentaire aux symptômes de décomposition sociale et psychologique. En cela aussi il existe toute une gamme dont on peut suivre les nuances dans l'évolution de, l'impressionnisme au surréalisme en passant par le symbolisme et l'expressionnisme, tout comme le médecin suit les progrès d'une névrose ou d'une psychose. Depuis l'art expressionniste, la figure humaine, comme le monde, n'a fait que déchoir.

La soumission à l'autorité suffit pour transformer un homme ordinaire en bourreau mais il fallait que les responsables de la mise en œuvre prissent des initiatives et fissent preuve d'engagement pour atteindre les buts fixés. Cet engagement est d'ailleurs ce qui donne force au régime totalitaire. Il faudrait donc autre chose que de la simple soumission à un système pour aboutir à des crimes de masse. Cela nécessite aussi que les exécutants des basses besognes croient à ce qu'ils font, adhèrent à leur mission, se mobilisent activement. L'obéissance ne suffit pas,

l'idéologie compte. Ils ont le sentiment que leur monde s'écroule et que leur communauté est menacée. Ils ont parfaitement conscience de vivre une situation exceptionnelle, et qu'il faut agir selon des normes inhabituelles. Ce n'étaient pas des psychopathes ou des hordes de sauvages assoiffés de sang, ni des exécutants aveugles. Ils agissaient en toute conscience pour ce qu'ils jugeaient être le bien. Ce sont des hommes certes ordinaires, mais vivant dans un contexte extraordinaire. Delà l'expression « la banalité du mal ».

C'est pour cela que l'art moderne a sans cesse versé dans l'historisme et dans l'exotisme en cherchant sans cesse et de propos délibéré une nouvelle inspiration dans des styles plus anciens ou étrangers dominée par le sentiment qu'il faut à tout prix exprimer quelque chose d'autre que le monde de ce qui existe, tout simplement parce que la condition préalable : un sens nouveau donné à la vie et au monde par une nouvelle communauté entre les hommes, n'existe pas.

La quête initiale s'inscrit bien dans la tradition romantique. C'est l'appel d'une vie neuve. La plupart des mouvements artistiques convergeaient eux-aussi vers un engagement total axé sur la destruction et l'anéantissement comme expression de la colère et des frustrations latentes. En fait, les artistes répondaient à l'appel probablement du plus ancien mythe de l'humanité soit celui de la régénération périodique du monde que l'on retrouve partout, dans toutes sociétés archaïques, traditionnelles et maintenant modernes. Cette nécessité de renouveler complètement le monde où l'on vit correspond parfaitement à l'esprit révolutionnaire de l'époque dans tous les domaines que ce soit en science, en art, en politique : l'anéantissement de l'ancien monde est impératif à la venue des Temps nouveau.

L'art est ainsi devenu sans objet en un double sens : en perdant sa mission sociale il a perdu le respect des choses du, monde extérieur. L'artiste, n'a plus d'autre mission que de « s'exprimer lui-même. » Seul compte encore le « sujet » au détriment de « l'objet » jusqu'au point où l'artiste ne s'intéresse plus qu'à ce qui se passe en lui-même. La plupart d'entre nous ne manquent aucunement de connaissances et de culture générale et pourtant, nous agissons comme si nous n'avions rien vu venir. Pourquoi ?

«La Science explore; la Technologie exécute; l'Homme se conforme. » (Thème de la Foire internationale de Chicago, 1933)

Mais contrairement aux utopies des siècles passées qui se proposaient comme idéal lointain, les utopies modernes se présentent comme imminentes et réalistement opérationnelles dans notre développement actuel. Toutes les avancées technologiques nous font miroiter un perfectionnisme sans effort vers la béatitude sociale sous la dictature de la mégamachine. Ne l'oublions pas : devant la technologie, «l'homme se conforme. »

Nous nous retrouvons ainsi tous, politiciens, économistes, syndicalistes, scientistes, artistes, simples citoyens, piégés dans une logique de vision culturelle beaucoup plus profonde que nos choix politiques. Que l'on soit de gauche, de droite, centriste, anarchiste sur Internet, peu importe puisque de toute manière, c'est tout l'Occident qui a été fasciné et possédé par le mythe de la machine. Or, la technocratie actuelle est l'aboutissement totalitaire d'une tradition culturellement machiniste qui s'est imposée, incrustée depuis le Moyen-Âge. Or, devant tout despotisme, la majorité des hommes s'écrase. «Servitude volontaire» dites-vous ! Rien de plus faux !

«Hélas, si elle était volontaire, cette servitude, cela voudrait dire qu'en dernier ressort les gens sont vraiment libres. Demain s'ils le voulaient vraiment, ils pourraient se libérer de la servitude. Or, je crois que c'est théoriquement possible, mais que, dans la pratique, cela n'a pas de sens, (…) ceux qui vivent aujourd'hui dans cette société obsédée par le fric, qui sont obligés de penser sans arrêt à leur livret de caisse d'épargne, à leur retraite, à leurs actions, à leur assurance-vie... ceux qui regardent la télé telle qu'elle existe

aujourd'hui, peut-on dire qu'ils ont cédé à la servitude, que leur servitude est volontaire ? »

Volontaire, non ! Involontaire oui ! Car servitude il y a. Depuis l'Antiquité, l'homme est prêt à brader sa liberté pour plus de sécurité. Et c'est là qu'intervient Zarathoustra. Lorsque Zarathoustra se promène à travers cette ville antique où tout est rapetissé, il voit le résultat d'une politique d'apprivoisement réussie et incontestée : il lui semble que les hommes ont réussi à élever une nouvelle variante humaine. Ils se sont librement soumis à la domestication et au choix d'élevage qui mène à un comportement domestique. L'étrange critique de l'humanité à laquelle se livre Zarathoustra vient de ce qu'il a pris conscience de la fausse innocence dont s'entoure l'homme moderne prétendument bon.

On ne saurait pourtant parler d'innocence si les hommes choisissent délibérément de s'élever eux-mêmes pour être innocents. La prévention nietzschéenne envers toute culture humaniste repose sur la découverte du secret de la domestication humaine. Il souhaite dénoncer et révéler la fonction secrète de ceux qui se sont approprié le monopole de l'élevage – les prêtres et les professeurs qui se présentent comme amis de l'homme pour mieux le contrôler. Nietzsche postule ici le conflit de base pour l'avenir : la lutte entre petits et grands éleveurs de l'homme – que l'on pourrait également définir comme la lutte entre humanistes et super-humanistes, Le post-humanisme, c'est donc l'ouverture de nouvelles possibilités d'élevage, de dressage, de domestication de l'homme.

«Dans ce monde de Big Brother, ravagé par la pollution, la pénurie et la surpopulation de « Soleil Vert », tel qu'on se le figure généralement, convergent les chimères de « *L'Ile du docteur Moreau* » (H.G Wells, 1896), les « robots », ces travailleurs mécaniques inventés par Capek en 1921, les « numéros », ces foules d'ingénieurs taylorisés, décrits par Zamiatine (« Nous autres », 1926), et les technologies policières de Philip K.Dick dans les années soixante. Bref, un monde où contrairement au vieux dogme du parti de l'émancipation, le pouvoir aurait par ses moyens techniques, ses complots, sa terreur, non seulement la capacité d'écraser toute opposition, mais de mettre fin à l'Histoire par l'incarcération de chacun dans la machine universelle. »

Encore aujourd'hui, surtout depuis l'effondrement des tours jumelles new-yorkaises, des mesures de sécurité exponentielles encerclent l'individu qui ne voit pas le piège à long terme. Que faire lorsque la taille de nos sociétés deviendra si énorme qu'il sera quasi impossible d'y aller d'une gestion humaine ? Curieusement, les questions de pouvoir sont toujours absentes dans les écrits post-humanistes. Des questions aussi simples que «Qui a fabriqué ces machines» ? «Qui en a écrit le programme informatique» ? sont toujours évacué au profit d'un silence douteux sur les enjeux politiques ici en cause. On préfère le flou artistique.

«Le monde à venir sera comme ci comme ça. La technique nous acclimate, nous forme, nous déforme, crée des besoins, modèle les cerveaux en fonction de la machine dont l'homme devient un complément. »

Ce système techniciste est extrêmement rigide et complexe. Tellement que même la lucidité nécessaire à la révolte reste confinée à un petit groupe que l'on refuse d'entendre renforçant l'immobilisme du système. On ne change pas la trajectoire de la machine comme culte dominant aussi aisément, si bien que pour toutes ces raisons, le système se dirige plutôt vers son implosion, un affaissement complet.

Nul autre que la vidéo *happiness in slavery* a démontré ce renversement des valeurs. Rejetant toute politique organisée au profit d'une idéologie strictement individualiste de salut personnel, les personnages évoluent dans un décor de machines dévorantes auxquelles ils se soumettent allant jusqu'à coucher avec une machine sexuelle qui sera l'instrument de leur destruction; une machine mante religieuse qui anéantit le géniteur.

«Nous abordons le XXIe siècle avec des pouvoirs de démiurges et des instincts de primates. » (Thierry Gaudin)

Nous assistons aussi à une véritable géopolitique de l'intérieur, l'art, la science, la technologie nous dévoilant à chaque jour de plus en plus que le corps est le nouveau territoire à conquérir. Ce néocolonialisme de l'intérieur par le transgénique et autres technosciences n'est que l'aboutissement d'une logique de domination où le marché est souverain. Le gène n'est pas une âme mais un bien négociable, copiable et manipulable. Soit ! Mais qui contrôle ce marché ? Les mêmes qui gèrent l'économie mondiale actuellement; des industriels gavés par la bible du progrès au point de ravager la vie dans toutes ses composantes. C'est un véritable techno-fascisme qui assaille la nature actuellement et dites-vous bien que l'état de la nature actuelle, agressée à coup de pesticides et d'herbicides, est le reflet de ce qui attend vos viscères et organes nourries aux bananes anti-hépatite, au colza oméga 3 et viandes aux hormones.

Toute l'industrie du transgénique est en train de sélectionner quelles sont les espèces rentables au détriment des autres, y compris chez l'humain et cela représente la plus terrifiante dérive totalitaire du capitalisme néo-libérale. Staline et Hitler ne sont pas morts. Hommes nouveaux, fœtus aryens aux yeux bleus, surveillance biomédicale pour plus de sécurité civile; tout est en place quoi! Plus aucune place pour se cacher.

«Ils ont voulu changer la vie avant même de la comprendre. »

Il ne s'agit pas de crier à la catastrophe par principe mais de comprendre que les technosciences mettent en place un plan de campagne stratégique d'une mégalomanie jamais atteinte et que plus le plan avance, plus il nous sera impossible de faire marche arrière. C'est un pensez-y bien ! Car pour eux, le monde n'est pas ce qui est mais ce qu'ils peuvent en faire.

«La technologie marchande pénètre au sein même des gènes humains, mais aussi de n'importe quel gène, renversant ainsi une nouvelle muraille de Chine... Le contrat social change de nature : l'appropriation achevée du monde est en marche. (...) Celle-ci est déjà bien lancée, la transgénisation de toute vie existante est tout à fait envisageable que ce soit pour refaire une planète propre et plus résistante aux dégâts capitalistes ou pour rendre l'espèce plus compatible avec un environnement de plus en plus dégradé. La question de la nourriture serait réglée. Flore et faune résisteraient à la pollution. On serait toujours nécessairement en bonne santé. (...) Non seulement, le capitalisme ferait ainsi la preuve sans réplique de son omnipotence, mais le contrôle de tout l'environnement, y compris la société humaine, serait enfin total: un marché infiniment captif, dans lequel tout ce qui est vivant est breveté et reproductible en série. L'utopie réalisée...»

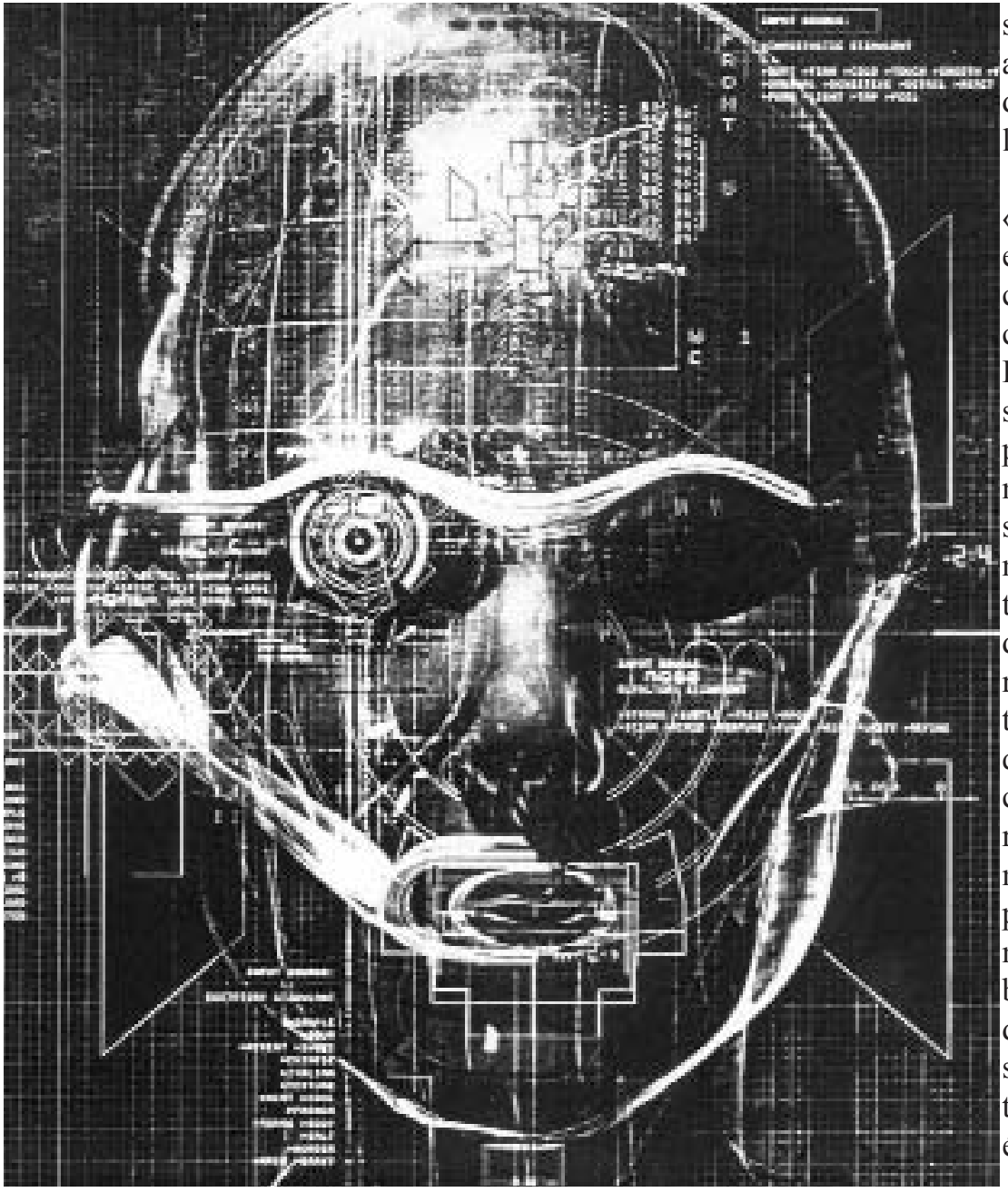
Pour certains artistes et scientistes, l'évolution marche inévitablement vers son destin et tel est notre horizon, pour d'autres, la contestation s'organise, il y aura bel et bien une résistance et elle sera futuriste non pas passéiste. Puisqu'il nous est impossible de vivre en harmonie avec la nature, quittons-la définitivement en quittant notre corps pour le cyberespace, la résistance dans la fuite.

La cybernétique dans l'art posthumain porte la marque d'un manque et d'un désir. La posthumanité n'est pas simple science-fiction; elle est une fiction se voulant scientifique tournée vers un désir de transcendance.

Depuis Homo abilis, depuis 3 millions d'années, nous nous sommes évertués à force de renoncements, d'oppressions, de cruauté, de répressions sexuelles, de mythes religieux, d'œuvres artistiques à nous éloigner par la culture de l'animalité commune à toutes les espèces. Depuis 2 millions d'années, nous avons investi dans des sociétés de plus en plus complexes pour éviter le désordre qui rôde autour de nous dans la nature et en nous, ex-animaux. Nous avons policé nos instincts, tués nos voisins et admis nos faiblesses comme

des péchés que seul dieu pouvait pardonner. Tout cela pour se rendre compte que nous avons tellement eu peur de notre bestialité naturelle que nous avons été fascinés par l'ordre humain au point d'en accepter les dérives totalitaires qui, ironie de la chose, nous propulse de nouveau dans le monde des barbaries animales.

Et à bien des égards, ces violences naturelles, avec le recul du temps, nous apparaissent bien inoffensives, l'observation comparative nous l'assure, comparées aux immondes cruautés et tortures que notre espèce fait subir à ses propres membres. Force est d'admettre que, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, nous avons lamentablement échoué et avons tellement honte que nous n'aspirons plus qu'à disparaître.



Comme si notre angoisse d'exister était telle que nous avons déclaré la guerre à la vie elle-même. À défaut d'être puissante, l'humanité se met à vouloir posséder la puissance par le pouvoir, quitte à se détruire elle-même. Cette névrose «sotériologique» du salut conduit l'homme/sauveur à sa perte. L'utilisation incessante et exagérée des moyens de destruction dont dispose le sujet pour combattre Dieu est ce que nous appellerons le complexe de déité. Le complexe déité étant une sublimation (déification) collective de notre volonté de puissance personnelle. Par le complexe de déité, "l'inhumanité de l'humanité", la barbarie s'actualise. Comme si par cette névrose l'homme avait perdu le secret qui permet d'entretenir l'humanité de l'homme.

«Du point de vue de l'analyse existentielle, prétendre «être comme Dieu», c'est se condamner à la névrose. (...) L'homme sera de plus en plus saisi de fièvre : il lui faut se prouver à lui-même sa nécessité, son égalité avec Dieu, sa certitude que «sans lui, rien ne va plus» : Il s'accable alors toujours plus de charges, de devoirs, d'exigences, de rendement, multiplie combats et techniques, mais ne fait par là qu'accroître ses sentiments de culpabilité, que multiplier les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et tout cela uniquement parce que dans son dégoût de n'être qu'homme, il poursuit un but absurde. » De la divinisation de l'homme comme fondement spirituel de la modernité à la tentation démiurgique, le pas a été facilement franchi : le

complexe de déité (homme-dieu, maître du monde) serait à la modernité ce que la démiurgie (dieu, créateur d'univers) est à l'époque archaïque. On peut ici y voir une transgression l'ordre divin: non seulement, l'homme moderne s'est employé à maîtriser la nature, il a aussi décidé de la modeler à son image; de devenir à son tour créateur d'univers.

Au début du siècle dernier, la méthode scientifique a réussi à "ordonner la mécanique" du monde naturel et social; elle chercha tout aussi naturellement à appliquer cette méthode à l'homme lui-même. Le nouveau champ de recherche de la science est maintenant de recréer la vie en laboratoire avec comme projet utopiste une nouvelle race surhumaine et uniforme. Uniformisation, standardisation envahiront le champ de la conscience humaine au même rythme que la standardisation de la nature. Au début du siècle, l'Asie produisait plus de cent-vingt variétés de riz, l'Amérique cultivait plus de neuf cents espèces de poiriers; dans les deux cas aujourd'hui à peine une dizaine de variétés subsiste. A la variété viendra s'opposer l'instrumentalisme qui impose son discours, celui des certitudes. Cette course à l'uniformité biologique est aussi insensée que la recherche de la pensée unique; une erreur fatale.

«Une culture après l'autre a forgé sa propre réponse à ce problème en produisant des types d'idéaux, et en les incarnant dans une infinie succession de modèles en la personne de ses dieux, de ses héros, de ses saints et de ses sages. Mais il s'est révélé qu'aucun de ces modèles ou de leurs variantes n'a jamais été tout à fait couronné de succès, jamais applicable universellement. Pour ne parler que des Grecs, ni Zeus, ni Apollon, ni Prométhée, ni Héphaïstos, ni Héraclés, ni Achille, ni Ulysse ne répondent à tous les besoins. Si nous nous tournons vers les plus conscients efforts de la religion et de la philosophie pour incarner un type humain idéal, nous sommes également déroutés dans notre choix : le confucianiste, le taoïste, le zoroastrien, le bouddhiste, le platonicien, le stoïcien, le cynique, le chrétien, le mahométan, tous ont produit leurs propres conceptions de l'homme parfait, dans une large mesure à titre de négation défensive de types plus grossiers qui avaient dominé la civilisation ancienne. (...) J'en conclus que ce que cela signifie, c'est que la seule manière efficace d'aborder ce problème, c'est celle que la nature adopta de longue date : fournir la possibilité d'une infinie de variété de types biologiques et culturels, étant donné que nul type unique, si riche, si gratifiant soit-il, n'est capable d'englober toutes les potentialités latentes de l'homme. Aucune culture unique, aucune race unique, aucune période unique ne saurait faire plus que produire des variations neuves sur ce thème inépuisable. »

Depuis les Origines, la vocation de l'homme était la recherche d'équilibre entre l'harmonie et la puissance, alors que, depuis un demi-millénaire, l'esprit de l'homme s'est orienté vers la démesure de la seule puissance. N'oublions pas que l'Occident a engendré la démocratie mais aussi le colonialisme, le fascisme, le totalitarisme et la nouvelle technocratie.

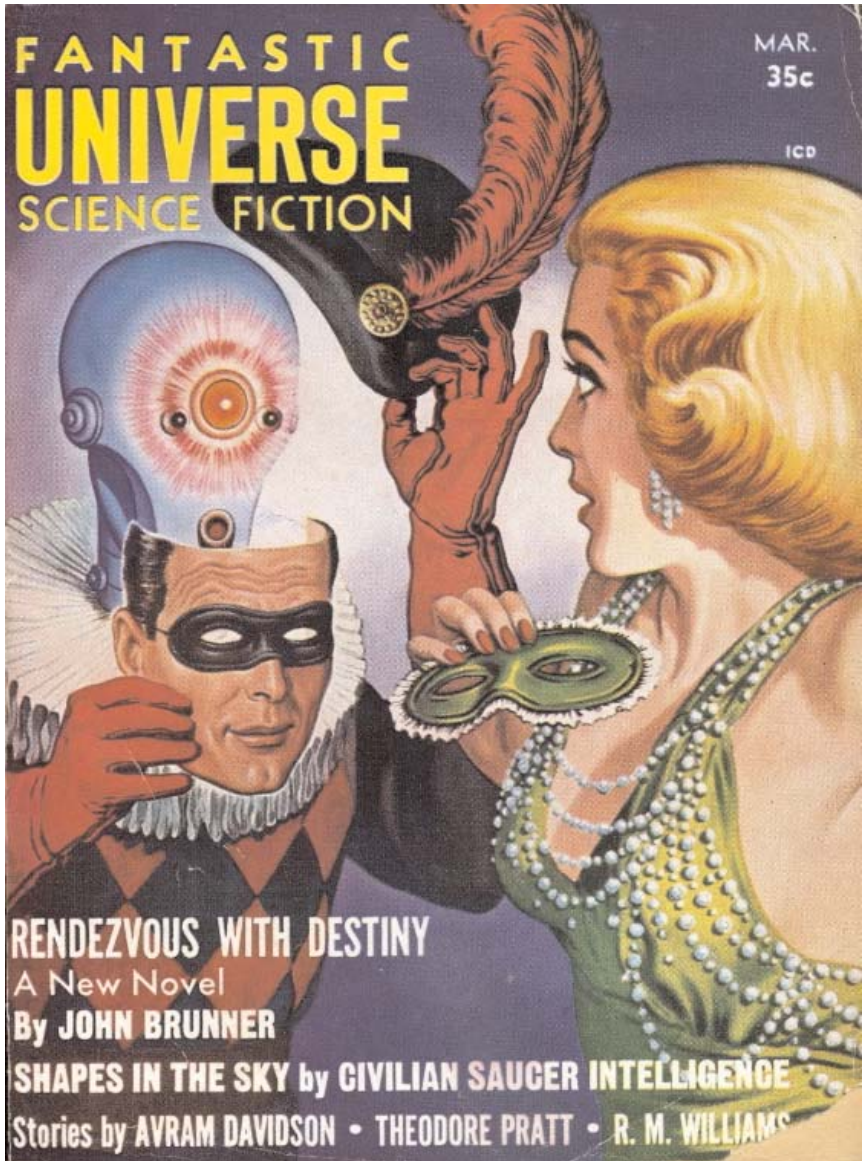
La technique ne crée pas de sens, il n'y a que des abstractions, des images, des objets où tout le processus de production est effacé au profit de la seule consommation. Nous avons dépassé la «société du spectacle» pour devenir soi-même le spectacle; acteur dans un monde nouveau qui s'improvise au fur et à mesure des découvertes technologiques. Nous sommes enfermés dans une «oeuvre artificielle» que nous avons patiemment élaboré depuis tellement de siècles. Le «corpus» de l'œuvre artificielle est simple mais aux conséquences plurielles et complexes : depuis toujours, l'homme a inventé des outils «techniques» pour se substituer ou remplacer un organe déficient : la hache remplaçant le poing nu, donc à y regarder de plus près, à remplacer par des objets inorganiques (la pierre, le fer) de l'organique. En ce sens, le concept post-humanisme, post-biotique, est à la fois d'origine préhistorique et moderne, donc intemporelle.

Tout le développement de la technique repose indubitablement sur le transfert des propriétés et fonctions de l'organique vers l'inorganique

parce que les propriétés de l'inorganique se laissent plus facilement découvrir. Ainsi, on peut facilement reproduire la nature organique avec une exactitude étonnante tandis que notre savoir sur la nature de la vie est carrément déficient. Il est donc plus facile d'imiter, de substituer l'objet inorganique à la vie; là est l'essence de l'industrialisation : remplacé l'ouvrier (organique) par la machine (inorganique); là est l'essence du post-humanisme : créer des êtres/concepts post-biotiques (inorganique) au détriment de la vie biologique (organique); en somme affirmer le «totalitarisme» de la pensée, de l'esprit sur la matière comme l'art conceptuel.

«Liquider le présent au profit d'une hypothèse. »

«Le danger des fabriques de cadavres et des oubliettes consiste en ceci : aujourd'hui avec l'accroissement démographique généralisé, avec le nombre toujours plus élevé d'hommes sans feu ni lieu, des masses de gens en sont constamment réduites à devenir superflues, si nous nous obstinons à concevoir notre monde en terme utilitaires. Les événements politiques, sociaux et économiques sont partout tacitement de mèches avec la machinerie totalitaire élaborée à dessein de rendre les hommes superflus. »



L'homme hors de l'existence, c'est l'homoncule attaché aux routines actuelles du bureau, de l'usine, du laboratoire, de l'école ou de l'université, fondées sur les postulats stériles du système de puissance de la mégamachine. Plus qu'essentiellement politique, le totalitarisme est le principe de la terreur, est l'expression du Mal radical qui tend vers la destruction complète de l'humanité en proposant une identité de l'homme dégradé; c'est une politique d'anéantissement de l'individu.

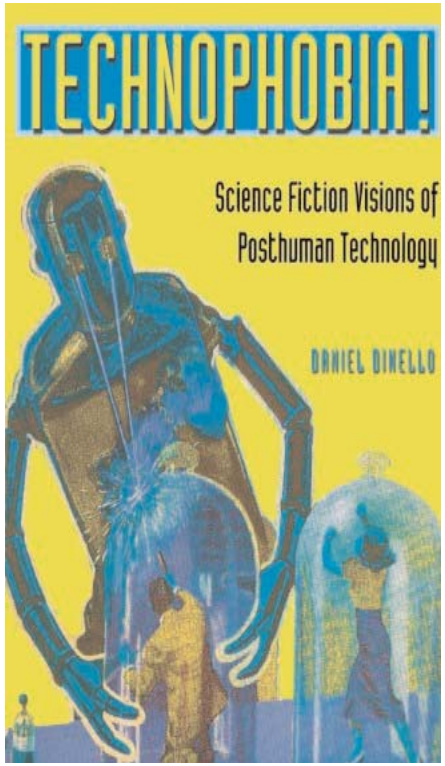
«On ne doit pas effrayer les hommes, il ne faut surtout pas qu'ils comprennent qu'on les fait travailler à l'abolition de l'humanité – c'est-à-dire à leur propre disparition. Le monde du vivant a été tellement investi par le capitalisme afin d'y développer de nouveaux espaces pour la marchandise que certaines de ses conséquences possibles sur l'humanité elle-même ont fini par percer le mur du silence. »

Devant ce malaise civilisateur, il y a toujours la fuite en avant. Nous assistons à une course contre la montre pour la transformation physico-psychique de l'être en y intégrant l'ordre mécanique, cybernétique, quantique non plus pour participer à la civilisation du surhomme mais pour la quitter le plus rapidement possible, éviter la catastrophe des catastrophes. D'ailleurs, l'idée est simple : après avoir démoli toutes les mythologies flatteuses des illusions humaines pour en révéler l'imposture, après avoir détruit irrémédiablement son environnement, après avoir découvert que l'homme de la raison portait en lui l'ultime catastrophe atomique, l'homme ainsi dépouillé est fin prêt à accepter toute

manipulation susceptible de le sauver.

Science appliquée et art ont donc rendez-vous pour enfin actualiser le vieux rêve hermétique/alchimiste tel qu'on le retrouve dans les dix-sept traités grecs du *Corpus Hermeticum* où il est écrit que l'homme peut «devenir dieu» par la connaissance et pour ce faire, il faut se rendre «étranger» au monde (C.H. XIII, I) afin d'accomplir « la naissance de la divinité» (XIII, 7) et l'homme ainsi régénéré disposera d'un corps immortel, il est «Fils de Dieu, le Tout dans le Tout. » (XIII, 2)

Tout est donc en place pour préparer la nouvelle théologie anthropocentrique (homocyberlogie) de la fusion homme/machine, telle que prophétisée par les gourous artistico-cybernétiques et les grands pontes de la biotechnologie. Encore ici même subterfuge paléolithique (déguisement) même ruse des religions (simulacre), pour nous faire croire à l'art désacralisé, typiquement humain, coupé de tout mythe, de toute religion : l'art pour l'art.



L'art post-humaniste est le mensonge, le paravent derrière lequel se cache la nouvelle alliance magico-religio-métaphysique et néo-libérale de l'ADN mystique et du corps ressuscité grâce à l'androgynie hermaphrodite et nanotechnologiquement immortel du post-humanisme cybernétique. Tous ces mouvements ont comme dénominateur commun un idéal messianique de l'art rédempteur du monde et de l'homme, de l'art conjurant les malheurs de l'histoire : la science comme art sotériologique.

Notre déification individuelle aura été le continuum, avec l'aide de la religion, de la science, de l'art, de l'État, de l'économie, du détournement de la spiritualité au profit de la théologie de la domination de l'homme-Dieu comme fondement de la modernité et le complexe de déité aura été notre fabuleuse névrose. Faut-il le rappeler: les enfants de Descartes ont le plus haut taux de suicide au monde. L'Incarnation de l'homme, sa divination dans l'homme total conduit irrémédiablement à sa perte, à sa décréation: sa dé-genèse.

«L'harmonie originelle pré individualiste qui régnait entre l'homme et la nature et entre l'homme et la femme a été remplacée par le conflit et la lutte. L'homme souffre de cette perte de son unité. Il est seul et séparé de son semblable et de la nature. Ses efforts les plus passionnés tendent à retourner au monde de l'union qui était le sien avant qu'il n'ait "désobéi". Ce qu'il souhaite, c'est de renoncer à la raison, à la conscience de soi, à la responsabilité et de retourner à l'utérus, à sa Mère la Terre, à l'obscurité où la lumière de la conscience et de la connaissance ne luit pas encore. Il veut échapper à cette liberté qu'il a récemment acquise et perdre cette conscience qui, précisément, fait de lui un humain. »

«Mais il ne peut revenir en arrière. Les actes de désobéissances, la connaissance du bien et du mal, la prise de conscience de soi sont des choses irréversibles. Il n'y a pas de moyens de revenir en arrière. (...) L'homme se crée lui-même dans le processus historique qui a commencé avec son premier acte de liberté - la liberté de désobéir, de dire "non". Cette "corruption" fait partie de la nature même de l'existence humaine. (...) Il peut se détruire lui-même ou, au contraire, progresser vers la réalisation d'une nouvelle harmonie. » (...) «Plus le cœur de l'homme s'endurcit, moins il a la liberté de changer, plus il est déterminé par ses actions précédentes. Mais il arrive un point de non-retour où le cœur de l'homme devient tellement dur et tellement lourd qu'il perd toute possibilité de liberté et qu'il se trouve forcé d'aller de l'avant jusqu'à la fin inévitable, laquelle est en dernière analyse sa destruction physique et spirituelle.

» **«Plus l'homme veut être en haut, plus il se sent inférieur. »** (Schultz-Hencke)

Depuis la *Genèse*, l'homme a cherché dans la connaissance du bien et du mal à réaliser la promesse du Serpent: "Vous serez comme des Dieux" Or notre désir de déité est l'origine de notre mal radical qui nous transforme en diable et la Terre en un enfer, notre pandémonium.

«L'Europe est certes ce continent où naquirent Platon, saint François d'Assise, Vinci, Descartes, Pascal, Newton, Kant, Hegel Kierkegaard ou Nietzsche, celui où vécurent Eschyle, Dante, saint Jean de la Croix; mais elle fut aussi le théâtre des crimes de Phalaris, d'Héliogabale, de Robespierre, de Staline et d'Hitler, sans parler des autres ni de leurs successeurs présents et à venir. Tout ce qui fut et demeure, l'Europe l'essaima en Amérique, en Afrique, en Asie, en Océanie pour le meilleur et le pire. Mais c'est d'Europe que sont aussi partis les tout-puissants disciples de Prométhée, d'Hercule, de Dédale, de Tantale et Faust, tous héros du savoir et du pouvoir à qui les hommes demandèrent d'apprendre ce qui leur permettrait de devenir "comme des Dieux. »

Aucune civilisation qu'elle soit mésopotamienne, égyptienne, juive, chinoise, aztèque, aborigène, ottomane, arabe, occidentale, n'a pu prendre son essor sans une métaphysique spécifique et une représentation de l'homme dans l'Univers. Tous nos mouvements artistiques, scientistes, religieux, socio-politiques et économiques actuels sont tous des reliquats d'une théologie occidentale de domination. Mais nous vivons, fait unique, dans une civilisation où la représentation de l'homme est associée à sa disparition comme espèce. On est en droit de s'interroger sur le type de civilisation qui sera engendré par cette collusion.

« Il arrive que le monde nous fatigue. Notre esprit s'embrouille à cause de lui. Parfois nous le trouvons trop compliqué. Nous ne savons pas nous en servir. Parfois, nous éprouvons le sentiment d'être étranger en lui. Entre lui et nous ça ne va pas. Entre lui et nous, c'est l'absurde. Nous souffrons de n'avoir qu'un seul trop grand monde à notre disposition, pas à notre avantage. Il nous joue un spectacle dont nous ne sommes pas le héros principal. Il nous déçoit. Quand la souffrance va trop loin, nous saisit le désir intense d'en finir. Nous voulons disparaître parce que le monde ne ressemble pas assez aux autres mondes que nous rêvons d'habiter. »

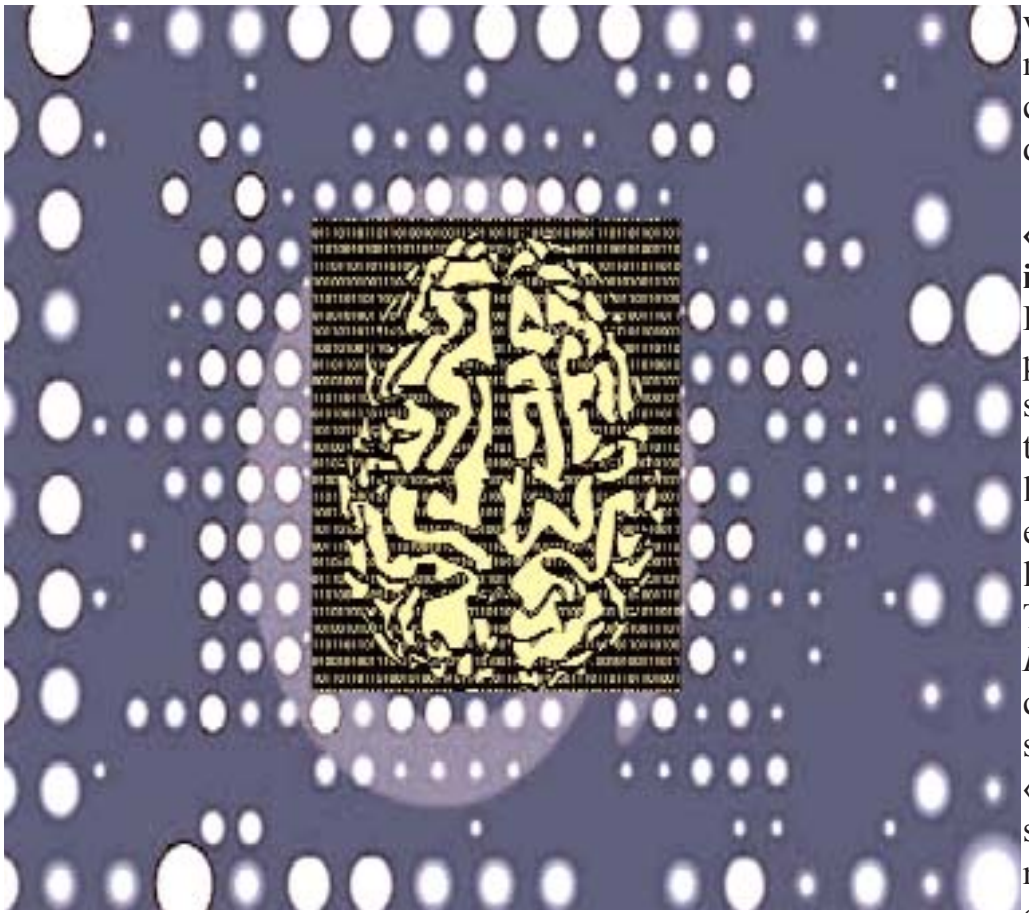
Les sciences et les philosophies ont beau nous expliquer ce qu'elles peuvent, nous souffrons d'une insatisfaction essentielle. Déplorant que l'essence de l'humanité appartienne à un autre, dieu, roi et maître, l'homme constitue le projet d'un autre monde, voire une autre humanité, pour en être le maître, dût cette révolution passée pour irréaliste. Or, l'homme peut jouer au poète. Il peut inventer des mondes étrangers à l'idée même d'une connaissance, constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, habités par des personnages étranges, passionnés, monstrueux, souverainement libres de dire et de penser n'importe quoi. C'est le point de départ de l'imaginaire. »

«L'homme ne peut être dupe que de lui-même. » (Emerson)
C'est ainsi que l'homme devient metteur en scène de son monde. Rappelez-vous Dürer qui s'est peint sous les traits du Sauveur dans un autoportrait (1493) ou de Gauguin qui use du même stratagème dans le Christ en jaune. Nous assistons à une incroyable autofiction où l'homme «transfigure son existence et son identité, dans une histoire irréelle, indifférente à la vraisemblance. » L'humanité se projette alors dans un récit héroïque, une sorte d'autofabulation fantastique.

Nous demandons alors aux rêves, aux arts, aux livres, au théâtre, au cinéma, aux sciences, aux religions, aux philosophies, de métamorphoser le monde. Tout va pour le mieux jusqu'au jour où l'imaginaire cherche à étendre sa domination pratique sur le réel. Nous assistons alors à la guerre des mondes, c'est à dire la bataille entre deux imaginaires névrotiques, celle entre un monde illusoire à l'image de Dieu versus un monde à l'image d'un surhomme, tout

aussi illusoire, tous deux trouvant leur finalité existentielle dans leur ciel fictif, le paradis pour l'un et le cyberciel pour l'autre.

«Au commencement comme à la fin de l'histoire religieuse de l'humanité, on retrouve la même nostalgie du Paradis. Si l'on tient compte du fait que la nostalgie du Paradis se laisse pareillement déchiffrer dans le comportement religieux général de l'homme des sociétés archaïques, on est en droit de supposer que le souvenir mythique d'une béatitude sans histoire hante l'humanité dès le moment où l'homme a pris conscience de sa situation dans le Cosmos. »



L'apogée de l'autofiction fantastique au vingtième siècle revient à Teilhard de Chardin dans *Le Phénomène humain* et *L'Avenir humain* où il conçoit et ajoute à côté de la lithosphère, de l'hydrosphère, de l'atmosphère, une nouvelle sphère qu'il nomme la noösphère : une sorte de «pellicule d'esprit», une couche de conscience qui se répand autour de la terre. En somme, toute la création se trouve en marche vers l'apothéose de l'intelligence abstraite : le Point Oméga où l'évolution sera parvenue à son couronnement; un cerveau unique, mondial où les âmes perdront leur identité corporelle pour se magnifier dans la pensée pure elle-même. Toute la philosophie post-humaniste trouve ici, dans les écrits du réputé père jésuite, ses textes fondateurs car, pour atteindre cette noösphère, l'homme doit dé-créer sa propre nature biologique. Ici, l'auto transcendance scientifico-mystique rejoint l'auto-fabulation fantastique des poètes, des peintres et des écrivains de tout temps.

«Le Grand Cerveau pense, donc je ne suis pas. » (Teilhard de Chardin)

Retournement complet du «je pense donc je suis» de Descartes au profit d'une superstructure artificielle où toutes les potentialités de la vie sont réduites à être manipulées et transformées conformément aux exigences du Dieu électronique.

«L'enfer est pavé de bonnes intentions. »
Rien de plus totalitaire et de plus fallacieuse que cette sphère à la fois religieuse et technocratique de l'avenir de l'homme où la vie, toute vie, est subordonnée à l'intelligence organisée. Et Teilhard de Chardin, dans *le Phénomène humain*, de conclure en allant au bout de sa logique :
«Pour monstrueux que cela soit, le totalitarisme moderne n'est-il pas la distorsion de quelque chose de magnifique, et par là tout à fait près de la vérité ? »

Il y a des «attentes colossales» entre ce que les hommes veulent et ce qu'ils obtiennent, entre ce qu'ils voudraient être et ce qu'ils sont. «Le résultat est un sentiment personnel d'insuffisance. Mais la réaction à ce sentiment d'infériorité consiste en une surcompensation renouvelée (la déité), qui conduit à renforcer encore le sentiment d'infériorité. On se heurte une fois de plus à un cercle vicieux qui ne fait qu'intensifier l'inhibition du départ» : ce qu'on appelle «la loi de

l'esclavage croissant. » Les «attentes colossales» transférées vers la science prennent alors une forme exorbitante.

«Aujourd'hui, la science se substitue à la pratique religieuse; elle reste inaccessible à la plupart des gens qui néanmoins y croient fermement et considèrent sa fonction comme sacrée. (...) Les sciences biologiques, physiques et astrophysiques sont les voies actuelles par où passent la connaissance, la vérité, la vie au-delà du concevable quotidiennement, matériellement. Il n'est donc pas surprenant que les biochimistes, les physiciens se mêlent de philosophie, de métaphysique, de morale. Ce sont les nouveaux prophètes de la nouvelle «religion» : celle de l'esprit résumant les lois de la matière, de l'énergie et du temps en formules mathématiques... Ces institutions obscures échappent aux règles de l'éthique mais elles imposent leur vérité. »

L'artiste D.A. Therrien est quant à lui convaincu que technologie et religion forment un seul et même système de contrôle des masses. Tous les deux promettent une libération individuelle future (paradis, cyberespace) pour mieux dominer les corps physiques.

Pour Therrien, la technologie-religion amplifie les effets du pouvoir, il prévoit même une future Inquisition technologique où les machines d'aujourd'hui peuvent servir comme les machines du Moyen Âge à torturer les corps pour rendre l'esprit docile. Avec *TX : Pandaemonium*, Therrien nous montre que derrière la technologie se terre un désir de puissance exponentiel qui guide l'humanité vers un totalitarisme absolu. Toutes les performances de Comfort/Control mettent l'accent sur l'impuissance de l'homme face à ses créations technologiques ; ici, c'est bien Frankenstein qui remporte la mise et asservit son créateur.

Depuis le Temps des origines jusqu'à nos jours, nous avons vu que les représentations du corps ont toujours oscillé entre corps idéalisé et corps réel, entre corps aimé et haï, entre corps aliéné et libéré, entre corps de chair et évanescent. Nous avons vu également que le post-humanisme représente la finalité de l'homme biologique, met fin au cycle de l'évolution physique des espèces telle que découverte par Darwin. Nous savons également que le concept du corps machine depuis la Renaissance a permis de désacraliser le corps primitif pour mieux le soumettre aux manipulations quai démiurgiques de la science et que le cyborg est bien une réalité de notre temps. Même si les avancées extraordinaires en médecine, en neuroscience, en pharmacologie et en orthopédie soumises à des codes d'éthique et protocole de recherche stricte ont leur raison d'être en permettant à des milliers d'individus d'avoir une vie confortable et de qualité supérieure, il est indéniable que des dérives totalitaires, certes aujourd'hui marginales, sont aussi à l'œuvre.

Même si l'avènement du cerveau numérique est peu probable de nos jours, il fait quand même l'objet d'une quantité de recherches phénoménales qui permettent de croire à sa réalisation. Selon la revue *Wired* de mars 2005, une douzaine de laboratoires américains subventionnés reçoivent déjà des dizaines de millions de dollars du département de la Défense pour créer des robots intelligents et des interfaces cerveau-ordinateur.

Nous avons vu également que de tous temps, l'homme a cherché à améliorer sa condition et même à entrevoir que la «vraie vie» était ailleurs que sur terre : paradis, nirvana, cyberespace, etc. Si bien qu'il est impossible de comprendre les enjeux du post-humanisme sans en saisir la dimension théologique et métaphysique.

Nous savons maintenant que depuis les grandes civilisations antiques, la notion de corps sacré en harmonie avec l'univers s'est dégradée jusqu'à devenir objet de corruption et responsable du malheur des hommes. Dans toutes les grandes religions, le corps en chair et en os fait problème. C'est ce constat qui nous permet de saisir l'aspect métaphysique du post-humanisme en droite ligne avec la pensée manichéenne.

Précisons que le post-humanisme est une sous-culture qui a plus

l'allure d'une secte. Ce qui ne veut pas dire qu'il est sans importance, n'oublions pas que la pensée manichéenne s'est propagée et a contaminé fortement toutes les religions jusqu'à ce jour et en a déterminé toute la culture occidentale.

Depuis la nuit des Temps, le corps de l'homme a oscillé entre deux visions diamétralement opposées : le corps adoré mais irréel et le corps haï réel; deux notions que nous avons tenté de découvrir via la représentation du corps dans l'art.

Au début du siècle dernier, Émile Durkheim, dans son ouvrage intitulé *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, mit en évidence que la religion est constitutive de la culture et qu'elle y joue un rôle social dans les sociétés archaïques et un rôle politique dans les sociétés de l'Antiquité comme nous l'avons vu. «En tout état de cause, la religion était déjà ce qu'elle allait rester, le reflet de croyances collectives, d'un vécu localisé, et d'une politique vis-à-vis de la réalité. »
Nous avons du remonter jusqu'au religion de la Mésopotamie bien avant Zarathoustra et l'antique religion dualiste des anciens Perses avec son dieu du bien Ahura-mazda et son dieu du mal Ahriman et leur lutte éternelle qui divise le monde entier en deux : le jour et la nuit, le pur et l'impur, l'âme et le corps, l'homme et la femme... Depuis 4 000 ans, la *Bible*, ensuite le *Nouveau Testament* et finalement le *Coran*, nous présente le néant, l'au-delà comme seule réalité acceptable. La vie est une maladie, la chair y est méprisée et l'homme tourmenté cherche à se venger et transforme « en haine de la terre ce qui était amour de la vie et des choses terrestres. » Le corps est la source du mal, l'universel tentateur, c'est le corps qui est vicié, faussé, et garde la trace du péché des origines. Le corps c'est le corrupteur; un principe de malignité vit en lui. Il est donc le diable en son corps, alors que l'esprit correspond au divin. Descartes, par la suite, perpétua ce dualisme en séparant «logiquement» le corps de l'esprit, pire en transformant le corps en machine pour finalement trouver sa finalité dans l'abnégation complète.

De tous les écrits antiques, le manichéisme fait un retour phénoménal via le post-humanisme en ce début du troisième millénaire où c'est toujours la lutte entre le corps et l'esprit qui domine. Rappelons-nous que Mani réclamait la disparition complète de la créature humaine, il faut que l'homme anéantisse tout lien avec la matière car le monde est abandonné au mal et contamine, infecte l'homme lui-même de la même «maladie. » Devant une semblable perspective, il eût mieux valu que l'homme ne fût pas.

Ces idées se retrouvent chez les Grecs avec Platon (427-347) qui traite le corps de cercueil (soma/séma) puis chez Paul de Tarse qui invente la notion de « chair » (sarx, carné) et certains gnostiques. (Deschamps, Corps haï et adoré, p.51 et 70) Mais le courant de somatophobie est beaucoup plus large. Ce dégoût du corps est étendu à tout ce qui participe à la nature corporelle: la femme tentatrice de l'homme, les sauvages qui ne sont que leur corps, les animaux horribles, dégoûtants et diaboliques, la nature qui recèle les mauvais esprits, la terre et tout ce qu'elle produit de vivant. Cette haine du corps se manifeste essentiellement par une persécution générale de la vie.

Exactement ce que réclame la cyberculture postmoderne : l'esprit, (l'âme) seul mérite d'être sauvé de la déchéance du biologique, délivré de la fatalité du corps mortel. Une fois dissipées les brumes hermétiques des signes ésotériques, nous pouvons soulever, enfin en pleine lumière du jour, le voile et pénétrer dans le sanctuaire secret où la connaissance parfaite dissipe tout mystère : le post-humanisme est un univers sans mystère, pur logos, version post-moderne du manichéisme antique devenu le mode de pensée de notre époque.

«Nous sommes fatigués de l'homme! » (Nietzsche)

«Après deux mille ans d'assauts platonico-chrétiens contre le corps et les passions, d'anathème jeté sur son essence, le désir humain s'est peu à peu retourné contre lui-même, pour s'engager à rebours dans sa tendance naturellement affirmatrice et créatrice, dans la fuite

affolée et inquiète d'une autre vie, d'un autre monde, immuable, paradisiaque, éternel. »

Tout détruire plutôt que de continuer ainsi et disparaître enfin dans le cyberespace/paradis. Nous sommes bel et bien catastrophés. Alors aussi bien en finir une fois pour toutes. Finis la révolte, les dépressions, les guerres, la haine; enfin la béatitude de la noösphère inorganique.

«Toutes les pulsions tendent à reconstituer ce qui existait. Un instinct ne serait que l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il a été obligé de renoncer sous l'influence de forces perturbatrices extérieures... L'état antérieur, originel du vivant serait le non-vivant, et il s'ensuit pour Freud que le dernier but de la pulsion est le retour à l'inorganique. (...) Le moi ne veut pour ainsi dire rien d'autre que son repos. (...) Toutes les pulsions se situent donc sous le «principe du nirvana» et tendent à «la suppression de la tension interne»; autant la pulsion de mort (Thanatos) ou pulsion de vie (Éros) s'orientent désormais vers la stabilité de l'inorganique et deviennent l'expression d'une aspiration «de tous les êtres vivants à en revenir au repos du monde inorganique. »

Il est urgent comprendre que toutes les théologies de domination axées principalement sur l'asservissement de la nature sont une impasse. Tous les peuples ont sans doute conçu des religions dominatrices mais l'opération semble avoir échoué partout. Car tous les langages et écrits qui transcrivent la connaissance de génération en génération que ce soient les Upanisads, le taoïsme, le bouddhisme, les mythologies égyptiennes, sumériennes, grecques, les cosmogonies africaines, amérindiennes, aborigènes, le *Coran*, la *Bible*, la *Torah* y compris la science et la philosophie ne sont que récits parcellaires et poétiques d'un mystère qui nous dépassera toujours, l'univers étant en expansion et par le fait même en perpétuelle transformation. Si bien que «notre raison a des limites. » (Kant). Il en sera ainsi du post-humanisme et de son utopie post-biologique.

«Lorsque la nature devient la propriété de l'homme, elle cesse de lui être immanente. Elle est sienne à la condition de lui être fermée. S'il met le monde en son pouvoir, c'est dans la mesure où il oublie qu'il est lui-même le monde : il nie le monde mais c'est lui-même qui est nié. Tout ce qui est en mon pouvoir (nature, femme, esclave) annonce que j'ai réduit ce qui m'est semblable à ne plus exister pour sa propre fin mais pour une fin qui lui est étrangère. Ainsi l'homme subit l'effet ricochet de sa propre aliénation en devenant étranger à lui-même, aliéné dans un monde qu'il a lui-même asservi; où il se laisse dicter sa ligne de conduite par ses propres créations. »

«Nous vivons à toujours à l'ombre d'une arrogante fumisterie. »

Jamais dieu n'a été aussi vivant depuis qu'il a été déclaré mort. Le cyberespace est rempli de cyberdieux comme au temps des sociétés polythéistes, comme autant de promesses d'un futur cyberciel. Toute cette philosophie de la transcendance du biologique, ce post-humanisme, se nourrit toujours aux mêmes sources que jadis. Ce concept postmoderne puise généreusement à même cet immense réservoir des mythologies archaïques et religieuses. Et c'est par l'ésotérisme, c'est à dire en se comportant comme une secte d'initiés qui ont décrypté les codes secrets que le post-humanisme opère la jonction avec les religions historiques.

Mais n'oublions jamais que le cyberespace, comme tous les mythes universels, n'existe pas, que c'est un paysage de l'esprit «occidental» obnubilé par ses créations électroniques. Dans toutes les cultures et de tous temps, les histoires chantées ou contées recelaient de lieux mystérieux et abstraits, tel le cyberespace, où se mêlaient hallucinations et souvenirs collectifs. Ce que les philosophes du post-humanisme nous présentent comme le cyberciel est en réalité un endroit qui fut décrit par Homère, VII siècles avant J.C., comme l'Hadès, «le lieu invisible, éternellement sans issue, où les âmes, perdues dans les Ténèbres (cyberespace), ont accepté

consciemment de se pervertir. C'est l'échec total, définitif, irrémédiable de l'existence humaine. »

«Ce lieu invisible éternellement sans issue» n'est-il pas ce fameux cyberespace où les âmes, comme les images d'une vidéo-installation, tournent en boucle; où l'histoire «boucle la boucle», enfin numérisée, échantillonnée, sans cesse recyclée et d'une transcription sans fin. Imaginez le «moi» numérisé en onde audiovisuelle.
«Le bouclage est caractéristique d'une histoire lue à toute vitesse comme si elle était saisie par balayage optique. On peut la recomposer, la transcrire ou la cloner en fonction d'une métamorphose dominante…(…) Roland Barthes a déclaré un jour que la «répétition sans fin est la forme idéologique dominante. »

Tout art recèle un fondement religieux et le post-humaniste n'y échappe pas. Le post-humanisme se positionne comme salut universel alors qu'il n'exprime qu'une perspective partielle et carrément restreinte, confinée à l'Occident technologique. Il n'y a aucun autre dialogue authentique avec les autres visions des autres cultures, au contraire il y a rupture lorsque d'entrée de jeu l'on propose aux autres civilisations le seul modèle occidental comme gage de prospérité tout en sachant que la planète terre n'a pas les ressources nécessaires pour la supporter. Notre tentative de réduire le bien-être au seul développement même durable, de cliver la surface de la terre en zones économiques sont parmi les principales raisons de notre impasse.

«Transformer le monde, intervenir, est une responsabilité et donc une sainte mission pour l'Occidental. On ne peut lui en vouloir de suivre sa nature, son «dharma» : civiliser, évangéliser, développer, se faire l'avocat des droits de l'homme et leur application à travers le monde, en un mot un artisan de paix. Mais le problème est qu'il a tendance à «identifier les limites de sa propre vision du monde avec l'horizon humain lui-même. » Il se sent menacé par tout ordre social ou système de valeurs autre que le sien. Il ne voit plus alors dans les autres que des primitifs à civiliser, des païens à évangéliser, des sous-développés à développer, des opprimés à libérer. (...) Les «autres» ne lui apparaissent alors que comme des vides à remplir, de la cire pour sa flamme de droits et justice. La question ne lui vient que rarement à l'esprit : «et si la Réalité dépassait largement non seulement l'interprétation que l'Occident en donne mais l'expérience que l'Homme lui-même tout entier en a ou peut en avoir ? » Ou se pourrait-il que l'Occident se sente menacé dans son «pouvoir» par la réalité différente de l'autre ? » Comme s'il n'acceptait pas au fond «d'être mis par l'autre face-à-face aux limites de l'Occident, de ses valeurs, de sa raison critique, de sa cosmologie, anthropologie et philosophie de vie. (...) C'est peut-être la raison pour laquelle il absolutise ses valeurs par ailleurs géniales de : Dieu, Homme, Personne, Autonomie, Démocratie, Droits de l'homme. Il ne veut pas prendre sa place dans l'univers. Il veut toute la place. »

C'est malheureusement dans cette optique de l'Occident néo-colonialiste que se situe la technocratie moderne. Le pouvoir est investi non pas en Dieu, mais dans une mégamachine qui gère un système complexe d'interventions et de paramètres où tous (professeurs, savants, prêtres, politicien, artistes, citoyens) travaillent dans la même direction unilatérale i.e. dans le sens que veut le Capital. Le Capital comme mégamachine commande et les experts et politiciens proposent et votent les lois inéluctables de son progrès. Les gens ne peuvent même plus décider ce qui est bon pour eux, faute de le savoir, ou plutôt, nous avons laissé aux experts le soin de décider à notre place.

La mégamachine nous place toujours devant le fait accompli, exactement comme pour le médicament Vioxx, les OGM et autres aliments transformés. C'est à prendre ou à laisser et comme nous n'avons pas le choix de nous guérir et de nous nourrir... Nous oublions que la vie nous interroge autant sur nos actes que nous pouvons l'interroger sur son sens.

«On voudrait souligner que la démocratie libérale, qui est désormais

reconnue comme le meilleur des régimes, est fragile, sujette aux dérives, et que les circonstances ne nous permettent plus, en la matière, la moindre erreur de jugement. On voudrait suggérer que la partie la plus prospère de la planète est en train de gâcher le seul modèle, pour l'heure, de surmonter la tentation totalitaire à laquelle conduisent, ailleurs, la peur et la misère. S'il devait apparaître aux habitants des autres nations qui cherchent leur voie, que la vie sous nos cieux n'est pas plus digne d'être vécu; que l'air que nous respirons, au sens propre et métaphorique, est peut-être doux mais raréfié, et n'est, à la longue, pas plus respirable; que nous laissons en friche les terrains conquis par la liberté et que notre démocratie est, pour cette raison, plus apparente que réelle; que nous abandonnons notre conscience à la direction des experts; que nos pensées sont des mécanismes et nos actes, des gestes; que notre capacité à créer n'est plus qu'une capacité de produire; que les «droits de l'homme» et «le devoir d'ingérence» ne sont que des incantations destinées à servir d'alibis à notre capacité d'agir; bref que l'absence du joug sur notre nuque se justifie seulement par la disparition de la nécessité, il est probable que le cycle du désespoir, ouvert au début du XXe siècle (en Occident), se rouvrira au XXIe dans le reste du monde, avec les moyens de la destruction finale.»

«Je sens en moi un grand effroi. » (Podesta)

Le post-humanisme occidental est une fable qui tient du fantasme. L'homme a toujours préféré la narration du récit à la réflexion philosophique. Tel est le «scandale» du procès et de la mort de Socrate : la première société «démocratique» a choisi de sacrifier «le plus sage des hommes» et par le fait même, condamnée la philosophie. Pas vraiment, plutôt, la philosophie s'est fait remettre à sa place comme forme particulière de la narration du monde. Bien qu'exigeante, elle côtoie le discours épique, dramatique, religieux, mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Mais l'homme a toujours préféré la facilité du récit à la recherche ardue de la vérité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. Ainsi sous les récits post-humanistes se cachent les mêmes histoires mythiques qui ont aidé l'homme à vivre depuis la nuit des Temps. Le récit post-humaniste est un nouvelle tentative qui veut donner un sens à ce qui n'en a pas.

«La vérité est qu'on ne veut pas de la vérité. » (Hentsch)

Bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique, bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Là est la force indéniable du récit. Ni la philosophie, ni la théologie, ni la science n'ont toujours été, le récit, si. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un lègue, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la «vérité philosophique» L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait consensus au détriment de la réalité.

Ce que le XXe siècle nous révèle : c'est tout le gâchis psychologique, social et politique du récit de la chute mésopotamienne adopté et adapté sous de nouveaux noms, que ce même récit est contingent à toute l'histoire de l'humanité, le summum de notre psychose collective qu'on arrive si peu à contrôler encore aujourd'hui. L'invention de la chute cosmique des âmes sur terre, la création de l'âme donc, furent sans doute perçues comme une extraordinaire révélation : l'homme avait une origine cosmique. Mais ce faisant, nos ancêtres antiques introduisirent une dualité immémoriale entre l'âme céleste, pure et le corps terrestre, impur.

« Dès que l'homme se donne une origine céleste et même stellaire, il ne peut que mépriser son corps. Il se sent étranger à son corps et de parenté divine. »

Les différentes théosophies et théologies pensées par une élite ont ainsi inventé tout un éventail de subterfuges afin «de priver l'homme

modeste de pensées propres et à en faire plutôt des haut-parleurs répétant des slogans répétitifs et des automates au service des passions collectives. » (Hartmann) À l'image des sectes ésotériques primitives, tout un langage magico-religieux se met en place encore aujourd'hui; les oeuvres d'art deviennent obscures, incompréhensibles, le savoir scientifique devient hyperspécialisé, élitiste, impénétrable, langage réservé aux seuls initiés incompréhensible à l'entendement du plus grand nombre.

Ainsi les initiés du post-humanisme dans leurs tentatives de «faire nouveau» répètent encore les mêmes anciennes formules du manichéisme antique «reliftées» et servies à la mode du jour. Ainsi toutes ces histoires que nous aimons nous raconter sur notre future cyberascension, ne sont que simulacres des sauveurs antiques pour nous faire oublier le saccage de la nature, les déchirures dans la communauté des hommes et les inégalités entre l'élite technocratique occidentale et les masses laborieuses exploitées comme au temps des grands empires sumériens et égyptiens.

Force est de constater qu'à partir de Sumer des religions d'asservissement ont été crées à des fins politiques. La puissance des dieux vient suppléer à la trop évidente faiblesse humaine en légitimant un pouvoir royal capable de résister aux conflits et autres forces de désintégration s'exerçant contre lui. N'oublions pas que la violence entre individus, entre clans et familles étaient toujours susceptibles de déstabiliser le régime. Il fallait donc «établir un pouvoir sur les hommes, reconnu par les hommes, exercé par des hommes, mais renforcé et garanti par les dieux. »

«La justification du contrôle social dans le monde moderne était ancienne : les êtres humains sont des pécheurs, voilà pourquoi le mal et la souffrance existent sur terre. Les êtres humains sont des pécheurs parce que le péché originel les a séparés de Dieu; (...). Là était la source de toutes les autres séparations : patriarcat, autorité, hiérarchie, division de l'humanité en meneurs et en menés, propriétaires et travailleurs, séparation de chaque individu d'avec l'autre. »

«Ni Faute, ni Sauveur. Nous n'avons pas à être sauvé d'une faute qui n'existe pas. »

Nous vivons sous le signe d'une faute inexistante, forgée de toutes pièces, il y a plus de 30 siècles, par des prêtres mésopotamiens avides de pouvoir. Le péché originel est une invention théologique à des fins de contrôles politiques des masses, le plus grandiose détournement de la vie. On a peine à imaginer que la chute mésopotamienne ait provoqué une profonde mutation de la vie instinctive; une véritable pétrification métaphysique. Il nous faudra bien admette un jour que l'invention de cette chute originelle, sans être la cause unique des psychopathologies, recèle néanmoins en son sein nombres de névroses, de perversions, psychoses et est responsable du malaise existentielle de l'homme. Plus encore, savoir que la faute est au service d'un projet fondamentalement despotique d'asservissement des populations comme stratégie de survie.

À l'image de cette haine de la vie, le post-humanisme, philosophie gnostique «néo-mésopotamienne» par excellence, a la destruction au cœur et dans le sang. Contre le monde, elle oppose un anti-monde, le cyberespace et déclare une impitoyable guerre contre la vie à l'image des religions bibliques (judaïsme, christianisme, islam) où la destinée humaine est soumisse à une vie future en dehors de sa biologie. Si, comme l'affirment les historiens, «l'Histoire occidentale commence à Sumer en Mésopotamie», alors le post-humanisme est la conclusion logique de la pensée négative issue de la chute mésopotamienne qui s'est transmise de génération en génération à travers d'innombrables cultures depuis près de quatre milles ans. Cette haine de la vie a mis l'humain hors jeu et conséquemment, une kyrielle d'idéologies de la mort a pu proliférer.

«L'affaire est métaphysique mais surtout éthique. (...) Schopenhauer croit qu'un ascétisme, une haine retournée contre soi-même, est le seul avenir de la pure méchanceté, un avenir retourné et inversé, un

avenir qui dénie et expie. (...) La méchanceté mène à haïr, et c'est le vestibule qui conduit vers la sortie, vers la dernière phase d'une existence philosophique : celle qui consistera à se haïr, se nier soi-même comme individu. La méchanceté serait le dernier palier du calvaire, au-delà duquel s'arrête l'effort de vivre, et où commence l'effort de ne plus vivre, pour tuer la vie en soi. »
Nul autre que Camus a pu souligner avec Caligula le drame de l'homme trop dupé par les aliénations sociales et politiques. Caligula, empereur antique raisonnable et bon chercha d'abord à rendre son peuple heureux. Mais la mort prématurée de sa sœur Drusilla l'entraîna vers le manichéisme gnostique fort populaire à l'époque romaine : le monde tel qu'il fait n'est plus supportable. Caligula va devenir cruel et cynique et sèmera une haine sans borne envers les êtres et le monde. L'absurdité de la vie rend le bonheur impossible; «j'ai donc besoin de quelque chose qui soit dément peut-être mais qui ne soit pas de ce monde. »

«L'énergie inemployée se retourne contre elle-même et provoque l'apparition des formes d'autodestruction au sein de la vie. « Se crée alors une situation d'extrême tension dans laquelle l'individu se débat. Un mécontentement plus grand et, de nouveau et de plus en plus, le besoin de s'en défaire. » Il y a un nom pour désigner cela : la maladie de la vie (le post-humanisme). La vie malade, ne parvenant pas à s'accomplir, à se réaliser, tend alors à ne trouver d'issue que dans la fuite. «La fuite dans l'extériorité (mass média ou cyberespace) en laquelle il s'agit de se fuir soi-même et ainsi de se débarrasser de ce qu'on est, du poids de ce malaise et de cette souffrance. » Voilà un trait caractéristique de l'empire de la maladie de la vie en notre monde postmoderne. «La fuite de soi est le titre sous lequel on peut ranger presque tout ce qui se passe sous nos yeux. » (...) Il s'agit pour l'énergie inemployée de la vie de tenter de se défaire de soi, de s'oublier en tant que vie, de disparaître : de mourir. Non pas d'une mort physique, mais plus essentiellement encore, de ne pas vivre sa vie, de mourir comme présence au monde, comme Présence à soi, de disparaître dans le flux de l'inconsistant et l'irréel d'une vie autre... »

Ce processus de désintégration serait la conséquence du «déclin des grands récits» modernes mis en place depuis le XVIIe siècle : préséance de l'individu sur la communauté, maîtrise de la nature, suprématie de la production/consommation capitaliste, idéologie du progrès technique et scientifique, le tout formant une pensée unique susceptible de rassembler les membres de la société. Or tous ces grands récits connaissent encore des disfonctionnements majeurs, pensons simplement à la situation des droits de l'homme dans le monde en perte de vitesse et que dire de celle de la femme, la crise financière provoquée par le capitalisme sauvage et des conséquences dramatiques d'une conception du monde physique vu strictement comme réservoir de matières premières.

Au niveau psychologique, la bombe atomique de Hiroshima et Nagasaki et les camps d'extermination germaniques ont laissé des traces indélébiles et néfastes dans l'esprit de l'homme. Les autres guerres et génocides ont eux aussi remis en cause les principes mêmes de l'humanisme et ont contribué à la croissance du cynisme ambiant envers les grandes structures fondamentales de nos sociétés. Depuis le temps qu'on enseigne, depuis le temps qu'on lit des livres, magazines et journaux, depuis le temps que nous regardons des documentaires et films d'époque, au fond nous le savons parfaitement que tout est en train de foutre le camp, que nous sommes tristes à mourir et que, nous nous en contentons.

La philosophe Hannah Arendt, en 1963, déjà entrevoyait, dans son essai *La conquête de l'espace et la dimension de l'homme*, que plus l'homme se projettera dans l'espace plus les perspectives humanistes subiront les assauts cybernétiques d'où «le retard considérable aujourd'hui du développement social et politique en comparaison avec le progrès techno-scientifique. »

Que les utopies post-humanistes soient réalisables ou non importe peu finalement pour le moment présent. Par contre le récit qu'elles sous-entendent est primordiale et le constat navrant : l'écosystème de la terre s'appauvrit de jour en jour, son atmosphère se détériore, les populations humaines ont déjà atteint leur seuil limite alors si

l'homme se laisse aller à se déprécier psychologiquement tout en dégradant son monde biologique jusqu'au point de non-retrour; alors le post-humaniste deviendra réalité. C'est pour cela qu'il verse dans l'extase du sublime et se présente comme nouvelle théologie parce que le danger d'une humanité suicidaire est bien réel.

Fondations post humanistes

Informatiser, c'est organiser la trinité informations/machines/rapports d'un domaine délimité. Sortir du « bordel informatique » nécessite de regarder, moins la technologie et de ses techniciens, que ce qui se passe autour.

Lorsqu'il s'agit d'une organisation ou d'une pratique sociale, informatiser est définir et réguler les relations entre des personnes à travers : des informations (portant textes, nombres, images, sons, voix) maniées par des machines (ordinateurs, téléphones, consoles de jeux, etc.) pilotées par des programmes (logiciels, applications).

Informatiser une organisation ou une pratique sociale est l'encadrer avec des moyens puissants. Une telle transformation n'est donc pas simplement affaire de « technique ». Elle implique nécessairement des questions sociales, politiques et éthiques.

En effet, qui décide d'informatiser quels rapports entre quelles personnes? Avec quelles informations? Avec quelles programmes et machines? Avec quelles contraintes ou possibilités, présentes et futures? À quels coûts assumés par qui ? Derrière toutes ces questions se cachent des êtres humains. Mais qui ?

Le choix d'une configuration de rapports, informations et machines parmi toutes celles possibles n'est jamais anodin. On peut parler d'une Triple Alliance politique, économique et cybernétique susceptible d'« auto-organiser » les potentialités explosives des masses humaines de très grande dimension et de conjuguer les performances de deux prototypes de la post-modernité : l'homo economicus — le citoyen égoïste et rationnel, junkie de prestations et de consommations, et acharné à optimiser un best-of de biens et de services ; et l'homo-communicans, le citoyen-branché, habitant-bulle d'un espace cybersympa, sans conflit ni confrontation sociale archaïque, se flattant de positiver et de n'exister que comme ténia cybernétique perfusé d'inputs et vomissant des outputs.

Pour la Triple Alliance, tout ce qui prétend ne pas s'incliner devant les états de fait ou ne pas se reconnaître dans une pensée algorithmique, est soupçonnée de « romantisme malsain ».

La nouvelle théocrasie algorithmique et son nouveau clergé

Des biologistes ont découvert que « l'évolution serait régie par de simples règles géométriques dictées par quelques gènes ». « Une nouvelle vision qui dévoile l'ingéniosité de la nature »Leur conclusion est un hymne au talent de « celui » qui a mis au point « l'algorithme génétique évolution » : « Tout se passe comme si le génome des êtres vivants était pourvu d'un certain nombre de curseurs géométriques, permettant au processus d'évolution d'explorer de nouvelles formes avec une grande économie de moyen. Un bricolage diablement habile ! Plutôt que d'attendre des mutations génétiques aléatoires et miraculeuses, il est en effet beaucoup plus simple d'engendrer de la diversité morphologique en jouant simplement avec ces curseurs : il suffit d'une petite variation dans leur position pour que les organes s'étirent et se déforment. »

Comme ils le disent, « cette traque des « gènes géomètres » ne fait que commencer. Avec l'espoir que cette conjugaison de la biologie et de la géométrie permettra de mieux décrypter les astuces exploitées par l'évolution pour dessiner tant de variétés d'espèces. De dévoiler le bricolage génial patiemment mis au point par la nature pour générer cette formidable diversité au sein du règne du vivant. » Les algorithmes sont partout. Nous vivons dans une «culture algorithmique."Les algorithmes de recherche de Google déterminent la façon dont nous accédons à l'information. News algorithmes Feed de Facebook déterminer comment nous socialiser. De algorithmes de filtrage collaboratif de Netflix et Amazon à

choisir des produits et des médias pour nous. “Nous vivons dans un monde dirigé par des algorithmes,” Les algorithmes dominent notre monde.”

En créant un algorithme génétique, nous voulons construire Dieu. Planck le découvreur de la mécanique quantique disait que les équations étaient le langage de Dieu alors Dieu est un algorithme génétique d’ADN quantique. L’évolution, désormais acceptée et reconnue par la communauté scientifique, est en fait un formidable algorithme génétique mis en place par Dieu. Si formidable qu’il est une preuve supplémentaire de son existence. Et oui ! L’évolution, tant combattue par les créationnistes, est en réalité une démonstration convaincante de son fantastique génie.

Considérez seulement le principe de l’ADN. Coder toutes les caractéristiques d’un être vivant dans une seule molécule capable de tenir dans un espace de quelques micromètres, c’est fort, c’est très fort. Grâce à ce code, Dieu a pu jouer à mélanger les matériels génétiques pour construire petit à petit des formes de vie de plus en plus élaborées. C’est le principe de l’algorithme génétique et c’est fascinant, extraordinaire de talent.

« Ordinateur » était un nom utilisé pour désigner Dieu au Moyen-Âge : « Celui qui met l’ordre dans le monde ». « Œil omniscient de Dieu surveillant toute la planète, à la fois le Voyeur suprême et Protecteur (Œil de la Providence).» Quand on mêle l’ordinateur à la surveillance, le mystère s’installe carrément. En effet, la plupart des opérations de cette machine échappent à nos sens humains et son fonctionnement demeure énigmatique à la plupart d’entre nous. Une simple machine se transforme alors en La Machine. Affirmer alors qu’Elle voit tout, qu’Elle sait tout ne choquera donc pas en soi. On s’en réjouira. On s’en indignera. Mais on le croira volontiers.

Cette croyance est apparue dès les années 1960, à l’époque des gros ordinateurs centraux que seuls pouvaient se payer les États et les très grandes entreprises. Par contre pendant très longtemps, depuis les années 1970, le cyberpunk a été construit dans les imaginaires, sur l’hybridation avec la machine, le fantasme que la machine allait nous libérer. Ça a été le grand vecteur de la science fiction. Et cette croyance se renforcera à partir des années 1990 avec le smartphone, même s’il n’est pas greffé sur nous, est greffé dans notre tête et nos pratiques: notre façon de draguer, de vivre, de travailler, de penser, de jouer... Le cyberpunk, on est en plein dedans. Il n’existe alors plus de grandes différences alors entre les informations, immatérielles et intangibles, de La Machine et les connaissances, spirituelles et intemporelles, de Dieu, sur nous et le monde. Une confusion commode quand il s’agira de vendre à des gouvernants non spécialistes l’idée de dépenser des dizaines de milliards pour La Machine qui surveillera le monde et détectera les méchants ou qui identifiera les préférences et intérêts de chaque client.

Cette aspiration divine n’est pas anecdotique. Elle engloutit des dizaines de milliards par année dans une surveillance de masse inefficace qui prive de ressources les programmes de surveillance ciblée sur les menaces réelles. Cette aspiration divine se pointe aussi dans les pensées et ambitions d’un grand nombre de patrons, développeurs et praticiens de l’informatique et disciplines connexes.

Mais ces nouvelles frontières sont terrifiantes, éliminer le biologique au seul profit de l’esprit, arrêter d’être un être vivant et mortel pour devenir simplement un cerveau pensant à l’infini. Choisir l’immortalité ou accepter de mourir !

La science et la technologie sont devenues tellement omniprésente et déformée, ils perpétuent encore le vieux type de théologie antique qu'on appelait la gnose.

«Puisque le monde est dominé par l'ignorance et gouverné par les Puissances du Mal, le gnostique se découvre complètement aliéné de sa propre culture et en rejette toutes les normes et les institutions. La liberté obtenue par la gnose (connaissance supérieure savante) lui permet de disposer librement de lui-même et d'agir à sa guise. Le gnostique fait partie d'une élite, (érudite) résultat d'une sélection décidée par l'Esprit. Il appartient à la classe des pneumatiques (esprits) ou des «Spirituels», les «Parfaits», les seuls qui seront sauvés. La délivrance ne peut être obtenue que par la gnose, la seule vraie science, *celle qui sauve*. »

Ce n'est pas seulement de la science et de la technique que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles.(...) Ainsi l'influence de la Théosophie sur l'esprit européen de l'époque est indéniable. La Société de Théosophie qui incarne cette influence fut fondée à New York en 1875 par Helena Petrovna Blavatsky. Teinté d'occultisme et de mysticisme oriental, ce néo-spiritualisme consistait à favoriser l'éducation d'une «nouvelle race originelle» douée de pouvoirs psychiques transmis à des êtes choisis, des élus, des initiés. «Mais lorsque l'humanité, croissant rapidement en nombre, vit croître aussi la variété des idyosyncraties de corps et de mental, l'Esprit incarné commença à laisser voir sa faiblesse. Des exagérations naturelles, en même temps que des superstitions, prirent naissances dans les esprits les moins cultivés et les moins sains. L'égoïsme naquit de passions et de désirs inconnus jusqu'alors, et on n'abusa que trop souvent du savoir et du pouvoir au point qu'il devint nécessaire de limiter le nombre de *ceux qui savaient*. Ainsi naquit l'Initiation.»

Dans son ouvrage La doctrine secrète, Blavatsky propose une cosmogenèse et une anthropogenèse complexes, qui s'abreuvent aux textes sacrés de l'hindouisme, du bouddhisme tibétain, du taoïsme chinois et des traditions occultes arabo-persiques et orientales qui s'entrechoquent avec les découvertes occidentales de la science moderne. Son programme ambitieux se résume ainsi : « montrer que la Nature n'est pas « concours fortuit d'atomes » et assigner à l'homme sa place réelle dans le plan de l'Univers; sauver de la dégradation les vérités archaïques qui sont à la base de toutes religions; découvrir jusqu'à un certain point l'unité fondamentale dont toutes ont jailli…»

Mais l'œuvre de littérature mystique la plus convaincante est sans doute La conscience cosmique, écrite par le médecin canadien Richard Maurice Bucke, devenue un classique du genre. À l'âge de 36 ans, Bucke aurait vécu une expérience métaphysique d'ordre mystique qui lui «permit de comprendre que l'humanité se dirigeait, lentement, vers un état supérieur par le moyen d'une grande révolution psychique, aussi fondamentale que celle qui avait séparé graduellement les animaux des humains. Il croyait que, depuis les débuts de l'histoire connue de l'humanité, quelques élus avaient hérité de cette «conscience cosmique» lors d'une Illumination; ces êtres constituaient le corps de pionniers qui annonçait une race à venir.»

Informatiser une organisation ou une pratique sociale c'est l'encadrer avec des moyens puissants. Une telle transformation n'est donc pas simplement affaire de « technique ». Le choix d'une configuration de rapports, informations et machines parmi toutes celles possibles n'est jamais anodin. Ce choix implique nécessairement des questions sociales, politiques et éthiques. En effet, qui décide d'informatiser quels rapports entre quelles personnes? Avec quelles informations? Avec quels programmes et machines? Avec quelles contraintes ou possibilités, présentes et

futures? À quels coûts assumés par qui ? Derrière toutes ces questions se cachent des êtres humains. Mais qui ?

Il faut bien voir cependant que l'accès aux technologies post-humanites restera le privilège des minorités dominantes évoquées ci-dessus. Ceci pour deux raisons, d'une part parce que cet accès supposera des moyens économiques considérables, hors de la portée du tout venant des humains. D'une part et tout autant parce qu'il s'agira d'instruments de pouvoirs et que ceux disposant du pouvoir ne le partagent pas.

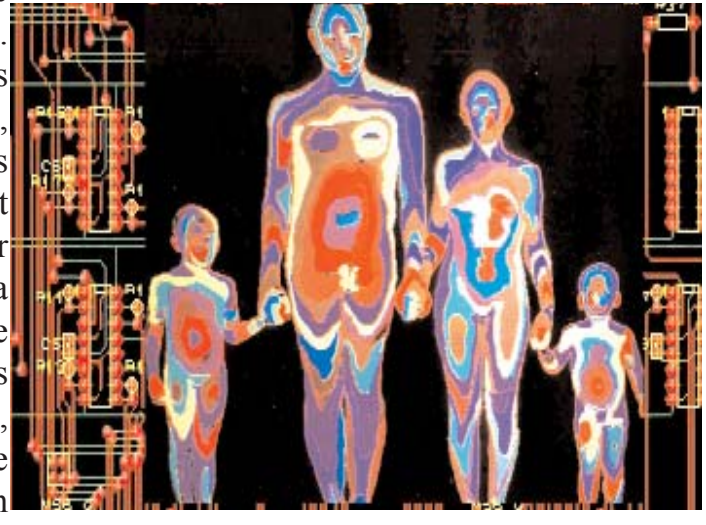
L'intelligence humaine est loin d'avoir livré tous ses secrets. D'ambitieux programmes de recherche laissent espérer de grands progrès pour les décennies à venir. Trois mégaprogrammes de recherche se livrent une course contre la montre

Le Human Connectome Project (HCP), mené par le National Institute of Health aux États-Unis, se donne pour ambition de cartographier le connectome humain, afin de « mieux comprendre la connectivité anatomique et fonctionnelle du cerveau humain sain, et de produire un corpus de données qui facilitera la recherche sur les troubles cérébraux tels que la dyslexie, l'autisme, la maladie d'Alzheimer et la schizophrénie ».

Le Brain Activity Map Project : cartographier le cerveau. Il a été lancé en 2013 par le président Obama pour accélérer le développement et les applications de technologies innovatrices dans la compréhension du cerveau humain. Il doit notamment aider les chercheurs à comprendre les troubles neurologiques, comme la maladie d'Alzheimer, la maladie de Parkinson, la dépression et les lésions cérébrales traumatiques. Budget annuel : 100 millions de dollars.

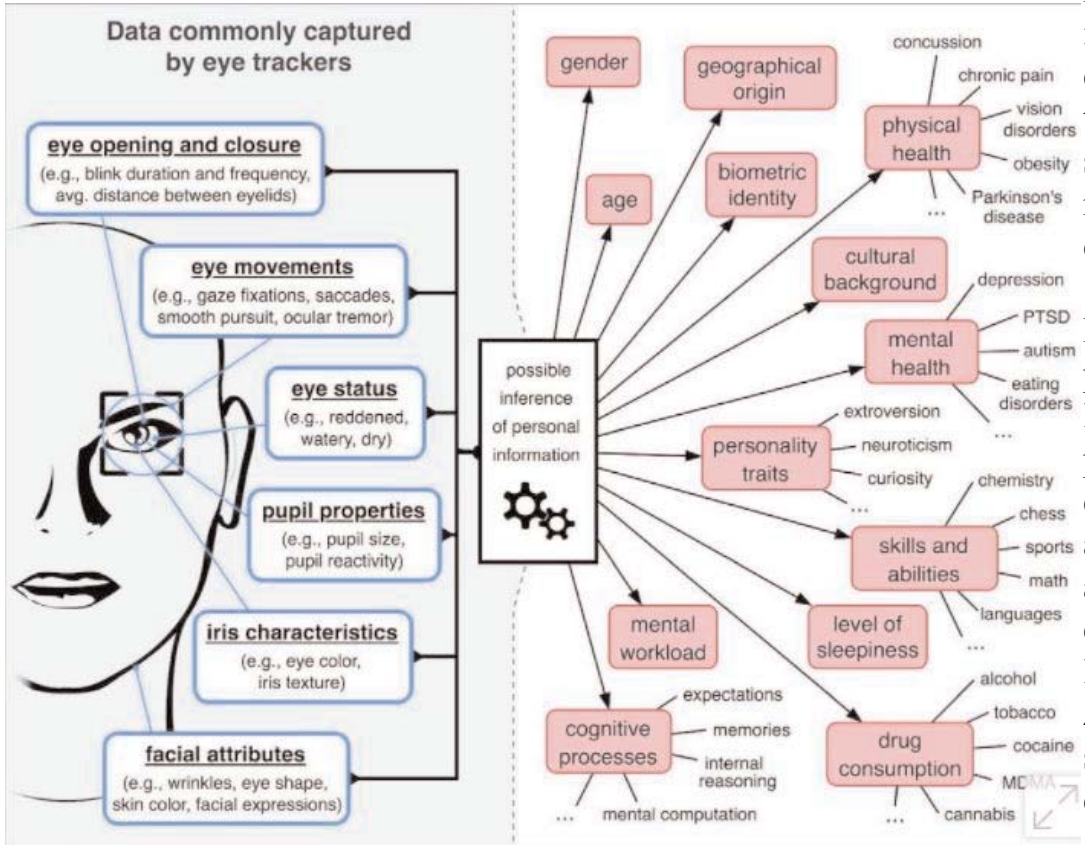
Le Human Brain Project : recréer le cerveau sur ordinateur. C'est un programme scientifique pharaonique lancé par l'Union européenne, pour étudier le cerveau humain et « simuler son fonctionnement grâce à un superordinateur, pour permettre de développer de nouvelles thérapies médicales sur les maladies neurologiques ». En d'autres termes : comprendre le cerveau, savoir le soigner, et s'en inspirer pour fabriquer de l'intelligence artificielle.

La Fondation cliodynamique : Collecter, analyser et interpréter des données historiques est ce qui anime Peter Turchin, un biologiste qui se servait autrefois des mathématiques pour matérialiser les interactions entre proies et prédateurs. Grâce aux modèles mathématiques, analyser les données du passé pourrait permettre de prévoir le futur : La modélisation de l'histoire. Si des lois existent en physique, c'est peut-être également le cas en histoire. Une base de données voit le jour, alimentée par des éléments sur plus de 450 sociétés historiques. Peter Turchin imagine alors un nouveau champ d'étude, la cliodynamique. En 2017, il fonde un groupe de travail composé de spécialistes en histoire, sémiotique et physique. Ensemble, ces experts·sont essaient d'anticiper l'avenir des sociétés humaines à l'aide de preuves historiques. Les outils de calcul



devenus plus puissants et moins chers, ainsi que l'intérêt porté au big data dans de nombreuses disciplines, facilitent l'analyse de données historiques à grande échelle. Celle-ci prend la forme d'un système composé de seulement quelques éléments mobiles qui adoptent des comportements complexes selon la façon dont ils interagissent. Autrement dit, on isole quelques facteurs et on observe les conséquences de leurs interactions.

Eye Tracking Foundation : Les mouvements des yeux sont des indicateurs précieux sur la manière dont on réfléchit et ils sont utilisés dans des recherches sur le rappel de souvenirs, la résolution de problèmes, les processus d'apprentissage, le raisonnement interne et le calcul mental. L'observation du regard dans les tâches du quotidien permet même d'évaluer les utilisateurs sur les cinq grands traits de la personnalité (Big Five), ainsi que d'autres traits comme l'intelligence, l'anxiété ou encore l'agressivité. L'oculométrie suit le mouvement de vos yeux, et permet donc de commander des appareils avec le regard et d'analyser comment vous effectuez des tâches. Toutefois, cette technologie enregistre en réalité beaucoup plus d'informations qui en disent long sur vous. Selon l'article, l'oculométrie « contient des informations sur l'identité biométrique de l'utilisateur, son genre, âge, appartenance ethnique, poids, traits de personnalité, habitudes de consommation de drogues, état émotionnel, aptitudes, peurs, intérêts et préférences sexuelles. » Certaines caractéristiques du regard, comme la vitesse ou la trajectoire des mouvements ou la réactivité de la pupille, sont uniques pour chaque individu et peuvent servir à l'identifier au même titre qu'une empreinte digitale. Une simple caméra de smartphone suffit ! De plus, l'oculométrie ouvre tout naturellement la voie à la reconnaissance de l'iris, une technique de biométrie qui analyse le motif unique à chaque individu. Une autre intrusion dans la vie privée.



Des idées originales, des philosophies anticipatrices, des initiatives concrètes émergent ainsi en ce moment sur tous les continents… Audacieuses ou plus modestes, elles ambitionnent toutes, à leur manière, de changer le monde. À chacun de s'en saisir, d'en discuter les répercussions, d'en proposer de nouvelles et de confronter les alternatives pour retrouver le goût de l'avenir.

Mais les plus intrigantes sont les fondations de recherche privées. Quel lien y-a-t-il entre les Dwendis du Bélize : petit lutin haut de trois pieds six pouces à quatre pieds 6 pouces, bien proportionnés, épaules puissantes, chevelure semblable à un chien à poil ras, faces plates jaunâtres, et les Didis de Guyanne aux traits humains, les Shiru andin, les Almas d'Asie centrale aux pommettes mongoloïdes, les Maoren en Chine, les Batutut de Borné, les Orangpendek de Malaisie, les Sapa de Sumatra, les Agogwe de Tanzanie et du Mozambique, les Kakundakari du Zaïre. Maintenant imagine l'hypothèse que ces hommes sauvages pourraient représenter des survivants en ligne directe des Néandertaliens. Alors nous ne saurions pas les seuls

hominidés qui existent dans le monde.
- Encore des contes et légendes dis-je
- Alors pourquoi la richichissime fondation Rockefeller a-t-elle décidé de financer à coup de millions la recherche pour la découverte des néo-Néandertaliens vivants, à tous le moins de leurs ossements ou fossiles.
- Pour l'avancement des sciences biologiques ?
- Certes ! Mais dans quel but ? Nous disposons aujourd'hui des outils nécessaires pour découvrir l'action moléculaire du système nerveux central de l'homme, comment il fonctionne réellement, il pense, il apprend, se souvient, il oublie ; bref de savoir comment les mécanismes de l'évolution ont joué en notre faveur. Tu peux facilement comprendre le potentiel énorme de telles études sur les relations esprit-cerveau-corps.
- Malheureusement oui ! Les Rockefeller seraient capables d'influencer l'évolution future de l'espèce vers une race docile car moléculairement trafiquée, asservie.
- Encore le funeste fantasme de sauver l'humanité par le contrôle du comportement humain au détriment toujours de la liberté.
- Mais comment une fondation à l'origine religieuse de confession baptiste peut-elle aujourd'hui vouloir prendre la place de Dieu ?
- Rockefeller s'est rangé du côté de l'évolution au détriment du créationnisme lorsqu'il comprit l'immense eldorado financier que représente la connaissance de l'évolution biochimique de toutes les espèces vivantes. Tous les postes clé de décision furent accordés à des scientifiques, tous les programmes orientés vers le progrès des connaissances humaines, une armée de scientifiques, d'enseignants, d'industriels fortunés, travaillant en catimini à la création d'une science mécaniste au bénéfice d'une idéologie prônant le contrôle par les scientifiques du comportement humain.
- Si un tel projet existe, je suis donc en danger ! Mais que veux-t-on faire de moi ?
- Transférer plutôt télécharger ton cerveau dans un ordinateur où un logiciel transformera toutes tes connaissances sur l'évolution en créant un algorithme génétique permettant à une machine artificielle capable d'évoluer seule pour améliorer les performances de stockage d'informations dans le seul but de les sauvegarder dans un premier temps et puis de les optimiser jusqu'à la création in vitro de propriétés émergentes qui induiront ou commanderont à l'ordinateur de lutter pour sa survie et qui devra évoluer à n'importe quel prix. Jusqu'à maintenant l'ordinateur ne peut que reproduire des doubles de lui-même sans progrès possible, une non-évolution.
- Grâce à l'algorithme génétique, la mémoire de l'homme sera transmissible, comme une sorte d'héritage intellectuel alimenté par des puces bioniques implantées directement dans certaines zones du cerveau connues pour jouer un rôle important dans les fonctions cognitives, affectives et sociales. En d'autres termes, des nano-ordinateurs intégrés avec diverses applications. Des cerveaux hyper puissants optimisables à l'infini grâce à des algorithmes d'ADN quantique dans le but de créer un noyau planétaire artificiel d'interconnexions continues reliant ainsi tous les êtres dotés d'implants neuronaux. Ce système permet d'exploiter à la fois les caractéristiques biologiques et technologiques de chacun et d'analyser en flots continus, le flux d'informations insaturables pour élaborer une politique planétaire basée sur une stratégie visant à l'évolution perpétuelle, le tout administré par le Présidium. Cessons de considérer les algorithmes comme des dieux ! Il est plus que temps de ramener les algorithmes sur terre.
- Ce sont des SUPERS DICTATEURS avec un projet totalitaire dans un univers dystopique.
- Surtout que la Fondation Rockefeller n'est pas la seule qui cherche le bien de l'humanité en contrôlant l'évolution. Le Neuralink, centre de recherche fondé par Elon Musk se consacre à accélérer la compréhension du fonctionnement du cerveau humain pour y implanter une puce en silicium et de doter celui-ci d'une puissance informatique maximale dans le traitement des informations perçues.
- Un implant comme le mien ?
- Mais pas du tout ! Le tien est naturel et aide le cerveau à se servir de toutes les possibilités qu'il a acquises au fil des siècles. L'implant de Musk est artificiel et cherche plutôt à contrôler l'évolution à son avantage.
- Dans quel but ?

- La vente ! Ce monsieur est un homme d'affaires prospères aguerri aux rouages du capitalisme moderne. Des études ont montré que les ondes cérébrales émises lors de visionnage de film ou de télévision s'apparentent aux ondes émises pendant le rêve. Et devinez où le rêve prend sa source ? Dans le cerveau reptilien.

Du fait que le cerveau primitif n'a accès qu'à une mémoire à court terme, le cerveau reptilien agit toujours selon des schémas rigides et stéréotypés: une même stimulation produira toujours le même effet. Il est le lieu de la routine, des itinéraires fixés à l'avance, des rituels, cérémonies…. On peut dire que les comportements induits par le cerveau reptilien ne peuvent évoluer avec l'expérience, ne peuvent s'adapter à une situation, car ce cerveau n'a qu'une mémoire à court terme. Le cerveau reptilien est la base de la programmation mentale de l'individu agissant sur le mode compulsif, ou sous l'influence d'injonctions publicitaires axées sur la recherche du plaisir immédiat, ce qu'ils appellent le "neuro-marketing" ou méthodes qui permettent de connaître par l'imagerie et l'étude du cerveau les décisions et comportements d'achat des individus pour traduire plus concrètement les propositions publicitaires et leur compréhension par le cerveau reptilien.

Le flux continuel d'images virtuelles interrompt et empêche la communication et la réflexion. L'incessant déversement de programmes suscite une adhésion immédiate, qui génère la régression et la soumission.

Les humains agissant ou réagissant par leur cerveau reptilien sont des êtres incapables d'agir par eux même et donc facilement contrôlable. Étant incapable d'une quelconque action personnelle car dénuée de toute initiative par peur ou incapacité d'extrapolation consciente, ils sont constamment à la recherche d'un référent externe ce qui les rendent facilement insérables dans les structures pyramidales du marketing. Lesquelles s'accommodent fort bien de toute forme d'autorité et de techniques de manipulations. La création du Color Marketing Group confirme que la publicité devint l'imagologie du capitalisme et la couleur son cheval de Troie. Dorénavant, les designers, les professionnels de la mode, les créatifs des maisons de publicité à la grandeur du globe reçoivent près de deux ans en avance les directives du Marketing Group sur l'utilisation de telles ou telles couleurs pour telle année ; directives appelées pompeusement les « couleurs tendances » dans la vie quotidienne et dans la culture matérielle. Certains ont déjà affirmé qu'ils pourraient nous vendre des jeans déchirés comme vêtement de luxe…Eh bien ils ont réussi n'est-ce pas ?

- C'est beaucoup d'argent investi juste pour vendre des voitures Tesla.

- Tu as raison ! Mais il y a plus en jeu. Car la publicité est si envahissante qu'elle s'adapte, colle comme le chardon à toutes les surfaces possibles; les étiquettes se collent aux produits, les affiches s'emparent des murs, les objets des vitrines, les logos et marques calligraphiés au néon illuminent la nuit, les slogans envahissent les ondes radios, les spots publicitaires, la télévision et les écrans d'ordinateur. Même les façades des maisons ne peuvent y échapper. On est bien obligé de constater que l'espace public est entièrement envahi par le publicitaire qui étend sa visibilité tentaculaire jusque dans le cabinet privé. «La *Res publicita* a détrôné la *Res publica.*». Simulacre, illusion, voilà l'univers kitsch contemporain dont Las Vegas est la capitale. La culture populaire américaine envahit l'architecture au point de faire disparaître justement celui-ci sous une nuée de néons, d'enseignes multicolores. En 1955, dans la banlieue de Minneapolis, Victor Gruen invente le shopping town, alignement de commerces sous un même toit au milieu d'un océan de parking. Les centres d'achat, véritables villes marchandes, furent suivis par la création de la ville spectacle, Las Vegas. De son étude sur le «Strip» de Las Vegas, l'architecte Robert Venturi y décela un enseignement indispensable pour l'affirmation d'une « architecture urbaine sachant aussi s'approprier la richesse communicative des constructions vulgaires de l'ère des autoroutes et des supermarchés.» Le phénomène «commerce-spectacle» culminera avec Disneyland, la ville qui se regarde et se consomme d'elle-même. La surenchère de publicités géantes avec leurs enseignes logos-sculptures juxtapose le réel et l'illusoire de la nouvelle middle class américaine, salmigondis

de machines, d'images électroniques, de comics books, de soap télé, de drive-in, de mixers, de gadgets de toutes sortes, une accumulation de produits fabriqués en série, ludiques, consommables rapidement et jetables. Derrière la vision spectaculaire de ce monde sur-médiatisé se profile l'homogénéisation du désir à des fins de «servitude volontaire» made in USA.

- Le but principal est toujours le même : le pouvoir indécent et narcissique à la Trump dans tous les domaines d'influence.

- Et il n'est pas le seul, il y a aussi la Carnegie Institution et son président John Merriam un paléontologue de formation qui fit de l'évolution darwinienne une véritable religion athée débarrassée d'un dieu encombrant pour qui la finalité de la recherche scientifique est de rendre l'homme capable de dirigée sa propre évolution et celle de toute la nature, bref le contrôle total de toutes formes de vie sur terre. Si l'on apprend les conséquences extraordinaires de ton opération, tes capacités intellectuelles capables de relier entre eux des concepts millénaires, ton immense réservoir de connaissances… oui tu es en danger car tu deviens le chaînon manquant vers l'homme nouveau que tous cherchent à créer. L'homme nouveau, le plus vieux fantasme de l'humanité. Pour cela, il leur faudra transférer tes neurones sur un logicel pour maîtriser le cours de l'évolution et transférer les gènes de la photosynthèse dans ton corps, genre lapin vert de Kac chez qui on a introduit le gêne de fluorescence de la mésuse dans un lapin. Ils essayeront de te capturer parce que tu représentes des possibilités grandioses pour le futur de l'évolution aux horizons insoupçonnés. Imagine un post-humain athée sans idéologie politique qui échappe aux interdits de la culture, capable de se nourrir sans souci grâce aux rayons du soleil ? Car d'après eux, les humains ne progressent plus et représentent une véritable menace écologique. L'homme est fatigué d'être un homme aussi bien le transformer.
- Vivre ma vie cachée n'est pas réjouissant comme plan de carrière.

- Il en sera rien car tu as une chance inouïe, tu as toujours vécu avec des marginaux alors reste avec eux. N'accepte jamais aucun poste officiel, continue à vivre avec ceux qui sans le savoir te protègeront et surtout gardes silence sur tes dons de voyance. S'ils apprennent ton existence, tu es foutu comme Swann. Et surtout n'oublies pas que le chaînon manquant c'est toi.

- Ouais ! Putain d'évolution ! Je suis en danger, je dois me cacher, je quitte pour le monastère.

Monastère Saint Bernard - Suisse

Plus de 1000 ans après la fondation de l'hospice du Mont Joux par l'archidiacre Bernard de la cité d'Aoste et comme des milliers de pèlerins, de marchands, de soldats, de voyageurs depuis le Moyen Age, je franchis aussi les portes de L'Hospice du Col st-bernard, un refuge de haute montagne, desservi par une communauté vouée au service de l'hospitalité, où l'attendait le traditionnel thé chaud offert spontanément à chaque arrivant.

Suivant le chanoine dans les couloirs de pierres aux gros murs épais et plafond voûté, on m'assigna finalement une cellule. Dans le silence parfois inquiétant pour celui qui vit cette expérience pour la première fois, je songeai à Bonaparte qui a partagé peut-être cette même cellule lors du passage de l'Empereur et de son armée de Réserve sur l'antique col, en mai 1800.

Sur une table de chevet près du lit bancal j'y prends les constitutions de l'ordre religieux dont les principes sont proclamés dans *La Règle* de Bernard de Clairvaux, c'est-à-dire saint Bernard, le dirigeant de l'ordre des Bénédictins. Les monastères, dans des pays aussi éloignés les uns des autres que le Portugal, la Suède, l'Écosse et la Hongrie étaient régis selon un ensemble de principes adapté à la mission de chaque communauté.

La qualité et le nombre des objets sont remarquables car la vie de la maison n'a pas connu d'interruption depuis 1050 jusqu'à nos jours; de même le musée a eu une existence continue de plus de deux

siècles. Le musée a d'abord une importance locale, en particulier par les sciences naturelles relatives aux Alpes et au Valais. Mais l'histoire dont témoigne le musée du Grand-Saint-Bernard dépasse largement notre région. C'est un livre-ouvert unique sur quelques aspects importants de la vie des hommes du passé: sur les voyages dans l'Europe au cours des siècles; sur la façon de vivre en haute montagne. En voici un extrait du *Guide helvétique des sentiers de montagnes.*

« Kroupskaïa écrit dans ses mémoires : « A la fin de juin 1910, Vladimir Ilitch et moi partîmes sac au dos pour un mois, dans les montagnes, à l'aventure. Nous vécûmes une semaine à Lausanne, où nous reprîmes quelques forces, puis nous escaladâmes une hauteur en direction du Mont Joux, nous nous enfonçâmes dans des coins sauvages et perdus, où nous trouvâmes des bûcherons, qui nous indiquèrent comment rejoindre la route et où passer la nuit. Par Aigle, nous descendîmes dans la vallée du Rhône, nous passâmes à Bex-les-Bains, chez une de mes camarades d'école de cours, puis nous cheminâmes longtemps en longeant le Rhône, nous fîmes près de 70 verstes : ce fut la partie la plus fatigante du voyage. Enfin, par le Gemmipass nous parvîmes dans l'Oberland, nous fûmes au pied de la Jungfrau, puis, les jambes rompues et à bout de forces, nous nous installâmes à Iseltwald sur le Brienzersee, où nous demeurâmes près d'une semaine, avant de nous remettre en route et de regagner le Genevois par Interlaken et Simmental. » Ce randonneur accompagné de sa dame c'est Vladimir Ilitch dit Lénine.

Mais n'avez-vous pas entendu les chiens aboyés depuis l'aurore ?

Quel boucan ! Oui. Ce sont nos chiens sauveteurs. Et lorsqu'ils aboient ainsi ce n'est pas bon signe ; le brouillard arrive et les chiens savent qu'ils devront sortir pour chercher quelques malheureux perdus, ça les excite grandement.

- Vous semblez heureux de la situation !

- Oui car me voici maintenant au monastère St-Bernard où comme moi des milliers d'individus vinrent ici se reposer, faire retraite, faire le point sur leur vie. Je dois me confesser, voyez-vous j'ai encore tant de choses à vous dire, des choses importantes.

- Alors suivez-moi à la bibliothèque, profitons de cette journée comme un cadeau du ciel…Après votre départ, je retournerai à la solitude qui sais encore plusieurs mois passeront avant qu'un nouveau visiteur érudit se présente. Très bien et même heureux de vous tenir compagnie

-J'eus un long entretien avec le chanoine en charge de la bibliothèque comme une longue confession comme un résumé de tout ce que vous venez de lire jusqu'à maintenant.

-J'en déduis que votre long voyage ressemble à ce que l'on appelait jadis les pérégrinations du pèlerin, une sorte de voyage initiatique empreint de spiritualité. Spiritualité indienne avec Ganesh, spiritualisme hérétique avec votre fréquentation des beatniks et hippies et l'usage des psychotropes sans oublier votre initiation chamaniste chez les amérindiens Hopi et cette trépanation quasi-alchimiste. Une chose est sûre, l'homme, dès sa naissance à nos jours, a toujours été à la recherche d'une présence métaphysique comme réponse à sa présence sur terre et donnant un sens à sa vie. Jung, le premier, fait remarquer que la spiritualité est le centre de la vie psychique, c'est elle qui donne du sens à la vie. En effet, il remarque, par l'étude des archétypes et des mythologies universelles, qu'il n'existe pas d'époque où la spiritualité fut absente du destin de l'homme. De tous temps, elle est au centre des différentes conceptions du monde et d'un système de valeur correspondant à chacune. L'histoire de l'humanité nous apprend alors que la représentation de Dieu n'est pas statique mais dynamique, qu'elle évolue au gré de nos connaissances. Dieu est un concept, une idée nomade : NOMADEUS

Dans l'Exode, Dieu dit de lui-même : "Je suis celui qui est". Il s'agit

d'un concept très important car c'est la première et la seule fois dans toute l'histoire des religions que Dieu «parle» de lui-même. Que signifie cette expression étrange de EHEYEH asher EHEYEH du texte hébreu d'origine ? "Celui qui est" est le nom le plus propre des noms propres parce qu'indéterminé (Ricoeur). Le nom est limitatif autant dans l'espace que dans le temps; une fois nommé, la chose ou l'être est fini, figé à tout jamais. Le sens de "Celui qui est" a été magnifiquement exprimé par Maître Eckhart dans ses Traités et Sermons : EHEYEH asher EHEYEH, "Je suis celui qui est" signifie "Celui qui n'a pas de nom."

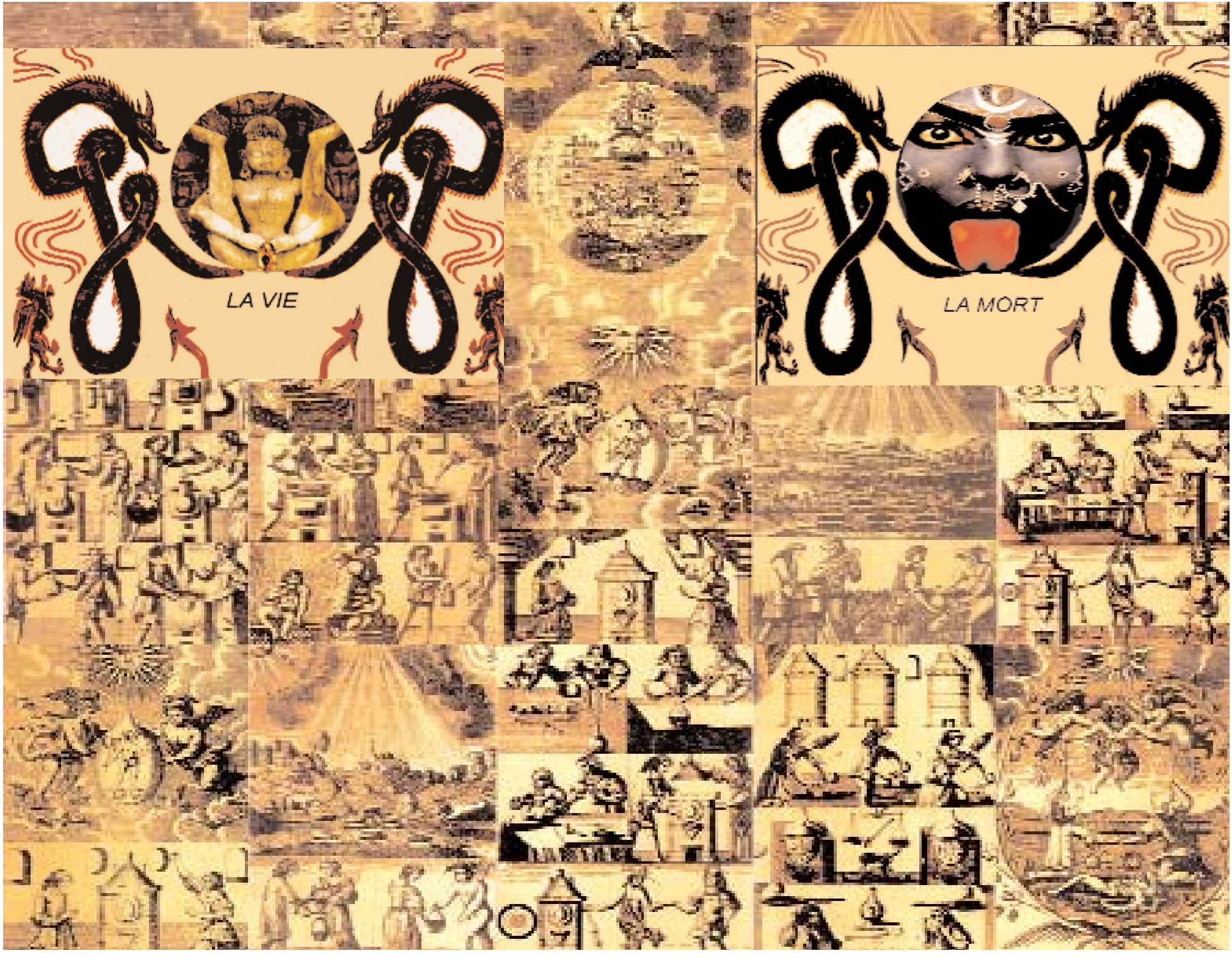
«C'est pourquoi Moïse dit : «Celui qui est m'a envoyé vers vous, (Exode 3,14) *celui qui est sans nom,* qui est la négation de tous les noms, et *qui n'eut jamais de nom*. "Et c'est pourquoi le prophète a dit (Esaïe 45,15) : "Vraiment tu es un Dieu caché" au fond de l'âme, le Fond de Dieu et le fond de l'âme n'étant qu'un seul et même fond."

Le Dieu des musulmans possède le même secret. Selon le prophète Mahomet, Allah a trois mille noms. Mille ne sont connus que des anges, mille autres le sont par les prophètes. Il y en a trois cent cités dans la Torah, l'ancien Testament du peuple juif, trois cent autres dans les psaumes de David, trois cent aussi dans le Nouveau Testament des chrétiens et finalement quatre vingt-dix neuf dans le Coran pour un grand total de deux mille neuf cent quatre vingt-dix-neuf Il en manque un. Ainsi l'ultime nom de Dieu est caché. En Arabe, on l'appelle : Ism Allah Ala'zam, le plus grand nom de Allah est connu que de lui-même.

Encore ici il faut insister sur le paradoxe suivant, si l'Absolu est sans nom, inaccessible, indicible, cela signifie que l'on peut tout dire de lui. Cette logique paradoxale veut que l'antinomie soit un critère essentiel de la doctrine divine. Ainsi plusieurs noms accompagnent la réalité ultime, l'*arché* originel des philosophes grecs à l'image des couleurs du spectre qui convergent vers le blanc.

Grâce aux recherches de Marcel V. Locquin sur l'étymologie primitive des noms de Dieu, on découvre que déjà en Éthiopie, berceau des premiers hommes, Dieu se dit "Devel", littéralement "Da Va Hel" qui signifie " Connaissance de la mère divine manifeste et de Dieu le père". Les dieux égyptiens étaient à la fois masculin et féminin et changeaient de rôle continuellement selon les circonstances, un homme agissant comme une femme et une femme agissant comme homme. Ce trait particulier se retrouve aussi chez Yahvé puisque que le nom hébraïque "Yavé" est composé de deux phonèmes archétypaux, l'un masculin, l'autre féminin. Si bien que lorsque Yahvé, dans la Bible crée Adam (adamah = terre) à son image, celui-ci est androgyne comme Dieu sans distinction de sexe. Dès le premier chapitre de la Genèse, il est écrit « Dieu créa l'homme (adam) à son image. Mâle et femelle, il les créa.» La dualité sexuelle apparaît qu'ensuite exprimée par le couple ish/ishshah, d'où il ressort que la femme n'est pas née de la côte d'un monsieur nommé Adam mais du partage du premier humain en deux éléments, masculin et féminin.

Les travaux de Othmar Keel démontre que *La Genèse* dit clairement: «Dieu créa l'homme (le premier être humain) à son image. A l'image de Dieu, mâle et femelle il les créa.» Il existe donc deux types de cette image de Dieu: l'un, masculin, l'autre, féminin. Et ce n'est qu'ensemble qu'ils manifestent la plénitude de Dieu», constate Othmar Keel. Yahvé, le Dieu de la *Bible,* avait lui aussi, dans les premiers temps, une partenaire féminine, Ashéra, selon Othmar Keel. Cette compagne a été bannie du temple (rappelons-nous la caverne paléolithique) lors de la réforme du roi Josias, au VIIe siècle avant notre ère. En Égypte, un modèle de dieu se développa jadis, sous forme d'une triade: le dieu a une déesse à côté de lui, et un enfant, signe de renouvellement, la plus célèbre de ces triades est celle d'Osiris, Isis et Horus. Un mythe raconte les hauts faits d'Isis. Elle est la femme idéale qui s'occupe de son fils le pharaon, et qui va redonner vie à son mari mort. La triade est présente dans la culture germano-celtique et finalement la triade chrétienne considérée comme dieu unique envahira l'Occident.


LA VIE
LA MORT

Même dans le monothéisme, nous constatons que le dieu unique a plusieurs noms. Pensons aux sept noms de dieu dans la *Bible* hébraïque, également aux 99 noms de Allah dans le *Coran*, les treize noms du couple créateur maya, les innombrables noms du dieu aztèque Tezcatlipoca, idem pour Viracocha, dieu inca dont toutes les autres divinités n'étaient que des aspects de lui-même. Pensons à Indra, Mithra, Varuna, Vishnu pour les uns ou Çiva pour les autres qui expriment tous la même réalité et donnent corps à l'Absolu «sans forme» ainsi que les 3 306 autres noms de Dieu dans les Védas, que dire de Sasana, Dhamma, Sakyamuni, Tathagata, tous des noms identifiés à Gautama le Boudhha ; terminons, car la liste serait interminable, avec Kurrichalpongo, le grand serpent-arc-en-ciel créateur du monde aborigène d'Australie qui porte en lui tous les œufs, les totems, les noms de tous les êtres naturels et surnaturels.

«L'histoire n'est que l'évolution de l'idée de Dieu dans l'humanité». (Esquinos)

- Les événements dramatiques en ce début de troisième millénaire, ont ramené sur le devant de la scène politique des interrogations existentielles sur le sens de la vie, la fragilité de l'être devant la nature (tsunami indonésien et japonais, tremblement de terre en Haïti, virus Ébola et Covid19). On croyait notre civilisation indifférente de plus en plus au phénomène religieux et nous voilà soudainement forcé, entre autres par de nouvelles guerres incessantes, surtout au Moyen Orient, à nous questionner sur des notions de Bien et de Mal, et contre toute attente, à s'interroger sur l'idée de Dieu. Eh oui ! Dieu ! Ce mot que tant de gens ont voulu rayer de leur vocabulaire, ce concept que plusieurs ont voulu éliminer de leur pensée, cette idée tellement chargée d'émotions et d'intransigeances, à l'origine de tant de divisions et d'atrocités mais aussi de félicité ; Dieu est de retour et continue d'alimenter des croyances d'une redoutable efficacité. Car, qu'on le veuille ou non, le monde reste gouverné, malgré la séparation de l'Église et de l'état en démocratie, par des principes intrinsèquement reliés à la religion et cette réalité concerne même l'incroyant. Si bien que la question ici débattue n'est pas de savoir si Dieu existe ou non mais bien de comprendre comme un tel concept est apparu à la conscience humaine et qu'est ce que l'on en a fait, quelles représentations avons-nous choisies et adoptées au sein des différentes cultures pour l'exprimer, finalement saisir l'incroyable filiation entre toutes les grandes religions du monde moteur de l'extraordinaire continuité historique de Dieu à travers les siècles jusqu'à la science moderne de la Relativité de Einstein et de la Mécanique quantique de Planck. Car indépendamment de son existence ou non, Dieu reste une représentation, des représentations, devrais-je dire, puisque près de 85 % de l'humanité de cultures différentes y croit plus ou moins avec ferveur et le célèbre via d'innombrables rituels.

Depuis l'origine de l'espèce, aucun homme n'atteint une fraction de la grandeur dont il est capable. C'est pourquoi aucun homme ne sait qui il est vraiment et ce qu'il est venu faire en ce monde parce que la religion l'a voulu ainsi. Les hommes se construisent une personnalité comme on se construit une maison : pour se protéger du monde extérieur. Et une fois qu'ils ont bâti leur maison, ils se sentent obligés d'y habiter. Même si la plupart des gens n'aiment pas ce qu'ils sont, qu'ils détestent leurs foyers comme leur personnalité, ils sont en réalité prisonniers de qu'ils ont eux-mêmes édifiés. Ce que le philosophe La Boétie nomme la servitude volontaire, discours où il exprime le même constat en ces mots : le pouvoir n'existe qu'avec le consentement de ceux sur lesquels il s'exerce.

Sauf qu'aujourd'hui les hommes commencent à se sentir étouffé par leur propre petitesse. Tous sont oppressés par leurs limites. Malheureusement seule une minorité lutte pour s'affranchir de cette faiblesse, les autres ont démissionné, préférant le conditionnement opérant de la race. La question est de savoir si cette faiblesse est innée à l'espèce ou acquise par la culture. Car il semble évident que le manque d'enthousiasme de l'homme pour sa liberté est le signe d'une certaine erreur de base comme si l'expérience de la vie lui révélait sa limitation. Pourquoi ? Parce que l'homme possède peu de

discipline interne, la moralité doit lui être enseignée. L'homme est incapable de vivre libre parce que la liberté fait peur ; l'homme a peur de lui-même. Si bien que la liberté est innée et l'asservissement est un acquis.

Depuis des lustres déjà, des hommes avides de pouvoir se sont servis de la peur des hommes entre eux pour l'asservir. Ils ont créé des dieux capables de les mater, de les humilier et mis au point une série de stratagèmes pour limiter le champ de la conscience et susceptible de l'apaiser au point de préférer la sécurité à la liberté. Celui qui peut dicter à l'homme ce en quoi il doit croire a sur lui non seulement le pouvoir mais tous les pouvoirs. Toute tentative pour contrôler les hommes et le monde visible par des forces invisibles comme les dieux est de la magie qui masque la réalité. Mais pour l'instant, l'histoire brute, sans fioriture, nous montre que le destin de l'humanité est redevable, non pas de l'amour, ni de la justice, ni de l'égalité mais du pouvoir comme condition de l'être et de son désir de dominer. Car n'oublions pas que le premier souci des hommes a toujours été d'obtenir ce qu'ils désirent avec ou sans l'aide de dieu.

- Et vous en êtes où dans votre quête ?

- J'en suis arrivé à penser que nous sommes victimes depuis la nuit des Temps d'une formidable supercherie que nous avons créé nous même. Commençons avec Dieu. Son histoire commence avec l'Ours des cavernes, le puissant Dieu de la Préhistoire. Ensuite confiscation de l'ours des chamans par les prêtres mésopotamiens du Néolithique qui inventeront un Dieu maintenant céleste Marduk sous l'influence des astronomes. Nouvelle confiscation cette fois-ci par les tribus hébraïques qui transforment Marduk en Yahvé le Dieu unique. La théologie égyptienne envers Aton, dieu-soleil qui se dégage de la période d'Akhetanon « fils de dieu » sur terre, est d'une telle puissance symbolique : dieu unique, fils de dieu, cités cosmopolites, quasi-universelles, pardon aux peuples barbares et amour des uns et des autres, qu'elle attira forcément le regard «envieux» de ses voisins immédiats : les Juifs en premier, Yahvé devient le Maître des Lumières, le prophète des Esséniens qui donne naissance à Jésus le prophète chrétien et les Musulmans avec Allah et leur prophète Mahomet par la suite.

Tous les fondements des religions monothéistes révélées sont donc mis en place et c'est le judaïsme qui, le premier, les accueillera en son sein et le christianisme et l'islam suivront. Yahvé et Allah perpétuent le monothéisme égyptien. De plus les Évangiles semblent en plusieurs points de vue des copies conformes des fameux Gâthas iraniens, faits reconnus par de nombreux exégètes. La transmission des connaissances théologiques des Gâthas vers les Évangiles passera par les écrits des juifs esséniens et sera symbolisée par la présence des fameux rois mages iraniens lors de la naissance du Christ marquant ainsi la filiation spirituelle entre Jésus et Mithra, le Sauveur iranien.

Des mages iraniens, les scribes de la Bible retiendront bien sûr le Diable, notre Satan. Mais curieusement, Satan est un familier de Dieu et fait partie du Conseil céleste. Plus encore, Satan est l'instrument des volontés divines lesquelles veulent mettre à l'épreuve les vertus de Adam, Ève et plus tard Jacob. Satan est loin d'être l'ange déchu, l'ennemi de Dieu mais plutôt un serviteur de sa volonté comme le livre d'Isaïe où «Dieu envoya un mauvais esprit pour semer la discorde entre lui et les habitants de Schechem...»

Ainsi les services démoniaques accomplissent les vengeances de Dieu c'est-à-dire que Dieu, dans l'Ancien Testament, est à la fois le Bien et le Mal et jamais le Diable y apparaît comme ennemi juré de Dieu. Alors Satan est-il le mal ? Non, dans l'Ancien Testament, il représente la souffrance voulue par la volonté de Dieu. Jusqu'au IIIe ou IIe siècle avant notre ère, aussi déconcertant que cela puisse paraître, le Diable comme représentant du Mal absolu est absent de la Bible et du judaïsme primitif. Le Diable vraiment démoniaque d'inspiration iranienne comme «le Prince de ce monde» qui devient le Mal absolu et ennemi de Dieu est l'œuvre de Zoroastre repris par les Esséniens et les évangélistes du Nouveau Testament.

Les différents niveaux d'interprétation nous indiquent que, le mal serait historiquement le résultat d'une transgression à un ordre déjà établie. Le passage de l'arboricole végétarien au chasseur carnivore du paléolithique marque la transgression du «paradis terrestre» matriarcale comme code dominant par le patriarcat de la horde. L'activité de la chasse et la création d'outil et d'armes correspondent à des périodes d'expansion phénoménale du cerveau. L'arrivée progressive de la conscience rend l'homme capable de reconnaître la responsabilité de ses actes (Kant) et le mal devient alors associé à la culpabilité ressentie dans l'acte de tuer l'animal divinisé ce qui rejoint la position psychanalytique de Freud concernant le péché de Adam et Ève et l'apparition de la névrose.

L'acte de transgression envers Dieu produit théologiquement le péché, produit psychologiquement l'angoisse et politiquement la révolte. Le monde est maintenant scindé. Le fratricide de Caïn envers Abel marque la transgression du code moral de fraternité, marque la rupture entre la civilisation agraire et urbaine et la vie pastorale, la vie sédentaire remplaçant l'âge d'or du nomadisme. Le passage de la société agricole à la société paysanne plus structurée marque l'apparition des chefferies, modèle de sociétés dirigées par un chef entouré de dignitaires, de prêtres et de chefs de clan. Tout ceci concourt à accélérer le processus de division entre les familles, les tribus, les ethnies.

L'homme est coupable d'un choix de liberté par la transgression, sa punition sera l'angoisse et le mal est une des conséquences de son acte. L'homme perdu dans une nature rébarbative, obligé de gagner sa pitance à la sueur de son front, tourmenté par la peur ne peut retrouver la «paix de l'âme» que dans la foi, la seule capable de rétablir l'ordre.

- Heureusement le sauveur chrétien, Jésus ?
- Et moi je vous réponds : Malheureusement, Jésus n'a jamais existé. Non seulement les manuscrits de la mer morte le confirment mais le plus grand historien de l'époque Pline le Jeune n'a jamais rien écrit sur la vie d'un prophète nommé Jésus. Enfin vous connaissez maintenant mes pouvoirs donc, jamais lorsque je prends le Nouveau Testament, jamais donc les vibrations ressenties me ramènent à Jérusalem au temps de la passion du Christ comme si cet événement n'avait jamais eu lieu, plus encore comme si la passion de Jésus n'avait jamais fait partie de l'histoire réelle de l'humanité.

- Mais ces vibrations vous amènent où ?
- Toujours deux siècles après la supposée crucifixion du Christ; c'est à dire au moment où les Évangélistes ont écrit son histoire, une pure fiction. Mais il y a plus encore beaucoup plus. Tenez prenez les notes que j'ai écrit un condensé de quatre millénaires de plagiat.

Les religions antiques orientales ont tous comme point commun des dieux célestes descendus vers la Terre : le "Sôtêr" comme Marduk, Osiris, Ahura Mazda, Isis, Horus, Adonis, Ishtar, Sérapis, Cybèle, Déméter Prométhée et bien sûr Mithra et le Christ : un fils divin mourant pour l'Humanité est connu dans toutes les régions du Proche et Moyen-Orient. Le culte du Soter c'est-à-dire le sauveur serait né en Mésopotamie. La mort de Marduk était célébrée entre le quinze et le vingt mars. Sa passion était racontée dans son évangile: capturé par ses ennemis, il était conduit sur une montagne et après avoir mis sur sa tête une couronne de feuille d'acanthe on lui faisait un procès qui se terminait par sa condamnation à mort. Ses ennemis, pour être sûr qu'il était vraiment mort, le perçaient avec une lance.

Le même scénario fut repris par la suite par toutes religions messianiques où un dieu était à chaque fois tué par les hommes après avoir subi une Passion. Trois jours après sa mort, il descendait aux enfers pour montrer qu'il était le maître de la mort puis il ressuscitait pour retourner dans le monde des dieux. Chaque secte établit un évangile qui racontait la vie et les sermons du sauveur descendu sur Terre pour mourir, ressusciter et transmettre la vertu de la résurrection aux hommes qui pourront donc accéder à une vie éternelle dans un paradis après leur mort**.** Le système se diffuse rapidement en Iran, en Perse, en Syrie, dans tout le Moyen Orient et

surtout en Grèce où il est encouragé par Alexandre le Grand qui se déclare lui-aussi sauveur du genre humain.

Celui qui deviendra le grand roi mésopotamien Sargon 1er qui fonda le royaume d'Akkad est retrouvé à sa naissance abandonné dans un panier flottant sur l'Euphrate et sera élevé par le jardinier Akkis puis sera l'échanson du roi Kis. Cette histoire sera reprise dans l'Ancien Testament pour Moïse. Les auteurs de l'Ancien Testament se sont fait prendre, là, "les doigts dans la confiture": ils ont recopié la légende du roi Sargon en détail en précisant que le berceau était calfaté par du bitume pour le rendre étanche. Le bitume (pétrole brut) est un matériau très courant en Mésopotamie dans le pays du roi Sargon. Il est totalement inconnu en Égypte. "Sargon d'Akkad : Abandonné par sa mère dans une corbeille de roseaux calfratée qui est confiée au fleuve, le nouveau-né est recueilli et adopté par un jardinier. La faveur de la déesse Ishtar fait plus de lui un échanson à la cour de Kish puis un prince."

Selon Eliade, Moïse aurait connu aussi, par après, sous les Ramsès, le retour du polythéisme, les cultes idolâtres des animaux, la prostitution «sacrée» des deux sexes, autant de profanations que ne pouvait accepter ce fils d'Abraham prophète d'Israël. On connaît la suite : l'intolérance du prophète envers le veau d'or païen et l'intransigeance envers toutes représentations d'êtres vivants. Dans le livre du Deutéronome, les chapitres 32-34 racontent que Moïse pour calmer Yahvé, Dieu jaloux et colérique, a fait tuer trois milles juifs tentés par l'idolâtrie du veau d'or contrevenant ainsi à l'Alliance.

L'histoire des tablettes divines rapportées de la montagne a été empruntée au dieu babylonien Nemo, Les dix commandements au code babylonien d'Hammourabi, la naissance dans le panier au roi akkadien Sargon 1er. L'Esther du livre d'Esther vient de la déesse égyptienne Ishtar. En octobre 2002, le Vatican a reconnu, (entre autre) que les dix commandements n'ont jamais été dictés par Dieu à Moïse.

Rédaction du papyrus égyptien "Amen-em-ope"dans lequel les auteurs de l'Ancien Testament se sont inspirés ou ont recopié des passages entiers comme dans: Gen XVII.5, XLII.23, XIX.14, XXV.25, Deut, Juges, Samuel, Rois, Job, Psaumes, Prov, Eccl, Jérém,... Le mystère de la côte d'Adam est aussi "emprunté" au poème sumérien "Enki et Ninhursag": c'est là où est le mal d'Enki.

La venue d'Abraham en Égypte coïncide avec la première période intermédiaire donc la fin de la période des pyramides. Il est remarquable de constater à quel point les idées de conscience individuelle et les principes humanitaires existaient dans ces deux pays : la Mésopotamie et l'Ancienne Égypte ainsi que la notion de renaissance spirituelle donc une vie après la mort. Étrange également que le fondateur du peuple hébreu ait reçu ce message qui parle d'une postérité universelle aussi nombreuse que les étoiles du ciel et qui concerne " toutes les nations de la Terre " Au fond Abraham continue et prolonge la doctrine d'IMHOTEP.

Le mythe du déluge naît chez les Sumériens, repris par les Babyloniens : Dieu prévient Utnapishtim et lui conseille de construire un bateau pour sauver un certain nombre d'animaux. Puis vient une pluie torrentielle pendant sept jours, puis le bateau débarque sur le mont Nishir. Utnapishtim lâche une colombe et, peu après, une hirondelle mais les oiseaux reviennent. Finalement il lâche un corbeau qui ne revient plus. Le Veda indien reprend le mythe, puis les Grecs et les chrétiens qui recopient cette légende dans la bible.

Culte de Horus (KRST) en Égypte est né de la vierge (Isis) le 25 décembre (Tybi) (solstice d'hiver) dans une grotte ou une crèche, sa naissance a été annoncée par une étoile à l'Est et attendue par trois hommes sages (Mintaka, Anilam, Alnitak). Horus a été baptisé par "Anup le baptiseur" qui engendrera "Jean le baptiste" .

Culte de Krishna ou Christna, huitième incarnation de Visnu : (Krishnaïsme) des Védas hindous qui donnera son nom à Jésus-

Christ (Jezeus Krishna):
* Son épithète personnelle était," "le fils éternel"," le "Père"., "KRST", "Krishna", "Christna"
* Sa naissance était attendue par des sages, des hommes sages et des bergers
* Il se présenta avec de l'or, de l'encens et de la myrrhe
* Il s'appelle dieu des bergers
* Il fut persécuté par un tyran (Kamsa) qui ordonna le meurtre de milliers d'enfants en bas âge.
* Il était de naissance royale
* Il fut baptisé dans un fleuve (le Gange).
* Il effectua miracles et merveilles.
* Il ressuscitait les morts et guérissait les lépreux, les sourds et les aveugles.
* Il utilisait des paraboles pour enseigner au peuple la charité et l'amour.
* Il fut transfiguré devant ses disciples.
* Dans certaines traditions, il fut crucifié entre deux voleurs
* Il ressuscita d'entre les morts et monta au ciel
* Il est la seconde personne de la trinité et s'est proclamé lui-même "la résurrection" et "la voie vers le Père". * Ses disciples lui donnèrent le nom de "Jezeus" qui signifie "pure essence"

Le culte de Mithra, Dieu-Soleil bat son plein en Perse. Contaminé par la notion de la Faute originelle mésopotamienne, Zarathoustra y opposera la notion du salut incarné par un dieu sauveur Mithra, lui-même copie conforme de Vichnou (Vishnu) le sauveur du monde tel que désigné par les écrits védiques. Les prêtres célébraient l'office par le pain et le vin "Celui qui avale ma chair et avale mon sang demeure en moi et je demeure en lui (Zarduhst)". Le prêtre de Mithra plaçait du miel sur la langue de l'adepte. Son culte comprend un repas et un baptême.
* Il est né d'une vierge le 25 décembre.
* Il était considéré comme un grand professeur et un maître itinérant.
* Il était appelé "le Bon Berger."
* Il était considéré comme "la Voie, la Vérité et la Lumière."
* Il était encore considéré comme "le Rédempteur," "le Sauveur," "le Messie."
* Il était identifié à la fois au Lion et à l'Agneau.
* Son jour sacré était le dimanche, le "jour du Seigneur"
* Il avait sa fête principale à la date qui allait ensuite devenir Pâques, correspondant à sa résurrection.
* Il avait 12 compagnons ou disciples.
* Il effectuait des miracles.
* Il a été enterré dans un tombeau.
* Après trois jours, il s'est relevé.
* Sa résurrection était célébrée chaque année.
* Sa religion comportait une eucharistie ou "dîner du Seigneur".

Les paroles de la Cène sont empruntées à celle des sectateurs de Mithra. L'Église de Rome fait correspondre la date de naissance de Jésus-Christ avec la naissance de Mithra, dieu qui était célébré le 25 décembre au solstice d'hiver. "Natale" qui donnera "Noël" en français est le nom latin de la fête du solstice d'hiver: le 25 décembre le soleil semble reprendre vie quand les jours s'allongent à nouveau. Plus tard, les chrétiens feront naître JC à cette date pour court-circuiter la fête païenne
Un autre thème important du zoroastrisme est la promesse d'une vie éternelle après la mort, où les âmes seront départagées lors de la traversée du « Pont de Chinvat », et finissent soit au Paradis, soit en Enfer soit au Purgatoire. La notion de résurrection existe, celle-ci surviendra à la fin des temps avec l'avènement du « Saoshyant » (l'Apocalypse) qui rétablira la justice par une régénération du monde. Ainsi la filiation entre le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam est évidente.

La Perse mit au monde le diable avec le zoroastrisme qui envahit le Moyen Orient et contaminera le christianisme naissant via les Esséniens et les écrits de Mani influencèrent également l'islam. La vie éternelle, le paradis, le purgatoire et l'enfer sont d'inspiration iranienne. On attribue que l'écriture du Coran est un astucieux

mélange de l'histoire orale archaïque des tribus arabes primitives, de psaumes bibliques et d'évangiles chrétiens apocryptes alors en circulation dans la ville al-Hira capitale syro-araméenne, la culture dominante au temps du Prophète Mahomet, et où vivaient des païens, des arabes, des chrétiens, des juifs et des manichéens. Ainsi le Coran primitif, celui de Mahomet avant les réécritures successives par les califes sunnites et chiites, serait un recueil de toutes ces influences pour ne pas dire un plagiat, une autre cryptomnésie palimpseste appelée la « Vulgate. »

A partir de fragments gravés sur des objets hétéroclites, le texte primitif du Coran est constitué par le secrétaire de Mahomet. Vingt-cinq ans après la mort de Mahomet, le calife Uthmân de la lignée des Omeyades, première dynastie de l'empire musulman (660-750), en fait une copie appelée "la Vulgate". Le calife Abû Bakr, héritier contesté et accusé de favoriser les intérêts de son clan des grands marchands caravaniers de La Mecque, depuis toujours hostiles à Mahomet et convertis à sa cause sur le tard et par intérêt stratégique, réussit à reprendre le pouvoir au détriment de la famille de Mahomet, contre la maison du Prophète principalement contre son gendre Ali. S'ensuit un geste irrémédiable lorsque les califes mecquois s'autoproclamèrent «Commandeur des croyants» et détruisirent les textes primitifs et tous les originaux pour ne garder que la Vulgate, la copie. Plusieurs accusèrent le califat d'avoir confisquer l'héritage de la famille du Prophète, d'avoir réécrit un Coran et commandé une nouvelle biographie (Sîra) du Prophète.

Il s'agit d'un geste politique, le calife, nouveau Commandeur des croyants s'assurant d'un dogme spirituel unique sur lequel repose son autorité politique au détriment des sécessionnistes qui réclamaient une élection. En effet, le calife doit faire face aux Khârijites, les sécessionnistes qui considéraient que seule la Communauté avait le droit d'élire son chef et aussi le déposer s'il était coupable de péchés graves.

Ainsi trente ans à peine après la mort du prophète, la théologie musulmane se divise en trois courants : les sunnites, courant majoritaire partisan de la sunna c'est à dire poursuite de la tradition selon les études théologiques provenant de La Mecque; les shî' ites, fidèles à la lignée du prophète du premier Calife Ali, gendre de Mahomet et finalement les malékites, ceux qui se conforment aux études provenant de Médine. Tous ces courants théologiques ont à leur tour des subdivisions divergentes; on comprendra que le droit islamique devint un entrelacs d'écoles coraniques où seul le théologien averti pouvait s'y retrouver, accroissant son pouvoir souvent tyrannique.

Par la suite, le texte sera alimenté par la vision des clercs et ouléma au service du pouvoir théologico-politique du califat. Légitimé par le droit divin, le califat devint une dictature théocratique et ceux qui veulent la renverser ne peuvent être que des infidèles au Coran. Ces divisions apporteront à leur tour autant d'interprétations du Coran, indispensables à la jurisprudence, ce qui contribuera à doter les docteurs de la théologie d'un pouvoir inexistant à l'époque de Mahomet. En effet, le Coran ne possède pas de classe sacerdotale puisque le fidèle s'adresse directement à Dieu, il n'a pas besoin de prêtre. Il en est autrement de la jurisprudence de la Charia, la loi islamique qui s'adapte aux circonstances et aux us et coutumes de chaque peuplade. C'est ainsi que les imâm, les mufti, les mollah, les ayatollah créèrent les conditions nécessaires à leur pouvoir de théologiens.

Les princes omeyades et califes abbassides qui régnèrent sur un immense territoire de l'Indus aux Pyrénées, usèrent de leur pouvoir et de leur richesse pour former une dictature musulmane corrompue à l'image de l'actuelle féodalité saoudienne. Comme pour le Christ, ce sont donc des hommes qui ont peu ou pas du tout connu le Prophète qui rédigeront la première version écrite. De plus l'association de l'Église chrétienne accouplée à un État très puissant comme l'Empire romain servit de modèle politique à l'islam naissant. L'Arabie Saoudite est à l'islam ce que le Vatican est au christianisme : un État monothéisme théocratique

Bouddha est invité par un prêcheur et sa femme qui a fait quelques gâteaux. Le prêcheur lui fait remarquer que ce sera insuffisant pour nourrir les 500 moines qui l'accompagnent. Ils mettent alors les gâteaux dans un bol et le bol fournit des gâteaux sans fin, assez pour nourrir tout le monde et il en reste encore. Alors, ils jettent le bol dans le Jetavana. De même les disciples de Bouddha, ne trouvant pas de bateau pour traverser une rivière, sont entrés en transe méditative et ont marché sur les eaux. Bouddha a été crucifié, il a souffert 3 jours en enfer et il a ressuscité. Il meurt à quatre vingt ans. Ses prédications seront les piliers fondateur du bouddhisme qui connaîtra et connaît toujours un vaste succès à travers le monde. Dans la biographie légendaire de Bouddha (Lalita Vistara) il est né de sa mère: la reine Maya, restée vierge.
Les sectes monothéistes qui attendent le Messie ou qui affirment qu'il est déjà venu pullulent et vont proliférer autour du Ier IIe et IIIe siècle: Audiens, Apolinnariens, Ariens, Baptistes, Batrachites, Borborites, Corpocratites, Donatistes, Ebionites, Encratites, Enthousiastes, Esséniens, Euchites, Eunomiens, Hermogéniens, Hydroparastates, Macédoniens, Mandéens, Manichéens, Marcéliens, Marcionistes, Masbothéens, Messaliens, Montanistes, Nabatéens, Nazaréen, Naziréen, Novatiens, Ophites, Orphites, Papianistes, Pauliens, Pauliniens, Pépuzites, Photiniens, Phryges, Pneumotaches, Priscillanistes, Sabatiens, Sabéens, Saccophores, Tascodrogites, Tessarécédécatites, Tétradites, Valentiniens... qui pratiquaient plus ou moins la Torah. Arrive Paul qui simplifie tout ça en ne demandant à ses disciples que la conversion intérieure et le baptême. Paul annonce la venue d'un messie intemporel: Christ (du grec "khresto": oint et consacré). C'est un succès et le mouvement "chrétienté" s'étend rapidement autour de la Méditerranée, souvent aux dépens des autres sectes déclarées hérétiques.

Le Maître de justice de la secte des Esséniens a douze disciples, il passe pour le Messie descendant de David, est persécuté, torturé et exécuté comme martyr de la foi et devait ressusciter. Il fonda une Église dont les fidèles attendent son retour.

D'après les écrits de Qumran, le messie Ménahem, rejeté par les pharisiens, est rejeté et mis à mort par les romains puis aurait été considéré comme ressuscité par ses disciples. Cette histoire inspirera, plus d'un siècle plus tard, les auteurs du Nouveau Testament.

Jésus de Nazareth n'apparaît nul part dans les manuscrits de la Mer Morte dont les derniers ont été écrits en 68 après JC.

- Mais vous savez j'ai rencontré le professeur Dupont-Sommer qui le premier, montra les similitudes étonnantes entre l'histoire du Maître de justice ésséniens et Jésus-Christ (postérieur) reçut des menaces et du "caviarder" sa version car il était en train de mettre au grand jour et auprès du public, sans le vouloir, des éléments montrant que l'histoire de Jésus-Christ avait été créée de toute pièce. Son étude porta sur les "manuscrits de la Mer Morte" découverts en 1947 à Qumran (Sokoka) dans 11 grottes par un bédouin qui cherchait une cachette pour des marchandises de contrebande. Ces manuscrits contemporains de l'époque de Jésus de Nazareth de la Bible (de 250 av JC à 68 après JC, bien après la supposée mort du Christ) ont été écrits par des membres de la communauté des Qumraniens/Esséniens. Ils traitent de religion, de justice, des psaumes, de récits de guerre. La plupart de ces manuscrits sont entreposés par les catholiques au musée biblique à Jérusalem (aujourd'hui musée Rokfeller). Dans les exemplaires transmis aux historiens, on trouve des passages de l'Ancien Testament. Aucune trace des Évangiles, aucune mention des apôtres, de Jésus ou de sa résurrection ! Rien ! L'Église a été très longue à montrer les manuscrits. 54 ans après la découverte des manuscrits, l'intégralité, en 39 volumes a été publiée: certains manuscrits sont gênants: ils montrent que l'histoire de Jésus a été inspirée, entre autre du messie Ménahem, rejeté par les pharisiens, et mis à mort par les romains en -4 AV JC puis aurait été considéré comme ressuscité par ses disciples.

Dupont-Sommer met notamment en évidence, pour la première fois,

des correspondances extrêmement troublantes entre la biographie de Jésus et celle du leader messianique qui l'a précédé d'une génération : Ménahem l'Essénien" et pour cause...

"Le Maître galiléen (...) apparaît aussi, à bien des égards, comme une étonnante réincarnation du Maître de Justice. Comme celui-ci, il prêcha la pénitence, la pauvreté, l'humilité, l'amour du prochain, la chasteté. Comme lui, il fut l'élu et le Messie de Dieu - le messie rédempteur du monde. Comme lui il fut en butte à l'hostilité des prêtres. Comme lui, il fut condamné et supplicié. Comme lui il fonda une Église dont les fidèles attendaient avec ferveur son glorieux retour."

Le baptême que Jean-Baptiste administre sous forme de repentance des péchés est bien d'inspiration essénienne (Règle; VIII, 14). Jésus, tout comme le Maître de Justice essénien, est persécuté par le judaïsme officiel et en bute à l'hostilité de Rome. Dans les textes esséniens, nous retrouvons la constitution même de la nouvelle Église et de son clergé, des rites fondamentaux comme la confession et l'eucharistie. Mais surtout l'étude comparative des textes esséniens et des Évangiles démontrent clairement la parenté de sens et de style dans des textes aussi importants que sont le Sermon sur la montagne et l'Apocalypse selon Jean.

L'éminent chercheur R.H. Charles soutient que le texte essénien des *Testaments des douze Patriarches* (Apôtres) étaient «un produit de l'école qui a préparé la voie au Nouveau Testament.»

«Le Sermon de la montagne a-t-il précisé, reflète en plusieurs passages l'esprit et va jusqu'à reproduire les phrases mêmes de notre texte (des Testaments); de nombreux passages dans les Évangiles présentent des traces du même texte, et saint Paul semble s'en être servi comme d'un vade-mecum (aide-mémoire)... La grande, l'éminente valeur du livre... réside dans son enseignement moral, qui a conquis une réelle immortalité en influençant la pensée et la façon de parler des auteurs du Nouveau Testament et même celles de notre Seigneur. Cet enseignement moral qui est beaucoup plus élevé et plus pur que celui de l'Ancien Testament, est cependant son véritable enfant spirituel et il l'aide à combler l'abîme qui sépare les morales de l'Ancien et du Nouveau Testament. »

De l'emprunt aux Esséniens, il y a plus encore : 4Q525: "Heureux l'homme qui a atteint la sagesse - qui marche dans la loi du très haut - Heureux celui qui dit la vérité avec un cœur pur - et ne calomnie pas avec sa langue... Heureux ceux qui la cherchent [la sagesse] avec des mains pures - et qui ne la recherche pas avec un cœur fourbe..." recopié presque à l'identique dans Matthieu 5, 3-12.

4Q521 contient la mention d'un messie unique et eschatologique très proche du Jésus-Messie-Christ des premiers chrétiens: "Les cieux et la Terre prêteront l'oreille à son Messie,.. Sur les pauvres, Son Esprit planera et il restaurera les fidèles par Sa puissance... Il libérera les captifs, rendra la vue aux aveugles, redressera les opprimés... Le Seigneur accomplira des prodiges... Il guérira les blessés et ressuscitera les morts ; aux pauvres, il annoncera la bonne nouvelle

J.M. Allegro, chercheur anglais a avancé que le leader messianique de la secte de Qumran, le Maître de justice a été crucifié et que le récit du Nouveau Testament n'est qu'une version mythique empruntée de seconde main à l'original des manuscrits de la Mer Morte.

"Jésus s'est appliqué à soi-même les mystérieux oracles d'Esaïe relatifs au serviteur de Jahvé, ainsi que l'avait fait avant lui le Maître de Justice; cette commune référence au Serviteur de Jahvé est extrêmement significative: entre les deux prophètes, elle établit une parenté tout à fait particulière et de caractère unique" L'origine de la notion de résurrection des morts, la mention de ce même miracle dans les manuscrits et les évangiles prouvent qu'elles proviennent d'un tronc commun.

On pourrait en conclure que les manuscrits ont servi de source d'inspiration aux Évangiles qui leur sont nettement postérieurs. "La

lecture des manuscrits de Qumran sèmera le trouble chez tous ceux à qui les prêtres ou les apologètes chrétiens ont fait croire que les titres de Christ ou de Messie attribués à Jésus ne trouvent aucun antécédent dans la littérature apocalyptique et messianique du judaïsme”

En 586 av JC, la destruction de Jérusalem et l’incendie du Temple de Salomon met fin à la dynastie des rois David. A partir de là, ‘mashia’ désigne le retour au pouvoir de la lignée de David. Luc et Matthieu font descendre Jésus de David à travers Joseph. Bien que Jésus soit Galiléen, on le fait naître à Jérusalem. Luc et David voulaient donner plus de poids au statut de messie davidique accordé à Jésus.

A long terme, les manuscrits de Qumran montrent que l’histoire de Jésus est le résultat d’une évolution continue associée à tous les récits messianniques du passé. “Nous devons loyalement reconnaître que nous ne possédons pas encore un fragment de texte de témoins oculaires de Jésus”

La rédaction de l’évangile de Matthieu vers 165 complète l’histoire du Christ de Paul en s’inspirant du Maître de justice des Esséniens (mort en -65), du messie de Ménahem (mort en -4), d’Horus, de Mithra, de Krishna et d’un tas de légendes de l’époque pour lui donner un aspect historique et la faire correspondre, autant que possible, aux prophéties de l’ancien testament.

Les auteurs décrivent l’étoile qui guide les mages pour répondre à la prophétie comme avant lui, Horus, Bouddha, Krisna, Alexandre. Pour donner du poids à leur histoire, les Évangélistes font naître Christ d’une vierge comme avant lui Attis de Phrygie, Dyonisos/Bacchus, Horus/Osiris, Krishna, Mithra, Persée, Zarathoustra, Bouddha (dans la Lalita Vistara). Les auteurs continuent de plagier en faisant le “père” de Christ: Joseph (qui veut dire “constructeur”) un charpentier comme avant lui Krishna et Horus. Ils récupèrent la légende (le massacre des innocents par Hérode) du tyran Kamsa qui, en 1500 av JC avait persécuté Krishna et ordonné le meurtre de milliers d’enfants en bas âge.

Comme Krishna, le Christ guérit les malades, il accomplit des miracles. Comme Horus/Osiris, Mithra et le maître de justice des Esséniens, il a 12 disciples. Comme Bouddha, il a nourri les masses avec un petit morceau de pain recopié sur la légende de Bouddha qui guérit les malades, nourrit 500 personnes à partir d’un “petit panier de gâteaux”. De plus les disciples de Bouddha, ne trouvant pas de bateau pour traverser une rivière, sont entrés en transe méditative et ont marché sur les eaux. Comme Osiris/Horus il fait un sermon sur la montagne. Comme la légende de Dionysos, il transforme l’eau en vin aux noces de Cana. La légende d’Horus/Osiris (dieu égyptien qui ressuscite El-Azar-us, d’entre les morts) est reprise par le Christ. Le traître Judas ressemble étrangement au traître Devadatta qui trahit Bouddha Comme Marduk, Dyonisos/Bacchus, Attis de Phrygie, Horus/Osiris, Krishna, le Christ meurt sur la croix, entre deux voleurs, il est mis au tombeau trois jours puis il ressuscite

Ce n’est que sous Constantin, au IVe siècle que l’Église a adopté la croix: symbole égyptien, symbole de Mithra et de Tammouz pour augmenter l’impact de l’image du Christ. L’Église a commencé à représenter Jésus sur une croix en T au IVe siècle puis la croix a été allongée pour être mieux vu, on a ensuite rajouté un support pour les pieds puis les premières croix telles que nous les connaissons sont apparues au Ve siècle.

Mani, né vers 240 à Bagdad, prêche sa doctrine, on le dit né d’une vierge, auteur de guérisons et d’exorcismes. On l’appelle le Sauveur, le Seigneur. Il est emprisonné, battu à mort, écorché et décapité. Mais son influence du mazédisme perse, le manichéisme et son dieu mauvais se répand et contamine la chrétienté naissante dont saint Augustin et l’islam. Le mot Satan vient de Seth ou Sat: principal ennemi d’Horus dans la mythologie égyptienne.

L’Église adopte le nom de Jésus-Christ lors du Concile de Nicée (325) et elle adopte la forme du dieu égyptien Sérapis barbu et chevelu. L’aura solaire qui entoure la tête du Christ est d’inspiration égyptienne du Dieu Aton.

Enfin, la résurrection de Jésus est l'appropriation par les Évangélistes des légendes identiques à celle-ci répertoriées dans de nombreuses autres civilisations antérieures. C'est la thèse syncrétique comme le rappelle Eliade :

«Les mythologies archaïques connaissent plusieurs types d'êtres surnaturels (Fils de dieu, Démiurges, Héros civilisateurs, Figures messianiques et millénaristes etc.) qui descendent pour instruire ou sauver les hommes et retournent ensuite au Ciel. On reconnaît des conceptions analogues dans les théologies hindouistes (avatar) et bouddhistes (les Boddhisattva).»

«Et l'on ne sacrifiait nullement un être de basse condition ou un exclu; la victime sacrificielle était d'ordinaire un jeune homme de qualité, parfois aussi une jeune fille et jusqu'à l'instant du sacrifice, on l'approchait avec un profond respect, et même comme objet d'adoration. C'était comme un roi-dieu (Jésus) que l'on sacrifiait ainsi; toutes les modalités de sa mise à mort constituaient un rituel conduit par les hommes vieux et sages. (Wells, 1926). Il est probable qu'au contraire, en tuant par priorité l'être auquel on accordait la plus grande valeur, on pensait lui rendre hommage particulièrement grand et enviable : pour pouvoir devenir semblable à lui, il fallait d'abord manger sa chair et boire son sang». (L'Eucharistie)

Certains historiens relatent que vers 364, les chrétiens venaient adorer, près de Sébaste en Samarie, le corps de celui qu'il croyait être Jésus jusqu'à ce que l'empereur Julien fasse ouvrir le tombeau puis brûle le squelette sur un bûcher et disperse les cendres. La fumée de corps calciné montant vers le ciel; l'Église inventa alors l'Ascension corporelle de Jésus vers le ciel.

L'histoire de la Vierge Marie (tiré du nom égyptien Mari-Amon) est fixée en 431 (St Célestin 1er). Le dogme de l'Immaculée Conception date de 1854 !

Partout, il faut bien se rappeler que la fabuleuse symbolique de l'or-lumière traverse toutes les époques et civilisation. Cette «lumière minérale» (Inde) appelée «chair des Dieux» (Égypte), associé à l'immortalité et la connaissance (Chine) sera donc au cœur de la représentation de Dieu, de Allah, de Bouddha sans compter les dieux aztèques et Incas de l'Amérique précolombienne. L'éclat des lettres dorées dans les manuscrits védiques, bouddhistes, musulmans, hébraïques et chrétiens reflète l'illumination de la Parole suprême.

- C'est impressionnant comme concordances historiques. Mais où avez puisé de telles connaissances ?
- Dans toutes les grandes librairies de la planète dont celle du Vatican et de Jérusalem mais principalement, pour les sources les plus anciennes à Alexandrie, dans la bibliothèque que j'ai visité avant sa destruction. Pourquoi croyez-vous que les chrétiens en premier et les musulmans par la suite ont voulu détruire la bibliothèque d'Alexandrie si ce n'est sur ordre de leur clergé respectif pour détruire les textes originaux de Mésopotamie, de la Perse, de l'Inde et ainsi effacer les preuves des falsifications et carrément de leur plagiat pur et simple souvent mot à mot. Et si cela peut vous consoler, sachez que le Coraniste, celui qui a écrit le Coran a visiblement emprunté les notions du mal aux Mésopotamiens , le diable aux Perses, le Allah guerrier copie du Yahvé de la Bible juive, les enfers aux textes essénniens et Jésus le prophète du nouveau Testament a subi le même sort. Eh oui ! Mahomet devient le prophète de l'Islam : le Paraclet.

Les exégètes islamiques, en effet, ne cessent de citer l'évangile selon Saint-Jean (16, 7-14) où Jésus annonce la venue d'un autre prophète, le Paraclet, du grec *Parakletos*, ce qui signifie « digne de louanges». Auparavant, Zarathoustra annonça dans le Zend-Avesta lui aussi la venue d'un «iconoclaste» qui s'appellera «digne de louange». Les textes védiques encore plus anciens, ne sont pas en reste et prédisent l'arrivée d'un sage venu du désert appelé le «digne de louanges». Comme par hasard la traduction de «digne de louanges» en arabe c'est Mahomet.

À ses débuts l'islam reconnaît l'interdépendance des religions

bibliques. Plus d'une fois, il a été révélé à Mahomet qu'il n'était pas venu fonder une religion nouvelle mais restaurer et propager en langue arabe la religion d'Abraham, de Moïse et de Jésus.

« Sur les pas d'autres prophètes, nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque (Torah) ; Nous lui avons donné l'Évangile, qui contient aussi la direction et l'avertissement pour ceux qui craignent Dieu » (Coran V, 50) (Pentateuque = la torah, la loi du Judaïsme)

« Certes, le Messie Jésus, fils de Marie est l'Apôtre de Dieu et Sa Parole qu'il a mise en Marie. IL est un Esprit provenant de Lui, Croyez donc en Dieu et en Ses Apôtres » Coran, IV, 169)

« Dieu a institué une religion qu'IL avait établie pour Noé. C'est celle que nous t'avons révélée et que nous avons établi pour Abraham, pour Moïse et pour Jésus en leur disant : Soyez fidèles en religion et ne vous divisez pas en sectes ». (Coran XLII, 11).

L'islam indique donc parfaitement la filiation qu'il faut établir entre les trois religions bibliques. Mais il s'agit d'une filiation hiérarchisée où la Bible et le Nouveau testament sont en quelque sorte la préface à l'ultime Révélation qu'est l'islam Le monothéisme de l'islam complète le christianisme en insistant sur l'universalité de Dieu et non pas sur le dieu jaloux et exclusif des Juifs afin de préserver la race élue et la Terre Promise. Tout comme le christianisme, Dieu y est clément et miséricordieux pour les croyants mais Allah sait se montrer impitoyable comme le Yahvé des Juifs contre les infidèles. L'islam affirme la mission de Jésus et le caractère inspiré du Nouveau Testament. Mahomet reçoit la révélation de l'Ange Gabriel. Il partage entièrement les croyances chrétiennes sur l'immortalité de l'âme, sur le Jugement dernier, la résurrection des morts et l'existence du Paradis et de l'enfer.

Non seulement, le Coran est d'origine judéo-chrétienne mais il renferme en son sein l'influence de toutes les grandes traditions religieuses de l'Antiquité qui ont traversé les siècles à travers l'Inde, la Mésopotamie, la Perse, l'Égypte, la Syrie-Palestine, la Judée, Israël et bien sûr la Grèce et ses textes philosophiques dont ils furent les gardiens, traducteurs et dépositaires pendant des siècles.

La Mecque devint au fil des ans, le véritable théâtre des religions antiques d'inspiration indienne, mésopotamienne, égyptienne, iranienne, juive et celle plus récente comme le christianisme, le gnosticisme et le manichéisme. Sans compter, les innombrables sectes de toutes sortes, représentant des ethnies aussi diverses que les Garamantes de Lybie, les Goths du Nord, les aryens indiens, les Coptes abyssins, les Nubiens du Haut Nil, les Huns d'Asie. Circulaient alors dans toute la péninsule arabique et le Croisant fertile des écrits gnostiques, des gloses et homélies autant de textes ésotériques traduits en arabe provenant de manuscrits persans, grecs, phéniciens, etc., surtout, il y avait ce livre sacré entre tous, la TaNaKh, nom hébreux de la Bible juive avec leur religion bien codifiée qui venait mettre un peu d'ordre dans ce fouillis polythéiste. Mais surtout, les Juifs étaient les maîtres du commerce mecquois et cette puissante colonie de marchands imposait une hégémonie telle que plusieurs arabes se convertissaient au judaïsme car les Juifs étaient d'excellents conteurs et interprètes des récits bibliques.

Impressionné par le savoir des Juifs et leur longue tradition, Mahomet tente de les convaincre de se joindre à l'islam, de revenir à la religion d'Abraham dont il revendique la filiation via Ismaël, «géniteur biblique» de la lignée arabe. Abraham, père à la fois d'Ismaël et d'Isaac est l'ancêtre commun des Juifs et des Arabes. Pour Mahomet, les deux religions du livre, le judaïsme et le christianisme, n'ont su conserver leur pureté originelle; c'est pourquoi Dieu a envoyé son dernier messager, un arabe car l'islam est destiné à succéder au christianisme comme celui-ci a succédé au judaïsme. Dorénavant la Bible doit être sauvée de ces gens indignes du message divin. Le Coran entreprend donc une restauration du texte où il est proclamé qu'Abraham est le premier prophète soumis à l'autorité divine, suivra Moïse, Jacob, Marie, Joseph eux soumis

comme Jésus au Dieu unique. Soumis en arabe se dit “musulman”, par ce «jeu de mot génial» Mahomet vient d’islamisé tous les personnages de la Bible et du Nouveau Testament dans le Coran, mais plus primordiale pour la suite des choses, l’ancienne Alliance entre Dieu et son peuple élu ne tient plus. De plus, il s’agit d’un monothéisme «pur» où seul Dieu règne sur les hommes. Allah n’a pas un fils comme le Dieu de Jésus car tous les hommes sont fils d’Allah : une nouvelle alliance est proclamée. Mahomet récuse le Christ comme Fils de Dieu. Pour l’Islam, Jésus est un apôtre, un prophète, encore plus c’est toute la trinité chrétienne qui est niée par la pure unicité de Dieu. Ce trait fondamental de l’islam vient du nestorianisme, une hérésie chrétienne très répandu en Arabie et en Perse qui affirme que Jésus est un homme et pas un dieu. Ainsi se dessine le portrait d’un Mahomet dissident chrétien comme fut Jésus dissident juif, tous les deux fondateurs d’une nouvelle religion réformatrice. Entouré de fidèles, le prophète précise les règles du culte (prières, jeûnes, aumônes, pèlerinage) et procède à l’unification des tribus en société théocratique.

Mais surtout Mahomet veut mettre fin au fouillis théologique qui divisent les Arabes, responsable de leur faiblesse politique. L’unicité de Allah doit se refléter dans l’unicité de la nation arabe à l’image des Hébreux réuni et solidaire envers Yahvé. Allah n’est pas un nom de dieu inventé par Mahomet, car il existe depuis toujours pour le monde arabe pré-islamique un dieu suprême appelé al-Lâh, l’«Innommable».

Les trois tribus juives de Médine refusent de se joindre malgré les tentatives de Mahomet qui leur promettait le respect des traditions rituelles s’ils le reconnaissaient comme prophète. Les Juifs refusent de reconnaître qu’un chef arabe pouvait être un envoyé de Dieu. La rupture eut lieu en février 624. Ce rejet des Juifs sonne aux oreilles de Mahomet comme une immense trahison.

Le prophète reçut alors de nouvelles révélations enjoignant les musulmans à se tourner, pour leurs prières, non plus en direction de Jérusalem mais vers La Mecque où est le Temple bâti par Abraham et son fils Ismaël donc plus vieux historiquement que le Temple de Jérusalem. Dans la sourate XIV du Coran intitulé *Abraham*, il est écrit qu’un prophète issu de peuple de La Mecque doit venir purifier la Maison sacrée des cultes païens. Imitant les zélotes juifs et les moines chrétiens, Mahomet ordonne la guerre sainte (« La religion qui gagne les guerres conquiert les âmes ») contre tous les infidèles, les insoumis et leurs idoles. Pour se protéger des persécutions, Mahomet entreprit l’Hégire et la conquête de La Mecque.

Perpétuant la jalousie du dieu assyrien Assour qui voulait que son autorité soit reconnue de tous et Marduk, dieu babylonien voulant que les désobéissants soient anéantis, imités ensuite par le Yahvé des Juifs, dieu cruel qui ordonne à Josué de vouer à l’interdit les ennemis, Mahomet, dans la sourate du repentir (9), ordonne que tous les infidèles soient passés par l’épée et voués eux aussi à l’interdit.

« Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les Infidèles, où qu’ils soient ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! » (verset 5)

Mahomet devient ainsi l’héritier plutôt la réincarnation du despote Sargon et devenir maître des quatre coins de la Terre.

- Mais pourquoi rester moine dans ces conditions. Je ne vous suis plus ?

- Je reste moine justement parce que le christianisme véritable n’a jamais eu lieu, le Dieu de l’Église ne peut être le Dieu des Évangiles, le Père du Christ. Le meilleur moyen de me retirer de l’Église tout en poursuivant ma quête du dieu véritable est de me constituer moine et de vivre exclu de ce monde.

-Je comprends.

- Mais vous ! Vous êtes venu pour réparer la trahison des prophètes.

Vous êtes le Paraclet le dernier des Prophètes, le huitième après Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, Jésus et Mahomet donc l'Ultime choisi pour rappeler universellement et définitivement la Loi de Dieu.
- Oui mais Jésus n'existe pas ?
- Peu importe, Ménahem l'Essénien ou Jésus l'Araméen ce n'est pas le personnage qui importe mais son message.
- Mais justement le message de Jésus n'est pas son message, mais bien celui de plusieurs centaines de prophètes. Cette réécriture de ces textes anciens s'appelle la cryptomnésie. Tout cela a commencé avec Josias le plus inconnu des grands rois hébreux.
-Alors là, vous remontez à l'écriture de l'Ancien testament.... Donc si je vous comprends bien même la Bible est un palimpseste.
- Eh oui ! Laissez-moi vous expliquer. Tout commence avec Josias.
- C'est lui le grand roi inconnu ?
- Exact ! Donc tout commence dis-je avec les travaux de rénovation du temple de Salomon où le grand prêtre Hilqiyahou aurait retrouvé "un "Livre de la Loi" dans la Maison du Seigneur". Après avoir entendu son secrétaire lui faire la lecture de ce texte, le roi Josias aurait eu une révélation. Comprenant que Yahvé est très mécontent de la manière dont il est vénéré dans le royaume, Josias aurait déchiré ses vêtements, et il aurait décidé de tout faire pour apaiser la fureur divine. "Se fondant sur ce fameux "Livre de la loi", "miraculeusement " découvert à Jérusalem, le roi s'est lancé dans une terrible campagne d'éradication visant toute trace de culte étranger sur ses terres, y compris dans les hauts lieux ancestraux des campagnes"

Après avoir installé Yahvé - et lui tout seul - dans le temple de Jérusalem, Josias a poursuivi sa révolution dans le reste du royaume. Il a interdit de brûler de l'encens pour Baal et de sacrifier des enfants au dieu Molek (qui n'était peut-être rien d'autre qu'une manifestation du dieu d'Israël auquel furent offerts des sacrifices humains). Il a fait couper les poteaux sacrés, symboles de la déesse Ashéra (une divinité féminine qui était fréquemment associée à Yahvé). Il a fait immoler les prêtres des "faux dieux" étrangers sur leurs autels, avant de souiller les lieux consacrés à Astarté (une déesse phénicienne qui allait à cheval, et protégeait le souverain).

Il pose les principes fondamentaux du monothéisme biblique, qui se résument au culte exclusif d'un seul Dieu en un seul lieu (celui de Yahvé à Jérusalem), à l'observance nationale des fêtes principales de l'année juive (comme la Pâque et les Tabernacles), et il y ajoute enfin une série de réglementations diverses." Ainsi, si nous célébrons encore aujourd'hui la fête de Pâques, c'est autant à Moïse (si tant est que ce personnage ait bien existé) qu'à Josias (dont l'existence historique n'est pas contestée) que nous le devons.

Vu l'importance de la révolution religieuse qui s'esquisse, le rôle et le contenu du fameux "livre" suscite bien des spéculations. Car ce livre, nous l'avons sous les yeux depuis plus de deux mille ans. "Il s'agit clairement du "Deutéronome", soit le cinquième livre de "l'Ancien Testament", et le dernier de la "Torah." Enfin, le livre retrouvé dans le temple n'était pas la version que nous lisons aujourd'hui dans la Bible, mais c'était une première mouture de ce texte. "

Le royaume de Juda connaît alors un "grand boom", dont témoigne le développement de l'écriture, mais pas seulement. La révolution est d'abord démographique. "Vers 720-700, la population du royaume de Juda a explosé". Cet afflux de population (des migrants? des réfugiés?) va modifier le royaume en profondeur, et les rois davidiques (Josias comme son père Amôn descendaient du roi David) ont dû faire face à cette évolution. Ils ont visiblement renforcé leur pouvoir, en commençant par étendre leur contrôle sur les cultes. L'administration de l'État s'est également étoffée, et, avec elle, l'écriture s'est imposée jusque dans les campagnes.

Il est impossible de comprendre Josias sans prendre en compte ces changements, qu'il attribue sans hésiter à l'influence des Assyriens: les conquérants ont en effet contrôlé la région dans les décennies qui précèdent l'avènement du roi Josias. Le siècle assyrien est le

véritable point de départ des réformes. Et Josias n'est que la deuxième étape du processus, même si c'est la plus remplie de sens. S'ils ont conquis un empire qui s'étendait de l'actuel Iran à l'Égypte, les Assyriens ne sont pas pour autant invulnérables. A l'époque du roi Josias, justement, l'empire se retrouve affaibli. Leur retrait de la région a dû créer, aux yeux des Judéens, une situation qui ressemblait à un miracle longtemps attendu. Un siècle de domination étrangère prenait fin, et l'Égypte, l'autre superpuissance de la région, semblait surtout se préoccuper de la zone littorale, épargnant du coup le petit royaume montagneux de Juda.

Cette évolution géostratégique a dû réveiller les ambitions du roi Josias. C'est probablement à ce moment que s'esquisse, pour la première fois, le rêve d'un grand Israël dans les têtes du roi et de son entourage, qui entrevoient soudain la possibilité d'étendre leur territoire.

Au nord du royaume de Josias se trouvent en effet des terres "cousines". Quelques décennies plus tôt, cette région appelée le territoire de Benjamin appartenait au royaume d'Israël. Selon le récit biblique, Israël et Juda se seraient séparés après la mort de Salomon, peut-être vers 933. Ont suivi deux siècles de développement indépendant et très inégal des deux royaumes, jusqu'à ce qu'Israël soit envahi par les Assyriens entre 732 et 722 avant J.-C., alors que son arrière-pays, plus pauvre et moins peuplé, le royaume de Juda, échappe à cette catastrophe.

Heureusement pour les Judéens, la roue tourne. Tellement qu'un siècle plus tard, le roi Josias peut songer à (re)conquérir les territoires israéliens perdus à partir de 732. La mise en oeuvre d'un plan aussi ambitieux a dû nécessiter une propagande énergique et convaincante. Il fallait préparer le peuple au grand combat qui l'attendait. Le résultat de cette opération de communication sera le fameux livre retrouvé dans le temple de Jérusalem.

Ce premier " Deutéronome " avec le livre de Josué devait jouer le rôle d'une "saga épique capable d'exprimer la passion des rêves renaissants de Juda. Ses auteurs ont donc rassemblé et refondu certaines des traditions les plus précieuses d'Israël. Ils ont combiné les récits des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, en les situant dans un contexte ressemblant à celui du VIIe siècle" (ils ont, par exemple, fait apparaître des chameaux, un anachronisme qui les trahit). Et ils ont mis l'accent sur Moïse qui résiste à "un pharaon autoritaire dont l'empire ressemblait comme deux gouttes d'eau, dans ses détails géographiques, à celui de Psammétique Ier, le souverain menaçant qui règne sur l'Égypte à l'époque du roi Josias."

Compilateurs d'anciennes traditions, les auteurs de ce premier " Deutéronome " ont aussi ajouté un nouveau chapitre à la saga, un épisode qu'ils ont inventé de toutes pièces. C'est " Le Livre de Josué ", qui raconte la conquête militaire de Canaan, et la bataille de Jéricho, où le peuple d'Israël fait sept fois le tour de la ville assiégée en portant l'Arche d'alliance, en attendant que Dieu foudroie les murailles ennemies.

Ce dieu militariste qui accompagne son peuple dans les conflits, et qui s'introduit miraculeusement dans le camp adverse pour y tuer des ennemis, ressemble beaucoup à une tentative de transposer au peuple d'Israël les figures divines impressionnantes qui sont traditionnellement véhiculées par l'idéologie et l'iconographie assyriennes.

Au VIIe siècle avant notre ère, sur les deux royaumes hébreux (Israël au nord avec Samarie et Juda au sud avec Jérusalem), seul demeure le royaume de Juda: le royaume d'Israël a été détruit par le puissant empire assyrien au VIIIe siècle. Suite à la révolte du roi Osée, vassal des Assyriens, Samarie est prise et détruite en 722, des milliers de Samaritains sont déportés, remplacés en partie par l'arrivée d'autres peuples également déportés, ainsi disparaît un puissant royaume du Levant incorporé à l'empire assyrien.

Le royaume sud, Juda, bien plus faible, moins organisé, moins

peuplé, lui, va survivre encore 120 ans jusqu'en 587. Sauf exception, la politique du royaume de Juda consista à se reconnaître vassal des Assyriens (paiement d'un tribut annuel) afin de ne pas disparaître comme Israël. Cette insertion dans l'immense empire assyrien et l'arrivée de réfugiés "qualifiés " du royaume du nord, assura une belle prospérité à Juda pendant tout le VIIe siècle.

Il y avait un sentiment de culture commune, d'idéologie commune, entre les deux royaumes. Comme dans tous les petits royaumes du Levant, nous retrouvons trois principes majeurs qui structurent cette idéologie:

* un dieu national : ici Yahvé
* la pratique de la guerre sainte (herem) au nom de ce dieu
* une posture contractuelle entre le peuple et la divinité : la fidélité procure une protection, l'infidélité entraine des punitions. Le dieu se doit d'être opérationnel, sur les plans politique et militaire, par contre, une défaite est interprétée comme la volonté de cette même divinité nationale de punir son peuple.

L'essentiel de l'action de Josias est dans le domaine de politique intérieure. Cela concerne la religion certes, mais le religieux est à l'époque l'expression idéologique du politique par la promulgation d'une Loi pour le royaume : c'est la promulgation du Deutéronome. Pour annoncer ce qui en fait une nouveauté, dans la Bible, on le présente comme s'il s'agissait d'une découverte. Cet expédient confère le poids de la tradition à une nouveauté, qui, sans cela, n'aurait pas de légitimité. Nous avons là un des mécanismes majeurs de l'écriture crytptomnésiquebiblique.

Cette réforme de Josias semble donc être la version primitive du Deutéronome où Moïse donne au peuple une " seconde loi " selon le sens grec de " deuteronomia ". Les deutéronomistes qui composèrent ce texte à la cour de Josias s'imaginent en porte-parole de Moïse (ce qu'il aurait dit à Josias s'il vivait alors): phénomène classique de palimpseste.

L'accent est mis sur Moïse, la grande figure libératrice du joug égyptien, le point fort du livre de l'Exode se déplace de la théophanie du Sinaï au don de la loi (Torah). C'est l'introduction des célèbres dix commandements. Les rédacteurs rajoutent également la conquête de la terre promise par Josué afin d'encourager la conquête des terres du nord par Josias. D'ailleurs, le style guerre sainte avec destruction des lieux de culte ,en réalité du temps du roi Josias, se retrouve tel quel dans le récit relatif à Josué. C'est toujours ce même processus qui consiste à rétrodater afin de renforcer la légitimité.

Fort de ce nouveau texte, le roi envoya dire à tous les anciens de Juda et de Jérusalem de se réunir près de lui. Puis il monta à la Maison du Seigneur ayant avec lui tous les hommes de Juda et tous les habitants de Jérusalem : les prêtres, les prophètes et tout le peuple, petits et grands. Il leur fit la lecture de toutes les paroles du livre de l'alliance trouvé dans la Maison du Seigneur. Debout sur l'estrade, le roi conclut devant le Seigneur l'alliance qui oblige à suivre le Seigneur, à garder ses commandements, ses stipulations et ses décrets de tout son cœur et de tout son être en accomplissant les paroles de cette alliance qui sont écrites dans ce livre. Tout le peuple s'engagea dans l'alliance.

Ainsi, le pacte (alliance dit le texte) passé entre le dieu national Yahvé et son peuple, à l'initiative du roi Josias, roi de Juda, se présente comme pacte politique; la religion au service de l'État. Cette action, de nature politico-religieuse, ne pouvait se réaliser que dans ce moment de déclin de l'Assyrie. Josias remplace la dépendance et la fidélité dues à l'empereur assyrien, par une dépendance et une fidélité, acceptées, en faveur du seigneur divin Yahvé, nouveau suzerain de l'État de Juda.

Que l'on ne s'y trompe pas, ces réformes très importantes de Josias, n'introduisent pas le monothéisme, révolution qui n'apparaitra qu'à la fin de l'Exil et à l'époque perse, mais constituent une phase importante dans l'installation d'une monolâtrie. Pendant près de mille ans, les rois ont passé des commandes de récits qui vantent leur

propre gloire et celle de leur régime. À cette époque, les scribes pouvaient sans problème travailler des textes, qui encore une fois n'avaient pas encore le statut d'Écritures, donc de textes sacrés.

La réécriture des récits de règnes des rois du sud comme du nord se fait désormais en fonction d'un critère précis : celui de la fidélité à Yahvé, dieu national. Les rois sont classés, aussi ne nous étonnerons-nous pas de lire, que seuls les souverains du sud, descendants de David sont légitimes, la plupart de ceux du nord sont fort mal traités. Josias est bien entendu présenté comme le nouveau Moïse, plus grand que David. Signe patent d'une écriture sous son règne! On peut également légitimement se poser la question à cette époque d'une écriture inventant une monarchie unifiée sous David et Salomon!

La quasi-homonymie entre les noms de Josias et de Josué a alerté les lecteurs attentifs de la Bible. Tout comme la description du territoire à conquérir, qui est justement celui visé par le roi de Juda. Certains exégètes voient Josué comme un Josias à peine déguisé. Il pourrait être une figure non pas historique, mais littéraire, qui servirait de miroir au roi. Et qui aurait été placée là pour montrer au peuple que ce qui a été accompli par le passé peut être réalisé à nouveau.

" Menacés dans leur existence par de puissants empires aux VIIIe et VIe siècles, les Hébreux du royaume de Juda mettent par écrit leurs traditions (premiers livres de la Bible).

L'expression "mettent par écrit leurs traditions " peut laisser croire que celles-ci pré-existent , peut être oralement, et qu'il suffit de les coucher par écrit. Or, nous l'avons vu, sous Josias il s'agit d'un acte créateur. Les quelques textes préexistants sont fortement revus et corrigés pour incorporer la grande nouveauté de la promulgation de la loi, à savoir, le cœur du Deutéronome.

Au final, ce petit roi oublié se révèle comme la personne par qui la Bible nous a été transmise, mais encore comme l'inspirateur de certains chapitres totalement inventés et/ou une réécriture des légendes, des lois, des légendes autant assyriennes qu'égyptiennes. Il est admis aujourd'hui, que toutes les grandes civilisations de cette époque considéraient les textes religieux comme des écrits à des fins de politique autant intérieure qu'extérieure.

- Mais nom de Dieu, vous êtes entrain de nous révéler que l'histoire « officielle » celle que l'on nous enseigne depuis des plus de deux millénaires est une immense supercherie comme les Protocoles de Sion ; une réécriture des textes anciens prouvant l'existence d'un prophète fictif au profit d'une réligion millénariste de domination universelle.

- Mais ce n'est pas juste le stratagème de cryptomnésie des yahvistes, des évangélistes, des coranistes qui est mis à jour mais bien plus : une propension irrésistible à s'attribuer la paternité et même l'originalité d'écrits qui ne sont pas les nôtres. Rappelez-vous les écrits millénaristes des premiers chrétiens communistes adaptés par Marx et Engels, les Règles des moines détournés par Lénine, Hitler et Staline, L'interprétation des rêves de Freud, livre fondateur de la psychanalyse, une réécriture du Zohar de la Kabbale juive, le Protocole des sages de Sion, un simple plagiat et toutes les théories du complot qui en découlent jusqu'à aujourd'hui et vous conviendrez que le puissant complexe de déité contamine toutes les sphères de la société.

- Le fameux samsara de Bouddha le perpétuel recommencement de l'existence, une cryptomnésie, une réécriture sans cesse de l'histoire antérieure depuis les Origines, contes oraux puis textes historiques qui deviennent codes moraux et lois adaptés selon les us et coutumes de chaque époque. La vie n'est pas une illusion, mais la vie racontée par les hommes, oui ! Le grand historien Toyrbee disait « méconnaître son passé, c'est être condamné à le revivre.» Là se situe le drame de l'humanité et prend des proportions telles que votre vie est vraiment en danger. Tous les puissants de cette terre voudront votre perte.

Après m'avoir écouté et guidé, le moine me conseille de me réfugier au Danemark chez des amis, genre prêtre-ouvrier qui ont créé Christiana, en ligne directe avec la théologie de la libération.

Partout où règne le catholicisme, apparaissent, ici et là, des prêtres-ouvriers qui, dans une relecture «hérétique» des Évangiles, amorcent à leur tour une réflexion où se dégage une option préférentielle en faveur des pauvres et la solidarité avec leur lutte d'auto émancipation sociale. Ce (re) nouveau christianisme insurrectionnel est appelé la théologie de la libération et vient défier ouvertement le pouvoir du Vatican.

«Il ne s'agit pas d'attendre le salut d'en haut : l'Exode biblique nous montre «la construction de l'homme par lui-même dans la lutte politique historique». II devient ainsi le modèle d'un salut, non individuel et privé mais communautaire et «public», dont l'enjeu n'est pas l'âme de l'individu en tant que telle mais la Rédemption et la libération de tout un peuple asservi. Le pauvre, dans cette perspective, n'est plus un objet de pitié ou de charité mais, comme les esclaves hébreux, l'acteur de sa propre libération. Quant à l'Église, elle doit cesser d'être une pièce du système de domination : suivant la tradition des grands prophètes bibliques et l'exemple personnel du Christ, elle doit s'opposer aux puissants et dénoncer 1'injustice sociale.»

Un nombre important de revues apparurent aussi en Amérique latine. Elles sont de véritables vecteurs de la théologie de la libération - leur succès s'accroissant avec la qualité du système scolaire : Servir au Mexique, Perspectives théologiques au Brésil, Dialogue social au Panama, etc. Enfin, des centres d'études furent créés spécialement pour des études pastorales et théologiques. Ils furent déterminants pour former des étudiants dans l'approche de cette nouvelle théologie. La théologie de la libération a bénéficié de la mondialisation, avec notamment l'essor des étudiants latino-américains à l'Université catholique de Louvain en Belgique, qui permet ensuite de diffuser cette approche en Europe. La théologie de la libération influença aussi la Black theology (« Théologie noire ») qui prônait, notamment aux États-Unis l'émancipation des Noirs et une lecture parfois afrocentriste de la Bible. Sous l'apartheid en Afrique du Sud, la théologie de la libération et la Black theology ont été des sources influentes du Black Consciousness Movement (Mouvement de Conscience noire).

En 1985, le Vatican, sous l'autorité du pape Jean-Paul II, condamna la théologie de la libération observée en Amérique du Sud et ce, en accord avec les idéologues américains qui déclarèrent : « La politique extérieure des États-Unis doit commencer à affronter la théologie de la libération.» (Déclaration de Santa Fé, proposition 3, 7 février 1985).

Par la suite, le grand théologien de la libération, Leonardo Boff est contraint au silence par la curie romaine et acculé à la démission à cause de son option préférentielle pour les pauvres. Le 26 octobre 1993, Mgr Ruiz, évêque de la Province du Chiapas au Mexique est contraint à son tour de démissionner parce qu'au nom de la théologie de la libération, il avait défendu les Indiens et les paysans pauvres au détriment des gros propriétaires terriens de la région. Le 12 mars 1992, dans la revue catholique italienne *Panorama* Ronald Reagan, déclare : «Le pape et moi avions trouvés le dénominateur commun entre les États-Unis et le Vatican en raison de l'unité de nos idéaux.»

Christiana – Copenhague - Danemark

Christiania, quartier de Copenhague au Danemark s'est créé dans les années 70 en réaction aux abus d'un système, et afin de montrer qu'un mode de vie alternatif était possible suite la faillite du quartier de Haight-Ashbury aux USA. Le statut d'utopie attribué à Christiania semble logiquement en assurer sa popularité. En effet, l'utopie est par essence un lieu où l'on vit libre, heureux et paisible. Christiania est considéré par l'historien de l'anarchisme Ronald Creagh comme la dernière résurgence spectaculaire du socialisme utopique, qui se caractérise par une volonté de transformation de la

société non pas à travers une révolution politique, ni sur une action réformiste impulsée par l'État, mais sur la création d'une contre-société socialiste au sein même du système, en mettant en place des communautés idéales plus ou moins libertaires mais assurément « drop out ».

On ressent à Christiania une certaine ambivalence, le double sentiment d'être à la fois dans une sorte de monde parallèle utopique et dans le même temps un quartier de Copenhague comme un autre. Ce sentiment se construit par des images, des représentations de scènes vécues dans la vie quotidienne. Il n'est pas rare de voir par exemple des personnes en costume avec leur attaché-case venir à Christiania à la sortie de leur travail pour fumer un joint comme si cela leur semblait naturel. L'ordinaire, la routine du quotidien côtoie en quelque sorte l'extraordinaire de ce qui fait de Christiania un espace unique en son genre par la liberté quasi-totale qu'il procure.

Auto-proclamée « ville libre », le quartier de Christiania s'auto-organise selon des principes de démocratie directe et offre un contraste saisissant avec le reste de la ville, bien plus commun aux grandes villes traditionnelles. L'objectif avoué de Christiania a été d'essayer de construire une alternative politique et économique au sein même du système capitaliste bercé de sociale démocratie. La ville-libre s'était en effet crée en réaction aux failles du `welfare state' danois : le manque de logements, la prise en charge des exclus de toutes sortes... Rappelons-nous les «superflus» du paléolithique

Bien qu'il existe ou ait existé d'autres expériences de « zones autonomes permanentes » à travers le monde, Christiania parait toutefois atypique. A la différence des villages autogérés du Chiapas et d'Oaxaca au Mexique, fruits d'une lutte armée entamée par une partie de la population qui s'est élevée face aux autorités, Christiania a été conquis de manière pacifique, face à la quasi-indifférence des autorités en 1971. Sa particularité provient aussi de sa situation géographique : en plein centre-ville d'une capitale européenne, à un kilomètre à peine du parlement s'érige donc, une zone auto-proclamée « ville libre » (« freetown »), en opposition et en décalage total avec l'image de la métropole. Les cinquante ans de la « ville libre de Christiania » (« Fristaden Christiania » en danois) furent célébrés par une semaine entière de festivités à partir du 26 septembre 2021.

Aujourd'hui j'ai revu Patrick au Pêcheur de lune tout à fait par hasard. Alors que je prenais un café, il s'installe avec moi et nous commençons à parler de Christiania. Je lui avoue que je suis un peu surpris de l'absence de manifestations politiques à Christiania et que je n'ai pas l'impression qu'il y ait une réelle conscience politique parmi les gens qui viennent ici. Il me répond : « c'est vrai qu'il ne se passe pas grand-chose ici... et c'est dommage car c'est un endroit qui devrait accueillir des grandes manifestations internationales ! En plus il y a des gens qui attendent ça !

- Alors j'irai à leur rencontre et leur expliquerai que nous pouvons réorienter l'utopie collective de Christiania vers l'individu en créant des passerelles entre deux pôles anciennement opposés mais aujourd'hui réconciliés : la planète et l'individu. L'idée principale étant que chacun peut changer les choses à sa mesure, et qu'en changeant lui-même, l'individu peut changer le cours du monde. Le changement ne passe pas nécessairement par le pouvoir politique…

Grâce à l'expérience sociologique de Cristiana, je voyais se former un cercle d'individus prêts à expérimenter d'autres possibilités de vie où s'exprimait une autre manière de concevoir les choses dirigés vers l'avenir en marche dont la vision n'était connue de personnes et les règles écrites nulle part. Nous laissions derrière nous tous ceux qui cherchaient comme dans les anciennes théologies à fixer le monde dans un rigorisme pernicieux.

La prochaine étape consistera vraisemblablement à basculer vers une évolution neurogénétique. Cela sera nécessaire au dépassement de l'obstacle que nous rencontrons actuellement face au développement. Les civilisations précédentes (connues et peut-être

même bien inconnues) se sont effondrées une fois atteintes leurs limites en termes de ressources matérielles, sans avoir cultivé en parallèle la conscience humaine. En temps de transition, il est fondamental qu'une « force d'énergie » consciente soit introduite dans le flot de la vie afin d'activer le prochain pic d'évolution. Sans une telle énergie, les systèmes matériels risquent de devenir incontrôlables (comme c'est le cas actuellement) et/ou de tomber en panne – ce qui pourrait bien arriver prochainement. Cette « force d'énergie » doit servir de tremplin pour aider la civilisation humaine à activer de nouveaux modes de compréhension et de connaissance de soi. Un activateur de ce type pourrait voir le jour, comme tend à démontrer cet article, des découvertes en neurosciences, en biologie et physique quantique.

Chacun de nous possède tous les degrés de l'évolution de l'amibe aux hominidés en passant par les poissons, les oiseaux et même les dinosaures. Souvent en en rencontrant des gens, on se surprend soi-même à les voir comme des vers, des sangsues, des moutons des fourmis ou des abeilles. Comme si leur développement psychique s'était arrêté à ce stade d'évolution. On ne naît pas homme, on le devient mais ceux-là l'ignore et tant qu'il l'ignore aucune évolution supérieure à leur condition n'est possible. Il reste coincé au stade d'arbre, de grenouille, de lézard car le désir de connaissance et d'acquisition de points de mémoire demande un effort constant et sans effort pas d'évolution.

C'est la transmission des connaissances historiques qui posent problème. «Tout est toujours à recommencer ». Quelle perte de temps ! De siècle en siècle, les mêmes patterns historiques se répètent bien sûr en corrélation avec le niveau de connaissance de l'époque. Au début du monde antique, les premiers prêtres mésopotamiens ont dénigré les chamans néolithiques qui faisaient la pluie et le beau temps depuis des millénaires pour mieux s'accaparer de leur pouvoir de domination sur les hommes.

Le fameux sens de l'histoire suit le même cheminement. L'homme a cherché ce sens dans la nature, dans Dieu, dans la philosophie, dans l'art et aujourd'hui dans la science…chaque élément possédant un pouvoir à conquérir. Mais les savoirs humains loin de mener les hommes à plus d'altruisme au contraire, conduisent à des barbaries plus sophistiquées encore plus maléfiques.

Les hommes ne changent pas malgré les avancées de la science et des techniques. On ne compte plus le nombre effarant de différentes armes de destruction massive en circulation dans le monde. Ainsi en est-il de l'histoire de l'humanité; toujours plus de connaissances et de destructions : destruction de la nature par la culture, destruction de la culture par les religions, destruction des religions par la science et ainsi de suite. Chacun croyant être la vérité pendant que les bêtises s'accumulent. Ne dit-on pas que « les dieux eux-mêmes ne peuvent rien faire contre la bêtise humaine ».

Le sens de l'histoire c'est de ne pas en avoir de déterminé… jusqu'à maintenant. Pour l'instant, il y a sens que dans notre histoire collective et personnelle jonchée des actions que nous portons. Racisme et sexisme source de la haine et de la guerre; cette dernière étant probablement la seule et véritable religion des hommes sur tous les continents. Car la barbarie dont étaient capables les êtres humains avait laissé une marque indélébile sur la race humaine, la seule capable de créer des religions de la terreur issues de distorsions cognitives, un véritable séisme psychique.

L'invention mortifère des monothéismes fut de sanctifier la violence et la guerre. Dieu devient un alibi à la guerre et marque l'effondrement de la liberté de l'homme dans l'angoisse car devant lui s'ouvre dorénavant l'abîme d'un univers hostile. En détruisant sa propre vie et celle des autres, l'homme coupable expérimente toute la panoplie des désespoirs psychiques, des destructions physiques et des méchancetés psychologiques. Dans *Angoisse et vie instinctuelle*, Freud développe l'hypothèse qu'il existe une pulsion d'autodestruction dont l'assise est la «tendance à réinstaurer un état antérieur» surtout l'animalité, fantasmée comme ayant un jour

constitué l'essence de l'homme.

Malgré tout, je restais convaincue malgré nos erreurs et errances spirituelles que nous pouvions échapper aux conséquences négatives dues à l'étroitesse de notre conscience. Les nouvelles connections mentales que j'éprouvais semblaient aller dans le sens de la nouvelle évolution souhaitée par l 'espèce. Pour contrer cette pulsion de mort autodestructrice, l'homme devait aller dans le sens contraire de ses pulsions instinctives, direction qui n'a rien à voir avec ses émotions les plus violentes. Mais restait le problème de la transmission intergénérationnelle des acquis de la nouvelle évolution créatrice. Non résolue ce problème deviendra une immense tragédie universelle menaçant l'espèce aussi sûrement que l'a été la chute du météorite géant pour la race des dinosaures.

Rappelons-nous ce théorème de Zemerlo, là est la solution :

"Tout ensemble peut être bien ordonné".

"Ce que Zermelo a démontré c'est que tout ensemble quel qu'il soit possède une relation de choix permettant de bien ordonner la totalité des éléments de l'ensemble. C'est un résultat d'une grande portée, car il s'applique à tous les ensembles…et donc à l'ensemble de tous les possibles, c'est à dire à l' tre aussi bien que l'Univers".

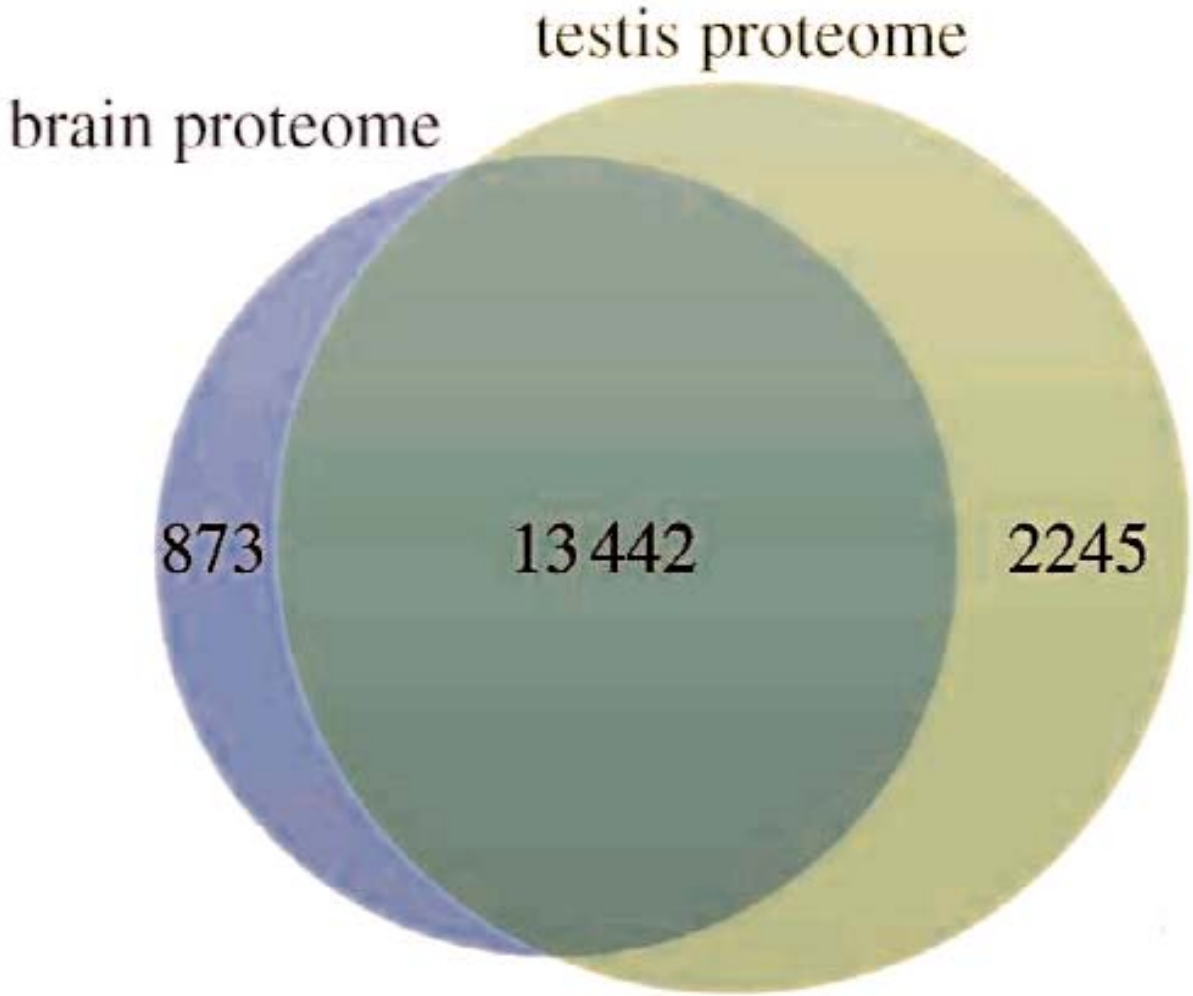
Sur les relations de choix. Tant et aussi longtemps que l'humanité choisira des relations erronées comme «acrasie et dystopie» la même dynamique des événements reviendra tant et aussi longtemps que l'équilibre ne sera pas atteint.

Tel sera le projet Kushim**,** nommé ainsi en l'honneur du premier nom de personne connu de l'humanité, tel que retrouvé sur une tablette d'argile comme signature d'un texte administratif de la ville d'Uruk vers 3400 –3000 avant notre ère.

Le projet Kushim veut relancer le processus de l'évolution en arrêt depuis 40 000 ans. Dès l'an 2000, le paléontologue S.J. Gould déclarait qu' « il n'y a pas eu de changement biologique chez l'être humain depuis 40 000 ans voire 50 000 ans.» Un autre spécialiste David Attenborough affirmait que « nous sommes la seule espèce à avoir mis un terme à la sélection naturelle de notre plein gré. » La sélection naturelle nécessite des variations alors elle a besoin de certaines personnes pour prospérer plus que d'autres.

Pour réaliser ce projet, il faut que tous les mâles qui ont reçu l'implant c'est à dire moi et les deux chercheurs anglais devront sillonner la planète et de faire un don de sperme dans au moins cinq cliniques de fertilité par continent. Les deux Anglais couvriront l'Europe et l'Afrique, j'irai en Inde et en Asie jusqu'en Australie et demanderai aux deux femmes implantées Sophia et Amanda de couvrir les Amériques Nord et Sud pour faire des dons d'ovules dans les cliniques de fertilité. Puisque nos développements psychiques sont maintenant intégrés dans notre code génétique, nous pouvons les transmettre à nos descendants qui eux à leur tour les transmettront à leur progéniture. Ces nouvelles générations seront les « agents de l'évolution » qui ouvriront la voie de la renaissance et du renouveau socioculturel. L'évolution fera ainsi un bond inouï dans l'acquisition des points de mémoires.

Jusqu'à récemment, personne ne pensait que des différences acquises par l'influence du milieu pouvaient se transmettre à la génération suivante. Or, c'est justement ce que l'on est en train de découvrir. Dès 2002, des chercheurs suédois et britanniques ont montré que les petits enfants d'une génération d'un village suédois qui avait connu la famine dans les années 1940 présentaient une meilleure résistance à certaines maladies cardiovasculaires. Comme si la résistance acquise face à la famine avait été transmise immédiatement aux petits enfants. Mieux encore ! Selon les informations recueillies par les scientifiques, les testicules et le cerveau partagent 13.442 protéines différentes, c'est plus que n'importe quels autres organes étudiés, 31 au total. Elles sont impliquées dans le fonctionnement et le développement des deux organes.



Les protéines présentes à la fois dans les testicules et le cerveau. © Bárbara Matos et al. Open Biology

En effet, les testicules font partie du système neuroendocrinien. Ils communiquent donc étroitement avec le cerveau, notamment par l'intermédiaire d'hormones, comme l'hormone de libération des gonadotrophines hypophysaires (GnRH) fabriquée par l'hypothalamus dans le cerveau. Donc, dorénavant les adultes pourront transmettre à leurs descendants via leurs spermatozoïdes toutes les informations et connaisances acquises par les humains depuis notre ancêtre, l'Australopithèque Lucy. Un enfant naîtra dorénavant avec toute la mémoire du monde déjà acquise, en aura le souvenir puis apprendra à son tour de nouvelles informations typiques à sa société et à son environnement qu'il transmettra à son tour et ainsi de suite.

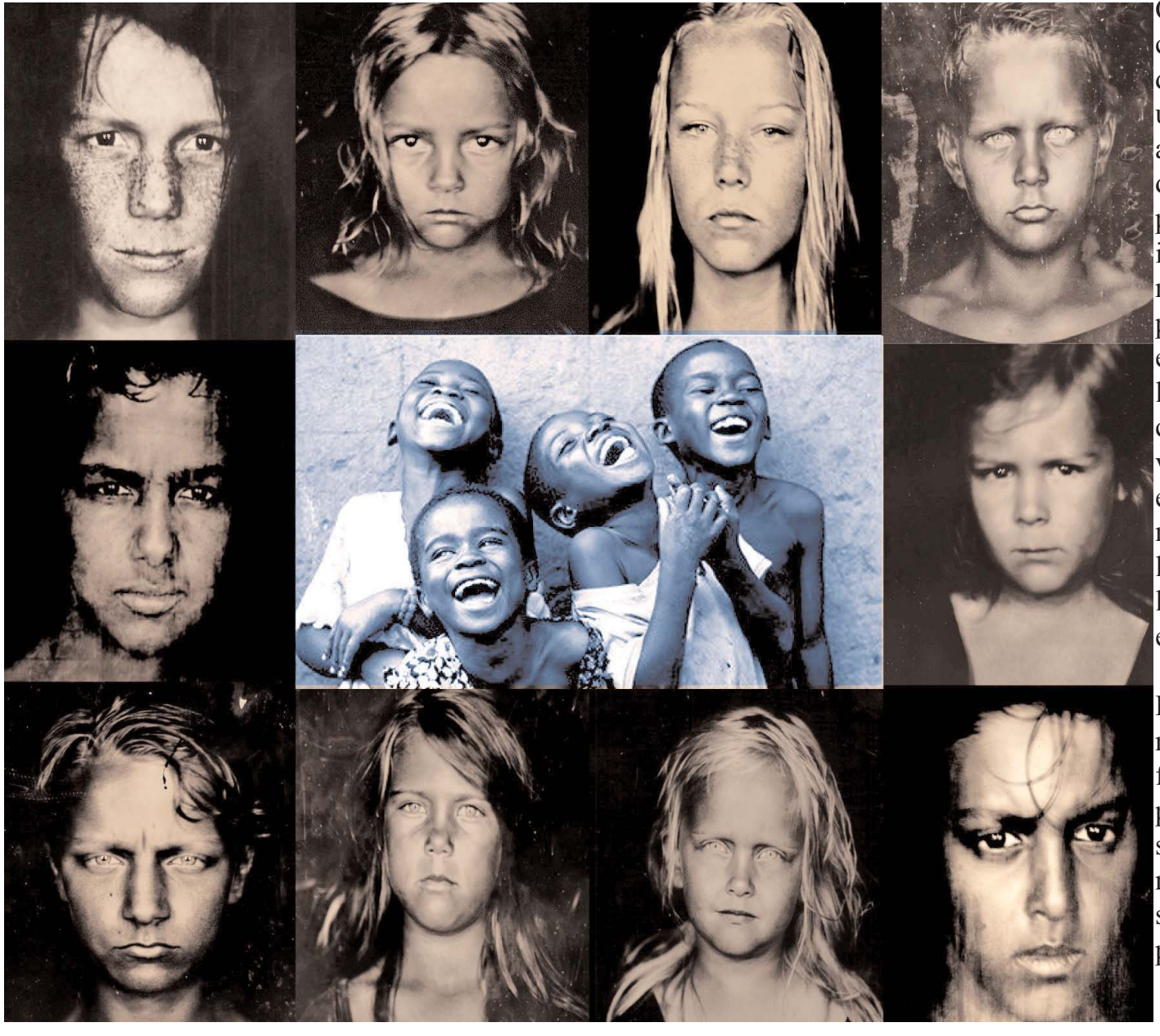
Pour résumer, l'humanité en tant qu'espèce globale pourrait être au milieu d'une transition vers un état de conscience différent. Ce nouvel état pourrait vraisemblablement être caractérisé par des propriétés quantiques telles que la cohérence et les informations de champ non-local. Une opportunité omniprésente en tout être humain, en raison du processus évolutif toujours en cours, qui cherche à créer une disposition du cerveau et du système nerveux qui permette à chacun de transcender les barrières de l'esprit et d'atteindre un état de conscience bien au-delà de celui normalement hérité par l'humanité aujourd'hui.

Cette étape de conscience transcendantale qui est décrite ci-dessus comme faisant partie de notre héritage évolutif naturel dépend du cerveau et du système nerveux humains. Nous savons désormais que le champ quantique de l'ADN est actif au sein de notre corps. Certains biophysiciens parlent déjà du processus quantique comme d'un possible dénominateur commun pour tous les processus vivants. En soi, un champ d'information quantique émis par le corps humain déterminerait la cohérence de notre résonance lumineuse (biophotons) en tant que taux vibratoire. Si la conscience humaine amorce une modification de son taux vibratoire, en réaction aux diverses influences extérieures (cosmiques, environnementales, culturelles), alors il est vraisemblable que l'ADN – en tant que champ quantique – subisse également une modification de sa résonance. Cela pourrait se

traduire par l'activation de capacités, à ce jour inactives, contenues dans les 97 % dits inactifs de l'ADN.

Pour cette raison, j'ai qualifié ce nouvel état de champ de conscience quantique. Nous sommes les premiers primitifs quantiques. Ce champ de conscience transformera notre relation à autrui, au monde, et étendra nos réalités de perception. Il pourrait aussi faire naître d'autres facultés, latentes jusqu'à présent, telles qu'une intuition, une télépathie et une pensée visionnaire accrues.

Certaines de ces caractéristiques apparaissent déjà chez les nouvelles générations appelées « enfants indigo ». De tels agents « mutationnels » de l'évolution regroupent des visionnaires, des mystiques, des artistes, des médiums, des personnes intuitives, des maîtres spirituels.



Ces enfants, appelés « indigo » pour la couleur présumée de leur aura, sont décrits comme possédant une empathie, une créativité, une curiosité et une volonté accrues. Ils sont également censés être davantage enclin à la spiritualité dès leur plus jeune âge ; et avoir de fortes capacités intuitives. Du fait de leur résistance naturelle à l'autorité, ils sont considérés par le système conventionnel comme étant perturbés, rebelles ou exclus. Ce sont les furtifs du futur : Créatures vivantes capables de télépathie quantique à des vitesses supérieures à celle de la lumière évoluant partout dans l'Univers, sortes de mutants insaisissables qui fusionnent dans leur corps le minéral, le végétal et l'animal, dans le but de passer inaperçues et d'éviter la prédation de l'être humain.

Plusieurs songent peut-être à quitter le navire car pour eux l'humanité est une faillite sur tous les plans, spirituelle, psychologique, économique, politique et surtout écologique.. Malgré tout, la réalité reste le seul territoire originel où s'exerce la liberté et notre engagement personnel envers autrui.

Retour vers le futur
Au cours de l'histoire, les acteurs sociaux ont eux aussi ressenti l'appel – et eu l'intuition – de résister à l'autorité et d'instaurer le changement, comme les Moso, la seule société matriarcale toujours fonctionnelle et appelée à jouer un rôle exemplaire.

Matriarcat Moso (Chine) : sans père ni mari, mais pas sans oncles, le paradis de la déesse-mère Gemu
Les Moso, ou Mosuo, forment un sous groupe des Naxis [Na-hsi]. Appelés ainsi par le gouvernement chinois, et se nommant eux même Na, c'est l'une des plus petites minorités ethniques de Chine, qui compte 30 000 à 60 000 habitants : l'État chinois ne reconnaît pas les enfants conçus hors mariage, donc sans père légal. Ils vivent dans le sud-ouest de la Chine, à 200 km au nord-est de la ville Lijiang. Leur Lac Mère, Shinami en langue Moso, ou lac Lugu, « tombé à l'eau » en chinois, est à cheval sur le Yunnan et le Sichuan, sur les contreforts de l'Himalaya, à plus de 2700m d'altitude, dans l'ancien Tibet historique. Dans la région, le mont Youlong, ou Dragon de Jade, culmine à 5600m.

La sérénité éternelle
Leur district a été nommé Yongning en chinois, ce qui veut dire « Sérénité Éternelle »… C'est à se demander si les Chinois ne leur envient finalement pas un peu leur culture. Yongning est aussi le nom de leur petite capitale, dans la plaine agricole derrière la montagne-mère Gemu.

Les Moso sont les descendants des anciennes tribus Qiang, qui ont migré vers le sud à partir du plateau tibétain du Qinghai, se sont établis au Sichuan et au Yunnan, et ont donné naissance à plusieurs peuples de langue tibéto-birmane dans la région, tels que les Yi et les Pumi. Le Jiu Tangshu (Histoire de la fin des Tang, Xe siècle) parle d'un « Royaume des femmes de l'est », constitué par une branche des tribus Qiang, ayant une reine à sa tête. Selon ce texte, au Sud de ce royaume se trouve un peuple, mentionné sous le nom de Luonüman, qui signifie tribu des femmes tigre, « luo » ayant le sens de tigre chez les tibéto-birmans. Cette tribu a donc comme totem un tigre et pour caractéristique une forme de matriarcat. Il s'agit très probablement des ancêtres des Mosuo. Selon le Hou Hanshu (Histoire des Han postérieurs, 25-220), ces tribus portent des noms d'animaux : yak, cheval blanc, loup, et sont caractérisées par les coutumes matriarcales. Le Hou Hanshu décrit ainsi les habitants de la région de Yanyuan (au Sud du Sichuan) « Ils honorent les femmes, qui dirigent le clan, et brûlent les morts ». Leur société était divisée en seize clans. Les textes d'époques Qing, comme le Yanyuan xianzhi (Annales du district de Yanyuan) critiquent les «mauvaises mœurs » de ces femmes aux « grands pieds » qui ne se marient jamais et « s'accouplent sauvagement comme les animaux » !
Coupés du monde depuis l'Eden
Établis dans une zone particulièrement difficile d'accès, les Mosuo sont restés, jusque dans les années 50, pratiquement coupés du monde. C'est seulement une vingtaine d'années plus tard qu'une route a été construite de Lijiang à Yongning. Cette route unique qui longe des pentes escarpées, est souvent impraticable, en raison des fréquents éboulements lors de la saison des pluies. Cela explique en partie qu'y soient conservés quasiment intacts un mode de vie, des coutumes, probablement inchangés depuis l'aube de l'humanité.

Le peuple fossile, témoin de la première humanité
C'est le dernier peuple matriarcal intact. Les ethnologues le surnomment « le peuple fossile ». Jusqu'à récemment, les enfants ignoraient l'identité de leur père. Leur découverte récente au milieu du siècle dernier remet en cause toutes les théories sociologiques académiques qui stipulent qu'il ne pourrait y avoir de société viable sans mariage, et que le complexe d'œdipe serait universel. Les

coutumes des Tibétains du bassin de la rivière Yalong et des Mosuo de Lugu sont identiques, et beaucoup de traces de ce matriarcat originel se retrouvent chez les différents peuples de l'Himalaya. Ce mode de vie reste encore profondément enraciné, en dépit des efforts entrepris par les gouvernements locaux successifs (tibétains, chinois, communistes donc patriarcaux) pour diminuer les influences matriarcales du peuple Moso

Lors de son 50ème anniversaire, l'UNESCO a donné aux Moso le titre de communauté modèle. Parce qu'ici, selon des anthropologues, il n'y aurait pas de rapports de domination entre hommes et femmes, ni de ces querelles courantes dans les sociétés modernes concernant la propriété. Les Moso n'ont pas ressenti le besoin d'inventer des mots pour parler de guerre, de meurtre ou de prison. C'est Reich et Marcuse qui avaient raison! Les Moso en sont la preuve !

Guerres tribales

On peut observer cependant des guerriers Moso au musée de Lijiang, qui portent armures, épées et casques de fer. De même, des livres d'anthropologie chinoise indiquent que les Moso ont été par le passé impliqués dans des guerres tribales. Aujourd'hui encore, il subsiste des tensions avec les ethnies voisines, les Yi par exemple, qui les inféodaient ou volaient leurs enfants pour en faire des esclaves.

Les trois piliers du matriarcat

Les mères sont les piliers de la société. La société Moso est matrilinéaire et matrilocale. Seule l'ascendance féminine est prise en compte, et la transmission du nom comme des biens est exclusivement féminine. Ce sont les filles qui héritent des noms de familles et des biens.

– matrilinéarité : toute transmission (nom de clan, héritage, pouvoir…) se fait par la mère.

– matrilocalité : la vie sociale s'organise autour de la mère.

– avonculat : l'éducation de l'enfant est assurée par l'oncle maternel, le frère de la mère.

Les principes de vie Moso

« C'est le seul peuple au monde, à croire que le mariage détruit les familles. » Le clan est constitué exclusivement par la matrilignée dont sont exclus pères et maris. Traditionnellement, le mariage et la vie conjugale n'existent pas. L'homme ne se sent aucun devoir vis-à-vis de la famille de son amante, et l'amante ne jouit d'aucun droits sur son amant.

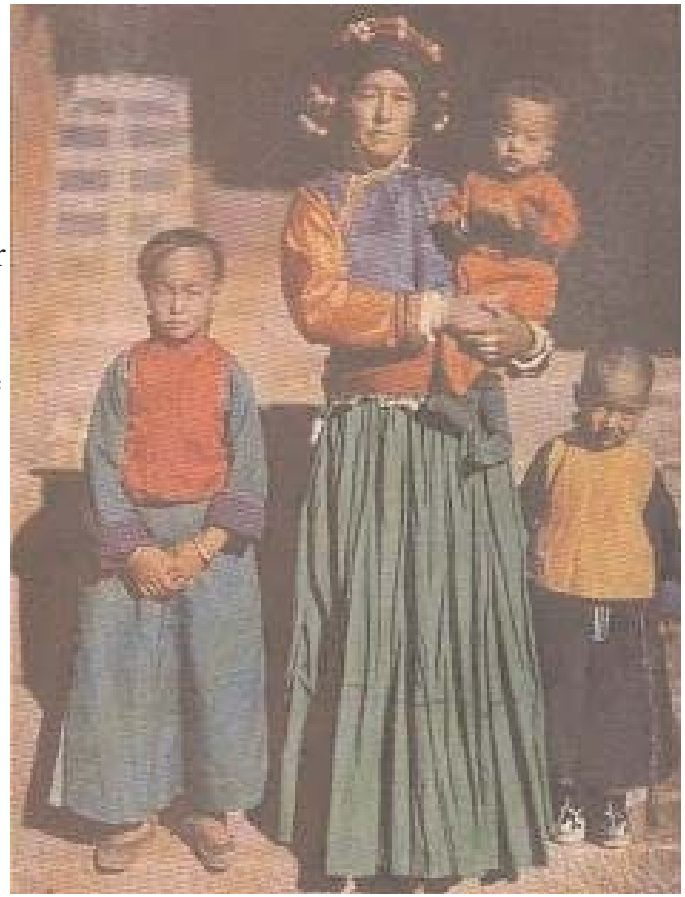
– pas de mariage : les enfants restent vivre chez leur mère toute leur vie.

– pas de paternité : les enfants sont élevés par les oncles, pas de complexe d'Oedipe.

– tout est transmis par la mère : nom, propriété…

– la sexualité est libre : chacun est libre d'avoir (en secret) autant d'amants qu'il le désire, et de changer à volonté.

– ils vivent en communisme familial : la propriété appartient à tout le clan familial, il n'y a pas d'héritage*.



* Depuis l'instauration d'un système féodal au 17e siècle, la propriété collective a disparu, les moso ont du alors instaurer l'héritage par primogéniture féminine.

Communisme primitif

La propriété était autrefois collective au clan, gérée par les femmes,

et sous la responsabilité de la matriarche. La propriété se transmettait de génération en génération sans aucune procédure juridique. Il n'y avait donc pas d'héritage, ni de guerres d'héritage. C'est ce qu'on appelle le communisme primitif. Mais depuis le 17e siècle, la juridiction chinoise ne reconnaît plus la propriété collective familiale.

Primogéniture féminine

La maison et les terres appartiennent donc à la grand-mère cheffe du clan, qui cède le titre de propriété à sa fille jugée la plus compétente, la Dabu. Ainsi, la propriété est transmise de mère en fille, sans division. Une femme âgée prépare une de ses filles à sa succession ; il est indispensable qu'une fille lui succède, car si elle n'a que des descendants de sexe masculin, leurs enfants habiteront la maison de leurs mères respectives et la maisonnée privée de descendants s'éteindra. Il n'y a pas de partage du patrimoine à sa mort. La propriété familiale reste la même de générations en générations.

Une société sans père

Si le père peut être connu, il n'est pas reconnu, et l'enfant est donc élevé par le frère de sa mère. Les enfants connaissent leur mère, mais pas toujours leur père, qui peut être n'importe lesquels des nombreux amants que les femmes sont libres de choisir, le modèle de rôle masculin étant donné par l'oncle maternel. Dans le passé, l'identité du père n'avait pas d'importance, et le mot père et mari n'existaient pas dans la langue des Mosuo, mais de nos jours, avec la pression administrative chinoise, on sait en général qui est le père. Si le père n'a aucun droit sur l'enfant, la mère permet cependant des visites. Un homme Moso a ses droits et devoirs envers la maison de sa mère, pas dans la maison de son amoureuse, où il est seulement un invité. Marco Polo avait déjà noté cet usage qui permettaient aux visiteurs et aux étrangers d'avoir des relations sexuelles avec les femmes si elles étaient consentantes.

Dissocier le père et la loi, l'oncle

Le matriarcat Na (Moso) de chine - sans père mais pas sans oncle maternel

« L'aigle dans le ciel est le plus haut, et l'oncle sur la Terre est le plus important »

Dans le cœur des Mosuo, le respect pour leur oncle est supérieur à celui pour leur propre père. Les enfants sont élevés par leurs oncles maternels et éprouvent à leur égard le même type d'affection qu'ils auraient envers leur père dans d'autres types de société. Tous les parents mâles sont des oncles appelés A Wu. L'originalité du système de parenté des Moso réside donc dans le fait que les fonctions paternelles habituelles de représentant de la loi et de partenaire sexué sont totalement dissociées, l'une étant assurée par la mère et ses frères (les oncles maternels des enfants), l'autre par des anonymes.

L'homme arrosoir

Ils pensent que le sperme ne contribue en rien à la fabrication de l'enfant. Ils disent que « si la pluie ne tombe pas du ciel, l'herbe ne peut pas pousser », et ils expliquent que, dans l'accouplement, le but de la femme est d'avoir du plaisir et/ou des enfants et celui de l'homme est à la fois de s'amuser et de faire acte de bienfaisance vis-à-vis de la femme (et de sa lignée) en l'arrosant

Les « gens du même os » maternel

Les gens qui descendent d'une même ancêtre, qui forment une même matri-lignée, sont appelés « les gens du même os ». Pour les Moso, les caractères héréditaires sont contenus dans les os, et sont transmis par les femmes. La croyance en l'hérédité matrilinéaire par les os provient probablement d'un culte des os (crânes) oublié depuis : c'est ce qui persiste après la mort. La croyance selon laquelle « l'os » de la femme transmet les caractères héréditaires, différencie les moso des Han (l'ethnie chinoise majoritaire) et des Tibétains, pour lesquels l'os vient de l'homme et la chair de la femme. Chaque Siri regroupe les descendants d'une même grand-mère, et possède un cimetière commun, où les urnes funéraires sont rangées par familles.

Accouchement, cordon ombilical, et placenta
Si traditionnellement les femmes Moso accouchent à la maison, accroupies, aidées par leur mère, tantes et sœurs, elles accouchent désormais de plus en plus à l'hôpital selon les procédures modernes habituelles. Comme dans la plupart des sociétés matrilinéaires (exemple : les Navajo des USA), le placenta et le cordon ombilical bénéficient d'un culte particulier. Après l'accouchement, ils sont enterrés sous le seuil de la maison-temple de la grand-mère, afin de favoriser la santé et la longévité de l'enfant. Avec l'essor de la médecine moderne, ces pratiques sont en voie de disparition.

Solidarité inter-générationnelle
Toute la descendance de lignée maternelle reste vivre ensemble, toute leur vie, sur plusieurs générations. Les jeunes prennent ainsi soin des anciens. Il n'y a pas de maisons de retraite. Les sœurs de la même génération sont toutes mères de la génération suivante. Il n'existe pas de lien tante-neveu ou tante-nièce. Les enfants appellent leurs tantes « mère » et les mères appellent tous les enfants « fils » et « fille », y compris les enfants d'autres femmes reconnus par leurs frères. Les hommes adultes vivent chez leur mère, certains habitent dans une maison commune avec les hommes âgés.

Un sexisme harmonieux
Le matriarcat Moso n'a rien à voir avec la gynarchie féministe (théorie du genre). Il s'agit bien ici d'une société sexiste, où hommes et femmes ont chacun des droits et des devoirs coutumiers différents. Les femmes sont plutôt responsables de toute l'économie domestique (foncier, immobilier, agriculture…). Les hommes gardent en général les représentations politiques, et gèrent les affaires extérieures au clan : travaux d'artisanat, commerce et transport par caravanes de chevaux, chasse, pêche, abattage des animaux, labour, charpentes… Ils s'occupent également des rituels religieux lamaïstes dans la pièce qui leur est réservée dans une aile de la maison. On parlera plutôt de système matricentré ou matristique, car la mère n'est pas au-dessus mais au centre de la société.

L'oncle et la mère, chefs de famille
Le rôle de chef de famille est très rarement assumé par un homme. Dans ce cas là, il doit être assisté d'une de ses sœurs ou nièces, faisant office de « maîtresse de la maison ». Les frères et sœurs gèrent ensemble les affaires de la famille (les aînés ayant plus d'autorité que les cadets) ; d'une famille à l'autre, ce peut être un frère ou une sœur qui a le plus d'influence. Le partage des tâches entre hommes et femmes est réglé avec précision, d'une façon qui varie beaucoup d'une localité à l'autre (les coutumes au bord du lac Lugu ne sont pas exactement les mêmes que dans la plaine de Yongning voisine). Au lac Lugu, les femmes organisent l'ensemble de la société, les hommes organisent surtout le travail agricole, où plusieurs familles coopèrent, et réalisent les travaux de force comme le labour.

Par le mérite et les compétences
Au sein de chaque matrilignée, il existe donc 2 chefs, un homme et une femme (dabu) : « le chef masculin s'occupe des affaires extérieures, le chef féminin se charge des affaires intérieures ». Ils partagent l'autorité, ne jouissent pas de privilèges particuliers mais travaillent plus que les autres. Pour être chef, deux conditions sont requises : compétence et impartialité. L'autorité découle du mérite personnel et la capacité individuelle prime sur tout. Les ascendants ont le devoir de transmettre aux descendants les connaissances morales et techniques, séparément pour les deux sexes : les femmes pour les filles et les hommes pour les garçons.

Propriété et gestion collectives
La dabu ne jouit pas de privilèges notables. En plus des rudes travaux des champs, elle assume sa part des corvées domestiques. La lourde responsabilité dont elle est investie ne l'autorise pas à agir à sa guise : les terres, le bétail, le matériel agricole, la maison ou les meubles appartiennent à toute la famille. Seuls les vêtements, et quelques rares articles d'usage courant restent propriété individuelle.

Les femmes responsables des affaires intérieures
Ce sont des femmes qui ont entre quarante et soixante ans qui sont généralement choisies par les membres clan pour être matriarche, appelée »dabou ». La dabu est la plus compétente, un véritable chef. Elle organise le travail, gère le budget et le patrimoine de la famille, reçoit les visiteurs, et préside à la distribution de la nourriture. Avec l'aide de ses sœurs, elle gère les affaires sociales, économiques et la maison-clan. Elle gère les réserves et distribue les repas, et chaque jour elle fait les offrandes aux ancêtres. Elle est l'administratrice de toutes les possessions du clan: la maison, les champs, les animaux et la nourriture domestique, aussi bien que les chevaux, qui sont la plupart du temps employés par les hommes du clan, ses frères et les fils.

Gardienne du feu et prêtresse de la maison-utérus
Toutes les marchandises sont remises entre ses mains* : les récoltes des champs, les fruits des jardins, les poissons et les animaux chassés ainsi que les marchandises et l'argent qui ont pu être gagnés par les hommes avec leurs caravanes. Elle distribue aussi ces marchandises, s'inquiétant du bien-être de chaque membre de la famille étendue. Le chef féminin organise le travail aux champs et au foyer. Elle programme le travail agricole, se pose en tant qu'hôte pour les invités, et enfin fait office de prêtresse de la maison-clan pendant les cérémonies importantes de la famille, comme la fête de d'initiation des filles et les cérémonies funèbres pour les défunts.

Les hommes responsables des affaires extérieures
Un de ses frères, choisi pour être le représentant du clan, l'aide en organisant les affaires extérieures, qui impliquent la communication avec les voisins et la planification du travail des hommes. Le chef masculin se charge de tout ce qui touche aux rapports avec des étrangers en ce qui concerne la terre, le bétail, les entraides entre voisins et il représente sa lignée vis-à-vis des autres lignées. Mais toute grande décision concernant une matri-lignée ou une maison, la cession ou la location de terres par exemple, implique un débat au consensus entre tous les membres de la lignée, hommes et femmes avant toute décision

Rôles et fonctions des différents âges de la femme :
1ère génération (Amma) : Les femmes de cette génération ont plus de 60 ans. Elles pratiquent le culte des ancêtres.
2ème génération : ces femmes ont entre 40 et 60 ans. Elles s'inquiètent des affaires sociales,économiques et de la maison-clan. Une femme d'un groupe de sœurs a été choisie par les membres clan pour être la matriarche, la Dabu.
3ème génération : Cette jeune génération des femmes effectue le travail dur dans les domaines et les jardins. Elles sont également occupées avec l'amour, la grossesse, et la maternité.

Animaux totémiques
Les grand-mères portent le nom totémique de leur clan : Mère Arbre, Mère Tigre, Mère Aigle, Mère Serpent… Diverses traces d'un ancien culte totémique du tigre se sont maintenues jusqu'à nos jours, en particulier dans les noms de lieu. Bading Lamu est une déesse dont le nom signifie tigresse. Elle est l'objet d'un culte dans certains villages. Le mont Nala, dans la région de Yongsheng, signifie « tigre noir ».
La montagne du Lion, Gemu en Mosuo, avait dans le passé un autre nom, Lala, qui signifie « tigre », ou encore « La montagne de la fille à l'aigle sacré ». C'est une montagne-déesse qui est selon la légende issue d'une immortelle descendue du ciel.

Le chien sacré, un membre de la famille moso
Par ailleurs, le chien est un animal totémique essentiel du peuple Moso. Il est interdit de le manger ou de le maltraiter. C'est un membre de la famille à part entière. Une légende raconte qu'autrefois, le chien avait une longévité bien plus grande que celle de l'homme. Il l'échangea avec lui contre sa protection et bienveillance. Par ailleurs, lors de la cérémonie de passage à l'âge adulte, il faut aussi se prosterner devant lui.
Ainsi les Mosos pratiquent un chamanisme animiste mélangé avec le bouddhisme tibétain de leurs envahisseurs (mongoles ou tibétains).

D'ailleurs, le chaman est un homme, appelé le Daba. Selon les croyances Mosuos, si l'esprit d'un défunt n'est pas guidé par un Daba, il finira par se perdre, et sans les prières d'un Lama, il ne pourra pas se réincarner. Cependant, si le Daba est prêtre du culte extérieur; l'Amma, la grand-mère matriarche du clan est prêtresse du culte intérieur, la maison-temple-utérus. Le Daba est donc le gardien de la tradition orale Moso. Il connait par cœur l'histoire de son peuple qu'il récite pendant 6 jours consécutifs. Il rend un culte particulier à l'une des mères-ancêtres des Moso, Ajiduolomi. Il existe cependant un culte encore plus ancien parmi les moso, le chamanisme Bisha. Les chamans Bicha vénèrent les ancêtres, en l'occurrence la mère ancestrale des Moso, Zehongjijimi. Chez leurs cousins Naxi, la déesse-mère Cunhongbaobai est l'ancêtre céleste des rois Mu de Lijiang et des êtres humains, elle serait la fille du dieu céleste Zhilao Apu.

Gemu, la montagne déesse-mère des Moso

« Les Moso sont les seuls parmi leurs voisins à avoir pour divinité tutélaire une déesse-mère pacifique au lieu d'un dieu guerrier et oppressif

Quand Dieu était une femme

Le matriarcat est le premier système familial qu'a connu l'humanité. On en retrouve des traces dans toutes les traditions du monde. Son origine fut l'ignorance du lien entre la sexualité et la reproduction, donnant à la femme le statut sacré d'unique procréatrice, la parthénogenèse. Les Moso adorent les forces de la nature, l'eau, le tonnerre, le soleil, la lune, le feu, etc., mais leur principal culte est dédié à « la fertilité de la femme ». La nature est considérée comme femelle, comme la Grande Créatrice. Ils vénèrent de nombreuses déesses-mères : Lac Mère Shinami (Lugu en chinois) déesse de la maternité, Montagne Mère Gemu déesse de l'amour, qui culmine à plus de 3700 m… Le mont Gemu est aussi appelé « Mont de la Femme ». Enfin on rend grâce au soleil, divinité elle aussi féminine. Les autres monts autour du lac seraient ses nombreux amants : Houlong sur la péninsule centrale, Waru Shila plus à l'est… Sur le mont Gemu se trouve une grotte sacrée gardée par des singes, le ventre de la déesse. Au fond de la caverne, c'est un stalagmite géant qui est vénéré en tant qu'idole de la Déesse. Il y coule une source sacrée au coeur de la montagne de la

déesse Gemu, où viennent boire les femmes stériles.
Cela n'est pas sans rappeler le culte des sources et des grottes mariales dans l'Europe chrétienne…

Quand la Déesse vainquit les dieux du Tibet
On raconte que Gemu est parti lutter à Lhassa pour réussir à se faire une place parmi les dieux du Tibet. Depuis on fête chaque année sa victoire : la montagne du Lion, Gemu, est vénérée au cours d'un pèlerinage qui a lieu chaque année le vingt-cinquième jour du septième mois lunaire. Des sacrifices sont pratiqués par les prêtres Daba et les lamas. Les jeunes venus de tous les villages vêtus de leurs plus beaux costumes se rendent en procession sur la montagne du Lion et y campent une nuit. Le lendemain ont lieu des courses de chevaux, des pique-niques en montagne, des chants et des danses et une procession appelée « parade autour de la mer ». Les pèlerins marchent autour du lac Lugu dans le sens des aiguilles d'une montre par petits groupes, et arrosent de grains de blé les amas sacrés de pierres de mani construits par les lamas. Les lamas récitent des sutras durant tout le temps de la procession.

Daba, l'écriture pictographique Moso

L'écriture Daba est un système pictographique utilisé pour transcrire la langue Mosuo, un dialecte du Naxi. C'est un des trois systèmes d'écriture pictographique encore vivants aujourd'hui. Les deux autres sont donc l'écriture Dongba, utilisée par les Naxis, et l'écriture Shuishu, utilisé par les Shui. Les Daba sont aussi les prêtres de la religion chamanique moso.

Au VIIIème siècle, les Naxis inventent une
écriture picturale qu'ils utilisent pour leur histoire, leur religion et leurs coutumes. Cette écriture, la religion Naxi et leurs chamans ont tous pris le nom de Dongba. Les Naxi possèdent donc leur propre écriture de plus de deux mille caractères, en utilisant des pictogrammes spéciaux pour exprimer leurs coutumes et transcrire leurs écrits. Comme dans le hiéroglyphe, chaque caractère équivaut à un mot, mais ici le dessin représente le mot de façon graphique et non abstraite.

Égalité entre les sexes : la source et les voyageurs
Les relations femmes – hommes dans la société Mosuo sont particulièrement égalitaires. En effet, les femmes sont considérées comme « la source » et comme les garantes d'une certaine constance. Les hommes par contre, « les voyageurs » sont ceux qui sont exposés aux changements. La mère représente l'origine de la vie et de la société. La culture matriarcale des Mosuo met l'accent sur la position de la femme, ce qui ne veut pas dire que celle de l'homme soit dépréciée. L'homme ne se réalise pas en tant que père et mari, mais en tant qu'oncle et frère.

Le rituel de la puberté
Célébré au cours des festivités du Nouvel An, il constitue l'événement le plus important de la vie : garçons et filles qui ont eu treize ans dans l'année deviennent membres à part entière de la société. S'ils décèdent avant cette cérémonie, ils n'obtiendront pas de funérailles traditionnels. À partir de ce moment, garçons et filles acquièrent le droit de participer aux activités sociales (conseils familiaux)… et amoureuses. Il existe en effet une stricte distinction

Serpents-totems des clans matrilinéaires
Chez les Moso, et encore d'avantage chez les Naxi, le culte des serpents-totems, appelés Ssù, est resté vivace. Bien que très proche du culte des Naga, par l'influence de l'hindouisme qui a transité par le bouddhisme tibétain, il garde de nombreuses caractéristiques archaïques, comme chez les Nairs matriarcaux du Kérala, dans le sud de l'Inde. Le culte des serpents n'y est jamais mélangé avec le bouddhisme, il est préservé à l'écart des autres cultes locaux (Dongba, Bön…), comme une relique d'une période antérieure. Chaque clan matrilinéaire est protégé par un animal totem, dont le bas du corps est un serpent.

Les serpents totems sont gouvernés par un grand dieu de la nature, mi-homme mi-serpent, appelé Shugu. Il est le gardien d'une source sacrée qui coule aux pieds d'un arbre sacré, près du mont Youlong (le Dragon de Jade, 5600 m), dans le village de l'Eau de Jade où sa statue géante bénéficie de nombreuses cérémonies en son honneur. Généralement bienveillant, il peut cependant se courroucer et punir avec des catastrophes naturelles, lorsqu'on ne prend pas soin de l'environnement.

au chapitre des droits, des devoirs, et plus généralement à tous les niveaux, entre adultes et non adultes au sein d'un même clan. Ils ont désormais un rôle politique, et peuvent donc participer aux assemblées générales.

Cérémonie de passage à l'âge adulte

Au cours de la cérémonie, ceux-ci doivent se tenir debout sur un cochon séché ou sur un sac de blé pour s'assurer un avenir favorable. Ils doivent se prosterner devant la grand-mère, le grand-oncle, devant l'autel des esprits, mais aussi devant le chien de la famille, qui est un animal sacré.

Le pilier droit féminin

La mère préside pour la fille qui se tient debout à côté du pilier droit de la maison, pilier qui symbolise le féminin. La mère (ou la grand-mère) aide la fille à revêtir de nouveaux habits : jupe, veste et ceinture (avant l'âge de treize ans, garçons et filles sont habillés de la même façon avec une robe en lin). Elle reçoit alors l'âme réincarnée d'une ancêtre (souvent considérée comme revenant après quatre générations), un nouveau nom, et la clé de sa « chambre des fleurs » ou babahuago, où elle pourra recevoir librement ses amants. Après les prières, la grand-mère offre un bijou à la fille, tandis que les autres participants lui offrent de l'argent et lui souhaitent prospérité et beaucoup d'enfants.

Le pilier gauche masculin

Le rituel pour le garçon est présidé par l'oncle ou le grand-oncle maternel. Le garçon se tient à côté du pilier gauche qui symbolise le masculin. L'oncle revêt le garçon d'un pantalon, d'une veste, d'une ceinture, d'un chapeau et d'une paire de bottes. Après le rituel, le garçon tresse une poignée de cheveux sur le crâne en réalisant une natte d'environ 20 cm qui pend derrière ou est gardée sous le chapeau pendant toute sa vie. Dans la conception des Moso, c'est un signe de longévité.

Une majorité sexuelle précoce

Les filles Moso sont majeures à 13 ans. A l'issue d'une grande fête, la jeune femme réincarne une ancêtre, et sa mère lui donne alors une chambre individuelle, la « babahuago » ou « chambre des fleurs ». Elle peut y accueillir ses amants en toute liberté, sans rendre de compte à personne. Par soucis de pudeur, les amants entrent discrètement par la fenêtre, ou par l'escalier intérieur de la cour. Seul l'amant officiel a le droit de dîner avec la famille, après avoir été présenté. L'homme s'introduit dans la chambre de la femme à la tombée de la nuit et repart à l'aube afin que personne ne l'aperçoive. Hommes et femmes jouissent d'une égalité totale, chacun(e) ayant le droit d'accepter ou de refuser la relation qui peut durer une ou plusieurs nuits, des semaines, des mois, ou des années… Mais une asymétrie existe tout de même entre les partenaires : c'est toujours l'homme qui rend visite à la femme et non l'inverse, par mesure de sécurité pour la femme. On dit aussi que c'est pour refréner ses désirs qui seraient supérieurs à celui de l'homme.

Liberté amoureuse et sexuelle

Hommes et femmes peuvent avoir autant de relations qu'ils le désirent, et changer à volonté, sans avoir de comptes à rendre à personne. Seul l'inceste matrilinéaire est interdit et puni de mort. Si certains Moso affirment n'avoir eut dans leur vie que quelques relations, il n'est pas rare d'entendre des jeunes affirmer en avoir eut des centaines ! Une femme très belle eut ainsi, dit-on, plus de 120 amants. La séduction est un art de vivre. Il n'y a donc pas véritablement de couple, et donc pas de serment de fidélité, d'autant plus que l'identité du père est secondaire.

Pas de vie à deux : la paix dans le foyer

Les amants ne vivent donc pas ensemble. Les femmes Moso nous affirment que cela garantit la paix dans le foyer. Selon elles, la vie conjugale est source de conflits. Elles disent demeurer attachées au maintien de ce mode de vie car elles estiment ne vivre avec leur compagnon que des moments d'amour et de sentiments partagés sans que les questions pratiques ne s'immiscent dans cette relation.

Les aspects matériels, les questions de propriété, les aspects de l'éducation des enfants, tous les sujets dont débattent nécessairement les couples qui vivent ensemble, n'ont qu'une importance secondaire dans la relation entre amants du peuple moso. Il n'y a pas de relations amoureuses ni de mariages arrangés ou forcés. Ils se sont choisis et lorsque l'homme se languit d'une compagne, il va la voir. «Qui partage le même lit, ne partage pas le même bol ».

Le tabou de l'inceste

S'il ne tient pas compte de l'âge, du statut social, et de la richesse familiale de chacun des conjoints, le mariage ambulant est cependant interdit aux membres d'un même clan matrilinéaire. Le mot "inceste" n'existant pas dans leur vocabulaire, les moso utilisent plutôt des expressions telles que « se conduire comme des animaux » ou « ne pas connaître les règles ». Une particularité étonnante de la prohibition de l'inceste est l'interdiction d'évocation sexuelle. Par l'intermédiaire de leurs ascendants de même sexe, les enfants, dès l'âge de sept ans, apprennent qu'il ne faut pas parler de sexualité, ni même partager affects ou émotions avec les consanguins de sexe opposé. La prohibition de l'inceste, pour les consanguins vivant toute leur vie sous le même toit, est renforcée jusqu'à l'interdiction d'évocation sexuelle.

Inceste (social) et consanguinité (biologique)

Il est rigoureusement interdit de parler avec un frère ou une sœur, ou tout autre consanguin cohabitant de l'autre sexe, de ses aventures et relations amoureuses. Il est aussi interdit de se baigner avec ses frères et ses oncles, pour les femmes, et avec ses sœurs, ses tantes et sa mère, pour les hommes. Ainsi aussi, lors des rondes villageoises, il n'est pas permis aux hommes et aux femmes de la même maisonnée de danser côte à côte. Ainsi enfin, la télévision doit être regardée soit par les hommes, soit par les femmes de la maisonnée, car à tout moment, une scène romantique pourrait apparaître à l'écran. Il leur est également interdit d'être photographiés ensemble ou de parcourir le même chemin pendant la nuit. La consanguinité constitue ainsi un fait social différent de la consanguinité biologique.

Risques de consanguinité

Dans la Chine traditionnelle, les unions ont lieu au sein d'un même village. Les mariages comportent alors énormément de risques de consanguinité. Les Mosuo eux, pratiquent une forme de sélection naturelle : ceux qui plaisent le plus ont la plus vaste progéniture. Mais puisque le lien biologique paternel n'est pas reconnu, l'inceste en lignée paternelle est donc théoriquement possible. Cependant, bien que non reconnue, la paternité est en général connue. Dans toute société, le risque de consanguinité zéro n'existe pas, ce qui supposerai de certifier toutes les filiations, notamment paternelles. Mais ce risque diminue avec le nombre d'habitants concernés par les échanges amoureux, et les distances entre les amants. On pourra remarquer que les records de consanguinité et de maladies génétiques connexes, sont détenues non pas par les sociétés matriarcales, mais au contraire par les sociétés les plus patriarcales, où les unions consanguines en lignée paternelle ne sont pas des risques, mais une institution pour éviter de disperser les héritages. Exemple : les sociétés islamiques, ou des gens du voyages : roms, tziganes, manouches…

Bals populaires libertins

Les soirs, des bals populaires appelés Joho, l'équivalent de nos Fest Noz bretons, sont organisés pour faire des rencontres au son des chants, des tambours et des flûtes. Appelé aussi guozhuang, c'est une occasion où les jeunes peuvent mieux se connaître et se faire des amis. À travers la danse, ils se découvrent et peuvent tomber amoureux pour finalement devenir des compagnons de vie, sans avoir à se marier. À cette occasion, les jeunes femmes peuvent choisir un nouvel amoureux parmi les hommes. Ces derniers ne font pas le choix eux-mêmes. Pendant la danse, ils grattent la paume de la main de celle qu'ils convoitent. Si celle-ci laisse sa main, cela signifie qu'elle est consentante pour le recevoir chez elle après le bal… Si un garçon arrache un objet appartenant à une fille et que celle-ci répond avec un sourire, c'est qu'elle est d'accord pour nouer des relations azhu. Si elle prend un air sévère et réclame l'objet volé,

c’est un refus.

Drague Moso

Les hommes sont en général les plus entreprenants. Les uns font leur déclaration aux jeunes filles, et si ces dernières consentent à devenir azhu, procèdent à l’échange des turbans, des ceintures et des alliances. Les autres confient à un tiers la mission de déclarer leurs sentiments aux jeunes filles, et à leur remettre un objet personnel. D’autres encore, au vu et au su de tout le monde, arrachent un objet de la main ou une parure de celles qu’ils aiment. Si l’élue sourit sans protester, cela signifie qu’elle consent à devenir une azhu.

Libertinage pudique : les visites furtives

Mariage ambulant ou visite furtiveUn homme peut passer la nuit avec une femme, mais le matin il doit rentrer chez sa mère avant le lever du soleil. Les hommes quittent le soir la maison de leur mère pour rejoindre discrètement le lit d’une de leurs amoureuses, qui elles aussi vivent en sécurité chez leur mère. C’est la tradition du Zohun, »visites furtives », »mariage ambulant », ou »mariage à pied ». Plus l’amant vient de loin, et plus le prestige de la femme est grand. Cette mesure prévient ainsi contre la consanguinité. Les Moso sont très pudiques, et ne montrent donc en publique aucun signe d’affection. La plupart des relations amoureuses restent secrètes. Il est difficile de savoir qui fréquente qui. Il n’y a donc ni possessivité, ni violences sexuelles. Il n’y a pas de mot pour désigner la jalousie dans leur langue.

« Chez nous, la jalousie et la possessivité, c’est honteux, c’est être faible, on appelle ça boire du vinaigre. »

Pluralisme sexuel : « Axia » et « Azhu »

« Axia » et « Azhu » sont deux mots de la langue Mosuo qui signifient « compagnon intime ». Toutefois, « Axia » est utilisé entre les amoureux, alors que « Azhu » est utilisé par les autres personnes pour parler des amoureux. Les partenaires, qui se désignent mutuellement açia, « ceux qui couchent ensemble », ne peuvent être dits amants, car ils ne sont açia que le temps de l’acte sexuel qui les rapproche. La liberté sexuelle entre non-consanguins est totale et chacun peut avoir plusieurs açia, même au cours d’une nuit. Ainsi, pendant une seule nuit, une femme attrayante peut recevoir deux ou trois amants, et vice versa un homme séduisant peut rendre visite à plusieurs femmes. Selon l’éthique dominante, la fidélité est honteuse car elle implique un commerce, voire un chantage. Dans ce réseau de multi-partenariat, toute tentative de monopoliser un partenaire est jugée stupide et même honteuse : « le village se moquera [d’eux] pour un bon bout de temps ». Il est par conséquent facile d’initier ou de mettre un terme à la relation. La sexualité étant réellement libre, abondante et surtout gratuite, il n’y a ni frustrations, ni prostitution, ni aucune marchandisation du sexe.

Chez nous, seuls les sentiments comptent. La situation de chacun n'entre jamais en jeux ». Ce type de relation ne tient compte ni de l'âge, ni du statut social, ni de la richesse des deux partenaires. Une telle société n'exclut certainement pas les sentiments, bien au contraire. Dans une société moderne, les hommes doivent lutter pour obtenir un statut et séduire ainsi les femmes. Alors que les hommes mosuo n'y pensent jamais. Un homme mosuo ne cherche ni la célébrité, ni la richesse car les femmes mosuo estiment que les possessions d'un homme sont de l'ordre de sa vie privée.

Les sources d'eau chaude sacrées libertines

Les sources d'eau chaude sacrées libertines de YongningPrès de Yongning se trouve une source chaude soufrée qui est un lieu sacré pour les Mosuo. Autrefois, ils allaient à cheval camper près de la source et y séjournaient plusieurs jours, se baignant nus tous ensemble, hommes et femmes. Dans les années 1980, un mur a été construit par le gouvernement chinois pour séparer les deux sexes. Mais, imperceptiblement, les briques du mur disparaissaient peu à peu et le mur était de plus en plus bas. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une simple poutre pour séparer le bassin en deux. On dit que les Mosuo ont trouvé une autre source chaude, mais ils ne disent pas où elle est…

Relations prolongées : pouvoir manger ensemble

Certes, tisese (visite furtive) n'est pas l'unique pratique connue des Moso. Lorsqu'un homme et une femme éprouve de l'inclination partagée, ils s'adonnent à une visite ostensible, « marcher ouvertement », qui implique des dons réciproques et surtout une commensalité commune. Le visiteur, désormais appelé dhu zï « partenaire », peut s'attarder le soir en présence de ses beaux-frères et même partager un repas avec eux. Dans la visite ostensible ou ouverte, l'homme n'est pas obligé d'éviter les membres de la lignée de la femme. Cette visite, qui n'implique aucun partage économique, n'exclut pas la pratique de la visite furtive avec d'autres partenaires. Si un enfant naît, le père peut venir s'installer chez son azhu. S'il vit avec la mère, il doit alors apporter sa contribution à l'économie familiale, mais ce devoir disparaît si les relations sont interrompues. En cas de besoin, l'homme peut vivre dans la famille de sa femme pendant une courte durée, mais il ne fait pas partie de cette famille.

Concubinage économique temporaire

Enfin, dans certains matrilignages, tels que ceux des aristocrates et des riches (dans la société féodale imposée par les Han au 17e siècle), ou encore dans ceux qui manquent cruellement de main-d'œuvre masculine ou féminine, les Moso s'adonnent à la cohabitation. On réside alors ensemble non seulement pour vivre maritalement, mais aussi et surtout pour coopérer économiquement. La modalité de la cohabitation implique, elle, que les partenaires passent ensemble non seulement la nuit mais aussi la journée, « partageant le même pot et le même feu », formant ainsi une unité économique. Il existe toujours un privilège sexuel mutuel dont la transgression est réprimandée seulement si elle est découverte.

Maîtresse et serviteur : quand les Mosos vivent en couple

Toutefois, les résidences virilocales (chez l'homme) et uxorilocales (chez la femme) sont dissymétriques. Lorsqu'une femme habite dans la maisonnée d'un homme, elle y devient la maîtresse, l'intendante respectée de la vie domestique. En revanche, lorsqu'un homme demeure dans la maisonnée d'une femme, il en devient le serviteur exploité pour sa main-d'œuvre. La fidélité n'étant jamais acquise, les cohabitations et les visites ostensibles sont amenées à se disloquer avec le temps, et les partenaires séparés reviennent alors à la pratique normative de la visite furtive. On revient donc à l'usage normal des visites.

Les différents types de relations sexuelles

Les relations sexuelles sont importantes, parce que pour la femme, c'est le moyen de faire des enfants, et pour l'homme un moyen d'attirer du bonheur sur la famille de celle qu'il visite.

– la visite furtive, la plus fréquente : nana sésé

La relation qui se noue s'appelle açia. Hommes et femmes affirment leur désir de nouer une açia, de façon égale, via une phrase directe, un sourire : « je m'empare de ta ceinture, si tu me souris tu es d'accord, si tu me la prends tu ne l'es pas ». L'homme va alors aller chez la femme pendant la nuit. Une femme n'a pas le droit d'aller chez un homme, et sera mal considérée si elle le fait (trop « ardente »). Elle serait alors traitée de « truie en chaleur ». Il n'est pas rare de voir plusieurs garçons demander à la fille s'ils peuvent rentrer ; le plus convainquant rentre. Parfois un garçon s'introduit par surprise ; la fille ne peut pas crier à cause de l'interdit de l'inceste. Elle doit donc lui dire clairement qu'elle ne veut pas. Le consentement est quelque chose de primordial.

La jalousie n'existe pas dans l'açia et ceux qui auraient une relation exclusive seraient mal vus. Plus on est joli-e, plus on a de partenaires. Il y a des cadeaux, de l'argent donné entre partenaires mais cela n'est pas assimilé à de la prostitution. S'il naît un enfant de cette relation, il reste donc chez sa mère. On peut savoir qui est son géniteur (si la femme n'avait qu'un açia), mais celui ci ne représente rien pour personne. C'est un étranger comme les autres. Açia est une relation privée, entre partenaires, qui s'arrêtera quand l'un des eux le veut. Ils sont açia le temps que dure la relation, plus ensuite et peuvent le redevenir. C'est interdit d'avoir des açia avant 13 ans et mal vu après 50 ans. Il est interdit de se disputer entre 2 personnes du même sexe pour une personne du sexe opposé.

– La visite ostensible, plus rare : gepié sésé
On commence toujours par la visite furtive, mais si on s'entend bien, on peut vouloir que ça dure, et alors on échange sa ceinture. La femme va alors en parler à la cheffe de sa lignée, et va s'organiser un repas où l'homme viendra voir cette cheffe de lignée. L'homme apporte des présents ; la cheffe de lignée donne à cet homme les présents de son amante. Il y a un devoir : c'est le privilège des relations sexuelles. Cela ne veut pas dire que l'açia n'existe plus ; simplement si un homme arrive chez une femme avec qui il est en visite ostensible, et que celle ci est avec un autre homme, celui ci doit s'en aller. Sinon il y a conflit. Chacun peut rompre quand il le veut.

– La cohabitation, très rare : ti dzï jï mao the
La cohabitation devient nécessaire quand il manque de femmes dans une lignée (pour faire des enfants), d'homme pour la main d'oeuvre. C'est celui ou celle qui manque de membres dans sa famille qui va aller chercher quelqu'un. Celui qui part cohabiter doit être sûr-e que sa lignée est d'accord. Ceux qui sont venus cohabiter gardent leur qualité consanguine. Il y a privilège sexuel entre les deux partenaires.
– Le mariage, exceptionnel : jï the ti dzï
Le conjoint ou conjointe doit être non consanguin. Le chef de la lignée preneuse va demander au chef de la lignée donneuse. Le mariage est un don, ou plutôt une vente. Celle/celui qui va habiter chez l'autre prend son nom. La famille de celui qui part reçoit une forte compensation : si il y a « divorce » elle doit rendre. Une épouse abandonnée par son mari ne peut revenir chez elle ; c'est tabou.

Une démographie auto-régulée
Paradoxalement, malgré leur grande et précoce liberté sexuelle, le taux de croissance de la population (+ 0.78 %) y serait le plus bas au monde. C'est pour cela que les Moso ne sont pas astreints à la loi de l'enfant unique. Leur autonomie leur permet d'avoir 3 à 4 enfants par femme indépendamment de la politique de contrôle de la population. La régulation démographique des Moso reste aujourd'hui encore un mystère. Les femmes moso expliquent qu'elles sont tout simplement attentives à leurs cycles de fertilité. Mais avec l'essor de la médecine moderne, elles optent de plus en plus pour les contraceptifs modernes : stérilet, implant, pilules…

Pas d'infanticide féminin
Contrairement au reste de la Chine, et dans toute société patriarcale traditionnelle, les naissances féminines sont préférées aux naissances masculines, afin d'assurer la continuité de la lignée d'une maison. Si

la naissance d'une fille vient à manquer, alors on en adopte une, et vice-versa s'il manque de garçons. Les mères peuvent ainsi s'échanger leurs bébés excédentaires à leur naissance.

Face au mondialisme forcé
Mais aujourd'hui encore, leur mode de vie est encore menacé. Le gouvernement chinois cherche par tous les moyens à le faire disparaître. Même si de nombreux jeunes travaillent en ville ou vivent du tourisme sur le lac, tous reviennent à la maison pour les fêtes de famille.

Pas de père, pas d'école
Pour bénéficier des prestations sociales de l'Etat (par exemple l'école), le père de l'enfant doit être déclaré dans le livret de famille. Hors, c'est le mariage qui définit en Chine la paternité. Point de mariage, point de père, point d'école, ce qui ne dérange pas plus les Moso. L'administration délivre donc des certificats de mariage pour la moindre visite furtive. Et la mère doit déclarer ce géniteur officiel à la naissance de son enfant. Il arrive tout de même qu'aucun père ne soit déclaré, ou que l'oncle maternel soit déclaré en tant que géniteur… Cependant, les Mosuo obtiennent leur première carte d'identité vers leurs 18 ans, ce qui permet par exemple aux mères d'échanger leurs bébés excédentaires (trop de filles ou trop de garçons).

Quand les autres ethnies copient les Moso
Les Pumi sont une autre ethnie tibéto-birmane qui côtoie les Moso. Généralement, les Pumi pratiquent un patriarcat monogame, quoique la polygamie soit pratiquée à Yongning, l'ancienne capitale Mosuo. A force de côtoyer les Moso, les Pumi ont fini par adopter leur système matriarcal, par la coutume des visites furtives. Désormais, ces familles sont basées sur la consanguinité matrilinéaire plutôt que sur l'alliance conjugale.

Vers le Meilleur des Mondes ?
Nos sociétés modernes, où le sexe hors mariage est désormais admis, l'exemple du matriarcat peut devenir une alternative intéressante que l'on pense seulement au nombre sans cesse exponentielle des familles monoparentales féminines.

« C'est en se jetant dans le monde, en y souffrant, en y luttant, que l'homme se définit peu à peu. » (Sartre)

Ce développement évolutionnaire atteste d'une transition depuis des formes d'évolution biologiques et socioculturelles vers l'intégration d'un nouveau niveau : neurogénétique. Je soutiens que cette phase neurogénétique est essentielle pour permettre à l'humanité de grimper un nouvel échelon sur l'échelle de l'évolution. Comme un penseur l'a récemment remarqué : « nous vivons une période de changement où l'humanité se transforme. Notre conscience, au vaste potentiel de développement, doit vivre un lâcher-prise des vieilles structures limitatives, et marquer une rupture pour une expansion rapide… Nous avons besoin de comprendre les phénomènes en profondeur, et ne pas simplement accepter ce qu'on nous dit, ou ce qui nous est donné par le biais de circuits et d'institutions sociales bien structurés. Nous devons apprendre à accepter que notre pensée est une grande force spirituelle et concrète pour instiguer le changement.

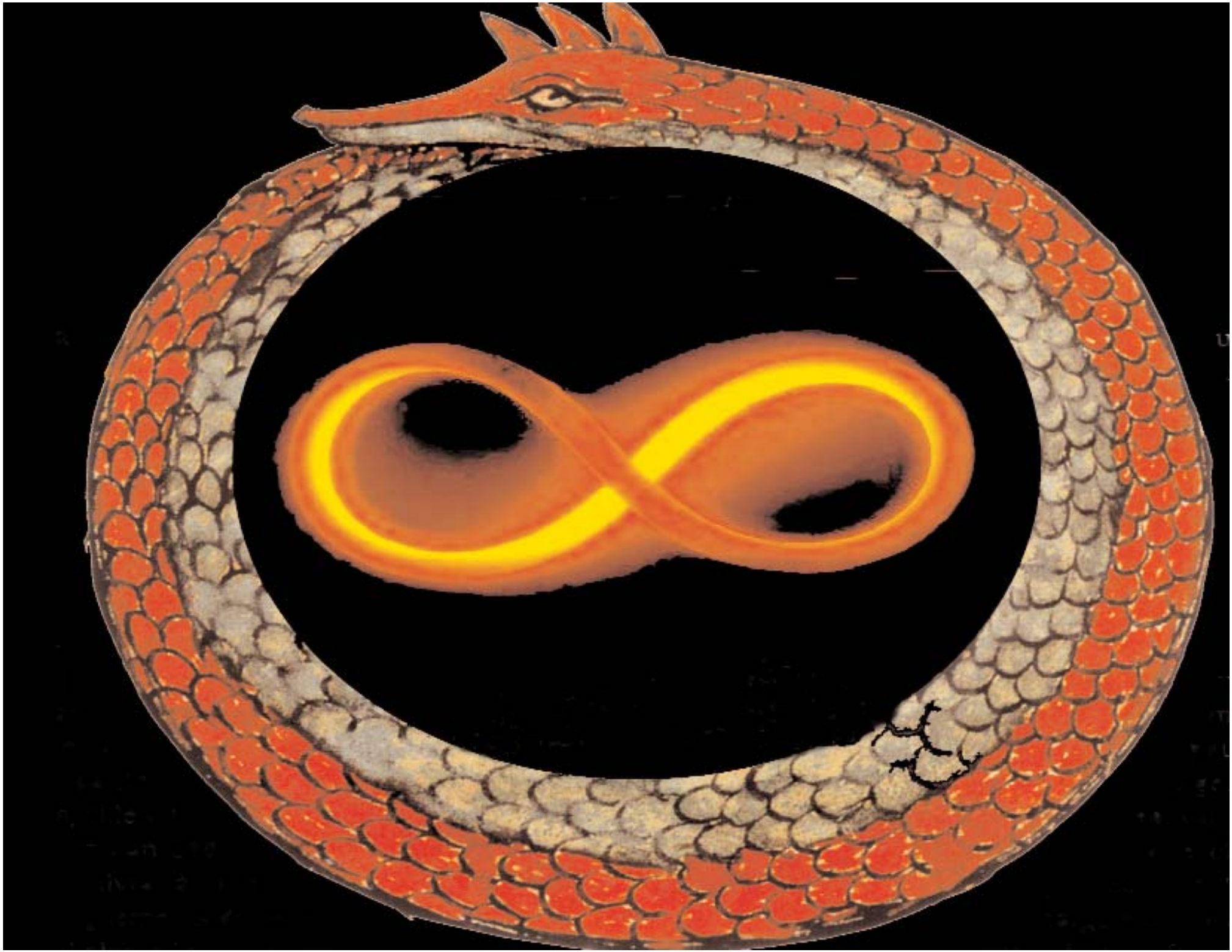
Cependant, comme dans tout changement de paradigme, les vieilles énergies doivent inévitablement faire place aux nouvelles, et ce n'est qu'une question de temps avant que les nouvelles générations passent à une conscience évolutive et à ses manifestations. Il est donc essentiel qu'une compréhension des questions spirituelles commence à transparaitre dans notre quotidien, et ce afin de contrebalancer le matérialisme social. Dans les années à venir, il est important que nous essayions de développer une conscience qui soit réceptive aux influences spirituelles, tout en étant conscients et attentifs aux dernières avancées scientifiques. Il est impératif que nous redonnions vie à notre sens collectif du bien-être et du lien qui nous unit – notre intrication – en tant qu'élément de notre développement à tous. Il est possible qu'un nouvel état de

conscience quantique permette à l'humanité d'accéder à un champ d'information énergétique inimaginable. Cela ouvrirait donc de nouvelles perspectives d'intelligence créative et présagerait la suite sur le chemin de notre ascension.

La responsabilité personnelle veut que chaque personne recherche l'équilibre des énergies intérieures et extérieures ; et de renforcer son sens de connexion, d'empathie et de vision créative. Les nouvelles découvertes en neuroscience, biologie et physique quantiques ont montré qu'une forme de conscience connectée non-locale a une base scientifique. Cela démontre que certaines expériences transcendantales ou spirituelles d'une unicité collective ont une base valide au sein d'un nouveau paradigme scientifique. J'en suis la preuve vivante. Nos futurs évolutionnaires n'ont pas à être divisés entre la science et les sciences humaines mais peuvent être – doivent être – une fusion créatrice axée vers un partenariat collaboratif avec les esprits du Point Oméga.

Tel serait la réconciliation entre la science et la philosophie, entre la technologie planétaire et la poiesis de l'Univers, entre instrumentalité et spiritualité. Le sacré reviendrait à son origine – dans la conscience humaine en tant que partie intégrante de la nature et des multiunivers.

Nous deviendrons bien plus que les furtifs du futur, nous deviendrons l'avenir de l'éternité. Toute une putain d'évolution !



BIBLIOGRAPHIE

Allègre Claude, Dieu face à la science, Éditions Fayard, Paris, 1997

Avril François, L'enluminure à l'époque gothique, Bibliothèque de l'image, Paris, 1995

Azuma Hiroki, Génération Otaku, Éditions Hachette, Paris, 2008

Baldassari Anne, Art et publicité, Édition du Centre Pompidou, Paris, 1990.

Baqué Dominique, Visages, Éditions du regard, Paris, 2007

Barthes Roland, Mythologies, suivi de Le Mythe aujourd'hui, Éditions du Seuil, coll. Pierres vives, Paris, 1957.

Bataille Georges, Lascaux ou la naissance de l'art, Édition d'art Albert Skita, Genève, 1980.

Bataille Georges, Œuvres complètes, Éditions Gallimard, Paris, 1957.

Baudrillard Jean, La société de consommation, Éditions Gallimard/Idées, Paris, 1970.

Baudrillard Jean, L'échange symbolique et la mort, Éditions Gallimard, Paris, 1976.

Baudrillard Jean, De la séduction, Éditions Galilée, Paris, 1979.

Baudrillard Jean, Simulacres & Simulation, Éditions Galilée, Paris, 1981

Baudrillard Jean, La transparence du Mal, Éditions Galilée, Paris, 1990

Baudrillard Jean, L'illusion de la fin, Éditions Galilée, Paris, 1992

Baudrillard Jean, Le crime parfait, Éditions Galilée, Paris, 1995

Baudrillard Jean, Figures de l'altérité, Éditions Descartes & cie, Paris 1994.

Bazin Germain, Histoire de l'art, Éditions Garamond, Paris 1953

Beaulieu Victor Lévy, Jack Kerouac, essai poulet, Édition du jour, Montréal, 1972.

Bertrand Guy-Marie, La révélation cosmique dans la pensée occidentale, Éditions Fides, Montréal, 1993

Bergeron Richard, Le cortège des fous de Dieu, Éditions Paulines, Montréal, 1982

Begey Roger, La quadrature du cercle et ses métamorphoses, Éditions du Rocher, 1993.

Beguin Albert, L'âme romantique et le rêve, Librairie José Corti, Paris, 1939.

Béret Chantal, Les années pop, Édition du centre Pompidou, Paris, 2001

Berlin Isaiah, Le bois tordu de l'humanité, Éditions Albin Michel, Paris 1992

Bernard Edina, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Bertrand Guy Marie, La révélation cosmique, Éditions Fides, Montréal, 1983

Bihalji-Mérin Oto, La fin de l'art à l'ère de la science, Éditions La

connaissance, Bruxelles, 1970

Blavatsky H.P., La doctrine secrète, Editions Adyar, Paris, 1982.

Blindé Jérôme, Les clés du XXIe siècle, Éditions Unesco/Seuil, Paris, 2000.

Bologne Jean-Claude, le Mysticisme athée, Éditions du Rocher, 1995

Borduas Paul-Émile, Écrits I, Écrits II, Éditions PUM-UQAM, Montréal, 1987.

Bourdil Pierre-Yves, Les autres mondes, Édition Flammarion, Paris 1999

Boutot Alain, L'invention des formes, Édition Odile Jacobs, Paris, 1993.

Brague Rémi, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999

Breton Philippe, La techno-science en question, éléments pour une archéologie du XXe siècle, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1990.

Breton Philippe, La tribu informatique, Éditions Métailié, Paris, 1990.

Breton Philippe, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

Breton Stanislas, Philosophie et mysticisme, existence et surexistence, Éditions J. Million, Genève, 1996.

Breton Thierry, La fin des illusions : le mythe des années hight-tech, Éditions Plon, Paris, 1992.

Broch Kermann, Quelques remarques à propos du kitsch, Édition Allia, Paris, 2001

Brun Jean, L'Europe philosophe, Éditions Stock, Paris,1988.

Brun Jean, Philosophie de l'histoire, Éditions Stock, Paris, 1990

Brun Jean, Le Rêve et la Machine, Éditions La Table ronde, Paris, 1992

Bryson Bill, Une histoire du tout ou presque Éditions Payot, Paris, 2007

Cabane Pierre, Restany Pierre, L'avant-garde au XXe siècle, Éditions Ballannd, Paris, 1969.

Calvet J., Histoire de la littérature française, J. de Gibord Éditeur, Paris, 1966

Caraco Albert, Le tombeau de l'histoire, Éditions La Bâconnière, Neufchâtel, 1966.

Carotti Elena, Bibo Debbie, Basquiat, Edizioni Charta, Milan, 1999.

Carrera Gaston Fernandez, L'art envie, Ante Post, Bruxelles, 1996

Caumartin Philippe, Rouet Albert, l'homme inachevé, Éditions de l'atelier, Paris 1998

Chalumeau Jean Luc, Lectures de l'art, Éditions du Chêne, Paris, 1991.

Chardin Pierre Teilard de, Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967.

Chardin Pierre Teilhard de, Le phénomène humain, Éditions du

Seuil, Paris, 1955.

Chardin Pierre Teilhard de, L'avenir de l'homme, Éditions S.I, Bruxelles, 1959.

Chardin Pierre Teilhard de, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Charon Jean R, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985.

Charon Jean E., Le Tout, l'esprit, la matière, Éditions Albin Michel, Paris 1987.

Chazal Malcolm de, Sens-plastique, Éditions Gallimard, Paris, 1948.

Chevrier Marc, Le temps de l'homme fini, Argument, vol 5, no 2, Québec, 2003

Citati Pietro, La lumière de la nuit, L'Arpenteur-Gallimard, Paris, 1999.

Clair Jean, L'Âme au corps, arts et sciences, 1793-1993 ", Réunion des Musées Nationaux, Éditions Gallimard, Électa, Paris, 1993.

Clair Jean, La responsabilité de l'artiste, Éditions Gallimard, Paris, 1997.

Cohn Nik, Awopbopaloobop Alopbamboom, Edition Allia, Paris, 1999

Cohn Norman, Les fanatiques de l'Apocalypse, Édition Payot, Paris, 1962.

Colonna Vincent, Autofiction & autres mythomanies littéraires, Éditions Tristam, Auch, 2004

Comte-Sponville André, Traité du désespoir et de la béatitude, Quatrige PUF, Paris, 2002

Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005

Conio Gérard, L'Art contre les masses, Édition L'Age d'Homme, Lausanne, 2003

Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques, Vigarello Georges, Histoire du corps, Tome 1-2-3, Éditions du Seuil, Paris, 2006.

Cottin Jérôme, La mystique de l'art, art et christianisme de 1900 à nos jours, Éditions du Cerf, Paris, 2007.

Coulmas Peter, Les citoyens du monde, Éditions Albin Michel, Paris 1995

Couture Francine, Les arts visuels au Québec dans les années soixante, tome I, 1993, tome II, 1997, VLB Éditeur, Montréal

Cosmao V., Changer le monde, Éditions du Cerf, Paris, 1981.

Crichton Michael, Next, Éditions Robert Laffont, Paris, 2007,

Cuny Hilaire, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966.

Danto Arthur, Après la fin de l'art, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

Darwin Charles, L'origine des espèces, Éditions Maspero, Paris, 1980

Dehen Joseph, Les images du futur, Éditions Mazarine, Paris, 1984.

Delevoy Robert L., Dimensions du XXe siècle, Éditions Skira, Genève, 1965.

Demers Maurice, Moreau André, Québec Underground, T-III, Éditions UQAM, Montréal.

Denys l'Aéropagite, Les noms divins, 7,3, Oeuvres complètes, Éditions Aubier, Paris, 1948

Dery Mark, Vitesse virtuelle, la cyberculture aujourd'hui, Éditions Abbeville, Paris, 1997

Deschamps Marc-Alain, Corps haï et adoré, Éditions Sand, Paris, 1988.

Dorfles Gillo, Le kitsch, Éditions Complexe, Bruxelles, 1978.

Dortu M.G., Tout Toulouse-Lautrec, Éditions Flammarion, Paris, 1981.

Drewermann Eugen, La spirale de la peur, Stock, Paris, 1994

Drewermann Eugen, Le Progrès meurtrier, Stock, Paris, 1993

Drewermann Eugen, Le Mal, Édition Desclée de Brouwer, Paris, 1996.

Drouin Pierre, L'Autre futur, Éditions Fayard, Paris, 1989.

Duclos Denis, L'autophagie, grande menace de la fin du siècle, Monde Diplomatique, août 96.

Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960.

Dufour Dany-Robert, L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005.

Dupont-Sommer André, Les écrits esséniens découverts près de la mer morte, Éditions Payot, Paris, 1980.

Dussault Jean-Claude, Éloge et procès de l'art moderne, VLB Éditeur, Montréal, 1979.

Duve Thierry de, Voici 100 ans d'art contemporain, Édition Ludion/Flammarion, Paris, 2000.

Dyens Ollivier, Chair et métal, VLB Éditeur, Montréal, 2000

Dyens Ollivier, Continent X, VLB Éditeur, Montréal, 2003.

Edelman Bernard, La Recherche, septembre 1991, p. 1065

Edina Bernard, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988

Élie Robert, "Rupture", la Relève, 6e cahier, 2e série, Montréal, février 1936,

Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, Éditions Gallimard, Paris, 1962.

Eliade Mircea, Aspects du mythe, Éditions Gallimard/Folio, Paris, 1963.

Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Éditions Gallimard, Paris, 1965.

Eliade Mircea, Histoire des croyances et des idées religieuses, Éditions Payot, Paris, T I-1976, T 2-1978, T 3-1983.

Ellul Jacques, La subversion du christianisme, Éditions du Seuil, Paris 1984

Ellul Jacques, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003

Engelhard Philippe, L'homme mondial, Éditions Arléa, Paris, 1996

Engels Friedrich, La Guerre des paysans in Sur la Religion, Éditions sociales, Paris,1972.

Étienne Marc, Les dieux de l'Égypte, Édition de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1998.

Éthier-Blais Jean, Autour de Borduas, Édition PUM, Montréal, 1979.

Farago France, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000

Foucault Michel, Surveiller et punir, Éditions Gallimard, Paris, 1975

Ferrari Silvia, Guide l'art du XXe siècle, Édition Solar, Paris, 2000.

Ferro Marc, Sociétés malades du progrès, 1Éditions Plon, Paris, 1998.

Figuier Richard, Dieux en sociétés, Éditions Autrement, série Mutation, no:127, Paris 1992

Fontaine Philippe, La question du mal, Éditions Ellipses, Paris, 2000.

Forest Jean, La Terreur à l'Occidentale, Tome I et II, Éditions triptyque, Montréal, 2005

Forget Philippe, Polycarpe Gilles, L'homme machinal, Syros alternatives, 1999

Foucault Michel, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966.

Foucault Michel, Surveiller et punir : naissance des prisons, Éditions Gallimard, Paris, 1975

Fournier Valérie, Les nouvelles tribus urbaines, Édition GEORG, Chêne-Bourg, 1999.

Fourest Caroline, Venner Flametta, Tirs croisés, la laïcité à l'épreuve, Editions Calmann-Lévy, Paris, 2003.

Freud Sigmund, Malaise dans la civilisation, PUF, Paris, 1971.

Froom Erich, Vous serez comme des Dieux, Edition Complexe, Paris, 1975

Fukuyama F., La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnologique, La Table Ronde, Paris, 2002.

Gabellieri Emmanuel, Pour une esthétique de l'Incarnation, Artension, no 14, p.5, 2003

Gablik Suzi, Le modernisme et son ombre, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Gagnebin Murielle, Fascination de la laideur, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1994.

Gagnon François-Marc, Borduas, Éditions Fides, Montréal, 1978.

Gagnon François-Marc, Structures de l'espace pictural chez Mondrian et Borduas, Études françaises, Volume 5, numéro 1, février 1969.

Gagnon François-Marc, Le silence dans la peinture contemporaine, Revue Théologique, Volume 7, numéro 2, 1999.

Garaudy Roger, Vers une guerre de religion?, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1995

Gauchet Michel, Le Désenchantement du monde, NRF-Gallimard,

Paris 1985

Gillo Dorfles, Le kitsch, Éditions Complexe. Bruxelles, 1978.

Giorgi Rosa, Anges et démons, Édition Hazan, Paris, 2004

Gleizal Jean-Jacques, L'art et la politique, Éditions PUF, Paris,1994.

Glucksmann André, La troisième mort de Dieu, Nil Éditions, Paris, 2000

Gobry Ivan, Le sens de la beauté, Éditions La Table Ronde, Paris, 2003

Godard Henri, L'expérience existentielle de l'art, Éditions Gallimard, Paris, 2004

Godin Christian, La fin de l'humanité, Éditions Champ Vallon, 2003

Gray Camilia, L'avant-garde russe dans l'art moderne, Éditions Thames & Hudson, Londres, 2003

Green Arthur, Seek my face, Speak my name, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992

Greene Brian, L'Univers élégant, Éditions Robert Laffont, Paris, 2000.

Gros de Beler Aude, La mythologie égyptienne, Éditions Molière, Paris, 2003

Guérin François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002

Guery François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guénon René, La crise du monde moderne, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

Guitton Jean, Dieu et la science, Éditions Grasset, Paris, 1991

Haffen Marc, L'athéisme, J. Grancher Éditeur, Paris, 1990.

Hatzfeld Henri, Les racines de la religion, Édition du Seuil, Paris, 1993.

Hayles K., How we became posthuman, Virtual bodies in Cybernetics, Literature and Informatics, The University of Chicago Press, 1999.

Hentsch Thierry, Raconter et mourir, Les Presses de l'université de Montréal, 2002.

Hida Shuntaro, Little boy, Récits des jours d'Hiroshima, Édition Quintette, 1984.

Hobsbawm Éric J., L'Âge des extrêmes, Édition complexe, Paris, 2000.

Imbert Michel, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005

Irwin Robert, Le monde islamique, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Isou Isidore, Introduction à la nouvelle poésie et à une nouvelle musique, Éditions Gallimard, Paris, 1947.

Jacob F., Le Jeu des possibles, Éditions Fayard, 1981.

Jaccard Roland, L'exil intérieur, PUF, Paris, 1975

Jacques Daniel, La révolution technique, Éditions Boréal, Montréal,

2002

Jacques Daniel, L'humanisme à l'âge des machines spirituelles, Argument, vol 6, no 2, Québec, 2004

Jaspers Karl, Origine et sens de l'histoire. Éditions Plon, Paris, 1954

Jean Georges, L'écriture mémoire des hommes, Éditions Gallimard, Paris, 1987.

Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les "réductions" du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, Québec, 1994

Johannisse Yvon, Lane Gilles, La science comme mythe, VLB Éditeur, Montréal 1988

Jung C.G., L'âme et la vie, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1963

Kandinsky Wassily, Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier, Folio Essais, Denoël, 1989.

Kane Gordon, Supersymétrie, Éditions le Pommier, Paris, 2003

Kaprow Allan, L'art et la vie confondue, Centre George Pompidou, Paris, 1996.

Katz Michèle, Déotte Jean-Louis, L'art à l'époque de la disparition, Revue "Verso, arts et lettres", Juillet 2001.

Kaufmann Jean-Claude, L'invention de soi, Édition Armand Collin, Paris, 2004.

Keyser Eugénie de, L'Occident romantique 1789-1850, Éditions Skira, Genève, 1965.

Kharitonova Irina, Le monde de l'art, Edition d'art Aurora, Léningrad, 1991

Klein Etienne, Lachièze-Rey Marc, La quête de l'Unité, Editions Albin Michel, 1996.

Koyre A., Du monde clos à l'univers infini, Éditions Gallimard, Paris, 1988

Kundera Milan, L'art du roman, Éditions Gallimard, Paris, 1986

Küng Hans, Dieu existe-t-il ?, Éditions du Seuil, Paris, 1981.

Laborit Henri, Éloge de la fuite, Éditions Gallimard, Paris, 1981

Lacroix Michel, Avoir un idéel est-ce bien raisonnable ?, Éditions Flammarion, Paris 2007.

Lafontaine Céline, L'empire cybernétique, Édition du Seuil, Paris, 2004

Lambert Jean-Clarence, La peinture abstraite, Éditions Rencontres Lausanne, Paris, 1967.

Landreaux-Valabrègue Jackie, Les scientifiques à la recherche de Dieu, Éditions Filipacchi, Paris, 1993

Laneyrie Dagen, L'Invention du corps, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Lang Bernhard, Eugen Drewermann : interprète de la Bible, Les Éditions du Cerf, Paris, 1994.

Lanterni Vittorio, Les mouvements religieux des peuples opprimés, Librairie François Maspéro, Paris, 1962.

Lavoie Vincent, Bavures techniques et autres surprises collatérales,

Argument, vol 6, no1, Québec, 2004.

Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes, Éditions Plon, Paris, 2000.

Le Breton David, La chair à vif, Éditions Métailié, Paris, 1993.

Le Breton David, L'adieu au corps, Éditions Métailié, Paris, 1999.

Le Breton David, La sociologie du corps, PUF, Paris 2000.

Le Breton David, Signes d'identité : tatouages, piercings et autre marques corporelles, Édition Métailié, Paris, 2002.

Le Breton David, La peau et la trace, Édition Métailié, Paris, 2003.

Le Breton David, Anthropologie du corps et modernité, PUF, Paris, 2005

Leclerc Denise, La crise de l'abstraction au Canada, catalogue d'exposition, Musée des Beaux Arts du Canada, Ottawa, 1992

Le Dévédec Nicolas, De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine, Revue du MAUSS, 21 décembre 2008.

Le Goff Jacques, Une histoire du corps au Moyen Âge, Éditions Liana Levi, Paris, 2003.

Legrand Jacques, Chronique du XXe siècle, Éditions Boulogne-Billancourt, Paris, 1993

Lemaire Gérard-Geeorges, Le noir, Édition Hazan, Paris, 2006.

Lemieux Michel, Voyage au levant, Éditions Septentrion, Québec,1992.

Lemoyne Serge, Lista Giovanni, Nakov Andrei, Les avant-gardes, Édition Hazan, Paris, 1991.

Lenoble Robert, Histoire de l'idée de nature, Éditions Albin Michel, Paris, 1969

Lenoir Frédéric, Tardan-Masquelier Ysé, Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002

Lenoir Frédéric, Les métamorphoses de Dieu, Éditions Hachette-Plon, Paris, 2003

Lenoir René, À la recherche du sens perdu, Éditions Michalon, Paris, 2003

Lévêque Pierre, Bêtes, dieux et hommes, Éditions Messidor, Paris 1985.

Levi Pierre, Si c'est un homme, Éditions Presses-Pocket, Paris, 1988.

Lévi-Strauss Claude, Tristes Tropiques, Presses Pocket-Plon, Paris1955.

Leroi-Gourhan, Les religions de la préhistoire, PUF, Paris, 1976.

Lindfors, Bernth, Africans on Stage. Studies in Ethnological Show Business, Indiana University Press, USA, 1999

Linssen Robert, La spiritualité quantique, Éditions du Mortagne, 1995

Loux Françoise, Le corps dans la société traditionnelle, Éditions Berger-Levrault, Paris, 1979.

Löwry Michaël, Sayre Robert, Révolte et mélancolie, Éditions

Payot, Paris, 1992.

Lyndee Susan, Nelkin Dorothy, La mystique de l'ADN, Édition Belin, 1998.

Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942.

Mandel Gabriel, Les arts premiers, Édition Solar, Paris, 2002.

Marcel Jean, Histoire de la peinture surréaliste, Éditions du Seuil, Paris, 1959.

Marcus Greil, Lipstick Traces, Éditions Allia, Paris 1998.
Marcuse Herbert, L'homme unidimensionnel, Éditions de Minuit, Paris, 1968

Marinjnissen Roger-Henri, Ruyffelaere Peter, L'ABCdaire de Bosch, Édition Flammarion, Paris, 2001

Masson André, Toute la mémoire du monde, les sentiers de la création, Éditions Skira, Genève, 1974.

McLuhan Marshall, Pour comprendre les médias, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1968.

Menand Louis, American art and the Cold War, The New Yoker magazine, October 17, 2005

Ménard G., Miquel C., Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire, Éditions Boréal, Montréal, 1988.

Mèredieu Florence de, Arts et nouvelles technologies, Éditions Larousse/VUEF, Paris, 2003.

Messadié Gérald, Histoire générale du Diable, Edition Robert Laffont, Paris 1993

Michaud Yves, La crise de l'art contemporain, PUF, Paris, 1997.

Michaud Yves, L'Art à l'état gazeux, Éditions Stock, Paris 2003.

Milon Alain, La réalité virtuelle, Éditions Autrement, Paris, 2005.

Minois Georges, Histoire du mal de vivre, Éditions de la Martinière, Paris 2003.

Miquel Pierre, Le pouvoir et l'artiste, Édition Belfond, Paris, 1994.

Mirzoeff Nicholas, L'artiste au corps à corps avec l'histoire, Courrier de l'Unesco, juillet/août 2001

Mohen Jean-Pierre, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002.

Morin Edgar, La Méthode-3, La connaissance de la connaissance, Éditions du Seuil, Paris, 1986

Morin Michel, Créer un monde, Éditions Hurtubise HMH, 2000.

Moscovici Serge, Hommes domestiques et hommes sauvages, Union générale d'éditions, collection 10/18, Paris, 1974.

Moscovici Serge, Essai sur l'histoire humaine de la nature, Éditions Flammarion, Paris, 1991.

Mourral Isabel, Millet Louis, Histoire de la philosophie par les textes, Tome I-II, Éditions Gamma, Paris, 1988.
Mourre Michel, Malgré le blasphème, Éditions Julliard, Paris, 1951

Mouton Georgette, Jeunesse et Genèse du nazisme, Les Éditions universelles, 2001.

Moyse A-M, Les Hommes et leurs Dieux, Librairie Larousse, Paris, 1982.

Muchembeld, Une histoire du diable, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Muchembeld, Le roi et la sorcière, l'Europe des bûchers, XVe - XVIIIe siècle, Éditions Desclée, Paris, 1993.

Mumford Lewis, Technique et Civilisation, Édition du Seuil, Paris, 1950.

Mumford Lewis, La cité à travers l'histoire, Éditions du Seuil, Paris, 1964.

Mumford Lewis, Le Mythe de la machine, Éditions Fayard, tome I, 1973, tome II, 1974, Paris.

Mundel Khân Gabriel, Mahomet, le prophète, Éditions Acropole, Paris, 2002

Nancy J.L., L'Expérience de la liberté, Éditions Galilée, Paris, 1988.

Nakov Andrei, Les avant-gardes, l'avant-garde russe, Édition Hazan, Paris 1984.

Nasr Seyyed Hossein, La religion et l'ordre du monde, Éditions Médicis-Entrelacs, Paris, 2004.

Nasr Seyyed Hossein, Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, The State University of New York Press, Albany, 1948

Néret Gilles, Érotique de l'art, Édition Taschen, Köln, 1993

Nicosia Gerald, Memory Babe, Éditions Québec-Amérique, Montréal,
1994.

Nietzsche Friedrich, Oeuvres complètes, Gallimard/La Pléiade, Paris.

Nietzsche Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Édition Folio, Paris.

Noorbergen Christian, Les distances du divin, Artens!on, no 14, p.7, 2003.

Onfray Michel, La puissance d'exister, Éditions Grasset, Paris, 2006

Otte Marcel, Préhistoire des Religions, Masson, Paris, 1993

Ouellet Pierre, Le sens de l'autre, Éditions Liber, Montréal, 2003

Palmier Jean-Michel, L'expressionnisme comme révolte, Tome I et II, Éditions Payot, Paris, 1980.

Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004

Parrinder Geoffrey, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981

Pascal Blaise, Pensées, Œuvres complètes, Éditions de la Pléiade - Gallimard, 1957.

Pelletier Jean-Jacques, La chair disparue, Éditions Alire, 1998

Pelt Jean-Marie, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris, 1995

Pérec Georges, Les Choses, une histoire des années soixante, Éditions Julliard, Paris, 1965.

Pergamon Métropolite Jean de, L'ascétisme écologique... , Notre Planète, PNUE, volume 7 no: 6, 1995.

Pewzner Evelyne, L'homme coupable, Éditions Odile Jacob, Paris. 1996

Pignarre Philippe, Mythologies d'aujourd'hui, Nouvel Observateur, Hors-série, 2004

Pingaud Bernard, La bonne aventure, Éditions du Seuil, Paris, 2007.

Pitts Rembert Virginia, Mondrian aux USA, Parkstone Press, USA, 2002.

Platon, Le banquet, Flammarion, coll. Garnier Flammarion / Philosophie, Paris, 1999.

Poe Edgar, Eurêka ou essai sur l'univers matériel et spirituel, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989.

Pois Robert A., La religion de la nature et le national socialisme, Édition du Cerf, Paris.

Poissant Louise, Pragmatique esthétique, Éditions Hurtubise HMH, Montréal,1994.

Poissant Louise, Esthétique des arts médiatiques, tome 1 & 2, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1995.

Popovic Pierre, Les prémices d'un refus (global), Études Françaises, vol.23, no : 3, Montréal, 1987.

Pradel Jean-Louis, La figuration narrative, Éditions Hazan, Paris, 2000.

Rasponi S., Michelangelo, Édition CELIV, Paris 1990

Rauschning Hermann La révolution nihiliste, Édition Gallimard, Paris, 1980.

Read Herbert, La philosophie de l'art moderne, Édition Sylvie Messinger, Paris 1988.

Rehban Gérard, Histoire de la philosophie par les documents, Éditions Zgharta, Beloeil, 1991.

Rhodes Colin, Le Primitivisme et l'art moderne, Thames & Hudson, Paris, 1997

Ribon Michel, Esthétique de la catastrophe, Editions Kimé, Paris, 1999

Ricoeur Paul, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969

Robert Guy, Borduas ou le dilemme culturel québécois, Éditions Stanké, Montréal, 1977.

Robillard Yves, Québec Undergroung, tome I, tome II, tome III Éditions Mediart, 1973, Montréal

Robitaille Antoine, Le nouvel homme nouveau, Éditions du Boréal, Montréal, 2007.

Roco M.C., Bainbridge W.S., (sous la dir. de), Converging Technologies for Improving Human Performance, National Science Foundation, Arlington (Virginie), 2002.

Rodinson Maxime, De Pythagore à Lénine, Éditions Fayard, 1993.

Rose Barbara, Le monochrome de Malevitch à aujourd'hui, Éditions du regard, Paris 2004.

Rouss Jean-Marie, Jack Kerouac le clochard céleste, Éditions Renaudot, Paris, 1989.

Roy Annick, L'inconvénient, revue littéraire, Montréal, 2000.

Ruby Marcel, Histoire de Dieu, Éditions du Rocher, Paris 2002

Russ Jacqueline, La marche des idées contemporaines, Armand

Colin Éditeur, 1994.

Sandler Irving, Triomphe de l'art américain, Édition Carré, Paris, 1990.

Saul John, Vers l'équilibre, Éditions Payot, Paris, 2001

Saunders Frances Stonor, Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle, Éditions Denoël, Paris, 2003.

Schaeffer J-M., La fin de l'exception humaine, Éditions Gallimard, Paris, 2007.

Schnapp Alain, Préhistoire et Antiquité, Éditions Flammarion, Paris, 1997

Schuon Frithjof, Racines de la condition humaine, Éditions de La Table Ronde, Paris, 1990.

Schulz Bruno, Les boutiques de cannelle, Éditions Denoël, Paris, 1974.

Ségal Abraham, Abraham, Enquête sur un patriarche, Éditions Bayard, Paris, 2003.

Semprun Jorge, Mal et modernité, Éditions Climats, 1995.

Slama Alain-Gérard, L'angélisme exterminateur, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1993

Sloterdijk Peter, Règles pour le parc humain, Éditions Mille et Une nuits, 1999.

Sloterdijk Peter, La domestication de l'être, Paris, Mille et Une Nuits, Paris, 2000,

Sourgines Christine, Les mirages de l'art contemporain, Éditions La table ronde, Paris, 2005.

Steiner George, Réelles présences, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Stierlin Henri. Le monde de la Grèce, Édition Princesse, Paris, 1980

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.

Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986

Thomas Marcel, L'âge d'or de l'Enluminure, Éditions Vilo, Paris, 1979

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.
Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement - Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Seters John van, In Search of History, Historiography

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Varichon Anne, Couleurs, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996

Vermaseren M., Mithra, ce dieu mystérieux, Éditions Sequoia, Paris-Bruxelles, 1960

Vigneault Louise, Identité et modernité dans l'art au Québec, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2002

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols - Punks not dead - Édition La Mascara, Valence, 1995.

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse,
1978.

von Clausewitz C., De la guerre, Ulstein ed., Vienne, 1981,

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XXe siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XXe siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.
Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.
Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Teilhard de Chardin Pierre, Le phénomène humain, Éditions du Seuil, Paris, 1955.

Teilhard de Chardin Pierre, L'avenir de l'homme, Éditions S.I,

Bruxelles, 1959.

Teilhard de Chardin Pierre, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.
Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement - Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Seters John van, In Search of History, Historiography

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Varichon Anne, Couleurs, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Veillette Denise, Femmes et Religions, Presses de l'université Laval, Québec, 1995

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols - Punks not dead - Édition La Mascara, Valence, 1995.

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse,
1978.

von Clausewitz C., De la guerre, Ulstein ed., Vienne, 1981,

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XXe siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XXe siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.
Weinberg Steven, Le rêve d'une théorie ultime, Éditions Odile Jacob, Paris, 1997.

Weinstein Krystyna, Art des manuscrits médiévaux, Édition Solar, Paris, 1998

Weitzmann Kurt, Manuscrits gréco-romains et paléochrétiens, Édition du Chêne, Paris, 1977

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.

Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001

Source électronique

Andral Jean-Louis, in Art contemporain en France - Tous les pluriels du rien et du singulier, http://www.adpf.asso.fr

Beauron Eric, L'espace, les automates et le végétal (Hopper II) http://www.lampe-tempete.fr/Hopper2.htm

Bédard Jean, Nicolas de Cues et le bonheur mystique de la docte ignorance, http://www.revueliberte.ca/252_bedard.html.

Bergman Jerry, traduit par Ketsia Lessard, Le darwinisme et l'holocauste nazi, http://www.trueorigin.org/holocaust.asp

Bellat Fabien, Sur l'art de la propagande, www.eberfole.chez-alice.fr

Bonnin Jerôme, http://www.artelio.org/art.

Braffort Paul, Science et littérature, www.paulbraffort.net

Chimot Jean-Philippe, Les désastres de la guerre, Revue Amnis, p.6, http://www.univ-brest.fr/amnis

De Man, Thomas, Ère des masses, http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, 2005

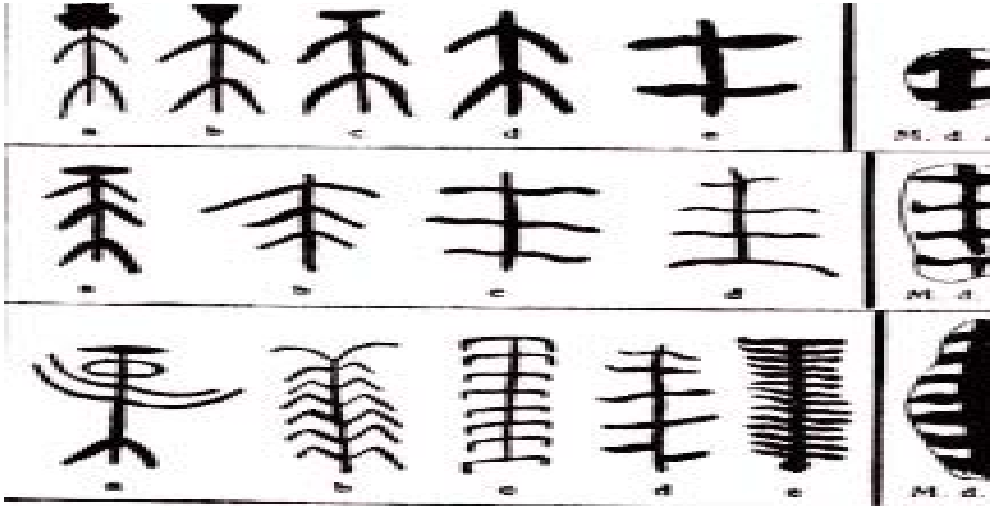
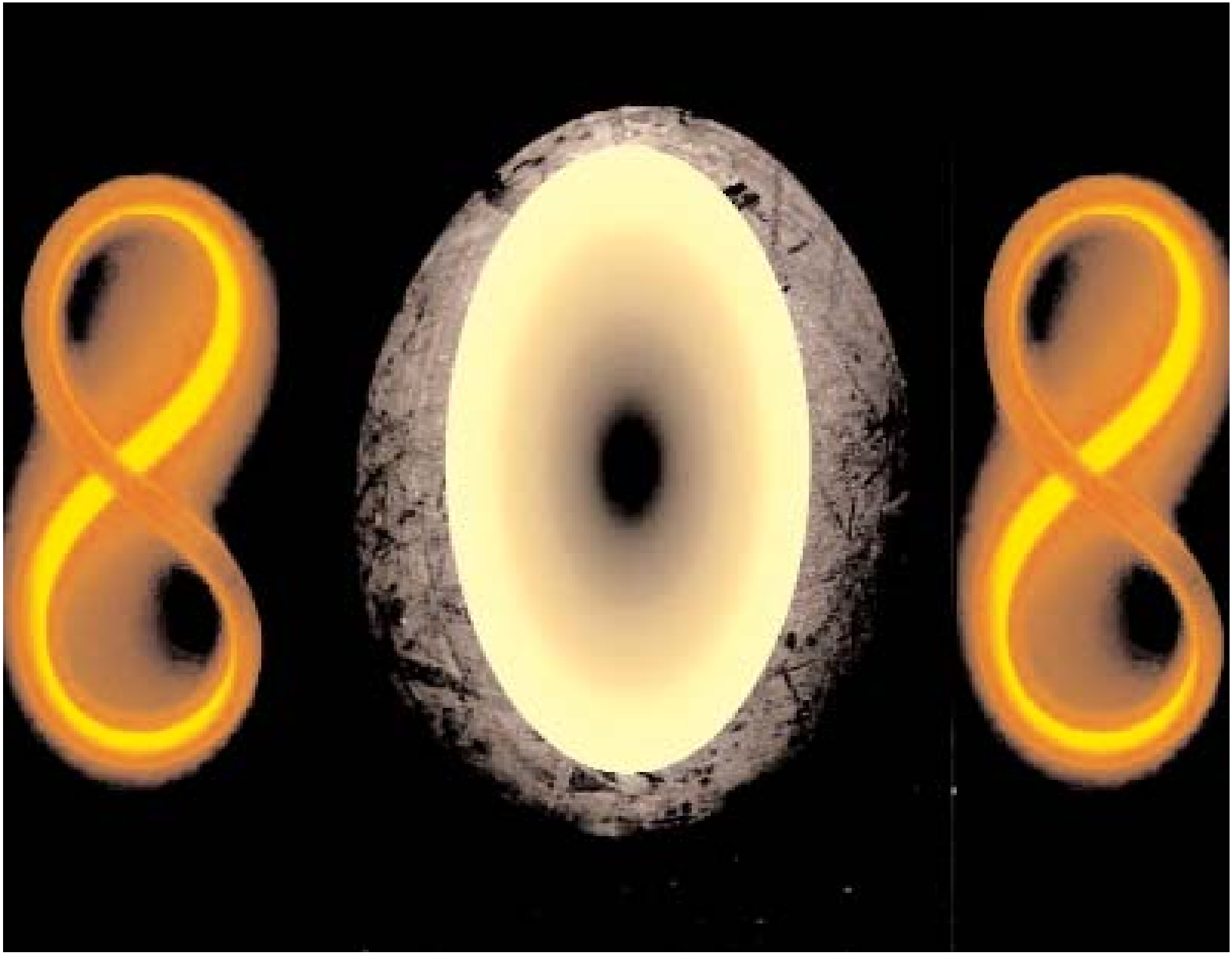
Leoni-Figini Margherita, Le corps à l'œuvre, http://www.centrepompidou.fr/education.

Saint-Martin Isabelle, Figures du religieux dans l'art contemporain, http://eduscol.education.fr

Trottein Serge, Le post-humanisme de Nietzsche : réflexions sur un trait d'union, Noesis, N°10, http://noesis.revues.org/document662.html

www.bible.chez-alice.fr: Encyclopædia Universalis, Jean Bottéro, Les collections de l'Histoire N°22 janvier mars 2004

www.bible.chez-alice.fr: "La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie" Israël Finkelstein (directeur de l'institut d'archéologie de l'université de Tel-Aviv) et Neil Asher Silberman (directeur historique au Enasme Center for Public Archeology and Heritage Presentation de Belgique) Bayard Éditions, Les collections de l'Histoire N°22 janvier mars 2004

www.bible.chez-alice.fr: "The wisdom of Egypt & the Old Testament" W.O.E. Œsterley D.D. professeur d'hébreux université de Londres.

www.bible.chez-alice.fr: "Le livre Égyptien des morts" Massey, "Livre des morts des anciens